ANNALES

DES

Sciences Psychiques

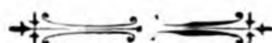
PUBLICATION BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

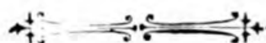
Directeurs :

Dr X. DARIEX — Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME



XIXe ANNÉE. — 1909



PARIS — 6, rue Saulnier, 6 — PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

19me Année — 1er et 16 Janvier 1909 — Nos 1-2

Dr JULIEN OCHOROWICZ

UN NOUVEAU PHÉNOMÈNE MÉDIUMNIQUE

I

UN TOUR DE PRESTIDIGITATION

Parmi les tours de prestidigitation qui, dans des représentations de ce genre, étonnent toujours le public, il y en a un de vraiment remarquable par son ingéniosité mécanique.

Il se nomme : *le cadran mystérieux ou la pendule magique*.



Fig. 1.

C'est un cadran en verre fort et transparent, au milieu duquel pivote, enfilée sur une pointe, une aiguille en cuivre doré, indiquant les heures. Elle a ceci de particulier que, tout en étant librement suspendue, elle ne retombe pas inerte, en indiquant toujours six heures (dans la position verticale de la pendule), mais elle peut indiquer constamment une autre heure quelconque.

Le tout est suspendu à un cordon en soie et peut être fixé sur une muraille ou tenu dans la main.

L'appareil est donné à visiter, et on n'y trouve rien de suspect.

Cependant, cette pendule, mise en marche par un choc donné à l'aiguille, indique toujours l'heure choisie à volonté, avec une précision et une sûreté admirables.

Ajoutons que le cordon peut être tenu par n'importe qui, et que l'aiguille peut être mise en marche également par une personne du public.

Voici maintenant en quoi consiste le truc.

La flèche en cuivre doré (fig. 2), qui représente l'unique aiguille de la pendule, malgré sa simplicité apparente, possède un petit mécanisme à l'intérieur : il consiste en un poids additionnel qui, en prenant différentes positions, déplace le centre de



Fig. 2.

gravité. La face antérieure de l'aiguille présente au milieu des ronds concentriques — c'est un simple ornement. Mais la face postérieure du disque central, qui est très lisse, possède au bord une dentelure très fine, qui, elle aussi, a l'air d'un simple ornement, mais qui, prise entre deux doigts, permet d'ajuster l'appareil. C'est le même système que l'on a appliqué à certains appareils photographiques, pour régler la vitesse des obturateurs. En tournant cette partie du disque, à droite ou à gauche, on rencontre, à chaque degré correspondant aux douze heures du cadran, un faible obstacle, qui marque les 12 points de réglage. Avec un peu d'habitude, l'ajustement se fait d'une façon imperceptible pour le profane, en tenant l'aiguille entre les doigts, après l'avoir donnée à visiter et avant de la remettre sur le cadran.

Pour régler sans regarder, il faut absolument se souvenir de la dernière position occupée par la flèche. Supposons qu'elle marquait tout à l'heure le n° 12 et qu'elle doive maintenant indiquer 2 h., c'est-à-dire deux degrés plus loin à droite. Dans ce cas, il faut tourner le disque de 2 degrés à gauche car il est évident que le poids additionnel placé à gauche fera pencher la flèche à droite. Pour indiquer 5 heures, il faudra tourner le disque de 5 degrés à gauche et ainsi de suite.

Lorsqu'on peut regarder la flèche, le réglage est encore plus facile. Sur le disque intérieur de la flèche se trouve un point marqué près du bord. En tournant le disque, on n'a qu'à donner au point marqué la po-

sition qu'occupe l'heure choisie, sur le cadran d'une montre quelconque.

C'est le truc principal (N° 1), le seul indiqué dans l'instruction donnée par le fabricant aux acheteurs de l'appareil, qui se vend au prix de 25-85 francs, suivant l'exécution. Il s'applique à toutes les heures, tous les quarts d'heure même, avec un peu plus d'attention, et il réussit toujours. Mais, il y en a encore deux autres, dont l'application est beaucoup plus restreinte, tout en étant très utile pour changer les conditions de l'expérience et mieux masquer le truc principal. Ce sont :

Le truc N° 2. — L'appareil étant réglé sur 12 heures, on peut tourner l'aiguille et l'arrêter artificiellement sur 6 heures, car le poids des deux moitiés de la flèche étant à peu près égal, l'équilibre est possible dans les deux positions : pointe en bas ou pointe en haut ; il sera seulement stable dans ce dernier cas et instable dans l'autre.

Si, par hasard, lorsque la flèche occupe cette position artificielle de 6 heures, le public demande 12 h., on n'aura qu'à faire marcher la flèche, qui s'acheminera sur les 12 heures conformément au réglage préalable, *et sans un réglage nouveau.*

Il en sera de même pour tous les numéros diamétralement opposés au numéro momentanément et artificiellement marqué : 3 et 8, 10 et 4, 11 et 5, etc...

Ce moyen ne peut s'appliquer qu'une fois sur douze.

Le truc N° 3. — Sans un réglage nouveau et sans un arrêt artificiel de la flèche, on peut encore faire indiquer certaines heures, non diamétralement, mais symétriquement opposées, en retournant la flèche de façon à ce qu'elle présente au spectateur sa face postérieure au lieu de sa face antérieure, et réciproquement. Par exemple : si l'aiguille est réglée pour 1 h., elle montrera, étant retournée, 11 heures ; 2 heures, si elle montrait auparavant 10 heures ; 4 heures après 8 heures ; 5 heures après 7 heures ; — ou inversement : 7 heures après 5 heures, etc...

Ce moyen ne s'applique qu'aux chiffres placés en dehors de la ligne perpendiculaire, c'est-à-dire en dehors de 12 h. et de 6 h. et (comme le truc N° 2, dans un cas donné), seulement à un seul chiffre, placé symétriquement.

Et maintenant que le lecteur possède déjà le secret complet, mettons de côté les deux derniers trucs, et contentons-nous du premier. Si on n'arrête pas la flèche artificiellement au point opposé, et si on la remet toujours du bon côté, elle indiquera toujours la même heure, l'heure déterminée par le réglage. C'est absolument inévitable : réglée pour 12 heures, elle s'arrêtera immanquablement sur les 12 heures. On aura beau la tourner vite ou lentement, à droite ou à gauche, avec le doigt ou un autre objet quelconque, elle s'arrêtera toujours à 12 heures et aucune force au monde ne sera capable de lui faire prendre une autre position, dans les conditions indiquées, et sans un nouveau poids additionnel.

Aucune, sauf celle dont nous allons parler tout à l'heure (1).

II

UNE EXPÉRIENCE ÉNIGMATIQUE

Le médium à effets physiques, dont il sera question plus loin, est une jeune fille polonaise de Varsovie, jolie, simple, modeste, intelligente, quoique sans instruction, et extraordinairement douée au point de vue médiumnique. Elle habite depuis deux mois dans ma maison de campagne à Wisla, où je m'occupe de sa santé, un peu débile, et du développement de ses facultés.

Dans ces conditions, en écartant toutes les suggestions spirites ou antispirites, j'espère pouvoir en faire un médium vraiment utile à la science. Ma tâche est facilitée par trois circonstances : Mlle Stanislas Tomczyk est une personne véridique de nature et qui sait gouverner les tendances naturelles propres à la plupart des médiums, à une fraude inconsciente ; elle n'est pas spirite et n'a aucune opinion préconçue ou suggérée, sur la nature des effets qu'elle produit ; enfin, tout en étant très facilement hypnotisable, elle n'est pas suggestionnable, dans le sens propre du mot (n'en déplaise à M. Bernheim).

Les séances ne se font jamais dans l'obscurité, le contrôle est toujours suffisant et le médium est chaque fois visité *immédiatement avant* le phénomène annoncé. Les phénomènes non annoncés ne comptent pas. La transe spontanée, qui fatiguait trop le médium et les assistants, étant depuis quelque temps complètement supprimée, toutes les expériences ont lieu dans l'état d'hypnose, provoqué par moi. Il n'y a jamais plus de deux personnes présentes aux séances.

Je me contenterai, pour le moment, de ces quelques détails et je passe à la description des expériences, concernant *un seul* phénomène et que j'exposerai dans

(1) Je trouve dans un vieux livre allemand : *Electrische Zauberversuche*, Nürnberg, 1793, écrit par le sénateur SEIFERHELD, la description d'une pendule magique mue par l'électricité statique. Elle est tellement compliquée que sa description occupe 24 pages et 3 planches. Dans nos temps, on se sert, sur l'exemple de Robert Houdin, des électroaimants et du courant galvanique. C'est beaucoup plus commode et relativement plus facile, mais cela exige encore un arrangement spécial sur la scène, ou un support préparé. Dans les simples conditions que je viens de décrire, aucun arrangement électrique ne saurait être dissimulé, sans tenir compte de cette circonstance, que la flèche de l'appareil étant en cuivre et non en fer, elle ne pourrait pas être orientée par un aimant.

l'ordre chronologique, en appuyant également sur les succès et sur les échecs.

Le 28 *décembre* 1908. — Vers la fin de la séance, qui était la dixième, et très bonne sous d'autres rapports, le médium fatigué se repose dans un fauteuil. Je lui défends de faire de nouvelles expériences et j'attends le moment propice pour le réveiller. Mais, en apercevant la pendule magique, suspendue au-dessus d'un divan, elle me prie de lui permettre de s'amuser un peu en la tournant. Elle se met à genoux sur le divan et tourne l'aiguille. A son état de veille, je lui avais montré l'appareil ; elle savait à quoi il sert. mais je n'ai pas eu le temps de lui expliquer en quoi consiste le truc.

Après quelques tours inutiles, elle me pose la question en plaisantant :

— Quelle heure voulez-vous qu'elle montre?

Voyant l'aiguille arrêtée sur les 6 heures, je demande 12 heures.

Et l'aiguille, mise en marche, s'arrête sur l'heure indiquée.

J'en fus étonné ; mais, réflexion faite, je me suis dit : C'est probablement le truc N° 2 qu'elle a découvert par hasard, et par un autre hasard j'ai indiqué l'heure qui lui convenait. N'y attachons donc pas d'importance. Je n'ai même pas noté les détails de cet essai.

Le soir je l'endors encore une fois, pour remédier à la fatigue de la séance et sans l'intention d'expérimenter. Mais elle retourne à l'amusement avec la pendule, en disant que cela ne la fatigue pas.

Même négligence de ma part ; je remarque seulement que l'aiguille ne revient pas toujours au point précédent, et une fois elle tombe même juste sur l'heure exigée par moi, quoique seulement après trois ou quatre tâtonnements. Notice de mon journal : « Je ne comprends pas ce que c'était... »

Pour expliquer mon indifférence à ce sujet, je dois dire deux choses : 1° que nous tous, sans excepter ceux qui croient aux phénomènes médianiques, nous sommes des gens plus ou moins obstinés dans nos préventions : je ne croyais pas à la possibilité du phénomène, et, en conséquence, je ne voulais pas l'étudier. Je n'y croyais pas, parce qu'il se présentait avec des apparences contraires à tout ce que j'avais observé jusqu'alors.

2° Il y avait encore une autre cause de mon indifférence : Les phénomènes provoqués par Mlle Stanislas sont censé être exécutés par une personnification fluidique appelée « la petite Stasia », qui lui ressemble, tout en étant beaucoup plus petite (55 centimètres environ). Sur une question, posée par moi dès la première séance : « Qui est cette Stasia? » — le médium endormi répondit de lui-même : « C'est mon double. » Or, d'après ses sensations, la petite Stasia n'était pas présente pendant les expériences en question. J'en avais conclu que ce n'était pas un phénomène médianique ; et comme l'action directe de la volonté sur un corps matériel est impossible, donc... il n'y avait là rien d'intéressant.

Cependant, à une prochaine séance, je me suis



Mlle STANISLAS TOMCZYK
D'après une photographie de M. Pusch, à Varsovie.

promis d'y attacher plus d'attention et de prendre des notes détaillées.

III

UNE PENDULE SUGGESTIONNABLE

1er *janvier* 1909. — Le médium endormi se trouve dans un état de somnambulisme enfantin, qui caractérisait souvent les extatiques d'autrefois (Voir le livre de L. Desager : *De l'extase ou des miracles comme phénomènes naturels*, Paris, 1866). Elle reste à genoux sur le divan, en face de la pendule magique. Ses yeux sont parfaitement clos, ce qui ne lui empêche pas de bien voir, car elle peut même lire à travers les paupières. (Je me propose de publier une étude spéciale à ce sujet.) Il est 4 heures de l'après-midi, nous nous trouvons près de la fenêtre, et la lumière du jour est encore tout à fait suffisante.

L'appareil est réglé sur 12.

Je demande le chiffre **3.**

Elle prend l'aiguille, la tient une seconde sur la paume de sa main gauche, puis la replace sans le moindre contact avec le mécanisme de réglage. La flèche, mise par elle en mouvement, s'arrête sur les 11 heures.

L'expérience est manquée, mais, tout de même, l'heure indiquée *n'est pas celle du réglage*.

Elle recommence. L'aiguille montre 12, puis 1.

J'avais l'impression comme si « on » tâtait, en cherchant le moyen d'arriver à 3 heures. Le médium, mécontent, demande un autre chiffre.

Je choisis **10.**

Après la même manipulation, absolument inoffensive, l'aiguille s'arrête sur 10...

La somnanbule est très contente ; elle frappe des mains avec triomphe et me prie de lui donner encore un autre chiffre.

Je demande **5.**

C'est dans cette expérience que se produit une chose trop étrange pour être le résultat d'un hasard : l'aiguille commence à ce moquer de nous ; elle indique toutes les heures possibles, sauf celle que j'avais demandée, non seulement elle évite visiblement le N° 5, mais, à plusieurs reprises elle fait semblant de vouloir s'arrêter sur 5, puis tout à coup s'arrête ailleurs. Voilà les chiffres, tels qu'ils ont été marqués consécutivement :

11, 12 1/2, 12 1/2, 3, 9, 3, 10, 4, 6 1/2, 6, 5 1/2, 6 1/2, 7, 8 1/2, 3, 9, 3, 8 1/2, 1, (5) 10 1/2, 12, 10, 1 1/2, 7, (5) 3, (5) 6, 7, 11 3/4, 1 1/2, 3 1/2.

A ce moment, le médium, découragé par cette longue série d'échecs, réunit ses mains en prière, et dit en regardant l'aiguille qui tourne : « Je t'en supplie, arrête-toi sur 5 ! »

Et l'aiguille s'arrêta sur 5.

Je demande **11.**

Même taquinerie :

7 1/2, 5, 12, 6 1/4, 5 1/2, 6, 6 3/4, 3 1/2, 8, 4, 3 1/2, 8, 4, mais cette fois-ci, le médium ne prie plus ; il s'exclame avec fureur : « Je demande 11 ! Tu comprends : 11 ! »

Et l'aiguille indique **11.**

— Eh bien, il paraît, dis-je en plaisantant, qu'on arrive plus vite au but par la méchanceté que par la bonté, car cette série était plus courte. Essaie donc de prime abord ce moyen. »

Et je demande **10.**

L'aiguille est mise en marche ; le médium serre les poings, en criant de toute sa force : « 10 ! je veux que tu t'achemines sur 10 ! »

Et l'aiguille s'arrête sur **10.**

— C'est très bien ; mais essayons tout de même encore d'agir avec douceur : je voudrais maintenant avoir le chiffre **2.**

L'aiguille donne 4.

Le médium est visiblement fatigué, il n'a plus de persévérance, et demande un autre chiffre, puis encore un autre.

Quant à l'aiguille, elle reflète la même disposition et ne nous donne que des chiffres approximatifs ; 4 1/4 au lieu de 5 ; 8 1/2 au lieu de 7 1/2 ; et quand je persiste à vouloir obtenir 5, qui nous a été refusé si obstinément, elle oscille de nouveau autour du 5, en indiquant 4 1/4, 3, 5 1/2, 6 1/2, 5 3/4, 7, etc. et ne s'arrête sur **5** qu'après 15 indications différentes et après un cri furieux du médium.

— Elle n'est pas bien obéissante, ton aiguille, dis-je à la somnambule. Tu vas voir qu'elle m'obéira mieux.

Et alors eut lieu l'expérience, qui m'a paru la plus intéressante de cette séance.

Je prends l'aiguille dans mes mains et en faisant semblant de la magnétiser, je la règle insensiblement sur 3. Le médium qui ne connait pas le truc, croit, dans sa naïveté somnambulique, que je me sers du même moyen qu'elle, c'est-à-dire du magnétisme de la volonté, et un peu agacée par mon observation de tout à l'heure, se remonte de nouveau et décide d'opposer sa volonté à la mienne.

Le lecteur doit remarquer, que je ne lâche pas l'aiguille de mes mains ; je la règle sur 3 et immédiatement après je l'enfile sur le cadran en la mettant moi-même en mouvement si rapide, qu'on ne peut plus la distinguer. Par conséquent, si une action quelconque devrait modifier le réglage, je crois *qu'elle ne pourrait s'exercer que pendant ce mouvement rapide*.

Eh bien, malgré cela, lorsque le médium s'écria avec furie : « Tu ne t'arrêteras pas sur 3 ! » la flèche, ralentissant sa course, s'arrêta sur 4.

Le mouvement était normal, il y a eu seulement un déplacement du réglage d'un degré.

Par quel moyen ?... Mystère.

La jeune fille ne le savait pas plus que moi, mais elle riait de tout son cœur, en présence de ma confusion.

Je règle sur **6.** Le médium se sent fatigué et ne fait plus aucun effort. La flèche, mise en mouvement, marque 6.

— Crois-tu que c'est la petite Stasia qui influence la pendule?

— Je ne le crois pas, car je ne l'ai pas vue.

— As-tu eu une sensation quelconque?

— Rien... un peu d'engourdissement dans les doigts, peut-être.

Et réellement, sa fatigue me paraît tout autre que d'habitude, lorsque la petite Stasia entre en scène. Ses mains sont un peu refroidies, elle se sent un peu épuisée, son pouls est accéléré, et c'est tout.

Après le réveil, elle voit mal pendant assez longtemps et malgré les suggestions contraires.

IV

A LA RECHERCHE DES CONDITIONS

J'essaie de refaire avec Mlle Stanislas les mêmes expériences, *à l'état normal*, et je règle la pendule sur 6

Sans aucun effort de sa part............... 6

Avec l'intention d'obtenir 8................ 6

— — 4................ 6

Elle souffle chaud sur l'aiguille............ 6

Elle fixe l'aiguille du regard.............. 6

Nous continuons encore assez longtemps, mais nous n'obtenons rien.

3 *janvier* 1909. *En somnambulisme :*

L'aiguille est réglée par moi sur........... 10

La somnambule la met en marche avec l'intention d'un changement..................... 8

Elle-même demande **9**.

La pendule marque 6 1/2, 4, 1, 11 1/2, 3, enfin **9**.

Je demande **10**.

Elle donne un baiser à l'aiguille en la priant de marquer 10.

La pendule marque : 6 1/2 (10), 3, 6 1/2, 12 1/4, 1 1/4.

— Peut-être faut-il baiser dix fois pour obtenir 10 heures », dis-je en plaisantant. Elle donne 10 baisers à l'aiguille, qui marque **10**.

Je demande **5**.

Elle donne 5 baisers à la flèche, qui marque : 8 1/2, **5**.

Je demande **4**.

Même moyen : 3, 12 1/2, 8, **4**.

Elle demande **5**, l'aiguille étant réglée sur 4.

Elle marque : 4, 3, comme si la force agissante était d'abord en retard, et ensuite s'était trompée de direction, en tournant de 1 degré à droite au lieu de 1 degré à gauche.

Je demande **11**.

Elle n'embrasse plus l'aiguille, elle la tient seulement immobile sur la paume de sa main gauche pendant 11 secondes, en comptant 1, 2, 3... 11, comme si elle voulait lui faire comprendre sa suggestion.

L'aiguille s'arrête sur **11**.

Je demande **12**.

Mêmes conditions.

L'aiguille s'arrête sur 12 1/2. (Une petite inexactitude de réglage.)

Je règle sur **2**, tandis qu'elle demande **11**.

L'aiguille marque 1 (entre les deux, comme si la « force inconnue » était insuffisante pour tourner davantage).

Je demande **3**, elle ne dit rien. L'aiguille marque 4 (cette fois-ci au contraire on a tourné trop).

Je règle sur **2**, elle demande **6**. C'est moi qui tourne : 4 (entre les deux).

Je règle sur **5**, elle demande **3**. C'est encore moi qui tourne : **3** (son numéro).

Je règle sur **12**, elle dit : « Je ne veux pas 12! » Sans être mise en mouvement par personne, la flèche s'arrête sur 11 au lieu de 12.

Réglée sur **11** et vérifiée.

Immédiatement après la vérification, je lance l'aiguille dans un mouvement aussi rapide que possible. Au moment où la flèche reste complètement invisible, le médium s'écrie : « Je ne veux pas 11! Je veux 12! » L'aiguille marque 11 ½ (entre les deux), comme si la rapidité du mouvement avait empêché de pousser le réglage plus loin, ou bien, comme si les deux suggestions contraires s'étaient équilibrées.

Même expérience avec cette différence que c'est elle qui tourne. Elle demande **12**, et moi **11**.

L'aiguille s'arrête sur **11**. Alors elle touche l'aiguille du doigt, en disant : « Non! 12! »

L'aiguille s'arrête sur 11 ½ (entre les deux).

Je demande **7**.

La flèche s'arrête sur 12 ½, comme si la force manquait pour pousser le réglage plus loin, dans la même direction. Avant que l'aiguille ne fût arrêtée, j'entends le bruit d'une paire de ciseaux, qui, après avoir frappé le côté gauche du médium, agenouillé sur le divan, tombent par terre. Ces ciseaux se trouvaient sur une étagère à 3 m. 40 du médium et dans une direction opposée au choc, qui a eu lieu du côté de la fenêtre. On dirait que par cet « apport », la petite Stasia, se sentant offensée qu'on fasse des séances sans elle, a voulu manifester sa présence. Mais habitués à ce genre d'intermèdes, nous n'y faisons pas attention et je continue à demander le nombre 7.

L'aiguille s'arrête sur 11, **7**.

Je demande **1**.

L'aiguille s'arrête sur 5 (le réglage interrompu au commencement du chemin).

Je règle sur **7** et je lance l'aiguille. « Non! dit le médium, je demande un autre chiffre! »

L'aiguille s'arrête sur 5 (donc, le réglage a été changé pendant le mouvement).

Réglée sur 5.

Elle demande **2**.

L'aiguille s'arrête sur **2**.

Réglée sur 2.

Elle demande **3**.

L'aiguille s'arrête sur 2 1/4, 2. A une troisième reprise, l'aiguille s'arrête momentanément sur 11; le médium crie : « Non! deux! comprends-tu?... »

L'aiguille s'arrête définitivement sur 1. (Il y a eu confusion dans cette expérience.)

Réglée sur 5.

Lorsque l'aiguille est déjà en mouvement, le médium demande **12**.

L'aiguille s'arrête sur 10, 8 (« on » a tourné le disque de 5 degrés à gauche au lieu de le tourner de 5 degrés à droite, et puis, en rectifiant, on se trompait de la même façon, en tournant de 2 degrés à droite au lieu de 2 degrés à gauche. Nous savons que c'est la principale difficulté d'un réglage rapide, car on est suggestionné contrairement, par la vue du cadran).

Réglée sur 8.

Elle demande **6**.

Cette fois-ci la force agissante a compris l'erreur, et elle fait attention, en tournant exactement 2 degrés à droite :

L'aiguille s'arrête sur **6**.

Réglée sur 6.

Je demande **8**.

Elle demande que le 6 reste.

L'aiguille s'arrête sur 6 (ce n'était pas difficile).

Réglée sur 6.

Je demande **8**.

Elle demande **4** (deux suggestions contraires faites pendant le mouvement).

L'aiguille s'arrête sur 5, 3, 5. La somnambule s'écrie avec passion : « Je veux 4! » L'aiguille s'arrête sur **4**.

Le médium a la figure brûlante, ses mains sont assez froides, surtout la gauche. Je ne lui permets plus de « s'amuser » avec la pendule et nous allons prendre nos places. A ce moment un canif tombe à nos pieds. Il était sur mon bureau, ouvert, il est tombé fermé; distance, 1 m. 50. Les deux mains du médium étaient visibles et immobiles. Nous sommes passés à côté du bureau, mais je suis sûr que le médium n'a rien pris.

Décidément, la petite Stasia veut qu'on s'occupe d'elle. Mais je lui défends de faire des phénomènes (elle m'écoute quelquefois), pour ne pas épuiser le médium. Ce dernier, qui la voit maintenant et qui entend sa voix, dit qu'elle demande seulement la permission de montrer sa force au dynamomètre. Elle assure que ça ne fatiguera pas le médium. Je consens, mais je dis au médium (toujours en somnambulisme) d'essayer d'abord sa force « sans le secours de la petite Stasia ».

Elle serre à droite = 32.

Avec effort à gauche = 15.

C'était un peu plus qu'à l'état normal. Et maintenant avec la petite Stasia :

A droite = 86.

A gauche = 90.

La main gauche, qui est beaucoup plus faible et moins sensible à l'état normal, était ce soir « médianisée » davantage. C'est elle qui faisait marcher la pendule, et l'on peut dire que la force nerveuse s'était concentrée momentanément à gauche. Je me faisais cette réflexion, lorsque la petite Stasia, comme pour prouver qu'elle est capable d'exécuter la même concentration des forces à droite, insiste pour que je lui permette de répéter l'expérience.

Le médium tend sa main vers une lampe à incandescence, qui éclaire mon bureau, prend le dynamomètre, et le serre sans grand effort. Je vois ensuite que cette petite main se ferme et tremble convulsivement, comme serrée et secouée par une autre main, ou peut-être par deux mains étrangères, et le médium s'écrie : « Oh! la méchante! elle m'a fait mal, elle a enfoncé ses ongles dans ma chair. »

Le dynamomètre marque 200, ce qui correspond à la pression de 70 kilos, et je trouve la paume de la main du médium, cyanosée du côté du pouce par une pression excessive, et par-dessus, dans la peau du métacarpe, des traces profondes de petits ongles...

L'empreinte disparut après le réveil, mais une rougeur très marquée persista plusieurs heures. J'ai souvent fait la même expérience avec Eusapia Paladino, sans cependant jamais obtenir une si grande différence.

Mais... je ne m'étonne plus de rien. Je constate.

V

CONCLUSIONS PROVISOIRES

1. Le phénomène du cadran magique ne se laisse expliquer, ni par coïncidence, ni par un nouveau truc, ajouté à celui que j'avais exposé.

2. Sauf 4 cas (sur plus de 100,) d'hésitation dans la marche de l'aiguille, qui avait l'air d'un arrêt exécuté par une main invisible, son mouvement fut toujours tout à fait naturel, et on ne peut pas invoquer aucun arrêt mécanique extérieur, pour expliquer les changements dans la position définitive de l'aiguille.

3. Il est absolument certain que pendant tout ce temps l'appareil n'a subi aucune détérioration, que

réglé sur 12 il indiquera toujours 12, et que, malgré cela, il y a eu environ 99 fois sur 105 une différence dans son action.

4. Cette différence ne pouvait provenir que d'une modification du réglage de la machine, modification absolument impraticable dans les conditions exposées, par aucun moyen physique ou mécanique connu.

5. Cette modification fut apparemment exécutée à plusieurs reprises pendant la marche de l'aiguille, ce qui accentue encore l'impossibilité indiquée ci-dessus.

6. La « suggestion » faite au cadran se réalisa 16 fois sur 50 exactement ; dans la plupart des autres cas, approximativement. Dans quelques cas, il y a eu une auto-contre-suggestion évidente, qui produisait l'impression d'une taquinerie intelligente.

7. On peut découvrir dans le développement de cette action mystérieuse un tâtonnement qui cherche et un apprentissage qui progresse.

8. Le médium à l'état normal est incapable de produire ces phénomènes, du moins actuellement.

9. Il les produit facilement en somnambulisme, sans cependant se rendre compte de leur origine et de leur mécanisme. Il sent seulement leur dépendance relative à sa volonté et à ses forces.

10. Il est évident, que c'est un phénomène médianique et non magnétique, mais qui n'exige pas un dédoublement complet avec extériorisation du double.

11. L'exécution d'un réglage délicat, pendant que l'appareil est inaccessible, se trouvant dans un mouvement rapide de rotation, n'a pas encore été observée.

12. Il est pour moi certain que jusqu'à ce moment le médium ne connaît pas le truc (N° 1), ni à l'état normal, ni en somnambulisme. Ce détail d'ailleurs est indifférent pour la valeur des expériences, vu les conditions dans lesquelles elles ont lieu ; mais, il est important au point de vue théorique, car il prouve que la personnalité fluidique a su deviner le truc à l'aide d'une expérimentation quasi-scientifique, appropriée. Cela ne m'étonne pas outre mesure, car je n'ai jamais observé une divergence aussi grande que celle qui existe chez Mlle Stanislas entre les trois personnalités : le médium à l'état normal (la grande Stasia), la somnambule (la petite Stasia) et le double (la toute petite Stasia, que l'on nomme tout simplement « petite » pour abréger). Sans entrer dans les détails de ces différences, je dirai seulement que la dextérité et l'adresse ingénieuse augmentent en passant de la grande à la toute petite. La grande, par exemple, quoiqu'elle soit loin d'être maladroite, n'a pas pu apprendre à confectionner une cigarette en mains ; la petite le fait sans apprentissage, et la toute petite a su attacher sous le plafond une bouteille pleine de vin, à l'aide d'un simple clou (en piquant le bouchon).

Malheureusement cette indépendance, plus grande que d'habitude, des trois personnes, rend l'étude des causes très difficile, et il faudrait également chercher des trucs, pour forcer la petite (la toute petite) Stasia à nous dévoiler ses secrets.

VI

SUITE DE LA RECHERCHE DES CONDITIONS

11 *Janvier* 1909. — Après cette série d'expériences que je viens d'écrire, Mlle Stanislas est allée à Cracovie, en compagnie d'une dame, pour se distraire et pour faire des emplettes. Elle y est restée dix jours.

J'ai profité de l'absence du médium pour écrire les chapitres qu'on vient de lire et pour réfléchir sur les expériences qui pouvaient compléter les observations précédentes.

Comme il arrive souvent dans ce genre de recherches, au fur et à mesure que je m'éloignais du moment d'une perception directe, je commençais à douter de tout. Pas complètement, car je ne trouvais pas d'explication autre que celle d'un phénomène médianique ; mais le phénomène lui-même était tellement invraisemblable, que je me disais : « ce n'est pas possible ! Il doit y avoir une illusion, une coïncidence quelconque, et il est très probable qu'en répétant les expériences je ne trouverai plus rien ». J'avais un pressentiment, basé sur les fluctuations propres aux phénomènes médianiques plus subtils, que les expériences que je me proposais d'exécuter encore n'aboutiraient à aucun résultat sérieux.

Je fus d'autant plus impatient de recommencer ; et après avoir accordé au médium une journée de liberté pour se remettre du voyage, j'arrangeai une séance pour l'après midi.

Mlle Stanislas est rentrée guérie et satisfaite de son excursion, et les conditions paraissent excellentes. J'ai voulu prendre les mesures habituelles pour constater son état, mas juste avant son arrivée dans une des chambres du premier, et lorsqu'elle était encore dans la sienne au rez-de-chaussée, une bûche de bois venait d'être jetée sur l'escalier — phénomène inutile et fatigant, à la suite duquel elle ne donne momentanément au dynamomètre que 20 et 20 ; elle a un peu mal aux tempes et sa sensibilité est très émoussée à gauche.

La petite Stasia, comme si elle voulait me dédommager du temps perdu, produit des phénomènes à droite et à gauche, mais chaotiquemnet et inopinément, et elle se montre encore plus indomptable que d'habitude.

Plusieurs objets sont apportés d'une chambre du rez-de chaussée, une poignée de neige tombe sur la table, un cachet en métal est mis dans ma poche, un morceau de charbon est jeté vers nous du côté d'un poêle à la Chouberski, d'une distance de trois mètres,

la grande pendule suspendue sur la muraille est ouverte et arrêtée, la poire d'une sonnerie électrique est pressée et mise en oscillation, etc.

Il va sans dire que le médium a été soigneusement visité, juste avant le premier apport, mais la plupart des phénomènes arrivent d'une façon tout à fait inattendue, et par conséquent, malgré la lumière, avec un contrôle insuffisant. En vain je m'efforce de lui faire comprendre que ce n'est pas la quantité des phénomènes qui importe pour moi, que je n'ai plus besoin d'être convaincu de l'existence des apports, mais que pour étudier les causes et les conditions, il faut des phénomènes plutôt peu nombreux, mais bien observés dans tous leurs détails, et je l'invite à continuer les expériences avec la pendule magique. Elle y consent enfin, non sans avoir fait observer que l'on pourrait s'amuser avec la pendule après la séance.

Mon premier soin fut de constater d'une façon indubitable que les changements dans la position de l'aiguille sont dûs réellement à un changement de réglage et non à une cause accidentelle quelconque. Dans ce but, j'avais marqué l'épaisseur de l'aiguille, c'est-à-dire les bords des deux disques, dont un mobile et l'autre immobile, à l'aide d'une ligne unique noire. Une brisure de cette ligne et la distance des deux moitiés brisées prouveront si, et de combien de degrés, le réglage avait été modifié.

J'essaie d'abord sans contact du médium avec la flèche :

Réglée sur 2 et mise en mouvement, elle marque 2 fois 2 ; prise par la somnambule et embrassée, également 2.

Enfin, après 5 baisers donnés à la flèche, dans le but d'obtenir 5, la flèche s'arrête sur 3.

Le numéro désiré n'a pas été atteint, mais il y a eu un déplacement.

J'examine l'aiguille, et je vois la ligne noire coupée en deux et déplacée, conformément au résultat obtenu, c'est-à-dire d'un degré.

Il n'y avait donc plus de doute que le phénomène consiste en un changement de réglage.

Ce point acquis, je décide d'expliquer au sujet le truc.

Il ne s'y intéresse pas beaucoup, mais essaie tout de même de déplacer le disque, ce qui ne lui réussit pas bien vite, car cette manœuvre demande une action délicate et en même temps assez forte. Enfin il sait tourner, sans cependant savoir comment arriver à une heure déterminée. Il veut continuer les expériences à sa façon.

Je demande **7**. Le cadran marque 3, et encore 5 fois de suite 3, malgré que la somnambule essaie tous les moyens *psychiques* dont elle s'est servie auparavant, sans entrain d'ailleurs. Elle se plaint d'un mal de tête et la petite Stasia questionnée répond : « peu de force ».

Réglée sur **5**.
Elle demande 2.
L'aiguille s'arrête à 4.
Réglée sur 6.
Je demande un changement.
L'aiguille s'arrête sur 6.
Même échec avec 9.
Réglée sur 12.
Elle demande 2.
L'aiguille s'arrête sur 11.
Réglée sur 11.
Elle demande « 12, non 10 ».
L'aiguille s'arrête sur 10, 12, 12.

Voyant que cela ne marche pas, et que la somnambule, malgré ce dernier succès relatif, n'est pas en train, j'arrête les expériences. Mais alors, c'est elle qui demande encore la permission de s'amuser toute seule. Je l'observe de loin, et je vois que sans mon regard scrutateur cela marche mieux, quoique les manœuvres de la somnambule continuent à être correctes et inoffensives. La pendule, réglée sur 12, marque successivement 10, 1, 10, 7, 7, 7, 6, 5, 5. Voyant qu'il y a des changements assez fréquents, je m'approche de nouveau, pour exécuter encore une expérience, auparavant imaginée, et qui devait déterminer le genre d'obstacles qui empêchent la petite Stasia d'atteindre le réglage.

Pour commencer, j'ai choisi une cloche formée d'un réseau en fil de fer très fin et très dense, quoique transparent, dont la grandeur permettait de couvrir toute la pendule suspendue, d'un seul mouvement brusque.

L'appareil étant réglé sur 5, vérifié et monté par moi, de façon à empêcher tout changement, est mis ensuite en mouvement et immédiatement après, recouvert avec la cloche, que je maintiens moi-même, en l'appuyant contre la muraille.

L'aiguille tourne vite, ralentit sa marche et s'arrête sur 7.

Je constate qu'il y a eu un changement dans le réglage, malgré l'application de l'obstacle.

Mais comme le médium est visiblement fatigué et que l'heure du dîner sonne, je termine la séance.

L'ayant endormie encore une fois ce soir, pour lui assurer une nuit calme, je l'influence (je ne dis pas suggestionne, car une suggestion ordinaire n'aurait rien produit), dans le but d'obtenir de la petite Stasia des explications et des expériences complémentaires. Nous verrons que mon espoir n'a pas été déçu.

VII

UN PETIT GÉNIE DES MILLE ET UNE NUITS

12 *janvier* 1909. — Hypnotisée pour sa santé à 4 h. 1/2, elle s'amuse d'abord de diverses bagatelles, se promène dans mon cabinet, puis elle dit :

« Allons jouer avec la pendule, veux-tu? (Elle tutoie tout le monde en somnambulisme). — Avec plaisir. »

Elle se met, comme d'habitude à genoux sur le divan; je prends mon crayon et une feuille de papier pour noter, et nous commençons.

— La petite Stasia est-elle là?

— Comment, tu ne l'as pas vue? C'est précisément parce qu'elle est venue que j'ai proposé la pendule. Elle est venue sur ta demande d'hier.

La petite Stasia se tient debout auprès du divan, entre nous deux. Elle est toute nue, elle a une taille de 55 centimètres environ, des cheveux longs non coiffés, de la même couleur que le médium, elle lui ressemble, tout en étant plus jolie. Malheureusement, je ne la vois pas, mais nous allons voir qu'elle va prouver sa présence. C'est le médium qui lui sert de porte-voix, et il se retourne souvent pour mieux entendre ce qu'elle dit.

L'aiguille du cadran est réglée sur 12.

La somnambule demande 1.

Elle prend la flèche par un bout et la tient en l'air, éclairée par une lampe à alcool avec manchon à incandescence et recouverte d'un abat-jour ordinaire, en disant à la petite Stasia : « Règle sur 14. » « C'est fait. » Elle me remet la flèche, que j'enfile moi-même sur la pointe du cadran et je pousse la flèche.

Elle s'arrête sur 1.

— C'est très bien, ma petite Stasia. Essayons encore!

Réglée sur 1.

La somnambule demande 2.

Même procédé. La flèche s'arrête sur 11 (la petite ayant tourné à gauche de 2 degrés, au lieu d'un seul).

— Tu es allée trop loin. Fais attention!

Réglée sur 11.

Je demande, que la petite Stasia essaie de changer le réglage, lorsque la flèche sera déjà en mouvement. La première expérience manque : la flèche s'arrête sur 11. Sans ôter l'aiguille, la somnambule demande 12, mais l'expérience est encore manquée : la pendule marque toujours 11. Alors la somnambule retire la flèche par un bout, en me priant de bien l'observer, la place à plat sur les bouts des doigts de sa main droite, près de l'endroit où se tient la petite Stasia, et lui dit : « Règle sur 12! — Oh! elle remue! » Et réellement, toute la flèche s'est déplacée en tournant de quelques degrés. Mais je n'y attache point d'importance, car ce pouvait être une petite contraction involontaire de ses doigts. Le mouvement s'arrête et la somnambule dit : « Elle a tourné déjà. »

L'aiguille s'arrête sur 10.

— Tu t'es trompée, petite Stasia, il faut faire attention, et ne te laisse pas induire en erreur par la vue du cadran : *lorsque sur le cadran il faut aller à gauche, on doit tourner à droite*, et réciproquement. Tu as tourné d'un degré à droite au lieu d'un degré à gauche. Tu comprends?

— Oui, dit le petit génie, je le sais, mais je me trompe quelquefois et je n'ai pas toujours assez de force pour terminer ou rectifier le mouvement.

Réglée sur 10.

La somnambule demande **9**.

Même procédé. C'est moi qui lance la flèche.

Elle s'arrête sur **9**.

— C'est très bien. Continuons!

Réglée sur 9.

La somnambule demande **7**.

C'est moi qui enfile l'aiguille et la lance. Elle s'arrête sur 7 1/2.

Réglée sur 7 1/2.

Elle demande **6**.

Mêmes conditions.

L'aiguille s'arrête sur 6 1/2.

— Tu l'as déplacée d'un degré, mais il fallait faire attention que l'aiguille ne marquait pas exactement 7.

Réglée sur 6 1/2.

Je demande 4.

L'aiguille s'arrête sur 6, puis sur 3 1/2. (Il a fallu tourner à droite de 2 degrés 1/2 et elle a tourné de 1/2 degré seulement; ensuite elle s'imagina probablement pouvoir rectifier l'erreur, en poussant de 2 degrés 1/2 à droite, au lieu de 2 degrés dans la même direction. L'expérience suivante va nous prouver encore qu'elle n'est pas forte dans le calcul des fractions.)

Réglée sur 3 1/2.

Je demande 1.

L'aiguille s'arrête sur 1 3/4 (il fallait tourner de 2 1/2 à droite, elle a tourné seulement de 1 3/4).

— Je n'avais pas assez de force pour aller jusqu'au bout.

Réglée sur 1 3/4.

La somnambule demande 11 et tend sa main, sur laquelle repose la flèche, à la petite Stasia.

— Observe ce qu'elle fait — dis-je à la somnambule.

— Elle a fait un mouvement circulaire avec son doigt, au-dessus de la flèche, sans la toucher.

— Voyons!

L'aiguille s'arrête sur 11 (il fallait aller de 2 3/4 à droite, elle n'est allée que de 1 3/4).

— Pas assez de force, pour terminer le mouvement, explique la petite Stasia. Je recommencerai...

Elle recommence et l'aiguille s'arrête sur **11**.

— Merci. C'est très bien. Et maintenant, puisque tu es si gentille, explique-moi comment tu t'y prends pour régler sur une heure choisie, ou en général pour modifier le réglage.

La somnambule écoute ce que dit le petit génie, puis répète ses paroles :

— Je règle au moyen d'une force, qui est au bout de mes doigts, en les tenant au-dessus de cette rondelle (la somnambule montre les ronds concentriques de la face antérieure du milieu de la flèche) et en les tournant...

— Mais ce n'est qu'un simple ornement! C'est un couvercle, une plaque ronde, dont le mouvement n'influe en rien sur le réglage.

— Aussi je ne tourne pas cette plaque. Je tourne le disque du dessous, *qui a des choses qui pèsent* (il est à remarquer que je n'ai jamais prononcé devant le sujet un mot indiquant le principe balistique de l'appareil).

— Mais alors il t'aurait été beaucoup plus facile de prendre le disque du dessous entre deux doigts et de le tourner.

— Je ne le peux pas.

— Comment? Tu peux prendre une lourde bûche de bois ou un gros morceau de charbon et les jeter sur l'escalier, et tu ne peux pas tourner cette petite rondelle?...

— Non. Je peux soutenir un poids, mais je ne peux pas tourner, car mes doigts glissent, ils ne sont pas assez consistants, et entreraient dedans, sans frotter.

— Et comment peux-tu déplacer le poids qui se trouve dedans?

— Sans y entrer, par quelque chose qui sort de mes doigts... une force, je ne sais ce que c'est, mais ça agit à distance.

— A travers la plaque?...

— Oui, quand j'ai beaucoup de force, autrement non.

— Et qu'est-ce qui augmente cette force?

— Quand la grande Stasia est bien, quand elle est contente, quand le monde est sympathique... et pas très nerveux. Une personne très nerveuse m'empêche d'agir. Et puis il faut s'harmoniser, au commencement ça ne va pas.

— D'où prends-tu cette force?

— Du médium et des assistants.

— Préférerais-tu être en une compagnie plus grande qu'avec moi seul?

— Ça dépend. Quelques personnes sympathiques c'est mieux, cinq, six, mais pas plus.

— Pourquoi pas plus?

— Parce que la grande Stasia n'aime pas beaucoup de monde. Elle est tout de suite émue et alors je ne peux rien faire...

— Veux-tu encore essayer de régler la flèche posée sur ma main, et non sur celle du médium?

— Je veux bien. Mais ne couvre pas ta main avec tes doigts.

Réglée sur 11.

Je demande **8**.

Je mets la flèche à plat sur la paume de ma main gauche en la présentant au petit génie complaisant. La blanche lumière de la lampe à alcool placée sur mon bureau tombe sur cette main.

— C'est fait, dit la somnambule. Je l'ai vue tourner son doigt.

J'enfile la flèche sur la pointe du cadran.

Elle s'arrête sur **8**.

— Bravo! Mais comment se fait-il que je n'ai rien senti?

— C'est qu'elle n'a pas touché la flèche; elle a réglé à distance. (Cette explication ne me convainc pas; il me semble, que malgré cela, le déplacement du disque du dessous devrait se faire sentir sur le creux de ma main — et je décide que demain, à la lumière du jour, je dévisserai complètement l'appareil, pour voir la forme et le mode d'attachement de ce poids additionnel, qui doit se trouver à l'intérieur et que je n'ai pas encore examiné, de peur de gâter en quoi que ce soit un mécanisme qui jusqu'à ce moment fonctionnait toujours avec une exactitude à toute épreuve).

Réglée sur 8.

Je demande **2**.

Mêmes conditions, c'est-à-dire que le médium ne touche pas du tout à l'appareil.

L'aiguille s'arrête sur [illegible].

— Pourquoi t'es-tu trompée?

— La force me manqua pour tourner si loin (il a fallu tourner de 6 degrés, elle a tourné de 4).

A une seconde reprise, l'aiguille marque 1 (un degré de trop).

— Je suis fatiguée, dit le médium.

— C'est juste; ne fais plus rien.

Et je replace la flèche sur le cadran, qui à mon grand étonnement marque **2**.

La somnambule rit :

— Elle l'a réglée tout de même.

— Je suis très content de cette séance, dis-je au médium.

— Et moi aussi j'ai eu un grand plaisir.

— Lequel?

— Madame m'a fait cadeau d'un paquet de chiffons, de toutes couleurs...

— Ah! tant mieux; nous voilà contents tous les deux. Et comment puis-je récompenser la petite Stasia, qui a été si gentille ce soir?

La somnambule tourne la tête vers le petit génie, qui répond :

— Tu es bon pour la grande Stasia, ça me suffit.

(*A suivre.*)

ÉTRANGES & MYSTÉRIEUX LIENS PSYCHIQUES

Un monsieur, versé dans les questions psychiques et occupant une situation officielle élevée, nous a dernièrement communiqué le récit ci-dessous, qui a été écrit, sur sa demande, par une dame de sa connaissance, et qui se rapporte à des faits qui se sont produits voici une douzaine d'années :

Veuve à 27 ans, presque belle, de proportions harmonieuses, j'avais à mon service, comme dame de compagnie, une femme de 50 ans, Mme G., qui m'avait connue enfant.

Elle s'était mariée vers 30 ans, avec un employé des Postes. Elle était restée quelques mois seulement avec son mari, et, le mariage la lassant, l'avait quitté sans raison. C'est ainsi que je la trouvai, libre de toute attache, de mœurs très austères. Au physique, assez grande, maigre, blonde avec des yeux noirs, la lèvre supérieure ornée d'une moustache.

Mme G. m'était extrêmement dévouée, éloignant toute personne susceptible d'être amoureuse de moi, esclave de mes moindres caprices, me chérissant à tel point que je la surpris, un soir, couchée, tenant dans ses bras deux chemises que j'avais portées.

Etais-je trop gâtée? Peut-être. J'étais despote et souvent méchante avec Mme G. Pourtant, rien ne la rebutait, et, malgré son dévouement et sa tendresse, elle m'agaçait. Je la trouvais toujours, épiant mon réveil, penchée sur moi. Ses yeux flamboyants me faisaient presque peur. Le sommeil ne me reposait pas. Je me sentais lasse et j'avais des maux de tête très violents.

Je fis connaissance d'un homme charmant, M. S. Cela contrariait ma dame de compagnie.

Nous décidâmes, M. S. et moi, d'aller un jour du mois de juin, déjeuner à la campagne. Nous cachant, bien entendu, de Mme G., nous partîmes et allâmes très loin. J'habitais Auteuil, nous prîmes le tramway et arrivâmes à Saint-Cloud. Là, nous regardâmes de tous côtés, pour voir si personne ne me connaissait.

Rassurés sur ce point, nous traversons le parc de Saint-Cloud. Nous marchons longtemps, et nous arrivons au haras de la Porte-Jaune. Nous continuons notre marche, et nous voici à Garches, près de l'église.

Là, nous prenons un sentier, qui nous conduit à un endroit couvert et très caché. Nous déjeunons, puis, nous gagnons un petit bois.

Nous étions heureux d'être libres, et seuls. Nous causions. Je disais à M. S. combien j'étais joyeuse d'être près de lui, etc...., etc...., lorsque (oh! stupeur!), je vois Mme G., souriante, disant : « Ce n'est pas sans mal que je vous retrouve! J'en ai fait du chemin!! »

Elle était « en nage ».

Je lui dis : « Mais tu savais donc où j'étais ? »

— « Que non! Mais j'étais triste d'être seule, et l'idée m'est venue de te chercher, ce qui n'était pas facile, puisque je ne savais pas où te trouver. J'ai pris, au hasard, le tramway de Saint-Cloud, et j'ai fait un chemin du diable. Puis, dans un champ, je me suis couchée par terre, et j'ai écouté!... Tout d'un coup, j'ai reconnu ta voix, et me voilà heureuse de te retrouver, vilaine coureuse!... »

Cette femme, je l'ai constaté, lorsqu'elle se penchait sur moi pour me voir dormir, absorbait ma volonté, et, si j'étais restée plus longtemps avec elle, je crois que je serais morte, car, en me regardant, elle buvait ma vie, et les terribles maux de tête dont je souffrais, c'est elle, j'en suis convaincue, qui en était la cause. Ils disparurent quand je me fus séparée d'elle.

De toute évidence, le système employé par la femme G... pour retrouver sa patronne, c'est-à-dire de mettre l'oreille à terre et d'écouter, s'il peut être employé par des Peaux-Rouges dans leurs prairies pour déceler le galop d'un cheval lointain, ou par des cantonniers de chemin de fer pour s'assurer plus tôt de l'arrivée d'un train, ne peut pas suffire à faire découvrir une voix au milieu d'une région habitée, si l'on n'est pas doué de quelque faculté spéciale. Y a-t-il donc un lien secret et encore inexplicable entre certaines âmes? Bien des cas de télépathie nous porteraient à le croire. Ces chemises de sa maîtresse que Mme G... étreignait dans ses bras, au lit, indiquent une simple manifestation de *fétichisme* érotique, comme l'appellent les criminalistes, ou bien représentent, au moins indirectement, le rôle de l'objet qui permet au « psychomètre » d'acquérir, par un moyen mystérieux, des connaissances de la personne à laquelle se rapporte l'objet en question?

Le jour viendra où on pourra peut-être répondre avec une relative exactitude à ces questions, quand les savants auront abandonné leur méprisante négation *a priori*. Pour le moment, tout ce que nous pouvons faire, c'est de recueillir des faits, en des circonstances très défavorables, et, par conséquent, manquant, la plupart du temps, de la précision et des détails désirés.

Tel est justement aussi le cas qui a été télégraphié de New-York au *Daily Mail* et que ce journal a publié le 13 décembre. Là aussi il s'agit d'un « lien psychique » entre deux personnes : le récit est si décousu, si bizarre, qu'il fait presque douter que le narrateur jouisse de la plénitude de ses facultés mentales ; toutefois, le rapport existant entre ce cas et celui que nous venons de rapporter lui donne un certain intérêt et nous amène à le reproduire ici

M. J.-H. Tourville, membre d'une des plus anciennes familles de Saint-Louis, a chargé la police de chercher sa femme, qui est partie, emportant sa petite-fille, Marie-Louise, âgée de vingt mois. Le récit de M. Tourville est une des plus étranges histoires qui aient été portées devant la police. Il se maria contre la volonté des parents de sa femme, en 1905.

« Après le mariage — dit-il — je projetai mon effort psychique et mon entité astrale dans l'enfant que nous attendions; j'exerçais même toute influence de façon à l'harmoniser avec moi pour que, dès son enfantement, il fût en plein accord avec mon esprit, en une pleine union psychique. Lorsqu'il était loin de moi, quelque chose comme un nuage s'interposait entre nous, de manière que les impressions qu'il me transmettait, en étaient obscurcies; mais lorsqu'il était près de moi, la télépathie psychique était parfaite. J'aurais toujours pu dire ce que ma femme pensait au moment où mon enfant était près de moi. Souvent je disais à haute voix, à ma femme, ses pensées. Je crois qu'elle n'a pas trouvé cela de son goût.

« Pendant que l'enfant était sur mes genoux, mercredi dernier, je recevais l'impression qu'un homme avait été chez nous pendant la journée. Je dis : « Un homme est venu chez nous, aujourd'hui, mon chéri : je crois qu'il s'agit d'un garçon de recettes. »

« Mme Tourville, dit-il, après ça, se conduisit d'une façon étrange.

« Au service du jeudi, j'ai senti comme quelque chose qui se tordait, se tiraillait en moi. Soudain il s'arracha; je compris aussitôt que c'était ma « boussole psychique », Marie-Louise, qui disparaissait. »

LES NOUVEAUX LIVRES

HENRI MAGER : **Les Radiations des corps minéraux. Recherche des mines et des sources par leurs radiations.** — (Paris, H. DUNOD et E. PINAT, édit., 49, quai des Grands-Augustins.)

Quand on voulait, à Rome, découvrir des sources, on faisait venir d'Afrique des chercheurs d'eau qui, par leur acuité de vue, percevaient les vapeurs s'élevant de terre, ou qui prêtaient attention aux nuées de petites mouches indicatrices des sources, aux plantes ne poussant qu'en des lieux humides, mais on ignorait la baguette divinatoire.

Ce n'est qu'au XVe siècle, que les mineurs allemands s'en servent pour reconnaître les gîtes et les filons.

En 1631, le Père jésuite Kircher en explique le mouvement par une augmentation du poids de l'extrémité due à l'absorption de l'humidité.

En 1642, Martine de Bertereau et son mari Jean du Chastelet, sont jetés à la Bastille pour avoir découvert plus de 150 mines à l'aide de la baguette.

Le Lorrain, abbé de Vallemont, en 1693, remarque qu'une baguette non tenue par un homme ne s'inclinant pas, l'effet provient surtout de la personne. Il admet pourtant qu'une sorte d'atmosphère peut exister autour de l'or et de l'argent monnayé et des métaux moins nobles.

Le docteur Thouvenel, en 1781, donne pour cause initiale des mouvements, les effluves électriques qui se dégagent de la terre par les filons et les cours d'eaux souterrains. — C'était l'époque où l'on expliquait tout ce que l'on ne comprenait pas par « l'électricité », comme maintenant nous le faisons par « le radium. »)

Avec le comte de Tristan, la tendance s'accentue (1826). C'est l'époque des deux fluides électriques qui, bien entendu, jouent le rôle important dans la baguette.

Le baron de Moroques parle aussi avec beaucoup de compétence de « l'ensemble organo électrique », fourni par l'homme et la baguette (1854).

L'abbé Carié, en 1863, fait quelques expériences intéressantes. Il étudie l'action de l'aimant sur des tiges métalliques tenues à la main et trouve ainsi un aimant qu'on avait caché intentionnellement. On pourrait facilement expliquer le fait par les causes connues et aussi par la télépathie qui a, comme on s'en est assuré par expérience, action sur le sujet en pareil cas. En 1822, d'ailleurs, cette constatation avait été faite.

Enfin, en 1854, Chevreul présente un mémoire à l'Académie des Sciences, concluant comme on sait : « La cause du mouvement de la baguette n'appartient pas au monde physique, mais au monde moral ». Il faut bien dire que, jusqu'ici, tous les faits ont confirmé sa conclusion, mais en ouvrant toutes grandes dans son « monde moral » les portes de la télépathie et de la clairvoyance.

Pourtant si les données du présent livre sur les « Radiations des corps minéraux » sont justes, le grand savant et son successeur anglais Barrett, se seraient lourdement trompés, et M. Emile Jansé,

l'ancien timonnier breveté, que nous présente l'auteur, aurait droit à une plus grande gloire.

Ce « sourcier », après avoir cherché pendant trente ans, fut amené à construire différents appareils : un « révélateur positif » et un « négatif », un « radiomètre » et un « multiplicateur ».

Le révélateur négatif est constitué par un fil de nickel en forme d'U, muni de poignées dont l'une est isolée par un manche de bois, car pour réussir avec cet appareil, il faut être « nettement polarisé ».

Le révélateur positif est identique au premier, mais en cuivre.

Comme certains corps attirent l'un et n'attirent pas l'autre, on les classe en positifs et en négatifs.

Pour opérer ce classement, M. Jansé part de l'ac-



M. Jansé
constate que l'eau froide n'attire pas son révélateur.

tion de l'aimant sur les révélateurs et procède d'abord à l'expérience suivante :

Il tient un révélateur, en fer par exemple, des deux mains, bien verticalement, et marche vers le pôle nord ou positif d'un puissant barreau aimanté. Son instrument s'incline et vient frapper rigoureusement le métal.

Puis il recommence en retournant l'aimant et avançant son révélateur vers le pôle sud ou négatif. « Son révélateur n'est plus attiré ».

Alors M. Jansé s'arme d'un révélateur en cuivre, en zinc ou en argent, revient à la position d'observation et se présente au devant du pôle négatif de l'aimant; l'instrument est attiré violemment. L'opérateur tourne l'aimant. Le révélateur en cuivre n'est pas appelé par le pôle positif. Ce révélateur attirable par le pôle négatif seul a été dénommé révélateur positif.

C'est de cette manière que M. Jansé a pu dresser la liste suivante :

Sont positifs : Platine, or, argent, cuivre, zinc, étain, plomb, antimoine, mercure, soufre, « lignes telluriques », charbon de bois.

Sont négatifs : Fer, fonte, acier, nickel, aluminium, charbon de terre, diamant faux, etc...

Les *corps positifs* et les *corps négatifs* se distinguent encore d'une autre manière :

Les premiers rayonnent sur un champ en forme de quadrilatère, champ plus étendu dans la direction nord-sud que dans la direction est-ouest: c'est donc un parallèlogramme. La distance du centre à la limite nord est légèrement plus grande que la distance du centre à la limite sud.

Ainsi, une masse de cuivre dont le champ mesurera 13 m. 10 dans la ligne nord-sud, sera à 6 m. 70 de la limite nord, à 6 m. 40 seulement de la limite sud : la ligne est-ouest sera notablement moins étendue que la ligne nord-sud; la masse se trouvera à égale distance de la limite est et de la limite ouest.

Pour des poids égaux, l'étendue du champ dépend de la nature du corps; pour un même corps, l'étendue du champ est proportionnelle à la masse.

Les corps positifs rayonnent aussi bien horizontalement que verticalement, autour d'eux, en dessus et en dessous.

Il en est tout autrement pour les *corps négatifs*, qui ne créent pas un champ de rayonnement, mais rayonnent en croix, et attirent le révélateur positif sur leurs quatre lignes de rayonnement, jusqu'à sa limite. Les angles qui s'ouvrent entre les branches de la croix demeurent neutres. La ligne de rayonnement nord-sud est plus étendue que la ligne est-ouest.

Ces propriétés des corps positifs et négatifs suffisent pour les distinguer, mais ne permettraient pas facilement à M. Jansé de s'assurer de la présence d'une masse active à l'endroit cherché ni surtout de sa situation exacte.

Une constatation nouvelle lui a permis de créer un instrument, le *radiomètre*, qui devient de la première utilité.

Si, à un corps positif quelconque (par exemple un poids en cuivre, ou une pièce d'or placée sur le sol), sont reliés deux fils de cuivre et, si ces fils sont dirigés sensiblement l'un vers le nord, l'autre vers le sud, les révélateurs montreront que le fil tourné vers le nord est positif et que le fil tourné vers le sud est négatif.

Sur cette constatation est basé le radiomètre bloc métallique formé par l'union de deux corps miné-

raux possédant des densités différentes comme des *forces de radiation différentes.*

Attachons deux fils au radiomètre, les fils vont se charger, l'un positivement, celui qui est dirigé vers le nord, l'autre négativement, celui qui est tourné vers le sud.

Avec cet instrument, M. Jansé a découvert le fait suivant :

Si le radiomètre muni de ses fils vient à être lié par l'un d'eux à un corps radiant, *sur le fil opposé naîtra un point de répulsion*, et ce point de répulsion sera à une distance du radiomètre égale à la distance entre le radiomètre et le corps lié.

Il n'est même pas nécessaire qu'il soit lié ; il suffit que l'un des fils se trouve dans le champ de radiation d'un corps pour qu'un point de répulsion naisse sur le fil opposé. Supposons, par exemple, que le fil sud du radiomètre (ou plus simplement une pointe fixée en terre) se trouve dans le champ d'un corps actif. L'observateur se reculera du radiomètre vers le nord en suivant l'attraction du fil nord sur le révélateur négatif. A un moment, il sentira le révélateur se redresser. C'est le point de répulsion. Soit à 2 mètres du radiomètre, le corps radiant se trouvera à 2 mètres du radiomètre vers le sud.

Le « radiomètre » a été très perfectionné, sans le jonctionner à deux fils.

« Le dernier modèle a une puissance de rayonnement de 324 mètres dans un sens et de 400 mètres dans l'autre. »



Recherche d'une masse métallique cachée à l'intérieur d'une ruine. Le révélateur a fait connaître la présence de la masse métallique ; le radiomètre indique la distance comprise entre ce radiomètre et la masse cachée.

Le « radiomètre » a été très perfectionné, sans le jonctionner à deux fils.

« Le dernier modèle a une puissance de rayonnement de 324 mètres dans un sens et de 400 mètres dans l'autre ».

Enfin, le « multiplicateur » décuple *les forces fluidiques* d'un opérateur. M. Jansé, pour effectuer ses prospections, se sert d'un multiplicateur qui « lui rend ses forces fluidiques vingt-six fois plus efficaces que celles d'un sourcier ».

Avant de passer à l'étude des théories exposées dans cet ouvrage, qui en contient beaucoup, celles basées sur la radio-activité du radium, de la dissociation spontanée de la matière et sur les phénomènes moins discutés d'attraction électrique, nous chercherons les faits précis montrant que M. Jansé a réellement découvert une des grandes lois de l'univers. D'ailleurs, nous y reverrons sa méthode et pourrons juger de la précision de ses instruments.

Un jour, M. Jansé fut appelé dans le Lot-et-Garonne pour retrouver les galeries souterraines d'un château. Il constate avec son radiomètre (qui cesse de rayonner dès qu'un corps se trouve au dessous de lui) — c'est encore une des curieuses propriétés de cet instrument — qu'il y a quelque chose ; puis, à l'aide de son instrument positif, que c'est un corps négatif rayonnant en croix.

Une chaîne jonctionnée au radiomètre lui fait connaître immédiatement la profondeur du corps métallique : 12 mètres. « Ainsi se révélèrent une suite de portes de fer dont les radiations jalonnaient le tracé du souterrain cherché. Sur deux points, des radiations positives se manifestèrent ; elles émanaient de corps métalliques mesurant 2 m. 20 sur 0 m. 90, des cercueils de plomb *probablement* ».

La chaîne jonctionnée au radiomètre accusa une profondeur de 3 m. 30.

Pourtant ces cercueils n'étaient point à 3 m. 30, car ils étaient coupés par ce que M. Jansé nomme *une ligne tellurique*, de telle sorte que leur profondeur réelle était de 3 m. 30 × 4 = 13 m. 20.

Comme le dit l'auteur, M. Henri Mager, rédacteur scientifique à la *Vie Illustrée*, « l'Invisible est tangible pour M. Jansé ».

Ce cas est absolument remarquable par sa précision, si les fouilles ont confirmé les données de l'inventeur, mais sur ce point l'ouvrage est muet et nous ne savons point si les cercueils de plomb ont une existence seulement « probable ». Pourtant, c'est la seule citation détaillée de l'ouvrage; on n'y trouve plus que le récit de la découverte de gisements carbonifères dans la région Parisienne, près d'Ermenonville, et mentionnées l'existence d'une source insoupçonnée sous la Tour Eiffel, une à l'Opéra, une aux Tuileries, une au Panthéon et dans d'autres endroits malencontreux.

Il faut donc nous contenter des attestations de propriétaires de mines, l'un à Bilbao, l'autre à Mostaganem, une enfin du maire de Sainte-Ménéhould.

M. Jansé, grâce à ses méthodes qu'un autre, M. Audricourt, propriétaire à Rivoli (Algérie), a suivi avec succès, est arrivé « à la grande surprise de l'Administration des Ponts et Chaussées », à trouver mines et sources à une profondeur déterminée avec précision sans que l'erreur dépasse quelques centimètres.

« C'est grâce à sa force fluidique et aux propriétés de son multiplicateur » que M. Jansé a pu réaliser un certain nombre d'expériences qui lui ont permis de formuler les lois régissant les phénomènes. Il a fait des essais avec des poids connus d'or et d'argent, de l'eau froide et de l'eau chaude, et a pesé leurs radiations.

Ainsi :

L'eau froide n'attire pas le révélateur; elle ne rayonne pas, elle est neutre (figures). L'eau chaude émet des radiations négatives et attire le révélateur positif. Mais la terre arable, les pierres, les schistes, les calcaires, les granits, les marnes, les argiles, les glaises, les eaux stagnantes, le bois mort, sont neutres.

Ceci est certifié par le pendule explorateur.

Encore une fois, le hasard aura permis une grande découverte ! Si les corps sans valeur n'étaient point neutres, on ne pourrait trouver les rares. Encore une fois, on a l'impression que derrière le hasard se cache une intelligence!

Cette impression devient une certitude à la lecture des extraordinaires constatations de M. Jansé.

Si l'on peut comprendre sans faire intervenir de « dieu inconnu », que « deux masses métalliques de même nature, qui se touchent, agissent comme une seule masse sur les révélateurs », il n'en est plus de même pour cette autre loi :

« Les radiations de deux masses métalliques de même nature et de même poids, qui ne sont pas en contact et ne sont pas éloignées de plus d'*un mètre*, s'équilibrent, se détruisent et n'attirent pas le révélateur ». L'auteur ajoute : La propriété des radiations de ne pas se neutraliser dès que la distance dépasse *exactement un mètre* n'est pas particulière au cuivre et ne dépend pas des caprices de l'un des instruments dont se sert M. Jansé; tous les corps observés par lui, qu'ils soient positifs ou négatifs, offrent cette même particularité. Donc si, avec les précautions que l'on sait, on n'avait pas mesuré la longueur du quart du méridien terrestre, si l'on n'en avait pas pris la dix millionnième partie pour unité de mesure, grâce à M. Jansé nous pourrions encore organiser notre système métrique!

Il y a là un hasard si miraculeux que je préfère y voir la manifestation d'une intelligence, d'une intelligence humaine et croire ce que Chevreul écrivait en 1833 :

« Lorsqu'une baguette est tenue par un homme probe et qui a foi en elle, le mouvement est la conséquence, dans la majorité des cas, d'un acte de sa pensée inconsciente ». Ce qui ne veut point dire, selon moi, que M. Jansé ne discerne pas des sources et des mines, mais qu'il le fait à la manière de tous les sourciers. Leurs lois (car ils en ont tous découverts, et toutes différentes), sont, en réalité, des *conventions* entre leurs subconsciences et eux. Si elles restent constantes pendant un certain temps, elles permettent aux messages supernormaux de s'objectiver.

Peut-être en est-il autrement dans le cas de M. Jansé. Si ses instruments continuaient à donner les mêmes résultats en d'autres mains, surtout si les personnes ne connaissaient point les lois qu'il a formulé et les redécouvraient, l'explication physique reprendrait de la valeur. Aussi, attendons, car un témoignage ne suffit pas pour accréditer pareille découverte.

R. WARCOLLIER.

7 décembre 1908.



F. ZINGAROPOLI : **L'Opera di Ercole Chiaia**. — Edition de *Luce e Ombra*, Milan, 1908.

Quelques mois après la mort tragique de M. H. Chiaia — victime d'un accident de tramway — M. Zingaropoli a été le promoteur d'une commémoration solennelle, qui eut lieu le 13 août 1905, dans la salle du Cercle Philologique de Naples. A cette occa-

sion, lui parvinrent des lettres d'adhésion d'un grand nombre parmi les savants, les penseurs, les artistes les plus éminents du monde entier, tels que le professeur Bianchi, alors ministre de l'Instruction publique, en Italie, le professeur Richet, M. V. Sardou, le colonel de Rochas, M. Maxwell, les professeurs Lombroso, Flournoy, Morselli, Schiaparelli, Porro, etc., etc. L'une des plus remarquables a été sans doute celle de M. Lombroso, qui disait :

Dans un pays qui a une si grande horreur du nouveau, il faut un grand courage, une âme bien élevée



Ercole Chiaia

et bien noble, pour se faire l'apôtre de théories qui soulevèrent même le ridicule. Et le faire avec cette ténacité et cette énergie qui ne se démentirent jamais ! C'est à lui qu'un grand nombre de personnes doivent (et je suis du nombre) d'avoir eu un nouveau monde ouvert à l'observation psychique — et ouvert dans le seul but de convaincre les hommes cultivés — avec l'observation directe.

La commémoration dont il s'agit a eu plus tard son digne couronnement par l'initiative du médecin espagnol, M. Manuel Otero Acevedo, qui proposa de placer sur le tombeau d'H. Chiaia une inscription en bronze au nom des admirateurs du décédé, et souscrivit dans ce but la somme de 500 francs. D'autres sommes furent recueillies par une souscription ouverte par la revue *Luce e Ombra*, de Milan. Nous publions ici, une photogravure de cette inscription et du tombeau sur lequel elle est apposée. Voici la traduction de cette épitaphe :

Quand la doctrine de l'âme immortelle — Sera fondée d'une manière inébranlable sur la base de la science psychique — Ton nom, Ercole Chiaia — *S'y lira gravé en caractères d'or — Parmi les rares précurseurs — Comme un hardi défenseur et, en des temps d'indifférence hostile — Victorieux propagateur des recherches psychiques expérimentales — Fidèles amis et disciples dévoués, sous l'auspice de M. Otero Acevedo — Reconnaissants érigèrent. — A. D. MCMVII.*

Le livre que nous signalons aujourd'hui à nos lecteurs est comme un épilogue de cette commémoration. M. Zingaropoli y a recueilli d'abord quelques traits de la vie de Chiaia ; puis les lettres d'adhésion auxquelles nous avons fait allusion plus haut ; les discours prononcés à la réunion du Cercle Philologique ; enfin, un certain nombre de lettres intéressantes d'A. Aksakof, C. Flammarion, W. Crookes, Ch. Richet, A. de Rochas, C. Lombroso, à Chiaia, etc.

Bien que l'œuvre d'Ercole Chiaia soit assez connue, nous estimons d'une telle importance que cet homme trouve de nombreux et vaillants imitateurs, qu'il nous sera permis de résumer ici, d'après M. Zingaropoli, l'histoire du principal événement de sa carrière d'apôtre.

Jusqu'en 1886 environ, plusieurs personnes en Italie s'occupaient de spiritisme ; pluseurs revues se publiaient, et, entre autres, la plus réputée était les *Annali*, de Niceforo Filalete, à Turin. Mais il s'agissait en général, de manifestations isolées et constatées, pour la plupart, sans un rigoureux contrôle scientifique.

A Naples, et vers le même temps, se tenaient, surtout dans la maison de M. Chiaia, des séances réitérées avec Eusapia Paladino, dont les aptitudes médiumniques exceptionnelles avaient été, plusieurs années auparavant, découvertes par le professeur G. Damiani, qui avait converti au spiritisme le célèbre publiciste anglais Stead, directeur de la *Review of Reviews*.

Mais l'écho des manifestations et le bruit des polémiques, encore tumultueuses et incertaines, se répercutèrent aussi en dehors de Naples. Ce fut au point que le médecin espagnol Otero Acevedo, Ange Brofferio et le professeur russe Wagner arrivèrent à Naples pour expérimenter chez M. Chiaia. Ils étaient trois savants qui daignaient regarder les faits ! Ce fut à cette époque que Ercole Chiaia, sortant de la réserve, accomplit son acte le plus hardi, marquant l'une des plus fécondes batailles de son apostolat. A cette heure seulement, à seize années de distance, et en regardant le chemin parcouru par la doctrine, on peut évaluer l'importance de cette détermination.

Dans le numéro 23 du *Fanfulla della Domenica*, de l'année 1888, le professeur César Lombroso pu-

bliait un article: *Influence de la civilisation sur le génie*. On y lisait entre autres choses:

Chaque époque est également prématurée pour les découvertes qui n'avaient pas, ou, du moins, très peu, de précédents, et, lorsqu'elle est prématurée, elle se trouve incapable de s'apercevoir de sa propre inaptitude à les adopter. La répétition d'une même découverte, préparant le cerveau à en subir l'impression, trouve les esprits de moins en moins réfractaires à son adoption. Pendant seize ou vingt ans, en Italie, on a cru fou, parmi les meilleures autorités, celui qui découvrit la pellagrozeïne; maintenant encore, le monde académique rit de l'anthropologie criminelle, rit de l'hypnotisme, rit de l'homéopathie; qui sait si moi et mes amis, qui rions du spiritisme, ne sommes pas en erreur? Car nous sommes justement comme les hypnotisés, grâce au misonéisme qui couve en nous tous, dans l'impossibilité de nous apercevoir que nous nous trompons, et, tout à fait comme beaucoup d'aliénés, nous autres qui sommes dans l'obscurité de la vérité, nous rions de ceux qui ne le sont pas.

Cette observation impressionna M. Chiaia, se trouvant dans le nombre de ceux qui n'étaient pas *à l'obscurité de la vérité*, et, dans le numéro 24 du même journal, il lança un défi au plus grand savant d'Italie. — Il n'avança ni théories ni déductions d'aucune sorte; il ne parla pas des principes de la doctrine: il exposa uniquement des faits purs et simples, sans aucune allusion qui se rapportât même de loin à leur explication, ou voulût ébaucher la recherche de leurs causes.

Ayant groupé les phénomènes de toute espèce observés par lui, il terminait en disant:

Or, le défi que je vous lance est celui-ci : si vous n'avez pas écrit cette phrase magistrale uniquement pour écrire; si réellement vous avez en vous l'amour pour la science sans préjugés; si réellement vous êtes le premier aliéniste d'Italie, faites-moi le plaisir de vous présenter sur le terrain et ne doutez pas que vous vous mesurerez avec un champion aussi faible que galant homme. Lorsque vous pourrez obtenir quelques semaines de liberté à ravir à vos études préférées, pour faire une excursion, dans la prochaine saison, veuillez de préférence me désigner un lieu de rendez-vous, qui pourrait être Naples, ou Rome, si l'endroit vous agrée, sinon même Turin, et je viendrai n'importe où vous présenter ma sorcière. Vous choisirez vous-même, Monsieur le Professeur, une chambre dans laquelle j'entrerai au moment seulement où les expériences devront commencer; ensuite, *vous seul*, avec vos mains, y déposerez les meubles que vous voudrez, les instruments de votre goût particulier, et, si vous le désirez, même, un piano avec clefs et serrures : je ne ferai que vous présenter la femme en costume académique, afin qu'on ne croie pas que, sous la jupe, se trouve aménagé l'atelier; nue comme Eve, cette Eve, capable de prendre sa revanche sur le serpent et de le séduire! Quatre autres assistants se trouveront présents, entre parrains et seconds, comme dans toute épreuve chevaleresque : deux, pour votre compte, seront choisis par vous, cela s'entend, et, les miens... par vous aussi; je les connaîtrai donc seulement au moment de la rencontre : on ne pourrait concéder de meilleures conditions de combat, même entre chevaliers de la Table Ronde!

Mais, avec une restriction, pourtant : si l'expérience



LA CHAPELLE MORTUAIRE DE LA FAMILLE CHIAIA
A gauche, le bas-relief et l'inscription placés par les spirites.

à laquelle je vous invite échouait complètement à plat, il ne faudrait user envers moi d'égards d'aucune sorte; je veux que l'on me juge publiquement un halluciné qui est venu spontanément à vous pour être soigné comme un anormal. Si, au contraire, elle réussissait dans le sens que je m'attends, vous, par une dette de loyauté, dans un article de ceux que vous savez écrire, vous devriez sans circonlocutions, sans réticences ni sous-entendus, attester le sérieux du phénomène merveilleux et promettre d'en rechercher les causes mystérieuses.

Je demande peu, et cependant ceci me suffirait!

Lombroso accepta le défi; mais, encore mal renseigné sur l'état de la phénoménologie médiumnique et

ne pouvant, d'autre part, se défaire d'un coup de tout son passé scientifique, il publia dans la *Fanfulla*, un article dont je rapporte le principal passage, qui reproduit l'état d'âme des savants qui s'astreignent à passer le seuil de nos recherches:

... J'accepte (le défi) sans hésitation, car on doit toujours tenter d'accepter des démonstrations de faits; mais à une condition, pourtant, *sine qua non* : c'est que la chambre où se feront les expériences soit éclairée comme en plein jour; qu'aucune expérience ne se fasse dans l'obscurité. S'il y a une force capable de vaincre les lois de la gravité, elle doit pouvoir opérer dans les ténèbres comme dans la lumière, et, sans la lumière, il n'y a pas de sécurité contre les tromperies.

Chiaia répondit par une lettre remplie de finesse et de bon sens, qui ne fut pas publiée par la *Fanfulla* mais par un journal milanais et reproduite par la revue *Lux* de Rome (Numéro de décembre 1888).

Ou le professeur Lombroso craint une tromperie qui, dans notre cas, serait de la fausseté et de la prestidigitation, ou il prévoit que tout doive ou puisse se réduire à des phénomènes hypnotiques.

Dans le premier cas, les garanties que j'offris et que je persiste à offrir à l'adversaire sont telles et en si grand nombre, que le fait de vouloir prétendre plus que ces garanties serait comme croire à la possibilité d'un effet quelconque, dont les causes n'existent pas.

Il n'y a pas de doute que le professeur Lombroso ne comprenne ceci, comme le comprirent Crookes, Wallace, Zollner, Morgan et d'autres.

Dans le second cas, soit l'hypothèse de l'hypnose, la vertu de l'hypnotisateur se dégage certainement aussi bien à la lumière du jour que dans l'obscurité; si, à la lumière du soleil, elle n'avait point de prise sur nos sens, tandis qu'elle l'aurait dans l'obscurité, la demande du professeur Lombroso aurait toutes les raisons d'être; mais ceci n'est pas, du moins d'après ce que la raison nous enseigne, et je renvoie à M. Lombroso lui-même, qui étudie ces faits avec l'amour et le talent qu'on lui connaît.

En outre, je fais observer ceci : si la vue était le seul sens exempt des perturbations hypnotiques, je m'expliquerais la nécessité de l'œil dans une question qui demande toute la vigilance possible; mais comme la vue a des faiblesses communes avec les quatre autres membres de la société *sensorielle*, son appel à présider le débat équivaut à proclamer arbitre de la dispute la partie plaignante. Quel critère de vérité pourrait présenter l'œil, qui est le plus susceptible d'hallucination, tout au moins à ce que nous assurent les savants?...

Dans l'un et l'autre cas, le *sine qua non*, placé comme il l'est, réussirait à tronquer la question à sa base, mais non à la résoudre...

Lombroso voulut persister dans ses conditions de pleine lumière et déclara:

La condition à laquelle je tenais davantage (que l'expérience se fit en pleine lumière) ayant été repoussée en partie, je dois décliner avec douleur l'invitation à y prendre part.

A ce moment, le défi fut suspendu.

Peu après — il convient de le faire remarquer — et précisément en septembre 1888, Lombroso expliquait la raison de son refus et en atténuait la portée. Parmi les papiers que j'ai examinés, on trouve une lettre du même adressée à M. Torelli-Viollier, conçue en ces termes :

Je regrette de ne pouvoir accéder à sa demande, non parce que je ne crois pas qu'il peut y avoir quelque chose de vrai, mais parce que, comme je l'ai dit il n'y a pas longtemps, dans la *Fanfulla della Domenica*, la *conditio sine qua non* est que l'on se trouve en pleine lumière, afin de ne laisser aucun doute sur les expériences : or, il demande, au contraire, la pénombre.

Et, plus loin :

Je vous dirai à l'oreille qu'ayant eu sur le dos trop de luttes pour l'anthropologie criminelle, pour la pellagre, pour la psychiatrie expérimentale, je ne voudrais pas m'embarquer dans une autre avec la pire race qui soit au monde après les prêtres — les médecins — si je ne suis pas bien cuirassé, etc.

Ces déclarations n'ont pas besoin de commentaires. Il est certain qu'à ce moment, l'illustre savant avait commencé à faire un pas en avant, et, plus encore que de l'incrédulité, on voit poindre en lui presque une préoccupation de la réalité des manifestations.

Mais le défi, interrompu à ce point, eut, peu de temps après, une suite inattendue.

L'écho de la lettre de Chiaia arriva dans tous les centres intellectuels de l'Italie et de l'étranger; le docteur espagnol Otero Acevedo et ceux italiens, Brofferio et Finzi, entre autres, accoururent à Naples, assistèrent à une série d'expériences proposées par Chiaia et en reconnurent la sincérité et la réalité. Les nouvelles de ces faits parvinrent à Lombroso, qui finit par abandonner la fin de non-recevoir contenue dans sa déclaration de 1888, rapportée ci-dessus.

Alors, eurent lieu, en mars 1891, avec les plus rigoureuses conditions de contrôle, plusieurs séances dans une chambre de l'Hôtel de Genève, à Naples, avec l'intervention des professeurs Tamburini, Vizioli, Ascenzi, Gigli et Ciolfi, et *sans* l'intervention de Chiaia.

Ce fut Lombroso qui indiqua le jour et l'heure des expériences, et choisit la localité et les personnes qui auraient dû y assister.

Les résultats dépassèrent toute attente. Et Lombroso adressa à M. Ciolfi, seul spirite parmi les in-

tervenus et rédacteur du procès-verbal, la lettre si discutée qu'il est bon de présenter dans toute son intégrité. Cette lettre marque le triomphe d'Ercole Chiaia et constitue l'un des plus glorieux moments de la marche ascendante du spiritisme, surtout à cause de la grande valeur des déclarations faites par l'un de ses adversaires.

Turin, 25 juin 1891.

La double relation que vous m'envoyez est parfaitement exacte; j'ajoute même que, lorsqu'on trouva la farine renversée, le médium avait annoncé qu'il aurait soupoudré de farine la figure de ses voisins; telle devait certainement être son intention, selon toute évidence, avortée en chemin. Nouvelle preuve pour moi de la parfaite honnêteté du sujet et de son état de semi-inconscience.

Je suis fort honteux et chagrin d'avoir combattu avec une si grande ténacité la possibilité des faits appelés spirites; je dis des faits, car je suis encore contraire à la théorie. Mais les faits existent, et je me vante d'être l'esclave des faits.

Aksakoff, ayant eu la nouvelle de ces franches déclarations, écrivait de Repiofka, le 24 août, à Ercole Chiaia :

Gloire à Lombroso pour ses nobles paroles! Gloire à vous pour votre dévouement! Vous en êtes enfin largement récompensé! Que Dieu vous donne force et santé pour continuer votre œuvre!

Or, le geste du savant qui se déclarait esclave des faits et ne recule pas devant leur évidence, semble encore plus grand en face des hésitations, des réserves et même de la peur, de la majorité des professeurs officiels régnant sur les chaires et dans les revues.

Par exemple, en feuilletant la volumineuse correspondance de Chiaia, M. Zingaropoli s'est trouvé en face de documents excessivement curieux.

Quatre illustres savants d'Universités allemandes, en mars 1894, adressent à Chiaia une relation détaillée de phénomènes des plus importants, observés chez lui grâce à la médiumnité d'Eusapia Paladino, et attestent d'une manière explicite que « toute fraude est impossible ».

Or donc, ceux-ci ajoutent à la relation le post-scriptum textuel suivant : « *Nous laissons cette déclaration, mais seulement avec la prière et la condition que nos signatures ne soient pas publiées...* »



ACTES DE LA SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ETUDES PSYCHIQUES

SECTION DE PARIS

Séance du 7 décembre 1908.

A 9 heures la séance est ouverte par M. le Dr Allain, *vice-président*. Après l'approbation du procès-verbal de la dernière réunion, il communique avec regret une lettre par laquelle M. le Dr Le Menant des Chesnais présente sa démission de la charge de président de la Section; à cause de l'extension croissante de la Société, il se trouve forcé d'abandonner sa fonction, ne pouvant plus assister à la plupart des séances.

M. le Dr Allain ajoute qu'il répondra au démissionnaire en lui envoyant les regrets que l'assemblée lui témoigne à cette occasion. Mais il espère pourtant que le Dr des Chesnais restera vice-président du bureau central, et, sur sa proposition, l'assemblée en émet le vœu.

Puis M. le Dr Allain donne la parole à *M. Warcollier*, secrétaire adjoint, qui fait l'analyse du nouveau livre d'Henri Mager sur la *Découverte des Mines et des Sources par leurs radiations* (Projections).

Enfin M. le commandant Darget fait une conférence sur la

Photographie de la pensée et des effluves humains

Au moyen de projections lumineuses, il montre une centaine de clichés, qu'il attribue à des phénomènes très divers : dédoublements, apparitions, photographie de la pensée, radiations humaines, etc.

M. le Dr Allain prend ensuite la parole :

« Un des curieux phénomènes obtenus par le commandant Darget — dit-il — celui de l'obtention de la photographie directe en couleurs des « Effluves odiques », c'est-à-dire de zones colorées rouges, bleues et jaunes à reflets métalliques irisés autour de l'empreinte que laissent les doigts sur la plaque sensible, quand on cherche à obtenir des images par immersion dans le bain, me semble être d'une toute autre nature. Ne se trouverait-on pas simplement en présence de ces colorations qui constituent généralement un insuccès photographique, caractérisé par les reflets que montre la surface de la gélatine près des bords justement, quand on l'examine à une lumière réfléchie? Quant à la coloration jaune, elle pourrait être due à l'insuffisance de lavage avant le fixage. Les couleurs rouges et bleues paraissent généralement à la suite d'une addition immodérée et involontaire d'hyposulfite, soit dans les bains, soit par une cuvette malpropre, soit (et ce serait précisément le cas) par les doigts insuffisamment lavés.

M. de Fontenay approuve la déclaration du Dr Allain et fait remarquer que dans la photographie du « double » des deux jeunes filles (*Voir figure* 1), on peut supposer qu'il y a eu deux expositions, car le « double » n'a pas le même mouvement que les jeunes filles.

Dans celle du « double » de l'abbé (*Voir figure* 2), on peut croire qu'un petit trou dans la chambre noire a donné une image au-dessous de la première, dont les parties claires ont disparu, dans la partie basse, cachées par les parties sombres de l'autre.

M. Demonchy essaye de faire préciser au commandant Darget les conditions dans lesquelles il opère. Il lui demande s'il connaît la température de ses bains, s'il ne les filtre pas, s'il se sert de vieux bains ou mélange les vieux avec les neufs, de façon qu'ils puissent contenir, en somme, des parcelles solides de révélateurs; s'il se lave, lui ou ses divers opérateurs, les mains avec un grand soin.

M. Darget répond qu'il opère comme on opère habituellement pour la photographie, et qu'il ne faut pas pousser trop loin la méticulosité de la critique.

Le Dr Demonchy répond que nous ne faisons pas ici de la photographie, mais de la science.

M. Warcollier, chimiste, fait remarquer d'autres causes d'erreurs signalées par Guebhart. La plaque a-t-elle été mouillée préalablement? Quelle est la hauteur du bain? Guebhart a obtenu le tachetage « Aura », du Dr Baraduc en mettant une plaque instantanée dans un bain dont la hauteur était insuffisante. La lanterne du laboratoire a-t-elle été vérifiée? Enfin certains phénomènes obtenus par M. Darget, comme l'obtention d'images en blanc ou en noir, dans des conditions mal déterminées, sont des phénomènes purement physiques, encore mal expliqués mais très connus. Gustave Lebon, dans l'*Evolution des Forces*, p. 213, donne plusieurs reproductions d'images semblables. La variation du noir au blanc se produit par suite de l'irradiation et de l'inversion.

Gustave Lebon a encore obtenu d'autres photographies rappelant beaucoup celles du commandant Darget : Photographies directes de monnaies (*Evolution de la Matière*, p. 195). Ce sont des images dues à la radioactivité obtenue en mettant en contact un métal dans l'obscurité avec une plaque photographique (*Evolution des Forces*, p. 296).

On l'augmente, dit-il, avec une légère chaleur; n'est-ce pas le cas de M. Darget qui touche la pièce du doigt? G. Lebon ajoute que des substances diverses, les tissus d'animaux par exemple, agissent aussi et que certaines réactions chimiques peuvent intervenir.

D'autres personnes ont obtenu encore des impressions photographiques dans le genre de celles du commandant Darget. (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, année 1896, 1er semestre, page 390.) M. Briançon a eu en deux heures la photographie d'un morceau de carton découpé, simplement parce qu'avant il avait été exposé à la lumière. C'est une cause d'erreur dont il faut tenir compte.

M. Warcollier interroge encore M. Darget sur sa fabrication d' « or artificiel ». Il est arrivé en effet à M. Darget, en mettant ses doigts sur une plaque photographique, d'obtenir des taches dorées et mordorées. Elles n'apparaissent pas à volonté. Il s'agit en somme de savoir si c'est bien de l'or ou non. Si c'était de l'or, cela ne prouverait pas grand'chose, puisqu'on se sert de bains d'or en photographie; un de ces virages a pu tomber dans le bain et, comme les sels d'or sont réduits facilement par les matières organiques, le dépôt de ce métal serait facilement explicable.

Il n'y a d'ailleurs qu'à toucher la tache dorée avec



Fig. 1

l'acide nitrique pour s'assurer de la présence du précieux métal : il ne doit pas se dissoudre.

M. Darget. — Ce n'est pas exactement de l'or; l'analyse en a déjà été faite.

M. Warcollier. — Alors, la présence de taches dorées n'a rien d'extraordinaire quand on emploie en même temps les solutions étendues de sels d'argent et les réducteurs que sont précisément les révélateurs.

Le chimiste Carey-Lea, dans un compte rendu de



Fig. 2

la *Chemical Society*, a donné un procédé pour obtenir de cette manière, en se servant de solutions de sels d'argent en présence de sels de fer (ferreux) une sorte d'argent colloïdal, se transformant en une poudre rouge bronzé qui, par dessication à l'air, prend *tout l'éclat de l'or*. Cet argent allotiopique est attaqué par l'acide nitrique qui le fait repasser à la forme ordinaire.

Mais M. Darget ne se tient pas pour battu, car il oppose à cette objection un autre fait. S'il n'a pas transmuté l'argent en or, il est parvenu quelquefois à faire passer l'or à l'état d'argent. Pour appuyer ses dires, il présente une pièce d'or argentée d'un côté.

M. Warcollier constate que c'est bien de l'argent, car la pièce chauffée reste intacte; ce n'est point un amalgame de mercure et d'or blanc, comme on sait.

M. Archat pose à M. Darget quelques questions et apprend ainsi que l'expérience ne réussit que si la pièce d'or se trouve en contact avec le fer de la grille dans le bain. Il est en effet très facile de décomposer les sels d'argent d'une plaque photographique dans ces conditions, puisqu'il se forme un couple électrique au contact des deux métaux : fer et or, produisant un courant électrolytique.

M. G. de Fontenay demande au commandant Darget de reproduire le fait qu'il trouve plus curieux, celui de l'obtention tantôt en blanc, tantôt en noir

des lettres d'un papier imprimé mis en contact avec une plaque photographique. Le commandant a ob-



Fig. 3.

tenu souvent ces empreintes alors que le tout était soigneusement enveloppé dans une double enveloppe de papier noir, en appliquant la plaque sur son front. M. de Fontenay croit que l'action de la chaleur du front et la pression qu'il exerce peut produire de pareilles impressions.

A l'appui de cette hypothèse, il cite l'expérience concluante qu'il fit avec une bouillote. Il ne croit pas qu'il soit nécessaire d'invoquer d'autres causes inconnues. Il pense aussi que l'humidité, la sueur peuvent aider, favoriser ou provoquer l'impression.

M. Warcollier demande la parole pour exposer le résultat de quelques expériences inédites qu'il entreprit en collaboration avec M. le Dr E. de Saint-Albin, membre de la Société.

M. Gustave Lebon (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*), avait essayé d'obtenir, en opérant à sec, l'image d'une main humaine vivante en appuyant celle-ci sur une plaque sensible dans l'obscurité, sans y parvenir quand la main avait été préalablement ***bien nettoyée***. MM. de Saint-Albin et Warcollier répétèrent cette expérience en opérant (avec une plaque très soigneusement enveloppée de papier noir), dans l'obscurité, pendant l'état de sommeil. Ils obtinrent ainsi d'une façon continuelle, dans une série d'une douzaine d'expériences, des résultats intéressants. L'empreinte de la main apparaissait sur la plaque, non point comme si celle-ci agissait activement sur la couche sensible, mais comme si elle faisait écran à quelque force, à une lumière par exemple susceptible d'impressionner à travers le papier noir.

Or, comme il n'y avait point de lumière, ils cherchèrent une autre explication et pensèrent à l'influence de la sueur.

Le cliché n° 8 (*figure* 3) fut impressionné la nuit pendant le sommeil par le Dr Saint-Albin, avec une pose de 2 h. 1/2. On trouve dans les notes prises au moment où furent faites ces expériences que le sujet s'est réveillé « ayant très chaud, en nage ». Cette circonstance, jointe à ce fait que ce cliché est le meilleur de la série vient à l'appui de l'explication de ces empreintes par l'action de la sueur. A première vue, on peut ne pas être frappé du rapport existant entre ces impressions photographiques et une paume de main ; toutefois, si l'on veut bien envisager quelle est la statique de la main posée à plat, au repos sur une surface plane on découvrira aux taches en apparence sans portée du n° 8, une signification absolument nette. La main placée sans raideur prend appui par sa périphérie, la partie centrale formant une sorte de voûte qui ne vient pas en contact avec le plan.



Fig. 4.

(*Figure* 4). L'empreinte de la main droite, complètement enduite de gouache rouge, sur une simple feuille de papier, reproduit d'ailleurs les mêmes traces avec une grande similitude.

Le cliché n° 3 (*fig.* 5), obtenu par M. Warcollier, dont l'aspect d'ensemble est beaucoup moins intéressant est néanmoins assez probant en faveur de l'ac-

tion de la sueur. Les deux prolongements supérieurs sont les traces de deux doigts, l'auriculaire et le médius. L'espace libre entre eux correspond à l'auriculaire *qui était garni d'un doigtier en caoutchouc.*



Fig. 5.

Dans les notes se trouve signalé que pour cette plaque la main au réveil fut trouvée déplacée, ce qui explique que l'empreinte de l'auriculaire se trouve presque au centre et non sur le bord, comme elle aurait dû être, vu l'exiguïté de la plaque.

Pour expliquer ces impressions en blanc sur le cliché, il faut admettre que la sueur agit sur la couche sensible en diminuant sa sensibilité, les taches apparaissent blanches par rapport au reste de la plaque qui se voile toujours en la laissant assez longtemps dans le bain.

M. G. de Fontenay émet l'hypothèse que la sueur insolubilise la gélatine.

M. Warcollier propose une hypothèse différente, tout en reconnaissant que la première est peut-être la bonne. La sueur filtrant à travers le papier noir étant constituée de 99 % d'eau et de 1 % environ de chlorure de sodium, celui-ci peut et doit produire (s'il parvient jusqu'à la couche sensible) un sel double avec le chlorure-bromure ou iodure d'argent. Tandis que ces sels d'argent sont caractérisés par leur insolubilité dans l'eau, les sels doubles formés sont au contraire solubles et par conséquent, lors du trempage de la plaque dans le révélateur, ne fourniront point un précipité d'argent, mais un manque d'argent, c'est-à-dire une tache blanche. MM. de Saint-Albin et Warcollier se proposent d'ailleurs d'étudier directement l'action de la sueur sur la couche sensible.

M. de Fontenay pense qu'il serait bon de se réunir pour étudier ces questions photographiques avec méthode ; il croit pourtant que l'on ne parviendra pas à démontrer l'existence des radiations humaines de cette manière, car si elles étaient si fréquentes, il n'y aurait pas de plaques vierges dans le commerce.

Enfin l'obtention de l'impression de caractères imprimés sur une plaque photographique n'a d'intérêt que si on peut l'obtenir en se mettant à l'abri des causes d'erreurs reconnues, c'est-à-dire chaleur directe, pression du front sur la gélatine, action de la sueur, action d'une lumière possible à travers l'enveloppe de papier noir (*Voir fig.* 6, 7 *et* 8).

M. Darget se tenant prêt à produire l'empreinte en opérant avec la plaque côté verre sur front, un groupe photographique est aussitôt constitué, formé de MM. G. de Fontenay, Dr Allain, Dr Demouchy, Dr Chambrette et du commandant Darget. Il se réunira à la Société de Photographie, rue de Clichy, pour essayer d'obtenir le phénomène.

La séance est levée à 11 h. 1/2.

Le secrétaire adjoint : R. Warcollier.

Le vice-président : Dr Ed. Allain.

On nous permettra de faire suivre le procès-verbal qu'on vient de lire par quelques indications supplémentaires.

Comme on a pu voir, la discussion des membres de la Section parisienne de la S. U. E. P., qui s'était d'abord portée sur différentes sortes de phénomènes, s'était enfin arrêtée plus spécialement sur l'un de ceux-ci, c'est-à-dire sur la reproduction des signes



Fig. 6.

tracés sur un papier placé sur une plaque, en enveloppant ensuite la plaque et le papier de papier noir, et en gardant le tout, pendant quelque temps, sur une partie quelconque du corps humain. Ce phéno-

mène attirait surtout l'attention parce qu'il s'agissait d'une « découverte » toute récente, parce qu'il était plus nettement défini et contrôlable que les autres, et enfin parce qu'on savait que le commandant Darget venait de présenter à ce sujet une communication à l'Académie des Sciences de Paris.

L'expérience à la Société de Photographie a eu lieu, comme on verra un peu plus loin ; on fit successivement quatre essais avec quatre plaques différentes, sans obtenir aucun résultat.

M. Darget attribuait surtout l'insuccès de l'expérience au fait que le papier écrit avait été posé, non



Fig. 7.

pas du côté du gélatino-bromure, mais du côté verre.

Ce à quoi M. de Fontenay répondait que là était justement le noyau de la question. Si le papier était placé côté verre, on pourrait supposer que la reproduction des signes est due à des actions chimiques quelconques ; il n'en était pas de même si la reproduction s'effectuait bien que le papier eût été placé côté verre, puisque l'action chimique ne pouvait plus alors s'exercer, et on pouvait donc supposer que le phénomène fût dû à des radiations, car celles-ci peuvent seules traverser le verre.

Le commandant répliquait avoir obtenu des succès, sinon avec des plaques en verre, du moins avec des « vitroses », alors que le papier était placé côté gélatine.

Voici maintenant la note que M. Guillaume de Fontenay a présentée à l'Académie des sciences, le 11 janvier 1909.

Action de l'encre sur la plaque photographique. Note de M. Guillaume de Fontenay, présentée par M. d'Arsonval.

M. le commandant Darget a récemment communiqué à l'Académie des Sciences une suite d'expériences desquelles il concluait que l'organisme humain serait une source de radiations agissant sur le gélatino-bromure d'argent à peu près à la façon des rayons X ou des rayons β et γ du radium.

Voici le fait principal sur lequel cet observateur fondait son affirmation :

On applique contre la couche sensible d'une plaque au gélatino-bromure le côté *blanc* d'une feuille de papier dont l'autre face porte un texte manuscrit ou imprimé. On enveloppe le tout dans du papier noir, puis dans du papier rouge. Enfin, on maintient contre le front, au moyen d'un bandeau, pendant 30 minutes ou 1 heure, la plaque ainsi préparée, en ayant soin que le dos de la plaque se trouve du côté du bandeau, et que, conséquemment, l'émulsion se trouve du côté du front, dont elle est séparée par une épaisseur de papier rouge, une épaisseur de papier noir et enfin par la feuille de papier-cliché. Après développement, la plaque porte assez souvent une reproduction plus ou moins exacte des caractères ou des dessins tracés sur le cliché-papier.

Comme il me paraissait peu vraisemblable et qu'en tout cas il n'était nullement prouvé qu'un tel résultat fût produit par une radiation quelconque de l'organisme humain, j'ai repris les expériences de M. Darget en partant d'une hypothèse toute différente : l'hypothèse d'une action chimique de l'encre sur la couche sensible.

Ce point de vue s'est montré avantageux, car j'ai pu, dès les premiers essais, éliminer l'hypothèse des prétendues radiations. En effet, tout en actionnant une plaque avec mon front suivant la méthode Darget, je soumettais une plaque-témoin, pendant le même temps, à une source artificielle de chaleur humide, et j'obtenais, après développement dans le même bain, deux clichés absolument comparables.

Voici probablement ce qui se produit :

La transpiration insensible de la peau (qu'on imite artificiellement au moyen d'un dispositif bien simple que je ne décrirai pas ici) distille en quelque sorte à travers les enveloppes et vient se condenser sur la gélatine de la plaque relativement froide, après avoir traversé en dernier lieu la feuille de papier-cliché. On comprend que les molécules qui viennent de traverser une partie encrée aient une action bien différente de celles qui ont traversé du papier blanc et qu'ainsi les caractères se trouvent reproduits. Il y a douze ans déjà que le capitaine Colson nous a décrit l'action de l'encre à sec sur la plaque au gélatino-bromure (1).

Cependant, sans rappeler le détail d'observations bien connues, j'appellerai l'attention sur certaines différences que j'ai remarquées entre les faits Colson et les nouvelles expériences. Voici les principales :

(1) R. Colson, *La plaque photographique*, 1897, p. 14, 15, 16, et passim.

1° Le contact est fort abrégé. De deux ou trois jours, il est réduit à deux ou trois quarts d'heure ; mais le capitaine Colson opérait à froid et à sec : il n'est pas surprenant que l'espèce de distillation dont je parlais tout à l'heure multiplie considérablement l'action de l'encre ;

2° Il n'est plus nécessaire que l'encre soit au contact de la couche sensible. Les caractères peuvent être tracés soit au recto, soit au verso du cliché-papier. Cependant, et surtout avec les papiers d'épaisseur sérieuse, l'action est plus énergique pour les caractères tracés au recto, c'est-à-dire en contact avec le gélatino-bromure ;

3° Il est inutile de voiler la plaque avant de la soumettre à l'action de l'encre ou après l'y avoir mise et avant de la développer (voile préalable et voile ultérieur de Colson).

Mais le point le plus intéressant et que je signale plus expressément est le suivant. Dans ces expériences, l'encre n'agit pas, comme dans les expériences du capitaine Colson, en fournissant toujours un négatif. Elle fournit tantôt un négatif, tantôt un positif.

Au cours des quelques expériences que j'ai pu faire, trop peu nombreuses il est vrai, je ne suis pas arrivé à préciser les causes de cette double action. Quelquefois la raison pour laquelle on obtient un positif saute aux yeux. Par excès d'humidité, il s'est produit un transport d'encre du papier à la plaque ; c'est un vrai décalque, comme si l'on s'était servi d'encre à copier. Mais bien souvent il n'apparaît pas que ce phénomène à côté soit venu à se produire, et cependant l'inscription est encore positive. Parfois aussi une partie des inscriptions est positive, l'autre négative J'ai même obtenu de temps en temps pour un même trait une partie noire correspondant au trait lui-même du cliché-papier ou à sa partie centrale, et une sorte d'empâtement clair, négatif, s'étalant à droite et à gauche, comme si la gélatine avait *bu*.

Les causes qui entrent en jeu dans ces phénomènes sont si multiples et si complexes qu'il y aurait lieu d'instituer des expériences absolument méthodiques, ce que je n'ai pu faire. Il faut tenir compte de la nature et de la composition de l'encre (1), de son état de fraîcheur ou d'oxydation, de l'état hygrométrique du cliché-papier et des enveloppes noire et rouge. La plaque elle-même peut être plus ou moins sèche. Enfin, le degré de pression qu'elle supporte peut bien aussi ne pas être indifférent au résultat. Les observateurs qui auront le temps et la patience de continuer cette étude en ne faisant varier à chaque fois qu'un seul de ces divers facteurs arriveront certainement à préciser les causes de ces divergences curieuses.

Je signalerai en terminant que je n'ai jamais pu obtenir deux des résultats annoncés par M. Darget. L'encre d'imprimerie est toujours restée inactive dans mes expériences. Le capitaine Colson, lui aussi, l'avait trouvée inactive.

D'autre part, M. Darget a obtenu la reproduction de clichés-papiers qui avaient été placés au dos de la plaque, ce qui exclurait toute action chimique.

En ce qui concerne l'encre d'imprimerie, je ne peux que me borner à constater cette différence de résultats. J'ai pourtant essayé de très vieilles encres provenant d'ouvrages anciens et des encres fraîches empruntées à des journaux de la semaine ; mais je reconnais volontiers que les encres grasses n'ont pas toutes la même composition et que j'ai pu jouer de malheur.

Cependant le fait de plaques impressionnées à travers le verre m'a fait penser que peut-être aussi M. Darget avait omis de prendre certaines précautions indispensables, comme de tenir ses clichés-papiers à l'obscurité durant quelques jours avant de les utiliser. Si de tels soins ont été négligés, si des papiers insolés ont servi aux expériences ou si encore l'éclairage du laboratoire n'était pas inactinique au moment de la préparation des enveloppes, il ne faut pas s'étonner outre mesure des résultats obtenus par cet observateur.

Il ne sera pas inutile de compléter, à l'intention des psychistes, ce que la note ci-dessus a d'incomplet du fait qu'elle s'adressait surtout à des physiciens et que, d'autre part, je ne pouvais outrepasser les trois pages réglementaires.

Il est malheureusement certain — et non pas seulement probable — que les expériences du commandant Darget, conduites sans méthode suffisante, ne prouvent nullement l'existence des radiations organiques.

A. — D'abord aucune des expériences où le papier a été appliqué contre la surface sensible ne prouve quoi que ce soit, puisque l'on obtient les mêmes résultats avec une source artificielle de chaleur humide.

B. — Reste à considérer les cas où il y a eu impression, le papier se trouvant placé au dos de la plaque. Ici, interviennent un grand nombre de causes d'erreurs reconnues par M. Darget lui-même :

1° Nombre de plaques ont été confiées à des tiers et envoyées jusqu'en Amérique. Il est donc impossible de faire état de documents qui ont pu subir à l'insu de leur expéditeur les traitements les plus extraordinaires (rayons X à la douane, par exemple, ou simplement chez des particuliers, il s'en trouve toujours, enclins à jouer « un bon tour » à l'investigateur) ;

(1) L'encre dont je me suis servi et que fabrique la maison Herbin porte la désignation commerciale de *La perle des encres*.

2° M. Darget a reconnu avoir employé n'importe quel papier, le premier venu, et entre autres, des prospectus distribués dans la rue. Impossible encore d'accepter de telles expériences, à raison de l'insolution probable subie par les clichés-papiers ;

3° Le 16 décembre, en présence des Drs Edmond Allain, Demonchy et Chambrette, M. Darget est venu expérimenter à la Société Française de Photographie. Nous avons voulu répéter la seule de ses expériences qui pourrait prouver quelque chose, c'est-à-dire la reproduction d'un cliché-papier placé au dos de la plaque. Un de ces messieurs avait apporté les plaques, en boîte intacte ; j'avais apporté les papiers-clichés revêtus de lettres manuscrites et de lettres imprimées, papiers que j'avais eu soin de conserver depuis quelques jours dans l'obscurité. Enfin, le commandant Darget avait apporté le révélateur, afin qu'il ne pût nous reprocher d'avoir employé un bain mal préparé ou des produits inefficaces. C'est également d'accord avec lui que l'on avait adopté pour ces plaques la marque Lumière étiquette bleue.

Nous avons eu le chagrin — d'ailleurs prévu — de ne rien voir venir au développement sur nos plaques.

Jusqu'à nouvel ordre nous sommes donc fondés à dire que les faits signalés par le commandant Darget ne prouvent aucunement l'existence de radiations organiques. Que de telles radiations existent, c'est possible, et même probable ; mais si l'on veut bien y réfléchir, on trouvera qu'il est par contre, fort improbable que les plaques photographiques actuelles, fabriquées industriellement, puissent déceler de telles radiations à travers trois épaisseurs de papier, noir, rouge et blanc. En effet, depuis la préparation de l'émulsion de gélatine jusqu'à la mise en châssis et au développement final, par combien de mains ne passe pas chaque plaque ? Si nous émettions normalement une si énergique radio-activité, les plaques seraient livrées aux consommateurs voilées et inutilisables. La force même des choses et les nécessités commerciales obligent donc les fabricants à n'employer que des émulsions pratiquement insensibles aux effluves humains.

Je rends pleinement hommage à l'infatigable ardeur et au zèle de M. Darget, il serait à souhaiter que beaucoup de chercheurs eussent sa persévérance et son activité, mais je crois nécessaire que les psychistes s'élèvent les premiers contre les fautes de méthode qui se produisent parmi eux. Bien que les recherches auxquelles ils se livrent commencent à sortir de la période de discrédit complet qu'elles ont dû traverser, le public — savant ou ignorant et ignorant surtout — est encore trop prompt à nous accuser d'aveuglement volontaire pour que nous ne fassions pas justice nous-mêmes des erreurs que nous constatons autour de nous et que nous n'en arrêtions pas, dans la mesure de nos moyens, l'éclosion et la propagation.

Il va sans dire que je ne parle et n'ai le droit de parler qu'en mon nom personnel, mais je sais bien cependant qu'un grand nombre de psychistes pensent absolument comme moi sur ce point.

(11 janvier 1909.)

G. DE FONTENAY.

Radio-activité humaine, rayons V (vitaux) Réponse à M. de Fontenay

Pour répondre à la note de M. de Fontenay, lue par M. d'Arsonval à l'Académie des sciences, je commence par dire que M. de Fontenay a dû reconnaître n'avoir fourni aucune photographie de sa pseudo-radioactivité en donnant sa note.

Puisqu'il n'a pu énoncer que des hypothèses, je vais les prendre une à une pour en démontrer l'inanité.

Je commence d'abord par donner la réponse que j'ai faite à l'Académie et qui est insérée dans l'*Eclair* du 31 janvier :

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

M. de Fontenay a présenté, lundi dernier, à l'Académie, par l'organe de M. d'Arsonval, une note sur la radio-activité humaine, disant en substance que les photographies obtenues par les radiations étaient soumises à deux causes d'erreur :

1° Humidité du front à la température du corps humain ;

2° « Illumination » préalable des papiers enveloppant les pellicules.

Or, j'avais moi-même prévu ces cas, et j'avais fait des expériences, même avec du papier exposé longuement au soleil. Dans aucune des expériences, je n'ai pu obtenir d'impression quelconque.

M. de Fontenay, lui-même, n'a que des hypothèses, il n'a pu obtenir aucune impression.

Ces deux hypothèses ne peuvent donc modifier en rien l'action des radiations humaines, ni mes conclusions antérieures.

Je tiens à le faire remarquer immédiatement.

Et je vous prie d'agréer, etc...

Commandant DARGET.

Je prends ensuite la raison primordiale de M. de Fontenay qui, comme on a vu, explique ainsi le phénomène en question :

Voici probablement ce qui se produit :

La transpiration insensible de la peau (qu'on imite artificiellement au moyen d'un dispositif bien simple que je ne décrirai pas ici) distille en quelque sorte à travers les enveloppes et vient se condenser sur la gélatine de la plaque relativement froide, après avoir traversé en dernier la feuille de papier-cliché. On

comprend que les molécules qui viennent de traverser une partie encrée aient une action bien différente de celles qui ont traversé le papier blanc et qu'ainsi les caractères se trouvent reproduits. Il y a douze ans déjà que le capitaine Colson nous a décrit l'action de l'encre à sec sur les plaques au gélatino-bromure.

Comme réponse, je dirai à M. de Fontenay que, en dehors des expériences avec l'écriture manuscrite, j'en ai fait avec des encres d'imprimerie, qui impressionnent tout aussi bien les plaques, quoique M. Colson et lui-même avouent n'avoir pas réussi.

Dernièrement, à l'hôpital de la Salpêtrière, dans le laboratoire du directeur du service de radiographie, Mlle B... a reproduit sur le front une partie du mot *merveilleux*, découpé dans la revue l'*Echo du Merveilleux*.

Or, j'avais mis une feuille de papier blanc, comme intercalaire, entre le papier portant le mot *Merveilleux* et la plaque.

Le mot a été inscrit sur la plaque ainsi qu'une marque à l'encre ordinaire que j'avais faite sur l'intercalaire. Ces deux papiers sont des témoins indéniables. A noter qu'aucune infiltration d'encre, aucune trace noire ne se voit sur l'intercalaire.

D'ailleurs j'ai montré la plaque et les papiers ayant donné les empreintes, au directeur de la présente revue, ainsi qu'aux directeurs des différentes revues.

Dans les expériences que nous avons faites ensemble, M. de Fontenay exigea qu'on les fît toutes sur le côté verre de la plaque, malgré mes protestations, comme peuvent en témoigner le Dr Allain et les autres témoins.

Si M. de Fontenay, bon photographe amateur, veut bien accepter de faire avec moi une série d'expériences à la Salpêtrière, il acquerra bien vite la certitude de l'existence de la radioactivité humaine. Comme je suis appelé en Belgique et en Hollande pour faire quatre conférences sur cette radioactivité, avec une centaine de clichés à l'appui, en y comprenant mes clichés de la photographie de la pensée et des maladies, je le préviens que je serai à sa disposition dès mon retour, le 20 février.

Puisqu'il parle de chaleur humide pouvant produire les lettres, je lui réponds qu'ayant déjà produit des lettres d'une façon très nette et très intense en plaçant une plaque sur le creux de l'estomac — toutes les parties du corps émettent de la radioactivité à des degrés différents — j'ai mis une deuxième plaque sur la même région du corps, pendant quatre heures, tamponnée par un linge humide. Elle n'a pas impressionné les lettres.

M. de Fontenay devrait savoir, puisqu'il se dit psychiste, que l'humidité absorbe le fluide vital pour elle seule.

Je termine, car, je ne puis cependant pas ennuyer le lecteur des « erreurs reconnues par M. Darget lui-même »; de mes plaques « envoyées jusqu'en Amérique »; des « rayons X de la douane », ayant pu influencer les plaques que j'envoie ou que je reçois; d'un « bon tour » que, à part la douane, un particulier peut me jouer; des « prospectus » ramassés dans la rue pour faire mes expériences; de mes « expériences conduites sans méthode » et autres belles choses dont veut bien me gratifier M. de Fontenay.



Fig. 8.

Je ne m'attendais pas à trouver un adversaire parmi les hommes qui étudient les questions psychiques depuis longtemps; car leur opinion devrait être faite à la suite des expériences photographiques de Pio Foà avec Eusapia, laquelle décharge aussi l'électroscope à distance, ce qui établit scientifiquement la radioactivité par un autre procédé que le mien.

Ma découverte a été présentée et lue à l'Académie des sciences sous la dénomination de rayons V.

M. d'Arsonval a été chargé de faire un rapport sur ces rayons.

Commandant DARGET,
11, rue Berthollet, Paris.

Maintenant que nous avons impartialement fait connaître les arguments mis en avant par les deux antagonistes, nous devons constater que, s'il est vrai, ainsi que l'affirme M. Darget, que M. de Fontenay n'a fait que de simples hypothèses, il est incontestable que, pour toute personne douée d'esprit critique, l'explication que le commandant Darget a donnée du phénomène observé par lui est loin d'être démontrée. C'est pourquoi nous exprimons le vœu que les deux adversaires se dévouent à reprendre leurs expériences *contradictoires* — les seules qui puissent peut-être parvenir à trancher la question.

En tout cas, grâce à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, les intéressants phénomènes dont il s'agit sont sortis maintenant du domaine un peu fantaisiste où ils prenaient leurs ébats, pour être portés sur le terrain de la discussion scientifique.

SECTION DE PARIS

Séance du 1er février 1909.

M. C. FLAMMARION
est élu Président de la Section.

Présidence du vice-président, Dr Ed. Allain.

Conformément au règlement de la Section, on procède au renouvellement des membres du bureau pour 1909. A l'unanimité, sont élus :

Président : M. Camille Flammarion ; *Vice-Présidents :* MM. le Dr Edmond Allain, docteur en droit, docteur en médecine ; Dr Léon Demonchy, docteur en médecine, docteur en droit ; *Secrétaire :* M. C. de Vesme, rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques ; Secrétaire adjoint :* M. René Warcollier, chimiste ; *Trésorier :* M. P. Archat, ingénieur électricien ; *Bibliothécaire-archiviste :* Mme Josselme-Monroc.

M. Camille Flammarion, recevant l'annonce de son élection à la Présidence de la Section de Paris, a répondu par la lettre suivante :

Paris, 8 février 1909.

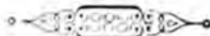
Mon cher Secrétaire général,

Je vous avais expliqué qu'à mon grand regret mes travaux toujours obsédants m'interdisaient d'accepter la très honorable proposition dont vous vous êtes fait l'interprète. Toutefois, comme on a passé outre pour m'élire Président, j'aurais mauvaise grâce à me dérober entièrement, et j'accepte. Je ne vois toujours pas le moyen de créer du temps et j'en ai d'autant plus de chagrin que je m'intéresse plus vivement à ces troublantes et importantes questions ; mais enfin, je ferai ce que je pourrai.

En acceptant cette présidence, je suis sûr qu'entre vos mains et entre celles de vos collègues du bureau, la « Société Universelle d'Etudes Psychiques » ne se départira pas d'un strict programme scientifique. Je me repose donc entièrement sur les travaux dirigés par votre compétence éclairée, et sans aucun parti pris, d'aucune sorte.

Avec mes meilleurs vœux de succès, recevez, je vous prie, cher monsieur de Vesme, la nouvelle expression de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.

FLAMMARION.



Fondation d'une Société Indépendante DES Recherches Psychiques à Bruxelles

Elle adhère à la Société Universelle d'Études Psychiques.

A Bruxelles comme d'ailleurs dans toute la Belgique, il existe un grand nombre de groupes spirites, soit sous forme de Sociétés constituées, soit sous forme de réunions privées.

Frappées par les exagérations et, disons le mot, par la crédulité qui, malheureusement, trop souvent règnent dans les réunions de ces divers groupes, quelques personnes se sont réunies en septembre dernier pour examiner la question de savoir si nous, Belges, nous ne trouverions pas le moyen de constituer une Société analogue à celles qui existent dans le monde entier et spécialement à Londres et à Paris.

Au courant des travaux superbes de ces sociétés aînées, elles décidèrent de faire un appel aux nombreuses personnes qui, à Bruxelles spécialement, s'intéressent aux questions troublantes qui depuis quelques années préoccupent tant d'âmes avides de « savoir ».

Un manifeste fut lancé, et le succès qu'il obtint dépassa toutes les espérances.

En moins de 3 à 4 semaines il y eut 80 adhérents et la Société était née.

Elle prit comme devise : *Des faits, des preuves.*

Elle se déclara indépendante, d'une façon absolue, de tout caractère doctrinal, et prête à recevoir dans son sein les chercheurs, les penseurs, les savants, les philosophes appartenant à toutes les tendances ainsi que toute personne cherchant à s'éclairer.

Pour nous, qui connaissons les difficultés qu'il y a à constituer une telle Société en Belgique, ce chiffre est très élevé, et, l'élan étant donné, nous nourrissons l'espoir d'arriver en 1909 à un nombre de membres pour le moins doublé. La première question à résoudre était la constitution du Comité. Le docteur Van Velsen, directeur de l'Institut hypnotique et psychothérapique, fut choisi comme président, et M. Jean Delville, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, comme secrétaire général.

Parmi les membres du comité, notons la personnalité précieuse de Mme la doctoresse Yoteyko, professeur de psycho-physiologie à l'Université de Bruxelles.

Des *faits*, des *preuves* — disait le Comité dans son manifeste — telle sera la devise de notre Société. Cette devise résume d'ailleurs son programme. Et toutes les expériences, ainsi que toutes les confé-

rences qu'elle compte organiser, devront s'inspirer de ce principe expérimental...

Il ne s'agit point, comme l'on serait tenté de le croire, de s'attarder à des pratiques de nécromancie, mais plutôt de rechercher avec méthode toutes les manifestations qui tendent à démontrer l'existence des *forces inconnues* et qui, par leur nature même, sont capables de modifier les vieilles conceptions et sur l'esprit et sur la matière...

Spiritualistes et matérialistes, spirites et théosophes, croyants ou libres penseurs pourront fraternellement s'y rencontrer dans l'étude sincère et désintéressée des phénomènes psychiques.

Mieux vaut vivre dans un univers que nous commençons à comprendre que de végéter dans un univers plein de problèmes que nous ne cherchons pas même à résoudre.

La séance inaugurale eut lieu le 22 octobre dernier et une très nombreuse assemblée se pressait dans le local de la « Smart Library » située à l'avenue Louise, choisi pour siège de la société.

M. le commandant Le Clément de Saint-Marcq, président de la Fédération spirite belge, avait bien voulu honorer la réunion de sa présence.

Voici un passage du discours qu'a prononcé, à cette occasion, le président, Dr PROSPER VAN VELSEN :

Du temps de la psychologie classique, les faits, eux, devaient concorder avec la théorie. S'il n'en était pas ainsi, on leur faisait subir des manipulations telles, en un mot, on les torturait (et trop souvent les gens en même temps), jusqu'à ce qu'ils fussent d'accord avec la théorie.

Depuis l'éclosion de la psychologie expérimentale, il n'en est plus de même, et c'est de l'ensemble des faits que la théorie se dégage.

Les dogmes passent, les faits restent.

Eh bien! disons-le (au risque peut-être de froisser quelques convictions), la tendance, dans les faits psychiques, de faire concorder à tout prix les faits avec des théories préconçues, est peut-être le plus grand écueil qu'on rencontre sur la route de l'exploration.

Permettez-moi de vous exprimer franchement mon opinion : j'ai plus peur des endoctrinés que des incrédules. Ces derniers peuvent arriver à être convaincus, tandis que les premiers voient à travers un prisme qui, trop souvent, déforme l'image réelle.

L'orateur invita ensuite les personnes qui étudient les faits psychiques à ne pas négliger deux causes d'erreur très importantes : la *suggestion* et la *mémoire subconsciente*. Et en quelques mots il donna à son auditoire de sages et précieuses indications à ce sujet.

Dans son discours, le secrétaire général, M. Jean DELVILLE, après avoir montré combien d'hommes éminents ont reconnu la réalité des phénomènes métapsychiques, déplore la tendance générale qui fut, à un moment donné, de croire que les facultés psychiques correspondaient nécessairement à un état morbide relevant de la pathologie, sans y attacher plus d'importance.

Certes — dit-il — dans certains cas particuliers, un état maladif spécialisé semblait inséparable des facultés psychiques.

Un état nerveux, une sensitivité plus intense se remarquent, en général, chez la plupart des sujets, des médiums. De là vient l'erreur que les sens psychiques ne seraient rien autre que le symptôme d'un état pathologique. De là vient aussi la méfiance systématique avec laquelle, jusqu'ici, l'on envisageait les phénomènes de médiumnité.

L'on semble, en vérité, ne pas s'être bien rendu compte que la médiumnité est non seulement quelque chose comme le signe avant-coureur du type futur de notre race, ainsi que le dit le docteur Maxwell, mais surtout la clef de l'un des plus profonds problèmes de la vie.

Si les biologistes, si exclusivement penchés sur ce qu'ils appellent, d'une manière un peu prématurée, « les bases physiques de la vie », voulaient se donner la peine d'étudier les phénomènes de la médiumnité, je gage qu'ils finiraient par découvrir *les bases psychiques de la vie*...

Quelques hommes d'aujourd'hui semblent d'ailleurs l'avoir compris. De savants psychologues, comme Pierre Janet, avouent que les faits psychiques *sont les éléments d'une science future dont on parlera plus tard*.

Les discours du Président et du Secrétaire Général furent chaleureusement applaudis et on se sépara avec la conviction que la Société qui venait de naître suivrait la trace de ses aînées.

Voici les sections d'étude dans lesquelles la nouvelle Société s'est partagée :

SECTION 1. — *Le Magnétisme*. — Rayonnements des corps. — Le Fluide magnétique. — Emploi du Magnétomètre (Baraduc). — Impressions fluidiques par impressions photographiques. — Propriétés curatives du fluide magnétique. — Sommeil magnétique (Passes, etc...), Suggestion, Hypnotisme, Psychométrie, etc...

SECTION 2. — *La Télépathie*. — Etude pratique de tout ce qui se rattache à ses phénomènes. Transmission de pensée, Rêves, Clairvoyance, Somnambulisme, etc...

SECTION 3. — *Phénomènes objectifs*. — Différentes manifestations médiumnimiques : Typtologie, Messages, Ecriture directe, Apports, Lévitation, Matérialisation, Photographie de l'Invisible, Empreintes, Télékinésie.

M. le Dr Paul Joire, président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, a fait une conférence à la nouvelle société de Bruxelles, le 20 novembre 1908. En voici un résumé :

Les sciences divinatoires et la faculté de lucidité

L'homme a toujours été avide de connaître l'avenir : que l'on se souvienne de l'importance des pythonisses, des prophètes et de tous ceux qui ont fait profession de dévoiler ce qui est inconnu du vulgaire.

Si la science de l'avenir fut la base des sciences divinatoires, elle n'est pas restée unique : la divination s'est aussi exercée à la révélation des faits cachés, des actions ou des idées inconnues de l'observateur.

On peut définir la lucidité : « faculté qui donne au sujet la connaissance de choses qui ne sont pas à la portée de ses sens fonctionnant ou percevant *normalement* ».

La faculté de lucidité est donc celle qui donne aux sens une portée anormale, en donnant connaissance au sujet de choses qui ne sont pas normalement à la portée de ses sens. Il n'y a donc exercice de la lucidité que lorsque les sens, aidés ou non des appareils scientifiques connus, sont incapables de révéler ce qui fait l'objet de l'expérience. Ainsi, il y aura lucidité si un sujet voit à distance un objet ou une personne dont il est séparé par des corps opaques, ou s'il perçoit une scène, une conversation passées.

Comme toute faculté, celle qui nous occupe se développe et s'entretient par l'exercice ; elle s'atrophie et se perd quand on ne s'y applique pas.

⁂ Les sujets lucides n'opèrent pas tous de même manière.

Les uns perçoivent dans un état qu'un observateur superficiel jugerait normal et que M. Joire appelle *état de veille apparente;* cet état est, en réalité, l'état somnambulique léger, tel que celui dans lequel tombent les chiromanciens lorsqu'ils concentrent leur attention avant de recevoir leurs révélations.

D'autres sujets deviennent lucides dans un état d'*hypnose léger*, provoqué par une méthode artificielle : vision dans le cristal, audition dans la coquille ; cet état est encore celui des sujets professionnels qui lisent dans le marc de café, dans l'œuf ou au moyen de quelque autre accessoire.

Il est, enfin, des sujets dont la lucidité se manifeste lorsqu'ils sont plongés dans un *somnambulisme profond*, provoqué par une hypnotisation préliminaire, à moins qu'il ne soit spontané, comme dans le cas où le sujet rêve haut.

Il est à remarquer que le sujet rapporte ses perceptions au jeu normal de ses organes. S'il perçoit une scène, il la *voit* avec ses yeux, l'*entend* avec ses oreilles ; s'il fait un voyage, il se fatigue ; en tout cas, ses organes et toute sa personne se comportent comme si les sens corporels percevaient.

⁂ La clairvoyance des sujets est susceptible de gradation ; elle peut consister en la perception :

— d'un *objet*, connu ou inconnu ;

— d'une *personne* physique ou morale ;

— d'une *scène;*

— d'un *fait* qui s'est passé ou se passera ;

— d'une *action*, c'est-à-dire d'un enchaînement de faits ou de scènes ;

— d'une *pensée*.

Cette gradation montre la lucidité s'élevant de la connaissance d'un objet matériel jusqu'à celle de l'idée ; la perception de l'idée est naturellement la forme la plus élevée de la lucidité.

⁂ Nous avons vu comment le sujet devenait lucide et quels étaient les objets de sa lucidité. Voyons maintenant à travers quels obstacles se manifeste sa lucidité :

La lucidité se manifeste dans le *Temps* et dans l'*Espace*.

Dans le Temps. Elle se manifeste dans le passé et dans l'avenir, M. Joire négligeant le présent qui, limite théorique entre le passé et le futur, n'existe pas plus, réellement, que le point, la ligne, la surface géométriques. L'éclair que nous voyons, le tonnerre que nous entendons, n'existent déjà plus ; ils entrent dans le passé à l'instant même où ils sortent de l'avenir ; le présent n'est qu'un passage instantané, une fiction.

La lucidité dans le passé s'explique par les traces légères et les souvenirs que laissent derrière eux les faits, les actions, les pensées : ces traces sont perçues par les sens du sujet qui, dans l'état d'hypnose ou de somnambulisme, ont acquis une acuité extra-normale.

La lucidité dans l'avenir, pour être plus étrange et plus troublante, n'en est pas moins explicable. Elle ne porte aucune atteinte à la notion de libre arbitre, si l'on songe que les circonstances, les intérêts et mobiles ont pour conséquences *probables* des actes futurs, et que les prévisions étant des probabilités et non des certitudes, le rôle du libre arbitre se trouve réservé.

Le sujet, doué de lucidité, juge logiquement les facultés, intentions, besoins, habitudes avec clairvoyance ; il sent comment la personne observée et son entourage useront de leur libre arbitre et des circonstances.

Le docteur Joire cite certains exemples d'observation de lucidité, dont les principaux relatent des scènes ou actions passées ou futures. Dans l'un des cas, le sujet perçut dans la boule de cristal et la coquille une scène passée depuis plusieurs heures. Dans un autre, le même sujet *prévit* quelques jours d'avance ce qu'il ferait et ce qu'il dirait le dimanche suivant, avec une précision de détails vraiment impressionnante.

⁂ Comment expliquer des phénomènes aussi extra-naturels ?

Le docteur Joire émet l'hypothèse que la pensée ne serait pas un phénomène transitoire, mais aurait une existence propre, une entité ; elle continuerait à exister après son émission. Et l'on sait, d'ailleurs, qu'il n'y a ni espace, ni temps, pour la pensée qui peut se porter aussi facilement aux antipodes qu'au temps de Sésostris ou à l'an 3.000.

⁂ En terminant, le docteur Joire félicite la Société Indépendante des Recherches Psychiques de Bruxelles de son adhésion à la Société Universelle d'Etudes Psychiques. Il montre l'intérêt qu'il y a pour toutes les sociétés psychiques à s'unir à la Société Universelle, qui forme ainsi une fédération permettant de centraliser et de comparer les résultats acquis par les observations et les expériences. En même temps, la Société Universelle, par ses nombreuses ramifications, peut procurer aux sociétés qui y sont annexées les médiums et les sujets dont elles ont besoin pour leurs études, leur fournir les renseignements et faciliter les recherches indispensables pour leurs travaux.

MOUVEMENT PSYCHIQUE

Société d'Étude de la Photographie Transcendantale

Une section hongroise

Aussitôt qu'à Paris l'organisation de la « Société d'étude de la photographie transcendantale » s'est achevée par les soins du Comité organisateur, une section hongroise s'est formée à Budapest grâce aux efforts persévérants de M. J. Bánfi, maître directeur de l'école réale de Zayugrócz (Hongrie). Dès le mois de juillet passé, quand son premier appel venait d'être publié dans la revue spirite hongroise l'*Egi Világosság*, il trouvait des hommes qui joignaient leurs forces matérielles et intellectuelles en faveur de cette entreprise.

Voici la première liste des membres et des cotisations qu'ils ont versées :

MM.	Couronnes
D. Szentmariay, juge à la suprême Cour de justice à Budapest	100
G. Orias, contrôleur supérieur des chemins de fer d'Etat	20
A. de Tomps, propriétaire	10
M. J. Tarday	10
M. Kallay, maître d'école	10
A. Jagicza	10
M. Komoroczy	5
Anonyme	5
V. Weiterschütz, employé de fabrique	5
G. Girhenyi, greffier des chemins de fer de l'Etat	5
J. Szittyay, maître de poste	4
J. Böhmann	4
D. Vermes, médecin	3
J. Miklos	3
J. Zudor	2
A. Revesi, contrôleur supérieur de fabrique de sucre	2
S. Lerinezi, industriel	2
B. Balé	2
F. Klinghebeig	2
J. Lang	1
Total : couronnes	205

On sait qu'une couronne vaut environ un franc.

Union internationale d'Études psychiques par l'Espéranto.

Nous recevons la curieuse et intéressante communication qui suit. Nous ferons observer que l'œuvre dont il s'agit est placée sous la présidence d'honneur de M. Emile Boirac, recteur de l'académie de Dijon, président du *Lingva Komitato* espérantiste, auteur de *La Psychologie inconnue*, dont nous avons dernièrement entretenu nos lecteurs :

Sous le titre de *Esperanta Psikistaro* (*psikist-ar-o*, groupement de psychistes), il est fondé une Union internationale, qui se propose d'utiliser la langue auxiliaire Esperanto, pour étudier internationalement le domaine, de jour en jour plus important, du psychisme (phénomènes, documents, et, facultativement, théories).

L'*Esperanta Psikistaro* s'adresse à tous les espérantistes qui sont en même temps psychistes (soit hypnotistes, soit magnétistes, soit télépathistes, soit spirites, etc.). L'*Esperanta Psikistaro* s'adresse aussi à tous les psychistes qui voudront bien devenir espérantistes.

Il est permis de prévoir un temps futur où chacune des diverses catégories de psychistes pourra organiser sa propre fédération internationale par l'Esperanto. Mais, pour l'heure actuelle, il est bon que toutes les forces des psychistes espérantistes s'unissent en un même faisceau, pour enraciner fondamentalement la puissance d'internationalité et de généralisation que l'Esperanto, comme langue auxiliaire internationale, est capable d'apporter à toutes les études psychiques.

PROGRAMME

Première partie. — Action immédiate.

(*Décisions du Comité d'initiative*)

1. — Faire appel aux espérantistes psychistes par des annonces dans les organes espérantistes, et particulièrement par des informations dans le journal *Esperanto* de Genève.

2. — Faire appel aux psychistes de tous les pays, par des circulaires en langues nationales, et, quand il sera possible, par des articles dans les organes psychistes de ces divers pays.

3. — En conséquence, organiser des cours d'Esperanto dans les sociétés psychiques.

4. — Les organisateurs de ces cours sont priés de se faire connaître et de communiquer au secrétaire du Comité d'initiative, au sujet de leurs travaux et des résultats obtenus, des informations qu'il transmettra lui-même au journal *Esperanto*.

5. — Les adhérents sont priés de communiquer au secrétaire les noms des personnes qu'ils connaîtront comme les plus zélées et les plus compétentes, dans le but de dresser une liste de dévouements éclairés et de préparer ainsi la future élection d'un Comité régulier.

6. — Cette élection aura lieu dans un Congrès spécial, à l'occasion du prochain Congrès espérantiste international, dans la ville du Congrès. (Le Congrès espérantiste de 1909 se tiendra à Barcelone.)

7. — Dans ledit Congrès spécial, on statuera plus en détail sur l'organisation administrative de l'*Esperanta Psikistaro*, sur la constitution des divers centres et leur rattachement.

8. — En attendant, les adhérents sont priés de communiquer au secrétaire toutes idées capables de perfectionner le programme. Ces idées seront l'objet d'un rapport (ou de rapports), dont il sera donné connaissance dans le Congrès spécial.

9. — Jusqu'aux décisions du Congrès spécial et à l'élection du Comité régulier, le montant de la cotisation due par les adhérents est facultatif, mais ne peut être inférieur à 1 Spesmilo (1). Envoyer à M. A. Stas, secrétaire du Comité d'initiative, 25, rue Saint-Antoine, Anvers (Belgique).

(1) Monnaie de compte internationale, adoptée par l'espérantisme. Le *Spesmilo* vaut 2 fr. 50.

Deuxième partie. — But à poursuivre.

A part les articles ci-dessus, déjà en voie de réalisation, le Comité d'initiative compte sur la pleine approbation des espérantistes-psychistes quant aux points suivants, qui préciseront le but et les travaux futurs de l'*Esperanta Psikistaro* :

1. — Colliger toutes informations importantes relatives aux événements d'ordre psychique (faits spontanés ou résultats d'expérimentations).

2. — Réunir une collection de documents divers, qui seront exposés au Congrès spécial.

3. — Procéder à la préparation d'un « psikisma vortaro » (vocabulaire du psychisme en Esperanto), soit par des communications au secrétaire, en vue d'un rapport à présenter au Congrès spécial, soit, ultérieurement, par des articles dans l'organe dont il va être question (art. 6).

4. — Etablissement du « psikisma vortaro »; décisions à ce sujet, dans le Congrès spécial.

5. — Chaque année aura lieu un Congrès spécial de l'*Esperanta Psikistaro*, à l'occasion du Congrès espérantiste, dans la ville du Congrès.

6. — Fondation d'un journal ou d'une revue (portant pour titre, par exemple : « Espero Psikista » ou « Internacia Psikisma Revuo »).

7. — Edition (dès qu'il sera possible) d'ouvrages originaux sur le psychisme en langue Esperanto.

8. — Traduction en Esperanto et édition (si possible) des ouvrages sur le psychisme qui sont les plus estimés dans les divers pays.

9. — Par l'effet de ces travaux et d'autres qui les complèteront, répandre de plus en plus la lumière sur la réalité et l'importance des faits psychiques, lesquels, à quelque point de vue qu'on les considère, agrandissent remarquablement le cercle des connaissances humaines, et viennent contribuer, de même que l'Esperanto, à l'élargissement des horizons dans toute l'Humanité.

Pour la France, on peut adresser les adhésions ou les demandes de renseignements à M. J.-Camille Chaigneau, l'un des initiateurs, 6, rue de Douai, Paris. — Mais les cotisations doivent être envoyées à M. A. Stas, 25, rue Saint-Antoine, Anvers.



Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, directeur. Le Gérant : DROUARD.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BI-MENSUELLE

19me Année — 1er et 16 Février 1909 — Nos 3 et 4

Le Rapport sur les Séances d'Eusapia Palladino
à l'Institut Général Psychologique
en 1905, 1906, 1907 et 1908 (1)

Notre Société porte le titre de Société d'*Etudes*.

C'est parce que, devant les phénomènes qui travaillent actuellement la conscience humaine, nous sommes et nous voulons rester des *étudiants*. Oui, des étudiants, et non des faiseurs de systèmes, des inventeurs de sectes, ou des bâtisseurs d'explications préconçues. Mais des étudiants au sens scientifique du mot, c'est-à-dire que si nous recherchons des phénomènes, c'est à l'aide d'une méthode exacte et rigoureuse, voulant nous assurer avant tout que ces phénomènes sont vrais. L'ère des explications n'est pas encore ouverte.

La chose est difficile. Il faut s'apprendre à douter, vouloir et savoir s'armer du doute scientifique. Et si vous me permettez de parler non seulement en docteur en médecine, mais de plus en médecin praticien, et qui plus est en médecin psychologue qui fait de la psychologie une occupation journalière, je me permettrai de vous dire ceci : c'est que de mes études j'ai retenu qu'il faut s'apprendre à douter non seulement des autres, mais encore et avant tout de soi.

Nos yeux n'ont pas la sensibilité de la plaque photographique; notre toucher n'a pas la rapidité du contact électrique. Il faut donc considérer nos organes spéciaux comme des instruments imparfaits vis-à-vis des études entreprises, et par conséquent les remplacer par un organisme plus parfait, par des instruments qui auront pour mission impassible et implacable d'enregistrer les phénomènes produits.

Enregistrer le phénomène, indépendamment de nous, tout est là.

Et c'est la méthode non seulement de l'avenir, mais déjà du présent; lorsque vous connaîtrez le rapport si remarquable de M. Jules Courtier, approuvé en séance par l'Institut général psychologique, vous le penserez comme moi.

Ecoutons ce rapport.

Eusapia Palladino a donné à l'Institut général psychologique 43 séances réparties sur les années 1905, 1906, 1907. Enregistrer les phénomènes, les rattacher à des lois connues fut la préoccupation constante ; on peut les ranger sous deux titres : 1° les actions mécaniques sur les objets et les personnes en contact ou au voisinage du sujet; 2° les phénomènes lumineux, lueurs, mains, membres phosphorescents, ombres phosphorescentes, ombres noires ou d'apparence humaine.

Dès 1905, MM. Courtier et Youriévitch préparèrent un plan général de recherches comprenant : 1° l'observation, le contrôle et l'enregistrement des phénomènes; 2° les recherches physiques; 3° les recherches psycho-physiologiques.

Lors d'une première séance tenue à Naples, ils se préoccupèrent de déterminer les CONDITIONS GÉNÉRALES DES SÉANCES, pour la production des phénomènes, aux différents points de vue des instruments nécessaires pour les enregistrer graphiquement, de la table et de ses supports électriques, de la lumière, de la cabine.

A l'Institut psychologique on eut recours, selon la pièce choisie, soit à une cabine munie de rideaux de laine noire de 2 m. 50 de haut sur 1 m. 50 de long et 0 m. 30 de profondeur ; soit à une cabine formée de deux rideaux tendus dans une encoignure sur une profondeur de 0 m. 70. La table avait 0 m. 97 de long sur 0 m. 50 de large et 0 m. 77 de hauteur, sans rebords saillants.

L'éclairage fut fourni d'abord par un bec de gaz réglé à volonté par suite d'un dispositif spécial, entouré de volets en bois reflétant la lumière sur les murailles et le plafond, puis par une lampe à huile posée sur une table à l'entrée du salon voisin, ou encore par un bouquet de lampes électriques disposées dans un réflecteur en bois, à fond clos, à 0 m. 30 du plafond sur lequel se reflétait la lumière réglée à volonté.

Les instruments disposés dans une pièce voisine

(1) Conférence faite à la salle Lemoine de Paris, le 11 Février 1909, par M. le docteur Léon DEMONCHY, vice-président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, sur le rapport approuvé par l'Institut Général de Psychologie, rédigé par M. Jules COURTIER, chef des Travaux à l'Ecole des Hautes Etudes, secrétaire de l'Institut général de Psychologie.

communiquaient par des canalisations électriques et des tubes traversant les murailles.

En 1908, des séances eurent lieu chez M. Youriévitch.

Eusapia s'assied à l'un des petits bouts et les genoux entre les pieds de la table, sur laquelle elle place ses mains tenues par les pouces et ainsi contrôlées par une personne à sa droite, une autre à sa gauche, ses pieds reposant sur leurs pieds. Une chaine est formée entre les cinq ou six assistants, établissant ainsi un cercle de mains de la gauche à la droite du sujet sans interruption. Les coups frappés signifient : 2, non — 3, oui — 4, parlez — 5, moins de lumière.



Fig. 1.
Eusapia Palladino

A l'intérieur de la cabine sont disposés : un guéridon léger, des papiers ou des objets enfumés, une cuvette remplie de terre à modeler ou de mastic pour les empreintes, une cithare.

A gauche de la cabine on place, à un mètre de distance du sujet, un guéridon en bois de peuplier pesant 1 kil. 500, ayant trois pieds croisés et d'une hauteur de 0 m. 84.

On débute avec le maximum de lumière qu'on abaisse graduellement et l'on observe alors successivement des soulèvements de table, des gonflements et des agitations du rideau, des contacts, des déplacements d'objets dans la cabine, des formes, des sortes de membres noirs ou luminescents s'avançant hors de la cabine au voisinage d'Eusapia par les fentes du rideau, des points lumineux, des étincelles.

Un sténographe notait les paroles prononcées et les indications des phénomènes; un signal électrique marquait chaque minute sur le cylindre de Marey, et en repérant les graphiques et la sténographie on put avoir une interprétation exacte des séances.

I

PREMIÈRE PARTIE : Recherches
Les phénomènes.

A. L'étude des PHÉNOMÈNES MÉCANIQUES a porté sur les points suivants :

1° *Coups frappés.* — Produits le plus souvent après un simulacre d'Eusapia, contrôlée à différentes séances par MM. d'Arsonval, G. Ballet, Courtier, Youriévitch, Debierne, Ch. Richet, Perrin, Charpentier, Ochorowicz, Bergson M. et Mme Curie (1); ils se reproduisent dans la table, tantôt forts, tantôt faibles, 2 ou 3 secondes après le simulacre fait par Eusapia et parfois aussi par l'un des assistants. Par exemple : Eusapia frappera des coups en l'air, ou sur l'épaule d'assistants, ou grattera la main de l'un d'eux, ou de la tête fera mine de battre la table par trois fois, et ce sera parfois sur la demande des contrôleurs et à distance : les coups se-

(1) On sait que le Dr d'Arsonval est professeur au Collège de France; MM. Gilbert Ballet, Ch. Richet, Perrin, Bergson, Mme Curie sont professeurs à l'Université de Paris, où enseignait aussi le regretté M. Curie; M. Charpentier est professeur au Lycée de Nancy, M. Debierne est chef de Travaux à la Sorbonne, M. Youriévitch, secrétaire de l'ambassade russe à Paris, est secrétaire général de l'Institut G. Ps.

ront entendus en nombre égal dans la cabine ou dans la table; E. donnera un coup de poing sur le plateau

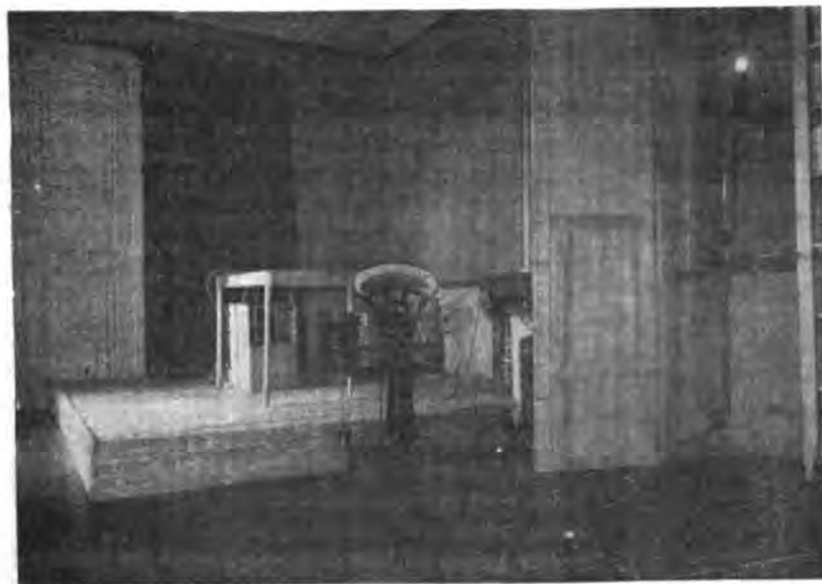
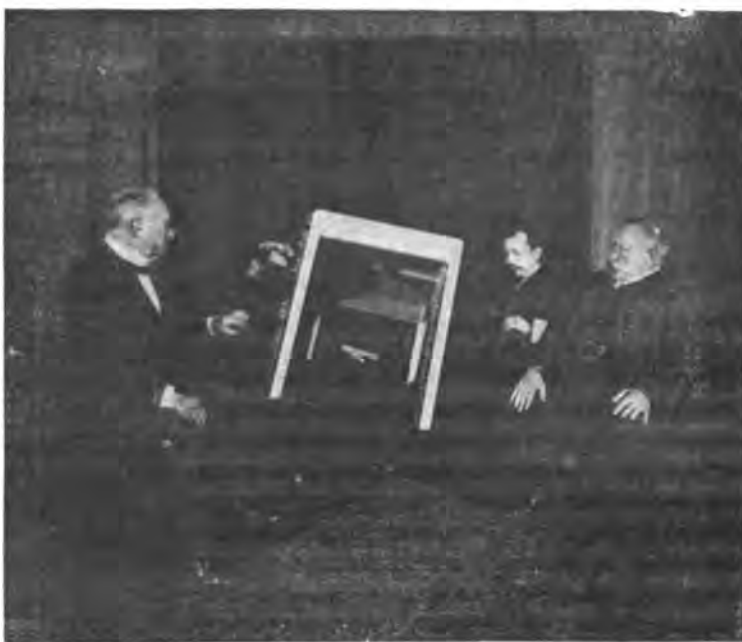


Fig. 2.
La bascule enregistrant les variations de pression de la table.

de la table, un assistant sentira sous sa main un coup frappé dans la table; de légers coups donnés par E. dans le dos de M. Ballet seront répétés en nombre égal sous la main de M. d'Arsonval, posée sur le guéridon placé à un mètre de distance à gauche du sujet. Un assistant frappera trois coups sur la table, la grattera, la griffera : le même nombre et le même genre de bruits seront reproduits dans la table. Et si la localisation des bruits peut être sujette à erreur, il est exact de dire que les coups sont accompagnés de trépidation dans le plateau de la table.



DEBIERNE BRANLY YOURIÉVITCH O HOROWICZ

Fig. 3.
Une lévitation complète de la table.

2° *Mouvements et soulèvements de la table.*

a) *Partiels.* — E. remue les mains et touche à la table : mouvements latéraux de la table. E. fait le geste de tirer la table à elle; la table s'avance; E. croise les mains sur sa poitrine : les pieds 1 et 2 de la table se soulèvent; E. a les mains sur ses genoux : soulèvement de trois pieds; M. Youriévitch se met à genoux sur la table face au rideau : soulèvement des pieds 1 et 2; à la demande d'Eusapia, Mme la comtesse de Gramont s'assied sur le petit côté opposé à E. : soulèvement des deux pieds de ce même côté, un pied se brise en retombant.

b) *Complets.* — Les deux mains, les pieds et les genoux d'Eusapia étant contrôlés, la table est soulevée brusquement des quatre pieds, puis des deux et des quatre pieds; E. serre les poings, les tend vers la table : soulèvement des quatre pieds, cinq fois de suite, cinq coups sont ainsi frappés; soulèvement des quatre pieds, chaque main d'E. étant sur la tête d'un assistant; soulèvement des quatre pieds à 0 m. 30 du sol pendant sept secondes, une main d'E. sur la table, une bougie allumée sous la table; soulèvement des quatre pieds à 0 m. 25 de hauteur pendant quatre secondes, M. Curie seul a la main sur la table, la main d'E. étant dessus la sienne; soulèvement des quatre pieds, M. Curie ayant une main sur les genoux d'E.; une main d'E. sur la table, l'autre sur la main de M. Curie, ses pieds attachés à la chaise sur laquelle elle

est assise : soulèvement de deux et de quatre pieds ; 10 kilogrammes sont mis sur la table, contrôle absolu des pieds, mains et genoux d'E. : soulèvement des quatre pieds ; personne, ni E., ne touche à la table, contrôle absolu d'E. : soulèvement des quatre pieds.

Tous les assistants sont levés et forment la chaîne.

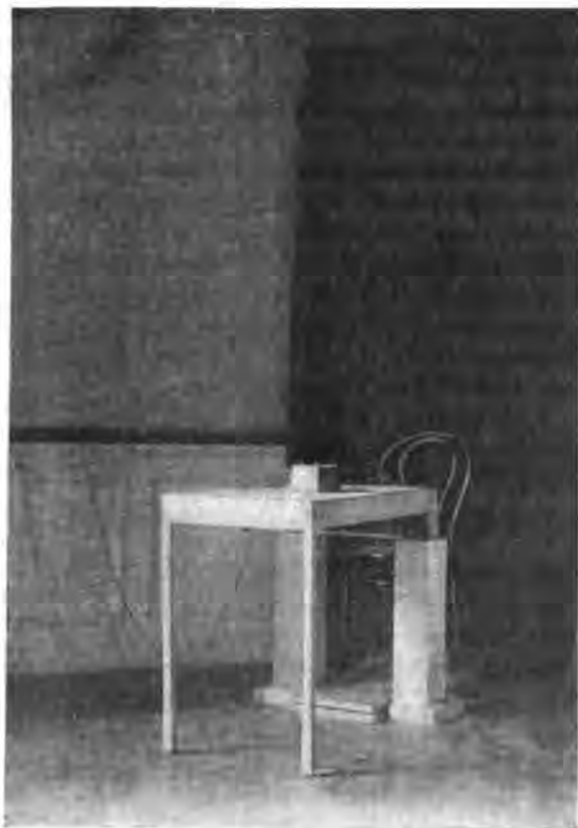


Fig. 4.
Les gaines enferment les pieds de la table du côté du médium.

M. le comte de Gramont tient les deux jambes d'E. debout sur la balance de Marey ; les deux mains d'E. sont contrôlées : soulèvement des quatre pieds, si haut qu'ils sortent presque des gaines qui les entourent. Au deuxième soulèvement total, on dit : « Plus haut, hors des gaines. » La table monte très haut et retombe en dehors des gaines. Lors d'un autre soulèvement total, tout le monde debout, la table est soulevée à 0 m. 50 du parquet : on demande de casser la table : un pied est cassé ; oscillations rythmées de la table complètement soulevée, lorsqu'on compte à haute voix les secondes.

Certains *dispositifs expérimentaux de contrôle et de mesure* ont été assurés pour enregistrer les soulèvements de la table qui s'inscrivaient sous forme de graphiques par le moyen de contacts électriques disposés sous chacun des pieds de la table. Un pied posé sous la table aurait empêché le fonctionnement des signaux. On était donc sûr, *chaque fois que les signaux des quatre pieds fonctionnaient ensemble* que le soulèvement était réellement effectué *sans aucun contact sous les pieds de la table* (Fig. 5 et 5 *bis*).

De plus, la chaise d'Eusapia reposait sur une balance dite de Marey, et plus tard on utilisa une balance romaine enregistrante. On obtenait ainsi des graphiques pour ces divers dispositifs de contrôle. Or, il en résulte que tout se passait, tant au cas d'*augmentation* qu'en celui *de diminution* de pression, comme si le *point d'appui de la force était sur le sujet lui-même*, résultat important, conforme aux lois de la mécanique.

E. assise, contrôlée, sa chaise tenue, dit qu'elle veut diminuer son poids : enregistrement d'une diminution de poids.

Une autre fois on constata une augmentation de poids pour le déplacement et le soulèvement du guéridon remué sans contact apparent.

Des gaines en bois disposées autour des pieds de la table furent reliées par une traverse, de telle sorte que les pieds et les genoux d'E. ne pouvaient venir en contact avec la table. Le synchronisme des soulèvements des quatre pieds fut plus remarquable et plus parfaites que sans ces gaines jambières.

Le plateau de la table fut rendu mobile : soulèvement de la table sans que le plateau sortît de son emboîtement. Une petite table à plateau mobile fut placée sur la plus grande table : E. approche sa tête, le plateau mobile est soulevé, la main de Mme Curie se trouvant entre cette table et la tête d'Eusapia.

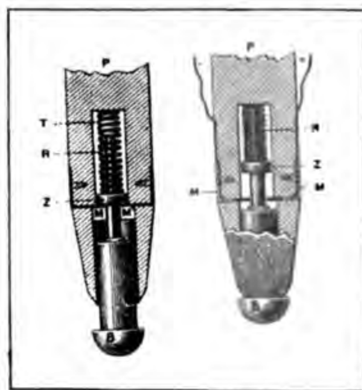


Fig. 5.
Dispositif placé à chaque pied de la tabl .

3° *Le rideau de la cabine et la robe du sujet.*

Le rideau en laine noire et assez léger ; après plusieurs soulèvements de la table, il commence à gonfler sur les paroles d'E. : « Vieni. Vieni ». La partie gonflée oppose une résistance. Sa robe aussi se gonfle, au

point que M. Curie se demande si on ne pourrait pas canaliser pour ainsi dire la force émanant d'Eusapia dans des tubes de lainage noir. Un dispositif imaginé par M. Curie, composé d'étoffe noire et de cadres en bois, fut apporté à une séance suivante. Critiqué par Eusapia, il fut secoué fortement et finalement démoli. E. était contrôlée par M. Curie à gauche, M. Richet à droite, et ses deux pieds par M. Youriévitch.

4° *Mouvements et translations des objets placés dans la cabine.*

Des soucoupes en porcelaine, de petites boîtes en bois recouvertes de noir de fumée, une cithare, un violon, placés dans la cabine sont touchés, transportés sur la table, projetés sur le sol; de même la cithare résonne comme pincée par une main. Un bassin de terre glaise pesant 7 kilogrammes, de 0 m. 30 de long sur 0 m. 24 de large, est apporté sur la table et le tabouret sur lequel reposait cette terre glaise fut hissé sur l'épaule de M. Curie.

De plus, certains objets furent brisés : un crayon; un tube en caoutchouc reliant la balance de Marey à un tambour enregistreur, le fut à 0 m. 45 d'Eusapia; enfin une latte en bois servant à amener une palette en fer destinée à contrôler le souffle froid qui se dégage d'une cicatrice, d'une ancienne blessure au crâne d'Eusapia. E. regardait ceci d'un mauvais œil. La latte fut à plusieurs reprises saisie et transportée dans le cabinet. Enfin à un moment où M. Courtier la tenait serrée dans sa main, et posée derrière la chaise d'E., la latte fut tirée avec violence par le bout opposé puis brisée dans la main de M. Courtier. Eusapia déclara qu'elle était brisée en trois morceaux, ce qui fut reconnu exact, et cependant la latte étant derrière sa chaise; comment a-t-elle pu avoir connaissance du nombre des fragments?

5° *Translations et soulèvements des guéridons. Leurs variations apparentes de poids.*

Un guéridon en bois à trois pieds situé à un mètre de distance d'Eusapia, et relié à un appareil enregistreur, s'approcha et se recula à l'ordre d'E.; même il fut repoussé et jeté contre le mur, les pieds d'E. étant attachés par des lacets aux pieds de sa chaise, et ses poignets attachés à ceux des contrôleurs. Il est soulevé à hauteur des épaules de M. Curie, retourné les pieds en l'air puis posé plateau contre plateau sur la table. M. Curie s'étonne de la précision de son ascension. « Il a fait une jolie courbe en venant se poser sur la table, mais il ne m'a pas touché du tout. » (Fig. 23).

On observa aussi des variations de poids du guéridon. Il est comme cloué au sol : « Sois léger », dit Eusapia, et il est soulevé sans effort. Il est même soulevé en une autre occasion, malgré les assistants qui lui opposent une pression contraire évaluée à 3 kilogrammes environ.

6° *Les contacts sur les assistants.*

Au voisinage de la cabine, les assistants ressentent des attouchements, aux bras, au corps, à la figure, comme si c'étaient des commencements de doigts, de mains. Les épaules sont saisies. On est comme pincé avec des ongles, le contact est douloureux; les mains se dérobent et tirent les cheveux, les oreilles, défont les nœuds de vravate, retirent les chaises sur lesquelles on est assis, agissent parfois jusqu'en haut de la fente médiane du rideau. Parfois il y a double contact, deux assistants sont touchés au même moment, ou le même sur deux parties différentes du corps.

B. Les phénomènes lumineux.

1° *Les lueurs* bleuâtres, phosphorescentes, apparaissent et disparaissent tour à tour sur le front d'E., sur son côté droit, sur le fond noir du rideau, sur la table.



Fig. 6.
Graphique du soulèvement simultané des quatre pieds de la table.

E. est couchée dans la cabine sur une chaise-longue, à laquelle elle est liée des pieds à la tête, et ses manches agrafées sur son étoffe. M. Courtier, assis à l'intérieur de la cabine au pied de la chaise-longue, annonce des lueurs montant du milieu du corps d'E. et se dirigeant vers la fente médiane : les assistants disent apercevoir une lueur, une sorte de main.

2° *Les étincelles et les points brillants.* — Une sorte d'étincelle de rupture, mais plus large, plus étalée, rosée, est observée dans la gaine des pieds de la table; deux points lumineux très brillants apparaissent au-dessus de la tête d'E. D'une machine électrique placée à deux mètres en face d'Eusapia, on tire trois étincelles; trois points lumineux, imitant les étincelles électriques et accompagnés de leur bruit

sec si particulier, sont vus successivement à la hauteur de la tête d'Eusapia, qui prétend s'être approprié et avoir rendu l'électricité. E. tire des étincelles des mains, des cheveux, de la tête des assistants. Certains points lumineux sont examinés de très près par M. Jarry-Desloges qui en fait la description suivante : « Le point brillant éclaire comme des anneaux nébuleux sur sa gauche, mais ces nébulosités paraissent s'arrêter brusquement à la partie inférieure sur une même ligne, comme si le point était placé sur un support opaque. »

3° *Formes diverses.* — Des formes de mains, de doigts lumineux, se présentent à la vue en même temps qu'elles sont rendues sensibles par des contacts.

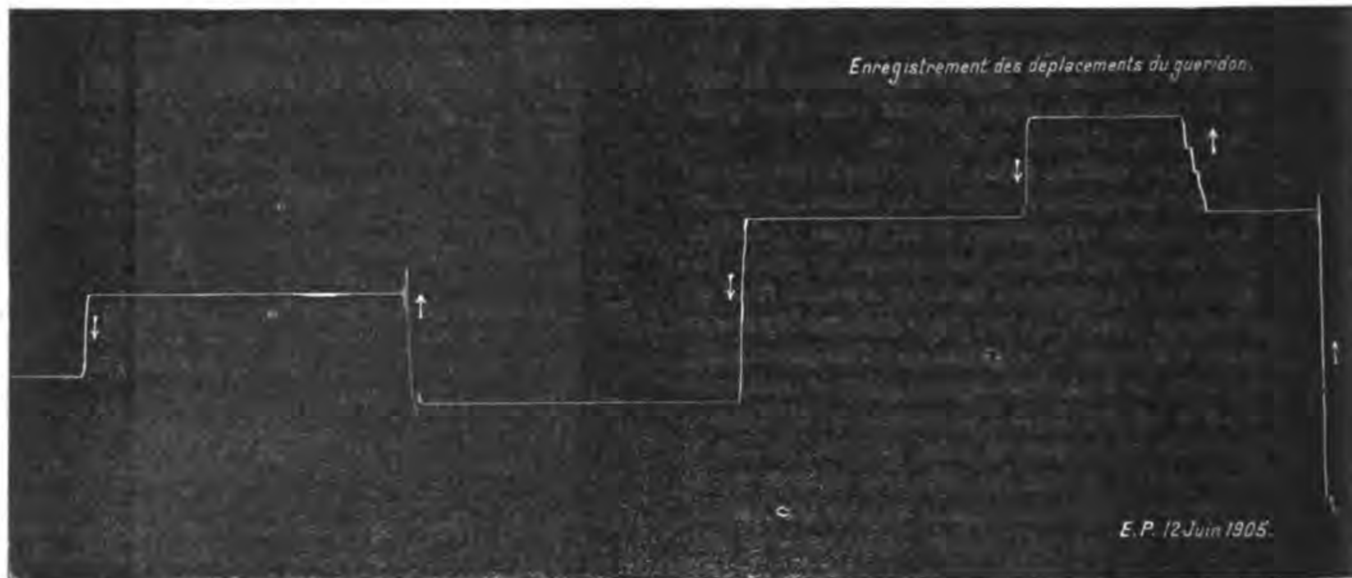


Fig. 7.

Parfois ces formes sont comme des membres noirs, comme des silhouettes. Une fois même, Eusapia étant liée sur la chaise-longue dans la cabine, on vit à la fente du rideau comme une tête obscure et un buste d'homme recouverts de linges blancs. (*Voir fig.* 8).

II

Le sujet.

RECHERCHES PSYCHO-PHYSIOLOGIQUES

Les recherches psycho-physiologiques faites sur Eusapia ont concerné sa mémoire des chiffres, des mots, des formes, des couleurs ; certaines expériences d'illusions d'optique, de calcul mental, d'association d'idées, de raisonnement ; ses temps de réaction ; sa force au dynamomètre, etc. Voici les deux choses les plus intéressantes à noter : sur sa sensibilité à distance, les résultats ont été tout à fait défectueux, et quant à sa force dynamométrique, la chute en a toujours été instantanée, rappelant ainsi les chutes brusques de la table sur le sol après qu'elle en a été soulevée.

En séance, Eusapia prétend que la force de la volonté du médium produit les phénomènes. Elle exige des assistants un concours actif, la concentration de leur volonté, leur vouloir d'attirer le rideau, de soulever la table, etc., etc. ; elle annoncera à l'avance le phénomène à produire, elle montre une grande activité volontaire : contraction de ses muscles ; ses impressions d'avant la séance en retentissant sur les phénomènes prouvent l'intervention de sa propre idéation. On peut croire à une certaine sensibilité à distance : appréciation de la dureté de la glaise, du nombre des morceaux de la latte brisée ; elle se plaint qu'on touche les objets, qu'on coupe les fluides. La musique l'impressionne défavorablement. La chaîne, les dispositions morales des assistants, l'éclairage ont une influence sur elle. Elle présente de l'amnésie, un état d'hypnose variable : on la suppose en trance et elle entre en conversation avec les assistants ; de l'hyperesthésie, soit localisée, soit généralisée, et souvent persistant après les séances. Les contacts lui sont alors pénibles, comme des brûlures, dit-elle.

Au point de vue physiologique on a enregistré sa circulation radiale, son pouls capillaire, sa respiration qui est supérieure de deux respirations à la moyenne, chez les femmes de son âge, sa température. L'analyse de son urine décèle la présence d'une quantité assez grande de glucose.

III

Exploration du milieu physique au voisinage du sujet

En troisième lieu on a voulu voir quelle pouvait être l'action d'Eusapia sur les instruments de physique, et on a fait des expériences sur la pesanteur, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, le milieu chimique en son voisinage pendant les séances.

Pesanteur. — Une petite balance enregistrante construite par M. Youriévitch pouvait être protégée par un cadre en bois ou par des boites à parois de toile ou de bois. Eusapia levant et abaissant alternativement à droite ou à gauche du plateau ses mains étendues, la paume en bas put agir sans qu'on pût constater de fraude, mais seulement après l'enlèvement de toute garniture protectrice.

La balance romaine : Eusapia a les pieds et les mains contrôlés, un pan de sa robe est placé sur le plateau de la bascule : l'index marque, 1 kil. 500. La chaîne est formée, l'index marque, 3, puis 7, puis 10 kilos, et va heurter le butoir au fond de sa course.

Un pèse-lettres, dont le plateau avait été remplacé par un couvercle creux de boîte en carton sur lequel est tendue une mince feuille de papier est emboîté entre des parois en bois. Les essais d'E. pour le faire mouvoir furent infructueux, sauf une fois, — les mains d'E. étaient tenues par M. Debierne — mais cette fois on entendit un bruit sur le disque de papier de l'appareil.

Un pèse-cocon, sensible au centigramme fut enfermé entre quatre parois en verre. Il fallut retirer les quatre parois pour qu'Eusapia parvînt à l'abaisser à plusieurs reprises sans contact apparent, en étendant ses mains à droite et à gauche et en faisant le geste d'abaisser le plateau, malgré un foulard de soie qui fut placé devant son nez et sa bouche et maintenu par la main de M. Youriévitch, pour éviter que son souffle n'abaissât le pèse-cocon si sensible. Pour déceler tout contact, on recouvrit de noir de fumée le plateau, le fléau, et l'index du pèse-cocon. Eusapia ne put désormais agir à distance sur cet instrument.

Un dispositif manométrique composé d'une planchette reposant sur des ampoules en caoutchouc reliées à un enregistreur fut imaginé par M. Courtier. Des expériences furent faites dont il sera parlé plus tard.

Electricité, magnétisme, chaleur. — A distance, Eusapia parvint à décharger trois électroscopes de constructions différentes, mais on ne put constater aucune charge de l'électroscope sous l'influence du souffle froid sorti de la cicatrice du crâne. On ne put observer aucun phénomène d'ionisation. Un électroscope dont la palette d'influence était à l'intérieur d'une armoire dans la cabine à gauche, et à 0 m. 50 de la chaise d'Eusapia, n'annonça aucune variation remarquable pendant une séance. D'autres expériences faites en vue de déterminer si les efforts musculaires d'E. étaient accompagnés de phénomènes thermiques anormaux ou de production d'un champ magnétique, restèrent sans résultat.

Ondes sonores. — Un verre placé en pleine lumière entre ses mains à une distance de 3 millimètres se met à vibrer sans contact apparent, comme si l'on reposait un doigt mouillé sur son bord ; puis suivant le rythme de ses mains qui s'étaient mises à trembler



Fig. 8.

d'une façon saccadée, il glissa en avant et en arrière, tomba sur la table et se brisa.

L'examen du *milieu chimique* fut négatif. Le dosage de l'air ne montra rien d'anormal.

DEUXIÈME PARTIE

Les Considerations critiques

Les enregistrements par les appareils écartent sans aucun doute les illusions passagères ou de nature hallucinatoire dont on aurait pu accuser les assistants. Mais de quelle nature sont ces phénomènes? Les lois semblent être contredites, les faits être sans cause connue. Mais aujourd'hui le Surnaturel en est banni et les Savants ne dédaignent plus ces recherches ; ils s'efforcent d'étudier ces phénomènes pour les relier.

s'ils sont réels, à des phénomènes déjà connus, et les ranger dans le système des lois naturelles. Il faut se garder des hypothèses. Il faut donc avant tout *analyser d'une façon précise les conditions de contrôle et*



Fig. 9.
Le pèse-cocon et autres appareils.

d'observation des phénomènes et revenir à la critique sévère des faits contrôlés.

LE CONTROLE

La vue est sujette à des causes d'erreurs à cause de l'obscurité sans cesse grandissante, d'autant plus qu'Eusapia annonçant de plus en plus de l'hyperesthésie cutanée supporte de moins en moins l'étreinte des contrôleurs.

Puis le contrôleur ne contrôle que d'une main un seul côté du médium, l'autre main faisant partie de la chaîne.

Le contrôle des mains n'est bon que si l'on serre le pouce du médium, et en bonne lumière. Or, Eusapia agite sans cesse ses mains qui échappent souvent. De plus, le pouce échappant, Eusapia pose sa main sur la vôtre, parfois même la tapote, et entre deux contacts une main exceptionnellement agile peut exécuter des mouvements de grande amplitude. Encore moins bon est le contrôle à travers le rideau.

Le contrôle du pied et du genou est une autre difficulté pour le contrôleur. Eusapia pose son pied sur le sien ; la surveillance est bien précaire.

Enfin, l'opposition d'Eusapia à certains contrôles se manifesta un jour qu'on avait proposé de coudre deux rubans en coton de 0 m. 20 de longueur, d'une part aux manches des contrôleurs, et d'autre part aux siennes. Elle avait pourtant accepté à trois reprises différentes, puis elle déclara qu'elle ne l'acceptait plus, ayant vu, dit-elle, dans une maison d'aliénés, des folles attachées avec des liens semblables. Ce souvenir lui était insupportable.

L'OBSERVATION DES PHÉNOMÈNES

La même personne contrôle et observe, Eusapia ne supportant près d'elle personne en dehors de la chaîne, car dans ce cas les phénomènes se font rares : « pour un, cent souffrent », dit-elle. Ce double souci amène un état perpétuel de *division de l'attention*, qui se complique d'un continuel *état d'attente*, en face de phénomènes se présentant *tantôt ici, tantôt là* d'une manière *instantanée et fugitive*. Puis il y a aussi *état de surprise* qui retire à l'observateur son caractère de précision. Les phénomènes sont divers et complexes ; les contrôleurs doivent se renseigner à tout instant et mutuellement tant sur le contact que sur les phénomènes. Les causes de *distraction* sont nombreuses, conversation, coups, etc. L'état de *suggestibilité* est très grand et on est tenté de *compléter* un phénomène incomplètement perçu ; si l'on y joint les *émotions* ressenties, on voit combien on est loin

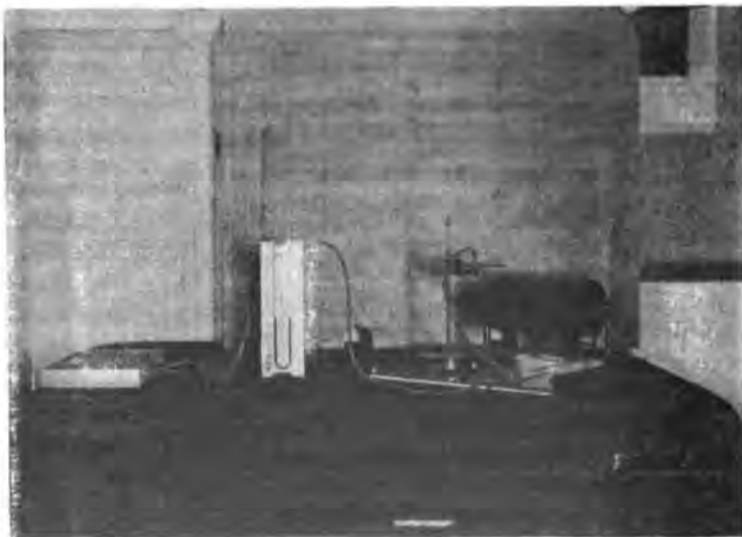


Fig. 10

des patientes expérimentations de laboratoire où tout est réglé et calculé d'avance, où un seul fait est observé à la fois dans l'attention et le silence.

LES SUPERCHERIES

Le cheveu. — Eusapia ne pouvant réussir à faire baisser le plateau du pèse-cocon après qu'il eut été couvert de noir de fumée, s'approcha un soir avant la séance d'un caoutchouc, et détournant la tête pour montrer qu'il ne s'agissait pas de son souffle, fit osciller à plusieurs reprises une des feuilles de la plante apparemment sans contacts, ses mains étant ouvertes à droite et à gauche d'une des larges feuilles, et répéta cette expérience à la séance suivante. Mais un éclairement favorable permit à un des assistants d'apercevoir distinctement un cheveu à l'aide duquel elle appuyait sur la large feuille. Un autre avait vu un cheveu pendre de la main d'Eusapia.

Avant une autre séance, elle s'exerça, à l'aide d'un cheveu blanc, à faire osciller le pèse-cocon et quelqu'un qui travaillait tout près de là, vit comme un rayon lumineux partant de l'extrémité de ses doigts; observant attentivement il s'aperçut que c'était un cheveu tendu entre les doigts du sujet et qui actionnait le plateau du pèse-cocon.

Le clou. — Le dispositif manométrique de M. J. Courtier dont nous avons parlé précédemment communiquait à un tube en U à l'intérieur duquel oscillait un liquide coloré sous une très légère pression de la planchette; ce tube était relié au tambour de Marey. La planchette était recouverte d'un papier enfumé. (*Voir la figure* 10.) Eusapia fut priée d'agir à distance et la lumière fut diminuée. Des mouvements dans le tube sont constatés, et une dernière fois Eusapia qui avançait ses mains pour agir à distance, dit qu'elle vient de toucher la tablette sans le vouloir. On examine la tablette dont la feuille de papier noirci porte quelques traces légères semblables à une trace légère que produit volontairement l'ongle d'un assistant qui fait agir ainsi le manomètre. M. Courtier s'assied à la droite d'Eusapia restée à la table et lui tient la main droite. Un instant après, un petit clou de 6 à 7 millimètres de long (dit semence) a roulé sur le plateau de la table, comme s'il échappait de la main gauche d'Eusapia, qui a paru surprise; il n'était pas tombé de haut, et a paru être sorti de la main gauche d'Eusapia. La pointe laissait sur le papier enfumé des traces en pointillé analogues à certaines de celles qu'on avait remarquées.

Les soulèvements de table. — Dans la dernière période des séances, les forces d'Eusapia avaient paru diminuer. Lors d'une séance en dehors de l'Institut psychologique, les pieds de la table voisine d'Eusapia étant soulevés, M. Courtier exerça inutilement une forte pression sur la table. Le contrôleur de droite passant sa main sous la table rencontra le genou d'E. contre le rebord; il jugea qu'elle avait mis son pied droit sur son jarret gauche pour résister à la pression exercée sur la table.

La profondeur des cabines. — L'action d'Eusapia s'exerce facilement dans les cabines d'une profondeur de 0 m. 30, et sans vouloir rien préjuger, ne



Fig 11.

paraît pas dépasser la distance où ses mains pourraient atteindre.

La substitution des mains fut observée un jour d'une façon très nette par M. Courtier dans une séance en dehors de l'Institut Psychologique.

Les contacts et les apparitions. — Dans un cas d'apparition de tête suivie de contact de deux bras, la silhouette d'Eusapia se détacha et s'inclina dans la même direction; et Eusapia s'était vivement libérée de ses deux contrôles.

Les photographies ne sont prises que sur la demande d'Eusapia, à l'aide d'un appareil de l'invention de M. Courtier, pouvant donner des éclairs intenses sans fumée. Une seule photographie fut prise à l'improviste lors du soulèvement d'une table, et il semble que la paume de la main gauche d'Eusapia touche l'angle du plateau de la table qu'elle paraît relever, quatre doigts de sa main droite sont fortement appuyés près du bord opposé.

D'autres photographies prises de côté au moment du transport du petit guéridon hors de la cabine, montrent la similitude de position dans trois cas différents. Le petit guéridon est appuyé sur les cheveux du sujet. Peut-être même l'un des pieds du léger meuble est-il maintenu entre le col du corsage et le cou d'Eusapia. (Voir *fig.* 11 et 12.)

Eusapia ayant eu connaissance de ce cliché, ce petit guéridon ne fut plus transporté hors de la cabine.

Les empreintes. — Le voile des esprits. — Diverses observations montrent le peu de cas qu'il faut en faire et spécialement la grande ressemblance entre les deux moulages, l'un obtenu pendant la séance, l'autre demandé à Eusapia après la séance, quant aux dimensions et au volume de la main, et aux plis de la peau (articulation de l'annulaire). (Voir *fig.* 13.)

En comparant plusieurs moulages on avait remarqué qu'ils portaient des traces d'un tissu analogue, orné de ce qu'en terme de « modes » on appelle « des grilles ». Sur le tapis de M. Youriévitch, on découvrit un chiffon découpé en bandelettes portant des grilles qui étaient pareilles à celles des empreintes. (Voir *fig.* 14.)



Fig. 13



Fig. 12.

Etre trompé par un médium ne veut pas dire être trompé toujours. Cela doit rendre très circonspect. On fait tous ses efforts pour contrôler, mais comment contrôler avec certitude un prestidigitateur, même attaché à sa chaise? De plus, les médiums surexcités par la séance et la fatigue peuvent se laisser aller à de certains penchants, surtout lorsqu'ils sont suggestionnés par l'assemblée elle-même. Enfin, ils vieillissent, perdent de leur pouvoir et ne peuvent s'y résigner. Ils sont pauvres. Il faut plus les plaindre que les blâmer, et essayer de leur épargner, dans la mesure du possible, les tristesses d'une pénible vieillesse.

LES PHÉNOMÈNES CONSIDÉRÉS EN EUX-MÊMES

La table. — Une table de 7 kilos chargée de 10 kilos, fut en 1905 soulevée complètement à deux reprises, pendant plusieurs secondes, de même une autre fois, alors que les pieds de la table étaient engainés.

MM. Courtier et Youriévitch se sont exercés à un

pareil soulèvement, tantôt d'une seule main, tantôt avec les deux mains, tantôt avec les pieds et les genoux sans le secours des mains, tantôt avec les pieds et les mains, et ont obtenu quelques succès. Mais Eusapia n'est pas une athlète, n'a ni la force ni la taille de MM. Courtier ou Youriévitch, puis la sténographie rappelle qu'il n'y a pas eu contact, que les pieds et les genoux étaient contrôlés, que la table est restée en l'air un certain nombre de secondes, que le phénomène s'est produit tout le monde étant debout.

Les guéridons. — Le guéridon placé à la gauche d'E. et à un mètre de sa chaise, pouvait à la rigueur être tiré par un fil invisible, mais comment expliquer le recul? Et la lenteur du déplacement, et ses trajectoires; et la position du médium attachée par des cordons aux pieds de sa chaise et ses poignets liés à ceux des deux contrôleurs.

Un prestidigitateur est chez lui, avec son matériel à lui, et il exécute des tours prestes sur des objets minuscules et légers, ou dans le cas contraire à l'aide de machineries dissimulées. Rien de tout cela ici.

Conclusion du Rapport

1° Les déplacements (avancements ou reculs) et les soulèvements (partiels ou complets) de certains objets pesants (tables, guéridons), au voisinage d'Eusapia pendant les séances sont prouvés par les enregistrements.

2° Certains de ces mouvements semblent se produire au simple contact des mains ou des vêtements du sujet et même sans contact.

Pendant les soulèvements complets de la table devant laquelle il est assis, ou des guéridons placés à proximité de son corps, le sujet contracte, la plupart du temps, puissamment ses muscles. Mais on n'a pas constaté une action directe de ses efforts sur les objets ainsi soulevés, semblable à celle qu'exerceraient en pareil cas les autres hommes, c'est-à-dire qu'on n'a pas vu le sujet faire levier sur ces objets.

3° Le point d'appui de la force qui soulève, de diverses manières, ces objets, paraît résider sur le sujet lui-même, puisque les balances sur lesquelles on l'a placé ont marqué des augmentations ou des diminutions de pression conformes aux lois de la mécanique, pendant les soulèvements.

4° Il semble que le sujet décharge à distance les électroscopes.

5° Il semble qu'il produit à distance dans les objets des vibrations moléculaires (coups frappés, vibrations sonores).

6° On constate dans son voisinage, au cours des séances, des phénomènes lumineux, dont les causes restent à déterminer. Certains de ces phénomènes ont présenté l'apparence d'étincelles électriques.

7° Signalons aussi la vision de formes d'apparence humaine et les sensations de contact éprouvées par les assistants, en rappelant que la fraude a été constatée pour quelques manifestations de ce genre.

8° Eusapia, en cours de séance, entre dans un état second à niveau variable. Elle accuse de l'hyperesthésie cutanée pendant une grande partie des séances et plus ou moins longtemps après. Elle accuse une amnésie partielle des phénomènes des séances.

9° L'idéation et la volonté du sujet ont une action sur la nature et la marche des phénomènes.

10° Les assistants sont victimes de fraudes dont on ne peut limiter exactement l'étendue.

(M. Courtier veut dire par là que si des fraudes ont été constatées on ne prétend pas avoir constaté toutes les fraudes, mais aussi qu'on ne prétend nullement que tout ait été fraude.)

Les correctifs sont employés par la plus élémentaire des prudences. Des fraudes empêchent d'être plus affirmatifs, et l'on n'a qu'une hâte, c'est de trouver des sujets loyaux qui veulent se soumettre à la

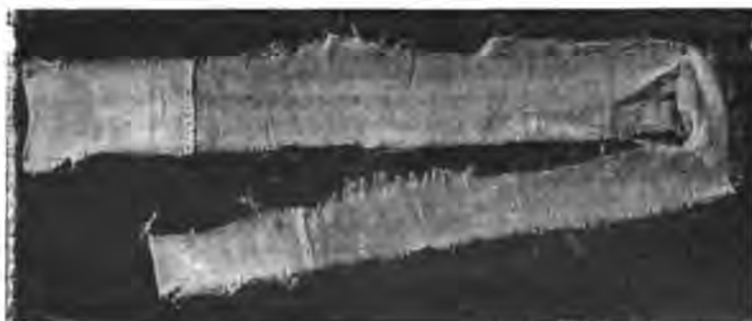


Fig. 14.

rigueur nécessaire des contrôles, sûrs de rencontrer la déférence à laquelle ils ont droit. On n'impose pas d'avance des conditions aux phénomènes. Une table de 10 kilos est soulevée par Eusapia qui, d'un autre côté, se sert d'un cheveu pour mouvoir une feuille ou un pèse-cocon. On peut penser qu'il y a des conditions spéciales encore inconnues dans un cas comme dans l'autre. On ne fait aucune hypothèse, on ne cherche aucune explication, le premier point est de bien constater les phénomènes.

Il faudrait avant de tenter des théories, pouvoir rattacher les faits nouveaux à des faits connus, en les rangeant dans le système des lois naturelles, puisque c'est en cela que consiste, en définitive, expliquer et comprendre.

Ici finit le Rapport de M. Courtier.

Mais avant de terminer, il me faut ajouter une chose.

Elle concerne les réflexions que M. S. Youriévitch m'a faites sur la difficulté énorme d'étudier de pareils phénomènes. Le sujet ne peut être examiné guère plus de deux fois par semaine, et pendant les quelques jours qui séparent les séances, il faut un travail de trois et quatre personnes travaillant jour et nuit pour préparer les instruments et disposer la salle dans des conditions favorables.

Les prix sont très élevés. D'abord le médium qu'il faut payer.

Ensuite, il est nécessaire d'avoir des mécaniciens spéciaux rompus aux travaux de construction des appareils de laboratoire. Ils doivent se tenir prêts à réparer, à modifier, à construire séance tenante et parfois de toutes pièces les instruments adaptés aux phénomènes qui se produisent.

De plus, un sténographe est présent : innovation nécessaire, utile et coûteuse.

En résumé les 43 séances ont coûté une somme supérieure à 25.000 francs.

M. Youriévitch est d'avis d'avoir des jeunes gens entraînés aux travaux de laboratoire, recevant un salaire fixe par an, qui seraient attachés à la personne du sujet à étudier, dans le seul but de contrôler les phénomènes divers qui pourraient se produire.

Il faut aussi que ceux qui apportent des fonds le fassent de bonne grâce, sans vouloir imposer leur présence aux expériences, qui ne comportent qu'un très petit nombre d'expérimentateurs, et en principe, toujours les mêmes.

De tous ces travaux, il ressort une conclusion importante : un grand pas en avant a été fait. Les phénomènes peuvent et doivent être enregistrés. Sans fausse honte les savants peuvent et doivent s'occuper de ces phénomènes. Ni dérision, ni ignorance, ni parti pris. Quant aux explications, les années qui viendront, en multipliant les expériences, en stimulant les expérimentateurs, et en provoquant les sujets, nous tiennent en réserve les réponses.

Dr Léon Demonchy
Vice-président de la S. U. E. P.

N. B. — Au cours de la conférence, le Dr L. Demonchy a fait passer 40 projections devant l'auditoire. Il a, en dehors du texte du rapport de M. Courtier, insisté sur ce point qu'Eusapia étant diabétique pouvait être, sans doute de ce fait, plus faible qu'auparavant, sans cependant pouvoir l'affirmer comme une certitude. De plus, il a décrit l'état spécial ressenti par les assistants au contact d'Eusapia, qui, très fine et très spirituelle, conquiert vite la sympathie de tous par un charme éminemment personnel (1).

(1) Le fascicule du *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, qui contiendra en entier le rapport de M. J. Courtier, sera mis en vente dans quelques jours, au prix de 3 francs. — *Note de la R.*



Dr JULIEN OCHOROWICZ

UN NOUVEAU PHÉNOMÈNE MÉDIUMNIQUE

(*Suite. — Voir le numéro de janvier.*)

VIII

LA PHYSIQUE DE LA PETITE STASIA

13 *janvier* 1909. — Je me suis occupé tout d'abord du démontage de l'appareil. Il suffisait, pour cela, de dévisser un petit écrou A, très soigneusement exécuté et qui tenait D admirablement les trois parties constituantes de la flèche (B, C, D), séparées dans la figure 3.

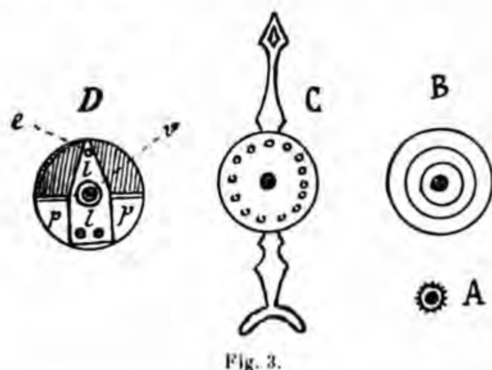


Fig. 3.

Après avoir dévissé l'écrou A, on pouvait ôter la rondelle plate B, ayant au milieu un trou, correspondant avec une trou semblable de la flèche C. Tous les deux laissent passer la vis *v*, fixée au centre de la boîte ronde et plate D, partie principale du mécanisme. C'est cette boîte qui, lorsque l'appareil est monté, forme le disque du dessous, tournant à droite et à gauche et à l'aide duquel s'effectue le réglage.

Sa moitié inférieure est remplie par le demi-disque *pp*, soudé à la boite et servant de poids additionnel. Sur ce demi-disque est fixée, par sa partie inférieure et d'une façon également immobile, une lame *ll*, plus large en bas qu'en haut, dont le bout supérieur porte le bouton *e*.

Lorsqu'on tourne D, ce bouton entre successivement dans les douze petits trous de la flèche C. L'enfoncement du bouton dans les trous produit cette sensation d'obstacle que l'on ressent en tournant D, et assure la stabilité du réglage.

Pour monter l'appareil, il faut mettre D sous C, B sur C, et visser l'écrou A. Ce dernier ne doit pas être serré trop fortement ni trop légèrement. Dans le premier cas, le mécanisme ne bougera pas; dans le second, le bouton *e* n'entrera pas dans les petits trous ronds de la flèche C, et le réglage pourrait se déranger pendant le mouvement rotatoire. Une fois arrêté, l'écrou ne bouge plus.

Après avoir examiné tout cela, et comparant les moyens employés par le médium avec la nature du mécanisme que je viens de décrire, j'ai eu l'impression que, non seulement je ne comprends pas mieux le phénomène, mais que je ne le comprends plus du tout.

Réfléchissons seulement! Le médium, ou plutôt son double (car le médium peut rester immobile), tient ses doigts à distance et au-dessus de la rondelle B. Il exécute un mouvement rotatoire plus ou moins prolongé, et ce mouvement éthérique, impalpable, suffit pour déplacer la boite D à travers la rondelle B, mobile, et la rondelle C, immobile!

Pourquoi la rondelle B, plus proche, immédiatement influencée et beaucoup plus facile à tourner, ne tourne-t-elle pas, tandis que la boîte D, plus lourde, plus éloignée, moins mobile et recouverte de deux autres, tourne-t-elle?

Et si, les explications de la somnambule étant inexactes, l'action médianique du double ne s'exerce pas à distance, mais directement, avec ses mains, sur le disque régulateur, comment ce fantôme éthérique a-t-il pu deviner le truc, inconnu au médium à l'état normal, au médium à l'état somnambulique, et, relativement, dans ses détails, à moi-même? Comment, après avoir deviné le truc, une main éthérique, invisible et sans consistance pouvait-elle exécuter ce mouvement délicat, sans frottement et sans point d'appui pour le reste?...

En cherchant des analogies dans le monde physique, tant soit peu rapprochées, on n'en trouve qu'une seule, celle de l'aimant. Supposons que la rondelle-boîte D représente un aimant, polarisé en deux points à droite et à gauche. En approchant un autre aimant, très fort (vu le frottement qu'il faut vaincre), en opposition exactement hétéronome et en tournant très attentivement, on pourra dépla-

cer l'autre à travers les deux rondelles interposées, pourvu qu'elles soient en métal non magnétique, et à condition que toute la flèche soit d'abord immobilisée ; car, autrement, elle tournera avec.

Rien de semblable ici. Les métaux sont de même nature ; les mains de la petite Stasia n'ont pas de propriétés magnétiques ; la flèche est mobile, et, en conséquence, il faut admettre une force inconnue à la force physique et intelligente, puisqu'elle tourne un corps matériel et qu'elle le tourne intelligemment, qui *choisit* son point d'attache, et pour laquelle les principes de la mécanique et les obstacles matériels, du moins à une certaine distance et dans certaines conditions, semblent ne pas exister. Une pareille « force inconnue », dirigeable à volonté, est-elle possible?

Il ne s'agit pas de savoir si elle est possible, il s'agit de vérifier son existence et de déterminer sa nature. Or, elle existe, puisqu'elle agit et puisque cette action ne se laisse pas déduire d'une autre force connue. Je puis expérimenter avec elle, autant que je veux. Dans certaines conditions, elle se manifeste ; dans certaines autres, elle ne se manifeste pas. Elle présente divers degrés d'intensité ou de précision dans son action, qui, eux aussi, dépendent de certaines circonstances. C'est tout ce qu'il faut pour constituer une force naturelle inconnue, capable d'être étudiée.

Et quant à la contradiction avec les lois mécaniques, elle peut n'être qu'apparente ou bien elle peut provenir d'autres lois mécaniques, que nous ne connaissons pas encore et qui élargiront notre savoir. En un mot, l'interprétaion de la nature de cette force peut être erronée, mais les faits restent ; et. par conséquent, l'existence d'une force nouvelle ou d'un ensemble d'agents inconnus ne se laisse pas réfuter par des paroles, plus ou moins éloquentes, plus ou moins conformes à l'état actuel de la science, et qui voudraient nous faire croire à l' « impossibilité du phénomène ».

Poursuivons donc notre étude.

Pour changer un peu les conditions, je ne préviens pas le médium, comme d'habitude, du jour et de l'heure de la séance ; je l'invite à l'improviste. Il est très content, car on vient de m'envoyer un « polyphone » (boîte à musique). Jusqu'à ce moment, nous étions obligés de nous passer de musique, qui influe toujours favorablement sur les phénomènes, et la petite Stasia l'aime énormément. A peine endormi, le médium manifeste sa joie, il saute et danse gaiement.

Plusieurs « apports » sont effectués, dans des conditions plus originales que d'habitude, puis nous passons à une expérience qui devait compléter celles d'hier.

Il s'agissait d'arrêter une grande pendule véritable, sans ouvrir sa boîte, fermée par des verres. Cette pendule se remonte tous les quinze jours et elle ne s'est jamais arrêtée depuis une dizaine d'années.

Une expérience analogue a déjà été tentée par moi avec Eusapia Paladino, en 1893, à Varsovie. Il s'agissait alors de mettre en mouvement une balance très sensible, enfermée dans une cage vitrée. Malgré que le médium demandât que les portes de cette cage restent entr'ouvertes, l'expérience, répétée à deux ou trois reprises et pendant plusieurs heures, n'a donné qu'un résultat douteux et sans importance. Aujourd'hui, il était question d'arrêter un balancier lourd et qui marche. Son disque, en cuivre ciselé et doré, possède un diamètre de 115 m/m. La porte vitrée qui le laisse visible est fermée. Les deux côtés également. Le médium (en somnambulisme) appuie sa main gauche sur la muraille, en tenant sa main droite sur le verre de devant. Au bout d'une minute, le balancier ralentit momentanément sa marche, mais ne s'arrête pas. — Il y a trop de lumière, dit le médium. Permettez-moi d'exécuter l'expérience, la première fois, avec moins de lumière ; ensuite, on pourra la refaire avec une lumière normale.

On transporte la lampe à incandescence dans l'autre pièce, dont la porte reste grande ouverte. La lumière est encore suffisante pour tout voir dans la chambre et pour suivre les oscillations de la pendule. Deux minutes après, et dans les mêmes conditions, le balancier ralentit sa marche pour de bon et *s'arrête*.

Le médium est très fatigué. Ses jambes sont tremblantes, mais l'épuisement passe vite. Il manifeste vivement sa joie d'avoir réussi. A un moment donné, croyant que la vitre latérale, à droite, laisse passer encore trop de lumière, j'ai voulu la couvrir avec ma main droite, pour jeter un peu plus d'ombre sur le disque du balancier.

— Ne faites pas cela, dit alors le médium. C'est la petite Stasia qui tient là sa main droite. Vous lui avez interrompu l'action. La lumière est bonne.

— C'est donc toujours la petite qui fait tout?

— Oui. Elle tenait ses mains fluidiques des deux côtés de la boîte et elle agissait à travers les vitres, en faisant des mouvements d'arrêt qui ralentissaient, comme vous l'avez vu, les oscillations du balancier.

— Ses mains ne sont pas entrées à l'intérieur?

— Non. Elles ne pourraient pas y entrer.

— Comment donc! Ne passe-t-elle pas tout entière à travers une porte fermée?

— A travers les *fentes* d'une porte fermée ; pas

autrement. Elle ne peut pas passer par le bois, le mur ou le verre.

Cette explication est à rapprocher des expériences qui ont été faites par M. Branly et le docteur Gustave Le Bon, et qui prouvent que, lorsque le récepteur des ondes hertziennes est enfermé hermétiquement, il n'y a pas d'action; mais que la moindre fente suffit pour la rendre efficace.

Comparaison n'est pas raison; mais là où tous les points d'appui manquent, aucune analogie n'est à dédaigner.

— Et comment passe-t-elle à travers une fente?

— Elle s'allonge en se rendant très mince. N'oublie pas qu'elle n'est qu'une vapeur, une sorte d'air...

— Et lorsqu'elle transporte un objet avec?

— Elle le rend également plus grand et plus raréfié. C'est pour cela que, quelquefois, quand je vois la petite arriver avec un objet, je te dis qu'il est très long et blanchâtre et tu m'accuses d'inexactitude, en voyant ensuite tomber une clef. Et cependant, je ne mens pas; tu sais que je ne mens jamais; je dis ce que je vois : elle était longue et blanche, cette clef, lorsqu'elle la tenait dans ses mains, mais alors elle était, pour vous, invisible, comme la petite elle-même. Et, quand elle laisse tomber l'objet, cet objet se raccourcit, se condense et prend la couleur qui lui est propre. *C'est pour cela que les apports sont si souvent chauds, quelquefois même très chauds.* Pas toujours et pas tous les objets. Un objet qui n'a pas traversé les portes fermées peut rester froid, mais pour qu'il puisse passer à travers les fentes, il faut qu'il soit d'abord raréfié et ensuite de nouveau condensé, et *alors le frottement de ses particules, qui se resserrent, produit la chaleur.*

— Et, cependant, nous avons eu des apports d'un livre et d'une boîte, à travers une porte fermée, et ces objets n'étaient pas plus chauds que d'habitude?...

— Oui, le papier, le cuir, le bois ne s'échaufferont pas sensiblement, mais les objets en métal...

— Pourquoi?

— Parce qu'ils sont plus durs, plus denses. Les particules du bois, par exemple, sont moins serrées, et, par conséquent, produisent moins de chaleur, tandis que la différence entre un couteau raréfié et un couteau réel est beaucoup plus grande.

— Et quand il s'agit d'un transport dans l'air libre, l'objet reste sans changement?

— Oui, dans l'obscurité.

— Mais s'il y avait de la lumière, je pourrais le voir en l'air, dans tout son trajet?

— Non, car pour le transporter en pleine lumière, il faut le vaporiser — autrement, il n'ira pas loin.

— Et comment une main, qui n'est qu'une sorte de vapeur, peut-elle soutenir un objet quelconque?

— Elle se condense momentanément pour présenter une surface résistante.

— Tu dis cependant que ce ne sont pas les mains de la petite qui ont arrêté la pendule?

— Pas directement, car elles ne pouvaient pas entrer dedans.

En un mot, d'après la somnambule, instruite par la petite Stasia, l'arrêt de la pendule (à travers les vitres), comme le réglage de la flèche magique, sont dus non pas à l'action directe de ses mains éthériques, mais à une force inconnue qui s'en dégage, qui les dépasse en action, *et qui peut se concentrer sur un point volontairement choisi.* Les mains éthériques elles-mêmes ne pouvaient pas y entrer et elles n'étaient pas assez condensées pour agir matériellement sur un objet pesant. « Si, par exemple, la petite Stasia — explique la somnambule — voulait pousser directement le disque du balancier, ce dernier passerait à travers sa main fermée, comme il passerait entre mes doigts écartés. »

Il va sans dire que ces remarques ne se réfèrent qu'au corps éthérique (« astral ») proprement dit, et non matérialisé par un emprunt des atomes du corps matériel du médium ou autrement. Ne voulant pas influer sur les idées spontanées (ou paraissant telles) de la somnambule, je me suis abstenu de toute discussion doctrinaire.

Et, cependant, l'occasion s'y prêtait, car juste avant cette séance, la sonnette électrique de la maison se mit à résonner, sans cause visible. Questionnée à ce sujet, la somnambule m'informe que c'est la petite Stasia, qui, *sachant* que la séance aura lieu, a voulu, de cette façon, exprimer son opinion qu'il serait temps de commencer. Elle pouvait donc *presser* un bouton de sonnerie.

Dans ces derniers jours, nous entendîmes souvent ces coups de sonnette, provoqués médianiquement; mais je n'ai pas encore fait cette expérience avec Mlle Stanislawa, dans des conditions exactes. Je l'ai faite pour la première fois à Varsovie, en 1893, avec Eusapia Paladino. Je me suis servi alors d'une boite fermée, dans laquelle se trouvait la sonnerie. Alors aussi Eusapia avait demandé qu'on laissât *une fente* dans l'une des parois de cette boite, tout en prenant des précautions nécessaires pour exclure la possibilité de l'emploi d'un fil de fer ou d'une tige quelconque, capable d'appuyer sur le bouton. C'était nécessaire, puisque l'expérience a eu lieu en pleine obscurité. Je remédiai à cet inconvénient en plaçant derrière la fente, à l'intérieur, une plan-

chette qui s'opposait à l'introduction d'une tige, mais qui, par en haut, laissait subsister une autre fente, jugée suffisante pour le passage d'une main fluidique.

L'expérience réussit.

Pour les séances avec Eusapia, qui ont eu lieu à l'Institut Général Psychologique, en 1907, à Paris, j'avais préparé un appareil semblable, perfectionné sous ce rapport qu'il permettait non seulement de constater le fait brut d'une action mécanique à distance, mais de déterminer en même temps certaines conditions dans lesquelles il peut avoir lieu. La largeur de la fente était réglable à volonté et, à l'intérieur, un arrangement convenable permettait de fixer en centimètres la distance accessible à une main fluidique dans des circonstances données. Enfin, une série de crayons de différentes couleurs pouvait indiquer en même temps la distance atteinte par cette main et la nature des marques qu'elle serait encore capable de laisser sur du papier préparé.

Cet appareil, qui aurait suffi, à lui seul, pour donner une preuve irréfutable de l'existence d'une action médianique, n'a pas été essayé sérieusement.

Vers la fin de la séance, Mlle Stanislas, toujours en somnambulisme, essaie encore sa force au dynamomètre. Elle serre « toute seule » 35, et « avec la petite Stasia » 240, ce qui correspond déjà à une force athlétique, indiquant une pression de 80 kilos. Mon dynamomètre ne marque pas davantage.

Elle est décidément plus forte, et les phénomènes la fatiguent beaucoup moins.

IX

LES MALICES DE LA PETITE STASIA

14 *janvier* 1909. — Dans l'après-midi, une visite retarde l'heure de l'hypnotisation du médium. Une des personnes sortantes cherche en vain un de ses caoutchoucs, laissés dans le vestibule. On le trouve sous le plafond, attaché au fil de la sonnerie électrique. A la suite de cette malice de la petite Stasia, le médium a un mal de tête plus fort que jamais. Les farces de cette nature se répétèrent presque à chaque visite, et concernaient surtout les chapeaux, qu'il était impossible de retrouver avant des heures entières. N'ayant plus de chapeaux à prêter aux visiteurs qui s'en allaient, je priai la petite de ne plus cacher si soigneusement ce qu'elle prenait, et c'est en réponse à cette prière qu'elle plaça le caoutchouc dans un endroit visible.

Pour soulager la migraine de Mlle Stanislas, je l'endors. Une fois en somnambulisme, elle veut absolument satisfaire ma curiosité au sujet du cadran magique et s'amuse avec. Pour ne pas la contrarier, ce qui est également préjudiciable à sa santé, je consens à continuer les expériences.

J'essaie d'abord si son influence sur le mécanisme persiste.

Réglée sur 9, et influencée par le médium, l'aiguille marque successivement :

8, 7, 6, 5, 4, 2, 1, 7, 1.

On voit, dans cette série, une tendance visible à progresser pas à pas, probablement pour s'exercer. Je me propose d'élucider le point le plus extraordinaire de cette action : la possibilité du réglage *pendant le mouvement*, et je demande au médium de ne plus retirer l'aiguille du cadran, de la pousser seulement pour qu'elle tourne, après l'avoir influencée par le contact momentané de ses mains. A partir de ce moment, la régularité de la série diminue, quoique les chiffres restent toujours très rapprochés les uns des autres, ce qui semble prouver une plus grande difficulté de réglage et montre le peu de mouvements réalisés dans le disque régulateur. L'appareil étant réglé sur 1, j'obtiens successivement :

12, 11, 9 1/2, 7, 6, 5, 3 1/2, 1 1/2, 12, 11, 8 1/2, 7, 4, 1, 12, 10 1/2, 11.

Croyant que c'est la rapidité du mouvement de l'aiguille qui cause cette irrégularité, je prie la petite Stasia de m'indiquer exactement le moment dans lequel elle règle l'appareil.

— Je le règle, dit-elle, en profitant du court moment de repos, avant que la main qui doit faire marcher l'appareil s'approche de l'aiguille.

— Tu ne la règles donc pas en plein mouvement?...

— *Non, c'est impossible.*

J'essaie de me dépêcher autant que possible, après avoir indiqué le chiffre :

Réglée sur 11.

Je demande **4.**

Et je lance immédiatement, moi-même, la flèche qui marque : 9, 5, **4.** (Les deux premières fois, le temps manqua visiblement pour terminer le réglage.) Elle est donc très adroite, la petite, mais la rapidité de ses mouvements a cependant des bornes.

En tout cas, voilà une illusion dissipée! En écrivant mes « conclusions provisoires » (5 et 11), j'étais presque certain que le réglage médianique s'accomplit *pendant le mouvement*, et c'est ce phénomène qui m'a paru avant tout extraordinaire et inouï.

Il reste inouï, car il cesse d'être vrai...

Il s'agissait, maintenant, d'élucider une autre question :

Le changement des heures étant déterminé, non par un arrêt artificiel de l'aiguille, mais par un

changement du réglage, j'ai voulu *voir* ou *sentir* l'exécution de ce changement.

Je demande donc à la petite de faire l'expérience suivante :

Moi, je réglerai l'aiguille sur une heure fixe ; je la tiendrai ensuite entre mes doigts, de façon à pouvoir sentir le déplacement du disque du dessous, et la petite exécutera le changement du réglage indiqué par moi, entre mes doigts.

Accepté. Je règle sur 4 et je demande **7** (3 degrés de différence).

Je place le disque central et la flèche tout entière entre le pouce et l'index de ma main gauche et je concentre toute mon attention, afin de voir et sentir en même temps. Mais je ne sens et ne vois rien. « C'est fait! » dit le médium, et je constate qu'il avait raison, car l'aiguille, enfilée sur sa pointe, marque 1 heure. Il y a donc eu un déplacement de 3 degrés (dans l'autre sens, par erreur), et moi, je n'ai rien senti, absolument rien! J'en suis honteux, car, dans le temps, je m'exerçais spécialement, et je suis fier de la précision de mon toucher et de mon sens musculaire... Quelle confusion! Et je dois ajouter que la chose se répète six fois de suite! L'aiguille marque : 1, 12, 5, 1, 9, 6, c'est-à-dire que, comme pour se moquer de moi, la petite fait des déplacements relativement grands de 3, de 1, de 5, de 4, de 4, de 3 degrés, et je ne sens toujours rien! Au moment où, pour la dernière fois, l'aiguille s'arrêtait sur 6, le médium crie : « Ce n'est pas ça! Là! » (en montrant du doigt le numéro 7).

Et l'aiguille exécute encore une oscillation et... s'arrête sur 7.

J'interromps les expériences, autant pour ne pas fatiguer le médium, que pour cacher ma confusion et pour mettre de l'ordre dans mes idées, tout à fait brouillées. Je reprends ma place avec cette pensée déprimante : « Je n'y comprends plus rien. Le réglage est impossible en mouvement et insaisissable au repos! Alors quoi? Comment s'effectue-t-il, quand et par quel moyen? Mystère. »

Le médium s'asseoit sur un autre fauteuil, à côté de la lampe.

— La lumière ouvre mes yeux et me fait mal, dit-elle.

— Tu sais bien que cela te fait mal, et tu t'asseois à côté de la lampe...

A peine avais-je prononcé ces paroles, que je vois la lampe s'éteindre... Et elle est pleine d'alcool! Je la rallume, en haussant seulement les épaules. Les yeux du médium se referment et elle lit le titre d'un fascicule déposé sur mon bureau : « Revue de l'Hypnotisme » — car il faut savoir que, quand elle a les yeux ouverts, elle ne voit rien, et, quand elle a les yeux fermés, elle voit bien.

C'est à devenir fou...

Et, cependant, il faut continuer!...

Avant d'avoir fait la connaissance de Mlle Stanislawa, je me disais : Ah! si j'avais un bon médium à ma disposition, avec lequel je puisse faire des expériences, avoir des faits, beaucoup de faits! Des théories, j'en ai par-dessus la tête. Aujourd'hui, j'ai plus de faits que je n'en demande, et les théories se sont évanouies...

Dur métier que celui d'un chercheur de nouvelles vérités!

Continuons tout de même...

X

« *MENS AGITAT MOLEM...* »

15 *janvier* 1909. — L'idée me vient d'instruire complètement le médium de tout ce qu'il faut savoir pour comprendre le mécanisme du cadran mystérieux ; et comme, en même temps, j'avais besoin des dessins pour cet article, je prie Mlle Stanislawa, après lui avoir expliqué comment on fait le tour du cadran (pour la première fois, à l'état de veille), de démonter l'appareil et d'en faire un dessin exact (fig. 2 et 3).

Cette proposition a été faite au déjeuner et acceptée très volontiers.

Un moment après, la table se déplace, s'élève latéralement, au risque de tout renverser, et frappe des pieds.

C'est la petite Stasia qui demande la parole.

Pour ne pas fatiguer le médium avec cette table grande et lourde, nous prenons un guéridon, qui, à l'aide de l'alphabet, nous communique le décret suivant de la petite : « Séance aujourd'hui, 5 heures, allez vous coucher, le médium va dessiner. »

Jusqu'à ce moment, c'est moi qui désignais les jours et les heures des séances, avec égard pour la santé du médium. Les deux dernières nuits, il a mal dormi, je n'avais donc aucune intention de faire une séance aujourd'hui. Mais... est-ce que la raison humaine y est pour quelque chose? La petite sait peut-être mieux ce qu'il faut faire? Essayons donc — une fois n'est pas coutume.

A cinq heures de l'après-midi, les dessins sont prêts, l'appareil monté de nouveau *par le médium lui-même*, qui a encore eu le temps de lire la moitié d'un volume de Sienkiewicz. Et le voilà qui arrive.

Je constate avec plaisir que, malgré les deux mauvaises nuits, elle va mieux. Sa sensibilité cutanée est, pour la première fois, normale ; les réflexes tendineux exagérés seulement à gauche et sa force musculaire sensiblement plus grande : elle serre à droite 65 et à gauche 75. (Après la séance, elle perd à

droite — 26, et à gauche — 50. Les deux autres personnes présentes perdent, à droite — 4 et — 11, à gauche — 20 et — 5. Perte commune, c'est-à-dire, approximativement, la force utilisée : de droite 41, de gauche 75, ce qui correspond à une pression de 17 et de 29 kilos.)

J'étais curieux de savoir quelles modifications apportera, dans les expériences avec le cadran magique, la connaissance complète de ses mystères. Mais je propose et c'est la petite Stasia qui dispose. Le cadran ne l'intéresse guère aujourd'hui. Après avoir réalisé quelques apports, elle veut compléter ses expériences sur la grande pendule vraie. A savoir, elle se propose (en plein accord, d'ailleurs, avec moi) :

1° De faire marcher le balancier arrêté — à travers sa cage vitrée ;

2° D'arrêter le balancier en mouvement par la seule force de son regard et de sa volonté, la porte vitrée de la cage étant ouverte ;

3° De le faire marcher de nouveau, dans les mêmes conditions.

Rien que ces trois choses.

Excusez du peu.

Nous commençons. L'éclairage est le même que la dernière fois.

Première expérience. — J'arrête la pendule. Le médium se tient debout sur le divan. Pour soutenir l'équilibre, elle appuie sa main gauche contre la muraille et tient sa main droite légèrement appliquée contre la vitre de devant. Nous attendons plus longtemps que la dernière fois, car il paraît qu'il est plus difficile de faire marcher un balancier que de l'arrêter quand il marche. L'expérience dure douze à quinze minutes. Pendant ce temps, la somnambule, fatiguée, mais non découragée, change plusieurs fois de position. Tantôt elle tient les deux mains en l'air, en suggestionnant par gestes le balancier qui ne bouge pas, tantôt elle s'agenouille sur le divan et en levant ses bras aussi haut que possible, touche à peine le bord inférieur de la cage. Puis, tout à coup, elle dit :

— Ça me fatigue de tenir les bras si haut. Donnez-moi une ficelle !

Je lui passe une ficelle, avec laquelle elle entoure le corps de la pendule, en nouant le cordon au milieu de la cage vitrée.

— Tu ne diras pas que j'ai ouvert la porte : on ne peut plus l'ouvrir.

Le bout plus long de la ficelle pend en bas — elle le prend dans sa main gauche et s'asseoit commodément, à la turque, sur le divan.

Un moment après, nous entendons la pendule sonner. Elle sonne, mais pas comme d'habitude, quand elle marche. Le son est moins fort. Il provenait (d'après les explications de la somnambule, vérifiées ensuite par moi) d'un choc du disque du balancier contre la tige de résonance, qui remplace le ressort spiral des autres pendules. Le marteau qui frappe cette tige perpendiculaire et fixée par son bout supérieur, produit un son très fort et agréable, analogue au son d'une cloche d'airain. Mais, cette fois-ci, ce n'est pas le marteau qui frappe, le mécanisme ne marche pas encore.

Le même son se renouvelle. Je demande qu'il se répète quatre fois de suite.

La pendule sonne : un, deux... trois, quatre.

— Mais il faut qu'elle marche, dit la somnambule.

Elle se lève et donne plusieurs baisers à la vitre de devant et en fixant toujours le balancier ; quelques secondes après, je le vois reprendre sa marche majestueuse, comme si de rien n'était.

La somnambule frappe des mains en riant :

— Eh bien, est-il bon, ce phénomène?

— Très bon, merci ; mais repose-toi un peu.

Elle se couche en tremblant et demande une fourrure pour se couvrir ; elle a froid et sa figure brûle. Mais tout cela passe vite.

Deuxième expérience. — La pendule marche. La porte de la cage est ouverte. La somnambule se tient debout, en face du balancier et à une distance de 20 à 25 centimètres. Elle ne touche pas la pendule. Ses bras baissés sont tendus en arrière et je tiens sa main droite dans ma main droite et sa main gauche dans ma main gauche, en restant debout derrière elle. En même temps, je fixe le balancier et j'écoute la respiration du médium.

Il s'agit de mettre en mouvement le balancier par la seule force du regard...

Du regard — ce n'est pas le mot, car elle a toujours les yeux hermétiquement clos — mais elle fixe tout de même le disque de la pendule, en y concentrant son attention et sa volonté.

Nous attendons encore plus longtemps. Ses mains tremblent dans les miennes, mais elles restent chaudes, ce qui m'étonne. (« C'est que je suis plus forte », expliqua ensuite la somnambule.)

Enfin, elle commence à grelotter tout entière, et *la pendule s'arrête*. Je le vois, et je cesse d'entendre son tic-tac. Je n'ai entendu rien de suspect dans la respiration du médium. J'ai d'ailleurs vérifié ensuite qu'en soufflant fort et de plus près, on peut faire ballotter le disque, mais non le forcer à reprendre ses oscillations transversales.

On se repose.

Troisième expérience. — Elle est faite dans les mêmes conditions. Il me semble qu'elle a duré moins longtemps, mais j'ai oublié de noter l'heure exacte. En revanche, je fixai très attentivement le

disque doré du balancier : il n'a pas été mis en mouvement graduellement ; je l'ai vu faire une demi-oscillation de droite à gauche et, immédiatement après, sa marche était normale. Quelques minutes auparavant, il y avait eu une oscillation incomplète et faible, mais qui ne tarda pas à s'épuiser — et nous attendîmes encore plusieurs minutes le mouvement assuré et décisif que je viens de décrire.

Etait-ce une hallucination ?

Oui ; si le monde entier n'est qu'une idée de notre intellect.

Tout ce que je puis ajouter comme commentaire, c'est que je ne suis pas hypnotisable et que je n'ai jamais eu d'hallucinations.

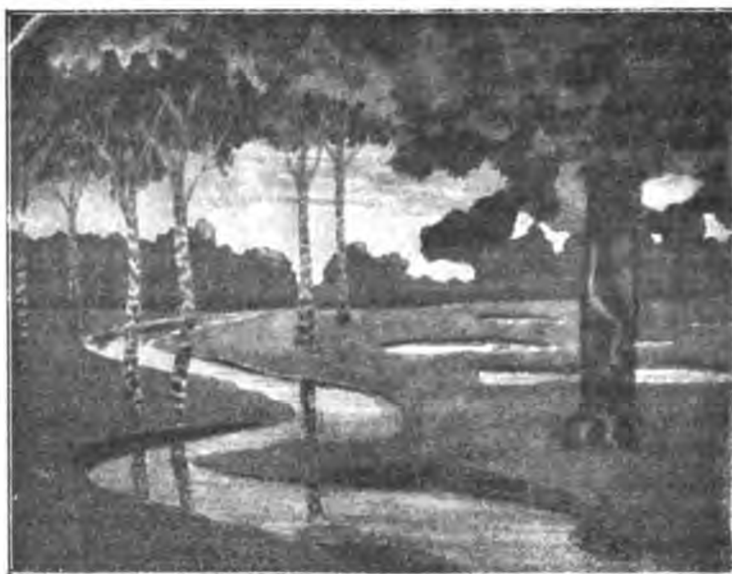
Qui voudra croire ?

J'allais oublier le commentaire théorique de la somnambule. Le voici : c'est toujours son double qui fait tout. Il n'est pas entré à l'intérieur de la pendule dans la première expérience, ni lui, ni ses mains fluidiques. Il a agi par cette force que nous « connaissions » déjà. Le regard dans la deuxième et troisième expériences, ne servait qu'à concentrer l'action de la volonté du médium, pour donner des forces à la petite Stasia qui faisait tout *avec ses mains condensées*. Ces deux dernières expériences ont beaucoup plus fatigué le médium, peut-être à cause de l'éloignement de ses mains.

Il lui semble que la ficelle facilitait l'action dans la première expérience. Dans toute cette séance elle voyait beaucoup moins bien que d'habitude (elle ne pouvait pas lire à travers un carton, ni même une simple feuille de papier) « probablement à cause de la plus grande intensité des autres phénomènes ».

Je dois ajouter, qu'au moment où elle tenait la ficelle, nous entendîmes encore, à deux reprises, une sorte de grattement à l'intérieur de la pendule. C'était probablement la clef posée sur le fond qui remuait.

(*La suite au prochain numéro.*)



PAYSAGE IMAGINAIRE.
Dessin médiumnique de Machner

L'INFLUENCE DE L'ORIENTATION
sur
L'ACTIVITÉ MUSCULAIRE ET NEURO-PSYCHIQUE [1]

Ce n'est que depuis très peu de temps qu'on paraît s'être aperçu qu'il y a un art de bien reposer et de bien travailler. Ce n'est certainement pas qu'on n'attachât point d'importance au travail et au repos, dans lesquels se passe la plupart de notre existence; mais on ne peut expliquer l'absence presque complète des études biologiques à ce sujet, que par l'idée tacitement admise que les conditions dans lesquelles s'opèrent ces fonctions si essentielles de notre existence n'auraient qu'une importance assez secondaire. En ces dernières années, les physiologistes nous ont enfin donné des observations admirables sur le travail et la fatigue; tout dernièrement encore, notre éminent confrère le Dr Félix Regnault publiait dans les *Documents du Progrès*, une étude très intéressante portant le titre : *Dormir c'est guérir*, en parlant d'un établissement médical, dans lequel on avait cherché de réunir les meilleures conditions connues pour combattre l'insomnie, et par là de venir à bout de plusieurs maladies nerveuses et autres.

Il y a toutefois une condition qui avait presque complètement échappé à ces biologistes, bien que des hommes comme le baron de Reichembach et le Dr Féré l'aient signalée : c'est celle de l'influence de l'orientation du corps humain dans les effets physiologiques du repos et du travail. Malheureusement, Reichembach, qui était pourtant un chimiste fort distingué, comme le prouvent ses découvertes, parmi lesquelles on peut citer celles du créosote et de la paraffine, n'est pas en odeur de sainteté auprès de la science officielle, pour ce qui se rapporte à ses recherches sur les phénomènes odiques, qui ont été étudiés surtout au moyen de ces « instruments » si variables et incertains que sont les « sensitifs », et qui, par conséquent, ont donné lieu à des résultats contradictoires, au moins en partie, quand on a voulu les renouveler et les contrôler au moyen d'autres sujets. Le Dr Charles Féré, pour sa part, n'a pas poussé très loin ses investigations ; sa mort est venue les interrompre, et la peur du « magnétisme animal », ce cauchemar des Académies de la dernière partie du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe, n'a pas engagé d'autres savants à les poursuivre pour leur compte.

Le baron de Reichembach énumère plusieurs observations faites par lui et par d'autres personnes pour affirmer que le sommeil est plus facile et plus réconfortant, quand le corps se trouve orienté du Nord au Sud, avec les pieds dirigés vers ce dernier point cardinal.

En 1906, le Dr Féré, l'éminent médecin de l'asile de Bicêtre, publiait le résultat d'une série d'observations qu'il venait de faire à son tour sur l'orientation du corps humain durant le travail, qu'il avait surtout enregistrée au moyen de l'*ergographe* de Mosso. Le travail consiste à soulever, avec le doigt du milieu, un poids de trois kilos, chaque seconde, jusqu'à l'incapacité absolue. On obtient ainsi une évaluation en kilogrammètres.

Bien que les chiffres du Dr Féré soient légèrement différents, selon que le sujet se place au jour ou dans l'obscurité, et qu'il emploie la main droite ou la main gauche, ces différences sont absolument secondaires auprès de celles qui caractérisent les quatre points cardinaux. En voici un exemple (main droite, travaillant dans l'obscurité).

« Si le travail est à l'*Ouest* = 100.
« Si le travail est à l'*Est* = 93.90.
« Si le travail est au *Nord* = 70.08.
« Si le travail est au *Sud* = 32.19.

Ainsi le résultat de deux années de recherches de l'éminent praticien des maladies nerveuses pouvait se résumer ainsi :

Le travail produit par le même moteur humain peut varier du simple au double, ou au triple, selon l'orientation.

Ainsi la loi Féré, qu'on pourrait appeler LOI DU TRAVAIL, est exactement la contre-partie, et, par conséquent, la confirmation de la loi de Reichembach, qu'on peut appeler la LOI DU REPOS.

Il est à remarquer que, lorsque le résultat de ces recherches d'un si grand intérêt pratique, parut dans une revue scientifique, il fit un certain bruit; la presse quotidienne s'en occupa un instant. M. Harduin, le chroniqueur bien connu, en fit même l'objet de quelques-unes de ses considérations humoristiques, en l'appliquant à la guerre russo-japonaise qui se poursuivait alors : les Nippons, allant de l'Est à l'Ouest, devaient fatalement vaincre les Russes, qui descendaient du Nord au Sud!

On peut estimer néanmoins sans paraître pédant,

(1) DUCHATEL et WARCOLLIER : *L'Art du Repos et l'Art du Travail. Influence de l'orientation sur l'activité musculaire et neuro-psychique.* Berger-Levrault et Cie, éditeurs, Paris, rue des Beaux-Arts, 5-7; 1909. Prix : 1 fr.

que les recherches de Reichembach et de Féré méritaient une attention plus sérieuse. C'est ce que M. Duchatel, inspecteur des Finances, comprît parfaitement ; il consacra une partie des années 1906 et 1907 à réunir le peu des notions qu'on possède actuellement sur l'orientation dans l'humanité, après avoir étudié jadis cette question dans la série animale (voir notamment le *Bulletin de l'Institut de Psychologie Zoologique*).

Il étendit ensuite son enquête aux relations que paraît avoir notre système nerveux avec ce que M. Flammarion appelle *les forces naturelles inconnues*.

Ces études furent ralenties, depuis septembre 1907, jusqu'à juillet 1908, par des travaux d'un tout autre ordre (M. Duchatel organisait alors cette œuvre admirable qui est l'*Association Française de cautionnement mutuel*, qui lui valut l'admiration et la reconnaissance de ses confrères et du gouvernement). Lorsqu'il put les reprendre, une controverse venait précisément de s'engager sur la valeur théorique et pratique de l'appareil imaginé, depuis quelques années, par M. le D[r] Joire, de Lille, le président fondateur de la *Société Universelle d'Etudes Psychiques*, et qui consiste, comme on sait, dans une paille, tournant librement sur une aiguille, au-dessus d'un cadran gradué et couvert d'une cloche en verre. M. Duchatel n'ignorait pas qu'on avait tenté, dans les controverses dont nous parlions tout à l'heure, d'expliquer par l'action de la chaleur du corps, même à travers la plaque de verre qui recouvre l'appareil de Joire, le mouvement de la mystérieuse aiguille de paille. Mais il connaissait aussi les réponses que l'inventeur donnait à ses adversaires — réponses qui ne lui paraissaient pas à dédaigner : comment la même personne donne, pendant et après une maladie nerveuse, des résultats très différents ; comment certains hystériques repoussent l'aiguille au lieu de l'attirer ; comment la main droite et la gauche, de température égale, n'impressionnent pas l'aiguille de la même manière, etc. L'idée vint donc assez naturellement à M. Duchatel de prendre cette petite aiguille de paille comme boussole dans son voyage à la recherche de la vérité.



Des relations antérieures l'avaient mis en rapport avec le distingué ingénieur-chimiste, M. René Warcollier, secrétaire général adjoint de la *Société d'Etudes Psychiques* de Paris. M. Warcollier connaissait l'appareil du D[r] Joire et s'empressa de mettre à la disposition de son ami celui qui fonctionne au siège de la Société, tout en ne dissimulant pas qu'après avoir soulevé, d'abord, la curiosité du monde — encore un peu spécial — qui s'intéresse à la psychologie nouvelle, l'aiguille de Joire n'avait pas paru tenir toutes les promesses de son début. On était particulièrement découragé par la variabilité et l'incertitude de ses résultats. Ceci n'était pas fait pour décourager M. Duchatel, qui avait pressenti, dès lors, la cause de cette variabilité et de cette incertitude. Il demanda donc à M. Warcollier de vouloir bien collaborer avec lui à ces expériences entièrement nouvelles — *inspirées d'un principe inédit* — sur le sthénomètre et il déclare maintenant que le concours du jeune chimiste lui fut d'autant plus précieux que, précisément, il n'avait aucun préjugé en faveur de la découverte de Joire et que l'esprit critique, si précieux en pareille matière, s'alliait, chez son collaborateur, à une rare érudition, sur toutes les questions que soulevaient leurs expériences.

Voici le programme des expériences auxquelles M. Warcollier voulut bien accepter de participer :

Essayer de déterminer l'influence de l'orientation sur l'aiguille de Joire, en se plaçant vis-à-vis des quatre points cardinaux, et en variant le plus possible les conditions des observations.

Si les deux expérimentateurs parvenaient à découvrir que, selon l'orientation du sujet, l'appareil en question est plus ou moins impressionné, ils étaient autorisés à en déduire que la force nerveuse (ou neuro-psychique) est affectée, elle aussi, par l'orientation, et que la *loi de Féré*, comme la *loi de Reichembach*, s'expliquent par la variation d'intensité de cette force, la régulatrice de tous nos mouvements et le véhicule de notre sensibilité générale.

MM. Duchatel et Warcollier commencèrent le 10 octobre 1908 au siège de la *Société d'Etudes Psychiques* de Paris.

A chaque expérience, l'un des deux observateurs était chargé de chronométrer la durée et de vérifier le mouvement de l'aiguille pendant que son collaborateur se plaçait à l'appareil.

Autant que possible on a observé une alternance régulière entre les deux expérimentateurs, de manière à éliminer, dans une certaine mesure, les variations individuelles résultant d'une différence d'âge et de tempérament assez sensible.

Nous ne pouvons pas suivre ici les deux expérimentateurs dans les détails de leurs recherches ; nous nous bornerons à donner les résultats d'ensemble des différents essais.

EXPÉRIMENTATEUR			
Face à Nord	Face au Sud	Face à l'Est	Face à l'Ouest
120,5	252	69	93,5

Un premier fait saute aux yeux : *l'orientation au Nord et au Sud donne beaucoup plus que l'orientation à l'Est et à l'Ouest.*

Si l'on additionne, d'une part, le Nord : 120.5 et le Sud : 252, on a un total de 372.5 contre 69 + 93.5 = 162.5 pour l'Est et l'Ouest réunis. En d'autres termes, la direction méridienne enregistre une dérivation globale de l'aiguille *plus de deux fois plus forte* que la direction perpendiculaire au méridien.

Il est à remarquer que l'échelle ascendante et descendante, dans laquelle se trouvent ainsi classés les quatre points cardinaux par les essais au moyen du sténomètre, correspond exactement à ce qui avait été trouvé par Reichembach et Féré, respectivement pour leurs lois du repos et du travail.

La *loi inédite* trouvée par MM. Duchatel et Warcollier peut être donc définie ainsi :

L'action de la main sur le sthénomètre est en raison directe de l'aptitude au repos du système nerveux déterminée par l'orientation du corps, et en raison inverse de l'aptitude au travail.

Inutile d'insister sur l'importance capitale de cette loi, au point de vue pratique, car tout travail fait dans la direction du repos, entraine une perte inutile de force, et tout repos pris dans la direction du travail entraine une réparation insuffisante des fatigues antérieures.

Encouragés par le résultat de ces premières expériences, MM. Duchatel et Warcollier décidèrent de les varier le plus possible. Une partie de la brochure de ces deux expérimentateurs se rapporte justement à cette série d'expériences faites dans le but de vérifier l'exactitude du fonctionnement du sthénomètre, relativement à la question de l'orientation, l'espace dont nous disposons ne nous permet pas de les rapporter en détail, mais nous devons remarquer que les essais furent entièrement favorables à l'ingénieux appareil du Dr Joire.

Après avoir vérifié au sthénomètre différentes hypothèses émises par le baron de Reichembach en 1844, MM. D. et W. entreprirent la vérification des idées de ce précurseur sur les trois règnes : minéral, végétal et animal, à partir du moment où se révèle cette première ébauche d'organisation vitale qui s'appelle la cristallisation.

Reichembach, en cherchant les corps cristallisés qui exercent une action semblable à celle d'éléments, avait reconnu qu'il y avait parmi eux notamment beaucoup *d'échantillons de gypse*. M. Warcollier apporta donc pour l'expérience un gros prisme triangulaire de gypse (sulfate de calcium hydraté), mesurant, sur ses deux faces latérales légèrement inégales, environ 10 centimètres de hauteur sur 25 de longueur, au plus grand côté, et 10 centimètres de hauteur sur 18, au plus petit côté.

Et les deux expérimentateurs constatèrent en effet :

1° Que le cristal de gypse possédait un peu de la même force déjà constatée dans la main de l'homme, dans l'aimant et dans certaines sources calorifiques ;

2° Que le grand côté du prisme de gypse possédait une polarité négative.

L'expérience fut refaite avec un cube de verre taillé ayant sensiblement la même hauteur que le prisme, mais amorphe et *non cristallisé*. Résultat *nul*.

Reichembach avait donc raison d'écrire : « De ces faits il résulte que, dans les cristaux, existe une force naturelle polarisée, qu'ils possèdent en commun avec les aimants. » Il ajoutait que les cristaux se polarisent sur les deux faces principales. « Il avait donc pressenti — écrit Duchatel — une grande vérité scientifique : la parenté du cristal et de l'être vivant, professée, 60 ans après son livre, par d'éminents professeurs tels que MM. Dastre et Le Dautec, dans nos grandes chaires parisiennes. »

On passa alors à une expérimentation dans le règne végétal.

La température moyenne officielle du 29 novembre 1908, jour de l'expérience, fut de 4° 2. Aussi, deux boutons de roses du Bengale ne donnèrent, de 4 h. 55 à 5 h. 45, aucun résultat. A 5 h. 45, on leur ajouta, sur le plateau du sthénomètre, trois fleurs de crysanthèmes. Ces fleurs donnèrent, conformément à la théorie de Reichembach, une faible répulsion au côté négatif de l'appareil, et accusèrent, par conséquent, une polarité *négative*.

Il en fut autrement de deux feuilles de magnolia, dont la face inférieure et les pétioles sont, d'après Reichembach, *positifs*. En effet, placés sur le sthénomètre, à 6 h. 55, ces feuilles de magnolia donnèrent 9° d'attraction en 25 minutes, du côté de leur face inférieure.

On mit alors les deux feuilles en sens inverse, c'est-à-dire, la face supérieure vers le sthénomètre et la pointe tournée vers l'aiguille (face supérieure et pointe *négatives*, d'après Reichembach), et l'aiguille marqua, un quart d'heure après, une répulsion de 1°.

Une seule expérience fut faite, à ce qu'il paraît, relativement aux bêtes, avec une salamandre terrestre, en état de sommeil hivernal, et qui n'avait pas mangé depuis un mois. Ce dernier anneau de la chaîne que les expérimentateurs avaient établie du minéral à

l'homme donna, en un quart d'heure, une attraction de 10° (de 28° à 18°), après une première répulsion de 1° par le côté droit de son corps orienté dans la position est-ouest.

On voit combien l'appareil imaginé par le Dr P. Joire a été utile aux recherches des deux expérimentateurs. Aussi ils croient pouvoir déclarer :

« Le sthénomètre n'est pas un instrument parfait, loin de là ! Nous espérons pouvoir faire un peu mieux, en y apportant les modifications résultant de la pratique journalière que nous en avons faite. Nous espérons surtout que d'autres feront mieux encore et profiteront des tâtonnements de leurs devanciers. Mais, tel qu'il est, ce modeste instrument *d'essai* n'en a pas moins tout le droit à notre profonde reconnaissance, puisqu'il nous a permis de vérifier la *loi de l'orientation.* »

Ils croient pouvoir dire, enfin, que ce sont là, en résumé, « les prodromes d'une science nouvelle, à signaler à tous les chercheurs ».

P.-S. — M. HENRY DE VARIGNY, le chroniqueur scientifique du *Temps*, écrit dans ce journal, à la date du 23 février dernier :

Deux lettres m'obligent à revenir à la question de l'orientation. « Dans ma prime jeunesse, m'écrit l'écrivain bien connu M. L. Boussenard, il y a cinquante ans et plus, ma mère, aujourd'hui âgée de 83 ans, me disait que, pour bien dormir, il faut avoir la tête au Nord. Elle-même l'avait toujours entendu dire par les anciens, et elle ajoutait que cela prolongeait l'existence. Et, dans notre village même, elle citait à l'appui le cas de nombreux octogénaires dont les lits étaient ainsi orientés... Plus tard, quand, avant de devenir homme de lettres, je faisais, à la campagne, un peu de médecine buissonnière, j'ai de nouveau et à maintes reprises recueilli la même observation et reçu des paysans la même réponse relativement à l'orientation nord et sud de leur lit : on dort mieux et on vit plus longtemps. »

ACTES DE LA SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ETUDES PSYCHIQUES

Un prix de 1.000 francs pour le meilleur ouvrage sur " l'influence de l'orientation "

M. EDMOND DUCHATEL, inspecteur des Finances, fit, le 13 janvier dernier, une conférence à la salle Lemoine, à Paris, par initiative de la S. U. E. P., dont il est membre, en parlant des recherches qu'il a faites, avec M. Warcollier, secrétaire général adjoint de la Société, au sujet de « l'influence de l'orientation sur l'activité musculaire et nervo-psychique ». Nos lecteurs pourront trouver, dans ce même fascicule, un article dans lequel se trouve résumée cette conférence, à la suite de laquelle a été proclamé le concours suivant, qui aura, nous l'espérons, le succès qu'il mérite, à cause des questions scientifiques et pratiques de la plus haute importance qu'il soulève :

Un prix de 1.000 *francs (mille francs), institué par MM. Duchatel et Warcollier, sera décerné le* 31 *décembre* 1909, *par les soins de la Société Universelle d'études psychiques (Section de Paris), au meilleur mémoire sur les effets de l'orientation.*

Il s'agira, en premier lieu, de rechercher l'influence que peut avoir sur l'homme sa position relativement aux points cardinaux; ainsi que l'existence d'une force influencée par l'orientation dans les animaux, les plantes, les cristaux et certaines sources calorifiques.

Dans le cas où les expériences prouveraient la réalité de cette influence, il faudra pousser aussi loin que possible l'étude de sa nature et de ses conséquences théoriques et pratiques.

On pourra trouver des renseignements complets sur cette question dans la brochure de MM. Duchatel et Warcollier eux-mêmes : L'Art du repos et l'Art du travail. Influence de l'orientation sur l'activité musculaire et nervo-psychique (*Berger-Levrault et Cie, éditeurs, Paris, rue des Beaux-Arts,* 5-7, 1909; *prix :* 1 *fr.*), *ainsi que dans les travaux antérieurs de Reichembach et du Dr Féré, qui sont résumés dans le premier chapitre de cette brochure.*

Les mémoires destinés au concours doivent être envoyés avant le 1er novembre 1909 *au Secrétariat de la Société Universelle d'études psychiques, 6, rue Saulnier, à Paris.*

Les concurrents pourront signer leur mémoire d'un pseudonyme, tout en donnant une adresse afin que le jury puisse leur poser des questions, si le besoin s'en présentait.

LES NOUVEAUX LIVRES

Dr N. Vaschide : **Les Hallucinations télépathiques.** — Bloud & Cie, édit. Paris, 7, place Saint-Sulpice. 1908.

L'éditeur Bloud, de Paris, vient de commencer la publication d'une « Bibliothèque de Psychologie expérimentale et de Métapsychie », dont est directeur le Dr Raymond Meunier, préparateur au Laboratoire de psychologie pathologique de l'Ecole des Hautes-Etudes (Asile de Villejuif). Nous ne pouvons qu'accueillir avec satisfaction cette nouvelle preuve du progrès que la *métapsychie* — ainsi que le mot même forgé par le professeur Richet — continue à faire dans le milieu savant.

Toutefois, ce n'est point par hasard, sans doute, que le premier ouvrage de la nouvelle « Bibliothèque » se trouve conclure négativement au point de vue des phénomènes dont nous nous occupons. Il faut laisser ce facteur hasard aux Psychologues embarrassés dans l'explication des coïncidences supernormales, et considérer qu'il s'agit là d'une des premières escarmouches où nous devrons lutter, toujours heureux quand on veut bien employer contre nous les armes dont nous sommes dignes : les arguments scientifiques. Sans entrer dans des controverses qui, pour avoir quelque utilité, doivent au moins être fort longues, contentons-nous de montrer pourquoi, dans cet ouvrage d'une évidente bonne foi et d'un intérêt considérable, les conclusions de l'auteur nous semblent prématurées.

N. Vaschide, le distingué et sympathique savant roumain, attaché à l'Asile de Villejuif, près Paris, et qu'une mort prématurée vient d'arracher à un brillant avenir, ne cherche pas si, « malgré la démonstration péremptoire qu'on ne fait que rêver » les recherches métapsychiques nous suggèrent « une persistance dans notre moi au-delà de cette terrible frontière : la mort », mais si « la sensation peut traverser l'espace avec une prodigieuse vitesse pour évoquer dans le cerveau récepteur l'image adéquate à l'excitation primitive ».

Le problème est clairement posé. Les chercheurs de la Société Anglaise pour les recherches psychiques l'ont résolu par l'affirmative, et le principal recueil des faits sur lesquels ils s'appuient, a été publié en français, par Marillier, sous le titre : *Les Hallucinations Télépathiques.* C'est encore sous ce titre que Vaschide donne le résumé de ses recherches personnelles, ses remarquables observations, et ses conclusions négatives, qu'il aurait pu, nous semble-t-il, avec plus de raison, intituler : Les Hallucinations *dites* Télépathiques. Après avoir montré combien le calcul des probabilités employé par Myers, Gurney et Podmore, pour appuyer leurs conclusions, comporte de convention et d'arbitraire, il attribue une plus grande valeur aux données du simple bon sens qu'aux témoignages faits, dit-il, par X. ou Y., dont la pensée est systématisée d'avance par l'éducation et le milieu. Il fait remarquer que les faits cités sont le plus souvent émotifs, c'est-à-dire ceux où la raison règne le moins ; qu'il s'agit souvent encore d'une question de temps où l'heure — la minute, doit être envisagée — et que, précisément à la suite d'observations faites sur lui-même, il a pu se rendre compte que plus un souvenir touche l'état affectif du sujet, plus il est difficile de le localiser avec précision.

Aussi, condamnant les enquêtes et particulièrement celles touchant le Merveilleux, il a voulu étudier la question de la télépathie, au moyen d'observations personnelles. Ses résultats ne concordent pas avec ceux de la S. for P. R. et, en vrai savant, il laisse à l'avenir le soin de faire la dernière critique. Il faut remarquer, d'ailleurs, que les siennes s'adressent plus à ce que nous entendons par télépathie : « transmission d'émotions », qu'à la « transmission de pensée », qui lui semble plus probable.

Ses expériences furent faites sur deux séries de sujets, d'abord sur 21 : 8 hommes et 13 femmes d'origine roumaine, et sur 8 hommes et 3 femmes d'origine française. Mêlé intimement à leurs vies, il pouvait contrôler lui-même les faits après avoir enregistré leurs observations.

Toutes les précautions ont été prises, tout fut noté : l'âge des sujets, leur profession, l'instruction, combien de fois le sujet était convaincu de la coïncidence, le nombre d'erreurs et de constatations exactes, les opinions religieuses et philosophiques, etc... Avec les 21 premiers sujets, il eut 1.021 déterminations où ceux-ci évaluaient 981 coïncidences exactes ; il n'y en avait en réalité que 40 et 941 erreurs constatées. Soit 5,47 o/o de concordances.

Les hallucinations visuelles prédominaient, leur nombre était de 198.

Avec les sujets français, il eut 363 déterminations où ceux-ci voyaient 344 coïncidences exactes ; il n'y en avait que 8 et 336 erreurs, soit du 4,30 o/o.

Les hallucinations visuelles étaient encore les plus nombreuses, au nombre de 222.

L'auteur ne donne que peu d'exemples de ses cas. Parmi les faux, c'est-à-dire les plus nombreux, il cite celui-ci :

Le sujet est une dame, *qui lui fournit* 78 *cas*. Elle est assise auprès de lui dans la journée et brode. Tout à coup, *une image* lui passe à l'esprit (une image interne, sans doute; Vaschide ne le dit pas). Il s'agit d'un état affectif de son mari vivant, éloigné d'elle. Plus tard, celui-ci reconnaît que sa femme ne s'est pas trompée. Or, d'après Vaschide, elle s'était trompée et cela arriva toujours, sauf deux fois.

(Que nous sommes loin des bons cas des *Phantasms* où le sujet éprouvait une hallucination *bien extériorisée*, **unique** dans sa vie!)

Voici un cas où il y eut coïncidence :

Mme N. se trouve momentanément éloignée de son mari qui, obligé d'aller dans une ville voisine, pour une affaire urgente, y est conduit par un cocher ivrogne. Aussi Mme N. se trouve-t-elle inquiète. Vers 11 heures du matin, il lui semble entendre une plainte de son mari dans un mugissement du vent. Or, le soir, à 8 heures, M. N. fut rapporté victime d'un accident de voiture.

Dans un autre cas, rapporté par Vaschide, une personne a « la vision claire » de sa fille mourante pendant une épidémie de thyphoïde. Le fait concordant se produisit quinze heures après.

Il est facile pour Vaschide d'interpréter ces cas à la manière psychologique habituelle. Nous le comprenons d'autant mieux que nous en faisons autant en pareille occasion.

Pour lui, « les hallucinations télépathiques » sont fréquentes. « On a chaque jour une hallucination télépathique, on voit l'absent, on est touché par lui ».

Pour nous, qui n'oublions pas le titre de l'ouvrage anglais : « Les fantômes des vivants » — fantômes quelquefois visibles par plusieurs personnes et par des animaux — ce phénomène est d'une extraordinaire rareté. Il n'en est pas de même des images internes, des rêves de l'état de veille ou de demi-veille, comme toujours ou le plus souvent en rapport avec nos préoccupations.

On trouve encore en cet ouvrage un tableau intéressant où l'auteur établit un rapport entre les croyances, l'instruction des sujets et leur foi en la télépathie.

Les paysans, les religieux et — chose curieuse — inversement, les intellectuels, y croient plus que les ouvriers.

De même, il pense avoir remarqué que les jeunes gens ont moins de ces illusions que les hommes mûrs, les chefs de famille, etc... Enfin, pour conclure, il est d'avis que les auteurs anglais ont eu une trop grande confiance en leurs sujets. Ceux-ci, troublés par l'idée du mystère (émotion facilitant les fausses reconnaissances), se trouvent atteints momentanément d'une « intoxication organique provoquant une amnésie profonde, accompagnée d'une exagération de l'amour-propre », d'une paralysie psychique, « d'un besoin d'affirmer la persistance en soi-même », d'une sorte d'arrêt intellectuel qui les pousse à la rêverie, etc., etc...

Ce n'est certes pas la première fois que nous lisons ces objections, mais, ici, elles sont accompagnées d'une série d'expériences ou plutôt d'observations qui seraient fort propres à nous convaincre, si nous n'en connaissions point d'autres inexplicables par cette hypothèse, pour l'analyse desquelles nous avons tenu compte, tout comme de vrais psychologues, « des idées dans lesquelles étaient le sujet, des conditions physiques, hygiéniques et autres qui l'entourent et, réciproquement, entourent l'absent, objet de l'hallucination ».

Il faut dire pourtant que, pour ces cas, Vaschide abandonne l'explication par le *parallélisme psychique* et l'*harmonie intellectuelle préétablie*, pour celle de la *coïncidence fortuite*, qui permet, en effet, « d'expliquer » tous les faits par trop encombrants.

En résumé, l'ouvrage de Vaschide n'est pas seulement une critique fort intéressante des *Phantasms* (fort analogue, du reste, à celle de Ribot : « De la valeur des questionnaires en Psychologie », n° 1, 1re année du *Journal de Psychologie normale et pathologique*), mais est rempli de bons conseils ; il précise les conditions d'expérimentation et nous montre indirectement tout ce que nous sommes en droit d'espérer des observations recueillies dans notre milieu même, par des personnes parfaitement au courant des données de la psychologie contemporaine.

R. WARCOLLIER.



Voici les titres des autres volumes de la « Bibliothèque de Psychologie expérimentale et de Métapsychie » parus jusqu'ici :

Dr MARCEL VIOLLET : **Le Spiritisme dans ses rapports avec la Folie**. (Nous nous occuperons bientôt de ce petit ouvrage, fort intéressant.)

Dr A. MARIE : **L'Audition morbide**.

Princesse LUBOMIRSKA : **Les Préjugés sur la Folie**.

Drs N. VASCHIDE & R. MEUNIER : **La Pathologie de l'Attention**.

HENRI LAURES : **Les Synesthésies**.

AU MILIEU DES REVUES

Un cas de paramnésie qui paraît d'origine télépathique

Scena Illustrata, Florence (nov. 1908).

La lettre suivante nous paraît surtout intéressante comme un document d'une valeur non négligeable en faveur de l'hypothèse soutenue d'abord par le professeur Lalande, selon laquelle certains cas de paramnésie seraient produits par un phénomène télépathique :

C'était le premier jour de l'année 1907. J'étais alors juge de paix à Staïti, un petit village perdu dans les monts de la Calabre. Vers 11 heures, je me trouvais sur la place, écoutant la musique en compagnie du lieutenant Firmin Favaro et d'un commissaire de police dont le nom m'échappe : tous deux venus pour prévenir le tumulte que l'on craignait en vue d'un projet de loi pour transférer le siège de la Justice de paix de Staïti à Brancaléone-Marina. Voici que le brigadier des carabiniers commandant ce poste, M. Vincenzo Lopriore, voulut me prendre à part pour me faire ses communications. Croyant qu'il s'agissait de l'une des nouvelles habituelles regardant le transport de mon bureau, je l'invitai à parler devant le lieutenant et le commissaire, et ce fonctionnaire me dit :

— Monsieur le juge, j'étais venu pour vous demander un conseil. Un tel, allant à la chasse...

— Ah! j'ai compris, dis-je, l'interrompant aussitôt, dès qu'il eût prononcé ces paroles : allant à la chasse, son fusil éclata et fit sauter le pouce de sa main droite. J'en suis informé, parce que le procès-verbal m'en est parvenu hier même de la part du brigadier de Brancaleone-Marina, et je ne vous cache pas que le zèle de ce fonctionnaire m'a fait une pénible impression, puisqu'il a voulu élever une contravention pour port d'armes sans permission contre un malheureux que son propre sort a suffisamment puni.

M. Lopriore se montra surpris de ce discours et me fit observer que son collègue de Brancaleone ne devait pas rédiger ce procès-verbal, le fait s'étant passé sur le territoire de Bruzzano, qui rentrait dans sa juridiction ; et, pour savoir à quoi s'en tenir, il me pria de le lui faire lire.

Nous nous rendîmes aussitôt à mon bureau, mais, quelques recherches minutieuses que nous fîmes, il me fut absolument impossible de trouver ce procès-verbal. J'appelai le greffier, M. D. Lodo, qui se promenait également sur la place, le greffier adjoint, un autre fonctionnaire, Pascal Loggio, auxquels, dans la fièvre de la recherche, je demandais des nouvelles du procès-verbal ; tous me répondirent, non seulement ne rien savoir à ce sujet, mais encore ignorer même l'accident survenu à cet individu, bien que celui-ci fût l'une des notabilités de Montticella.

Je restai interdit, surtout parce que je me trouvais devant ce brigadier, auquel il me semblait extrêmement pénible de faire connaître que dans mon bureau on pouvait perdre un procès-verbal de l'Arme. Je me pris alors à reconstruire la scène, et je racontai à tous les assistants, que, le jour précédent, vers 10 heures, en entrant dans mon cabinet, j'avais trouvé ma correspondance sur mon bureau ; avant de déposer mon chapeau, mon pardessus et même mes gants, je l'avais dépouillée ; entre autres choses, j'avais trouvé aussi ce procès-verbal. Je me rappelai même qu'au moment où je le lisais, j'avais le pied droit appuyé sur une chaise et que, dans cette position, j'avais fait sur le zèle du fonctionaire les commentaires dont j'ai parlé plus haut. De toute façon pour sauver les apparences, je dis au brigadier que probablement, le procès-verbal avait été pris dans les feuillets de quelque fascicule et porté chez moi, que, le lendemain l'ayant retrouvé, je le lui aurais fait lire. A la vérité, je courus tout de suite chez moi, et toutes mes recherches furent vaines.

Le lendemain, saisissant le prétexte de la vérification de l'état civil, je me rendis à Brancoleone, et mon premier soin fut d'aller à la caserne pour me faire donner par le brigadier un duplicata de ce procès-verbal. Eh bien, là, à mon grand ébahissement, on m'apprit que personne ne savait rien de cette contravention, et que le prétendu procès-verbal n'avait jamais été fait !

Quelle est l'explication de cet étrange phénomène?

Je crois que M. Lopriore, au moment même où il s'apprêtait à me demander un conseil, dut me transmettre télépathiquement sa pensée, et je puis ainsi de prévenir dans l'exposition du malheur survenu à cet infortuné et que je n'avais appris par personne d'autre, puisqu'il était encore inconnu à Staïti. Ce qui reste pour moi insoluble, c'est la réalisation de l'existence de ce procès-verbal, que je jurai avoir lu et même commenté ; procès-verbal qui me fut, du reste, immédiatement rédigé par M. Lopriore, et que je continuai à commenter défavorablement, car, avec un peu de bonne volonté, je retins équitable l'acquittement du malheureux chasseur, ainsi que celui du docteur Vincent Tommasini, qui avait été dénoncé pour ne pas avoir fait part à la justice de cette blessure soignée par lui.

SALVATORE RUSSO.

Hallucinations visuelles chez de tout petits enfants

Nous trouvons dans deux publications étrangères deux cas d'hallucinations visuelles qui, s'ils n'offrent pas d'une manière satisfaisante les caractères de l'hallucination véridique, ne sont pas moins intéressants comme exemples de « visions » chez de tout petits enfants.

(*Bulletin Mensuel de la Société Spirite Anversoise*, Janvier.)

I

M. Coninckx (47, Marché au Lait, Anvers), qui suit assidûment nos cours, nous communique par sa lettre ci-dessous du 22 décembre, le récit d'une série de visions répétées qui sont d'autant plus remarquables que le sujet n'a pas trois ans. Les noms propres nous sont connus ; nous les remplaçons par des lettres, à la demande des intéressés :

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer quelque chose qui doit vous faire plaisir autant qu'à moi ; voici de quoi il s'agit :

M. A..., allié à ma famille, s'est remarié, il y a quelques années déjà. De son second mariage avec une demoiselle B..., d'Anvers, sont issus cinq enfants dont une fille qui vient de mourir il y a quelques mois. Elle s'appelait Isabelle.

Il y a deux mois au plus, un matin, la petite de Mme A... était en train de jouer dans une chambre donnant sur l'escalier, quand, tout à coup, elle dit à sa mère : « Maman, Belle est là. » — « Où? » demanda sa mère. « Mais là, sur le palier! Tu ne la vois donc pas? » La mère demanda comment l'enfant était habillée et ce qu'elle faisait. « Elle est habillée en rose et elle rit », fut la réponse.

Une autre fois, la mère surprit sa petite en train de lancer des baisers en l'air. La mère lui demandant ce qu'elle faisait et à qui elle lançait des baisers, la petite de lui répondre : « Mais, maman, tu ne vois donc pas Belleke? Elle est assise sur le toit, là ; elle ne peut pas descendre. »

Il y a six semaines environ, la mère était dans sa chambre à coucher et deux de ses enfants s'y trouvaient aussi, en train de jouer, quand, tout à coup, la petite lâche le jeu et crie à sa mère : « Maman, Belleke est là! » — « Où? » demanda-t-elle. « Mais là, au pied du lit, là... Tu ne la vois pas? Elle est habillée de rose, et elle est jolie, jolie, et elle rit... » L'enfant désignait, au pied du lit, la place où sa mère a l'habitude de prier tous les soirs pour la petite défunte.

Il y a une dizaine de jours, ce fut la fête de Mme A..., et, le soir, elle était assise dans la chambre donnant sur l'escalier, en compagnie de ses enfants, et d'une autre personne de ma famille, âgée aujourd'hui de 18 ans.

Les enfants jouaient ; la jeune fille lisait le journal, et Mme A..., faisant semblant de lire, priait Dieu pour sa petite. Elle demandait, dans sa prière, pourquoi Dieu lui avait enlevé son enfant. Justement, aujourd'hui, le jour de sa fête, sa joie eût été plus grande encore si elle avait eu ses cinq enfants autour d'elle.

Tout à coup, la petite lui dit : « Maman, Belleke est là, derrière toi. » — « Où? » — « Là, elle est assise sur le piano ; elle n'est plus seule ; elle a une camarade, elles se tiennent par la main. Elle est habillée en rose et elle a des fleurs ; elle rit. » La mère lui demanda alors : « Tu es sûre de la voir? » — « Oh! oui, maman, là, sur le piano. » Alors, la mère prit la petite, et, la plaçant sur le piano, lui dit : « Donne-lui la main, alors. » Et l'on vit l'enfant tendre son bras et rester dans la position d'une enfant qui en tient une autre par la main.

L'enfant n'a que 2 ans 1/2, donc ne peut pas inventer ces choses-là.

J'ai vu la petite et ma parente lui a fait répéter la scène devant moi. L'enfant m'a dit avoir vu sa Belleke sur le piano et a fait le geste qu'elle fit lorsqu'elle lui donna la main.

II

(*Ultra*, Rome, février 1909.)

Dans une maison de Rome, via Reggio, n° 21, habitée par la famille Nasca, se trouvent comme sous-locataires M. G. Notari, marié et père de famille, et sa mère, veuve. Le 6 décembre passé, M. Notari perdit un enfant de quatre mois, vers 10 h. 45 du soir. Autour du lit du petit mourant se trouvaient réunis le père, la mère, la grand'mère, la maîtresse de maison, Mme Julie Nasca, et sa petite sœur Hippolyta, âgée de trois ans, à moitié paralytique, laquelle, assise sur le petit lit du bébé mourant, le regardait avec compassion.

A un moment donné, et précisément un quart d'heure avant que la mort eût mis un terme à cette frêle existence, la petite Hippolyta tendit les bras vers un angle de la chambre et s'écria : « Maman, vois-tu, là, tante Olga? » Et elle voulut descendre du lit pour aller l'embrasser. Les assistants demeurèrent stupéfaits, et demandèrent, bouleversés, à l'enfant : « Mais où donc? Mais où? » Et l'enfant de répéter : « La voilà! La voilà! » et voulut à toute force descendre du lit et aller à sa rencontre. Le père l'aida à descendre ; elle courut vers une chaise vide, mais resta un peu perplexe, car la vision s'était portée vers un autre point de la chambre. Et l'enfant s'y dirigea, répétant : « La voilà, tante Olga! » Puis elle se tranquillisa, lorsque survint le déchirement du petit ange qui expirait.

Cette tante Olga, sœur de la mère d'Hippolyta, s'empoisonna, il y a un an, par amour.

Je garantis la réalité des faits ; ils m'ont été répé-

tés ce soir encore dans leurs moindres détails par la famille Nasca et par la grand'mère de la petite clairvoyante.

Rome, 12 décembre 1908.

M. PELUSI,
Employé à la R. Bibliothèque Victor-Emmanuel.

Un cas singulier de clairaudience.

(*Ultra*, Rome, février 1909.)

L'un de nos amis, qui, pour des raisons spéciales, ne désire pas voir publier son nom, mais dont nous garantissons absolument la sincérité — compositeur très connu et distingué — nous communique, également par écrit, à la date du 15 janvier, le phénomène suivant :

« La semaine dernière, ici, à Rome, j'étais occupé à corriger des épreuves d'imprimerie d'une partie de ma nouvelle œuvre, et ma femme se trouvait à côté de moi. Cette dernière possède le don singulier de la *clairaudience*. Elle entend fort souvent des voix de parents ou d'amis défunts ; elle perçoit les paroles aussi clairement que si elles étaient prononcées par des personnes vivantes, et cela sans que son système nerveux ne soit d'aucune façon secoué ou troublé.

» J'avais fini de corriger la première épreuve et je m'apprêtais à entreprendre la seconde, lorsque ma femme me dit : « Sir Julius Benedict est ici, il te dit *bravo*, il est enchanté, mais il ajoute que tu n'as pas bien corrigé cette épreuve, regarde... à la 4e mesure, à l'arpège, il y a une fausse note qui t'est échappée. » (Il faut savoir que Jules Benedict, Allemand, fut l'ami intime de mon père et me connut beaucoup dans mon enfance. Mon père, le sachant excellent pianiste et compositeur, le décida à se rendre à Londres, où il le recommanda chaleureusement et où il acquit en effet un grand renom ; il fut directeur d'orchestre fixe au *Covent Garden* pendant trente ans et s'y fit tellement apprécier que la reine Victoria lui attribua le titre de *baronet*. Il mourut à Londres, vers l'année 1830.) Grandement stupéfait d'une telle intervention, je reprends l'épreuve, je regarde à la 4e mesure, constate qu'on a imprimé dans l'arpège un *si* au lieu d'un *la*, et je corrige immédiatement l'erreur qui m'était échappée.

» Ma femme ne connait pas l'harmonie et n'avait pu avoir en mains, ni même sous les yeux, cette épreuve qui m'arrivait à l'instant même de l'imprimerie. Je vous laisse le soin des commentaires. »

CORRESPONDANCE

La Discussion sur les photographies du Commandant Darget

Paris, le 25 février 1909.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Il est un point que je ne peux vraiment pas laisser passer dans l'article de M. Darget dont vous avez fait suivre mes propres notes, au dernier numéro des *Annales ;* car c'est un point de fait sur lequel je ne veux pas que l'on échafaude une légende.

Il est complètement inexact que je n'aie « pas pu », comme le prétend M. Darget, présenter des clichés ou des photographies à l'appui de mes dires. Au contraire, je n'ai rien avancé dans ma note à l'Académie qui ne fût fondé sur des clichés obtenus par moi, soit organiquement, soit artificiellement (au moyen d'un bain-marie). Je ne sais ce qui a pu faire supposer une pareille chose à M. Darget. Je lui ai dit que M. d'Arsonval, me faisant confiance, ne m'avait pas demandé à voir mes clichés ; et comme je ne me promène pas habituellement les poches bourrées de photographies, il est exact que je n'ai présenté aucun document. De là à ne *pas pouvoir* le faire, il y a loin, vous le voyez.

Faut-il ajouter que M. d'Arsonval, en ne me demandant pas l'exhibition de mes clichés, a agi en vrai savant ? Un document photographique (et surtout radiographique comme ceux dont il s'agit), a tout juste la valeur correspondant au caractère et à l'habileté technique de l'opérateur qui l'a obtenu. Si cet opérateur est un malhonnête homme, il lui sera plus que

facile de truquer ses documents, de leur faire prouver ce qu'il souhaitera. S'il est simplement un ignorant ou un maladroit, les documents présenteront également des anomalies — involontaires, celles-là, — qui conduiront aussi à des conclusions fausses. D'où il résulte que M. d'Arsonval n'aurait pas été beaucoup plus avancé s'il avait vu mes documents. D'où il résulte aussi que tous les papiers, plaques et vitroses qu'exhibe avec ardeur M. Darget, font naître en somme peu de convictions, — du moins chez les hommes de science. Un document photographique, j'insiste formellement sur ce point, ne prouve rien par lui-même. Il est inutile de le voir *fait*. Il faut le voir *se faire*, — ou avoir une absolue confiance, à tous les points de vue, dans l'opérateur.

Je m'associe donc pleinement, monsieur le rédacteur en chef, au vœu par lequel vous terminez votre article : « Que les deux adversaires se dévouent à reprendre leurs expériences *contradictoires*, — les seules qui puissent peut-être parvenir à trancher la question. » De ma part, il n'y aura aucun dévouement à cela, mais un grand plaisir ; et vous savez mieux que personne que je ne me suis jamais dérobé. Je tiens cependant à ce qu'il ne se produise nulle équivoque. M. Darget, dans sa réponse, parle de m'inviter à une série d'expériences à la Salpêtrière. Ne mêlons pas les questions. Ni dans sa conférence du 7 décembre, ni dans ses articles de l'*Eclair* et de l'*Echo de Paris*, ni dans aucune de ses communications à l'Institut, je pense, M. Darget ne nous a dit qu'il fallût être médium ou hystérique pour obtenir les phénomènes en discussion. Que des sujets de cette espèce puissent être parfois radio-actifs, je ne le conteste aucunement, car je n'ai pas pu observer suffisamment cette catégorie de personnes et j'entends ne parler qu'à bon escient.

Voici dans quels termes nets et précis je me suis mis, le 10 février, à la disposition de M. d'Arsonval pour des expériences contradictoires avec M. Darget :

Je tire de mes propres essais, tant négatifs que positifs, la conviction provisoire que les rayons V, dont parle M. Darget, sont inexistants, en tout cas inactifs sur les émulsions du commerce, à supposer du moins qu'ils seraient fournis par des sujets normaux et sains, abstraction faite des médiums à effets physiques ou de sujets tout à fait spéciaux.

Si vous le jugez à propos, monsieur le professeur, je m'offre donc, devant telles personnes qu'il vous plaira de désigner, je m'offre à reproduire (tout au moins à tenter de reproduire) *artificiellement*, c'est-à-dire sans intervention d'un organisme vivant, toutes les expériences que, devant ces mêmes personnes et devant moi, M. le commandant Darget voudra bien faire *organiquement*, — je veux dire en employant son organisme *à lui*, puisqu'il est si radio-actif !

Le terrain sur lequel je me suis placé ainsi, est le terrain même de ma note précédente et de la controverse actuelle. M. Darget n'a pas baptisé son *fluide* : rayons H (hystériques), mais rayons V (vitaux), et il en fait l'apanage de l'humanité entière, voire des animaux. J'ai attaqué sa théorie parce que je la crois fausse, et j'expérimenterai contradictoirement avec lui, quand il le voudra, dans les conditions ci-dessus déterminées. Mais quant à entreprendre à sa suite la tournée des hôpitaux de Paris à la recherche du sujet rare, c'est une affaire tout à fait différente et qui n'a rien à voir avec les critiques que j'ai formulées.

Je ne refuse pas, néanmoins, d'assister à quelques-uns de ses essais s'il m'y convie ; mais ce sera en curieux et non pas en contradicteur.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. de Fontenay.

La reproduction de caractères d'imprimerie sur les plaques photographiques

Asnières, le 28 février 1909.

Monsieur,

En lisant, dans le dernier numéro des *Annales des Sciences psychiques*, la discussion entre M. de Fontenay et le commandant Darget, au sujet des reproductions de caractères d'imprimerie sur des plaques photographiques, je me suis ressouvenu d'un cliché de cette sorte obtenu par moi, il y a une douzaine d'années. Je ne faisais à cette époque aucune expérience de cette nature et c'est tout à fait par hasard que j'ai obtenu la photographie dont je vous envoie une épreuve.

Voici dans quelles conditions j'ai opéré. Après avoir pris quelques photographies, j'enveloppai les clichés dans un papier rouge imprimé, les mis en boîte et les gardai pendant plusieurs mois avant de pouvoir les développer.

Lorsque j'effectuai cette opération, je fus fort surpris de voir apparaître sur l'un des clichés des caractères d'imprimerie. J'attribuai ce résultat à l'action directe de l'encre d'imprimerie sur le gélatino-bromure et, malgré l'insuffisance de la photographie fort mauvaise, je conservai ce cliché comme curiosité.

C'est une preuve que, contrairement aux résultats négatifs obtenus par M. de Fontenay et le capitaine Colson, il est possible d'obtenir une impression avec

l'encre d'imprimerie. L'ancienneté du fait et son caractère purement fortuit ne me permettent pas naturellement de dire si le papier était en contact direct avec la gélatine. Mais, vu l'absence de caractères semblables sur les autres clichés, on est en droit de supposer qu'il en fut ainsi. Il convient aussi de noter que ce cliché, se trouvant avec plusieurs autres dans une boîte, a dû subir un certain degré de pression.

Il semble donc résulter de l'examen de ce petit fait, que les conditions favorables à la réussite de l'expérience sont : le voile préalable de la plaque, le contact prolongé et la pression.

En tout cas, il m'a paru intéressant de vous signaler un fait positif, pour l'explication duquel il est inutile d'admettre l'action d'une force psychique quelconque. Il me semble vraiment qu'à la suite des documents produits par les adversaires et des discussions qu'ils ont provoquées, on soit en droit de s'en tenir à une explication purement physico-chimique, sans intervention d'aucune force inconnue.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Dr E. DE SAINT-ALBIN.

Au sujet du médium Miller

Tours, le 2 février 1909.

Cher Monsieur de Vesme,

Je vous prie de vouloir bien insérer dans les *Annales* une petite rectification au sujet de mon dernier article sur Miller. Est-ce une erreur de copie ou de composition, je ne sais, mais j'ai conseillé, pour les expériences futures, non pas la pleine lumière, ce qui ferait supposer que je suis ignorant des conditions les plus élémentaires du phénomène, mais la *demi lumière* (voir *Revue spirite* de février, page 82 au bas).

Veuillez agréer mes cordiales salutations.

LÉON DENIS.

MOUVEMENT PSYCHIQUE

45.000 francs pour la Photographie surnormale

La souscription pour favoriser le développement de la photographie surnormale vient d'atteindre le chiffre coquet de 45.000 francs, 4.162 francs étant venus de l'Angleterre, des Etats-Unis, de l'Australie, s'ajouter dernièrement aux sommes recueillies jusqu'ici.

Dans une note publiée les jours derniers, M. Emmanuel Vauchez se plaint du « succès restreint » de sa souscription, et trouve regrettable que les spécialistes du monde entier et les hommes de bien — car il y en a aussi — mettent si peu d'empressement à favoriser des découvertes dont les conséquences doivent être incalculables pour l'avenir de l'humanité.

Mais c'est justement parce qu'on connaît assez l'indifférence coupable envers les recherches en question que le résultat obtenu par M. E. Vauchez paraît déjà si considérable et prouve la considération dont jouit cet agitateur d'idées.

Dans la " Society for Psychical Research "

Mr. R. A. H. Bickford-Smith ayant démissionné de la charge de secrétaire de la *Society for Psychical Research* et directeur des publications de cette Société, le Conseil de direction a nommé secrétaire et sous-directeur. Miss Isabelle Newton, jusqu'ici secrétaire adjoint ; Miss Alice Johnson reprend sa charge de directeur des publications, tout en gardant celle de *Research Officer* (chargé des recherches pour la constatation des faits portés à la connaissance du Bureau de la Société).

Le Congrès de Psychologie de Genève.

Le VIe Congrès International de psychologie aura lieu à Genève, du 3 au 7 août. Le président du Comité organisateur est M. Th. Flournoy, le secrétaire général M. Ed. Claparède, tous les deux bien connus par leurs travaux dans le domaine de la mé-

tapsychie. Parmi les rapports qui seront présentés, nous en signalons un sur *Le Subconscient*, dû à MM. les professeurs Max Dessoir (Berlin), Pierre Janet (Paris) et Morton Prince (Boston).

A l'Institut Général Psychologique.

M. Serge Youriévitch, secrétaire général de l'Institut général psychologique, a été élu vice-président au cours de la dernière assemblée générale des membres de cette Société, ce qui ne l'empêchera d'ailleurs pas de continuer à s'occuper activement de cette institution dont il a été le fondateur et l'âme. Le choix de son successeur au secrétariat général sera fait ultérieurement.

M. Carrington et Eusapia Paladino.

M. Hereward Carrington, qui a été jusqu'à il y a quelques mois le collaborateur et le bras droit du professeur Hyslop dans la direction de l'American Society for Psychical Research et de l'Institut qui y est attaché, après avoir été pendant quelque temps au *Camp-meeting* de Leily Dale et avoir démasqué les fraudes de ses médiums (1), est venu en Europe pour expérimenter avec Eusapia Paladino, avec laquelle il a eu en effet onze séances en des conditions de strict contrôle, à Naples. Maintenant, le *Chicago Daily Examiner* et d'autres journaux américains publient une notice dont il résulte que, contrairement à ce qu'on s'attendait et à ce qu'il s'attendait lui-même, M. Carrington est sorti entièrement convaincu de la réalité des phénomènes d'Eusapia. Ce fait présente une certaine importance, surtout parce qu'il ne peut qu'avoir de l'influence sur l'opinion des « psychistes » américains qui sont restés jusqu'ici sceptiques pour ce qui se rapporte aux phénomènes physiques de la médiumnité.

(1) Voir les *Annales des Sciences Psychiques* d'avril 1908, p. 110.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Les " esprits " dans une ferme bretonne

Depuis longtemps dans la région de Morlaix on racontait qu'à côté de Pleyberchrist il y avait une ferme hantée où chaque soir, la nuit venue, les « esprits » menaient un terrible sabbat. Ames errantes? loups-garous? poulpiquets? on ne savait... et c'est pourquoi désireux d'avoir des renseignements plus précis sur ces nouvelles manifestations des hôtes mystérieux de nos landes bretonnes, je me suis rendu hier à la ferme de Ker-Rolland.

Située sur la route de Commana, sur le versant nord d'un vallon profond et pittoresque, à deux kilomètres du bourg de Pleyberchrist, la ferme est tenue par M. Ollivier Quémener, âgé de soixante ans, et sa femme. Ils sont aidés dans l'exploitation des terres par leur fils Jean-Yves, vingt-huit ans, sa jeune femme et un garçon de ferme. Les jeunes époux ont quatre enfants, dont l'aîné a six ans.

Voici fidèlement rapportée, la conversation que j'eus avec eux :

Le père Quémener. — Voilà dix-neuf ans passés, depuis la Saint-Michel, que j'habite la ferme et, presque chaque soir, nous entendons du bruit ; tantôt on remue la clef de l'armoire qui, tout à coup, s'ouvre à deux battants, et une main invisible heurte les battants l'un contre l'autre avec un bruit épouvantable. Je lance parfois mon sabot contre l'armoire mais, quelques minutes après, le sabbat recommence.

— N'avez-vous pas cherché à savoir ce que c'était ?

Le père Quémener. — Mais si. Plusieurs fois, j'allumai ma chandelle. Mais à peine était-elle allumée que je percevais distinctement un souffle, comme celui sortant d'une bouche humaine, qui l'éteignait.

— Et vous n'essayiez pas de la rallumer ?

Le père Quémener. — Si, mais quand je cherchais mes allumettes je ne les trouvais plus. L'esprit les avait enlevées et le bruit recommençait. Je lançais de nouveau mon sabot ou un autre objet. Il y avait un instant de silence et ça recommençait. Nous ne pouvions pas dormir.

Le fils Quémener. — Moi, le soir, j'ai senti plusieurs fois comme deux mains qui s'appuyaient sur mon ventre, au point de m'arrêter la respiration.

— Et vous n'essayiez pas de voir ce que c'était ?

Le fils Quémener. — Si ! J'étendais les mains, mais elles ne rencontraient que le vide.

La bru. — Depuis que je suis arrivée en la maison, j'entendis bien du bruit. La nuit surtout. On frappait à la porte comme avec un marteau.

— Et vous n'avez pas peur?

La bru. — Ma foi, non! Ça empêche souvent mon mari, mon beau-père et ma belle-mère de dormir, mais moi je n'en fais plus de cas. Ils peuvent frapper tant qu'ils voudront. Ce n'est pas ça qui m'empêchera de dormir.

Le domestique. — J'ai souvent entendu du bruit dans la maison. Mais c'est surtout dans l'écurie. Celle-ci est située à trente mètres de la maison où je passe la nuit, à cause des chevaux, et j'entends des bruits de marteau, comme si on enfonçait des pointes dans le bois.

— N'avez-vous pas cherché à vous rendre compte de ce que c'était?

Le domestique. — Pourquoi faire? On m'aurait éteint ma chandelle, comme à mon patron.

— Et vous pouviez dormir?

Le domestique. — Ma foi, pas trop. J'ai passé souvent de bien mauvaises nuits. Mais encore pas comme mon frère. Il a travaillé pendant quelque temps à la ferme avec moi et a couché quelquefois, seul, à l'écurie, mais il n'a pu y tenir, et il a quitté définitivement cette ferme, où il disait qu'il s'y passait des choses qui n'étaient pas naturelles.

Le père Quémener. — Notre voisin de la ferme de Kergoat-Bihan, qui touche nos terres, est venu passer une nuit dans la chambre où nous l'avons laissé tout seul, pendant que nous, nous couchions en bas. Le lendemain matin, il est descendu tout pâle, la chemise toute trempée de sueur et, avec une voix entrecoupée par la profonde émotion que lui avait causée son séjour d'une nuit dans la chambre, il nous a dit : « Vous me donneriez tout l'or du monde, que je ne voudrais plus recommencer. J'en tremble encore! C'est épouvantable! »

— Les bruits continuent-ils toujours?

Le père Quémener. — Oui, presque tous les jours. Mais, maintenant, c'est dehors qu'ils se font entendre.

— Comment ça?

Le père Quémener. — Oui. Le vicaire, M. Merret, est venu. Depuis, les esprits ont quitté la maison. Il les a exorcisés. Il a dit quelques prières et ils sont partis. Ils ne font plus du tout de bruit, dans la maison, non! Ils se contentent seulement de frapper du dehors, à la porte sud, pendant la nuit.

— Et vous ne faites pas revenir le vicaire pour les faire partir définitivement?

Le père Quémener. — Pourquoi faire? Puisqu'ils ont quitté la maison!

— Et vous ne songez pas à quitter la ferme?

Le père Quémener. — Oh! non! Nous sommes habitués maintenant! Et puis, si les esprits sont bruyants, en tout cas, ils ne nous ont jamais fait de mal. A part mon fils. Si l'on peut appeler mal, lui avoir pressé un peu le ventre!

(Du *Matin* de Paris, 1er mars 1909.)



Blake.

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.

Le Gérant : DROUARD.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

19me Année | 1er et 16 Mars 1909 | Nos 5 et 6

Dr JULIEN OCHOROWICZ

UN NOUVEAU PHÉNOMÈNE MÉDIUMNIQUE

(Suite. — Voir les numéros de janvier et février.)

XI

LA FLÈCHE EN L'AIR

16 *janvier* 1909. — Après avoir endormi le médium, je lui propose deux expériences :

1° Le réglage de la flèche, posée sur ma main, et rendu visible par le déplacement d'un point marqué sur le disque du dessous. J'aurais dû commencer par cette épreuve, au lieu d'avoir plus de confiance dans la sensibilité de mes doigts et de mon sens musculaire. Mais les idées simples arrivent les dernières. J'avais du reste complètement oublié que cette marque existe, et qu'elle est indiquée dans l'instruction du fabricant. Ce moyen est même seul indiqué. Je me suis servi d'un autre, parce qu'il est moins perceptible pour l'entourage, n'exigeant pas la lumière et une très bonne vue. Mais il est évident que pour vérifier le moment du réglage de la petite Stasia, il était beaucoup plus commode et surtout plus sûr. Il suffisait pour l'appliquer, de placer l'aiguille sur ma main *du mauvais côté* (présentant au lieu de deux ronds concentriques, un disque lisse avec un seul petit point enfoncé près du bord). La position de ce point enfoncé répond exactement à l'heure du réglage. Lorsque sa position est celle de 3 h., sur le cadran d'une montre quelconque, l'aiguille est réglée pour 3 h., etc. Je n'avais donc qu'à observer le déplacement de ce point, pour savoir si la petite avait déjà exécuté le changement. Et comme moyen général, cette méthode de réglage est encore commode sous ce rapport, qu'on n'a pas besoin de se souvenir de la dernière position de l'aiguille — on la voit indiquée par le point enfoncé. *Voir ce point se déplacer sur ma main, sous l'action d'une force invisible* — voilà ce que je désirais obtenir.

2° La seconde question était celle des distances, accessibles à la main fluidique du double. En répétant la première expérience à 20, 30, 40 cm. des mains du médium, je voulais constater les différences éventuelles dans les effets obtenus.

La somnambule ayant compris mes désirs, nous nous installons commodément, l'un vis-à-vis de l'autre.

Je place la flèche par son mauvais côté sur ma main gauche, ou plutôt sur les deux doigts seulement : l'index et le médius en biais, en appuyant le coude sur le genou pour assurer plus de stabilité à la position de ma main et je prie la petite Stasia de régler sur 5, tandis que l'appareil est réglé par moi sur 3.

— Tournez un peu le dos à la lampe, dit la somnambule ; il y a trop de lumière.

J'obéis. A ce moment il se produit une chose tout à fait extraordinaire. La flèche étant légèrement posée, cède à l'influence invisible exercée par la petite Stasia, qui, au lieu de tourner le disque de réglage, tourne la flèche entière. Au lieu d'être en biais, elle est maintenant parallèle à mes doigts. La somnambule, qui pendant ce temps était restée complètement immobile, les mains sur ses genoux à une distance de 30 centimètres, à peu près, éclate de rire.

— Tu vois qu'elle a tourné !

— Oui, mais le réglage reste le même, dis-je en regardant la position du point enfoncé.

Impossible de décrire l'impression, mêlée d'étonnement et de satisfaction que produisit sur moi ce phénomène inattendu. D'abord, c'est pour la première fois dans ma vie, que j'ai *vu et senti* un objet inerte se déplacer *sur ma main*. Puis, j'étais content que la petite Stasia, qui, jusqu'à ce moment, semblait se moquer de toutes les lois mécaniques, se décidât à les respecter. Enfin, ce phénomène était plein de promesses : puisqu'elle peut tourner un objet sur ma main, pourquoi ne pourrait-elle pas le soulever en l'air ?...

— Essayons, dit la somnambule.

Je place la flèche comme tout à l'heure, et j'attends.

— Ne la touche plus, car je sens le courant !

Et elle approcha ses mains écartées, en les tenant à une trentaine de centimètres au-dessus de la flèche, et en l'invitant, par des gestes appropriés, à se soulever en l'air.

D'abord, aucun résultat, mais quelques secondes

après j'ai une impression encore plus étrange que tout à l'heure, en sentant et en voyant que la flèche *fait des efforts* pour se soulever du côté de sa pointe. Le médium insiste, et tout à coup la flèche se soulève et monte en l'air, dans une direction un peu oblique.

L'ascension fut, au commencement, si brusque,



Fig. 4.
Photographie du soulèvement sans contact de la flèche de la « pendule magique ». (1)

qu'elle nous effraya tous les deux. La somnambule qui, elle aussi, voyait ce phénomène pour la première fois, poussa un cri, et recula en arrière.

Alors la flèche, interrompant son mouvement oblique vers la muraille, tomba inerte derrière le divan, par terre.

Je la ramasse et nous recommençons.

— Il faut qu'elle monte très haut, très haut — dit la somnambule.

Mêmes conditions. Après quelques minutes d'attente, la flèche bouge, se soulève par la pointe et monte tout droit en l'air, soutenue à distance par les mains du médium. Soulèvement total de 1 m. 30 environ. Elle n'a pas voulu descendre aussi lentement qu'elle a monté, et lorsque le médium, ne pouvant soulever ses bras plus haut, commença à les abaisser, elle retomba sur le divan.

Cette dernière ascension présentait un aspect différent.

Dans la deuxième, la flèche, comme je viens de le dire, montait obliquement et n'oscillait pas.

Dans la troisième, elle montait perpendiculairement, en oscillant par son bout inférieur, comme suspendue par une ficelle.

Explications théoriques de la somnambule : Dans la première expérience, action fluidique sans contact, dans le but de régler l'appareil, qui, faute d'un appui solide, se déplaça sans se régler.

Dans la deuxième, la petite Stasia, *ayant condensé ses doigts*, afin de leur donner une surface résistante, quoique encore invisible, prit la flèche par son bout pointu, et la souleva *avec ses deux doigts*.

Dans la troisième, elle a suspendu la flèche *sur un seul doigt* par une des dents de la pointe.

Ces explications correspondent bien avec les apparences du phénomène.

Je dois ajouter, que, se rendant compte des objections possibles, d'un fil ou d'un cheveu, applicables à la troisième expérience, la somnambule écartait souvent les doigts, soulevait les bras et en général tâchait de me convaincre qu'il n'y avait pas de truc.

Après l'expérience, ses mains étaient très froides et littéralement trempées de sueur, sur le côté interne. Le dos des mains restait sec.

Elle prétendait qu'au moment de l'expérience, il ne fallait pas toucher à aucun point de la moitié supérieure de son corps, car cela aurait « rompu le courant ». Il ne fallait pas également toucher à la flèche, juste avant le phénomène, malgré qu'elle reposât tout le temps sur ma main.

— Comment sais-tu que l'attouchement gâterait l'expérience, ne l'ayant jamais faite auparavant?

(1) Les quatre photographies que nous publions ici se rapportent à des expériences dont il sera question dans un prochain numéro. — *Note de la R.*

— Parce que dans toutes mes séances précédentes, j'avais observé que, si l'on me touchait, moi ou l'objet qu'il fallait atteindre, au moment où un phénomène se préparait, le courant était toujours rompu, « il s'en allait », et il fallait attendre longtemps, pour que... « cette chose » s'accumulât et se concentrât en moi.

Je dois mentionner encore un détail significatif :

On sait que, dans la première expérience, mon désir d'obtenir un changement de réglage (le numéro 5 au lieu du numéro 3) n'a pas été réalisé. A la deuxième expérience non plus. Mais lorsque, tenant la flèche entre mes doigts, je remets l'aiguille sur le cadran, je remarque avec étonnement que son réglage est changé, qu'elle indique 7 (au lieu de 5), et non plus 3.

Cette erreur peut s'expliquer de la façon suivante :

Toutes les expériences précédentes ont été faites dans la bonne position de la flèche. La petite Stasia s'habitua donc à donner au point enfoncé du disque de réglage la position inverse, symétrique (10 au lieu de 2, 5 au lieu de 7, etc.). Elle fit de même maintenant, malgré que la position étant renversée, il fallait amener le point enfoncé dans la position *exactement* corespondante à celle du cadran. Et c'est probablement ainsi qu'elle obtint 7, en voulant 5.

Une autre remarque importante est celle-ci :

Nous savons qu'elle n'a pas réussi à régler la flèche sur ma main. Cela ne m'étonne pas, pour deux motifs : 1° la flèche, légèrement posée, ne présentait pas une résistance suffisante, pour effectuer le réglage ; 2° la lumière, le regard et l'attention concentrée constituent toujours une condition déprimante, pour les manifestations médianiques en général.

Cependant, le changement du réglage a eu lieu.

A quel moment ?

Il était évident qu'il a dû s'accomplir pendant le transport de la flèche au cadran, lorsque je la tenais solidement par un des bouts, lorsque je n'y faisais plus attention et lorsque la lumière, couverte par mon corps, était plus faible.

Cela concorde (à quelques exceptions près) avec les explications de la somnambule, qui déclara impossible le réglage pendant la rotation et qui indiqua le moment de l'approche de la main au cadran, comme celui de l'action médianique.

Cela explique en même temps, pourquoi dans des expériences précédentes, faites exprès pour voir et sentir le réglage sur ma main, je n'ai rien vu ni senti. Je ne pouvais rien voir ni sentir, puisque le réglage ne fut exécuté qu'*un moment après*.

Cependant, malgré cette concordance, je tenais à avoir une preuve *objective* et je me proposai de vérifier encore :

1° La possibilité du réglage médianique, en tenant la flèche par un de ses bouts solidement ;

2° L'impossibilité du réglage en plein mouvement.

Ce dernier point présentant pour moi certains doutes à la suite de quelques-unes des expériences précédentes.

17 *janvier* 1909. — Nous répétons d'abord l'expérience de « l'action mécanique du regard ».

La grande pendule véritable est arrêtée médianiquement, puis remise en marche dans les conditions des expériences 2 et 3. Elles sont seulement encore plus attentivement observées.

Il a fallu vingt minutes pour produire l'arrêt, qui fut presque subit, en laissant persister à peine quelques oscillations minimes.

C'est « la main condensée », mais toujours invisible, de la petite Stasia, qui accomplit ce tour de force.

Une minute de repos.

La mise en marche s'effectua plus vite et aussi subitement. Au bout de deux minutes le balancier reprit ses oscillations normales, sans hésiter. La respiration de la somnambule, très attentivement observée, n'entra pas en jeu. Le médium n'est pas très fatigué, mais, chose étrange, c'est moi qui ressent une fatigue beaucoup plus prononcée que d'habitude.

Détail curieux de cette soirée :

A la plupart des séances précédentes, prirent part, en qualité de témoins sans voix consultative, mes deux chiens : un grand terre-neuve et un petit épagneul de race impure. Etant bien élevés, ils ne me gênaient en rien, et se couchaient tranquillement par terre près d'un fauteuil, éloigné de 5 mètres du divan, où se faisaient la plupart des expériences.

Au moment où la somnambule déclara que la petite Stasia vient de s'asseoir sur ce fauteuil, l'épagneul, couché en face, se mit à grogner.

Je me retourne et je vois le chien fixant de son regard le fauteuil. Le terre-neuve dormait et n'y faisait pas attention. Il ne pouvait pas voir le fauteuil. Mais, l'épagneul répéta son grognement trois fois, en soulevant seulement la tête et sans bouger. Il ne se calma que lorsque la somnambule déclara que la petite n'y était plus.

Si ce n'était pas une simple coïncidence, on doit peut-être attribuer l'impression des chiens à une plus grande condensation du corps éthérique du double, manifestée dans les dernières expériences.

XII

LE FANTOME D'UN FIL

Après le dîner, un phénomène inattendu : l'apport d'un cendrier en bois (qui se trouvait dans ma chambre du premier, et qui arriva juste au moment où je voulais allumer une cigarette) plonge le médium dans une auto-hypnose, d'abord très fatigante, puis calmée par son somnambulisme actif enfantin. J'en profite pour faire quelques expériences.

Voulant essayer si la force rayonnante des bouts des doigts du double peut s'exercer non seulement à travers le verre (comme dans la première expérience avec la pendule véritable) mais aussi à travers le verre *et le vide*, j'apporte un radiomètre de Crookes (une boule en verre hermétiquement fermée, dans laquelle on a fait un vide très parfait et qui contient un très léger moulinet tournant sous l'influence d'une lumière un peu vive).



Fig. 5.
Lévitation sans contact d'un aimant. (On remarquera que l'aimant étant placé avec ses extrémités en haut, un cheveu ne pourrait le soulever sans y avoir été noué.)

La somnambule tient ses deux mains des deux côtés de l'appareil, sans le toucher, à une distance de 10 centimètres environ. La lumière, suffisante pour bien voir, est loin de suffire pour mettre le moulinet en mouvement.

Au bout de quelques minutes la somnambule sent des picotements dans ses doigts refroidis et ce qu'elle nomme « le courant ».

Le moulinet remue et tourne un peu. Mais ce mouvement n'est pas causé par une action dynamique directe. Il tourne, parce que tout l'appareil vient d'être ébranlé par une secousse mécanique — absolument comme si la somnambule avait tenu dans ses mains un fil tendu, dont la pression soulevait latéralement le radiomètre.

Cependant ce fil, je ne le vois pas, et il ne se trouve pas entre les mains du médium.

Je recommence, avec le même résultat, c'est-à-dire sans avoir obtenu une action mécanique nette à travers le vide.

Je cherche donc au moins à élucider les causes du mouvement dans l'air.

Plusieurs petits objets remués et soulevés dans les mêmes conditions, prouvent que la nature des corps n'y est pour rien. Divers métaux, le bois, le verre, le cuir, le papier se déplacent et se soulèvent avec la même facilité.

Je constate au contraire une grande influence de la forme.

Après chaque expérience, les mains du médium sont froides et leur face palmaire est tout à fait mouillée par la sueur.

Mais voici ce qui arrive avec un tout petit calendrier, en forme de livre.

Il se déplace d'abord et s'ouvre, comme poussé par un fil, dont les deux bouts sont tenus par le médium.

Ensuite ce fil trouve une bonne position au milieu des pages du livret et le soulève par le dos.

Le calendrier monte, soutenu par les mains du médium à distance, s'élève à une hauteur qui dépasse un peu ma tête, et alors... sous la lumière d'une lampe, je vois, oui, je crois voir tout à fait nettement, un fil noir, pas très mince, allant d'une main du médium à l'autre, et dont le bout droit non tendu, pend au-dessous de la main droite du médium sous forme d'une spirale irrégulière.

— Attends! dis-je au médium. Ne bouge plus!

Mais à ce moment précis elle a commencé à descendre ses mains, voulant ramener l'objet sur la table; et le calendrier tomba net, comme la flèche de l'autre jour

Il n'y avait rien entre les doigts du médium...

Toutes les discussions au sujet des phénomènes analogues, produits par Eusapia Paladino, se ranimèrent dans ma mémoire. J'étais le premier à faire avec ce médium l'expérience de la clochette, suspendue par un fil, ou enfilée sur une tige métallique, droite ou recourbée, découverte ou abritée derrière divers obstacles et écrans, et je n'ai jamais vu rien de suspect, malgré que dès mes premières expériences le phénomène en question eût absolument l'air d'être produit par un fil ou par un cheveu. Dans une de ces expériences, j'ai même *entendu* le frottement de ce fil soupçonné, tendu horizontalement, ou le gratte-

ment des ongles d'une main invisible, contre le fil perpendiculaire, réel, tendu par le poids de la clochette. Mais je n'ai rien vu, et je n'ai rien trouvé entre les mains du médium. J'ai donc toujours considéré comme une illusion, les assertions de diverses personnes qui ont cru voir le cheveu. Entre autres M. Debierne, le savant chimiste; M. le comte Boubna, artiste peintre et M. Otto Lund, mécanicien de la Sorbonne, pendant la dernière série des séances à l'Institut général psychologique.

J'étais maintenant obligé de leur rendre cette justice, qu'ils ont pu voir le cheveu réellement, ayant moi-même vu le fil.

Ce qui fut encore déconcertant dans cette énigmatique impression, c'est que le fil ne m'a pas paru également visible de tous les côtés. Malgré la rapidité de l'apparition, je tâchai, par des mouvements brusques de ma tête, de trouver le meilleur point d'observation, et j'ai cru avoir constaté, qu'observé non pas contre la lumière, mais un peu de côté, il était non seulement moins visible, mais plutôt tout à fait invisible. Et cependant ce n'était pas un cheveu très mince; plutôt un fil à coudre, noir et assez fort.

En répétant l'expérience avec six objets différents j'ai eu encore l'occasion d'observer un autre détail significatif :

De ces six objets, quatre ont été soulevés facilement : ces quatre objets présentèrent une courbure quelconque, qui rendait possible l'application d'un fil. Le cinquième (une toute petite clochette nickelée) n'a pas pu être soulevée en l'air : elle avait une petite anse très mobile qui, au lieu de servir de point d'appui solide pour le fil, se redressait seulement, et puis retombait toute seule.

Enfin le sixième objet (le couvercle quadrangulaire, oblong d'une boîte en carton, d'une vingtaine de centimètres de longueur) se soulevait facilement, mais seulement par un de ses bouts, antérieurs ou postérieurs. Il était évident que le fil (invisible cette fois), cherchait en vain le centre de gravité, et ne trouvant pas d'équilibre à cause de la longueur du couvercle, se contenta d'une lévitation latérale.

Voyant les vains efforts de la somnambule, à laquelle, suivant une coutume de franchise absolue, j'ai tout de suite déclaré avoir vu un fil, je lui donne le conseil suivant :

— Tu n'arriveras pas à soulever ce couvercle avec un seul fil, fais-en un second!

— Mais je n'ai pas de fil! Tu vois bien...

— Essaie tout de même d'en avoir deux!

Et au bout de quelques minutes, pendant lesquelles le couvercle commença à se soulever alternativement (mais avec plus de vitesse dans l'alternance), tantôt par son bout antérieur, tantôt par son bout postérieur, et après avoir exécuté encore quelques lévitations obliques et faibles, il lévita enfin complètement et horizontalement, à une hauteur de 15 à 20 centimètres, entre les mains éloignées du médium; absolument comme porté sur deux fils tendus, dont l'un avait une liaison invisible avec les quatre doigts du médium, et l'autre avec ses pouces. Car je dois ajouter que, si dans les expériences précédentes, le médium tenait ses doigts réunis, il écarta les pouces instinctivement, après l'injonction de deux fils, comme pour faciliter l'attache de ce second fil éthérique.

Une autre observation à soulever est celle-ci :

La position et les mouvements des mains du médium, ne correspondaient jamais complètement avec la position et les mouvements des objets. Il y avait cependant entre eux une dépendance relative suffisante pour faire naître des suspicions.

A partir du moment où j'avais annoncé la vue d'un fil, le médium se comporta comme s'il voulait contredire ces soupçons de diverses manières : le fil n'étant plus visible, le médium tenait ses mains pour la plupart du temps, immobiles, et malgré cela, les objets se soulevaient et remuaient, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt même en tournant et quand il soulevait ses mains parallèlement à l'objet, il remuait les doigts ou exécutait de petits mouvements de descente et d'ascension, indépendants de l'objet. Ses mains, toujours très froides et très mouillées, étaient d'ailleurs vides et ne quittaient pas la table un seul instant.

Une dernière observation complétera les précédentes :

On avait cependant le droit de soupçonner une certaine ruse dans la façon d'être (inconsciente) du médium, qui sciemment s'efforça au contraire de dissiper toutes les objections possibles. Non seulement il évita (apparemment pour d'autres raisons), une lumière convenable, mais lorsque j'ai voulu *toucher* le fil, il arrivait toujours quelque chose, qui rendait ce contact impossible. Le plus souvent, lorsque j'approchais ma main, les mains du médium s'écartaient involontairement même contre sa volonté expresse, et alors le fil s'amincissait apparemment et l'objet tombait par terre.

Je dis cependant au médium qu'il était absolument nécessaire que je puisse m'assurer par le toucher de ce que c'était.

18 *janvier* 1909. — Je lui propose de prendre comme objet à soulever ma propre main ou un de mes doigts.

Nous nous installons en face l'un de l'autre, séparés par un guéridon. Sur ce guéridon je pose ma main gauche et j'ordonne au médium d'appliquer ses deux mains des deux côtés de la mienne et d'agir comme hier sur des objets inanimés.

Les mains de la somnambule sont déjà froides et humides, et la mienne chaude ; malgré cela, lorsque en sentant « le courant » elle commença, sur mon ordre, à écarter ses mains lentement, à droite et à gauche, je sentis :

1° Un froid assez vif — et puis :

2° Comme un fil, très fin ou un cheveu, glissant sur le dos de ma main.

Au fur et à mesure que les mains du médium s'écartaient, ce fil paraissait de plus en plus fin, pour s'évanouir complètement à une distance de quinze à vingt centimètres.

Nous avons répété cette expérience avec le même résultat.

La troisième fois, je ferme les yeux pour mieux concentrer mon attention et je sens le même fil glisser, non plus perpendiculairement à la direction de mes doigts, mais de biais. J'ouvre les yeux et je constate que, sans me le dire, le médium avait changé la direction de l'écartement, conformément à mes sensations tactiles.

Ces expériences ont beaucoup fatigué le médium.

Impression générale : Il est possible de créer médianiquement, entre les mains du médium, une sorte de fil, présentant, pendant quelques minutes une certaine consistance, qui diminue et disparaît avec l'écartement de ses mains. La formation du fil médianique est accompagnée d'une sensation de froid. Ce fil, créé par l'imagination inconsciente du médium paraît présenter un cas d'*idéoplastie matérielle objective :* le vif désir de soulever un petit objet à distance, ramène par association l'idée d'un fil, qui ferait l'affaire. Cette idée se réalise dans un moment monoïdéique. Dans la vie commune, *la vue* d'un fil, c'est-à-dire certaines vibrations de l'éther, provoquent l'*idée* d'un fil — ici par la force de la loi de réversibilité, l'inverse se produit : l'*idée* d'un fil provoque la vue, le fantôme objectif d'un fil, c'est-à-dire certaines vibrations de l'éther. Nous voilà à la limite qui sépare l'illusion de la réalité — *qui les unit*, voulais-je dire, car ce fantôme n'est pas une simple hallucination, il existe objectivement, il produit des effets palpables. Est-ce une chose créée de rien? Est-ce le corps éthérique d'un fil vrai? Est-ce l'idée matérialisée et à l'aide de quelle matière? Des particules de l'éther? Des atomes du corps du médium? De sa robe? De l'objet? Mystère.

Explications provisoires de la somnambule :

« C'est le « courant », qui s'accumule en moi à force de l'attention concentrée et du désir.

» Je le sens venir par un frisson général, par la chaleur de mes joues, par le souffle froid, l'engourdissement et le picotement dans mes doigts.

» Ce courant ne va pas d'une main à l'autre ; il va de mes mains vers l'objet et s'y arrête. Il ne traverse pas l'objet. Si vous avez cru que le petit calendrier était accroché et suspendu sur un fil, ce n'était qu'une apparence.

» Ce courant n'est pas une vibration. C'est quelque chose qui se dégage réellement de mes mains, des bouts des doigts seulement. Quand vous ouvrez le robinet du gaz, le gaz s'échappe en sifflant. Ici rien ne siffle, mais il se dégage quelque chose d'analogue. Pas d'une seule ouverture, mais comme par un grand nombre de petits trous. Ce courant s'amincit et se rompt, lorsque j'éloigne mes bras.

» Son écoulement prolongé me fatigue beaucoup.

» Lorsque les doigts sont rapprochés, il forme comme un simple écheveau des fils, qui atteignent l'objet.

» Lorsque j'écarte séparément les pouces, l'écheveau se double, et peut soutenir un objet plus large.

» Un contact étranger coupe immédiatement ce courant et me fait souffrir — *aussi je cherche instinctivement à l'éviter*.

» C'est tout ce que je puis vous dire pour le moment. Je ne suis pas instruite et je ne sais pas m'exprimer exactement. Excusez, si ce que je viens de dire n'a pas de sens commun. »

— Nous demanderons à la petite. Peut-être saura-t-elle davantage (1).

XIII

SUITE DE LA RECHERCHE DES CONDITIONS

19 *janvier* 1909. — Décidément mon médium devient de plus en plus fort. Hier, au dîner, il nous a donné le spectacle curieux d'un convive invisible. Nous étions trois à table et la quatrième place de côté restait libre. C'est la petite Stasia qui s'en empara, en soulevant la chaise de toutes les manières possibles, jusqu'au bord de la table, en répondant à nos questions par des coups, en se balançant pour s'amuser, etc. Pendant ce temps le médium tenait ses pieds sous sa chaise, enfermés entre deux traverses, et une grande lampe suspendue au plafond éclairait la table comme d'habitude.

Mais je n'ai pas l'intention de tout décrire — cela demanderait un volume ; je ne cite ce détail que pour caractériser les progrès du médium pendant notre étude spéciale.

En somnambulisme il prend maintenant au dynamomètre, 130 à droite et 115 à gauche sans la petite

(1) Après la réception de cette partie du manuscrit, M. le Rédacteur en chef des *Annales* a eu l'obligeance de m'envoyer le n° 3 (mars 1893), de sa *Revue d'études psychiques*, où se trouve l'article de M. Ernest Bozzano, sous le titre : « Fil naturel ou filament fluidique ? (à propos des séances avec Eusapia Paladino, à Palerme) ». Je reviendrai dans la suite sur cet article très intéressant de M. Bozzano, dont les observations complètent les miennes. — (*Note de l'auteur.*)

Stasia. Avec l'aide de la petite : 240 à droite et 240 à gauche.

L'apport d'un haltère pesant 2 livres, vient d'être effectué aujourd'hui sans fatigue à une distance de plus de trois mètres et une poignée de neige est apportée du dehors, *sur désir*, à travers les portes fermées.

Ceci dit en passant, continuons notre étude du phénomène principal, qui me paraît nouveau : *le réglage à distance d'un mécanisme, inconnu au médium*. Tel était en effet, le phénomène primitif, qui attira mon attention.

Aujourd'hui, les conditions sont changées. Le médium connait ce mécanisme parfaitement et il ne s'agit plus que d'une étude des causes et des conditions physiques du phénomène.





Fig. 6 et 7.
Action sans contact sur la balance. (Dans la figure 6, le médium est reveillé; l'œuf posé sur un plateau est plus lourd que la petite balle en celluloïd placée sur l'autre plateau. Dans la figure 7, les deux plateaux s'équilibrent par suite de l'action exercée par le médium à distance.

Eh bien, chose étrange, la seule différence qui se laisse constater dans les répétitions de cette expérience, après l'instruction complète du médium, est son désintéressement visible pour le phénomène en question. Il ne le passionne plus comme auparavant, et je suis obligé d'employer toutes sortes d'artifices psychologiques pour ranimer sa curiosité, sans laquelle le phénomène lui-même serait difficile à obtenir.

Il est entendu que je ne parle que du médium en somnambulisme, car à l'état normal Mlle Stanislawa ne se passionna jamais pour la pendule magique.

Je désirais aujourd'hui élucider la question du réglage sans l'approche du médium, *avec un point d'appui* dans ma main. Nous avons vu que, si l'aiguille reposait légèrement sur la face palmaire de ma main, le réglage médianique se montrait impossible, faute d'un point d'appui solide : ce n'est pas le disque de réglage, c'est la flèche tout entière qui tournait.

Je la tiens donc solidement entre mes doigts et je demande que la petite Stasia exécute le changement du réglage arrêté sur 2.

Après quelques minutes d'attente, je sens qu'une force invisible essaie de tourner le disque, d'abord sans pression, ensuite avec une pression sensible — mais ces tentatives restent sans résultat.

Je me suis aperçu ensuite, mais seulement après la séance, que les mouvements du disque étaient trop durs (Mlle Stanislawa en montant elle-même l'appareil, avait trop serré l'écrou). Je crois que sans cela, et peut-être sans une lumière un peu vive, le réglage aurait pu être accompli.

Quant à la force invisible, elle a dû faire cette constatation immédiatement et, découragée de ce côté, commença à soulever la pointe de la flèche.

— Soulève maintenant l'autre bout, dis-je à la petite Stasia.

Elle le fait. Et lorsque le médium rapproche ses mains par en haut, la flèche monte complètement en l'air.

Lorsque le médium tient ses mains immobiles, elle s'élève aussi, mais beaucoup moins haut. En revanche, le mouvement, au lieu de se diriger tout droit vers le haut, prend consécutivement différentes directions.

Posée sur le divan, entre les mains immobiles du médium, l'aiguille s'approche graduellement de sa main gauche, puis se détourne un peu vers la droite ; ensuite de nouveau vers la gauche, et ce changement de direction se répète plusieurs fois, malgré l'immobilité du médium. Dans tous ces exercices la flèche présentait absolument l'apparence d'un reptile qui rampe.

Lorsque le médium recule, en gardant toujours le contact avec la tapisserie du divan, la flèche suit ses mains très exactement, mais ne se laisse pas entraîner par des mouvements dirigeant vers le haut.

Lorsque le médium, au lieu de reculer, rapproche ses mains de la flèche, celle-ci se laisse soulever, mais retombe immédiatement.

Lorsque, pendant une lévitation plus marquée, je m'approche, sur l'invitation du médium, pour mieux voir le fil soupçonné, la flèche tombe, sans que je puisse rien voir.

Cet échec répété irrite tellement la somnambule qu'elle se met presque à pleurer et attrape une céphalalgie violente.

— Réveille-moi, dit-elle.

— Ce serait contre les principes ; il vaut mieux attendre que la douleur se passe.

— Non ; car si je reste endormie, je m'efforcerais de continuer l'expérience, et cela augmenterait mon mal.

Je la prie cependant de se reposer un instant. Elle reste à moitié couchée sur le divan, en me tournant le dos. Tout à coup elle éclate de rire.

— Qu'y a-t-il?

— La petite dit qu'elle va tirer ta barbe.

— Très bien, voyons!

Après quelques minutes d'attente, je sens un attouchement faible, comme avec un fil qui se promène sur ma barbe (la somnambule tenait ses deux mains devant ma poitrine, sans la toucher).

Puis elle soulève ses mains, en disant que la petite va toucher mes cheveux.

Quelques minutes s'écoulent sans aucune sensation. Ensuite, j'ai la même impression que tout à l'heure, comme si un fil glissait sur ma tête.

Elle est étonnée que je ne sente rien de plus, car elle dit que mes cheveux se redressent et puis retombent en arrière. Elle me prie de tenir ma main au dessus de ma tête pour sentir le contact des cheveux qui vont se soulever. Et réellement je sens, non pas le mouvement de mes cheveux, mais leur contact avec ma main — toujours comme si les cheveux étaient soulevés par un fil qui se promène transversalement dans la direction du front.

Ensuite je sentis encore un attouchement *plus large*, mais tellement faible et vague, que je ne saurais le définir. En tout cas c'était différent ; ce n'était plus un fil, mais comme une main (ou en général quelque chose de plus large), sans consistance et sans forme déterminée.

Au dîner, je sens des attouchements plus nets à mon genou droit, sous la table. Ce n'est pas encore une main, mais comme un doigt d'abord, comme un pied ensuite. La pression est cependant assez forte : la petite commence à se *matérialiser*. Je ne prononce pas ce mot, voulant obtenir plus tard des explications spontanées de la somnambule. En ce moment elle se trouve à l'état normal. Au moment précis de l'attouchement je vois un petit effort, un petit mouvement synchrone, inconscient, dans la cuisse droite du médium, qui d'ailleurs ne pouvait pas m'atteindre avec son pied. C'est pour la première fois que je fais cette constatation (si fréquente chez Eusapia Paladino), car Mlle Stanislawa gouverne très bien ses réflexes médianiques.

Les commencements de la matérialisation du double paraissent se confirmer par l'attitude d'une chatte blanche qui se trouvait dans la salle à manger. Elle fixe avec un effroi visible l'endroit sous la table où devait se trouver la petite Stasia ; à plusieurs reprises elle tourne son regard de ce côté, puis se sauve effrayée et s'oublie dans un coin, ce qu'elle ne fait jamais.

Un autre indice d'une matérialisation commençante de la petite Stasia.

Jusqu'à ce moment je n'ai pas pu faire, avec le cadran magique, l'expérience qui devait déterminer l'influence sur le phénomène de l'éloignement du médium. Je l'ai faite aujourd'hui avec un autre appareil : une trompette d'enfant, longue de 37 centimètres et qui émet deux tons : l'un, plus bas, en soufflant, l'autre plus haut, en aspirant. La bouche et les poumons de la petite Stasia permettent déjà cette expérience. Cachée derrière une porte ouverte, pour avoir un peu d'ombre, elle fait résonner la trompette plusieurs fois, l'instrument étant tenu par la main gauche du médium, qui reste debout près de la porte et tend sa main de l'autre côté du battant. Mais le son entendu par nous reste toujours le même : celui que l'on provoque en soufflant. Elle ne peut pas tirer l'autre. Pourquoi? La petite répond qu'elle ne peut pas encore toucher directement le métal avec sa bouche ; elle souffle à quelques millimètres de distance, et pour tirer l'autre son il faut absolument bien appliquer la bouche contre l'embouchure.

Nous essayons l'influence de la distance du médium, dans une autre position : la petite se trouve derrière mon bureau où la trompette est posée toute

droite sur le plancher et éloignée graduellement du médium, assis par terre à droite du bureau. Il allonge seulement sa main droite derrière le bureau, dans la direction de la trompette.

On éloigne peu à peu l'instrument, qui résonne toujours, à peu près avec la même force.

Puis la petite déplace elle-même la trompette plus loin et souffle dedans avec entrain.

A ce moment, la distance de l'embouchure de la trompette jusqu'au bout des doigts de la main tendue du médium, est de 37 centimètres.

Jusqu'à la bouche du médium 93 centimètres.

Enfin la petite Stasia pousse l'instrument à 1 m. 10, mais ne souffle plus, déclarant qu'elle est fatiguée.

25 *janvier* 1909. — Pour élucider deux questions à la fois j'imagine l'expérience suivante :

Un support métallique est plongé dans une bouteille de Leyde. Son bout latéral porte un fil de soie, qui pend verticalement et se termine quelques centimètres plus bas par une bouffette très légère.

Lorsque la bouteille est chargée électriquement, ce petit pendule se redresse en s'éloignant de la bouteille. A côté de ce fil de soie est supendu un autre fil deux fois plus long, terminé en bas par une clochette métallique.

Il s'agissait précisément de mettre en mouvement cette clochette, en tenant les mains immobiles, posées sur la table, des deux côtés de la clochette (A et B) et à une distance de 10 centimètres environ (fig. 4).

Le médium me donne ses mains à visiter et s'installe commodément dans la position indiquée.

Après plusieurs minutes d'attente, une certaine oscillation se produit dans la clochette ; mais elle est insuffisante et le médium impatienté, préfère passer d'abord à une autre expérience avec le cadran magique.

J'y consens. Nous faisons l'expérience (que je décrirai plus loin), et nous retournons à la clochette.

Le « courant » étant déjà formé, cela va maintenant plus vite.

La clochette est secouée par une force invisible dans différentes directions et résonne à plusieurs reprises, sans que le fil qui la soutient s'écarte sensiblement de la ligne perpendiculaire.

En même temps la bouffette se redresse, se lève, mais au lieu de s'éloigner de la bouteille de Leyde, elle s'en approche et se maintient, retombe incomplètement et se soulève de nouveau, pour conserver assez longtemps cette position immobile, tandis que la clochette est secouée fiévreusement.

Le mouvement de la bouffette quasi attractif vers la bouteille, et quasi répulsif par rapport au médium n'a pas été voulu par ce dernier, qui n'a même pas remarqué son existence, occupé qu'il était de la clochette.

En tout cas, le courant « étant développé », je dis au médium que j'allais mettre ma main entre les siennes, pour le sentir.

J'introduis ma main, près de la gauche du médium, toujours immobile, et *je ne sens rien.*

Mme M. S... (sensible à l'hypnoscope), en faisant de même après moi, sent nettement un froid intense et des picotements désagréables au bout des doigts.

Mais ces essais ont une suite fâcheuse ; le médium pousse un cri de douleur, en me montrant son bras droit contracté et hyperesthésié en même temps.

Je dissipe cet état non sans peine, et je prie la somnambule de se reposer.

En attendant, je rassemble mes idées.

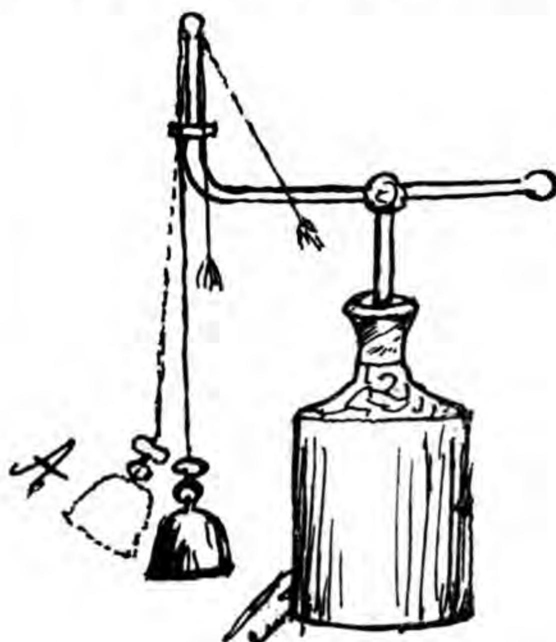


Fig. 8.

Je n'ai pas vu ni senti le fil.

La clochette suspendue a été ébranlée directement plusieurs fois, malgré l'immobilité des mains du médium. Elle a été secouée dans différentes directions.

Je n'ai pas senti le souffle froid, que je sentais assez nettement l'autre jour, en même temps que le contact du fil éthérique.

Mme M. S..., sensitive, n'a pas senti non plus le fil, mais elle a eu l'impression nette du souffle froid, ou du moins d'un froid extérieur intense, sans direction nette.

Le médium a senti son courant comme d'habitude.

Il a subi une très douloureuse secousse à la suite de la rupture brusque de ce courant, par l'introduction de nos mains dans le « champ médianique ».

Le mouvement ascendant du fil de soie avec sa

bouffette, ne se laisse rattacher à aucun de ces phénomènes.

Il n'a pas été provoqué par la respiration du médium.

La dépendance du souffle froid, senti par le médium et par Mme M. S... est difficile à admettre car la bouffette pendait à 12 ou 13 centimètres au-dessus des mains du médium et 13 à 14 au-dessus de l'endroit où ce souffle se faisait sentir.

La nature de ce soulèvement persistant n'est pas électrique ; la bouteille n'a pas été chargée, et un électroscope très sensible placé à côté, n'a pas trahi le moindre changement de potentiel. Les mains du médium n'agissent pas sur l'électroscope de Bonnenberger, ni par influence, ni par contact, ni par friction : ses cheveux, légèrement frottés contre le disque de l'électroscope, donnent une charge électrique

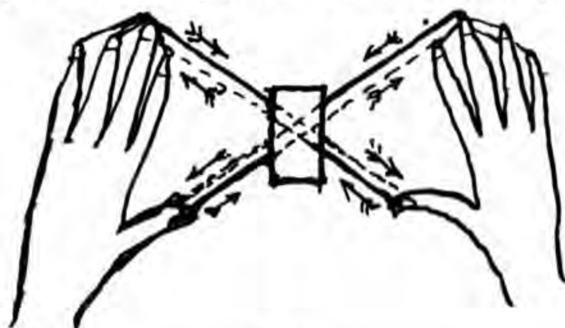


Fig. 9.

négative, comme avec d'autres personnes et avec moi-même.

Le fait, que le médium n'a pas remarqué les soulèvements de la bouffette, s'explique par la faiblesse exceptionnelle de sa vision somnambulique (les yeux fermés), pendant toute cette séance. Pour voir quelque chose distinctement il était obligé de s'approcher complètement de l'objet. Il ne pouvait distinguer les chiffres qu'à une distance de quelques centimètres.

Revenons maintenant à l'expérience du cadran magique.

Mon intention était de vérifier si le réglage médianique, impossible (quelques expériences précédentes semblent prouver le contraire) sur ma main, sans un point d'appui immobile, était possible sur le cadran, où la flèche, enfilée sur sa pointe, pouvait tourner librement, tout en étant également privée d'un appui assez résistant pour effectuer le réglage.

Pour l'exécuter moi-même dans cette position, je suis obligé de maintenir la flèche d'une main en tournant le disque régulateur à l'aide de l'autre main ; ou, à la rigueur, avec une seule, en employant trois doigts pour maintenir et deux pour régler.

L'aiguille indique le numéro 7 et je demande qu'elle soit réglée sur 2.

La somnambule applique les bouts de ses doigts au bord du cadran de verre, la main gauche vis-à-vis de la position occupée par la flèche (7 h.), la main droite plus loin près du chiffre 5.

Quelques minutes après, l'aiguille remue, en se dirigeant lentement à droite : elle indique 6 ½, revient à 7, retourne à 6 ½, avance sur 6 et enfin se décide à continuer son chemin dans la même direction.

Mais le médium, qui jusqu'à ce moment restait immobile, avance ses mains parallèlement avec l'aiguille, dont la pointe s'élève successivement à 5, 4, 3, 2, et s'arrête.

La somnambule très contente, frappe des mains — *et la flèche retombe sur 7*.

Le réglage n'a pas été changé. L'aiguille fut tout simplement déplacée et arrêtée momentanément sur 2, par une force invisible. J'en conclus, qu'après les vains efforts du commencement (7, 6 ½, 7, 6 ½, 6) elle reconnut l'impossibilité mécanique du réglage et se contenta d'un déplacement temporaire.

Explications complémentaires de la petite Stasia :

« Dans cette dernière expérience je n'ai pas eu assez de force pour effectuer le réglage. (Elle ne parle pas de la difficulté mécanique ci-dessus mentionnée.)

« Le déplacement a été exécuté à l'aide de deux forces : celle de mon *doigt* appuyé à l'autre bout de la flèche contre le demi-cercle qui la termine et celle du *courant* du médium, appliqué à la pointe, qui se déplaça parallèlement avec ses mains, étant soutenue par le courant.

« Quant à l'expérience précédente, c'est le courant seul du médium, qui y a joué le rôle principal, car mes mains étaient trop raréfiées pour agir. Il n'y avait pas le fil que vous avez soupçonné. Le courant va des doigts du médium jusqu'à l'objet. Lorsque le médium écarte ses pouces, le courant se partage : il y en a deux qui se croisent sur l'objet. Alors ils le traversent, le *pénètrent* et le soutiennent mieux. Les variations dans la force de ces courants, à droite et à gauche, par devant et par derrière, déterminent les mouvements de l'objet, tant que les mains du médium restent immobiles (fig. 5). Mais il est beaucoup plus facile pour lui de provoquer les mouvements en remuant ses mains, conformément aux oscillations qu'il veut obtenir. C'est pour cela que le déplacement de l'aiguille du cadran, dans la seconde expérience, s'effectua beaucoup plus vite. Le croisement des courants produit encore un autre effet : lorsque l'objet est traversé et non seulement atteint par eux, chaque ligne (on dirait scientifiquement : ligne de force) du courant devient double, étant composée d'un courant sortant et d'un courant entrant. Ce n'est pas une *attraction* qui maintient l'objet en l'air. Il est plutôt *poussé* de deux côtés et se maintient, par cette pression double

et contraire. Ce quelque chose qui s'échappe des doigts, devient plus dense et plus résistant quand les courants se croisent, et c'est pour cela que vous avez cru voir un fil, mais, c'est beaucoup plus épais qu'un fil, et puis ce n'est pas noir. Si cela vous a paru noir, c'est parce qu'il y avait de la lumière; s'il n'y avait pas de la lumière vous auriez eu au contraire une impression lumineuse. Le médium vous montrera ce courant lumineux et vous verrez qu'en frottant sa peau il peut produire des étincelles... »

Cette dernière déclaration a été faite par la petite Stasia, déjà au milieu de la séance. (Elle se basait, comme je l'appris plus tard, sur une expérience faite par la grande Stasia, au milieu de la dernière nuit : ne pouvant pas dormir, elle s'amusa à frotter ses mains et elle obtint, paraît-il, des effluves lumineux.) Mais après avoir entendu cette déclaration, je lui avais dit que c'est impossible, car l'électricité produite par le frottement des mains s'échappe par le corps dans la terre. La somnambule, ne voulant pas contredire ma « science » se tut et elle essaya en vain d'obtenir une action sur l'électroscope, de ses mains frottées à outrance, et de me montrer les étincelles de sa peau, après l'extinction de la lampe.

Et cependant, cette expérience lui réussit le lendemain. Dans l'obscurité, nous avons vu, elle, Mme M. S... et moi, des éblouissements momentanés, produits par le frottement des bouts de ses doigts sur son avant-bras. Je n'ai vu que les éblouissements les plus forts, Mme M. S... et surtout la somnambule en ont vu un nombre beaucoup plus considérable. A ce moment sa peau était très chaude et sous la peau on percevait des vibrations, des pulsations très nettes des muscles. *Elles ressemblaient absolument à des battements du cœur accélérés.* Cette sensation m'était déjà connue, car je l'ai observée dans le temps sur un médium anglais, nommé « little magnet (1) ». Ayant obtenu sur Eusapia Paladino de grands changements dans la conductibilité électrique de son corps, je m'imagine maintenant que les étincelles électriques produites par Mlle Stanislawa Tomczyk, sont dues aux frottements anormaux des muscles, aussi bien qu'au frottement de la peau, dans des conditions d'*une augmentation exceptionnelle de la résistance électrique de son corps.*

(1) A rapprocher avec cette observation le fait suivant : une excellente somnambule, Mme M. G., invitée par moi pour bien observer tout ce qui se passerait pendant une séance d'Eusapia, me déclara entre autres : « Les attouchements des mains de John sont absolument semblables à ceux des mains d'Eusapia, avec cette différence, toutefois, qu'au moment de l'attouchement de J. je ne sens rien sous sa peau, tandis que sous la peau d'E. je sens une sorte de vibrations ou des pulsations : *quelque chose remue continuellement sous sa peau.* »

Sur la question, s'il est possible de créer un vrai fil, entre les mains du médium, la petite Stasia répond philosophiquement :

— Je ne sais pas.

Elle m'a encore expliqué la cause de la contracture douloureuse du médium de la façon suivante :

Le courant étant établi, rien ne doit être introduit entre les mains du médium, ou entre les mains et l'objet de l'action. Vous y aviez introduit la vôtre, puis elle donne la sienne et le courant fut totalement coupé. La main gauche du médium, près de laquelle a eu lieu la rupture du courant, supporta mieux le choc, car le courant de cette main fut tout simplement empêché, mais la force accumulée autour de la clochette et près de la main droite du médium se porta tout entière et subitement sur son bras droit. C'est « cet excès de force accumulée » (dans le champ médianique) qui produisit la crampe douloureuse de mon bras.

— En général, peux-tu me dire quel côté du médium fut principalement actif pendant toute cette séance?

— Le côté droit.

C'était également mon impression, surtout pendant les apports, qui arrivaient toujours du côté droit du médium.

Or, il y avait dans ce détail une contradiction qui m'intriguait.

Toutes les trois personnes présentes à cette séance, ont perdu presque deux fois plus de force à gauche qu'à droite, savoir :

18, — 10, — 5, total = — 33 à droite et
— 28, — 30, — 13, total = — 61 à gauche.

En somme le médium a perdu 46, Mme M. S. 40, et moi 18.

Au commencement de la séance (pour des causes morales), le médium fut mal disposé, très nerveux (il s'effraya à la vue d'une cloche en fil de fer), et relativement faible : 35 à droite, 40 à gauche. Il avait donc plus de force à gauche. Pourquoi est-ce le côté droit qui fut principalement actif, et pourquoi est-ce le côté gauche chez nous tous, qui a subi une perte plus grande?

La petite Stasia n'a pas pu me répondre à cette question. Et il n'est pas impossible que nous nous trompions tous les deux : les phénomènes ont eu lieu principalement à droite, peut-être précisément pour cette raison, que c'est la main gauche qui les provoquait. Mais, je ne préjuge rien.

Mon but étant de faciliter à d'autres chercheurs l'étude de ces questions embrouillées, je mentionnerai encore un autre point de vue :

Suivant l'observation de M. L. Barzini, l'action d'une main fluidique gauche peut s'accompagner d'un effort très prononcé de la main droite du médium ; ce n'est pas la règle, mais cela arrive. Il est

donc encore possible, qu'une action médianique plus forte à droite, puisse correspondre à une fatigue plus grande à gauche.

Les séances nettement « unilatérales » étant assez rares, il n'est pas facile de préciser ces dépendances, qui d'ailleurs ne sont jamais absolues.

Encore une question, posée à la petite Stasia, qui resta sans réponse :

— Quelle est la nature des particules qui composent l'émanation de ses doigts?

Elle n'a pas compris la question, quoique je l'ai posée en termes plus simples et en substituant au mot « émanation » celui d' « écoulement » dont elle se servit elle-même. Elle ne l'a pas comprise, parce que dans son idée, un gaz ou un liquide ne pouvaient pas avoir des particules...

Ne voulant pas influencer ses propres conceptions, avant d'en avoir saisi toutes les nuances, je me suis contenté d'une recommandation générale, en disant qu'elle a parfaitement raison en ne voulant pas répondre aux questions qu'elle ne comprend pas bien, mais qu'elle doit toujours être attentive aux sensations éprouvées, afin de me donner des éclaircissements possibles concernant les phénomènes.

XIV

UNE LEÇON DE JOHN KING

Mes dernières expériences avec Mlle Tomczyk et les explications données par la somnambule et son petit génie domestique, m'ont rappelé qu'il y a quinze ans j'avais déjà reçu une leçon analogue, théorique et expérimentale de John King, le célèbre « guide » d'Eusapia Paladino.

Dans mon rapport sur son séjour chez moi à Varsovie, en 1893 et 94, rapport qui n'a pas encore été publié, mais qui fut rédigé immédiatement, je trouve entre autres les détails suivants :

31 *décembre* 1893. — Après m'avoir expliqué le dédoublement des mains du médium dans les attouchements fluidiques, John, c'est-à-dire Eusapia en transe complète, me donne encore quelques éclaircissements au sujet du transport des ardoises. Dans le but d'obtenir un signe quelconque par écrit, nous avons préparé deux ardoises ficelées ensemble et posées au milieu de la table.

Au moment où John m'expliquait qu'il lui est plus facile de matérialiser les bouts des doigts et les ongles, qu'une autre partie du bras, je sens quelque chose de dur qui frappe légèrement sur ma tête.

— Ce sont les ardoises, dit John.

Et à ma question, comment elles peuvent se maintenir en l'air, il m'expose toute sa théorie.

Je tâcherai de la reproduire ici aussi fidèlement que possible :

Des mains de tous les assistants, et principalement des mains du médium, s'échappe une émanation, que John nomme tout simplement : fluide. Ce fluide forme des faisceaux, des rayons droits, qui sont comme des fils tendus et qui soutiennent les ardoises. Lorsque ces fils, ou ces rayons sont assez forts, l'objet peut être soulevé même au-dessus des têtes, car alors les rayons convergents en une surface ou en un point de l'objet, deviennent pour ainsi dire rigides et l'objet repose sur eux comme sur des tiges. Mais leur force dépend de certaines conditions et surtout de l'harmonie établie entre les divers fluides. En changeant brusquement les conditions, par exemple en rompant la chaîne des mains, vous coupez le courant et la force des rayons fluidiques se dissipe.

Pour vérifier cette assertion de John, je quitte brusquement la main de mon voisin de gauche, et immédiatement les ardoises tombent sur la table.

— C'est vrai, dis-je à John, mais sais-tu que j'ai eu l'impression, comme si les ardoises tombaient de la tête du médium...

— Je vais te prouver tout à l'heure, que tu te trompes, répond John.

Sur son ordre nous reformons la chaîne, et quelques minutes après les ardoises se trouvent de nouveau en l'air, au-dessus de nos têtes.

— Et maintenant lève ta main, dit John.

Nous avons levé nos mains, Eusapia et moi, aussi haut qu'il était possible de le faire sans se quitter, et les ardoises manifestèrent leur présence à cette hauteur en touchant nos mains à plusieurs reprises.

Il était évident :

1° Que les ardoises se trouvaient à une hauteur qui dépassait sensiblement celle de la tête du médium ;

2° Que le soulèvement de nos deux mains, sans la rupture de la chaîne, n'entravait en rien l'action mécanique des rayons de John.

Lorsque quelques secondes après, je quittai inopinément la main de mon voisin de gauche, les ardoises tombèrent avec fracas.

Les assertions de John se trouvèrent donc confirmées par l'expérience. Il en fut de même à l'occasion d'une lévitation complète du médium, que John voulait soulever avec sa chaise et poser sur la table.

Sur ma demande, cette lévitation, qui, comme toutes les expériences précédentes (avec Eusapia), eût lieu en pleine obscurité, devait s'accomplir *lentement*, afin de faciliter l'observation.

Au moment où le médium assis sur sa chaise, se trouvait déjà à la hauteur de la table, un des contrôleurs, M. Prus, lâcha la main d'Eusapia. Immédiatement, sa chaise tomba par terre et elle-même en tombant s'affaissa sur le bord de la table, en poussant un cri de douleur.

Dans une autre occasion semblable, lorsque le médium (sans chaise) se trouvait déjà au-dessus de la table, il poussa tout à coup un cri de détresse (*dis-sotto le mani!*) en demandant qu'on mette les mains, sans rompre la chaîne, *en-dessous de son corps*.

Il semblerait donc, que même dans une lévitation du médium, exécutée par les mains de son double, les rayons de John et les courants de la petite Stasia, entrant en jeu.

Leurs théories s'accordent d'ailleurs en principe et je dois ajouter que, ni l'une ni l'autre ne fut inspirée par mes vues personnelles.

Pour notre but spécial, nous devons souligner ce détail, que, d'après ces deux informateurs de « l'au-delà », les « émanations » des mains peuvent, dans certaines conditions présenter une densité et une solidité suffisantes pour soutenir un objet pesant, et par conséquent *pour exercer à distance une pression et une friction mécanique*.

Je trouve encore dans mes notes de 1894 l'énumération des sensations éprouvées par Eusapia Paladino, pendant l'expérience de la clochette que nous allons comparer avec celles que présente Mlle Stanislawa Tomczyk, dans des circonstances analogues :

Chez Mme Eusapia Paladino :

1° Tout d'abord elle sent un *frisson*, allant du dos, par les bras, jusqu'aux doigts, qui s'engourdissent ;

2° Ensuite viennent des *picotements* désagréables dans les doigts ;

3° Un *souffle froid* se fait sentir entre ses mains, ou aux environs de ses mains ;

4° La peau de ses mains devient *très sèche ;*

5° Enfin, au moment exact du phénomène, une *douleur* assez vive se fait sentir dans les bras.

Le souffle froid, mentionné plus haut, pouvait être senti par tout le monde.

Chez Mlle Stanislawa Tomczyk :

1° Un *frisson* analogue, qu'elle appelle : « formation du courant » ;

2° *Picotements ;*

3° *Souffle froid*, sensible seulement pour les sensitifs ;

4° *Sueur froide* sur la face palmaire des mains.

5° Il n'y a pas de *douleur* proprement dite, sauf si le courant a été rompu par un contact étranger.

Cette dernière différence peut dépendre de l'état dans lequel se font les expériences, car en somnambulisme les phénomènes sont en général plus faciles et moins douloureux qu'à l'état normal.

Quant au point 4, il semble constituer une vraie différence personnelle — à rapprocher avec cette autre, générale :

Après les séances, la tête d'Eusapia Paladino, est généralement *froide* et sans réaction thermique : elle ne se réchauffe pas sous la main.

Chez Mlle Stanislawa Tomczyk la tête est *chaude*, quoique également privée de réaction thermique (posée sur sa tête, une main, même froide, ne perçoit pas une augmentation de chaleur, après quelques minutes d'application) — ce qui signifie toujours un épuisement nerveux.

Pour terminer la leçon, que m'avait donnée John, je dois mentionner encore une fois l'expérience de la balance. Deux ou trois fois manquée et même suspecte, elle a réussi cependant dans les derniers jours, avant le départ du médium de Varsovie.

Elle est pour nous intéressante sous ce rapport, que les mains d'Eusapia n'entouraient pas l'objet de deux côtés, comme dans toutes les expériences précédentes, mais, *une seule main* fut approchée *latéralement* et tenue à peu près immobile à une distance de 2 à 3 centimètres de la cage.

Dans ces conditions, la balance fut mise en mouvement :

1° *Graduellement*, ce qui éliminait l'emploi d'un fil de fer, par exemple, car avec un fil de fer, agissant momentanément, on obtenait toujours une oscillation maximale de prime abord ;

2° *Subitement*, mais avec la certitude qu'aucun fil ne fut employé.

Puis, la balance oscillante fut encore *arrêtée brusquement* par la même action médianique.

Ces expériences prouvent que l'émanation « fluidique » *d'une seule main*, peut cependant former un champ médianique entre elle et l'objet, et que les lignes de force qui constituent ce champ, peuvent, dans certaines conditions, acquérir les propriétés d'un fil ou d'un faisceau des rayons *quasi-rigides*.

Quant à l'influence de la rupture de la chaîne sur la disparition de cette quasi-rigidité, il est à remarquer qu'avec Mlle Stanislawa Tomczyk, nous ne faisons pas de chaîne, mais que la même disparition ou rupture du courant s'obtient : 1° par l'éloignement des mains du médium ; 2° par l'approche d'une main étrangère.

(*A suivre*.)



LES COULEUVRES

A propos du Rapport sur les expériences d'Eusapia à l'Institut Psychologique



Dans l'excellent résumé que M. le Dr Demonchy a fait, dans notre dernière livraison, du Rapport de M. Jules Courtier sur les séances d'Eusapia à l'Institut Général Psychologique, il s'est presque abstenu de tout commentaire, se bornant à signaler l'importance de ce document comme une nouvelle démonstration du caractère rigoureusement scientifique que sont en voie de prendre les recherches médianimiques. J'apprécie parfaitement les raisons qui ont dicté cette attitude au Dr Demonchy, et je suis tout disposé, pour ma part, à imiter son exemple.

Toutefois, si je ne crois pas opportun, et peut être même possible, un examen critique du Rapport en question, je crois que quelques considérations générales sur ces expériences à l'Institut G. P. s'imposent, et qu'il serait même regrettable de ne pas tâcher de tirer quelque enseignement du fait presque unique dans les fastes des études métapsychiques, qui nous est fourni par cette longue et laborieuse série de séances tenues par des savants avec un médium de premier ordre, en appliquant les moyens d'enregistrement automatique que la science contemporaine a mis à la disposition des expérimentateurs.

L'ambiguïté des conclusions du Rapport

Toutes les personnes qui liront le Rapport de M. J. Courtier, en arrivant à la dernière ligne de son travail, ne pourront s'empêcher de se demander : « Mais enfin, quelle est l'opinion du rapporteur? Admet-il ou n'admet-il pas la réalité des phénomènes d'Eusapia? On connaît l'opinion des Richet, des Lombroso, des Morselli, des Ochorowicz et de tous les autres savants qui ont eu un grand nombre de séances avec ce médium; dans les groupes qui suivent le développement des études médiumniques à Paris, on n'ignore même pas l'avis de M. d'Arsonval, de Mme Curie et de plusieurs autres savants qui n'ont jamais fait aucune publication à ce sujet, mais qui ont toutefois assisté à plusieurs des séances en question. M. Courtier ferait-il donc exception à la règle? Lui seul, après une soixantaine de séances, faites dans les meilleures conditions, ne serait pas parvenu à se former une idée sur la réalité des phénomènes présentés par le médium étudié? Que signifie donc cette suite de constatations en partie favorables, en partie défavorables au médium, posées là sans une coordination logique, en ce sens, qu'il n'est pas possible d'en tirer un jugement définitif pour ou contre Eusapia, et que chacun est porté à lire entre les lignes des choses différentes, qui ne sont peut-être que le réflexe de la pensée intime du lecteur?

Ce n'est pas — qu'on le remarque bien — qu'on ne comprenne pas qu'un rapport impartial doit enregistrer autant les faits valables et incontestables que ceux d'un caractère plus douteux et ceux enfin dont le caractère frauduleux paraît manifeste. Mais on ne peut admettre ce principe irrationnel, antiscientifique, absurde sous tous les rapports, que les phénomènes douteux ou franchement frauduleux qu'on a cru constater chez un médium, détruisent la valeur des phénomènes dûment contrôlés et d'une valeur irréfutable. On ne pourrait admettre ce prin-

cipe sans renverser toutes les bases de la raison humaine. Nous ne croirions plus à personne, parce qu'il n'y a personne qui, dans certaines occasions, n'ait pas manqué à la vérité ; on refuserait toute espèce d'articles d'industrie à cause des falsifications qui se trouvent parmi eux ; on ne devrait plus attacher aucune confiance à un historien qui a commis des erreurs, volontaires ou involontaires, dans le récit d'un événement, à un dictionnaire dans lequel on a découvert quelques fautes ; à un médecin qui a commis une erreur de diagnostic ou de thérapeutique, et ainsi de suite. Ce serait la renonciation à toute connaissance humaine, l'agnosticisme poussé jusqu'aux limites de la frénésie, l'impossibilité absolue d'admettre et même de rechercher quoi que ce soit.

Heureusement, il est admis par toute personne d'un esprit équilibré et scientifique, qu'une erreur, cent erreurs, une fraude, cent fraudes, ne détruisent pas la valeur d'un fait dûment contrôlé. Il est impossible d'appliquer la singulière théorie contraire uniquement à la constatation des phénomènes médiumniques.

Donc, ce que l'on demandait à M. Courtier et aux savants expérimentateurs dont il s'était fait l'écho, ce n'était pas si Eusapia était le médium idéal, sans tache, alors que nous savons que le sage pèche sept fois et se relève sept fois chaque jour ; on leur demandait tout bonnement si, dans les soixante et quelques séances qu'Eusapia a données à l'Institut G. P., elle n'avait pas produit *quelques phénomènes dont l'authenticité ait pu être scientifiquement contrôlée*, ou, tout au moins, qui aient fait naître chez les expérimentateurs éminents, dont l'esprit est formé par un long entraînement à la constatation scientifique des faits, *la conviction personnelle de l'authenticité de quelques-uns de ces phénomènes.*

Or, il est incontestable que, non seulement il ne résulte pas du Rapport de M. Courtier qu'aucun fait médiumnique ait pu être scientifiquement contrôlé, mais même que les savants expérimentateurs aient pu se former une conviction personnelle.

Dans ces conditions, il est tout naturel que les lecteurs du Rapport se trouvent largement déçus. Chacun se demande si c'était bien la peine de garder Eusapia pendant plusieurs mois à l'Institut Psychologique, de faire un nombre respectable de séances, d'inventer toutes sortes d'appareils enregistreurs, de mensurer le sujet avec de subtils instruments physiologiques, de le photographier de face, de profil et de trois quarts, d'enregistrer le nombre de ses pulsations et de ses respirations, d'analyser quotidiennement l'état de son urine — et aussi de dépenser 25.000 francs — pour en venir à un si mince résultat. Quelqu'un, dans un journal spirite, a parlé de l'horacien *Parturiunt montes*... C'est regrettable vis-à-vis des dignes personnes qui ont sacrifié beaucoup de leur activité, de leur argent et de leur temps pour rendre hommage à la vérité. Mais il n'est pas moins vrai que c'est bien là un peu l'impression générale produite par la publication de l'Institut.

Ce que je viens de dire ne s'adresse en rien à M. Jules Courtier. En sa qualité de secrétaire de l'Institut G. P., il a dû se soumettre à une tâche assez ingrate et fort difficile, en comprenant fort bien qu'il n'aurait pu faire que des mécontents, alors qu'il aurait bien voulu, sans doute, écrire un Rapport triomphal et historique dans lequel la vérité des faits médiumniques fût lumineusement démontrée par des preuves s'appuyant sur le plus sévère contrôle scientifique. Malheureusement, je ne vois pas ce que j'aurais pu faire de différent de lui, à sa place ; je ne vois même pas ce qu'auraient pu faire les croyants qui l'accusent de scepticisme et les sceptiques qui l'accusent de crédulité.

Il faut d'abord ne pas perdre de vue une circonstance essentielle : c'est que M. Courtier ne devait pas faire connaître sa propre opinion, il ne devait même pas faire connaître celle de la *majorité* des expérimentateurs ; il devait faire un Rapport résumant objectivement les résultats des expériences de façon à ne pas soulever des protestations d'aucun des expérimentateurs. A ce point de vue, on peut dire qu'il y a étonnamment réussi, on peut même admirer la gymnastique intellectuelle qu'il a dû employer pour parvenir sans trop d'encombre à ce résultat.

A-t-on bien procédé dans la constitution des groupes des expérimentateurs ?

Mais une question se présente ici : ne pouvait-on pas s'arranger pour ne pas créer un état de choses qui devait fatalement mettre le rapporteur dans une situation impossible, et, ce qui pis est, réduire si considérablement l'importance qu'aurait pu avoir l'initiative admirable prise par l'Institut Général Psychologique, et par M. Serge Youriévitch en particulier ?

Malgré les difficultés qui pouvaient s'y opposer, il me semble incontestable que ce résultat aurait pu être atteint ; il était d'un intérêt si capital, que tous les efforts devaient être dirigés vers ce but ; le succès même de l'entreprise en dépendait. D'où est venu tout le mal ? De la manière désordonnée et discontinue avec laquelle on a choisi les expérimentateurs. On aurait dû, dès le commencement, constituer un groupe d'expérimentation, une espèce de jury d'une douzaine de membres, par exemple, qui se serait engagé à suivre les séances jusqu'au bout, sauf cas de force majeure. Dans presque toutes les séances, quelques-uns des « jurés » auraient peut-être manqué, parce que les cas de force majeure au-

raient dû être nécessairement interprétés avec une certaine latitude, mais les séances auraient eu néanmoins une espèce de continuité; chacun aurait su ce qui s'y était passé et y aurait apporté sa part d'initiative et de contrôle. Après une série de dix, quinze séances, on aurait pu former un autre groupe dans les mêmes conditions. Toutes les fois qu'on en a agi ainsi avec Eusapia, une espèce de quasi-unanimité est venue se former petit à petit parmi les membres du groupe; c'est ce qui s'est produit, par exemple, dans les dernières séances de Turin avec le Prof. Lombroso, de Naples, avec le prof. Bottazzi, etc., où les sceptiques ont été peu à peu gagnés à la reconnaissance de l'authenticité des phénomènes; quelquefois même, le contraire s'est produit, et les plus croyants mêmes ont fini par admettre la fraude, comme à Cambridge.

A l'Institut Psychologique, au contraire, on a suivi un système encore inédit parmi les bons expérimentateurs : celui d'inviter des savants à assister à une, à deux, à trois séances, dans les conditions les plus désordonnées. Il en est résulté que le professeur Un Tel déclare avoir absolument constaté un phénomène, dans une, deux, trois séances auxquelles il a assisté, alors que tel autre professeur déclare que dans les deux ou trois séances auxquelles il a pris part, il lui a été facile de découvrir la fraude. Cela ne pouvait que paralyser même les mieux intentionnés. Quel est l'expérimentateur, ayant une certaine situation dans le monde scientifique, qui, à la clôture des séances avec Eusapia, aurait osé déclarer, par exemple, être absolument sûr de la matérialisation d'une main, qui se serait produite devant lui et qu'il aurait pu contrôler d'une manière absolument satisfaisante, alors qu'il savait que le professeur D..., le docteur L..., ou d'autres, étaient là pour déclarer qu'eux aussi avaient vu la fameuse main *dans d'autres séances*, mais qu'ils avaient pu constater que c'était celle du médium?

C'est justement ce qui s'est produit. Les douze « jurés » dont j'ai parlé plus haut auraient osé publier un Rapport dans lequel le témoignage de chacun des expérimentateurs auraient été étayé par l'autorité de ses confrères. Mais lorsque, dans la dernière assemblée générale de l'Institut G. P., l'un des membres, M. le Dr Edmond Allain, demanda qu'on invitât toutes les personnes ayant pris part aux séances d'Eusapia à exprimer leur opinion sur ses phénomènes, et qu'on publiât ensuite ce recueil de déclarations comme un appendice au Rapport de M. Courtier, M. le Prof. d'Arsonval, président de l'I. G. P., fit bon accueil à cette démarche évidemment intéressante, et promit de s'en occuper; mais quand on en vint à cette espèce d'enquête, on en reconnut les écueils et on dut en abandonner l'idée. Pourquoi? Parce que bien peu des savants interpellés se souciaient d'affirmer, ou de nier, l'authenticité d'un phénomène pour se voir contredit, trois lignes plus loin, par l'un de leurs confrères et s'entendre traiter de visionnaire ou d'entêté, dans un sens ou dans l'autre, en des termes assez mal déguisés.

M. le Dr Demonchy parlait, dans son article, des plaintes de M. Youriévitch contre « ceux qui apportent des fonds et veulent alors imposer leur présence aux expériences ». Mon Dieu! Ce ne sont pas ces donateurs qui sont le plus à craindre : ces excellentes personnes, dévouées à la recherche de la vérité, ne sont pour rien dans l'échec partiel des recherches de l'Institut Psychologique. Les savants ne pouvaient être gênés par le témoignage contraire de ces estimables personnes; ils ne s'offusquaient que du témoignage contraire de leurs confrères. L'échec partiel dont nous nous occupons est bien dû à ceux parmi les dirigeants de l'I. G. P. qui ont invité à quelques séances isolées des savants dont les observations imparfaites et les conclusions hâtives ont constitué la pierre d'achoppement à laquelle sont venues se buter ces expériences. Je sais bien qu'il est quelquefois plus difficile encore d'exclure l'un de ces messieurs que l'un des donateurs, mais il faut à ce sujet se montrer absolument inébranlable, car la plus petite faiblesse à cet égard peut ainsi ruiner tout l'édifice élevé par des efforts considérables d'activité, d'argent et de dévouement.

Le contrôle des sens n'est reconnu valable que pour l'infirmation des faits.

Les négations des savants qui se présentent à ces expériences sans la préparation nécessaire et sans la constance indispensable pour se former une idée mûrie des phénomènes, sont d'autant plus à craindre que, par un singulier état d'esprit, qui tient de la suggestion qui nous vient de l'opinion publique, encore très incrédule sur ces faits, l'affirmation de dix savants qui ont eu chacun cinquante expériences avec un médium, nous paraît avoir moins de valeur que l'affirmation contraire d'un monsieur qui a assisté à une unique séance dans laquelle il a cru découvrir une fraude. J'ai dit d'abord que, quand même cette fraude existerait, elle ne pourrait pas détruire les faits dûment contrôlés. Mais ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que la dénonciation de la plupart de ces fraudes ne s'appuie que sur des preuves telles, qu'elles ne pourraient même pas être prises en considération si elles devaient démontrer l'authenticité du phénomène. Dix, cent, mille expérimentateurs — tous des savants, des magistrats, des prestidigitateurs, etc., — déclarent avoir vu un meuble assez volumineux et assez lourd, qui, en pleine lumière, ou dans une lumière plus que suffisante, se mouvait tout seul, sans contact avec aucune des personnes

environnantes, en des conditions de contrôle parfait, que ces expérimentateurs vous décriront minutieusement. Eh bien, cela n'a aucune valeur. Tous les savants connaissent le peu de confiance que l'on peut attribuer au témoignage de nos sens, etc., etc. Mais qu'un seul expérimentateur dise avoir vu un fil mouvant le meuble en question, sans même pouvoir dire exactement comment, ou même l'avoir aperçu vaguement d'une autre chambre par l'entre-bâillement d'une porte, et voilà que tous ces savants admettront sans aucune difficulté la valeur de ce témoignage; voilà le témoignage des sens rétabli tout à coup, provisoirement, pour la circonstance, jusqu'au moment où il faudra le contester derechef pour refuser toute valeur à un autre témoignage favorable au médium.

Et encore, parlons-en, de ces cheveux! Justement, M. le Dr Ochorowicz touche à cette question dans ce même fascicule des *Annales*. Dans une note, il promet de revenir sur un petit article de notre distingué collaborateur M. Bozzano, que j'avais cru utile de lui communiquer. Voici cet article, qui a paru dans la *Revue d'Etudes Psychiques* de mars 1903. On ne manquera pas de le lire avec intérêt, puisque cette question est vraiment trop peu connue, et on a beaucoup de peine, pour le moment, à se faire à cette idée, que, comme les phénomènes médiumniques ne sont pas des miracles, cette sorte mystérieuse d'*idéoplastie* qui, pour produire certains mouvements, matérialise des mains fluidiques, en d'autres cas des voiles, peut, quand le cas se présente, avoir recours à la matérialisation d'un filament fluidique.

Fil naturel ou filament fluidique ?
(*A propos de séances avec Eusapia Palladino, à Palerme.*)

Le journal *L'Ora*, de Palerme, publiait, au mois de décembre dernier, un intéressant compte rendu résumant les principaux phénomènes qui se sont produits au cours d'une série de séances médianimiques tenues par Eusapia Palladino à Palerme, en juillet et août 1902.

Dans ce compte rendu (qui a été reproduit par quelques autres journaux, même de Paris, l'on affirme hautement la réalité des phénomènes que l'on obtient avec le médium en question; pourtant, avec une impartialité louable, l'on rapporte également plusieurs épisodes, ou, pour mieux dire, incidents, dont le caractère paraît plus ou moins suspect — incidents au sujet desquels le rapporteur déclare sagement de ne pas vouloir se prononcer, en remarquant qu'il ne s'agit probablement que d'une conséquence de mouvements inconscients du médium. L'on touche ensuite à un autre épisode isolé d'un tout autre genre, puisqu'il en ressortirait que le médium, quand l'occasion s'en présente, ne se gêne aucunement pour avoir recours à des fraudes conscientes, préméditées.

Voici les quelques lignes dans lesquelles cet incident est rapporté :

« A deux reprises, alors que nous n'étions pas en séance, et qu'Eusapia se trouvait en pleine lumière, tout près d'une table où étaient placés plusieurs bibelots, *elle s'est servi d'un fil qu'elle avait entre les mains, pour déplacer ces objets, et nous a laissé croire qu'elle se livrait là à une fraude consciente.* »



Voilà le fait. Or, un tel acte de fraude consciente et effrontée de la part de Mme Palladino, en outre de me contrarier et de m'affliger, m'avait causé une profonde surprise, en raison de sa nature absolument invraisemblable. « Est-il donc possible — me demandais-je — est-il donc vraisemblable qu'Eusapia, ayant l'intention de commettre une supercherie en pleine lumière, ait été assez naïve, ou, pour mieux dire, insensée, pour avoir recours à un fil, ce qui l'exposait à être découverte presque à coup sûr, alors qu'elle n'aurait eu, en tout cas, qu'à s'arracher un cheveu pour tromper avec bien plus de probabilité de réussite?

En somme, cette affaire avait pour moi un caractère bien énigmatique; néanmoins, les faits sont des faits, et, malgré moi, j'avais fini par en conclure qu'Eusapia avait, cette fois, fraudé d'une manière impudente, et, au surplus, sans aucun jugement, en vraie insensée.



Mais, dans le courant des mois de mars et d'avril de cette année, Mme Palladino vint, pour la quatrième fois, à Gênes, et voici ce qui arriva, un soir, chez mon ami le chevalier Peretti.

La séance était à peine finie; la pièce était éclairée par une lampe électrique à la lumière rouge; Eusapia, encore un peu épuisée, était assise auprès de la table. Tout à coup, le médium parut se réveiller de l'espèce d'engourdissement dans lequel il se trouvait; il se frotta les mains; après quoi, en les éloignant l'une de l'autre et en les portant en avant, il les approcha d'un petit verre posé sur la table; alors, en faisant, avec les mains, des mouvements, tantôt en avant, tantôt en arrière, il parvenait à imprimer au petit verre en question des mouvements analogues de traction ou de répulsion à distance. A vrai dire, cela n'avait rien de bien nouveau; il résulte, en effet, que les phénomènes de cette nature sont fréquents dans la médiumnité de Mme Palladino; aussi, je ne croirais pas devoir en parler si, ce soir, le phénomène n'avait été accompagné d'une circonstance aussi remarquable qu'instructive.

Voici ce dont il s'agit :

Pendant que se déroulait ce phénomène de mouvement à distance, tous les expérimentateurs furent à même d'apercevoir très clairement, à l'improviste, quelque chose comme un gros fil d'une couleur blanchâtre, lequel, en partant d'une manière indéfinie des phalangettes des doigts d'une main d'Eusapia, allait se joindre d'une façon tout aussi peu définie aux phalangettes des doigts de l'autre main.

Aucun doute : le médium trichait; chacun des expérimentateurs ne put s'empêcher de songer, en ce moment, à l'épisode de Palerme.

Mais voilà que le médium lui-même se prend à s'écrier avec un ton de joyeuse surprise :

— Tiens! Regardez le fil! regardez le fil!

A cette exclamation spontanée, sincère du médium, le chevalier Peretti imagina de tenter une preuve aussi simple que décisive. Il allongea le bras et commença à presser légèrement et ensuite à tirer vers lui, lentement, ce fil, qui s'arqua, résista un instant, puis se brisa et disparut tout à coup; une brusque secousse nerveuse fit tressaillir tout le corps du médium. Inutile de décrire l'étonnement général; un tel fait suffisait à résoudre d'un coup toute incertitude : il ne s'agissait point d'un fil ordinaire, mais d'un filament fluidique!

⁂

Maintenant, il ne sera pas inutile de faire remarquer qu'un pareil phénomène — quoiqu'il ne soit pas fréquent de le rencontrer en des conditions aussi bien définies que celles dont j'ai parlé — se produit pourtant fort communément avec Eusapia Palladino, sous une forme un peu atténuée, mais qui présente l'avantage de pouvoir être obtenue d'une façon expérimentale. Voici l'expérience que nous avons répétée vingt fois au cours des séances de Gênes.

L'on peut la renouveler immédiatement après toute séance bien réussie, parce que l'on possède par là un indice sérieux pour présumer que le médium est à même d'extérioriser son fluide. Alors, en pleine lumière, l'on n'a qu'à étendre sur le giron du médium un drap noir et à disposer la table, ou un autre meuble quelconque, de façon à ce que son ombre tombe sur le drap en question, placer les mains du médium dans l'étendue de l'ombre, les deux pointes l'une vis-à-vis de l'autre, à une distance de 10 centimètres environ, les dos des mains soulevés et les doigts légèrement ouverts. Quelques instants après, l'on pourra observer distinctement quatre filaments fluidiques fort minces, d'une couleur blanchâtre, qui, en partant de chacune des phalangettes d'une main d'Eusapia, iront se rattacher à chacune des phalangettes correspondantes des doigts de l'autre main.

Ce phénomène, ainsi que l'on peut voir, ne diffère que par le degré d'intensité de l'autre dont j'ai parlé plus haut.

⁂

Après cela, il est bien aisé de tirer de ces faits les conséquences qu'ils comportent. C'est-à-dire que l'on ne pourrait pas affirmer d'une manière catégorique que Mme Palladino a eu recours à un truc dans l'épisode de Palerme, hormis dans le cas où les expérimentateurs auraient songé à s'emparer du « corps du délit » — c'est-à-dire du fil. S'ils ne l'ont pas fait, l'on devra juger cet incident en le rapportant à celui arrivé à Gênes, et aux autres phénomènes analogues que l'on obtient d'Eusapia Palladino d'une manière expérimentale; d'autant plus que, comme je l'ai déjà fait remarquer, il est absolument invraisemblable et absurde de croire que le médium, en supposant qu'il ait imaginé un truc en pleine lumière, ait pu avoir recours à l'expédient insensé d'avoir un fil, au lieu de se servir du moyen qui est le seul praticable, c'est-à-dire d'un cheveu.

Gênes, le 1er juin 1903.

Ernest Bozzano.

Les supercheries signalées par le Rapporteur.

J'ai fait remarquer tout à l'heure, que, tandis que nous sommes portés à ne pas attacher beaucoup d'importance même aux meilleures *preuves*, aux meilleurs témoignages, pour la constatation des faits médiumniques — ce en quoi nous avons peut-être raison — nous attachons ensuite une importance exagérée aux moindres *indices*, aux témoignages les plus insuffisants, quand ils sont défavorables au médium — ce qui est beaucoup moins raisonnable, car enfin, notre prudence, notre exigence ne doivent pas être unilatérales. Or, un exemple lumineux de cette inégalité dans la manière d'accepter les deux genres de témoignages se trouve dans le Rapport même de M. Courtier. Non pas un seul, mais *tous* les cas de supercherie indiqués par le Rapporteur (sauf, peut-être, le premier) sont là pour le prouver. Passons-les donc *tous* en *revue* : ce ne sera pas long.

Le cheveu. — Eusapia fait osciller une feuille de papier à cinq ou six reprises, sans contact apparent, *pendant qu'on lui tient les mains.* Peut-on, dans ces conditions, ne pas s'apercevoir de la présence d'un fil? Le fait est que personne ne vit, ne toucha rien; ce n'est qu'au cours d'une autre séance, durant laquelle le médium répète cet exercice avec le même succès, qu'un ou deux expérimentateurs voient « un cheveu ». Pouvait-il s'agir d'un « filament fluidique »? Je n'en sais rien, et il est tout naturel que, malgré l'insuffisance d'un pareil témoignage, celui-ci provoque de la méfiance pour le phénomène en question.

Le clou. — Il s'agit d'un petit clou qui tomba aux pieds d'Eusapia après une séance au cours de laquelle on avait obtenu des tracés sur le papier noirci d'un cylindre de Marey. Ce clou, « appuyé par sa pointe sur le papier enfumé, laissait des traces analogues à *certaines* de celles qu'on avait remarquées ». A *certaines*, comprenez-vous? Est-ce bien terrible?...

Les soulèvements des tables. — Dans une photographie du soulèvement de deux pieds de la table, que l'on prit à l'improviste, il paraît, par l'examen de la position des mains du sujet, que ce soulèvement partiel ne soit pas surnormal.

Trois photographies du soulèvement du petit guéridon montrent que ce petit meuble est appuyé sur les cheveux d'Eusapia, ce qui fait que « l'on s'est demandé si elle ne plaçait pas elle-même le petit meuble sur sa tête, dans une position stable permet-

tant d'attendre l'éclair du magnésium ». C'est ce *l'on s'est demandé* qui constitue la supercherie répétée du médium !

Les empreintes. — On sait que les empreintes médiumniques montrent généralement la trame d'une étoffe très fine, qui recouvre la main ou la figure moulée. Or, après une séance dans laquelle on avait obtenu une de ces empreintes, on trouva sur un tapis, chez M. Yourièvitch, un chiffon. « Ce chiffon, dit le Rapporteur, nous le regardâmes à la loupe, nous en comparâmes les *grilles* à celles des empreintes. Ces grilles étaient, *non identiques, mais du moins pareilles* à celles du moulage de M. Gellona et du nôtre. Qui plus est (!), le chiffon était découpé en bandelette. Nous l'enroulâmes sur nos doigts. Nous tenions un secret des empreintes (!!) ».

Ce qui signifie que si, après une séance médiumnique, on trouve sur un tapis un chiffon découpé en bandelette et qu'on a soin de se l'enrouler sur les doigts, on tient un secret des empreintes, alors même que les *grilles* de ce chiffon *ne seraient pas identiques* à celles des empreintes. Ce que le rapporteur trouve suspect c'est donc probablement que deux chiffons aient des *grilles*, même différentes.

Et c'est tout. Ce sont là les cas de fraudes que M. Courtier a pu recueillir *au cours des séances qu'Eusapia a données à l'Institut Psychologique, durant trois années consécutives*. Pour trouver autre chose, il est obligé de parler d'une circonstance dans laquelle Eusapia, *toute seule et hors de séance*, aurait été vue par un monsieur pendant qu'elle faisait osciller un pèse-cocon au moyen d'un cheveu blanc. Peut-on avoir recours à ce que le médium fait *hors séance ?*

Et peut-on tenir compte, dans ce Rapport, d'exemples tirés de séances autres que celles de l'Institut ? Non, évidemment, sans quoi il faudrait mettre de l'autre côté de la balance les témoignages favorables au médium venant des savants de plusieurs pays d'Europe. Pourtant, M. Courtier, sentant bien qu'il ne peut offrir, comme échantillons de la supercherie, que les trois à quatre exemples ci-dessus, tire les autres d'une séance que le médium donna chez une dame de Paris, et dans laquelle (le Rapporteur aurait bien fait de le dire, puisque cela explique peut-être tout), on avait décidé de n'exercer aucun contrôle sur le médium, qui se trouvait probablement à un niveau quelconque de son état second habituel.

La nécessité de bien connaître les conditions dans lesquelles se produisent les phénomènes.

Il me semble résulter de tout cela que lorsqu'on a la prétention d'étudier expérimentalement les phénomènes médiumniques, une certaine préparation est nécessaire, afin de connaître les causes possibles d'erreur, autant dans la constatation des phénomènes authentiques que dans la constatation des supercheries. Cette préparation est d'ailleurs nécessaire dans toutes les sciences et dans toutes les applications de celles-ci. Ainsi, dans l'art nautique, il faut connaître les causes d'erreur produites par la dérive, la déviation magnétique, etc. ; le pilote qui ignorerait ces causes d'erreur et croirait pouvoir s'en tenir strictement aux indications de sa boussole et des autres appareils scientifiques, ne tarderait pas à perdre la tramontane — c'est le cas de le dire.

Autre exemple, tiré du compte rendu des séances tenues au laboratoire de psychiatrie de l'Université de Turin en 1907, et que nous avons publié dans notre livraison d'avril de la même année. Les expérimentateurs avaient enfermé dans une boîte de carton, fermée au moyen de deux rubans croisés et cachetés, la touche d'un appareil électrique, que l'on demandait à Eusapia de faire fonctionner à distance. Ç'aurait été la preuve définitive, scientifique. Après quelque temps, on entend la table qui soutient l'appareil s'avancer vers les expérimentateurs, derrière le rideau, et l'on perçoit un travail continu autour de la boîte en carton. Aussitôt, quelques fragments de cire à cacheter, et puis le ruban lui-même sont lancés hors du rideau, sur la table médiaminique. Le médium continue à être strictement contrôlé et même visible ; toutefois, l'un des expérimentateurs se précipite immédiatement dans le cabinet médiumnique en s'éclairant d'une petite lampe électrique de poche, et ne remarque rien qui puisse faire soupçonner un truc. On fait la lumière, on cachette de nouveau la boîte et on revient à la demi-obscurité de tout à l'heure. Aussitôt, le travail recommence autour de l'appareil ; on entend arracher les cachets, enlever le couvercle de la boîte de carton... Tout cela se passe en des conditions à ne laisser aucun doute dans l'esprit des assistants sur l'authenticité du phénomène ; tous les expérimentateurs le déclarent ; toutefois, ils se désespèrent de ce qu'Eusapia « ne comprenne point combien il aurait été essentiel d'agir sur la touche sans casser les cachets » ; comme le fera plus tard le professeur Bottazzi, ils souhaitent de rencontrer un jour « un médium plus intelligent, plus instruit », etc.

Maintenant, lisez encore le rapport des expériences du Dr Ochorowicz avec Mlle Stanislawa Tomczyk, dont j'espère que la médiumnité ne tardera pas à être nettement établie. Vous y trouverez l'explication de tout cela : les mains fluidiques du double qui ne peuvent pas facilement pénétrer dans un endroit fermé ; à peine peuvent-elles y projeter leur force fluidique, ce qui ne s'opère pas aisément (Voir le chapitre : « La physique de la petite Stasia. »). Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ?

Nous accusions d'ignorance Eusapia, ainsi que la personnalité « John King » que nous supposons être le dédoublement du sujet lui-même; nous appelions à grands cris le « médium savant », etc. Eh bien, c'est peut-être nous qui étions, qui sommes les ignorants, qui prétendons appliquer à la constatation de forces d'une classe absolument spéciale les raisonnements et les mensurations ordinaires, alors que nous ne prétendons pas réduire les rayons X aux règles qui régissent les rayons en deçà du violet.

Les appareils scientifiques de contrôle ont réhabilité le contrôle de nos sens.

Sans doute, l'application des appareils enregistreurs et de la photographie à l'étude des phénomènes médiumniques a eu, et surtout aura à l'avenir, une grande influence dans la constatation de ces faits. Elle ne peut pas toujours supprimer la supercherie, mais à coup sûr, elle supprime l'hypothèse de l'hallucination, l'hypothèse des savants qui n'ont jamais rien vu dans le domaine médiumnique.

C'est incroyable combien il est difficile de déraciner les superstitions scientifiques les plus fantaisistes chez les hommes qui s'écoutent toujours parler au nom de la science. Voyez, dans ce domaine, la fameuse histoire de l'appareil photographique qui, durant les performances d'un fakir, n'enregistre pas les phénomènes stupéfiants que tous les spectateurs croient voir. On a dit et répété que cette histoire n'était qu'une fable. Dès 1897, le Dr Hodgson, parlant, dans les *Proceedings of the S. P. R.* (Vol. XIX, p. 354), du fameux tour de la corde que certains fakirs feraient tenir en position verticale, sans l'accrocher nulle part, disait :

« Il y a trois ans environ, le bruit courut que ce fait pouvait s'expliquer par l'hypnotisme on disait que quelque voyageur l'avait démontré au moyen d'un Kodac. Le Kodac n'aurait rien enregistré des faits merveilleux... Mais il résulta ensuite, de l'aveu de son auteur même, que ce récit était purement imaginaire. »

Ensuite, le Dr Hodgson (qui, remarquez-le bien, nie absolument les phénomènes médiumniques des fakirs), montre de même que la théorie selon laquelle les fakirs parviendraient à suggestionner toute la foule des assistants — suggestion à laquelle échapperaient nécessairement les personnes arrivées là au dernier moment — non seulement est fantastique en ce sens qu'elle ne se base sur rien de ce que nous connaissons de la suggestionnabilité et de l'hypnotisme, mais n'est fondée à son tour que sur quelques récits absolument légendaires. En dernier lieu, depuis plus de soixante ans qu'on tient des séances médiumniques, on a toujours constaté que les personnes qui entraient dans la chambre des expériences, au cours d'une séance, constataient immédiatement les phénomènes, lorsque ceux-ci se déroulaient.

Enfin, le grand succès qu'on a obtenu jusqu'ici par les appareils enregistreurs et par la photographie a été *une réhabilitation de l'exactitude relative de nos sens pour la constatation d'un fait*. On a vérifié que nos sens peuvent nous tromper parfois, mais qu'ils nous servent assez bien d'habitude. Le médecin qui examine la langue du malade et la trouve « sale » se fie au contrôle de sa vue; quand il tâte le pouls, il se fie au contrôle de son toucher, et ainsi de suite. Certainement, ses sens pourront le tromper occasionnellement, mais ce ne sera là qu'une circonstance fortuite et exceptionnelle. Eh bien, il pourra se fier de même au contrôle de ses sens pour la constatation des phénomènes médiumniques. Bien entendu, pour ce qui se rapporte aux erreurs pouvant surgir de la suggestionnabilité ou de l'imperfection des sens; je ne veux pas parler ici des tours de prestidigitation qui trompent, non point à cause de la suggestion ou de l'imperfection des sens, mais par des trucs *qu'on a soin de soustraire au contrôle de nos sens*. La photographie, les appareils enregistreurs établissent l'*objectivité d'un fait;* ils ne peuvent généralement pas établir comment il a été produit.

L'objectivité des faits a été désormais établie d'une manière irréfutable par les expériences de l'Institut Général Psychologique et par celles qui les ont précédées et suivies; il est bien démontré que, quand on voit une table se soulever, une forme humaine apparaître, etc., le soulèvement, l'apparition ont lieu réellement, qu'il n'y a pas d'hallucination, hormis en des cas spéciaux tels qu'ils se présentent même en dehors des séances. Cette hypothèse de l'hallucination fondée sur la suggestion peut être donc négligée, dans la plupart des cas, puisqu'elle a été soulevée au moins mille fois depuis soixante ans et a toujours été abandonnée par ses partisans, aussitôt qu'ils ont assisté à quelques séances, tellement son absurdité est manifeste.

Tous les efforts des expérimentateurs scientifiques, pour ce qui se rapporte aux appareils contrôleurs (la photographie y comprise), devront être tournés maintenant à trouver les moyens de s'assurer de *l'origine immédiate* des phénomènes médiumniques, c'est-à-dire de leur *authenticité*. Mais il faudra s'y prendre d'une manière réellement scientifique, ne prétendant pas imposer des conditions qui ne sont pas celles dans lesquelles ce phénomène se produit, mais tâchant de trouver un contrôle sûr, tout en respectant les conditions dont il s'agit. C'est en cela que doit se manifester l'ingéniosité des personnes intelligentes; c'est d'ailleurs ce qu'on fait pour l'étude de toute espèce de phénomènes dans les autres branches de la science.

On en viendra ensuite à étudier la *nature* du phénomène, c'est-à-dire son *origine première*. Mais il faut procéder avec ordre et méthode, et ne pas montrer trop de hâte, si l'on veut marcher rapidement.

Maintenant, pour ce qui se rapporte aux expériences de l'Institut Général Psychologique, on peut au moins se souhaiter que les erreurs dans lesquelles on est tombé, serviront à nous enseigner comment on devra s'y prendre dans une autre circonstance. Seulement, il faut avouer que c'est vraiment payer un peu trop cher les fruits de l'expérience; et pour ma part je dois dire que j'aurais préféré qu'on eût bien fait dans cette occasion si importante afin de savoir comment on devrait s'y prendre pour mal se conduire la prochaine fois.

C. DE VESME.

LES NOUVEAUX LIVRES

CAMILLE FLAMMARION : **La Planète Mars et ses conditions d'habitabilité.** Encyclopedie générale des observations marsiennes. Tome II, illustré de 426 dessins télescopiques et 16 cartes. Observations faites de 1890 à 1901 (Gauthier-Villars, imprimeur, 55, quai des Grands-Augustins. 1909). Prix : 12 francs.

Le second volume du magnifique ouvrage de M. C. Flammarion sera lu avec le plus grand intérêt, non pas uniquement par les astronomes, mais par toutes les personnes que tourmente le désir de connaître les mystères de l'univers, et spécialement par les spirites, lesquels comme on sait, se sont toujours beaucoup occupés de la pluralité des mondes, à cause des questions philosophiques et religieuses qu'ils croient s'y rattacher. Avec le style lumineux qui lui est propre, alors même qu'il entame les questions scientifiques les plus ardues, le génial astronome guide véritablement ses lecteurs dans un voyage sur un autre monde, dont on connaît déjà assez les dimensions, la densité, l'atmosphère, les saisons, les climats, la distribution géographique, les variations saisonnales, et jusqu'au calendrier de chaque jour. C'est la première fois que l'humanité terrestre a entre les mains la description d'un autre monde, assez semblable à celui que nous occupons pour laisser penser qu'il pourrait être actuellement habité par une race peut-être supérieure à la nôtre, et dont il semble que l'on aperçoive déjà certaines manifestations dans plus d'une forme bizarre observée à la surface de Mars. Cet important travail aura certainement un succès égal, sinon supérieur, à celui des autres œuvres de l'éminent astronome.

Dr A. WYLM : **Le Chapelet de corail,** roman psychique (Félix Juven éditeur, 13, rue de l'Odéon, Paris). — 3 fr. 50.

Comme nous le faisions observer dans l'un de nos derniers numéros, la littérature spirite compte enfin quelques bonnes recrues pour la réhabiliter aux yeux du grand public, qui se méfie généralement, — et il avait raison jusqu'ici — des romans « spirites » ou « psychiques » pour la plupart fades et lourds, malgré les invraisemblables aventures qu'ils mettent sous les yeux des lecteurs.

Dans l'intéressant roman du Dr Wylm — un pseudonyme sous lequel se cache un de nos « psychistes » les plus estimés — les aventures extraordinaires ne manquent pas, tant s'en faut. Grâce à un chapelet de corail trouvé par le héros, ce dernier se dédouble et son corps astral va faire la connaissance d'une charmante jeune fille dont il n'avait auparavant jamais soupçonné l'existence, et qui se trouve être la propriétaire du chapelet en question. La jeune héroïne, Lucie Franchard, possédant ce même pouvoir de dédoublement, l'auteur nous fait suivre toutes les péripéties des relations spirituelles entre les deux jeunes gens, qui commencent à s'aimer sans s'être jamais vus de fait. L'intrigue se complique et tourne au drame, mais finalement tout s'arrange : le jeune Dr Leyre épousera Lucie Franchard, non pas en esprit seulement, mais en réalité.

Contée avec l'assurance et la maîtrise d'un homme qui a étudié jusqu'au bout les questions de rêves et de dédoublements, très sûr du sujet qu'il traite et, doublé d'un romancier agréable et fin, l'histoire distrait, intéresse, amuse. Le plus joli — et là surtout réside l'art magique de l'auteur — c'est que nous finissons par trouver ces dédoublements tout naturels, et qu'un peu plus on irait se coucher avec l'intention bien arrêtée d'aller trouver quelqu'un de sa connaissance sans avoir à se déplacer en réalité d'un centimètre.

De toute façon, nous souhaitons à l'ouvrage du Dr Wylm toute la réussite qu'il mérite et que la faveur du public ne saurait lui refuser.

Prof. FELICE MARCO : **L'Elettricità Svelata.** — Contributo all'interpretazione degli Enigmi della Fisica mediante l'ipotesi degli elettroni vorticosi. — (G. B. Paravia, éd., Turin. — Prix : 2 fr. 50).

AU MILIEU DES REVUES

Phénomènes médiumniques avec une somnambule

(*Journal du Magnétisme*, Paris, mars 1909.)

M. H. Durville, secrétaire général de la Société Magnétique de France, annonça, dans la séance du 14 mars de cette institution, que, « dans ses dernières séances d'étude sur le « dédoublement », il a obtenu plusieurs déplacements d'objets sans aucun contact, par l'action directe du fantôme de Mme Lambert ». Voici la partie essentielle de son récit :

Déplacement de la table. — Dérangement d'un appareil destiné à fermer le circuit d'une sonnerie électrique. — Nous sommes également dans l'obscurité. M. Falque, M. et Mme Lefranc assistent à la séance.

Une petite table en chêne très lourde est placée près de ma bibliothèque, les plateaux d'une grosse balance sont équilibrés dessus, un circuit électrique doit se fermer au moindre déplacement des plateaux, et mettre une sonnerie en activité. M. Falque et Mme Lefranc sont placés en face de la table, à une distance d'un mètre cinquante ils font face au sujet et à moi-même au fond de mon cabinet. M. Lefranc, avec la lampe électrique, est placé à la même distance, de manière à voir moi-même et le sujet d'une part, la table et les deux autres témoins de l'autre. L'emplacement des pieds de la table est marqué à la craie sur le parquet. Je dédouble le sujet, prie M. Lefranc d'éclairer la table pour vérifier encore la sonnerie. Je souffle sur un des plateaux de la balance, et la sonnerie entre en activité. Je reprends ma place vers le sujet, et demande au fantôme de vouloir bien appuyer ses mains sur l'un des plateaux de la balance pour déranger l'équilibre.

Au bout de quinze à vingt minutes d'attente, des craquements singuliers se font entendre dans la table et le silence se produit. J'insiste et exige que la sonnerie fonctionne. Un cliquetis se produit dans la balance, la table craque de partout, un bruit comme un grattement se fait entendre et un coup très violent comme celui qui serait donné avec le poing fermé retentit. M. Lefranc éclaire et on voit qu'à ce moment la table se dirige vers les deux témoins placés de côté. On refait l'obscurité et j'insiste à nouveau avec la plus grande énergie pour que le fantôme mette la sonnerie en activité. La table craque, la balance s'agite, et des coups frappés comme par impatience sont entendus; les témoins affirment entendre le déplacement des plateaux de la balance, mais la sonnerie reste silencieuse.

Le sujet est épuisé et tout effort cesse. Je fais cesser peu à peu le dédoublement. M. Lefranc allume une bougie, et nous constatons que la table s'est déplacée de 19 centimètres. Je dis qu'il devait être plus facile au fantôme de rompre l'équilibre de la balance que de déplacer la table, et comme au début du dédoublement, je souffle sur un plateau, mais la sonnerie reste silencieuse; je mets la main dessus, même silence. Nous en cherchons la raison. Le support maintenant deux feuilles d'étain qui devaient fermer le circuit électrique dès la rupture de l'équilibre des plateaux avait été changé de place et le circuit ne se fermait plus.

Déplacement de la table, soulèvement d'un objet qui est jeté sur le parquet. — A la séance suivante, M. et Mme Lefranc sont présents. Les dispositions de la dernière séance sont prises avec cette différence qu'une petite colonnette en bois est placée debout sur un des plateaux de la balance.

Comme le fantôme ne fait que ce qu'il veut, je n'exige rien de lui; il fera ce qu'il voudra. Après une demi-heure d'attente, quelques légers craquements se font entendre; puis, quelques secondes après, le sujet pousse un cri, les bras étendus en avant en état de contracture. Je l'étends sur le parquet. A l'instant où le cri est poussé, un formidable coup retentit sur la table, comme un coup de maillet. M. Lefranc éclaire immédiatement et voit la petite colonne soulevée dans le vide, de 12 à 15 centimètres au-dessus du plateau de la balance; elle décrit une parabole et tombe sur le parquet dans la direction du fantôme. L'équilibre des plateaux de la balance est rompu et la sonnerie entre en activité.

On supprime les contacts et, avant toute vérification, je fais cesser l'état de contracture du sujet, calme son énervement et me dispose à faire cesser le dédoublement. Nous vérifions. La table a pivoté sur un pied et les trois autres se sont déplacés de 4 à 5 centimètres dans la direction du fantôme. Je relève la colonnette et nous remarquons que le fut, maintenu sur la base avec une pointe, étaient éloignés l'un de l'autre de 5 à 6 millimètres, et que l'un avait légèrement tourné sur l'autre. Nous remettons en place les deux parties de la petite colonne, nous la remettons sur la balance et frappons du poing sur la table, sur l'un et l'autre des plateaux de la balance. A chaque coup de poing, la colonne tombe, mais elle n'est pas projetée en l'air. Nous la jetons violemment sur le parquet dans toutes les positions et n'observons aucune séparation du fut avec la base.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Trois nécromants hindous sur la tombe de Steinheil

Il vient d'arriver à Paris, venant de l'Inde, un brahme et deux fakirs, qui, comme tous les prêtres de la religion brahmaïque, pratiquent les sciences occultes et prétendent connaître présent, passé et avenir.

Timur-Dhar est le nom du brahme ; il est né le 1er janvier 1874, à Lucknow (Indes anglaises). C'est le chef de la mission. Il a promis à Brahma de répandre sa science dans le monde et, de retour dans son temple, de lui offrir des sacrifices en cet honneur.

Deux fakirs servent de coadjuteurs à Timur-Dhar. C'est d'abord Sirbangha, secrétaire, appelé à lui succéder, comme brahme, et Hyran-Singh, garde des sceaux, qui accompagne partout ses deux collègues et a charge, en cas de décès, de ramener dans leur patrie le corps de ses compagnons.



Les trois nécromants hindous
De gauche à droite : Sirbhanga, fakir ; Timur-Dhar, brahmane ; Hyran-Sing, fakir.

Dès leur arrivée dans la capitale, les trois thaumaturges ont résolu de découvrir les meurtriers de M. Steinheil et se sont aussitôt mis en campagne pour entrer en communication avec le « corps astral » du malheureux assassiné de l'impasse Ronsin.

Les nécromants de l'Inde, avant de se rendre au



A la recherche de la tombe.
On remarquera que le fakir paraît se servir de sa canne comme nos sorciers de la « baguette divinatoire ».

champ de repos de l'Hay, étaient allés à l'impasse Ronsin.

— Peut-être, me disait le brahme, qui converse assez facilement en langue allemande, pourrons-nous, là, nous rapprocher plus facilement de l'esprit du mort.

Mais les locataires actuels de la villa Steinheil, ne voulant rien entendre aux mystères de l'Inde et ayant refusé net aux fakirs l'entrée de leur domicile, force fut à ceux-ci de regarder d'en face la maison du crime. Timur Dhar, d'ailleurs, assura que, pour l'instant, cela lui suffisait.

Et l'on se mit alors en route pour le cimetière de l'Hay.

En traversant Bourg-la-Reine, et sur tout leur parcours, les prêtres de Brahma avaient déjà fait certaine sensation; leur turban de soie, la grande chemise blanche des fakirs, la robe de bure du brahme, leurs sacs de cuir attachés à leur ceinture de foulard, les chapelets passés autour du cou, étaient évidemment de nature à éveiller l'attention. Mais en arrivant à l'Hay ce fut mieux encore, car cette paisible localité ne reçoit pas souvent la visite d'étrangers ainsi costumés.



La tombe est trouvée.

La porte du cimetière ayant été fermée aussitôt après leur passage, les trois astrologues passèrent sur leurs chaussures habituelles des sandales faites de peau de bête et demandèrent à rechercher eux-mêmes la tombe de Steinheil.

Les voilà tous les trois errant dans le petit cimetière, l'un les bras tendus en avant, l'autre un bâton levé à la main, le troisième égrenant le chapelet enroulé autour de son cou. Chacun part de son côté, tâtonnant, revenant sur ses pas, invoquant, évoquant, se prosternant.

Je dois dire que je ne pouvais, personnellement, à ce moment, leur donner consciemment ou non, la moindre indication, puisque j'ignorais moi-même où se trouvait enterré le corps du peintre assassiné.

Tout à coup, d'une voix terriblement forte, bramée, pourrait-on dire, par le sous-brahme Hyran-Singh, on entend ce cri poussé à pleine gorge et à plein nez : « Brâââàh mââââ! »

Les deux collègues du fakir trouveur de tombe viennent alors à lui et je constate que nous nous trouvons bien en présence de la pierre sépulcrale de M. Steinheil, assez difficile à reconnaître, car le nom gravé sur le tombeau n'est pas très visible; il faut fortement se pencher sur le sol pour l'apercevoir.

Pauvre mort! comme il semble déjà oublié! Quatre modestes couronnes fanées, défraîchies, sont lamentablement accrochées à la grille placée au pied du monument funéraire et l'abandon de ce dernier asile paraît encore plus triste sous le ciel gris, terne et maussade de notre printemps pluvieux.

Mais le brahme et ses fakirs ont déjà déroulé des tapis asiatiques autour du tombeau et ils commencent leurs prières, d'abord en saluant les points cardinaux, les bras en l'air, puis genoux en terre, frappant le sol de lourds coups de poing qui résonnent, d'un bruit sourd.

Le brahme s'étend de tout son long, la face sur le tapis, et semble en léthargie ou en sommeil d'hypnose, tandis que ses deux coadjuteurs sont prosternés, ne laissant voir que la boule blanche formée par la gandoura immaculée qui enveloppe leur corps.

Ils restent ainsi, pendant quelques minutes, en prière, puis se relèvent et recommencent des salutations réciproques, après avoir, encore une fois, dit bonjour au nord, à l'est, au sud et à l'ouest.

La cérémonie est terminée, mais avant de quitter le lieu funèbre, l'un d'entre eux prélève un peu de terre et une feuille d'une des couronnes. Il enferme tout cela dans une petite boîte de santal.

J'interroge alors Timur-Dhar, le brahme.

— Avez-vous à présent tous les éléments nécessaires pour retrouver le ou les assassins de M. Steinheil et de Mme Japy?

— Je le crois, me répond Timur; nous allons, maintenant, tous les trois, jeûner et prier, pour entrer en communication avec le corps astral de M. Steinheil.

Nous saurons, sous peu, le résultat de ses recherches.

(*Petit Parisien*, 23 mars.)

En nous quittant, avant-hier, après avoir rendu visite au tombeau de M. Steinheil, dans le cimetière de l'Hay, le brahme Timur-Dhay m'avait dit : « Je ne pourrai, maintenant, me prononcer sur les circonstances du crime que lorsque le soleil se sera couché deux fois. »

Il fallut donc attendre patiemment que Phébus se soit éclipsé deux jours de suite.

Hier, à l'heure légale marquée sur les almanachs pour la disparition officielle du soleil, — 6 h. 15 du soir, — nous nous présentions au numéro 45 de la rue de la Victoire où se sont installés les trois nécromants indous.

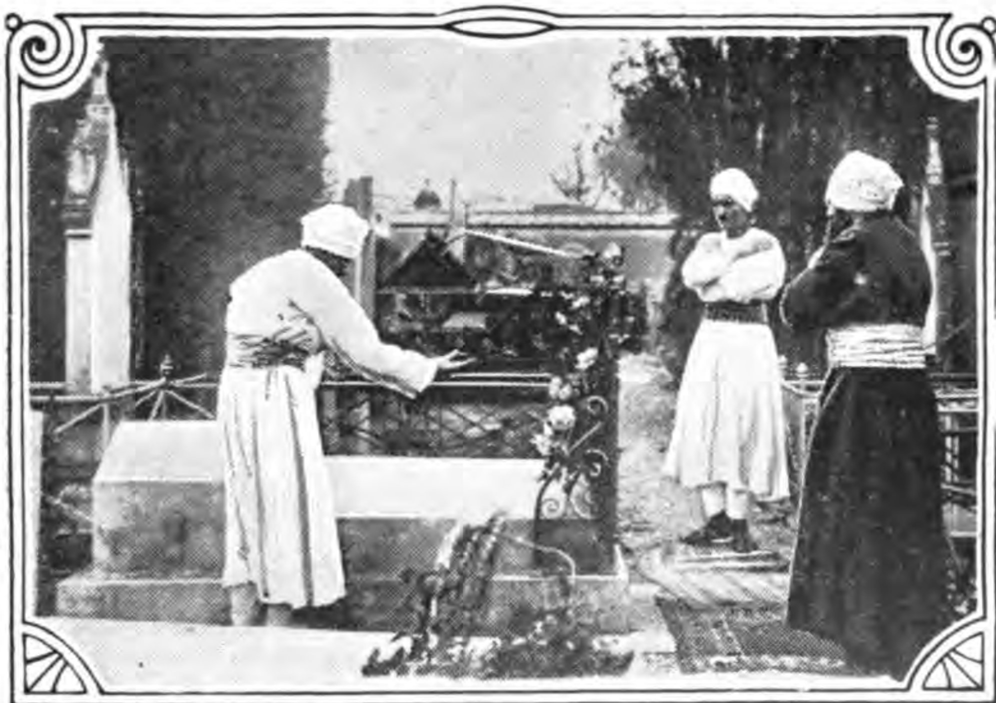
Au moment de notre arrivée, le brahme et ses deux fakirs étaient en prière, saluant, comme chaque jour, le déclin de l'astre lumineux.

Sur le tapis, divers récipients sont placés entre deux candélabres à trois branches : c'est d'abord un brûle-parfum qui dégage une odeur de pastilles du sérail, puis un vase contenant de l'eau et deux petites coupes dont l'une est remplie de terre, l'autre de cendre...

La prière commence, dans le silence, accompagnée de génuflexions soulignées par de formidables coups de poings sur le plancher. Le brahme se lève enfin, ainsi que ses deux diacres, et tous trois envoient leurs salutations habituelles du côté de l'Orient.

Avant de nous révéler ce que leur ont appris leurs méditations, à la suite de l'évocation du « corps astral » de M. Steinheil, le brahme Timur-Dhar nous assure qu'il ne s'est pas couché depuis trois jours, pour mieux se préparer à l'entrevue d'outre-tombe et que lui et ses collègues ont jeuné, serrant d'un cran la boucle de leur ceinture, ce qui, paraît-il, favorise les conversations avec les morts.

L'enveloppe spirituelle de la victime de l'impasse Ronsin leur est apparue dans la nuit de lundi à mardi et ils ont revécu la scène du crime. Voici, du moins, le récit que nous en a fait le grand prêtre Timur-Dhar :



Les évocations

— J'ai revu la chambre où eut lieu l'assassinat de M. Steinheil... il y règne une grande obscurité... Il y a deux personnes qui prennent part au crime ; comme il fait sombre, je ne peux apercevoir leur figure, mais je reconnais sûrement un homme, vêtu d'une redingote.

— Est-ce bien une redingote?

— Oui, une redingote.

— N'est-ce pas une lévite?

— Non. Une redingote.

— Et l'autre personne?

— L'autre porte un vêtement ample, une sorte de robe de chambre foncée.

— Un peignoir?

— Je ne sais.

— Est-ce un homme, ou une femme?

— On ne peut distinguer.

— A quelle heure le crime a-t-il été commis?

— Vers deux heures ou trois heures du matin.

— Avez-vous vu la scène du crime?

— L'assassinat a été très rapide et a fort peu duré. Il n'y avait pas de sang. Steinheil a été étranglé par derrière.

— Ce dernier vous a-t-il fait quelque communication sur ses assassins?

— Non. Nous avons fait des prières pour retrouver les meurtriers, mais nous n'avons pu voir leur physionomie; le crime a été commis depuis trop longtemps.

— D'après vous, Mme Steinheil n'était pas seule au moment de l'assassinat?

— Je n'ai pas vu Mme Steinheil, ou du moins je n'ai pu la reconnaître, mais je certifie qu'il y avait deux personnes.

— Et pour Mme Japy?

— Nous n'avons pas vu sa tombe et ne pouvons, par conséquent, rien dire.

— Vous est-il possible d'entrer en communication avec Mme Steinheil?

— Il nous faudrait pour cela être en contact avec un objet qu'elle a porté. Si nous étions mis en sa présence, elle causerait avec nous, et si elle est coupable, avouerait, car elle ne pourrait résister à notre influence et son corps fluidique serait forcé de dire la vérité.

Ainsi parla le brahme Timur-Dhar.

(*Petit Parisien*, 27 mars.)



La prière.

Sans attacher trop d'importance à ces performances théâtrales des trois brahmanes ou fakirs hindous, nous n'avons pas reproduit ce récit uniquement à cause de sa curiosité, mais aussi à raison des enseignements que l'on peut probablement tirer de la similitude des croyances et manigances de ces nécromans et devins avec celles des somnambules et « psychomètres » de nos pays.

Le fantôme du vicaire vivant

Dans les tout premiers jours de janvier dernier, le *Times* publiait un long récit de « fantôme d'un vivant », qui produisait une très grande impression dans le public anglais et soulevait une discussion à laquelle prit part toute la presse du pays. Voici de quoi il s'agit :

Le Dr Astley, vicaire d'East Rudham, ayant sa

femme souffrante, accepta la direction provisoire d'une chapelle de Biskra, en espérant que la malade profiterait du climat de l'Algérie. Il se fit remplacer à East Rudham par un confrère, le Rév. Robert Brock, qui ne le connaissait pas, mais qui se rencontra avec lui à Londres, le 9 décembre et passa une demi-heure avec lui, avant de se rendre dans le Norfolkshire.

Le 16 décembre, on apprit que M. et Mme Astley avaient été blessés, pas très sérieusement, d'ailleurs, dans un accident de chemin de fer en Algérie, et qu'ils avaient été transportés à l'hôpital.

Voici maintenant le récit que le Rév. Brock fit à un représentant du *Times*, au sujet du phénomène qui nous occupe :

J'étais assis dans la salle à manger du presbytère, vers 4 heures du soir, le 26 décembre, quand la domestique du Rév. Astley, qui était maintenant attachée à mon service, vint à moi et me dit : « Venez donc voir le docteur Astley. » Je la suivis dans le bureau. Elle avait une bougie et la plaça sur une chaise, en disant : « Maintenant, regardez. » Je regardai par la fenêtre, dans la pelouse, en m'attendant à voir quelqu'un marcher sur elle, quelqu'un qu'elle devait avoir pris pour le docteur Astley. Je dis : « Je ne vois rien. » — « C'est que vous ne regardez pas où il faut regarder. Voyez donc ici. » Et elle m'indiqua la muraille d'une aile de la maison, qui forme un angle droit avec la muraille du bureau. Je dis alors : « Ah ! il y a, en effet, un clergyman. » Je voyais le col blanc qui brillait presque dans cette demi-obscurité.

Je me retournai, et je regardai dans la chambre pour voir s'il ne s'agissait peut-être pas d'un reflet de moi-même. Non seulement je constatai que cela n'était pas possible, mais en regardant de nouveau attentivement au dehors, j'observai le profil net d'un visage portant une courte barbe (mon visage est complètement glabre) ; je voyais parfaitement le gilet derrière la redingote ouverte, et une lourde chaîne de montre en or placée en travers sur le gilet. Je dis à la domestique : « Je vois une chaîne d'or placée en travers sur sa poitrine. » — « Oh ! dit-elle, c'est ainsi que le docteur Astley porte toujours sa chaîne. »

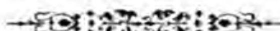
Je lui dis d'emporter la bougie de la chambre : elle le fit, et la pièce resta dans l'obscurité. Je regardai au dehors, et je vis encore la personne assise, à ce qu'il me semblait, devant une table, avec quelques livres sur elle. Je ne vis pas de papiers dans sa main. Il ne me regardait pas et paraissait rêveur, comme un homme qui étudie. Je sortis de la maison avec une lanterne, et j'inspectai la muraille sur laquelle j'avais aperçu la vision. Il n'y avait rien, hormis la muraille sombre. Je revins dans le bureau, et je regardai de nouveau ; je vis bien la muraille, mais pas autre chose. Auparavant, je n'avais pas vu la muraille par la fenêtre.

La durée de la vision a été d'environ cinq minutes ; je n'ai rien vu qui eût la nature d'un halo. Je suis fermement convaincu que ce que j'ai vu était aussi réel pour moi, en ce moment, que si le docteur Astley avait été effectivement présent.

Le 29 décembre, à 5 h. 15, la domestique m'appela de nouveau à la fenêtre du bureau. Je ne pus alors discerner que quelque chose de très confus ; il était en train de disparaître. Je vis clairement le col, mais pas la chaîne ; je ne pus non plus discerner la figure. Il y avait un faible clair de lune, et il ne faisait pas aussi sombre que le 26.

Nous nous rendîmes dans le bureau, un peu plus tard, dans la même soirée, la domestique disant qu'elle voyait le docteur Astley dans sa redingote d'ecclésiastique. Quant à moi, je ne le vis pas.

Questionné au sujet de ce qu'il avait fait en Algérie, le 26 décembre, de 4 h. 40 à 4 h. 45 de l'après-midi (en tenant compte de la différence de latitude), le Dr Astley répondit qu'il causait tranquillement avec son ami M. Mouriel au sujet des bagages qu'il avait perdus dans l'accident de chemin de fer. Ce détail rend moins probable qu'il s'agisse dans la circonstance d'une hallucination télépathique véridique. Seulement, comment deux personnes ont-elles pu voir en même temps la vision ? La domestique croit aux fantômes et affirme avoir vu à plusieurs reprises celui de sa mère décédée. Elle était peut-être sujette à des hallucinations visuelles ordinaires. Aura-t-elle, pour ainsi dire, créé et projecté l'image de son maître dans l'ombre de la nuit ? C'est là une hypothèse bien hardie et même un peu extravagante. On peut croire plus facilement que le Rév. Brock avait subi une suggestion qui lui venait de la servante. Peut-être avait-il remarqué subconsciemment la chaîne d'or portée transversalement sur le gilet par le Dr Astley, au cours de la brève entrevue qu'il eut avec lui à Londres, avant son départ pour l'Afrique.



MOUVEMENT PSYCHIQUE

La discussion du Rapport de M. Courtier à l'Institut Psychologique

Le fascicule de novembre-décembre du *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, qui vient à peine de paraître (29 mars), en même temps que celui de juillet-octobre (quelle réhabilitation pour la régularité de publication des *Annales des Sciences Psychiques!*) contient, outre le rapport de M. Courtier sur les séances d'Eusapia Paladino, aussi la discussion à laquelle ce travail a donné lieu, le 30 novembre dernier, à la section des recherches psychiques et physiologiques du même Institut. M. d'Arsonval présidait. Etaient présents : MM. Branly, J. Courtier, L. Favre, comte A. de Gramont, Matisse, de Varigny, de Watteville, Vaugeois, Youriévitch.

Cette discussion a donné lieu à différentes déclarations et remarques d'un intérêt assez considérable pour que nous en reproduisions une grande partie.

. . . .

M. LE PRÉSIDENT. — Je passe à la deuxième conclusion : « *Certains de ces mouvements semblent se produire au simple contact des mains ou des vêtements du sujet et même sans contact.* »

Je prie M. Courtier de nous dire à quelles expériences il fait allusion.

M. COURTIER. — Je fais d'abord allusion aux déplacements et soulèvements des guéridons, qui se trouvaient en général à une distance de 80 centimètres d'Eusapia. On les voit s'approcher et s'éloigner d'elle sur de simples gestes qu'elle fait, soit de ses mains, soit en tenant la main d'un contrôleur. Très souvent, on a passé le bras entre Eusapia et les guéridons et l'on n'a pas rencontré de fil à l'aide duquel elle eût pu les attirer. Si cependant on admettait qu'elle se fût servie d'un fil, on expliquerait par là les rapprochements, mais il resterait encore à expliquer les reculs. Pour produire ces reculs par les moyens ordinaires, on imagine qu'Eusapia eût employé une tige rigide, qui, si mince eût-elle été, n'aurait pu passer inaperçue. On pourrait encore expliquer ces reculs par l'emploi d'un fil avec réflexion sur une aspérité des murailles. Mais comment Eusapia eût-elle pu à l'avance installer un mécanisme de ce genre? Elle ne pénétrait dans la salle des séances qu'au moment de les commencer ; elle n'avait ni le temps, ni les moyens de préparer de tels dispositifs.

Les constatations avec les guéridons paraissent même plus probantes qu'avec les tables ; car les guéridons étaient isolés de sa personne ; tandis que la table était toujours placée dans son voisinage immédiat, au contact de ses mains, de ses pieds ou de ses vêtements. Je dois marquer toutefois que la table s'est trouvée à certains moments éloignée d'Eusapia, alors que tout le monde était debout. La table était alors à 50 centimètres du sujet.

M. LE PRÉSIDENT. — Une autre particularité avait beaucoup frappé M. Curie, celle de la trajectoire que suit le guéridon pendant son déplacement. Le fait est relaté, avec la réflexion de M. Curie, à la page 28 du rapport : « Ce qui est étonnant, c'est la précision avec laquelle le guéridon arrive sans toucher personne. Il a fait une jolie courbe et ne m'a pas touché du tout. »

M. COURTIER. — On ne peut, en effet, comparer les déplacements des objets à l'attraction du fer par l'aimant. La plupart du temps, les objets sont comme dirigés dans leur course ; ils évitent des obstacles pour atteindre un endroit déterminé.

Lors du fait signalé à la page 28 du Rapport, j'étais assis derrière M. Curie, à un mètre de lui. Le petit guéridon se trouvait à la gauche d'Eusapia, à 50 centimètres d'elle environ. La lumière était suffisante pour que je l'aie nettement vu se soulever de terre, monter assez lentement, passer à la hauteur de l'épaule de M. Curie, se retourner les pieds en l'air et venir se poser plateau contre plateau sur la table. Ce guéridon avait toute l'apparence d'être comme tenu et conduit vers un point déterminé...

M. LE PRÉSIDENT. — Ma préoccupation au cours de ces séances a été de limiter l'objet de nos recherches ; notre attention devait porter presque exclusivement sur les phénomènes de lévitation, faciles à constater et à enregistrer physiquement. J'avoue que je n'ai pas prêté une attention aussi grande aux autres phénomènes. Nous voulions surtout contrôler scientifiquement ces phénomènes de lévitation, et c'est à cet effet que les expériences ont été instituées.

M. DE VARIGNY. — Quand un objet avait été soulevé, de quelle façon revenait-il à terre? Retombait-il brusquement?

M. LE PRÉSIDENT. — Oui.

M. DE VARIGNY. — Comme si le point d'appui faisait tout à coup défaut?

M. LE PRÉSIDENT. — Parfaitement, comme un objet attiré par un électro-aimant retombe, lorsque l'électro cesse d'être animé par le courant.

Cte A. DE GRAMONT. — Très souvent l'objet descend d'abord lentement, et lorsqu'il est arrivé à 10 centimètres du sol, il tombe brusquement.

M. de Varigny. — L'ascension, au contraire, est toujours lente?

M. le Président. — Parfaitement ; je n'ai pas vu d'objet projeté brusquement ; le phénomène se produit lentement, graduellement.

M. Youriévitch. — Une particularité à signaler également, c'est que certaines lévitations de la table ont duré très longtemps. On a compté une fois jusqu'à cinquante-deux secondes. C'est un temps assez long pour bien voir et bien contrôler.

M. le Président. — Les soulèvements se sont produits quelquefois dans une lumière qui aurait permis de lire.

M. de Varigny. — Pendant ces soulèvements, pouvait-on contrôler au-dessus et au-dessous de la table?

M. le Président. — Oui, ce contrôle a été fait.

. . . .

Sixième conclusion. — « *On constate dans son voisinage, au cours des séances, des phénomènes lumineux, dont les causes restent à déterminer. Certains de ces phénomènes ont présenté l'apparence d'étincelles électriques.* »

J'ai été témoin d'un de ces phénomènes. A une séance, j'étais contrôleur avec le commandant Krebs. Les pieds de la table étaient dans les gaines. A un moment donné, le commandant Krebs me signala une luminosité qui se produisait près de lui, à l'intérieur de la gaine. J'ai vu, à mon tour, dans la gaine qui était de mon côté, une lueur phosphorescente, comme celle qu'on eût obtenue en enduisant la gaine avec une poudre phosphorescente, mais une luminosité que je ne saurais mieux comparer qu'à celle d'un tube de Geissler. Nous n'avons cependant trouvé aucune trace de corps phosphorescent. Cette lueur s'est produite pendant un temps relativement court, puis elle a disparu.

M. Courtier. — J'ai vu un certain nombre de fois des points brillants osciller à l'intérieur de la cabine.

M. de Watteville. — A une séance qui a été donnée chez Mme Bossel, des points lumineux ont été vus non plus au-dessus de la tête d'Eusapia, mais au-dessus des assistants.

M. le Président. — Je n'ai pas constaté les étincelles électriques dont vous parlez dans votre Rapport.

M. Branly. — J'ai à ajouter sur ce point quelques détails à la relation de M. Courtier. Voici comment le phénomène s'est produit : Eusapia a demandé que l'on apporte la machine électrique. M. Courtier l'a apportée et en a tiré trois étincelles. Cinq ou six secondes après (on était dans l'obscurité presque complète), on a vu se produire en l'air, à un mètre environ au-dessus de la tête d'Eusapia, latéralement, loin de la machine électrique, trois autres étincelles se succédant sensiblement avec le même intervalle que les étincelles primitives et donnant le même bruit un peu atténué.

M. le Président. — Etait ce hors de la portée de la main d'Eusapia?

M. Branly. — Oh ! oui ! C'est une des expériences les plus curieuses que j'ai vues ; les trois étincelles ont paru se produire d'elles-mêmes en dehors de tout appareil, à un mètre environ au-dessus de sa tête, à la vue et à l'ouïe de tous les assistants.

L'expérience a été répétée une seconde fois ; mais cette fois les étincelles ont été beaucoup plus faibles...

M. le Président. — J'ai constaté le phénomène d'étincelles électriques émanant d'une personne que m'avait amenée le Dr Féré, au Collège de France. C'était une dame qui, à certaines époques physiologiques, émettait des étincelles assez longues et capables d'allumer un bec de gaz. C'est ainsi que, dans mon laboratoire, elle a allumé plusieurs becs de gaz. Cette personne était comme une machine statique. Elle se plaignait d'une extrême siccité de la peau. La peau était tellement sèche que le moindre frottement opérait sur elle comme sur un gâteau de résine ou sur une plaque d'ébonite, et cela la gênait beaucoup.

C'était là un phénomène purement statique, en dehors de toute intervention directe du système nerveux. La siccité de la peau était la cause de ce dégagement d'électricité par frottement des vêtements.

On a constaté, dans certaines expériences avec Eusapia une sorte d'auréole lumineuse. Je l'ai vue une fois ; elle a été signalée par M. Curie. Ce phénomène était analogue à la lueur que dégage dans l'obscurité un conducteur chargé d'électricité. Il y avait autour de sa tête une espèce de zone obscure suivie d'une zone lumineuse ressemblant à l'espace noir cathodique dans la décharge d'un tube de Crookes. Je me rappelle qu'après cette séance, nous avons cherché s'il n'y avait pas un corps, un voile plus ou moins phosphorescent, et nous n'avons rien trouvé. A cette séance, M. Curie avait fait une sorte d'anémomètre que l'on plaçait au-dessus de la tête d'Eusapia pour constater s'il ne se dégageait pas un souffle au moment des phénomènes.

. . . .

M. le Président. — Dixième conclusion. — « *Les assistants sont victimes de fraudes dont on ne peut limiter l'étendue.* »

Cte A. de Gramont. — La rédaction de cette phrase semblerait indiquer que toujours les assistants ont été victimes de fraudes et que, par conséquent, tous les phénomènes seraient frappés de suspicion. Cela ne vous paraît-il pas excessif?

M. Courtier. — J'ai fait allusion aux fraudes qui ont été découvertes et j'ai voulu indiquer ensuite, que d'autres fraudes ont pu se produire sans qu'on

les ait surprises. J'ai voulu dire que les assistants sont en butte à des supercheries, mais sans prétendre qu'ils ont toujours été trompés.

M. Maxwell. — Voici comment il faut poser la question : Y a-t-il une suspicion générale sur tous les phénomènes, ou reste-t-il un certain nombre de phénomènes qui vous paraissent à l'abri de tout soupçon de fraude?

M. Courtier. — Je puis m'être fait des convictions, mais non, à strictement parler, des certitudes fondées sur des preuves objectives qui seraient valables pour tous.

M. Maxwell. — Dans le rapport que vous faites, il ne peut pas être question de convictions. La conviction est une chose personnelle que l'on ne peut pas songer à transmettre. Vous présentez des faits; il s'agit de savoir si vous les présentez ou non avec un caractère de certitude.

M. le Président. — Il y a des phénomènes bien constatés en tant que faits dans lesquels nous n'avons pas pu découvrir de fraudes; mais nous ne pouvons pas affirmer qu'il n'en exista pas. Nous avons constaté des phénomènes; nous croyons qu'ils ont été à l'abri de la fraude, mais nous ne pouvons pas en être scientifiquement certains.

M. Youriévitch. — M. Courtier parle dans son rapport d'une fraude que nous avons constatée à Naples, à l'une des premières séances, et qui, à mon avis, est assez intéressante pour déceler le caractère de ces supercheries.

Nous avions demandé une empreinte sur de la glaise. A la fin de la séance, la lumière électrique allumée, je montre à Eusapia qu'aucune empreinte n'avait été faite. Eusapia en convient parfaitement. Puis, tout d'un coup, elle se baisse, fait un geste, et nous montre une empreinte, puis nous présente son doigt, en nous demandant de constater que sa peau ne portait aucune trace de glaise. Pendant toute cette petite scène, je me trouvais tout à fait à côté d'Eusapia, — et elle a exécuté cette tricherie d'une manière tout à fait visible.

Voici une déduction psychologique qu'on peut, il me semble, tirer de ce fait. D'abord, si Eusapia était une habile prestidigitatrice, elle ne se serait pas livrée à ce manège. En second lieu, ce fait ne nous montre-t-il pas le grand désir qu'elle a d'obtenir le phénomène qu'on lui demande. Lorsqu'il ne se produit pas, consciemment ou avec une demi-conscience, elle donne le coup de pouce.

M. le Président. — La tendance à donner le coup de pouce, même très honnêtement, se retrouve chez de bien autres personnes qu'Eusapia. Mascart nous a très souvent raconté l'histoire d'Ampère, lors de sa découverte des phénomènes d'électro-dynamique. Il avait convié Arago et plusieurs autres savants à assister à une expérience, la déviation d'un petit équipage au moment du passage du courant. La déviation ne se produisant pas, il donne un coup de pouce et passe à une autre série d'expériences. Naturellement tout le monde s'était aperçu de la tricherie. Un moment après il revient à son équipage et l'équipage se met à tourner. Alors, tout joyeux, Ampère s'écrie : « Vous voyez, cette fois, je n'y ai pas touché! » Il était de bonne foi; il savait que le phénomène devait se produire et il y aidait un peu.

M. Courtier. — J'ajouterai qu'à la séance à laquelle fait allusion M. Youriévitch, Eusapia était arrivée très fatiguée; peut-être même avait-elle déjà donné une autre séance dans la journée!

M. Youriévitch. — Il faut dire aussi quelle est hantée par une prédiction de M. Lombroso. Il lui a dit, paraît-il, que, dans quelques années, elle ne produirait plus de phénomènes. Malgré qu'Eusapia ait donné pendant de nombreuses années des séances, elle a dépensé au fur et à mesure tout l'argent qu'elle recevait; elle a été aussi parfois exploitée. Elle n'a rien prévu pour ses vieux jours. La pensée d'une vieillesse misérable la hante. Elle croit dans la prédiction du professeur Lombroso. Elle a maintenant 55 ans. Ses forces sont moindres, nous l'avons constaté dans la dernière série des séances. Aussi veut-elle battre monnaie pendant qu'il en est encore temps. Je constate cet état de choses, sans du reste excuser Eusapia. Il est triste de penser qu'après avoir servi à la science, Eusapia a devant elle un avenir aussi inquiétant. Ce serait, il me semble, un devoir de mettre sa vieillesse à l'abri de la misère. Si tous ceux qui ont expérimenté avec Eusapia voulaient y contribuer, il serait facile de lui constituer jusqu'à la fin de ses jours, une pension, par exemple, de 1.200 francs par an, qui lui assurerait une vie indépendante. Ce serait, à mon avis, une œuvre de justice et d'humanité à accomplir.

Ici, le président donne lecture de la dernière partie des conclusions de M. Courtier, dans laquelle ce dernier s'excuse d'employer fréquemment des correctifs dans son Rapport, et que nos lecteurs connaissent déjà (voir à la page 43 du dernier fascicule des *Annales*); il ajoute à ce sujet :

Nous ne pouvons qu'applaudir à ces conclusions. Evidemment, ce que nous cherchons, c'est à avoir des sujets qui se laissent expérimenter. Nous voulons faire des contrôles d'ordre purement physiques, où les sensations subjectives interviennent de moins en moins. Il y aurait lieu d'établir un programme très complet d'expériences nouvelles où, au sens des observateurs, on substituerait des moyens d'enregistrements matériels.

Pour le moment, il serait bon que tous ceux qui ont assisté, soit aux séances de l'Institut, soit à d'au-

tres séances, formulent des conclusions qui leur paraissent résulter de ces expériences.

Quant à moi, je m'en tiens toujours au phénomène de lévitation. C'est pour moi le phénomène capital que je voudrais voir établi ou réfuté d'une façon formelle. J'ai assisté à une quinzaine de séances où j'ai essayé de me faire une conviction personnelle. J'ai vu formellement des lévitations d'objets, sans pouvoir apercevoir le mécanisme par lequel se faisaient ces lévitations et sans pouvoir constater une fraude sur laquelle mon attention fut attirée. Mais aucune de ces expériences ne peut me donner une certitude scientifique de ce phénomène. Les moyens de contrôle et d'enregistrement que nous avons établis ne me donnent pas cette certitude, cette démonstration scientifique de la réalité du phénomène. La balance nous a permis de constater que le point d'appui se trouve sur le sujet lui-même.

Et vous, monsieur Branly, êtes-vous arrivé à une certitude?

M. BRANLY. — Pas du tout. J'ai vu, mais je n'ai pas assez confiance en moi pour être sûr. Ma vue ne me suffit pas. Je voudrais un contrôle plus efficace et qui ne fût pas subjectif.

M. COURTIER. — Nous avons causé aujourd'hui même avec des prestidigitateurs. Ils nous ont dit qu'ils faisaient soulever des tables des quatre pieds, sans contact apparent. Est-ce avec l'aide de compères ou autrement? Ils ne nous l'ont pas révélé.

M. MAXWELL. — J'ai expérimenté avec des prestidigitateurs. Leurs trucs sont manifestes; les tables sont truquées; il est défendu de s'en approcher; les trois quarts du temps l'ascension est produite par une ficelle. Les phénomènes qu'ils m'ont montrés n'ont rien de semblable à ceux que j'ai constatés chez Eusapia.

M. YOURIÉVITCH. — Il me semblerait nécessaire de poursuivre à nouveau des recherches méthodiques avec Eusapia, puisque c'est le seul sujet qui présente d'une manière constante des phénomènes. A mon avis, il serait préférable d'étudier Eusapia à Naples, où elle se sent bien, où elle est dans son milieu. Du reste, c'est là que les phénomènes m'ont paru les plus forts. Cela coûterait moins, d'ailleurs, parce qu'elle vit chez elle et elle ne se fatiguerait pas à donner de multiples séances pour gagner de l'argent. Il faudrait avoir avec elle, sans discontinuer, des séances régulières, deux ou trois fois par semaine. Quarante-cinq séances ont été tout à fait insuffisantes pour étudier en détail les phénomènes; on devrait consacrer un grand nombre de séances à élucider chaque point spécial. Plusieurs années d'études consécutives pourront seules aboutir à des résultats sérieux.

Deux expérimentateurs, au moins, devraient être attachés à ces études et y donner tout leur temps, comme ils le feraient pour toute autre recherche scientifique. Car l'intervalle entre les séances n'est pas trop long pour préparer la prochaine et méditer sur la précédente. Pour cela, il faudrait rétribuer ces travailleurs convenablement. On les choisirait dans la catégorie des jeunes savants de laboratoire, connaissant les techniques de la physique et de la physiologie. Ils consacreraient exclusivement plusieurs années de leur vie à ces recherches.

Il faut profiter de ce qu'Eusapia, qui a déjà 55 ans, présente encore des phénomènes, quoique de moindre intensité qu'il y a quelques années. On pourrait reprocher plus tard à notre Institut de n'avoir pas fait tout le possible pour étudier le cas d'Eusapia, tant qu'il en était encore temps.

Je proposerais, par conséquent, d'attacher à la personne d'Eusapia deux jeunes expérimentateurs, qui iraient s'établir à Naples, un certain nombre de mois chaque année. Dans l'appartement qu'ils occuperaient, il y aurait un petit laboratoire où se tiendraient les séances. Elles auraient lieu régulièrement deux ou trois fois par semaine. Ils poursuivraient méthodiquement des recherches sur les points très particuliers d'un seul et même phénomène.

Il faudrait prévoir un budget d'au moins 1.000 à 1.500 francs par mois pour les travaux ainsi poursuivis.

C'est uniquement dans de telles conditions de recherches, patientes, calmes et ininterrompues, qu'on peut espérer aboutir à des résultas importants. Les personnes qui s'intéressent à ces phénomènes feront, je l'espère, les sacrifices nécessaires. »

M. LE PRÉSIDENT. — On est certainement dans de très mauvaises conditions lorsqu'on veut étudier ces phénomènes dans des asemblées nombreuses, où il y a souvent plus de curieux que de savants. L'idée de M. Youriévitch qui consiste à faire étudier Eusapia ou d'autres sujets semblables par deux représentants de norte Section, me semble être une très bonne méthode. Il reste à la réaliser pratiquement et pécuniairement.

Cte A. DE GRAMONT. — Il serait bon de demander à ces deux jeunes savants de se mettre d'abord au courant des descriptions qui ont été faites de ces phénomènes. J'ai souvent été frappé de la façon dont quelques hommes de science venaient voir ces séances; ils s'exprimaient sur ces faits comme s'ils n'en avaient jamais entendu parler.

M. LE PRÉSIDENT. — Evidemment, c'est comme si on voulait faire de l'observation clinique sans connaître la description des maladies étudiées.

M. YOURIÉVITCH. — Eusapia, nous l'avons constaté, donne encore des phénomènes intéressants. Ce serait dommage de les laisser perdre. Si nous trouvons deux observateurs pour aller l'étudier à Naples, nous pourrions, M. Courtier et moi, les accom-

pagner pour préparer les premières séances et leur montrer comment nous avons opéré.

. . . .

M. Favre dit qu'il faudrait s'efforcer d'obtenir les phénomènes en pleine lumière — ce qui, d'ailleurs, a été le vœu constant de tous les expérimentateurs depuis soixante ans, sans qu'on ait, toutefois, pu faire aucun progrès appréciable à ce point de vue. Il développe longuement quatre hypothèses qui pourraient expliquer la nécessité de l'obscurité, ou d'une lumière réduite, pour les séances médiumniques. Ces quatre hypothèses, les voici :

1° Le médium est un fraudeur, qui se trouve lui-même gêné par tout ce qui — comme la lumière — peut permettre de découvrir la fraude ;

2° La lumière gêne réellement la production des phénomènes en agissant plus ou moins directement sur la forme d'énergie qui est mise en jeu ;

3° La lumière ne contrarie que le médium qui, pendant l'expérience, est en état d'hyperalgésie ou d'hyperesthésie oculaire. Il suffirait alors de protéger convenablement les yeux du médium ;

4° La lumière ne contrarie les facultés du médium que parce que celui-ci, par suite de son éducation antérieure, est convaincu qu'il ne peut opérer en pleine lumière, et subit alors les effets de cette suggestion.

Il est manifeste, pour toutes les personnes ayant étudié les phénomènes médiumniques, que, bien que chacune de ces hypothèses puisse s'appliquer à certains cas isolés, la seconde hypothèse est la seule essentiellement exacte. Malheureusement, M. Favre, qui s'est pourtant fait une spécialité de l'étude et de la bonne méthode d'expérimentation, commet ici, à notre avis, une très grave erreur en disant :

« Si cette hypothèse représentait toute la vérité, on n'aurait jamais de phénomènes authentiques produits en pleine lumière. Or, on en a quelquefois. »

Du fait qu'un phénomène se trouve *gêné* ou *contrarié* par une force, il ne s'ensuit pas nécessairement que la force en question empêche ***absolument*** la production dudit phénomène. Du fait que l'action du froid gêne ou contrarie la production des éclairs et du tonnerre, il ne s'ensuit pas qu'on ne constate jamais ces phénomènes météorologiques en plein hiver. Nous pourrions multiplier les exemples par milliers, s'il en valait la peine, pour une chose si simple et si indéniable. Il n'y aurait rien d'extraordinaire et d'exceptionnel au monde, si ce qui est habituel et régulier ne souffrait pas d'exceptions.

. . . .

M. Youriévitch. — Nous avons un autre sujet qu'Eusapia à suivre. C'est un sujet polonais du nom de Janek. J'ai assisté à deux séances avec lui à Varsovie ; il m'a paru présenter les mêmes phénomènes qu'Eusapia, mais plus faiblement. Il offre cependant sur elle un avantage : il ne bouge pas pendant toute la séance. Dans la journée, il reste à l'écart sans parler. M. Komyakoff l'a fait venir à Moscou et il m'assure qu'il a obtenu beaucoup de phénomènes ressemblant à ceux d'Eusapia, par exemple, des lévitations de tables très lourdes. Sa placidité absolue en fait un sujet d'expériences très commode.

M. d'Arsonval, président, termine en disant :

Je suis sûr d'être l'interprète de tous en adressant nos félictations et nos remerciements à M. Courtier pour la lucidité, la précision, l'esprit critique et l'impartialité dont il a fait preuve dans la rédaction de son Rapport, et pour toutes les difficultés qu'il a eues à vaincre en condensant d'une façon aussi parfaite un dossier volumineux, qui, d'ailleurs, reste toujours à la disposition de ceux qui voudront le consulter.

(*Approbation unanime.*)



Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Le Gérant : Drouard
Ancourt, directeur.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

19me Année | 1er et 16 Avril 1909 | Nos 7 et 8

Dr JULIEN OCHOROWICZ

UN NOUVEAU PHÉNOMÈNE MÉDIUMNIQUE

(*Suite. — Voir les numéros de Janvier, Février et Mars*)

XV

VÉRIFICATIONS

10 *février* 1909. — Les treize premiers chapitres de cet article sont déjà envoyés à la rédaction des *Annales*, et je continue mes recherches. Le lecteur a dû remarquer que ce mode de publication et la forme journalière de mes notes présentent pour lui plusieurs avantages : au lieu de lui imposer les conclusions définitives de l'auteur, ils lui permettent de se faire une opinion personnelle, de suivre pas à pas les péripéties de l'étude, et d'en saisir plus facilement les défauts, ce qui est généralement plus instructif que si l'auteur, de prime abord, avait insisté sur la valeur des résultats définitivement obtenus. Mais en même temps le lecteur ne doit pas s'étonner, de trouver dans un pareil travail, certaines hésitations, certaines contradictions même, qui découlent nécessairement d'une exposition sincère et complète de toutes les expériences et de toutes les généralisations momentanées, dans un sujet aussi délicat.

Je n'ai pas l'intention de me départir de cette ligne de conduite vers la fin de cette étude, et, au moment où j'écris ces lignes, je ne sais pas encore exactement, quelles seront mes conclusions définitives.

Cependant, pour éviter les répétitions et pour rendre plus transparentes les généralisations, je résumerai en une exposition, les expériences qui se complètent mutuellement, sans tenir compte de leur ordre chronologique.

Mon premier soin, après les doutes soulevés par la vision inattendue du fil éthérique, fut d'obtenir une preuve objective de la non existence d'un fil matériel. Nonobstant ma conviction personnelle que ce dernier n'était pour rien dans la production des phénomènes, il fallait cependant vérifier cette conviction subjective. Trois moyens m'ont paru aptes à réaliser cette épreuve :

1° Le choix des objets, dont la forme rendait impossible l'emploi d'un cheveu ou d'un fil quelconque ;

2° La production des mouvements dont la forme excluait l'emploi des mêmes moyens, dans les conditions données ;

3° La photographie.

Les deux premiers points ont été élucidés le 3 février :



Fig. 10.
SOULÈVEMENT PARTIEL D'UN CRAYON, SANS CONTACT.

1° *Une allumette* usée fut soulevée en l'air, toute droite, perpendiculairement et presque sans oscillations ;

2° *La flèche* de la pendule magique fut tournée tout autour du cadran, les mains du médium restant immobiles ;

3° *Une boussole* ne présentant aucun point d'appui pour un fil, a été soulevée entre les mains du mé-

dium, qui la suivaient, les doigts écartés, et tenus au-dessus de la boussole;

4° *Une cloche* cylindrique en verre, large et lisse, fut soulevée dans les mêmes conditions, avec cette différence que les mains du médium étaient tenues *au-dessous de l'objet;*

5° *L'aiguille d'une boussole* hermétiquement fermée par un verre, a été visiblement mise en vibration et en oscillation à travers le verre et sans contact du médium avec la table;

6° *Un thermomètre, un baromètre et un hygromètre*, suspendus à la muraille, sont attirés par les mains du médium, tenues *devant;*



Fig. 11.
SOULÈVEMENT D'UNE CLOCHE EN VERRE, AVEC CONTACT LATÉRAL

7° *La cloche en verre* posée sur la table, s'avance, *en s'éloignant des mains du médium* qui n'ont pas bougé;

8° *Deux boîtes d'allumettes* sont rapprochées l'une de l'autre dans les mêmes conditions;

9° Enfin, l'expérience de la *clochette* est répétée trois fois dans les circonstances suivantes :

a) Le médium tourne le dos à l'appareil;

b) La distance de son dos à la clochette est de o m. 95;

c) Ses mains sont immobiles dans les miennes;

d) La lumière est plus que suffisante.

Sur l'ordre du médium qui s'amuse beaucoup de cette nouvelle façon d'actionner les appareils, la clochette se met en mouvement, résonne à plusieurs reprises, renverse la bouteille de Leyde, par ses oscillations rapides, puis, également sur l'ordre, s'arrête subitement.

Dans ces conditions, c'est-à-dire *en dehors du courant personnel* du médium, la bouffette ne trahit aucune action.

Je dois mentionner encore une expérience un peu différente :

1° La manivelle en ivoirine d'un poêle à la Choubersky a été soulevée et abaissée lentement sur l'ordre. Elle était si *chaude* en ce moment, qu'on ne pouvait pas la toucher sans se brûler.

— Pourrais-tu soulever un charbon ardent à l'intérieur du poêle?...

— Pas si bête, répondit la petite Stasia.

Elle est d'ailleurs très fière de ses exploits et donne les explications suivantes :

Trois forces ont été mises en action dans les dernières expériences : 1° *le courant* personnel *du médium*, qui peut agir seul à une petite distance; 2° *les mains* éthériques de son *double*, qui agissent beaucoup plus loin, mais non sans l'aide du courant personnel du médium, qui les rend plus fortes, plus denses et un peu résistantes; 3° *le courant* analogue *des mains du double*, qui seul peut agir à travers le verre à une très petite distance.

Elle m'a fait encore la démonstration de la différence qui existe entre les mouvements de la clochette lorsqu'ils sont occasionnés par le courant seul du médium et lorsque c'est la main du double qui les provoque : dans le premier cas l'action se dirige uniquement sur le *métal* de la clochette, qui est *poussée*, et remuée, presque indépendamment du fil qui la soutient; dans le second cas l'action s'adresse plus facilement au *fil*, qui est *tiré* par les doigts du double, se plie par conséquent, sort de la perpendiculaire et secoue la clochette médiatement par ses oscillations. C'est dans ce dernier cas que la bouteille de Leyde avait été renversée. Le courant seul du médium ne saurait produire cet effet à une si grande distance (o m. 95). Mais les mains du double, *sans l'émanation du médium, qui les condense*, resteraient également inefficaces. Dans l'expérience précédente de la clochette, le soulèvement répulsif et persistant de la bouffette n'a pas été occasionné par la main du double, ni même par l'action volontaire directe du médium. Ce fut un phénomène accessoire de la persistance d'un courant personnel au médium, et très fort à ce moment : *c'était donc un signe objectif de l'existence du courant et du souffle froid, qui l'accompagne quand il est fort.*

Le lecteur se rappelle que cette explication est contraire à mes suppositions précédentes. Si elle est exacte, on pourrait peut-être trouver enfin un moyen de s'emparer physiquement de cet important phé-

nomène du *souffle froid*, que je considère comme le nœud gordien des phénomènes physiques du médiumnisme. Il paraît que telle était aussi l'opinion de P. Curie, qui construisit même un petit anémomètre destiné à mesurer mécaniquement l'intensité de ce souffle. J'ai vu cet appareil, très ingénieux, mais je crois que, malgré sa construction excessivement légère en aluminium, il était encore trop résistant pour les manifestations moyennes du souffle médianique. Quoi qu'il en soit, cette question dépasse les bornes de cet article et je dois la remettre à un travail ultérieur.





Fig. 12 et 13. (Voir à la page 100).

SOULÈVEMENT D'UNE BOUSSOLE, SANS CONTACT

Les deux phothographies ayant été prises à quelques secondes d'intervalle, l'anneau de soutien, qui dans la première photographie est en position verticale, se trouve, dans la seconde, en une position presque horizontale, ce qui exclue la possibilité que l'objet ait été soulevé par un cheveu passé dans l'anneau.

7 février 1909. — J'arrangeai à la hâte une séance photographique, profitant de la bonne disposition du médium : mais si ce dernier était bien disposé, il n'en fut pas de même de mes bougies et cartouches au magnésium, qui subirent trop l'influence du temps, et ne s'allumèrent que par secousses. Néanmoins, devant l'insistance de la somnambule, et les promesses solennelles de la petite Stasia, de faire tout son possible pour réussir, je risque l'expérience.

Quatre appareils photographiques ont été braqués sur le médium à petite distance, de 1 à 2 mètres, pour saisir la lévitation de tous les côtés, et supprimer les derniers doutes.

Trois objets ont été destinés à être soulevés et photographiés en l'air : la flèche magique, la boussole et une assez grande, quoique légère, cloche en verre.

A peine arrivée, la petite Stasia me pose inopinément la question suivante :

— *Veux-tu que le courant soit visible ou invisible?...*

— Bien sûr, qu'il doit être invisible, répondis-je, puisqu'il s'agit de constater objectivement le fait. Ce ne serait vraiment pas la peine de faire pour les *Annales* des photographies sur lesquelles on verrait un fil noir soutenant les objets en l'air!... Mais, je me réserve ta complaisance pour un autre jour, quand je voudrais revoir ce fil mystérieux. Pour le moment, tâche seulement de me donner un phénomène propre.

— C'est entendu, dit la petite, et elle a tenu sa parole.

Toutes les photographies ont été plus ou moins gâtées par les oscillations de la lumière, mais malgré cela, elles prouvent assez nettement la réalité du phénomène.

La flèche et la boussole sont parfaitement soulevées à la hauteur du cou du médium, et se maintiennent en l'air, sans aucun support matériel. Le fait que la figure du médium a été déplacée, entre les deux irruptions de la lumière, présente même, dans son défaut artistique, un certain intérêt scientifique : la flèche flottante en l'air s'est déplacée *moins* que

le corps du médium ; elle est à peine doublée, tandis que le déplacement de la somnambule se distingue très bien.

Les lévitations des petits objets ont été effectuées dans les conditions suivantes :

Après avoir examiné les mains du médium, je lui enjoins de s'asseoir sur le divan et je place l'objet



Fig. 14.

sur ses genoux. Elle pose ses mains des deux côtés de l'objet à une distance de o m. 10, à peu près, et le soulève, en se levant elle-même graduellement et attentivement, pour ne pas rompre le courant ; puis, lorsque l'objet est déjà à la hauteur de son cou, elle s'efforce de le maintenir immobile, aussi longtemps qu'il faut, pour que les cartouches allumées éclatent. N'ayant pas à ma disposition une lampe automatique, je ne pouvais pas saisir le moment propice et j'exposai à une dure épreuve l'endurance de la somnambule. C'était très fatigant pour elle, surtout dans l'expérience de la cloche en verre, qu'il fallait encore descendre avec les mêmes précautions, pour qu'elle ne se casse pas en tombant. (*Voir figure* 11.)

Dans l'expérience de la boussole, la petite Stasia s'efforça de lui donner une position parallèle au plan visuel, mais comme l'épreuve dura plusieurs minutes, elle n'a pas pu maintenir cette position plus longtemps et sur la photographie on voit déjà le disque de la boussole de profil. Il paraît donc, que cette dernière position est plus facile, à cause de la pression latérale des courants (*Voir figures* 12 *et* 13).

Cependant, la flèche magique reste bien parallèle au plan de l'objectif.

La plus grande épreuve (*Voir figure* 14) permet de voir tout son contour, latéralement éclairé (l'appareil principal installé tout à fait en face, n'a malheureusement pas servi par mégarde).

La plus petite (*Voir figure* 15) prise en même temps du côté opposé, présente l'objet trop rapproché de la main gauche du médium, mais, il est mieux éclairé et l'on peut bien constater son indépendance des doigts du médium.

Cependant, un détail reste suspect : en examinant la plus grande épreuve à la loupe, on voit sur l'index de la main gauche du médium une petite raie, qui ne répond pas au pli naturel de la phalange et qui pourrait provenir d'un cheveu ou d'un fil tendu et s'enfonçant dans la peau. Ce fil, on ne le voit pas, ni à l'endroit indiqué, ni sur le fond noir de cette épreuve, ni sur le fond blanc de l'autre ; néanmoins la peau de ce doigt reste marquée, *comme par la pression d'un fil.*

Comment expliquer ce détail suspect, aggravé encore par cette autre circonstance, que le médius étant appuyé contre l'index, le fil soupçonné pourrait trouver une attache entre eux ?...

Suivant mon habitude de franchise, je présente mes observations à Mlle Stanislawa.

Elle les trouve justes et dit qu'il faut tâcher d'éliminer ces doutes dans des photographies ultérieures. (Ce qui fut fait.)

Je regrette d'autant plus que la troisième photographie (lévitation de la cloche en verre) ait complètement raté (1), car dans ce cas un fil ou un cheveu n'étaient plus applicables.

(1) Elle a été répétée ensuite avec succès. Quant à la question du fil sur le doigt du médium je crois que ce fut un fil matérialisé et en partie visible car il n'existait sûrement pas en réalité et dans d'autres photographies, il n'est pas du tout visible, tandis qu'un fil réel, même très fin, se voyait parfaitement dans les mêmes conditions de lumière. — (Note de l'auteur.)

Cette expérience fut intéressante encore à un autre point de vue.

Comme je viens de le dire, la cloche a été descendue médianiquement sur les genoux de la somnambule (qui n'avait pas de table devant elle), après l'éclosion de l'éclair de magnésium. Or, si je ne me trompe pas, c'est encore un fait nouveau, car dans toutes les photographies qui ont été prises jusqu'à ce jour, l'objet en lévitation, retombait immédiatement après la production de l'éclair. Ici, par contre, l'objet a été redescendu lentement sur les genoux du médium. Ce fait prouve que, *lorsque l'éclair est momentané et attendu, il peut ne pas entraver l'action mécanique d'une main invisible.*

Je parle d'une main, et non pas du « courant », parce que d'après les explications de la somnambule, c'est la petite Stasia qui tint cette cloche suspendue par son rebord supérieur, *sur son doigt*, en partie matérialisé, « condensé ».

Dans toutes ces expériences, les yeux du médium restèrent fermés, comme d'habitude. Malgré sa sensibilité pour la lumière, il n'a pas souffert de l'éclair de magnésium « parce que toute son attention étant concentrée sur l'objet, *il oublia qu'il avait des yeux* ».

Immédiatement après cette première séance photographique, je commandai tout ce qu'il fallait pour réussir mieux dans l'avenir.

Par rapport au cadran magique, je dois noter encore ce qui suit :

1° Une fois, la pendule étant réglée sur 12, je demande 11, ayant l'aiguille sur ma main.

— C'est fait, dit la somnambule, en répétant les paroles de la petite.

— Mais, je n'ai rien senti !

— Parce que le courant des mains de la petite, dirigé contre la tienne *l'avait insensibilisée momentanément.*

Cette explication ne me paraît pas admissible. Néanmoins, en replaçant l'aiguille, je constate qu'elle marque 11.

2° — Essaie toi-même, dis-je à la somnambule. Elle tient l'aiguille sur sa main et je demande que le réglage soit poussé jusqu'à 10.

— C'est fait, dit-elle.

— As-tu senti le déplacement ?

— Non, mais la petite dit que c'est fait.

— L'as-tu vu tourner ?

— Non, je ne l'ai pas vu cette fois, je l'ai seulement entendu dire : « C'est fait ! »

Et c'était exact. La flèche, enfilée sur sa pointe, marque 10.

3° — Essaie encore une fois sur ma main ! Va jusqu'à 9 !

Je pose la flèche sur ma main et j'attends.

— C'est fait, dit la petite.

Il n'en est rien cependant. L'aiguille marque toujours 10. La petite se trompait. Pourquoi ? En voici la raison probable :

Sans rien dire, j'avais placé la flèche inversement : au-dessus le disque mobile, léger, qui tourne facilement, mais qui n'influe pas sur le réglage. Le double l'avait tourné à distance, croyant que c'était le même que tout à l'heure.

Il paraît donc, que le réglage à travers ce disque n'est pas possible, ou du moins il est certain, que cette fois-ci, il n'a pas été effectué.

Est-il possible sur la main, c'est-à-dire sans un



Fig. 15. (Voir à la page 100).

point d'appui latéral, pour empêcher le déplacement de la flèche ?

Je ne le crois pas. Il me semble que la petite réglait l'appareil un moment plus tard, lorsque, le tenant solidement par un bout, je le portai vers le cadran.

Peut-il s'effectuer sur le cadran, lorsque la flèche pivote librement, enfilée sur sa pointe, dans un état d'équilibre instable ? Je ne le crois pas non plus, car cette expérience n'a jamais réussi dans des conditions précises.

Il me semble donc, que, en dehors de la force inconnue, agissant intelligemment à distance, dont l'admission s'impose, aucune loi mécanique n'est contredite par l'application de cette force.

Jusqu'à ce moment, dans nos expériences avec la pendule magique, deux fonctions ont été réservées à nous deux, la somnambule et moi : l'accrochement

de l'aiguille sur sa pointe et sa mise en rotation. La petite réglait l'appareil dans diverses conditions, ou déplaçait lentement la flèche sur le cadran, mais elle n'a pas encore essayé de donner à la flèche un coup sec, pour la mettre elle-même en rotation.

C'est cette dernière tâche que je voulus lui imposer. Les mains du médium devaient rester immobiles, au bord du cadran.

L'expérience était assez délicate, pour deux raisons : 1° à cause de la fluidité des mains du double ; 2° à cause d'une opposition flagrante entre l'immobilité des mains du médium et la vivacité du mouvement demandé.



Fig. 16.
Soulèvement d'une cigarette allumée, sans contact

Néanmoins la petite Stasia y parvint, en trois temps :

1° Elle a réussi d'abord à balancer la flèche de quelques degrés ;

2° Un moment après, elle lui a fait faire un tour complet du cadran, trois fois de suite, et en accélérant graduellement sa marche ;

3° Enfin elle a réussi à donner à la flèche une secousse assez forte pour qu'elle disparaisse de vue en tournoyant.

Cette question était donc résolue : *la main du double, malgré sa fluidité en pleine lumière, est capable de donner à un corps résitant, mais librement suspendu et mobile, un choc assez rapide pour la mettre en rotation.* Comment ?

— « Par une condensation (matérialisation) locale et toujours invisible, de son doigt éthérique », explique la petite Stasia.

— Cette condensation se fait-elle par un simple acte de ta volonté, ou autrement ?

— Toujours aux dépens de la force et de l'émanation du médium.

Il est à remarquer que, cette fois-ci, le médium *n'a rien senti.*

— Quelquefois, je sens, quelquefois je ne sens rien, dit-il.

Je m'imagine, qu'à cause de l'opposition entre l'immobilité du médium et la vivacité du mouvement de son double, il fallait que le dédoublement entre eux soit complet et quand il est complet, le médium ne ressent plus l'effort de son double ; il en subit seulement les conséquences dans une fatigue ultérieure, lorsque le corps éthérique (« astral ») revient à sa place, pour se confondre avec le corps matériel.

En même temps il devenait compréhensible que le réglage de la flèche pouvait s'effectuer de la même façon.

— Mais, comment as-tu pu deviner le truc ?

— Je n'ai rien deviné, répond modestement la petite : j'ai seulement surpris ta manière de procéder et je l'imitai de mon mieux, avec ou sans contact de mes mains, suivant l'occasion.

Voilà donc encore une illusion de moins ! L'invention se réduit à une imitation. Ce qui reste comme fait acquis, c'est l'*aptitude que possède le double, de faire des observations clandestines sur son compte personnel, en dehors non seulement de la conscience normale, mais même de la subconscience somnambulique.*

Elle a été constatée par moi en maintes occasions.

XVI

LA ROULETTE

Une autre question qui m'inquiétait encore, à cause de premiers succès apparents, fut celle du réglage médianique en plein mouvement. Le lecteur se rappelle, qu'il m'a paru évident dans la première partie de ce travail. Il m'importait donc d'élucider ce point définitivement. J'y suis arrivé, et ce que j'aurai à dire sur cet argument, mérite l'attention du lecteur en raison de son importance méthodique.

Mon récit démontrera les dangers auxquels s'expose parfois un chercheur sans parti pris, et indiquera les moyens de les éviter.

Pour juger la question, j'imaginai d'avoir recours à la roulette.

En effet, la roulette constitue un appareil bien simple, *qui ne se règle qu'en mouvement.* La bille se fixe sur un point définitif, avant que le mouvement ne cesse. Par conséquent, s'il était possible de diriger médianiquement la bille vers un compartiment choisi, ce serait une preuve irréfutable de la possibilité d'un réglage en plein mouvement. Si, au contraire les essais ratent, ce serait une raison de plus pour abandonner une supposition, déjà suffisamment absurde en elle-même.

Je fais venir de Cracovie une petite roulette, qu'on m'assure être de provenance suisse et d'une construction précise.

Pour familiariser le médium avec l'instrument, je lui propose d'abord une partie de jeu.

— Moi, je joue sur 33, dit Mlle Stanislawa.

Le numéro 33 sort.

Sa chance n'est pas constante, mais en somme elle gagne presque continuellement.

Même chance le lendemain.

Même chance le surlendemain.

La petite Stasia, attentive, fixe les numéros.

— Crois-tu pouvoir réellement influencer la roulette?

— Je ne sais pas, j'essaie, répond le petit génie invisible.

Je décide une série d'expériences en règle.

Cette série n'est pas concluante, mais elle donne à penser. Un numéro demandé par le médium sort immédiatement ; quelques autres, après un petit nombre de tours ; dans les séries les plus longues, on observe comme un tâtonnement, comme un succès approximatif : les numéros d'à côté semblent sortir plus souvent que les autres.

Je demande le numéro 10 et le numéro 10 sort immédiatement. Alors je me décide à faire une expérience ridicule (on ne doit pas reculer devant des expériences ridicules, quand il s'agit d'un domaine absolument inconnu).

J'arrange trois séries d'essais par trois personnes différentes. Chacune d'elles choisit un numéro et je note le nombre de tours nécessaire pour obtenir le numéro choisi. Plus ce nombre est petit, plus la chance de cette personne est grande.

Voici le tableau abrégé de cette expérience collective :

Mlle S. F.	Mme M. S.	M. J. O.
sensitive	sensitive	non médium
et médium	mais non médium	et non sensitif

Chaque personne tourne pour son compte. Les huit numéros choisis par elles, sortent après

18, 5, 7, 1, 6, 30, 43, 10	6, 38, 13, 12, 11, 11, 7, 28	3, 20, 24, 21, 169, 27, 146, 80

tours de jeu.

En moyenne, le numéro choisi sort au

15e	15e 3/4	61e 1/4

tour de jeu.

En se basant sur cette statistique, on pourrait donc conclure que la chance des sensitifs, c'est-à-dire la probabilité de leur influence sur la roulette, est à peu près quatre fois plus grande que celle des non-sensitifs et non médiums. Mais... ***méfions-nous des statistiques insuffisantes!***

Je recommence, et nous obtenons dans trois séries, en moyenne, les chiffres suivants :

15	39	26

C'est-à-dire, que cette deuxième série d'expériences donne une chance plus grande pour la personne non sensitive, que pour la sensitive non médium, tandis que celle du médium reste toujours beaucoup plus grande et sensiblement la même.

En prenant huit nouvelles séries des numéros jusqu'à la sortie du numéro choisi et en comparant, pour avoir le contraste plus net, seulement la chance du médium avec la mienne, j'obtiens :

8	36 1/4
pour le médium	pour moi

C'est-à-dire que la chance du premier est cette fois-ci encore plus grande, presque double ; mais la mienne aussi, du moins par rapport à la première série d'expériences où elle était de 61 1/4 en moyenne. Comparativement à celle du médium, la différence reste toutefois énorme. En choisissant un numéro, il l'obtient, en moyenne, après huit tours de jeu seulement, tandis que moi j'en ai besoin de 36 1/4. Ma chance paraît donc plus que quatre fois moindre.

Pouvait-on se fier à ce résultat, apparemment si démonstratif? Je ne le croyais pas, et je continuais les essais.

Dans une nouvelle série de huit numéros (336 tours de jeu pour moi et 132 pour le médium) nous obtenons :

16 1/2	42
pour le médium	pour moi

Quoique de nouveau diminuée, ma chance est encore plus de deux fois moindre que celle du médium, qui retombe à peu près à sa première valeur.

Les circonstances interrompent cette étude et je reste indécis.

Huit jours après nous faisions une partie de jeu pour nous distraire. Mlle Stanislawa gagne toujours, et pour donner une idée de sa chance je note, qu'en jouant avec des centimes (kreuzer) elle gagne 18 couronnes. Elle ne sait pas si la petite y est pour quelque chose, et elle a honte de gagner continuellement. Elle risque de plus en plus, mais cela ne l'empêche pas

de gagner. *Ses mains transpirent beaucoup comme au moment des phénomènes.*

Le lendemain nous continuons notre étude, avec cette différence, que, pour économiser le temps nous arrêtons le tournoiement de la roulette, en permettant à la bille de se caser plus vite. Il arrive alors qu'elle s'arrête *devant* un compartiment numéroté, sans y tomber. Ces cas sont éliminés du compte. J'obtiens de cette façon dans une série de huit numéros choisis à volonté, qui sortent en 336 tours pour moi et en 218 tours pour elle, en moyenne :

$27\frac{1}{4}$	42

et en considérant comme réussis les cas où la bille s'arrêta au-dessus du numéro désiré, sans tomber :

$10\frac{1}{2}$	42
pour le médium	pour moi

Serait-ce une preuve, que la chance du premier est réellement quatre fois plus grande que la mienne?...

En y réfléchissant, je décide ce qui suit :

Pour avoir le droit de conclure, il faut d'abord connaître mieux l'instrument dont on se sert. N'est-il pas possible, qu'à cause d'une certaine défectuosité de la roulette, certains numéros sortent plus souvent, c'est-à-dire plus facilement que les autres? Et dans ce cas, il faut d'abord éliminer l'influence troublante du mécanisme.

A cet effet, j'exécute passivement une série de 142 tours de jeu et je note tous les numéros sortants.

Je demande la répétition de la même expérience à Mme M. S., sensitive.

Enfin j'ordonne au médium de faire de même avec 142 tours de jeu.

A cette expérience passive se joint une autre active : on note le nombre de tours dans lesquels sortent les numéros *désirés*, par chacune des trois personnes.

Il en résulte le tableau suivant, fort instructif :

Mlle S. F.	Mme M. S.	M. J. O.
sensitive	sensitive	non médium
et médium	mais non médium	et non sensitif

chacune de ces personnes tourne la roulette pour son compte, sans choix et sans désir exprimé.

Les numéros suivants ne sortent pas du tout dans 142 tours :

6, 7, 17, 32	0, 7, 22, 29, 32, 35	0, 7, 9, 12, 18, 29

Sortent moins de cinq fois :

0, 2, 3, 4, 5, 9, 11	2. 3, 4, 5, 6, 8, 9	2, 3 4, 6, 13, 15
12, 15, 16, 18, 19	12, 14, 15, 17, 18	16, 17 19, 20, 21
22, 25, 26, 27, 28	20, 21, 25, 26, 28	22, 25, 26, 28, 31
29, 31, 34, 35	31, 34	32, 34, 35

Sortent cinq fois ou plus, mais moins de dix fois :

1, 8, 10. 13 14	1, 10, 11, 13, 16	1, 5, 8, 10, 11
20, 21, 23, 24, 30	23, 24, 27, 30	23, 24, 27, 30
33, 36	33 36	33, 36

Sortent dix fois ou plus :

1, 10, 24	1, 10, 24, 33	1, 10, 23, 30, 33

On voit la parfaite ressemblance de ces trois séries. La roulette, sans être défectueuse, donne plus souvent certains numéros, et certains autres ne sortent pas du tout — du moins dans un laps de temps de trois journées. C'est ainsi, par exemple, le numéro 7 ne sort dans aucune série ; 0, 29 et 32 dans deux séries. Au contraire, les numéros 1 et 10 sortent le plus fréquemment dans toutes les trois séries ; 24 et 33 dans deux séries. Par conséquent, les personnes qui, par hasard, ont choisi entre autres les numéros 0, 7, 29 et 32, ont eu leurs chances considérablement diminuées dans le scrutin des moyennes — les personnes, au contraire, qui ont choisi 1, 10, 24 et 33 ont eu leur chance considérablement augmentée — sans aucune intervention occulte. Or, les numéros 1, 10, 24, 33 se trouvent précisément parmi ceux que choisissaient le plus souvent le médium. Par une sorte de calculation inconsciente, elle choisissait de préférence les numéros qui apparaissaient fréquemment, tandis que les deux autres personnes se dirigèrent machinalement d'après le principe qui fait croire, au contraire, que la chance maxima appartenait aux numéros qui n'apparurent pas depuis longtemps. Le hasard voulut, que pour commencer, elle choisit 33, un des numéros les plus fréquents. Puis, ayant observé (inconsciemmment), une fréquence analogue d'autres numéros, tels que 30, 24, 23, 11, 10, 1, etc., elle s'est formé de cette façon un groupe des numéros heureux, qui lui permirent de gagner presque continuellement, vu les tendances mécaniques, manifestées par la roulette dans la période de ces dernières journées.

Voici maintenant le tableau de la contre-épreuve. qui illustrera encore mieux les observations que je viens de faire.

Les huit numéros *désirés* sortent :

le n° 3 dans 18 tours	le n° 10 dans 6 tours	le n° 38 dans 3 tours
— 24 — 5 —	— 20 — 38 —	— 24 — 20 —
— 33 — 7 —	— 24 — 13 —	— 10 — 24 —
— 10 — 1 —	— 33 — 12 —	— 5 — 21 —
— 1 — 6 —	— 30 — 11 —	— 7 — 169 —
— 2 — 30 —	— 16 — 11 —	— 7 — 17 —
— 11 — 43 —	— 1 — 7 —	— 7 — 2 —
— 24 — 10 —	— 2 — 28 —	— 7 — 4 —
8 nos dans 120 tours	8 nos dans 126 tours	8 nos dans 260 tours

Dans cette série, Mme M. S., sensitive, s'étant approprié la méthode du médium, et ayant choisi presque les mêmes numéros *fréquents*, obtint presque la même moyenne, tandis que moi, après avoir eu une

bonne chance avec les numéros fréquents : 33 et 24, je l'ai diminué énormément après avoir choisi un 7, le n° le moins fréquent dans toute cette série. Je m'expliquai de cette façon les succès relatifs du médium, tout en reconnaissant mentalement qu'un peu d'incertitude plane encore sur cette question. Ma conscience de positiviste était prête à se contenter de cette explication ; je pourrais presque dire, que j'aurais été heureux de pouvoir affirmer au lecteur qu'il n'y avait là que des apparences et que mes « expériences ridicules » étaient réellement et tout bonnement ridicules. Mais mon sentiment de justice aurait été offusqué par une telle décision. Mes impressions personnelles ne me permettraient pas d'admettre que les succès presque continus du médium, que les moyennes de tant de centaines d'essais, n'étaient dues qu'à une coïncidence fortuite entre les particularités de la roulette et la méthode du médium.

Comme contre-épreuve j'imagine l'expérience suivante :

Je donne au médium une liste octroyée de huit numéros, *les plus rarement sortis*, et je joue moi-même *les huit numéros les plus fréquents*. S'il n'y avait que cette différence de choix dans nos chances, la mienne devrait maintenant se montrer de beaucoup supérieure à celle du médium. Il n'en a rien été cependant. Nous obtenions en moyenne :

24 3/4	25 3/4
pour le médium	pour moi

De cette façon, les avantages du médium sont réduits *presque* au zéro. Mais il les conserve encore malgré tout dans la proportion de 4 o/o, et puis, il ne faut pas oublier, auquel prix cette nivellation avait été obtenue ! Conformément à la logique, la différence devrait être inverse et de beaucoup plus marquée.

Que faire ? Faut-il admettre comme probable cette supposition absurde de l'influence de nos désirs sur le hasard ? Faut-il la répéter, malgré les chiffres qui lui sont en partie, mais constamment, favorables ?

Somme toute, il ne s'agit pas là d'une influence générale de nos désirs sur le hasard, mais bien d'un cas particulier : le médium possède la faculté, extraordinaire, d'une action mécanique à distance. Par son « courant » ou par les mains fluidiques de son corps astral, plus ou moins matérialisées, il peut déplacer un objet qui se trouve au repos ; pourquoi ne pourrait-il pas modifier la direction de celui qui se trouve en mouvement ? Le premier fait est mille fois vérifié. Le second l'est moins ; mais l'expérience de la pendule arrêtée dans ses oscillations, est là pour prouver au moins la possibilité d'un arrêt. Faut-il davantage pour expliquer les positions voulues, prises par l'aiguille du cadran magique en dehors du réglage, ou la chute de la bille de la roulette plutôt dans un compartiment que dans l'autre ?

Evidemment non. Une telle action, si elle est réelle, suffirait. Mais peut-elle s'exercer effectivement dans des conditions données, c'est-à-dire en présence d'un mouvement rapide et d'une lumière suffisante pour tout voir ?

Il faudrait négliger toutes les lois mécaniques pour ne pas prévoir un obstacle sérieux dans la rapidité du mouvement. Mais en ralentissant le mouvement, ne pourrait-on pas rendre cette action présumée, plus palpable ?...

Voici ce que j'ai imaginé à cet effet : au lieu de tourner la roulette, je la tiens immobile et je laisse tomber la bille d'une petite hauteur, tout droit sur le rond-point de la manivelle. La bille rebondit et en glissant à droite ou à gauche, avec une lenteur relative, tombe enfin dans un compartiment quelconque. En agissant ainsi, j'obtiens les huit numéros choisis par moi dans 266 coups, et je dois ajouter que ces numéros ont été pris parmi les plus fréquents, ce qui d'ailleurs présentait maintenant moins d'importance à cause du changement des conditions.

Quant au médium, je lui dis de prendre les numéros consécutifs : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Il les obtient dans 102 coups. Moyenne calculée :

12 3/4	33 1/4
pour le médium	pour moi

La chance du médium est donc plus de deux fois plus grande.

Je le prie de recommencer et il obtient les huit numéros suivants : 9, 10, etc., dans 63 coups : moyenne 7 7/8, ce qui prouve une nouvelle augmentation de la chance du médium.

Dans des séries suivantes, en partie consécutives et en partie prises au hasard, nouvelles moyennes pour le médium : 8 5/6, 10 5/8 et 11 7/8, intermédiaires entre 7 7/8 et 12 3/4, tandis que les moyennes correspondantes pour moi sont : 33 1/4 et 61.

Enfin, pour mettre un point à cette série d'expériences et souligner les résultats obtenus, je choisis un seul chiffre, le 9 et en faisant tomber la bille moi-même, j'obtiens ce chiffre au bout de 22 coups.

Puis, je refais la même expérience, en priant la petite Stasia d'aider le médium et de me laisser moi à mon sort. En voici le résultat comparatif :

Je demande 9.

S. T.	J. O.
9 (dans un coup)	**24, 20, 3, 29, 18, 25, 34, 7 2, 26, 32, 8, 36, 19, 11, 14 14, 28, 7, 19, 31, 6, 20. 22 31, 10, 33, 13, 18, 36, 33 30, 16, 7, 19. 9.** (dans 36 coups)

Je voulais encore comparer la chance relative du médium dans la roulette tournée d'après les règles

et dans la chute lente de la bille. Les moyennes correspondantes étaient de 23 1/4 dans le premier cas, et de 7 7/8 dans le second, c'est-à-dire que lorsque le mouvement est lent, la possibilité d'une influence médiumnique est à peu près trois fois plus grande.

Après avoir fait ces constatations, et avant d'en avoir fait part au médium, tenu toujours dans l'expectative des calculs définitifs, je demande à la petite Stasia quel est le résultat de ses observations.

— Crois-tu pouvoir influencer la roulette, oui ou non?

Voici sa réponse laconique :

— « Lorsque le mouvement est rapide, je ne peux absolument rien faire, d'abord parce que je ne peux pas arrêter la bille, et ensuite, parce que je ne vois pas les numéros. Je réussis de temps en temps lorsque le mouvement est ralenti. »

(*La fin au prochain numéro.*)

LA SURVIVANCE DE LA PERSONNALITÉ

Preuves tirées des coïncidences existantes entre des communications obtenues par des médiums différents

Parmi les phénomènes métapsychiques, il y en a quelques-uns qui, à mon avis, présentent un témoignage direct de la survivance de la personnalité — bien que, peut-être pas de ce que nous appelons la personnalité humaine; avec les Orientaux, je n'attribue la cognition qu'à une manifestation limitée de sensation ou de sentiment.

Ces cas sont tous du même type, mais n'ont pas encore été groupés dans une classe; je vais, maintenant, en rappeler quatre, et si quelques-uns de nos lecteurs en connaissent d'autres, appuyés par de bons témoignages, je leur serai fort obligés de me les faire connaître.

Premier cas.

Un soir, pendant que je causais avec un ami d'un autre ami qui était mort, je me sentis prise, sans cause apparente, par un grand sommeil. Un sentiment analogue à une influence hypnotique ne me quitta pas, alors même que je me rendis avec mes enfants à leur nursery, et il devint si fort que je ne pouvais pas ouvrir les yeux. Soudain, j'eus, non pas la vision, mais — si vive que j'aurais pu en décrire chaque trait avec la plus grande exactitude — une impression du visage de l'ami dont nous avions parlé auparavant. Il regardait en souriant, plus heureux que lorsqu'il était en vie, le teint plus clair et plus sain, et l'apparence plus radieuse que je ne lui avais jamais connue. Cette expression de bonheur me remplissait d'aise. Je demandai à ma jeune femme de chambre, appelée Hannah, qui avait des facultés psychiques spéciales, si aucun esprit n'était présent. Elle écouta, puis elle dit :

— M. R... (l'esprit dont elle affirmait toujours entendre la voix) dit qu'un esprit nouveau venu se trouve ici avec les autres; M. R... croit que vous pouvez le voir.

— J'ai vu un visage, répondis-je; dites-moi son nom.

— M. James, répondit-elle.

C'était, en effet, son nom, mais comme nous avions souvent attendu et espéré voir et entendre cet esprit, le fait que ce nom eût été donné ne prouvait rien du tout. Jusqu'ici, tout cela pouvait n'être qu'induction ou imagination. Mais cette possibilité ne tarda pas à être mise hors de question.

Le lendemain, je me trouvais, par hasard, dans un omnibus dans lequel se tenait une personne douée de facultés médiumniques remarquables, qui connaissait, elle aussi, le défunt, M. James, et qui revenait alors d'une visite qu'elle avait faite à certains amis s'intéressant comme moi-même à l'investigation de ces phénomènes. Elle s'approcha de moi et me dit :

— Je crois que ce n'est pas sans raison que nous nous sommes rencontrées. Hier soir, dans une séance tenue chez M.—, M. James dit être présent. Nous lui demandâmes s'il avait été vous voir, et il répondit qu'il allait s'y rendre immédiatement. Après cela, comme il ne répondait plus à nos questions, nous en conclûmes qu'il s'était absenté; mais il ne tarda pas à revenir et déclara vous avoir vue, mais n'être pas sûr que vous l'ayez reconnu. Il ajouta que vous ne lui aviez pas serré la main comme d'habitude. En somme, il paraissait désappointé.

Je demandai alors à quelle heure ceci s'était passé; on me répondit à 8 h. 1/2; c'était justement l'heure à laquelle je crus voir le visage de mon ami.

(*From Matter to Spirit*, 1863, p. 72. Par Mrs. De Morgan, femme du professeur De Morgan.)

Deuxième cas.

Un soir, ma main écrivit soudain le nom d'un ami décédé qui m'avait été très cher. Il me donna de lui-même des nouvelles qui étaient loin d'être satisfaisantes.

Quelques mois après, il revint et s'exprima de la même façon. Je parlai confidentiellement de la chose à un ami, dont l'affection pour le défunt n'était pas inférieure à la mienne, et que je savais, par quelques

mots que j'avais entendus par hasard, avoir la même inclination que moi-même et être désireux de faire un essai d'écriture automatique.

Quelque temps se passa, et, un soir, pendant que j'évoquais mon esprit habituel (c'est-à-dire un autre ami dont le nom apparaissait souvent dans ces écritures), ma main écrivit, au contraire, le nom de l'ami mort dont il a été question plus haut, et qui m'annonça que sa condition s'était améliorée.

Le matin suivant (10 décembre), pendant que je traversais la *Piazza*, je rencontrai l'ami auquel j'avais confié la communication précédente du même esprit. Aussitôt qu'il me vit, il me demanda :

— Depuis combien de temps n'avez-vous plus communiqué avec un tel ?

— Justement ; je dois vous dire qu'il est venu hier soir, et que son état s'est amélioré.

— Eh bien — dit alors mon ami — hier soir, il est venu chez moi aussi et il m'a dit la même chose. Je m'étais mis à une table, le crayon dans la main, pour faire mon premier essai d'écriture automatique, sans évoquer personne d'une manière spéciale. Avant de vous en parler, j'ai voulu vous poser cette question, parce que, comme cette communication ne concordait pas avec le premier message que vous aviez obtenu, je pensais que vous ou moi nous étions trompés.

Nous nous montrâmes les écritures l'un à l'autre ; dans un intervalle de deux ou trois heures, nous avions reçu la même information inattendue. Mon ami écrivit alors de sa propre main un récit de ce cas et me le remit.

(Ecrit par le professeur Rossi et confirmé par son ami, M. F. Spadoni. Ceci se passa en 1871. Voir *Proceedings, S. P. R.*, vol. V, p. 550.)

TROISIÈME CAS.

Le 28 novembre 1887, alors qu'elle se trouvait près de Melbourne, en Australie, Miss B... fit la connaissance d'une dame, Miss L. T..., qui avait la faculté de l'écriture par la planchette. Une communication écrite par ce moyen et signée du nom d'un auteur, femme bien connue, M. N., disait qu' « avant qu'une année fût passée, Miss B... obtiendrait quelques dons de pouvoir spirituel ». Miss B... se rendit plus tard à Otago et, le soir du 31 décembre 1887, fut persuadée, par les amis avec lesquels elle se trouvait, de faire des expériences de typtologie par la table. Miss B..., se souvenant de la prédiction faite au moyen de la planchette de Miss T..., voulut savoir quelque chose de plus à ce sujet, et, comme les coups de la table avaient indiqué que M. N. était présente, elle demanda quand « le don » lui viendrait et quelle forme il prendrait. Les coups répondirent que M. N. parviendrait à se rendre visible à Miss B... la nuit même.

La chose se produisit à dix heures. Miss B... raconte qu'elle n'était aucunement impressionnée par ce qu'elle avait appris au moyen de la table, et qu'elle se coucha et s'endormit sans autrement y songer. Au milieu de la nuit, elle se réveilla soudain et complètement, avec un curieux sentiment de ce qu'elle appelle « un frémissement intérieur ». La chambre était complètement obscure, elle vit une figure blanche de femme qui surgissait lentement entre la paroi et le lit, avec ses bras tendus vers elle. Miss B... détourna alors le regard, mais aperçut de nouveau la vision quand elle regarda encore ; la figure sembla alors disparaître lentement dans le parquet. Quelques minutes après, elle regarda à sa montre et constata qu'il était 2 heures 25 du matin. Dans la matinée même, elle raconta ce qu'elle avait vu à son hôte, qui confirme le récit.

Six semaines plus tard, Miss B... apprit de Miss L. T... que, le soir du 31 décembre, elle avait fait de l'écriture automatique, au moyen de la planchette, avec une amie, à Melbourne. M. N. s'était communiquée, mais, à minuit et demi, elle avait dit qu'elle « devait aller » chez Miss B... Ce temps, à Melbourne, correspond environ à 2 heures 15 du matin à Otago — c'est-à-dire à l'heure à laquelle Miss B... avait vu l'apparition. Miss L. T... écrivit ensuite le 7 juillet 1889, en donnant un récit de ce qu'elle avait écrit au moyen de la planchette, dans la soirée en question, et en confirmant la narration de Miss B...

(Voir *Proceedings*, vol. X, page 175.)

QUATRIÈME CAS.

... Dans un autre cas, F..., proche parent de Mme Eliza, « une dame qui était morte », n'a pas été à même d'écrire le matin du lendemain de sa mort. La nouvelle de son décès se trouvait dans un journal de Boston, paru le matin même, et il m'arriva de la lire en me rendant à la séance médiumnique (de Mme Piper). Le premier message qu'on obtint dans cette séance vint de Mme Eliza, sans que je m'y attendisse. Elle écrivit clairement, et d'une manière marquée, en expliquant que F... se trouvait là avec elle, mais qu'il ne pouvait pas se communiquer directement ; elle ajouta vouloir me raconter comment elle avait aidé F... à la rejoindre. Elle dit qu'elle s'était trouvée présente à son lit de mort et qu'elle lui avait parlé. Elle répéta ce qu'elle avait dit, et qui constituait une forme d'expression inusitée, et elle indiqua qu'il l'avait entendue et reconnue. Ceci a été confirmé en détail de la seule manière possible, par un ami très intime de Mme Eliza et de moi-même, et aussi du plus proche parent survivant de F... Je montrai à mon ami le récit de la séance, et, deux ou trois jours après, le parent qui se trouvait au lit de mort déclara spontanément que F..., au moment de mourir, dit avoir vu Mme Eliza qui lui avait parlé, et il répéta ce qu'elle avait dit. L'expression ainsi répétée, que le parent communiqua à mon ami, était bien celle que j'avais reçue de Mme Eliza, durant la séance de Mme Piper, alors que l'incident qui s'était produit au lit de mort m'était entièrement inconnu.

(Par Richard Hodgson. Voir *Proceedings*, volume XIII, page 378.)

Maintenant, quelques explications peuvent ne pas être inutiles. Le caractère des personnes qui ont rapporté ces faits est tel, qu'il est inutile de s'attarder à vouloir les expliquer par la fraude. Il n'est pas possible non plus de parler d'une erreur. En effet, bien

que les détails puissent, dans une certaine mesure, impliquer des idées subjectives — par exemple, lorsque l'esprit de M. James parlait de « serrer la main » — la contre-confirmation de la part des percipients à distance n'en est pas ébranlée.

Si les communications venaient réellement des désincarnés, l'explication ne présenterait aucune difficulté.

Maintenant, examinons l'hypothèse que les communications ne venaient pas des désincarnés, et n'étaient que des imaginations subjectives des percipients eux-mêmes. Dans ce cas, à quelle explication devons-nous avoir recours? Nous nous trouvons rejetés à l'hypothèse fondée sur les coïncidences fortuites. Si on ne veut pas s'arrêter à la fraude ou à l'erreur, il n'y a pas d'autre solution possible.

Examinons le cas de Mme de Morgan, et voyons quelles coïncidences il implique.

I. — Il y a la coïncidence que Mme de Morgan a vu le visage de M. James à un moment donné. On néglige le témoignage de la servante Hannah, et sa concordance avec celui de Mme de Morgan, bien que ceci puisse constituer une coïncidence à part.) — II. Il y a une seconde coïncidence dans le fait que Mme de Morgan a rencontré son ami, dans l'omnibus : en effet, s'ils ne s'étaient pas rencontrés, le témoignage de la corroboration n'aurait pas eu le poids qu'il a. — III. Il y a la troisième coïncidence, que l'ami a vu M. James immédiatement avant que celui-ci ait été vu par Mme de Morgan. — IV. Une quatrième coïncidence est constituée par la déclaration faite par M. James à l'ami de Mme de Morgan, corroborant l'affirmation de Mme de Morgan qu'elle avait vu M. James à un moment donné. — V. Il y a, je crois, une cinquième coïncidence dans le caractère spécial de la déclaration faite par M. James à l'ami de Mme de Morgan. Il manifeste, en effet, en M. James l'intention de faire une chose spéciale — de visiter Mme de Morgan. Et le témoignage de Mme de Morgan montre que cette intention a été effectuée à distance. M. James apparaît d'abord à l'ami de Mme de Morgan et dit d'avoir l'intention de visiter Mme de Morgan, qui se trouve éloignée. Mme de Morgan, sans aucune communication avec son ami, et ignorant ce que celui-ci était en train de faire, prouve par son témoignage que M. James a mis, en effet, son intention à exécution.

La probabilité contre ces coïncidences fortuites est, en réalité, infiniment proche du néant. Si un million de personnes expérimentaient pendant un million d'années pour établir ces coïncidences, fondées uniquement sur le hasard, elles n'y parviendraient pas.

Si nous considérons les autres trois cas, nous trouvons les mêmes difficultés insurmontables à expliquer par des coïncidences fortuites.

Par conséquent, bien que je n'affirme pas un instant que ces cas prouvent la réalité des communications avec les désincarnés, je pense qu'ils constituent la présomption la plus forte dans ce sens.

On pourra évidemment préférer d'autres explications en dehors de celle qui est la plus simple, c'est-à-dire l'action de la part des désincarnés. Nous pouvons imaginer un « Univers-Intelligence » avec des projections de pensée sur les intelligences individuelles, ou même un « Univers-Matériel » avec des impulsions ondulatoires du cerveau qui affecteraient de la même manière les cerveaux matériels. Mais de pareilles théories ne sont pas faites pour convaincre la plupart d'entre nous. Quant à moi, j'estime que, si ces cas ne peuvent pas être expliqués par la coïncidence casuelle, il y a une grande probabilité qu'on doive les expliquer par des communications réelles avec les désincarnés.

On doute toujours de la justesse de ses propres conclusions ; il est donc possible que mon argumentation ne soit pas correcte. Mais si je ne me trompe pas, je pense qu'il serait très utile que quelque personne étudiant les phénomènes psychiques, mieux placée que moi pour ces recherches, s'occupe de recueillir des cas du même type que ceux que j'ai rapportés. Il est, en effet, possible que ces cas offrent les meilleures preuves des communications avec les désincarnés.

J. C. Constable.

L'auteur de cet article a bien raison d'attribuer une importance considérable à ces sortes de cas dans lesquels un même message, qui est censé venir de la même personnalité désincarnée, est obtenu par des médiums différents, à distance l'un de l'autre. Le docteur Hodgson, les professeurs Hyslop et William James, s'en étaient déjà parfaitement rendu compte au cours de leurs expériences avec Mme Piper; il suffira, pour s'en convaincre, de parcourir l'article : *Expériences avec Mme Piper depuis la mort du docteur Hodgson*, que nous avons publié dans le fascicule de juin 1907.

Certains autres cas de la même classe se rencontrent dans quelques autres ouvrages. L'honorable Robert Dale Owen en a publié quelques-uns, parmi lesquels mérite d'être signalé celui qu'il intitule le « Quatorze novembre », et qui a été reproduit par sir A.-R. Wallace, *Les Miracles et le Moderne spiritualisme*, chapitre II, § 5.

Toutefois, l'extrême rareté de ces faits, alors qu'il semble que les personnalités désincarnées, si elles existent réellement, devraient à tout moment donner de ces preuves lumineuses de leur réalité, constitue le plus grave argument contre la thèse soutenue par J.-C. Constable. Peut-être l'improbabilité de l'hypothèse fondée sur les coïncidences fortuites n'est pas aussi absolue que cet auteur se l'imagine ; peut-être aussi le phénomène de télépathie qui pourrait expliquer quelques-uns de ces cas (par exemple le second de ceux qui ont été cités par J.-C. Constable), est

plus simple qu'il ne paraît à première vue et peut se produire sans qu'on ait recours à des machinations telles que l' « Univers-Intelligence », etc.

Un fait déroutant pour les partisans de l'hypothèse spirite est bien le suivant : à plusieurs reprises déjà, au cours des expériences médiumniques auxquelles j'ai pris part, et au moment où se manifestait une intelligence que les assistants étaient portés à considérer comme spirite, tellement paraissaient complètes les preuves qu'elle fournissait de son identité, nous dédoublions notre groupe, dont une partie se rendait dans une autre pièce, alors que les autres expérimentateurs restaient à l'endroit où ils se trouvaient déjà. Quelques médiums, par lesquels ladite intelligence se manifeste habituellement, se trouvent dans chaque groupe. L'un de ceux-ci prie l'intelligence mystérieuse de se communiquer à l'autre groupe en lui disant telle et telle chose. C'est le phénomène décrit par J.-C. Constable qui devrait se reproduire expérimentalement. Eh bien, jamais je ne suis parvenu à obtenir cela. De quoi ça dépend-il ? Je l'ignore. Je ne sache pas que d'autres expérimentateurs aient été plus heureux que moi.

Cela n'empêche point que des phénomènes de cette espèce se produisent de temps à autre, d'une manière spontanée et dans une forme encore plus étonnante que dans les cas narrés par J.-C. Constable. C'est même à un de ces faits que je dois de m'être occupé de sciences métapsychiques. J'ai déjà dit, dans un livre qui a paru il y a une quinzaine d'années, comment cela s'était passé ; le fait est assez curieux pour qu'il soit la peine de le rapporter ici, à l'usage de la plupart des lecteurs qui, sans doute, ne le connaissent pas encore :

Dans les derniers jours de 1884, je me trouvais à Rome, et, comme je devais m'y arrêter un certain temps, j'avais quitté l'hôtel et je m'étais installé dans une chambre meublée, chez une certaine Mme veuve V..., une bonne vieille de condition civile, avec plusieurs enfants, dont une jeune fille fiancée à un certain M. Albert De N..., graveur de son état, un jeune homme sympathique et assez instruit. Son père, M. François De N..., qui était professeur de musique, fréquentait également la maison.

Un jour que je causais avec ces deux messieurs et d'autres personnes, la conversation tomba sur les sciences occultes. Quelques-uns parmi les assistants commencèrent à raconter des cas de télépathie et de spiritisme qui étaient arrivés à des personnes de leur connaissance ; M. Albert De N... en raconta un auquel il s'était trouvé mêlé en même temps que son père. Le voici :

« Ce pouvait être en 1871 — commença-t-il — puisque j'avais alors huit ans environ. Une nuit, mon père et moi fûmes réveillés par des cris venant de la chambre dans laquelle dormait ma mère, morte depuis. Mon père alluma une bougie et accourut dans la pièce contiguë ; je l'y suivis. Nous trouvâmes ma mère étendue au beau milieu de la chambre, les cheveux ébouriffés, le visage empreint d'épouvante. — Qu'y a-t-il ? lui demanda mon père. Elle répondit que, durant son sommeil, elle s'était sentie transportée par les esprits en bas du lit, sur le parquet. Mon père, un peu calmé par ces mots, lui dit qu'elle avait certainement fait un mauvais rêve, bien que ce ne fût pas la première fois que des faits anormaux lui arrivassent. Mais elle persista à affirmer qu'il s'agissait bien d'esprits et ne voulut plus rester seule. Mon père lui tint compagnie. Pendant le restant de la nuit, rien d'extraordinaire ne se produisit. »

— Dieu bon ! — m'écriai-je, levant les épaules — c'est évidemment un cas de somnambulisme.

— Doucement — ajouta Albert — le récit n'est pas terminé.

Et il ajouta :

« A 7 heures du matin, nous étions à peine levés, lorsque nous entendîmes résonner la sonnette de l'appartement. Mon père alla ouvrir, et moi, curieux, je le suivis. Nous nous trouvâmes en présence d'un monsieur d'une cinquantaine d'années, grand, maigre, avec une barbe grisonnante ; il avait sur le front un creux très profond, en forme d'arc, qui paraissait avoir été produit par un coup de pied de cheval. Ce trait si caractéristique faisait en sorte que, lorsqu'on avait vu une fois cet homme, on ne l'oubliait pas. Le visiteur tendit à mon père sa carte de visite, sur laquelle on lisait :

Baron Victor Daviso
Lieutenant-colonel en retraite.

« Celui-ci donc, s'excusant du dérangement qu'il pouvait causer à une heure si matinale, nous dit : « Cette nuit, nous tenions une séance spirite ; un « esprit nous fit savoir qu'un autre esprit, évoqué par « nous, ne pouvait venir, étant occupé, avec d'autres, « à jouer un joli tour à une couturière qui habite au « palais X, sur le Corso. La curiosité me vint de vérifier le fait : je demandai au concierge de cet immeuble s'il n'y avait pas une couturière parmi ses locataires ; il m'adressa ici. Je voudrais parler à Madame pour lui demander si, durant la nuit, il ne « lui est rien arrivé d'extraordinaire. » Mon père, de crainte que la chose ne pût lui causer quelque ennui, répondit, très embarrassé, que sa femme avait toute la nuit dormi tranquillement. Le baron Daviso parut contrarié de cette réponse ; il prit congé et poursuivit ses vaines recherches aux autres étages de la maison. J'ai, depuis, rencontré plusieurs fois le baron dans les rues de la ville ; on me le désignait comme « le chef des spirites de Rome ».

— Et ce baron Daviso est encore vivant ? demandai-je.

— Certainement, me répondit Albert. Et il me cita une personne qui le connaissait.

Ce fait — si extravagant que, maintenant encore, je ne sais comment le juger — fut confirmé par le père d'Albert. Il me produisit une grande impression. Les personnes qui me le racontaient me semblaient dignes de foi : elles n'avaient aucun intérêt matériel à me tromper, ni ne pouvaient avoir eu recours à l'imposture par fanatisme, puisque, sans nier absolument la vérité du spiritisme, elles déclaraient et montraient ne pas être croyantes. Elles ne savaient

comment expliquer le fait qui leur était arrivé — voilà tout.

Pour ma part, je n'avais point encore fait des recherches de nature à me permettre d'avoir une idée nette et personnelle sur ces questions. Je ne croyais pas au surnaturel, sous aucune forme, mais j'ai toujours été très porté à ne pas accepter ce qu'on enseigne et à raisonner de ma tête; bien plus, j'ai toujours estimé que les idées acceptées par la majorité des hommes ont, par ce fait même, beaucoup plus de chance d'être fausses.

Je demandai donc l'adresse du baron Daviso et j'allai le visiter. Il m'accueillit fort bien. Mes efforts pour recueillir de nouveaux détails sur l'histoire racontée par M. De N... n'ont pas été très heureux. M. Daviso, n'ayant pas reçu une confirmation de l'exploit des « esprits », lors de son enquête, dont nous avons parlé, avait cru qu'il s'agissait d'une de ces mystifications dont les personnalités secondes sont coutumières, et qu'il attribuait, lui, à des « esprits peu élevés et farceurs », et il n'y avait plus pensé. Après dix ans, il n'en gardait plus qu'un souvenir bien confus.

Cependant, comme je l'ai dit au commencement, ce fait me produisit tant d'impression, qu'il fut le point de départ de mes incursions dans le domaine des sciences « occultes ».

C. DE VESME.

ENCORE UN PEU DE MILLER

Les rangs des partisans de M. C. V. Miller se sont tellement réduits, peu à peu, que la question de ce médium ne soulève plus désormais dans le public le même intérêt qu'il y a quelques mois. Toutefois, quelques documents tout au moins curieux sont venus à jour dernièrement encore.

D'abord, c'est M. Gaston Mery qui, dans l'*Echo du Merveilleux*, dit en substance : « M. de Vesme a, dans cette affaire, une situation à part; dès les débuts, il a fait connaître ses doutes sur les phénomènes de Miller. Mais les spirites n'ont commencé à se tenir tardivement en garde contre ce médium, qu'après la dernière séance chez Mme Nœggerath, quand le « Dr Benton » affirma la vérité de quelques dogmes catholiques, niés par les adeptes d'Allan Kardec. » D'où M. G. Mery tire les conséquences favorables à son point de vue catholique, qu'on peut deviner.

C'est là, de la part du directeur de l'*Echo du Merveilleux*, une manière habile et élégante de prendre une position dans cette affaire : il y a peut-être du vrai dans ce qu'il affirme; mais il est incontestable pour les personnes ayant assisté à la séance en question, que les conditions de lumière et autres dans lesquelles se sont déroulés, ce soir-là, les prétendus phénomènes de matérialisation, ont surtout contribué à dessiller les yeux de quelques spirites.

En attendant, nous saisissons cette occasion pour remarquer, à propos de certaines remarques parues en différentes revues, que M. Miller a pu, dans la discussion qui a eu lieu à la séance dont il s'agit, faire confusion au sujet du dogme de l'Immaculée Conception, en l'appliquant, non à la naissance de la Vierge, mais à la naissance du Christ : il est fort possible, en tout cas, que pareille confusion ait été faite par nous-mêmes; mais il est impossible de l'attribuer à M. le chanoine P... (qui discutait avec le « Dr Benton »), alors que le plus cancre parmi les élèves d'un grand séminaire serait incapable de tomber dans une pareille bévue théologique.

Voici, maintenant, les documents dont nous venons de parler et qui ont été recueillis par M. LÉON DENIS lui-même :

DÉCLARATION DE M. PAUL LEYMARIE
Directeur de la *Revue Spirite*.

Voici ce que j'ai vu aux différentes séances données par Miller et notamment à l'avant-dernière, le 23 septembre, je crois. Cette séance était payante.

J'avais assisté à deux séances précédentes, mais dans de mauvaises conditions. Etant placé au septième ou au huitième rang, je n'avais pu rien voir de précis; à cette distance, il est impossible de se rendre compte de ce qui se passe; j'avais donc déclaré que je ne voulais plus assister à aucune autre séance dans de telles conditions; aussi, le 23, tout le premier rang étant occupé, on me laissa asseoir sur les marches mêmes de l'estrade, donc à 0 m. 60 plus près du cabinet que le premier rang des spectateurs. Pendant la première partie, Miller était placé à gauche du rideau; la lumière (une lampe à gaz placée derrière un écran), était réglée par M. Aylmer. A un moment donné, avant que les apparitions ne parussent, il se produisit dans la lampe une saute de gaz qui éclaira la salle pendant trois à quatre secondes, assez longtemps pour que je visse le bras droit du médium complètement engagé dans le cabinet par une des fentes latérales (le rideau ayant trois ouvertures); le médium eut un brusque mouvement de retrait, mais la lumière restant uniforme, la séance continua.

Aux trois séances auxquelles j'ai assisté, pendant la première partie, les apparitions furent toujours

beaucoup moins formées et visibles que pendant la deuxième partie; le tulle dont se sert Miller étant simplement tenu à la main, tandis que, dans la seconde partie, il place le tulle sur lui.

De même pendant la première partie de la séance, lorsque se présente une forme venant pour quelqu'un qui, généralement, a été présenté à Miller et dont il retient le nom, cette forme dira le nom de famille, si la personne demande une preuve d'identité, le petit nom, par exemple, l'apparition reste muette; j'ai vu le même cas se répéter à trois séances.

Pendant la deuxième partie, lorsque Miller est dans le cabinet, inutile de répéter les phases de ses apparitions qui sont toujours dans le même ordre. J'arrive au moment où la boule lumineuse est apparue, elle n'a pas du tout l'aspect que M. G. D... m'a signalé depuis, c'est-à-dire ressemblant à de la fumée de cigarette, variant de forme, formant des volutes, mais celui d'une boule de tissu tenue à la main qui émerge par la fente du milieu, en haut, ne *changeant pas de forme* tant que Miller le fait aller de droite à gauche, monter, descendre, pour enfin arriver au plancher. Notez que j'étais tellement près que depuis le moment où la boule arriva à o m. 60 du sol environ, j'avais cette boule à o m. 30 de ma figure. *A ce moment, il lâcha une partie du tissu qui se posa à terre,* le médium accroupi se relevait petit à petit, *plaçant la partie qu'il avait maintenue dans la main* sur sa tête; j'ai vu le mouvement des bras écartant le tulle, afin qu'il couvrît le corps au fur et à mesure qu'il se relevait; *ceci je l'ai vu de la façon la plus distincte.* Lorsque l'apparition disparait, c'est que Miller rentre dans le cabinet par une des fentes du rideau, ou bien il se dégage en se baissant petit à petit, se débarrassant du tulle qu'il maintient d'une main et en rentrant par une des fentes. A ce moment, j'ai encore vu le mouvement *du médium rentrant dans le cabinet et retirant sous le rideau, rapidement,* le tulle amassé en boule sur le plancher.

Toujours à cette séance, lorsqu'il simulait le docteur Benton, je l'ai *vu, les bras nus, sans veston;* de plus, je *voyais très bien* le noir de son pantalon tranchant sur le ton blanc de sa chemise, car, ou il ne portait pas de gilet, ou il l'avait enlevé aussi. Je suivais ses mouvements un à un, entendant le craquement très léger de ses chaussures sur l'estrade; je ne pense pas que l'esprit ait emprunté les chaussures et le pantalon de Miller.

J'ai d'autant mieux observé le médium, que Benton a causé pendant un quart d'heure avec le docteur Dussart, et c'est à ce moment que j'ai eu une folle envie de le démasquer; mais j'ai mieux aimé prévenir les personnes intéressées, craignant que l'on dise une deuxième fois, comme pour miss Williams, que c'était moi qui avait apporté le tissu.

Si l'on fait observer qu'il n'aurait pas le temps de sortir aussi rapidement du cabinet et de se rhabiller, on peut répondre à cela que ce n'est pas par l'exhibition de Benton qu'il termine la séance, mais par Betzy, et qu'entre ces deux apparitions, il a le temps de remettre gilet et veston.

D'autres personnes, placées au premier rang, ont vu comme moi et voulaient saisir Miller, mais elles ont hésité devant le scandale.

Je serais très heureux de savoir que Miller ne mérite aucun reproche et si j'avais eu le moindre doute sur ce que j'ai vu, je n'aurais rien dit.

J'ai remarqué aussi que lorsqu'il prépare l'apparition des sœurs Fox, il met beaucoup plus de temps à le faire que pour les autres, exigeant que l'on cause et que l'on chante pour couvrir tout bruit qui pourrait se produire dans le cabinet.

Au moment où le rideau s'ouvre, ce qu'il doit faire avec le bras droit, il maintient deux des apparitions avec le bras gauche, lui faisant la troisième; il salue lui-même et l'on s'aperçoit très bien que sa manière de saluer ne ressemble pas à celle des deux autres formes simulées par des tissus qui pendent dans le vide; tandis que la troisième sœur est Miller lui-même, c'est cette apparence de vie pour la troisième sœur et l'apparence de simples tissus pour les deux autres qui me laisse un soupçon pour ces apparitions. Jamais les trois sœurs ne se forment en dehors du rideau; mais ces formes sont préparées à l'intérieur; le rideau est alors ouvert brusquement pendant quelques secondes, puis refermé et ouvert à nouveau. Pour ceci, je ne puis êrte aussi affirmatif que pour les faits précédents (en ce qui concerne la manière d'opérer), les apparitions étant de courte durée, je n'ai pu me rendre un compte bien exact de ce qui se passait.

LEYMARIE.

DÉCLARATION DE M. C. DE WATTEVILLE

Paris, 21 février 1909.

Cher Monsieur,

Je tiens à vous dire, moi aussi, combien j'ai admiré votre attitude si courageuse et si franche; j'ai éprouvé un vrai plaisir à entendre lire, et à lire ensuite, votre lettre si digne. Il va sans dire que je serai très heureux de joindre mon témoignage au vôtre, et que, si vous le jugez utile, vous pouvez mettre mon opinion sous les yeux de vos contradicteurs.

Dès la première séance à laquelle j'ai assisté, je n'ai caché à aucune des personnes présentes mon *impression* défavorable et, à la séance suivante, mes soupçons se sont transformés en *certitude.* En effet, j'ai assisté à un dialogue navrant entre le docteur X..., Miller et un simple chiffon que je *voyais* bien, n'étant séparé du cabinet que par une dame amie qui m'a facilité toutes mes observations. De plus, grâce à ce que cet impudent charlatan a eu l'audace de venir tout près de moi me demander si je le voyais bien, et à ce qu'il s'est placé exactement entre mes yeux et le rond lumineux produit au plafond par le verre de la lampe, j'ai admirablement aperçu ses moustaches sous le voile de la théosophique fée de l'Atlantide. Je lui ai demandé alors s'il était *une femme,* à quoi il a répondu *oui*, sans hésiter. Après la séance, j'ai fait part de mon indignation aux autres assistants

qui, n'ayant rien vu d'anormal, en ont déduit que je m'étais trompé !

J'ai donc assisté à deux séances, et comme, d'après les comptes rendus des admirateurs de ce sinistre individu, c'est indéfiniment le même scénario qu'il leur sert, j'en déduis qu'il opère toujours comme il l'a fait devant moi. Je n'admets pas que les intelligences dont on se moque d'une façon aussi ignoble viennent parfois produire *elles-mêmes* exactement les *mêmes* faits à l'aide desquels on les tourne en dérision le reste du temps !

J'ai d'ailleurs prévenu, *avant* l'arrivée de Miller, M. Delanne, que sa photographie insérée dans sa revue et qui représente la fille de Mme Priey avec sa mère, est un truc manifeste, la lumière venant de côtés différents sur les deux figures. J'ai eu les originaux entre les mains et les ai reproduits moi-même à la Sorbonne, ce qui me donne le droit d'en parler. Si on m'avait écouté, ce scandale n'aurait pas eu lieu.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments respectueux et à toute ma sympathie.

C. DE WATTEVILLE,
docteur ès sciences physiques.

De la déclaration de M. C. DE AMELUNGEN, nous nous limiterons à retrancher les quelques lignes suivantes :

Etant linguiste, j'eus occasion de parler plusieurs langues avec Miller avant la séance ; je pus constater que tous les esprits parlaient ou l'anglais américain, ou le patois allemand, ou le mauvais français — avec l'accent personnel et très caractéristique du médium.

La déclaration de Mme MARIE BERTELS, née NŒGGERATH, petite-fille de la regrettée « Bonne Maman », contient le passage suivant, relatif à la séance dite « du chanoine », dont parle M. Gaston Mery :

Je sais que, dans cette séance, je n'aurais eu qu'à mettre la main sur Miller pour l'attraper en flagrant délit de fraude préméditée, et je me suis cramponnée à ma chaise pour ne pas le faire.

On se demandera comment j'ai pu hésiter ? J'avais toujours foi dans ses facultés et le croyais sujet à la maladie presque typique des médiums qui consiste à frauder quand la fatigue ou le surmenage ont épuisé leurs forces. Je sentais qu'il était de mon devoir de le dévoiler et de lui montrer qu'on n'était pas dupe. Mais j'avais signé le règlement et je ne pouvais pas — moi, dans ce salon — violer les enseignements de Bonne Maman qui avait toujours défendu absolument de toucher, sans y être sollicité, à une apparition, connaissant les dangers qu'un pareil procédé pouvait créer pour un médium véritablement entrancé. Je me concentrai donc dans l'observation des détails, et, comprenant que le directeur de la séance avait vu comme moi, je consentis tacitement à une exécution sans scandale. Nous écrivîmes immédiatement à Miller pour lui demander une entrevue. Il s'indigna devant notre proposition de se réhabiliter dans une séance intime de contrôle. Il nous quitta brusquement, en refusant toute explication et sans même exiger les détails de mes observations.

Voici, enfin, quelques passages de la déclaration de M. R. (PABLO), qui a dirigé les séances chez Mme Nœggerath, dont la séance de contrôle :

Je dois ajouter qu'au cours de mes nombreux entretiens avec lui, il m'a tenu un langage étrange, véritablement incompatible avec sa prétendue médiumnité et les opinions qu'il semble afficher : « Je me moque pas mal, disait-il, du spiritisme et des spirites ; tout ce monde-là m'ennuie, et, en Amérique, je l'ai envoyé promener depuis longtemps ; vos groupes, je ne les connais pas, je n'ai pas besoin de me déranger pour eux ; quant au contrôle, je n'en veux pas, et, si l'on n'a pas confiance en moi, je ne donnerai pas de séances, voilà tout ! » M. Letort, à qui j'ai fait part de cette singulière manière de s'exprimer, m'a affirmé lui avoir entendu tenir également les mêmes propos...

La séance de contrôle fut donnée le 25 juin 1908, mais je ne figurai pas parmi les contrôleurs.

J'occupais la quatrième place, face à la tente, à droite, et mes observations furent les suivantes : jamais les apparitions ne sortaient complètement en dehors du cabinet, et toutes, quand elles s'avançaient vers l'assistance, tenaient un des rideaux noirs de la tente accompagnant leurs mouvements en avant ; toutes avaient un aspect matériel très accentué, leurs contours étaient nets, rien de léger ni de vaporeux ; le parquet criait fortement sous leurs pas quand elles se déplaçaient ; il était impossible, en outre, de distinguer leurs visages, complètement ou partiellement recouverts d'un voile blanc ; enfin le contraste de cette séance et de la précédente était frappant : le médium rentrait directement dans le cabinet ; cette fois, le matériel n'était pas compliqué, une étoffe blanche suffisait, tous les fantômes portaient le même costume ; pas d'apparitions triples ni quadruples ; point de phénomènes lumineux ; les formes se succédaient sans interruption et les chants devenaient inutiles...

Quand on annonça le phénomène classique de la matérialisation en dehors du cabinet, c'est-à-dire qu'une boule de fluides descendait du plafond, oscillait légèrement pour venir jusqu'à terre, ensuite grandissait, puis devenait une forme humaine qui, tout à coup complètement matérialisée, se présentait à nos yeux écarquillés, je n'eus qu'à pencher légèrement la tête à droite pour voir que cette masse nuageuse n'était que de la mousseline tenue par un bras noir qui sortait des rideaux, la balançait et l'accompagnait jusqu'au sol ; je vis ensuite les rideaux noirs se soulever, une tête se glisser sous la mousseline, puis le corps appartenant à cette tête se relever doucement : quand le mouvement fut terminé, les rideaux s'écartèrent brusquement et « Lily Roberts » vint nous susurrer le « Bonsoir » et le « Can you see me ? » traditionnels !...

LES NOUVEAUX LIVRES

Extraits de communications médiumniques, tome III. (Cet ouvrage, imprimé à Paris, n'est pas en vente.)

C'est le troisième volume du recueil de communications médiumniques obtenues, pour la plus grande partie, au moyen de l'écriture mécanique par Mmes de W... et R... Quelques-uns des « messages » que l'on trouve dans ce dernier volume sont dus à un nouveau médium, Mlle B.. ; quelques pages ont été obtenues aussi par Mlle de la F... en des séances spéciales. Au bout de ce troisième tome se trouve le mot « fin », les intelligences que l'on suppose contrôler les médiums de ce groupe spirite ayant jugé que ce recueil de communications constitue un ensemble suffisant d'enseignements sur l'Au-delà, et que le temps était venu pour les lecteurs de conclure.

La valeur de ces communications, au point de vue spirite, dépend, naturellement, de l'idée préalable qu'on s'est formée sur l'origine de ces messages ; le jugement que l'on peut porter sur un ouvrage de médecine homéopathique, dépend essentiellement des idées fondamentales du critique sur l'homéopathie ; on ne voit pas un athée jugeant d'une question de théologie chrétienne. Mais il est tout de même significatif qu'un spirite autorisé comme M. G. Delanne ait pu dire de ces *Extraits de communications médiumniques* : « Je ne connais pas, depuis les travaux d'Allan Kardec, d'œuvre plus variée, plus complète, et où les recherches aient été plus méthodiquement conduites. Ces ouvrages représentent un labeur considérable poursuivi avec une persévérance digne d'admiration. »

Au point de vue non spirite, mais simplement philosophique et critique auquel nous nous mettons nécessairement, nous pouvons constater dans cet ouvrage, avec plaisir, l'évolution spirite de l'idée de l'Au-delà vers un idéal moins enfantin et plus conforme aux dernières données de la science. Ainsi, lorsque l'on voit écarter dans ces communications l'idée d'un Dieu personnel pour admettre tout simplement « la vie de l'Univers ». Je ne crois pas que le chapitre : « Cause des causes » (page 372) aurait paru très orthodoxe aux kardécistes du temps du Maître.

Pour ce qui se rapporte à l'intuition psychologique que l'on rencontre souvent dans ces pages, on peut citer, par exemple, le paragraphe : « Pourquoi toutes les dames qui écrivent, à l'heure actuelle, sur le spiritisme, ont-elles conservé, quoique bonnes spirites, des idées si religieuses ? »

Pour les lecteurs non spirites, ce recueil présente un intérêt psychologique considérable, et l'élévation des idées qu'il contient ne peut être méconnue par ceux-là même qui l'attribueront, non pas à la nature des « Esprits-guides », mais au caractère des personnes qui ont servi de médiums et qui constituaient le groupe d'étude.

Dr Géraud Bonnet : **Les Merveilles de l'Hypnotisme**. Considérations théoriques et applications diverses. — (J. Rousset, éditeur, 1, rue Casimir-Delavigne, Paris ; 1909. — Prix : 3 fr. 50.)

L'ouvrage que nous donne aujourd'hui le Dr Bonnet, médecin-praticien, à Oran et Sidi-bel-Abbès (Algérie), fait suite aux deux ouvrages antérieurs, déjà parus, sur l'Hypnotisme thérapeutique et la Transmission de Pensée ; il forme, pourtant, un tout indépendant.

C'est un traité analytique et synthétique de l'hypnotisme, utile pour toutes les personnes qui désirent en acquérir une idée générale au point de vue historique, théorique et pratique. Il est fait avec une grande largesse d'idée, en admettant parfois avec un peu trop de facilité le bien fondé de certaines expériences et de certaines théories. Assez souvent même, l'auteur tombe en des graves inexactitudes, comme lorsqu'il écrit cette étrange période :

« Je dois, cependant, faire mention de quelques intransigeants, magnétiseurs, n'admettant pas l'identité du magnétisme et de l'hypnotisme, dont les travaux remarquables et incessants sont renommés avec juste valeur. Tels sont : le professeur Durville, le colonel de Rochas, le Dr Dariex (!), le commandant Darget (!!), M. Janet, professeur de philosophie (!!!) etc., etc. »

M. de Meck : **Pensées d'harmonie**, 1904-1907. (Paris, librairie Plon, 8, rue Garancière, 1908.)

Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un livre de psychisme bien que l'auteur soit un psychiste dévoué, actif et intelligent — un spirite, même, comme on peut voir par la déclaration qu'il fait à la page 30 : « La majorité des hommes nie l'existence d'un monde des esprits et la survie. Moi, j'en suis absolument convaincu. Personnellement, je considère la question du spiritualisme comme capitale. Au contact du monde spirituel, l'âme humaine acquiert la foi, l'espérance et la consolation... » Cet ouvrage est en réalité un recueil de pensées, « l'expression d'un sentiment intime, d'un état d'âme particulier », ainsi que

le dit l'auteur lui-même. M. de Meck est un sage, dans la signification la plus élevée du mot; un sage pythagoricien, dont la philosophie a été éclairée d'un rayon de mysticisme chrétien et bouddhiste. Le lecteur regarde avec intérêt dans les plis de cette âme de slave, et est porté à croire plus probable ce que dit l'auteur lui-même : « La certitude d'un monde spirituel contribue puissamment à développer les plus belles et nobles qualités de l'homme; un vrai spiritualiste ne peut être méchant ou malfaisant. »

J. Fraikin : **Réponse au livre intitulé « L'Hypnotisme et le Spiritisme », du Dr Lapponi.** — (Chez l'auteur, rue de l'Enseignement, 37, Liége. — Prix : 0 fr. 25.)

Cette plaquette est le texte d'une conférence que M. Fraikin, président de la Fédération spirite de Liége, vice-président de la Fédération spirite belge, a faite pour signaler l'importance de l'ouvrage bien connu du « proto-médecin » de Léon XIII et Pie X, et pour répondre, en même temps, à ses attaques contre le spiritisme envisagé comme doctrine. Bien qu'il emploie parfois un langage excessif, l'auteur montre dans cette petite monographie de l'habileté et de la logique dans la défense des doctrines qui lui sont chères.

Jacob Bœhme : **De Signatura Rerum** (*De la Signature des Choses*). — Miroir temporel de l'Eternité, traduit de l'allemand, par Sédir, avec des suppléments et un vocabulaire. — (Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris; 1908. — Prix : 7 fr. 50.)

Première traduction française de l'ouvrage du fameux mystique.

Alfred H. Barley : **L'Analyse raisonnée de l'astrologie.** — (Publications astrologiques, 9, rue Jouvenet, Paris; 1908. — Prix : 2 fr.).

F. Jollivet Castelot : **Sociologie et Fouriérisme.** — (H. Daragon, éd., 96, rue Blanche, Paris; 1908. — Prix : 3 fr. 50.)

Kandalla : **Apaisement.** — (Bibl. Chacornac, Paris; 1908.)

Auguste Comte : **Cours de philosophie positive.** — Tome Ier, contenant les préliminaires généraux et la philosophie mathématique. Tome II, contenant la Philosophie astronomique et la Philosophie de la physique. Tome III, contenant la Philosophie chimique et la Philosophie biologique. Tome IV, contenant la partie dogmatique et la partie sociale. Tome V, contenant la partie historique de la philosophie sociale. Tome VI, contenant la 5e édition, identique à la 1re, parue en 1830. — (Schleichter frères, éd., 61, rue des Saints-Pères; 1908. — Prix de chaque tome : 2 fr.)

Ch. Sauerwein : **Histoire de la Terre.** — Origine de la Terre. Le travail de l'écorce terrestre. L'évolution de la surface de la terre, etc. — (Schleicher frères, éd., 61, rue des Saints-Pères, Paris. — Prix : 1 fr. 50.)

Jean Hily : Esquisse d'une nouvelle synthèse de philosophie : **La Philosophie Aléthélogique,** comprenant sept traités : la Critériologie, l'Ontologie, la Cosmogonie, la Biologie, la Psychologie, l'Aléthélogie et la Sociologie. — (Néauber, éd., 14, rue du Regard, Paris; 1907. — Prix : 10 fr.)

P. Verdad Lessard : **L'Esprit Consolateur,** ou la Lampe du Sanctuaire. — (Librairie J. Lessard, 15, rue Rubens, Nantes; 1907.)

Edmond Benoit : **Psychologie de l'amour.** — (H. Daragon, éd., 96, rue Blanche, Paris. — Prix : 3 fr. 50.)



CORRESPONDANCE

Au sujet d'une forme matérialisée vue par le professeur Morselli

Gênes, 1er février 1909.

Cher monsieur de Vesme,

Je vous suis reconnaissant du long article que vous avez consacré à mon ouvrage, *Psychologie et spiritisme*, dans le numéro de décembre dernier...

Permettez-moi seulement de protester contre la légende selon laquelle j'aurais dit d'abord avoir reconnu ma mère dans le fantôme qui disait l'être. Jamais, au grand jamais, je n'ai dit cela!

Croyez, cher monsieur, à mes meilleurs sentiments,

H. MORSELLI.

Les photographies du "Fluide vital"

Paris, le 12 avril 1909.

Monsieur le rédacteur en chef,

J'arrive de Hollande où on m'avait appelé pour faire une tournée de conférences sur la radio-activité humaine et autres photographies du fluide vital que j'ai présentées en projections lumineuses.

En rentrant je trouve vos *Annales* insérant encore une lettre de M. de Fontenay.

Donc je lui réponds :

M. de Fontenay dit qu'il a obtenu des clichés, laissant supposer qu'il a obtenu des lettres, « soit organiquement, soit artificiellement au moyen d'un bain-marie ».

Mais, a-t-il obtenu des lettres en blanc, en noir, à travers une feuille blanche intercalaire, par le côté opposé au gélatino-bromure, toutes choses qui constituent une découverte?

Il dit ensuite, semblant lui donner un brevet dont il n'a pas besoin, que M. d'Arsonval a agi « en vrai savant » en ne lui demandant pas des clichés comme preuve.

Est-ce que l'Académie se serait occupée de ma découverte si je ne lui avais pas donné des photographies comme preuves tangibles? Le problème, en deux propositions, peut être posé de la façon suivante :

Le commandant Darget affirme un phénomène, parce qu'il l'a obtenu et fait obtenir par plusieurs personnes.

M. de Fontenay nie le même phénomène parce que lui-même, tout seul, ne l'a pas obtenu. Il est de toute évidence que l'affirmation, dans le cas présent, a une valeur positive que ne possède pas la négation.

Pour moi, M. de Fontenay est un expérimentateur quelconque que je recevrai avec ma bienveillance habituelle, s'il vient me demander à voir mes expériences ; mais il faut convenir que ce n'est pas à moi à aller à sa recherche pour lui en faire la démonstration, comme il semble le demander lorsqu'il dit que depuis le 16 décembre il se tient à ma disposition.

Pendant que j'étais en Hollande j'ai été invité à passer à Anvers et à Bruxelles à mon retour.

A Anvers il a été fondé par M. Le Clément de Saint-Marcq, docteur ès-sciences, directeur de l'aérostation militaire belge, un institut de photographie transcendentale où il a été obtenu les mêmes phénomènes de radio-activité humaine que j'avais signalés à l'Académie des Sciences de Paris.

A Bruxelles, il en a été fait autant et M. P..., ingénieur, m'en a donné de beaux échantillons.

Ce sont des chercheurs au lieu d'être des stationnaires ou des tardigrades ; ils veulent et osent aller de l'avant. Que M. de Fontenay prenne modèle sur ces gladiateurs de la pensée, et il fera partie de la pléiade qui pousse notre planète — ceci dit au point de vue scientifique — à tourner sur son axe.

Dans votre dernière revue vous avez gravé trois de mes photos de radio-activité de lettres ; mais vous en parlez de telle façon qu'on ne sait pas d'où elles proviennent et même qu'on peut supposer que c'est M. de Fontenay qui les a obtenues.

Il y a aussi beaucoup d'erreurs dans la façon dont vous parlez de mes travaux.

De plus, vous n'avez pas mis toute ma lettre ; il y en a un bon quart de passé.

J'espère que vous voudrez bien mettre la présente toute entière.

Commandant DARGET.

Je publie la lettre de M. le commandant Darget tout entière, conformément à l'espoir qu'il manifeste, et conformément à la loi à laquelle il a recours dans une lettre qui accompagne celle que l'on vient de lire.

Pour ce qui se rapporte à moi personnellement, je ferai seulement observer que je n'ai rien écrit au sujet des expériences du commandant, ainsi que j'ai, à plusieurs reprises, essayé de le lui faire comprendre de vive voix, me bornant à publier quelques documents — surtout le procès-verbal d'une séance de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, section de Paris (procès-verbal qui n'a pas été rédigé par moi, comme

on peut le voir à la signature), et le résultat négatif des expériences qui, à la suite de cette séance, ont été faites à la Société de Photographie, non point par M. de Fontenay tout seul, mais par une Commission dont il faisait partie, ainsi que M. Darget.

Maintenant que nous avons donné impartialement la parole aux deux adversaires, il nous sera permis de déclarer close la polémique, d'autant plus qu'il nous semble incontestable que la lecture de la lettre du commandant Darget suffit à expliquer tant de choses, que la continuation des débats peut paraître parfaitement inutile.

C. de Vesme.

AU MILIEU DES REVUES

La profession de foi spirite de W. T. Stead.

L'abondance des matières nous a empêché de nous occuper jusqu'ici, comme nous l'aurions bien voulu, de l'intéressante profession de foi spirite que William T. Stead a publiée, en janvier dernier, simultanément dans la *Review of Reviews*, dont il est le directeur, et dans la *Revue* de Paris, sous le titre de : *Comment communiquer avec l'au-delà?* Cet article est toutefois assez intéressant pour que nous en reproduisions ici, malgré le retard, la plus grande partie.

Après avoir posé la question du problème de l'Au-delà, le célèbre publiciste continue :

Comment peut-on arriver avec certitude à la solution? Il se peut que celle-ci soit impossible, mais on ne saurait désespérer de l'atteindre tant qu'on n'a pas épuisé les moyens d'investigation dont nous disposons. Rien n'est moins scientifique que de vouloir demeurer dans l'ignorance à cet égard et de vivre au jour le jour sans connaître si nous ne sommes que des entités, comme dit l'Ecole, appelées à se dissiper comme le brouillard du matin, quand notre corps aura disparu, ou si au contraire nous sommes destinés à continuer à vivre après le changement que nous appelons la mort.

Cela posé, je poursuis mon enquête : quel genre d'évidence pouvons-nous invoquer pour attester la persistance de la personnalité après la mort, en ne nous livrant pas à une hypothèse, mais en nous appuyant sur des faits avérés et démontrables?

Je me servirai tout d'abord d'une comparaison qui m'est fournie par les applications récentes de la télégraphie sans fil. Ces inventions n'apportent, à vrai dire, aucune preuve de la survivance de la personnalité, mais elles viennent en aide pour expliquer les difficultés et en même temps les possibilités de résoudre la question qui m'occupe.

Comparons la tombe à l'Océan Atlantique tel qu'il apparaissait à nos aïeux avant l'époque de Christophe Colomb. Supposons ensuite, pour rendre le parallèle complet, qu'il n'y eût alors qu'un seul moyen de faire la traversée de ce même océan, et c'est à savoir le voyage de l'Est à l'Ouest avec impossibilité pour le navigateur, à cause de la violence des courants, de rentrer dans le monde ancien après s'être rendu dans le Nouveau-Monde en passant d'Europe en Amérique. Cette comparaison va me permettre de faire saisir clairement les difficultés du problème que je soumets à la discussion.

Si Colomb, après avoir découvert l'Amérique, avait été dans l'impossibilité de retraverser l'Atlantique pour opérer son retour, l'Europe en aurait conclu après un certain temps, qu'il avait péri dans cet océan. Si d'autres navigateurs avaient ensuite accompli ce même voyage à l'Ouest et n'étaient jamais revenus, l'hypothèse générale serait devenue une absolue certitude. Or Colomb et ceux qui le suivirent avaient fort bien pu vivre et prospérer au delà de l'Atlantique où ils fondèrent la nation américaine et civilisèrent le Nouveau Monde. Mais, privés de moyens de retour, il leur avait été impossible de convaincre de leur survivance ceux qu'ils avaient laissés derrière eux. L'Europe aurait, dans ce cas, considéré l'Amérique comme

Ce pays très lointain dont nul n'est revenu

Et leurs amis, leurs parents, auraient pleuré ces braves

Partis tous à jamais et qu'on n'a point revus.

Or, pendant ce temps, Colomb et ses hardis compagnons d'aventures ou leurs émules auraient continué à vivre dans des conditions meilleures même que celles de leur contrée natale.

Que serait-il arrivé dans ces circonstances?

Suivant toute probabilité, la foi des plus ardents admirateurs de la grande vision de Colomb se serait obscurcie. Si elle n'avait pas cessé complètement d'exister, c'est que de temps à autre ceux qui auraient encore attaché quelque faible croyance à la survie du découvreur et de ses matelots, les auraient, dans leurs rêves, la nuit, vus dans un autre monde inconnu ;

mais cette apparition aurait été pour la plupart de leurs contemporains purement chimérique.

Reportons-nous maintenant du temps de Colomb à celui où nous sommes. Admettons un instant qu'il soit resté physiquement impossible, comme à l'origine, de traverser l'Atlantique de l'Ouest à l'Est. Mais, au cours des siècles, ceux qui seraient allés de l'Est à l'Ouest auraient augmenté en nombre et se seraient multipliés; ils auraient jeté sur le continent américain les assises d'une grande nation et d'une civilisation avancée. Comme nous, ils auraient découvert le télégraphe, ils auraient inventé le téléphone et s'en serviraient. Ils se seraient même initiés aux principes de la télégraphie sans fil et ils auraient, comme nous, perfectionné le téléphone sans fil.

Il n'est pas difficile de s'imaginer que la terreur de l'inconnu n'aurait pas arrêté toujours l'esprit entreprenant des explorateurs européens. On n'aurait pas tardé à appareiller un ou plusieurs navires pour franchir l'Atlantique. Quand les équipages et les passagers auraient abordé sur les rives lointaines, ils auraient découvert, à leur grand étonnement, non seulement qu'il existait un vaste continent à cinq jours de distance par mer de Liverpool, mais encore que ceux que l'on croyait avoir péri, avaient fondé une république florissante dans le Nouveau Monde.

Et alors que se serait-il passé?

Les nouveaux débarqués, se voyant sans moyen de retour, se seraient empressés d'employer toutes les ressources de la science moderne pour communiquer leur grande découverte au Monde ancien. Ils se seraient évertués à perfectionner la télégraphie sans fil, à en étendre les applications de manière à faire connaître ainsi la bonne nouvelle à leurs amis d'Europe. Il aurait pu se faire qu'aucune dépêche de ce genre ne fût parvenue, au début, à ceux-ci, mais, au bout de quelque temps, on aurait peut-être eu la chance de recevoir le message d'Amérique à quelque station maritime du réseau Marconi. Or, si ce message était arrivé, comment aurait-il été reçu? Très probablement d'une façon tronquée, incohérente et, apparemment sans utilisation. On l'aurait attribué à quelque farceur ou à quelque bureau marconique d'Europe même. Et ainsi, pendant un temps prolongé, toute tentative de communication aurait échoué. Cependant, après un intervalle, un message plus intelligible serait parvenu sans doute à destination. Alors on aurait fait tous les efforts pour expédier les réponses, mais celles-ci, les appareils n'étant point convenablement réglés, auraient pu, à leur tour, ne pas parvenir, quand bien même tout le monde eût été sur pied au poste récepteur. Les messages seraient arrivés tellement mutilés qu'ils eussent été incompréhensibles. Il ne serait resté qu'un tout petit nombre d'obstinés, fidèles quand même à la croyance d'un monde au delà de l'immense espace liquide. Et ceux-là seulement auraient persévéré dans leurs espérances, mais ils auraient perdu leur temps avec leur argent, en s'exposant aux railleries du monde scientifique.

A la fin, après d'innombrables déceptions, il y aurait eu une chance de succès : le commandement de la dernière expédition aurait réussi à éclaircir, par un message, le point tant discuté.

Du capitaine Smith, du Résolu *(mer du Sud) au Lloyds de Londres : Tous en vie, sains et saufs. Découvert Nouveau Monde rempli de descendants de Colomb et de ses compagnons.*

Que serait-il résulté de la réception d'un semblable marconigramme? Celui-ci serait arrivé sans doute tant d'années après le départ de l'expédition que personne ne se serait plus souvenu de ce capitaine Smith. Renseignements pris, quand on se serait convaincu de l'existence réelle du navire et de son commandant, l'événement aurait produit une certaine sensation : on l'aurait discuté; on aurait repris les essais de communication avec cette terre inconnue, mais la majorité des gens de bon sens auraient regardé l'idée comme une simple plaisanterie et les hommes de science auraient, une fois de plus, à leur complète satisfaction personnelle, soutenu l'impossibilité absolue de la réalité d'un semblable monde; *a fortiori* ils auraient déclaré que le message reçu ne pouvait avoir aucune authenticité.

Cependant, on aurait eu peu à peu d'autres dépêches. On aurait fini par découvrir une méthode d'échanger les communications et les réponses. A la fin le monde scientifique se serait décidé à reconnaître la possibilité d'un phénomène considéré jusqu'alors comme incroyable. On aurait consenti à admettre qu'il y a un autre monde au delà de l'Atlantique et que ses habitants peuvent communiquer par télégraphe sans fil avec l'Europe. On se serait trouvé ainsi en possession de la solution des mêmes difficultés qui s'opposent à établir la certitude de l'autre vie après la mort.

Or, si, avec de la patience, de la persévérance, des effets soutenus pour surmonter les obstacles, il eût été donné d'arriver par des communications interocéaniques à établir formellement de la sorte l'existence du continent américain, j'ai la conviction qu'il est tout aussi possible de mettre hors de doute l'existence de l'au-delà.

***

J'aborde maintenant l'exposition des preuves directes qui m'ont convaincu de la réalité de la persistance de la personnalité humaine aprèsf la mort.

Je dois faire remarquer au préalable que je possède ce qu'on appelle le don de l'écriture automatique. J'entends par là que je puis, en rendant mon esprit passif, poser ma plume sur le papier de telle

sorte que ma main tracera des messages qui me sont adressés par des amis éloignés. Que ces amis soient encore vivants ou qu'ils aient subi dans leur être le changement que nous nommons la mort, peu importe.

Quand ces communications automatiques me viennent d'amis qui sont encore en vie, elles ont un avantage. Je puis en vérifier l'authenticité en m'adressant aux personnes mêmes qui me les ont communiquées. J'ajouterai toutefois, pour éviter tout mécompte, que la transmission de ces messages se fait le plus souvent sans que celui qui en est l'auteur en ait conscience. Il arrive même que ceux qui m'ont écrit ainsi sans le savoir eux-mêmes sont étonnés de cet acte inconscient de leur part. J'en donnerai pour preuve une expérience que je fis au début de mes constatations.

Une dame de mes amies qui écrit avec ma main à distance même plus facilement qu'avec la sienne, avait passé la fin de la semaine à Halsmere, village à une cinquantaine de kilomètres (30 milles) de Londres. Elle devait venir déjeuner chez moi, le mercredi, si elle était de retour. Le lundi, assez tard dans l'après-midi, je voulus savoir si elle était partie et posant ma plume sur le papier, je demandai mentalement si elle était rentrée. Ma main écrivit ce qui suit :

« Je suis bien fâchée de vous dire qu'il m'est arrivé quelque chose de fort ennuyeux, que j'ai presque honte de vous raconter. J'avais quitté Halsmere à 2 h. 27 de l'après-midi dans une voiture de seconde classe où il y avait avec moi deux dames et un monsieur. A Godalming, où le train s'arrêta, les dames descendirent et je restai seule avec le voyageur. Il quitta sa place et vint s'asseoir tout à côté de moi. J'eus peur et le repoussai. Il refusa de s'en aller et voulut m'embrasser. J'étais furieuse. Nous en vînmes aux mains. Je m'emparai de son parapluie et l'en frappai. Le parapluie se cassa et je commençai à craindre d'avoir le dessous, quand le train stoppa avant d'arriver à la station de Guildford. L'homme se troubla, me lâcha et avant que nous eussions atteint le quai de débarquement, il s'élança au dehors et s'enfuit. J'étais très émue, mais j'ai gardé le parapluie ! »

J'envoyai mon secrétaire avec un mot pour dire que j'étais très peiné de ce qui était arrivé et j'ajoutai :

« Calmez-vous et apportez le parapluie mercredi. »

Elle me répondit :

« Je regrette vivement que vous soyez au courant, j'avais résolu de n'en parler à personne, mais c'était mon parapluie et non le sien. »

Quand elle vint déjeuner, le mercredi, elle me confirma tous les détails de l'aventure et me fit voir le parapluie, qui était bien à elle et non à lui. Comment y avait-il eu erreur dans le message ? Je l'ignore. Peut-être parce que je n'avais pas insisté sur l'exactitude du reste du récit. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'avais aucune idée du train qu'elle avait pris et pas le moindre soupçon de ce fâcheux incident.

Je puis affirmer que depuis lors, c'est-à-dire depuis une quinzaine d'années, j'ai reçu et reçois encore de semblables messages de mes amis. Il y en a d'erronés ; mais en règle générale ils sont d'une étonnante exactitude. Ce système de télépathie automatique venant d'amis encore en vie est pour moi aussi rigoureusement établi que l'existence de la télégraphie électrique. C'est un fait qui peut être vérifié quotidiennement et dont la certitude, est, en conséquence, absolue pour mes amis comme pour moi.

Il reste à prouver que ce système de télépathie automatique entre êtres vivants — ce qui correspond à la télégraphie sans fil — peut s'étendre à ceux qui ont passé le fleuve de la mort — extension correspondant à la transmission d'un marconigramme à travers l'Atlantique.

Je rapporterai à cet égard un fait d'expérience personnelle.

J'avais deux amies très attachées l'une à l'autre. Comme il arrive assez souvent, elles s'étaient promis que celle qui mourrait la première reviendrait et apparaîtrait à l'autre pour l'informer *de visu* de la réalité de la vie au delà de la tombe. L'une d'elles avait pour prénom Julia. Elle mourut à Boston peu de temps après cette convention. Quelques semaines plus tard, elle réveilla son amie à Chicago et se tint à son chevet, le regard rayonnant de bonheur. Après un silence de quelques minutes, elle se désagrégea lentement en un léger brouillard qui demeura dans la chambre pendant une demi-heure.

Quelques jours après, l'amie en question vint en Angleterre. Nous séjournâmes ensemble à Eastnor Castle, à l'Ouest du pays, et Julia s'y montra pour la seconde fois. Son amie n'était pas encore endormie, mais très éveillée, elle vit Julia aussi réellement, aussi distinctement qu'en vie ; mais la revenante ne pouvait pas parler davantage et l'apparition s'évanouit de nouveau. Son amie me fit part de cette seconde visite et me demanda si je pouvais obtenir un message de Julia. J'offris d'essayer et le lendemain, avant le déjeuner, ma main écrivit un message explicatif, très bref à la vérité, mais précis. Je voulus m'assurer de l'identité de la correspondante. Ma main écrivit :

« Dites-lui de se rappeler ce qu'elle m'a dit quand nous nous sommes vues pour la dernière fois chez Minerve. »

Je répliquai que ce message était absurde. Mais ma main persista, en donnant l'assurance que l'amie comprendrait. J'étais tellement convaincu de l'absurdité du message que, pendant tout le temps, je refu-

sai de le communiquer, mais alors l'amie s'écria :

— A-t-elle vraiment écrit cela? Alors c'est bien Julia elle-même, il n'y a pas d'erreur possible.

— Comment, demandai-je, pouvez-vous être allée chez Minerve?

— Oh! repartit-elle. C'est vrai, vous ne savez pas. Julia, peu de temps avant sa mort, avait donné le surnom de Minerve à miss Willard, la fondatrice de l'Union chrétienne de tempérance des femmes, et lui avait fait cadeau d'un camée représentant la déesse grecque. Elle ne l'appelait depuis lors que Minerve et le message qu'elle a écrit avec votre main correspond en substance à ce qui s'était passé la dernière fois que Minerve et moi allâmes voir Julia à son lit de mort.

Ici encore il y avait une légère erreur. Minerve était venue chez elle et non Julia chez Minerve, mais à part cela le message était exact. Je proposai alors d'essayer d'en obtenir d'autres. L'amie de Julia était assise tout au bout d'une table longue, moi de l'autre côté, et quand ma main eut écrit des réponses à plusieurs questions, je demandai à Julia si elle pouvait, comme preuve de son identité, se servir de ma main pour rappeler au souvenir de son amie quelque incident de leur vie commune dont je n'eusse aucune connaissance. Sitôt dit, sitôt fait.

Ma main écrivit :

— Demandez-lui si elle se rappelle qu'en nous promenant ensemble, elle fit une chute et se lésa l'épine dorsale.

— C'est le comble, remarquai-je, après lecture du message, car je n'ai jamais eu connaissance d'un semblable accident.

— Mais Julia, répondit-elle, je n'ai jamais eu de lésion de l'épine dorsale.

— C'est ça, m'écriai-je en maugréant. Vous en faites de belles. Je vous ai simplement priée de remémorer un des mille petits incidents qui vous sont arrivés quand vous étiez ensemble, et voilà que vous écrivez ce qui n'a jamais eu lieu.

Alors ma main écrivit imperturbablement :

— J'ai parfaitement raison. Elle a oublié.

— C'est facile à dire, répliquai-je. Pouvez-vous préciser le souvenir?

— Certainement, répondit-elle.

— J'attends, repris-je. Quand était-ce?

Réponse : « Il y a sept ans. »

— Où?

— A Streator, dans l'Illinois.

— Et cela se passa comment?

— Elle et moi nous revenions chez nous, de l'office du samedi après-midi. Il y avait de la neige. En arrivant devant la maison de Mme Buell, elle glissa sur le bord du trottoir, tomba et se lésa le dos.

Je lus le message tout haut. L'amie s'exclama :

— Oh! C'est ça que tu veux dire? Je m'en souviens fort bien. Je dus garder le lit deux ou trois jours, j'avais le dos endolori, mais je n'ai jamais su qu'il y eût une lésion de l'épine dorsale.

Il est inutile de multiplier ces exemples. Ces communications commencées alors, se sont poursuivies pendant plus de quinze ans. Je ne doute pas plus de l'existence et de l'identité de Julia dans l'autre vie que de l'existence de ma femme ou de ma sœur dans celle-ci.

Il s'agit ici de l'apparition sous la forme corporelle et répétée deux fois pour accomplir une promesse faite avant la mort. Cette promesse se trouve remplie par la communication des divers messages dont le premier, qui me parut d'abord absurde, faisait allusion à un surnom familier donné dans l'intimité, et le second au souvenir d'un accident oublié mais rappelé avec tous les détails. La réception de ces messages avait eu lieu sans autre médium que moi-même. Je n'avais aucun motif pour dénaturer les faits. Comme le prouve mon récit, j'étais beaucoup plus sceptique que crédule, mais les choses se passèrent comme je viens de les narrer. Qu'on ne soit donc pas surpris si je me sens réellement en communication avec l'au-delà.

***

Ceux qui ne veulent pas me donner un démenti, en récusant l'authenticité de ce que je viens de rapporter, diront qu'il n'y a là rien qui ne dépasse la télépathie entre les vivants. Soit, si l'on admet que la télépathie accompagnée de l'inconscience est un fait positif. Je ferai seulement remarquer que, dans le cas cité, celle à qui s'adressait la communication télépathique avait complètement oublié ce qui lui était transmis. Or, si l'on accepte l'hypothèse de la télépathie avec inconscience de la part des vivants, le même argument peut être invoqué en ce qui concerne presque tous les messages dont la transmission peut s'attribuer aux morts. Mais il y a une certaine catégorie de messages que la téléphathie, entre vivants ,conscients ou inconscients, ne peut expliquer. Je veux parler de ces messages qui ne se rapportent ni au passé ni au présent, mais qui prédisent un ou plusieurs événements dont l'accomplissement n'a pas encore eu lieu.

Le jour où Julia communiqua le message mentionné plus haut, elle fit une prédiction qui était plutôt un avertissement amical en vue d'éviter à son amie de prendre des engagements qu'elle ne pourrait pas tenir, parce qu'à une certaine époque elle se trouverait à des milliers de kilomètres (3.000 milles) de l'Angleterre. Mon amie éclata de rire en recevant cet avis et dédaigna d'en tenir compte. Il fut répété à deux reprises et chaque fois accueilli de la même façon. Elle prit des engagements qui durent être décommandés tous parce que mon amie se vit dans

la nécessité de se rendre à l'endroit très éloigné que Julia avait désigné.

Voici un autre fait :

Il y a quelques années, j'avais comme employée une dame d'un talent vraiment remarquable, mais d'un caractère inégal et d'une santé moins que robuste. Elle devint si impossible qu'en janvier, je songeai sérieusement à me séparer d'elle, quand Julia écrivit avec ma main :

— Soyez patient avec E. M. Elle viendra nous rejoindre ici avant la fin de l'année.

Je fus stupéfait, car rien ne m'autorisait à supposer qu'elle allait mourir. Je reçus l'avis sans rien dire du message et continuai d'employer cette dame. C'était, si j'ai bonne mémoire, le 15 ou le 16 janvier, que cet avertissement m'avait été donné.

Il me fut répété en février, mars, avril, mai et juin, et chaque fois le message était comme une espèce de conclusion d'une communication plus étendue.

— Rappelez-vous que E. M. aura cessé de vivre avant la fin de l'année.

En juillet E. M. avala par mégarde un petit clou. Il se logea dans l'intestin et elle devint gravement malade. Les deux médecins qui la soignaient n'avaient pas d'espoir de la sauver. Dans l'intervalle, Julia m'écrivait avec ma main.

— C'est sans doute, lui demandai-je, ce que vous prévoyiez quand vous me prédisiez que E M. mourrait.

A mon extrême surprise, la réponse fut :

— Non, elle guérira de ceci, mais quand même, elle succombera avant la fin de l'année.

E. M. se rétablit tout à coup, au grand étonnement des médecins, et elle put reprendre bientôt ses travaux accoutumés. En août, septembre, octobre, novembre, l'avis de la fin prochaine me fut communiqué de nouveau à l'aide de ma main. En décembre, E. M. fut atteinte de l'influenza.

— C'est cela ? communiquai-je à Julia.

— Non, elle ne viendra pas ici de façon naturelle, mais quoi qu'il en soit, elle viendra avant l'expiration de l'année.

J'étais alarmé, mais je savais que je ne pouvais pas empêcher l'événement. Vint la Noël. E. M. était très malade. Mais l'année s'écoula et elle vivait encore. Julia repartit :

— Je puis m'être trompée de quelques jours, mais ce que j'ai dit est vrai.

Vers le 10 janvier, Julia m'écrivit :

— Vous verrez E. M. demain, faites-lui vos adieux. Prenez tous les arrangements nécessaires. Vous ne la reverrez plus sur la terre.

J'allai la trouver. Elle avait la fièvre avec une mauvaise toux. On allait la transporter à un hôpital où elle serait mieux soignée. Elle me parla tout le temps de ce qu'elle allait faire pour terminer ses travaux. En lui disant adieu, je me demandai si Julia ne faisait pas erreur.

Deux jours après, je reçus un télégramme m'informant que E. M. s'était jetée par une fenêtre du quatrième dans un accès de délire et qu'on l'avait ramassée morte. La date n'avait dépassé que de quelques jours les douze mois dont avait parlé le premier message.

Je puis prouver l'authenticité de ce récit par le manuscrit même des messages originaux et par l'attestation contresignée de mes deux secrétaires, à qui sous le sceau du secret j'avais communiqué les avertissements de Julia.

On ne saurait invoquer de témoignage plus précis et il fut répété douze fois. Tout ce que l'on peut arguer après cela de télépathie consciente ou inconsciente est sans valeur.

***

La dame que j'ai désignée sous les initiales E. M., et dont je viens de rapporter la fin tragique, m'avait fait quatre promesses qui devaient s'exécuter si elle mourait avant moi. Elle avait de son vivant, quand elle était loin de moi, écrit constamment automatiquement avec ma main. Elle m'avait promis, en premier lieu, de se servir également de ma main, si elle le pouvait, après sa mort, pour me faire savoir comment elle se trouvait outre tombe. En second lieu, elle s'était engagée à apparaître à une ou plusieurs de ses amies. En troisième lieu, elle devait venir se faire photographier et enfin, elle devait m'envoyer un message par un médium, en établissant l'authenticité de cette communication par sa propre signature qui serait une croix dans un cercle.

E. M. a tenu ses quatre promesses :

1° Elle a écrit à plusieurs reprises avec ma main, trouvant sans doute aussi commode de continuer à se servir de ce procédé qu'elle le faisait de son vivant.

2° A deux reprises elle est apparue à deux de mes amis dont l'un était une dame. Elle est apparue une fois dans une salle à manger pleine d'invités au milieu desquels elle passa invisible pour tous, à l'exception de son amie qui déclara qu'elle la voyait distinctement. Une autre fois elle apparut dans la rue en plein jour, fit quelques pas, puis disparut. Je puis affirmer que cette apparition était telle qu'il n'y avait aucune méprise possible sur l'identité de la personne.

3° Elle a été photographiée au moins une douzaine de fois après sa mort. Tous ses portraits sont absolument reconnaissables et aucun d'eux n'est une reproduction d'une autre photographie prise de son vivant.

4° Il existe une preuve de l'envoi d'un message accompagné de la signature convenue : la croix dans un cercle. Je ne pus obtenir ce document qu'au bout

de plusieurs mois. J'avais presque perdu tout espoir à cet égard, quand tout à coup un médium qui prenait le lunch avec un de ses amis, reçut la communication au premier essai d'écriture automatique.

« Dis à William de ne pas m'en vouloir de ce que j'ai fait. Je n'avais pas d'autre moyen. »

Puis se traça le cercle avec au centre la croix. Le dessin était net mais assez grossier. Personne que moi n'avait connaissance de notre convention. Je ne connaissais pas le médium et mon amie n'attendait pas de message de E. M. Quoi de surprenant qu'après cet ensemble d'expériences je ne doute pas de la possibilité de communiquer avec les prétendus morts !...

W. T. STEAD.

Quelques traits caractéristiques de la médiumnité d'Eusapia

(*Luce e Ombra*, Milan, mars-avril 1909.)

Mme Eusapia Paladino vient de donner un cours de séances à la Société d'Etudes psychiques de Milan, durant lesquelles une centaine de photographies intéressantes ont été prises. M. A. Marzorati, secrétaire de la Société, en a publié trois dans le dernier fascicule de *Luce e Ombra*, qu'il dirige ; il a bien voulu nous autoriser à reproduire les deux premières, qui représentent le fameux médium en deux instants typiques de sa demi-trance.

M. Marzorati accompagne ces photographies d'un article dans lequel il compare les traits caractéristiques de la médiumnité des trois principaux médiums à effets physiques qu'il a été à même d'examiner, à savoir Charles Bailey, Australien ; A. Politi et Paladino. Il trouve que la personnalité de ce dernier sujet est sans doute la plus intéressante. Contrairement à MM. Bailey et Politi, dont le caractère est timide et incertain, Eusapia se montre intelligente et courageuse. Dans ses rapports familiers, si elle rencontre un milieu dans lequel elle se trouve à son gré et qui ne lui impose pas des réserves conventionnelles, elle manifeste souvent, malgré quelque vulgarité, des sentiments nobles, certainement supérieurs à son éducation et à sa culture, et qui ne me paraissent pas d'emprunt, comme il a été dit par quelqu'un, mais le fruit d'une intuition naturelle et de la réflexion. Eusapia est très communicative, et sa parole se colore de toute la verve napolitaine, mais souvent elle insiste avec trop de complaisance sur quelque détail spécial de sa vie, sur des épi-



Fig. 1.



Fig. 2.

sodes qui l'ont fortement frappée en bien ou en mal.

Elle manifeste parfois à son tour le caractère enfantin que l'on rencontre chez Bailey et Politi, mais plus doux et moins primitif, comme il convient à sa nature féminine et nettement érotique. Alors elle a besoin de se sentir plainte et cajolée; elle s'émeut, elle pleure sur ses propres malheurs et sur ceux des autres. Elle se permet aussi quelques petites facéties, quelques allusions piquantes, quelques malignités naïves, et alors elle cligne de l'œil malicieusement, presque en se complaisant de son esprit et de sa pénétration. Elle se montre réservée avec les personnes qu'elle ne connaît pas, au point de paraître soupçonneuse et méfiante; mais aussitôt en a-t-elle pénétré le caractère, elle prend avec elles une attitude décidée qui va droit au but et qui fait supposer en elle un tact franc et exquis qu'on rencontre rarement chez des personnes plus cultivées.

Ce caractère se maintient et s'accentue durant les séances, pour lesquelles elle a l'habitude propre aux grands seigneurs, de se faire attendre. Dans la première période de ces séances — il y en a qui durent jusqu'à trois heures — elle parle avec vivacité et fait même de l'esprit, quand elle s'aperçoit être au milieu d'amis. Il est rare qu'elle arrive jusqu'au sommeil complet; seulement, vers la fin de la séance elle est saisie d'une demi-trance, caractérisée par un bégayement incohérent et par une altération très accentuée du visage (*voir fig.* 1). Mais le plus souvent, sa physionomie paraît acquérir une lucidité transparente, comme si quelque chose d'extra-humain veillait en elle. Quelquefois, quand les phénomènes se succédaient plus vivement, au reflet pâle de lumière qui venait de l'antichambre, je surprenais le regard vigilant et étincelant de la sorcière (*voir fig.* 2) et j'avais l'impression qu'entre tous, sceptiques ou croyants, la plus présente à elle-même, c'était *elle*, celle qui dominait les âmes de toute la puissance de l'inconnu qui est à l'intérieur et à l'extérieur de nous...

Avec tout cela, je puis affirmer avoir vu avec elle des phénomènes dont il ne m'est pas possible de douter; bien que rarement, Eusapia s'abandonne elle aussi avec une langueur toute féminine et invoque son John « *Vieni, vieni, padre mio!* » Sa voix tremble alors d'une passion étrange et émouvante; *on sent* derrière le rideau la présence de quelqu'un; des ombres se présentent, rapides, soudaines, dans la fente des rideaux; elles soulèvent le bord extérieur de celle-ci, en se formant quelquefois assez pour qu'on puisse en saisir les traits caractéristiques...

Je dois dire aussi qu'à l'issue de la séance Eusapia est épuisée, défaite, plus encore que les autres médiums. Elle regarde autour d'elle d'un œil presque menaçant, comme un fauve blessé, et elle se cramponne fortement aux objets qui l'entourent comme si elle sentait leur attraction; d'autres fois elle a des crises de larmes dont elle se ressent même le lendemain.

Suggestion mentale ou audition subconsciente?

(*Cosmos*, Paris, Décembre 1908.)

Nous souhaiterions attirer l'attention de nos lecteurs sur un phénomène très simple dont l'étude, poussée avec méthode, conduirait peut-être à quelque remarque intéressant le domaine peu exploré encore de la télépathie.

Un sac contient des boules égales marquées chacune d'une des lettres : A. E, I, O, U. Y; le nombre des A est égal au nombre des E, des I, etc. Pierre, tenant le sac, tire une boule au hasard et la regarde. Paul, le dos tourné, cherche à deviner la lettre que regarde Pierre. Il écrit le résultat auquel il s'est arrêté. Pierre remet la boule dans le sac, agite le tout, et se prépare à un second tirage.

Si le hasard seul est en cause ici, Paul a, dans cet essai, une chance sur six de deviner juste. Sur six tirages successifs *un probablement* constituera un succès. Sur 600 tirages le nombre *probable* des succès serait de 100; sur 1.200 tirages... ce nombre *probable* serait de 200... et ainsi de suite. Telle est la réponse du calcul des probabilités, qui n'est autre, on l'a dit, que « le bon sens mis en formules ».

On peut interroger aussi *l'expérience*. Que répond-elle ?

Elle répond que, lorsqu'on opère dans les conditions ci-dessus, c'est-à-dire « *avec connaissance* par Pierre de la lettre que doit deviner Paul » le résultat *probable* est toujours légèrement dépassé dans les grandes séries de tirages; non pas tantôt approché par excès et tantôt approché par défaut, mais toujours approché par excès... *dépassé*.

Pourquoi cette anomalie de sens constant? Si vraiment le hasard *seul* est en cause, elle n'est guère explicable. Faut-il, pour lui trouver une explication, recourir à une articulation subconsciente de Pierre complétée par une audition subconsciente de Paul ? On l'a cru, on ne l'a pas complètement démontré. Faut-il y voir un rudiment de transmission mentale ? La question n'est pas sans intérêt. Elle a, si mes souvenirs sont exacts, été signalée déjà par M. C. Richet (*Revue philosophique*, 1884) et par la « Society for psychical research ». Ces expérimentateurs ont trouvé leurs essais faits avec probabilité 1/6 plus réussis que ceux faits avec probabilité 1/4, 1/8, 1/12, etc.

Par malheur, la réalisation de séries de 500 à 1.000 tirages constitue une besogne souverainement fastidieuse. En faisant travailler *simultanément* plusieurs opérateurs, ne pourrait-on espérer des résultats de même genre ? Voici, je suppose, un professeur devant

une classe (ou mieux, pour l'instant, *derrière* une classe). Mettons qu'il « pense » à une des six voyelles, et prie chacun de ses auditeurs d'écrire la « voyelle » qui lui vient à l'esprit à cet instant.

Mettons encore qu'il renouvelle cet essai une trentaine de fois à la suite. Chaque collaborateur fournira un ensemble de 30 réponses ; et l'essai, bien que *très court*, s'il a été fait sur une classe de 30 à 40 élèves... aura équivalu jusqu'à un certain point à une série de 900 à 1.200 tirages...

En pratique, l'evpérience peut être conduite comme suit :

Le professeur, placé derrière sa classe, parcourt lentement des yeux une feuille contenant cinq fois six majuscules typographiques quelconques, dans un désordre parfait. Les six majuscules élues ont d'ailleurs été écrites au tableau noir : les élèves les ont sous les yeux ou peuvent les retrouver immédiatement, si besoin en est. Dans plusieurs des expériences résumées ci-dessous on avait écrit au tableau les lettres : O, V, Z, T, S, C, dans l'ordre où elles sont ici. La feuille placée sous les yeux de l'opérateur contenait cinq fois chacune de ces lettres ; c'était, par exemple :

V	T	O	Z	C
S	Z	V	S	O
O	V	T	C	Z
T	C	S	O	Z
Z	S	C	V	T
C	T	S	V	O

Un léger signal donné par le professeur indiquait le moment où ses yeux, sur la feuille qu'ils parcouraient, passaient d'un caractère au suivant, c'est-à-dire le moment où les collaborateurs avaient à « écrire ».

∴

Dans chaque expérience de ce genre tentée sur différents groupes de percipients, le nombre *réel R* des

	n Nombre de tirages.	n' Nombre d'opérateurs.	$n \times n'$ Nombre de résultats	$P = \frac{nn'}{6}$ Nombre probable des succès	R Nombre réel des succès
1re expér.	30	36	1.080	180	196
2e expér.	30	34	1.020	170	180
3e expér.	30	30	900	150	154
4e expér.	30	28	840	140	149
5e expér.	30	8	240	40	41
6e expér.	30	35	1.050	175	179
7e expér.	30	27	810	135	148
		198	5.940	990	1.050

succès s'est montré légèrement *supérieur* au nombre probable P. Il est bien clair que ce phénomène de sens constant n'a chance de se manifester que sur des ensembles de *grandes* séries. Voici, au surplus, le bilan de celles que j'ai réalisées. La probabilité était 1/6.

Excès : 60 succès, soit environ 1 pour 100 du nombre des résultats.

J'ajouterai pour être complet, que cinq expériences de 30 tirages réalisées dans des conditions *un peu différentes*, l'une avec probabilité 1/4, les autres toujours avec probabilité 1/6, ont aussi donné *chacune* un léger excès de résultats favorables. Leur bilan collectif se chiffre par 946 succès obtenus, au lieu de 892 qui était le nombre *probable*.

∴

Le tableau précédent résume sept expériences de 30 tirages chacune. Il est intéressant de remarquer que ces mêmes expériences arrêtées toutes après le dix-huitième tirage (de manière à ce que le tableau de l'opérateur contînt, non cinq fois, mais *trois* fois les six lettres choisies) auraient fourni une proportion de succès relativement bien plus élevée.

Le tableau les résumant eût été :

	n	n	nn'	$P = \frac{nn'}{6}$	R
1re expér.	18	36	648	108	129
2e expér.	18	34	612	102	109
3e expér.	18	30	540	90	105
4e expér.	18	28	504	84	86
5e expér.	18	8	144	24	32
6e expér.	18	35	630	105	110
7e expér.	18	27	486	81	90
		198	3.564	594	661

Soit, cette fois, un excès de 67 succès ; ce qui, vu le nombre plus restreint des résultats (3.564) donne une proportion de 1,8 pour 100 environ, nettement supérieure à la précédente.

Il est à remarquer aussi que cette proportion s'accentuerait encore en arrêtant les séries après un nombre *moindre* de tirages. Les relevés sont très parlants à cet égard : la faculté *perceptive* des opérateurs semble diminuer de façon régulière à mesure que les séries se prolongent. Malheureusement, écourter les séries outre mesure, c'est augmenter la difficulté pratique des essais : nous l'avons dit, l'anomalie constante n'a chance de se manifester que sur des ensembles *considérables* de résultats.

Telles quelles, ces expériences, trop peu nombreuses, ne *prouvent* absolument rien en faveur de la suggestion mentale. Elles sont cependant de nature à *attirer l'attention* sur un phénomène digne d'intérêt, quelle qu'en doive être l'interprétation. C'est tout le but de la présente note.

Qu'y aurait-il à faire ?

Il y aurait d'abord à répéter, à multiplier ces expériences sur divers groupes nombreux de percipients. C'est chose facile; bien des professeurs de l'enseignement primaire ou secondaire en ont le moyen : les essais en question exigent peu de temps, point de préparatifs; ils ne demandent que des sujets normaux et pleinement éveillés. Le simple bon sens indiquera les précautions à prendre et les recommandations à faire.

Il serait intéressant aussi de faire agir sur un ensemble de percipients, non *un seul* opérateur, mais un *ensemble* d'opérateurs. L'excès du nombre de succès obtenus sur le nombre probable s'en trouverait vraisemblablement majoré.

Enfin, et ce serait le point principal, on dirigerait l'expérience de manière à condamner s'il y a lieu toute interprétation par la perception auditive. L'agent parcourrait son « tableau » dans un local *éloigné* : seul, un signal électrique avertirait les percipients du moment où il passe d'un caractère au suivant. Si alors les résultats obtenus venaient à persister, il serait bien difficile de n'y voir aucune trace de télépathie. Pareille solution, faut-il le dire, présenterait un intérêt réellement considérable, car le phénomène, si insignifiant soit-il en lui-même, serait *un premier pas expérimental* dans l'étude mystérieuse de la télépathie : cela, à cause de sa propriété d'être renouvelable à volonté, donc susceptible *de vérification* et d'*études ultérieures méthodiques*. On aurait tôt fait de dégager les conditions de meilleure réussite.



Pour finir, quelques remarques propres à guider ceux qui voudraient tenter l'essai :

1° Ne pas allonger les séries outre mesure. On a vu que celles de 18 tirages donnent des résultats supérieurs à celles de 30.

2° La faculté de « percevoir » ne m'a paru en relation ni avec le degré d'intelligence des percipients, ni avec leur âge, ni avec leur distance à l'opérateur. Peut-être les tempéraments plus nerveux sont-ils légèrement avantagés.

3° Le relevé *exact* des succès est *beaucoup* plus difficile qu'il ne semble. Presque toujours une revision du premier dépouillement amène la découverte de plusieurs succès ayant échappé d'abord.

4° N'a-t-on pas à redouter l'influence *mutuelle* des percipients ? Le percipient X, en pensant à la lettre qu'il écrit lui-même, n'influence-t-il pas son voisin, le percipient Y, plus que ne le fait le transmetteur ? Simple question. On remarquera toutefois que cette action perturbatrice, si elle existe, n'a pas masqué le phénomène principal mis en relief par les résultats ci-dessus.

R. J.



ÉCHOS ET NOUVELLES

L'attraction moléculaire à l'Académie des sciences de Paris

La formidable cohésion que les atomes possèdent, l'attraction moléculaire, admise en théorie par les savants, n'avait point été jusqu'à présent démontrée d'une façon concrète et positive. Elle vient de l'être cependant, non point par une expérience de physique, mais, fait curieux, par des travaux mécaniques d'ordre industriel.

A la séance du 5 courant, de l'Académie des sciences de Paris, M. Carpentier, le savant ingénieur-mécanicien, en fit la démonstration en présentant une série de « calibres » d'une planitude et d'un parallélisme parfaits, exécutés par un mécanicien suédois, M. Johansson.

C'est la merveilleuse planitude des surfaces de ces calibres, atteignant presque à la planitude absolue, qui a permis de *voir* la puissance de l'attraction moléculaire. Il était malaisé d'obtenir jusqu'à présent des surfaces absolument planes. Il suffisait de quelques aspérités légères, invisibles même à l'œil, pour que les deux surfaces mises en contact n'adhèrent point et que leurs molécules soient distantes les unes des autres.

Les surfaces obtenues par M. Johansson sont si parfaitement polies qu'une adhérence complète unit deux calibres accolés par leurs surfaces. Deux de ces pièces d'acier, plusieurs même, peuvent pour ainsi dire n'en former qu'une. Maintenus verticalement, les morceaux d'acier ne se détachent point. Aucun courant électro-magnétique cependant ne les traverse. Ces lourds morceaux d'acier n'obéissent plus aux lois de la pesanteur.

— C'est que, dit M. Carpentier, la force de l'attraction des molécules et des atomes qui *se touchent* par suite du contact parfait des deux surfaces est supérieure à celle de la gravitation.

Les pièces d'acier restent soudées. Cette adhérence s'accroît avec la durée du contact. Deux pièces ayant 3 centimètres carrés de surface, placées l'une contre l'autre pendant quelques minutes, n'ont pu être séparées malgré un effort de traction de 37 kilogrammes supporté pendant quarante minutes.

Au bout d'un temps plus long, la cohésion des molécules est si forte que les pièces accolées forment bloc et deviennent inséparables.

— Pratiquement, conclut M. Carpentier, M. Johansson a obtenu des calibres ne différant entre eux que d'un dixième de micron, soit d'un cent millième de millimètre d'épaisseur.

Chacun comprend l'intérêt que présente cette nouvelle démonstration de la désagrégation des corps dans les molécules qui les composent, et de leur récohésion successive, au point de vue de certains phénomènes physiques de la médiumnité — surtout les « apports », et les « matérialisations » et « dématérialisations » de formes humaines, etc.

La petite voyante d'Orrouy

Le *Petit Parisien* publiait, à la date du 9 avril courant, la suivante correspondance de Compiègne, ainsi que la gravure qui l'accompagne. Nous les reproduisons parce qu'elles portent une nouvelle contribution à l'étude de cette sorte de visions chez des individus paraissant sains d'esprit.

La petite Suzanne Bertin, qui aura dix ans le 16 mai prochain, est née à Condé-sur-Suippe (Aisne), mais elle a été élevée par ses grands-parents, M. et Mme Osselin, cultivateurs devenus rentiers, chez lesquels elle demeure à Orrouy, à quelques kilomètres de Compiègne. Son père, qui est mécanicien, habite Boulogne-sur-Seine.

L'an dernier, exactement le 14 juillet, Suzanne Bertin gardait une chèvre qui broutait dans un champ contigu à la maison de sa grand'mère, lorsque, — d'après les dires de cette enfant — elle aperçut, dans un vieil orme de la propriété, d'abord un éclair aveuglant, puis une forme humaine perchée sur une branche.

Suzanne, très effrayée par cette étrange apparition, se sauva au galop de ses petites jambes et déclara à ses grands-parents qu'elle refusait désormais de conduire la chèvre en cet endroit.

Pressée de questions, elle finit par donner le motif de son refus et, encore toute tremblante, raconta ce qu'elle avait vu. Les grands-parents se mirent à rire et n'attachèrent pas d'autre importance au récit de la fillette.

Huit ou dix jours après, Suzanne osa retourner du côté de l'arbre, et, pour la seconde fois, elle prétendit avoir vu « la dame » qui s'était déjà offerte à ses regards dans les branches du vieil orme. Depuis, l'apparition se renouvela fréquemment, au dire de la jeune écolière.

Le bourg d'Orrouy, situé non loin des ruines de Champlieu, s'étage sur une colline que le soleil incendiait hier de ses chauds rayons printaniers. Le site est rendu fort pittoresque par des bois qui vont rejoindre la forêt de Compiègne.

Tout en haut du village, dominant le pays, dans une habitation à flanc de coteau, nous trouvons Suzanne Bertin entourée de ses grands-parents.

C'est une jolie petite fille, aux traits fins ; des che-

veux châtains encadrent en se déroulant l'ovale régulier du visage qu'éclairent des yeux bleus très éveillés. Suzanne répond à nos interrogations, elle ne donne nullement l'impression d'une imaginative et son instruction religieuse est plutôt retardée. L'enfant n'a rien d'une extatique; elle réserve ses transports en faveur d'un furet qui joue à cache-cache sous tous les meubles et semble aussi espiègle que sa jeune maîtresse.

Nous demandons à Suzanne Bertin des précisions, bien que rien ne soit moins précis que l'irréel.



La petite voyante d'Orrouy.

La petite fille commence d'abord par nous désigner exactement la branche d'arbre sur laquelle elle voit Jeanne d'Arc — car c'est Jeanne d'Arc qui lui apparaît. Elle nous raconte ensuite en détail le phénomène dont elle est le seul témoin à la fois charmé et apeuré. Voici ses déclarations textuelles :

— La première fois que j'ai vu « la dame » j'ai eu très peur et chaque fois que je la revois mon cœur bat très fort.

— Est-ce qu'elle vous parle, « la dame »?

— Oui, monsieur; voici ce qu'elle m'a dit l'an dernier, à sa seconde apparition : « Suzanne, Suzanne, il va arriver une grande guerre, ça sera suivi du choléra, de la fièvre jaune, de la fièvre noire et des mouches infectueuses (*sic*). Rome, Messine et tous ses alentours seront engloutis. Suzanne, je t'ordonne d'aller bénir le drapeau français et les armes de guerre! »

— C'est tout ce qu'elle dit?

— Oui, monsieur, elle le répète souvent.

Après avoir constaté que la conversation de la prétendue Jeanne d'Arc est peu variée, je pose d'autres questions à l'enfant :

— Combien de fois avez-vous vu l'apparition?

— Quinze fois, depuis le commencement de l'année.

— Avez-vous interrogé « la dame »?

— Oui, je lui ai demandé : « Qui êtes-vous? » Et elle m'a répondu : « Je suis Jeanne d'Arc, martyre ». Elle s'en va, au bout de cinq minutes, comme elle arrive, dans un éclair. C'est généralement vers trois heures et demie de l'après-midi que je la vois.

— Et comment est-elle habillée, Jeanne d'Arc ?

— Elle a une armure qu'on dirait en plomb. Ses cheveux tombent sur ses épaules, avec une raie au milieu de la tête. Dans la main, elle tient un sabre, la pointe en l'air, une couronne faite comme avec des dents de scie et une branche de laurier...

— Est-ce qu'elle ne vous parle jamais d'autre chose?

— Si, mais je n'ai pas compris.

— Et quelle voix a-t-elle?

— Sa voix est comme celle des enfants, elle est perçante, on dirait qu'elle chante... »

J'ai vu l'orme où grimpe le lierre, sur lequel se montre la bonne Lorraine, mais je n'y ai aperçu qu'un moineau à l'air railleur et j'ai vainement attendu sous l'orme une apparition qui n'est pas venue.

N'oublions pas que nous sommes ici à Orrouy, dans le pays où l'héroïne fut faite prisonnière et que le souvenir de celle qui se disait « envoyée par Dieu pour bouter les Anglais hors de doulce France » est très vivace dans cette région.

La petite voyante, en tout cas, n'est pas farouche et, si cela vous amuse, elle vous racontera elle-même ses hallucinations, comme elle me les a narrées hier de sa voix fraîche d'oiselle, en son gentil babil d'enfant.

H. Montclar.

Un rédacteur de l'*Echo du Merveilleux*, qui s'est rendu sur place pour faire une enquête, termine ainsi son récit :

Personne à Orrouy, depuis les paysans jusqu'au curé, en passant par les médecins, ne croit à la réalité des apparitions. Personne même ne croit à la sincérité de l'enfant. Et ce qui semble se dégager des conversations que j'ai entendues et rapportées, c'est que quelqu'un aurait suggéré à Suzanne l'idée, qu'elle n'aurait pu avoir elle-même, de faire croire aux apparitions de Jeanne d'Arc.

MOUVEMENT PSYCHIQUE

Eusapia fraude-t-elle quand on sait expérimenter ?

Le Prof. Philippe Bottazzi vient de publier en un volume le compte rendu des séances qu'Eusapia Paladino a données, en 1907, à l'Institut de physiologie expérimentale de l'Université de Naples, dont M. Bottazzi est directeur, et auxquelles n'assistaient que des professeurs de cette Université et quelques autres savants. (*Fenomeni Medianici*, Naples, Fr. Perrella, éd., 1909. Prix : 3 fr.)

Nous avons publié presque complètement la traduction du compte rendu du Prof. Bottazzi dans les *Annales des Sciences Psychiques* de 1907. L'auteur a toutefois ajouté dans son livre le récit d'une dernière séance, ainsi que quelques nouvelles gravures et considérations. De ces dernières nous détachons les quelques lignes suivantes à cause de l'intérêt qu'elles présentent.

« Dans nos séances, il n'y a donc jamais eu, ni des supercheries, ni des fraudes ; je puis l'affirmer avec certitude, solennellement, aussi au nom de tous les autres assistants. Différents par la nature de nos études, et par notre tempérament personnel (quelle plus grande différence qu'entre le tempérament de M. Lombardi et de M. Scarpa, de M. Jona et de M. Galeotti, de M. Galeotti et de moi-même ?), différents par la région qui nous a vu naître (il y avait parmi nous des représentants de la Vénétie, du Piémont, de la Toscane, de l'Ombrie, des Abruzzes, des Pouilles, etc.), enfin différents d'âge — nous nous sommes tous trouvés d'accord dans la conviction que les phénomènes que nous avons observés n'ont jamais été produits par des moyens frauduleux, mais qu'ils ont été des phénomènes réels, bien que mystérieux, et dont la nature nous échappe. »

Une conférence du professeur Flournoy.

La conférence que M. le professeur Th. Flournoy, de l'Université de Genève, a faite, le 25 mars, par initiative de l'Institut Général Psychologique, à Paris, a été sans doute l'une des meilleures qui aient été faites sur les questions métapsychiques. Elle avait pour titre : *Médiums et Esprits*, et vraiment on ne voit pas comment on aurait pu résumer mieux dans les limites ordinaires d'une conférence, et dans une synthèse admirable, l'état actuel de la question, tel qu'il résulte de soixante années de recherches dans lesquelles l'éminent auteur de *De l'Inde à la planète Mars* a eu une part si considérable.

Il a commencé par s'occuper des phénomènes *intellectuels* de la médiumnité. Il a montré comment, pour s'en rendre compte, il faut se rapporter d'abord au dédoublement de la personnalité, tel qu'il résulte, non pas uniquement de l'hypnotisme, mais de certains cas spontanés de personnalité multiple, dont celui de Mlle Beauchamp, étudié par le prof. Morton Prince, est l'un des plus extraordinaires et des plus caractéristiques, mais qui se manifestent en des proportions infiniment plus réduites dans nous tous, comme l'ont spécialement montré les subtiles études du psychologue Ralph, de Vienne.

Ce qu'il a pu constater personnellement le porte à croire que la plupart des cas médiumniques n'ont, en réalité, pas d'autre origine. Il le montre par certains exemples d'écriture automatique dont il est assez aisé de découvrir la source, qui est celle d'une cérébration subconsciente, due parfois à des faits à peine appréciables. Un fait nous a paru particulièrement significatif : c'est celui d'un professeur, qui, sur le tard, s'intéressa au spiritisme et se mit à pratiquer. Il en vint assez vite à avoir l'écriture automatique. Un jour, il eut la douleur d'apprendre, par cette écriture, que son fils avait été accusé d'une indélicatesse (vol de cigarettes) au bureau où il était employé, et allait être congédié. Il alla trouver le chef du jeune homme, qui lui déclara être parfaitement satisfait de celui-ci. Il n'y avait rien, absolument rien dans l'histoire.

Ce qu'il y avait, c'était un travail inconscient de l'imagination du père. Son fils fumait beaucoup ; le père lui en fit la remarque. Le jeune homme répondit que tous en faisaient autant au bureau et que le patron laissait même ouverte la boîte à cigarettes. On pouvait se servir : on aurait même pu voler. C'est là-dessus que partit l'imagination paternelle. Quelques jours après, le père apprenait par un tiers que le patron cherchait un employé. C'était vrai. Mais non pour remplacer un de ceux qu'il avait : un surnuméraire. Ceci toutefois, le père l'ignorait. Sur ce fait, et sur le premier, son subconscient travailla : très craintif et scrupuleux, il élabora peu à peu l'histoire qui se raconta par l'écriture. Elle était toute de lui, élaborée par son subconscient sur des données exactes, mal interprétées. Il croyait que c'était un esprit qui écrivait par sa main ; en réalité, c'était lui-même qui exprimait ses inductions et appréhensions. Seulement, il y a aussi des causes de compli-

cation qui rendent parfois beaucoup plus difficile la recherche de l'origine des « messages » médiumniques : d'abord l'imagination du sujet, qui élabore des romans subliminaux extraordinaires, et l'inconscience de certaines perceptions ; ensuite la télépathie, qui peut être parfois expliquée par un murmure inconscient de l'agent, ou toute autre cause d'erreur, mais qui, selon toute probabilité, vient parfois aussi d'une voie extra-sensorielle.

Ce n'est qu'après avoir tenu compte de ces sources éventuelles des « messages » médiumniques, qu'on peut s'occuper de ce résidu de faits qui échappent à ces hypothèses, et qui peuvent recevoir peut-être une explication spirite.

Le conférencier passe ensuite à parler des phénomènes *physiques* de la médiumnité, qui ont été surtout étudiés, en ces dernières années, grâce aux facultés que présente Eusapia Palladino. Les temps sont loin où, par suite surtout des expériences de Cambridge, les phénomènes de ce médium étaient tombés dans le discrédit. Plusieurs savants de tout premier ordre, surtout en Italie, ont reconnu à leur tour l'authenticité de ces faits, et dernièrement encore le Prof. Morselli écrivait à ce sujet l'un des plus importants ouvrages — le plus important, peut-être — qui ait jamais paru sur l'argument.

« Quant à moi — ajoute M. Flournoy — si je n'ai pas pu me faire encore une idée bien arrêtée sur les phénomènes physiques de la médiumnité, je n'ai jamais été enclin à les nier absolument, leur réalité ayant été reconnue, après un examen approfondi, par mon excellent maître, le prof. Thury, qui enseignait la physique à l'Université de Genève, et qui inventa des appareils ingénieux pour se mettre à l'abri de toute cause d'erreur dans la constatation de la lévitation des tables, etc. »

Maintenant, le moment est venu où l'on peut se demander de quels côtés sont les hallucinés : si du côté de ceux qui affirment ou du côté de ceux qui nient. Seulement, le conférencier estime encore bien difficile de se prononcer sur le mécanisme de ces faits, les matérialisations y comprises, dont la psychologie devrait être soumise à une étude très attentive, pour la comparer à celle du médium.

Avec cela, M. Flournoy ne conteste pas que les spirites puissent finir par avoir raison. Déjà l'on connaît quelques données qui paraissent être en leur faveur. Il y a par exemple les cas complexes de *cross-correspondance* mise en honneur par quelques années surtout par les Anglais. Supposez une même phrase, intelligible, coupée en quatre fragments, chacun de ceux-ci étant obtenu par un médium différent, en des villes ou régions très distantes, vers le même moment, la phrase ne devenant intelligible que le jour où un expérimentateur, ayant connaissance des fragments, les rapproche. Ne semble-t-il pas qu'un esprit a inspiré tour à tour les quatre sujets?

Mais il pourrait bien s'agir aussi de télépathie ou d'une forme encore presque insoupçonnée de clairvoyance Aussi ne faut-il embrasser l'explication spirite qu'après avoir mis en vain à l'œuvre toutes les autres hypothèses.

Il est à peine besoin de dire combien cette conférence si scientifique, si judicieuse, et en même temps conçue d'une manière agréable qui la mettait à la portée de tout le monde, a été goûtée et applaudie par le nombreux auditoire. On est si habitué à entendre les savants parler de ces questions avec une préparation absolument insuffisante, qu'on ne pouvait être qu'émerveillé et ravi de voir ces questions traitées par un savant qui les possède à fond.

Instruction pour l'usage du Sthénomètre.

Les expériences de MM. Duchâtel et Warcollier sur « l'orientation humaine » et le prix de 1.000 fr. qu'ils ont créé (Voir à la page 52 du fascicule de février dernier), ont donné un regain d'actualité au sthénomètre du Dr P. Joire, tant discuté, et qui est devenu presque indispensable pour ces recherches. Nous avons jugé nécessaire de répéter ici les principales instructions pour l'usage de cet appareil.

1° Placer l'appareil sur une table fixe.



2° Faire venir l'aiguille au o du cadran.

3° Placer la main droite sur le coussinet, les doigts allongés sur le côté de l'appareil, de façon qu'ils se trouvent perpendiculaires à la direction de l'aiguille et à quelques centimètres de la pointe.

4° Attendre cinq minutes, dans cette position, sans faire de mouvement ni parler.

5° Noter l'angle de déplacement de l'aiguille, en faisant précéder le chiffre du signe + si l'aiguille marche vers la main et du signe — si elle s'en éloigne.

6° Répéter la même opération pour la main gauche.

N. B. Pendant l'expérience il faut éviter que d'autres personnes se placent près de l'appareil ; leur présence rapprochée peut neutraliser ou fausser les résultats.

Le prix du sthénomètre est de 35 francs.

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, directeur. Le Gérant : Drouard.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BI-MENSUELLE

19me Année | 1er et 16 Mai 1909 | Nos 9 et 10

Dr JULIEN OCHOROWICZ

UN NOUVEAU PHÉNOMÈNE MÉDIUMNIQUE

(*Suite et fin. — Voir les numéros de Janvier, Février, Mars et Avril*).

XVII

DERNIÈRES CONCLUSIONS

Parmi les nouvelles expériences, dont le nombre atteint une cinquantaine (et plusieurs centaines en comptant les répétitions), je ne citerai que celles, qui, d'une manière ou d'une autre, contribuent à élucider le phénomène principal qui nous occupe :

1° Les grandes difficultés inhérentes à une action médiumnique sur un objet en mouvement, ont été démontrées encore par l'expérience suivante : j'ai essayé d'arrêter, par le courant du médium ou par les mains fluidiques de son double, la chute d'un objet, glissant sur une pente. Une balle en caoutchouc, pesant 61 grammes, une autre de quelques grammes à peine, en celluloïd, furent essayées successivement, sans résultat. Du moment que la surface de l'objet était suffisamment lisse et restreinte, et la pente suffisamment inclinée pour assurer la continuité de la descente de l'objet, tous les efforts du médium restent inefficaces. L'arrêt ne devenait possible, que quand il pouvait aussi se produire spontanément, à la suite d'une friction augmentée. Ce résultat négatif n'est pas en contradiction avec l'expérience réussie de la grande pendule, car dans les oscillations d'un balancier, la vitesse diminue, en s'approchant du point de retour, tandis qu'ici elle augmente continuellement. Elle diminuait aussi, il est vrai, dans le tournoiement de la flèche, enfilée sur son pivot, mais très lentement, et ce n'est qu'au moment d'un ralentissement très prononcé, que l'action médiumnique, pouvait être, sinon prouvée directement, du moins rendue probable par le calcul. Elle était certainement impossible en pleine rotation de la flèche;

2° La possibilité du réglage médiumnique à distance, a été démontrée par un grand nombre d'expériences analogues. Divers objets ont été déplacés à droite et à gauche, ils avançaient ou reculaient dans une direction indiquée, et même tournaient sur place, d'abord sous l'influence des mouvements correspondants des mains du médium, et ensuite — grâce à une éducation graduelle — malgré l'immobilité de ses mains. Dans ce dernier cas, ce sont les mains du double, qui servirent d'instrument intermédiaire entre la volonté du médium et le mouvement désiré. Il paraît que leur intervention était nécessaire dans toutes les *lévitations* proprement dites. Les différents *déplacements* pouvaient être exécutés par la seule force du courant, mais un soulèvement complet nécessitait le concours d'une ou de deux mains médiumniques, qui, en absorbant l'émanation du « courant », dirigeaient et soutenaient l'action. Les déplacements simples peuvent être déterminés par le courant seul. Les rayons rigides, qui le composent en dehors du corps du médium, présentent parfois assez de consistance pour pouvoir *pousser*, et en général, exercer une *pression* sur les objets, quelquefois avec l'apparence de la suppression du poids. Cette pression, évaluée à une centaine de grammes environ, lorsque la lumière est suffisante, augmente de beaucoup, avec le degré de l'obscurité. Seulement, dans ce dernier cas, c'est l'action des mains fluidiques matérialisées, qui absorbe celle des rayons rigides. Je n'ai constaté jusqu'à ce moment, aucune influence spéciale de la lumière colorée sur la formation de ces rayons. Il y a, toutefois, une grande différence entre la lumière du jour et une lumière artificielle quelconque, plus ou moins jaune, plus ou moins blanche. La lumière du jour demande toujours plus d'ombre pour ne pas entraver la formation du « courant ».

L'existence de ce « courant » et des rayons relativement rigides, qui le composent, est-elle une conception théorique ou une vérité objective? J'ai le plaisir de pouvoir annoncer au lecteur que, dans ces derniers temps, elle m'a été révélée d'une façon objective et indubitable. Sans compter les preuves semi-objectives, je suis arrivé à obtenir des empreintes

photographiques de ce courant et même de sa structure intime. Les appréciations subjectives de la somnambule ont été en grande partie confirmées, en partie modifiées ou élargies, non seulement par l'action mécanique de ces rayons, étudiée dans leurs particularités et dans des conditions fort diverses, mais aussi par des images assez détaillées, grâce à leur action chimique. De cette façon, les rayons rigides sont devenus accessibles à une étude scientifique. Je l'ai à peine commencée et il serait par conséquent prématuré d'en exposer ici les résultats — ils feront l'objet d'un travail à part.

Mais le lecteur a le droit de me demander dès maintenant, quelques explications générales à ce sujet, du moins au sujet de leur dénomination si étrange : « rayons rigides ». Sont-ce réellement des *rayons?* Sont-ce réellement des rayons *rigides?*

Je les nomme rayons, parce que ce sont des filaments qui rayonnent des bouts des doigts du médium, et qui, quoique invisibles à l'œil, impressionnent les plaques photographiques à la façon des rayons ultra-violets. Cependant il ne faut pas les confondre avec des lueurs odiques ou autres, aperçues par les sensitifs ou soupçonnées par les auteurs croyant au magnétisme en général, et à la polarité en particulier. C'est un phénomène à part, non inhérent à notre organisation normale, mais provoqué exceptionnellement et artificiellement au moment donné, grâce à une concentration et extériorisation spéciales ; phénomène qui disparaît subitement sans trace, malgré son objectivité matérielle, prouvée par des effets palpables. Il ne faut pas les confondre non plus, avec d'autres genres de lumière médiumnique : des points lumineux, observés si fréquemment chez Eusapia Paladino, des zig-zags lumineux, de diverses phosphorescences, des éclairs médiumniques enfin, dont la production est devenue dernièrement facile chez Mlle St. Tomczyk, et qui tous, quoique également momentanés et exceptionnels comme phénomènes, diffèrent des rayons rigides d'abord par leur *visibilité à l'œil* et ensuite par le *manque de propriétés mécaniques.*

Je les nomme rayons *rigides,* non seulement à cause de leurs propriétés mécaniques, mais surtout à cause de cette particularité, unique dans son genre, qui leur permet de pousser un objet résistant, et de présenter eux-mêmes une résistance quasi-matérielle. Si par exemple, lorsque le « courant » est établi entre les mains du médium, je laisse descendre lentement le bout de la flèche dorée sur la ligne qui réunit ses doigts, ce bout rencontre une certaine résistance élastique, capable de le soutenir quelquefois. Et lorsque la flèche est posée librement sur mes doigts et que le médium approche son « courant », ce courant est capable de soulever le bout de la flèche, de s'accrocher à elle et même de la relever en l'air (avec l'aide d'une main fluidique), absolument comme si c'était un fil tendu ou rigide en lui-même. Suivant la prépondérance du courant d'un côté, ces rayons peuvent en outre pousser l'objet dans la direction opposée, absolument comme s'il s'agissait d'un fil, non plus d'un fil à coudre, mais d'un fil métallique.

Voilà pourquoi je les nomme rigides, sans trop de licence, je crois.

J'ai en outre constaté leur action mécanique sur la farine et sur la gélatine des plaques photographiques, en dehors de leur action chimique ;

3° L'action mécanique des rayons rigides peut imiter l'attraction de l'aimant, mais seulement l'imiter. Un aimant peut être attiré par les mains du médium, s'approcher de l'une d'elles de préférence et même être soulevé en l'air (voir figure 5, nos 5 et 6 des *Annales*). Une plume d'acier peut être attirée à travers le papier et tomber sur la main du médium, absolument comme si celle-ci était un aimant. Mais ce ne sont que des apparences, des imitations. Les pôles de l'aimant s'opposent plutôt à une attraction médiumnique, à cause d'une sensation désagréable qu'ils procurent, et il a été beaucoup plus difficile au médium de soulever l'aimant, les pôles en haut, que les pôles en bas. Cette expérience réussit cependant et elle a pu être photographiée. En général, les relations peu apparentes, qui existent entre les rayons rigides et les phénomènes électro-magnétiques, ne sont pas encore élucidées. La boussole n'a pas trahi une action autre que purement mécanique, avec Mlle Tomczyk aussi bien qu'avec Eusapia Paladino (en 1893 à Rome). Elle a été plus forte avec ce dernier médium à l'époque indiquée. En général, jusqu'à ce moment Mlle T... n'a pas réussi (sauf l'expérience de la grande pendule), à influencer nettement la boussole, le radiomètre ou la balance, à travers le verre ou un autre écran solide. Je crois donc que la petite Stasia, en réglant la flèche magique, agissait non pas à travers le disque mobile, mais directement sur le disque du dessous.

4° Le lecteur se rappelle qu'à un moment donné de cette étude, j'avais cru à une influence décisive de la *forme* des objets sur le phénomène de la lévitation et que cette influence parut se manifester dans le sens d'une application apparente d'un fil.

Cette opinion doit être sensiblement modifiée.

Il est certain, que dans un grand nombre de cas, les choses se passent comme si ce fil existait. Seulement ce fil ou ce cheveu se comporte comme s'il était rigide en lui-même. Une expérience fort importante au point de vue théorique fut la suivante :

Au moment d'une des lévitations de la flèche (sur le fond blanc de la muraille), j'avais ordonné au médium d'éloigner tout doucement sa main droite, en descendant, et avec l'intention que la flèche restât

en l'air. L'expérience réussit. La flèche descendit un peu, étant moins soutenue par les rayons de la main droite, mais elle resta en l'air, et la photographie montre que la ligne droite, réunissant les deux mains du médium, passe *au-dessous* de l'objet — ce qui exclut l'emploi d'un cheveu. Inutile d'ajouter que ce cheveu n'a jamais été trouvé, malgré que le médium se soit habitué peu à peu à une inspection de ses mains, de l'objet et de la table, immédiatement avant et immédiatement après le phénomène. La forme des objets influe sur le phénomène, mais elle n'est ce qui excluait l'application d'un fil. Ce qui fut fait sans aucune difficulté.

— Je l'ai soulevée, ajouta la petite, d'abord l'anneau en haut, *car telle était la position que tu lui avais donnée* en la présentant au médium ; mais c'est tout à fait indifférent ; place-la de travers et je la soulèverai de travers.

Lorsque le médium « accumule son courant » les rayons rigides embrassent et serrent l'objet dans la position donnée, qui, le plus souvent, se conserve durant le soulèvement.





Fig. 17 et 18.
Lévitation de la flèche de la pendule magique, avec adhérence à la muraille.
Dans la deuxième photographie le médium a écarté les mains.

pas décisive. Les boules, les carrés, les cylindres, les disques, un œuf ne présentant aucune saillie pour l'accrochement d'un cheveu ou d'un fil, s'élèvent tout de même, quoique leur lévitation demande une meilleure disposition du médium.

Le hasard me montra une autre dépendance simple, mais fort instructive. Ayant obtenu et photographié la lévitation d'une boussole métallique ronde, je n'étais pas satisfait du résultat, vu que la boussole, soulevée avec son anneau en haut et sa surface presque perpendiculaire à la ligne réunissant les mains du médium, présentait l'apparence d'une suspension sur un fil. Je demandai donc à la petite d'exécuter cette lévitation dans la position latérale à l'anneau,

Par ce moyen bien simple, on peut donc assurer au phénomène une apparence beaucoup plus démonstrative.

Quant à la question du *fil matérialisé*, proprement dit, je crois que, contrairement aux sensations de la petite Stasia, elle ne doit pas être confondue avec celle du courant et de ses rayons rigides. Je me propose aussi de l'étudier à part.

5° En exagérant l'importance de la forme, je négligeais trop l'importance de la *nature* des corps à soulever. J'avais cru qu'elle était indifférente. Or il paraît, d'après les dernières séries d'expériences et les assurances de la petite, que l'action du courant s'exerce plus facilement sur les métaux que sur les

mauvais conducteurs : papier, verre, caoutchouc. Le celluloïd, le bois, les fleurs, les plumes, s'élevaient plus facilement que le papier ; une cigarette, plus difficilement qu'une sonnette métallique, beaucoup plus lourde. La somnambule a réussi cependant à soulever une boîte en carton de 20 centimètres de longueur, contenant des tubes à cigarette. Une fois en l'air, la boîte s'est ouverte, en laissant tomber une partie des tubes, mais la lévitation persista et a pu être photographiée. Elle n'a pas réussi à soulever une bougie allumée, ni même une feuille de papier allumée, à cause de la lumière trop vive. Au contraire, elle a soulevé assez facilement une éprouvette remplie d'eau, un mètre de poche en bois, une corbeille-boîte hémisphérique et deux grandes jacinthes



Fig. 19.
Lévitation d'un « provin », sans contact.

à la fois et indépendamment l'une de l'autre. Une poudre fine, des gouttes d'eau n'ont pas pu être soulevées.

Quant au *poids* de l'objet, il présente évidemment une condition importante. Les objets peu pesants sont plus faciles, mais elle préfère une plaque en fer à une feuille de papier et la flèche de la pendule magique, pesant 25 grammes, à une simple allumette suédoise. Je ne peux pas affirmer si ces différences correspondent à la nature même du phénomène, ou si elles sont personnelles au médium, car je ne connais aucun autre médium, capable de reproduire les mêmes phénomènes dans les mêmes conditions ;

6° J'ai souvent mentionné au courant de cette étude, que les mains fluidiques de la petite Stasia se servent des rayons rigides, ou en général du « courant » du médium, pour effectuer un déplacement ou une lévitation. Cette supposition s'impose dans l'observation attentive des phénomènes. Elle est évidente pour la somnambule, qui cependant n'a pas réussi à m'en donner une idée claire. Je dois avouer que je ne comprends pas encore de quelle façon, et par quel mécanisme le courant du médium puisse procurer une consistance plus grande aux mains fluidiques du double, et comment ce dernier, toujours aux dépens des forces du médium, condense une partie de ses membres.

La question du courant propre aux mains fluidiques du double, et conditionnant, d'après les assertions de la petite, son action à travers le verre à une faible distance, reste également ouverte.

J'ai réussi au contraire à faire quelques pas en avant dans l'étude du souffle froid, qui accompagne la production du courant. Un petit appareil, qui dans l'avenir méritera peut-être le nom de « médiomètre », me permet déjà de constater objectivement la présence et l'intensité de ce souffle énigmatique. Mais j'aime mieux remettre cette question à une étude ultérieure ;

7° Un problème de la plus haute importance théorique, celui de la personnalité de la petite Stasia, reste sans solution. Il m'a paru d'abord assez clair, dans le sens d'un simple dédoublement, à la fois éthérique et psychique. Mes dernières expériences ont un peu ébranlé ce point de vue « animique », d'après la terminologie d'Aksakow. Surtout un phénomène inattendu : l'obtention, annoncée par la petite, de son portrait photographique, réalisée par elle dans une chambre vide et privée de lumière, pendant que moi et le médium à l'état normal, nous nous trouvions dans une chambre voisine — ce phénomène, dis-je, jeta une lumière nouvelle — ou plutôt des doutes nouveaux — sur le problème de cette étrange personnification. Au point de vue psychologique je ne possède aucune preuve sérieuse en faveur de l'existence indépendante de cet « esprit », qui dit lui-même ne pas être l'âme d'une personne morte. De l'autre côté il paraît que les assertions primitives de la somnambule, qui la considérait elle-même comme son « double », ont été basées sur un malentendu. Au point de vue physiologique, la dépendance, tout en étant certaine, peut ne pas être immédiate. Cette « personne » bizarre, qui ne semble pas exister en dehors des phénomènes, se manifeste cependant quelquefois d'une façon inattendue, tantôt sympathique pour le médium, tantôt en lui jouant de fort mauvais tours — toujours aux dépens de ses forces. C'est certainement une partie de son être, mais une partie presque autonome, presque indépendante.

En un mot — jusqu'à de plus amples informations — je reste sur l'expectative, en gardant mon point de vue animique — sans idées préconçues d'ailleurs. Et si je ne publie pas dans tous ses détails

le fait extraordinaire de la photographie « d'un esprit sans la présence du médium », c'est parce que je veux d'abord terminer l'étude et la vérification du phénomène, divisé en ses parties constituantes, puisque sa répétition intégrale est momentanément impossible.

8° Le dernier point, que je tiens encore à soulever, est le suivant : le lecteur a vu que l'étude d'un tour de prestidigitation nous a conduit à des résultats tout à fait inattendus, dans un domaine très sérieux. Cette circonstance ne doit pas étonner.

La liaison entre le médianimisme et la prestidigitation est plus intime qu'on ne le croit d'habitude. Seulement on se trompe le plus souvent, en considérant les médiums comme des habiles prestidigitateurs. La dépendance est inverse. L'homme est si peu inventif, qu'il ne sait même pas mentir de toute pièce. Même dans ses préjugés, il ne s'inspire que de choses observées ; mal observées, bien entendu. Même dans ses créations les plus fantastiques, il répète et imite quelque chose, sans s'en douter parfois. La science des phénomènes médiumniques est vieille comme le monde ; oubliée, profanée, ridiculisée après la chute des anciennes religions, elle a fait place à une science beaucoup plus populaire, plus facile, moins fatigante, celle de la prestidigitation ; mais il n'est pas douteux pour moi, que la plupart des tours de prestidigitation ne sont qu'une *imitation* grossière, souvent ingénieuse, de *vrais phénomènes médiumniques.*

Paris, le 29 avril 1909.

CAS SURNORMAUX AU JEU DE LA ROULETTE

La partie de l'article du professeur Ochorowicz : *Un nouveau phénomène médiumnique,* qui se rapporte à ses expériences avec le jeu de la roulette, a soulevé un intérêt assez considérable, non pas uniquement chez les personnes cultivant les études métapsychiques, mais aussi chez les joueurs mêmes qui en ont eu connaissance. On ne peut contester que l'argument est passionnant sous plusieurs rapports. C'est ce qui nous amène à exhumer un article qui a paru dans les *Annales des Sciences Psychiques,* il y a justement dix ans, et qui se rapporte à cette même question de la roulette. Il est écrit par le regretté M. E. Desbeaux, qui a été l'un de nos meilleurs et plus fidèles collaborateurs, durant la première période d'existence de notre publication. La lettre qui précède l'article est adressée à notre directeur, M. le docteur Dariex :

Mon cher ami,

La lecture de l'essai de Théorie rationnelle de la prémonition, *paru dans le dernier numéro de vos* Annales des Sciences Psychiques, *m'a décidé à exhumer de mon journal intime, trois cas de prémonition tout à fait curieux, étranges, invraisemblables, qui me sont personnels.*

Est-il besoin de vous dire que je les transcris fidèlement ici, à leurs dates respectives, et que je tiens à votre disposition, le carnet d'où je les extrais ?

Je vous donne, d'autre part, pour vous seul, les noms des deux personnes citées dans le second cas. Je suis allé vingt-trois fois à Monte-Carlo ; je n'y ai pas eu d'autre prémonition.

Cordialement à vous,

E. Desbeaux.

Premier cas

Le mercredi 6 février, à Monte-Carlo, en me promenan tl'après-midi, je trouve un fer à cheval rouillé. Superstitieux, comme tous les joueurs, je le ramasse, parce qu'un fer à cheval, quand il est rouillé, porte bonheur, chacun sait ça !

En me redressant, mes regards tombent sur le chiffre6, peint en rouge sur une borne. *Je me dis :* « Aujourd'hui, il faut jouer ce numéro », mais cette réflexion n'était pas terminée que mon regard se trouve fixé sur le numéro 28 ,peint à la lanterne d'une voiture arrêtée devant moi. *Je pense aussitôt* que, si je vois le 6 sortir à une des tables de roulette, je *devrai,* au coup suivant,miser sur le 28.

Deux heures après ce petite incident, déjà bien effacé de mon esprit, j'entre dans les salles de jeu. Je m'aproche d'upne table et, presque aussitôt, je me rappelle que je *dois* miser sur le 28. Perdant depuis plusieurs jours et n'ayant qu'une confiance des plus limitées dans mon pronostic, j'hésite, et, au lieu de mettre un louis en plein sur le 28, je place seulement 5 francs sur la transversale 28-33.

Le croupier lance sa bille... c'est le 28 qui sort — oui, le 28.

Deuxième cas

Le mardi 26 décembre 1894, à Monte-Carlo, en passant devant le tennis, ma femme laisse tomber son bouquet de violettes, je me baisse pour le ramasser, mais le jour finissait et, dans la demi-obscurité, mes doigts rencontrent quelque chose de mou... je peste d'abord, puis, nous nous mettons à rire, en pensant que ça porte bonheur.

Après avoir reconduit ma femme, je vais déposer nos cartes à la villa L... Au moment où j'en sors, *je suis obligé* de me rejeter en arrière pour laisser passer une voiture, aux lanternes allumées, allant vite. Le numéro de cette voiture me saute aux yeux : 22.

Je pense alors que c'est le premier numéro aperçu par moi, depuis certain contact. J'entre au Casino, mais je ne possède pas une indication première pouvant me servir *de point de départ*, comme dans le cas précédent ; c'est donc sans confiance que je place cinq ou six pièces sur le 22. Mon numéro ne sort pas, mais moi, comme disait Monselet, je sors. Je vais dîner, puis je reviens, convaincu de la nécessité d'avoir un pont de départ, et, les Destins ne m'en ayant pas indiqué, je décide en mon esprit que ce point de départ sera le numéro 1 (le *Premier*, comme on dit ici). Cette résolution prise, je me promène à travers les tables, attendant le moment où je verrai sortir ce numéro 1. Au bout d'une heure, n'ayant rien vu, je me dirige vers la sorte pour fumer une cigarette dans l'atrium, quand, en passant devant une table, j'entends le croupier annoncer : « Premier, rouge, impair et manque ».

Premier, c'est-à-dire numéro 1, c'est-à-dire, mon point de départ.

Je mets un louis sur le 22. Le croupier lance de nouveau sa bille et... c'est le 22 qui sort — oui, le 22.

Le lendemain, mercredi, nous allons déjeuner, avec nos amis B..., à l'hôtel du cap Martin. La première chose qui frappe mes yeux à la table où nous nous asseyons est un carton blanc supporté par un pied de cuivre ; sur ce carton, le nombre 222 (numérotage relatif au service de l'hôtel et du restaurant).

Cette bizarrerie de retrouver ce matin sous mes yeux, ce 22, qui, la veille au soir, m'avait été si favorable, intéresse ma superstition. *Je me demande* s'il n'y a pas là un nouvel avis gracieux du sort, et *je me réponds* que le premier chiffre, le premier 2, veut *probablement* m'indiquer que le 22 sortira 2 fois pour moi aujourd'hui. Mais, bien entendu, ces réflexions étaient faites rapidement, au fond de moi-même, *intus et in cute*, et sans conviction.

Le soir, à 9 heures, je pénètre dans les salons, et à peine me suis-je approché d'une des tables que je vois sortir le numéro premier.

A cette vue, et ne pensant qu'au système qui m'avait réussi la veille, je mets un louis au 22.

Et le 22 sort — oui, le 22 !

« En voilà un, me dis-je, et si mon pronostic est exact ,il m'en faut un second. » Après avoir ramassé mon gain, je laisse selon mon habitude, sur le 22, le louis qui vient de gagner. Le croupier lance sa bille et annonce : « 2, noir, pair et manque. » Cette fois, mon louis rentrait à la banque, et je m'apprêtais à chercher une autre table où je verrais sortir le 1, lorsque *je me rappelle*, tout à coup, et seulement en cet instant précis, le carton numéroté (222) du *cap Martin;* et *je pense en même temps* que je possède l'indication initiale qui m'avait fait défaut la veille : c'est ce 2, précédant 22, qui doit être mon point de départ. Voyons si c'est vrai, par hasard.

Je me hâte de jeter un louis sur le 22. La bille tourne, encore et tombe dans le 22 — oui, dans le 22 !

Le fait s'est passé sous les yeux de deux de mes amis (1) qui, sans être au courant de mes pensées, restèrent stupéfaits de me voir ramasser deux numéros pleins en trois coups et — c'étaient deux numéros 22.

Troisième cas

Le vendredi 3 février 1899, à Monte-Carlo, je me promenais avant déjeuner et je songeais mélancoliquement que depuis mon arrivée dans ce beau pays, c'est-à-dire depuis trois jours, la roulette me traitait avec dureté. Tout à coup, au tournant d'une rue, mes regards tombent sur le numéro 11 peint sur un pan de mur. « Serait-ce une indication du Destin ? » pensai-je, moitié sceptique, moitié crédule. Mais aussitôt *je me souviens* des deux cas précédents (que je viens de relater) et j'envisage la nécessité, pour ne pas jouer au *hasard*, de posséder une autre indicationpouvant me servir de base, de point de départ (comme dans les deux cas précédents). « Eh bien ! me dis-je, le premier chiffre que mes yeux rencontreront sera cette base. » A peine cette idée est-elle arrêtée en mon esprit, que je vois arriver vers moi un tramway électrique, qui me présente à son avant, gros et se détachant nettement, le chiffre 4. Je prends note du renseignement.

Vers quatre heures, j'entre au Casino. Je me promène à travers les tables, espérant voir sortir un 4 (c'est-à-dire, ma base, mon point de départ). Au bout d'une heure, je n'avais pas vu sortir le moindre 4. Alors, je m'ennuie et me mets à jouer sans plus m'occuper du pronostic. Je joue, pendant une heure sur des numéros pleins, à 5 francs seulement, et *je ne gagne pas un coup.*

Enfin, à six heures, au moment où, dans le grand salon, je m'approche d'une table, je vois sortir le 4. La voilà, mon indication. Je mets immédiatement un louis sur le 11.

Et le 11 sort — oui, le 11.

Satisfait, je me dirige vers la sortie, mais en traversant le dernier salon, je jette un coup d'œil sur la table de gauche où je vois relativement peu de monde. A ce moment, devant moi, le 4 sort. Je mets aussitôt un louis sur le 11.

Et le 11 sort — parfaitement, le 11.

E. Desbeaux.

(1) M. H. M., qui me rappelait lui-même récemment le fait, en témoignerait au besoin, et Mme S..., sa sœur.

Parmi quelques lettres qui parvinrent à la Rédaction des *Annales* à la suite de la publication de cet article, se trouvaient les quelques lignes suivantes, de notre distingué collaborateur et ami M. M. Mangin, qui sont plus spécialement intéressantes parce qu'elles soulèvent l'hypothèse qui semble s'appliquer au phénomène décrit par M. le Dr Ochorowicz.

Mon cher ami,

A propos des trois cas de prémonition d'E. Desbeaux, ne pourrait-on pas proposer une cinquième hypothèse et supposer que la cause réside dans un phénomène d'extériorisation de force psychique? Nous savons que la force psychique de Home, celle d'Eusapia et de bien d'autres personnes, met en mouvement des objets d'un poids considérable ; pourquoi n'émarait-il pas de M. Desbeaux une force capable d'agir sur la petite boule du jeu de roulette?

De tous les mystères des phénomènes psychiques, c'est certainement la prévision de l'avenir qui bouleverse le plus nos idées. Prévoir ce qui dépend de déterminations humaines, ainsi que pourrait le prévoir un génie tacticien, ne nous paraît pas surnaturel, et certaines prophéties politiques ou sociales sont admissibles; mais déterminer exactement la place qu'occupera à tel moment un bouchon balloté par les flots de la mer, ou encore le numéro de la roulette sur lequel s'arrêtera la bille, est une chose que nous ne pouvons concevoir, et, pour ma part, je préférerais l'hypothèse d'une force extériorisée qui, favorisée par l'état psychique dans lequel se trouvait M. Desbeaux a pu, à l'insu de celui-ci, agir sur la bille et la faire s'arrêter sur le numéro pensé.

MARCEL MANGIN.

CORRESPONDANCE

La question de la double-vue. A propos de Mlle Stanislawa Tomczyk.

Monsieur le docteur Ochorowicz,

Je lis ce passage dans votre si intéressant article des *Annales* : « Les yeux du médium se referment et elle lit le titre d'un fascicule déposé sur mon bureau : *Revue de l'hypnotisme* — car il faut savoir que, quand elle a les yeux ouverts, elle ne voit rien et quand elle a les yeux fermés, elle voit bien. »

J'ai poussé intérieurement un cri de joie en apprenant qu'enfin, de ce problème de la « double vue » qui, à mon avis, est peut-être le plus important de tous les problèmes du métapsychisme, nous allions enfin avoir la solution. Un médium comme celui-là et un expérimentateur comme vous, c'est l'idéal rêvé ; vous allez enfin pouvoir nous dire ce qu'il faut croire : est-il possible à un médium de lire un mot dont la place sera désignée par le sort dans un livre fermé qu'aucune des personnes présentes n'aura même jamais feuilleté?

Ou bien, pour exclure avec autant de sûreté l'hypothèse de la transmission de pensée, cinquante mots différents seront écrits sur cinquante papiers et enfermés dans cinquante petites boites pareilles qui seront cachetées d'une façon identique. La préparation des boîtes et leur contenu pouvant être connus par transmission de pensée au médium, celui-ci pourrait préparer une boîte semblable à une de celles du sac. Il sera donc préférable que ce ne soit pas lui qui tire une boîte du sac. Ou alors son bras sera nu et étroitement surveillé.

S'il exige le contact de la boîte, on pourra la lui donner, mais il faudra que la personne qui aura préparé les boites ne voie pas celle qui aura été tirée, pour qu'on ne puisse pas dire que c'est un point de repère perçu inconsciemment par cette personne qui est reconnu par elle et dont la connaissance communiquée télépathiquement au médium lui dicte par association le mot caché.

Subtilité ridicule, peut-être! mais qu'on peut écarter ainsi. Il faut que le sceptique le plus enragé ne puisse rien dire. Et s'il voulait se raccrocher à l'hypothèse de l'hallucination des assistants, ou plus exactement de l'*illusion* imposée par le médium qui leur ferait voir un mot pour un autre, on lui répondra en photographiant le papier déplié.

Enfin il ne sera pas inutile d'ouvrir toutes les autres boîtes devant tout le monde pour s'assurer qu'elles avaient été préparées sans erreur, c'est-à-dire qu'elles contenaient chacune un mot différent.

Tout cela est assez compliqué : l'expérience du livre fermé est bien plus facile à faire et serait encore plus miraculeuse, à cause de la superposition des caractères dans un livre fermé. Des personnes très honorables prétendent avoir assisté à ce miracle. Et vous savez, monsieur, aussi bien que moi, que Richet a obtenu avec Eglington la lecture du mot anglais « year » dans ces conditions. Eglington lui aurait-il imposé l'hallucination d'un mot à l'endroit où il y en avait un autre? C'est invraisemblable, mais c'est ce que la photographie de la page confrontée

avec l'inscription des chiffres, tirés au hasard pour désigner la place du mot, aurait indiscutablement établi (1).

L'importance colossale de la démonstration de la double vue tient à ce que cette faculté et celle de la lecture de pensée deviendraient les deux clés grâce auxquelles *tous* les phénomènes intellectuels du spiritisme, tous les messages de l'autre monde pourraient être expliqués, même les cas les plus mystérieux : ceux de xénoglossie, ou bien ceux de communications contenant des renseignements sur un mort inconnu à tous les assistants. Ils seraient désormais attribués à des lectures de documents dans les mairies ou les bibliothèques faites par le médium pendant son sommeil les nuits précédentes.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

6 avril 1909. MARCEL MANGIN.

RÉPONSE A M. M. MANGIN

Monsieur,

Je ne puis pas, malheureusement, partager votre confiance dans la solution prochaine des problèmes qui se rattachent à la question de la « double vue ».

Ce qu'on confond sous ce nom ne présente pas un phénomène unique, mais un grand nombre de phénomènes, quelquefois tout à fait indépendants les uns des autres.

Tel est précisément le cas de mon médium, Mlle Tomczyk.

Il est certain, qu'une fois en somnambulisme, elle voit les yeux fermés, qu'elle ne voit pas les yeux ouverts (à cause de l'aveuglement douloureux que lui occasionne la lumière), qu'il lui est même très difficile de les ouvrir, et que, lorsqu'elle est bien disposée, elle peut lire à travers les paupières avec l'addition de certains bandeaux, tout à fait opaques pour nous (toile, carton — non à travers la laine, le bois et les métaux difficilement à travers la soie).

Mais de là à une solution du problème de la double vue, il y a encore loin, car :

1° Ma somnambule n'est pas du tout « clairvoyante » dans le sens propre du mot ; il suffit d'éloigner le bandeau de quelques centimètres pour rendre la vision difficile, et tout à fait impossible, lorsque le bandeau recouvre l'objet ;

2° Cette vision dépend de la lumière, quoique la lumière du jour lui soit plutôt préjudiciable à cause de la douleur qu'elle provoque ;

3° Elle ne voit que dans les limites du champ visuel normal.

Ce n'est donc en somme qu'une hyperesthésie de la vue, hyperesthésie, compliquée par certaines influences, encore difficiles à expliquer, et ce phénomène d'une vision anormale n'a au fond rien à faire avec la double vue écossaise, ni même avec plusieurs autres formes de la vision « sans le secours des yeux », formes observées par moi de temps en temps, chez d'autres somnambules, mais jamais dans des conditions d'une expérimentation rigoureuse.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

JULIEN OCHOROWICZ.

Paris, le 20 avril 1909.

(1) Voir les *Annales*, 1904 : « Lettre ouverte à M. Richet ».



PEROSKY-PETROVO-SOLOVOVO

Le Problème de la Mort

Un volume in-8° de la " Bibliothèque de Philosophie contemporaine ", par Louis BOURDEAU. (1)

Ce livre a été qualifié (par M. Faguet) d' « Anti-Phédon » et jamais, je crois, qualificatif n'a été mieux mérité. Jamais il n'a été dressé contre l'idée d'une vie future — immortalité ou simplement survivance — de plus formidable réquisitoire. Le défunt penseur lui a fait subir dans ce livre le plus rude des assauts, l'a étreinte dans un réseau d'arguments, logiquement et impitoyablement s'enchaînant, aux mailles duquel elle aura bien de la peine à s'arracher, si elle n'y périt définitivement. Et si pareil jour arrive, Bourdeau aura certainement été au nombre des principaux artisans de cette solution du plus grand de tous les problèmes.

Non pas que ses arguments soient généralement nouveaux, mais l'auteur a su les présenter sous un jour particulièrement frappant : il les a cherchés de partout, les a coordonnés dans une série admirable de logique, sans en oublier aucun, et les a menés au combat, avec une prestesse, une sûreté de main, un esprit de suite, une érudition enfin quasi-irrésistibles.

Une ironie fine et douce n'est pas un des moindres attraits de son livre, ni la moins redoutable de ses armes, et ses traits ne laissent pas de répit à l'adversaire, quand Bourdeau n'a momentanément pas de raisons plus solides à produire. Pour saisir au vol une idée fausse ou qui lui paraît telle, découvrir du premier coup d'œil le défaut de sa cuirasse, y introduire la pointe de sa logique serrée, en faire jaillir la conséquence inévitable et — apparemment — absurde et la présenter ainsi attiffée à la douce risée de ses lecteurs dans la plus maladroite des postures. Bourdeau est, je trouve, un maître du genre.

Est-ce à dire que tous ses coups portent également juste et qu'il n'y ait rien à leur opposer ? Je ne le crois certes pas et, malgré toute mon admiration pour le livre, je n'en aime pas également toutes les parties. Certaines me paraissent décidément manquer des qualités brillantes qui caractérisent l'œuvre en général ; et bien des raisons qui y sont avancées pourraient être tout au moins neutralisées par des objections tout à fait sérieuses. Mais ce ne sont, d'après moi, que des arguments secondaires et qui ne touchent pas au fond même du sujet. Bourdeau pourrait être, je crois, réfuté plus ou moins victorieusement, quand il s'en prend aux *conditions* d'une existence future, et il me semble y voir sa merveilleuse logique prise de temps en temps en défaut. Mais pour ce qui est du fait même de cette survivance, j'avoue ne pas voir les objections qu'on pourrait raisonnablement lui faire, à moins que...

A moins que — et c'est ici, je crois, le nœud de la question. Le fait est que Bourdeau n'a rien du *psychical researcher*. Pour lui, pas de télépathie, pas de *Subliminal Self*, les spirites logent les esprits des morts dans les tables (!) (p. 147) et c'est à peine s'il mentionne en passant les faits de double conscience et d'altération de la personnalité (p. 95).

Voilà donc une région qui est restée en dehors de sa foudroyante attaque. Y trouvera-t-on des raisons sérieuses à lui opposer, qui manquent ailleurs? *Chi lo sa?* En tous cas, l'espoir d'une réponse affirmative à donner un jour au « Problème de la mort » peut, à la rigueur, s'y réfugier. Mais, le livre de Bourdeau lu et relu, je lui vois difficilement d'autres abris.

L'ouvrage se compose d'une introduction et des chapitres suivants : Chapitre I, Origine des idées d'âme et de vie future; Chapitre II, Exposé des croyances relatives à la vie future; Chapitre III, Examen des preuves de la survivance : 1° Spiritualité de l'âme; Chapitre IV, Examen des preuves de la survivance : 2° Simplicité de l'âme; Chapitre V, Examen des preuves de la survivance : 3° Nécessité de compensations et de sanctions; Chapitre VI, Limitation et extension du droit à la vie future; Chapitre VII, Réincorporation des âmes. Possession, métempsycose, résurrection; Chapitre VIII, Conditions de lieu d'une existence future; Chapitre IX, Conditions de durée d'une existence future; Chapitre X, Modes d'activité dans une existence future : 1° Fonctions physiologiques semblables ou analogues à celles de la vie présente; Chapitre XI, Mode d'activité dans une existence future : 2° Fonctions psychiques

(1) Bien que le livre de M. Bourdeau ne soit pas tout nouveau, et que par son caractère plutôt philosophique il ne rentre pas entièrement dans le cadre des questions traitées par notre publication, nous avons accueilli volontiers l'intéressante analyse qu'a faite de cet ouvrage le « psychiste » distingué qu'est le comte Pétrovo-Salovovo, surtout parce qu'il nous semble qu'il ressort de cette polémique la nécessité qu'il y a de remplacer les argumentations essentiellement spéculatives sur la question de l'âme, qui ont été en honneur jusqu'ici, par la méthode expérimentale que les recherches méta-psychiques paraissent mettre à notre disposition. — *Note de la Rédaction.*

différentes de celles de la vie actuelle ; Chapitre XII. Modes d'activité dans une existence future : 3° Fonctions sociales ; Chapitre XIII, Conclusion théorique : loi de mortalité ; Chapitre XIV, Conclusion pratique : conséquences morales.

Certains des chapitres qui composent le livre n'ont évidemment qu'un rapport indirect avec le sujet principal. Mais je n'ai pas voulu les laisser de côté dans une revue du livre. Aussi vais-je suivre Bourdeau pas à pas, du premier chapitre jusqu'au dernier, en résumant, de temps en temps, dans des notes, les idées que me suggèrent certains passages ; tantôt pour développer un point auquel l'auteur aura touché en passant, d'autres fois — plus rarement — pour hasarder une timide objection.

I

ORIGINE DES IDÉES D'AME ET DE VIE FUTURE

Avant d'examiner la vraisemblance de l'hypothèse de la survivance, il convient de rechercher comment elle a pu se produire. Car ce n'est pas là une vérité de sens commun. Loin d'avoir été admise *semper, ubique et ab omnibus*, la croyance à une autre vie ne s'est point imposée à tous les esprits ; bien plus, d'après les indices de la préhistoire, la formation de l'idée de survivance ne remonterait guère au delà de la phase néolithique et, durant toute l'immense phase paléolithique qui remplit le cours entier de la période quaternaire, il semble bien, à en juger par l'absence de sépultures (on abandonnait les morts comme les animaux sans prendre d'aucune façon soin de leurs dépouilles) que les hommes n'aient eu aucune notion d'une existence future.

Les facteurs qui ont dû contribuer à faire naître cette idée (tout d'abord le « vouloir-vivre » — l'instinct de la conservation qui, une fois l'homme parvenu à un certain degré de culture, a dû lui souffler le désir intense d'échapper à l'anéantissement — c'est-à-dire de revivre) n'auraient cependant jamais pu prévaloir contre un *argumentum ad hominem* aussi écrasant que la condition du corps humain après la mort. C'est l'état de rêve comparé à celui de veille qui a dû fournir à cet instinct, à ce penchant si profondément enraciné, un semblant de preuve — fait qui a été mis en pleine lumière par Tylor et Herbert Spencer.

L'homme des temps primitifs a dû être fortement impressionné par ce fait, tout à la fois si vulgaire et si mystérieux, que, tandis qu'il dormait et que son corps n'avait pas apparemment changé de place, ainsi que ses compagnons restés éveillés le lui certifiaient — il avait, lui, le souvenir très net d'être allé ailleurs en songe, d'avoir rencontré telle ou telle personne, d'avoir accompli telle ou telle action. Incapable comme il l'est de concevoir ces visions nocturnes comme l'effet automatique du cerveau fonctionnant sans direction, il doit les croire vraies au même titre que ses impressions de l'état de veille, mais n'a qu'une façon de les concilier — c'est en se supposant composé de deux êtres qui, associés durant la veille, seraient susceptibles de se disjoindre pendant le sommeil. Et puisque le second de ces deux êtres — celui qui se manifestait durant l'état de rêve — était apparemment capable de se transporter en un clin d'œil à une vaste distance et semblait ne pas connaître de limites matérielles à son activité, force fut de lui attribuer une nature différente de celle du corps, subtile et légère, et en même temps essentiellement active, puisque l'absence de ce second élément laissait le corps physique plongé dans une torpeur inerte.

L'analogie évidente entre le sommeil et la mort (laquelle ne semblait en différer — les premiers jours du moins — que par une immobilité plus grande et plus prolongée) fit naturellement supposer que ce n'était là qu'une autre forme de ce même dédoublement et que l'esprit qui allait vaguer ailleurs durant l'état de sommeil devait en faire de même après la mort du corps — quitte à ne plus revenir l'animer. Le fait que l'on voyait en rêve les personnes mortes aussi fréquemment que les vivantes sembla confirmer cette induction.

De là la croyance aux révélations reçues en songe tout d'abord, puis aux apparitions des esprits en général. Puis l'existence d'un esprit en l'homme une fois admise sur la foi du rêve, le penchant à juger des choses par analogie, fit attribuer un esprit pareil à tout ce qui, dans la nature, paraît agir, vit, se meut ou bruit ; aux animaux d'abord, puis aux plantes, puis aux objets les plus divers. (De là le système de croyances auquel Tylor a donné le nom d'*animisme*.) On en peut voir une preuve dans le genre des mots, tous masculins ou féminins à l'origine ; les mots du genre neutre ont été en effet d'origine tardive, et l'anglais est — sauf erreur — la seule langue ou le genre neutre a prévalu définitivement.

Enfin, la « suprême généralisation » de l'animisme est la conception d'une divinité distincte du monde et qui la gouverne à l'instar de l'esprit gouvernant le corps, tantôt multiple, tantôt simple.

Une fois la supposée dualité de l'homme admise généralement, le problème de la mort se posa. Que devenaient ces deux êtres associés, lorsque la mort les séparait ? Pour le corps, pas de doute possible. Pour l'esprit, le champ restait ouvert aux hypothèses les plus diverses. Mais quelles qu'elles soient, ce n'est là « qu'un reste des conceptions enfantines d'hommes incapables d'opérer dans leurs idées une analyse sérieuse » et nullement un produit de réflexion quelque peu raffinée.

Nous allons donc passer en revue les principales solutions données à cette question importante entre toutes par les systèmes religieux et philosophiques qui ont eu le plus de vogue. La diversité même de ces solutions sera déjà un utile enseignement.

II

EXPOSÉ DES CROYANCES RELATIVES A LA VIE FUTURE

La théorie de l'universalité d'une croyance à une existence future est loin d'être basée sur des faits. De nos jours même, il se rencontre nombre de peuplades sauvages chez lesquelles on constate une absence complète d'idées relatives à une autre vie ; et il est à présumer — comme cela a déjà été remarqué — qu'il en fut ainsi durant une phase initiale d'une très longue durée. Entre tous les peuples de l'antiquité, ce sont surtout les Egyptiens qui se signalèrent par l'ardeur de leur foi en l' « au delà », avec tout un système de punitions et de récompenses, jugement posthume, etc... On peut en dire autant du mazdéisme.

Chez les Chaldéo-Assyriens, au contraire, nous ne nous heurtons qu'à des notions vagues et imprécises, et il semble bien que leur fantaisie n'allait pas plus loin qu'à se représenter les esprits des morts réduits à la torpeur d'une vague somnolence dans le *Kernoudé*.

Les *Védas* n'expriment généralement que des craintes et des espérances relatives à la vie d'ici-bas, quoiqu'on y trouve, il est vrai, quelques mentions de migrations des âmes dans d'autres corps ou de leur séjour dans un monde, soit supérieur, soit inférieur, Les Lois de Manou réglementent comme système de sanction la métempsycose. Mais nulle part, le principe d'une immortalité réelle, telle que nous l'entendons, n'est posé, et l'identité du *moi* se perd avec la mémoire à chaque transmigration, dont l'échelon suprême c'est de se confondre de nouveau avec l'être absolu dont ces âmes sont émanées « comme une goutte d'eau dans l'Océan ». Le bouddhisme donne pour idéal à ses fervents la perspective du Nirvana, qui « équivaut à l'effacement, non de la substance de l'être, qui est éternelle, mais de la personnalité, apparence illusoire, par la perte du sentiment de l'existence, la suppression de toute activité propre et l'indifférence absolue du moi dans l'impassibilité d'un quiétisme sans fin ». Aucune des deux religions nationales de la Chine, le confucéisme (Yû) et le taoisme (Tao), ne spécule sur la vie future et, interrogé là-dessus par ses disciples, Confucius élude une réponse à la question.

L'absence de toute mention d'un au-delà dans la presque totalité des livres de « l'Ancien Testament » est notoire, et il semble bien que le « Peuple de Dieu » en avait l'idée la plus vague jusque vers les derniers siècles avant notre ère. Tout le « Pentateuque », en particulier, est absolument muet là-dessus ; et pour les quelques textes postérieurs allégués pour l'affirmative (I. Livre de Samuel, XXVIII, 11-15), on en pourrait citer plusieurs ayant un sens négatif.

La survivance resta un sujet de controverse entre sectes juives, même lorsque la notion en eut été généralement adoptée. Nous voyons les saducéens nier la résurrection et l'immortalité de l'âme ; mais ce qui est particulièrement curieux, c'est que cette opinion choquait si peu, que nous voyons des saducéens devenir grands-prêtres (Actes des Apôtres, V, 17) et que, malgré leur incroyance sur des dogmes aussi essentiels, nous voyons Jésus les traiter avec plus d'indulgence que les pharisiens, qui avaient sur ce sujet-là à peu près les mêmes idées que lui.

Le silence de l' « Ancien Testament » sur la vie future a de tout temps fortement embarrassé les apologistes du christianisme, dont cette même croyance est la base essentielle ; et en effet, comment concilier ce désaccord flagrant sur un point de cette importance? Il est pénible pour un croyant à la mission providentielle du peuple juif d'expliquer ce silence par l'hypothèse que, dans ce temps-là, ce peuple n'était pas encore digne de connaître des vérités aussi élevées, alors que nous voyons ces mêmes croyances parvenues à un haut degré de développement chez d'autres peuples, infidèles ceux-là ; et force nous est de reconnaître que la difficulté est insoluble, à moins de supposer, avec Luther et Calvin, que Dieu tint exprès les juifs dans l'ignorance de la vie future, afin qu'ils se damnassent plus sûrement (1).

Chez les Hellènes des temps héroïques, la notion d'une vie future se réduit à un animisme assez grossier. Les « ombres » des morts ne traînaient qu'un vain simulacre d'existence et l'*Odyssée* nous les montre comme des larves stupides et languissantes, ne conservant de la vie que l'instinct de se repaître de sang, afin de recouvrer la mémoire pour quelques instants. Plus tard, Pythagore enseigna, il est vrai, la métempsycose, mais somme toute, il faut descendre jusqu'à Socrate et Platon pour trouver l'immortalité de l'âme nettement présentée, par le premier du reste comme une simple espérance, par le second comme une certitude.

C'est Platon qui doit être tenu pour le principal initiateur de la doctrine qui affirme l'immortalité et la spiritualité de l'âme. C'est en tout cas le premier

(1) P. 39. Je ne doute nullement que les deux réformateurs ne soient vraiment responsables de cette assertion bizarre, mais je préférerais connaître le *chapter and verse*. — P.-P.-S

qui en exposa nettement la théorie et s'efforça d'en apporter des preuves. Il admet la préexistence de l'âme, lui assigne des cycles de métamorphoses dans l'avenir : pour lui elle doit s'affranchir par une suite d'épreuves des liens matériels où elle est tombée, pour reconquérir avec sa spiritualité pure une vie supérieure. A la mort, l'âme du pervers, après une expiation temporaire, ira occuper quelque organisme inférieur, tandis que l'âme du juste montera au séjour céleste pour s'y mêler au chœur des dieux, sauf à redescendre sur la terre pour y recommencer un nouveau cycle d'existences quand elle en aura eu assez. Cette doctrine, qui a trouvé de fervents admirateurs jusqu'à nous, suscita cependant une vive opposition, du vivant même de son auteur. C'est ainsi qu'Aristote refusait de croire à la possibilité d'une autre vie et ses disciples allèrent plus loin encore dans leurs négations. Les autres écoles philosophiques de la Grèce ne furent pas moins hostiles en général à l'idée de survivance (tels les cyniques, les stoïciens et les épicuriens). Plus près encore de l'ère chrétienne, le travail général des esprits sur cette question fut bien près d'aboutir à une conclusion entièrement négative, ainsi qu'il serait bien facile de le montrer par l'innombrables extraits d'auteurs les plus célèbres. Le vulgaire même ne voyait dans la survivance qu'un rêve incertain, sans influence aucune sur la conduite de la vie présente, et l'incrédulité régnait presque sans partage parmi les classes cultivées. Il était destiné à diverses sectes juives d'abord, au christianisme (suivi à plusieurs siècles de distance par l'islamisme) ensuite, de donner à cette doctrine un nouvel essor, et l'élever à une hauteur qu'elle avait toujours ignorée jusque-là. Toutefois, au sein du christianisme même, l'unité complète de doctrine sur cette question ne s'établit pas du jour au lendemain, et nombre de « Pères » de l'Eglise commencèrent par varier étrangement sur la nature de l'âme, son origine et ses destinées. Quelques-uns la croyaient naturellement périssable et pouvant survivre par un acte exprès de la volonté divine, ne faisant apparemment que développer une idée de saint Paul.

Au cours même du Moyen âge, dans ces « siècles de foi », l'Eglise eut parfois à réprimer de singulières audaces, non seulement au sein de misérables hérétiques — cette chair à bûcher — mais parmi ses fils les plus fidèles. Les idées négatives d'Aristote sont transmises et propagées par les commentateurs de ses œuvres. L'un d'eux, Jean Scot, enseigne vers l'an 800 que la mort fait rentrer les êtres dans le tout « comme un son qui s'évanouit dans l'air ». D'autres — affaire de conviction ou de prudence — tout en reconnaissant que l'immortalité de l'âme ne peut se prouver par les lumières de la raison, se disaient prêts à l'accepter comme une vérité révélée qui ne vaut que par la foi. C'est à quelques siècles de distance le raisonnement des péripatéticiens de la Renaissance, dont Pomponazzi était le plus fameux, se mettant en règle avec l'Eglise par la distinction des deux ordres de foi et de raison et déclarant admettre comme chrétiens une doctrine qu'ils rejetaient comme philosophes et à laquelle ils avaient porté les coups les plus sensibles. Ces sortes de discussions intéressaient fort le Pape Léon X, bien plus libéral sous ce rapport que la presque totalité de ses prédécesseurs et successeurs. Nous trouvons des échos de ces tendances négatives là où nous nous y attendons le moins : c'est ainsi que dans son *Assertio omnium articulorum per bullam Leonis X novissimam damnatorum*, nous voyons Luther mettre la doctrine de l'immortalité au nombre des fables monstrueuses « du fumier romain ». *Assertio*... op. Viteberge, t. II, fol. 113, *verso*.

Si nous passons aux philosophes modernes, nous voyons Montaigne évitant de se prononcer nettement sur ce point, mais penchant évidemment à une solution négative ; Descartes, l'apôtre de la spiritualité de l'âme, se taisant obstinément sur son immortalité ; Giordano Bruno et Spinoza entièrement négatifs ; Hobbes et Hume niant expressément l'immortalité ; Voltaire imprécis et changeant, mais en tout cas jamais sérieusement convaincu ; Diderot se refusant à tenir l'âme pour un principe distinct du corps. Au XVIIIe siècle, l'incrédulité des hautes classes en fait de survivance est générale à peu près autant qu'elle l'était à Rome sous l'Empire.

Enfin, point n'est besoin de citer des noms pour le XIXe siècle : ne sont-ils pas présents à toutes les mémoires et la liste ne serait-elle pas trop longue?

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure que, somme toute, sur cette question capitale, la majorité de l'élite intellectuelle du genre humain se retranche dans le doute ou formule d'expresses réserves. Si on lui oppose l'opinion des foules (encore que question pareille, dont la discussion exigerait quelque compétence, ne soit pas de celles que le suffrage universel soit apte à trancher), il peut être montré que, tout au contraire, la grande majorité se trouve du côté de la négative. Si en effet on retranche de cette prétendue unanimité l'ensemble des populations humaines des temps préhistoriques qui semblent n'avoir eu aucune notion de la survivance ; celles qui leur ressemblent encore ; certains peuples, parvenus à quelque degré de culture, comme les anciens Juifs et les Chinois ; si, ensuite, parmi ceux qui ont cru à une vie future, on élimine les adeptes des théories qui suppriment à la mort le sentiment de l'identité personnelle (métempsycose, absorption dans l'Absolu, Nirvana) ; si, enfin, on tient compte de la multitude de penseurs qui ont cru devoir, après examen et réflexion, écarter la croyance à une autre vie (saducéens, épicuriens, stoïciens, péripatéticiens, averroïstes et une foule de libres esprits dans les temps modernes), il ne restera

plus, pour adhérer à la thèse d'une immortalité consciente, qu'une minorité indubitable de croyants.

Et ici encore, que de réductions à opérer ! Combien qui acceptent les dogmes reçus avec bien plus de docilité que de conviction ! Combien dont la foi n'est pas sans de sérieuses lacunes !

III

EXPOSÉ DES PREUVES DE LA SURVIVANCE : 1° SPIRITUALITÉ DE L'AME

Les théories de vie future se basent généralement sur la distinction dans l'homme de deux êtres : le corps, matériel et périssable, l'âme, spirituelle et immortelle. Avant d'aborder définitivement la question de savoir s'il en est vraiment ainsi, ou si notre nature est une, interrogeons l'histoire pour avoir le sens initial des mots « âme » ou « esprit ». — Lorsque, en vue d'expliquer le phénomène du rêve, on eut dédoublé l'être humain, l'idée de corps parut naturellement bien définie, mais celle d'esprit — cet être mystérieux et fugitif qui s'enfuyait du corps pendant le sommeil et à la mort de celui-ci — resta vague, difficile à concevoir et devint un objet d'interminables spéculations. Comment les hommes des temps primitifs durent-ils se le représenter? Evidemment, sous une forme sensible, l'idée abstraite de pur esprit n'étant pas alors concevable. On dut se le figurer donc comme un second exemplaire du corps, seulement d'une nature bien plus raffinée, plus ou moins affranchi des liens de la pesanteur et visible seulement dans de rares occasions. On crut même en saisir l'apparence dans l'ombre — et la preuve c'est que dans nombre de langues, le mot « ombre » signifie aussi l'esprit des morts.

Ensuite, une induction facile à concevoir fit identifier l'âme et le souffle respiratoire, dont l'importance comme fonction vitale fut vite constatée et dont l'arrêt distinguait la mort du sommeil. Puisque l'esprit s'en allait lorsque le souffle cessait, il était donc ce souffle même (à preuve l'identité dans beaucoup de langues des mots « souffle » et « esprit »). Cette conception d'une âme aérienne a été très répandue et longtemps persistante, ainsi que nombre de citations d'auteurs (« inspirés » ou non), de légendes et d'expressions usuelles peuvent en témoigner.

Plus tard, on en vint à considérer l'âme comme un élément igné, une parcelle du feu qui anime la nature; et ce n'est que dans la période qui s'étend de Platon à saint Augustin, que les métaphysiciens réussirent à formuler l'idée d'abstraction pure. L'initiateur de cette évolution fut Anaxagore, qui cependant n'attribuait pas encore à l'intelligence νοῦς une personnalité consciente et libre. C'est Platon qui affirma le plus nettement la spiritualité de l'âme, active et intelligente, en contraste avec le corps, inerte et sans connaissance. Toutefois, même lui, n'a pas encore la notion de spiritualité absolue sans point de contact d'aucune sorte avec la matière, puisqu'il distingue plusieurs sortes d'âmes dont les inférieures investies de fonctions animales et plus qu'à demi-matérielles sont mortelles comme le corps et puisqu'il assigne à l'âme supérieure elle-même une corporalité vague en lui attribuant l'étendue et le mouvement. Les autres écoles philosophiques de la Grèce s'accordèrent à écarter l'idée de spiritualité ; et si Aristote adjoint une âme immatérielle et immortelle νοῦς à la ψυχή corporelle et périssable qui fait, selon lui, le principe vital de l'homme — ce « νοῦς », parcelle détachée de l'intelligence universelle, lui fait retour à la mort sans rien retenir de l'individualité où elle a résidé un moment.

Le christianisme naissant lui-même n'adopta pas sans hésitation le principe de la spiritualité de l'âme, absolument inconnu du reste à l'Ancien Testament. Nombre de « docteurs » de l'Eglise primitive tiennent pour la corporalité de l'âme, laquelle « n'est rien si elle n'est pas un corps » (Tertullien). C'est saint Augustin surtout qui contribua à faire prévaloir, parmi ses coreligionnaires, la croyance à l'immatérialité, comme, treize siècles plus tard, c'est Descartes qui a donné sa formule définitive au spiritualisme moderne en posant le premier, avec une extrême précision, l'antagonisme de l'esprit et de la matière.

On voit par quelles transformations l'idée de l'âme a dû passer pour arriver à sa conception la plus récente. Mais cette idée même d'un être purement spirituel, loin de correspondre à une réalité objective, « n'est qu'une abstraction personnifiée, un simple concept de l'entendement sans valeur ontologique ». Il ne faudrait pas oublier que la disjonction, qu'on opère par la pensée, de deux principes dans l'homme est obtenue par un artifice d'analyse ; et de ce que le corps et l'âme composent ensemble un être donné, il ne s'en suit pas que, pris chacun à part, ils soient des êtres au même titre, et non deux parties, deux aspects d'un être unique. L'unité de l'homme est seule d'une évidence irrécusable ; et s'il y avait en nous deux êtres distincts nous devrions percevoir deux *moi* distincts, tandis que nous n'avons conscience que d'un seul. Rien n'autorise à ériger ces deux états de vie, ces deux modes d'action en substances, et à les déclarer de tous points contraires : tout d'abord nous ignorons ce qu'est en soi une substance — et par conséquent, il ne devrait y avoir place ici que pour un aveu d'ignorance. La science véritable déclare insolubles ces questions de substance que la métaphysique tranche avec tant d'aplomb, et ne connaît que les attributs, dont elle s'applique à mettre l'ordre en

lumière (1). — La conclusion de tout ceci, c'est que, comme — ainsi que le dit l'ancien adage — *Entia non sunt multiplicanda præter necessitatem*, et comme nous ignorons si les propriétés de l'esprit et celles de la matière ne se rattachent pas à une seule et même substance — il est parfaitement inutile d'en supposer deux.

L'hypothèse de deux substances serait admissible si elle aidait à mieux comprendre les choses, mais tout au contraire, elle ne fait que les compliquer : « elle soulève une multitude de difficultés, n'en résout aucune, et rend tout incompréhensible ». Si, comme l'affirment les spiritualistes, l'âme et le corps diffèrent en tout par essence, comment s'expliquer leurs relations, leur accord ? L'objection, il est vrai, n'est pas neuve, et les philosophes ont fait de multiples efforts pour y répondre, mais n'ont pas réussi à rendre plus intelligible « la possibilité de substances que rien ne rattache, car un intermédiaire quelconque ne pourrait les unir sans participer de l'un et de l'autre et poser ainsi pour lui-même le problème qu'il prétend résoudre ». — L'unité de l'esprit et du corps apparaît surtout avec évidence quand on considère la mutuelle dépendance de leurs fonctions. Chaque état psychique est toujours lié à un état du système nerveux ; et toutes les manifestations de l' « esprit » correspondent à des modifications moléculaires de l'appareil d'innervation, lequel, « jeté comme un filet sur l'organisme, en pénètre les moindres parties, draine ses énergies latentes et les accumule dans un centre où, coordonnées, elles se résolvent en faits de conscience ». Chaque opération psychique, quelle qu'elle soit, entraîne une usure de la substance nerveuse. Enfin, comme règle générale, « l'esprit relève du corps et en suit la fortune », c'est-à-dire que son développement subit l'influence des moindres conditions « somatiques » : volume et poids du cerveau, constitution de l'organisme, âge, sexe, état de santé ou de maladie, climats, alimentation, etc... En somme, l'esprit est, pour parler comme nombre de philosophes anciens, comme « la musique du corps », l'âme étant un accord analogue aux sons que rendent les cordes d'une lyre. « Il n'y a pas à chercher ce que devient la mélodie, quand l'instrument est brisé ».

Somme toute, la distinction de deux natures dans l'homme est une inférence illusoire qu'une vue plus exacte de la réalité suffit à réfuter. Loin de contenir en soi deux êtres « associés on ne sait comment, ni où, ni quand, ni pourquoi », l'homme est un, et force nous est de revenir à cette unité scindée bien mal à propos.

(1) Dans tout ce passage, j'avoue ne pas toujours saisir la pensée de l'auteur qui me semble donner ici un peu dans cette même métaphysique dont il se déclare l'adversaire. — P.-P.-S.

A noter encore que, même si l'on accordait par hypothèse aux spiritualistes une opposition essentielle de nature entre l'esprit et la matière, la preuve de l'immortalité de l'âme ne ressortirait nullement de sa spiritualité, car elle pourrait avoir sa manière spéciale de mourir comme elle a (*ex hypothesi*) sa manière de vivre.

IV

EXAMEN DES PREUVES DE LA SURVIVANCE : 2° SIMPLICITÉ DE L'AME

Un autre argument, traditionnel en philosophie, allègue comme preuve de l'immortalité le contraste entre la multiplicité toujours divisible des éléments du corps et « l'irréductible simplicité du moi conscient » (1). Il est à observer tout d'abord que même cette « simplicité » une fois démontrée, cela ne prouverait absolument rien pour l'immortalité, puisque la destruction de l'âme pourrait encore se produire tout autrement que par une dissociation des parties. Mais cette prétendue simplicité même est mal établie. D'un côté, en effet, la divisibilité du corps ,autant que compatible avec la conservation de la vie, est enfermée elle aussi dans d'assez étroites limites ; et tant que le corps vit, il garde une réelle unité qui persiste malgré le renouvellement de ses matériaux. De l'autre, la simplicité de l'âme n'est pas celle d'une substance indécomposable ; et l'on peut dire avec raison du terme d'âme qu'il exprime la somme des phénomènes psychiques, comme celui de corps la somme des phénomènes organiques. « L'un et l'autre n'ont que l'unité connective d'une somme », et nombre de penseurs ont défini l'âme prétendue simple comme une « collection » d'idées, de sensations, comme *a bundle of perceptions* (Hume), comme la « résultante toujours variable des faits multiples et complexes de la vie » (Renan). « L'unité du moi... n'est que l'effet d'une synthèse qui, totalisant dans un organe central les données de l'activité psychique, en fait apparaître la somme comme une réalité simple ».

Loin que la croyance à la simplicité de l'âme ait été générale de tous temps, la plupart des peuples ont admis l'existence de plusieurs âmes : deux, trois, quatre ou même sept (les Karens de la Birmanie). Les Egyptiens distinguaient le double (*ka*) de l'âme mobile ou voyageuse (*bi*, *bai*), du souffle (*niwou*) et du *khou*, ou élément lumineux. Platon admet trois espèces d'âmes : une âme brutale qui réside dans la région du ventre et préside aux appétits grossiers et

(1) J'ai déjà eu l'occasion de faire observer que l'auteur n'a rien du *psychical researcher*. Il fera mention plus bas des faits de « double conscience », mais il semble ignorer jusqu'au nom du « Subliminal Self » qui, pourtant, aurait pu lui être de quelque utilité dans ce chapitre. — P.-P.-S.

aux désirs matériels, une âme affective (νοῦς), et enfin l'âme raisonnable (ζνμός), de même essence que l'âme du monde et seule immortelle, mais comportant avec l'étendue un principe de composition et de divisibilité. Aristote ne compte pas moins de cinq espèces d'âmes, dont la moitié d'une seulement (intellect actif ou intelligence constructive) survivant à la mort du corps, mais pour se confondre aussitôt avec l'intelligence universelle. Chez les Romains, la croyance populaire dotait l'homme de trois âmes : l'ombre qui restait sur la terre près de la tombe, les mânes qui descendaient aux enfers et l'esprit qui montait au ciel. Les Manichéens attribuaient à l'homme deux âmes, l'une mauvaise, l'autre bonne. A l'exemple de saint Paul, plusieurs Pères de l'Eglise admirent la division en *anima* et *mens*. Et malgré le quatrième Concile de Constantinople, qui condamna en 869 la doctrine de la pluralité des âmes, beaucoup de penseurs continuèrent à en supposer plusieurs.

Une preuve directe de la divisibilité de l' « âme » — chez les animaux du moins — ressort avec évidence du fait que là, où la centralisation du système nerveux est très imparfaite, un individu coupé en tronçons se trouve multiplié (expériences sur le polype, la naïade et le ver de terre).

Plus frappant encore à un point de vue analogue, est le phénomène de la génération, sur lequel, malgré son importance philosophique, les spiritualistes évitent de fixer l'attention parce qu'il n'est pas sans les gêner considérablement. Tout d'abord la formation de l'être humain a pour point de départ l'union de deux cellules génératrices, lesquelles doivent être toutes les deux dépositaires, non seulement d'un principe d'organisation et de vie, mais encore d'un principe d'animation, puisque chacune d'elles transmet aussi — contrairement aux théories autrefois en vigueur — une part de ses aptitudes psychiques. Par un simple calcul on peut voir que rien que pour la troisième génération l'être humain ne compte pas moins de 14 ancêtres et pas moins de 8.190 pour la douzième. Que devient, dans tout cela, la simplicité des âmes? Il y a donc une filiation pour elles aussi bien que pour les corps ; et — fait brutal mais irréfutable, démentant à la fois la spiritualité de l'âme, puisque le phénomène en question est d'ordre physiologique, et sa simplicité, — leur genèse commune s'effectue en même temps, dans les mêmes conditItions, par le même moyen. « Pour quiconque ne se paie pas de mots, l'être humain existe entier en puissance dans l'ovule fécondé. »

En refusant d'admettre l'idée d'une génération des âmes ne faisant qu'un avec celle des corps, spiritualistes et théologiens ont dû recourir à des suppositions bien hasardées. Ceux qui n'admettaient pas la doctrine de la métempsycose la firent émaner — la mère n'entrait pas en ligne de compte en ce temps-là — soit du père (traducianistes), soit de la divinité (créationistes), mais quand il s'agit de préciser comment pouvait s'effectuer cette émanation, ils se trouvèrent bien embarrassés. Le moment même où l'esprit entrait dans le corps était bien malaisé à déterminer, et fut tranché — tout à fait arbitrairement, il est vrai — par le code de Justinien, selon lequel le fœtus est censé pourvu d'une âme le quarantième jour après la conception!

Le système « créationiste » finit par l'emporter, mais, quoi qu'il ait été consacré par le quatrième Concile général de Latran (XIII[e] siècle), ce système est loin de tout expliquer. Ne fait-il pas jouer à la divinité un rôle bien étrange en l'astreignant « à guetter sans cesse les germes de vie fœtale pour leur infuser à temps une âme (1), sans dénier son concours lorsque la conception est illégitime, adultérine ou incestueuse, en veillant en outre à ne pas loger, sauf quelques méprises accidentelles, une âme d'homme dans un corps de femme, une âme de nègre dans le corps d'un blanc, une âme de sauvage dans un corps de civilisé... ou à ne pas commettre de confusion dans le sens inverse? ». A noter que toutes ces hypothèses laissent absolument inexpliquées : la transmission des aptitudes psychiques des parents aux enfants, leurs traits de ressemblance dans les familles, les groupes ethniques et les races, enfin leur développement graduel sous l'influence de la civilisation...

V

Un dernier argument en faveur de la vie future se tire de la nécessité de compensations et de sanctions soi-disant réclamées par notre besoin de justice. On affirme aussi que « tout besoin de l'homme est une dette de Dieu » et que la nature qui nous inspire diverses aspirations et appétitions nous tromperait si elle refusait de les satisfaire. Mais, dans ce cas, on ne voit pas bien pourquoi elle tient si peu de compte de nos prières, de nos plaintes et de nos vœux ici-bas et quelles raisons elle pourrait avoir pour être plus complaisante ailleurs. Ce n'est pas elle qui nous trompe, c'est nous qui méconnaissons ses lois. « Elle nous tromperait vraiment et d'une odieuse façon si, tout en nous laissant dans l'incertitude sur une existence future, elle en faisait par le plus abominable des pièges la sanction éternelle d'une courte vie (2). »

Nombre de religions — presque toutes — ont fait

(1) L'objection me semble naïve, quoique, comme toujours, spirituelle ; il ne s'agirait pas dans l'hypothèse en question d'une divinité occupée à « guetter » quoique ce soit, mais bien d'une loi invariable établie par cette même divinité une fois pour toutes. — P.-P.-S.

(2) N'est-elle pas très profonde et très juste cette pensée ? — P.-P.-S.

de la croyance à une rétribution après la mort un moyen de contrainte morale et on a même vu souvent dans ce domaine les incrédules jouer aux orthodoxes sous prétexte d'intérêt public (1). Mais historiquement l'alliance de la morale et de la croyance à une autre vie s'est opérée fort tard, et jusqu'à présent la plupart des peuples non civilisés conçoivent la vie future comme un simple prolongement de celle d'ici-bas, sans y attacher d'idée de récompense ou d'expiation. Ou bien, s'il y a différence de traitement, les considérations morales n'y sont souvent pour absolument rien ; c'est ainsi que les Esquimaux envoient en enfer, non les coupables, mais les malheureux et réservent le paradis aux gens heureux, le malheur dans la vie terrestre leur paraissant un effet de la malveillance des dieux et *vice versa* « dont les sentiments ont toute chance de ne pas se démentir dans une autre vie (2). Ailleurs nous voyons le paradis réservé aux classes aristocratiques et les enfers à la plèbe (Tahiti, îles du Pacifique, Tlascalans, anciens Péruviens, etc.). Des croyances analogues dominaient encore chez les Grecs du temps de Pindare, qui accorde la félicité après la mort à la richesse, à la gloire et à la puissance bien plus qu'à la vertu. La révolution qui ouvrit aux foules « l'accès des paradis jusque-là réservés aux grands » fut, à proprement parler, le contre-coup de celle qui leur donna les droits politiques. Alors c'est le contraire qui se passe, et nous voyons le christanisme naissant exclure les riches du ciel — ou à peu près — en le promettant aux pauvres et déclarer « que les premiers seront les derniers et les derniers les premiers » — « mesure de compensation plus que de justice, qui substituerait une iniquité à une autre

(1) L'auteur trouve que cela ressemble fort à une « tentative d'escroquerie ». Oui, s'il ne s'agit que de défendre ses propres intérêts. Mais que faire cependant si l'on a affaire à une masse inculte dont les appétits les plus grossiers et les instincts de désordre ne peuvent être contenus que par la force brutale ou la peur? Il faut tâcher dit-on, d'élever son niveau ; c'est fort bien ; mais tant que ce moment n'est pas arrivé, doit-on la laisser faire entièrement à sa guise? Si la peur d'un châtiment, même chimérique, peut seule avoir prise sur elle, il faut la lui laisser, quitte à tout faire pour hâter le moment où un frein de cette nature ne sera plus nécessaire. Sachons pousser l'abnégation jusqu'à faire fléchir nos convictions, même si le salut de tous ne peut s'obtenir que par là. *Salus republicae suprema lex.*

A noter ceci : ce n'est pas du tout la religion proprement dite qui est nécessaire pour la foule, mais bien un objet de terreur d'un côté, d'espérance de l'autre. Et en voici la preuve : Imaginons-nous d'abord un état de choses où il *n'y* aurait place pour aucun système religieux, mais où le mal fait entrainerait automatiquement et avec certitude les pires conséquences pour celui qui l'aurait perpétré ici-bas ou dans un « au delà » quelconque, et *vice versa;* puis un système religieux — mettons le christianisme — sans aucunes sanctions d'aucune sorte. Lequel des deux agirait-il le plus efficacement comme frein ?... — P.-P.-S.

(2) Rigoureusement parlant, ne devrait-il pas en être ainsi? Décidément, ces peuples sauvages ont quelquefois un bon sens qui désarme. — P.-P.-S.

et l'aggraverait infiniment en la rendant éternelle ».

Ou bien, si des qualités sont récompensées et des défauts punis, ce sont des défauts ou des qualités nuisibles ou utiles à telle ou telle tribu. Souvent c'est le courage qui a été béatifié (mythologie scandinave) ; ailleurs, c'est l'adresse à la chasse (Indiens du Canada) ; ailleurs encore le paradis a été réservé aux enleveurs de chevelures et voleurs de chevaux particulièrement habiles et hardis (Comanches).

Pas trace de sanctions relatives à la vie future dans les conceptions homériques (exception est faite uniquement pour certains personnages de marque coupables d'offenses personnelles envers les dieux) ; et encore moins, comme nous le savons déjà, chez les juifs de l'ancienne loi, quoique peuple de Dieu. C'est du Mazdéisme que la théorie des rétributions futures a passé dans le Judaïsme, puis dans le Christianisme et enfin dans l'Islamisme. C'est indépendamment qu'elle s'est développée dans l'Inde, au Thibet et chez les bouddhistes chinois.

Mais parmi toutes ces religions (et celles qui ajournaient à un autre monde les effets de la justice divine devaient nécessairement prévaloir à la longue sur les autres, « parce qu'il n'était pas aussi facile d'en constater le défaut »), combien où d'insignifiantes pratiques de dévotion prévalent sur les plus hautes vertus ! C'est Manou proclamant que quelques péchés qu'un homme ait pu commettre par pensées, par paroles ou par actions il les consume promptement s'il devient riche en dévotion ; ce sont les bouddhistes chinois et les lamaïstes obtenant le ciel rien qu'en répétant diverses formules insipides ; c'est l'Islamisme damnant les infidèles quels que soient leurs mérites et promettant — à la longue, il est vrai — le paradis aux croyants si grandes que soient leurs fautes ; ce sont enfin les différentes Eglises chrétiennes s'anathématisant pour de minimes différences de dogmes ou même de rites, proclamant à l'envi que « hors d'elles pas de salut (1) ! » et jetant sur la vie de l'homme

(1) Il n'est que juste de faire observer qu'à l'heure qu'il est, nombre de catholiques des plus zélés (je ne parle pas des protestants, qui se sont toujours, je crois, montrés plus accommodants sur ce chapitre) se montrent enclins à interpréter cette formule dans un sens très (mais ne serait-il pas trop?) large. Dans un volume de M. l'abbé Gibier (*Conférences aux hommes, Les objections modernes contre l'Eglise*, 1re série, pp. 232-237), je trouve cette déclaration réconfortante : « Nous n'avons pas le droit de damner en bloc les païens qui ont vécu avant la naissance de Jésus-Christ... les infidèles... les hérétiques et les schismatiques qui se tiennent en dehors de l'Eglise... *les apostats et les excommuniés...* les incrédules et les libres penseurs... les hommes qui meurent sans les sacrements de l'Eglise, *ou même qui les refusent catégoriquement.* » Voilà du vrai libéralisme, ou je ne m'y connais plus ; mais M. l'abbé Gibier ne me fera jamais croire que ce soit là la doctrine catholique véritable ; que l'Eglise de Grégoire VII, de Boniface VIII et d'Innocent III ait jamais cru ces anathèmes si peu efficaces et ait fait si bon marché de ces excommunications !

Car, s'il n'en était pas ainsi, pourquoi les guerres de

tout un réseau de pratiques inutiles et absolument *amorales*, mais à l'observation desquelles elles ont souvent attaché une importance plus grande qu'au vrai mérite et à la vraie vertu (1).

Au point de vue d'une stricte équité, les sanctions instituées dans une autre existence, ne sont pas faciles à justifier, tout d'abord parce qu'elles supposent la pleine liberté de l'agent pour ce qu'il aura fait de bien ou de mal, alors que la part d'autonomie que lui laisse la loi du déterminisme est singulièrement restreinte. En outre, il n'y a pas d'homme qui soit tout méchant ou tout bon et à qui des sanctions exclusives — dans l'un ou l'autre sens — puissent être appliquées sans iniquité. La loi d'équité voudrait qu'il fût tenu compte dans une mesure égale des uns et des autres. Or, on nous affirme qu'un seul acte de repentir *in extremis* suffit à rendre digne d'une éternité de bonheur et qu'une seule infraction qualifiée de péché mortel voue l'homme jusque là le plus méritant à des supplices sans fin. « Ce sont là de vrais dénis de justice. » « On a bien imaginé des purgatoires où s'expient les fautes vénielles, mais on a omis d'instituer des paradis temporaires où les réprouvés auraient goûté quelque joie pour ce qu'ils auraient fait de bien. » Les bouddhistes chinois et les manichéens ont tourné la difficulté en attribuant à l'homme deux âmes : l'une perverse, l'autre bonne, dont l'une serait châtiée et l'autre récompensée — « mais on ne se représente pas bien l'état de conscience d'un mort dont une des âmes brûle en enfer, tandis que l'autre jouit de la gloire du paradis ».

L'injustice de sanctions éternelles devient surtout révoltante avec un dogme comme celui de la prédestination, dont la conséquence est que la béatitude éternelle des uns et les souffrances sans fin des autres ne sont plus qu'un effet du caprice de la divinité (1). C'est ici le lieu de citer les formidables — et irréfutables — objections de Pomponazzi : « Pourquoi Dieu, libre de créer un monde où il n'y aurait que des gens de bien, a-t-il préféré en faire un pour une majorité de méchants? Pourquoi, étant tout-puissant et ayant prévu de toute éternité les fautes des hommes, ne les délivre-t-il pas de leurs imperfections? Pourquoi, en omettant cela, Dieu ne pèche-t-il pas tandis que cette omission constitue un péché pour l'homme? »

Le dogme d'une éternité des peines en particulier révolte la pensée, et nous pouvons dire en toute justice que « sans nous piquer d'une équité souveraine, nos lois savent mieux proportionner les peines aux délits » et que bien des maximes « d'une sagesse tout humaine mettraient la prétendue justice divine en état d'humiliante infériorité ».

Enfin, au point de vue d'une morale austère, il est permis de réprouver l'attribution même de peines et de récompenses comme sanctions. « A se régler sur des avantages, la vertu dégénère en calcul intelligent et le bien n'est plus pour elle qu'un placement lucratif. » Celui qui ne pèche pas seulement par peur de l'enfer et ne fait le bien qu'afin de gagner le paradis, est un simple mercenaire qui attend le loyer de ses services. Le prix de la vertu, c'est la vertu elle-même. La punition de l'acte mauvais, c'est le remords, l'humiliation de la conscience. Si l'un et l'autre ne sont pas suffisamment ressentis, il faut l'imputer à un cas d'imbécillité ou d'atrophie morale, et la culpabilité consciente de l'agent peut être mise en doute. La conscience est son propre juge, rémunérateur ou bourreau. Point n'est besoin d'autre enfer ou d'autre paradis (2).

Pour ce qui est des biens ou des maux de la vie, ils relèvent pour la plus grande part de chances dont

religion? Pourquoi l'Inquisition? Pourquoi les milliers de bûchers allumés par cette dernière dans toute l'Europe Occidentale? Pourquoi enfin, la justification de la peine de mort à appliquer aux hérétiques chez Saint-Thomas d'Aquin et ailleurs? En raisonnant de la sorte, M. Gibier enlève toute ombre de justification à tous ces crimes dont les auteurs auraient du moins eu l'excuse de vouloir sauver l'âme de l'hérétique en torturant son corps et mettre de bonne foi obstacle à la propagation d'une contagion morale entraînant la damnation?

L'explication vraie est beaucoup plus simple : à l'heure qu'il est, la doctrine des châtiments éternels paraît assez odieuse pour qu'il soit au moins inutile d'en aggraver encore le caractère en l'appliquant à de simples délits d'opinion. Les Eglises s'en rendent compte et cherchent un terrain de transaction. On sauvegarde soi-disant la forme (?), mais il y a capitulation complète sur le fond. — P.-P.-S.

(1) Et que dire des cas où, non contentes d'encourager les actions indifférentes aux dépens des actions véritablement bonnes, les religions ont semblé directement inciter aux mauvaises? Il est inutile de citer des exemples pour ne pas trop sortir du sujet d'abord, ensuite parce qu'ils sont présents à toutes les mémoires ; mais le fait lui-même est patent. On m'objectera que les religions elles-mêmes n'y sont pour rien et que cruautés commises, bûchers allumés, pays désolés, vices absous par intérêt, empêchements de toutes sortes apportés au progrès scientifique et moral, tout cela c'est la faute non des religions, mais des hommes, et la conséquence de la croyance aveugle à l'autorité. Mais le « libre examen » lui-même, n'a-t-il pas mené, lui aussi, à bien des crimes? D'autre part, si l'interprétation des textes sacrés est œuvre humaine, l'obéissance aveugle — et souvent désastreuse dans ses conséquences — que le croyant apporte à ces « textes » — bien ou mal interprétés — est une suite directe de l'esprit religieux. Ensuite, certains de ces « textes » semblent comporter un enseignement contraire à toute morale et à toute justice, rien qu'à être lus tels que et presque sans interprétation. Enfin, là où ils ont un sens plus ambigu, n'est-il pas permis d'exprimer le regret que la divinité qui les aura inspirés, puisque dans son omniscience, elle devait bien prévoir les suites fâcheuses qui en seraient tirées, ne les ait pas formulés autrement? — P.-P.-S.

(1) N'étant pas spécialiste en la matière, je ne puis qu'exprimer l'avis que ces lignes — ainsi que certaines de celles qui précèdent — doivent contenir des erreurs au point de vue strictement théologique. — P.-P.-S.

(2) Tout cela, c'est très beau, mais, encore une fois, beaucoup trop au-dessus du niveau de la foule à laquelle il faut, par conséquent, autre chose. — P.-P.-S.

l'aléa pèse indistinctement sur tout le monde, bons et mauvais. Qu'adviendrait-il d'un ordre de choses « où les phénomènes de la nature, au lieu de se produire suivant les lois fixes, seraient à tout moment suspendus ou modifiés pour suivre la règle variable des rémunérations personnelles : où ni la pierre qui tombe ne devrait blesser l'honnête homme qui passe, ni la grêle ravager son champ, ni l'incendie brûler sa maison, ni une maladie encourue l'atteindre, ni un faux ami le trahir, ni une spéculation téméraire le ruiner, ni la mort frapper ceux qu'il aime... où, au rebours, de tels accidents non motivés par des causes naturelles viendraient assaillir en foule ceux qui font le mal ; » nous aurons là un monde absolument déréglé et continuellement bouleversé par des anomalies « en rapport avec les phases d'une moralité changeante ». A noter que l'homme vertueux, ayant la certitude de ne jamais souffrir, sa vertu perdrait d'autant en mérite. Et si un tel état de choses est impossible ici-bas, pourquoi le croire possible ailleurs, puisque une justice supérieure et parfaite serait plutôt tenue de prévenir ces accidents immérités dans notre existence actuelle que les réparer dans une autre (1)?

(La fin au prochain numéro.)

(1) Une dernière et très grande difficulté inhérente au problème des « sanctions » posthumes, gît, me semble-t-il, dans le fait qu'il n'est pas toujours facile de départager les actions « bonnes » des « mauvaises ». Le fait de brûler vif un homme à cause de ses opinions religieuses, est-il mauvais ou bon? Des gens qui s'en rendraient coupables en l'an de grâce 1908, seraient mis au ban de l'humanité; cependant, cet usage a régné en maître durant des siècles, sans soulever de protestations, et le lustre de plusieurs saints n'a pas été terni par la consécration qu'ils donnèrent à ces abominations. Le fait d'exterminer une population entière, hommes, femmes et enfants, dans une guerre de conquête, soulèverait l'exécration aujourd'hui; or, autrefois, non seulement il ne choquait pas la conscience générale, mais il y a trois mille ans, le dieu des Juifs et des Chrétiens lui-même pouvait, sans déroger, ordonner pareil massacre. Tout au contraire, le fait de rejeter certains dogmes et de ne pas observer certains rites, considéré comme péché grave il y a trois siècles, nous fait hausser les épaules aujourd'hui. L'application de la torture, naturelle au XVIIe siècle, nous paraît révoltante au XXe; et qui sait s'il n'en sera pas de même pour la peine de mort dans deux cents ans ou plus tôt? Ainsi donc, vérité aujourd'hui, erreur demain et vice-versa. Tel individu né au XVIe siècle, mérite dans l'opinion commune l'enfer qui, au XXe siècle, va au paradis sans difficulté; et au rebours, plus d'un saint du Moyen Age, né de nos jours, se serait peut-être vu refuser impitoyablement l'accès du ciel. D'où il suit que le « bon » ou le « mauvais » n'est très souvent qu'une question de chronologie; et comme on ne peut rendre personne de nous responsable d'être né à telle date et non telle autre, dès lors, quelles « sanctions » appliquer? — P.-P.-S.



QUELQUES DESSINS MÉDIUMNIQUES

Jamais on ne s'est tant occupé de dessins et peintures médiumniques comme depuis deux ou trois ans. Nous avons eu l'occasion de parler, l'année dernière, de ceux fameux de Mlle Smith, de Genève, de M. Machner et de Mme Assmann, tous deux Allemands — sans compter ceux, déjà anciens, de M. Victorien Sardou.

Dans une communication à la Société médicale de Genève (3 juin), M. Claparède a présenté à ses collègues une série de dessins exécutés automatiquement par une personne qui, malheureuse à la suite de deuils survenus dans sa famille, alla consulter un médium. Celui-ci l'initia aux procédés en usage pour entrer en rapport avec les esprits, dont il lui promit une puissante consolation. Cette personne, une dame, devint elle-même médium, et depuis, sous l'influence d'une force étrangère à sa propre volonté, elle a produit de nombreux dessins, en général assez compliqués, mais remarquablement bien exécutés, bien que la dessinatrice n'ait jamais possédé que des notions très élémentaires dans ce domaine. (*Revue médicale de la Suisse romande*, 20 juillet 1908.)



Esprit venant de se désincarner et se mouvant à l'aide des Esprits plus avancés, qui l'aident à gravir les difficiles passages qui mènent à la béatitude. *(Légende écrite par le médium).*

Les quelques dessins que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs, sont dus à la médiumnité de Mme A. M., de Paris. Si nous devons respecter l'*incognito* de cette dame, c'est qu'étant déjà d'un âge assez avancé — soixante-cinq ans environ — et infirme depuis longtemps, il importe de la soustraire aux sollicitations importunes auxquelles elle se trouverait en butte si son nom était connu. Mme A. M. appartient à une honorable famille française ; elle vit sans luxe, mais confortablement, de ses rentes ; elle n'a jamais songé à exploiter d'une manière quelconque ses intéressantes facultés.



Jeune femme entrainée par l'immense *simulité* qui est suspendu au-dessous de son menton ; elle est entrainée malgré elle par le *simulité* et aussi par les organes qui sont fixés autour de la tête. Ces organes servent à la diriger, mais ne sont plus de force à lutter contre le *simulité* dont la puissance est beaucoup plus considérable ; elle atteint ainsi la millième altitude et se confond en admiration. (*Simulité :* amas de fluides attractifs). *(Légende écrite par le médium lui-même)*

Ayant été amenée par une amie à s'occuper de spiritisme, elle fut à son tour prise du désir de posséder une médiumnité. Son attente ne fut pas longue. Un jour, elle sentit une envie irrésistible d'écrire, alla à son secrétaire, et, à sa grande surprise, ce ne

furent point des lettres que sa main commença à tracer ; mais des figures humaines, des paysages étranges, etc. ; depuis ce jour, ils réapparurent souvent, très variés, sous sa plume, puisque Mme M. dessine presque toujours à la plume. Quand l'œuvre était achevée, Mme M. traçait médiumniquement quelques lignes explicatives du dessin.



Jeune femme regardant surprise les merveilles de l'au-delà. (*Légende écrite par le médium*).

Nous reproduisons quelques-uns de ces dessins, en respectant scrupuleusement le texte des légendes. Il nous faut toutefois remarquer que les originaux ont toujours d'assez grandes dimensions (en moyenne 30 centimètres sur 40, et même davantage). En surplus, la photogravure n'est pas sans ôter aux dessins une partie de leur valeur, en faisant forcément disparaître bien des détails très fins.

Nous avons eu l'occasion de soumettre quelques-uns des ouvrages de Mme M. à un dessinateur parisien bien connu, qui s'est déclaré littéralement stupéfait — c'est son expression — du travail qu'on y remarque. Quand nous dîmes que l'auteur de ces dessins est une dame de plus de 65 ans, presque paralysée par un rhumatisme goutteux, l'étonnement de l'artiste n'eut plus de limite.

— A la stricte rigueur — disait-il — on pourrait admettre qu'un homme jeune, dessinateur très habile, exécute de pareils ouvrages, moyennant un travail constant de 48 heures au moins.

Mais Mme M. achève ses dessins en quelques heures ; elle est à un âge avancé, et depuis près de quatorze ans elle ne se sert qu'avec difficulté de ses mains, déformées par l'arthritisme ; elle est même incapable de quitter toute seule le fauteuil auquel elle est condamnée par sa cruelle infirmité. Quant à sa connaissance du dessin, elle se limite au peu que l'on apprend généralement aux jeunes filles bien élevées.

Ce médium produit aussi des peintures au pastel ; elles sont sans doute plus curieuses que celles que nous présentons à nos lecteurs ; mais il n'y a pas moyen de les reproduire dûment par la photogravure.



Jeune femme arrivée a la béatitude ; elle est attirée par les bons fluides à l'admirable situation où elle domine tout le ciel de la suprême altitude de la millième attraction. (*Légende écrite par le médium*).

Mme A. M. pense — comme la plupart de ces médiums — que sa main est guidée par un esprit ; le sien aurait jadis vécu dans l'Inde.

AU MILIEU DES REVUES

Télépathie expérimentale
Quelques nouveaux essais

(*Cosmos*, Paris, 17 avril 1909.)

1. *L'expérience.*

L'expérience dont il s'agit demande le concours d'un certain nombre de collaborateurs. Un professeur et sa classe forment un ensemble constitué à souhait pour sa facile réalisation.

Six lettres sont écrites au tableau noir : les six voyelles si l'on veut. De plus, les six lettres élues, répétées chacune trois fois, ont été disposées dans un ordre quelconque sur une feuille à l'usage du professeur.

Cette feuille sous les yeux, celui-ci se place derrière sa classe, et, regardant successivement chacune des lettres qui s'y trouvent, indique par un léger signal le moment précis où il passe d'un caractère au suivant.

A ce signal, chaque élève note sur une pagelle celle des six lettres qui pour lors *se présente* à son esprit. Il ne voit, d'ailleurs, ni n'entend le professeur, car celui-ci parcourt sa feuille des yeux seulement, sans articuler, même à voix basse.

L'essai prend une minute environ. Il reste à recueillllir les pagelles et à effectuer le dépouillement.

2. *Le fait paradoxal.*

Supposons une classe de *n* élèves. Chacun fournissant 18 résultats, le nombre total de ceux-ci sera 18 *n*.

Combien, sur ces 18 *n* résultats, seront des *succès ?* c'est-à-dire dans combien de cas y aura-t-il coïncidence entre la lettre écrite par l'élève et la lettre regardée au même instant par le professeur?

La réponse est aisée; c'est le calcul des probabilités qui la fournit :

« Si le hasard seul est en cause, le nombre des succès sera à peu près le 1/6 du nombre des résultats; il sera donc voisin de 3 *n*. Et si l'on réalise plusieurs essais, il sera voisin de 3 *n tantôt par excès, tantôt par défaut,* ces écarts allant d'ailleurs se compensant à mesure que les expériences se multiplieront (loi des grands nombres). »

Interrogée à son tour, l'expérience répond de façon quelque peu différente.

Voici cette réponse :

1° Dans les ensembles considérables (un millier ou plus) de résultats (1), le nombre des succès est toujours voisin de 3 *n par excès*, jamais par défaut.

2° Cet écart positif ne s'affaiblit pas quand on englobe dans les relevés un nombre de plus en plus considérable d'expériences : au contraire, il se maintient très net.

3° Même dans les ensembles moindres, la *tendance* à l'écart positif est déjà visible. L'écart positif est la règle ordinaire et a une valeur très appréciable; l'écart négatif est exceptionnel et très faible.

Le tableau suivant établit par des chiffres cette triple constatation :

	Nombre de tirages	Nombre d'opérateurs	Nombre de résultats	Nombre probable des succès	Nombre réel des succès
1re expér.	18	36	648	108	129
2e expér.	18	34	6:2	102	109
3e expér.	18	30	540	90	105
4e expér.	18	28	504	84	86
5e expér.	18	8	144	24	32
6e expér.	18	35	630	105	110
7e expér.	18	27	486	81	90
8e expér.	18	23	414	69	70
9e expér.	18	24	432	72	85
10e expér.	18	25	450	75	83
11e expér.	18	24	432	72	67
12e expér.	18	25	450	75	84
		319	5.742	957	1.050

On le voit, presque partout dans ces ensembles, petits ou moyens, l'écart est positif. Et il suffit de grouper les résultats deux à deux, c'est-à-dire d'en faire de « grands ensembles », pour que la loi de l'écart par excès soit absolument générale.

On remarquera la valeur considérable de l'écart global : 1.050 succès au lieu de 957 ; chiffre d'au-

(1) Les locutions : *ensemble considérable de résultats* et *longue série de tirages* ne sont pas synonymes.

Ainsi *l'expérience* proposée ci-dessus comme type était constituée par *une* série de 18 tirages; on eût pu, de même, effectuer des déries de 10 ou de 30 tirages..... ; dans une classe de 20 élèves, ces trois expériences eussent fourni respectivement 360, 200, 600 résultats.

La multiplicité des expériences est tout autre chose que la longueur des séries. Le grand nombre des *résultats* peut être obtenu par chacun des deux procédés.

On verra tantôt que, dans une classe de 20 élèves, les 600 résultats provenant d'une série de 30 tirages consécutifs sont loin d'équivaloir, au point de vue du nombre des succès obtenus, aux 600 résultats qui proviendraient, dans la même classe, de cinq séries séparées, formées chacune de six tirages.

tant plus digne d'attention qu'il porte sur un nombre déjà grand d'expériences et est relatif à un nombre considérable d'opérateurs.

3. *Insuffisance de l'explication recourant au hasard.*

Deux considérations doivent faire rejeter toute interprétation de ces résultats par la seule fantaisie du hasard.

1° *La constance du sens des écarts*, qui, déjà remarquable dans les séries moyennes telles qu'elles sont enregistrées ci-dessus, devient absolument démonstrative dans les ensembles considérables. Pourquoi cette constance? S'il est vrai que tout effet constant procède d'une cause constante, le hasard ici ne rend compte de rien.

2° *La dégradation de l'écart* dans une même série, à mesure que cette série s'allonge. — Pareille « dégradation » semble trahir une fatigue progressive et, par là même, l'action d'*une faculté*... car le hasard, lui — simple être de raison, — ne se fatigue pas.

Un mot d'explication touchant la nature de cette *dégradation.*

Puisque dans les expériences précitées la probabilité est 1/6, le nombre *probable* des succès est de 16,66 pour 100 résultats.

Or, voici ce qu'on constate :

En faisant porter les statistiques uniquement sur les cinq premiers tirages de chaque expérience, on trouve : 19,5 pour 100 de résultats exacts, au lieu de 16,66 pour 100.

En considérant les 10 premiers tirages, on trouve : 18,8 pour 100 de résultats exacts, au lieu de 16,66 pour 100.

En considérant les 15 premiers tirages : 18,5 pour 100 de résultats exacts, au lieu de 16,66 pour 100.

Enfin, en considérant les 18 tirages : 18,3 pour 100 de résultats exacts, au lieu de 16,66 pour 100.

Donc la proportion de succès diminue quand une même série s'allonge ; l'écart garde toujours son sens positif, mais, dans ce cas particulier, il va s'affaiblissant.

Ce fait est *très significatif*, parce que, d'autre part, l'écart, loin de s'affaiblir, se maintient parfaitement net quand les résultats étudiés, *quelque nombreux qu'ils soient*, appartiennent à des séries de même longueur.

4. *Deux explications proposées.*

« Quelque chose » passe donc de l'agent aux percipients. Quel est ce quelque chose?

Deux explications, et seulement deux, semble-t-il, peuvent rendre compte du fait, si toutefois c'est en rendre compte que de le ramener à un autre, aussi obscur que lui, mais déjà entrevu.

La première explication recourt à une audition *subconsciente* du percipient, provoquée par une articulation inconsciente de l'agent : celui-ci, tout en s'imaginant ne lire que des yeux, articulerait cependant au point de se faire entendre çà et là...

La seconde recourt franchement à la transmission mentale ou *télépathie*, phénomène qu'on croit avoir constaté dans bien des cas, mais qu'on n'a pas encore étudié.

L'hypothèse d'une audition subconsciente se heurte à diverses difficultés. Il semble que les voyelles à son éclatant (A) aient plus de chance d'être perçues que les voyelles sourdes (U) ; que les consonnes sifflantes ou chuintantes aient à se transmettre mieux que les autres... Or, nulle trace de ces distinctions dans les relevés obtenus.

Il semble encore que les lettres à son ou à articulation très semblables : T et D, S et Z, I et Y aient toute occasion de se trouver perpétuellement confondues ; partant, d'avoir leurs moyennes régies par le plus pur hasard ; que les meilleurs résultats doivent émaner des percipients les plus proches de l'agent ou les mieux doués au point de vue de l'acuité auditive... L'expérience ne vérifie aucun de ces points, et par là nous invite à nous ranger à la première interprétation.

Peut-être un *experimentum crucis* serait-il possible ; il aurait assurément son petit intérêt. Voici à peu près comme nous le concevrions :

Six lettres à articulation *très différente* seraient choisies, par exemple : *k, s, t, p, a, n;* on choisirait aussi six dessins simples sans noms spéciaux : le signe $<$ dans trois positions différentes, le igne $=$ placé horizontalement, verticalement, obliquement, ou autres semblables.

La feuille de l' « agent » partagée en 18 cases *doubles* renfermant chacune *une lettre et un dessin*, contiendrait trois fois toutes les lettres et trois fois tous les dessins ; mais les positions relatives des lettres et des dessins seraient *quelconques*, autrement dit : un même dessin ne se retrouverait pas nécessairement accolé chaque fois à la même lettre.

Les percipients, à chaque signal donné, annoteraient *une lettre et un dessin.*

Si l'audition subconsciente est en jeu, et si on étudie un ensemble *considérable* d'expériences, l'écart subsistera pour les lettres : il *ne subsistera pas pour les dessins*, bien que ceux-ci soient transmis dans les mêmes conditions que celles-là.

5. *Conclusion.*

Quoi qu'il en soit, et jusqu'à preuve du contraire, il ne nous semble pas téméraire de voir ici un phénomène simple de *télépathie expérimentale à l'état de veille.*

Ce point admis, il serait superflu d'insister sur l'intérêt qu'il peut y avoir à répéter ce phénomène,

à l'étudier, puisque seul peut-être entre tous ses congénères, il a le précieux avantage de se prêter sur commande à la répétition et à l'étude. Certes, ce n'est pas son insignifiance apparente qui rebutera les chercheurs : y eut-il jamais fait plus insignifiant que la déviation de l'aiguille d'Œrsted?

Images Fantomatiques

(*Journal du Magnétisme*, Paris, avril 1909.)

M. Durville, directeur de l'Ecole de magnétisme de Paris, qui s'occupe depuis quelque temps, comme nos lecteurs le savent, d'extériorisation des fantômes



Supposé fantôme de Mme Lambert.

des vivants, vient de publier la gravure que nous reproduisons ici et qui est censée représenter « le fantôme de Mme Lambert », l'un des sujets qui servent à ces expériences, et qui a servi jadis à celles du colonel de Rochas. Voici les explications que M. Durville donne de cette gravure.

Un écran au sulfure de zinc, qui semble avoir la propriété de prendre, dans une certaine mesure, l'impression du fantôme, est illuminé au moyen du magnésium. Cet écran est placé dans le châssis d'un appareil photographique qui est mis au point sur le fauteuil destiné au fantôme. Celui-ci étant bien formé, on le prie de rester immobile. Au bout de 10 à 12 minutes de pose, on retire l'écran qui, en certaines parties, a beaucoup perdu de sa luminosité, on place dessus une plaque sensible pendant deux minutes, on fixe, et sur toutes les plaques ainsi obtenues, on voit des points brillants, qui sont dus, au dire de M. Durville, à des jets lumineux lancés par le fantôme.

Sur la plus grande partie de ces plaques, il n'y a pas d'image fantomatique, mais on en voit sur quelques unes. Le cliché le plus remarquable qui ait été ainsi obtenu est celui que nous présentons à nos lecteurs. « L'empreinte est tellement fine et légère — dit M. Durville dans sa publication — qu'il est impossible d'en obtenir la reproduction directe. On ne la voit parfaitement, avec tous ses détails, qu'en la regardant à travers une source lumineuse. Cette image est dessinée le plus mathématiquement possible pour en permettre la reproduction typographique. »

Nous avons pu examiner la plaque en question. Le dessin y est peu visible, mais les traits sont nettement tracés. La figure de la plaque est fidèlement reproduite dans la gravure; seulement la netteté du bras et de la main a été exagérée.

De nouvelles tentatives dans le même sens pourront mieux nous fixer sur la nature de cette forme, que M. Durville interprète comme un commencement de matérialisation du « double » du sujet.

Les Fées

(*Revue théosophique*, Paris, avril 1909.)

Pendant qu'on remarque dans les études métapsychiques une évolution constante vers le positivisme scientifique, cet *expérimentalisme* qu'on peut définir « la Science qui vient des recherches de l'homme », il est intéressant de jeter un regard, de temps à autre, sur le courant opposé, le système *théosophique*, c'est-à-dire la « science qui nous vient de Dieu ».

La dernière livraison de la *Revue Théosophique Française* continue la publication d'un article sur « Les Esprits de Nature (élémentins) », de ce M. C.-W. Leabdeater qui, depuis la mort du colonel Olcott, est peut-être le théoricien le plus en vue du « Théosophisme » contemporain, après Mme Annie Besant, malgré les scandales qui, tout récemment encore, se sont soulevés autour de son nom. Dans ce fascicule de la *Revue Théosophique*, M. Leabdeater s'occupe donc des « Fées », et on voit s'écouler de sa plume quelques pages tellement caractéristiques, que nous ne pouvons pas résister à l'envie d'en reproduire la

plus grande partie, pour donner à nos lecteurs une idée de ces doctrines si curieuses, non point à cause de la croyance à l'existence des esprits *élémentaux* — qui n'a rien d'extravagant en elle-même — mais à raison des détails qui sont fournis sur ces êtres, invisibles dans le « plan » où nous vivons, mais que M. Leadeater rencontre certainement à tout tournant de rue, dans le plan incliné où il se trouve, et qui peut le conduire fort loin, s'il se laisse aller.

Le type « Elémentin », le mieux connu de l'homme est celui dit des Fées. Ce sont des êtres qui vivent normalement à la surface de la terre, malgré qu'ils puissent passer dans l'intérieur du sol à volonté, puisqu'ils ont des corps de matière éthérique. Leurs formes sont nombreuses et variées, mais le plus fréquemment humaines dans leurs contours et d'une taille un peu plus petite, habituellement avec certains traits ou membres exagérés d'une façon quelque peu grotesque. La matière éthérique étant plastique et pouvant se façonner par le pouvoir de la pensée, les « Elémentins » fées, peuvent prendre n'importe quelle apparence à volonté, mais ils ont sans aucun doute des formes définies qui leur sont propres et qu'ils gardent quand ils n'ont pas à en prendre une autre pour un but spécial et qu'ils n'emploient pas leur volonté pour produire un changement de forme. Ils ont aussi leurs propres couleurs qui marquent la différence entre leurs tribus ou espèces, tout comme les oiseaux ont différents plumages.

Il y a un nombre immense de sous-divisions ou races parmi les Fées et les individus de ces subdivisions varient en intelligence et en disposition de même que les êtres humains. De même, aussi, comme les êtres humains, ces diverses races habitent différentes contrées, ou quelquefois différentes parties d'une même contrée, et les membres d'une même race ont une tendance générale à rester ensemble comme font les hommes d'une même nation. Ces êtres sont en somme distribués comme les autres règnes de la nature ; comme chez les oiseaux, dont quelques-uns de leurs genres sont évolués, quelques variétés sont particulières à une région, d'autres sont communes dans un pays et rares dans un autre, tandis que d'autres encore se trouvent presque partout. Comme chez les oiseaux, il est avéré que c'est dans les pays tropicaux que l'on trouve les ordres le plus brillamment colorés.

Types nationaux. — Les types prédominants parmi les êtres divers des différentes parties du monde se distinguent en général nettement et sont en quelque sorte caractéristiques ; peut-être est-ce l'influence de ces caractéristiques au lent cours des siècles qui a moulé les hommes, les animaux et les plantes qui vivent dans telles ambiances déterminées et il en serait de même à l'égard des esprits de nature. C'est ainsi qu'il n'y a pas de contraste mieux marqué que celui qui existe entre les nabots orange-pourpre ou écarlate or, vifs et bruyants, qui dansent dans les vignes de la Sicile, et les créatures gris-vert, à l'air presque pensif, qui se meuvent si tranquillement parmi les chênes et les landes couvertes de bruyères de la Bretagne, ou les « bonnes gens » or brun qui hantent les versants des collines d'Ecosse.

En Angleterre, la variété vert-émeraude est probablement la plus commune, et je l'ai vue aussi dans les bois de France, de Belgique et de la Saxe, puis, en Amérique, dans le fond du Massachusett, et sur les rives du Niagara. Les vastes plaines du Dakota sont habitées par une espèce blanche et noire que je n'ai pas vue ailleurs, et la Californie possède une espèce charmante, blanche et or, qui semble unique aussi. En Australie, le type le plus fréquent est une créature très distincte d'une couleur d'un bleu de ciel lumineux merveilleux ; dans la Nouvelle-Zélande, elles sont d'un bleu plus foncé, parsemé d'argent, tandis que dans les îles de l'Océan Pacifique sud on rencontre une variété blanc argent qui scintille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, comme la nacre.

Dans l'Inde, nous en trouvons de toutes sortes, depuis le tendre vert-rose pâle, ou le primevère bleu pâle des collines de la campagne, jusqu'aux riches couleurs mixtes étincelantes et magnifiques, presque barbares dans leur intensité et leur profusion, qui est la caractéristique des plaines ensoleillées. Dans quelques parties de ce merveilleux pays, j'ai vu le type noir et or qui se trouve plus généralement dans le désert Africain, et aussi une espèce qui ressemble à une statuette faite d'un métal cramoisi étincelant comme était l'orichalcus de l'Atlantide. Un peu semblable à cette dernière est une variété très curieuse qui semble coulée dans le bronze et brunie ; elle paraît choisir pour demeure le voisinage immédiat des perturbations volcaniques, car les seuls endroits où on l'ait vue jusqu'à présent sont les versants du Vésuve et de l'Etna, aussi dans les îles Sandwich, dans un endroit déterminé (Yellow Stend) de l'Amérique du Nord, et dans une partie du Nord de la Nouvelle-Zélande. Plusieurs points semblent indiquer, en matière de conclusion, que ce sont là les survivants d'un type primitif qui représente une espèce de degré intermédiaire entre le Gnome et la Fée. Dans quelques cas, des endroits très voisins se trouvent habités par des classes très différentes d'esprits de nature ; par exemple, comme il a été déjà mentionné, les fées vert-émeraudes sont communes en Belgique, et, cent milles plus loin, en Hollande on n'en voit presque pas une seule, à leur place, se montre une espèce pourpre sombre, à l'air grave...

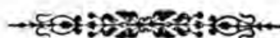
Vie et mort des Fées. — La période de vie des différentes subdivisions de ces élémentins varie beaucoup ; chez quelques-unes elle est très courte, et chez d'autres beaucoup plus longue que la vie humaine.

Leur existence est aussi soumise au principe universel de la réincarnation, mais les conditions n'étant pas les mêmes que chez l'homme, son mode d'action diffère légèrement. Ces êtres n'ont point le phénomène correspondant à ce que nous appelons naissance et croissance ; une fée vient au monde pleinement développée, comme l'insecte. Elle vit sa vie courte ou longue, sans aucune apparence de fatigue ou de besoin de repos et sans aucun signe perceptible d'âge à mesure que les années passent. Mais, à la fin, il vient un temps où son énergie semble s'être épuisée, où elle devient comme fatiguée de la vie, et, quand cela se produit, son corps devient de plus en plus diaphane jusqu'à ce que l'entité ne soit plus qu'une entité astrale vivant alors pendant un certain temps sur ce plan parmi les esprits de l'air qui représentent pour elle le degré suivant de son développement. En passant par cette vie astrale, l'entité vient se fondre dans son âme-groupe, où (si elle est suffisamment avancée) elle peut avoir un certain degré d'existence consciente avant que la loi du cycle n'agisse une fois de plus en éveillant en elle le désir de la séparation. A ce moment, ce désir pousse de nouveau le cours de son énergie en dehors, et, agissant sur l'astral plastique et sur la matière éthérique, matérialise pour elle un corps convenable de son type pour l'expression de son développement ultérieur.

Leurs plaisirs. — Ils glorifient la lumière resplendissante du soleil, mais ils dansent avec un égal plaisir au clair de la lune ; ils partagent la joie et la satisfaction de la terre lorsqu'elle a soif et que la pluie vient rafraîchir les fleurs et les arbres, mais ils sont aussi heureux lorsque la neige tombe ; ils sont contents de flotter follement dans le calme d'une après-midi d'été, et ils s'abandonnent gaiement aussi à la course des vents. Non seulement ils admirent, avec une intensité que nous ne pouvons comprendre, la beauté d'une fleur ou d'un arbre, la délicatesse de ses couleurs ou la grâce de sa forme, mais ils prennent un immense intérêt et un profond plaisir dans tous les travaux de la nature, dans le flux de la sève, dans l'épanouissement des bourgeons, dans la formation et la chute des feuilles. Naturellement cette caractéristique est utilisée par les Grands Etres qui ont charge de l'évolution, et les esprits de nature (élémentins) sont employés à aider à l'assortiment des couleurs et à l'arrangement des variations. Ils s'occupent aussi beaucoup de la vie des oiseaux et des insectes, à l'éclosion des œufs, à l'ouverture des chrysalides, et veillent d'un œil joyeux aux plaisirs des agneaux et des paons, des levrauts et des écureuils.

Un autre inestimable avantage que possède une évolution éthérique sur celle qui se rapproche des parties les plus denses du plan physique, c'est qu'on évite le besoin de manger. Le corps des fées prend sans trouble la nourriture qui lui est nécessaire en l'absorbant sans restriction de l'éther qui l'entoure nécessairement ; ou plutôt, ce n'est point à proprement parler que la nourriture soit absorbée, mais il se fait constamment un échange de particules : celles qui ont épuisé leur vitalité sont rejetées et d'autres qui en sont pleines viennent les remplacer. Quoique ne mangeant pas, les esprits de nature prennent au parfum des fleurs un plaisir analogue à celui que les hommes éprouvent au goût de la nourriture. L'arôme est pour eux plus qu'une simple question d'odorat ou de goût, car ils s'y baignent et s'en pénètrent, de telle sorte que toutes les parties de leur corps en sont en même temps imprégnées. Ce qui remplace chez eux le système nerveux est beaucoup plus délicat que nos nerfs et est sensible à bien des vibrations qui passent toutes inaperçues pour nos sens plus grossiers ; de la sorte ils peuvent déceler ce qui correspond à l'odeur de bien des plantes et des minéraux qui n'en ont aucune pour nous.

Leurs corps n'ont pas plus de structure interne qu'un nuage de brouillard ; ils ne peuvent donc être ni blessés ni tailladés, et ne sont affectés ni par le froid, ni par la chaleur. Il y a même une classe de ces entités dont les membres semblent se plaire surtout en se baignant dans le feu ; ils accourent de tous côtés lorsqu'il y a une grande conflagration et ne font que s'élever avec les flammes dans une joie sauvage, comme les enfants qui recommencent sans cesse le jeu de toboggan. Ce sont les esprits du feu, les Salamandres de la littérature du Moyen Age. L'esprit de nature (élémentin) ne peut ressentir une douleur corporelle que lorsqu'elle vient d'une émanation ou d'une vibration déplaisante ou discordante, mais, comme il peut se déplacer rapidement, il lui est facile d'y échapper. Autant qu'on a pu l'observer jusqu'à présent, il ne connaît point les tourments de la peur qui jouent un si grand rôle dans la vie animale, laquelle, dans notre ligne d'évolution, correspond généralement au niveau des élémentins de surface, les Fées.



ÉCHOS ET NOUVELLES

La photographie de Piet Botha.

Dans notre fascicule du mois d'avril, en reproduisant la plus grande partie de l'article que M. William Stead venait de publier dans la *Revue* sous le titre : *Comment communiquer avec l'au-delà ?* nous en avons intentionnellement retranché un des chapitres les plus intéressants, celui qui se rapporte à la photographie de Piet Botha, dont plusieurs journaux ont déjà parlé, et que nous sommmes heureux, aujourd'hui, de faire connaître à nos lecteurs, reproduite par la photogravure. C'est justement pour pouvoir en illustrer le récit que nous avons préféré retarder cette publication.



W. Stead et le fantôme de Piet Botha.

Voici donc le passage de l'article de M. Stead, qui concerne la photographie spirite :

J'ai parlé de la photographie des esprits. Je m'empresse de désarmer le lecteur sceptique en admettant qu'il n'y a rien de plus facile que de truquer des photographies de ce genre et j'ajouterai qu'un prestidigitateur peut toujours tromper l'observateur le plus vigilant et le plus défiant. Les plaques dont je me sers en les développant moi-même et qui sont, de plus, marquées, fourniraient quelque garantie contre les fraudes. Mais, si je crois à l'authenticité des photographies, c'est que je m'appuie sur des arguments autrement concluants. La preuve formelle de l'authenticité d'une photographie d'un esprit, c'est d'abord l'exécution d'un portrait parfaitement reconnaissable de la personne défunte par un photographe qui ne sait absolument rien de l'existence de cette personne, et c'est ensuite le fait qu'aucune forme visible n'est perçue par celui qui opère ou qui assiste à l'opération.

J'ai obtenu de ces photographies non pas une fois seulement, mais à plusieurs reprises. Je n'en rapporterai ici qu'un seul cas. Le photographe à qui sa médiumnité permet de photographier l'invisible est un artiste déjà vieux, sans instruction. Cette particularité l'empêche même, dans certaines circonstances, de s'occuper sérieusement de sa profession. Il est clairvoyant et ce que j'appellerai clairaudiant. Pendant la dernière guerre des Boers, j'allai lui demander une séance, curieux de savoir ce qui allait se passer.

J'avais à peine pris place devant le vieux bonhomme qu'il me dit :

— J'ai eu une algarade l'autre jour. Un vieux Boer est venu dans mon atelier. Il avait un fusil et son regard farouche me causa une certaine frayeur. « Va-t'en, lui dis-je, je n'aime pas les armes à feu. » Et il s'en alla. Mais il est revenu et le revoilà. Il est rentré avec vous. Il n'est plus armé de son fusil et son regard n'a plus rien de farouche. Faut-il lui permettre de rester ?

— Certainement, répondis-je. Vous croyez pouvoir le photographier ?

— Je ne sais pas, dit le vieux, j'essaierai.

— Je m'assis devant l'objectif et l'opérateur prit le point. Je ne pouvais rien voir, mais avant l'enlèvement de la plaque je demandai au photographe :

— Vous lui avez parlé, l'autre jour. Pouvez-vous lui parler encore maintenant ?

— Oui, il est toujours derrière vous.

— Vous répondra-t-il si vous l'interrogez ?

— Je ne sais pas, j'essaierai.

— Demandez-lui son nom.

Le photographe eut l'air d'adresser une question mentale et d'attendre la réponse. Puis il fit :

— Il dit qu'il s'appelle Piet Botha.

— Piet Botha ? objectai-je, avec un geste de doute. Je connais un Philippe, un Louis, un Christian, et je ne sais combien d'autres Botha, mais je n'ai jamais entendu parler de ce Piet.

— Il dit que c'est son nom, répliqua le vieux d'un air bourru.

Quand il développa la plaque, j'y vis debout derrière moi, un grand gaillard hirsute qui pouvait être tout aussi bien un Boer qu'un moujick. Je ne dis rien, mais j'attendis jusqu'à la fin de la guerre, et, à l'arrivée du général Botha à Londres, je lui envoyai la photographie par l'intermédiaire de M. Fischer maintenant premier ministre de l'Etat d'Orange. Le lendemain, M. Wessels, délégué d'un autre Etat, vint me voir.

— Où avez-vous pris cette photographie que vous avez donnée à M. Fischer ?

Je lui rapportai exactement comment elle se trouvait en ma possession. Il hocha la tête.

— Je ne crois pas aux revenants, mais dites-moi sérieusement d'où vous vient ce portrait : cet homme-là n'a jamais connu William Stead. Cet homme-là n'a jamais mis le pied en Angleterre.

— Je vous ai déjà dit, repartis-je, comment je l'ai eue et vous pouvez ne pas me croire, mais pourquoi vous monter comme cela ?

— Parce que, dit-il, cet homme-là était un de mes parents. J'ai son portrait chez moi.

— Vraiment, m'écriai-je, est-il mort ?

— Il fut le premier commandant boer qui périt au siège de Kimberley... Petrus Botha, ajouta-t-il, mais nous l'appelions Piet pour abréger.

Cette photographie est restée en ma possession. Elle fut également identifiée par les autres délégués des Etats libres qui avaient eux aussi connu Piet Botha.

Or, ceci ne s'explique point par la télépathie. Il ne saurait y avoir non plus ni hypothèse ni fraude. C'est par simple hasard que je demandai au photographe de s'assurer si l'esprit donnerait son nom. Personne en Angleterre, pour autant que j'aie pu m'en convaincre, ne savait que Piet Botha eût jamais existé !

Quelques journaux, en résumant ce récit, écrivirent « qu'il n'existait aucun portrait de Piet Botha ». On a pu voir par la déclaration de M. Wessels, qu'il n'en est rien ; lui-même en avait une chez lui. M. Stead croit néanmoins pouvoir affirmer que personne à Londres ne connaissait alors ce portrait ni même l'existence de ce commandant Botha. C'est là, naturellement, une chose difficile à prouver.

M. Stead organise un bureau de communication avec l'au-delà !

M. William Stead vient de publier dans la *Revue* du 1er mai un article dans lequel il lance une idée qu'on pourrait appeler sensationnelle, si l'on pouvait trouver, même parmi les spirites, beaucoup de personnes assez croyantes, assez optimistes, pour croire que le projet de l'éminent publiciste anglais ait quelque chance de donner des résultats appréciables.

Pour vrai dire, l'idée ne vient pas directement de M. W. Stead, mais plutôt de « Julia ». Ceux qui ont lu l'article de M. Stead, que nous avons reproduit dans notre dernière livraison, savent qui était cette amie décédée de l'auteur, lequel, par l'écriture automatique, croit continuer à communiquer avec elle. Nous ajouterons, toutefois, que Julia était le prénom de miss Julia A. Ames. Elle avait fait partie de la rédaction de l'*Union Signal*, de Chicago, organe de la *Woman's christian temperance Union*, Société de tempérance chrétienne et féminine. Née dans l'Illinois, en 1861, elle était de pure souche anglo-américaine. En 1890, au cours d'un voyage en Europe, elle alla voir M. Stead ; ils devinrent d'excellents amis. L'automne de l'année suivante, elle retourna en Amérique, tomba malade à Boston et mourut à l'hôpital de cette ville.

Comme beaucoup d'autres âmes pieuses, miss Ames avait fait un pacte avec sa meilleure amie qui fut pour elle une sœur pendant des années. Il fut convenu qu'elle reviendrait de l'au-delà et se ferait voir pour donner une preuve de la survie de l'âme après la mort, et de la possibilité pour les défunts de communiquer avec les survivants. Beaucoup ont pris cet engagement, bien peu l'ont tenu. Miss Ames, de l'avis de M. Stead, fut de ces dernières ; nos lecteurs connaissent déjà quelques-uns des faits sur lesquels est fondée cette opinion ; d'autres sont énumérés brièvement dans l'article dont nous nous occupons.

C'est peu de temps après la mort de Miss J. Ames que la personnalité de « Julia » proposa d'ouvrir un *Bureau de communication* entre ce monde où nous sommes et l'autre.

« Il y a près de quatorze ans — dit M. Stead — qu'après avoir séjourné deux années dans l'au-delà, elle écrivait :

Je voudrais vous demander si vous pouvez me prêter votre aide pour réaliser un projet que je prends à cœur. Il y a longtemps que j'ai dessein d'établir un lieu où ceux qui sont trépassés puissent communiquer avec les êtres chers qu'ils ont laissés derrière eux. Maintenant, les deux mondes sont remplis d'esprits impatients de parler à ceux dont ils sont séparés. C'est un spectacle étrange. De votre côté, des âmes angoissées souffrant de cette privation ; de ce côté-ci, des âmes accablées de tristesse parce qu'elles ne peuvent s'entretenir avec ceux qu'elles aiment. Comment faire pour rapprocher ces morts et ces vivants sombres et mornes ? Ce qu'il faut, c'est un Bureau de communication entre les deux bords. Ne pourriez-vous point le créer avec l'assistance d'un ou plusieurs médiums sincères et sur qui l'on puisse compter ? Quand ce ne serait que pour permettre aux

vivants de savoir, une fois pour toutes, si ceux qu'ils croient morts ne sont pas, dans une autre vie, encore plus près d'eux qu'auparavant, on sècherait bien des larmes et l'on consolerait bien des peines. Je me persuade qu'on aurait le concours empressé de tous ceux qui sont de ce côté-ci. Nous tous qui sommes réunis dans ce séjour, nous tressaillons de joie à l'espoir de voir se réaliser cette idée. Songez combien nous nous affligeons à la pensée que tant de personnes, objets de notre attachement, se désolent sans espérance, pendant que ceux qui les regrettent font en vain tous les efforts pour les avertir de leur présence. Combien n'en est-il point qui se tourmentent cruellement en s'imaginant que leurs amis sont en enfer, tandis qu'en réalité ils reposent dans le sein même de Dieu miséricordieux. Voyez, je vous en prie, ce qu'il y aurait à faire. Il n'y a rien de plus important. On entendra la trompette de l'archange quand ceux qui étaient couchés dans leur tombeau se réveilleront et reprendront leur marche parmi les vivants.

Pendant douze ans et plus, M. Stead se trouva tout à fait incapable de mettre à exécution cette suggestion. En 1905 il écrivit :

Je suis plein de bonne volonté, mais je n'ai pas, jusqu'ici, senti l'impérieuse impulsion qui doit me faire écarter tous les obstacles et me commander d'agir en donnant pour ordre : il faut que cela se fasse. J'appartiens à la vie publique, dont les affaires m'absorbent, et je n'ai ni les moyens ni les loisirs nécessaires pour fonder ce Bureau.

Or, maintenant, M. Stead se déclare en mesure de faire cette tentative. D'ailleurs, il ajoute que Julia elle-même a entrepris d'en diriger les opérations au jour le jour : c'est elle qui aura l'invisible direction du Bureau, au sujet duquel M. W. Stead fournit les explications suivantes :

Quiconque aura perdu un ami, un parent aimé, pourra recourir au Bureau, qui lui fera savoir dans quelles conditions seulement pourra se faire la tentative de communication. En cas d'adhésion le consentement de la direction (Julia), devra être obtenu. Ce consentement sera refusé à tous ceux qui ne viennent point pour entendre les êtres aimés et perdus. Sur ce point, Julia s'explique très positivement. Elle écrit :

L'objet du Bureau est de venir en aide à ceux qui veulent se retrouver après le changement qu'on appelle la mort. C'est une espèce de Bureau postal de lettres en souffrance, où l'on trie, avec un nouvel examen, les correspondances, pour en faire la redistribution. Là où il n'y a point de messages d'amitié ni de désir, d'une ou d'autre part, de correspondre, il n'y a pas lieu de s'adresser au Bureau. L'employé chargé du travail peut se comparer à un brave et bon sergent de ville qui met tout en œuvre pour retrouver un enfant perdu dans la foule et le rend à sa mère en pleurs. Une fois qu'il les a réunis, sa tâche est terminée. On sera, il est vrai, constamment tenté d'aller plus loin et de faire du Bureau un centre d'exploration de l'Au-delà. Mais céder à cette tentation ne pourrait être que prématuré. Non que j'aie quelque objection à opposer à cette exploration. C'est une conséquence toute naturelle, nécessaire et des plus importantes de votre travail. Mais le Bureau, mon Bureau, ne doit pas s'en charger. Il doit se borner à son premier devoir qui est de jeter le pont, de renouer les liens brisés, de rétablir la communication entre ceux qui en sont privés.

Quand la direction a approuvé et quand celui qui s'adresse à elle a accepté les conditions du Bureau, l'expérience peut commencer. Accompagnée d'un sténographe, qui a juré le secret, la personne qui demande la communication est mise en rapport successivement avec trois sensitifs d'une intégrité éprouvée, mais doués de dons différents. Le premier pourra être un clairvoyant naturel, le second un médium en transe, le troisième un scribe automatique. Les séances auront lieu séparément. Aucune communication ne sera permise entre les médiums. Le sténographe inscrira chaque mot dit d'une et d'autre part. Le travail sténographique sera soumis au contrôle de celui qui l'a demandé en vue d'avérer l'exactitude de la teneur, avec attestation du succès ou de l'échec de chacun des sensitifs dans l'obtention de communications pouvant être reconnues comme venant des défunts. Si dans dix cas sur cent celui qui a demandé la communication a la conviction qu'il l'a obtenue et qu'elle vient authentiquement d'outre-tombe, l'expérience vaudra la peine d'être tentée. Mais à en juger par les essais préliminaires, la proportion sera beaucoup plus grande que de dix pour cent, à ce qu'affirme M. Stead.

Le Bureau de Julia — comme elle ne se lasse jamais de le répéter — doit s'en tenir à son objet propre qui est de mettre en communication des personnes chères après qu'elles ont été séparées par le changement appelé mort. Mais cet objet même peut donner lieu à une vaste série de nouveaux développements. Par exemple il peut émaner du Bureau, en dehors de lui, un bureau d'exploration ayant pour tâche d'enregistrer, compiler, comparer les faits de notre vie, tâche qui réclame des capacités encyclopédiques, accompagnées de sympathie universelle, d'intuition pénétrante. Et directement aussi pourra émaner des travaux de ce bureau d'exploration, ce qui importe le plus : un bureau d'études des relations réciproques entre les deux mondes. Comment la vie de l'au-delà se modèle-t-elle sur la vie terrestre ? Comment ceux de l'au-delà nous influencent-ils ? Comment l'influence des bons esprits appelés anges gardiens peut-elle être rendue plus puissante, et comment celle des mauvais esprits peut-elle être diminuée ?

« Voilà bien, en vérité — conclut M. William Stead — un champ assez vaste pour occuper l'énergie d'innombrables travailleurs.

« J'espère pouvoir ouvrir le Bureau de Julia à Mowbray House Norfolk Street, à Londres, en avril.

« Je serai très heureux de recevoir les avis des sen-

sitifs dont les yeux sont ouverts et qui sympathisent avec cette œuvre en voulant y coopérer.

« Et je ne serai pas moins heureux de correspondre avec ceux qui s'intéressent personnellement à ces recherches et qui veulent prêter leur aide à mon importante entreprise: »

M. Stead a du courage ; pourvu que celui-ci ne lui défaille pas, quand il verra de quoi se compose la plus grande partie des coopérateurs à la bonne volonté desquels il fait appel.

Une leçon du Dr Foveau de Courmelles.

Le mercredi 21 avril, le docteur Foveau de Courmelles commençait la série de ses cours annuels à l'Ecole de médecine, à Paris. Le sujet traité était : « Analogie des phénomènes électriques, nerveux et psychiques ».

Il a affirmé la corrélation existant entre les phénomènes électriques et nerveux et, entre autres choses, comme quoi la salive et le suc gastrique, mélangés aux aliments, mettaient en mouvement les feuilles d'or d'un électrode, faisant voir que le corps humain et celui des animaux produisaient de l'électricité.

Il a montré que les nerfs n'étaient pas des fils continus, d'une seule pièce, mais bien une justaposition de particules, comme la limaille fer du cohéreur de la télégraphie sans fil.

Il a parlé de la radiation humaine présentée à l'Académie des sciences, sous la dénomination de rayons V (Vitaux), par le commandant Darget. De là, il a fait une comparaison entre l'électricité sans fil, le rayonnement du front humain et la transmission de la pensée entre deux personnes, et dit que les ondes sortant du cerveau étaient susceptibles d'être photographiées.

Le docteur Foveau de Courmelles a été encore plus loin en disant que l'être humain pouvait se dédoubler et se présenter, se faire voir avec un don d'ubiquité, loin de l'endroit où il avait abandonné son corps ; et que les exemples en étaient nombreux s'il fallait en croire les hommes de science, de probité et de haute notoriété qui avaient relaté ces faits.

La Mort du Dr Baraduc

Le Dr Hippolyte Baraduc est mort, à Paris, dans les premiers jours du mois courant. Il s'était fait connaître de bonne heure par ses expériences sur le « fluide humain ». Son *biomètre*, modification de celui de l'abbé Fortin, n'a pas reçu les suffrages de Sir W. Crookes, du professeur Branly, et d'autres savants qui l'ont examiné. Ses photographies de fluides sont tout ce qui a été fait de plus fantastique sous ce rapport. Nos lecteurs se souviendront de celle représentant « les prières qui montent au ciel du sommet de la Tour Eiffel », que nous avons reproduite, avec d'autres, dans notre fascicule 14-15 de l'année dernière.

A part ces envolées « scientifiques », M. Baraduc était un homme absolument sincère et hautement respectable. De cruels deuils de famille qui l'avaient frappé il y a un an, l'avaient jeté dans le mysticisme ; il était entré dans un mouvement spirito-catholique, qui compte à Paris et ailleurs un assez grand nombre d'adhérents.

Curieuses révélations sur Miller

On pouvait croire que toute la presse spirite sût désormais à quoi s'en tenir sur le compte du médium C. V. Miller ; il n'en est rien ; on est même un peu surpris de voir M. D. de Toledo, directeur d'une revue en langue portugaise, nettement spirite et kardéciste, mais rédigée avec des méthodes très modernes, discuter, dans sa dernière livraison, les accusations qui ont été lancées contre Miller, pour conclure qu'elles n'ont pas grande valeur, et qu'il convient d'attendre les nouvelles expériences qui auront lieu quand ce médium reviendra en Europe, pour se prononcer. Ce qui signifierait un ajournement du jugement *sine die*, car jamais Miller malgré toutes ses promesses, ne fera ce qu'il s'est refusé à faire jusqu'ici.

En attendant, le principal organe des spirites américains, le *Progressive Thinker*, publie, dans son numéro du 1er mai courant, une intéressante lettre que lui envoie un certain M. P. A. Jensen, de Los Angeles (Californie). Ce monsieur commence par déclarer n'avoir pas été surpris de ce que Miller ait été démasqué en France : cela ne pouvait point manquer. « Les spirites de la côte du Pacifique — écrit-il — je veux dire les spirites qui n'ont pas perdu la vision normale des choses, connaissent la nature de la médiumnité de Miller et la nature de ses phénomènes. Nous aurions tout pu dire aux spirites français, s'ils s'étaient donné la peine de nous questionner ; mais il vaut toujours mieux avoir découvert une chose par soi-même que par l'avoir entendu dire. »

Après avoir raconté divers épisodes des séances de Miller en Californie, M. Jensen rapporte cette amusante anecdote :

« Miller a fait une visite à Los Angeles, mais il n'y a vraiment pas eu de chance, ce qui fait que son séjour ici n'a pas été bien long. Pendant qu'il se trouvait dans cette ville, il habitait chez Mrs. Esther Dye, spirite très en vue, et médium guérisseur. Un jour, entrant à l'improviste dans la chambre de M. Miller, Mrs. Dye ne fut pas peu surprise d'y voir, accidentellement étalés, les ustensiles destinés

aux matérialisations, y compris des perruques, des moustaches et un vêtement phosphorescent, déposés dans sa malle ouverte. Mrs. Dye ordonna alors à Miller de sortir de chez elle — ce qu'il fit sans broncher ; il quitta même Los Angeles et prit bien garde d'y revenir. »

M. Jensen se plaint que quelques personnes de talent aient pu croire à l'authenticité des phénomènes de cet imposteur ; entre autres Mme Sarah Bernhardt (?), et M. Willie Reichel, qui lui fit une considérable publicité, *a great puff*, dit précisément le correspondant du *Progressive Thinker*.

Nous avons reproduit, dans notre dernier fascicule, une lettre de Mme Marie Bertels, née Nœggerath, au sujet du démasquement du médium Miller, en l'écourtant, comme nous avons fait, du reste, avec deux autres déclarations qui l'accompagnaient, et ce, pour économie d'espace. Mme Bertels nous fait remarquer, non sans quelque fondement, que la suppression de la conclusion de sa lettre ne permet pas au lecteur de bien saisir sa pensée — ce à quoi nous n'avions, de prime abord, pas fait attention. Nous rétablissons donc le texte tronqué :

... Comprenant que le directeur de la séance avait vu comme moi, je consentis tacitement à une exécution sans scandale. Nous écrivîmes immédiatement à Miller pour lui demander une entrevue. Il s'indigna devant notre proposition de se réhabiliter dans une séance intime de contrôle. Il nous quitta brusquement, en refusant toute explication et sans même exiger les détails de mes observations.

Cependant, cette fuite n'est pas une preuve contre sa médiumnité, pas plus que l'acceptation ou la non-acceptation d'argent. C'est là une question de qualités morales et non médianimiques. La séance de contrôle reste inexpliquée.

Pour les autres séances, je ne puis préciser mes observations sur certains phénomènes fort douteux, ayant été mal placée. Il est certain que Miller n'y a pas fraudé aussi ouvertement : il aurait été démasqué depuis longtemps.

Dans la séance en question, pour la première fois il avait demandé de brûler de l'encens pour faciliter les phénomènes.

Le médium à " apports " Ch. Bailey

Depuis près de quatre ans, le fameux médium à apports, Charles Bailey, continue à donner des séances, chaque semaine, dans les bureaux et sous le contrôle de M. T. W. Stanford, un riche Américain habitant Melbourne et frère du fondateur de la Stanford-University, en Californie. L'*Harbinger of Light*, la belle publication spirite de Melbourne, publie dans presque tous ses numéros d'énormes planches représentant quelque nouvel apport obtenu dans les séances de Bailey. Ce sont des oiseaux vivants, des graphites de Babylone et d'Egypte, des serpents exotiques, un crâne, un costume complet de mandarin, des babouches indiennes, et un tas d'objets de provenance étrangère qui peuvent franchir gratis les barrières d'Australie. Une liste de ces articles ayant été publiée dans un journal, l'administration des douanes réclama les droits d'entrée à M. Stanford, mais celui-ci protesta, soutenant que le mode d'entrée des objets apportés fluidiquement et matérialisés chez lui n'était pas habituel ni prévu par les lois. Les agents de Melbourne voulurent bien ne pas opérer de saisie, mais ils en référèrent à l'autorité supérieure qui reconnut le bien fondé de la thèse soutenue par M. Stanford.

Dernièrement, pour répondre à toute objection possible et raisonnable, M. Stanford a fait construire une espèce de grande cage entourée d'un filet moustiquaire, et où le médium prend place, après avoir été examiné rigoureusement par un comité de trois ou quatre messieurs ; la porte est alors fermée et chacun peut y mettre son cachet ou des timbres gommés, de manière à prévenir toute ouverture possible. Une complète obscurité est faite ensuite pendant deux minutes : la lampe est renfermée dans un placard et on la reprend toute allumée au bout de ce temps très court, qui suffit ordinairement pour l'obtention des apports.

C'est cette cage que nous reproduisons ici, telle qu'elle a été publiée par le *Harbinger of Light*, pour en donner une idée assez exacte à nos lecteurs.

Par le *Harbinger of Light* du 1er février, nous avons sous les yeux un rapport adressé au *Sydney Sunday Times*, par un reporter qui assista à une séance qui eut lieu chez M. Stanford le 30 décembre dernier.

Le premier article, dit-il, passé à travers la cage, était un bloc d'argile de la grandeur d'un bol à café, où se trouvaient incrustées des pointes de lance venant, disait-on, de l'Amérique centrale. L'article suivant était un ancien manuscrit sur parchemin, venu, disait-on, de l'Egypte.

Dans son numéro du 27 mars dernier, le *Progressive Thinker* publie un article très bien fait de M. P.-A. Jensen, lequel soutient que la valeur des précautions prises pour s'assurer de la réalité des phénomènes se produisant aux séances de M. Charles Bailey, est plus apparente que réelle, et qu'il y a lieu de n'accepter qu'avec une bonne dose de scepticisme ces récits dus, assez souvent, à des personnes à l'esprit peu critique. C'est d'ailleurs ce que nous avons soutenu dans une assez longue et minutieuse étude sur Charles Bailey, parue dans les *Annales* d'avril 1905, après les séances que le médium australien avait données à Milan et à Rome.

Dans son numéro du 10 avril courant, le *Light* publie une courte notice sur les précautions contre la

fraude, qui ont été prises dans les dernières séances de Bailey, et il ajoute :

« Si les esprits qui opèrent peuvent ajouter aux preuves qu'ils nous donnent ceci : d'introduire dans la cage un exemplaire d'un journal égyptien, hindou, américain, ou européen, paru seulement deux ou trois jours avant [qu'on n'oublie pas que les expériences ont lieu en Australie], on aura atteint une preuve absolument irréfutable ! La chose mérite d'être tentée. Puisque des papyrus, des oiseaux, etc., sont apportés de l'Amérique et de l'Inde, et pénètrent dans la cage avec le médium, pourquoi ne pourraient-ils pas entrer dans la même cage, mais dans une autre division de celle-ci, inaccessible en médium ? Et pourquoi l'apport ne consiste-t-il pas dans un journal de fraiche date ? »



Le médium Charles Bailey dans sa cage.

Voilà justement : « Pourquoi ?... »

Phénomènes extraordinaires de matérialisation et de dématérialisation à Costa-Rica

Nous lisions dans le numéro du 20 mars 1908 d'*El Siglo Espirita*, organe de la Confédération spirite mexicaine, une lettre de Don Rogelio Fernandez Güell, consul mexicain à Baltimore, qui contenait le récit des plus extraordinaires phénomènes médiumniques dont on ait parlé depuis longtemps. Justement à cause de leur nature si inouïe, nous avouons que nous n'avons pas pu nous décider alors à en reproduire le récit dans nos colonnes. Mais nous voyons que d'autres lettres sont venues continuer le compte rendu des séances en question et que de respectables publications, comme la *Revue du Spiritisme*, se sont décidées à en parler, bien qu'avec de prudentes restrictions. Dans ces conditions, nous aurions l'air de ne point nous soucier de tenir nos lecteurs au courant des faits médiumniques les plus merveilleux qui se produisent de par le monde, si nous ne parlions pas, à notre tour, de ces séances. Il est à peine besoin de dire que, tout en n'ayant aucune raison de repousser *a priori* ces faits, nous ne pouvons nous empêcher de les considérer avec une méfiance bien légitime à cause de leur caractère vraiment par trop extraordinaire.

Ces séances ont été tenues par un groupe spirite de San-Francisco, dans la banlieue de San-José, capitale de la petite république de Costa-Rica (Amérique centrale). Ce groupe est présidé par le D[r] Brenes, professeur à l'école de droit, membre de la Cour suprême, philologue distingué, membre correspondant de l'Académie espagnole, enfin, l'un des personnages les plus considérables et les plus respectés de son pays. On ajoute que M. Brenes était, jusqu'à ces derniers temps, un admirateur enthousiaste de Hæckel et de Vogt, et que les expériences auxquelles il a assisté l'ont amené à croire à l'immortalité de l'âme. Un ancien ministre de la République et un professeur renommé, qui n'ont pas autorisé la publication de leur nom, assistaient également à ces expériences.

Des facultés médiumniques se manifestèrent, il y a un an et demi environ, chez une jeune fille de 18 ans, que les derniers récits désignent sous le nom, probablement d'emprunt, d'Ofélia. Bientôt on en arriva aux matérialisations complètes de fantômes. La première entité qui se présenta, qui devint le guide des séances et se matérialisa ensuite, fut celle d'un certain Miguel Ruiz, qui se disait né en Andalousie. Il est chaussé tantôt avec des espadrilles, tantôt avec des bottines. Quand il est bien matérialisé, on peut le toucher, examiner ses vêtements, ausculter son cœur. Il peut, à volonté, prendre une très haute taille ou se réduire jusqu'à disparaître graduellement. Si on allume brusquement une allumette, il s'évanouit aussitôt. Il dit qu'après sa mort il s'est cru vivant pendant longtemps et s'étonnait de voir sa femme et ses enfants en deuil.

Il est gai, aime le chant, la musique et la danse. Parfois, lorsqu'il danse avec enthousiasme, il répète ce proverbe : « Toujours ! Du berceau jusqu'à la tombe et même au delà ! »

Un soir, tandis qu'il dansait en donnant la main à une dame, il lui dit : « N'êtes-vous pas surprise de ne pas entendre le bruit de mes pas ? C'est que je danse en l'air. » Et, en effet, on constata qu'il en était ainsi.

« Le jour de la Saint-Michel, on fit une petite fête, pour lui marquer notre reconnaissance. Au moment des toasts, sur notre invitation, *il absorba une coupe de vin*, ce que nous avons tous constaté, nous qui l'entourions complètement. »

Il fit ensuite un long discours sur la survivance de l'âme et les phénomènes spirites. Il disait que le contact avec le verre ou les métaux lui dématérialisait les mains.

Une autre entité matérialisée déclara être Mary Browen ; une troisième était un jeune enfant de 8 ans, presque sourd, fils décédé d'un assistant.

Un dimanche, en plein jour et en pleine lumière, un esprit nommé Carmen chanta, accompagné sur l'accordéon par le frère du médium, ce dernier étant absent.

Un soir, on vit cinq fantômes se promener en causant chacun dans sa langue maternelle.

Pendant tout le temps des matérialisations, le médium restait à l'état normal.

Enfin M. Brenes dit qu'un soir, la pièce étant éclairée par la pleine lune, les esprits donnèrent un *concert à quatre voix* bien timbrées, avec accompagnement de piano. Entre autres choses, ils chantèrent la *Marseillaise* et un hymne en français de leur composition.

Au mois de juin dernier, le *Siglo Espirita* publiait le récit de nouveaux phénomènes aussi abracadabrants que ceux que l'on vient de lire , plusieurs autres « esprits » venaient de se matérialiser.

Voici, maintenant, ce qu'on lit dans la même revue, livraison de février dernier :

Transport du médium. — Un soir des premiers jours de novembre 1908, on laissa Ofelia (le médium) hors de la salle de réunion, dans le patio de la maison et l'on ferma la porte. On lui demanda de dégager son double, ce qu'elle fit aussitôt. Ce double reproduisait bien la voix et l'apparence d'Ofelia, mais son costume était différent. On demanda au médium de transmettre à son double un mouchoir et un peigne qu'il portait dans ses cheveux et les deux objets furent envoyés en même temps, quoique toutes les ouvertures fussent closes.

Tandis que le double causait avec les assistants, le médium resté dehors frappait à la porte et continuait à parler, afin de bien constater sa présence dans le patio : « Viens, Ofelia ! » et instantanément celle-ci se trouva parmi les assistants.

Cette personnalité désignée sous le nom de *double* parle avec plus de netteté et donne plus promptement les explications qu'on lui demande sur les phénomènes, que ne le fait Ofelia elle-même.

Séance du 18 *juillet* 1908, de huit à dix heures du soir, en présence de huit assistants, qui ont signé le procès-verbal.

On joue la *Marseillaise* sur le piano et l'on entend d'abord une, puis plusieurs voix, jusqu'à huit, chanter en chœur. Il y a des voix d'hommes et de femmes, qui exécutent le chant avec un véritable enthousiasme.

Mary (fantôme) se présente parfaitement matérialisée. Son *double* se forme et toutes deux chantent. Mary annonce alors qu'elle va essayer de transmettre la médiumnité à une personne qui ne la possède pas encore. Elle commence à écrire ; puis s'interrompant, elle appelle un assistant et le prie de prendre place devant le papier, pour écrire sous son influence. Elle pose alors une main sur l'épaule gauche de l'assistant et celui-ci écrit avec rapidité, continuant ce qui a été commencé, sans qu'un seul mot soit dicté de vive voix. La forme de l'écriture est identique à celle de Mary, de telle sorte qu'on ne peut distinguer en quel point a eu lieu le changement de main. Quoique l'obscurité fût grande, les lignes sont régulières, sans aucune hésitation.

Il se produit alors l'*apport* d'un bouquet de fleurs que Miguel Ruiz (autre fantôme) avait apporté il y a quatre mois et qu'il avait repris quelques jours auparavant. Les assistants croient pouvoir le reconnaître à certaines particularités. Comme les fleurs sont encore parfaitement fraîches, les fantômes affirment qu'ils ont la faculté de s'opposer à la décomposition des matières organiques.

La soirée était très orageuse et il faisait de violents éclairs. Mary profitant de cette circonstance, ouvrit les deux battants de la porte. Elle était vêtue, comme à l'ordinaire, de draperies blanches vaporeuses. Elle prit Ofelia et se plaça à côté d'elle sur le pas de la porte, *annonçant d'avance le moment où un éclair luirait*. Effectivement, un éclair plus prolongé que les autres les enveloppa de sa lumière, de telle sorte que tous purent les voir parfaitement de la tête aux pieds.

Tous les assistants accueillirent cette splendide apparition par une salve d'applaudissements.

(Suivent les huit signatures.)

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.

Le Gérant : DROUARD

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

19me Année | 1er et 16 Juin 1909 | Nos 11 et 12

ERNEST BOZZANO

DES CAS D'IDENTIFICATION SPIRITE

Les spirites auraient tort de s'offusquer de l'intéressante analyse que M. Pétrovo-Solovovo a faite du livre de L. Bourdeau contre l'hypothèse d'une vie « au delà », et dont nous terminons la publication dans le prochain numéro des Annales. *D'abord, le mode de discussion consistant à dissimuler les arguments de l'adversaire n'est pas seulement le moins loyal; il est aussi le plus sot. C'est le système de défense de l'autruche. Mais surtout, on peut voir par cette monographie à quoi mène fatalement l'examen du « problème de la mort », quand on en exclut, par ignorance ou par mépris, les arguments tirés des études métapsychiques, et tous les écrits publiés par les spirites pour prouver l'importance capitale de ces études impressionnent moins que ces deux simples lignes dans lesquelles M. Pétrovo-Solovovo, rapporteur impartial, résume la conclusion suprême des argumentations de L. Bourdeau :*

« Contredite par un grand nombre de faits, l'hypothèse spiritualiste ne s'appuie, à proprement parler, sur rien — **le domaine des « Recherches Psychiques » mis à part.** »

*Maintenant, la publication de l'analyse du livre de L. Bourdeau, que M. Faguet, de l'Académie Française, a pu surnommer l'*Anti-Phédon, *nous autorise à faire paraître dans nos colonnes une sorte de* Phédon Moderne, *dû à la plume de* M. Ernest Bozzano, *dont les différentes monographies ont constitué quelques-unes des lectures les plus goûtées et les plus instructives de la collection des* Annales des Sciences Psychiques *de ces dernières années.*

Il s'agit d'un ouvrage unique et organique, mais composé de différentes parties, pouvant constituer une série de trois ou quatre articles. C'est, en effet, la forme que nous donnerons à cette importante publication, parce que, malgré quelques inconvénients qu'elle présente, cette forme est sans doute la plus avantageuse au point de vue des nécessités qui s'imposent à une revue moderne.

L'ouvrage de M. Bozzano est précédé de cette Introduction :

INTRODUCTION

A partir du jour où les manifestations typtologiques spontanées de Rochester firent débuter les études métapsychiques, le grand problème de l'intervention spirite se présenta d'une manière persistante et s'imposa au critère logique d'une grande majorité d'investigateurs. Il ne pouvait en être autrement, puisqu'au premier abord les résultats expérimentaux fournissaient des données aptes à justifier ces conclusions.

Dans les publications venues au jour jusqu'ici sur l'argument, et principalement dans les revues destinées à défendre la véracité des faits et la validité de la théorie, ces données sont contenues en grand nombre sous forme de cas d'identification personnelle de trépassés communiquant médiumniquement, ou se manifestant sous une forme subjective ou objective.

Des milliers de cas spéciaux, dignes dans leur ensemble d'étude et de haute considération, s'accumulèrent ainsi. S'il est vrai que la plupart d'entre eux ne répondent pas aux justes exigences de la critique à cause de l'insuffisance des détails, et que d'autres n'apportent rien de nouveau à la solution du problème, parce qu'ils sont susceptibles d'être expliqués de différentes manières, il est vrai aussi qu'on en trouve parmi eux un bon nombre revêtant une valeur probative incontestable et présentant des traits caractéristiques tels qu'ils incitent à la réflexion sérieuse.

Alexandre Aksakoff entreprit de faire un choix judicieux des meilleurs exemples du genre observés dans les trente premières années de recherches psychiques, choix qu'il ordonna et publia dans une œuvre restée classique. Il parut à quelques-uns que relativement à cette longue période de temps, la moisson recueillie par lui était assez pauvre ; si ceci est exact jusqu'à un certain point, il faut l'attribuer à la circonstance que cette première période du médiumnisme ne pouvait qu'être caractérisée par un élan de foi enthousiaste qui portait les initiés à négliger les mesures de contrôle les plus indispensables dans les re-

cherches, ou les circonstances les plus essentielles en les rapportant ; foi qui les rendait réfractaires aux conseils, ou rebelles aux tentatives des partiales et rationnelles explications dans le sens naturalistique ; tout ceci ne pouvait que causer un grave dommage à la matière psychique accumulée, de même qu'à la cause avancée, en égarant ainsi, parmi les matériaux de rebut, des gemmes d'incomparable valeur.

A vrai dire, ce système déplorable, bien que notablement diminué, continue encore. Néanmoins, à partir du jour où s'arrête la période étudiée par Aksakoff, on entreprit plus fréquemment des recherches soumises à des méthodes plus rigoureuses de recherches, et ceci grâce à l'œuvre surtout des membres de la valeureuse Société anglo-américaine « for Psychical Research ». Ces recherches conduisirent à la formation de nouvelles et très précieuses récoltes de faits tendant plus que jamais à affirmer la valeur de la thèse spirite ; de sorte que cette dernière monta graduellement jusqu'à atteindre une véritable importance scientifique.

Cependant la solution du problème grandiose paraît encore lointaine, et pendant de longues années encore il faudra recueillir de larges moissons de matière brute avant d'entreprendre, avec la certitude du succès, l'édification du temple si désiré, où la Science et la Foi devront se tendre fraternellement la main.

Les choses étant ainsi placées, le plus grand soin de tous ceux qui ont à cœur le progrès des études métapsychiques devrait être de pourvoir au moins à ce que cette partie du matériel existant, qui, pour être disséminée un peu partout, est négligée et ignorée par la plupart, ne soit pas perdue.

Telle est justement la tâche que je me suis proposée dans le présent ouvrage. Je ne comprendrai donc pas ici les séries de cas obtenues respectivement avec la médiumnité de Mrs. Piper, de Mrs. Thompson et de William Stainton Moses (sauf de brèves citations contenues dans la première catégorie de ma classification) et je n'extrairai des œuvres d'Alexandre Aksakoff et de Myers, que de rares cas indispensables pour compléter le schéma de classification adoptée. Un système différent suivi par moi me conduirait à des répétitions oiseuses de récoltes déjà accomplies par d'autres. Il reste entendu cependant que les faits que je rapporte furent presque tous extraits des principales revues psychiques ou spirites de ces vingt dernières années, ainsi que de livres et opuscules peu connus parus dans cette même période de temps ; je viens ainsi continuer, dans les limites de mes forces et des moyens qui sont à ma portée, la récolte commencée par Aksakoff.

Les cas choisis par moi, soit parce que je les considérais comme suffisamment documentés, soit parce qu'ils étaient étayés par les noms de personnes connues et honorées, montent à 215 sur un total de 916 que j'ai réunis. Je crus nécessaire, néanmoins, de faire une seconde sélection afin d'éviter autant que possible la monotonie excessive des fréquentes séries de faits à peu près identiques, et je les réduisis à 75 seulement. De plus, dans l'intention d'épargner au lecteur des données et des détails qui ne fussent pas absolument indispensables, j'abrégeai et je résumai chaque fois que je le pus sans faire tort à la clarté du récit.

Après ces considérations préliminaires, j'arrive au thème.

Incidents de dialogues médiumniques, tendant à prouver l'existence autonome et extrinsèque de quelques-unes des personnalités qui se communiquent.

Nous avons déjà publié ce chapitre dans notre fascicule du 1er mai 1908, justement quand nous avons annoncé l'ouvrage nouveau auquel M. Bozzano travaillait. Nous y renvoyons nos lecteurs désireux de le connaître en entier. D'ailleurs, les incidents dont il y est question, tout en étant très curieux et caractéristiques, n'ont pas, naturellement, l'importance que revêtent les épisodes qui suivront, et l'auteur lui-même dit que cette catégorie de faits est destinée uniquement à servir d'introduction à la classification successive.

Nous nous limiterons ici à reproduire deux des cas cités par l'auteur, pour donner une idée générale des faits qu'il a recueillis dans cette catégorie.

J'extrais l'épisode suivant du livre de Mme D'ESPÉRANCE : *Shadow Land*, page 170.

Dans une séance à laquelle assistait un docteur, celui-ci, dans le but de confondre une personnalité médiumnique élevée qui se manifestait sous le pseudonyme de « Stafford », la soumettait à un interrogatoire formel sur des arguments anatomiques.

A un moment donné, écrit Mme d'Espérance, « Stafford » s'interrompit au milieu d'une phrase, et s'adressant au docteur, lui dit : « Attends un instant, car, sur ce point-là, je crois devoir m'adresser à un ami beaucoup plus versé que moi sur l'argument. » Une demi-heure s'étant passée, Stafford se représenta, évidemment très bien documenté sur ces notions anatomiques dont il avait besoin, et la discussion, regardant les fonctions de certaines fibres nerveuses, fut reprise. Il commença : « Willis rapporte ainsi... » A ces mots, le docteur qui suivait l'écriture à mesure qu'elle était tracée sur le papier, interrompit : « Willis? Qui est Willis? Tu veux peut-être parler du grand anatomiste, le docteur Willis, qui est une autorité en matière de système nerveux et de ses fonctions? — Précisément ; je savais bien que c'était une autorité sur la matière, et c'est pour cette raison que

j'ai été l'interroger. Il m'a dit, entre autres choses, qu'il existe dans le cerveau certaines fibres nerveuses désignées par son nom même. — « Justement ! » s'écria le docteur ; et à partir de ce moment, il parut que son respect pour « Stafford » augmentât démesurément...

Pourquoi ces petites comédies inutiles, non demandées, psychologiquement inexplicables dans le cas de personnifications subconscientes, et conformes, au contraire, à ce qui devrait arriver s'il s'agissait de personnalités autonomes et extrinsèques, mises en face d'*une situation réelle du moment*, ainsi qu'il arrive dans les événements de la vie pratique?

En d'autres circonstances, la présence de plusieurs entités qui s'occuperaient collectivement de la bonne réussite des communications en cours, se déduit de l'apparition de phrases privées de signification en rapport avec la communication même, mais qui en prennent une précise alors qu'on les considère comme des brins de dialogue entre deux ou plusieurs personnalités médiumniques s'interposant au milieu de la communication, par un phénomène de réception automatique égal à ce qui se produit pendant les communications téléphoniques, durant lesquelles nous surprenons des phrases d'une conversation qui se poursuit dans le voisinage d'une personne au téléphone, ou bien les paroles que cette dernière adresse à des tiers, soit pour les consulter soit pour d'autres motifs.

Voici un exemple suggestif, tiré du rapport sur la médiumnité de Mrs. Verrall, paru dans les *Proceeding of the S. P. R.*, 1906, p. 73. La présence d'une entité médiumnique directrice et d'une autre servant à écrire paraît évidente, et cette dernière, montre une grande difficulté à accomplir sa tâche.

— Il y a maintenant une ligne de vers à rappeler.
— Ecris de nouveau cette ligne.
— Elle a été écrite...
— Poursuis tes tentatives.
— Cécile... c'est le nom que l'on demandait...
— Je n'arrive pas à le transmettre.
— Les instructions sont venues, et il faut les exécuter. Attends un moment le résultat.
— Je travaille avec difficulté.
— Parce que tu ne suis pas les instructions données.
— Je ne réussis pas à sentir ce qu'ils disent, ni à discerner ce qu'ils font.
— Ecris que tu voulais dire que c'était un jeudi.
— Je voulais dire que c'était un jeudi. (*Idem*, p. 73.)

Que dire devant de pareilles interpellations dialoguées? Ne semble-t-il pas, comme je l'ai dit déjà, que l'on assiste à l'une des nombreuses parcelles de conversations recueillies involontairement dans les communications téléphoniques? Et s'il en est ainsi, une si parfaite analogie ne fait-elle pas songer irrésistiblement qu'il peut y avoir une identité d'origine entre les deux ordres de faits? C'est-à-dire que dans les deux circonstances se trouvent effectivement aux deux bouts des fils, ou bien aux stations contreposées de télégraphie sans fils des communicateurs intelligents et réels. Ceci dit, il faudrait en conclure que si, dans le premier cas, nous surprenons les conversations parce que nous ne pouvons éviter que le diaphragme de l'instrument récepteur vibre à l'unisson avec toutes les sortes d'ondes sonores qui se déterminent dans le rayon de sa potentialité, dans le second cas, ce fait se produit parce que nous ne pouvons éviter que l'instrument cérébral reçoive et transmette toutes les sortes d'ondes psychiques (qu'elles soient éthériques ou météthériques, peu importe) engendrées par la mentalité en action de toutes les personnalités médiumniques qui se trouvent comprises dans l'orbite de sa potentialité.

Apparitions de défunts connus par les percipients ou les assistants, mais où l'on rencontre des particularités suffisantes pour rendre peu probables les explications télépathiques et hallucinatoires.

Je ne pouvais exclure cette catégorie du nombre de celles contenant des cas probants d'identification de défunts, quelle que soit la rareté des exemples de ce genre qui ne soient susceptibles d'élucidations plus ou moins subtiles dans le sens télépathique. On verra cependant que ces théories ne se révèlent pas toujours applicables, d'une manière satisfaisantes, aux cas qui nous occupent.

PREMIER CAS. — Je rapporterai d'abord un exemple obtenu avec une forme de médiumnité très commune dans les pays anglo-saxons, celle à base de visions clairvoyantes de défunts. Cette forme de médiumnité fournit de nos jours le plus grand nombre des cas désignés par l'appellation de « cas d'identité spirite » publiés dans les revues du genre ; cependant il s'agit presque toujours de cas où les preuves d'identification regardent des révélations de faits qui, s'ils n'étaient pas présents à la conscience de l'intéressé, lui étaient du moins connus, ou, dans les cas moins banals, il était présumé que l'intéressé les avait connus, puis oubliés ; de sorte que les hypothèses de la transmission de la pensée et de la télépathie suffisent presque toujours à les élucider. L'exemple suivant appartient au genre des faits « moins banals ». Il fut originairement publié par la PRINCESSE KARADJA dans son propre périodique, *XX Seklet*, et obtenu avec le célèbre médium anglais, M. Peters. Je l'extrais de la *Revue d'Etudes Psychiques* (1904, page 135).

L'été dernier, M. Peters fit une courte visite à mon château, en Belgique; à cette occasion, il donna une preuve splendide de ses rares facultés.

Un jour, vers midi, un domestique annonça la visite d'une dame et d'un monsieur. C'était le directeur du *Messager* de Liége, M. Jacques Foccroulle, et sa fille. Je n'avais parlé qu'une seule fois à M. Foccroulle; je ne connaissais aucunement ses affaires de famille.

Comme aucun train ne devait partir avant 5 heures, je les priai de rester au lunch, avec nous, et je leur présentai M. Peters.

Nous étions en train de prendre notre café, quand M. Peters dit tout à coup : « Il y a un esprit qui se tient debout derrière ce monsieur et pose sa main sur son épaule. » Je lui demandai de le décrire. Le médium dit alors que l'apparition avait les cheveux gris, le front chauve et de la barbe au menton.

« C'est probablement mon cousin Léon, mort il y a quelques semaines », dit M. Foccroulle.

« Pas du tout — répondit promptement M. Peters. — Il dit être *mort* il y a quelques années déjà et ne pas être votre parent. Vous ne l'avez pas rencontré depuis longtemps. C'était un de vos camarades d'école. Il dit s'appeler Martin. »

M. Foccroulle hocha la tête en réfléchissant.

« Je ne parviens pas à m'en souvenir. Quel était son petit nom ?

« Je ne puis le dire, — répliqua M. Peters; — mais il dit que vous possédez un portrait de lui. Il me montre l'album. Il le feuillette — un, deux, trois, quatre, cinq, six — il pointe son doigt sur la sixième page. Le portrait est à gauche, vis-à-vis d'une jeune fille en *crinoline*.

« Je possède en effet l'album dont il s'agit — répondit M. Foccroulle lentement — mais il se trouve depuis quelques années déjà dans les combles de ma maison. Je le chercherai et je m'assurerai quelle peut bien être la personne en question. »

M. Peters communiqua alors un avis que l'esprit désirait faire connaître; après quoi, M. et Mlle Foccroulle partirent.

Deux jours après, ils m'informaient par lettre que la description donnée par M. Peters était en tout point exacte. En tête de la sixième page de l'album, à gauche, se trouvait justement le portrait d'un monsieur appelé Martin, qui avait été camarade d'école de M. Foccroulle; à côté de cette vieille et jaune photographie, l'on pouvait voir celle d'une jeune fille habillée d'une élégante crinoline.

Deuxième cas. — Les deux exemples qui suivent appartiennent à un autre groupe assez fourni dans la catégorie des preuves d'identification spirite.

Eux non plus ne présentent pas des données expérimentales suffisant à justifier scientifiquement les interprétations spiritualistes; malgré cela ils se montrent sans aucun doute très dignes de considération et il m'a semblé opportun de les rapporter afin que les lecteurs puissent se former une opinion personnelle à leur sujet.

J'extrais le premier du vol. V, p. 440, des *Proceedings of the S. P. R.* La relatrice, Mrs. L. H., était une connaissance personnelle de F. W. Myers; c'est à la demande de cette dame qu'on ne la nomme pas.

Mrs. L. H. raconte comment sa mère mourut le 24 juin 1874 (époque à laquelle elle-même avait huit ans), dans la résidence de sa famille, à Malte; et comment, selon la volonté de la défunte, l'enterrement du corps fut reculé jusqu'au septième jour.

Le soir de ce jour — continue-t-elle — la chaleur était suffocante et l'air très calme. On m'avait mise au lit plus tôt que d'habitude, mais les volets étaient ouverts et la nuit était si sereine que la chambre paraissait suffisamment éclairée. La porte donnant sur le salon était entr'ouverte, de sorte que je distinguais l'ombre de ma gouvernante penchée sur son travail, et je regardais sa main aller et venir avec une monotonie irritante, jusqu'au moment où je m'endormis. Après quelque temps, je m'éveillai et, me tournant du côté de la fenêtre, je vis ma mère debout, à côté du lit, qui tordait ses mains en pleurant. Je n'étais pas suffisamment réveillée pour me rappeler qu'elle était morte (d'autant plus qu'elle venait souvent me veiller pendant que je dormais); je m'écriai donc, avec un ton normal : « Pourquoi pleures-tu, maman? » Je me souvins alors, et me pris à crier très fort. La gouvernante accourut promptement, mais, arrivée à la dernière marche, elle tomba à genoux et commença à prier et à pleurer. Presque en même temps, mon père arriva de l'autre côté, et je l'entendis s'écrier : « Julie! ma chérie!... » A ces mots, ma mère dirigea son regard de son côté, puis me regarda de nouveau, et, tordant encore une fois ses mains avec une expression de douleur, elle s'achemina vers le salon et disparut. La gouvernante dit ensuite qu'elle l'avait distinctement entendue passer à côté d'elle; mais elle se trouvait, à ce moment, en un si grand état de terreur, qu'on ne peut accorder beaucoup de force à son témoignage. Mon père lui ordonna de se retirer. Il vint ensuite à moi, me disant que j'avais rêvé, et ne me quitta que lorsque je fus rendormie. Le lendemain, cependant, il se décida à me confier qu'il avait vu également l'apparition, qu'il espérait la revoir encore, m'avertissant que si ma mère retournait me voir, je ne devrais pas avoir peur, et que je devais lui dire, au contraire, que « papa désirait lui parler »; en quoi je promis d'obéir fidèlement.

Inutile d'ajouter qu'elle n'apparut plus... Plusieurs années après, la conversation étant tombée sur cette vision, mon père m'apprit que maman lui avait maintes fois promis de lui apparaître après sa mort, si la chose était possible...

(Mrs S. H..., seconde femme du père de Mrs L. H... — maintenant défunt — confirme la narration exposée, de même que lady E..., amie intime de la relatrice, et personnellement connue de F. Myers.)

L'explication naturaliste de l'épisode cité consisterait à supposer un cas d'hallucination collective ori-

ginée dans la subconscience de l'enfant et télépathiquement transmise aux autres percipients. Cependant, la circonstance que l'enfant même était si loin de s'y attendre qu'elle adressa la parole au fantôme croyant parler à sa mère vivante, rend déjà cette hypothèse moins vraisemblable ; et l'autre circonstance que la défunte avait promis à son mari de lui apparaître, alors qu'elle n'aurait aucune valeur si le mari avait été le premier percipient, acquiert par contre une assez grande importance, étant donné la manière dans laquelle le fait s'est déroulé, et contribue à rendre moins vraisemblable encore l'hypothèse mentionnée.

Troisième cas. — Le percipient et relateur est le baron B. von Driesen ; le cas fut recueilli et envoyé à la *Society S. P .R.*, par M. Petrovo-Solovovo, nom très favorablement connu des chercheurs métapsychiques.

... Mon beau-père, M. N. J. Ponomareff, mourut, en province, après une longue et pénible maladie, dont la phase aiguë nous avait obligés, ma femme et moi, à le rejoindre longtemps avant l'issue fatale. Je ne me trouvais pas en bons rapports avec mon beau-père ; plusieurs circonstances, dont il serait déplacé de parler ici, avaient rompu toutes relations entre nous, et il en fut ainsi jusqu'à sa mort. Il s'éteignit tranquillement, après avoir donné sa bénédiction à tous les assistants, moi y compris. Un service liturgique pour le repos de son âme devait se célébrer le neuvième jour de sa mort. Je me souviens parfaitement que, la veille de ce jour, je me mis au lit entre une heure et deux du matin, et qu'avant de m'endormir, je lus la Bible. Ma femme dormait dans la même chambre. Tout était silencieux ; j'avais à peine éteint la bougie, que des pas résonnèrent dans la chambre adjacente. Ils paraissaient être des pieds en pantoufles qui traînaient en marchant et s'arrêtèrent devant la porte. Je demandai aussitôt : « Qui est-ce ? » mais je n'obtins aucune réponse. Je fis craquer une allumette, puis une autre, et, dès que le soufre fut consumé et que je pus y voir, j'aperçus, debout devant la porte cependant fermée, M. Ponomareff. C'était lui ! Il revêtait son habituelle robe de chambre bleu clair, doublée de fourrure d'écureuil ; sa robe était déboutonnée sur sa poitrine et j'apercevais son gilet blanc et ses pantalons noirs. Aucun doute sur son identité. Je n'éprouvais aucune frayeur ; j'ai entendu dire qu'en général on n'éprouve aucune crainte devant les fantômes, parce que ces derniers ont le pouvoir de neutraliser la peur.

« Que veux-tu ? » demandai-je. M. Ponomareff avança de deux pas, s'arrêtant en face de mon lit ; puis il parla comme il suit : « Basile Fedorovitch, je sens avoir mal agi envers toi. Pardonne ! sans cela, je ne peux trouver de repos là où je suis. » En disant ces mots, il avait levé le bras gauche en indiquant le ciel, et, en même temps, sa main droite vers moi. Je la pris et l'étreignis (c'était une main glacée et comme de squelette) ; je répondis ensuite : « Nicolas Ivanovitch, Dieu est témoin que je ne t'ai jamais gardé rancune. » Le fantôme de mon beau-père s'inclina, puis il s'en alla lentement, passant dans la salle de billard, où il disparut tout à coup. Je regardai pendant quelque temps de ce côté. Puis, je fis le signe de la croix, éteignis la bougie, et je ne tardai pas à me rendormir, envahi par ce sentiment de joie qu'éprouverait toute personne sentant avoir accompli son devoir.

Le matin venu, le frère de ma femme, les voisins et les paysans se réunirent et la fonction liturgique fut célébrée par notre confesseur, le Rév. Père Basile ; lorsque tout fut terminé, ce dernier me prit à part et me murmura mystérieusement : « Basile Fedorovitch, j'ai quelque chose à vous dire en secret. » Pendant ce temps, ma femme s'était approchée ; comme il répétait l'invitation, je répondis : « Père Basile, je n'ai pas de secret pour ma femme ; dites à tous deux ce que vous vouliez dire à moi seul. » Alors, le Père Basile — qui est encore vivant, à la paroisse de Koï, district de Hashin, gouvernement de Tver — commença d'une voix solennelle : « Cette nuit, à 3 heures, Nicolas Ivanovitch m'est apparu en me priant de m'entremettre pour vous réconcilier avec lui. » (Signé : baron Basile Driesen.)

Le Père Basile écrit en confirmant point par point le récit exposé. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, page 385.)

Ce second épisode se montre également susceptible, en quelque manière, d'une explication naturaliste. Il suffirait de supposer que le baron Driesen a été victime d'une hallucination télépathiquement transmise au père Basile. Néanmoins, cette explication semble bien forcée et artificieuse, en tenant compte du fait que si les phrases prononcées par le fantôme concordent en substance, elles diffèrent totalement par la forme ; c'est-à-dire que le fantôme de Ponomareff demande pardon à son gendre, là où il prie le père Basile de vouloir s'entremettre pour obtenir son pardon. Si cet état de choses est conforme à ce qui aurait dû être dans l'hypothèse de l'intervention réelle du défunt, on ne saurait comment le concilier avec l'hypothèse d'une hallucination télépathiquement transmise.

Quatrième cas. — Dans cet exemple, l'hypothèse hallucinatoire combinée avec l'hypothèse télépathique se montre moins vraisemblable encore que dans les précédents.

Le rapporteur du cas, M. Cabral, raconte comment, au mois de juin 1886, il avait soigné une pauvre enfant abandonnée, du nom de Deolinda, qui, après quelque temps, mourut poitrinaire. Plusieurs mois se passèrent, la famille du Dr Cabral alla villégiaturer à un endroit éloigné, et celui-ci, afin de ne pas demeurer seul, accepta l'hospitalité d'un ami, dont la sœur tomba malade, peu de temps après, si gravement, qu'il fut nécessaire de la veiller.

Ceci posé le Dr Cabral continue en ces termes :

Une nuit, ayant achevé mon tour, je fus saisi par le sommeil et je me couchai. Deux sœurs, Mmes Anna Ignez Diaz Fortes et Feliciana Diaz (cette dernière est maintenant décédée), m'avaient remplacé. J'avais fait leur connaissance peu de jours auparavant. Dès que je me fus étendu sur le lit, je me sentis comme envahi par un sentiment de joie indéfinie ; je me sentais heureux, sans en comprendre la raison. J'éprouvais, en outre, une sensation de contact à la tête, comme si quelqu'un avait essayé de m'envelopper dans quelque chose.

Surpris par cette sensation, j'appelai les dames qui veillaient dans la chambre voisine, et Mme Feliciana, bien qu'elle ne pût me voir du point où elle était assise, me répondit aussitôt : « Je vois à votre chevet une enfant vêtue de blanc qui essaye d'adapter autour de votre front une guirlande de roses ; elle dit s'appeler Deolinda, et qu'elle est venue pour vous remercier de la générosité avec laquelle vous vous comportâtes à son égard. » Je restai profondément impressionné par ces déclarations, d'autant plus que ce jour était l'anniversaire de la mort de Deolinda, circonstance dont ni moi ni personne ne s'était souvenu. D'autre part, je n'avais jamais parlé de ce fait aux personnes de la maison... (*Signé* : Ulysse Cabral, directeur de l'*Atheneu Brazileiro*.)

L'ami du Dr Cabral, Manuel Barboza de Andrade, et Mmes Anna Ignez, Diaz Fortes et Emilia Barboza de Andrade, confirment le récit ci-dessus.

Le prof. Alexander, qui a recueilli le fait, observe que, d'après les déclarations des membres de la famille Barboza, personne n'était informé de l'histoire de Deolinda. Il ajoute que Mme Feliciana Fortes, aujourd'hui décédée, était douée de facultés médiumniques très prononcées. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 383.)

Cet exemple, comme celui qui le précède, est extrait de l'*Enquête sur les Hallucinations* du prof. Sidgwick, à laquelle collaborèrent Myers, Frank Podmore, Mrs. Sidgwick et miss Alice Johnson. Or, voici les déductions de ce comité vis-à-vis du cas en question : « Si l'on veut exclure l'intervention réelle de Deolinda, il sera nécessaire de présumer que M. Cabral se souvenait subconsciemment que ce jour était l'anniversaire de la mort de la jeune fille ; que ce souvenir a provoqué en lui, par association, le sentiment de bonheur et la sensation tactile éprouvés par lui, sans influencer avec cela sa mémoire consciente ; de plus, que cette remembrance subconsciente a été télépathiquement transmises à l'autre percipient. Il faut avouer que cette hypothèse paraît outre mesure forcée et artificieuse ; de sorte qu'un petit nombre de cas semblables, aussi rigoureusement documentés que celui-ci, suffiraient à renforcer grandement l'hypothèse des manifestations des défunts. »

Cinquième cas. — Je tire également cet exemple de l'*Enquête sur les Hallucinations*, publiée dans le vol. X des *Proceedings of the S. P. R.* (p. 175) ; il est résumé de la façon suivante par les relateurs eux-mêmes :

Le 27 novembre 1887, miss B... se trouvait à Melbourne, en Australie, où elle fit la connaissance d'une dame, miss L. T..., qui possédait la faculté d'écrire automatiquement, à l'aide de la « planchette ». Un soir, elle obtint une communication signée du nom d'une dame écrivain très connue, M. N..., laquelle prévenait miss B... qu'avant un an, des facultés médiumniques se révéleraient en elle. Peu de temps après, miss B... alla séjourner à Otago, et, le soir du 31 décembre 1887, elle fut convaincue, par plusieurs amis avec lesquels elle vivait, de tenter une expérience avec le guéridon. Miss B..., se rappelant la prophétie de la « planchette », désirait des détails supplémentaires à ce sujet, et comme la table annonçait typtologiquement la présence de l'esprit de M. N..., elle demanda à quelle époque se révéleraient en elle les facultés médiumniques prédites et quelle forme elles prendraient. Il lui fut répondu que l'esprit de M. N... aurait été en état de se manifester cette nuit même. Ceci se produisait vers 10 heures du soir. Miss B... déclare n'avoir aucunement été impressionnée par l'incident, et s'être couchée et endormie sans plus y penser. Au milieu de la nuit, elle se réveilla tout à coup, saisie tout entière par une sensation étrange qu'elle compare à des « frissons internes », et, malgré l'obscurité, elle aperçut un fantôme de grande femme vêtue de blanc qui s'élevait lentement entre le mur et le lit, les bras tendus vers elle. Miss B... essaya de détourner les yeux, pour regarder ensuite de nouveau, et revit le fantôme au même endroit. Puis il sembla s'abaisser par degrés, jusqu'à ce qu'il disparût à travers le plancher.

La pendule marquait 2 h. 25. Le matin, elle raconta le fait à ses amis qui confirment aujourd'hui la chose.

Six semaines après, miss B... reçut de Melbourne une lettre de miss L. T..., dans laquelle cette dernière l'informait que, le soir du 31 décembre 1887, se trouvant avec une amie, elle avait écrit à l'aide de la « planchette », et qu'elles avaient été en rapport avec l'esprit de M. N..., avec lequel elles s'étaient entretenues jusqu'à minuit trente, *heure à laquelle l'esprit avait pris congé, déclarant qu'il « devait se rendre chez miss B... »*. L'heure citée de Melbourne correspond à 2 h. 15 d'Otago, heure à laquelle miss B... perçut l'apparition.

Miss L. T. écrit à la date du 7 juillet 1887, en envoyant l'écrit exécuté avec la « planchette » le soir en question, et en confirmant la narration de miss B. »

Dans l'exemple ci-dessus, l'épisode du fantôme apparu nuitamment à miss B. s'expliquerait rationnellement par une « attention expectante » ayant pro-

voqué l'hallucination correspondante, si l'on ne se heurtait pas à l'autre épisode coïncidant de Melbourne, qui, relié au premier, rend cette explication incomplète. Il ne suffirait pas non plus d'invoquer l'hypothèse d'une transmission télépathique de Melbourne à Otago, car, dans ce cas, ce serait l'autre circonstance de miss B. prévenue des manifestations prochaines, qui resterait inexplicable. Donc, l'unique hypothèse capable de donner raison du complexe des faits serait l'hypothèse spiritualiste.

Sixième cas. — L'exemple suivant représente un autre groupe de cas assez fourni, dans lesquels la preuve inductive en faveur des apparitions de défunts consisterait dans le fait que le percipient vit les fantômes de personnes décédées qu'il croyait vivantes, et dont la mort remontait à une période de temps suffisante pour rendre peu vraisemblable l'hypothèse de la télépathie retardée.

Le cas fut communiqué à la *Society for P. R.*, par miss Porter, et est publié dans le vol. V, p. 412 des *Proceedings* de cette même société. La percipiente et relatrice désire que son nom reste secret.

Elle raconte d'abord que le 2 novembre 1876, elle arriva chez elle, de retour d'un long voyage, en compagnie de son frère. Vers minuit, alors qu'elle se préparait à se coucher, elle s'aperçut avoir oublié en bas quelque objet dont elle avait besoin, et descendit pour le prendre. La relatrice poursuit alors :

Lorsque je me retrouvai dans le corridor qui longeait ma chambre, je vis, à l'intérieur de celle-ci, une forme humaine d'un aspect si vaporeux que si la chambre avait été éclairée, la forme m'aurait semblé transparente. Elle avait toutes les apparences d'un ami de ma famille, à ce moment en voyage pour l'Australie. Je m'arrêtai à la regarder ; je passai ma main sur mes yeux et regardai de nouveau, mais la forme persistait ; ensuite, elle commença à se dissoudre et se fondit d'une manière que je ne saurais définir. J'entrai dans la chambre, en traversant l'endroit où elle s'était trouvée, et je m'empressai de me coucher, pensant que le fait était une conséquence de la fatigue du voyage. Le matin suivant, je racontai l'incident à ma belle-sœur, et l'on rit aux dépens du fantôme.

Je restai dans la maison de mon frère pendant trois semaines. De retour dans ma famille, ma mère me donna un journal contenant la nouvelle que le cadavre de notre pauvre ami avait été rejeté par la mer sur la plage d'Orfordness et enseveli comme celui d'un naufragé quelconque inconnu de tous, le jour même où sa forme m'était apparue. Nous étions les seuls amis qu'il eût en Angleterre, mais je ne saurais expliquer le motif de son apparition qui ne profita à personne. Je dois ajouter que je ne pensais pas à lui, et que je n'avais pas parlé de lui antérieurement.

D'après des recherches ultérieures, il résulte que le mort s'appelait Fredrick Gluyas Le Maistre, et était second officier à bord du voilier *Gauntlet*. Il trouva la mort en mer le 27 septembre 1876. Son cadavre fut retrouvé sur la plage d'Orfordness le 22 octobre. L'apparition du fantôme se produisit 36 jours après la mort.

A propos du cas cité, M. Podmore observe ce qui suit :

Le fait que l'apparition se produisit, non pas durant les trois ou quatre semaines dans lesquelles le naufragé était cru encore sain et sauf, mais lorsque sa mort fut connue, me semble hautement suggestif... Tandis que si l'apparition était survenue avant ce temps, elle aurait servi à prouver une action *post mortem*, elle est, au contraire, retardée jusqu'à ce que l'événement soit arrivé à la connaissance d'autres personnes à proximité de la percipiente, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'un phénomène de transmission de pensée de la part d'un vivant ait été possible. Je considère, pour le moment, qu'il faut voir en ce fait quelque chose de plus qu'une intempestive coïncidence... Il est vrai que la relatrice parle d'un cadavre « qui fut enterré comme un naufragé quelconque inconnu par tous », et ajoute : « Nous étions les seuls amis qu'il eût en Angleterre », mais, comme sa famille et elle reçurent la nouvelle de la mort par un journal, *cela dénote clairement que le cadavre du naufragé avait été identifié*. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, p. 303.)

Telles sont les paroles de M. Podmore. Cependant cette dernière assertion, sur laquelle se fondent les argumentations citées, me semble erronée, car il n'y a aucune contradiction dans le récit de la percipiente. Il suffit pour s'en convaincre de réfléchir au devoir qui incombe à un capitaine de marine, auquel il meurt un homme de l'équipage à bord : celui d'en informer immédiatement les autorités du port auquel il touche. Étant données ces considérations, la marche des faits dans l'épisode en question peut se reconstituer de la façon suivante : Le cadavre du naufragé fut rejeté sur la plage d'Orfordness, où il fut retrouvé le 22 octobre, et enterré sans qu'il fût possible de l'identifier, circonstance très explicable dans un pays étranger au défunt. Peu de jours après, le navire *Gauntlet* arrivait à destination, et le capitaine présentait un rapport de l'événement aux autorités du lieu, en fournissant les détails nécessaires sur le défunt et les renseignements géographiques indiquant le point où le sinistre s'était produit, *renseignements qui rendirent possible l'identification de l'officier du* Gauntlet, *dans le cadavre trouvé sur la plage d'Orfordness*. Et voilà pourquoi les journaux furent à même de donner des nouvelles précises sur un cadavre de naufragé qui, comme l'affirme la rela-

trice, n'avait pas été identifié lorsqu'il fut enterré. Cette version se présente si spontanément à la pensée, et elle est tellement naturelle qu'elle ne peut faire de doute.

D'après cela, et contrairement à ce qu'affirme M. Podmore, il résulte que le jour où la percipiente vit le fantôme de l'officier du *Gauntlet*, jour coïncidant avec l'enterrement de sa dépouille mortelle, il était *considéré comme vivant et sain* par ses amis d'Angleterre, et sa mort n'était point connue *par d'autres personnes de l'entourage de la percipiente.* Les explications de M. Podmore contredisant l'explication spiritualiste du fait tombent donc d'elles-mêmes.

ERNEST BOZZANO.

A. LANCELLOTTI, Docteur en droit

Expériences avec le Médium Carancini, à Rome (1)

Il faut croire que le climat d'Italie n'est pas uniquement favorable à l'éclosion des génies et des... ténors, mais aussi des médiums. Aucun autre pays — sans en excepter l'Amérique — n'en a produit un si grand nombre.

Je ne parlerai pas d'Eusapia Palladino, au sujet de laquelle de gros volumes ont déjà été écrits : cette femme du peuple voyage à travers l'Europe en compartiment de première classe, avec son jeune mari, et parfois avec une suite digne d'une reine de la scène : elle est la Sarah Bernhardt, la Duse du spiritisme, et elle parle avec un sans-gêne étrange, de



Fig. 1. — Le médium CARANCINI.

plusieurs des savants les plus illustres de notre temps, comme de gens de son entourage.

Non, je fais allusion au grand nombre de médiums qui, ou à Milan (grâce surtout à la Société d'études psychiques de cette ville), ou à Rome, ont montré dernièrement leur pouvoir de produire des phénomènes surprenants. Au nombre de ces derniers, appartiennent MM. Fori, Lenesand et Carloni, qui ont été les sujets d'expériences intéressantes à la Société milanaise. Je veux parler aussi des médiums Augusto Politi et Francesco Carancini.

Ce dernier, un nouveau médium, est maintenant l'homme du jour à Rome. Quelques-uns parmi les



Fig. 2. — Le baron VON ERHARDT

principaux journaux ont publié des articles élogieux sur lui, appelant l'attention des hommes de science et du public en général sur ses facultés exceptionnelles.

Les pouvoirs médiumniques de Francesco Carancini encouragent largement l'intérêt sympathique avec lequel les recherches psychiques sont suivies en

(1) Nous avons fait paraître dans notre livraison des 16 octobre-1er novembre 1908, un premier article sur le médium Carancini. Celui que nous publions aujourd'hui complète le premier, en fournissant une foule de détails nouveaux, dont quelques-uns très intéressants ; les gravures qui l'accompagnent constituent, à leur tour, une nouvelle contribution à l'étude de ces phénomènes. — *Note de la R.*

Italie — sympathie qui, bien entendu, n'est point un phénomène naturel, mais le résultat de la lutte menée par les pionniers des études psychiques, qui ont beaucoup travaillé pour permettre aux principaux savants italiens d'observer et contrôler les expériences faites avec Carancini, sans craindre les atteintes du ridicule et la réprobation ignorante du public.

Dans ces derniers mois, un grand nombre de personnes qualifiées en Italie ont été à même de constater la réalité des phénomènes produits par ce médium, grâce à l'obligeance du baron von Erhardt, chez lequel les séances ont eu lieu.

Parmi les expérimentateurs, étaient le professeur L.-M. Milesi, de l'Université de Rome; MM. V. Tummolo, de Franciscis, Dr Cesari, tous favorablement connus dans les milieux scientifiques de Rome; le duc de Cardinale, le baron von Bilgner, le comte Violara, le duc d'Ayala Muntzer, la marquise Lauza, la comtesse Paglioni, et d'autres, résidant à Rome. Plusieurs personnages de passage à Rome ont également assisté à quelques-unes des séances : le professeur Schiller, de l'Université d'Oxford; M. Serge Youriévitch, secrétaire général de l'Institut Psychologique de Paris; l'Hon. Everard Feilding, secrétaire honoraire de la *Society for Psychical Research* de Londres; M. Pedroso, ministre plénipotentiaire de Cuba; M. Mezroculos, ministre plénipotentiaire de Grèce. Le professeur Luciani, sénateur du Royaume; le prof. Morselli, l'avocat Zingaropoli doivent avoir bientôt une série d'expériences avec Carancini.

L'ardeur des expériences avec le médium Carancini est due surtout à la coopération précieuse du baron von Erhardt, un distingué gentilhomme allemand, qui habite Rome depuis plusieurs années.

Le baron von Erhardt n'est pas seulement l'un des plus anciens investigateurs des sciences psychiques qui soient en Italie, mais également en Allemagne; en effet, il travaille fortement à la propagation de ces études aussi, dans son pays natal, ce qui n'est pas sans lui procurer bien des ennuis, car la liberté de pensée est en Allemagne beaucoup moins grande qu'en Italie. Il passe la plus grande partie de l'année à Rome, en partageant son temps entre les études psychiques et la peinture, dans laquelle il est passé maître.

M. von Erhardt prend toute sorte de précautions au cours des séances qui ont lieu chez lui. Les phénomènes les plus caractéristiques de Carancini sont photographiés aussitôt; chaque plaque est développée en présence des expérimentateurs; après chaque séance, un procès-verbal complet est rédigé.

M. Francesco Carancini est âgé de 45 ans, étant né à Rome en 1863. Il est de taille plutôt petite et un peu forte; ses manières sont tranquilles et simples. Son instruction est limitée; il ne connaît d'autre langue que l'italien. Il a été, pendant plusieurs années, peintre de décors de théâtre; il est actuellement employé dans un laboratoire de chimie. Il a l'aspect d'un homme de santé normale, d'un tempérament physique ni exceptionnellement robuste, ni trop délicat; il est particulièrement sensitif — une sensitivité qui s'est beaucoup développée encore, durant les séances médiumniques auxquelles il s'est consacré en ces dernières années. Il souffre beaucoup de névralgie, spécialement à l'issue de chaque séance. Ces expériences lui procurent des attaques névralgiques et léthargiques.



Fig. 3. — L'Etagère.

M. Carancini paraît avoir découvert sa médiumnité un soir, en assistant à une séance dans laquelle Politi servait de médium. Les personnalités médiumniques qui se manifestaient déclarèrent que Carancini était, lui aussi, un médium capable de produire des phénomènes surprenants. Politi lui-même s'en aperçut, en remarquant, à la fin de la séance, qu'un pouvoir médiumnique autre que le sien était présent.

Carancini en doutait, mais il devait reconnaître avoir ressenti pour la première fois des sensations étranges, et avoir éprouvé une excitation inusitée immédiatement avant la production de chaque phénomène important. Quelques jours après, une autre séance eut lieu, dans laquelle on persuada Carancini d'essayer ses pouvoirs de médium, qui se manifestèrent presque immédiatement, aussi forts que ceux de Politi lui-même.

Ainsi, pendant quelque temps, Carancini continua à servir de médium, mais uniquement dans des groupes spirites. Ce n'est qu'au commencement de

l'année dernière qu'on put organiser avec lui une série d'expériences rigoureusement contrôlées.



Parmi les phénomènes observés, nous devons enregistrer :

1° Transports et lévitations d'objets;

2° Empreintes sur la glaise;

3° Ecriture sur le noir de fumée, en italien, latin, grec ancien et moderne, et dans une langue ignorée qui ressemble à l'arabe;

4° Phénomènes lumineux;

5° Dématérialisation et rematérialisation de la matière.



Fig. 4.

Avant de passer aux comptes rendus de quelques-unes des séances, j'expliquerai le *modus operandi* de celles-ci. Chacune d'elles ressemble à l'autre, puisqu'en 96 des 102 séances qui eurent lieu chez le baron von Erhardt, leurs traits caractéristiques ne varient pas.



Fig. 5.

Aussitôt la « chaine » formée, le médium demande le silence absolu pour les premières cinq minutes; pour le restant de la séance, il engage, au contraire, les assistants à parler. Quand il tombe en trance, se manifeste la personnalité de « l'esprit-guide » comme on l'appelle, et qui est censé parler au moyen de Carancini; c'est cette personnalité « *Giuseppe* », qui répond, ou verbalement ou par des raps, aux questions qui sont posées.

La séance commence parfois à une bonne lumière, parfois à une lumière plus faible, provenant de deux lampes électriques ombragées de rouge; elle s'achève généralement dans l'obscurité complète. Les phénomènes, qui se produisent dans l'ordre que j'ai indiqué plus haut, sont généralement annoncés par de petits globes lumineux, ou par des petites flammes. Ces lumières annoncent aussi la fin de la séance.

Voici comment sont prises les photographies des phénomènes importants. Le médium — ou plutôt la personnalité « Giuseppe », indique le moment exact dans lequel la photographie peut être prise, par le mot *fuoco* : il est alors assez curieux d'observer que l'éclair soudain du magnésium ne cause aucune gêne au médium, tandis qu'il suffit de faire craquer à l'improviste une allumette pour lui procurer une attaque aiguë d'hystérie. A l'issue de la séance, Carancini est tiré de l'état de léthargie dans lequel il se trouve plongé, par des passes magnétiques.

Maintenant, nous allons résumer le procès-verbal de quelques-unes des séances principales.



Mardi 12 *mai* 1908 (de 9 h. 30 à 11 h. s.).

Présents : M. C. Serra, duc de Cardinale, Fräulein Eliza Münbher, baron Bilguer, docteur Corsi, professeur Monnosi, Mme et Mlle Trevisani et le médium Carancini.

On entendit des *raps* sur la table et autour de celle-ci; les chaises reçurent des coups et les contrôleurs du médium ressentirent des tapes provenant d'une lourde main. Quelques objets furent lancés à une distance d'un mètre du médium; la grosse table passa au-dessus de la tête de celui-ci et alla se placer derrière lui, sans aucun bruit; une balle en caoutchouc tomba sur la table; un tambourin joua et sauta en l'air pendant plusieurs secondes. La chaise du duc fut rudement secouée; il dut changer de position.

Durant la production de tous ces phénomènes, le médium était strictement contrôlé; chaque fait pouvait être nettement observé à l'aide d'une lumière rouge venant de deux lampes électriques, dont l'une fut éteinte plus tard.

Après ces phénomènes, le médium alla derrière le rideau du cabinet médiumnique, et l'on prit quelques photographies au magnésium, dont une qui nous montre un violon suspendu en l'air (voir *fig.* 4), et

qui tomba sans le moindre bruit à la gauche de Mlle Münbher.

23 *juin* 1908.

Présents : chevalier Benetti, avocat Serra, M. Basile, avocat Censi, Mme Trevisani et sa fille, baron von Erhardt et Carancini.

Le rideau du cabinet est ouvert, et les contrôleurs,



Fig. 6.

MM. Basile et Benetti, sont touchés à plusieurs reprises; le second, qui est assis à la gauche du médium, sent tout à coup sur son épaule le petit guéridon qui se trouve d'habitude dans un coin éloigné ; au même moment, des coups résonnent sur la grosse table. Le médium est rigoureusement contrôlé, et tous ces phénomènes se produisent à la lumière rouge de deux lampes électriques. Ensuite, une grosse valise tombe au centre du cercle, et quelques fleurs sont jetées sur les genoux de Mlle Trevisani.

Le médium demande que les contrôleurs soient changés ; MM. Corsi et Serra remplacent MM. Basile et Benetti. Les phénomènes d'attouchement commencent. Enfin, le médium dit qu'on peut prendre une photographie de l'entité qui se trouve maintenant derrière le rideau. L'appareil photographique est confié au chevalier Benetti ; la plaque et l'appareil lui-même avaient été minutieusement examinés quelques instants auparavant. Tout à coup, apparait une forme lumineuse ; elle est immédiatement photographiée. On développe aussitôt la plaque, en présence de tous les expérimentateurs ; on y aperçoit clairement, et sans qu'aucune erreur soit possible, une figure pâle, dont les traits ne sont toutefois pas bien distincts (voir *fig.* 5).

25 *juin* 1908 (32ᵉ séance).

Présents : M. Basile, Dʳ Corsi, commandeur Monnosi, Mme et Mlle Trevisani, baron von Erhardt et le médium Carancini.

Phénomènes : à la lumière de deux lampes électriques ombragées de rouge, le rideau du cabinet commence à s'agiter ; il se gonfle, il s'ouvre ; les deux petites tables, qui se trouvent hors de portée des mains de tous les présents, sont secouées et jetées sur le sol à plusieurs reprises ; enfin, l'une d'elles s'élève à la hauteur des bras des contrôleurs. Tous les assistants peuvent nettement apercevoir tout cela. On voit maintenant se mouvoir d'une étrange façon aussi la grosse table et la chaise haute, placées près de la fenêtre, dans un coin, hors de portée de tout le monde.

Les contrôleurs sont touchés plusieurs fois, et le Dʳ Corsi est saisi à plusieurs reprises par une main puissante ; M. Basile se sent caresser doucement les cheveux ; Mlle Trevisani, qui est près du médium, se sent touchée plus d'une fois. On voit apparaître nombre de luminosités, pareilles à des flammes.

Le médium Carancini reste assis devant la table durant toute la séance, dans l'impossibilité de bouger une main ou un pied. Le contrôle a été constamment assuré.

On demanda trois fois aux expérimentateurs d'élargir le cercle en s'écartant. Après la première fois, la grosse table à laquelle était assis le médium commença à se mouvoir vers le Dʳ Corsi, qui contrôlait le médium à sa gauche. Ensuite, le phénomène de lévitation de la table commença. Après quelques se-



Fig. 7.

condes d'hésitation, le gros meuble s'éleva doucement du parquet, le médium cria : « Feu! feu! » (*fuoco! fuoco!*) ce qui signifiait qu'on pouvait prendre une photographie du phénomène. M. von Erhardt tarda un peu, ne trouvant pas immédiatement la ficelle qu'il fallait tirer pour allumer le magnésium, mais malgré ce retard, la plaque montre la table placée

entre les épaules du médium et l'étagère qui se trouve près de lui (voir *fig.* 6).

31 *juin* 1908 (33e séance).

Présents : docteurs Saltetti, Treves, Vitrotti, Basile, prof. Tummolo, baron von Erhard, Carancini.

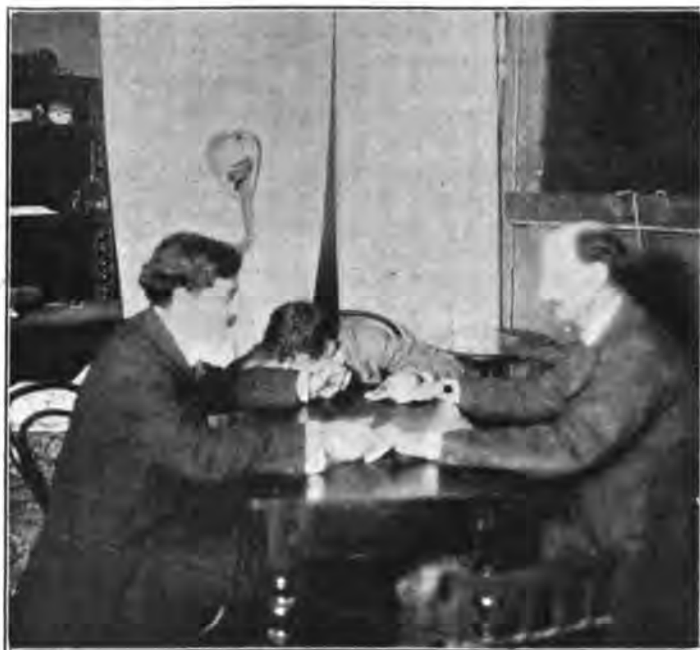


Fig 8.

La lumière vient, comme d'habitude, de deux lampes colorées en rouge, de la puissance de dix bougies chacune.

Phénomènes : On vit nettement les rideaux s'ouvrir et se gonfler ; le petit guéridon se souleva à la hauteur de 30 centimètres environ près du contrôleur, Dr Treves ; la lampe électrique fut allumée automatiquement et puis éteinte pendant que son bouton était dans la poche du médium, qui était rigoureusement contrôlé ; il lui était absolument impossible de mouvoir une main, un bras, un pied. La séance se termina comme d'habitude par les phénomènes lumineux : de petites lumières pâles, de la grosseur approximative d'une noisette, qui se produisaient dans une obscurité complète.

Le Prof. Monnosi nous dit que dans les tout derniers mois, durant un cours de séances faites systématiquement, les facultés de Carancini se sont développées ; elles furent très prononcées à certains moments. On observa plusieurs fois des manifestations qui se produisaient en même temps que celles vers lesquelles étaient tournées l'attention des contrôleurs (des oscillations des rideaux du cabinet) ; quelques meubles furent secoués et soulevés, des objets gros et lourds furent transportés d'un endroit à l'autre.

Avec moins de lumière — parce que Carancini demande rarement l'obscurité complète, et alors seulement tout à fait à la fin de la séance, et une ou deux lampes voilées de rouge sont généralement tout ce qu'il lui faut en fait d'obscurité — nous avons obtenu des phénomènes d'une grande importance ; par exemple, le veston du médium lui fut enlevé alors qu'il était soigneusement contrôlé par le chevalier Benetti et le duc de Cardinale.

De la nature des luminosités qui se produisent même à une distance considérable du médium, et de la puissance des manifestations physiques, nous pouvons arguer qu'on ne tardera pas à obtenir de Carancini le phénomène de la matérialisation. De toute façon, les phénomènes enregistrés par la photographie sont incontestablement de la plus grande importance. Dans une de ces photographies (*fig.* 7), on voit une grosse table suspendue en dehors de la chaîne, entre le médium et le contrôleur à sa droite. La photographie a été prise aussitôt que le meuble commença à se mouvoir.



Fig. 9.

Les contrôleurs étaient M. Basile, à droite, et le docteur Corsi, à gauche, qui contrôlaient strictement le médium, tandis qu'ils étaient eux-mêmes contrôlés par les autres assistants.

20 *août* 1908. — (38e séance).

Présents : M. Basile, chevalier Benetti, baron von Erhardt (le cercle des expérimentateurs était parti-

culièrement restreint ce soir-là, parce que, à la séance précédente, « Giuseppe » avait annoncé son intention de tracer le dessin d'un tableau que le baron von Erhardt se proposait de faire, représentant le tremblement de terre de Messine.

Cette séance a été un peu sensationnelle. A la lumière rouge habituelle qui permettait d'apercevoir nettement toute chose, le chev. Benetti fut poussé d'un côté avec une grande violence, tant de fois, qu'il finit par demander à « Giuseppe » de cesser cette manifestation, parce qu'il éprouvait une sensation excessivement pénible chaque fois qu'il était ainsi poussé. « Giuseppe » répondit qu'il n'avait aucune intention d'importuner M. Benetti, il voulait seulement le pousser par plaisanterie. Toute tricherie de la part du médium était impossible, puisque le chevalier Benetti contrôlait rigoureusement le médium et que la lumière était toujours suffisante. La chaise fut retirée à plusieurs reprises de sous M. Benetti, qui s'efforçait en vain de s'asseoir de nouveau. A la fin, « Giuseppe » commença à dessiner, mais déclara qu'il ne terminerait son ébauche qu'à la prochaine séance.

A un certain moment, l'ordre fut donné d'élargir le cercle, ce qui fait que tout le monde vit que la table allait être renversée. M. von Erhardt demanda alors à Giuseppe la permission de braquer l'appareil photographique, ce qui lui fut aussitôt accordé.

La plaque nous montre la mandoline suspendue en l'air (*fig.* 8); au commencement de la séance, elle se trouvait sur l'étagère. Aussitôt que la photographie fut prise, le baron alluma une lampe *blanche;* Giuseppe en demanda la raison, et la mandoline, suspendue en l'air aux yeux de tout le monde, tomba tout à coup sur le sol. La lumière blanche fut alors éteinte. Giuseppe demanda si la photographie avait été prise, — chose assez curieuse, puisqu'elle semble indiquer que le médium et ses personnalités secondes ne savent pas quand on prend une photographie.

Quelque temps après, une très grosse table chargée de papiers, et qui mesurait un mètre de longueur sur un demi-mètre de largeur, fut poussée plusieurs fois en avant et en arrière, sur une distance de 30 à 60 centimètres. Carancini, qui était maintenant réveillé, vit le phénomène se produire, et fut si effrayé, qu'il commença à jeter les hauts cris : on ne parvint à le calmer qu'avec difficulté.



Fig. 10.

4 *septembre* 1908 (42ᵉ séance).

Présents : M. Guymon et M. Steffoni, qui ont contrôlé le médium durant toute la séance; M. Giannini et sa fille, Mme Levi et Prof. Monnosi.

Phénomènes : En outre des phénomènes habituels, on obtint la lévitation du gros guéridon, près des rideaux (*fig.* 9).

18 *septembre* 1908 (45ᵉ séance).

Présents : M. et Mme Giannini, M. et Mme Steffoni, Mme Belloni, Mme Levi, Prof. Monnosi, M. Basile, baron von Erhardt, Carancini.

Les contrôleurs et ceux qui étaient assis à côté d'eux furent touchés plusieurs fois, chose qui ne se produit pas souvent. M. Giannini sentit une main qui le poussait contre la table, et, quelque peu effrayé, se prit à crier. On donna l'ordre d'élargir le

cercle, et la grosse table fut immédiatement soulevée et renversée sur le plus petit guéridon, qui était derrière le rideau. Avant cela, la plus petite table avait été jetée sur la plus grosse, et le violon, en dansant



Fig. 11.

en l'air (à la lumière et par conséquent de façon à pouvoir être aperçu distinctement par tous les assistants) toucha la tête de quelques-uns des expérimentateurs, puis tomba sur cette même grosse table.

2 *octobre* 1908.

Cette séance eut lieu dans l'atelier du baron von Erhardt.

La « chaîne » fut formée de la façon suivante : à l'extrémité, comme d'habitude, M. Carancini ; à sa droite, M. Guymon, directeur du *Journal officiel ;* M. Basile, Dr Bonelli, M. Giannini ; à la gauche du médium, Herr Schifnier, M. Steffoni, le soussigné et le baron von Erhardt.

Inutile de dire que toutes les précautions avaient été prises, personne en dehors des expérimentateurs nommés plus haut n'entra dans l'atelier ; les portes furent fermées, et les clefs placées sur la table autour de laquelle nous étions assis.

A la lumière de deux lampes électriques rouges, tout pouvait être clairement observé.

Le médium ne tarda pas à tomber dans cet état spécial de léthargie qui annonce la transe et les phénomènes, et qui peut être facilement observé, non pas uniquement par sa respiration pénible, mais aussi par ce fait, que le rideau du cabinet, quand la transe du sujet devient plus profonde, est toujours agité violemment, et ensuite ouvert brusquement comme par une main invisible.

L'un des expérimentateurs frappa doucement sur la table et les coups furent répétés au-dessous de la table elle-même, dans le même nombre, avec la même tonalité et le même rythme. Un autre des assistants demanda que la réponse aux coups fût faite, non pas sur la table, mais loin d'elle, et, immédiatement, des coups furent entendus sur les meubles et les parois.

Nous n'insistons pas sur cette circonstance que le contrôle était correct, puisqu'il est toujours vérifié chaque fois qu'un phénomène est annoncé comme étant sur le point de se produire, et, durant chaque manifestation, les contrôleurs du médium doivent avoir toute leur attention fixée sur celui-ci ; les expérimentateurs, à leur tour, se contrôlent mutuellement.



Fig. 12.

Maintenant, les raps continuent et résonnent tout autour de nous ; des bouffées d'air froid nous font frissonner étrangement. Un petit guéridon placé entre le médium et une autre table glissa avec bruit sur le parquet et s'approcha de la grosse table autour de laquelle nous formions la chaîne ; il chercha plusieurs fois à passer sur elle. Nous observions tous et nous suivions avec une grande attention les mou-

vements et les vaines tentatives du guéridon; enfin, il fit un tour et vint près de la seconde chaise. Le médium paraissait souffrir terriblement de ces efforts; nous lui demandâmes alors s'il y avait trop de lumière; il répondit affirmativement et l'une des deux lampes fut éteinte, pendant que l'autre dégageait ses



Fig. 13.

rayons rouges comme des reflets d'un feu éloigné. Quelques minutes de silence furent suivies par un gémissement plaintif du médium; nous remarquâmes tous un froissement, comme d'une étoffe secouée en l'air. On alluma immédiatement le magnésium. L'impression photographique, absolument réfractaire à l'hallucination, enregistra le mystérieux phénomène. Quelque chose de lourd était, en même temps, jeté bruyamment sur la table; sans rompre la chaîne, nous cherchâmes des mains ce qui s'était passé; l'objet qui était tombé sur la table était un veston (voir *fig.* 10).

Le médium quitta alors la chaîne et se retira derrière les rideaux. Devant ceux-ci apparurent alors plusieurs luminosités, très mobiles, très claires et distinctes, qui diminuèrent graduellement d'intensité et disparurent enfin dans l'air.

La séance est terminée.

On développe immédiatement la plaque; comme les lecteurs peuvent le voir, le médium y apparaît sans son veston, qui est en l'air, à sa gauche. (Dans la figure 10, le veston semble suspendu à la muraille, la photographie le montre pendant qu'il était transporté sur la table où il tomba. Les contrôleurs sont certains de n'avoir senti aucun mouvement de la part du médium; personne ne perçut le mouvement alors que le veston lui fut retiré.)

10 *novembre* 1908 (64e séance).

Présents : comtesse Magalotti et Dr Sanguini comme contrôleurs du médium; Mmes Marie et Amélie Magalotti; lieutenant Giunta.

Phénomènes : La séance commença par de forts coups frappés sur la table, la petite table vint se placer sur les genoux du contrôleur, Dr Sanguini; le phénomène put être nettement observé par tous les assistants. La petite table fut tournée sens dessus dessous sur la plus grande qui fut lévitée (voir *fig.* 11) du côté de la comtesse Magalotti, pour laquelle Giuseppe paraissait avoir une préférence spéciale. Le lieutenant Guinta demanda que la petite table fut portée devant lui, et le phénomène se produisit presque aussitôt. La clef de la petite boîte en fer qui était placée au-dessus de celle-ci, s'agite bruyamment. Le violon qui se trouvait sur l'étagère émet spontanément plusieurs notes et est transporté entre les mains de la comtesse; le tambourin, qui se trouve près du violon, est frappé à son tour et jeté sur la table après avoir tapoté sur la tête du Dr Sanguini. La balle en caoutchouc tomba sur la table, et ensuite sur les genoux de la comtesse. Les deux assistants qui se trouvaient de chaque côté des contrôleurs furent touchés.

Guiseppe demanda qu'on ôtât de la table tout ce qui était déposé sur elle et que le cercle fût espacé; la chose fut faite, tout en suivant rigoureusement tous les mouvements du médium : ses bras et ses mains, ses jambes et ses pieds. Giuseppe demanda



Fig. 14.

quelque temps après la lumière blanche, et l'on trouva la table renversée sens dessus dessous.

20 *novembre* 1908 (65e séance).

Présents : Dr et Mme Cesari; Mme Belloli et sa fille; M. Giannini et sa fille; Prof. Monnosi, le soussigné, le baron von Erhardt, Carancini.

Phénomènes : La table est soulevée d'un côté et

frappe à plusieurs reprises avec ses pieds sur le parquet. Giuseppe demande quelques instants de silence, la petite table s'avance et se place sur le pied du Dr Cesari. La boîte à musique et la trompette sont transportées de l'étagère où elles se trouvaient, sur la table; l'appareil photographique a saisi la trompette en l'air (voir *fig.* 12).

La séance se termine avec le phénomène habituel des flammes.

18 *décembre* 1908 (73e séance).

Présents : Comtesse Balioli, marquise Lauza, comtesse Magalotti et ses deux filles, M. Spadoni, Dr et Mme Cesari, lieutenant Giunta, Dr Sanguini, le soussigné, baron von Erhardt, Carancini.



Fig. 15.

Phénomènes : La sonnette, qui est placée sur l'étagère, sonne pendant quelque temps, puis elle tombe sur la table, avec une lourde sacoche contenant quelques accessoires de photographie. La boîte grillée contenant le violon est transportée sur la table. Bien que la boîte fût fermée à clef et que celle-ci se trouvât sur notre table, à une distance de deux mètres du médium, le violon fut trouvé hors de cette boîte, pendant que celle-ci restait fermée et absolument intacte (voir *fig.* 13).

12 *février* 1909.

Présents : Dr et Mme Cesari, Dr Arnaldo Cervesato, Mme Ryan, le soussigné, Prof. E. Monnosi, M. von Erhardt. Les contrôleurs étaient d'abord le soussigné et Mme Ryan; plus tard, Mme Ryan et le Dr Cervesato.

Les phénomènes qui eurent lieu au commencement de la séance furent les raps habituels, mais très prononcés; suivit la chute de la balle en caoutchouc sur la table, sur laquelle elle roula doucement, tombant ensuite sur les genoux d'une dame. Un lourd encrier en marbre tomba sur la même table.

Tout à coup, les phénomènes cessèrent entièrement; après plusieurs minutes de silence, « Giuseppe » dit au docteur Cervesato de prendre la place du soussigné. La séance continua alors régulièrement, et les phénomènes d'attouchement se renouvelèrent plusieurs fois, en s'étendant même aux personnes placées à côté des contrôleurs. Le soussigné a été touché et retouché sur la joue par une main chaude; il sentit tirer fortement son veston, comme si on avait voulu le lui arracher; ensuite, on lui tira les cheveux; Mme Cesari, à son tour, sentit une main lui tirer le corsage.

Le médium annonce que la séance est terminée; on fait la lumière.

16 *février* 1909.

Présents : Prof. E. Monnosi, M. Arthur Hayward, Miss Annie Carghill, M. et Mme Belloli, docteur Arnaldo Cervesato, Mme Ohlsen, Mme Paoli, prof. Lippinski, le soussigné, M. von Erhardt. Les contrôleurs étaient M. A. Hayward et Miss Annie Carghill.

Phénomènes : Après quelques minutes de silence (toujours à la lumière rouge de deux lampes électriques de 10 bougies chacune), les contrôleurs commencèrent à sentir une main qui les touchaient à différentes parties du corps, et à la tête. Les rideaux commencèrent à s'agiter d'une manière inaccoutumée et s'ouvrirent entièrement; la boîte à musique se prit à jouer sur l'étagère, et, pendant qu'elle jouait, elle quitta le rayon où elle se trouvait et vint doucement se poser sur la table, comme si elle y avait été apportée par une main délicate; le même trajet fut fait ensuite par l'encrier de marbre et par la balle, pour lesquels « Giuseppe » paraît avoir une préférence marquée, puisqu'ils sont toujours déplacés.

Nous entendîmes un gémissement long et plaintif du médium; il demanda qu'on fît la lumière blanche, dont les rayons nous révélèrent que la petite table, qui se trouvait auparavant derrière les rideaux, était maintenant sur le plateau de la grosse table à l'intérieur du cercle, un phénomène qui devait avoir été produit sans bruit, au moment même où la

boîte à musique jouait, et qu'elle était transportée avec d'autres objets sur la table.

On remplaça la lumière blanche par la lumière rouge venant d'une seule lampe; presque aussitôt, le tambourin commença à résonner et fut transporté de l'étagère sur la grosse table. Alors, nous entendîmes un bruit comme d'un morceau de verre brisé, et le médium demanda de nouveau la lumière blanche; nous trouvâmes que la plaque couverte de noir de fumée — qui avait été placée sur la table, à un mètre et demi du médium, dans l'espoir d'obtenir de l'écriture directe » — portait, en effet, ces trois mots : « Sto meglio, Domenico » (« *Je suis mieux, Domenico* ») (voir *fig.* 14). Il est fort probable que ces trois mots se rapportaient à un monsieur, Domenico Giannini, qui, quelques soirs auparavant, avait été présent à une séance, après avoir assisté, d'ailleurs, à plusieurs des séances précédentes, et venait de mourir tout à coup.

La fin de la séance fut annoncée par les flammes habituelles, pour lesquelles « Giuseppe » demanda la complète obscurité. A cette occasion, les flammes présentèrent un aspect très différent de celles qui étaient observées généralement; ces globes lumineux dansaient autour de nous et sur le corps du médium; ensuite, une main lumineuse, d'où des flammes paraissaient sortir, fut aperçue, se mouvant sur les rideaux.



Les phénomènes que nous avons relatés jusqu'ici d'une manière un peu sommaire, en abrégeant les procès-verbaux des principales séances, constituent comme l'introduction à d'autres phénomènes d'une importance plus grande, et qui se sont produits à plusieurs séances.

1° *Phénomènes de caractère général :* nous comprenons sous cette appellation les *raps* entendus sur la table et sur les parois; ils ne sont jamais spontanés; ils sont donnés en réponse aux questions des expérimentateurs, ou pour accompagner leurs propres raps.

2° La *lévitation* de la table et les *mouvements du rideau :* par le premier phénomène, nous n'entendons pas uniquement les oscillations et les mouvements, mais aussi une vraie lévitation progressive, de telle manière que le meuble s'élevait parfois au-dessus des têtes des expérimentateurs, ou prenait les positions extraordinaires que l'on voit aux figures 7 et 11. Observez que dans la figure 2, la table est retournée sur le médium et complètement suspendue en l'air; il s'agit d'une table relativement lourde, du poids de 15 kilos (1). Le phénomène de l'ouverture et du



Fig. 16.

gonflement du rideau est aussi caractéristique; le rideau est quelquefois poussé en dehors avec tant de violence, qu'il touche et même couvre, pour un instant tous les assistants; de derrière le rideau viennent aussi de curieuses bouffées d'air, parfois chaudes, généralement froides, que tous les assistants sentent sur leur visage, et qui courent comme un courant de vent assez fort sur leurs doigts. A une

(1) La photographie (*fig.* 11) donne l'impression que la table repose contre l'étagère et sur les bras et les épaules de Carancini. Nous avons personnellement questionné les personnes présentes à cette séance, et nous avons reçu leur affirmation positive que la table était suspendue en l'air et libre de tout contact. Il est regrettable que pour ces photographies on n'ait pas employé le vérascope; nous aurions eu alors la preuve objective à l'appui du témoignage des assistants relativement à ces phénomènes. — *Note de la R.*

séance, le Dr A. Cervesato demanda l'autorisation de toucher le rideau pendant qu'il était enflé, pour voir si sa main aurait rencontré quelque résistance, comme il arrive dans les expériences faites avec le médium Mme Palladino. Mais sa demande ne fut pas favorablement accueillie.

Néanmoins, à la séance qui eut lieu le 16 février



Fig. 17.

1909, après quelques secondes de silence absolu, et pendant que le rideau était violemment secoué et gonflé (nettement visible pour tous les assistants à la lumière d'une lampe rouge), le médium cria tout à coup : « Cervesato! Cervesato! Venez et touchez le rideau, vite! Venez et touchez le rideau! » M. Cervesato se leva, alla au riedau, le palpa et sentit une résistance puissante qui lui était opposée de l'intérieur du cabinet; il sentit la forme et les membres d'un corps humain. Pendant que Cervesato s'occupait de cette investigation, le médium gémissait péniblement, et, quand Cervesato regagna sa place, il parut tout à coup s'évanouir et resta sans mouvement pendant plusieurs minutes.

3° *Transports d'objets lourds ou légers :* Ces objets ont été reproduits dans la figure 3 et sont : une mandoline, un petit cornet, une trompette, un tambourin, une petite boite à musique ronde, un petit piano d'enfant, une sonnette en métal avec manche, un autre tambour de basque, un éventail, une petite boite à musique carrée, une balle en caoutchouc, un plat couvert de noir de fumée, sur lequel se trouvait un morceau de verre rectangulaire, un petit tambour avec deux baguettes, un encrier de marbre du poids de 7 kilos, une boîte dans laquelle un violon était enfermé à clef; une bouteille ordinaire et une valise contenant du matériel photographique. Ils étaient tous placés sur l'étagère que l'on voit dans la même figure. Or, ces objets étaient spontanément et régulièrement transportés ou jetés sur la table, parfois doucement, d'autres fois avec violence, et le violon, bien qu'il fût, comme nous l'avons dit, enfermé dans sa boîte, a été trouvé souvent sur la table, pendant que la serrure continuait à être fermée.

Je ne dois pas oublier d'ajouter que le petit guéridon présente, au commencement de chaque séance, des phénomènes d'oscillation et de lévitation, ces derniers si prononcés, que le petit meuble se trouvait souvent tout droit ou renversé au milieu des expérimentateurs, s'étant soulevé et ayant passé sur nos mains jointes.

Il arrive — et c'est là une des particularités des séances avec ce médium — que ces phénomènes de transport sont souvent surpris au moment culminant de leur manifestation et fixés par l'éclair du magnésium.

Dans la figure 8, c'est la mandoline qui est suspendue devant le rideau; dans la figure 12, c'est la trompette dans la même position, et la petite boite à musique carrée vient d'arriver sur la table. Dans la figure 4, le violon apparaît en l'air; dans la figure 15, le petit guéridon est en train de se soulever, et dans la figure 16, il se trouve derrière le médium, tandis que, sur la grosse table, on voit différents objets qui y ont été transportés auparavant. Dans la figure 9, le petit guéridon est aussi en état de lévitation; dans la figure 17, il est en haut



Fig. 18

à la gauche du médium, et s'appuie au lambris du mur.

4° *Deux impressions sur la glaise :* Elles se produisirent spontanément sur de la glaise qui avait été préparée sur une assiette recouverte d'un verre rectangulaire et placée sur la console. Dans la figure 18, on peut voir nettement l'impression de cinq doigts, et, au milieu, le mot : « *Ludovico* ». Ce phénomène a été obtenu à deux séances successives, d'abord le 12 janvier 1909, quand on obtint des empreintes de doigts, et le lendemain soir, quand on obtint le mot « Ludovico ». Ce nom, selon « Giuseppe », était celui d'un moine, le père Ludovico de Castelfino ; c'est cette entité qui fit connaître son désir d'écrire un livre sur la *Création*, en se servant de Carancini comme de médium écrivain.

5° *Les phénomènes d'écriture « directe » sur le noir de fumée :* le premier de ces écrits se produisit de la façon suivante : durant la séance, le petit tambour d'enfant était tombé, comme il lui arrivait souvent, sur la grosse table. A ce moment, le médium sembla souffrir terriblement, chose inaccoutumée pour un phénomène de secondaire importance. On fit la lumière, et, à la surprise générale, nous trouvâmes écrits, avec du charbon de bois, sur le tambour, les paroles : « *Qui credit in Deum et vitam æternam salvus erit* » (*Qui croit à Dieu et à la vie éternelle sera sauvé*) (voir *fig.* 19). Il est à remarquer que le charbon avec lequel ces mots ont été écrits, n'était pas près du tambour, mais à l'autre extrémité du vaste atelier de peintre, posé sur un meuble, où il fut trouvé immédiatement après, comme s'il n'avait point été touché.

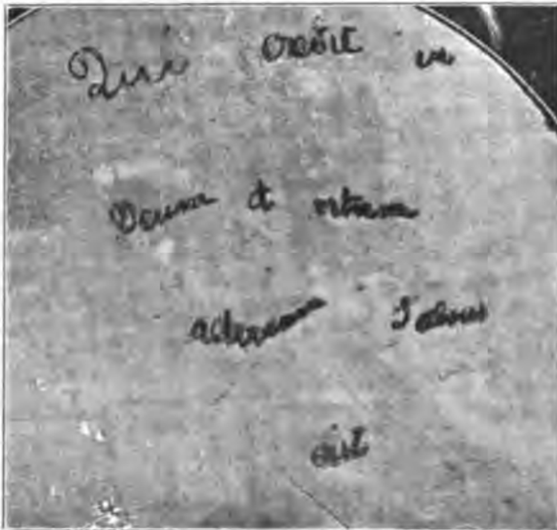


Fig. 19

D'autres essais d'écriture directe se produisirent ensuite sur l'assiette blanche badigeonnée de noir de fumée, qui avait été préparée dans ce but. Ces phénomènes d'écriture directe sont importants, d'abord parce qu'ils présentent la forme la plus pure *d'écriture automatique*, exécutée sans aucun contact visible, normal avec le médium ; de l'autre côté, ils présentent un exemple frappant d'écriture automatique en langues étrangères (*Xénoglossie*), fort bien illustrée par le professeur Charles Richet (*Annales des Sc. Ps.*, juin 1905).



Fig. 20

Jusqu'ici, les phénomènes se produisirent de la façon suivante : l'écriture se fait sans que personne s'en aperçoive ; alors l'assiette sur laquelle est posé le verre rectangulaire arrive doucement sur la table autour de laquelle sont placés les expérimentateurs ; pendant cela, le médium gémit douloureusement. Une seule fois, il est arrivé que l'assiette sur laquelle l'écriture s'était produite est restée sur l'étagère, où elle avait été placée au début de la séance ; cette fois, le phénomène fut annoncé par le bruit que faisait continuellement le verre, en battant sur l'assiette. (Inutile d'ajouter que le médium était rigoureusement contrôlé et surveillé.)

La 20° photographie présente un intérêt spécial à cause du rapport qu'elle semble avoir avec la photographie 14. Elle consiste en ces mots : *Fra poco* (*bientôt*) et une figure qui rappelle un squelette. Or, il arriva que, quelque temps après, le 12 février, M. Domenico Giannini mourut ; il était présent à la séance au cours de laquelle la figure 21 a été obtenue. Durant la séance du 14 février, l'assiette arriva de la manière habituelle sur la table ; il était écrit sur elle : *Sto meglio — Domenico* (*Je suis mieux, Domenico*) (*fig.* 14).

6° *Phénomènes de dématérialisation et rematérialisation de la matière :* Les phénomènes de cette sorte que nous avons obtenus étaient importants surtout à ce point de vue, qu'il a été possible de les

saisir par l'éclair du magnésium, et deux d'entre eux, très caractéristiques, ont été ainsi fixés par la photographie.



Fig. 21.

Le premier se rapporte au moment où le veston du médium lui fut retiré et fut lancé dans un coin éloigné de l'atelier, comme à une autre occasion, sur la table, pendant que les contrôleurs continuaient à assurer strictement le contrôle des mains et des pieds du médium. Ces phénomènes se produisirent à trois séances ; tous les assistants en furent témoins et les affirmèrent par écrit ; toutefois — chose assez curieuse — personne n'avait perçu le moment essentiel, lorsque le veston fut enlevé du corps du médium.

Par exemple, à la dernière séance, le contrôleur à droite était le Dr Arnaldo Cervesato. Il dit que pendant que le phénomène se produisait, il n'a pas observé le plus léger changement ou mouvement de la part du médium. Le veston a été transporté sur la table, à plus d'un mètre de distance du médium. Malheureusement, la photographie qui a été prise de ce phénomène n'est pas satisfaisante, parce que le veston est caché par l'un des assistants, qui se déplaça pour préserver ses yeux de la lumière aveuglante du magnésium. Mais nous avons des photographies prises en deux autres séances dans lesquelles le même phénomène se produisit : l'une, le soir du 2 octobre 1908, l'autre le 4 décembre de la même année. Dans la première photographie (*fig.* 10) le veston apparait devant le rideau, sur la droite ; le médium a sa tête penchée sur un bras ; les contrôleurs disent qu'il sembla beaucoup souffrir durant la production de ce phénomène, et que son corps était très convulsé. Dans la seconde photographie (*fig.* 21), le veston apparaît sur la table, à distance du médium ; sa place est indiquée par la tache noire qui couvre la main et le bras de la dame en blanc qui se trouve à gauche.

Un autre phénomène de dématérialisation et rematérialisation de la matière est celui présenté par le violon. Cet instrument (voir *fig.* 3) était enfermé d'une manière sûre dans une boite faite exprès, et dont la clef était sur la table, où tout le monde pouvait la voir. La boîte était sur l'étagère ; le phénomène se produisit sans bruit ; la boîte a été transportée de l'étagère sur la grande table et le violon en a été retiré, sans aucun contact humain, et sans bruit ; il n'y avait que très peu de lumière quand le phénomène se produisit, mais elle était suffisante pour qu'on pût suivre tous les mouvements du médium.



Fig. 22.

La figure 22 montre la boîte ouverte, pour que les

lecteurs des *Annales* puissent voir sa structure exacte ; le violon est à côté d'elle. La figure 13 montre le phénomène qui se produisit le soir du 12 décembre 1908 : la boîte fermée sur la table, et sur elle le violon.

Au point de vue des *matérialisations*, il y a le phénomène qui est illustré par la figure 5. Cette photographie a été prise le soir du 9 juin 1908, dans l'atelier de M. von Erhardt.

Au cours de la séance du 27 novembre 1908, se produisit le phénomène de la lévitation du médium ; il a été soulevé à la hauteur d'un mètre, phénomène qui fut nettement visible pour les assistants ; les contrôleurs constatèrent que le médium ne se soutenait aucunement au moyen de la table ou d'une chaise. Malheureusement, cette photographie (*fig.* 23) ne laisse pas apercevoir les pieds du médium, et elle ne peut pas démontrer cette absence complète de tout support naturel, qui est affirmée par les contrôleurs. Nous la reproduisons toutefois parce qu'elle peut intéresser nos lecteurs.

Aucun soupçon de fraude ne peut être soulevé au sujet de ces phénomènes. Le témoignage du baron von Erhardt est inattaquable ; les assistants étaient pris dans les milieux les plus élevés de Rome ; ils étaient en outre fréquemment changés. Aucun ami personnel du médium n'était admis dans la chambre où se tenaient les séances ; M. Carancini est un homme simple, honnête, et il a toujours été soigneusement contrôlé. La lumière n'est éteinte que rarement, et on voit, dans la plupart des cas, se produire les phénomènes.



Fig 23.

A. LANCELLOTTI.

Rome, 1er mars 1909.

PEROWSKY-PETROVO-SOLOVOVO

Le Problème de la Mort

Un volume in-8° de la " Bibliothèque de Philosophie contemporaine ",

par Louis BOURDEAU.

(Suite ; Voir le N° de Mai

VI. — Limitation et extension du droit a la vie future

Une fois la survivance de l' « esprit » à la mort du corps admise, la question se posa : quelles sortes d'esprits jouiraient de cet avantage? Tous les êtres humains seraient-ils appelés à revivre sans distinction? Les êtres autres que l'homme, également censés et pourvus d'un « esprit », survivraient-ils également? Les réponses à ces questions ont été diverses.

Tout d'abord certaines théories ont exclu la moitié du genre humain. Le récit de la Genèse sur la création de la femme lui assignait un rôle subalterne à celui de l'homme et était muet sur le souffle divin dont avait été gratifié Adam, et « ce silence du texte prêtait à des inductions désobligeantes » dont nombre de théologiens ne se firent pas faute de faire état. Malgré le culte de la Vierge, des doutes semblent avoir persisté là-dessus au sein du christianisme jusqu'en plein VIe siècle, puisqu'en 585 le second concile de Mâcon agita cette question « impertinente » et n'octroya une âme aux femmes que pour cet unique motif que Jésus étant, quoique né d'une vierge, qualifié dans l'Evangile de « Fils de l'Homme », la femme devait être tenue pour un homme (!) Il est juste d'ajouter que nombre de philosophes se montrèrent sur ce chapitre aussi peu galants que certains théologiens. Platon ne concède à la femme qu'une âme animale où l'esprit pur est dominé par la passion (θυμός, νοῦς) ; et Aristote l'appelle « un

homme manqué ». Le Talmud professe que les femmes n'ont pas d'âme et la tradition musulmane ne ménage aux femmes aucune place dans le paradis quoique l'entrée ne leur en soit pas expressément interdite par le Coran. En tous cas les houris doivent les y reléguer fortement à l'arrière-plan!

Nombre de peuples, non civilisés surtout, ont cru que les grands seraient seuls à jouir de l'immortalité à l'exclusion des petits. Chez les anciens Hellènes, si Homère et Hésiode ne semblent pas croire à la survivance des héros seuls, le sort qu'ils assignent à la grande foule des morts ne ressemble guère à la survivance telle que nous la comprenons. Pindare non plus n'a aucun souci des humbles. Nombre de penseurs de tous les temps « esprits à tendance aristocratique, affichant un dédain superbe pour tout ce qui ne s'élève pas à leur niveau, feraient volontiers de l'immortalité le prix d'un concours et veulent ne la décerner qu'aux plus dignes, c'est-à-dire à une élite choisie, au premier rang de laquelle ils se placent naturellement » (Platon, Gœthe, Hegel, Schelling...). De nos jours, certains penseurs sont revenus à l'ancienne théorie du conditionnalisme, selon laquelle l'homme mortel par nature devrait conquérir l'immortalité en la méritant. Les bons seuls seraient de la sorte appelés à revivre, les pervers préparant leur destruction par une sorte de suicide. Mais cette solution des difficultés inhérentes à l'idée d'une damnation éternelle (qui révolte tout esprit humain sauf celui des théologiens), n'est pas sans présenter de nouvelles difficultés. « Il serait malaisé de marquer le point précis où la réussite se changerait en insuccès, car entre le dernier des reçus et le premier des refusés la différence de mérite pourrait être bien minime pour justifier une aussi grande inégalité de traitement. » Il y aurait en outre à décider ce que deviendraient ceux qui meurent avant d'avoir subi l'épreuve entière (et ne sont-ils pas la majorité?). A part cela il se mêlerait toujours à la sentence rendue une part d'arbitraire (divin il est vrai) « puisque selon le moment où l'épreuve serait close, le juge pourrait à son gré sauver ou perdre les candidats ». Enfin il aurait été de beaucoup plus juste et raisonnable que « le programme et les conditions de l'épreuve fussent clairement exposés, portés à la connaissance de tous, et que le résultat promis fût garanti avec certitude... (1) ».

De toute façon, quelle que soit la distance qui sépare les différentes catégories d'hommes entre eux « le génie du vulgaire, l'homme illustre de l'homme obscur... et un Renan d'un Papou » « comme on passe des uns aux autres par une suite de degrés ou plutôt par une pente continue, il n'est pas facile de tracer entre les élus immortels et le commun des mortels une ligne précise de démarcation. Etablir pour la vie éternelle des castes, c'est aggraver en les perpétuant les iniquités d'ici-bas ; mais d'autre part, admettre sans distinction à revivre tous ceux qui ont vécu, sans en excepter « les plus brutes des sauvages... les monstres qui déshonorent la raison, les fous qui l'ont perdue, les idiots qui n'en ont aucune lueur, les enfants morts au berceau, ceux même qui ne sont pas arrivés au terme de la gestation, les germes indiscernables qui n'ont eu la vie qu'en puissance » — c'est aboutir par respect pour l'égalité à une conclusion par trop choquante pour la raison. Aussi bien « la nature ne pouvant ni réserver sans injustice l'immortalité à quelques-uns, ni en gratifier sans indignité la foule, se montre équitable et sage en la refusant à tous ».

Au problème de la survivance de l'homme se rattache celui de la survivance des animaux. Même indépendamment de la théorie du transformisme la même solution doit s'imposer aux deux. Divers penseurs anciens et modernes (Anaxagore, Pythagore, Platon, Aristote, Plutarque ; parmi les spiritualistes Descartes et Malebranche seuls ont, malgré l'évidence, dénié une âme aux animaux), anticipant là-dessus sur les données positives de la science, leur ont reconnu une âme de même essence que celle de l'homme. Et en effet, si l'existence d'un agent « animateur » est prouvée par l'existence de phénomènes psychiques, les animaux, puisqu'ils sentent, sont conscients, désirent, perçoivent, rêvent et veulent, doivent le posséder au même titre que nous. Leur contester une âme serait méconnaître toutes les lois de l'analogie. Dans tout le règne animé, sauf les embranchements inférieurs, on constate l'identité de substance, de structure et de fonctionnement du système nerveux : par suite le développement des facultés ne varie qu'en plus ou en moins (1). Mais si la nature est pareille, la destinée après la mort doit l'être aussi, et quoi qu'on décide de nous « nos frères inférieurs » doivent avoir le même destin, ainsi que le proclame expressément et en des termes fort embarrassants pour le croyant orthodoxe, l'auteur de l'*Ecclésiaste* (III, 19-21). Tous les peuples qui ont cru à une seconde existence plus ou moins semblable à celle d'ici-bas ont pensé que les animaux reviendraient à la vie. Mais il va sans dire qu'on ne peut en bonne logique, étendre le privilège de la survivance à quelques espèces seulement (notamment à celles qui nous sont utiles ou agréables), mais que c'est bien là un cas de « tout ou rien ». « Nous serions donc exposés

(1) Humainement parlant, cette observation serait, je crois, applicable à tout système de « sanctions ».

P. P. S.

(1) L'auteur aurait pu, en citant les fourmis et les abeilles, trouver chez ces admirables insectes de nouveaux arguments à l'appui de sa thèse.

P. P. S.

à voir revivre avec nous, outre le petit nombre des espèces qui nous sont précieuses, la multitude des inutiles et même des ennemies — fauves, insectes de tous genres, vermine et microbes — sans avoir plus la ressource ni le moyen d'exterminer des adversaires comme nous immortels (1). »

Mais si l'on donne une « âme » aux animaux, il est assez difficile d'en refuser une aux plantes. Aussi bien les deux règnes — animal et végétal — se confondent-ils et une ligne de démarcation nette est impossible à tracer. Divers penseurs ont prêté autrefois une espèce d'âme aux plantes et sous une autre forme cette conception a été reprise par la physiologie de nos jours qui reconnaît « l'unité fonctionnelle de tous les êtres vivants, depuis la plante la plus dégradée jusqu'à l'animal le plus élevé en organisation ». Et si cette « âme » des végétaux, quelque humble et bornée qu'elle soit, se rattache par son essence à celle des animaux et de l'homme, elle doit subsister après la mort de l'organisme qu'elle animait. C'est le cas de répéter avec l'archevêque Whately que tous les arguments des partisans de la doctrine de l'immortalité « tendent avec la même certitude et la même force à prouver l'immortalité non seulement pour les brutes, mais même pour les plantes ».

Mais il y a plus encore. La science refuse d'opposer les corps bruts et les corps vivants par un contraste absolu. Ces premiers ne constitueraient pas un monde à part dans la nature, mais il est permis de penser que « la force cristallogénique se lie à la force organogénique par un principe commun qui tend à modeler et à maintenir à l'état de tout-clos un ensemble de parties conforme à un mode spécial de structure ». L'inertie apparente des corps bruts nous trompe ; tout s'agite en eux sans repos, et si des artifices optiques quelconques pouvaient nous initier aux détails de leur organisation « nous verrions s'ébranler et frémir ces mouvantes architectures de molécules et d'atomes ». Or, pour parler comme Aristote, « la vie c'est le mouvement ». « On peut donc attribuer aux êtres inorganiques « une vitalité obscure et latente caractérisée... par une activité mécanique et physique très intense d'où résulterait l'assemblage de leurs parties, ainsi que le pouvoir de résistance et de réaction qui assure la persistance de l'agrégat à travers les variations du milieu ». Il faudrait alors reconnaître aussi aux corps bruts une sorte d'âme « obtuse, aveugle, sourde et muette », mais au fond de même nature et par conséquent appelée aussi à survivre. La plupart des peuples semblent du reste avoir cru à une espèce de survivance des objets inanimés, ainsi qu'il appert de la coutume si répandue de déposer dans les tombes divers objets dont le « double » pourrait servir au défunt dans une autre vie.

Mais si tout survit, l'autre monde, uniquement composé d'âmes, de choses, ne serait plus qu'un simple décalque du nôtre ; aussi bien ne pourrait-on pas s'imaginer toutes ces « âmes » d'hommes, d'animaux et de plantes sans un air qu'ils respirent, une terre qui les porte, une eau qui les humecte... Voilà où l'on aboutit une fois qu'on fait le premier pas sur la pente de l'animisme — et pourtant on y aboutit tout à fait logiquement.

VII. — Réincorporation des ames, possession, métempsycose, résurrection

La croyance une fois reçue que l'esprit continuait de vivre après la mort du corps, il fallut bien se demander quelles seraient ses nouvelles conditions d'existence. Des divers systèmes proposés nous examinerons pour le moment trois : possession, métempsycose et résurrection. Une fois la croyance à la survivance admise, il fut naturel de supposer que beaucoup d'esprits « désincarnés », errant dans la nature, étaient désireux de recouvrer un corps, une vie complète et sans cesse « à l'affût pour s'emparer d'un nouveau gîte ». On crut qu'ils se glissaient à l'occasion dans le corps de tel ou tel vivant dont l'âme était absente momentanément pour prendre sa place ou bien s'installaient à ses côtés de vive force. Pareil état de choses n'allait pas sans provoquer des désordres sérieux et c'est ainsi qu'on expliqua quantité d'états mentaux morbides ou simplement anormaux à commencer par la folie (« mania » provenant d'un radical « man » qui servait à désigner l'âme des morts jusqu'à la simple ivresse et jusqu'au hoquet et à l'éternuement). Des croyances analogues encore répandues parmi les peuples non civilisés se sont maintenues longtemps chez les peuples d'une haute culture intellectuelle. L'Evangile donne sa haute sanction à la possession démoniaque et l'Eglise catholique dans la personne de ses plus illustres représentants ne s'est jamais écartée là-dessus de l'enseignement de Jésus. C'est même à cette croyance à la possession que l'humanité est redevable d'autant

(1) La question de la survivance des animaux est plus étroitement liée qu'on ne semble généralement s'en douter à celle de la bonté et de la justice divine. Le fait d'infliger des souffrances sans nombre à ses créatures est déjà assez difficile à expliquer de la part d'un être infiniment bon et tout-puissant qui aurait mille autres moyens d'arriver à ses fins. Mais tant que nous avons l'hypothèse d'un « au-delà », nos doutes et nos espérances peuvent s'y réfugier. Biffez-le pour les animaux et vous n'aurez plus qu'un océan de souffrances provoquées par la divinité, sans raison et sans dédommagement. Que devient donc la justice de Dieu ?... Ou bien c'est le monde à l'envers ; et alors qu'adviendrait-il si nous nous mettions en tête d'imiter — en le généralisant — un exemple venant d'aussi haut ? Et pourquoi ne le ferions-nous pas après tout ? Nous aurions du moins, nous, humains, dans certains cas, l'excuse de l'intérêt...

P. P. S.

de bûchers qu'à l'Inquisition : nous voulons parler des persécutions de sorciers au moyen âge, maintes fois déchaînées par les papes. Il est juste de dire que Luther aussi voyait le diable partout. De nos jours encore, des prédicateurs distingués n'hésitent pas — quoique en y mettant infiniment plus de formes à appeler l'attention des croyants sur « les millions de démons qui nous entourent », « plus entreprenants que jamais » et d'autant plus dangereux qu'on y croit moins, « ce qui serait fort inquiétant ».

Une autre théorie logea les esprits « en quête d'un gîte » dans les corps de formation récente, car l'idée d'une création spéciale des âmes ne fut conçue (comme nous l'avons vu) que beaucoup plus tard. De grandes religions et des systèmes de philosophie notables ont été fondés sur cette base à laquelle ne tarda pas à se mêler un système de sanctions puisque le même esprit animait successivement des figurations diverses, humaines, animales, végétales ou même inorganiques selon la façon dont il s'était comporté lors de son incarnation précédente. La métempsycose réglementée dans ses moindres détails devint le dogme fondamental du brahmanisme et du bouddhisme. Plusieurs écoles de philosophie l'admirent en Grèce, et Platon lui fait une grande place dans ses spéculations. Elle fut admise « à titre d'éventualité possible » par plusieurs sectes chrétiennes, et a été sous une forme ou sous une autre, reprise par de nombreux auteurs au cours des dernières cent et quelques années.

Ce système n'a pu se maintenir au delà d'un certain degré de civilisation comme n'offrant de la vie future que des perspectives insuffisantes. D'abord le genre de survivance qu'il offrait à ses adeptes avec la perte complète de la mémoire à chaque transformation se réduisait plutôt à une succession d'existences distinctes, se suivant l'une l'autre sans se continuer et ne pouvait en conséquence satisfaire les tendances à une immortalité véritable. Le système avait en outre le défaut d'être purement conjectural et de ne pas s'appuyer sur le moindre indice de fait et même de devenir un obstacle au progrès, puisqu'il légitimait « au nom d'une justice cachée les iniquités du sort, en faisant porter à des malheureux la peine de fautes imaginaires ». Bien plus avantageuse aux animaux dont elle inspirait le respect, qu'aux hommes, la métempsycose ne tarda pas à être abandonnée par les peuples d'une culture plus avancée et remplacée par la doctrine de l'immortalité personnelle.

Le désir de revivre non seulement en esprit, mais avec le corps même qu'on a aimé (car « on s'aime, on se regrette et on voudrait se retrouver tel qu'on a été, complet, en chair et en os ») donna naissance, à une époque bien plus tardive, au dogme de la résurrection des corps, inconnu ou à peu près à l'antiquité, parce que contredisant par trop brutalement les données les plus certaines de la nature. Il est permis de penser que c'est la résurrection supposée de Jésus qui donna à cette doctrine la consécration définitive dans le christianisme naissant. Peu après, saint Paul en fit un dogme prépondérant.

Il est trop facile de montrer que ce système qui contenterait le mieux le désir de garder notre identité intacte contredit toutes les lois de la science et ne peut pas être envisagé sérieusement.

Mais en outre, il est peut-être plus difficile de s'entendre théoriquement sur les conditions désirables d'une résurrection que cela ne paraît à première vue. Tous ne sont pas satisfaits de leur corps — tant s'en faut — et seraient désireux d'en revêtir un autre. Il pourrait se trouver des hommes qui voudraient renaître femmes et vice versa ; tel nègre désirerait devenir blanc en ressuscitant, et ainsi de suite. Comment tout cela pourra-t-il s'arranger? Ensuite, lequel de la multitude des corps que nous avons eus successivement, mériterait-il de revivre de préférence? Serait-ce le tout dernier, souvent ravagé par la maladie, affaibli par l'âge, presque tombant en ruines? S'il en est ainsi on ne pourrait qu'applaudir à l'usage des Fidjiens, lesquels « mus par le pieux désir d'éviter à leurs parents qui déclinent l'ennui d'une immortelle décrépitude » les étranglaient tout bonnement après un festin mortuaire, afin qu'ils entrassent dans l'existence future en meilleur état. Les enfants morts en bas âge resteront-ils éternellement enfants?... Enfin — car chaque détail a son prix quand il s'agit de s'installer dans l'éternité — les corps ressuscités reproduiront-ils dans tous les détails, les ressemblances des anciens à un moment donné? Si l'aspect reste le même, la laideur dominera, si le type se transfigure on ne se reconnaîtra plus l'un l'autre. Il en serait du reste pareillement pour nos âmes qui ne varient pas moins que nos corps si bien que souvent en évoquant son passé, on a peine à croire que « le même moi ait pu jouer tant de personnages divers ». Aucune de ces âmes n'est l'expression complète de notre personnalité, les concilier dans un état fixe est impossible et l'embarras devient par là inextricable.

VIII. — Conditions de lieu d'une existence future

Les conceptions sur le domicile des âmes une fois séparées des corps ont passé par bien des variations. A l'origine, les morts étaient censés demeurer là où s'était écoulée leur vie ; et on peut citer à l'appui diverses coutumes et usages de peuplades barbares. Mais lorsqu'une observation prolongée eut fait mettre en doute la présence des morts, là où ils avaient vécu, on les relégua dans des domiciles de plus en

plus lointains, mais toujours terrestres. Cependant « quand après avoir parcouru le monde en divers sens, on eut reconnu que nulle part il ne s'y trouvait d'esprits, alors qu'avec le temps ils auraient dû se trouver partout en nombre croissant », on fut obligé de les colloquer ailleurs qu'au milieu des vivants et d'imaginer un autre monde où ceux-ci n'avaient pas d'accès. De là l'origine de l'Hadès homérique, du Schéol des Hébreux, du Tartare des Etrusques et des Romains, du Hel des Scandinaves, etc., — localités mystérieuses, situées sous terre, selon la conception commune. Séparés par une simple différence de niveau, les deux mondes de la vie et de la mort communiquaient entre eux par les cratères des volcans ou des gouffres, tels que le Trou de Saint-Patrick en Irlande ou l'Averne en Italie. « Est-il, toutefois, nécessaire de dire que les recherches des géologues n'ont fait jusqu'ici découvrir, ni même soupçonner dans les profondeurs du globe, aucun indice de régions analogues à celles que s'est plu à décrire la fertile imagination des poètes et des théologiens? » Comme règle générale, on ne devait pas s'amuser dans ces « inferi » (souvenons-nous des paroles d'Achille à Ulysse dans l'Odyssée) ; aussi plus tard ne voulut-on pas y laisser les meilleures âmes, et l'on se décida à les envoyer ailleurs.

Comme contraste, le « ciel » paraissait tout indiqué ; en outre, la nature aérienne attribuée généralement aux esprits, semblait les disposer plutôt à flotter dans l'atmosphère qu'à habiter de sombres cryptes. Peu à peu, l'empire primitif des morts se scinda définitivement, et le contraste des deux séjours distincts devint toujours plus marqué. Renchérisant sur les croyances plus anciennes, les religions récentes comme le christianisme et l'islamisme ont introduit des sections multiples dans cette cosmographie imaginaire. C'est ainsi que, à côté de l'enfer et du paradis, nous avons vu naître le purgatoire (érigé en dogme aux XIII[e], XV[e] et XVI[e] siècles seulement) et les Limbes où l'Eglise catholique envoie les âmes des enfants morts sans avoir reçu le baptême. Les chrétiens des premiers siècles admettaient, en outre, dans les parties les plus basses de la terre, un lieu où avaient résidé dans l'attente de la venue du Messie, les âmes des israélites pieux de l' « Ancien Testament ». Jésus les en tira une fois ressuscité.

Il semble bien, d'autre part, que dans la conception primitive, le « ciel » ne dépassait pas en hauteur la limite des nuages .En tout cas, celui qu'habite Jéhovah dans la Genèse ne devait pas être bien éloigné de la terre, puisque la construction d'une tour suffit pour l'inquiéter et le forcer à prendre ses précautions. Plus tard, cependant, la conception primitive s'étendit et finit par comprendre « l'espace indéfini qui se déploie en tous sens au delà de l'atmosphère terrestre et où brillent des astres sans nombre » dont la distance et la grandeur ne furent soupçonnées que beaucoup plus tard. Mais une fois que l'astronomie nous en eut révélé le caractère, nous eut montré dans ces astres des mondes lointains, souvent bien supérieurs comme dimensions à la terre et — dans certains cas — susceptibles d'être habités, l'imagination n'eut garde de laisser échapper un si beau domaine. Elle « y installa d'autant plus volontiers ses rêves de vie future qu'elle semblait n'avoir pas à craindre d'en être dépossédée par d'importunes explorations ».

Il y a cependant de graves objections à cette théorie de migration des âmes dans les astres. Et tout d'abord : « si les habitants de la terre doivent aller dans les étoiles, ceux des étoiles pourraient aussi bien venir sur la terre, car il serait étrange qu'elle fût l'unique point de départ de ces pérégrinations. L'apparition parmi nous de voyageurs venus d'une constellation lointaine prouverait sans doute la possibilité de communications interastrales, mais cette preuve n'a pas encore été donnée, et il serait prudent de l'attendre. Ensuite on conçoit difficilement de quelle façon les âmes s'y prendraient pour se transporter dans ces mondes si lointains. « Quelle force servirait de véhicule aux âmes errantes perdues dans l'immense éther? Qui leur tracerait la route et les maintiendrait dans la direction voulue? »

Enfin, il y a encore cette considération qu'une existence immortelle exigerait un milieu constant et qu'il est douteux qu'il puisse se rencontrer dans l'univers Les astres sont voués à périr comme tout le reste, après des cycles de durée « non moins fatalement que ces insectes dont la vie s'écoule en un jour ». Que deviendraient donc les âmes qui y auraient pris séjour? Devraient-elles « voguer d'astre en astre à la recherche d'une permanence qu'elles ne trouveraient nulle part »? Et qui sait si certains de ces astres ne leur feraient pas regretter comme lieu de séjour, la terre qui paraît être supérieure sous ce rapport, à beaucoup? Et les difficultés d'adaptation à tous ces nouveaux modes d'existence?

Afin de ne pas être gênée par toutes ces difficultés, l'imagination finit par se créer de toutes pièces des mondes tout à fait fantastiques, soit en sortant de notre univers visible (« ciel, empyrée »), soit même en s'installant dans le monde de l'abstraction métaphysique pour échapper plus sûrement au contrôle incommode de la science. Mais de celui-ci on peut dire qu'il a « pour équateur, la circonférence de notre tête » et du premier, qu'avec lui nous flottons en plein irréel d'abord et que les conditions d'existence y sont encore plus difficiles à concevoir que partout ailleurs.

Somme toute, il est impossible de marquer dans l'univers le séjour d'une existence future, et dès qu'on

le serre de près, l'autre monde s'efface comme un mirage.

IX. — Conditions de durée d'une existence future

Après les conditions de lieu d'une existence future, examinons celles de sa durée. Laissons de côté l'hypothèse d'une préexistence des âmes, soutenue pourtant par quelques esprits éminents, et envisageons leur avenir hypothétique. A noter que tout d'abord, il est douteux que les peuples primitifs leur aient assigné après la mort une durée illimitée ou même particulièrement longue : un indice nous est fourni là-dessus par ce fait que chez les anciens, les dieux seuls recevaient le nom d'immortels par opposition à celui de mortels que se donnaient à eux-mêmes les êtres humains. Divers mythes faisaient les dieux mêmes, sujets à la mort : à plus forte raison, les hommes ne pouvaient-ils pas prétendre à une existence éternelle. Mais même lorsque la doctrine de l'immortalité consciente et personnelle eut définitivement triomphé dans plusieurs systèmes philosophiques et religieux, diverses questions d'époques restèrent encore à trancher. Une première difficulté consistait à savoir — la doctrine de la résurrection des corps une fois admise — à quel moment chaque âme serait remise en possession du sien. On est convenu généralement d'en retarder le moment à « la fin du monde » ou « à la fin des temps » — « dates qui pour la chronologie positive, manquent un peu de précision » — quitte à faire commencer dès le moment de la mort (pour ne pas exposer les défunts à une trop longue attente), la béatitude des élus et le supplice des réprouvés.

Mais supposons accomplie cette consommation des siècles tant de fois annoncée (et proclamée imminente par les plus hautes autorités, il y a dix-neuf siècles déjà). Quelle sera la durée des châtiments et des récompenses assignées? Seront-ils ou non éternels? Les idées ont beaucoup varié sur ce point. Les Egyptiens n'admettaient après la mort que des sanctions temporaires (quoique d'une respectable durée). Ni le bouddhisme, ni le brahmanisme non plus n'édictent de supplices éternels. Pour le mazdéisme, un jour doit venir où les méchants purifiés seront reçus dans le ciel et où Ahrimann et ses démons reconnaîtront la loi d'Ormuzd. Il est triste d'avoir à constater qu'il était en fin de compte réservé au christianisme, de rejeter une solution aussi humanitaire et d'instituer le dogme cruel de l'éternité des peines, quelque peu tempéré ensuite — pour l'Eglise catholique, du moins, — par l'institution du purgatoire — innovation qui donna à cette Eglise une influence immense puisqu'elle se réservait le pouvoir d'en racheter par ses prières.

On le voit, que de diversités! que de variations! et toutes aussi arbitraires les unes que les autres.

X. — Modes d'activité dans une existence future

1° *Fonctions physiologiques semblables ou analogues à celles de la vie présente.*

Il nous reste à examiner les modes d'activité que pourrait comporter une existence future, puisque tout aussi bien la vie se compose de fonctions et ne se comprendrait pas sans elles. Les conceptions que se sont faites là-dessus les hommes, si diverses qu'elles soient, peuvent être cependant ramenées à deux types ; on s'est représenté la survivance comme : 1° plus ou moins pareille ou analogue à la vie présente ; 2° sensiblement modifiée, sinon entièrement dissemblable. La première manière de voir était évidemment la plus simple, et a été admise par la plupart des peuples non civilisés. Dès le début, cependant, les idées y relatives ont dû s'engager dans deux voies distinctes. D'une part, en effet, l'assimilation du sommeil et de la mort semblait toute naturelle. De l'autre, la majorité des hommes devait éprouver le désir de revivre en pleine activité. C'est pour cela que l'on comprit la mort, tantôt comme une somnolence profonde et sans terme, tantôt comme un retour à la vie active menée plus ou moins sans interruption. La première de ces deux croyances dut être la plus ancienne et — chose curieuse — en dépit des dogmes reçus nous en recueillons encore des échos dans des formules, soit d'église, soit de conversation et d'usage très général. A la longue, cependant, la conception d'une existence future sous cette forme de sommeil dut sembler peu attrayante, et on lui préféra généralement autre chose. On sait que pour beaucoup de peuples non civilisés, l'autre monde consiste surtout en un séjour fortuné où abondent les facilités de la vie, où les chasseurs chassent, les pasteurs entretiennent des troupeaux, les belliqueux se battent et les pillards conquièrent du butin — le tout seulement sur un plus grand pied qu'ici-bas et agrémenté d'interminables festins. Une des preuves de l'assimilation quasi-complète qu'on se fait chez ces peuples de la vie future à la vie présente — pour ne pas parler de la coutume si répandue de la préservation des cadavres — ressort de l'usage presque universel de déposer des mets à portée des morts, de leur faire des libations et d'immoler pour eux des victimes — preuve que dans l'opinion populaire, les morts exposés comme les vivants à la faim et à la soif, ne doivent pas pouvoir manquer d'aliments. Les repas de funérailles en usage dans quelques pays jusqu'à nos jours, dérivent évidemment de la même croyance. Une autre preuve de l'identi-

fication des deux vies résulte de la coutume également générale de déposer auprès des morts pour leur usage dans l'au-delà des objets de la nature la plus diverse. Un nombre infini de découvertes archéologiques du plus haut intérêt pour la science, est dû à cette coutume. Sous l'empire des mêmes croyances on immola et on ensevelit avec des personnages de marque, des esclaves pour les servir, des animaux pour leur prêter assistance, des femmes pour leur tenir compagnie. On frémit rien qu'en pensant aux sanglantes hécatombes faites en tant d'endroits à l'occasion d'obsèques de morts importants : en Chine et en Tartarie, au Mexique et au Pérou, dans l'Ashanti et au Dahomey de nos jours. Il est curieux que dans la plupart des pays où se passaient ces scènes effroyables, les victimes s'offraient au sacrifice en foule, heureuses de profiter de l'occasion pour s'introduire à la suite d'un grand chef dans un paradis d'où l'humilité de leur condition les aurait exclues. Point n'est besoin de rappeler la coutume indoue des *suttees*, ni la difficulté qu'eurent les Anglais à la déraciner. (« On peut remarquer à ce propos que les femmes ont été bien souvent sacrifiées aux mânes du mari, mais qu'il n'y a guère d'exemples de la réciproque ».) Il a même été reçu chez divers peuples que la monnaie conservait son pouvoir d'échange au pays des ombres. « Telle était l'assurance des Gaulois, qu'ils prêtaient des sommes remboursables dans l'autre monde sur engagement *post obitum* (quel heureux temps pour les emprunteurs!) » Plus prudents les Chinois remettent au mort, pour le cas où il aurait besoin d'argent, des écus de carton couverts d'une feuille d'étain ou colorés en jaune.

La théorie qui faisait de la vie future un simple décalque de celle d'ici-bas, ne pouvait contenter évidemment, que des esprit grossiers et des désirs très bornés. Pendant une phase plus avancée de développement mental, on crut mieux expliquer les choses en présentant l'existence terrestre comme une épreuve, et l'au-delà comme un système de sanctions : de là l'institution des enfers et des paradis qui mettaient entre les morts une complète disparité. Il est curieux de constater que les enfers présentent beaucoup de similitude dans tous les systèmes, sans doute parce que tous les hommes craignent également les douleurs physiques, tandis que les paradis sont plus divers. Chez les anciens Egyptiens, dans le bouddhisme, le brahmanisme, le mazdéisme, l'islamisme, tous les enfers et les paradis sont plus ou moins matériels. Les souffrances des réprouvés dans l'enfer chrétien sont aussi physiques en partie, et nombre d'écrivains ecclésiastiques se sont complaisamment étendus là-dessus. Aux derniers temps du moyen âge, l'enfer semble reproduire l'image des cachots de l'Inquisition. Les descriptions du paradis sont au contraire généralement beaucoup plus vagues. Les imaginations monacales se sont d'habitude figuré un ciel disposé comme un chœur d'église, où les élus psalmodieraient sans fin des cantiques ,au balancement des encensoirs et au bruit des orgues. Pour mettre en goût les gens du monde, quelques jésuites plus ou moins bien inspirés se sont imaginés de compléter ces tableaux peu récréatifs par des détails d'un genre tout différent : ils nous assurent qu'il y aura au ciel des festins, des bals et des mascarades et même que « les anges s'habilleront en femmes » et « paraîtront aux saints avec des habits de dames, les cheveux frisés, des jupes à vertugadin et du linge le plus riche ». Il est juste de dire que ces descriptions-là n'ont pas prévalu généralement. A notre époque, bien peu de gens prennent au sérieux les tableaux de la vie future, et plus d'un homme d'esprit, dégoûté des paradis uniformément ennuyeux qu'on lui présentait, a déclaré qu'il aimerait mieux aller en enfer, sûr qu'il était d'y trouver une compagnie plus récréative et plus choisie. Pareille prédilection pouvait paraitre bien imprudente au moyen âge où les dévots ne rêvaient pour les damnés, que chaudières de plomb fondu, affusions de poix brûlante et autres gentillesses, mais les temps ont changé, et de nos jours des tendances ont commencé à prévaloir qui finiraient par transformer l'enfer en un séjour de beaucoup plus supportable (1).

---

(1) M. Bourdeau renvoie ici le lecteur à l'article de M. Mivart *Happineis in Hell* paru dans le « Nineteenth Century », décembre 1892. Cet article fut, si j'ai bonne mémoire, censuré par le Saint-Office Romain. Mais l'affaire de Galilée est là pour nous rappeler que ces censures-là sont sujettes à revision. Et il y a fort à parier que M. Mivart aura été en fin de compte un précurseur...

L'âme populaire — du moins l'âme populaire russe — s'est permis depuis longtemps sur ce chapitre épineux des peines éternelles des audaces humanitaires auxquelles avaient sereinement résisté jusqu'à présent les théologiens des Eglises d'autorité. Une légende (Khojdénié Bogoroditzy po moukam) raconte que la Vierge s'avisa d'aller un jour rendre visite aux damnés. Impressionnée — on le serait à moins — par le spectacle de leurs souffrances, elle implore son fils en leur faveur, et anges et saints se joignent à sa prière. Le Christ se laisse attendrir et annonce que les damnés auront dorénavant trêve de souffrances du jeudi saint à la Pentecôte.

Voilà donc deux voies indiquées grâce auxquelles une modernisation de l'enfer devient possible pour l'Eglise la plus intransigeante. D'une part, rien n'empêche, le principe d'une « trêve » une fois admis (et pourquoi ne pas l'admettre?) de l'étendre de plus en plus. Et quand on sera arrivé à la faire durer 364 jours sur 365 ; quand, de l'autre côté, on aura bien précisé que si les damnés souffrent le reste du temps, rien « dans l'enseignement de l'Eglise » ne nous force à croire ces souffrances véritablement intolérables et excluant absolument toute sensation de bien-être ; enfin, quand on en aura rogné le nombre au strict minimum, on aura un enfer tout à fait acceptable. C'est ainsi qu'en raisonnant d'une certaine façon, il n'y a pas d'abîme entre les Eglises et l'esprit du siècle qu'on ne parvienne à combler... — P. P. S.

La fin au prochain numéro.

PEROWSKY-PETROVO-SOLOVOVO.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE LA RADIO-ACTIVITÉ HUMAINE

Lettre de M. DE FONTENAY à M. A. Lumière

Paris, le 19 mai 1909.

MONSIEUR,

On a discuté dans certains milieux, au début de l'année, la question de savoir si l'organisme humain avait habituellement (en dehors de sa chaleur propre et de ses sécrétions), le pouvoir de voiler les plaques photographiques. J'ai, quant à moi, soutenu le contraire et fait observer notamment que si l'organisme humain avait la propriété de voiler les émulsions du commerce, les plaques seraient voilées en cours de fabrication et que par suite elles seraient livrées inutilisables — ce qui n'est pas.

Or, quelqu'un m'a objecté que c'était un cas assez fréquent et que *la maison Lumièr avait dû congédier plusieurs fois des ouvrières ou des ouvriers qui voilaient les plaques en les manipulant,* — les congédier ou tout au moins les employer à d'autres besognes.

Cette affirmation, je dois le dire, m'a laissé quelque peu sceptique et j'ai pensé à part moi que peut-être ces ouvriers voilaient vos plaques bien plutôt par maladresse ou malpropreté (transpiration des mains, par exemple) que par radio-activité. Néanmoins, je suis désireux de vérifier le fait et je vous serais donc obligé de vouloir bien, dans la mesure où vous croirez pouvoir le faire, répondre aux questions suivantes dont le but est purement scientifique :

1° A-t-on observé dans vos services que certaines personnes seraient douées d'une radio-activité de ce genre sur les émulsions sensibles?

2° Dans le cas de l'affirmative, le phénomène est-il rare ou commun, et, par exemple, sur cent ouvriers, quel est à peu près le nombre de ceux dont l'action serait manifeste?

3° Toujours dans le cas de l'affirmative, l'âge et le sexe paraissent-ils influer sur le phénomène, et dans quel sens?

Je vous serai particulièrement reconnaissant, monsieur, si vous voulez bien me faire renseigner sur ces quelques points, et je vous prie d'agréer, etc...

Réponse de la Maison LUMIÈRE à M. de Fontenay

Lyon-Monplaisir, le 24 mai 1909.

MONSIEUR GUILLAUME DE FONTENAY,
à PARIS,

En possession de votre honorée du 19 courant, nous nous empressons de vous informer que nous n'avons jamais observé, dans nos services des plaques, aucun fait du genre de ceux dont vous nous entretenez.

Toutes les fois qu'il y a eu voile, il y avait eu accident, toujours vérifié.

Nous n'avons jamais, sur les milliers de douzaines de plaques que nous avons développées, rencontré d'action sur la couche semblant due à de la radioactivité humaine.

Toutes les impressions que nous avons vues ont toujours été dues à des causes bien déterminées : rayures, marques de doigts, voile de lanterne, etc...

Veuillez agréer, etc...

Cette lettre de la maison Lumière me semble répondre de façon péremptoire à l'objection qui m'avait été faite par un homme dont la grande bonne foi n'est pas douteuse et qui s'était borné à répéter l'affirmation d'un Lyonnais de sa connaissance. On peut voir, par cet exemple, combien les légendes naissent et se propagent facilement (1). D'ailleurs, elles ont la vie dure et, sitôt fauchées, repoussent du pied comme le chiendent et le chardon. Je n'ai donc pas l'espoir de détruire celle-ci. Dans dix ans, l'on répétera sans doute encore, comme une preuve de la radio-activité humaine, que *la maison Lumière est fréquemment obligée de congédier des ouvriers dont l'influence voile les plaques en cours de fabrication.* Il y a des morts qu'il faudrait tuer trois fois par jour. On s'en lasse.

GUILLAUME DE FONTENAY.

(1) Ne serait-il pas utile qu'un enquêteur patient se donnât pour tâche de rechercher qui les sème, ces encombrantes végétations qui paralysent le meilleur de nos efforts; qui les sème et qui... en profite? Elles croissent vraiment trop dru et trop serré pour ne pas être un peu... cultivées. Par qui? Pourquoi? Intérêt? Battage? Réclame?... Mystère!



LES NOUVEAUX LIVRES

Dr PAUL JOIRE : **Les phénomènes psychiques et supernormaux**. (Leur observation. Leur expérimentation). — (1909. Vigot frères, éd., 23, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris. — Prix : 6 fr.)

Ce nouvel ouvrage du Dr Joire constitue comme une continuation du *Traité de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique*, qu'il a publié il y a deux ans et dont nous avons alors entretenu nos lecteurs. En effet, pour l'auteur, les phénomènes métapsychiques semblent, d'une part, n'être que la continuation des phénomènes hypnotiques, tandis que, d'autre part, ils paraissent se rattacher à des facultés de l'esprit humain jusqu'ici inconnues.

De même, en abordant l'étude des phénomènes psychiques, on constate aisément qu'il existe entre eux une progression naturelle, depuis les faits les plus simples jusqu'aux plus complexes. Tous ces phénomènes se rattachent les uns aux autres, d'une façon continue, de sorte qu'on arrive à cette conviction, que tous ces phénomènes sont bien du même ordre, malgré la diversité apparente et la complexité croissante de leurs manifestations.

C'est justement cet enchainement, cette progression, que le Dr Joire s'attache à nous montrer, dans une série de chapitres dans lesquels il passe en revue à peu près toutes les différentes formes des phénomènes métapsychiques.

Dans l'ordre intellectuel, il prend ainsi son point de départ des personnalités multiples, des facultés anormales chez les sujets hypnotiques, des rêves anormaux, de la vision dans le cristal, l'audition mentale, etc., pour en venir à la télépathie et aux formes les plus élevées de lucidité même dans l'avenir.

Pour ce qui se rapporte aux phénomènes physiques, on trouve dans les différents chapitres la progression depuis l'extériorisation de la sensibilité et la typtologie jusqu'à la photographie de la pensée, la lévitation du corps humain, les matérialisations.

A la fin de l'ouvrage, se trouvent quelques chapitres consacrés à la « Méthode d'expérimentation des phénomènes psychiques », étude dont quelques pages ont déjà parues dans les *Annales* même, et qui ont la plus haute valeur pour les personnes désireuses d'entreprendre l'investigation de ces faits troublants ; enfin une conclusion, dont voici le judicieux résumé :

« Ce que nous constatons, c'est qu'à chaque découverte que nous faisons, ce qui apparaît plus clairement à nos yeux, c'est l'étendue de notre ignorance. Chaque fois que la lumière de la science nous permet d'éclairer quelque point obscur de l'inconnu, nous voyons mieux la fragilité des théories humaines et nous comprenons mieux combien est petite l'intelligence de l'homme en présence de l'infini. »

L'ouvrage du Dr Joire est, en même temps qu'une révision de la plupart des phénomènes métapsychiques, une révision des plus fameuses expériences faites dans ce domaine par des savants, etc. Ce n'est pas ce qui contribue moins à rendre facile, instructive et agréable la lecture de ce livre qui est, d'ailleurs, illustré par 22 gravures. C'est incontestablement un des meilleurs et plus complets traités sur la matière, qui aient paru jusqu'à ce jour.

Colonel BIOTTOT : **Jeanne d'Arc** (Les Grands Inspirés devant la Science). — (Bibliothèque de philosophie scientifique », Ernest Flammarion, éd., Paris, rue Racine, 26. — Prix : 3 fr. 50.)

Le colonel Biottot, en parlant de Jeanne d'Arc, voit de préférence en elle le militaire ; ce qui s'explique par la profession de l'auteur. Il se propose d'analyser psychologiquement son héroïne, et il semble le faire surtout sous l'influence d'un admirable ouvrage de M. Gustave Le Bon, qu'il applique peut-être sans grande profondeur. Pour lui, la science a suffisamment, aujourd'hui, pénétré l'énigme de la vie pour aborder l'énigme de Jeanne d'Arc : celle-ci est « un phénomène naturel de la vie de la collectivité française ». C'est bien vague ; ce n'est même qu'un côté secondaire de la question. Ce qu'il faut d'abord analyser dans la Pucelle, pour la comprendre psychologiquement, au point de vue des « Grands Initiés », ce sont ses voix, ses visions, ses phénomènes supernormaux : cela a beaucoup plus d'importance — toujours au point de vue psychologique — que l'étude minutieuse de la prise de telle ou telle bastille, de telle marche ou contre-marche. Et c'est ce que l'auteur ne fait presque pas, et n'était peut-être pas à même de faire.

Il en résulte que cet ouvrage, précieux dans une bibliothèque militaire ou historique, a beaucoup moins de valeur dans une bibliothèque de philosophie scientifique.

JEAN OLCAR : **La Fraternité dans l'Humanité**. — (P. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris, 1906. — Prix : 2 fr. 50.)

F. BARMOLD : **La Religion du Vrai**. Credo philosophique. — (P. Leymarie, éd., 1906. — Prix : 3 fr.)

F. JOLLIVET CASTELOT : **La Synthèse de l'Or**. L'Unité et la Transmutation de la Matière. — (H. Daragon, éd., 96, rue Blanche, Paris. 1909. — Prix : 1 fr.)

MOUVEMENT PSYCHIQUE

Dans la Société pour la Photographie Transcendentale

M. le Prof. Charles Richet, président du Comité de la Société pour l'étude de la photographie transcendentale, avait convoqué le Comité, le 14 mai dernier, pour soumettre à son examen quelques photographies qui lui avaient été envoyées. Les membres du Comité qui intervinrent à la séance, furent : M. C. Flammarion, vice-président; M. Vauchez, secrétaire général; M. le Dr Foveau de Courmelles,



Le Dr Foveau de Courmelles.

secrétaire adjoint; M. le commandant Darget, trésorier; M. le Dr Regnault, M. Delanne, M. de Vesme.

La séance était à peine commencée que le Prof. Richet donnait irrévocablement sa démission de président du Comité et renonçait à la présentation des photographies. M. le Dr Foveau de Courmelles fut alors désigné pour le remplacer. M. Richet continua néanmoins à présider cette séance.

Le rédacteur en chef de la *Nouvelle Presse*, qui était présent, offrit les bureaux de son journal comme siège provisoire de la Société, et l'offre fut agréée.

Une Commission composée de M. Vauchez, le commandant Darget et M. de Vesme a été chargée d'élaborer un projet de statuts et de règlement de la Société, qui seront soumis à la ratification de la prochaine assemblée.

On discute ensuite la nomination d'une Commission chargée de l'examen des photographies qui seront présentées. On finit par décider que la Commission serait composée des membres du Comité qui interviendraient aux séances convoquées à cet effet. Cette Commission fera un rapport, et l'Assemblée statuera sur les décisions à prendre.

Il a été ensuite décidé que tous les membres du Comité pourraient prendre part aux votes, au moyen de lettres, pourvu que la question sur laquelle on voterait soit inscrite à l'ordre du jour de la séance.

Enfin, les comptes ont été exposés par le trésorier et approuvés au chiffre de 46.575 fr. 30, en dépôt à la Société Générale de l'Industrie et du Commerce.

Après la séance, M. le Dr Regnault, de Sèvres, directeur de l'*Avenir Médical*, envoya une lettre de démission.

Le procès-verbal officiel de la séance n'a pas encore été publié. Nous devons toutefois signaler un compte rendu écrit par le trésorier, M. le commandant Darget, qui diffère en différents points de celui que l'on vient de lire. Selon ce compte rendu, la Commission chargée de la rédaction des statuts ne serait composée que de MM. Vauchez et Darget, et la Commission chargée de l'examen des photographies serait exclusivement composée de MM. Vauchez et Darget, auxquels on peut ajouter le président, membre de droit de toutes les Commissions.

Le compte rendu du commandant Darget contient ensuite l'indication suivante :

« Plusieurs photographies curieuses ont été examinées, mais en raison de leur caractère fortuit d'obtention, elles n'ont pas paru rentrer dans la catégorie de celles auxquelles il est fait allusion pour l'attribution de prix supplémentaires dont aucun n'a été décerné. »

Aucune photographie n'a été présentée au Comité, au cours de cette séance, bien que quelques photographies aient passé d'une main à l'autre après la séance; aucune proposition n'a été faite au Comité à ce sujet, et aucun vote ne lui a été demandé.

Le Verdict d'une Commission pour l'examen de la « Photographie spirite »

Nous avons parlé l'année dernière (Nos 18-19, p. 307) d'une Commission qui avait été constituée par le *Daily Mail*, en partie de spirites, en partie d'experts photographes, pour étudier la photographie spirite.

La Commission était composée comme il suit : M. A. P. Sinnett, directeur d'une revue théosophique anglaise ; M. E. R. Serocold-Skeels, avocat qui défendit l'archidiacre Colley dans son récent procès contre le prestidigitateur Maskelyne ; M. Robert King, bien connu dans les milieux spirites ; M. E. Sanger-Shepherd, connu surtout pour ses études sur la photographie des trois couleurs ; M. R. Child Bayley, directeur de la *Photography* et du *Focus ;* M .F. J. Mortimer, directeur de l'*Amateur Photographer* et des *Photographic News ;* enfin M. T. Thorne Baker, qui devait servir d'intermédiaire entre les membres spirites et les membres techniques de la Commission.

Nous lisons dans le *Daily Mail* du 15 juin courant :

M. Thorne Baker, président de la Commission nommée par le *Daily Mail* pour étudier l'authenticité ou l'inexistence de ce qu'on appelle la « photographie spirite », vient de présenter le rapport final de la Commission.

L'enquête a été faite à la demande de M. A. Sinnett, un théosophe et spirite bien connu. M. Sinnett, de même que ses confrères spirites de la Commission, M. Serocold-Skeels et M. Robert King, est un honnête croyant à la photographie spirite. Les trois autres membres de la Commission sont des experts en photographie.

Dans leur rapport, M. Sinnett et ses confrères déclarent qu'ils se sont efforcés d'expliquer aux autres membres de la Commission qu'il leur était nécessaire d'entreprendre quelques études préliminaires du spiritisme en général avant de pouvoir même apprécier les preuves qui devaient leur être soumises.

« Ils n'ont montré aucune inclination à se préparer ainsi à la tâche qui leur était confiée. Ils se sont bornés à demander une démonstration expérimentale, ignorant les conditions dans lesquelles ces démonstrations sont possibles.

« Il ne nous reste donc qu'à reconnaître que la Commission n'est pas parvenue à trouver une preuve que la photographie spirite est possible, non pas que les preuves en ce sens ne soient abondantes, mais à cause de la malheureuse et inopportune attitude adoptée par les autres membres de la Commission qui n'avaient pas d'expérience dans cette question. »

MM. R. Child Bayley, E. Sanger-Shepherd et F. J. Mortimer, experts photographes, sont d'avis qu'aucune preuve — expérimentale ou autre — n'a été présentée à la Commission à l'appui de la photographie spirite. Ils affirment qu'il n'a été démontré qu'aucune des photographies soumises à la Commission ait été prise en des conditions excluant la fraude, et qu'il y avait, au contraire, des preuves de falsification. Quelques-unes d'entre elles ne montraient que des défauts dus à une manipulation insuffisamment soignée — défauts que les personnes ayant obtenu les photographies prirent pour des résultats supernormaux.

Il nous faut remarquer que ce qu'on appelle couramment *photographie spirite* n'est pas la reproduction photographique des phénomènes physiques que l'œil humain peut percevoir et que l'appareil photographique peut saisir d'une façon normale et connue (phénomènes de lévitation, matérialisation partielle ou complète, etc.) ; la « photographie spirite » dont il s'agit est celle par laquelle les plaques sensibilisées révèlent, par l'action du développement, des formes d'esprits qui n'étaient pas visibles à l'œil humain, et que l'objectif aurait saisies par des moyens physiques et chimiques inconnus.

Or, il est à noter qu'aucun des savants si nombreux désormais qui se sont occupés des phénomènes médiumniques et en ont reconnu l'authenticité, n'a jamais admis la « photographie spirite ». Une seule exception doit être faite pour Alfred Russel Wallace, qui l'a toujours affirmée alors même qu'il n'était pas encore près de ses quatre-vingt-dix ans et qu'il n'aurait probablement pas écrit des livres pour prouver que la Terre est le centre de l'Univers, etc.

Cela n'empêche pas que la photographie spirite peut être absolument authentique, mais cela signifie que les savants, même les mieux disposés pour les phénomènes médiumniques, sont à peu près unanimes à juger que les preuves que l'on donne à l'appui de ces photographies sont loin d'être suffisantes. Le verdict de la Commission nommée par le *Daily Mail* n'est donc aucunement un échec pour le « psychisme » scientifique ; au contraire, il pouvait être facilement prévu.

Une enquête sur les grêlons-médailles de Remiremont

Nous nous sommes occupés à plusieurs reprises, l'année dernière (pp. 25, 47, 117, 207) des grêlons que l'on disait être tombés à Remiremont (Vosges) et sur lesquels un certain nombre de personnes avait cru discerner la reproduction de l'image de Notre-Dame-du-Trésor, vénérée dans l'église paroissiale du pays. M. Michel Sage a fait une enquête sur place, qui vient d'être publiée par les *Proceedings* de la *Society for Psychical Research.* Son rapport est intéressant ; mais pour tous ceux qui connaissent les idées de M. Sage, que chacun s'accorde pourtant à reconnaître doué d'un rare talent et d'une sincérité parfois même excessive, il ne pouvait aboutir qu'à la

négation du prétendu miracle. Nous sommes loin de croire, personnellement, à ce « prodige », mais nous devons reconnaître que les preuves présentées par M. Sage n'ont pas beaucoup plus de valeur que celles présentées par ses adversaires. Nous pensons même que si Lavoisier avait fait une enquête sur les témoignages de personnes affirmant avoir assisté à la chute d'un aérolithe, il serait parvenu, avec la même sincérité, aux mêmes conclusions négatives que M. Sage relativement à ses grêlons. Pour avoir quelque valeur, ces rapports devraient être faits contradictoirement — et encore! Si M. Sage et M. de Lapparent étaient partis bras dessus, bras dessous pour faire cette enquête à Remiremont, ils en seraient fort probablement partis dos à dos. Le malheur, c'est que des faits fugaces et non renouvelables de cette sorte ne peuvent pas avoir une grande valeur probatoire. Voyez ce qui se produit depuis soixante ans, avec les phénomènes médiumniques, qui pourtant sont de nature plus expérimentale!...

Petites Informations

× La *Deutsche Spiritisten-Verein*, dont le siège est à Cologne, s'est faite l'organisatrice d'un **Congrès International Spirite** qui aura lieu en septembre 1910, à Leipzig. Cette ville a été choisie — dit le manifeste — parce que c'est à son Université qu'ont enseigné Zöllner, Weber, Fechner, Scheibner.

× Les journaux spirites espagnols annoncent le décès de **Doña Amalia Domingo Soler**, rédacteur en chef du journal *Luz y Union*, de Barcelone, qui était peut-être le spirite le plus connu de toute l'Espagne. Ses coreligionnaires, si nombreux à Barcelone, lui firent des funérailles solennelles.

× La *Spiritualists' National Union*, de Londres, a décidé de publier un **Annuaire spirite** (*Spiritualists' Year Book*) pour 1910, et en a confié la tâche à Mr. Dudley Wright (Authors' Club, Whitehall Court, Londres, S. W.), qui prie les secrétaires de toutes les Sociétés et Revues du Royaume-Uni, des colonies et de l'étranger de vouloir bien lui envoyer quelques renseignements sur leur groupe ou leur publication (adresse, nom du président ou directeur, du secrétaire, etc.) L'annuaire donnera aussi les noms et les adresses des orateurs et médiums anglais.

× On annonce la mort du **Dr Pascal**, qui a été secrétaire général de la Société théosophique de France jusqu'à il y a un an et demi, quand la maladie l'obligea à céder cette charge à M. Ch. Blech. C'était un homme très estimé, très dévoué à la propagande spiritualiste.

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un nouvel article de M. le Dr J. Ochorowicz, intitulé :

LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX ET LA PHOTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

CHAPITRE Ier. — LE PORTRAIT DE LA « PETITE STASIA »

Nos lecteurs, que le premier article du Dr Ochorowicz a si vivement intéressés, apprendront sans doute, avec la plus vive satisfaction, les résultats, bien plus remarquables encore, auxquels est parvenu le distingué savant polonais au cours de ses ultérieures expériences avec son médium, Mlle Stanislawa Tomczyk.

Soc. An des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.

Le Gérant : Drouard.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BI-MENSUELLE

19me Année | 1er et 16 Juillet 1909 | Nos 13 et 14

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX

ET LA

PHOTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

Je continuais mes études sur les déplacements des petits objets (1), lorsqu'un phénomène inattendu — on peut dire : inouï — changea en partie la direction de mes recherches.

Il était tellement invraisemblable, ce phénomène, que j'avais décidé de ne pas le publier avant une vérification, au moins partielle, de la possibilité du fait ; par prudence, et non à cause de doutes personnels, car, malgré son invraisemblance théorique, les conditions de l'expérience ont été, *pour moi*, irréprochables.

Pouvait-elle convaincre les autres? Non, mais c'était le moindre de mes soucis. J'ai déjà assez de peine, lorsque je cherche à me convaincre moi-même, pour perdre mon temps à convaincre les autres. Je poursuis mon chemin de chercheur, et le plaisir que j'éprouve en trouvant, de temps en temps, une vérité nouvelle n'est même pas comparable aux petites satisfactions d'amour-propre que pourrait me procurer l'approbation de la science officielle. Elle viendra tôt ou tard — mieux vaut tard que trop tôt si la réforme radicale que ces faits doivent apporter à la science psychologique et physiologique tout entière ne doit pas dégénérer en une assimilation conventionnelle.

Ceci dit en passant, je tâcherai de raconter au lecteur non prévenu les péripéties de mon aventure médiumnique, aussi exactement que possible.

I

LE PORTRAIT DE LA PETITE STASIA

Arrivés à Paris, sur l'invitation de M. Richet, au commencement du mois de mars, nous habitions, Mlle Tomczyk et moi, deux chambres contiguës, dans une pension de famille, 4 *bis*, passage Stanislas.

Les six premières séances officielles (en présence de MM. Richet, Maxwell, de Vesme et de Mme Curie) ont été plus ou moins bonnes, quoique toujours sensiblement plus faibles que quand j'étais seul avec le médium. Au courant de la septième, eut lieu un incident fâcheux : dans le carton, à travers lequel lisait la somnambule, on trouva un trou d'épingle, parfaitement visible, fait du dedans en dehors. Ce trou n'y était pas un moment auparavant et il a dû être percé après l'application du masque sur la figure du médium. Il se trouvait, d'ailleurs, un peu de côté et non en face de l'œil (gauche). Sachant que la « petite Stasia » manifeste une prédilection spéciale pour ce genre de farces, plus ou moins mal à propos exécutées, je me serais borné, dans une séance particulière, à une admonestation convenable du « guide » médiumnique et au changement du carton. Mais dans une séance officielle, avec des étrangers, une pareille trouvaille (qui, d'ailleurs, fait honneur à la perspicacité de Mme Curie) devait nécessairement produire une mauvaise impression, doublement désagréable pour moi.

Suivant mon habitude de franchise absolue, après la séance et encore avant le réveil du médium, je déclarai à la somnambule qu'on la soupçonnait de fraude. Je n'ai pas pu le faire plus tôt, car, par une délicatesse tout à fait déplacée, on n'a pas cru devoir me le dire immédiatement, et, me tenant à l'écart, pour ne pas voir ce que lisait le médium, je n'ai pas pu observer le fait moi-même.

Mlle Tomczyk, qui est excessivement sensible à ces sortes d'objections, non seulement à l'état normal, mais aussi en somnambulisme, ressentit très vivement le choc moral de cette accusation. Il s'en est

(1) Voir les Nos 1 à 10 des *Annales* de cette année.

suivi une crise nerveuse qui m'empêcha de la réveiller chez M. Richet et m'obligea à la reconduire endormie à la maison.

Le lendemain, pareilles scènes pénibles avec la « grande Stasia » qui ressentit le choc sans se douter de la cause — car il fallait encore raconter l'incident au médium éveillé, pour attaquer la force médiumnique de tous les côtés accessibles.

J'étais cruel envers cette pauvre créature, et certains membres de notre cercle ont même blâmé ma conduite, mais elle était nécessaire pour le perfectionnement de la médiumnité.

Toutes les fois que j'agissais ainsi, j'obtenais toujours, dans la suite, une amélioration notable dans la pureté et même dans la force des phénomènes. Je m'attendais donc, après une crise inévitable et une maladie de quelques jours, à un effet semblable. L'avenir confirma mon espoir et je suis certain que, sans cette crise douloureuse, je n'aurais pas eu le phénomène extraordinaire par lequel je vais commencer cette étude. Secoué dans ses sentiments d'honnêteté, l'inconscient du médium fit un grand effort pour produire un phénomène hors ligne.

Quatre jours plus tard, juste avant le diner, Mlle Tomczyk se promenait dans ma chambre, en causant. Lorsqu'elle passa à côté d'un panier de voyage, ce dernier fit un mouvement pour la suivre, et, comme le phénomène se répéta plusieurs fois :

— C'est probablement la petite qui demande la parole, dis-je. Posez votre main sur le dossier de la chaise et récitons l'alphabet.

Par ce moyen, c'est-à-dire à l'aide des coups automatiques, nous obtenons le message suivant :

« *Je veux me photographier. Préparez les appareils. Ajustez-les vers le milieu de la chambre. Mise au point deux mètres.* »

Nous rions tous les deux, croyant à une farce de la petite.

— Faut-il préparer aussi la lampe au magnésium?

— Je n'ai pas besoin du magnésium.

— Et où doit se placer le médium?

— Je n'ai pas besoin du médium.

— Voilà du nouveau, par exemple; mais tant mieux!

A peine tout était-il préparé, qu'on sonne pour le diner, et nous traversons le corridor pour entrer dans la salle à manger, située à une douzaine de mètres de nos chambres.

Vers la fin du repas, je remarque un léger tremblement dans la table et Mlle Tomczyk me dit :

— La petite tire ma robe et secoue ma chaise... Elle doit être furieuse!

— Qu'elle n'oublie pas que nous ne sommes pas à Wisla ; elle m'a promis d'être toujours sage à table.

Curieux de savoir ce que voulait dire cette attaque de la petite (qui se manifesta pour la première fois à Paris), lorsque tout le monde se leva, nous allâmes dans ma chambre, où, au moyen des mouvements automatiques de la chaise, nous obtenions la communication suivante :

« Femme de chambre entrée... Empêchée... »

Un coup fort, avec colère, et puis rien.

J'appelle la servante :

— Etes-vous entrée dans la chambre de mademoiselle?

— Oui, monsieur, pour faire le lit ; plus tôt que d'habitude, parce que je vais sortir.

— Et vous êtes entrée avec une lumière?

— Avec une petite veilleuse, que j'ai placée sur la table de nuit ; mais, voyant qu'il y a des appareils au milieu de la chambre, je me suis vite sauvée...

Il était inutile d'attendre plus longtemps ; il fallait voir dans quel état se trouvaient les plaques. Chose étrange, celle de l'appareil posé sur la cheminée, plus près de la table de nuit, n'était pas voilée, tandis que, sur la plaque plus éloignée, l'action d'une lumière était visible, sans cependant présenter une image définie. Il était donc probable qu'une action actinique fut exercée sur cet appareil, et qu'elle ne provenait pas de la petite veilleuse, trop éloignée et agissant de côté.

Malgré que l'expérience fût manquée et que, pour la commencer, la petite Stasia « n'eût pas besoin du médium », ce dernier a eu une crise vers minuit, comme toujours après un phénomène un peu plus intense, et seulement dans ce cas, car elle n'a pas d'attaques normalement.

Le lendemain (c'était le 29 mars), Mlle Tomczyk se sent faible, triste et abattue. Aussi je n'avais aucune intention d'expérimenter avec elle, ni même de faire, le soir, des copies au bromure, comme nous le faisions souvent. J'avais encore une provision de plaques et de papiers, et rien ne pressait pour faire de nouveaux achats. Il faisait, d'ailleurs, très mauvais temps : il pleuvait et il soufflait un vent froid et pénétrant. Cependant, vers le soir, l'idée me vint de sortir, et je suis allé au Photo-Magazin du boulevard Montparnasse acheter, entre autres, une boite de plaques Lumière « sigma » pour mon appareil 9 × 12 (muni d'un excellent anastigmat Suter, série I, n° 1, de 135 m/m de foyer).

Après le diner, un nouveau mouvement du panier, comme hier, trahit la présence de la « petite Stasia ». Je n'y fais pas attention, ne voulant pas fatiguer le médium, et je prie la petite de cesser. Mais, au lieu de m'obéir, elle se met à soulever violemment le fauteuil sur lequel était assise Mlle Tomczyk, en face de moi. Il fallait donc céder, et voilà ce qu'elle nous dit :

« *Je vais me photographier. Posez l'appareil*

9×12 *sur la table, près de la fenêtre. Réglez à un demi-mètre de distance et placez devant la table une chaise. Puis, donnez-moi encore quelque chose pour me couvrir...* »

— Tu pourrais bien te photographier telle que tu es...

— Non !!

Elle n'a pas voulu d'autres appareils en même temps, et quant au voile demandé, elle finit par se décider pour une serviette de toilette éponge qui se trouvait dans la chambre.

J'ouvris la nouvelle boîte de plaques « sigma » et, après avoir chargé l'appareil ci-dessus mentionné, je demande à la petite :

— Que faut-il faire encore ?

— Rien. Allez-vous-en et fermez la porte.

— Faut-il préparer un révélateur frais ?

— Non ; servez-vous du vieux.

Mlle Tomczyk sortit la première, en emportant la lampe. J'étendis la serviette sur le dossier de la chaise, j'ouvris l'obturateur de l'appareil, et je suis allé rejoindre le médium dans ma chambre, en fermant la porte derrière moi.

La chambre de Mlle Tomczyk était la dernière dans le corridor, la mienne l'avant-dernière, et, par un heureux hasard, il n'y avait personne dans les autres chambres vis-à-vis. Les derniers pensionnaires sont partis dans la journée, la servante n'y était plus ; seule, Mme Summer, propriétaire de la pension, restait dans sa chambre, à l'autre bout du corridor.

Nous nous sommes assis, en attendant le phénomène, avec une incrédulité moindre qu'hier. Tout à coup, Mlle Tomczyk, qui était assise en face de la porte de l'autre pièce (porte toujours fermée, barricadée par un grand lavabo lourd en marbre, et recouverte d'un rideau large, *mais sous laquelle se trouvait une fente*), s'exclama avec une certaine émotion :

— J'ai vu comme un éclair passer sous la porte !

Elle a pu le voir, car j'avais baissé la lumière de la lampe, précisément à cause de cette fente, et le regard de Mlle Tomczyk portait naturellement dans cette direction. Mais quel dommage que je ne l'ai pas vu, moi ! Il est vrai que cela m'était impossible, étant assis de côté et ayant cette fente obstruée par le grand panier de voyage.

Je n'ai pas regardé la montre, mais il ne s'écoula pas plus de deux à trois minutes (peut-être même moins, car le temps m'a paru plutôt long), lorsqu'un porte-serviettes, sur lequel reposait la main gauche du médium, se mit à sursauter (sans colère, cette fois-ci, avec joie plutôt), et le message suivant nous fut communiqué :

« *C'est fait. Allez développer la plaque...* »

Mlle Tomczyk était enchantée de cette nouvelle. Sa figure se ranima d'une façon extraordinaire : elle était déjà sûre d'une satisfaction éclatante, après plusieurs jours d'un abattement pénible.

— Vous vous réjouissez déjà, lui dis-je, et ce n'est peut-être qu'une farce de la petite...

— Oh non ! Lorsqu'elle dit quelque chose avec cette assurance, c'est qu'elle a raison.

Je suis entré le premier dans la chambre du médium, sans lumière d'abord, pour fermer l'objectif ; ensuite, j'allume la lampe et nous examinons la pièce.

Un seul changement nous frappa immédiatement : l'essuie-main, que j'avais laissé sur le dossier de la chaise, n'était plus là. Il se trouvait froissé et ramassé en un paquet, sur la table, à côté de l'appareil photographique.

Une heure plus tard, nous remarquions encore un autre déplacement : une grande feuille neuve de papier buvard, qui se trouvait sur la commode, a été transportée à l'autre bout de la pièce et posée sur la table de nuit ; elle était en partie déchirée et *tout humide*.

Je procédai moi-même au développement, avec une curiosité compréhensible.

Une demi-heure s'écoula et je ne voyais encore rien. Trois quarts d'heure : rien.

— Vous voyez, dis-je à Mlle Tomczyk, c'était une plaisanterie.

— Ce n'est pas possible, fit-elle, j'ai bien vu l'éclair ! Attendons encore !

Bientôt après, apparut une image tout à fait nette et qui, chose étrange, se compléta si vite que, n'ayant jamais vu une venue aussi rapide, après trois quarts d'heure d'attente, et craignant que l'image ne noircisse trop, j'interrompis le développement. Mais elle était suffisamment claire et heurtée, cette image, tout en n'étant pas bien dense.

La joie du médium n'avait pas de bornes. Elle a voulu embrasser le phototype, au risque de tremper sa bouche dans le révélateur...

— Soyez donc raisonnable, lui dis-je. Vous aurez le temps de l'embrasser quand elle sera sèche...

— Oh ! ma petite chérie, comme elle est belle !

— Est-ce bien la petite Stasia ?

— Je ne l'ai jamais vue de face. Une seule fois, elle m'a apparu à l'état normal, mais j'ai pu voir seulement sa chevelure, presque par derrière, et je crois que c'est bien la même.

— Oh ! quant à la chevelure, ce n'est pas encore un signe bien distinct !

Questionnée en somnambulisme, elle m'a dit que c'est bien la petite, mais elle le disait sans trop de conviction. Il est possible que la grandeur apparente du portrait, et sa plus grande netteté sur le cliché, aient occasionné une impression un peu différente. Elle a vu très souvent la petite, mais toujours à un degré de matérialisation beaucoup moins avancé.

Quoi qu'il en soit, cette figure ne ressemblait pas au médium, et, sous ce rapport, les assertions de la somnambule ont été mises en défaut. Elle disait toujours que la petite Stasia est plus jolie qu'elle, que son nez n'est pas courbé (Mlle Tomczyk déteste son nez un peu irrégulier), mais qu'elle lui ressemble tout de même.

Nous avons passé une partie de la nuit à laver et puis à sécher artificiellement le cliché, avec beaucoup de soin, mais non sans accident, car le bas de la plaque avait été légèrement endommagé. Vers quatre heures du matin, très fatigué, je prends congé du médium et je gagne ma chambre, d'abord pour ramasser mes souvenirs et fixer bien les détails de toute cette soirée. Mais bientôt j'entends des coups, frappés légèrement dans la muraille, puis plus nettement à la porte.

— Est-ce vous qui frappez, mademoiselle?

— Non, dit-elle.

Mais j'entends à peine sa voix.

— C'est donc la petite?

— Je ne sais pas; je me sens mal.. Je n'ai pas osé vous le dire, sachant combien vous êtes fatigué; mais maintenant, j'ai peur...



Le Portrait photographique de la « Petite Stasia ».

Je retourne dans sa chambre et, la voyant défaillante, je l'endors par l'imposition d'une main sur la tête.

Alors, éclate une attaque épouvantable, plus forte que jamais, *avec écume aux lèvres.* Elle suffoquait et dans ses mouvements convulsifs, durant lesquels sa force augmente toujours énormément, elle chercha à se casser la tête contre le mur ou un autre objet quelconque. Malgré mon habitude de ces choses, et ma force assez grande, je n'ai pas pu l'empêcher de tomber par terre, et alors j'ai eu toutes les peines du monde pour m'opposer aux coups qu'elle frappait continuellement avec ses bras, et surtout avec sa tête, lancée en l'air et puis rejetée contre le plancher, comme par des ressorts d'une force extraordinaire.

L'attaque dura plus d'une demi-heure, une heure peut-être; elle s'épuisa enfin, et j'ai pu relever la malade et l'étendre sur son lit.

Une fois réveillée, et voyant l'heure tardive, elle me supplia d'aller me coucher. Nous en avions grandement besoin, tous les deux.

Malheureusement... tout se paye dans ce bas monde!

II

RÉFLEXIONS

Maintenant que le lecteur est en possession de tous les éléments de l'incident, et qu'il a devant lui une copie exacte du portrait, nous tâcherons de nous entendre sur sa valeur médiumnique.

Et, d'abord, est-ce réellement un phénomène? Réfléchissons.

Une préparation préalable de la plaque est exclue, puisqu'elle provenait d'une boîte neuve et intacte.

Un compère?... Il n'y avait personne dans la maison; Mlle Tomczyk ne connaissait pas un mot de français pour s'entendre avec qui que ce soit, et personne n'est entré dans sa chambre. De l'autre côté, avec la mise au point de 50 centimètres, une tête adulte n'aurait pas trouvé assez de place sur la plaque; une tête d'enfant, même, aurait été beaucoup plus grande. Enfin, en examinant très attentivement la position relative de l'appareil, de la table et de la chaise, je suis arrivé à cette conclusion, qu'il était matériellement impossible à une personne vivante, adulte ou non, de se placer dans une position nécessaire pour obtenir une image tant soit peu analogue : assise, elle dépasserait le champ de l'appareil de sa tête; agenouillée, elle n'aurait pas pu

nous donner l'image de sa poitrine. Seule, une personne plus petite qu'un enfant de six ans, ayant une tête encore plus petite, et n'ayant ni jambes, ni ventre, aurait pu prendre la position nécessaire pour produire une image correspondante.

De sorte qu'au point de vue optique, on peut dire que les conditions ont été admirablement choisies, pour prouver l'*impossibilité* du concours d'une personne vivante.

Une photographie, alors?... Une reproduction d'une photogravure? Un tableau, découpé et placé devant l'objectif, pour imiter le portrait?...

C'est la seule supposition discutable, et il faut dire que la première impression ne manque pas de lui être favorable. Surtout, la bordure qui entoure l'image paraît présenter les restes d'un fond plus clair, maladroitement découpé.

Mais, précisément, cette maladresse apparente donne à réfléchir. Mlle Tomczyk, qui est très adroite, serait-elle assez imprudente pour laisser subsister ce bord compromettant, si facile à éloigner? C'est comme si elle voulait absolument faire naître des soupçons! Il était pourtant si facile, même en laissant cette bordure intacte, de la couvrir, en entourant le carton d'un voile quelconque, comme cela se fait habituellement dans des matérialisations truquées.

Une photographie toute faite servant de modèle est exclue par plusieurs raisons : 1° un portrait format « cabinet », et même un peu plus grand, aurait donné une tête beaucoup plus petite; 2° on ne se photographie guère avec un essuie-mains sur le ventre; et, 3°, on n'a pas, autour de la tête, rien de semblable à cette garniture énigmatique.

Il faudrait donc supposer une préparation spéciale et de longue haleine : il aurait fallu découper une photogravure grand modèle ou un portrait à l'huile, le coller, ou, du moins, l'attacher sur un fond noir (ce qui serait facilement reconnaissable dans une reproduction), l'entourer d'une serviette, tenir le tout, ou fixer le tout sur un plan vertical, faire une lumière artificielle suffisante, enfin : dissimuler tout cet arrangement.

Quand? Et par qui? Puisqu'une personne étrangère n'était pas entrée dans la chambre, et Mlle Tomczyk, sortie la première et entrée la dernière, ne m'a pas quitté un seul instant.

D'ailleurs l'hypothèse d'un fond artificiel, obstruant le reste de la pièce, est incompatible avec l'aspect de la serviette qui visiblement embrasse la taille de la figure, et avec les traces du dossier de la chaise, qui a relui un peu, sous les rayons de l'éclair.

Un autre détail : en comparant la feuille de papier buvard, transportée au moment du phénomène, déchirée en partie et repliée de deux côtés sous un angle de 95° environ, on voit que c'est bien celle qui a servi à former le corsage du fantôme. Or, sur la photographie, ce papier est *recouvert* par les cheveux, visiblement ramassés par devant, pour couvrir les épaules, invisibles, ou non formées. Ces cheveux sont mal dessinés, surtout par en bas, et comme fondus en une masse, malgré une lumière suffisante.

La lumière, qui a rendu possible la photographie, ne provient pas d'un point unique. Elle provient du côté gauche, mais elle éclaire l'image en partie par en haut (de l'endroit où la bordure qui entoure la tête est la plus brillante), en partie par en bas, en tombant sur la moitié gauche de l'essuie-main et projetant son ombre sur le papier buvard; et puis, le bord de la figure paraît présenter en outre une lumière propre. Le flou de l'essuie-main provient de sa position, trop rapprochée de l'appareil. Le flou de la barre courbe du dossier de la chaise, de son éloignement trop grand de l'objectif. La partie gauche du dossier, encore plus éloignée (car la chaise était placée un peu de travers), n'est pas reconnaissable, quoique encore visible sur des épreuves très faibles.

Devons-nous supposer un phénomène mixte, en partie véridique et en partie truqué?

Le médium n'avait pas dans ses bagages rien de semblable à ce portrait, rien d'analogue n'existait non plus dans la maison, et depuis son arrivée à Paris Mlle Tomczyk n'est jamais sortie sans moi, mais la petite Stasia sait faire des apports. Voyant l'insuffisance du degré de sa matérialisation, pour nous en donner une photographie, n'a-t-elle pas pu apporter une image quelconque, la découper, l'orner avec du papier buvard, l'envelopper dans l'essuie-main éponge, la maintenir devant l'objectif, produire un éclair avec l'aide d'un peu de poudre magnésique, soustraite pendant les expériences que nous avions faites dernièrement, enfin escamoter le tout à l'aide de ses moyens médiumniques.

Cette supposition — déjà assez extraordinaire en elle-même — est d'ailleurs contredite par la position des cheveux *sur* le papier buvard, par le manque des détails de la chambre (car un éclair au magnésium, suffisant pour photographier une figure ne se laisse pas limiter à cette figure), et par la double, sinon triple, source de lumière. Sans parler des questions soulevées plus haut au sujet d'une découpure faite par le médium.

La principale source lumineuse, celle qui éclaire le front du fantôme et le sommet gauche de sa tête, semble venir d'en haut. Or, un éclair magnésique, éclatant au-dessus de la tête, en face de l'objectif, aurait pour effet, non pas de photographier la figure, mais de voiler la plaque. Et la plaque n'est pas du tout voilée. L'image latente était très longue à se manifester, mais elle est nette et transparente. Dans le coin supérieur gauche du cliché, le fond est seulement un peu noirci, indiquant la direction de l'éclairage. (Je dois ajouter que ce cliché est tellement fa-

cile à copier, qu'avec des papiers sensibles au bromure et une lampe ordinaire à pétrole, on a à peine le temps de découvrir le châssis et la copie est faite.)

Il nous reste quelques mots à dire au sujet de cette énigmatique bordure, qui, à première vue, produit l'impression d'un dessin découpé maladroitement.

Eh bien, cette supposée découpure n'est d'abord pas maladroite. Sauf un seul point (près de l'épaule droite) où les cheveux sont mal dessinés et où elle est un peu plus large ; et sauf trois autres points, où elle paraît plus mince, ou plutôt moins claire, et où les cheveux sont mieux dessinés, *elle est partout rigoureusement parallèle au contour*. Elle n'est donc pas maladroite. Mais, ce qui est plus intéressant encore, ce n'est pas une découpure.

Examinée attentivement à la loupe, cette bordure claire, qui semble trahir le fond d'une image découpée, se présente comme un détail *sui generis*, en relation intime avec le reste.

Premièrement, on voit qu'elle entoure, non seulement la partie extérieure de la joue, mais aussi sa partie *intérieure* à côté de l'œil gauche, et même une partie du front, où elle disparaît graduellement. Ce n'est donc pas le bord du papier, qu'on a oublié de couper, mais une apparition inhérente à la figure.

Deuxièmement, sous le verre grossissant, cette bordure se décompose en une série de rondelles ou de globules juxtaposés, tantôt seulement plus clairs que le reste, tantôt franchement luisants, d'une lumière propre ou réfléchie ; elles sont en outre fort régulières et forment comme un chapelet de petits disques brillants.

Qu'est-ce que c'est?... En tout cas ce n'est pas une addition fortuite et accidentelle — elle doit avoir une signification et une explication. Nous verrons plus loin qu'elle en a une et qu'elle se rencontre dans d'autres circonstances analogues.

Au demeurant, et en faisant un résumé de nos réflexions, il faut avouer qu'elles ne nous ont pas appris grand'chose.

La véracité du phénomène est devenue peut-être un peu plus probable, mais non compréhensible, et le phénomène lui-même est par trop extraordinaire (peut-être unique dans son genre), pour trouver une confirmation relative, par analogie. On a plusieurs fois photographié des « esprits » ; on a obtenu des photographies transcendentales, comme les appelle Aksakoff, c'est-à-dire photographies des fantômes, invisibles pour un œil non sensitif ; mais, autant que je sache, on n'a jamais vu un fantôme se photographier lui-même, dans une chambre vide et obscure, apparemment sans aucune participation d'un médium.

En conséquence, j'ai résolu de chercher à obtenir, sinon une répétition intégrale du phénomène devant des témoins, ce qui serait probablement impossible, du moins une répétition partielle et graduelle, rendant le fait tout entier, expérimentalement et théoriquement, vraisemblable.

Et avant tout voyant que, par des réflexions personnelles, je ne découvrirai rien de plus, j'ai décidé d'interpeller la Petite elle-même, pour avoir des explications.

III

UNE CONVERSATION AVEC LA PETITE STASIA

Questionnée à l'état normal, Mlle Tomczyk n'a rien pu me dire, en dehors de ce que je savais déjà, et dont j'étais témoin moi-même. Elle n'a eu aucune sensation particulière, absolument aucune. Point de fatigue immédiate, point de pressentiment ou de secousse nerveuse quelconque au moment du phénomène et même plusieurs heures après. Et réellement, sa façon d'être était tout à fait normale. Triste et abattue dans la journée, elle a été agréablement étonnée par l'annonce du phénomène, et extraordinairement ranimée et enthousiasmée par sa réussite. Mais c'est tout. Je présume seulement que la grande joie qu'elle éprouva, en voyant apparaître l'image du phototype négatif, et ensuite, l'occupation fiévreuse, que ce dernier nous procura, retardèrent l'éclosion de l'attaque, causée par l'épuisement nerveux. Elle était comme ce soldat, qui ne ressent sa blessure, qu'après la cessation du combat.

Questionnée en somnambulisme, elle n'en savait pas davantage ; plutôt moins, car elle ne se rappelait pas bien des détails de la journée, et il fallait lui venir en aide, pour obtenir des réponses insignifiantes, concernant l'aventure de la « Grande Stasia ».

Il était donc tout indiqué de faire appel à la Petite.

Elle est venue le lendemain (pendant le somnambulisme du médium) et m'accorda un long entretien, dont voici la reproduction exacte, d'après les notes prises immédiatement.

— Je me suis photographiée dans les conditions que tu sais, pour te donner une preuve que je ne suis pas une « force » qui émane du médium, mais bien un être indépendant. Ça me fait de la peine en voyant que tu n'es pas satisfait du phénomène. Eh bien, moi, je ne pourrai plus ni le répéter, ni te donner une preuve meilleure...

— Tu te trompes, ma chère, en croyant que je ne suis pas satisfait. Je suis très satisfait, et très reconnaissant pour tout, ce que tu as fait pour moi, de bon gré et avec un effort extraordinaire que je n'aurais jamais exigé moi-même. Seulement, comme je suis toujours franc avec toi, il faut que je te dise, que j'ai eu en même temps une certaine déception... Vous autres esprits, vous avez une drôle de coquetterie : vous voulez paraître jolis, convenablement habillés et aussi ressemblant que possible à nous, simples incarnés. Tu m'avais annoncé la photographie d'un

esprit et tu m'as donné le portrait d'une dame, d'une très belle dame, gentiment posée, habillée un peu à la hâte, mais toujours habillée, et ressemblant en tous points à une jeune femme qui pose devant l'appareil, sinon à une image découpée...

— Tu peux chercher par tout le monde et tu ne trouveras nulle part ni cette personne, ni cette image (1)...

— C'est possible, mais tu comprends que telle est l'impression. Et si je montrais cette photographie à une personne étrangère aux phénomènes spirites, en prétendant que c'est là le portrait d'un esprit, elle se moquerait de ma crédulité. Elle me dirait : on vous a servi une reproduction quelconque, drôlement arrangée, voilà tout.

— C'est toi, plutôt qui es drôle! Tu voudrais avoir la photographie d'un esprit et tu ne voudrais pas qu'elle soit ressemblante aux hommes! Mais si nous ne nous rendions pas semblables aux hommes, si nous nous photographions tels que nous sommes, il n'y aurait rien sur la photographie... Je ne me moque pas de toi et les autres ne m'intéressent guère.

— Mais tu comprends l'importance de l'étude que je fais, et surtout l'importance des questions scientifiques auxquelles cette étude doit servir...

— Je ne comprends pas la science. Je fais les phénomènes pour vous deux : toi et le médium.

— Ne pourrais-tu pas répéter la même expérience devant ces messieurs de notre cercle?

— C'est impossible. Ni avec eux, ni sans eux. Ce serait mettre la vie du médium en danger.

— Tu tâcheras au moins de reconstituer le phénomène par morceaux? Je t'expliquerai plus tard comment je le comprends; et maintenant, raconte-moi comment tu t'y es prise, pour faire la photographie?

— Que veux-tu que je te raconte? Pose-moi des questions...

— Eh bien, dis-moi d'abord quelle était ta position par rapport à l'appareil?

— J'étais assise sur la chaise, tout à fait en face de l'objectif.

— Avais-tu un corps comme nous ?

— Non, j'ai réussi à me matérialiser superficiellement le visage, tant bien que mal les cheveux et le cou. Le reste était fluidique.

— Et que veut dire cette bordure plus claire qui entoure ta figure?

— Je ne sais pas comment t'expliquer cela... c'était comme des petites boules... *je ne pourrais pas me former sans cela.* Je me suis faite d'une *vapeur,* qui se condensait en moi et qui m'embrassait tout autour; seulement elle était très raréfiée pour être visible, et ce n'est que sur la superficie de mon contour, qu'étant plus condensée, elle forme ces petites boules, que vous voyez et que la grande Stasia a appelé les « sequins ». Mais, ce ne sont pas des sequins, ce sont des petites boules *qui me communiquaient la matière.* Elles sont plus claires, parce qu'elles reflètent la lumière. Et vous vous trompez également, en croyant qu'elles ne forment qu'une sorte de bordure plate. Ils étaient partout, ces globules, et, en regardant plus attentivement, vous les trouverez aussi sur la masse des cheveux et même sur la figure. Seulement, étant transparents, on ne voit sur la photographie que ceux qui *étaient encore un peu plus remplis de matière, là où la matérialisation était moins complète;* on les voit comme des taches plus ou moins rondes. (C'était exact et je n'avais pas auparavant remarqué ce détail.)

— Et leur lumière d'où provenait-elle? Ton corps était-il lumineux par lui-même?

— Non ; je me suis fait une lumière à part.

— Comment?

— Oh! tu ne comprendras pas cela, et moi je ne saurais te le dire comment.

— Essayons tout de même de préciser tes souvenirs! Cette lumière, où était-elle? Partout, ou dans un point déterminé?

— A gauche, et au-dessus de l'appareil. « Cette grande » a vu l'éclair ; elle te l'a dit.

— Oui, mais elle a vu un seul et il me semble qu'il y en avait deux.

— Il n'y a eu qu'un seul éclair ; seulement il a éclairé ma figure de deux points par en haut et par en bas, à gauche. Je ne saurais t'expliquer cela.

— Tu m'as dit que c'est toi qui l'a faite, cette lumière. Est-ce par un simple acte de ta volonté ou autrement?

— Par la volonté d'abord, et puis, je ne sais comment t'expliquer cela, il s'est produit une *phosphorescence de l'air.*

— Laissons donc, pour le moment, de côté la question de lumière et parlons encore de la matérialisation. Tu as dit qu'elle n'était que superficielle?

— Oui, comme toutes les matérialisations.

— On a cependant vu des matérialisations complètes, qui avaient l'apparence d'un corps absolument vivant, dont on pouvait ausculter le cœur, qui se promenaient avec l'observateur, bras dessus, bras dessous...

— C'est pas possible!

— Ce n'est peut-être pas possible pour toi, mais pour d'autres esprits?

— Je n'ai jamais entendu rien de semblable. Nous n'avons pas d'organes, nous n'avons aucune fonction organique. Ni poumons, ni estomac, ni cœur...

— Vous ne pouvez donc pas aimer?

— Si, par la pensée, mais quand on se matéria-

(1) Il va sans dire, que je serais très reconnaissant à toute personne, capable de me fournir, s'il existe, l'original de cette image.

(*Note de l'auteur.*)

lise, on forme seulement la superficie apparente.

— Et d'où prends-tu la matière nécessaire?

— Du milieu qui m'entoure... je ne sais pas... de partout.

(Elle n'a pas dit : du médium, probablement pour accentuer son indépendance.)

— Tu t'appelles Petite Stasia, c'est comme cela que tu as signé ta première communication. Es-tu petite, en réalité?

— La somnambule me voit très petite, parce qu'elle voit tout petit. Mais je peux me faire grande ou petite.

— Et pendant la photographie, as-tu été grande ou petite?

— Ni grande, ni petite.

(Cependant l'image prouve qu'elle a dû être très petite.)

— Tu as dit que tu n'as pas de poumons, et cependant à la dernière séance officielle tu as soufflé dans une trompette.

— J'ai fait passer l'air à travers ma bouche.

(L'expérience proposée par M. Richet avec un flacon de baryte, pour voir si elle peut être troublée par la respiration du fantôme, c'est-à-dire prouver si ce dernier dégage de l'acide carbonique — n'a pu être faite jusqu'ici.)

— Quelle est la couleur de tes cheveux?

— La couleur des cheveux dépend du degré de matérialisation.

— Et les yeux?

— J'ai les yeux bleus, et je ne pourrais pas les changer en noirs.

— La somnambule disait toujours que tu lui ressembles et que tu es son double — et cependant il n'y a aucune ressemblance.

— Je ressemble davantage à cette autre... et quant au mot « double » elle le comprenait mal. Je suis liée à deux existences, à deux jeunes filles de vingt ans, qui sont nées à la même heure et qui, dans cinq ans, mourront ensemble : celle que tu connais, et une autre qui vit en Angleterre, mais dont je ne peux pas te dire le nom. Elle ne pourrait d'ailleurs confirmer mon dire, car elle ne se doute pas de mon existence. Elle n'est pas médium, ou du moins elle n'obtient pas de phénomènes, seulement elle me donne ses forces. Elle est malade, elle a des convulsions. Quand je fais des phénomènes elle s'endort, quand je m'en vais d'ici, elle se réveille...

— Mais alors, elle doit s'endormir quelquefois dans la rue?...

Cette observation embarrassa un peu l'esprit, qui ajouta :

— Aussi je préfère faire les séances dans la soirée. (A Wisla nous les faisions à 5 heures de l'après-midi.) « D'ailleurs, elle ne peut pas tomber dans la rue, puisqu'elle reste toujours au lit... »

(La prochaine séance devait avoir lieu dans l'après-midi, mais Mlle Tomczyk, sans savoir pourquoi, me pria, après cette conversation avec la petite, de remettre la séance à 9 heures du soir.)

— Grâce à cette liaison avec la jeune Anglaise, tu dois comprendre l'anglais?

— Non, et je n'ai jamais causé avec l'autre.

— Et qu'est-ce que tu fais en dehors des séances? Qu'as-tu vu depuis notre dernière entrevue?

— Oh! toi, tu voudrais tout savoir! Il ne nous est pas permis de tout dire. Et quant à ce que j'ai vu? Je n'ai rien vu, car je ne vois généralement rien, quand je ne m'efforce pas pour voir quelque chose exprès.

— En tout cas, tu prétends être un esprit indépendant et non le double de la grande Stasia, ou de cette pauvre fille anglaise. Tu es donc l'âme d'une autre personne morte?

— Non ; mais ne me demande pas davantage, car je ne peux te dire rien de plus.

— Préfères-tu être dans ton monde, ou, aimerais-tu mieux vivre avec nous?

— Je ne saurais le dire... j'aimerais mieux être avec vous... (elle réfléchit). Non, je préfère rester ce que je suis.

— Et après la mort de ces deux jeunes filles, que deviendras-tu? Vas-tu mourir aussi?

— Non, mais je cesserai de produire les phénomènes, car je n'aurais plus où prendre mes forces.

— Quelle est la raison de ta dépendance spéciale de ces deux jeunes filles?

— Une similitude, une parenté de nature, que je ne saurais t'expliquer.

Pour se rendre compte des idées qui animent cette bizarre personnification, je lui pose encore quelques questions sur l'au-delà :

— L'enfer existe-t-il?

— Je n'ai pas entendu parler de l'enfer.

— Et le paradis?

— Le paradis est en nous.

— Et le purgatoire?

— Je n'ai jamais entendu parler du purgatoire.

— Le diable existe-t-il?

— Non.

— C'est toi peut-être, qui est le diable lui-même, et qui se fait passer pour quelque chose de bon?...

— Tu es bête!

— Fais-tu ta prière quotidienne comme la grande Stasia?

— Non.

— Eprouves-tu un plaisir quelconque? As-tu parfois des chagrins?

— Cela me fait plaisir quand tu me crois. Nous n'avons pas d'autres plaisirs. Notre vie est calme et uniforme.

— Et très ennuyeuse, sans doute?

— Non, car on apprend continuellement. Chaque année on sait davantage.

— As-tu existé avant la naissance de la grande Stasia ?

— Oui, mais ne me pose pas de pareilles questions, si tu ne veux pas que je te dise des mensonges. Je serais bien contente, si je pouvais te dire tout ! Mais il ne nous est pas permis de tout dire.

— Pourquoi ?

— Ne me demande pas cela. Probablement il y aurait un trop grand bouleversement dans le monde si nous disions tout.

— Tant mieux ! Puisque ce bouleversement serait utile à l'humanité...

— Ce n'est pas permis.

— Mais alors vous vivez dans un esclavage pire que le nôtre !

— Non, nous avons plus de liberté.

— Je ne comprends pas.

— Tu comprendras quand tu seras mort.

— J'aimerais mieux un peu plus tôt. Dis-moi au moins qui est-ce qui vous défend de parler ?

— Ne me demande pas cela.

— Les esprits disent-ils en général la vérité ?

— Pas toujours. Il y a beaucoup d'esprits qui voudraient bien bavarder avec vous tout le temps, et qui disent des bêtises. Et puis, les hommes attribuent si souvent aux esprits leurs propres rêveries !

— C'est certain. Mais nous voilà bien loin de nos expériences, et tu ne m'as pas encore dit ce que signifiait ce papier buvard humide ?

— Je m'en suis fait un corsage pour voiler ma poitrine, qui n'était pas matérialisée.

— Oui. Mais pourquoi était-il humide ?

— *Parce qu'il embrassait la vapeur dont je me suis formée. Moins une partie du corps est matérialisée, plus elle est humide. Quand elle est matérialisée complètement, elle est sèche, comme votre peau...* Mais il faut déjà que je m'en aille...

— C'est bien ; mais avant de partir, promets-moi de me donner, quand tu pourras, des photographies moins suspectes. Je ne demande pas une matérialisation complète. Au contraire, je préfère les états intermédiaires. Tu comprends ?

— Je ferai ce que je pourrai.

— Je voudrais bien t'embrasser pour te remercier d'une si longue et si intéressante conversation !

Il paraît, au dire de la somnambule, qu'à ce moment, la Petite s'approcha de moi et qu'elle me donna un baiser sur le front et sur ma main gauche, mais je n'ai rien senti.

Il paraît aussi, qu'elle est partie, comme d'habitude, par la porte (fermée). Elle proteste toujours contre ma supposition, qu'elle doit provenir de l'organisme de la grande Stasia. Son opinion diffère sous ce rapport, de celle de Katie King, qui disait elle-même qu'en s'en allant, elle « rentre dans le corps du médium ». La Petite prétend au contraire, ne pas passer par le corps du médium, ni en arrivant, ni en partant. Elle entre et sort par les fentes des portes, ne pouvant pas traverser les murs. Elle arrive d'Angleterre et retourne en Angleterre. Elle prétend aussi, que Mlle Tomczyk n'est pas comme les autres médiums, qui prennent leurs forces dans l'assistance. Pour se manifester, la Petite puise ses forces dans l'organisme du médium, mais surtout dans celui de cette autre, l'Anglaise, qui, au moment du phénomène s'endort et même subit des convulsions, sans en connaître la cause. Elle n'a même pas la satisfaction de savoir que son malheur est bon à quelque chose !

Nous serions donc en présence d'un *vampirisme* double : d'un côté conscient et volontaire, de l'autre, involontaire et inconscient.

Il faut avouer que ce dernier est loin d'être édifiant, au point de vue moral. Mais... « comme, il n'est pas permis de tout comprendre », contentons-nous d'enregistrer tout cela.

(La suite au prochain numéro.)



PEROWSKY-PETROVO-SOLOVOVO

Le Problème de la Mort

Un volume in-8° de la " Bibliothèque de Philosophie contemporaine ",

par Louis BOURDEAU.

(Suite et fin. Voir les Nos de Mai et Juin)

XI. — MODE D'ACTIVITÉ DANS UNE EXISTENCE FUTURE

2° Fonctions psychiques différentes de celles de la vie actuelle.

Une existence par trop semblable à la nôtre « ou simplement bornée à un triage de ses éléments » ne pouvait évidemment pas contenter toujours des êtres humains à tendances tant soit peu raffinées, ni les aspirations d'un spiritualisme exalté. « L'imagination réclame autre chose et mieux. » Une fois engagé dans cette voie, on ne sait plus où s'arrêter, on se forge de toutes pièces un état d'existence en dehors de toutes les lois connues, mais un regard jeté sur ces rêves suffit pour en montrer toute l'inanité.

Ceux qui croient à la résurrection des corps espèrent qu'appelés à revivre dans des conditions meilleures, ces corps seront débarrassés totalement ou en partie des lois de la matérialité, de celles, du moins, dont les effets nous sont désagréables ou défavorables. Rien n'est plus facile que de faire voir que la chose est manifestement impossible, s'il s'agit d'un corps plus ou moins matériel, comme doit l'être un corps « ressuscité ». Des théologiens autorisés ont cru éviter ces difficultés en nous promettant des corps impassibles, c'est-à-dire exempts de souffrance, quoique sensibles au plaisir, agiles, c'est-à-dire capables de traverser les plus vastes espaces en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, enfin subtils et lumineux. « On souscrirait volontiers à l'acquisition de pareils avantages, seulement on ne voit pas bien comment ils pourraient se réaliser. » On s'est représenté de façons diverses la substance dont seraient composés ces corps : mais de quelque façon que la fantaisie s'évertue sur ce thème vague, elle ne parvient guère qu'à matérialiser l'esprit ou à spiritualiser la matière, « c'est-à-dire associer ce qui s'exclut ».

Pour tous les hommes, le désir de vivre ne fait qu'un avec le désir de vivre heureux, et s'ils souhaitent de vivre de nouveau, c'est pour l'être encore plus. Mais la conception d'une félicité durable et parfaite nous échappe dans l'avenir, autant que dans le présent. En règle générale rien ne nous procure de la jouissance que ce qui a été ardemment désiré : or, le désir est déjà par lui-même un état pénible et un indice de privation. Il ne se comprendrait pas sans les sentiments divers qui doivent nécessairement l'accompagner et parmi lesquels il y en a de douloureux. Veut-on supposer que les désirs seront satisfaits aussitôt que ressentis, ou mieux encore, satisfaits tous ensemble par anticipation ? Mais pour avoir la jouissance véritable, le désir doit être irrité par des obstacles et s'exalter en passion : d'ailleurs, une omnipotence même, ne parviendrait pas à contenter tous nos désirs, puisqu'ils sont souvent inconciliables. Quelques-uns ont rêvé la jouissance d'un bien suprême tenant lieu à lui seul de tout le reste, mais on n'a jamais pu définir en quoi il pourrait consister, et incapables de s'entendre, les philosophes ont renoncé à résoudre ce problème. On a prétendu aussi que le bonheur éternel consisterait dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et à de nouvelles perfections. Mais une félicité de ce genre ne serait jamais parfaite, puisqu'il lui manquerait toujours quelque chose, et d'autre part une béatitude permanente serait vouée par là à la plus accablante des monotonies. Ainsi ce bonheur hypothétique ne pourrait se composer de plaisirs variés tous insuffisants, ni se réduire à un bien unique « dont la jouissance s'épuiserait par sa durée même et s'achèverait dans un éternel ennui ».

Il suffit de raisonner pendant quelques instants pour se convaincre que de même les jouissances du goût, la perception du beau ne suffiraient pas à remplir une éternité de délices ; qu'une extension illi-

mitée de nos connaissances et la possession de la vérité ne nous feraient pas de même atteindre à la félicité absolue, et que même en nous supposant doués d'omniscience nous n'y parviendrions pas mieux, puisque d'un côté la curiosité de l'esprit devant lequel chaque solution acquise soulèverait de nouveaux problèmes ne serait par là qu'irritée toujours davantage, de l'autre l'omniscience même, manifestement dépassant, du reste, l'aptitude d'esprits bornés et conséquemment inaccessible, couperait court à toute activité d'esprit, à tout mouvement d'idées et supprimerait par là tout le charme de la connaissance de la vérité qu'il faut avoir longuement cherchée pour l'apprécier.

Somme toute, si on se représente la vie future comme une vie inactive, c'est consacrer par là un défaut qualifié à juste titre de vice capital dans la vie présente et transformer la vertu récompensée en un « stérile orgueil consacrant l'éternité à se congratuler lui-même pour le peu de bien qu'il a pu faire durant une courte vie ». Si, au contraire, on veut que la vie future comporte une activité quelconque, on ne voit pas bien comment elle pourra s'exercer, puisqu'il faudrait pour cela tout d'abord, un monde d'éventualités et de contingences dont le cours pourrait être modifié à son gré par une initiative personnelle, alors que cette hypothèse est difficilement conciliable avec l'immutabilité d'un ordre de choses réglé pour l'éternité ; en outre, la liberté d'agir n'impliquerait-elle pas une responsabilité? d'où variations nouvelles dans la condition de l'agent moral en cas d'attribution de sanctions.

XII. — Modes d'activité dans une existence future

3° *Fonctions sociales.*

Quelles pourraient être dans l'hypothèse d'une existence future, les relations des êtres humains?

« Dans un monde peuplé d'immortels » la famille dont la fonction est de transmettre la vie à travers des générations périssables, n'aurait plus de raison d'être et — de l'avis général — il n'y aurait certes pas là, place pour la procréation d'êtres nouveaux. Mais s'il ne se forme pas de nouvelles familles dans l'au-delà, on espère généralement que celles d'ici-bas s'y reconstitueront. Il est à remarquer d'abord que cette reconstitution-là est bien difficile à concilier avec la doctrine des transmigrations d'abord, des sanctions ensuite. Tels d'entre nous — et plus nombreux que cela peut paraître à première vue — renonceraient volontiers au paradis pour aller rejoindre dans l'enfer, des êtres chéris : et en tous cas, jamais leur bonheur ne serait complet s'ils en étaient séparés (1). Ensuite, y a-t-il beaucoup de familles assez unies pour que la joie de se revoir fût une joie sans mélange? On suppose, il est vrai, que par un miracle les causes de mésintelligence n'existeront plus là-bas et que tout le monde y atteindra du coup à la perfection. S'il en est ainsi, peut-être aura-t-on de la peine à se reconnaître : en outre « ne serait-il pas étrange que le bon accord s'établît dans les familles, là justement où il est le moins nécessaire »? Enfin, il faut préciser ce que l'on entend exactement par « famille ». Comme à raison de la brièveté de notre existence, les relations de famille s'étendent rarement au delà du quatrième degré, c'est avec son père et sa mère, ses grands-parents, sa femme, ses enfants et petits-enfants que l'on voudrait se retrouver en général. « Mais comment reconstituer un de ces groupes distincts sans rompre la série continue des générations? » Et si on réunissait de proche en proche tous ses ancêtres, descendants et collatéraux, autant dire qu'on réunirait dans un même pêle-mêle tout le genre humain. Une pareille réunion rendrait impossible « le charme de l'intimité ». Divers autres cas embarrassants pourraient encore surgir : bornons-nous à signaler celui des mariages multiples, déjà proposé à Jésus.

On serait évidemment enchanté de rejoindre dans l'autre monde ses amis, mais qu'ils sont rares tout d'abord, les vrais! et que de gens ennuyeux, antipathiques et importuns qu'on avait toutes les peines à éviter ici-bas et qu'on va retrouver dans l'autre monde, pour toujours! Beaucoup ne voudraient pas du paradis à ce prix.

Les hommes se recherchent surtout pour causer entre eux. Mais de quoi causer durant toute l'éternité? « Si les esprits sont également ouverts à la vérité, ils n'auront rien à s'apprendre, s'ils restent sujets à l'erreur, divisés d'opinion, ils n'arriveront pas à s'entendre et disputeront en vain éternellement. « Des philosophes eux-mêmes, grands causeurs dans la plupart des cas, finiraient par se lasser d'un bavardage sempiternel ». Et en quelle langue s'effectueraient toutes ces causeries (2)?

Pour mettre un peu d'ordre dans la multitude confuse et d'heure en heure plus grande, des morts, il faudrait encore une organisation politique et so-

(1) Je me rappelle avoir posé cette question tout enfant à mon confesseur ; il me fut répondu qu'il fallait certainement admettre qu'il y aurait quelque chose de changé au ciel et que nos manières de penser et de sentir y seraient autres qu'ici-bas. Si le père K. et moi avions vécu quelques siècles plus tôt, il m'aurait probablement répondu que la contemplation des souffrances des damnés ferait partie du bonheur des élus, sans quoi ce bonheur ne pourrait être complet, — ne faisant que reproduire une pensée du pape Saint Grégoire le Grand (cité par Lee, History of the Inquisition, vol. 1, p. 272.)

P. P. S.

(2) Cette question nous fera sourire, nous autres, membres de la *Society for Psychical Research!*

ciale quelconque, des systèmes de gouvernement. Mais quoi choisir qui conviendrait à tous et pour toute l'éternité, alors qu'ici-bas ces institutions se modifient d'âge en âge? Y aura-t-il dans l'autre monde des classes, des groupes ethniques? et s'il y a un système de gouvernement quelconque, qui nous dit qu'il ne s'y trouvera aussi des frondeurs, des insubordonnés, des fauteurs de troubles et par suite, des émeutes et des guerres? « Quel ami de la paix ne frémirait à l'idée que les mêmes discordes qui mettent les vivants aux prises, agiteront aussi les morts?

Reste encore l'idéal des mystiques rêvant l'union avec Dieu même. Mais ici s'ouvre le monde du mystère, de l'inconnaissable, inaccessible pour la pensée. L'idée de Dieu « constitue le plus vague et le plus obscur des concepts ». Raisonner sur les attributs ou la nature de cet être incompréhensible, c'est « proprement déraisonner ». Quoi qu'on infère à son sujet, la spéculation est vaine « car on préjuge ce dont on n'a pas la moindre notion ». Les théologiens ne se sont jamais fait faute, il est vrai, de discuter sur la divinité à perte de vue et de la disséquer dans tous les sens : elle n'a pas pour ainsi dire de secrets pour eux, mais leur exemple n'est pas à suivre. « L'être infini et l'homme fini, ne pourraient s'unir qu'en se confondant. » Si le ravissement de la présence de Dieu doit être aussi complet que le supposent les théologiens, la personnalité désormais indistincte « s'évanouirait par la suppression de ses limites dans le sein de l'illimité ». Et si l'on veut que le « moi » persiste alors, de deux choses l'une : ou bien il participera aux attributs divins en toute plénitude, et alors Dieu ne sera plus « unique, incommuniquable, absolu » et il y aura autant de dieux que d'êtres distincts ; ou la participation à la nature divine restera partielle, et alors l'homme continuera à être en proie aux « désirs inassouvis ».

En somme, si on suppose la vie future analogue à la nôtre, elle ne vaudrait guère mieux ; si on la croit très différente, on ne la conçoit plus du tout clairement (1). Toutes les conceptions qui s'y rattachent — si disparates qu'elles soient sous presque tous les rapports — ont néanmoins en commun le désir d'une vie meilleure avec élimination des maux qui nous affligent. Mais les lois de la vie n'autorisent pas le partage arbitraire de ses éléments, et c'est en vain que nous nous efforçons de la concevoir autrement : la nature proclame par toutes ses lois, l'inexorable arrêt : « Sint ut sunt, aut non sint. »

(1) D'où, après tout, il ne s'en suit pas nécessairement qu'elle ne soit pas possible. Pourquoi n'y aurait-il pas mille modes d'action, mille façons de vivre absolument en dehors de nos facultés de penser?... L'hypothèse de la survivance est contredite par nombre de faits sans être directement confirmée par un seul ; je n'en disconviens pas ; mais l'auteur aurait dû, je trouve, s'en tenir là sans se lancer dans des questions de détail. Tout d'abord, certaines des difficultés qu'il croit y relever peuvent s'expliquer par l'extrême étroitesse de nos horizons ; ensuite, trop souvent, l'auteur confond dans le même pêle-mêle, pour frapper dans le tas, des doctrines absurdes, méritant à peine une réfutation, et des conceptions d'un ordre tout différent. Ces réflexions s'adressent au présent chapitre comme aux précédents, à partir du chapitre VIII.

P. P. S.

XIII. — Conclusion théorique : loi de mortalité

Somme toute, la croyance à une vie future ne repose sur aucune base sérieuse, pas même sur une présomption de possibilité. Elle n'a même pas la ressource de se réfugier dans le doute (1).

Pour échapper aux difficultés sans nombre que suscite une hypothèse pareille, les théologiens objectent, il est vrai, que « rien n'est impossible à Dieu (2) ». Mais la difficulté est de savoir ce que veut et ce que fera cet agent mystérieux et tout-puissant, dont on invoque le secours. Sur quoi peut se fonder la promesse d'un avenir qui a contre lui tous les faits connus et n'a pour lui que l'intention présumée d'un agent dont on ne sait rien? De deux choses l'une : si les lois qui nous régissent sont bonnes, il est parfaitement déraisonnable qu'elles changent ; si elles ne le sont pas, quelle raison a-t-on de supposer que l'agent qui en est l'auteur s'amendera pour mieux faire une autre fois?

Parmi les causes qui ont le plus contribué à faire naître l'illusion d'une vie future et l'ont maintenue durant tant de siècles, il faut signaler encore l'orgueil démesuré, propre à l'homme qui volontiers rapporte tout à lui et se fait chef-d'œuvre de la création domicilié au centre de l'univers. Mais un peu de réflexion suffit à nous montrer notre vrai rang, et nous montre en l'homme le fruit de la rencontre et de l'union, toutes fortuites de deux cellules génératrices, alors que des myriades d'autres germes tout pareils sont arrêtés au seuil de la vie et « rejetés encore indistincts dans le néant des possibilités avortées » : preuve que comme toute espèce vivante, l'espèce humaine est soumise à la loi de la surabondance des germes, « témoignage d'insouciance d'une na-

(1) Ce doute peut être permis en toute conscience au « Psychical Researcher ».

P. P. S.

(2) Cette objection en rappelle une autre, celle des « voies insondables » de Dieu. Quelque profonde que doive être la vénération avec laquelle il faut aborder pareil sujet, il est permis de faire observer qu'on a trop souvent recours à ce genre de répliques quand on n'a pas d'autre chose à dire et que fréquemment tout en en usant, on ne peut réprimer un mouvement intérieur d'humeur et de se dire : « A sa place, j'aurais agi tout différemment... »

P. P. S.

ture non moins prodigue que féconde ». Et le soi-disant centre de la création ne se trouve être qu'un grain de poussière dans l'infini.

C'est en vain que nous voudrions échapper à la loi de mortalité, loi universelle que tout subit avec une docilité que nous devrions imiter, tout à commencer par les corps bruts et à finir par l'ensemble des mondes. Mais nous-mêmes, nous mourons en détail sans le remarquer à chaque instant de notre existence, qu'il s'agisse de l'intégrité de notre corps, de l'identité de notre « moi », de nos sentiments, de nos illusions... « La vie tend à la mort comme le mouvement à l'équilibre » et la nature nous prépare à cette fin inévitable en dénouant une à une toutes les attaches qui nous unissent à la vie.

Et qui nous dit que si « pour le châtiment de notre folie » nos vœux de vie éternelle étaient exaucés, nous ne tarderions pas à réclamer la mort comme une grâce? Le moment arrive tôt ou tard où l'on en a assez de la vie, et où l'on aspire de toutes ses forces au repos suprême. La pire des misères ne serait-elle pas de traîner l'existence comme un supplice qui jamais ne doit prendre fin?

La vie et la mort ne sont pas « deux puissances antagonistes aux prises, l'une infatigable à créer, l'autre acharnée à détruire « mais c'est bien la même puissance vue sous le double aspect de ses manifestations ». « Grande purificatrice » la mort introduit dans les séries des êtres, un principe d'évolution et amène la vie à réaliser « par une suite de retouches » des types supérieurs. La mort, si on la personnifiait, pourrait faire d'elle-même et de sa mission dans l'univers, la plus éloquente des apologies.

Il semble que communément, les hommes redoutent la mort, non pas tant à cause d'elle-même que pour ce qu'ils supposent la précéder, l'accompagner ou la suivre, mais dans le plus grand nombre de cas la mort est douce, paisible et presque inaperçue. « Ce n'est pas un naufrage sur des écueils dans la tempête, mais un abordage sur une plage amie, favorisé par une vague propice. » Et que dire de la mort qu'on embrasse volontairement par devoir ou par honneur? Ne doit-elle pas procurer des jouissances intenses, une exaltation sublime?

La mort n'a donc rien dont puisse s'alarmer la raison. Nous en avons eu déjà bien des fois l'avant-goût : je veux parler du sommeil. Or, qui de nous n'en apprécie la douceur? « Y a-t-il beaucoup de nos jours qui valent une nuit de bon sommeil? » Si la mort lui est pareille, elle ne peut être que le suprême des biens.

XIV. — Conclusion pratique : conséquences morales

Puisqu'il faut écarter comme purement imaginaires, tous les rêves de vie future, il ne reste plus que la vie présente et à en tirer le meilleur parti possible. Il y aurait certainement moins de malheureux dans le monde » si tout ce qui se perd en préoccupations de l'au-delà était dirigé vers... l'amélioration de la nature humaine »; et si l'espoir d'une béatitude future a aidé et aide encore des millions d'hommes à supporter allègrement les maux de l'existence, combien dont la vie aura été empoisonnée par la peur de l'enfer et de ses chimériques tortures! A s'entendre répéter que la « voie du ciel est étroite » et que pour un petit nombre d'élus on comptera des multitudes de damnés — combien d'hommes — et des meilleurs, qui auront passé par de cruelles agonies (1)!

Et cependant, non seulement mystiques et théologiens de tout acabit nous enseignent de « dimittere transitoria et quaerere aeterna », mais non contents de cela, maints ascètes se sont infligé des mortifications et des souffrances à plaisir, comme si elle n'était pas vraie la parole de Montaigne : « Pauvre homme, tu as assez d'incommodités nécessaires, sans les augmenter de ton invention : tu es assez misérable de condition, sans l'estre par art. »

Sauf en ce qu'ils ont d'infini et d'absolu, nos rêves de vie future peuvent dans une certaine mesure se réaliser dans celle-ci; sauf à ne pas implorer une assistance surnaturelle et à nous efforcer d'arriver nous-mêmes à notre idéal. Désire-t-on posséder les avantages de la vigueur et de la santé? Souhaite-t-on de plus pures délices de goût? ambitionne-t-on un savoir moins borné? aspire-t-on à devenir moins imparfait? appelle-t-on de ses vœux des relations moins défectueuses avec ses semblables? désire-t-on plus de bonheur? Tout cela dépend dans une très large me-

(1) Voilà encore un revers de médaille souvent oublié. Consolations et espérances d'un côté; souffrances et terreurs de l'autre; qui nous dit que les deux plateaux de la balance ne sont pas en somme plus près d'être en équilibre que cela ne peut sembler de prime abord? Ces terreurs sont salutaires au point de vue pratique — je n'en disconviens encore une fois nullement — quand elles affectent les « méchants »; mais que de gens qui n'en ont après tout pas besoin et qui, cependant, en ont souffert? « La peur seule de l'enfer, si on était bien convaincu et si l'on y pensait toujours, suffirait à empoisonner la vie » (« Problème de la mort », p. 324.)

Pour ce qui est du petit nombre des élus, on sait qu'un sermon portant ce titre et prononcé par le célèbre prédicateur Massillon, jeta l'effroi et la consternation à la cour de Louis XIV. Il est consolant de se dire que l'un et l'autre paraissent avoir été prématurés et qu'une tendance plus optimiste a prévalu — là aussi! — de nos jours. Dans son *Au-Delà* (trad. française, pp. 326, 327), Mgr W. Schneider, évêque de Paderborn, déclare que le sermon de Massillon « mérite un sévère reproche » et que « la doctrine en est fausse » quelle que soit la perfection de la forme. C'est fort bien; mais n'est-ce pas bizarre ces dissentiments entre théologiens sur des points d'une telle importance?

P. P. S.

sure, de nous. Il n'est pas jusqu'au désir d'entrer en communion « avec la vie infinie personnifiée en Dieu » qui ne nous soit accessible par nos propres forces. « Divinisez-vous. Modelez-vous sur cet idéal de perfection que vous adorez... Rendez-lui le seul culte qui lui convienne, non par des actes stériles de piété, mais en collaborant à l'œuvre éternelle (1). » Il est donc en notre pouvoir de réaliser ici-bas même, tout ce qu'a de rationnel un idéal de félicité paradisiaque ; n'ajournons pas à un avenir inconnu et hypothétique, tant d'espérances aussi belles et restons dans la réalité. On nous objecte la brièveté de notre existence : mais il ne dépend que de nous, encore une fois, d'en reculer, dans une certaine mesure, les bornes (affaire de régime purement et simplement). Et par l'activité de l'esprit, l'étude de telle ou telle science, nous avons toute latitude pour agrandir le champ où la pensée s'exerce indéfiniment. Mais le moyen de vivre le plus possible, c'est surtout d'employer au mieux les années qui nous ont été données en partage, car « peu de jours bien remplis valent plus qu'un siècle vide ». Au lieu de traiter le temps en ennemi en s'évertuant à le tuer, ainsi que beaucoup le font, soyons-en économes et même avares et mettons ses moindres instants à profit. Et surtout : ayons la pensée de la mort toujours si présente et si familière, qu'elle ne nous puisse jamais surprendre.

Si la mort supprime la conscience du « moi », si les éléments qui constituaient son corps, retournent au fonds cosmique sans retenir aucune empreinte de la personnalité disparue, les résultats de l'activité propre de l'homme peuvent durer encore alors qu'il n'est plus. L'homme « est un phénomène préparé par beaucoup d'autres, qui se développe de concert avec d'autres et détermine dans d'autres des suites de conséquences » : il n'est que la « résultante d'une multitude d'efforts qui concourent » ; il se résout en séries de résultantes lui-même et après sa disparition il est encore susceptible d'exercer une influence durable par la manière dont il a vécu et par conséquent modifié, jusqu'à un certain point, les phénomènes de son milieu. « Nous avons reçu de nos ancêtres, non seulement la vie qui est en nous, mais toutes les conditions de notre existence, le bien-être dont nous jouissons et même notre constitution psychique tout entière : tout le patrimoine dont nous avons la jouissance a été, peut-on le dire, accumulé par les morts dans la suite interminable des siècles. La foule de ceux qui nous ont précédés n'a donc pas disparu sans laisser de traces. Nous n'avons, à leur exemple, qu'à nous évertuer à nous acquitter en bienfaits transmis des bienfaits reçus ». Si nous ne le faisons pas, tout ce que nous aurons fait de mal, pensé de faux, donné de mauvais exemples... ne nous nuira pas seulement à nous-mêmes et à nos contemporains, mais occasionnera aussi un préjudice durable à la postérité « qui devra, non sans souffrance, éliminer ce principe d'effets pernicieux. Dans l'un et l'autre cas nous nous survivrons dans une certaine mesure. Bien que simple atome dans le sein de l'infini, l'homme est tenu de suivre, autant que le comporte sa raison, l'ordre et les lois de l'ensemble. Entrevues déjà vaguement par bien des penseurs de beaucoup de pays, ces vérités finiront, à mesure que la science avancera dans la connaissance des choses, par former la base d'une véritable morale scientifique à la fois vaillante et stoïque, « courageuse pour entreprendre, et résignée pour supporter (1). »

Et en attendant, que se réalisent un jour nos rêves de beauté, de vérité, de bonté, de justice, sachons vivre et ne nous refusons pas à mourir ».

Ma revue du livre de Bourdeau est terminée, et le lecteur est à présent à même, dans une certaine mesure, de juger de la valeur et de l'intérêt de cet ouvrage.

Récapitulons quelques-uns des points saillants qu'il met en lumière avec une logique et une vigueur de raisonnement irrésistibles :

1° L'apparition chez l'homme de l'idée d'*âme* ou d'*esprit* s'explique d'une façon très simple et très naturelle par le phénomène du rêve, la soi-disant survivance de cet « esprit » à la mort du corps n'étant que la conséquence logique et presque inévitable de son existence supposée ;

2° Contrairement à une opinion très répandue, la croyance à l'existence de cet « esprit » et à sa survivance, est loin d'avoir été générale ;

3° La notion de spiritualité de l'âme n'a été élaborée qu'à une date très tardive ;

4° Il en est de même de sa prétendue « simplicité », des opinions contraires ayant prévalu pendant fort longtemps ;

(1) (! !). — P. P. S.

(1) Tous ces raisonnements ne sont, une dernière fois, accessibles qu'à des natures d'élite. Ils ne peuvent pas avoir prise sur le commun qui se dira avec raison que bien souvent le « mal » qu'on fait, loin de nuire à celui qui le perpètre, devient une source de jouissances non seulement pour lui-même, mais pour sa postérité et pour beaucoup de ses contemporains ; et qu'à vouloir à tout prix « bien » agir, on n'arrive parfois qu'aux pires conséquences. En attendant que luise l'aurore du jour lointain annoncé par Bourdeau, laissons donc à la foule son frein et son stimulant : peur et convoitise, même chimériques. P. P. S.

5° Chez beaucoup de peuples, il ne s'attachait à l'idée de survivance, aucune idée de rémunération ou de châtiment. Chez d'autres ces sanctions posthumes n'avaient aucun rapport avec les actions « bonnes » ou « mauvaises » des morts. Les conceptions que nous nous faisons là-dessus actuellement sont — encore une fois — d'une origine très récente;

6° Les partisans de l'immortalité *consciente* et *personnelle* ne forment indubitablement qu'une minorité dans le sein de l'humanité;

Enfin, 7° contredite par un grand nombre de faits, l'hypothèse spiritualiste ne s'appuie, à proprement parler, sur *rien*, le domaine des « Recherches Psychiques », encore une fois, mis à part.

Voilà les points qui semblent définitivement acquis — et c'est déjà énorme.

Qu'après cela, tout ne soit pas irréfutable chez Bourdeau, dans les questions de détail; qu'il n'ait pas toujours suffisamment présentes à l'esprit l'étroitesse des limites mises par la nature à notre entendement et à nos connaissances, comparée à l'infini de ses horizons; que certaines de ses objections soient quelque peu naïves et d'autres sans grande portée; et qu'il ne semble pas toujours suffisamment distinguer entre les envolées d'un spiritualisme élevé et les puérilités de certains systèmes religieux, toutes ces considérations, secondaires après tout, n'affectent pas sérieusement la valeur de l'œuvre qui reste entière.

Un mot *pro domo mea*, pour finir :

Quelque soin que j'y aie apporté, il se peut que par ci, par là, soit dans mon analyse du livre, soit dans mes remarques personnelles, il se rencontre une phrase qui impressionne péniblement un lecteur croyant. S'il en est ainsi, je tiens à lui exprimer mes sincères regrets. Je suis d'avis que l'esprit critique peut et doit s'étendre à tout sans exception aucune, sauf à trouver des formules respectueuses des convictions d'autrui. Si par hasard quelques-unes de celles dont il a été usé au cours de cet article ne l'étaient pas suffisamment, il ne me reste qu'à faire appel au libéralisme de mes lecteurs et à leur esprit d'indulgence.

PEROWSKY-PETROVO-SOLOVOVO.

LE MIRACLE DE SAINT JANVIER (1)

Voyons d'abord les faits tels qu'ils se passent actuellement, et qu'il est nécessaire d'exposer aussi exactement que possible, bien qu'ils soient fort connus. C'est dans la cathédrale construite à Naples en 1309, par le roi Charles II d'Anjou que se trouvent les trois reliques du saint : corps, tête et sang; le corps sous le maître autel, dans une crypte; la tête et le sang dans deux niches dans une chapelle, la *Chapelle du Trésor* qui s'ouvre à droite de la grande nef de la cathédrale. En 1527, terrifiés par une peste qui ravageait la ville, les Napolitains firent vœu d'ériger à leur puissant patron saint Janvier, un sanctuaire qui porterait son nom. Mais des invasions, des guerres retardèrent l'exécution de ce vœu qui n'eut lieu qu'en 1608. La chapelle ne fut terminée que vingt-neuf ans après. « Tout ce que la piété enthousiaste d'un peuple méridional peut imaginer de plus luxueux pour honorer un saint, fut prodigué à l'embellissement de cette chapelle. » Notre œil, habitué à l'auguste simplicité de nos églises du Nord, est choqué par l'exubérance théâtrale de ce paganisme. Mais elle n'en est pas moins l'expression d'une foi ardente, et c'est ce qui nous intéresse. Derrière l'autel se trouvent les deux grandes niches aux portes d'argent où sont enfermés depuis 1647, à gauche le buste du saint, contenant quelques ossements du crâne, à droite le reliquaire du sang.

Celui-ci qui ressemble un peu à une lanterne de voiture, a un support en métal haut de 0 m. 70, et est formé de deux plaques circulaires de verre blanc de 0 m. 12 de diamètre, distantes de 0 m. 08 l'une de l'autre et fixées avec une couronne d'argent. Les deux petites ampoules de verre doivent, d'après leur forme, suivant les spécialistes, avoir été fabriquées au XIVe siècle. Dans la plus petite, qui est cylindrique, on aperçoit quelques taches roussâtres intérieures et sans aucune importance. Dans l'autre qui ressemble un peu à une poire comprimée sur ses deux faces et qui peut contenir environ 50 grammes d'eau, se trouve une substance solide, opaque, de couleur de café torréfié, qui remplit les deux tiers de sa capacité. Les deux ampoules sont scellées par le sommet et par la base à la couronne d'argent, au moyen d'un mastic dont l'aspect grisâtre dénote une grande vétusté.

(1) *Le Miracle de saint Janvier*, par M. LÉON CAVÈNE, professeur au collège de Cette. (G. Beauchesne, édit., Paris, 1909. — Prix 5 fr.)

En quoi consiste le miracle.

Dix-huit fois par an, la substance contenue dans l'ampoule se liquéfie *coram populo*. Il y a trois séries de jours de fêtes en mai, en septembre et en décembre, ou plus exactement deux séries, l'une de neuf jours consécutifs, depuis le samedi qui précède le premier dimanche de mai jusqu'au second dimanche inclus, l'autre du 19 au 26 septembre, et en décembre un jour seulement, le 16.

La cérémonie commence à 9 heures du matin ; mais dès 7 heures, les immenses nefs de la cathédrale sont envahies par une foule qui grossit à chaque instant et vient se masser devant la magnifique porte monumentale grillée de la chapelle du Trésor.



Chapelle du Trésor.

A 9 heures, débouche par la porte de la sacristie le cortège imposant des prélats qui forment le chapitre de saint Janvier ou du Trésor. En tête, le trésorier, Mgr San Felice di Bagnoli. Immédiatement après, le député laïque de service, duc de Bruzzano, portant un sachet de velours rouge qui contient les deux clefs de la députation laïque. Suivent quelques prêtres en surplis, puis une cinquantaine d'autres personnes, hommes, femmes, laïques en majorité, parmi lesquels beaucoup d'étrangers, accourus parfois de très loin, et qui ont obtenu de prendre place dans le sanctuaire même, en avant de la foule, qu'une barrière en bois d'un mètre de hauteur maintient à trois ou quatre pas de la Sainte Table.

Tandis que la suite du cortège se range dans le sanctuaire, les prélats passent derrière l'autel, vont prendre dans les niches le buste et le reliquaire et bientôt les apportent devant l'autel. Le buste, coiffé d'une mitre précieuse et vêtu splendidement, est placé du côté de l'évangile, sur un haut piédestal ; le reliquaire est entre les mains du trésorier qui officie.

Quand tout le monde est à son poste, un simple prêtre, placé debout à la droite de l'officiant et tenant en main un cierge allumé examine la substance, tandis que l'officiant tient le reliquaire, sens dessus dessous.

La substance reste suspendue au fond du vase, immobile, coagulée. Aussitôt le prêtre qui tient le cierge s'écrie : « *E duro!* » le sang est dur.

A ce moment précis, commencent dans la foule des prières spéciales pour demander à Dieu que le miracle s'accomplisse, c'est-à-dire que cette substance coagulée, qui, suivant la tradition, est du sang de saint Janvier, redevienne liquide, reprenne vie.

Le temps pour que le phénomène se produise, varie de une minute à une heure ou deux, ou même plus. Enfin voici que, tout à coup, l'officiant et ceux qui l'entourent, considèrent l'ampoule avec plus d'attention ; le reliquaire étant toujours sens dessus dessous, on voit la substance ramollie se détacher peu à peu du fond et glisser lentement le long des parois de l'ampoule. Au bout d'une minute ou deux, elle finit par toucher le col de l'ampoule ; c'est à ce moment que se produit la liquéfaction d'une façon brusque et d'un seul coup. Le prêtre assistant agite un mouchoir blanc au-dessus de la foule, c'est signe que le miracle est fait.

Un grand murmure de joie, de reconnaissance et d'amour se fait entendre.

Le *Te Deum* retentit, s'échappant de mille poitrines.

L'officiant tourne et retourne le reliquaire pour que chacun puisse constater que la substance réellement liquéfiée suit les mouvements du reliquaire. Alors commence le baisement par les prêtres, puis par la foule.

Et à onze heures une procession s'organise et va jusqu'à la porte monumentale de la chapelle où elle rencontre le chapitre métropolitain dont le doyen reçoit des mains du trésorier le précieux reliquaire.

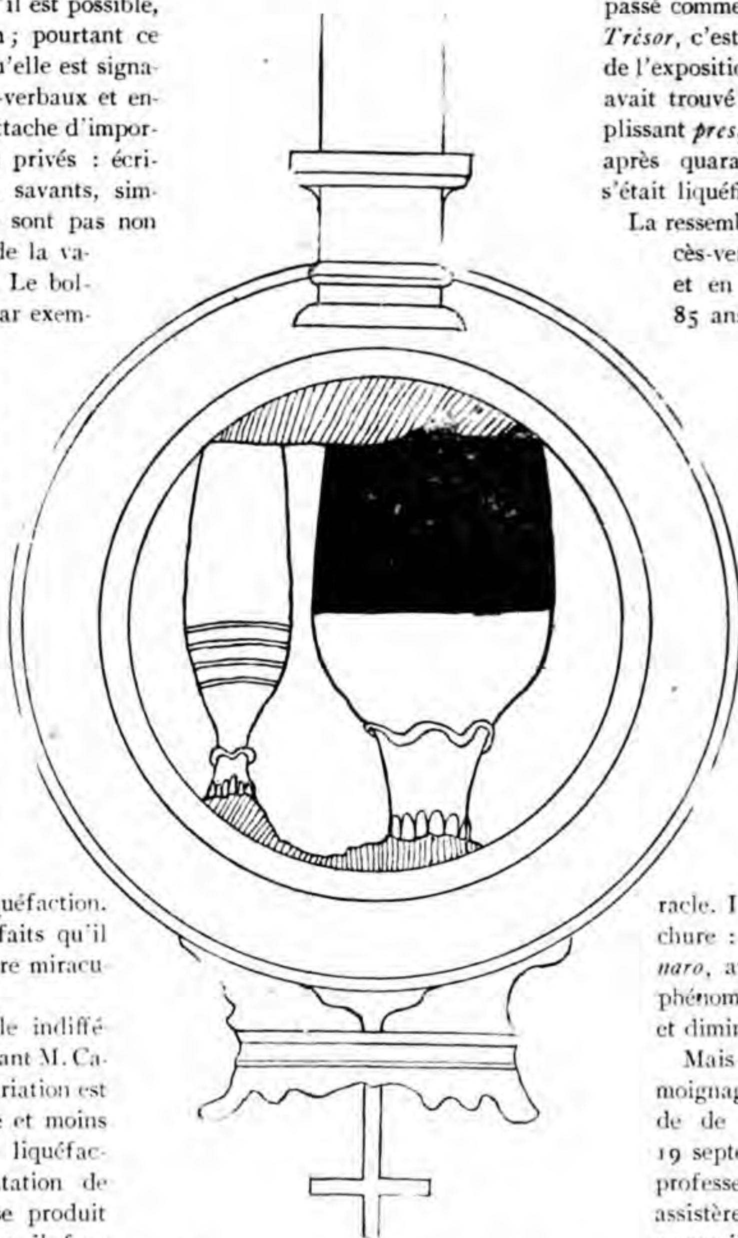
Celui-ci restera exposé jusqu'au soir sur le maître autel de la cathédrale.

Variation dans le volume du sang.

J'ai dit que la substance se liquéfiait, mais il y a mieux encore : elle augmente de volume progressivement en mai, et elle diminue en septembre. Cette variation aurait dû paraître encore plus miraculeuse, s'il est possible, que la liquéfaction ; pourtant ce n'est qu'en 1709 qu'elle est signalée dans les procès-verbaux et encore sans qu'on y attache d'importance. Les témoins privés : écrivains, journalistes, savants, simples voyageurs, ne sont pas non plus très frappés de la variation de volume. Le bollandiste Stilling, par exemple, dans sa longue étude insérée au Tome VI des *Acta Sanctorum* cite bien, d'après le *Journal du Trésor*, les variations en même temps que les liquéfactions, mais c'est à celles-ci qu'il consacre un chapitre entier ainsi qu'à l'ébullition, c'est-à-dire à la production des bulles que l'on aperçoit parfois à la surface du sang, après liquéfaction. C'est à ces deux faits qu'il attribue un caractère miraculeux.

Cette injustifiable indifférence tiendrait, suivant M. Cavène, à ce que la variation est à la fois plus rare et moins frappante que la liquéfaction. « L'augmentation de mai est lente et se produit d'un jour à l'autre, il faut pour la constater un certain effort de la mémoire et des yeux. La diminution qui se produit au 19 septembre, souvent aussitôt après la liquéfaction est, il est vrai, plus rapide ; mais on y prête encore moins d'attention qu'à l'augmentation de, mai et de plus, elle ne se produit d'une façon apparente et rapide que ce jour-là, tandis que la liquéfaction a lieu tous les jours, frappe les moins attentifs par sa brusquerie et sa netteté.

M. Cavène a constaté lui-même l'augmentation en 1903 du dimanche 3 mai au dimanche 10. Le dernier jour l'ampoule était entièrement pleine. Et en 1901, le jeudi 19 novembre, il avait assisté à la diminution et atteste que tout s'était passé comme le dit le *Journal du Trésor*, c'est-à-dire qu'au moment de l'exposition dans la matinée, on avait trouvé le sang dur et remplissant *presque* toute l'ampoule et après quarante-neuf minutes il s'était liquéfié et abaissé.



Reliquaire à dimensions réduites et retourné sens dessus dessous avec la substance coagulée au fond de l'ampoule.

La ressemblance exacte des procès-verbaux faits en 1799 et en 1884, c'est-à-dire à 85 ans de distance est très frappante. Et il faut tenir compte des témoignages de Putignano vers 1723, du professeur Fergola de l'Université de Naples en 1820, de l'abbé Weedal, en 1831, et du chimiste napolitain M. Punzo, en 1879. Celui-ci avait été chargé par son maître, le professeur De Luca (1), d'étudier de près le miracle. Il déclare dans sa brochure : *La Teca de S. Gennaro*, avoir assisté aux deux phénomènes : augmentation et diminution.

Mais le plus important témoignage est peut-être celui de de Luca lui-même. Le 19 septembre 1879, les deux professeurs (M. Punzo et lui), assistèrent à la cérémonie, agenouillés côte à côte sur les degrés de l'autel, tout près du

(1) Sébastien De Luca, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, chimiste, plutôt libre-penseur que chrétien, condamné en 1849 à 25 ans de prison, s'exila en France, devint l'ami des meilleurs savants français et fréquenta assidûment le cabinet de chimie de Berthelot. Ses recherches spécialement sur la glycérine lui acquirent le renom de chimiste éminent. Les bouleversements politiques de 1860 lui permirent de rentrer à Naples où son patriotisme et ses mérites scientifiques lui valurent la chaire et le cabinet de chimie de l'Université.

trésorier qui tenait le reliquaire. Le trésorier s'étant aperçu de la présence de de Luca, pour lequel il professait une grande estime, et voulant lui ôter tout sujet de doute, lui confia le reliquaire avant la liquéfaction : celle-ci se produisit *entre les mains du savant* qui en fut tellement ému qu'il baisa le reliquaire avec resrespect et en le rendant serra avec effusion la main du trésorier.

Expérience de la pesée.

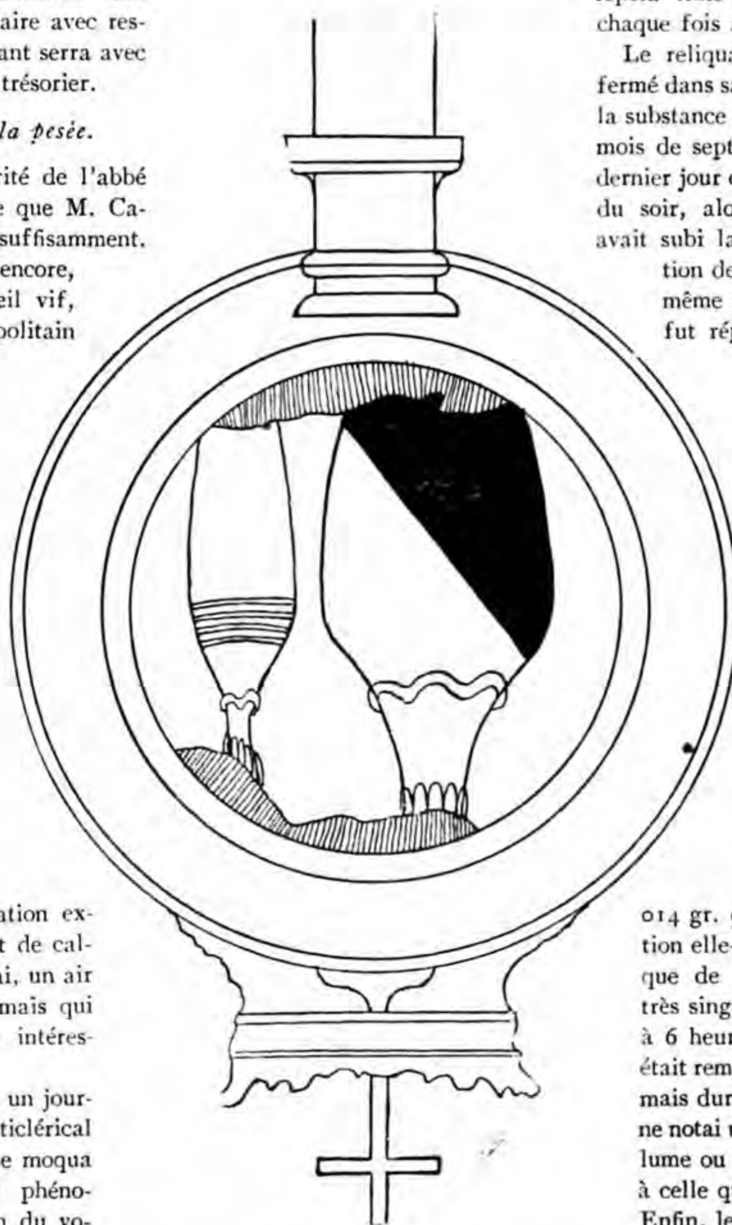
Quelle est l'autorité de l'abbé Sperindeo? C'est ce que M. Cavène ne nous dit pas suffisamment. « Homme jeune encore, 35 ans environ, l'œil vif, l'air intelligent, Napolitain de race, il habite Naples, via S. Sebastiano, 71, avec sa vénérable mère. Professeur de mathématiques et de physique dans diverses écoles de la ville, il consacre à saint Janvier le temps que lui laissent ses devoirs professionnels. En 1901 il écrivit sur le phénomène de la liquéfaction, une brochure de 55 pages à laquelle une accumulation excessive de chiffres et de calculs donne, il est vrai, un air un peu rébarbatif, mais qui contient des choses intéressantes. »

Un jour, en 1902, un journal incrédule et anticlérical de Rome, l'*Asino*, se moqua particulièrement du phénomène de la variation du volume dont on parlait beaucoup depuis quelques mois à la suite de la brochure de M. Sperindeo. « S'il y a augmentation de masse, il est facile aux partisans du miracle de s'en convaincre : qu'ils pèsent le reliquaire avant et après la prétendue augmentation. » Il m'eût, quant à moi, semblé préférable de faire cette suggestion aux incrédules. Toujours est-il que le défi fut accepté par M. Sperindeo. Muni de bonnes balances de précision, il pèse d'abord le reliquaire au mois de mai, le dernier jour des fêtes, l'ampoule étant pleine.

Il trouva 1 k. 014 gr. 900. Il fit la double pesée, changeant de plateaux le reliquaire et les poids... le résultat fut le même. Exact jusqu'au scrupule, il répéta trois fois l'expérience et chaque fois avec la double pesée.

Le reliquaire fut ensuite renfermé dans sa niche. La pesée avec la substance diminuée fut faite au mois de septembre suivant le 26, dernier jour des fêtes vers 6 heures du soir, alors que la substance avait subi la plus grande réduction de son volume. Avec la même minutie, l'expérience fut répétée trois fois et le trouvé fut de 0 k. 987 gr. 91. Il y avait donc une différence de 26 gr. 990, correspondant à une différence de volume d'environ 25 centimètres cubes.

Deux ans après, le 19 septembre 1904, le P. Silva, recommença l'expérience. Il trouva bien avant la diminution, le même poids que M. Sperindeo : 1 kilog. 014 gr. 900, mais la diminution elle-même ne fut trouvée que de 10 gr. 900. Détail très singulier, le 22, toujours à 6 heures du soir, le poids était remonté à 1 k. 008. « Jamais durant toute l'octave, je ne notai une diminution de volume ou de poids, supérieure à celle qui fut notée le 21. » Enfin, le dernier jour, la balance accusa 1 k. 011, c'est-à-dire finalement 4 grammes de diminution.



Une minute avant la liquéfaction, la substance ramollie se détache du fond dans le reliquaire retourné et glisse le long des parois de l'ampoule.

Quelques mots d'histoire.

Tout ce que je viens de dire est de l'histoire contemporaine : il est intéressant, il n'est pas inutile de connaître le passé relatif à un fait aussi merveilleux. On voudrait savoir les origines. Mais est-ce pos-

sible? Comment distinguer la légende de l'histoire? Comment savoir si la substance, à supposer qu'elle soit du sang, est bien le sang de saint Janvier? Rien d'impossible à ce qu'elle le soit. C'était la coutume chez les chrétiens des premiers siècles, de recueillir sur place, autant qu'ils le pouvaient, le sang de leurs frères qu'on égorgeait en haine du Christ. Le poète Prudence, au IVe siècle, raconte comment c'était généralement aux femmes qu'incombait cette tâche délicate et périlleuse. On a retrouvé dans les catacombes, encastrées dans la maçonnerie, des fioles faites pour conserver le sang des martyrs à côté de leur corps.

C'est le 19 septembre de l'an 315, à la suite de l'édit de Milan, par lequel Constantin accordait aux chrétiens liberté entière de célébrer leur culte dans toute l'étendue de l'empire, que le corps de saint Janvier fut transporté à Naples.

Sur la route, une demi-lieue avant d'arriver à la ville, se trouvait le petit bourg d'Antignano où habitait Eusébie, la sainte femme qui avait recueilli le sang. Le cortège s'étant arrêté sur la colline, Eusébie profite de cette halte, va prendre dans sa maison les fioles et les livre à l'évêque qui les place aussitôt en présence du corps.

« A ce moment, s'il faut en croire la tradition, ce sang répandu et mort depuis dix ans, coagulé et desséché, semble reprendre vie en présence du corps dans les veines duquel il avait coulé autrefois. Il se liquéfie subitement. » Aucun document authentique n'est venu jusqu'ici confirmer cette tradition.

En 471, une éruption du Vésuve fit de grands ravages : Naples fut épargnée. Les Napolitains, voyant dans cette préservation, un effet de la protection du martyr, le prirent pour patron de leur ville et lui vouèrent un culte dont la ferveur devait s'accroître de siècle en siècle.

La première liquéfaction historiquement certaine, remonterait, suivant M. Cavène, à 1389. Un M. Joseph de Blasüs, en 1887, a découvert et mis au jour une chronique sicilienne (1), en forme de journal, qui va de 1340 à 1396, où se trouve ce passage :

« Le 17 août de cette année 1389, a eu lieu une grande procession à l'occasion du miracle que fit N.-S. Jésus-Christ, sur le sang de saint Janvier. Ce sang contenu dans une ampoule, s'était liquéfié, comme s'il était sorti ce jour-là du corps du bienheureux. »

Il est possible qu'on découvre quelque document bien plus ancien encore, puisqu'en 1503, dans un poème de Fra Bernardino, on lisait ceci : « Le grand signe surnaturel que j'ai dit opéré dans son sang par la grâce de Dieu souverain, n'a pas manqué depuis mille ans et plus. »

(1) Voir à ce sujet la Revue *Napoli nobilissima*, novembre 1905.

Il ne faut pas considérer comme sans valeur, parce que catholiques, les procès-verbaux des prêtres du Trésor, faits depuis 1659, c'est-à-dire depuis 250 ans. Le soin avec lequel ils sont faits, est évident. La naïve simplicité du style inspire confiance. Les hauts personnages qui ont assisté, rois, princes, savants, évêques, cardinaux, papes sont cités.

M. Cavène donne textuellement les extraits du *Journal du Trésor*, de l'année 1660 et de l'année 1884, pour montrer combien, malgré les 124 ans d'intervalle et la grande différence des mœurs et des époques, la ressemblance des constatations est frappante.



M. l'abbé Sperindeo,
auteur des expériences scientifiques.

Suivent les nombreux témoignages des prêtres étrangers et des laïques, philosophes, journalistes, romanciers, savants parmi lesquels ceux de Montesquieu et de Pic de la Mirandole, ne sont pas les moins intéressants.

L'expérience de spectroscopie.

Est-ce bien du sang que contient la fiole? A ce sujet, le témoignage de Pic de la Mirandole, en 1506, est intéressant, parce que, à cette époque, les ampoules étaient libres et l'on pouvait au moyen d'une baguette d'argent, qui y était attachée et qu'on y introduisait, toucher la substance avant et après liquéfaction. C'était déjà ce qu'avait fait le 3 mai 1495, le roi de France, Charles VIII, comme le raconte l'historien François-Robert Gagnin (1).

(1) *Les Chroniques de France:* excellents faits et vertueux gestes des très chrétiens rois et princes qui ont régné audit pays.

Pietro Punzo, chimiste dont nous avons déjà parlé, disciple de S. de Luca, en septembre 1906, nous a assuré, dit M. Cavène, à M. Soulié et à moi, que la substance était bien du sang, seulement de cou-



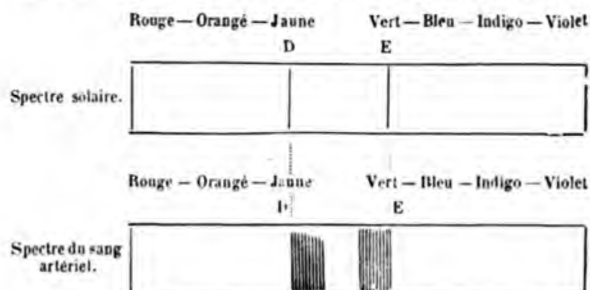
Ampoule entièrement pleine.

leur sombre, à cause de sa grande vétusté.

C'est surtout le père Silva qui a fait aux fêtes de septembre 1904 une longue étude de la substance. Pour prendre un point de comparaison, il se munit d'une petite masse de sang de bœuf. « Chaque jour, écrit-il, et même plusieurs fois par jour, je revins examiner la fiole attentivement de toutes les façons, à mon aise. Je pus vérifier le degré de limpidité de la substance, constater sa couleur, son volume, la légère écume de la surface et d'autres particularités. Puis je comparai les divers aspects de cette substance avec ceux que présentait une semblable masse de sang que j'avais apportée et placée dans des conditions analogues, et je reconnus que le parallèle était parfait, l'examen ne pouvant pas pour moi être plus définitif, plus convaincant.

» Ce sang renfermé là depuis des siècles, se montrait à mes yeux aussi frais et aussi vif que le sang de bœuf que j'avais apporté et qui venait d'être tiré de la veine quelques jours auparavant. »

Nous reconnaissons pourtant l'insuffisance de ces témoignages pour ébranler les convictions des incrédules, et nous comptons un peu plus sur le compte rendu de l'expérience de spectroscopie due à M. l'abbé Sperindeo et à M. Januario, professeur de chimie à l'Université de Naples. On sait que, si un rayon lumineux, avant de traverser un prisme, traverse une substance, cette substance absorbera une partie plus ou moins grande des couleurs du spectre solaire, lequel apparaîtra coupé verticalement de bandes noires ou bandes d'absorption, dont le



nombre, la position, la largeur et l'intensité varieront avec la nature de la substance observée. Chaque substance a ainsi ses bandes *caractéristiques*, toujours les mêmes. Par les bandes on peut déterminer la nature d'une substance plus facilement et peut-être plus rigoureusement encore que par l'analyse chimique. La médecine légale, pour reconnaître la présence du sang, se sert de l'analyse spectrale. On connaît donc les bandes du spectre du sang artériel.

Elles se trouvent entre D et E et occupent les espaces marqués sur la seconde figure. M. Sperindeo raconte comment il expérimenta d'abord avec son propre sang et que, lui et son collaborateur, M. Raphaël Januario, professeur de chimie à l'Université de Naples, ils commencèrent par bien observer les



Ampoule à moitié.

raies produites dans le spectroscope et qu'ensuite vers 6 heures, le 26 septembre 1902, ils se donnèrent rendez-vous à la cathédrale, derrière le maître-autel. Quelques personnes entre autres : M. le chanoine métropo-

litain, Santamaria, et un laïque, M. Luigi Musella, étaient venus sur leur demande se joindre à eux. M. Sperindeo fit d'abord brûler du sel de cuisine pour bien voir la place de la raie D. Il inclina ensuite le reliquaire de façon à ce que ses parois se recouvrissent d'une couche légère de la substance facile à traverser par le rayon lumineux. M. Januario appliquant son œil à l'oculaire, vit apparaître sur le spectre, après la raie D, une bande noire, puis une zone lumineuse, puis une seconde bande noire un peu moins foncée que la première. « A cette vue, le professeur qui avait un peu douté jusque-là, fut pris d'une émotion intense : « Voilà, voilà les bandes! c'est du sang! » J'eus mieux aimé qu'il conservât son sang-froid et fît prendre une photographie. M. Cavène donne les attestations détaillées des autres témoins et même celles des parents et amis de M. Jannario qui l'entendirent affirmer la conviction qui résulta de cette expérience : l'ampoule contient bien du sang, du sang artériel *pur*.

Conservation du sang.

Dans le seul fait de la conservation de ce sang, M. Cavène voit un miracle permanent. Qu'il vienne réellement de saint Janvier ou qu'il ait été mis dans l'ampoule quelques siècles plus tard, peu nous importe, mais les chimistes seuls peuvent nous dire si du sang peut se conserver de cette manière, s'il est permis de supposer qu'à l'origine l'ampoule était pleine et qu'hermétiquement close elle ne contient pas d'air même quand elle n'est qu'à moitié pleine. Déjà en 1503 le poète Sicilien Fra Bernardino était frappé de ce fait et écrivait :

« *E fu tal Sangue, per virtù di Cristo*
Da putrefazione conservato. »

Pic de la Mirandole fait une réflexion analogue. Et lorsque le professeur de chimie à l'université de Breslau, M. Ladenburg, écrivit à M. Cavène qu'il se chargeait de liquéfier le sang de saint Janvier aussi bien que les prêtres de l'Eglise, c'est évidemment qu'il supposait que la substance n'était pas du sang. La chaleur, dit M. Cavène, loin de liquéfier un sang coagulé, accélère la coagulation du sang encore liquide. On peut, au moyen des sérums artificiels de Malassez, Potain et autres, liquéfier un sang coagulé, mais on *ne le peut qu'une fois* à peine. Quand la fibrine concrétée a été dissoute, elle a en même temps été altérée, une seconde coagulation devient impossible, l'état liquide persistera.

Hypothèse de la chaleur.

Ce que nous venons de dire montre que la chaleur n'expliquerait pas les phénomènes si la substance est du sang. Supposons un instant qu'elle ne soit pas du sang et que MM. Sperindeo et Jannario aient mal observé dans leur expérience de spectroscopie. On a prétendu que de l'éther sulfurique rouge avec de l'orcanète et saturé de blanc de baleine, donne une préparation qui reste fixée à 10° au-dessus de 0 et se fond et bouillonne à 20°.

M. Pierre Punzo, le chimiste dont nous avons déjà parlé, écrit ceci :

« Parmi les nombreux mélanges que j'ai préparés, celui qui s'est montré le plus impressionnable a été une teinture de curcuma saturée de savon de soude, à laquelle on ajoutait un léger excès d'ammoniaque. Il se présentait sous la forme de grumeaux de la couleur du sang et se fondait à la chaleur de la main. Mais si l'on place le tube contenant le mélange dans un autre récipient de verre à parois très minces et de façon qu'il y ait un certain espace entre la paroi extérieure du tube et la paroi intérieure, en d'autres termes, si on s'établit dans les conditions de l'ampoule enfermée dans son reliquaire, la liquéfaction n'a lieu qu'en exposant le récipient extérieur à une source calorifique plus intense. L'eau bouillante placée à quelques centimètres, peut produire la liquéfaction. » Il est ridicule de parler de la chaleur des baisers ou même du cierge du chapelain. A la même température l'espace de temps après lequel le prodige s'opère *varie chaque jour*. Du reste, depuis 1907, on a supprimé le cierge. Et en 1907 la liquéfaction qui se produisait parfois après une heure d'attente, se produisit au bout de onze minutes.

Deux tableaux ont été dressés en 1794 et 1795 par des professeurs de l'Université de Naples. On les trouve dans l'ouvrage de Nicolas Fergola, mathématicien du commencement du XIXe siècle : *Teorica dè miracoli*, page 87. On y voit que les températures de l'ambiance, prises au moment où la substance entre en liquéfaction ainsi que les délais de liquéfaction sont très variables : les premières varient de 19°,44 à 27°,22 et les délais de deux à quarante et une minutes. Le 3 mai 1795, avec 24°,44, il a fallu deux minutes, et le 4 avec 25°, il en a fallu quarante et une.

Du reste, en 1890, une occasion se présenta de constater bien nettement que la chaleur ne participe en rien à la production du phénomène. Le trésorier, Mgr di Bagnoli, raconte ainsi le fait dans une lettre à M. Cavène, datée du 27 février 1908.

« Au mois de mai 1890, il fut nécessaire de faire une petite réparation au reliquaire, et le cardinal San Felice, dans la chapelle du Trésor, devant les députés et les prélats de saint Janvier, soutint lui-même le reliquaire, et comme l'ouvrier employa le fer rouge pour faire une soudure, Son Eminence dit : « Voyez comme il est chaud! » Le sang, néanmoins, resta dur. Lorsque l'opération fut terminée, *après une demi-heure*, le cardinal, avant de quitter la chapelle, voulut faire baiser la relique à tous les assistants et

pendant cette cérémonie, le sang se liquéfia entièrement. »

Cas où le miracle n'a pas lieu.

Si la chaleur n'agit pas, peut-on en dire autant de l'époque de l'année? Non! car assez souvent le 16 décembre, il n'y a pas de liquéfaction. Quelle espèce d'influence indirecte peut avoir l'époque de l'année, c'est ce que nous essaierons de dire tout à l'heure. Continuons seulement à constater les faits. On se rappelle que le 16 décembre est un jour isolé. C'est le jour du patronnage, l'anniversaire d'une éruption du Vésuve qui épargna miraculeusement la ville.

En un siècle — le XIXe — la liquéfaction n'a eu lieu le 16 décembre, que 37 fois sur 100. Etait-ce 37 années plus chaudes? Alors le 4 et le 5 mai 1678, jours certainement plus chauds que les plus chauds de décembre, pourquoi n'y eût-il pas liquéfaction? Comment surtout, eut-elle lieu exceptionnellement le 29 janvier 1664, le 24 janvier en 1666, le 8 en 1669 et le 2 en 1695, et le 21 en 1676.

Nous reviendrons sur ces cas exceptionnels. Pour le moment il me parait bien démontré que ni la chaleur ni le froid ne sont les causes déterminantes.

Explications données jusqu'à présent.

Intervention divine. — Nous n'avons pas à la discuter.

La foi ne repose pas sur des raisonnements. *Credo quia absurdum.* Le croyant n'est pas choqué par l'idée d'un Dieu parfait et pourtant capricieux, qui est peiné de voir ses créatures le méconnaître et essaie de temps en temps, mais sans grand succès, de les convaincre de son existence et de sa toute-puissance. Le croyant ne s'occupe pas de logique. Combien il est heureux! Respectons la foi comme la plus grande puissance du monde. Qu'elle soit religieuse, qu'elle soit patriotique ou scientifique, c'est elle seule qui peut engendrer l'acte sublime ou le miracle.

Revenons donc courageusement à nos laborieux raisonnements dans l'espoir d'en faire sortir une foi nouvelle.

La supercherie. — Quelques mots seulement sur la supercherie. Elle ne peut vraiment pas être donnée comme explication, quand on sait tout ce que j'ai dit jusqu'à présent. Une aussi vaste imposture durant depuis cinq siècles, sans que personne n'ait pu la dévoiler. « Ce serait, dit Alexandre Dumas, plus miraculeux que le miracle. » Sans doute la construction d'un reliquaire truqué, permettant l'imitation parfaite du phénomène, ne serait qu'un jeu pour un habile prestidigitateur. Mais là n'est pas l'impossibilité. Elle est dans ce que je viens de dire, dans la psychologie du fait, dans la continuité de l'imposture non divulguée dans d'innombrables occasions. Montesquieu n'est pas un témoin vulgaire, ni Alexandre Dumas (qui ne perdit pas de vue la fiole restée sur l'autel, visible, du reste, aux regards de tous), ni les contemporains comme S. de Luca et Punzo.

Si le miracle pouvait se produire à volonté, pourquoi est-il arrivé bien des fois qu'il ne s'est pas produit?

MARCEL MANGIN.

(*La fin au prochain numéro.*)



Blake.

AUTRES CAS DE PRÉMONITION AU JEU DE LA ROULETTE

Au sujet du petit article que nous avons publié dans notre livraison de mai, page 133, nous recevons d'une dame du meilleur monde, qui nous est personnellement connue, l'intéressante lettre qui suit :

Nice, 4 juin 1909.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Il existe une telle analogie entre le fait cité, dans le dernier fascicule des *Annales*, et ce qui m'est arrivé, également, à Monte-Carlo, en 1896, que cela me décide à vous en faire le récit, à l'aide des notes prises à cette époque. Mais je crois utile de vous faire connaître, au préalable, quel était mon état d'esprit, quand j'eus les bizarres prémonitions qui font l'objet de ma communication.

Cette année-là, je passais une partie de mes après-midi dans les salles de jeu du Casino, n'éprouvant guère l'envie de jouer moi-même, mais prenant un réel intérêt à étudier la psychologie des joueurs. Peu à peu, le milieu m'influença sans doute, car je fus prise, bientôt, du désir de gagner un numéro plein (donnant trente-cinq fois la mise). C'était là une sensation inconnue que je voulais éprouver ; mon ambition n'allait pas plus loin. Seulement, comme j'avais plus peur de perdre la somme dont je pouvais disposer, que je n'aurais eu de plaisir à la grossir par mon gain, je commençai par chercher le système qui me permît l'attaque sans trop de risques ; j'y apportai toute l'ardeur, toute la ténacité dont je suis douée.

Je ne trouvais rien qui pût me satisfaire, quand je vis, un jour, un individu d'aspect très simple et de mise modeste, déposer tranquillement le maximum (neuf louis), sur un numéro, le gagner, répéter deux fois la même opération, sur des numéros différents, et avec le même succès. Puis, partir avec ce gain, l'air satisfait, mais non surpris. J'ai pensé que celui-là avait eu, de façon occulte, l'intuition des numéros qui devaient sortir et celle de l'heure. Quelques semaines après, me trouvant, par hasard, assise près d'une dame, dont l'air absorbé me frappa, je la vis se lever brusquement, s'approcher de la table voisine, mettre sa pièce sur un numéro qui sortit. Surprise, je l'interrogeai. Elle me répondit textuellement : « Je suis la première étonnée de ce qui m'arrive ; je pensais aux fluctuations du jeu, mais sans avoir l'idée de jouer, car j'avais déjà beaucoup perdu. Quand le croupier lança sa bille, je vis parfaitement le numéro qui vient de sortir ; il semblait me regarder (*sic*), à tel point que je n'ai pu résister au désir de le jouer. »

Ces deux faits, joints à plusieurs autres de même nature, me firent réfléchir et me décidèrent à tenter quelque chose de ce côté. En conséquence, je choisis une table de roulette. Chaque jour, je vins m'asseoir dans son voisinage ; puis, me recueillant, concentrant ma pensée sur le mouvement du jeu, j'attendais, l'esprit tendu, prête à saisir le moindre indice qui m'inciterait à jouer. Ce fut assez long ; mais, un jour, le numéro 11 surgit brusquement dans mon cerveau, s'imposa à moi, en quelque sorte. « Quand sortira-t-il ? » fis-je mentalement. « A une heure », me fut-il répondu de la même façon. Question et réponse furent très rapides, presque inconscientes. Je regardai le cadran, il était midi 46. Dès que l'aiguille fut sur l'heure indiquée, j'envoyai ma pièce sur le numéro 11, que je gagnai.

Or, pendant cinq jours consécutifs, j'eus ainsi, mais de façon différente, l'indication exacte d'un numéro. Je le jouais immédiatement quand il m'était suggéré près de la table, ce qui arrivait le plus souvent.

Une fois seulement, en me rendant au Casino plus tard qu'à l'ordinaire, je me dis : « Il me faudrait un numéro à jouer pour 4 heures. » Immédiatement, mon attention fut attirée sur un gros 19, peint derrière une voiture de place qui marchait devant moi. J'en fus tout de suite obsédée. Arrivée devant « ma table », j'attendis l'heure avec une impatiente curiosité. A 4 heures juste, le 19 sortait.

Je restais, néanmoins, si peu confiante dans l'intervention qui se manifestait en ma faveur, n'y voulant voir qu'une coïncidence assez étrange, que je n'avais pas encore risqué une pièce sur le seul numéro indiqué ; je la plaçais soit en carré, soit en transversale, me réservant de la sorte plusieurs chances. Et, cependant, l'obtention de ce numéro plein me hantait toujours. Le reste, pour moi, ne comptait pas.

Un soir, avant de m'endormir, l'idée me vint de demander à « mon guide » (pour parler le langage spirite), de me faire voir, durant mon sommeil, deux numéros accolés, devant sortir le lendemain, à ma table habituelle. Je m'éveillai, dans le courant de la nuit, avec les numéros 10-14 nettement dessinés devant mes yeux. Je me rendis de bonne heure au Casino pour guetter la sortie du numéro 10, qui ne tarda guère. Je misai de suite, en plein, sur le 14 que je gagnai.

Ayant obtenu ce que je désirais, je m'en tins là. Ce fut, d'ailleurs, la fin de mes prémonitions. J'ai joué un peu depuis, avec des alternatives de gain et de pertes, comme tout le monde ; mais je n'ai plus rien éprouvé qui m'engageât à jouer plutôt un numéro qu'un autre.

J'insiste sur ce fait que, durant la période de « l'intervention occulte », je n'ai joué, chaque jour, qu'un seul coup, sur le numéro qui me fut suggéré.

Dans le courant de l'hiver 1907, j'ai eu la velléité d'essayer, à nouveau, ce qui m'avait si bien réussi jadis ; mais, soit que mon état psychique eût changé, soit que j'aie manqué de persévérance, toujours est-il que je n'obtins rien.

Quelques semaines plus tard, je fis, cependant, une nuit, le rêve suivant : c'était au Casino, toujours ; j'avais la perception très nette d'une table de

jeu qui s'organisait, dans le premier salon, à droite. Quelques joueurs étaient assis autour, d'autres debout devant leur siège; quelques chaises restaient inoccupées. Les chefs de partie comptaient et rangeaient l'argent étalé sur le tapis. C'était, à quelques détails près, l'aspect de toutes les tables de jeu au début des séances. Je me voyais moi-même, derrière le croupier, à l'extrémité de la table, attendant que tout fût prêt. Et, alors, quand le jeu commença, je lui tendis ma pièce en lui disant : « Sur le 15, s'il vous plaît. » Il la prit, sans se retourner, en levant le bras au-dessus de son épaule, et la jeta sur le numéro 15. Là, je me suis réveillée.

Pour moi, l'indication était assez précise. J'entrai au Casino à l'ouverture des salons. Je revis la table, avec tous ses détails, telle qu'elle était dans mon rêve; et, quand le jeu commença, je me suis placée, tout naturellement, derrière le croupier, pour lui passer ma pièce qu'il prit et lança sur le 15, de la même manière que je le lui avais vu faire. A noter que ces derniers détails ne me sont revenus à la mémoire qu'en en voyant l'exécution. Le 15 est sorti premier numéro de la séance; et j'eus, je l'avoue, une grosse émotion, produite non par le gain, mais bien par la façon dont il avait été amené.

Tels sont les faits. Sans vouloir rien préjuger sur leur nature, je ne puis me défendre de penser que état particulier favorable à la production du phénomène.

Croyez, monsieur, à mes sentiments distingués.

A. Guillon.

Le récit de Mme A. Guillon est confirmé par l'attestation suivante de son mari :

Paris, 10, rue Michel-Ange.

Ayant été témoin des faits relatés ci-dessus, j'en garantis la parfaite authenticité.

A. Guillon.

LES NOUVEAUX LIVRES

Ernest Bosc : **La Psychologie devant la science et les savants.** (Daragon, éd., Paris, rue Blanche. 1908.) Prix : 3 fr. 50.

Si le titre de cet ouvrage avait été : *La Psychologie selon les occultistes,* il rendrait infiniment mieux le caractère du nouveau livre de M. E. Bosc, et donnerait une idée assez exacte du point de vue sous lequel ces pages bien documentées peuvent intéresser les psychologues. Il est à peine besoin de dire que la psychologie que nous présente l'auteur n'est pas celle des « savants », pas même de ceux qui, comme Lombroso, Crookes, etc., se sont lancés plus loin dans les recherches psychiques supernormales. La psychologie des occultistes est une chose à part. Incontestablement, elle comprend, à côté de bien des théories désormais aussi inacceptables que le sont en général les systèmes de Plotin, Paracelse, Arnaud de Villeneuve, etc., un certain nombre d'observations et théories qui méritent de retenir l'attention des savants; on en trouvera dans cet ouvrage un exposé clair et intelligent : le tout est de savoir séparer le bon grain de l'ivraie.

Charles Lancelin : **L'Au-delà et ses problèmes.** Thèse magique et clavicules. — (Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris). — Prix : 3 fr. 50 (relié toile).

Comme l'ouvrage que nous avons analysé précédemment, celui-ci est un traité de psychologie surnormale au point de vue occultiste; seulement, il est de nature moins théorique et plus expérimentale; les idées de l'auteur ont évidemment subi l'influence des études des « psychistes » et spirites. M. Lancelin est, à son tour, porté à mêler d'une manière souvent dangereuse les théories et traditions magiques aux études métapsychiques des savants modernes. Quelques chapitres, comme par exemple celui sur les « Miroirs magiques » contient toutefois des données intéressantes.

La partie « scientifique » du livre est précédée par une sorte de roman « magique », qui constitue un bon échantillon de ce genre de littérature.

Le lecteur est enfin un peu surpris de lire sur la couverture : « Avec une préface de Michel de Montaigne ». De prime abord, on craint qu'il s'agisse d'une de ces médiocres communications médiumniques que les spirites attribuent aux mânes d'hommes illustres. Mais non : M. Lancelin a eu l'esprit de détacher des œuvres de Montaigne une page extrêmement intéressante, qui pourrait également servir de préface à tout le mouvement métapsychique moderne. En voici les passages les plus saillants :

C'est folie de rapporter le vrai et le
fauls au iugement de notre suffisance.

... *Mais aussi, de l'autre part, c'est une sotte présomption d'aller desdaignant et condemnant pour fauls ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir*

quelque suffisance, outre la commune. I'en faisois ainsi aultrefois; et si i'oyoy parler un, des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque aultre conte où je ne pense pas mordre,

Somnia, terrores magicos, miracula, sagos,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala,

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à présent ie treuve que i'estoy pour le moins autant à plaindre moy mesme : non que l'expérience m'aye depuis rien faict veoir au-dessus de mes premières creances, et si n'a pas tenu à ma curiosité; mais la raison m'a instruict que, de condemner ainsi résoluement une chose pour faulse et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre nature; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance...

Il faut juger des choses avecques plus de reverence de cette infinie puissance de nature et plus de recoignaissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vraysemblables, tesmoignées par gents dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les fault-il laisser en suspens? car de les condemner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir iusques où va la possibilité. Si l'on entendait bien la difference qu'il y a entre l'impossibilité et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observerait la reigle de RIEN TROP, *commandée par Chilon...*

Que ne nous souvient-il combien nous sentons de contradiction en nostre jugement mesme! combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables aujourd'hui!

MICHEL DE MONTAIGNE.

CLAIRE G. : **Amour et Maternité.** — (P. Leymarie, éd. 1907. — Prix : 3 fr. 50.)

JULES FIAUX : **Comment réussir dans la vie ?** — (Daragon, éd., 30, rue Duperré. 1908. — Prix : 0 fr. 75.)

ROBERT FLUDD : **Traité d'astrologie générale (De Astrologia).** Etude du macroscosme, annotée et traduite pour la première fois par Pierre Piobb. — (Daragon, éd., Paris. 1907. — Prix : 10 fr.)

Cours abrégé de spiritisme, dicté par un invisible à Jeanne Fanan, âgée de 16 ans. (Alger, 1906. — Prix : 0 fr. 25.)

Dr VICTOR ARNULPHY : **La Santé par la respiration.** Cours complet de gymnastique respiratoire, suivi d'un manuel de thérapeutique respiratoire. — (Beaudelot, éd., 136, rue du Bac, Paris. 1908. — Prix : 2 fr.)

SÉDIR : **Initiations.** Trois contes : *La Rencontre, Les Tentations, L'Adepte.* — (Beaudelot, éd., 36, rue du Bac, Paris. 1908. — Prix : 2 fr.)

HERBERT SPENCER : **L'Education intellectuelle, morale et physique,** traduit par Marcel Guyniot. — (Schleicher frères, éd., 61, rue des Saints-Pères, Paris. 1908. — Prix : 2 fr.)

RUDOLF STEINER : **Le Mystère chrétien et les Mystères antiques.** Traduit de l'allemand et précédé d'une introduction, par EDOUARD SCHURÉ. — (Perrin et Cie, éd., 35, quai des Grands-Augustins, Paris. 1908. — Prix : 3 fr. 50.)

CH. FAUVETY et P. VERDAD (LESSARD) : **Catéchisme philosophique de la Religion Universelle.** — (Lessard, éd., 15, rue Rubens, Nantes. 1909.)

F. WARRAIN : **L'Espace.** Les Modalités universelles de la Quantité. — (Gamber, éd., 7, rue Danton, Paris. 1907. — Prix : 10 fr.)

CH. D'ORINO : **Simples conseils.** — (Chacornac, Paris. 1908.)

ANTOINE BAUMANN : **Le Cœur humain** et les Lois de la Psychologie positive. — (Perrin, éd., Paris. 1909. — Prix : 3 fr 50.)

Dr H. BOUQUET : **L'Evolution psychique de l'enfant.** — Bloud et Cie, éd., 7, place Saint-Sulpice, Paris. 1909. — Prix : 2 fr.)

Drs A. MARIE et R. MARTIAL : **Travail et Folie.** — (Bloud et Cie, Paris. 1909. — Prix : 2 fr.)

Dr RAYMOND MEUNIER : **Le Hachich.** Essais sur la psychologie des paradis éphémères. — (Bloud et Cie., Paris. 1909. — Prix : 2 fr.)

Les trois derniers ouvrages ci-dessus font partie de la *Bibliothèque de Psychologie expérimentale et de Métapsychie.*



Société Universelle d'Études Psychiques

Le soir du 28 mai dernier, la Société Universelle d'Etudes Psychiques inaugurait son nouveau local de la rue Saint-Jacques, 67, plus vaste et confortable que l'ancien, et qui servira de siège central de la Société en même temps que de siège de la section de Paris.

La séance inaugurale était présidée par M. Camille Flammarion, président de la section parisienne; les membres du Cercle d'expérimentation psychique, qui disposeront du même local, à des jours différents, avaient été aussi invités, et étaient intervenus en bon nombre, ainsi que les membres de la S. U. E. P.

M. C. Flammarion, dans une brillante allocution, qui a été vivement applaudie, se déclara heureux de présider cette séance d'une société qui s'efforce de rester fidèle au programme de l'expérimentation scientifique; il engagea vivement les sociétaires à continuer toujours dans cette voie, sans se décourager, malgré les obstacles et même les déconvenues qu'on peut s'attendre de rencontrer à chaque pas, le système expérimental et scientifique étant le seul qui puisse à la longue donner des résultats positifs et d'une réelle portée.

Il donna ensuite la parole au secrétaire général, M. C. de Vesme, qui, après avoir remercié M. Flammarion d'être intervenu à la séance, fit une causerie sur les phénomènes auxquels il avait assisté dernièrement par la médiumnité de Mlle Stanislawa Tomczik. Cette causerie, illustrée par d'intéressantes projections lumineuses de photographies encore inédites, n'est pas destinée à la publication; elle a été chaleureusement applaudie.

M. Camille Flammarion remercie le conférencier et, après quelques observations sur les phénomènes dont on vient d'entendre le récit, rappelle certains épisodes curieux et intéressants de ses premières expériences médiumniques, vers 1865. Ses paroles sont accueillies par de nouveaux applaudissements très vifs et très sincères.

L'assemblée générale annuelle de la Société d'Etudes Psychiques eut lieu le soir du 14 juin, rue Saint-Jacques, sous la présidence de M. le Dr Paul Joire, président-fondateur de la Société.

M. C. de Vesme, secrétaire général, donna lecture de son rapport sur l'existence et les travaux de la Société durant l'année 1908-1909. Il commence en observant qu'il ne s'occupera que des questions intéressant la vie de la Société en général, sans toucher à celles qui ne se rapportent qu'à la section parisienne. Il parle toutefois d'un certain nombre de conférences publiques dont la Société a pris l'initiative, et qui ont eu lieu à la salle Lemoine, rue Pigalle, à Paris, parce qu'elles ont revêtu un caractère pouvant intéresser la Société tout entière, non pas uniquement comme une de ses principales manifestations, mais parce qu'il serait désirable qu'un certain nombre de ces conférences fussent répétées en entier ou en partie dans les sections de province ou de l'étranger, de même qu'on inviterait les conférenciers des autres sections à répéter leurs conférences à Paris lorsque l'argument en vaut la peine. On pourrait ainsi porter à la connaissance des membres des différentes sections et du public en général les questions les plus intéressantes concernant les études métapsychiques. On mettrait à la disposition des conférenciers les clichés des projections lumineuses qui illustrent la plupart de ces conférences et en constituent l'un des attraits les plus captivants. Un certain nombre de ces clichés pour projections se trouvent déjà réunis au siège de la Société; leur stock pourra s'accroître assez rapidement, en constituant un appoint d'une grande valeur pour les conférenciers psychiques.

Parmi les conférences publiques qui ont été tenues à Paris par l'initiative de la Société en 1908-09, le secrétaire général rappelle celle qu'il a faite lui-même sur les séances de Miller et qui a ouvert les débats contradictoires sur ce médium; la conférence du Dr Demonchy, vice-président, résumant le rapport de M. J. Courtier sur les expériences avec Eusapia Paladino à l'Institut général psychologique; celle de M. Ed. Duchâtel, sur l'influence de l'orientation sur l'homme, les animaux, les plantes, etc.

C'est cette dernière conférence qui a donné lieu à l'institution, de la part de MM. Duchâtel et Warcollier, d'un prix de 1.000 francs pour récompenser le meilleur ouvrage sur « l'influence de l'orientation », prix qui sera décerné le 31 décembre 1909 par les soins de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, section de Paris (les concurrents devant présenter leurs travaux avant le 1er octobre prochain).

Au cours de l'année sociale qui vient de s'écouler, le bureau s'est occupé aussi du projet d'une bibliothèque à l'usage des sociétaires; plus de 200 volumes ont déjà été réunis, parmi lesquels il faut enregistrer quelques recueils de publications psychiques présentant une certaine valeur. Cette bibliothèque ne manquera pas de se développer rapidement, surtout si les personnes de bonne volonté voudront continuer à lui envoyer des ouvrages, même tout simplement en dépôt. Par la suite, cette bibliothèque pourra être mise à la disposition aussi des membres de la Société

n'appartenant pas à la section de Paris. Des échanges d'ouvrages pourront se faire entre les bibliothèques des différentes sections.

Le secrétaire général termine en exposant quelques innovations que le bureau juge utile d'introduire dans la Société, l'automne prochain, pour lui donner un plus grand essor.

M. PAUL ARCHAT, trésorier adjoint, donne ensuite lecture du rapport financier pour l'année écoulée, portant la signature de M. DOUCHEZ, trésorier général.

Enfin M. C. DE VESME fit une petite causerie intitulée : *Essai sur le spiritisme devant la caricature* (avec projections lumineuses), et M. le Dr P. JOIRE, président, donna lecture de la communication suivante, qui fut accueillie par des marques unanimes d'approbation.

Importance de la Méthode dans les Expériences Psychiques.

Il serait à souhaiter que les personnes, qui veulent se livrer sérieusement à l'étude d'un phénomène psychique quelconque, commencent par étudier ce qui a été fait déjà dans le genre de recherches qu'elles veulent aborder, que ces personnes aient acquis quelques connaissances de la psychologie physiologique, et enfin qu'elles adoptent dans leur étude une méthode, basée sur les connaissances précédentes, au lieu d'agir au hasard, comme cela se fait trop souvent.

C'est le défaut complet de connaissances fondamentales, et surtout le manque absolu de méthode, qui est le plus souvent cause des échecs des expérimentateurs. Et pourtant nous voyons souvent que ces personnes viennent ensuite affirmer ou nier péremptoirement des faits dont ils sont aussi ignorants après leur expérimentation qu'auparavant.

Que diriez-vous pourtant d'un homme, qui, entrant pour la première fois dans un cabinet de chimie, irait mélanger à tort et à travers des produits qu'il ne connaît pas, les ferait chauffer ou refroidir sans raison, et déclarerait ensuite que la chimie n'est bonne à rien?

Dans un des derniers numéros des *Annales des Sciences Psychiques*, je vois que l'on cite un article du *Cosmos*, dans lequel l'auteur signale, sous le nom de : « Suggestion mentale ou audition subconsciente », l'expérience suivante.

Un sac contient des boules égales, marquées chacune d'une des lettres : A, E, I, O, U, Y ; le nombre des A est égal au nombre des E, des I, etc... Pierre, tenant le sac, tire une boule au hasard et la regarde. Paul, le dos tourné, cherche à deviner la lettre que regarde Pierre. Il écrit le résultat auquel il s'est arrêté. Pierre remet la boule dans le sac, agite le tout, et se prépare à un second tirage. Jusqu'ici rien à dire, on peut conduire ainsi l'expérience. Mais plus loin l'auteur ajoute : « Pour éviter la besogne fastidieuse des longues séries d'expériences nécessaires, en faisant travailler simultanément plusieurs opérateurs, ne pourrait-on espérer des résultats de même genre? Voici, je suppose, un professeur devant une classe (ou mieux, pour l'instant, derrière une classe). Mettons qu'il « pense » à une des six voyelles, et prie chacun de ses auditeurs d'écrire la « voyelle » qui lui vient à l'esprit à cet instant. Mettons encore qu'il renouvelle cet essai une trentaine de fois de suite. Chaque collaborateur fournira un ensemble de 30 réponses ; et l'essai, bien que très court, s'il a été fait sur une classe de 30 à 40 élèves... aura équivalu jusqu'à un certain point à une série de 900 à 1.200 tirages... »

Eh bien, une telle expérience serait absolument défectueuse. Je ne sais ce qu'elle donnerait comme résultat, mais on ne pourrait en tirer aucune conclusion sérieuse.

Cela démontre une ignorance absolue, non seulement de ce que nous connaissons des phénomènes psychiques, mais aussi des lois de la psychologie physiologique. L'auteur croit évidemment pouvoir agir avec l'organisme humain, comme avec un appareil mécanique qu'il remonterait au moment où il lui plairait, autant de fois qu'il le voudrait.

Il ne tient aucun compte des influences ambiantes, qui agissent sur l'être humain tout entier, qui modifient le fonctionnement de ses organes physiologiques, et, a plus forte raison ses fonctions psychiques. Il ne semble pas se douter que la communication de la pensée se fait d'une manière différente, suivant que l'on a à faire à un sujet du type visuel, auditif ou moteur.

Enfin et surtout, il ne fait aucune différence entre la suggestion mentale et la transmission de pensée ; il ne sait absolument pas que ce sont deux choses absolument distinctes.

Je vous demande, dans ces conditions, quels résultats l'on peut attendre de telles expériences?

Si le professeur en question est un visuel et s'il a parmi ses élèves beaucoup de visuels, il aura évidemment des chances d'obtenir un grand nombre de bons résultats ; mais si, par hasard, ses élèves sont surtout des auditifs, il tombera dans la probabilité la plus défavorable.

J'ai dit aussi que l'on ne tient aucun compte ici de la différence qui existe entre la suggestion mentale et la transmission de pensée. Je n'insisterai pas maintenant sur la différence fondamentale qui existe entre ces deux phénomènes, je vous l'ai fait voir trop souvent ici. Ceux qui voudraient s'en remémorer les détails pourront se reporter au chapitre que j'ai consacré à la méthode d'expérimentation des phénomènes provoqués dans mon dernier ouvrage sur les *Phénomènes psychiques*.

Dans les conditions d'expérience indiquées par l'auteur en question, l'expérimentateur agit donc absolument au hasard, sans méthode, il ne fait aucun effort voulu, dans une direction déterminée.

Et pourtant, s'il faut s'en rapporter aux chiffres que nous donne l'auteur, il y aurait des résultats qu'il reconnaît lui-même ne pouvoir être expliqués par le hasard. Il y aurait donc, même dans les mauvaises conditions où il s'est placé, des communications mentales, dont nous ne pouvons ici apprécier la nature, mais dont les résultats sont positifs.

Ces expériences de communication mentale, soit par suggestion mentale, soit par transmission de pensée, sont des plus intéressantes, parce qu'elles sont à la portée de tous les groupes et peuvent être facilement répétées.

Pour le faire d'une façon méthodique et utile, voyons ce qui a déjà été fait dans notre Société, et quels sont les résultats acquis.

Plusieurs groupes, à la section de Lille, ont expérimenté de la façon suivante :

Un expérimentateur s'assied vis-à-vis le sujet récepteur ; entre eux, une petite table ronde, et aucun contact, bien entendu, de l'un à l'autre.

Nous avons choisi dix lettres de deux centimètres de hauteur, découpées dans un journal et collées sur des carrés de carton égaux. Ces dix lettres sont : M O E R I A D L C N.

Les lettres sont placées dans cet ordre, qui n'est pas un ordre dû au hasard. On remarquera, en effet, que, de propos délibéré, nous n'avons pas mis côte à côte les lettres dont l'image visuelle se ressemble et peut être facilement confondue. Ainsi l'O, le D, le C, sont séparées par d'autres lettres ; de même l'I et l'L ; l'M et l'N. Ceci est destiné à éviter l'indécision et la confusion de l'image, aussi bien de la part du transmetteur que du récepteur.

Arrivons à la première série d'expériences :

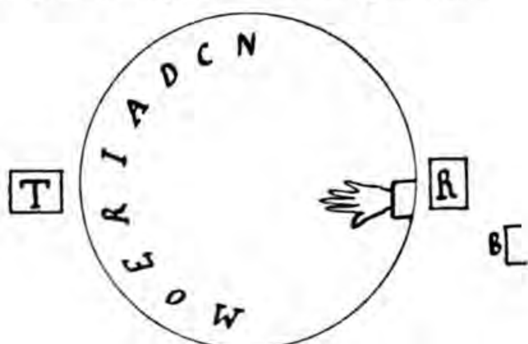


Fig. 1.

Je représente dans la figure, la table en projection, avec la disposition des lettres. Le transmetteur est placé au point T ; le récepteur au point R. Mais ce n'est pas le transmetteur lui-même qui doit choisir la lettre qu'il doit faire connaître par le récepteur ; et cela autant pour éviter des hésitations, que pour que les personnes qui assistent à l'expérience, et qui sont placées derrière T, puissent contrôler instantanément les résultats, sans qu'il y ait communication entre elles et le transmetteur.

Pour cela, nous plaçons en B, derrière le récepteur, un autre expérimentateur, qui tient à la main une série de cartons, portant les mêmes lettres que celles qui sont sur la table. Il en choisit une et il l'élève derrière R, en vue de T et des autres assistants. Tout peut donc se passer dans un silence absolu, et le contrôle est fait instantanément, sans que le récepteur en connaisse le résultat.

1re série d'expériences : Le récepteur place la main droite sur la table, il ne nommera pas la lettre, mais il la désignera en avançant la main vers elle. Le transmetteur ne cherchera pas à envoyer à R. l'image visuelle ou l'image auditive d'une lettre, il se représentera mentalement une ligne fictive, reliant la lettre choisie à la main de R et il s'efforcera d'attirer celle-ci vers la lettre.

Ceci est de la *suggestion mentale ;* les deux expérimentateurs renouvellent 10 ou 12 fois l'expérience. Cela suffit, comme nous le verrons tout à l'heure ; ils font place à d'autres, qui recommencent dans les mêmes conditions.

2e série d'expériences : Même disposition, seulement le récepteur ne place pas la main sur la table, il regarde les lettres, et il nommera celle qui le frappera davantage et attirera particulièrement son attention. Le transmetteur, d'autre part, s'efforce de lui transmettre l'image visuelle mentale d'une lettre. C'est une transmission de pensée.

3e série d'expériences : Même disposition : les expérimentateurs cherchent à transmettre et à percevoir l'image auditive mentale de la lettre.

4e série d'expériences : On remplace les lettres par des fiches de couleurs variées.

On leur donne la disposition suivante :

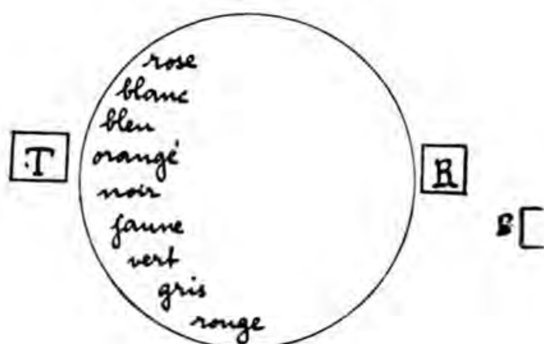


Fig. 2.

On procède de la même façon ; une première série par suggestion mentale ; une seconde par la transmission de pensée visuelle.

De cette façon, on peut faire des expériences pré-

cises, méthodiques, scientifiques, qui ne laissent rien au hasard.

Déjà nos expériences dans cette voie, nous ont montré que :

1° Dans la suggestion mentale, de nombreux sujets ressentent positivement une impulsion qui dirige leur main vers la lettre ou la couleur choisie ;

2° Cette impulsion est aussi montrée par l'hésitation qui existe parfois, dans ce cas entre deux lettres voisines ;

3° Dans la transmission de pensée, on distingue nettement la différence des résultats, quand on a affaire à des visuels ou à des auditifs et qu'on emploie pour chacun le mode de transmission qui lui convient.

4° Quand deux expérimentateurs font un certain nombre d'expériences consécutives, une vingtaine, par exemple, on constate que les bons résultats se montrent surtout dans la première dizaine, par exemple.

Plus on s'éloigne du début de l'expérience, plus les succès s'espacent, pour devenir très rares, exceptionnels, à la fin ;

5° Il est donc évident qu'il y a une fatigue, soit de l'un, soit des deux expérimentateurs, qui, au bout de peu de temps, nuit au résultat des expériences.

Méfiez-vous donc des statistiques, elles ne signifient rien dans les expériences ; mais avec une méthode bien raisonnée, une observation précise et scientifique des détails des expériences, nous arriverons à des résultats utiles.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Les conditions atmosphériques et la médiumnité.

La S. P. R. commence à changer d'avis au sujet d'Eusapia.

Le vice-amiral anglais W. Usborne Moore, un spirite bien connu, auquel est dû entre autres choses le démasquement du médium Eldred, vient de faire aux Etats-Unis un long et intéressant voyage, en visitant tous les centres spirites et surtout tous les médiums les plus remarquables. Il rend compte de ce qu'il a vu et étudié dans une série d'articles au *Light* de Londres. Tout dernièrement, il parlait longuement des phénomènes de matérialisation auxquels il avait pu assister à Toledo (Ohio) chez M. et Mme Ben Jonson, qui avaient déjà servi de médium au Dr I. K. Funk, le chef de la grande maison new-yorkaise de librairie qui porte son nom, et qui en avait parlé dans son ouvrage *The Psychic Riddle*. Les manifestations dont il s'agit paraissent réellement intéressantes, et le contrôle paraît avoir été assez satisfaisant. Toutefois, nous ne nous occuperions pas de ces séances, si nous ne trouvions pas dans le compte rendu un passage assez singulier qui, s'il était appuyé par des observations ultérieures, apporteraient un élément assez considérable à l'étude des conditions atmosphériques qui favorisent la production des phénomènes de la médiumnité. Voici comment s'exprime l'amiral, à ce sujet :

« Avant de décrire les matérialisations de Toledo, il me faut rappeler à vos lecteurs que les conditions atmosphériques sont en ce pays très différentes de celles existant dans tout pays d'Europe. Pendant une soixantaine de jours, chaque année, alors que le thermomètre est à zéro et au-dessous, et que l'air est très clair, il est possible, partout entre Rochester et Denver, d'allumer un bec de gaz avec un doigt, rien qu'en glissant sur un tapis; je n'ai pas renment chargée en hiver, que l'on doit ici le succès des n'aient pas fait cela ou ne l'aient pas vu faire. Dans cette région, les enfants font souvent des plaisanteries à leurs parents en glissant sur un tapis et puis en les embrassant sur la joue, ce qui suffit à produire une étincelle qui leur fait éprouver la sensation de la piqûre d'une épingle. Nous ignorons les causes de bien des phénomènes, mais nous savons que les vibrations nécessaires pour donner les meilleurs résultats dans les recherches psychiques, sont strictement liées aux phénomènes électriques; c'est surtout à ces conditions de l'atmosphère, si hautement chargé en hiver, que l'on doit ici le succès des investigations psychiques ; il n'y a pas de doute à ce sujet. »

En terminant son article, M. Usborne Moore dit :

« Pendant que je poursuivais mes expériences avec M. et Mme Jonson, à mon hôtel, je rencontrai un vice-président de la *Society for Psychical Research*, qui m'informa que deux membres du Conseil de la Société venaient de se convaincre, grâce à la métélékinésie et de matérialisation sont authentiques. de télékinesie et de matérialisation sont authentiques. J'ai reçu ce renseignement solennel avec le respect et la gravité qu'imposait une nouvelle si importante », ajoute l'amiral avec une pointe d'ironie due au peu d'harmonie que l'on sait exister entre spirites et « psychistes » en Angleterre. « Mais on peut com-

prendre quel a été mon sentiment de vénération lorsque mon interlocuteur ajouta : « M. Hereward Carrington est du même avis! »

Un jeune homme poursuivi par des fantômes nègres!

CATANE, 11 avril. — Dans la « contrada Cupa », le marquis Casale possède une terre étendue qu'il a cédée depuis quelque temps à ferme à un certain M. Lapira, qui y vit avec sa famille. On y a toujours entendu parler d'esprits, mais jamais on n'a prêté foi à ces histoires, qu'on supposait imaginées par le fermier, ayant tout intérêt à écarter de la propriété ses concurrents possibles. Les « esprits » s'en prennent à un fils de M. Lapira, nommé Joseph, et âgé de 17 ans. Il y a quelque temps, celui-ci vit un soir un homme au visage noir, qui, une lumière à la main, s'approchait du chien de garde attaché à un citronnier. Le chien aboya et l'homme disparut. Joseph, effrayé, raconta à sa mère ce qu'il avait vu, mais celle-ci lui conseilla de creuser l'endroit où l'esprit avait disparu, car il y aurait peut-être trouvé un gros trésor. Le lendemain, Joseph, muni d'une pelle, se rendit sous le citronnier et se mit en devoir de creuser. Mais voilà qu'il fut saisi par trois esprits nègres, qui lui arrachèrent sa pelle et le lièrent ensuite à une branche de l'arbre. Les paysans qui bêchaient dans le jardin trouvèrent le jeune garçon aux abois, le délivrèrent et lui demandèrent qui l'avait accommodé de cette façon. Joseph, hors de lui, criait : « Voilà les nègres! » Mais personne ne voyait rien.

Une autre fois, tandis qu'il chevauchait sur un petit âne, ce pauvre Joseph fut saisi par les esprits et lié par un pied à un amandier, avec la tête en bas. Il fut tiré de cette position par M. le chevalier Octave Vinci. Des gens accoururent, et, à l'aide d'une échelle, on porta secours au pauvre Joseph qui, revenu à lui, ne se lassait pas de crier contre les nègres qui le menaçaient.

Il fut victime des esprits d'autres fois encore. Un jour, ils le lièrent au sommet d'un olivier où il fut déniché par le chevalier Casale.

La famille Casale, croyant tous ces événements dus à un truc, était décidée à dénoncer le fait à la police. Il y a quelques jours, le chevalier Casale se trouvait dans sa terre pour savoir quels hommes travaillaient dans son jardin. Il se tenait dans une petite antichambre avec M. Lapira père ; tandis que ce dernier lui parlait du travail des ouvriers, il vit Joseph et l'appela. Avant que celui-ci fut arrivé, à quelques mètres de lui, il disparut tout à coup, en laissant pour tout vestige son béret à terre. Le cocher du chevalier Casale vit immédiatement Joseph assis sur la corniche d'une palissade de la hauteur d'une vingtaine de mètres.

Saisi d'épouvante, il se sauva à toutes jambes ; pour rien au monde il ne retournerait en ces lieux.

Le chevalier Casale voulut constater que toutes les portes, les fenêtres, étaient hermétiquement closes. De plus, il avait leur clef dans sa poche. On ouvrit les portes, et, en grimpant sur les toits, on parvint à mettre en sûreté le pauvre Joseph, qui, pleurant, en état d'inconscience et d'insensibilité absolues, raconta que deux de ses nègres habituels l'avaient saisis par un bras, et l'avaient déposé là où on l'avait trouvé.

Le chevalier Edouard Casale et M. Vinci racontent ces faits avec une pleine conviction.

Il est inutile de parler du cocher qui, à la simple allusion au fait, fouette son cheval d'un air bouleversé et file.

(Du *Mattino*, de Naples, 12 avril.)

AU MILIEU DES REVUES

Un cas singulier d'« identité spirite » précédé de vision

(*Luce e Ombra*, Milan, janvier-février.)

A 8 heures du 10 novembre 1908, mon excellent ami, M. G. B..., capitaine de marine, vint chez moi pour me communiquer une relation qu'il venait d'écrire, dans laquelle il rapportait un fait très étrange qui lui était arrivé avant minuit ; j'en transcris le contenu :

Le soussigné G. B. expose ce qui suit.

Le soir du 9 courant vers 11 heures 3/4, alors que je me retirais dans ma chambre à coucher et que je me préparais à me mettre au lit, j'eus une hallucination que je vais décrire.

J'étais rentré chez moi un peu après 11 heures, par un temps splendide, sans préoccupation aucune, très tranquille d'esprit et sain de corps. Etant entré dans la chambre et ayant déposé le chandelier sur la commode, je me préparais à me dévêtir, tourné vers mon lit encore recouvert d'un drap de soie orientale obscur, lorsque je remarquai quelque chose de blanchâtre vers l'oreiller. Le prenant pour une serviette de toi-

lette jetée par hasard sur le lit, je m'avançai pour la retirer, mais à ma grande surprise cette forme blanchâtre avait pris une forme humaine.

Je voyais une fillette de 10 à 11 ans environ recouverte d'une chemise blanche grossière, brune de cheveux, sourcils et yeux noirs, teint terreux (blanc-jaunâtre), presque nue, ayant sa chemise ramassé sous les aisselles ; elle gisait sur le lit immobile, les jambes pliées en angle droit et les genoux en l'air, ses deux mains sur le ventre, comme si l'enfant avait été en proie à des fortes douleurs, tandis que le visage était contracté comme par des spasmes. Je remarquai que le ventre nu était profondément sillonné en travers par une longue blessure.

Je n'éprouvai aucune sensation d'horreur, et encore moins de peur, mais je crus être en proie uniquement à un effet d'optique, et, pour m'en assurer, je portai les yeux d'un autre côté ; la vision disparut ; en regardant le lit de nouveau, la vision se répéta. Ceci me prouvait que le phénomène était localisé. En fermant cependant les yeux, il me semblait que la sensation persistait, mais tout disparaissait si je les recouvrais de mes mains. M'étant assuré de cette façon que la vision avait quelque chose de concret, je m'approchai du lit et demandai résolument : *« Qui es-tu? »* D'une voix voilée et excessivement faible, j'entendis répondre : *« Adèle »*. Je m'approchai pour la toucher, mais elle disparut aussitôt, en se dissolvant comme une légère colonne de fumée. Le tout dura une minute environ.

Je dois affirmer qu'aucune lumière ne venait du dehors, puisque les volets de fenêtres étaient hermétiquement clos.

En foi de quoi je signe :

(*Suit la signature.*)

Telle est la relation. Dès que je l'eus parcourue, j'invitai mon ami — qui est doué d'automatisme écrivain — à s'asseoir à la table afin de tenter la preuve de l'écriture, dans l'espérance d'obtenir une communication pouvant éclaircir la genèse de la vision. Son Esprit-Guide se manifesta et s'exprima ainsi :

La vision qui t'a frappé a été voulue par moi, afin d'enrichir toujours davantage la science de preuves qui confirment la survivance de l'âme à la mort du corps. L'enfant qui te dit se nommer Adèle, mourut empoisonnée à l'âge de 11 ans ; elle-même te racontera toutes choses vendredi prochain, lorsque vous vous réunirez pour la séance habituelle avec l'ami M. Ernesto Bozzano. Que cela te suffise pour le moment ; sois persuadé cependant qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination, mais d'une apparition réelle.

Il ne nous restait qu'à attendre pendant les quelques jours qui nous séparaient de vendredi.

Vendredi 13 *novembre.*

En outre du soussigné et du médium, MM. Ernest Bozzano et Edouard Lanfranco assistent à la séance, qui a lieu chez moi à 9 heures

L'Esprit-Guide informe que, comme il l'avait préannoncé, l'Esprit de la fillette se trouve là, prêt à se manifester. « Je me retire — ajoute-t-il — mais vous assiste. »

(Je transcris la révélation telle qu'elle fut dictée en dialecte milanais) (1).

« Je suis Adèle Milani, de Milan. Quand je suis morte, j'avais 11 ans, et je suis morte empoisonnée. (L'un des assistants ayant adressé une demande à l'Entité, celle-ci écrit avec une violence contrariée : « Laisse-moi parler ».) Ta patronne (elle fait allusion à l'Esprit-Guide qui serait celui de ma femme) m'a dit de dire comment je suis morte et quand et où je vivais ; eh bien, je vivais à Milan, via Magolfa, près de la Porte Ticinese. J'avais quatre sœurs et un petit frère ; papa s'appelait Fiorenzo ou Fiorenzin, et maman s'appelait Thérèse et est blanchisseuse et papa se tient auprès du feu au gazomètre (chauffeur). (Autre interruption de la part de l'un des assistants, à laquelle il fut répondu : « Tais-toi. ») Donc, c'était le dimanche 25 du mois de septembre de l'année 1904, papa avait acheté des tripes et nous en avons mangé tous les huit. Le jour après, je me suis senti mal à la tête et au ventre et puis la fièvre m'est venue. Ma sœur Joséphine est morte le matin du mercredi, et moi je suis morte dans la nuit du 28 au 30, celle du jeudi au vendredi. On m'a apportée au Musocco (cimetière milanais qui prend le nom de la localité) et on m'a ouverte quand j'étais encore vivante. Figure-toi que le médecin disait que j'avais la méningite ; oui, ce sont des ânes ; et ils m'ont fait mal. Puis, lorsqu'ils ont regardé dans mon estomac et mon intestin, ils ont vu que c'étaient les tripes. Je n'ai pas autre chose à dire ; si tu veux pose-moi d'autres questions.

D. — Comment se fait-il que tu affirmes avoir été ouverte vivante ?

R. — Je dis que j'étais vivante parce que j'étais avec l'esprit dedans et on m'a coupée tout de suite.

D. — Informe-nous plus précisément des noms de ceux de sa famille.

R. — Mon père était Fiorenzo Milani et ma mère Thérèse Santagostino, mariée Milani. Les quatre sœurs : ma sœur Joséphine, morte avant moi, avait huit ans, Florentine en avait neuf ; Charlotte un an et quelques mois, et Vitaline est morte avec moi et avait trois ans et demi ; le petit frère a cinq ans et s'appelle Ginetto.

D. — Comment se fait-il que sur huit qui ayez mangé des tripes, trois seulement sont morts ?

R. — Papa alla au Gazomètre et les a vomies ; maman en a mangé très peu et a été mal ; les autres les ont toutes vomies et ont été mal.

D. — As-tu été seule sectionnée ?

R. — Toutes les trois. Le médecin a dit que j'avais la méningite parce que j'avais mal à la tête et non pas au ventre, il disait. Quand tu voudras je reviendrai. Adieu.

(1) Nous donnons la traduction française de la communication poursuivie en milanais. — *N. de la R.*

D. — Attends. Pourrais-tu nous dire quel numéro portait la porte de ta maison via Magolfa?

R. — Je ne sais pas, regardez-y. Il y a une fruitière près de la porte.

Ici prend fin cette si étrange révélation, et il ne reste qu'à en contrôler la sincérité.

Gênes, le 20 *novembre* 1908.
PERETTI.

Remarques.

Voici ce qui résulte de documents officiels et des enquêtes :

Milan, 24 *novembre* 1908.

L'enfant, objet du verbal transmis en communication, habitait via Magolfa n° 29, dans une seule chambre occupée par la famille entière de Florent Milani et sa femme Thérèse Santagostino. D'après l'agrandissement photographique que la mère conserve religieusement, la fillette semble intelligente, d'un œil vif et d'un regard ferme. Elle était brune de cheveux, de sourcils, avait les yeux noirs, un teint pâle obscur à cause des fièvres auxquelles sont sujets, maintenant aussi, la mère et les autres enfants. Le père était et est encore employé comme chauffeur à la Société du Gaz. Il se rappelle qu'au mois de septembre 1904, il acheta des tripes sur le cours San Gottardo, pour le prix de un franc moins un sou, les porta chez lui, et ses trois enfants moururent ensuite. La fillette de onze ans est enregistrée à l'état civil comme décédée le 29 septembre 1904, sous le nom de Francesca, mais chez elle et dans tout le voisinage, on l'appelait Adèle; elle était âgée de onze ans. Elle eut des vomissements, ainsi que son père; ses sœurs mortes dans la même circonstance se nommaient Joséphine, huit ans, décédée le 28 septembre 1904, et Vitaline, trois ans et demi, morte le jour suivant. On appela le médecin Rossi; l'autopsie des trois petits cadavres, transportés au cimetière de Musocco, fut ordonnée. Il n'y a pas de fruitiers près de la porte de la maison, sauf au commencement de la rue. Pour le reste, le récit correspond d'une manière parfaite à la réalité constatée des faits. On attribua au tripier de la rue Gottardo la charge de ce qui s'était produit; mais il s'excusa en disant que si le malheur était venu de lui, d'autres cas auraient dû se produire.

Le petit frère d'Adèle Milani, Ginetto, a maintenant neuf ans.

A la suite de cet événement, la rédaction de *Luce e Ombra* pria les signataires de vouloir fournir, dans l'intérêt des recherches, le nom du médium et quelques renseignements sur sa personnalité, surtout relativement à l'objet de la communication, ce à quoi MM. Bozzano et Peretti répondirent par la lettre suivante :

Déclaration.

Nous regrettons de ne pouvoir fournir le nom du médium avec lequel on obtint le cas rapporté plus haut, ni d'autres indications sur lui, pour le fait qu'occupant un emploi gouvernemental et se prêtant gracieusement à nos expériences, en opposition à la volonté paternelle, on courrait le danger de lui causer de graves ennuis ou même des préjudices dans sa carrière à peine commencée.

Pour ce qui regarde l'authenticité des manifestations observées par l'intermédiaire de sa médiumnité, nous ne nous arrêtons pas à témoigner sur le sérieux et l'honorabilité du médium, sachant bien que si ces qualités suffisent à inspirer confiance aux expérimentateurs qui vivent dans le même milieu, elles ne suffisent pas à la faire passer dans le cœur des autres. Nous observerons plutôt que depuis plus d'un an, nous n'avons jamais cessé de soumettre le médium à des mesures secrètes de contrôle sans jamais le prendre en faute; de même que nous n'avons jamais cessé de soumettre les personnalités médiumniques se communiquant à des mesures analogues de contrôle, tantôt leur demandant et obtenant des renseignements sur des incidents familiers uniquement connus par l'interrogateur ou le défunt qui affirmait sa présence, tantôt demandant et obtenant des informations d'ordre assez personnel pour devoir présumer qu'elles ne pouvaient être connues que par le défunt, tantôt enfin demandant ou même recevant spontanément l'annonce préalable d'événements plus ou moins rapprochés, qui ne manquèrent jamais de se réaliser.

Ceci posé, on peut conclure que si la sincérité du médium parut évidente toutes les fois que les faits se prêtaient au contrôle, il n'y a aucune raison pour le soupçonner dans la circonstance présente, où il s'agit d'un cas par sa nature peu susceptible d'être rigoureusement contrôlé.

C. PERETTI.
E. BOZZANO.

Il est déplorable que les préventions sociales ne permettent pas encore cette honnête liberté de conscience réclamée par les exigences scientifiques, et que l'on admet et respecte cependant en d'autres champs moins importants de recherches. Bien qu'en déplorant cet état de choses, nous ne pouvons méconnaître toute la valeur que peuvent avoir les déclarations de personnes connues par leur compétence supérieure et leur droiture, comme dans notre cas, et nous signalons à nos lecteurs ce fait que, par ses particularités, nous serions tentés d'admettre, sinon parmi les plus sûrs, du moins certainement parmi les plus caractéristiques cas d'identification.

LA RÉDACTION DE *Luce e Ombra.*

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.

Le Gérant : DROUARD.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

19me Année | 1er et 16 Août 1909 | Nos 15 et 16

Quatre photographies d'un « fantôme matérialisé » prises à San José de Costa-Rica

Nouveaux détails sur ces extraordinaires phénomènes

Nous avons parlé, dans notre livraison de mai dernier, des phénomènes médiumniques absolument extraordinaires qui se produisent, depuis deux ans environ, à San José de Costa Rica, si on doit en croire des rapports signés par des personnes honorables et occupant une situation sociale très élevée; malgré ces respectables témoignages, nous n'avons pas caché, non l'incrédulité, mais l'incertitude bien compréhensible que nous éprouvions devant des phénomènes d'une intensité si insolite.

Depuis lors, nous avons eu la bonne fortune de pouvoir lire les procès-verbaux des principales séances et une série d'autres documents qui ont été publiés, à ce sujet, par *La Voz de la Verdad*, de Barcelone, dont le dernier numéro contient même quatre gravures représentant des photographies qu'on a pu prendre au cours des séances en question, en ces derniers temps, et que nous reproduisons aujourd'hui, grâce à l'obligeance de M. J. Esteva Marata, gérant d'une importante maison de librairie de Barcelone (Carbonell y Esteva) et directeur de *La Voz de la Verdad* et de *Luz y Union*.

Les nouveaux documents, plus détaillés, ont bien changé notre étonnement en ébahissement, sans nous permettre, cependant, de pouvoir nous faire une idée suffisamment exacte de la valeur de ces phénomènes; nous croyons seulement, plus que jamais, que l'attention des « psychistes » doit se tourner avec l'attention la plus vive et la plus légitime, avec l'anxiété la plus intense, vers ce qui se produit dans cette ville du petit Etat de l'Amérique Centrale.

COMMENT ONT ÉTÉ OBTENUES LES QUATRE PHOTOGRAPHIES

Les quatre photographies que nous publions aujourd'hui, et que nous espérons voir suivies par bien d'autres encore, ont été présentées au public dans les deux lettres suivantes, la première adressée par M. ALBERTO BRENES, conseiller de la Cour de Cassation de Costa Rica, à M. R. Fernandez Güell, consul de Costa Rica à Baltimore; l'autre, écrite par M. Fernandez Güell lui-même à M. Esteva Marata :

San José de Costa-Rica, 24 avril 1909.

Sr. D. Rogelio Fernandez Güell,

Enfin, après avoir dû lutter avec des difficultés sérieuses et après plusieurs tentatives infructueuses, nous avons atteint l'un des buts que nous poursuivions avec le plus de chaleur dans nos expériences : obtenir des photographies spirites en de bonnes conditions.

Le succès est dû spécialement aux efforts des laborieux et intelligents artistes, MM. Enrique Echandi et José Manuel Caballero.

Le soir du 7 courant, se réunirent dans notre cercle D. Ramiro Aguilar, directeur de l'Ecole supérieure de jeunes gens, de cette ville; D. Roberto Brenes Mesén, actuellement sous-secrétaire du ministère de l'Instruction publique, et le soussigné. Nous commençâmes des préparatifs diligents pour la disposition de l'appareil photographique, du magnésium (à la lumière duquel l'épreuve devait se faire), à la fermeture des portes et à l'apposition des scellés sur elles, ainsi qu'aux autres précautions nécessaires.

Peu de temps après que l'obscurité fut faite, se présenta « Mary Brown », dont j'ai tant parlé déjà; ayant connu le but que nous nous proposions, elle consentit de bon gré à ce qu'on prît son portrait.

On fit ainsi quatre photographies dont ci-inclus un exemplaire. Pendant tout le temps que dura l'opération — trois quarts d'heure environ — « Mary » resta matérialisée, sans que cela lui demandât un grand effort.

Les formes obtenues sont si réelles, que rien ne révèle leur caractère véritable.

Seulement, nous qui avons aperçu, d'autres fois, l'apparition, nous observons que la physionomie que l'on voit dans les portraits et dans laquelle on découvre des traits caractéristiques assez prononcés du type hindou, est un peu différente de celle que nous avions vue auparavant, qui se rapprochait davantage au type européen et avait une meilleure apparence.

Nous ignorons, jusqu'ici, la cause de cette singularité.

Quand on aura réuni un nombre suffisant de photographies, dans lesquelles figureront toutes les personnalités qui ont l'habitude de se manifester dans le cercle, on les reproduira par la lithographie (?), afin de former un album contenant toutes les données,

tous les documents nécessaires pour établir l'authenticité de son contenu. Nous nous rendons bien compte, en effet, que ces publications ont la plus grande importance pour la diffusion du Spiritualisme Moderne, dont les enseignements doivent avoir tant d'influence sur le progrès moral des générations futures.

ALBERTO BRENES.

je m'étonne que les grands centres d'investigations psychiques qui perdent leur temps en controverses inutiles, n'attachent pas d'importance à des faits qui, bien constatés, feraient incliner d'un seul coup la balance en faveur de ceux qui, comme nous, soutiennent la thèse spirite.

Je n'ai pas été un témoin oculaire des faits dont



La matérialisation de « Mary Brown » au milieu ; le médium Ofélia Corrales à gauche ; M. Echandi à droite.

Baltimore, 11 mai 1909.

Sr. D. Jacinto Esteva Marata,
Barcelone.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir de M. Brenes la lettre et les quatre photographies ci-jointes. En vérité, tout ce qui se produit à la Costa Rica est merveilleux, et il s'agit, mais je puis garantir la véracité des personnes qui y ont assisté. Je les connais toutes intimement, et je puis affirmer que le cercle « Franklin », dans lequel se produisent les phénomènes en question, est composé de la fine fleur de la classe intellectuelle de la République...

ROGELIO FERNANDEZ GUELL.

On aurait pu désirer quelques détails sur la manière dont les clichés ont été développés. Les quatre photographies auraient, en effet, une bien grande valeur si les plaques avaient été d'abord marquées par un signe secret et si le développement avait eu lièu immédiatement, sous les yeux des témoins honorablement connus.



« Mary » au centre du groupe ; le médium derrière elle ; M. Echandi à gauche ; M. Aguilar à droite. Les enfants sont des frères et sœurs d'Ofélia.

Telles qu'elles sont, ces quatre photographies produisent cependant une bonne impression quand on les soumet à un examen diligent : en effet, elles ne paraissent pas avoir été soumises à un travail de falsification, pour ajouter postérieurement au groupe qu'on avait photographié la forme du « fantôme ». Nous ne disons pas que cela soit techniquement *impossible;* nous disons que la chose apparaît peu vraisemblable dans les circonstances dont il s'agit; d'abord, parce que les expérimentateurs avaient touché et entendu parler le fantôme, dans la séance à laquelle furent prises les photographies et dans un grand nombre de séances précédentes; ensuite, parce que de l'observation des lumières et des ombres, de l'attitude des assistants, etc., se dégage l'impression que les photographies n'ont pas été truquées.

Seulement, on peut se demander si la prétendue « forme matérialisée » est réellement un fantôme, et non pas un être en chair et os qui en aurait pris la place.

A cela, on peut répondre que si la jeune personne en question existait à Costa Rica, elle n'y serait pas inconnue à tel point que les photographies qu'on

vient de publier ne la fassent imméditement reconnaître.

On a vu qu'on avait pris la précaution de fermer et cacheter les portes, etc. Dans ces conditions, une personne étrangère ne pouvait évidemment pénétrer dans la salle des séances sans la complicité du maître de la maison. Le rapporteur ne dit pas explicitement où a eu lieu la séance dont nous nous occupons, mais on peut croire qu'elle a été tenue, comme les précédentes, chez la famille du médium.

Le médium est une jeune fille de 18 à 19 ans, la señorita Ofélia Corralès. Son père, M. Buenaventura Corralès, est un propriétaire, ancien employé supérieur du ministère de l'Instruction publique ; sa famille est composée de Mme Corralès et de cinq enfants, dont Mlle Ofélia est l'aînée. M. Solon Corralès, oncle du médium, est un commerçant, ancien inspecteur des écoles de San José : c'est le secrétaire du groupe d'expérimentateurs.

C'est donc cette famille distinguée et aisée qui, si on veut avoir recours à l'hypothèse de la fraude, échafauderait, depuis deux ans, tous les phénomènes étourdissants dont nous nous occupons ! Non pas *un seul* membre de la famille : *tous* — hormis peut-être les enfants. On lira plus loin l'histoire de l'apparition d'un bébé, fils de M. et Mme Corralès, durant une des séances ; la mère, qui l'a perdu depuis quelques jours seulement, l'étreint, en pleurant, ne voulant pas se le laisser de nouveau emporter ; c'est une scène d'un dramatique poignant et nouveau, que M. Brenes



A la droite, la petite Bertha Corralès se couvre le visage pour défendre sa vue de la lumière très vive du magnésium.

raconte en quelques phrases simples mais heureuses. Tout cela, cette famille, cette mère l'auraient fait pour s'amuser !... C'est fou ! c'est plus invraisemblable encore que tous les invraisemblables phénomènes médiumniques qui se seraient produits dans cette maison !

Dans *plusieurs* séances — comme nous avons dit dans notre livraison de mai — quatre fantômes : hommes, femmes, enfants, se présentèrent en même temps. Et la famille Corralès osait organiser cette pantomime effrontée devant un des premiers magistrats de l'Etat, M. Albert Brenes, conseiller de Cassation, devant son frère, M. Robert Brenes, sous-secrétaire de l'Instruction publique, devant M. Daniel Gonzales Viquez, ingénieur, gouverneur du district de Limon, devant M. J. Jiménez Nuñez, notaire, etc., devant tous ces autres personnages éminents que leur profession même porte à être enquêteurs avisés et sévères, qui jamais n'ont rien remarqué de louche dans ces séances, et qui viennent, au contraire, affirmer hautement l'authenticité de ces faits ?...



Le médium tient dans sa main gauche un cocuyo (ver luisant des pays tropicaux), dont la lumière doit servir à mettre au point l'appareil photographique, dans l'obscurité.

Si encore on rencontrait, dans les comptes rendus de ces séances, cette tendance au mysticisme, à l'enthousiasme irraisonné, qui explique tant de choses ! Mais il n'en est rien. M. Albert Brenes, le témoin le plus considérable de ces faits, celui auquel on doit leur divulgation, ne raisonne aucunement comme un exalté. Il dit avoir été, avant d'assister à ces séances, un disciple convaincu de Vogt et Büchner ; a-t-il changé de caractère depuis, cessant d'être un ami

de la méthode expérimentale et positive? Qu'on lise plutôt le passage suivant de son compte rendu :

Dans les derniers mois de 1907, les phénomènes qui se produisaient dans le cercle « Franklin » commencèrent à s'affaiblir, petit à petit, jusqu'à ce qu'ils cessassent complètement, sans qu'on pût en connaître la cause. Le découragement s'empara des membres du groupe, ce qui, avec le désaccord que produisirent dans nos rangs certaines idées théosophiques, donna pour résultat l'abandon de toute tentative pour continuer les travaux.

Le jeune médium, pour sa part, s'opposait avec opiniâtreté aux expériences, sans dissimuler l'aversion qu'elles lui inspiraient.

Mais tout à coup, un changement complet s'opéra en elle. Elle parlait des séances avec enthousiasme, elle les provoquait même. Les phénomènes ne tardèrent pas à réapparaître avec plus d'intensité et en de meilleures conditions qu'auparavant, et on connut la cause de ce qui s'était passé.

L'un des membres les plus assidus du groupe, une personne dont la bonne foi n'avait donné lieu à aucun soupçon, imbu d'idées théosophiques, était parvenu à acquérir un grand ascendant sur l'âme de la jeune fille et l'avait persuadée qu'elle ne devait pas se prêter à de pareilles expériences qui ne manqueraient pas, à son avis, de lui causer le plus grand dommage physique et moral, puisque le contact avec les esprits — des êtres impurs, des « larves », comme il les appelait — est extrêmement pernicieux.

Dans ces conditions, tous les deux assistaient aux séances (étant donné que jamais ce médium ne tombe en *trance*) avec la ferme volonté de s'opposer aux manifestations, et parvenant à obtenir leur disparition complète, en quelques semaines.

La théosophie qui, non seulement n'expérimente point, mais combat l'expérimentation et enseigne sa doctrine dogmatiquement, comme les religions, est un élément perturbateur dans cette classe d'études. Elle désoriente et confond l'entendement, en le soumettant à un tas de conceptions métaphysiques, manquant de base scientifique, puisqu'elles ne s'appuient pas sur l'observation et l'expérience, seules voies qui peuvent nous mener à la vraie science. Les explications que donne la théosophie au sujet des phénomènes dont s'occupe le Moderne Spiritualisme sont arbitraires et sont en opposition avec la réalité des choses. Un fait réel pèse plus dans la balance de la raison que cent théories imaginées pour le contester.

Si j'ai cru devoir parler de ces choses, c'est aussi bien à cause des enseignements qu'elles contiennent pour ce qui se rapporte au rôle que joue la volonté dans la production de ces phénomènes, que pour appeler l'attention des expérimentateurs sur le danger qu'entraîne, pour le succès de leurs travaux, l'influence des éléments discordants.

Est-ce là le langage d'un exalté, d'un homme porté à fonder ses croyances autrement que sur les *faits?* Aurait-il été plus positif si, devant l'évidence des faits, il avait persisté à les nier quand même, seulement pour sauver les doctrines de Vogt et Büchner, élevées alors au rang de dogmes?

Pour nous qui avons constaté l'existence des phénomènes métapsychiques, qu'ont-ils d'extraordinaire, les cas de Costa Rica? Leur intensité plus grande. Mais une fois constatée l'existence d'un dauphin, celle de la baleine n'a rien d'invraisemblable, tout en étant étonnante ; ce n'est qu'une question de degré dans l'effort de la nature.

Ne repoussons donc pas *a priori* les récits qui nous viennent de Costa Rica ; tâchons, au contraire, de bien les détailler et examiner.

La personnalité de « Mary Brown »

On a vu que le fantôme qui aurait été photographié dernièrement serait celui du soi-disant esprit de « Mary Brown ». Voici quelques renseignements sur cette personnalité psychique, que nous tirons d'un écrit de M. A. Brenes, portant la date du 5 mars 1908 :

L'une des personnalités spirituelles les plus assidues aux réunions est une Américaine du Nord, née à New-York, à ce qu'elle affirme, d'où elle « disparut » il y a quelques années déjà, sans qu'elle puisse mieux indiquer le temps, ayant perdu, paraît-il, la notion du temps dans sa vie planétaire. Elle s'appelle « Mary Brown ».

Sa présence commença à se manifester d'une manière spéciale. Un enfant de 8 ans environ, fils d'un des initiés, assistait aux séances. Il est un peu sourd ; il ne joue d'aucun instrument musical ; mais s'étant un soir assis au piano, avec les mains sur le clavier, on entendit soudain le bruit d'un baiser qu'on lui donnait sur le front ; ses mains se mettaient en mouvement et commençaient à jouer un morceau de musique. L'enfant disait que l'esprit — un esprit de femme — lui parlait, mais qu'il ne le comprenait pas, parce qu'il parlait *allemand*. Une fois que j'observais ce phénomène, quand le piano cessa de jouer, il m'arriva de dire quelque chose en anglais à l'apparition, et, avec surprise, celle-ci s'approcha alors de moi en me parlant dans cette langue, qu'elle dit être la sienne, et depuis lors continuèrent nos bons rapports.

Dans une certaine occasion, elle fit avec moi quelques pas de danse, ses mains dans les miennes : comme je lui exprimais le désir de posséder une mèche de ses cheveux, elle me la promit, et m'en fit réellement cadeau plus tard ; je la garde encore. C'est une boucle de couleur châtaine, qui ne diffère en rien d'un cheveu naturel.

Quelque temps après, un soir, elle m'adressa la parole en espagnol, langue qu'elle ne possède pas : elle m'expliqua ce phénomène en me disant qu'en ce moment « Miguel Ruiz » (1) tenait sa main sur son corps. Depuis quelque temps, pour qu'elle parle notre langue, il suffit que le médium, ou une autre quelconque des personnes présentes, le *veuille* — résultat auquel on parvint après plusieurs tentatives progressives. De la même façon, nous sommes parvenus à faire parler espagnol deux Allemands qui l'ignorent ; seulement ils le prononçaient d'une manière gutturale et avec une certaine difficulté.

« Mary » dit avoir été écrivain ; elle a dicté quelques paragraphes en anglais, montrant une remarquable élévation d'âme. Elle se matérialise fort bien ; elle nous a permis de l'embrasser plusieurs fois.

Il est important de faire remarquer que « Mary » se fit voir à plusieurs autres reprises ; en voici deux parmi les principales occasions où cela eut lieu :

La voix de « Mary Brown », l'apparition nord-américaine, souhaita la bonne nuit d'un ton bas, mais clair. Mary, avec le *cocuyo* qu'elle tenait à la main, s'éclaira plusieurs fois le visage et la robe, qui était toute blanche. On distinguait bien ses traits, qui sont assez jolis. Le teint de la figure est légèrement noir...

Dans notre livraison de mai dernier, on peut lire un cas où « Mary », profitant de ce que le soir était orageux, ouvrit les deux battants de la porte-fenêtre et se fit voir, à plusieurs reprises, à côté du médium, à la lumière des éclairs qu'elle annonçait même d'avance. On put ainsi — dit M. Brenes — voir parfaitement l'apparition et le médium de la tête aux pieds.

DEUX « LÉVITATIONS » DU CORPS DU FANTOME

Afin qu'on pût voir « Mary » s'élever en l'air, on alluma une petite lumière, éclairant la partie supérieure de son corps. « Mary » arriva à toucher le plafond avec sa tête ; ensuite elle descendit rapidement, souhaita la bonne nuit à tout le monde et disparut...

... Quelques instants après, la même fenêtre s'ouvre avec bruit, et « Mary » apparaît une autre fois. On lui dit de s'élever en l'air, et aussitôt elle monte à une hauteur d'un mètre environ du sol, et, en s'inclinant en avant, va se poser sur une table, d'où elle saute ensuite sur le parquet, de façon qu'on entend fort bien le bruit de la chute.

L'APPARITION DU PETIT FRÈRE DU MÉDIUM

Au mois de décembre dernier, naquit un enfant, frère du médium. « Mary » le prit en affection ; on remarquait même que, presque toujours, quand elle se retirait de la séance, elle passait dans la chambre où la mère se tenait avec le petit, prenait celui-ci entre ses bras et le faisait promener un instant ainsi dans la pièce, en disant à la dame quelques mots affectueux se rapportant au bébé.

Une quarantaine de jours après sa naissance, à une heure de l'après-midi, alors que différentes personnes se trouvaient dans la salle où avaient lieu les réunions, en pleine lumière, et comme le médium tenait son petit frère sur ses genoux, un jeune homme commença à jouer de l'accordéon et, peu après, on entendit distinctement la voix de « Carmen », qui chantait, en accompagnant l'air joué. Aussitôt le père de l'enfant observa que ce dernier chantait à son tour, d'une voix faible, mais très perceptible ; il appela l'attention des assistants sur ce phénomène si extraordinaire, et tous purent alors constater à leur tour sa réalité.

« Carmen » parle et chante toujours en français ; ce jour-là, quand elle prit congé en chantant, le bébé lui répondit : *Adieu*.

Je n'étais pas présent lorsque ce fait se produisit ; il y avait là, toutefois, un membre de ma famille ; et aussitôt qu'il en prit connaissance, il s'empressa de recueillir tous les renseignements nécessaires, en questionnant séparément et avec dextérité tous les témoins. Les réponses de tout le monde concordaient fort bien entre elles, et me produisirent l'impression qu'il s'agissait, non pas d'une hallucination ou d'un truc, mais d'un fait réel.

M. A. Brenes discute ici quelle peut être l'explication d'un phénomène si merveilleux, qu'il est d'abord porté à l'attribuer à une hallucination ; ensuite, il suppose, cependant, que l'enfant pouvait être muni de qualités médiumniques, comme sa sœur, et qu'un être spirituel pouvait avoir pris possession de ses organes. Cette explication fut plus tard confirmée par « Mary » qui dit avoir pris elle-même possession du corps du petit, et avoir accompagné ainsi le chant de *Carmen*. Il est à remarquer — ajoute M. Brenes — que, bien que l'anglais soit la langue maternelle de Mary, celle-ci parle aussi le français avec une certaine facilité. Et il continue en disant :

Par suite d'une maladie d'estomac, le bébé mourut quand il était âgé d'un mois et demi seulement. « Mary » promit à la famille de le faire venir, un soir, afin qu'on puisse le revoir, pouvant le présenter tel qu'il était quand il mourut, ou bien aussi à une époque quelconque de sa précédente incarnation. Elle ne tarda point à tenir sa promesse, en plaçant entre les bras de la mère l'enfant, avec toutes les apparences de la vie, en présence de différentes personnes constituant le cercle familier, et avec une lumière suffisante pour qu'on pût s'assurer de la réalité du phénomène.

(1) L'une des principales personnalités qui hantent le cercle « Franklin » — Note de la R.

La mère, profondément émue, serrait contre sa poitrine cet être si aimé et faisait des efforts pour le retenir, mais, quelques instants après, l'apparition disparut complètement.

LA STATURE CHANGEANTE D'UN FANTOME

La stature de « Carmen » (autre « esprit matérialisé ») varie fréquemment, selon la quantité de fluide dont elle dispose. Dans certaines occasions, elle se présente comme ayant un mètre de taille ; en d'autres, comme étant haute de 1 m. 50 ; parfois même elle atteint 1 m. 70 de taille. Elle se fit voir à deux reprises différentes ; la première fois pour quelques instants seulement, la seconde durant deux minutes au moins. A cette dernière occasion, la lumière astrale — la seule dont elle se soit servie — fut de telle intensité et fixité, qu'on put la contempler, de tout près, presque aussi bien que si ç'eût été en plein jour. Son aspect était celui d'une jeune fille jolie et élégante. Elle portait une robe blanche avec une ceinture de couleur sombre ; sur sa tête reluisait, comme un nimbe, une couronne blanche de fleurs d'oranger.

Mlle Ofélia demeura à côté d'elle ; on les voyait nettement toutes les deux. Tout à coup Carmen, qui était plus grande que Mlle Ofélia, s'inclina vers celle-ci et l'embrassa sur une joue avec tant de force, que tout le monde entendit le bruit du baiser. Alors elle dit : *Bonsoir* (en français dans l'original), et disparut.

UNE « TRANSFIGURATION DU MÉDIUM

Mlle Ofélia se rendit alors auprès de madame sa mère, qui était assise au piano et commençait à jouer une mélodie, dans l'obscurité. Ensuite elle se retira, en chantant, à quatre ou cinq mètres de distance ; enfin elle s'approcha des expérimentateurs, en se rendant visible au moyen de la lumière provenant des *cocuyos* et, en même temps, au moyen d'une certaine clarté venant de sa personne elle-même.

Alors se produisit en elle une transformation remarquable. La robe qui la couvrait était blanche comme de la gaze fine ; l'habit de couleur rouge qu'elle avait un instant auparavant, avait disparu ; elle avait au front une couronne blanche ; sa voix qui, à l'état normal, est plutôt profonde qu'élevée, acquit une intensité et une beauté remarquables. Son visage se transfigura, en prenant un aspect radieux. Elle allait et venait en chantanf, et serra les mains à quelques-uns des assistants. Enfin, elle jeta en l'air les *cocuyos* et immédiatement elle se réunit à nous, ayant repris son apparence première et son vrai habillement.

On avait déjà assisté à ce phénomène dans une occasion précédente, mais d'une façon moins perceptible. Ruiz (la personnalité « Miguel Ruiz ») dit qu'il s'agit d'un « dédoublement » partiel du médium.

TRANSLATION SURNORMALE DE PERSONNES

... « Miguel Ruiz » tâcha de se rendre visible au moyen de la lumière du *cocuyo* qu'il tenait en main, mais personne ne parvint à l'apercevoir. Il fit quelques tours dans l'habitation, en causant, et finit par dire qu'il avait l'intention de transporter Mlle Ofélia à un petit pavillon en bois, séparé par un grand patio de l'endroit où avait lieu la séance. On lui fit remarquer qu'il aurait été préférable qu'il transportât une autre personne ; il accepta et essaya le fluide d'une jeune fille qui était présente, en lui touchant et mouvant un bras. Ne la trouvant pas adaptée à ce qu'il se proposait de faire, il le déclara, ajoutant qu'il allait essayer avec les petits frères et sœurs de Mlle Ofélia, qui sont trois et qui étaient présents. Alors on ferma à clefs les deux portes de la salle — seuls endroits où on pouvait sortir. Le pavillon était fermé à clef et celle-ci était entre les mains d'un des assistants.

Quelques minutes se passèrent, et tout restait plongé dans un silence profond. Soudain on entendit des coups venant du pavillon ; on alluma, et on constata que les enfants n'étaient plus là. On examina les portes, qu'on trouva parfaitement fermées. On envoya une commission de deux personnes chercher les enfants. Quand on ouvrit la porte de la chambre, on les trouva, debout et en rang qui conversaient et riaient de ce qui s'était passé. Ils dirent qu'on les avait amenés là, un à un : d'abord la petite Flora, ensuite Berta et enfin Miguel — respectivement âgés de 7, 12 et 10 ans.

On leur demanda comment ils avaient été enlevés, et ils répondirent qu'ils avaient senti une pression sous les bras, qu'ils avaient été soulevés en l'air et qu'ils avaient ensuite été posés où ils furent trouvés, sans qu'ils se fussent rendu compte d'autre chose.

Les deux commissaires demandèrent alors aux esprits de répéter la translation en sens contraire ; ils recommandèrent aux enfants de rester silencieux là où ils étaient et, enfermant la porte à clef, retournèrent à la salle des expériences pour rendre compte de ce qui s'était passé.

On reprit la séance, après avoir pris les précautions nécessaires en fermant les portes. Alors se présenta « Ruiz » et, après avoir recommandé à tout le monde beaucoup d'élévation d'esprit, dit avec une voix claire et énergique : « Que les enfants viennent ! » Aussitôt l'un d'eux cria : « Nous voilà ! » On fit la lumière, et les trois enfants apparurent en rang dans le même ordre où ils avaient été trouvés auparavant. Cette fois, tous les trois avaient été transportés en même temps.

Dans les comptes rendus des séances dont nous nous occupons, il est quelquefois question de « transports », non moins inexplicables, du médium lui-même. Ces transports varient entre une distance de 4 et 25 mètres. Nous en avons déjà rapporté un dans notre numéro de mai (page 160); nous y renvoyons nos lecteurs. Mais le plus remarquable, au point de vue de la longueur, a été celui que M. A. Brenes raconte comme il suit :

Il arriva une fois que Mlle Ofélia se proposa d'aller avec son père à la ville; mais comme elle n'était pas encore prête, son père partit seul, en marchant lentement, pour lui donner le temps de le rejoindre. Il arriva ainsi jusqu'à la place dite « de la Fabrica ». Là, tout à coup, il entendit un profond soupir, et elle apparut devant lui, comme si elle sortait du sol. Une femme du peuple et une fillette qui passaient par là furent témoins de l'événement qui, comme on peut facilement le comprendre, les surprit beaucoup, sans qu'elles parvinssent à se l'expliquer.

Ofélia raconte que, quand elle sortit de chez elle, comme elle pensait que son père devait déjà être loin, elle formula mentalement le désir d'être transportée près de lui, et qu'aussitôt elle entendit la voix de « Mary » qui lui dit : « Je vais vous complaire. Comptez : *un, deux, trois.* » Elle obéit, et n'avait pas plutôt prononcé la dernière parole qu'elle se sentit placée à l'endroit indiqué, qui se trouve à six cents mètres environ de là, en ligne droite.

Bien que je n'aie pas été présent à ce cas, je ne doute pas de son authenticité, à cause de la connaissance intime que j'ai des personnes qui y sont impliquées, des renseignements reçus, et de ce que j'ai assisté à des cas analogues, bien qu'ils se soient vérifiés à moins de distance .

INFLUENCE MYSTÉRIEUSE SUR D'AUTRES PERSONNES

Toujours dans notre fascicule de mai, nous avons déjà rapporté le phénomène suivant :

« Mary », après s'être présentée parfaitement matérialisée, annonce qu'elle va essayer de transmettre la médiumnité à une personne ne la possédant pas encore. Elle commence à écrire ; puis s'interrompant, elle appelle un assistant et le prie de prendre place devant le papier, pour écrire sous son influence. Elle pose alors une main sur l'épaule gauche de l'assistant et celui-ci écrit avec rapidité, continuant ce qui a été commencé, sans qu'un seul mot soit dicté de vive voix. La forme de l'écriture est identique à celle de Mary, de telle sorte qu'on ne peut distinguer en quel point a eu lieu le changement de main. Quoique l'obscurité fut grande, les lignes sont régulières, sans aucune hésitation.

A rapprocher de ce qu'on vient de lire le passage suivant :

Un autre exemple du pouvoir objectif de la volonté se rencontre dans ce cas : un garçon qui assistait aux expériences et qui sait jouer quelques airs sur l'accordéon, insista auprès de « Ruiz » pour qu'il joue sur cet instrument un certain air, qui est populaire en ce pays ; l'autre lui répondit qu'il l'ignorait. Mais comme l'enfant insistait, « Ruiz », ayant pris l'instrument, dit aux assistants : « *Messieurs, aidez-moi par la volonté, afin que je sache ce morceau.* » Cela ayant été fait, il joua le morceau sans difficulté.

LE « DOUBLE » DU MÉDIUM

Comme Don Guillermo (1) se trouvait dans le corps du médium, il m'emmena dans un coin de la salle et me dit : « Vous pouvez toucher le corps dans lequel je me trouve : c'est celui du médium ; le *double* de celle-ci (c'est-à-dire son corps astral) est là près de la porte, et vous pouvez l'apercevoir, grâce au fil de lumière qui pénètre sous la porte elle-même [je pus l'apercevoir, en effet], et si vous ordonnez qu'il parle, il parlera .» Il parla réellement à plusieurs reprises, et j'entendis en même temps la voix du *double* et celle de l'esprit qui avait pris possession du corps physique du médium — corps que je tenais embrassé. Deux personnes qui se tenaient près de la porte, en entendant la voix du *double*, qui était exactement celle du médium à l'état normal, voulurent saisir le *double*, mais, comme on comprend bien, sans succès, parce qu'il était intangible.

Je dois ajouter que l'ordre que je donnais au *double* de parler, était d'abord à haute voix ; plus tard, seulement mental ; d'une manière comme de l'autre le résultat était immédiat et immanquable.

Le même phénomène s'est renouvelé, hier soir, en des conditions supérieures : le *double* passa dans une chambre contiguë où se trouvait la mère du médium : lui demanda une méthode d'anglais, mit en place quelques livres qui se trouvaient sur une table et retourna dans la salle où se trouvait Miguel [la personnalité de Miguel Ruiz], qui conversait dans le corps matériel d'elle-même ; un dialogue très animé s'engagea ainsi entre le *double* et Miguel qui, enfin, se dirigeant là où on entendait venir la voix du *double* lui dit : « Maintenant, c'est assez ; rentrez dans votre boîte (*cajón*). » Alors, presque immédiatement, on entendit le médium, très content, qui causait de ce qui s'était passé ; il est à remarquer, en effet, que, comme nous l'avait affirmé Miguel, quand il avait pris possession du corps de Mlle Ofélia, celle-ci gardait sa mémoire intègre, durant ces phénomènes. La forme qui apparut à la mère ne différait en rien du corps réel du médium, à tel point, que la dame ne se rendit

(1). Une autre des personnalités qui sont censées se matérialiser dans le cercle de San-José. — N. de la R.

pas compte du phénomène, s'étonnant seulement de voir sa fille habillée en blanc, alors que, quelques instants auparavant, elle l'avait encore vue avec sa robe de couleur, la tête couverte d'un large chapeau noir.

Après cette scène, et comme pour achever d'une manière digne un spectacle si intéressant, les amis de l'invisible nous donnèrent un concert à quatre voix bien timbrées, avec accompagnement de piano, pendant que la salle se trouvait éclairée par un beau clair de lune. Ils chantèrent la *Marseillaise*, ainsi qu'un hymne français intitulé : *Au bon Dieu*, composé par les entités de l'espace elles-mêmes.

Toujours à propos du double et de... musique, nous trouvons dans le compte rendu de la séance du 5 juillet 1909 :

Mary appela l'attention sur l'expérience suivante, désirant qu'elle fût bien vue et comprise.

En prenant le médium par la main, elle le conduisit à une distance de cinq mètres du piano ; le laissa là debout, se plaça elle-même à côté de cet instrument et elle commença à chanter à voix basse. Un instant après on entendit la voix du médium, haute, vibrante, qui accompagnait le chant de Mary, celle-ci ayant soin d'éclairer tout le piano et l'espace autour, afin qu'on puisse constater que le corps d'Ofélia, dont la silhouette se dessinait dans l'endroit indiqué, restait loin de la place où résonnait sa voix. Le chant dura bien deux minutes. « Celle qui a accompagné mon chant — dit Mary — est le double d'Ofélia. »

MARY SE « PLURALISE »

« Mary » passe à se pluraliser en quatre personnalités ou formes psychiques, trois desquelles prennent par les bras l'un des assistants et causent en même temps de choses différentes, en agissant comme si elles étaient des êtres indépendants les uns des autres, pendant que la quatrième forme chante, à quelque distance.

Son unité normale une fois rétablie, « Mary » explique que, par un effort de volonté, le corps astral se fractionne en deux parties, ou davantage, qui se matérialisent séparément et sont conscientes, tout en restant unies au noyau principal par un lien fluidique — ce qui permet de reconstituer la personnalité ordinaire quand on le veut.

Elle ouvre une fenêtre et se montre, en ayant à côté son *double* qui reste immobile et muet. Elle, par contre, se meut et demande plusieurs fois si on la voit et si on voit son double. Les deux apparitions se voient nettement et sont absolument identiques.

Nous avons gardé pour la fin, comme on a pu voir, les faits qui présentent un intérêt plus direct pour la recherche de la CAUSE de ces phénomènes. Sans doute, il s'agit encore de choses bien vagues et incertaines, qui ne pourront revêtir toute leur valeur que lorsqu'elles pourront être rapprochées d'un grand nombre d'autres faits similaires ; néanmoins, elles ne sont pas à négliger dès maintenant non plus, puisqu'on y voit apparaître plus nettement que jamais ces fractionnements, ces dédoublements de personnalités, qui acquièrent ici une nature bien plus évidente et sensationnelle, puisqu'elles apparaissent revêtues d'une forme matérielle. Ce sera là, sans doute, une riche mine d'arguments pour les débats psychologiques de futurs Morselli et Delanne, qui étudieront l'essence des formes « matérialisées ».

M. Esteva Marata nous dit qu'il y a bien peu de probabilité que la señorita Ofélia Corralès vienne en Europe. Mais si la montagne ne vient pas à nous, on peut songer tout de même à aller à la montagne. On passe l'Océan pour moins que cela ; et les grandes Expositions de Philadelphie, Chicago, Omaha, Saint-Louis ne contenaient aucune merveille plus extraordinaire, plus digne d'être étudiée que celle qui se manifeste peut-être à San José de Costa-Rica.



Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX ET LA PHOTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

(Suite ; voir le numéro de Juillet)

(Suite ; voir le numéro de Juillet)

IV

PREMIÈRE VÉRIFICATION PARTIELLE

Dans mon désir de vérifier la possibilité du phénomène « par morceaux », il fallait encore se conformer aux circonstances.

Vu l'état du médium, il n'était guère possible de compter sur une matérialisation, même partielle ; j'avais donc choisi, comme premier point à élucider, la question de l'éclairage.

Elle n'était pas du tout la moins importante, car, véridique ou non, ce portrait avait toujours besoin d'une lumière, relativement intense, pour donner un phototype aussi net en si peu de temps.

D'où provenait-elle, et de quelle nature était cette lumière ?

Mlle Tomczyk a vu un éclair semblable aux éclairs magnésiques. Elle pouvait se tromper ; cela pouvait être une illusion. Je ne dis pas : hallucination, car Mlle T... n'est pas sujette aux hallucinations et, même en somnambulisme, il est impossible de lui faire voir quelque chose qui n'existe pas. Et puis, une hallucination n'influence pas une plaque photographique.

Il fallait donc chercher ailleurs, en admettant plutôt l'impression de Mlle T... comme véridique.

Le 4 avril, dans l'après-midi, pendant l'hypnose du médium, la Petite annonce son arrivée pour la soirée, et me demande d'endormir le médium encore une fois par exception.

Je profite de sa présence pour renouveler mes questions au sujet de l'éclairage. Mais la Petite, qui n'a pas le talent pédagogique (comme la grande d'ailleurs) n'arrive pas à me faire comprendre la production de cette lumière. Je ne sais pas pourquoi, car quelques jours après, elle m'en a donné une explication, sinon suffisante, du moins compréhensible. Je suppose, que, comme sa personnalité n'est qu'une série de fragments psychiques, détachés de l'intellect de la somnambule, de même ses idées se forment peu à peu, sous l'influence des circonstances, des suggestions involontaires ou accidentelles, et ensuite, que, même en admettant son indépendance relative, elle a besoin d'un apprentissage, d'un entraînement, pour arriver à la conscience de soi, de ses propres sensations et même de ses propres actions. Ma tâche consiste précisément à lui faciliter cet apprentissage, cette *aperception*, dont elle n'était pas capable d'elle-même. Et cette tâche n'est guère facile, car il faut éduquer une personnalité éphémère, insaisissable, et faire un enseignement sans idées déterminées, pour ne pas inculquer ses propres idées. Il faut apprendre à observer, sans apprendre rien d'autre, et je dois encore ajouter que, dans l'esprit de son médium, la petite ne trouve aucune base tant soit peu scientifique, car Mlle Tomczyk ne possède aucune instruction et n'a jamais lu un livre même élémentaire de physique, ou de physiologie.

Bref, comme ses explications, concernant la lumière médiumnique, ne rimaient avec rien de saisissable, impatientée de mon incapacité, comme son élève en occultisme, elle me dit :

— Je ne sais pas m'expliquer suivant ton désir, mais je peux te montrer cette lumière. Veux-tu ?

— Je ne demande pas mieux !

— Eh bien, éteins la lampe et contrôle le médium.

Nous nous mîmes tous les deux debout, en face l'un de l'autre. La somnambule tournait le dos à son lit, éloigné d'elle d'un demi-mètre. Je pris ses deux mains dans les miennes, et avec les bouts de mes pieds je touchai ses deux bottines.

— Je suis très curieuse de ce qu'elle va faire — disait la somnambule.

Et en prononçant ces paroles elle ne savait pas que deux éclairs s'étaient déjà produits derrière elle. Elle n'a remarqué que le troisième, plus fort.

Cette lumière ne provenait pas du voisinage immédiat du médium. Je la voyais *sous le lit*, derrière le drap, qui descendait presque jusqu'au parquet, en séparant le phénomène du corps du médium. Le pre-

mier éclair se manifesta à sa gauche, derrière la table de nuit et s'éteignit vite. Le second de même. Mais le troisième, plus fort, se propagea sur toute la longueur du lit et s'accentua encore à l'autre bout, près de la porte en éclairant vivement une surface d'un mètre carré environ.

En le voyant, je compris qu'un même éclair pouvait illuminer d'abord un point donné, et ensuite un autre.

La démonstration était faite.

Il y a eu en tout sept éclairs, plus ou moins forts, toujours dans les mêmes conditions. Pour ne pas épuiser le médium j'interrompis le phénomène, étant suffisamment renseigné quant à la *forme* de cette lumière et quant à sa réalité médiumnique. Un truc quelconque était tout à fait inadmissible.

Suivant mes impressions, cette lumière était *blanche*, moins jaunâtre que celle d'une petite lampe électrique de poche, moins violacée, que celle d'un éclair au magnésium. Elle était en même temps plus concentrée que cette dernière, et moins que la première. Sa durée était fort différente : de une seconde jusqu'à plusieurs secondes. J'en ai vu ensuite qui ont duré plus d'une demi-minute. Leur intensité, quoique subjectivement quelquefois très grande, m'a paru cependant de beaucoup inférieure à celle d'une petite lampe électrique portative, sans parler de l'éblouissante lumière du magnésium.

Elle m'a semblé en outre très peu rayonnante, car ces limites furent faciles à déterminer : à côté de l'éclair, plus ou moins étendu, l'ombre régnait presque entièrement. Mais son caractère distinctif principal fut le suivant : lorsqu'elle durait un peu plus longtemps, pour être observée, on y remarquait une sorte d'oscillation et même un déplacement local (s'il n'était pas tout à fait appréciable dans l'espace, comme dans le troisième éclair). On dirait que cette lumière tremble et se promène.

Pendant la production du phénomène, les mains du médium, tenues dans les miennes, *se refroidissaient sensiblement*. La fatigue ne fut pas immédiate (en partie à cause de la satisfaction qu'éprouva la somnambule), mais elle fut ensuite assez forte, et en général, je compte ce phénomène parmi les moins faciles. Mais comme il était nouveau, il amusait beaucoup les deux Stasia, la petite et la moyenne, et dans ces cas la fatigue est toujours moindre, car *le plaisir moral augmente les forces et diminue la fatigue*. C'est une loi générale des plus importantes, quoique des plus négligées dans la physiologie moderne.

J'en ai vu en tout, jusqu'ici (13/6 09), environ une centaine de ces « *éclairs médiumniques* », bien observés. Dans certaines séances, il y en a eu jusqu'à 20, l'un après l'autre. Les plus forts se manifestèrent le 13 avril, quand nous étions seuls. Ce jour-là ils commencèrent à se produire *devant* le médium et à diverses hauteurs, tandis qu'auparavant ils se montraient seulement près du plancher et derrière le médium. La lumière éclaira les murs et même une partie du plafond, à plusieurs reprises, jusqu'à une distance de trois mètres et demi et couvrant une surface de 1 à 2 mètres carrés et même davantage. Elle était toujours plus faible dans les séances officielles, mais elle se montrait aussi par devant et pas toujours près de la robe du médium. Une fois, lorsque M. Maxwell exprima le désir de savoir si cette lumière ne présente pas l'odeur de l'ozone, l'éclair lui passa tout près de la figure, et il a pu se convaincre que cette odeur ne se laisse pas constater d'une façon certaine.

C'est ici que je dois mettre une parenthèse personnelle, mais qui pourra être utile au lecteur :

C'est pour la première fois de ma vie que j'ai eu l'occasion de constater l'existence des éclairs médiumniques. Auparavant ce phénomène m'a paru tellement impossible, que lorsqu'en 1894, mon ami le peintre Siemiradzki m'affirma en avoir vu un avec Eusapia, j'étais convaincu intérieurement qu'il avait été tout simplement victime d'une hallucination. Et cependant, j'avais déjà vu et reconnu comme réels, les « points lumineux », si fréquents chez le médium napolitain, et j'ai eu maintes fois l'occasion de me convaincre, que les observations de Siemiradzki étaient justes et véridiques.

Telle est la force de nos préventions dans ce domaine, si peu conforme avec nos connaissances actuelles !

Une autre remarque, que j'ajouterai encore à ce chapitre, concerne l'origine de ces phénomènes chez Mlle Tomczyk.

Je suis presque certain, que l'idée de produire des éclairs médiumniques, lui a été suggérée par une petite lampe électrique de poche dont je lui avais fait cadeau à Paris ; comme le phénomène de la pendule magique fut suggéré pendant l'amusement avec cet appareil à Wisla. Un fait naturel, mais nouveau, frappant l'imagination du médium, suscita dans les profondeurs de la subconscience, le désir de produire quelque chose de semblable à l'aide de ses propres moyens et le réalisa par *l'idéoplastie physique*.

Malgré la véracité évidente du phénomène, je n'ai pas été fâché de pouvoir constater que cette petite lanterne (donnant une lumière plus forte et toujours uniforme), reposait tranquillement sur la cheminée, ou même pouvait être cachée dans ma poche, au moment de la production des éclairs.

J'ai demandé à la Petite de faire marcher cette lanterne (ce que j'avais déjà obtenu avec Eusapia), mais elle n'a pas pu y arriver, en s'excusant par le peu de consistance de ses doigts. Il est vrai, que cette lanterne était plus difficile à manier que les

autres de ce genre ; mais elle donnait un éclairage intense, et l'on sait, que dans ces appareils-là, il est impossible de moduler la lumière à volonté

D'ailleurs, l'histoire montre que les éclairs médiumniques ont été observés longtemps avant l'invention des lampes électriques à incandescence.

En un mot, par cette expérience, la petite démontra qu'il lui était réellement possible de créer un éclairage extérieur, pour son portrait photographique.

V

LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX CHEZ EUSAPIA PALADINO

Avant de continuer nos expériences avec Mlle Tomczyk, nous nous occuperons un instant d'autres groupes de phénomènes lumineux, plus communs et mieux connus.

A part l'observation mentionnée de Siemiradzki, qui a vu avec Eusapia une lumière étendue, éclairant une partie de la muraille, je ne connais pas d'autres observations analogues. En tout cas, dans mes cent dix séances avec ce médium, à Rome, à Varsovie, à l'île Ribaud, et enfin à Paris, dans l'espace de quatorze années, je n'ai jamais vu rien de semblable. Par contre, j'ai souvent observé les « lucioli », c'est-à-dire les points lumineux.

Ils apparaissent le plus souvent au-dessus de la tête du médium, rarement plus loin de lui, se déplacent, en dessinant une courbe ou un zig-zag de peu d'étendue, et ne durent jamais longtemps. Ils ont l'apparence des vers luisants, avec la même teinte légèrement violette ou verdâtre, mais avec un pouvoir rayonnant moindre. Ils n'éclairent rien ou presque rien, étant absolument concentrés en un point unique. Il m'est arrivé de voir aussi des « lucioli » d'une teinte différente : jaune doré.

Quant aux dépendances physiologiques de ce phénomène, voici ce que je trouve dans mes notes prises immédiatement après les séances de Varsovie en 1893.

« Dans la séance du 11 décembre, nous avons eu un grand nombre de points lumineux. Ils apparaissaient un à un, ou deux, même plusieurs à la fois, traçant une ligne courbe dans l'espace et disparaissant subitement. A un moment donné, ils formèrent deux groupes de cinq points brillants, qui s'écartaient ou se rapprochaient respectivement. L'apparition dura à peine quelques secondes, mais son ensemble produisit sur moi l'impression de *deux mains* invisibles, dont les bouts des doigts étaient munis chacun d'une petite étoile brillante. Après avoir vu ensuite les dessins coloriés des « effluves odiques » dans le livre du colonel de Rochas, j'ai reconnu leur parfaite ressemblance. Il est vrai, que dans mes recherches, ces effluves, en tant que phénomènes normaux, n'ont pas pu être confirmés objectivement, ni même subjectivement, par l'intermédiaire des sensitifs ; mais le phénomène anormal, médiumnique et temporaire chez Eusapia Paladino, présentait absolument la même apparence, sauf les prolongements fluidiques lumineux de ces points brillants, qui n'ont pas pu être constatés. Une de ces mains supposées, s'approcha de Bolestas Prus, lui ôta ses lunettes et les remit à ma femme ; mais alors cette main n'était plus lumineuse, et je crois avoir observé dans maintes circonstances, que leur luminosité est totalement, ou en partie, réversible avec leur action mécanique : que pour pouvoir luire, elles cessent d'exécuter un travail mécanique, et que, en exécutant un travail mécanique, il leur est difficile de luire. Pareillement, pendant la production des voix, disparaissent les phénomènes lumineux et mécaniques en même temps. » (Une constatation analogue a été faite ensuite par M. de Fontenay).

Je me suis donc formé cette hypothèse, que les points lumineux se rattachent au bout des doigts du double.

Cette opinion, je la garde encore, avec cette modification toutefois, qu'elle n'embrasse pas la totalité des phénomènes lumineux.

Déjà pendant les séances de Varsovie, le général Starynkiewicz distingua, parmi les apparitions lumineuses, un petit disque plus large que les petites étoiles et qui lui sembla être un « œil » luisant dans l'obscurité. (Cette observation est à rapprocher de celle de D. Mac-Nab, que je citerai plus loin.)

On peut supposer que c'était réellement l'œil du corps éthérique du médium. L'apparition d'un seul œil ne doit pas nous étonner, car souvent la luminosité ne se montre que d'un seul côté du corps. Des apparitions lumineuses différentes, ont été constatées dans la dernière série des séances avec E. Paladino à l'Institut Général Psychologique.

C'était spécialement pendant la dixième et la treizième séances de 1907. Vu l'importance du phénomène, je citerai d'abord mes notes personnelles et ensuite le compte rendu sténographique.

« Après l'apparition de quelques points lumineux, Eusapia demande qu'on apporte la machine électrique et que l'on en tire trois étincelles. Ce qui fut exécuté par M. Courtier. Alors elle produit trois points lumineux, allongés sous forme d'étincelles et accompagnés d'un bruit analogue. Cela avait l'air d'une imitation. Les étincelles étaient plus faibles, incomplètes et retardées. Le bruit qui les accompagnait était également retardé et ressemblait plutôt à une pichenette exécutée à l'aide des ongles. Sur ma demande, si ce sont des phénomènes électriques, John répond que *non*, mais que la présence de l'électricité dans l'air, favorise le phénomène. »

Voici maintenant les détails contenus dans le compte rendu officiel inédit :

« M. Youriévitch. — Je vois un point lumineux

à la hauteur de mon genou. En même temps tous les assistants voient très distinctement, un peu au-dessus de la tête d'Eusapia, deux points lumineux, très brillants, qui apparaissent par trois fois, mais la deuxième et troisième fois l'éclat va en diminuant. » (Il se préparait une transformation du phénomène lumineux en phénomène mécanique.)

« *Le rideau s'agite.* »

« M. Youriévitch. — Le lien qui attache ma manche à la sienne a été tiré très fortement et arraché... Je suis touché, cette fois comme par une vraie main à l'épaule droite ; cette main m'a serré amicalement l'épaule. »

« Le contrôle est assuré. »

« Sur la demande d'Eusapia, M. Youriévitch lui met la main sur la nuque. »

« Eusapia demande qu'on aille chercher la machine électrique et que l'on en tire trois étincelles. » (La machine électro-statique de Wimshurst fut apportée dernièrement dans l'appartement de M. Youriévitch. La vue des belles étincelles frappa l'imagination d'Eusapia et suscita le désir inconscient de les imiter.)

« M. Courtier va dans la pièce voisine prendre la machine électrique, et en tire trois étincelles, en se plaçant en face d'Eusapia à environ deux mètres. »

« On voit à la hauteur de la tête d'Eusapia et dans le rideau, trois petits points lumineux successifs, imitant les étincelles électriques et on entend en même temps « (avec un petit retard) » le petit bruit sec que fait l'étincelle électrique. Mais l'éclat de ces points lumineux et le bruit qui les accompagne, sont un peu plus faibles que l'éclat et le bruit des étincelles qui avaient été produites par la machine. »

« M. Ochorowicz. — Cette expérience est très intéressante. C'est une imitation. »

« Eusapia demande à faire de nouveau la même expérience. »

« M. Courtier tire de nouveau trois étincelles de la machine. » (Dans sa main, et les étincelles sont moins fortes.)

« On voit les trois points lumineux, successifs, et on entend le bruit de l'étincelle. Mais cette fois l'éclat des points lumineux a été beaucoup plus faible, et le bruit ne se produit que quelques instants après, au lieu d'être simultané. »

« M. Ochorowicz. — C'était une imitation un peu libre. »

J'interromps ici le compte rendu de la séance pour faire place à une description du même phénomène faite par M. Branly au courant de la discussion du rapport de M. Courtier :

« M. Branly. — J'ai à ajouter sur ce point quelques détails à la relation de M. Courtier. Voici comment le phénomène s'est produit : Eusapia a demandé que l'on apporte la machine électrique. M. Courtier l'a apportée et en a tiré trois étincelles. Cinq ou six secondes après (on était dans l'obscurité presque complète), on a vu se produire en l'air, *à un mètre environ au-dessus de la tête d'Eusapia*, latéralement, loin de la machine électrique, trois autres étincelles, se succédant sensiblement avec le même intervalle, que les étincelles primitives et donnant le même bruit un peu atténué. »

« M. le Président. — Etait-ce hors de la portée de la main d'Eusapia? »

« M. Branly. — Oh oui! C'est une des expériences les plus curieuses que j'aie vues, les trois étincelles ont paru se produire d'elles-mêmes, en dehors de tout appareil à un mètre environ au-dessus de sa tête, à la vue et à l'ouïe de tous les assistants. L'expérience a été répétée une seconde fois ; mais cette fois les étincelles ont été beaucoup plus faibles. »

« A une autre séance, j'ai observé comme de petites *billes lumineuses*, extrêmement fines, qui roulaient sous les doigts de Mme Curie. A ce moment, Eusapia tenait le bras de Mme Curie et j'avais ma main sur celle de Mme Curie. J'ai vu nettement ces petites *billes lumineuses*. »

Nous poursuivrons maintenant le récit de la séance du 16 décembre 1907, d'après les notes sténographiques inédites :

« On voit deux points lumineux très nets. »

« Mme Curie. — Cette fois c'était assez loin d'elle. »

« M. Debierne. — *Sa main est plus froide quand il se produit un phénomène.* »

« M. Youriévitch demande à Eusapia comment elle a pu faire pour reproduire les étincelles électriques. »

« Eusapia répond qu'elle s'est approprié l'électricité et qu'elle l'a rendue » (?).

« Elle dit qu'elle ne peut produire ces phénomènes que quand il y a de l'électricité dans l'air. » (Cette théorie ne doit pas être prise à la lettre, comme l'avait fait M. Courtier dans son rapport, p. 78.)

A partir de ce moment les phénomènes lumineux font place à une matérialisation plus complète des mains et à leur action mécanique :

« M. Youriévitch. — J'ai eu vraiment le sentiment d'une grande main qui me pressait les genoux.

« Sur la demande d'Eusapia, on fait un peu de lumière. »

« M. Branly. — Je lui tiens toujours la main. Mais, ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'au début sa main me semblait beaucoup plus grosse que maintenant, et j'étais bien sûr de n'avoir la main d'aucun d'entre vous. » (Il arrive, quand le dédoublement de la main fluidique se matérialise sur place, que la main du médium paraît plus grande. L'augmentation de la lumière fit disparaître cette matérialisation locale.)

« M. Yourіévitch demande à Eusapia comment il faut s'y prendre pour que les phénomènes soient plus forts? »

« Eusapia répond qu'il faut faire un peu d'électricité dans l'air, que cela facilite les phénomènes. »

Cependant la séance suivante fut plutôt moins bonne, malgré l'électrisation.

A la treizième séance, le 30 juin, on a obtenu encore une modification nouvelle de ces phénomènes. Je transcris d'abord mes notes personnelles.

« Voyant que la séance se retarde (comme d'habitude d'ailleurs), que le médium s'énerve, que M. Youriévitch est tout à fait absorbé par des préparatifs fort compliqués pour l'analyse chimique de l'air de derrière Eusapia... je propose à ces messieurs de commencer la séance et je les prie de me permettre de la diriger. J'avais l'intention d'éclaircir surtout la question des points lumineux et d'interroger John à ma guise. Je lui demande de nous donner peu de phénomènes, mais corrects, et de tâcher de nous les expliquer, autant que possible. Il y a eu surtout des attouchements et des lumières. Les premiers ne furent pas toujours corrects. J'en avais fait tout de suite la remarque à haute voix, en déclarant que le médium s'était permis une substitution des mains. Il ne s'en offensa pas et améliora immédiatement le contrôle. *La table frappe trois coups forts en signe de confirmation.* Le pied gauche du médium, qui essaya de s'échapper à plusieurs reprises, appuie maintenant tout entier sur le mien droit si fortement, qu'il me fait mal; mais je supporte cette douleur héroïquement, pour être sûr du contrôle. C'est alors qu'après quelques attouchements irréprochables, commencèrent les lumières. Il y en a eu environ une vingtaine. D'abord au-dessus de la tête du médium, puis au milieu de la table et enfin sur nos genoux. Mais les phénomènes les plus importants ont été les suivants :

1° Sur les indications de John, Mme Curie, sans quitter la chaîne, frotta ses mains et obtint des lueurs très perceptibles aux environs de ses doigts, mais seulement lorsqu'elle était tournée vers le milieu du cercle; il n'y eut rien, lorsque, en gardant toujours les mains des voisins, elle tourna le dos à la table;

2° Egalement sur l'ordre de John, je sortis de la chaîne et je frottai légèrement avec l'index de ma main droite la cicatrice du pariétal gauche du médium, et j'obtins chaque fois comme des *gouttes lumineuses*, non pas à l'endroit frotté, mais à peu près à dix centimètres plus loin à gauche, près du côté droit du front d'Eusapia.

J'avais demandé à John (Eusapia se trouvant en trance complète) de quoi dépendent ces phénomènes, et voici les points qu'il m'avait indiqué. (Cette conversation en langue italienne, n'a pas été enregistrée par le sténographe.)

1° *De la sécheresse de l'air.* (Elle n'était pas très grande aujourd'hui.)

2° *De la proximité* du médium.

3° *D'une certaine qualité des mains des assistants*, qu'il ne peut pas préciser. (Eusapia essaie, en tâtant ma main droite et ne la trouve pas bonne; celle de Mme Curie est « préférable ». Et cependant, elle considère en général ma présence comme plus utile pour les séances, car elle trouve Mme Curie toujours fatiguée. Dans les mesures dynamométriques, que j'ai faites, avant et après plusieurs séances, Mme Curie gagnait plutôt, tandis que nous autres, sauf peut-être M. Youriévitch, qui arrivait également fatigué, nous perdions plus ou moins. D'un autre côté mes cheveux sont plus électriques que ceux d'Eusapia, et il paraît que ceux de Mme Curie s'électrisent avec une facilité exceptionnelle. Les points d'appui pour cette distinction de John, manquent par conséquent.)

3° *De la présence de l'électricité dans l'air ambiant* (à vérifier);

4° *Du frottement* des mains de la même personne ou de deux personnes du cercle;

5° *De la chaîne.* (— Pourquoi? — « Et quand tu magnétises, ne fais-tu pas la chaîne?... » Cela voulait dire, qu'il faut prendre les deux mains du sujet — mais ce n'est pas du tout indispensable, et d'ailleurs John lui-même m'ordonna de quitter la chaîne, pour frotter la tête du médium.)

Je trouve encore dans mes notes de ce jour les observations générales suivantes :

1° Une main fluidique, qui reste invisible et qui n'a pas assez de force pour soulever une table, peut cependant produire des lueurs;

2° Les lueurs médiumniques ne dépendent pas toujours des mains du médium;

3° Elles dépendent toujours de son imagination;

4° Il devient probable, que certaines lumières peuvent être indépendantes des mains du double.

L'expérience proposée par John, de créer une étincelle à l'endroit indiqué par Mme Curie, mentalement, n'a pas donné un résultat précis. La lumière apparut à plusieurs pouces plus haut et plus à gauche du point choisi par Mme Curie, quoique toujours sur le fond du rideau et bien au-dessus de la tête du médium. Il m'a semblé même, que cette hauteur ne pouvait pas être atteinte par ses mains, dont le contrôle est d'ailleurs resté bon, pendant toute la durée des manifestations lumineuses. »

Voici maintenant quelques extraits du compte rendu sténographique :

« M. Branly. — Cela a l'air d'aller mieux quand l'air est plus froid. »

. . . .

« M. Ochorowicz gratte sur la table et demande que le bruit soit reproduit. On n'entend rien. Il gratte une deuxième fois sur la table et on entend

un grattement extrêmement faible. » (Je voulais provoquer le phénomène d'écholalie, qui est pour l'ouïe ce que la reproduction des étincelles était pour l'ouïe et la vue en même temps.)

« M. DEBIERNE. — La première fois, elle a eu un mouvement des genoux et rien ne s'est produit ; la deuxième fois, lorsqu'on a entendu le grattement, elle était tout à fait immobile... Elle met sa jambe gauche sur mon genou. »

« La table frappe trois coups. (*confirmation*) puis quatre coups « (*parlate!*) » avec les pieds qui sont devant Eusapia. »

. . . .

« M. OCHOROWICZ. — Une main me touche. »

« M. DEBIERNE. — Une main me touche aussi. J'étais sûr du côté gauche. »

« M. OCHOROWICZ. — Il y a eu à ce moment un changement dans les mains ; *il y a eu une substitution.* »

« M. DEBIERNE. — Sa main gauche n'a pas quitté la mienne. »

« Mme CURIE. — Pouvez-vous vous rendre compte du contrôle dans l'obscurité ?

« M. OCHOROWICZ. — Oh oui !

« M. YOURIÉVITCH. — Une main m'a touché et au moment où j'étais touché, j'ai ouvert l'aspirateur.

« M. OCHOROWICZ. — Je puis certifier qu'Eusapia ne m'a pas quitté. Cet attouchement est correct, tandis que tout à l'heure M. Debierne a été touché avec sa main droite. D'ailleurs elle ne s'est pas fâchée lorsque j'ai dit qu'il y avait eu substitution.

« M. DEBIERNE. — De mon côté le contrôle ne peut pas être meilleur qu'il n'est en ce moment.

« Eusapia a un gémissement. »

« M. OCHOROWICZ. — J'ai été touché ; j'ai eu la sensation très nette d'une main avec cinq doigts, qui m'a d'abord serré, ensuite tiré par la manche. En même temps Eusapia me serrait avec sa main droite et appuyait avec son pied droit.

« M. DEBIERNE. — Le contrôle du côté gauche est toujours bon. »

« (Il y a eu encore un grand nombre d'attouchements tout à fait corrects.)

. . . .

« Eusapia dit que les personnes qui l'entourent n'ont pas assez de volonté.

« Mme CURIE. — Mais si ; nous voudrions bien voir des petits points lumineux. »

« On voit un point lumineux. » (L'imagination du médium peut donc réaliser immédiatement la suggestion d'une lumière par l'*idéoplastie physique*.)

« Mme CURIE. — Cela a passé comme une étoile filante. »

« La plupart des assistants voient un deuxième point lumineux. M. Branly n'a vu ni l'un ni l'autre. »

« M. OCHOROWICZ. — Regardez au-dessus de sa tête, monsieur Branly ; on le voit de nouveau. »

« M. BRANLY. — Cette fois, je le vois. »

« On voit encore un point lumineux. »

« Mme CURIE. — C'était comme un ver luisant. Il était tout près de sa tête. Est-ce qu'on pourrait en faire un plus haut ? »

« Eusapia dit à Mme Curie de penser à quel endroit elle veut voir une étoile, mais de ne pas le dire. »

« Mme CURIE. — Je regarde l'endroit où je voudrais voir l'étoile. » (Dans l'obscurité.)

« La table frappe quatre coups. » (Ce qui voulait dire que John demande qu'on parle — mais les conditions exigées par John ont été toujours négligées et l'expérience fort instructive, qui *pouvait réussir*, n'a donné qu'un résultat incomplet. En exigeant qu'on parle, John a voulu détourner l'attention de toutes les personnes présentes, sauf Mme Curie, pour isoler mieux l'action mentale de cette dernière.)

« Mme CURIE. — Il s'est montré un point lumineux, mais plus haut et plus à gauche que l'endroit que je fixais. Il était assez brillant ; je ne regardais pas bien, puisque je le cherchais ailleurs.

« Les autres personnes n'ont pas vu ce dernier point lumineux. »

« La table frappe quatre coups. »

« On voit un point lumineux très haut dans le rideau. »

« Mme CURIE. — Nous voudrions bien savoir en faire autant ! »

« *Eusapia frotte les mains de M. Debierne.* »

« Il jaillit comme une lumière, comme une projection lumineuse. Elle recommence et de nouveau on voit une lumière. »

« M. BRANLY. — Je ne les ai pas vues.

« M. DEBIERNE. — J'ai vu les deux ; la deuxième était beaucoup plus faible. »

« M. DEBIERNE. — Eusapia me frotte les mains ; il a jailli *comme* une étincelle. » (Ce n'étaient pas des vraies étincelles et M. Debierne ne les considérait pas comme telles.)

« Tout à l'heure Eusapia frottait mes mains et sur le rideau qui est sur la table nous avons vu les points lumineux. »

« *Eusapia dit à Mme Curie de frotter ses mains l'une contre l'autre.* Mme Curie frotte ses mains et on voit jaillir *comme des étincelles*. On en voit successivement quatre. »

« Mme CURIE. — C'est tout à fait *en avant* de mes mains. »

« Toutes les personnes qui sont autour de la table ne voient pas toujours les étincelles. » (Ce qui ne veut pas dire que c'est un phénomène subjectif. La visibilité des points lumineux ne dépend pas de la sensitivité des observateurs.)

« Eusapia dit de regarder Mme Curie, pour vérifier *qu'elle est plus lumineuse.* »

« M. Ochorowicz. — Il me semble qu'il y avait comme un petit nuage, comme une luminosité sur votre poitrine. »

« Mme Curie. — J'ai vu une petite lumière sur la table, mais elle était très faible. »

« Mme Curie frotte ses mains. On voit une étincelle. »

« Mme Curie. — Encore une, *presque dans mes doigts*... Encore une...

« M. Debierne. — Je n'ai pas vu...

« On voit une étincelle, très bien. »

« Mme Curie. — En voici une, presque dans mes doigts.

« M. Ochorowicz. — Quelle était la position des lumières par rapport à vos mains? »

« Mme Curie. — Elles étaient à plus de dix centimètres; *mais la dernière a paru venir de ma main et s'en détacher.* »

« Eusapia dit à M. Ochorowicz, qu'il fera des lumières en frottant légèrement son doigt malade » (?).

« M. Ochorowicz frotte légèrement et on voit une lumière. » (C'est tout à fait inexact. J'avais frotté avec mon index, l'endroit malade de la tête du médium. Malgré mes réclamations, on ne nous a jamais réunis pour corriger les erreurs des notes sténographiques et pour les compléter, comme je le fais en ce moment. De cette façon, un gros volume de notes, très importantes, une collection unique dans son genre est restée à peu près sans valeur.)

« M. Ochorowicz. — Encore une... encore... encore. Elles se forment toujours au même endroit, à gauche de l'endroit où je frotte, et à une distance de dix centimètres environ, c'est-à-dire que l'étincelle se produisait non au doigt qu'on frotte, mais à un doigt de l'autre main et toujours au même endroit. » (Tout ceci est inexact : il n'y avait pas d'étincelles, aucun doigt n'a été frotté et aucun doigt de l'autre main ne présenta des points lumineux. Ces derniers se manifestèrent toujours du côté droit du front du médium, à une distance d'environ dix centimètres de sa cicatrice frottée légèrement par mon index. Je dois ajouter, que ce frottement était si léger, qu'il ne pouvait pas être considéré comme une cause mécanique du phénomène. On doit le concevoir plutôt comme une simple excitation nerveuse.)

« Eusapia porte à sa tête la main de Mme Curie. Mme Curie frotte légèrement la tête et on voit une étincelle. » (Un point lumineux.)

« Mme Curie frotte de nouveau, et il sort une *étincelle.* » (Dans le rapport de M. Courtier, il y a un chapitre consacré aux étincelles et aux points brillants. » Or, les vraies étincelles n'ont jamais été observées chez Eusapia comme par exemple chez Angélique Cottin.)

« Mme Curie demande si, tournant le dos, elle pourrait, en frottant ses mains, produire des lumières? »

« Eusapia dit qu'elle peut, mais qu'il ne faut pas rompre la chaîne. Mme Curie se retourne et frotte ses mains. Eusapia lui dit de ne pas s'éloigner. Mme Curie se rapproche de M. Debierne et continue de frotter ses mains; rien ne se produit. »

« Eusapia dit à Mme Curie, de tourner les doigts vers la table. »

« On voit une étincelle. »

« Eusapia touche les cheveux de Mme Curie. On voit une lumière sortir de la tête de Mme Curie.

« On voit une étincelle au-dessus de la tête de M. Ochorowicz. »

« M. Youriévitch demande à Eusapia ce que lui produit l'aspirateur? »

« Eusapia répond qu'il aspire tout le fluide du médium et qu'il l'affaiblit. » (Tel a été en réalité l'effet principal de la plupart des arrangements entrepris à l'Institut général psychologique et basés sur une négligence complète des conditions psychologiques. L'interpellation de M. Youriévitch interrompit l'étude des phénomènes lumineux et il n'y avait plus moyen de la recommencer.)

« Eusapia dit qu'elle est épuisée. On décide d'arrêter la séance et on redonne un peu de lumière. »

« M. Ochorowicz. — Ces frottements constituent une expérience tout à fait nouvelle; cela n'a jamais été fait. »

« La séance est levée à minuit 15. » (C'était la dernière officielle.)

(La suite au prochain numéro.)



ERNEST BOZZANO

DES CAS D'IDENTIFICATION SPIRITE (1)

Manifestations de défunts qui, bien que connus par le médium ou les assistants, présentent des particularités ignorées aussi bien par le médium que par les assistants

Bien que les cas d'identification personnelle de défunts sous forme d'apparition soient d'un intérêt général beaucoup plus intense que les simples épisodes du même genre obtenus au moyen des messages médiumniques d'ordre typtologique, auditif, verbal et graphique, ces derniers présentent cependant, au point de vue scientifique, une plus grande importance, étant donné qu'ils se prêtent avec une facilité relative aux méthodes de recherche expérimentale et à toute sorte de contrôle.

Ce sont des cas de cette nature que nous étudierons en grande partie dans cette catégorie et celles qui suivront.

1er *Cas.* — Je commencerai par rapporter plusieurs exemples d'auto-participation de mort, par l'entremise d'un médium, car c'est la forme qui se vérifie le plus fréquemment dans les cas dont nous nous occupons en ce moment.

Dans l'épisode qui suit, l'auto-participation eut lieu une heure et demie après le décès. Il est tiré de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* (1899, p. 674), et bien qu'il soit exposé avec le style ingénu d'un spirite convaincu, il semble entièrement digne de foi. Le relateur est M. Tola-Dorian.

... Le 16 février dernier, je me mis au guéridon avec le médium C., dans le but d'interroger nos « guides » sur la mort mystérieuse du Président de la République. Nous entendîmes des coups. Nous demandâmes le nom de celui qui se manifestait, et la réponse fut : Henri de Lacretelle. »

J'en fus impressionné. Lacretelle avait été pour moi un ami cher et vénéré, bien que je l'eusse perdu de vue depuis dix ans. Nous lui demandâmes à quel moment il avait été désincarné ; il nous répondit : « Cette nuit à 10 heures. » Il était à ce moment 11 h. 30. Il ajouta être mort à Paris, tandis que je le croyais à Mâcon.

Le lendemain, je lus dans les journaux l'annonce de la mort de M. de Lacretelle, à son domicile de Paris, à l'heure annoncée par son esprit.

Comme confirmation de mon récit, je puis citer le témoignage de M. L., de ma femme de chambre et du cocher, auxquels je parlai le soir même de ce que l'esprit avait communiqué et de mon intention de constater s'il avait dit vrai.

Je termine en ajoutant qu'à la suite de cet incident, M. L., incrédule jusqu'alors, se convainquit de la survivance de l'âme. (*Signé :* TOLA-DORIAN.)

2e *Cas.* — Dans cet autre exemple, l'auto-participation de la mort advint quatre jours après le décès. Le cas fut recueilli et envoyé à la revue allemande *Psyche* (février 1900) par le Dr Erbert Müller, et fut observé par un sien ami, Herr Ernst Henning (67 Birkenstrasse, Berlin) qui est l'auteur de la relation.

... Le mercredi 13 décembre dernier, nous eûmes une séance dans laquelle la vieille tante de ma femme, Cécile Burmeister, de Stralsund, se manifesta en m'adressant des paroles d'encouragement pour une opération aux yeux à laquelle je devais me soumettre incessamment. A ma demande, elle répondit qu'elle était morte depuis quatre jours. Or, nous savions que la vieille dame, presque septuagénaire, avait été souffrante, mais la chose ne nous préoccupait pas, puisqu'une quinzaine de jours auparavant, elle nous avait envoyé une carte postale avec cette phrase : « Ne vous inquiétez pas à mon sujet, car mon heure n'est pas encore sonnée. » Nous ne prîmes pas au sérieux le message médiumnique, et nous lui envoyâmes comme d'habitude une lettre de souhaits pour les fêtes de Noël, en même temps qu'un ouvrage de broderie exécuté par ma fille. Comme ce dernier ne nous avait pas été retourné, et comme nous avions l'habitude de ne recevoir de réponse à nos lettres qu'avec un grand retard, nous étions persuadés de ne pas nous être trompés relativement à la fausseté du message. Cependant, au commencement de l'année, un billet de souhaits que j'avais envoyé à la vieille dame me fut retourné avec cette inscription : « La personne ayant habité à cette adresse est morte. »

Ma femme se mit immédiatement à la recherche d'un vieil ami de notre tante, lequel lui apprit que cette dernière était morte le 9 décembre 1899, c'est-à-

(1). Cet article se rattache à celui que M. Bozzano a publié dans notre livraison de juin dernier, et dont il est comme une continuation. — *Note de la Rédaction.*

dire exactement quatre jours avant la date à laquelle se tint notre séance. La circonstance que nous n'avions plus reçu de ses nouvelles s'explique par le fait qu'une semaine avant sa mort, elle voulut se faire transporter à l'hôpital ; en route, elle fut frappée d'apoplexie, ce qui lui ôta en même temps l'usage de la parole et sa conscience, qu'elle ne retrouva plus.

3e *Cas.* — Dans ce troisième exemple, l'auto-participation de mort eut lieu treize mois après le décès. Le cas est extrait de la *Revue d'Etudes Psychiques* (1899, p. 383) ; son relateur est le Prof. Guglielmo Botti.

Le 22 juin 1898, m'étant mis au guéridon avec les personnes soussignées, j'obtins immédiatement la communication médiumnique suivante : « Je suis Dell' Acqua Giusti. » — Qui ? Le professeur ? demandai-je. — « Oui. » — « Comment tu es mort ? Et quand ? » — « Je suis mort il y a treize mois, de vieillesse. »

Le chevalier docteur Antonio Dell' Acqua Giusti avait été mon collègue comme professeur d'histoire artistique à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Venise. C'était un homme érudit en cette matière.

Or, justement le lendemain de ce jour, le 23, arriva à Turin le charpentier de cette Académie, un certain F. Socal, qui vint me trouver et me parla de choses regardant cet Institut. Naturellement, encore impressionné par la communication obtenue le soir avant, je demandai au charpentier : « Et le vieux professeur Dell' Acqua, comment va-t-il ? » Il me répondit : « Pauvre homme, il est mort, consumé par les années et la maladie, voilà maintenant 13 mois. »

Cette nouvelle m'attrista sans doute, mais je ressentis une grande satisfaction de voir confirmer ce que son esprit m'avait annoncé le soir avant. (*Signé :* Prof. GUILLAUME BOTTI. — La vérité des faits est confirmée par : VIRGINIE BOTTI, IDA BOTTI et CESIRA FABBRO.)

4e *Cas.* — Avec l'autorisation du Conseil de Direction de la *Society for P. R.*, j'extrais du *Journal* (1908, p. 228) ce quatrième et dernier cas d'auto-participation de mort, qui semble être, sous certains rapports, le plus remarquable de tous. Il fut recueilli par le PROF. BARRETT, ami de la jeune percipiente. Les noms rapportés ci-dessous ne sont pas authentiques.

Le 29 mai 1907, le capitaine Oldham se suicidait après avoir reçu une lettre dans laquelle on répondait par un refus à une demande de mariage qu'il venait de faire.

Quelques jours auparavant, il avait confié sa passion amoureuse à une dame de ses amies, Mrs. Wilson, mère d'une jeune fille de 17 ans, Minnie, dont le défunt était le parrain et que ce dernier aimait beaucoup, au point de disposer sur son testament d'une partie de sa fortune en sa faveur.

A ce moment, Miss Minnie se trouvait en pension dans un couvent catholique du Continent ; sa mère, craignant une trop forte secousse pour la jeune fille, très affectionnée au capitaine Oldham, qu'elle avait l'habitude d'appeler « son oncle », se décida une semaine avant de la revoir à lui donner la triste nouvelle ; elle se borna à l'informer que « l'oncle Oldham » était mort à l'improviste le mercredi 29 mai, et qu'on l'avait enterré le samedi.

Le 6 août, Mrs. Wilson revit sa fille, de retour du couvent pour les vacances d'été. Une conversation, que Mrs. Wilson expose dans les termes suivants, s'engagea entre elles : Les presque premières paroles de Minnie furent : « Maman, dis-moi toute la vérité au sujet de l'oncle Oldham ». — Je répondis : « Pourquoi me dis-tu cela, ma chérie ? » — « Maman, répliqua-t-elle — dis-moi tout de suite la vérité, car il est venu en personne me raconter tout, et m'informer qu'il souffre terriblement ». Alors, Minnie me fit le récit suivant : « Le matin de ce samedi où l'on enterra le capitaine Oldham, elle se trouvait dans la chapelle, époussetant en compagnie de sœur Colombe, et elle était montée sur une petite échelle pour nettoyer une statue, lorsqu'il lui arriva de se retourner ; elle aperçut une pensionnaire de ses amies, qui n'était plus au couvent à cette époque, venir à elle en habits de religieuse, ce qui la surprit grandement (on constata ensuite que cette jeune fille avait effectivement pris le voile). La jeune religieuse lui fit signe de descendre et de venir avec elle. Se conformant à l'invitation, elle éprouva alors une sensation étrange : elle se voyait elle-même sur l'échelle, tandis qu'elle avait conscience de se trouver à terre. La religieuse lui prit le bras, et, passant par une porte latérale toujours fermée, elle la conduisit au réfectoire, où il n'était permis à personne de pénétrer, et de là dans la chapelle réservée, où elle la fit asseoir sur un banc.

Minnie est à même de décrire tout ce qu'elle vit à l'intérieur, y compris une peinture sur le mur, dans laquelle se trouvait une figure éclaboussée de taches rouges, et dont on a constaté l'existence par la suite.

Elle s'agenouilla, et sentit presque aussitôt que quelqu'un se trouvait à côté d'elle. Elle regarda, et reconnut l'oncle Oldham debout auprès d'elle. Sa première pensée fut que sa mère avait négligé de l'informer de ce que son oncle se trouvait en Belgique ; cependant, l'expression de grande souffrance qu'on lisait sur son visage la frappa. L'oncle Oldham s'approcha, lui tendit la main et dit : « Minnie ! J'ai fait une chose horrible ! Je me suis ôté la vie parce que la femme que j'aimais m'a rebuté, et maintenant je souffre terriblement. Je ne m'attendais pas à cela. Prie pour moi. » — Il expliqua que les prières le soulageaient et l'aidaient ; et elle pria avec ferveur jusqu'au moment où son amie religieuse s'approcha de nouveau d'elle pour la reconduire à l'église ; lorsqu'elle y fut arrivée, elle se retrouva sur l'échelle en des conditions d'étourdissement profond. Elle essaya de descendre ; sœur Colombe, la voyant pâle et souffrante, la fit mettre au lit, où elle se reposa pendant quelques heures.

A partir de ce jour, chaque matin, entre quatre et cinq heures, le fantôme de l'oncle Oldham continua

à lui apparaître pendant de courts instants sans plus lui adresser la parole; ensuite l'expression de son visage se fit graduellement de moins en moins douloureuse. Voici ses paroles précises à ce sujet : « Je priai fervemment pour voir se dissiper l'expression de souffrance terrible dépeinte sur sa physionomie lorsqu'il m'apparut pour la première fois; ensuite cette expression avait presque disparu. » Le matin du jour où elle quitta le couvent, l'oncle Oldham lui apparut comme d'ordinaire, mais il ne s'est plus manifesté depuis qu'elle se trouve à Londres. Il semble que l'enfant ait toujours conservé un calme relatif en face de ces apparitions; et ce qui la bouleversait davantage au couvent, c'était le besoin de connaître la vérité; elle n'osait m'écrire à ce sujet, car les lettres des pensionnaires étaient lues avant d'être envoyées à destination. — Le fantôme l'avait informée de ce que j'avais l'intention de ne jamais lui avouer. »

D'autres lettres de Mrs. Wilson elle-même et d'un frère du capitaine Oldham, dans lesquelles des renseignements supplémentaires sont fournis, suivent la relation de Mrs. Wilson; on lit ensuite un récit de miss Minnie, conforme en tous points au précédent.

Il aurait été intéressant de savoir si la jeune fille qui, dans la vision, conduisit miss Minnie vers le capitaine Oldham, avait en ce moment conscience de ce qui se passait, ou du moins si elle se trouvait en un état psychologiquement anormal. Malheureusement, sa condition de religieuse rend les interrogations qu'on pourrait lui faire très difficiles, d'autant plus qu'elle n'appartient pas au même couvent.

Sœur Colombe, à laquelle miss Minnie avait raconté l'incident, mourut peu de temps après.

Le prof. Barrett observe :

Le cas ci-dessus est bien, à mon avis, le plus intéressant et le plus impressionnant de tous les cas de fantômes de défunts dont j'ai entendu parler. Je connais la percipiente; c'est une jeune fille cultivée, très intelligente, absolument sincère, et je me porte garant de l'exactitude de son récit. La circonstance qu'elle se trouvait enfermée dans un couvent lorsque sa vision se produisit, c'est-à-dire en un lieu où aucun bruit du dehors ne peut pénétrer sauf au moyen de lettres adressées aux pensionnaires, mais d'abord ouvertes et lues par les religieuses, fait que l'épisode en question constitue presque un « cas idéal »; et il le serait plus encore si sœur Colombe avait vécu assez pour le corroborer de son témoignage. — Je ne puis voir comment on pourrait expliquer un épisode semblable au moyen de la télépathie entre vivants, à moins que l'on ne hasarde des suppositions beaucoup plus difficiles à admettre que l'hypothèse de la survivance de la personnalité — fût-ce pendant quelque temps seulement — après la mort du corps.

Si l'on fait exception pour la forme épisodique exposée ci-dessus, qui, comme je l'ai dit déjà, se répète fréquemment dans les messages médiumniques en question, on ne trouve pas en eux d'autres formes suffisamment caractéristiques pour être relevées, car ces messages sont multiformes et des plus variés, ainsi que les événements de la vie dont ils ne sont que le reflet. Je me limiterai donc à les disposer par ordre d'importance, autant que la chose me sera possible.

5e *Cas*. — Je l'extrais du *Light*, année 1900, p. 24. La relatrice, Mrs. Mary Mack Hall, raconte comment, dans une séance, ayant pour médium une certaine Mrs Brenchley, se manifesta une personnalité disant être l'esprit d'un parent, qui, par la bouche du médium, révéla des faits et des incidents qui le regardaient, en se servant de son vocabulaire caractéristique. Malgré cela, Mrs Mack Hall n'était pas satisfaite, ayant remarqué que rien n'avait été dit qui ne fût connu par elle, ce qui permettait de tout expliquer à l'aide de la transmission de pensée.

Cependant — écrit-elle — je remarquai dans son discours une phrase à laquelle il recourait continuellement, presque en guise de refrain, et qui paraissait si complètement contraire aux habitudes de pensées du défunt, que je la pris pour le produit d'une entremise subconsciente du médium. Cette phrase était la suivante : « Gloire à Dieu d'où dérive tout bien. » — Or, mon parent, personne cultivée et très réservée, n'avait pas l'habitude de se servir de phrases de cette nature.

Quelques semaines après, une mienne cousine éloignée, qui avait eu l'occasion de se rendre à la ville, vint me trouver... Elle s'était prêtée pendant quelque temps à assister le malade vers sa fin. Je lui parlai de la séance, et voulus lui lire les notes que j'avais prises à cette occasion... Elle écouta sans commentaires jusqu'à ce que j'arrivasse à la phrase citée, à laquelle elle s'écria : « Oh! voilà la phrase qui parut le frapper! » — « Que veux-tu dire? » demandai-je. — Elle me raconta alors qu'un soir, se trouvant seule avec le malade qui semblait inquiet et irritable, elle avait cherché à le calmer en entonnant des hymnes liturgiques, auxquels il ne parut prêter aucune attention juqu'au verset final de l'*Hymne du soir* : « Gloire à Dieu d'où dérive tout bien. » — A ce moment, il avait uni sa voix à la sienne, en répétant le verset avec elle.

Mrs. Mack Hall commente ainsi son récit :

Il est évident qu'il ne pouvait s'agir, dans l'épisode cité, de transmission de pensée entre moi et le médium, puisque j'ignorais complètement ce détail. — J'ajouterai à ce propos que ma cousine avait de bonnes raisons pour me le cacher; étant donné les différences de vues religieuses existant entre nous deux, elle croyait que sa conduite n'aurait pas été trop agréée par moi; en quoi du reste elle se trompait.

6e *Cas*. — Je tire l'épisode suivant d'une lettre

écrite par le docteur HINKOVITCH, de Zagreb, au directeur de la *Revue d'Etudes Psychiques*, M. César de Vesme, et publiée par ce dernier dans cette revue (1903, p. 81) :

Vous vous souviendrez que j'ai dit plus haut que l'une des sœurs de Vatroslaw (personnalité médiumnique communiquant au moyen d'une certaine Mlle Tonica), mourut quelque temps après lui. Cette jeune fille avait poursuivi avec son fiancé une correspondance cryptographique, qui avait été découverte après sa mort par sa mère, sans que cette dernière réussît d'ailleurs à la déchiffrer...

Un jour, Vatroslaw déclare vouloir écrire à sa mère. La séance avait lieu chez moi. Mlle Tonica prit un crayon, et tandis que ma femme, sur l'ordre de Vatroslaw, lui immobilisait le bras, la table (sur laquelle était posée une feuille de papier), en état de lévitation permanente, se frottait contre la pointe du crayon en formant d'étranges signes angulaires. C'est ainsi que la lettre que nous devions transmettre à la mère de Vatroslaw, sans la regarder, fut écrite sous nos yeux, dans la pénombre.

Le lendemain, la mère, toute bouleversée par l'émotion, vint nous raconter que la lettre était cryptographiée et que l'auteur y avait joint une clef pour la déchiffrer.

Dans la lettre, Vatroslaw apprenait à sa mère que l'esprit de sa sœur Lubica lui avait confié le secret de son écriture cryptographique, et qu'au moyen de la clef qu'il lui fournissait, elle pourrait déchiffrer la correspondance que les deux fiancés avaient poursuivie à son insu. La mère de Vatroslaw ajouta être sûre que personne, et Vatroslaw moins que personne, lorsqu'il était en vie, n'avait connu le secret de cette écriture.

7ᵉ *Cas.* — M. J. S. SHEPARD envoyait au *Light* (1904, p. 602) le cas suivant qui le concerne personnellement.

Il expose d'abord qu'il avait à son service, depuis un grand nombre d'années, comme régisseur de ses propriétés, un homme du nom de Georges Purday, qui jouissait de son entière confiance. Ce dernier tomba gravement malade ; M. Shepard allait le visiter journellement. Il avait cependant observé qu'en sa présence, le malade manifestait une inquiétude toujours croissante, presque comme s'il avait eu un secret à lui communiquer, et qu'il en eût été empêché par les regards inquisiteurs de sa femme — toujours présente. Peu de temps après, le malade mourut ; sa femme entra en possession de son héritage entier, et M. Shepard apprit indirectement que le défunt avait laissé un assez joli héritage, ce qui ne manqua pas de le surprendre.

Peu de semaines s'étaient écoulées, lorsqu'un vieux monsieur inconnu se présenta à son bureau, sous le nom de Stanford, et, après avoir décliné avec une certaine hésitation ses qualités de médium, ajouta avoir été chargé de lui transmettre un message spirite important qui le regardait. A ces mots, il tira de sa poche une feuille de papier et la tendit à M. Shepard. Ce dernier continue son récit :

C'était un document presque légal, par la forme et le langage, qui, à ma grande stupéfaction, commençait par ces mots : « Moi, Georges Purday de N... » En continuant, je vis que le document contenait une confession complète signée du nom du défunt... Ce dernier, en proie à un remords posthume, confessait avoir été pendant sa vie un régisseur infidèle, qui, pendant une longue série d'années, avait abusé de sa position pour tromper impunément son maître. Il m'informait que durant sa maladie, il avait été anxieux de tout m'avouer, mais qu'il en avait été empêché par sa femme toujours présente à nos entretiens et qui connaissait toute la vérité... L'écrit médiumnique se terminait par une émouvante prière adressée au médium pour qu'il ne manquât pas de consigner le document à son ancien maître.

Comme il est facile d'imaginer, malgré mon incrédulité, je fus profondément impressionné par ce message d'outre-tombe. Je commençai immédiatement une enquête pour en vérifier les assertions, dont je ne tardai malheureusement pas à vérifier l'exactitude, bien que des investigations soigneuses aient été nécessaires afin de découvrir la chaîne des biens qui avaient été retenus, lesquels, assez légers en eux-mêmes, s'étaient répétés presque quotidiennement pendant une longue période d'années jusqu'à quelques semaines avant la mort de Purday...

Un autre côté très remarquable du message consiste dans le fait que la calligraphie avec laquelle il était écrit était un *fac-simile* parfait de l'écriture assez caractéristique de Purday. Je voulus soumettre le cas aux recherches d'un expert de valeur, un modèle de l'écriture de Purday, et les conclusions furent que les deux documents avaient été écrits par la même personne...

8ᵉ *Cas.* — L'exemple suivant est extrait du magistral ouvrage de Mrs. VERRALL sur ses propres expériences d'écriture automatique (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XX, p. 222-4). Il faut noter en lui la particularité que, tandis que par la main de Mrs. Verrall, des circonstances ignorées par elle et regardant le fils défunt d'une amie éloignée, étaient révélées — l'amie en question, douée pareillement de qualités médiumniques écrivantes, obtenait un peu avant un message provenant de la même personnalité et annonçant celui qu'allait recevoir Mrs Verrall. Voilà la manière dont l'incident s'est déroulé :

Le 28 août, Mrs. Forbes (amie de Mrs. Verrall) avait écrit automatiquement un message dans lequel son propre fils défunt, Talbot Forbes (officier de l'armée anglaise, mort au Transvaal), l'informait de ses intentions d'essayer une autre sensitive écrivant automatiquement, ceci dans le but de fournir de nouvelles preuves en confirmation des messages dictés

par lui avec l'entremise maternelle. Il avertit ensuite qu'il devait s'en aller afin de tenter, de concert avec Edmond Gurney, le contrôle de la sensitive à laquelle il avait fait allusion.

Or, à la même date, Mrs. Verrall écrivait les phrases suivantes dénuées pour elle de toute signification : « Prends garde aux signes dont je fais ma signature. Les sapins plantés dans le jardin croissent vigoureusement. » — Ces phrases furent soulignées par un paraphe en forme de cinq pointes irrégulières, sous lequel furent tracés trois dessins représentant une épée, un cor de chasse suspendu à un clou et une paire de ciseaux ouverts.

Du temps se passa avant que les médiums s'aperçussent des rapports de coïncidence et de concordance existant entre les messages obtenus par elles à la date du 28 août, et considérés comme non concluants.

Peu de temps après, il résulta que dans le jardin de Mrs. Forbes se trouvaient quatre ou cinq petits arbres de sapins, nés de semences qui lui avaient été envoyées par son fils peu de jours avant sa mort, et qu'elle avait l'habitude de désigner sous le nom d' « arbres de Talbot ». On s'aperçut également que le régiment auquel appartenait le fils de Mrs. Forbes avait pour insignes un cor de chasse suspendu à un clou et surmonté d'une couronne.

Mrs. VERRALL commente ainsi le fait :

Il est un fait certain que Mrs. Forbes écrivait un jour automatiquement un message dans lequel son fils annonçait avoir trouvé une autre sensitive douée d'automatisme écrivant avec laquelle il avait tenté de se mettre en rapport. Ce même jour, ma propre écriture automatique faisait allusion à de petits sapins plantés dans un jardin, fait qui revêtait une importance particulière pour Mrs Forbes et justifiait en même temps ce qu'elle avait écrit elle-même. En outre, la signature de mon écriture, composée de signes sur lesquels on avait appelé mon attention, représentait en partie la devise du régiment auquel appartenait Talbot Forbes, ainsi que le symbole de l'épée. Quant à la question de savoir si cette concordance ne pourrait pas être accidentelle, j'observerai seulement que jamais, en d'autres circonstances, un cor de chasse n'est apparu dans mes écrits, non plus que des allusions à des sapins.

Mrs. Verrall ne peut s'expliquer la raison du troisième dessin représentant une paire de ciseaux ouverts. Or, il me semble que si l'on tient compte du caractère idéographique symbolique du message (ce qui dénote ordinairement une grande difficulté de transmission, quelle que soit la genèse du message), l'explication du dessin se dégage clairement : de la même manière que pour indiquer le régiment auquel appartenait le défunt, la devise héraldique du régiment fut tracée sur le papier ; de la même manière que pour désigner la profession qu'il exerçait durant sa vie, on eut recours au symbole de l'épée — les ciseaux ouverts (symbole mythologique de la vie brisée avant temps, puisqu'ils sont l'instrument fatidique qui règne aux mains des Parques), les ciseaux représentaient sa mort violente dans la fleur de l'âge.

9e *Cas.* — Il fut rapporté par MYERS, dans son ouvrage sur la *Conscience Subliminale* (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. IX, p. 77-8), et appartient à une longue et très intéressante série de manifestations supernormales constatées en grande partie par Myers lui-même avec la médiumnité de miss A... La relatrice de l'épisode suivant est lady RADNOR :

Il y a huit ans environ, alors que la médiumnité de miss A... s'était à peine révélée, il fut écrit, au moyen de ses facultés, que j'avais « deux guides spirituels » dont les noms étaient Estelle et Silvo, qui prenaient soin de moi à toute heure. Je n'en fis pas grand cas, puisqu'il s'agissait d'un fait qu'on ne pouvait affirmer ni contester. Cependant, comme nous discutions un jour la question si les esprits-guides avaient toujours vécu sur la terre, je demandai ce qu'il en était des miens, et j'obtins une réponse affirmative pour Estelle. Je priai alors de me donner le nom qu'elle avait porté sur terre ; on me répondit au moyen de raps : « La voix de mes familiers m'appelait Anna. » Je demandai le nom de famille. Les coups recommencèrent et donnèrent les lettres C-H-A : comme mon nom paternel est Chaplin, j'en conclus que c'était lui qu'on voulait dicter ; mais les coups, après m'avoir détrompée, dictèrent enfin le nom de Chambers, lequel ne provoquait en moi aucune association d'idées. Je demandai cependant si Estelle était en quelque sorte liée à ma famille : « Oui », me fut-il répondu. — « Existe-t-il de tes portraits ? » — « Oui. » — « Peut-être à Blankney ? » (résidence de mon frère). — « Oui. ».

Or, j'avais passé une grande partie de mon enfance à Blankney, et j'avais toujours été particulièrement frappée par un tableau représentant une dame habillée de velours rouge et tenant dans ses mains un panier de cerises. Tout enfant, j'avais l'habitude de converser avec ce portrait, et la dame aux cerises était une amie pour moi. En apprenant que le portrait de mon esprit-guide se trouvait à Blankney, je pensai immédiatement à cette dame et demandai : « C'est peut-être la dame aux cerises ? » — « Oui », répondirent les coups avec énergie. J'écrivis aussitôt à ma vieille institutrice, résidant encore à Blankney, la priant d'examiner minutieusement le tableau, afin de découvrir, autant que possible, si des noms y étaient inscrits. Elle le fit détacher du cadre, l'examina soigneusement, mais sans résultats. Elle me dit néanmoins qu'elle se rappelait avoir entendu dire par une de nos parentes, Mrs. S..., laquelle était plus renseignée que personne à ce sujet, que la dame aux cerises était une miss Taylor. Je fus désillusionnée ; néanmoins, j'écrivis à une amie employée à la Consulte Heraldique, lui demandant si le nom de Cham-

bers se rattachait quelque part à la généalogie des Chaplin. J'en reçus une réponse négative. Ce même jour, je rencontrai justement, à Londres, Mrs. S... que je ne voyais plus depuis plusieurs années. Je savais qu'elle avait composé jadis un catalogue des tableaux de Blankney, catalogue que je ne connaissais cependant pas. Je compris que la dernière ressource m'était offerte, et je lui demandai si elle connaissait le nom de la dame aux cerises. « C'est lady Exeter », répondit miss S..., « dont la fille, lady Betty Chaplin, épousa l'un de vos aïeux. » — « Pouvez-vous me dire quel fut le nom paternel de lady Exeter? » demandai-je. — « C'était une Mellish. » Toute espérance paraissait perdue; à tout hasard, je demandai : « Le nom de Chambers n'a pour vous aucune association? » — « Etourdie que je suis! » s'écria-t-elle, « lady Exeter était une Chambers de Mellish. »

J'écrivis aussitôt à mon amie de la Consulte Heraldique, l'invitant à chercher la généalogie des Exeter, et il fut prouvé que la dame aux cerises était Anna Chambers. (*Signé :* Lady RADNOR. — Son mari confirme la narration ci-dessus.)

10ᵉ *Cas.* — Ce cas et le suivant sont extraits d'un livre qui présente un réel intérêt métapsychique, bien qu'il soit, injustement, très peu connu. Je veux parler de l'ouvrage de Sarah Underwood, *Automatic or spirit writing.* L'auteur, femme de grande intelligence et d'une vaste culture, est la femme d'un homme de science qui fut entraîné à s'intéresser à ses facultés de médium écrivain à la suite des résultats inattendus qui en résultaient. Tout ceci donne au volume une importance peu commune.

Un an avant — écrit-elle — était mort un monsieur (que j'appellerai John Smith, mais dont le nom était beaucoup moins commun) que mon mari avait connu il y avait bien des années, mais sur la famille duquel il ne savait presque rien. Ils s'étaient rencontrés une seule fois dans l'année qui précéda sa mort; ensuite, Smith était reparti à cause de sa mauvaise santé, et l'on nous dit qu'il s'était rendu auprès d'une de ses filles, récemment mariée et résidant en Floride...

Un soir que je me disposais à écrire automatiquement et que mon mari était assis à côté de moi, profondément absorbé par un travail de préparation, la phrase suivante fut écrite : « John Smith désire parler à B. F. Underwood. » Je lus la phrase à mon mari, qui déposa la plume, et, à titre de preuve, demanda au soi-disant Smith s'il se rappelait la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés... Il y eut une pause, suivie par les mots suivants : « A Madison Street. » — « En quelle localité de Madison? » lui demanda-t-on. — « Près de Dearborn. » — « A quelle heure? » — « A peu près 10 heures du matin; il pleuvait. » Comme il arrive rarement à mon mari de se trouver dans cette partie de la ville à une heure aussi matinale, surtout par un temps pluvieux, je doutais fort de la correction de sa réponse; mais mon mari me rappela la circonstance exceptionnelle qui l'avait obligé à se rendre là un matin, où Smith et lui s'étaient réellement rencontrés pour la dernière fois, n'échangeant que quelques paroles à cause de la pluie. Après ce soir-là, les messages de Smith se renouvelèrent fréquemment; une fois, certaine phrase fut écrite qui engagea mon mari à demander en plaisantant si M. Smith aurait d'aventure l'âme troublée par quelque chose qu'il ne voudrait pas avoir fait. Il fut aussitôt répondu : « Oui, une chose : modifier le testament au sujet de Violette; rien ne lui est destiné de ce que possède ma femme. Rien en faveur de celle-ci. » Mon mari demanda s'il entendait dire par là qu'il n'avait pas disposé de ses propriétés comme il l'aurait désiré. « Précisément — fut-il écrit — je désire que mes filles aient chacune leur part. » — « De laquelle de tes filles veux-tu parler? » lui demanda-t-on. — « De Violette — répondit-il — de celle qui ne se trouve plus à la maison, dans la Floride. » A ces mots, j'observai que j'avais toujours cru que Violette fût une des filles encore non mariée, tandis qu'elle se trouvait être, au contraire, la fille mariée. A ce point, l'écrit s'adressa à M. Underwood, le priant instamment de vouloir se rendre chez le fils marié de M. Smith, James (avec lequel mon mari se trouvait un peu lié), afin de lui communiquer immédiatement le message. « Tu dois lui déclarer nettement que je désire que ma fille Violette ait une part égale à celle des autres sœurs. »

Tel était le message, mais nous ne songeâmes naturellement pas même à accomplir la commission. Dans ce temps-là, nous n'avions aucune intention de mettre quiconque au courant de nos expériences psychiques, et, d'ailleurs, si nous avions communiqué le message à M. James Smith, celui-ci nous aurait pris pour des fous et pour des impertinents, qui osaient lui présenter une telle missive, sur la véracité de laquelle nous avions nous-mêmes des doutes.

Toujours est-il que, depuis, les messages sur ce thème se succédèrent sans interruption; ils contenaient des expressions si suppliantes et si émouvantes que j'éprouvais un certain remords de ma conduite si peu courtoise, au point même de me sentir péniblement embarrassée chaque fois que le nom de Smith était dicté. Un soir, il écrivit : « Dites à James que dans la nouvelle situation où je me trouve, et avec les nouvelles vues que j'ai acquises sur la vie, je sens avoir eu tort de traiter ainsi sa sœur, qui n'était pas à blâmer pour avoir voulu suivre ses propres inclinations; d'autant plus que j'avais élevé mes enfants à penser et à agir avec indépendance. »

Cette phrase et d'autres semblables nous faisaient supposer que Violette avait de quelque façon encouru sa désapprobation, se comportant d'une manière opposée à la volonté paternelle; supposition qui ne pouvait être, pour nous, que très énigmatique, car nous savions que la fille de M. Smith que nous prenions pour Violette, avait fait un mariage conforme à ses désirs.

Plusieurs semaines après, le moyen de vérifier la véracité des messages médiumniques s'offrit spontanément à nous. Mon mari eut l'occasion de voir un

homme d'affaires, ami de Smith et très au courant des affaires familiales de ce dernier. Au cours de la conversation, cet homme d'affaires parla de Smith, déplorant qu'un homme aussi riche que lui eût légué aussi peu de chose, dans un certain but qu'il nomma. Mon mari saisit l'occasion pour lui demander de quelle manière Smith avait réparti ses biens; l'autre répondit qu'il en avait disposé en grande partie en faveur de sa femme et de ses fils. « Cependant — continua le marchand — il n'a laissé à Violette qu'une somme minime, comme expression de son courroux de ce qu'elle ait contracté un mariage sans sa volonté. » — « Comment? — reprit mon mari — j'ai su, au contraire, qu'il en avait approuvé le mariage; il accompagna même les époux dans la Floride, et resta avec eux pendant quelque temps. » — « Vous faites confusion avec Lucie — observa le marchand — qui est l'aînée des filles, et qui fit un mariage conforme à la volonté paternelle. Il n'en est pas ainsi de Violette, l'une des cadettes, qui, s'étant éprise d'un jeune homme n'ayant pas rencontré les sympathies paternelles, fut contrainte à l'épouser par surprise, en fuyant la maison; et c'est pour cette raison qu'elle a été presque complètement déshéritée. »

Tels sont les faits — commente Mrs. Underwood — dans lesquels il apparaît que l'intelligence communiquante était en connaissance des détails complètement ignorés par mon mari et moi, tandis qu'aucune autre personne ne se trouvait présente. » (*Œuvre citée*, p. 25.)

11e *Cas*. — Cet autre épisode fut obtenu par Mrs. Underwood expérimentant à l'aide de la « planchette » avec une autre dame.

Mon amie — écrit-elle — avait un fils de l'âge de dix à douze ans; deux années auparavant, cette dame avait perdu une petite sœur à peu près de l'âge de son fils. Le neveu et la petite tante avaient été grands amis sur terre; celle-ci habitait Springfield, à seize milles environ de là, où le petit garçon se rendait souvent visiter son grand-père. Un soir, nous expérimentions avec la « planchette », tandis que l'enfant, assis dans un coin de la chambre, était plongé dans sa lecture. A un moment donné, une phrase contenant le nom de la petite défunte fut écrite : « Ida envoie un salut très affectueux à Frankie », faisant allusion à l'enfant qui était présent. La mère de ce dernier observa : « Si tu es réellement la petite Ida, prouve-le nous en nous révélant quelque incident de ta vie connu par toi et par Frank seulement. » Il y eut un court silence, comme si la fillette avait jeté un coup d'œil sur son passé; puis la « planchette » écrivit : « Frank, ne te souviens-tu pas de ce jour où tu vins nous visiter à Springfield, et nous nous amusions à la balançoire devant la porte de la maison, lorsqu'un monsieur s'avança vers nous, de la rue, et nous fit cadeau d'un bâton... » Ici la force parut manquer tout à coup et l'on n'obtint plus rien.

Comme ce récit n'avait pour nous aucune signification, mon amie interrogea le petit Frank. D'abord, plongé comme il l'était dans sa lecture, il parut ne rien se rappeler; mais, un instant après, un éclair de remembrance éclaira son visage : « Si, si, c'est bien vrai — s'écria-t-il — la dernière fois que je visitai grand-père lorsqu'Ida était vivante, nous nous amusions devant la maison, et tandis qu'Ida jouait à la balançoire sur la porte, un monsieur qui passait s'arrêta à nous parler et nous donna à chacun un *bâton de sucre*. Cela nous parut très drôle parce que nous ne le connaissions pas du tout. »

Réfléchissant aussitôt à l'incident, je jugeai que la « planchette » devait s'être arrêtée intentionnellement sur le mot ambigu « bâton », afin de laisser à l'enfant lui-même le soin de fournir la donnée principale, c'est-à-dire qu'il s'agissait d'un *bâton de sucre*. Aujourd'hui même, je n'arrive pas à comprendre comment cet incident pourrait être élucidé grâce à l'hypothèse télépathique, du moment que Frank était le seul à le connaître, et que ce dernier était plongé dans sa lecture lorsqu'il fut dicté; d'autant plus qu'il ne parvint même pas à se le remémorer immédiatement. Il faut noter en outre que l'incident était apte à impressionner davantage l'âme ingénue d'une fillette que celle d'un garçon. (*Œuvre citée*, p. 234.)

12e *Cas*. — Bien que le cas suivant soit très connu, je ne puis que le rapporter, étant donnée la valeur des témoignages qui l'appuient et la rigueur avec laquelle il fut analysé par Aksakoff et Myers. Il fut originairement publié dans la revue *Psychische Studien*, en février 1889, p. 67-9.

Alexandre Aksakoff raconte que Mlle Emma Stramm, de Neuchâtel, en Suisse, fut demandée en mariage par un certain Auguste Duvanel, qu'elle n'aimait pas. Ses parents étant favorables au mariage, elle préféra se rendre à l'étranger, en condition de gouvernante, plutôt que d'y consentir. Elle trouva une place chez l'ingénieur Herr Kaigorodoff, demeurant à Wilna, en Russie. Ceci arrivait en 1881; à partir de cette époque, elle n'entendit plus parler de Duvanel. Un an après son départ, ce dernier quittait à son tour Neuchâtel et allait s'établir à Genève, où, le 15 janvier 1887, à 3 heures de l'après-midi, il se suicidait d'un coup de revolver.

Ce même soir, on poursuivait, chez l'ingénieur Kaigorodoff, des expériences d'écriture automatique dans lesquelles Mlle Stramm servait de médium. Celle-ci demanda : « Est-ce toi, Lidia? » (faisant allusion à une personnalité qui se manifestait habituellement). — « Non, je suis Louis (frère défunt du médium), et je veux apprendre une nouvelle à ma sœur. » — « Parle. » — « Vers trois heures de l'après-midi, aujourd'hui, une personne de ta connaissance s'en est allée. » — « Qu'entends-tu par là? » — « Je veux dire qu'elle est morte. » — « Qui donc? » — « Auguste Duvanel. » — « De quelle maladie? » — « D'un engorgement de sang. Prie pour son âme. »

Quinze jours après — continue Aksakoff — Herr Kaigorodoff se trouvant à Pétersbourg, vint montrer une lettre du père du médium, David Stramm, datée de Neufchâtel, 18 janvier 1887, c'est-à-dire écrite trois jours après la mort de Duvanel, et reçue à Wilna le 23 janvier. Le père racontait l'événement à sa fille dans ces termes :

Ma très chère fille... Je dois te donner maintenant une mauvaise nouvelle. Auguste Duvanel est mort le 15 janvier, vers 3 heures de l'après-midi. Ce fut, si l'on peut dire, une mort soudaine, car il n'a dû subir que quelques heures de maladie. Il fut pris d'un engorgement de sang, alors qu'il se trouvait à son bureau. Il parla très peu, et ce peu se rapportait à toi... Ses dernières paroles furent pour se recommander à tes prières.

La différence d'heure entre Wilna et la Suisse est d'une heure environ, de sorte qu'il devait être quatre heures à Wilna au moment de la mort de Duvanel ; cinq heures plus tard, la nouvelle était médiumniquement communiquée à Emma Stramm.

On a vu que la lettre du père parlait de mort par *engorgement de sang*, précisément comme la communication médiumnique l'avait rapporté. Néanmoins, une lettre de la sœur d'Emma Stramm était arrivée plus tard, répondant à des questions pressantes posées par cette dernière, dans laquelle il était dit que Duvanel était parti pour l'Amérique.

Dans une séance médiumnique suivante, dès qu'Emma Stramm se fut endormie, l'ingénieur Kaigorodoff demanda des explications à la personnalité de Louis sur cette contradiction. Voici le dialogue poursuivi, que l'ingénieur transcrivit immédiatement, mot par mot :

— Il est réellement mort. Cependant, notre sœur cherche à cacher la vérité à Emma, car il n'est pas mort d'un engorgement, bien que je l'aie écrit moi-même, et je me retins de dire toute la vérité pour ne pas porter préjudice à la santé d'Emma.

— Où donc est-il mort ? Et de quelle façon ?

— Il est mort dans le canton de Zurich, et il s'est suicidé ; mais elle ne doit pas le savoir, car elle en souffrirait, et comme elle soupçonne déjà la vérité, je vous engage à ne plus mettre la conversation sur ce sujet.

— Comment se fait-il qu'aussi bien dans ton message que dans la lettre de M. Stramm, on rencontre la même expression d'*engorgement de sang?*

— C'est moi qui la lui ai inspirée.

Avec les deux épisodes qui suivent, nous allons passer des cas d'identification de défunts connus par le médium ou les assistants et constatés sous la forme de messages d'ordres typtologique, auditif, verbal et graphique, à ceux qui assument une forme d'apparitions de fantômes sur lesquels on remarque des détails personnels en contradiction avec les souvenirs du médium ou des assistants, et qui résultent conformes à la vérité. On comprendra que ce genre de faits ne peut atteindre que rarement l'importance des premiers ; c'est pourquoi je me borne à en rapporter deux seuls exemples, que je cite en dernier et qui serviront de transition entre cette catégorie et la suivante.

13e *Cas.* — Le major général B. Barter, connaissance personnelle de F. W. Myers, expose ce qui suit :

Dans l'année 1854, j'étais officier subalterne au 75e régiment, et je fus envoyé dans les montagnes de Muree, dans le Pendjab... Je louai une petite maison construite depuis deux ans environ par le lieutenant B..., mort un an auparavant à Peshawur. Elle s'élevait sur un talus de la montagne, à 300 mètres au-dessous de la route de Mall... Un sentier muletier, creusé sur le flanc de la montagne, descendait de la route, et la terre déplacée dans l'excavation avait été renversée sur le mur de la maisonnette. Du sentier muletier, qui se terminait au bord d'un précipice, se détachait un tout petit sentier qui remontait jusqu'à ma demeure.

Peu de jours après mon installation, un officier du nom de Deane, accompagné de sa femme, vint me trouver ; tous deux restèrent avec moi jusqu'à 11 heures du soir. C'était une nuit splendide de pleine lune ; je les accompagnai jusqu'à l'endroit où le petit sentier se rattachait au sentier muletier, où je restai à les regarder monter l'âpre chemin en zig-zag qui conduisait à la route, de laquelle ils me souhaitèrent une bonne nuit. J'avais mes deux chiens avec moi : je m'attardai sur le lieu jusqu'à ce que j'eusse achevé mon cigare ; pendant ce temps, les chiens jouaient en chassant dans les bois d'alentour.

J'allais reprendre le chemin de ma maison, lorsque l'écho de pattes ferrées battant sur les pierres du sentier muletier, venant précisément d'un endroit où celui-ci faisait une brusque courbe, arriva jusqu'à mon oreille. Je regardai, et je vis poindre un chapeau très haut, évidemment porté par le cavalier de l'animal. Après quelques secondes apparut, au tournant du sentier, un homme à cheval avec deux domestiques indigènes à ses côtés. En même temps, mes deux chiens vinrent se réfugier à mes côtés, avec des gémissements empreints de terreur. C'était, je le répète, une magnifique nuit tropicale de pleine lune, et la clarté était telle à permettre de lire un journal, de sorte que je distinguais le groupe qui s'avançait aussi parfaitement qu'en plein jour. Celui-ci me surmontait de sept ou huit pieds sur le sentier muletier, du côté duquel la terre déplacée descendait en dégradant presque jusqu'à mes pieds. Le groupe s'avançait toujours ; nous nous trouvions désormais presque en face, et il est temps que je le décrive. Le cavalier portait un costume de société, avec le gilet blanc et le chapeau haut de forme ; il montait un « pony » (bai-foncé, crinière et queue noires) d'une manière

négligente, de sorte que les rênes pendaient de côté et que les serviteurs étaient obligés de guider la bête. Je ne pouvais discerner le visage de ces derniers, parce que l'un me tournait le dos, et l'autre était caché par la tête du cheval. Chacun d'eux le guidait en serrant les rênes au mors, l'un à droite, l'autre à gauche, tandis qu'avec leurs mains libres ils retenaient le cavalier qui ne semblait pas très solide en selle. Le groupe ne pouvait se diriger que vers ma maison. Je demandai donc en hindoustan : « Que voulez-vous? » Aucune réponse; cependant, ils avançaient toujours. Alors, je les apostrophai en anglais : « Que diable venez-vous faire ici? » A ces mots, ils s'arrêtèrent; le cavalier réunit les rênes, et, pour la première fois, se retourna de mon côté, en me regardant. La lune resplendissait sur le groupe qui ressortait comme un groupe statuaire, et je reconnus dans le cavalier le lieutenant B..., que je connaissais déjà. Cependant son visage avait changé; au lieu d'être rasé, comme je l'avais connu, il portait maintenant une barbe à frange (ce que l'on appelle « frange de Newgate »), et son aspect était celui d'un cadavre; à la clarté lunaire, cette pâleur de cire ressortait encore davantage à cause du contraste de la barbe noire qui l'entourait. De corps, il semblait beaucoup plus corpulent que je ne l'avais connu pendant sa vie.

Je remarquai tout cela en un instant, et je résolus d'éclaircir la chose à tout prix. Je m'élançai sur le talus qui nous séparait, mais les pierres cédèrent sous mes pas et je tombai. Je me relevai, je gagnai la route, rejoignis le point où se trouvait le groupe : tout s'était évanoui. Comment expliquer le fait? Ils ne pouvaient avoir poursuivi leur chemin, puisque ce dernier aboutissait à un précipice une vingtaine de pas plus loin; ils pouvaient encore moins être retournés en arrière dans cet espace de temps. Bien que ces réflexions aient traversé mon cerveau, je me remis à courir le long du chemin pendant une centaine de mètres, après quoi je m'arrêtai pour reprendre haleine; aucune trace de ce qui s'était passé, aucun bruit lointain s'y rapportant. Quand je revins sur mes pas, je m'aperçus que mes chiens, qui s'étaient toujours montrés, à chaque occasion, mes intrépides et fidèles compagnons, ne m'avaient pas suivi dans ma course.

Le matin suivant, je me rendis chez Deane, qui appartenait au même régiment que le lieutenant B..., et l'amenai graduellement à me parler de ce dernier. A un moment donné, j'observai : « Comme il était devenu corpulent dans les derniers temps! Et par quelle idée bizarre avait-il laissé croître sa barbe avec cette horrible forme de franges? » Et Deane répliqua : « Oui, en effet, il était devenu trapu à cause de la vie sédentaire qu'il menait dernièrement. Lorsqu'il devint malade, il voulut se laisser pousser cette frange en dépit des protestations de ses amis, et je crois qu'on l'a enterré avec. » Je demandai alors où il avait pris ce « pony » que je décrivis minutieusement. « Mais comment peux-tu savoir tout cela? observa Deane. Tu ne fréquentais pas B... depuis deux ou trois ans, et tu ne peux pas avoir vu ce cheval. Il l'avait acheté à Peshawur; il l'a tué en chevauchant de sa manière effrénée sur la pente du mont sur la route de Trek. » Je commençai alors le récit de ce qui m'était arrivé la nuit précédente. (*Signé :* Major général B. BARTER.)

Dans une autre relation supplémentaire, le général BARTER raconte que précédemment à la vision décrite, sa femme, ses serviteurs et lui-même avaient déjà entendu, à plusieurs reprises, un bruit de pattes ferrées dévalant furieusement la pente, sans jamais rien découvrir.

M. ADAM STEWART, alors lieutenant au 87e régiment de fusiliers, confirme le récit, ainsi que la femme du général, Mrs M. D. Barter. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 468.)

Telle est l'intéressante narration du général Barter. M. PODMORE crut pouvoir expliquer le fait en supposant une action télépathique subconsciente de la part du lieutenant Deane, ami et collègue de régiment du défunt. FRÉDÉRIC MYERS répondit à Podmore en démontrant toute l'insuffisance et l'invraisemblance de cette supposition; il observait entre autres choses que, pour l'admettre, il était nécessaire d'ignorer les faits précédents, c'est-à-dire que le bruit de pattes ferrées descendant la montagne à toute vitesse avait été perçu par tous les habitants de la maison, faits que l'on ne peut logiquement séparer de l'aventure du général Barter. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, p. 284-285 et 327-328.)

14e *Cas.* — Cet autre cas est tiré de l'*Enquête sur les hallucinations*, publiée dans le vol. X des *Proceedings of the S. P. R.* (p. 378). Il a été recueilli par Alexandre Aksakoff; le percipient et relateur se nomme M. N. HEINTZER.

C'était à Moscou, vers le 15 avril 1884. Je demeurais rue Mokowaja, dans les maisons de Skworsof. Rentré de mon service au Tribunal vers 4 heures, j'avais dîné, puis je m'étais étendu sur un divan et je lisais. Il était 5 heures, le soleil resplendissait et la chambre était parfaitement éclairée. A un moment donné, je jetai les yeux par hasard vers la porte d'entrée, et je remarquai un petit cercle lumineux, semblable à celui que pourrait produire le reflet d'un miroir. Cependant, je me trouvais au troisième étage et l'on ne voyait personne aux fenêtres d'en face. Je me levai pour mieux examiner ces fenêtres. Puis, je revins m'asseoir en regardant vers la porte. Le cercle lumineux grandissait de plus en plus, jusqu'au moment où il envahit toute la largeur de la porte; alors, quelque chose d'opaque commença à se dessiner au milieu, quelque chose qui prit peu à peu la forme d'une personne humaine se détachant lentement du mur, en venant vers moi. Je restai immobile, comme pétrifié; j'avais reconnu dans cette forme mon père, décédé en janvier 1880. Il était en frac, avait des

moustaches très grises, comme de son vivant, mais portait une courte barbe complètement blanche qu'il n'avait jamais eue. Le fantôme s'approcha de la table et en fit le tour; puis il vint s'asseoir à côté de moi sur le divan. Je ne pouvais articuler une parole, tellement je me sentais paralysé par la terreur. Il me tendit la main, que je pris machinalement et qui me parut fraîche, mais non glacée; ensuite, il se mit à parler d'une voix qui, bien que rauque, ressemblait à celle de mon père. Il m'est impossible de rapporter ses paroles, car il s'y agissait de choses qui le regardaient intimement. Dès qu'il eut fini de parler, il disparut.

Je jouissais alors d'une parfaite santé; je n'ai jamais été sujet aux hallucinations, et je suis plus que certain d'avoir été éveillé et bien disposé. Il m'est, en outre, possible de citer des preuves pour appuyer la réalité de l'apparition.

Mon père exerçait la profession de professeur de musique à Moscou. Il mourut après trois mois de maladie, dans une époque à laquelle j'étais absent de Moscou, et fut enterré sans que je le visse. De retour à Moscou, j'avais retrouvé ma mère presque mourante de douleur, de sorte que j'avais toujours évité de lui parler de ce triste sujet, et j'avais ignoré les détails de la maladie et de l'enterrement. Après ce qui m'était arrivé, je me décidai enfin à me rendre chez ma mère pour lui demander des éclaircissements à ce sujet. J'appris donc que mon père avait été enterré en frac, qu'il n'avait jamais porté de barbe jusqu'aux derniers temps, mais qu'au cours de sa maladie une barbe courte et parfaitement blanche lui avait poussé, et qu'il avait été enterré tel que. (*Signé :* N. HEINTZER.)

Dans ce dernier cas, parmi les détails véridiques remarqués sur le fantôme et ignorés par le percipient, se trouve celui du frac dont son père fut revêtu à son lit de mort. Ceci permet de formuler une autre induction importante: c'est que le défunt montrait être en connaissance, par là, d'une chose qui s'était produite après sa mort. Cela nous engage à étudier ultérieurement cet argument, dans le but de certifier si cette même induction trouve un fondement suffisant dans la pratique expérimentale, et si les preuves de connaissance *post-mortem* fournies de cette manière par les défunts s'étendent en dehors de la période immédiate de leur mort; tout ceci peut procurer des données précieuses en faveur de l'hypothèse spiritualiste en général et de l'identification personnelle des défunts en particulier.



Blake.

MARCEL MANGIN

LE MIRACLE DE SAINT JANVIER

(*Suite et fin; voir le dernier numéro.*)

La force psychique.

Le lecteur — surtout le lecteur des *Annales*, familiarisé avec les prodiges du métapsychisme — a depuis longtemps deviné quelle hypothèse je vais proposer. La liquéfaction du sang de saint Janvier et son augmentation de volume et de poids seraient les plus beaux, les plus triomphants phénomènes d' « *apport* » que l'on ait encore constatés. Quelle serait la substance *apportée* : eau, sérum ou sang? Peut-être pourrait-on le savoir par de nouvelles pesées, de nouvelles expériences de spectroscopie. Je croirais beaucoup plus à du vrai sang très vivant qui viendrait revitaliser l'ancien ou se substituer à lui, car la diminution en septembre serait due à une série d'exports ou de déports, ou sans qu'il soit besoin de créer un nouveau mot : de dématérialisations. On comprendrait alors la conservation, la non-putréfaction. Est-ce à travers les parois de verre, est-ce par quelque fissure imperceptible à l'œil nu que passe la matière dématérialisée. Nous ne sommes pas près de le savoir, quoique la petite Stasia affirme qu'il faut toujours une « *fente* » (1), pour que les corps « vaporisés » puissent être transportés en pleine lumière. Elle pourrait bien s'illusionner sur ses propres pouvoirs, les estimer au-dessous de leur valeur. M. Ochorowicz rapproche la théorie de Stasia des expériences de MM. Branly et Gustave Le Bon sur les ondes hertziennes qui n'agissent pas sur le récepteur quand il est enfermé hermétiquement. C'est pourtant dans l'ouvrage de Le Bon, page 193, dans un chapitre intitulé : l'*Electricité engendrée par la dématérialisation*, que se trouve une photographie représentant des effluves qui proviennent de la dématérialisation de la matière pendant leur passage à travers un obstacle matériel : lame de verre ou d'ébonite. Donc, petite Stasia, il n'y a pas d'impossibilité à ce que ta force psychique fasse passer la matière à travers la matière. Les ondes hertziennes sont une chose et les électrons provenant d'une dématérialisation en sont une autre. Et la force psychique, elle, est, comme Lodge le dit de la *vie*, une force de direction. Nous n'avons aucune raison de la supposer existante ailleurs que chez certains individus fort rares que nous appelons médiums.

Les médiums.

Dans une foule comme celle des cérémonies de Naples, on peut croire qu'il en existe plusieurs. Et il est naturel de se demander si l'on ne les trouverait pas plutôt parmi les « parentes ».

« Celui qui assiste à la cérémonie pour la première fois, écrit M. Cavène, ne manque pas de remarquer avec quelque surprise, aux premiers rangs de la foule, près de la barrière, du côté de l'Evangile, un groupe de femmes entre deux âges qui prient plus fort que le reste de la foule. Elles sont au nombre de 12 à 15 ; on les appelle les parentes de saint Janvier, parce que, suivant une tradition, du reste sans fondement, elles descendent de la famille du saint. Ce sont, en réalité, de pauvres femmes de Basso-Porto (le quartier pauvre de Naples) qui, depuis deux siècles au moins, ont, de mère en fille, le privilège exclusif d'occuper aux cérémonies du miracle les premiers rangs de la foule, de commencer les prières et d'entonner les chants sous la direction de l'une d'elles — ce qui n'a rien de bien original — mais aussi, ce qui l'est davantage, de parler au saint en toute liberté, comme on parle à un ami, et dans le dialecte napolitain, lui demandant d'opérer son miracle. Elles saluent le buste du saint dès qu'il paraît devant l'autel. Leurs yeux ardents, où brille une foi vive, fixés sur ce buste en face d'elles, elles parlent au saint à très haute voix, employant les mots les plus caressants, les plus flatteurs...

Et plus loin, M. Cavène ajoute ces mots qui deviennent singulièrement significatifs dans notre hypothèse : Après le miracle, lorsque l'officiant présente le reliquaire aux baisers de tous, par qui commencera-t-il? Le lecteur l'a deviné : par les parentes. C'est elles qui durant la cérémonie tout entière, ont prié, supplié, chanté sans trêve ni merci : *ayant été à la peine*, il est juste qu'elles soient à l'honneur... A tour de rôle, elles baisent le reliquaire, on pense avec

(1) Voir les *Annales* de février 1909, pages 46 et 47.

quel amour, quelle touchante fierté! Ce miracle qui vient de se produire à la suite de leurs vives supplications, n'est-il pas un peu leur œuvre?... »

En effet! Beaucoup, même! puisqu'elles ont donné de leur sang pour qu'il s'accomplisse.

Mais, dira-t-on, la présence des « parentes » n'est pourtant pas nécessaire. Le miracle avait lieu avant qu'il ne fût question d'elles. Est-ce bien certain? M. Cavène dit qu'on les connaît depuis au moins deux siècles, et il est à noter que les expositions extraordinaires ont été abolies depuis 1702. Ne serait-ce pas parce qu'on a remarqué que ces jours-là, le miracle manquait presque toujours? Ce qui s'expliquerait, dans notre hypothèse, par une grande diminution de la foule.

Je sais bien qu'au mois de mai 1870, comme nous l'avons vu plus haut, il y eut liquéfaction miraculeuse, alors que le cardinal San Felice, les députés et les prélats de Saint-Janvier étaient venus assister à une réparation du reliquaire et qu'il n'y avait pas à ce moment de grande cérémonie. Le cas mériterait une enquête, œuvre facile sans doute, puisqu'il s'agit d'une date peu éloignée. Dans la lettre beaucoup trop courte du témoin, il est question de « tous les assistants » et de « cérémonie ». Quelle date du mois de mai était-ce? Les « parentes »? Au mois de mai? Est-ce bien sûr qu'elles n'étaient pas là, ou qu'elles n'étaient pas prévenues de ce qu'on faisait?

Il va sans dire que je ne soutiens nullement que le médium se trouve toujours parmi les « parentes ». Je demande seulement que le jour où un membre de la Société Anglaise F. P. R. — (Française, hélas! il n'y faut pas compter), sera délégué pour étudier le phénomène, son attention se porte sur ce groupe et que, s'il remarque une expression particulièrement extatique chez une des « parentes », il fasse tout son possible pour tenter avec elle des expériences d'apport où la foi religieuse sera mise en jeu. La principale difficulté à vaincre sera la profonde répulsion qu'inspire le miracle catholique à un homme de race protestante. Mais aussi que ne fait pas l'amour de la science!

M. Cavène reproche à M. Luigi di Pace d'avoir donné comme cause du phénomène « les splendeurs de la cérémonie, l'immensité du temple, la fumée mystique de l'encens, les chants liturgiques, etc. ». M. Luigi di Pace est un spirite napolitain, auteur d'une petite brochure où le miracle est présenté comme un phénomène psychique. Il n'y est pas question de la présence ou de l'action de l'esprit désincarné de saint Janvier, mais seulement de force psychique. Toutefois, M. di Pace reste tout à fait dans le vague et ne prononce même pas le mot d' « apport ». Mais je le crois assez au courant des faits de médiumnité pour savoir qu'ils dépendent seulement de deux conditions : une certaine structure spéciale du système nerveux du médium et la foi qu'il a en la toute-puissance de Dieu, ou des esprits. Sans doute cette foi est fortement excitée par « les splendeurs d'une grande cérémonie religieuse ». Mais elle peut aussi être assez ardente pour produire le miracle sans cela et dans la solitude. S'il arrive assez souvent que la liquéfaction s'opère dans la niche et qu'on trouve le sang déjà liquéfié lorsqu'on le sort pour l'exposer à la vénération des fidèles, c'est que les soi-disant esprits aiment beaucoup à jouer des tours.

De la part du saint l'idée ne se comprendrait pas. Son but est de convaincre les incrédules. Or, ceux-ci





LE PEUPLE ET LES PARENTES IMPLORENT LE MIRACLE.

Les parentes occupent les premiers rangs dans le cadre à droite du lecteur. — Les regards de tous les assistants, public et parentes, sont fixés sur le Reliquaire

demandent à voir le miracle s'opérer sous leurs yeux. De la part de la force psychique inconsciente du ou des médiums, au contraire rien d'étonnant. On sait combien le sommeil favorise son activité. Il est bien naturel que, la nuit, les « parentes » rêvent déjà de leur « Santino! Santo bello! ».

La pierre suintante de Pouzzoles.

De la liquéfaction de Naples nous rapprocherons le suintement de la pierre de Pouzzoles. Serait-il un autre phénomène d'apport? A un kilomètre de Pouzzoles, sur une colline, à l'endroit où saint Janvier aurait été décapité, s'élève une petite église dédiée au martyr. Entrez et vous trouverez à droite une chapelle grillée et dans le mur de gauche de cette chapelle une niche fermée par une porte de bois, derrière laquelle une seconde porte vitrée. Le fond est formé d'une pierre spongieuse d'un gris obscur avec des taches rougeâtres dont la teinte rappelle le sang desséché. D'après la tradition, Eusébie, la sainte qui recueillit le sang de saint Janvier aurait essuyé sur cette pierre ses mains ensanglantées.

Le samedi qui précède le premier dimanche de mai vers 7 heures du soir et le 19 septembre vers 9 h. 1/2 du matin, c'est-à-dire au moment même où se produit à Naples à 14 kilomètres de là le miracle de saint Janvier, les taches grisâtres deviennent rouges et les taches rougeâtres apparaissent plus rouges qu'à l'ordinaire. Le rougissement est plus ou moins prononcé et généralement ne dure pas plus de deux heures. « Au rougissement qui se produit toujours (1), se joint *quelquefois* — quelquefois seulement — un suintement, une sorte de liquéfaction qui consiste dans l'apparition de petites perles liquides, mais dans la limite des taches. On a du bollandiste Stilting (2), un récit fait en 1753 qui montre qu'à cette époque on croyait au suintement. M. Cavène affirme avoir vu le rougissement en 1906, mais ajoute que le suintement ne se produisit pas cette année-là.

Le Père supérieur des capucins de Pouzzoles, don Diego da Sorrento, habite le couvent depuis près de cinquante ans. Il atteste que le rougissement n'a jamais manqué de se produire en mai et septembre. Et il connaît trois cas où il s'est produit en dehors des époques : vers 1860, en présence d'un évêque d'Amérique, en 1874, devant Mgr Coppola et le vendredi saint en 1877, devant le fils de la baronne Carelli. Ces visiteurs avaient prié et la pierre rougit extraordinairement.

Dans la nuit du 21 au 22 février 1860, l'église faillit brûler. Le 22, on voulut examiner la pierre pour voir si elle n'avait pas subi quelque dommage. On a le procès-verbal rédigé et signé par les treize notables, témoins du suintement, parmi eux le maire, le commissaire de police, un officier de gendarmerie, l'architecte municipal.

En septembre 1878, l'abbé Zimmer, ancien vicaire général de la Guadeloupe et qui faisait à Rome des études de philosophie qu'il entremêlait d'études mathématiques et scientifiques, vit le rougissement. Allumant alors un rat de cave, il vit les gouttelettes de sang d'assez près pour constater qu'elles étaient animées de mouvements giratoires sur elles-mêmes (?) analogues à ceux qui se produisent dans l'eau à l'état sphéroïdal. Il prit note de l'heure et constata à son retour à Naples qu'elle correspondait exactement à celle où la liquéfaction avait lieu dans la basilique. C'est Mgr Battandier qui entendit ce récit de la bouche de l'abbé même. Et il l'a communiqué à M. Cavène dans une lettre datée du 9 janvier 1906. L'abbé était seul dans la chapelle, à côté du prêtre qui officiait, mais l'église était remplie par la foule.

Enfin, M. Sperindeo qui, nous l'avons vu, fit l'analyse spectrale du sang à Naples avait, quelques jours auparavant, c'est-à-dire le 19 septembre 1902, observé le phénomène avec le plus grand soin. Un professeur de ses amis l'accompagnait. Ils s'étaient munis de thermomètres, de fortes lentilles grossissantes et d'un tableau où 50 rectangles étaient coloriés en rouges différents, depuis le plus pâle jusqu'au plus foncé, pour servir de termes de comparaison et éviter, autant que possible, l'*illusion*. Les thermomètres ne révélèrent aucun abaissement, aucune élévation anormale de la température relative de la pierre. En une heure, les variations de coloration furent notées cinq fois, et de plus, au-dessous des taches rouge sombre, apparurent successivement d'autres taches qui ne se voyaient pas au début.

Lorsqu'à 10 h. 30, les gouttelettes parurent, on ferma aussitôt la porte vitrée pour voir si elles n'étaient pas produites par la vapeur d'eau venant de la chapelle. Leur formation continua. « A 11 h., la pierre nous apparut entièrement mouillée, comme si on avait versé de l'eau dessus. »

M. Sperindeo ajoute cette remarque importante que de l'autre côté du mur, dans le corridor d'entrée du monastère, il y avait un va-et-vient continuel de gens dont la présence empêchait toute fraude.

Eh bien, ce témoignage donné certainement avec la plus entière bonne foi ne paraîtra pas, je crois, suffisamment convaincant. Comment M. Sperindeo, qui allait pourtant peu de jours après faire l'analyse spectrale du sang de Naples, n'eût-il pas l'idée de recueillir quelques gouttes du liquide de Pouzzoles pour les analyser? C'est sans doute, comme il le dit du reste, que l'aspect de ces gouttes étaient tout à fait l'aspect de gouttes d'eau. Et il conclut fort justement. « Je ne puis encore porter un jugement défi-

(1) Excepté, je suppose, les jours où à Naples le miracle n'a pas lieu, comme cela arrive assez souvent, le 16 décembre.

(2) *Acta Sanctorum*, t. VI, septembre, page 797.

nitif. » *Une surveillance irréprochable est nécessaire de l'autre côté de la pierre.* Et quant au changement de couleur, tout le monde sait que beaucoup de teintes de pierre s'avivent par l'humidité. Qui n'a pas remarqué les tons ravissants que prennent certains galets au bord de la mer? D'où vient l'eau? De la condensation de la vapeur d'eau émanant de la foule ou même des quelques personnes réunies dans la chapelle? Ce serait bien simple! Et d'un autre côté, la fraude?... Elle serait bien facile à découvrir. Tout ce que nous pouvons dire pour le moment, c'est que si nous sommes forcés d'admettre que le phénomène de Naples est un « apport », nous admettrons facilement que celui de Pouzzoles *peut* en être un. Il n'y a pas à décider lequel doit être observé de préférence. Ils doivent l'être simultanément par un groupe d'expérimentateurs. Car malheureusement on nous dit qu'à Pouzzoles le *suintement* a lieu rarement. Sans cela recueillir la substance à Pouzzoles et l'analyser, aurait été la plus simple et la première chose à faire.

Autres liquéfactions miraculeuses.

Je n'aurais pas parlé du phénomène de Pouzzoles, tant les témoignages sont insuffisants, s'il était isolé. Pourquoi répéter des contes à dormir debout? Mais nous sommes ainsi faits que nous ne nous étonnons plus d'un miracle, si ce miracle se répète tous les jours. Nous trouvons tout naturel qu'un gland devienne un chêne, ou que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil. Ce que nous demandons pour admettre un fait, c'est qu'il ne soit pas isolé et ensuite notre pauvre intelligence est satisfaite quand nous l'avons rattaché à une série de faits tout aussi incompréhensibles. Ce rattachement c'est ce que nous appelons une explication!

Les phénomènes de Naples ne seraient pas isolés, si l'on en croit M. Cavène qui a écrit au recteur du couvent de l'Incarnation de Madrid, au sujet d'une liquéfaction analogue à celle de Naples qui aurait lieu à Madrid, et a reçu une réponse où nous lisons : « ... Le couvent de l'Incarnation de Madrid possède une ampoule contenant du sang de saint Pantaléon. Ce sang se liquéfie le jour de sa fête 26 juillet, à partir des premières vêpres et reste liquide jusqu'au coucher du soleil du lendemain 27. A ce moment il se solidifie de nouveau et demeure solide jusqu'à la même date de l'année suivante... » Signé : « Felipe San Roman, *rector de la Encarnacion*, à Madrid, 10 septembre 1906.

Enfin d'après l'*Intermédiaire des Chercheurs* (1) :

« Il existe de nombreux exemples de la liquéfaction — miraculeuse — du sang.

« En Provence, le sang de sainte Madeleine.

« A Bruges, une fiole de sang, rapportée par Thierry d'Alsace, revenant de la Terre sainte : le phénomène se produisait tous les vendredis, de la pointe du jour à trois heures de l'après-midi de l'an 1148 à l'an 1310.

« En Auvergne, le 3 mai, on fait à Billom (Puy-de-Dôme), la procession du précieux sang ; un prêtre qui porte la relique, montre, à chaque instant, que ce sang est liquide.

« A Naples, outre le sang de saint Janvier, il y a celui de saint Jean-Baptiste, celui de saint Etienne et celui de saint Pantaléon, qui se liquéfient aussi.

« Il en est de même pour le sang de saint Patrice, en Irlande, et celui de saint With.

« En Flandre, les moines de Saint-Amand conservent le sang de leurs confrères martyrisés au IXe siècle par les Normands. La liquéfaction a lieu à la troisième fête de la Pentecôte.

« A Naples, chez les Pères Minimes, c'est du lait de la Vierge qu'il s'agit.

« On pourra consulter, du reste, à ce sujet, les *superstitions* et *survivances*, par Béranger-Hérand (Paris-Leroux, 1896) qui donnent de précieux renseignements sur une multitude de croyances, notamment sur les statues qui pleurent, qui saignent, etc.

« ANCENOT. »

On voit que le sujet est vaste. Sont-ce là seulement des croyances? Ou bien ces croyances engendrent-elles des faits réels? A Naples, les faits me semblent déjà suffisamment établis pour mériter une enquête définitive. Puisse cette opinion être partagée par les membres de la S. P. R., une commission être nommée, et le plus contestable des phénomènes métapsychiques : « l'apport » être enfin reconnu comme une réalité!

(1) Cité par M. DE FONTENAY, dans l'*Echo du Merveilleux*, déc. 1905.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Un cas de projection du double

(*Journal of the American Society for Ps. Research, avril* 1909.)

Le cas suivant est communiqué au professeur Hyslop par le professeur William James. Celui-ci reconnaît qu'il lui manque l'attestation personnelle directe des deux témoins ; nous n'avons donc que le témoignage de personnes ayant entendu raconter l'apparition. Cependant, ce type de phénomène est si rare et — si on ne peut l'expliquer par une coïncidence accidentelle — il est si important, qu'il ne nous faut négliger aucun des cas relatés.

Dans le cas dont nous nous occupons, l'*agent* est un collègue du professeur W. James : un professeur savant et respecté de la Harvard University. Il lui narra d'abord l'histoire peu de temps après qu'elle se produisit en 18—. Le récit qu'on va lire, écrit sur demande du Dr W. James en 1903, concorde exactement avec le souvenir que le célèbre psychologiste gardait de la narration verbale. A... n'était pas disposée, alors, à donner sa version de l'événement ; elle est morte depuis, et naturellement le récit est défectueux sous ce rapport.

Cambridge, 16 avril 1903.

Mon cher docteur James,

Je me souviens exactement de tous les détails de l'affaire dont vous me demandez d'écrire un récit ; seulement, je ne parviens pas à établir si cela s'est passé dans la dernière partie de 1883 ou au commencement de 1884. A cette époque, je voyais très souvent A..., et nous avions parlé avec intérêt, entre autres choses, d'un livre de Sinett sur le bouddihisme ésotérique. Cette question a été longuement débattue entre nous, ainsi que celle du corps astral, mais jamais l'un de nous ne fit à l'autre aucune proposition de tenter quelque expérience dans cet ordre d'idées.

Un soir, vers 9 h. 45, ou peut-être quelques minutes seulement avant 10 heures, comme je songeais justement à ces questions, pendant que j'étais assis tout seul dans ma chambre, je décidai de tâcher de projecter mon corps astral devant A... Je ne savais aucunement comment il fallait s'y prendre, mais j'ouvris ma fenêtre, qui donnait vers la maison d'A... — bien que celle-ci fût à la distance d'un demi-mille et cachée par une colline — je m'assis sur une chaise et je m'efforçai, aussi fortement que je le pus, de me présenter à A... La chambre était plongée dans l'obscurité. Je restai dans cet état de volonté durant une dizaine de minutes. Je ne constatai rien d'anormal pour ce qui se rapporte à mes sens.

Le lendemain, je rencontrai A... qui me dit à peu près ceci (je ne me souviens pas des mots exacts) :

— Hier soir, vers 10 heures, je me trouvais dans ma salle à manger, où je dînais avec B... Soudain, il m'a semblé vous voir, regardant, par la porte entr'ouverte, du côté de la pièce où j'étais tournée. Je dis à B... : « Voilà Blank qui regarde par la porte entre-bâillée ! » B..., qui avait le dos tourné à la porte, me répondit : « Il ne peut pas être ici ; il serait entré. » Tout de même, je me levai et je regardai dans la pièce contiguë, mais il n'y avait personne. Que faisiez-vous en ce moment ?

Je lui expliquai alors ce que j'étais en train de faire.

Comme vous le voyez bien, le double témoignage d'A... et de B... rendrait cette histoire très bien fondée ; malheureusement, on doit se contenter de mon propre témoignage.

Gaston Mery

M. Gaston Mery, conseiller municipal de Paris, rédacteur en chef de la *Libre Parole*, directeur de l'*Echo du Merveilleux*, dont on a eu dernièrement à déplorer la mort, était sans doute l'un des hommes qui, en ces derniers temps, ont le plus contribué à attirer l'attention du public français sur les phénomènes psychiques surnormaux, dont il donnait une explication conforme aux principes traditionnels de l'Eglise catholique, mais sans aucune exaltation ni exagération. Il apportait à ces études une tolérance, et même un vague scepticisme, qu'il n'employait pas toujours quand il traitait certaines autres questions, au moins dans ses écrits, car, personnellement, il était un homme des plus aimables et sympathiques, même pour ceux qui, comme nous, sont loin de partager la plupart de ses idées.

Le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux* est presque entièrement consacré à la mémoire de son ancien directeur.



Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, directeur. *Le Gérant :* Drouard.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

19me Année | 1er et 16 Septembre 1909 | Nos 17 et 18

Compte rendu de la Commission chargée par la
" SOCIETY FOR PSYCHICAL RESEARCH "
d'une série d'expériences avec Eusapia Palladino

Le verdict favorable à l'authenticité des phénomènes produits par Eusapia Palladino, que vient de prononcer la Commission chargée, par la *Society for Psychical Research*, de Londres, de faire une série d'expériences avec ce médium, est sans doute un événement considérable dans l'étude de la métapsychie. Malgré l'attestation favorable d'à peu près tous les savants et les autres personnes distinguées qui avaient examiné Eusapia, le résultat des séances de Cambridge, en 1895, restait comme une tache qui paraissait ineffaçable dans la carrière de ce médium. Il avait pour effet de contrecarrer, dans l'opinion publique, les jugements même les plus enthousiastes et les mieux motivés de ses partisans, perpétuait, chez la *Society for P. R.* — et, par ricochet, chez la plupart des chercheurs anglo-saxons — leur aversion pour les phénomènes psychiques de la médiumnité, en créant ainsi une division déplorable entre les « psychistes » anglo-américains et ceux du Continent — division qui empêchait, ou retardait au moins énormément, le développement de ces études et leur acceptation graduelle par l'universalité des représentants de la science cosmopolite.

Par les récentes séances de Naples, Eusapia Palladino peut être fière, non pas uniquement d'avoir obtenu une réhabilitation et une justification si longtemps attendue et qui couronne admirablement sa longue carrière médiumnique, mais aussi d'avoir porté les recherches métapsychiques à ce tournant après lequel il faut espérer que, malgré les déconvenues et les temps d'arrêt auxquels on peut encore s'attendre par l'enseignement du passé, on verra progresser d'une manière rapide et constante l'investigation et l'acceptation de toute la phénoménologie médiumnique. Les expériences de l'Hon. E. Feilding, secrétaire honoraire de la S. P. R., de M. Hereward Carrington, qui était, dernièrement encore, le secrétaire et le bras droit de M. Hyslop, secrétaire de l'*American Society for Psychical Research*, et de M. Baggally, membre du Conseil de la S. P. R., peuvent, en effet, être considérées comme le point de départ de toute une série d'expériences que les membres les plus distingués et les plus influents de la *Society* ne manqueront pas de faire désormais avec Eusapia et avec d'autres médiums à effets physiques pour contrôler les affirmations de la Commission qui vient de présenter son rapport.



EUSAPIA PALLADINO.

C'est pourquoi nous avons cru devoir reproduire intégralement le procès-verbal de la réunion générale de la *Society for P. R.*, qui eut lieu à la date du 18 juin 1909, bien qu'il renferme quelques passages qui ne contiennent vraiment rien de nouveau pour les lecteurs des *Annales*.

Une dernière observation nous sera permise. On verra, par la lecture de la communication de l'Hon. E. Feilding, que la Commission avait admis, à titre d'essai, à quelques-unes des séances, certains amis d'Eusapia. Mal lui en prit, car ces spirites publiaient le lendemain, dans un journal italien, un récit de ces séances, en ridiculisant les méthodes de

la Commission, leur idée de dicter à un sténographe chaque détail des expériences, au fur et à mesure qu'il se produisait, etc. Le grand organe des spirites anglais, comme le grand organe des spirites français, reproduisaient avec complaisance, en l'approuvant, ce récit inepte. Ils regretteront, sans doute, maintenant, de l'avoir fait. Mais ce petit épisode des taquineries des spirites contre les « psychistes » est bien symptomatique, en ce sens qu'il montre le manque de tactique qui suffit à expliquer, en grande partie, le peu de progrès que fait la propagande en faveur des phénomènes métapsychiques. On ne comprend pas assez que l'opinion publique ne peut désormais être influencée que par les méthodes scientifiques de recherches, dont la S. P. R. donne l'exemple, et que l'impatiente agitation de la foule spirite nuit au progrès qu'elle désire, bien plus qu'elle ne le favorise. Malheureusement, il n'est pas facile de réagir contre ce qui dépend, en très grande partie, de la tournure d'esprit et du tempérament, bien plus que de l'éducation scientifique des chercheurs.

Voici, maintenant, le compte rendu de la réunion générale du 18 juin dernier, à la *Society for Psychical Research* :

Sir Oliver Lodge, président, observa que, durant les quelques dernières années, la Société avait surtout déployé ses énergies dans la poursuite de phénomènes purement psychiques — écriture automatique, parler en état de trance, etc., — en obtenant des résultats qui lui semblent de la plus haute importance, puisqu'ils nous ont portés plus près de la démonstration scientifique de la survie humaine après la mort corporelle, que par toute autre preuve obtenue jusqu'ici.

Les phénomènes dont l'assemblée devait s'occuper aujourd'hui appartiennent à ce qu'on peut regarder comme un ordre inférieur, n'ayant aucune influence, à ce qu'il a pu voir lui-même, sur le problème de la survie humaine. Ce sont des phénomènes physiques, consistant surtout en des mouvements d'objets apparemment sans contact, ou avec un contact ne pouvant pas normalement expliquer le mouvement ; il ne semble pas qu'il y ait quelque raison pour les attribuer à autre chose qu'à une faculté apparemment supernormale du médium.

Il a eu lui-même quatre séances exceptionnellement bonnes avec le même médium, Eusapia Palladino, en 1894, dans une des maisons du professeur Richet, en des conditions très favorables, et sous son contrôle. Il avait pu se convaincre ainsi de l'authenticité de quelques-uns des phénomènes produits par cette femme, et il les a exposés dans un compte rendu de ces séances, paru dans le *Journal of the S. P. R.* de novembre 1894.

Plus tard, comme on sait, Eusapia a été prise en fraude dans une série de séances qui ont eu lieu à Cambridge en 1895. Tout en admettant la nature frauduleuse d'une des séances de Cambridge auxquelles il a assisté, Sir Oliver Lodge se considère absolument sûr que les principales supercheries qu'on constata alors — spécialement la substitution de mains ou de pieds tenus par les expérimentateurs, de façon à ce qu'une seule main, ou un seul pied, produise l'effet de deux, en laissant l'autre libre dans ses mouvements — ne suffisaient pas à expliquer les manifestations qu'il avait constatées auparavant ; en effet, dans plusieurs cas il avait lui-même tenu les *deux* mains du médium et avait aussi contrôlé les jambes, pendant que les phénomènes se produisaient. Il avait, dès lors, reconnu l'intérêt qu'il y a que le contrôle de la personne du médium soit exercé complètement par un seul expérimentateur, et il avait insisté à ce sujet jusqu'à ce qu'il eut satisfaction. Il avait donc toujours gardé sa conviction de la réalité de quelques-uns des phénomènes d'Eusapia, bien qu'il ne fût pas sûr que les preuves qu'il pouvait en donner pussent être considérées comme satisfaisantes par le public. Quant à lui, personnellement, le fait de la production de phénomènes physiques inusités, en présence de personnes constituées d'une façon exceptionnelle ne pouvait pas être mise sérieusement en doute ; seulement la chose restait *sub judice* pour ce qui se rapporte à la Société et au monde scientifique.

L'Hon. Everard Feilding donna alors lecture d'une communication sur *Quelques séances avec Eusapia Palladino*, en ces termes :

« Je dois vous entretenir aujourd'hui de certaines expériences récentes faites par M. Hereward Carrington, M. Baggally, et moi-même, pour le compte de la Société, avec le fameux médium Eusapia Palladino, à Naples. La classe de manifestations qu'on obtient avec ce médium appartient exclusivement à ce qu'on appelle les phénomènes physiques du « spiritisme ». (Le mot *spiritisme*, naturellement, est employé ici sans que j'y attache aucune théorie pour expliquer les phénomènes en question ; je ne m'en sers que d'une manière provisoire et sans avoir aucune intention d'appuyer ou de repousser l'hypothèse spirite.)

» Depuis longtemps déjà on ne s'occupe pas de ces phénomènes physiques dans les réunions de notre Société. Notre président, Mme Sidgwick, a bien touché à cette question dans son discours présidentiel, mais uniquement pour observer qu'alors que des grands progrès ont été faits dans tous les autres arguments dont l'étude était proposée par le programme original de la Société, elle pensait qu'aucun progrès réel n'avait été fait dans notre connaissance, non seulement de la nature, mais aussi de l'existence de ces phénomènes.

» Mme Sidgwick sera, naturellement, la première à admettre que cette opinion lui est purement personnelle ; si nous ne négligeons pas les expériences menées par des observateurs ne faisant pas partie de

notre Société, l'opinion de Mme Sidgwick ne sera point partagée par plusieurs d'entre nous. Mais elle est parfaitement exacte pour ce qui se rapporte aux recherches de la Société même, et en nous occupant seulement des expériences soumises à ce même examen critique des preuves, auquel nous avons cherché de nous tenir dans les autres branches de nos travaux. Justement le problème qui, au moment de la fondation de la Société, figurait en première ligne dans son programme, et que, grâce à la richesse des témoignages déjà existants, et à l'apparente facilité de le soumettre à un examen précis, semblait devoir être l'un des premiers à être résolu d'une façon ou de l'autre, a été celui au sujet duquel les opinions sont restées le plus partagées, et qui a trompé l'attente des premiers chercheurs, en provoquant en eux une déception, qui a fini par tourner presque en désespoir.

» Il n'est pas très difficile de comprendre la raison de cet insuccès dans les efforts pour parvenir à des conclusions généralement acceptées au sujet de l'existence de ces phénomènes. D'abord, le nombre des personnes par l'intermédiaire desquelles on affirme qu'ils se produisent, a toujours été fort restreint; depuis la disparition du célèbre D. D. Home, il a été presque exclusivement composé de personnes d'une classe plus ou moins dépourvue d'instruction, qui tâchent de tirer un profit pécuniaire de leurs facultés, quelles qu'elles soient, préférant plaire à leurs admirateurs et les étonner moyennant une compensation financière congrue, que de se soumettre à un examen sérieux et exact. Plusieurs parmi eux — même en admettant qu'ils aient été d'abord honnêtes et qu'ils aient pu montrer parfois des pouvoirs supérieurs à la simple prestidigitation, succombèrent ensuite aux tentations de leur industrie, et trouvant que le gros de leurs adhérents se montraient aussi satisfaits de conditions admettant la possibilité de tromperies que de conditions excluant cette possibilité, choisirent le système plus aisé et profitable de la médiumnité frauduleuse... Il y a bien eu un certain nombre de personnes privées possédant, ou censées posséder, les pouvoirs en question, mais elles les ont généralement considérés comme une chose trop sacrée pour les soumettre à des expériences, ou trop faible pour être digne d'étude; d'autres étaient trop indifférentes envers ces affaires, ou trop préoccupées des conséquences possibles que l'exercice de ces facultés pouvait avoir sur leur santé, pour désirer de devenir un objet d'étude.

» Je généralise, naturellement, et il y a des exceptions; mais si on prend les choses en bloc, entre les déceptions provoquées par les uns et les difficultés soulevées par les autres, il a été possible dans ce pays de faire bien peu de chose.

» Quelques spirites convaincus nous disent que la faute en est à nous, en grande partie, et que notre attitude peu sympathique envers ces sujets a été la cause de notre insuccès. Je suis assez porté à croire qu'il y a du vrai dans cela. Mais quand les insuccès se suivent sans cesse, quand on a découvert des fraudes et puis encore des fraudes — inutile de vous en réciter le triste catalogue! — un corps d'investigateurs, ainsi qu'un individu isolé, se montreraient supérieurs à ce qui est humain s'ils résistaient à l'impression produite par ce qu'ils ont constaté et pouvaient continuer l'examen de nouveaux cas avec autant de sympathie et de sang-froid qu'auparavant.

» En 1894, toutefois, il y eut une interruption dans la série des expériences négatives. L'attention des chercheurs du Continent avait été dirigé, depuis quelque temps, sur Eusapia Palladino, fille de paysans italiens, absolument illettrée, et sur les phénomènes remarquables qu'on affirmait avoir lieu grâce à sa médiumnité. Elle avait déjà été sujet d'étude de la part de certains groupes spirites d'observateurs, qui l'avaient fait connaître — en premier lieu le professeur espagnol, M. Acevedo — plus tard par les professeurs Lombroso, Tamburini et d'autres. Peu de temps après, une série d'expériences eut lieu par œuvre d'un autre groupe de savants à Milan — entre autres le professeur Schiaparelli, l'astronome bien connu, le professeur Richet, de Paris; le professeur Gerosa, le Dr Ermacora. D'autres expériences furent faites à Varsovie par M. Ochorowicz.

» Au cours de l'année que j'ai citée plus haut, en 1894, le professeur Richet, dont l'intérêt pour ces études s'était trouvé particulièrement stimulé par ce qu'il avait constaté, invita quelques-uns parmi les principaux membres de notre Société, le professeur Sidgwick, Mme Sidgwick, M. Myers et Sir Oliver Lodge, à assister à une série de séances dans le Sud de la France. Le rapport de Sir Oliver Lodge a été publié dans le *Journal of the S. P. R.* de novembre 1894; il s'y montrait convaincu — ainsi que d'ailleurs M. Myers — qu'Eusapia possédait quelque faculté supernormale agissant sur la matière, et au moyen de laquelle elle était à même de produire des mouvements d'objets matériels sans aucun moyen matériel contrôlable, et même de produire de la matière, où l'apparence de la matière, sans aucune source de production constatée.

» Ce rapport fut fort critiqué, spécialement de la part du Dr Hodgson, qui fit une étude analytique détaillée du compte rendu de ces expériences, afin de prouver qu'il ne montrait pas que toute possibilité de fraude avait été exclue. Cette étude parut dans le *Journal of the S. P. R.* de mars-avril 1895. Je ne me propose pas de le discuter, sauf pour dire qu'il me parut toujours plus ingénieux que convaincant; en pesant les improbabilités, je sentais que l'improbabilité de la réalité de ces phénomènes, tout absurdes qu'ils paraissaient, de l'aveu même des observateurs, était plus facilement acceptable que l'improbabilité, qu'un

groupe aussi éminent d'expérimentateurs aient été trompés de la façon indiquée par le Dr Hodgson.

» En tout cas, on comprenait qu'il était nécessaire d'en venir à de nouvelles expériences, et Eusapia vint à Cambridge dans l'été de 1895, pour y donner une assez longue série de séances. Vous connaissez tous, ou presque tous, ce qu'il est résulté. Ces expériences n'eurent d'autre résultat que d'établir la supercherie. Eusapia tricha, non pas uniquement une ou deux fois, mais, à ce qu'il paraît, d'une manière continuelle et délibérée. Bien que de la lecture des comptes rendus, restés inédits, se dégage l'impression qu'il y ait eu aussi un certain nombre de phénomènes que les fraudes constatées ne suffisaient point à expliquer, la Commission fut unanime, je crois — y compris les membres ayant pris part aux séances antérieures en France — que les résultats de ces expériences de Cambridge était à ce point non satisfaisants, que vraiment ils ne permettaient pas de conclure en faveur des facultés supernormales d'Eusapia. Ce n'est pas tout : le doute jeté sur l'ensemble de l'investigation était tel, qu'il a été décidé qu'il serait inopportun de publier le compte rendu même des premières séances. On renvoya Eusapia chez elle, et on considéra son cas comme liquidé, au moins pour ce qui se rapporte aux expériences officielles de la Société.

» Mon intention n'est point de discuter la justice de ces conclusions, ou la nécessité de cette manière d'agir. Une chose, en tout cas, me paraît certaine, c'est que toute la nature et la conduite des séances de Cambridge diffèrent d'une façon très marquée des meilleures séances parmi celles qui les avaient précédées, ainsi que de la plupart de celles auxquelles j'ai pris part dernièrement moi-même. Elles en diffèrent en trois points. D'abord, en ceci que, pour la plupart, elles eurent lieu, ou dans une obscurité complète, ou dans une lumière si réduite qu'elle devenait inefficace pour l'observation ; Eusapia, ou son « contrôle » s'opposa, en effet, à toutes les tentatives de la part des expérimentateurs pour avoir plus de lumière. En second lieu, les phénomènes, au lieu d'être variés et remarquables, furent monotones et de peu d'importance. Troisièmement, Eusapia elle-même souleva tant de difficultés au contrôle raisonnable qu'on voulait établir, que les observateurs finirent par abandonner toute tentative de contrôle efficace et, dans le but d'étudier ses méthodes, lui laissèrent pleine opportunité de tricher — opportunité dont elle ne manqua pas de profiter amplement.

» Il me faut toutefois bien préciser un point, c'est que les expérimentateurs de Cambridge ne découvrirent aucune nouvelle méthode de fraude dont la possibilité n'ait pas été parfaitement reconnue auparavant par les expérimentateurs du Continent, en outre, que les fraudes constatées consistaient dans le truc de la substitution des mains, qu'Eusapia exécute avec beaucoup d'habileté quand il fait assez sombre pour lui permettre de joindre ses deux mains et faire croire aux deux personnes qui les tiennent, qu'elles tiennent des mains différentes, alors qu'elle est parvenue à faire tenir à chacune d'elles une partie différente de la même main, de façon à avoir l'autre main libre. Ce truc, qui ne peut réussir que dans l'obscurité, avait déjà été observé et signalé, plusieurs années avant les séances de Cambridge, par M. Torelli-Viollier, journaliste milanais, et avait été l'objet de vives discussions. Il semble résulter en outre, non pas uniquement par le témoignage des expérimentateurs de Cambridge, mais par d'autres encore, qu'Eusapia a aussi recours à la substitution de son pied, et je ne doute aucunement qu'en certaines occasions, elle puisse, si elle n'en est pas empêchée, faire libre usage de ses pieds comme de ses mains. Que je sache, sauf quelques petits tours enfantins, comme celui du cheveu ou de l'ongle, avec lesquels il plut à Eusapia de s'amuser, parfois hors de séance, ce sont là les seuls trucs dont Eusapia ait jamais été, d'une manière définitive, trouvée coupable, dans toutes ces innombrables expériences auxquelles elle a été soumise par des savants de presque toutes les nationalités européennes, depuis seize ou dix-sept ans, bien qu'on ne se trouve pas d'accord sur la fréquence avec laquelle Eusapia aurait recours à ces stratagèmes. Bien que, comme je l'ai dit, le résultat net des expériences de Cambridge n'ait pas été de montrer aucune méthode de supercherie qui n'eût pas été soupçonné auparavant, elles montrèrent toutefois que ces méthodes spéciales, déjà découvertes — substitution des mains ou des pieds dans l'obscurité — étaient appliquées bien plus fréquemment que les observateurs du Continent ne l'avaient constaté jusqu'alors. Les observateurs du Continent répondirent en substance que c'était la faute du groupe de Cambridge, qui n'aurait pas dû lui permettre de tricher ; ce à quoi le groupe de Cambridge répliqua à son tour que c'était la faute d'Eusapia, qui ne leur avait pas permis de faire autrement.

» Pour ce qui se rapporte aux séances de Cambridge, je crois qu'elles constituèrent la seule série d'expériences importantes complètement négative qu'on ait rencontrée avec ce médium. Notre Société, comme je viens de le dire, ne voulut plus avoir affaire avec elle, mais il n'en fut pas de même des investigateurs du Continent. Depuis lors, elle a eu un grand nombre de séances avec le professeur Richet, M. Camille Flammarion, le prof. Curie, Mme Curie, le prof. d'Arsonval et leurs collègues de l'Institut Général Psychologique, et d'autres personnes distinguées en France ; avec les professeurs Bottazzi et Galeotti à Naples, avec le prof. Morselli, de Gênes, dont vous connaissez peut-être l'énorme ouvrage sur ce sujet. La liste des savants que je pourrais citer est loin d'être épuisée. Les témoignages des hommes d'une réputation

européenne ont continuellement augmenté de nombre, et il n'était plus permis de ne pas en tenir compte — ce qui fait que vers la fin de l'année dernière le Conseil de cette Société décida de rouvrir la question ; on demanda à M. Carrington et à moi, d'aller à Naples et de chercher à obtenir une nouvelle série d'expériences avec Eusapia.

» Je crains de m'être un peu trop étendu sur les préliminaires avant d'arriver à ce qui me regarde, mais j'ai jugé nécessaire de bien faire connaître la situation générale de la question.

» Maintenant, je dirai quelques mots sur le but spécial pour lequel cette nouvelle Commission avait été envoyée à Naples. Un grand nombre de groupes de savants et d'autres personnes du continent avaient déjà fait des expériences avec Eusapia, et à une unanimité d'ensemble (tempérée naturellement, en plusieurs cas, de quelque réserve, de quelque répugnance ou de quelque prudence ; parfois même d'une négation complète venant d'un membre du groupe), ils avaient proclamé leur croyance en l'exercice de quelque force encore inconnue de la part de ce médium. Mais le public en général ; aussi bien celui scientifique que le plus profane à la science, restait absolument inébranlable dans sa négation. Aux yeux du monde en général, la croyance à l'hypothèse de l'existence d'une force si mystérieuse, ou le simple intérêt porté à la question, était un indice de dérangement intellectuel, un symptôme d'une décadence intellectuelle non lointaine. Telle est encore, sans doute, l'opinion générale dans notre pays, depuis notre omniscient gros bonnet de la science, jusqu'à notre petit bonhomme de la presse, plus omniscient encore. Les comptes rendus scientifiques ne produisaient en pratique aucune impression. Les faits relatés étaient absurdes, et par conséquent *ne pouvaient pas* se produire ; donc, *ils ne se produisaient pas.* Dans cet état de choses, comment espérer qu'un rapport venant d'une Commission d'une importance bien inférieure à celles qui l'avaient précédée, puisse avoir quelque intérêt ?

» Eh bien, la raison pour laquelle les anciens comptes rendus n'avaient pas eu une plus grande influence sur l'opinion publique, c'est que dans la plupart des cas les conclusions des investigateurs avaient été plus remarquables que les preuves sur lesquelles ces affirmations étaient appuyées. Même le compte rendu de sir Oliver Lodge sur les expériences de l'île Ribaud, qui parurent assez convaincantes aux assistants, ne satisfirent pas le criticisme hostile de l'absent Dr Hodgson. En outre, on disait que les savants, habitués à avoir affaire avec les forces de la nature qui ne trichent pas, ne sont pas les meilleurs investigateurs des forces de la nature humaine, surtout des forces de la nature humaine médiumnique. Pour cela, il aurait bien mieux valu un prestidigitateur. C'est pourquoi le choix du Conseil tomba sur un prestidigitateur. Ils trouvèrent en M. Hereward Carrington un homme qui, en outre de s'être occupé de prestidigitation pendant plusieurs années, avait fait pendant quelque temps des investigations pour le compte de l'*American Society for Psychical Research*, et après un examen profond de la plupart des médiums physiques de l'Amérique, avait écrit, à leur grand ennui et confusion, des articles parus dans le journal de cette Société, en montrant comment ils exécutaient leurs trucs ; il avait même publié un gros volume sur les *Phénomènes Physiques du Spiritisme*, dans lequel il exprime l'avis qu'il n'y avait rien d'authentique dans tout ce qu'il avait vu, bien qu'il ne contestât point qu'il pût y avoir quelque chose de vrai dans ce qu'il n'avait pas vu. Nous n'avions pas uniquement un prestidigitateur, mais deux, puisque M Baggally, membre du Conseil de la Société, s'unit à M. Carrington et à moi en temps pour assister à la cinquième séance. M. Baggally, lui aussi, bien qu'il ne soit pas un prestidigitateur, avait acquis une grande pratique dans l'art de la prestidigitation, particulièrement pour ce qui se rapporte aux phénomènes spirites, et le résultat de son examen de presque tous les médiums parus à l'horizon spirite dans les trente dernières années l'avait amené aux mêmes conclusions que M. Carrington, bien qu'à la différence de ce dernier, il ne faisait pas de réserves du tout. Quant à moi-même, bien que je ne sois pas prestidigitateur, j'avais reçu une éducation complète entre les mains des médiums frauduleux, et mon expérience non interrompue m'avait mis dans un état de scepticisme complet relativement à la probabilité que l'on pût jamais trouver quelque chose de digne d'être examiné ; dans un tel état d'esprit, dis-je, relativement à ces questions, que je me suis attiré les critiques publiques et privées des investigateurs d'un tempérament plus mesuré.

» Telle était donc la Commission. Quant à nos systèmes de recherche, nous avons senti qu'il s'agissait moins de nous former une conviction personnelle sur l'authenticité des phénomènes, que de présenter un compte rendu fait de manière à permettre aux lecteurs de juger de la possibilité que nous ayons été trompés ; — c'est-à-dire, de donner un récit absolument complet de ce qui s'était passé dans chaque séance, avec un enregistrement détaillé des précautions prises et du contrôle existant à chaque moment. Notre premier soin a donc été de nous procurer un sténographe, qui se tenait à une table voisine durant toute la durée des séances, et auquel nous dictions les conditions de lumière, les phénomènes eux-mêmes tels qu'ils se produisaient, la position et visibilité des mains, des pieds et de la tête du médium, au moment de la manifestation. Que nous ayons réussi ou non, nous avons au moins tâché d'éviter la critique adressée par Mme Sidgwick au professeur Morselli dans l'analyse qu'elle publia de son livre : à savoir, que, avant de

spéculer sur l'agent qui produit les phénomènes, il serait bien d'avoir de meilleures preuves de l'existence des phénomènes eux-mêmes.

» Les séances eurent lieu dans la chambre que j'occupais au cinquième étage d'un hôtel. A travers un coin de la pièce nous pendîmes, sur demande du médium, deux légers rideaux noirs formant une cachette triangulaire qu'on appelle « cabinet », de quatre pieds environ de profondeur dans le milieu. Derrière le rideau nous plaçâmes une petite table ronde, et sur elle divers jouets que nous achetâmes à Naples : un tambourin, un flageolet, un petit piano d'enfant, une trompette, etc.

» Si vous me demandez de défendre la raison de ce procédé, je puis dire seulement que, comme les phénomènes qui ont lieu en présence d'Eusapia consistent surtout — bien que non exclusivement — en mouvements et transports de menus objets dans un certain rayon autour d'elle, il fallait bien placer là quelques objets, quels qu'ils fussent. Quant au rideau, tout ce que je puis dire, c'est qu'Eusapia croit qu'un espace fermé aide à concentrer la « force », et que, comme la plupart des effets paraissent surtout partir du rideau, cela est bien possible.

» Eusapia ne regarda jamais derrière le rideau et ignorait ce qui y avait été mis.

» Hors du « cabinet » se trouvait une petite table oblongue de o m. 85 × o m. 48. Eusapia s'asseyait à l'une des extrémités de cette table, en tournant le dos au rideau ; le dossier de la chaise se trouvait à un pied environ du rideau. L'un de nous s'asseyait de chaque côté du médium, en tenant ses mains et en contrôlant ses pieds avec nos jambes et nos pieds, tandis qu'à certains moments, un troisième expérimentateur restait sous la table, en tenant des mains les pieds du médium.

» Devant Eusapia pendait du plafond, à une distance de 6 pieds environ de sa tête, un groupe de quatre lampes électriques, de différents voltage et couleur, et par conséquent de différent pouvoir éclairant, qui pouvaient être modifiées, de la table du sténographe, au moyen d'un commutateur. La lumière la plus forte était suffisante pour permettre de lire de petits caractères, même à l'extrémité de la chambre, et naturellement mieux encore de nos places autour de la table, tandis que la lumière la plus faible permettait de voir les mains et le visage du médium. En de rares occasions, nous en fûmes réduits à une obscurité complète.

» Nous eûmes en tout onze séances dans quelques-unes desquelles nous fûmes seuls, alors qu'à d'autres nous invitâmes quelques-uns de nos amis et, à titre d'essai, quelques amis d'Eusapia. Les séances varièrent grandement. Il est digne de remarquer que parmi les pires séances se placèrent celles auxquelles assistaient les amis d'Eusapia, tandis que les meilleures furent parmi celles dans lesquelles nous étions absolument seuls. Comme règle générale, bien que non invariable, les phénomènes se classaient selon la force de la lumière ; c'est-à-dire que pour certains phénomènes, il semblait nécessaire que la lumière fût faible, tandis que pour d'autres, il était indifférent que la lumière fût faible ou forte. Au point de vue de la facilité de frauder, nous ne pûmes tracer aucune relation spéciale entre le degré de lumière et les phénomènes qui se produisaient généralement en ces conditions. Depuis la première séance jusqu'à la dernière, avec quelques reculs pourtant, il y a eu une progression graduelle de phénomènes, c'est-à-dire que dans les premières séances, ils furent de variété restreinte, bien que fréquents, alors que plus tard ils devinrent plus compliqués. Ils se produisirent parfois si rapidement, à raison de plusieurs dans une minute, que la dictée de l'un d'eux était constamment interrompue par la production de l'autre. Quelquefois, ils étaient au contraire intermittents. Alors Eusapia demandait que la lumière fût réduite, mais nous ne constatâmes pas que la réduction de la lumière eût aucune influence favorable sur la production des phénomènes. Au contraire, les séances qui eurent lieu dans une plus grande obscurité furent celles dans lesquelles on obtint le moins de manifestations.

» Les séances se passaient généralement ainsi : une demi-heure environ avant l'arrivée d'Eusapia, la chambre était préparée ; on emportait les meubles non nécessaires, on disposait les objets à l'intérieur du cabinet, et ainsi de suite. Alors, un ou deux parmi nous restaient dans la chambre, pendant qu'un autre descendait pour attendre le médium. Elle arrivait accompagnée de son mari qui s'en allait alors, et Eusapia était accompagnée seule jusqu'à nos appartements du cinquième étage. Elle s'asseyait immédiatement à sa place à la table, le dos tourné au rideau, derrière lequel, comme je l'ai dit, elle ne regardait jamais. Parfois, les manifestations que je vais décrire tout à l'heure, commençaient immédiatement à la lumière la plus forte ; d'autres fois au contraire nous devions attendre une demi-heure, une heure, même une heure et demie, avant que quelque chose se passât. Ces retards paraissaient venir d'une ou deux causes. Ou elle se trouvait dans un état de bonne humeur si flamboyante et elle parlait si abondamment, qu'elle ne pouvait pas songer à ce qu'elle devait faire ; ou bien alors elle semblait si mal disposée et si fatiguée, qu'elle paraissait incapable de faire quoi que ce soit. Dans le premier cas, il n'y avait rien à faire, si ce n'est d'attendre qu'elle fût fatiguée de sa propre conversation. Parfois elle commençait à bâiller. C'était là un symptôme favorable, et quand les bâillements étaient suivis de hoquets énormes et extraordinaires, nous savions que c'était le moment d'ouvrir

les yeux, parce que c'était le signal qu'elle allait tomber en trance.

» Sa trance était de différents degrés. Elle n'était pas absolument nécessaire pour la production de phénomènes simples, dans deux ou trois séances elle resta absolument réveillée et garda un souvenir continué de ce qu'elle avait dit. Son état de *demi*-trance, qui était sa condition habituelle durant la production des phénomènes, ne pouvait être distingué de son état normal que par le fait qu'elle gardait une attitude plus tranquille et qu'elle déclarait ensuite ne pas se souvenir de ce qui s'était passé ; dans son état de trance *profonde*, qui ne survint pas souvent, mais qui, quand il se produisait, était presque toujours accompagné de phénomènes plus frappants, elle paraissait profondément endormie, gisant quelquefois immobile dans les bras de l'un des contrôleurs assis à côté d'elle, et qui l'entourait alors complètement de ses bras. Dans cet état, elle ne parlait que très peu, d'une voix faible et profonde, en ne faisant allusion à elle-même qu'à la troisième personne, comme « ma fille », ou le « médium », et nous tutoyait. Dans cet état, elle affirme être sous le « contrôle » d'un esprit auquel elle donne le nom de « John King », et qui prétend être le principal agent pour la production de ces phénomènes. Dans son état de demi-trance, il paraît y avoir une bataille continuelle entre elle-même et ce « contrôle », qui se manifeste par des coups ou des lévitations de la table, et, au moyen d'un code, donne des indications sur la conduite de la séance et le degré de lumière qui est permis, malgré quelquefois les protestations vigoureuses d'Eusapia elle-même. Ainsi, cinq coups de la table signifient moins de lumière. Eusapia insiste généralement pour que la lumière continue à être plus forte ; si on la diminuait, pour qu'on la relève. Mais la table persiste dans sa demande et Eusapia finit quelquefois par céder.

» Passons maintenant aux phénomènes eux-mêmes. Ils consistent en premier lieu en lévitations de la table autour de laquelle nous sommes assis, hors du cabinet. Généralement la table commence par s'agiter d'une manière qu'on peut expliquer par la pression ordinaire des mains. Elle s'élève ensuite d'une manière moins explicable, c'est-à-dire dans une direction différente de celle où se trouve le médium, pendant que ses mains restent légèrement sur le plateau de la table ; enfin celle-ci quitte entièrement le sol et s'élève rapidement à une hauteur d'un ou deux pieds, reste suspendue pendant un temps assez appréciable, puis elle redescend. Quelquefois, il y a bien un léger contact des mains sur la table, mais très fréquemment il n'y a aucun contact apparent, ses mains étant tenues par nous à une distance d'un pied ou deux de la table, soit sur ses genoux, soit au-dessus de la table. Ces lévitations furent parmi les phénomènes les plus fréquents et se produisirent à la lumière la plus forte. Aucune des précautions que nous prîmes ne diminua de la moindre manière l'effectuation de ce phénomène. Elle n'avait pas de crochets et nous ne remarquâmes jamais le plus léger mouvement de ses genoux ou de ses pieds. Nous gardâmes souvent nos mains libres sur ses genoux, pendant que ses pieds étaient contrôlés, ou par nos pieds, ou par l'un des expérimentateurs qui se tenait sous la table et étaient généralement éloignés des pieds de la table, un espace libre étant visible entre elle et la table. Parfois, une lévitation partielle ou un frémissement de ce meuble durait longtemps — une demi-minute ou même une minute — durant lequel la table restait supendue sur deux pieds ; si nous exercions une pression sur elle, elle allait et venait comme si elle était suspendue à des élastiques.

» L'un des phénomènes les plus fréquents était les mouvements du rideau derrière le médium. Pour cela, elle demandait presque toujours une réduction de lumière, celle-ci restant toutefois suffisante pour permettre qu'on aperçut nettement chaque mouvement d'Eusapia, même de l'extrémité opposée de la table. Le plus souvent, elle tendait alors vers le rideau, à la distance de 8 à 12 pouces de celui-ci, l'une de ses mains, tenue toujours par l'un de nous, ou serrant toujours la main de l'un de nous, et le rideau se gonflait alors vers nous. Le même effet était parfois produit si l'un de nous tendait ses mains vers le rideau, à sa demande. Le gonflement était rond, comme si les rideaux avaient été poussés de l'intérieur du cabinet. Si nous touchions soudain le gonflement, nous ne rencontrions aucune résistance. Rien n'était attaché à sa main, ainsi que nous le constatâmes sans cesse, en passant nos mains entre la sienne et le rideau. Quand même quelque chose y eût été attaché, cela n'aurait pu produire le même effet, puisque l'étoffe du rideau était si mince, que le point où un fil y eût été attaché aurait été vu immédiatement. En dehors des gonflements qui avaient lieu en réponse à ses gestes ou aux nôtres, il y avait des mouvements spontanés des rideaux, parfois très violents, et le rideau tout entier était fréquemment poussé au dehors avec une telle force que son extrémité inférieure allait couvrir l'extrémité la plus éloignée de la table. Ceci se passait, bien qu'Eusapia fût parfaitement visible et immobile, ses deux mains tenues et séparément visibles, sur la table, ses pieds écartés du rideau en face d'elle, sous la table.

» Un autre phénomène était constitué par des attouchements de quelque objet invisible ; c'est-à-dire que, pendant que la lumière était assez forte pour apercevoir la figure et les mains d'Eusapia, nous étions constamment touchés sur les bras, les épaules ou la tête par quelque chose que nous ne pouvions voir.

» Puis, il nous arrivait d'être saisis *à travers le rideau* par des mains. Lorsque je dis des mains, j'entends des mains vivantes, palpables, avec des doigts et

des ongles. Elles nous saisissaient aux bras, à l'épaule, à la tête, aux mains. Ceci se produisit à des moments où nous étions absolument sûrs que les mains d'Eusapia étaient tenues séparément sur la table, devant elle.

» La première occasion à laquelle cela m'arriva, prend place parmi les phénomènes qui sont restés gravés d'une manière plus vive dans ma mémoire. J'avais été assis à l'extrémité de la table, du côté opposé à Eusapia. M. Carrington et M. Baggally avaient accusé depuis quelque temps des attouchements par quelque chose qui venait d'au delà des rideaux. Enfin, je dis à Eusapia que j'aurais bien voulu sentir cela moi-même. Elle me demanda de me tenir à côté de la table et de mettre ma main contre le rideau sur sa tête. Je la tins en effet à une hauteur de deux pieds et demi ou trois pieds [de 80 centimètres à un mètre] sur sa tête. Immédiatement l'extrémité de mes doigts fut frappée à plusieurs reprises, un de mes doigts fut ensuite saisi par une main vivante, trois doigts au-dessus et le pouce au-dessous, et serré de façon que je sentis les ongles dans ma chair ; la partie inférieure de ma main fut ensuite saisie et serrée par ce qui paraissait être la paume de la main. Les deux mains d'Eusapia étaient tenues séparément par MM. Carrington et Baggally, l'une sur la table et l'autre sur son genou. Si ces étreintes étaient frauduleuses, elles ne pouvaient être faites que par un compère caché derrière le rideau. Il n'y avait pas de compère derrière le rideau.

» Ces mains devinrent parfois visibles. Elles apparaissaient généralement, mais non pas toujours, entre la fente des rideaux, sur la tête d'Eusapia. Elles avaient des aspects différents, d'une couleur cadavérique, d'une blancheur de papier et de couleur naturelle. Je crois qu'une seule fois, il nous arriva qu'une main fut vue et sentie en même temps ; cette fois la main venait d'un côté et non du milieu des rideaux ; elle saisit M. Baggally et le poussa si vigoureusement qu'elle le renversa presque de sa chaise.

» J'ai suivi le développement général de ces mains au cours des séances, mais en attendant d'autres phénomènes se produisaient. D'habitude, après les mouvements du rideau, la première manifestation prenait la forme de bruits violents à l'intérieur du cabinet, comme si le guéridon qui s'y trouvait avait été secoué. Il était même parfois secoué si fort que les objets qui se trouvaient sur lui en tombaient. Le guéridon lui-même apparaissait alors sur l'épaule d'Eusapia et arrivait sur notre table horizontalement, savoir avec le plateau posé sur notre table et les pieds dirigés vers le cabinet. Il semblait alors durant l'espace d'une minute, rester ainsi suspendu, sans doute supporté en partie par le bras d'Eusapia ou par les nôtres, comme nous lui tenions les mains, et s'efforcer d'arriver complètement sur notre table, ce qu'il ne parvint toutefois jamais à faire, car il retombait en arrière.

» Ce transport du guéridon se produisit à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'enfin, pour empêcher la chute des objets que nous disposions sur lui, nous prîmes le parti de le lier à l'intérieur du cabinet ; il fut alors violemment secoué une ou deux fois, mais ne nous dérangea plus. Mais après cela, les objets que nous avions placés sur lui furent transportés vers nous un à un. Le flageolet me frappa à la tête, le tambourin sauta sur mes genoux, le petit piano d'enfant arriva sur la tête d'un de mes amis ; la petite sonnette fut secouée et apparut en sonnant sur la tête d'Eusapia tenue par une main qui l'attacha promptement à ses cheveux, et, juste alors que j'allais employer ma main libre pour l'en détacher, réapparut, détacha elle-même la sonnette, la fit sonner de nouveau sur la tête d'Eusapia et la sonna sur la table des séances. Pendant que cela avait lieu, je tenais la main gauche d'Eusapia près de ma figure, pendant que M. Baggally avait sa main droite sous le rideau, de l'autre côté de la table, et la lumière était suffisante pour que le sténographe qui se tenait à sa table, à une distance de huit à neuf pieds d'Eusapia (3 mètres) pût voir la main qui portait la sonnette.

» L'un des plus intéressants transports d'objets a été celui d'une planche sur laquelle nous avions placé un gros morceau de glaise humide, dans l'espoir d'obtenir une impression d'une de ces mains. Je contrôlais à la droite d'Eusapia ; M. Ryan, un ami que j'avais invité à la séance, à sa gauche, et par conséquent en face de moi. La main droite du médium était sous la mienne sur mon côté de la table ; sa main gauche était sur celle de M. Ryan, de son côté : elles étaient toutes les deux immobiles et visibles. M. Carrington se tenait derrière moi. La glaise avait été placée sur le guéridon, à l'intérieur du cabinet, directement derrière Eusapia. A un certain moment, M. Carrington la vit apparaître de l'autre côté du rideau, derrière M. Ryan, et voyager en l'air, sur l'épaule de M. Ryan. C'est là que je l'aperçus pour la première fois. Je la vis glisser doucement sur son bras droit, passer près de la main d'Eusapia qui tenait la sienne, traverser la table, se dirigeant vers moi, et s'arrêter sur ma main qui tenait la main droite d'Eusapia.

» Une autre classe de phénomènes consiste en des lumières, qui au cours d'une séance apparurent deux fois sur sa tête, une fois sur ses genoux, et une fois à l'extrémité la plus éloignée du rideau. Elles étaient de trois sortes : une lumière fixe bleue-verte, une lumière jaune, et une petite lumière semblable à l'étincelle qui apparaît entre les pôles d'une batterie électrique.

» Outre les mains visibles, qui étaient nettes et distinctes, il y avait aussi des apparitions indescriptibles de différentes espèces, en elles-mêmes de la nature la plus douteuse : quelque chose de blanc qui

semblait des poignées d'étoupe ; quelque chose de noir comme des têtes perchées sur des corps semblables à des perches, qui émergeaient du milieu ou du côté des rideaux et s'étendaient sur notre table ; des ombres pareilles à des visages avec des gros traits, qui sortaient avec une grande rapidité et avec un silence parfait du côté du rideau.

» Il y eut aussi d'autres phénomènes, mais le dernier dont je parlerai, est celui constitué par les mouvements d'objets hors du cabinet, à une distance d'un pied à trois pieds d'Eusapia. Je rappellerai surtout un tabouret qui se trouvait par terre, à un mètre environ d'Eusapia. Elle tendit vers lui sa main, tenue par l'un de nous, et aussitôt le tabouret s'avança vers elle ; elle fit alors des gestes de répulsion, et le petit meuble s'éloigna. Le sténographe qui, durant une partie du temps, était à côté du tabouret, passa sa main autour de lui à plusieurs reprises pour s'assurer qu'il n'était pas attaché, mais il continua à se mouvoir. Il y avait entre le médium et le tabouret un espace libre. La lumière était suffisante à me permettre de suivre les mouvements du tabouret, pendant que je me tenais à l'extrémité de la table, opposée à celle où était Eusapia.

» Je ne cherche pas, dans cette communication, de faire autre chose que décrire le genre des phénomènes qui se produisirent. Pour ce qui se rapporte aux précautions que nous prîmes, aux fouilles sur la personne du médium, au contrôle existant au moment de la production de chaque phénomène, et pour une discussion générale des possibilités d'erreur ou d'hallucination (1), il me faut vous renvoyer au compte rendu détaillé qui paraîtra plus tard.

» Je comprends parfaitement qu'au point de vue des preuves, les assertions que je suis en train de faire n'ont absolument aucune valeur ; je ne prétends d'ailleurs pas que les conditions dans lesquelles se déroulèrent les manifestations eussent la même valeur probative pour tous les phénomènes. Je dois, cependant, déclarer la ferme conviction de mes deux collègues et de moi-même, que pour certains phénomènes, parmi lesquels se trouvent quelques-uns des plus remarquables, nous obtînmes des preuves d'une solidité inattaquable. Ensuite, s'il est vrai que nous devons considérer un grand nombre de ces manifestations, prises en elles-mêmes, comme manquant de preuves suffisantes, nous n'avons cependant aucune raison pour croire qu'aucune d'elles n'a été produite d'une façon frauduleuse.

» D'autre part, je tiens à faire bien remarquer que cette profession de foi est purement personnelle de la part des membres de la Commission d'étude, et ne représente aucunement l'opinion d'ensemble du Conseil de cette Société, qui d'ailleurs n'a aucune opinion d'ensemble sur un sujet quelconque, et dont la majorité des membres n'a même pas encore pris connaissance de notre rapport, qui n'a pas encore été imprimé.

» Une seule chose me reste à dire comme conclusion. Alors que je me suis convaincu de la réalité de ces phénomènes et de l'existence de quelque force qui n'a pas encore été généralement reconnue et qui peut s'exercer sur la matière, simuler ou créer l'apparence de la matière, je m'abstiens pour le moment de toute spéculation sur sa nature. C'est toutefois justement dans cette spéculation, que repose tout l'intérêt du sujet. Cette force, si nous parvenons, comme je l'espère, à établir qu'il ne s'agit pas de pure prestidigitation, doit résider, soit dans le médium lui-même et avoir la nature d'une extension de la faculté humaine au delà des limites généralement reconnues, ou elle doit être une force ayant son origine en quelque chose d'apparemment intelligent et extérieur à lui, qui opère, soit directement par lui-même, soit indirectement par l'intermédiaire ou conjointement avec le médium, grâce à quelque faculté spéciale de son organisme. Les phénomènes — si absurdes et futiles en eux-mêmes, manquant en tout cas de toute valeur éthique, religieuse ou spirituelle — sont donc malgré tout symptomatiques de quelque chose qui, même si l'on doit s'en tenir à la première hypothèse, doit, quand il se sera infiltré graduellement dans notre savoir commun, modifier profondément toute notre philosophie sur l'être humain ; si la première hypothèse sera trouvée insuffisante, *il est même possible* qu'on doive avoir recours à une interprétation impliquant, non pas uniquement cette modification, mais une autre plus large encore, c'est-à-dire notre connaissance des rapports entre l'humanité et une sphère intelligente extérieure à elle. Ceux-là même qui envisageraient l'investigation des phénomènes avec un esprit léger et même badin, — (je pense quelquefois que c'est là le seul moyen pour garder tout l'équilibre mental nécessaire à examiner un pareil sujet) — devront les considérer comme les jouets d'une force qu'ils révèlent, et la révélation la plus parfaite de cette force, quelle qu'elle soit, par l'étude des phénomènes, est certainement une tâche aussi digne de la plus profonde considération que tout autre problème dont s'occupe la science moderne. Si notre compte rendu, à raison de sa forme et de ses détails, peut contribuer à fournir de nouvelles preuves sur ce sujet, et attirer ainsi l'attention des savants de notre pays sur les recherches bien plus importantes et élaborées qui ont été publiées par plusieurs de nos plus éminents prédécesseurs, et à amener ces savants à prendre part aux recherches, j'estimerai avoir pleinement atteint le but que je m'étais proposé. »

(1) Je remarquerai ici, incidemment, que nous eûmes deux ou trois fois l'occasion d'observer, avec une lumière suffisante, son truc de la substitution des mains qui ne fut pas accompagné, toutefois, d'aucun phénomène.

M. W. W. Baggally prit alors la parole en disant :

« Pour se former une opinion sur les phénomènes dont nous avons été témoins en présence d'Eusapia Palladino, il est essentiel de bien examiner les moyens normaux par lesquels elle aurait pu les produire. Ainsi, on peut supposer qu'elle parvenait à libérer une de ses mains ou un de ses pieds au moyen d'une substitution, ou simplement en le retirant de la main ou du pied du contrôleur, en laissant celui-ci sous l'impression qu'il les tenait encore ; ou qu'elle se servait de sa tête ou de quelque autre partie de son corps, ou de quelque mécanisme caché sur sa personne ou qu'elle avait un compère. Mais pour tous ces moyens, il aurait fallu l'obscurité, alors qu'il y avait une lumière plus ou moins forte durant la majorité des phénomènes. En plusieurs cas, les deux mains d'Eusapia étaient nettement visibles sur la table des séances, tenues par les contrôleurs, et le restant de son corps était en même temps visible de la tête aux pieds

» Je me bornerai maintenant à citer un ou deux phénomènes qui eurent lieu dans ces circonstances. A l'issue de la sixième séance, avec une bonne lumière, le médium retira ses deux mains de celles des contrôleurs et les plaça sur la table. Elles étaient parfaitement visbles pour tout le monde. Le rideau à sa droite, qui n'était pas en contact avec une partie quelconque de son corps, fit un léger mouvement. Grâce à la bonne lumière et à la position que j'occupais, je pouvais nettement apercevoir, au même instant, sa tête, ses deux mains, son corps jusqu'aux pieds, et le rideau qui était près de moi, mais qui ne touchait pas le médium. Quelques instants après, alors que je continuais à examiner attentivement Eusapia, qui ne bougeait pas, le rideau se gonfle comme s'il avait été poussé par un ballon de l'intérieur du cabinet. Le gonflement était à un pied et demi environ de sa tête, et au même niveau que celle-ci. Elle fut fouillée immédiatement après cette séance, et on ne trouva aucun mécanisme caché sur sa personne. La force qui produisait les phénomènes paraissait capable aussi bien d'attirer que de repousser la matière. Dans une occasion, le petit tabouret qui avait été placé à la distance de trois pieds d'Eusapia, s'éloigna d'elle quand elle fit un mouvement de la main comme pour le repousser, et revint ensuite vers elle, quand elle agita sa main comme pour l'appeler. J'étais entre elle et le tabouret, et je contrôlais son pied. Sa main était dans la mienne quand elle fit les mouvements, et à une distance de plusieurs pieds du tabouret. A la onzième séance, une main caressa ma main gauche à plusieurs reprises et saisit mon bras gauche. A ce moment, non seulement je pouvais voir les mains du médium, mais je les tenais séparément par ses deux pouces, avec mes deux mains, en les gardant à une bonne distance l'une de l'autre. M. Teilding dit alors spontanément qu'il me voyait faire cela (ce qui prouve que je n'étais pas halluciné). Je contrôlais en même temps le pied d'Eusapia, qu'elle n'aurait d'ailleurs pas pu porter à la hauteur de ma main et de mon bras sans qu'on l'eût aperçu.

» Je n'avance aucune théorie sur la nature de la force qui se manifestait en ces séances, mais j'ai assisté à un assez grand nombre de phénomènes dans les conditions strictes que je viens de décrire, pour me convaincre de l'existence de quelques forces supernormales qui se manifestent en présence de ce médium, et capables de mouvoir la matière à une distance limitée de son corps. »



GUILLAUME DE FONTENAY

Le Portrait de Stasia

QUELQUES REFLEXIONS PHOTOGRAPHIQUES

On a coutume de dire que la critique est une besogne aisée. Aisée peut-être, mais combien ingrate! Avant tout, c'est une besogne nécessaire. Le rôle qu'elle joue dans la plupart des études humaines est indiscutable. Et plus une science est près de son berceau, plus sa marche est hésitante et incertaine, plus il est urgent aussi que les travaux des pionniers soient repris en sous-œuvre et sinon vérifiés (ce qui n'est pas souvent possible) du moins discutés et examinés par quiconque s'intéresse au progrès de nos connaissances.

On me permettra donc quelques remarques sur le compte rendu si captivant que M. le Dr Ochorowicz a fait paraître dans le numéro de juillet de cette revue et sur la photographie de Stasia qui fut obtenue de si étrange façon dans la soirée du 29 mars.

Le caractère et les travaux du Dr Ochorowicz sont trop unanimement connus et estimés pour que l'attention des chercheurs se détourne d'un phénomène qu'il atteste avec tant d'assurance, et d'autre part ce phénomène (comme le reconnaît lui-même le Dr Ochorowicz) est trop en dehors de tout ce que l'on a pu observer jusqu'à ce jour pour que nous nous désintéressions des caractéristiques qu'il revêt, des circonstances qui l'ont accompagné et, s'il en existe, des causes d'erreur qui ont pu se produire dans sa constatation.

Et c'est ici, précisément, le côté particulièrement ingrat et pénible de la tâche. Les circonstances décrites par le savant polonais sont telles qu'une seule cause d'erreur semble possible : la fraude; et comme les acteurs et même les témoins du fait se bornent au Dr Ochorowicz et à Mlle Tomczyk (doublée si l'on veut de cette entité dénommée Stasia qui est ou paraît être un élément subliminal de la conscience du médium) tout essai de critique ne tend à rien moins qu'à une sorte de mise en accusation d'une jeune fille, sans doute parfaitement innocente et incapable de supercherie, tout au moins dans sa conscience normale.



Portrait médiumnique de la petite Stasia.

Tel est, hélas! le sort commun à tous les médiums, professionnels ou amateurs. Ils sont toujours soupçonnés, et il est indispensable qu'ils soient toujours soupçonnés. Le moindre progrès n'est qu'à ce prix. Mais l'observateur, homme heureux, se défie *in petto* et tout en s'environnant de secrètes précautions, peut affecter une superbe confiance extérieure. L'infortuné critique, lui, doit exprimer ouvertement ses moindres doutes et, je le répète, c'est un rôle affligeant et quelque peu odieux.

Je m'enhardis néanmoins par l'idée que Mlle Tomczyk n'entend pas un seul mot de français : elle pourra tout ignorer de ces notes; et je me dis également que M. le Dr Ochorowicz, en apportant d'utiles précisions sur deux ou trois points que je signalerai tout à l'heure, sera à même peut-être de justifier pleinement son médium. Aussi bien pour Mlle Tomczyk

que pour l'avancement de nos études, c'est tout ce que je désire le plus. Qu'il me soit permis maintenant de commencer par l'examen objectif du phénomène, et en particulier du document qui en est résulté.

Ce document est le portrait curieux dont une similigravure, malheureusement un peu empâtée, a figuré à la page 196 des *Annales;* et je serais heureux de le voir reproduit de nouveau ici pour la plus grande commodité du lecteur.

Notre premier soin sera d'envisager quelles devaient être les dimensions approximatives du modèle, en supposant le phénomène sincère et dénué de fraude. Les données de ce problème nous sont fournies par le rapport suffisamment précis du Dr Ochorowicz. L'appareil a été une chambre 9 × 12 armée d'un anastigmat Suter de 135 m/m de foyer, avec la mise au point de 50 centimètres.



Si nous introduisons ces derniers chiffres dans la formule classique $\frac{1}{p} + \frac{1}{p'} = \frac{1}{f}$, nous trouvons à p' la valeur de 157 m/m 5; ce qui revient à dire que pour mettre au point à 50 centimètres (en partant de l'infini) l'opérateur a reculé la plaque sensible ou avancé l'objectif de 22 m/m 5 environ.

Connaissant la valeur de p' nous pouvons maintenant apprécier avec certitude les dimensions du modèle photographié. En effet, dans la formule $\frac{i}{o} = \frac{p'}{p}$, nous possédons trois éléments qui nous fournissent le quatrième. Je n'ai qu'à mesurer sur l'image une dimension quelconque. Je prends par exemple la hauteur du visage, de la pointe du menton au sommet du front; elle est de 22 m/m sur l'image. Un calcul très simple me montre que cette même hauteur du visage, dans le modèle devait être de 71 m/m, 7. Ce n'est pas un visage d'enfant; c'est un visage de poupée, de petite poupée. La tête entière, calculée de même, aurait une hauteur de 80 m/m 8, et suivant le canon grec, la taille totale du modèle devrait être conséquemment de 8 fois cette dimension ou de 64 c/m 6; mais on sait que les modernes ont la tête plus forte. Stasia ne devrait donc guère avoir plus de 60 centimètres (1).

Il n'et pas inutile que cette remarque soit faite. D'autres constatations donnent plus encore à réfléchir.

Après avoir calculé la taille de la petite Stasia, j'ai cherché autour de moi une gravure ou une statuette de même dimension. Etant à la campagne, cette recherche n'est pas allée sans quelque difficulté. Pourtant j'ai fini par aviser des Pallas ou des Junons en bronze qui servaient d'ornement à de vieux lits Empire. Une heureuse chance leur a donné presque exactement les dimensions de la petite Stasia, à cela près que les 71 m/m 7, au lieu de couvrir la distance du menton au sommet du front, couvrent la distance du menton au fleuron du diadème; mais comme Pallas est coiffée beaucoup plus bas que Stasia, vraiment la différence est peu considérable. On s'en convaincra d'ailleurs en comparant à la photographie de Stasia la photographie ci-jointe (1741) un peu plus petite et surtout plus maigre de figure (2). Je me suis placé pour l'obtenir dans les conditions géométriques indiquées par M. Ochorowicz : objectif de 135 m/m (ou, plus exactement, de 137 m/m). Distance de l'objectif à l'œil du sujet : 50 centimètres. Mise au point sur l'œil, c'est-à-dire mise au point à 50 centimètres. Et maintenant comparons les résultats.

Dans la photographie de Stasia, rien n'est au point : ni la serviette, ni le nez, ni le chignon; rien. Et tout est *uniformément flou*. C'est donc que nous ne sommes pas en présence de la photographie d'un objet en ronde-bosse, mais tout au plus de la photographie d'un dessin.

En effet, à cinquante centimètres, la moindre différence dans les plans s'accuse. Que l'on observe 1741. L'œil est au point. Le nez, un peu plus rapproché de l'objectif, mais très peu, est encore assez net. De même les bandeaux jusqu'à l'oreille, dont la précision va en décroissant. Par contre, derrière l'oreille, les cheveux ne sont plus du tout au point

(1) C'est d'ailleurs, paraît-il, la taille qu'elle-même s'attribue. A cet égard il est intéressant de constater une si curieuse concordance entre la photographie et les dires de l'entité.

(2) Peut-être s'étonnera-t-on de voir Minerve affublée ainsi d'une serviette éponge. C'est que je trouvais bien petite celle de Stasia et je voulais me rendre compte. De fait, je n'ai pas tiré grand éclaircissement de la comparaison. La serviette de Stasia continue à me paraître petite; mais en réalité, il y en a de tailles très diverses.

et le bord du chignon se laisse voir absolument flou. Quant à la serviette, elle montre le phénomène aussi nettement, peut-être davantage. On distingue fort bien, à droite et à gauche deux étroites zones de netteté; c'est l'intersection du plan de mise au point, lequel passe à peu près à 50 centimètres de l'objectif. Tout ce qui est en arrière ou en avant de cette zone devient de plus en plus flou en raison de l'éloignement ou du rapprochement.

Rien de semblable, je le répète, sur la photographie de Stasia. Dira-t-on que dans cette photographie rien n'est au point parce que tout était soit trop en avant, soit trop en arrière, et qu'aucune partie du sujet ne s'est trouvée à 50 centimètres exactement? J'aurais quelque peine à le croire, et d'abord, telle n'est pas l'interprétation de M. le Dr Ochorowicz qui attribue le flou de la serviette à la trop grande proximité et le flou du dossier de la chaise au trop grand éloignement. Mais admettons que le Dr Ochorowicz se trompe sur ce point et que *tout* fût trop près. Alors on devrait voir les traits de « la Petite » *venir au point* de plus en plus, à mesure qu'ils s'éloigneraient. Le nez devrait être tout à fait flou, les yeux un peu moins, l'oreille moins encore. Si le modèle tout entier, au contraire, se trouvait trop loin, c'est l'inverse qui se produirait; mais en aucun cas, *à une aussi courte distance*, nous ne devrions constater ce flou général et *plat;* il donne l'impression exacte d'un dessin mal repéré et reproduit photographiquement avec une confusion uniforme et peut-être voulue (en vue par exemple d'éviter la reproduction du grain du papier ou du réseau de la photogravure, si c'en est une).

Autre point des plus importants : le portrait de Stasia est harmonieux et l'on n'y remarque pas la terrible prépondérance du nez qui entache tous les portraits d'après la bosse exécutés de trop près. On connaît la règle empirique mais très sage qui interdit de photographier une personne de face à moins de 4 mètres. C'est qu'en effet, les plans du nez et de l'oreille étant en moyenne distants de 20 centimètres, la perspective est faussée quand on n'atteint pas cette distance de 4 mètres, égale à 20 fois la profondeur du modèle. *Mutatis mutandis*, la distance minima pour la petite Stasia (ou ma Minerve) aurait dû être de 1 m. 75 environ. On peut se rendre compte du phénomène que je signale en comparant 1741 (Pallas à 50 centimètres, avec un nez excessif) et 1740 (la même en perspective meilleure, quoique mauvaise encore, obtenue de dimensions égales, mais avec un objectif à plus long foyer à une distance de 1 m. 45 environ).

Accessoirement on pourra constater aussi en 1740 que la zone de netteté, à cette distance, est beaucoup plus étendue, et qu'il n'y a de vraiment flou que le devant de la serviette. De l'harmonie des traits de Stasia on est donc autorisé à inférer que le modèle était un objet plan et non en relief naturel. Cette considération vient corroborer la précédente.

et je ne voudrais pas faire irruption dans le domaine

Je me suis promis de rester sur le terrain objectif de la psychologie. Il me faut toutefois constater, chemin faisant, que les affirmations de la petite Stasia ne doivent pas être prises au pied de la lettre. D'ailleurs le Dr Ochorowicz, tout le premier, semble n'avoir qu'une médiocre confiance dans les reliques de cette jeune personne.

Quand la petite Stasia déclare qu'elle s'est photographiée « assise sur la chaise, tout à fait en face de l'objectif », il m'est difficile de la croire. Les géologues ont la prétention (1) de reconstituer avec un



seul os la forme des animaux antédiluviens. Il faut un moindre génie pour reconstituer avec ce que l'on voit de son dossier, la chaise qui servit à l'expérience. Sauf erreur de ma part, le dossier de cette chaise (chaise d'un modèle très courant) devait se trouver au moins à 40 centimètres au-dessus du siège et plus probablement à 42 ou 45 cm. Stasia dépasse ce dossier de toute sa tête (8 à 9 cm.) et comme elle en a en tout 60 à 65, on voit ce qu'il lui resterait de jambes si elle était assise comme elle le prétend.

Ce n'est pas pour le vain plaisir de prendre Stasia en défaut que je fais cette constatation assez indifférente en elle-même. Il importe peu que Stasia fût assise ou debout ou à genoux sur sa chaise — si elle y était. — Mais il importe beaucoup de savoir qu'elle n'est pas infaillible et que l'on n'est pas tenu de la croire, même quand elle n'a aucun intérêt à

(1) Du moins on la leur attribue; car on prête volontiers aux riches.

tromper (1). Jugez de ce que cela doit être quand elle cherche à en imposer sur un point essentiel à la réussite d'une espièglerie, d'une farce, comme dit M. Ochorowicz, et sur un point où les soupçons commencent à naître.

Voilà par exemple cette sorte de silhouettage, de bord lumineux, qui entoure la partie intéressante du document. Cela ne pouvait manquer d'attirer l'attention et de susciter la défiance du Dr Ochorowicz. Montrez cette photographie à dix personnes prises au hasard et même peu au courant des procédés photographiques. Huit vous diront : c'est un découpage. Exacte ou erronée, c'est la première idée qui vient. Et alors Stasia nous sert cette extraordinaire histoire de « sequins » qui seraient *des petites boules d'une vapeur qui communiquent la matière* à la figure



qui se matérialise. Certes je ne chicanerais pas Stasia sur sa physique spéciale, si j'étais assuré qu'elle nous dit ce qu'elle croit être la vérité. Il faudrait qu'elle fût bien ignorante de ladite physique pour l'être autant que nous, tant que nous sommes. Et peut-être a-t-elle parfaitement raison. Mais je me souviens que Stasia n'est point véridique et alors je préfère chercher sans elle. Et puis je comprends mal ces boules de vapeur qui respectent si soigneusement la face, quoi que l'on dise, et ne sont guère visibles que sur le contour.

Je me suis demandé assez longtemps d'où pouvaeint provenir ces taches en chapelet. A force de les considérer, elles ont fini par me faire songer aux taches rondes ou ovales que le soleil dessine sur le sable des allées à travers le feuillage ; et dès lors j'étais maître, non encore peut-être de l'explication véritable (je n'ai pas cette témérité), mais d'une explication plausible, ce qui est déjà quelque chose ; et même d'une explication assez vraisemblable, je crois. On en jugera tout à l'heure.

Il faut bien, ici, que l'on me permette une de ces ces désagréables hypothèses dont je parlais au début de cet article. Cela est tout à fait nécessaire. Supposons un instant que la petite Stasia, usant d'empire sur Mlle Tomczyk, l'ait, par suggestion, déterminée à frauder le phénomène photographique en question, soit dans un accès de somnambulisme, soit même à l'état de veille. Supposition toute gratuite, j'en conviens, mais que nous sommes obligés néanmoins d'envisager. Comment Mlle Tomczyk va-t-elle s'y prendre ? Naturellement elle se procurera une photographie, un dessin ou une photogravure, et elle s'arrangera pour en reproduire les parties utiles tout en éliminant les autres. Ce sera le premier chapitre de l'ouvrage. Dans le cas présent les parties utiles étaient la tête et le haut du buste ; les parties à supprimer furent le fond qui peut-être comportait certains accessoires compromettants ou révélateurs. Mais comment faire disparaître ce qui n'était pas la tête et le buste ? Réponse bien simple : au moyen d'un cache en papier noir découpé suivant les contours de la tête et du buste. — Très bien ; mais comment découper un cache en papier noir suivant ces contours ? Quand il s'agit de papier calque, ou même de papier blanc un peu mince, le problème est des plus simples : on pose le papier sur l'image et, par transparence, contre une fenêtre au besoin, on dessine au crayon les contours que l'on découpe ensuite avec une paire de ciseaux.

Le papier noir étant opaque, il faut agir différemment. La méthode la plus simple est alors de poser au contraire le dessin ou la photographie sur le papier noir, puis, soit avec une épingle, soit avec un poinçon, de piquer les contours afin d'en reporter la trace sur le papier noir que l'on découpe ensuite en se réglant sur la perforation. On peut encore, avec une pointe mousse, suivre les contours en appuyant fortement. Si le papier de la photographie n'est pas trop épais, il se produit sur le papier noir un sillon assez distinct pour guider les ciseaux.

Or, avec la plupart des papiers photographiques, l'effet de la pointe mousse est de créer une transparence locale très accusée. On pourra s'en convaincre par l'inspection de la planche 1744 et du silhouettage blanc dont j'ai environné la tête et le buste à la pointe mousse. Intentionnellement j'ai découpé beaucoup trop large le cache de papier noir, afin de laisser apparaître et la ligne blanche et le fond moins clair de l'image. On voudra bien comparer ce silhouettage avec celui de la petite Stasia.

(1) Il va sans dire que ce reproche tomberait de lui-même, si le Dr Ochorowicz déclarait que je me trompe quant aux proportions de la chaise, car de fait, je ne l'ai pas vue ; ou encore si un coussin, un dictionnaire, quelque autre objet, avait été placé sur le siège ; mais il est probable qu'alors M. le Dr Ochorowicz aurait signalé ce détail.

Le mien, il est vrai, ne présente pas les fameux « sequins », mais patience! Les sequins, eux, ne seraient-ils pas fils du trou d'épingle cher à Stasia, de ce même trou d'épingle qui avait amené précédemment l'incident Curie et au moyen duquel, par un bizarre entêtement psychologique, il semble que Stasia ait voulu venger sa première déconvenue?

Je l'ai dit : aussitôt que j'eus comparé mentalement les sequins aux ronds de soleil à travers les feuilles, l'idée du trou d'épingle s'empara de mon esprit avec une certitude telle que je montai immédiatement à la pièce que je décore du nom pompeux d'atelier. Je pris la première photographie venue, découpai un cache par trous d'épingle et, *donnant du flou*, obtins immédiatement, sans aucun tâtonnement, le cliché 1742.





Avant même de le développer, tant j'étais certain du résultat, je mettais au point *net*, afin de montrer la genèse du phénomène, et obtenais le cliché 1743. Le grain du papier est excessivement choquant surtout dans le cliché qui n'a pas de flou, parce que je n'avais même pas pris le temps de glycériner l'épreuve à reproduire.

Je ne crois pas avoir besoin d'insister sur l'absolue similitude de principe entre la *bordure* de Stasia et les deux modes de silhouettage que je viens de présenter. Il est vraiment fâcheux, si la photographie de Stasia n'est pas une fraude (ce qui est fort possible) que cette jeune personne ait cru devoir s'entourer d'une semblable auréole; car cette auréole est précisément ce qui doit se produire quand on découpe un cache noir maladroitement et sans précautions spéciales par les méthodes de la pointe mousse et du trou d'épingle.

— Mais, objectera-t-on, il était bien facile à Mlle Tomczyk de faire disparaître cette auréole.

— Sans doute, et il lui était bien facile aussi de ne pas la laisser se produire : elle n'avait qu'à cerne de plus loin, à 2 m/m des contours par exemple, et à découper à 2 m/m du cerne.

— Alors pourquoi a-t-elle laissé l'auréole?

— Je n'en sais rien. Je ne sonde ni les cœurs ni les reins. Je montre seulement ce qui a pu se produire; je ne dis pas que cela s'est produit. Il est d'ailleurs tout à fait impossible de suivre dans ses méandres la pensée d'une somnambule.

Peut-être n'avait-elle pas songé que cette bordure se produirait; alors elle a pu craindre, en la supprimant aux ciseaux, d'entailler le visage qui, vers la joue, en est très rapproché.

Peut-être, en constatant la production de cette bordure un peu étrange, a-t-elle pensé que ce serait un sujet d'étonnement qui égarerait les recherches et la discussion. Et l'événement a justifié cette prévoyance si elle l'a eue. Mais tout cela, c'est de la psychologie et je ne veux pas en faire ici.

D'ailleurs, le plus important n'est point cela. A supposer même que Mlle Tomczyk, durant une crise de somnambulisme, sinon éveillée, ait réussi, en l'absence du Dr Ochorowicz, à photographier ce découpage installé sur une chaise, avec une serviette-éponge au premier plan (ce qui est très faisable, après tout), cela n'expliquerait pas que, le 29 mars, sur une plaque que le Dr Ochorowicz venait d'acheter, cette même image se trouvât reproduite tout à coup, après une heure de développement infructueux. Et c'est là le point qui demanderait surtout à être expliqué.

Or, je déclare nettement que je ne vois, en ce qui me concerne, nulle explication normale possible de ce phénomène, si le Dr Ochorowicz, qui est un savant sérieux et consciencieux, répond par la négative aux deux questions suivantes sur lesquelles je ne trouve aucun renseignement explicite dans son article :

1° Mlle Tomczyk était-elle avec lui quand il a ouvert sa boîte de plaques neuves? N'a-t-elle pas pu, dans l'obscurité ou la faible lumière du cabinet, substituer une plaque impressionnée à l'avance à la plaque extraite de la boîte? N'a-t-elle pas pu opérer la substitution, au contraire, avant l'immersion de la plaque dans le révélateur?

2° Le Dr Ochorowicz a-t-il, au cours de ce long développement, quitté des yeux sa plaque pendant que Mlle Tomczyk en était rapprochée?

Aucune de ces deux questions n'est impertinente. Nous savons bien que le vrai chercheur n'est pas défiant, pas assez défiant. Il est trop épris de vérité pour comprendre, pour admettre sans difficulté qu'on l'induise volontairement en erreur; surtout quand il s'agit d'une personne qui l'a depuis longtemps aidé dans ses recherches et dont l'habituelle loyauté lui est connue.

Si le Dr Ochorowicz ne peut répondre négativement à mes deux questions et spécialement à la seconde, voici donc ce qu'il me semble permis d'admettre.

Première hypothèse : Mlle Tomczyk, après avoir, ainsi que je l'ai supposé plus haut, pris un cliché de la photographie découpée, en aura tiré un positif, puis avec ce positif, un second cliché négatif qu'elle n'aura pas développé. C'est ce cliché négatif qu'elle aura substitué à la plaque neuve, soit avant la mise en châssis, soit avant l'immersion.

Je ne crois pas à cette hypothèse. En bonne méthode je suis obligé de la formuler, mais je n'y crois pas, parce que l'attention du Dr Ochorowicz devait être particulièrement éveillée aux moments de la mise en châssis et de l'immersion, et puis surtout parce qu'elle n'explique pas ce développement prolongé.

Seconde hypothèse : au cours du développement, par exemple au bout d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure, si le Dr Ochorowicz, un peu découragé, s'est absenté ou éloigné un instant, Mlle Tomczyk aura, ou bien comme précédemment, substitué un négatif impressionné à la plaque vierge, ou bien appliqué son positif contre le verre ou la gélatine de la plaque immergée et imprimée par contact en soulevant le verre rouge de la lampe, en frottant une allumette ou en produisant ces sortes d'éclairs qu'elle sait produire.

A moins que le Dr Ochorowicz ne la déclare inadmissible, voici pourquoi cette hypothèse me semble bonne :

a) Il est bien difficile de garder une attention très vigilante pendant trois quarts d'heure d'une occupation aussi fastidieuse que le développement d'une plaque où il ne vient rien.

b) Le positif de Mlle Tomczyk pouvait être pelliculaire ou sur papier, ce qui est bien plus portatif qu'une plaque négative non développée, laquelle par conséquent doit être tenue soigneusement à l'abri de la lumière.

c) L'idée que la plaque immergée aurait été impressionnée *par le dos* au cours de ce long développement est assez plausible, car la description que donne le Dr Ochorowicz de ses opérations est tout à fait conforme à cette hypothèse. On sait qu'une plaque à couche épaisse (comme les plaques Σ, je crois) faiblement impressionnée par le dos et immergée dans un révélateur même assez énergique vient tardivement mais très vite, car le réducteur doit traverser tout d'abord les régions inertes de l'émulsion avant de parvenir à la mince région impressionnée. Or, si Mlle Tomczyk a impressionné la plaque comme je viens de le supposer, elle a dû de préférence l'impressionner par le dos, dans la crainte d'érailler la gélatine mouillée.

Je me permettrai à ce propos d'adresser une légère et unique critique à M. le Dr Ochorowicz. Il est bien regrettable qu'il ne numérote pas ses plaques au crayon quand il charge ses châssis. Même en des matières moins délicates, et où nulle substitution n'est supposable, c'est une pratique dont généralement on se trouve bien. Notamment c'est un bon moyen d'être sûr que les plaques ne sont pas mises à l'envers dans le châssis, car alors le crayon ne marque pas et vous êtes prévenu.

Que si le Dr Ochorowicz répond négativement à mes deux questions, il devient impossible — à mon humble avis tout au moins — de contester que nous nous trouvions en présence d'un phénomène supranormal des plus curieux, — et l'on peut dire unique dans les annales du sujet; — mais je me refuserai encore à croire que nous ayons là sous les yeux une photographie directe d'un ectoplasme (pour employer le mot heureusement créé par le professeur Richet), tout au moins d'un ectoplasme à trois dimensions. Je le répète, tout crie que nous sommes devant la photographie d'une photographie; devant la photographie d'un objet plan, découpé, installé entre un dossier de chaise et une serviette-éponge.

Le Dr Ochorowicz reconnaît à Stasia la faculté de produire des apports. Que se serait-il passé alors? Elle aurait apporté l'objet découpé; elle aurait apporté du magnésium; puis elle aurait opéré comme je l'ai fait moi-même pour obtenir le cliché 1765. C'est extraordinaire; c'est fou, si l'on veut. Mais c'est encore ce qui s'éloigne le moins peut-être des *précédents* connus.

Je dois signaler trois points encore sur lesquels l'inspection de la photographie de Stasia ne me permet pas de tomber d'accord avec le Dr Ochorowicz. Ces points d'ailleurs sont de faible importance.

A. — Pour moi, il n'y a pas eu deux sources de lumière comme le croit le Dr Ochorowicz. Il y a eu un éclair de magnésium à droite et très près de la

chambre noire et à peu près à 10 cm. au-dessous de l'objectif. Cela est indiqué par l'ombre portée de la serviette-éponge sur le buste et par l'ombre portée du découpage sur le dossier de la chaise. J'ai réalisé à peu près ces conditions dans le cliché 1765. Quant à l'éclairement du visage, il est tout différent. Il est tel que le lui a donné l'auteur, peintre ou photographe, qui a produit l'original dont nous avons sous les yeux une reproduction ; de quelque côté que vous éclairiez un tableau pour le photographier, il conservera, bien entendu, ses ombres et ses lumières propres. C'est ce que nous constatons dans le portrait de Stasia et aussi dans ma grossière contrefaçon 1765 (1).





B. — Le Dr Ochorowicz se fait, il me semble, une idée exagérée de la difficulté qu'il peut y avoir à photographier au magnésium un découpage, sans que les objets de la chambre viennent sur le cliché. Ce n'est pas difficile du tout. En opérant à 50 centimètres, comme dans le cas présent, il suffit d'un ou deux grammes de poudre-éclair. La lumière reçue et renvoyée par les meubles et les parois de la pièce est insignifiante, surtout s'ils sont de tons sombres et si la pièce est un peu vaste ; de plus, par suite de la mise au point sur un objet très rapproché, la faible lumière qu'ils envoient est à peu près uniformément répartie sur toute la surface de la plaque au lieu d'être délimitée en contours nets. Dans de telles conditions, cet appoint lumineux est à peu près négligeable. On peut le constater d'ailleurs en examinant la trace du dossier de la chaise qui est venu très faiblement tant sur le document Ochorowicz que sur le mien. Et pourtant ce dossier était relativement très rapproché de l'objectif et presque au point.

C. — Je ne partage pas non plus la façon de voir du Dr Ochorowicz au sujet de la chevelure du portrait. Ce n'est d'ailleurs qu'un simple détail. Encore dois-je le mentionner. Pour moi, et d'après le document que j'ai sous les yeux, Stasia porte les cheveux relevés derrière la tête, à peu près comme en 1762 ; et ce qui pend sur les épaules a été obtenu au crayon, à l'encre ou de quelque autre manière artificielle (ou médiumnique) pour figurer un voile (à mon avis) plutôt qu'une chevelure. C'est ce que j'ai imité en 1765, sans art aucun : d'abord parce que je ne suis pas artiste et puis aussi parce que je

(1) Ce cliché 1765 est dérivé du 1762, précisément pour montrer comment le portrait de Stasia a pu être obtenu avec ses caractéristiques. On remarquera que le visage de mon modèle est éclairé à peu près comme celui de Stasia. Or mon éclairage en 1762 était un éclairage de plein air venant principalement de gauche et d'en haut, tandis que pour obtenir 1765, j'ai fait jaillir mon éclair de magnésium à droite et à 10 centimètres environ au-dessous de l'axe de l'objectif. On peut voir par la comparaison de ces documents que théorie et pratique s'accordent et que l'éclair de magnésium n'a modifié en rien le jeu des ombres et des lumières sur le visage du modèle. Nous sommes donc fondés à admettre qu'il a pu en être de même pour la reproduction du portrait de Stasia ; et cette observation corrobore une fois de plus l'hypothèse d'après laquelle ce portrait n'est que la reproduction d'une première image *plane*.

voulais simplement indiquer ma façon (bonne ou mauvaise) d'interpréter le document du Dr Ochorowicz.

J'ajouterai encore que l'identité du papier buvard et de la chemisette ne me paraît pas démontrée. Ce papier buvard n'a été aperçu qu'au bout d'une heure, nous dit le Dr Ochorowicz. C'est une bien tardive constatation.

Et maintenant quelles conclusions allons-nous tirer de cette longue, de cette trop longue étude?

La première, toute objective, et à laquelle j'en suis persuadé, souscrira M. le Dr Ochorowicz, sinon tout de suite, du moins probablement quand il aura eu un assez grand nombre d'autres phénomènes photographiques, c'est que nous sommes en présence de la photographie d'un objet plan, situé entre la serviette et le dossier de la chaise (comme en 1765).

Arrivés là, nous bifurquons, et deux hypothèses s'offrent à nous :

a) la fraude, telle que j'en ai montré la possibilité et, sur quelques points, la vraisemblance, sans en dissimuler, sur d'autres points, la difficulté et l'invraisemblance.

b) la sincérité du phénomène.

Je considère que seul, maintenant, le Dr Ochorowicz peut nous aiguiller sur l'une ou l'autre de ces deux voies. Quand la critique s'est fait entendre, j'estime que le dernier mot appartient à l'observateur éclairé et consciencieux. Il a pour se guider et asseoir son opinion, outre les documents originaux, mille observations de détail, mille petits souvenirs partiels qui échappent à toute discussion possible et confèrent à son jugement une indiscutable prééxcellence.

Si le Dr Ochorowicz, tout pesé, tout considéré, admet, lui aussi, la possibilité d'une fraude, nous n'aurons qu'à passer condamnation en souhaitant qu'en une autre circonstance les causes d'erreur soient parfaitement éliminées.

Si le Dr Ochorowicz repousse décidément l'hypothèse de la fraude, nous nous trouverons en présence d'un second dilemme, d'une seconde bifurcation pour expliquer la *planéité* du modèle photographié :

a) l'apport par Stasia d'un découpage.

b) la formation d'un ectoplasme.

Ici encore l'opinion du Dr Ochorowicz sera précieuse à connaître et je pense que c'est en l'adoptant que nous aurons le plus de chances de serrer d'aussi près qu possible la vérité que nous poursuivons à travers tant de peines et de difficultés.

Il semble bien *a priori* que l'hypothèse de l'apport soit encore moins invraisemblable que celle de l'ectoplasme (étant donné notamment l'auréole suspecte) ; et comment expliquerait-on la planéité de l'ectoplasme?

Je voudrais cependant, sur ce point, signaler un rapprochement qui peut avoir quelque intérêt. Moi aussi, il y a quelques mois, j'ai eu l'occasion d'expérimenter photographiquement avec un autre médium. Or, j'ai obtenu notamment un visage, lequel, comme celui de Stasia, était *plat* et *éclairé à contre-jour* c'est-à-dire à droite quand mon éclair avait jailli à gauche. — Fraude! me dira-t-on. — Je ne le crois pas du tout, pour plus d'une raison qu'il serait trop long de développer. Autre fait. Dès 1897, avec Eusapia, j'ai vu (mais sans le photographier) un profil, dit de John King, qui donnait absolument l'impression d'une silhouette plane et que j'ai décrit avec détails dans mon compte rendu (1).

Il ne peut être question de lois pour le moment en de pareilles matières, mais la réunion de maint petit fait semble montrer que la matérialisation d'un objet plan serait plus facile, à dimensions linéaires égales, que celle d'un volume réel. Et l'on est en droit de se demander — du moins je me le demande, sans pouvoir développer ma pensée dans cet article déjà trop étendu — si une des plus faciles matérialisations ne serait pas celle d'une image rétinienne que le medium aurait emmagasinée et qu'il projetterait en dehors de lui d'une façon concrète et réelle (2) ; seuls, des médiums plus puissants réussiraient à modeler complètement leurs ectoplasmes, à donner, comme on dit, un *corps* à leur souvenir (3), à le munir d'une troisième dimension appréciable.

Quelques personnes me reprocheront apparemment de n'avoir apporté ici que des présomptions. Eh! sans doute. De quoi pense-t-on que se fasse une science naissante? D'observations, d'expériences et de conjectures. Les unes sont aussi nécessaires que les autres. Et les conjectures sont à proprement parler le premier résultat et l'épanouissement des méthodes expérimentales. C'est la conjecture, c'est la présomption, c'est l'hypothèse qui coordonnent et guident les expériences après être nées de l'expérience. Il est de bon ton, en de certains milieux, de railler les études psychiques. Tout un lot d'adversaires plus ou moins intéressés de ces recherches n'ont pas assez de sarcasmes pour nos *hypothèses* et, forçant la mesure, les comparent, non sans un triomphant dédain, aux certitudes de la Physique. Les braves gens se montrent ainsi de bien pauvres physiciens. Les phénomènes dits psychiques appartien-

(1) Cf : *A propos d'Eusapia Paladino*, page 76.

(2) L'ectoplasme du professeur Richet serait en somme, dans ce cas, un véritable *idéoplasme*.

(3) Exception doit être faite pour la main, qui paraît se modeler très facilement peut-être et même probablement à cause de se merveilleuse innervation, peut-être aussi à cause de ses moindres dimensions.

nent indubitablement, par tout un côté de leur nature, à la mécanique générale. Ils sont partie intégrante de la Physique; et le fait même que celle-ci ne les reconnaît et ne les interprète pas encore, montre clairement combien elle est incomplète. Quant à ses *certitudes*, rappelons en passant, pour nuancer de modestie la superbe de certains grands savants, que toute notre Physique contemporaine repose sur la notion de l'éther — lequel n'est lui-même qu'une conjecture.

GUILLAUME DE FONTENAY.

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX ET LA PHOTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

(Suite ; voir les numéros de Juillet et Août)

VI

QUESTION DES ANALOGIES AVEC L'ÉLECTRICITÉ ET LES ACTIONS CHIMIQUES

Pendant les séries précédentes des séances à l'Institut, auxquelles je n'avais pas assisté, on a fait encore quelques observations intéressantes :

M. d'Arsonval observa un jour le phénomène suivant (1905, VI, 15) :

J'ai vu, dit-il, comme une étincelle de rupture dans la gaine des pieds de la table (1). C'était une lueur, qui n'avait pas du tout l'aspect d'une étincelle de rupture. Elle était beaucoup plus étalée, comme un effluve; la lueur était plus rosée...

En un mot, c'était une étincelle qui ne ressemblait pas du tout à une étincelle.

Selon la classification de Faraday, nous distinguons : les étincelles, les aigrettes ou effluves et les lueurs, sans parler de décharges obscures. M. d'Arsonval confond toutes ces formes, en y ajoutant encore la phosphorescence chimique et électrique.

Dans la discussion du rapport, il raconte le même fait de la façon suivante :

J'ai été témoin d'un de ces phénomènes. A une séance j'étais contrôleur avec le commandant Krebs. Les pieds de la table étaient dans les gaines. A un moment donné, le commandant Krebs me signala une luminosité, qui se produisait près de lui, à l'intérieur

(1) L'idée d'entourer les pieds de la table d'une gaine, empêchant l'application d'un levier quelconque par-dessous les pieds, appartient à M. d'Arsonval. Elle était excellente; seulement, on n'a pas su en tirer parti ni dans un sens, ni dans l'autre. Dans une interview publiée par le *Matin*, M. le Président de l'Institut raconte ainsi cette expérience capitale. (Voir aussi les *Annales* du 1-16 mars 1908) :

« Pour éviter que la table puisse être soulevée au moyen des genoux ou des pieds, on avait scellé au plancher quatre gaines en bois, dans lesquelles entraient les quatre pieds de la table; ces gaines, de la hauteur des pieds de la table, étaient enfin reliées entre elles par des traverses. Ainsi, il ne semblait point possible que la table fût déplacée ou soulevée par les pieds ou les genoux.

« Plusieurs fois, cependant, la table fut soulevée, *suffisamment haut, pour que ses pieds sortent des gaines*. La table retomba à côté.

« A cette séance assistaient : Curie, le commandant Krebs et deux autres savants. On me fit remarquer — chose curieuse — que l'intérieur d'une gaine était *phosphorescent*. Je me penchai vers l'autre, qui était à droite : elle était également *lumineuse*. Eusapia, *dont on tenait les genoux*, et dont les mains étaient placées *au-dessus de la table*, était assise sur une chaise, placée elle-même sur une balance. Cette balance, au moyen d'un tube à vide en caoutchouc, indiquait, dans la pièce à côté, les variations de poids. Elle enregistrait le poids d'Eusapia; mais lorsque la table était soulevée, le poids d'Eusapia s'augmentait de celui de la table. (C'était une expérience très ingénieuse et son résultat fort intéressant, quoique *a priori* admissible. La table étant soulevée par les membres fluidiques du médium et non par un être indépendant, son poids devait nécessairement s'ajouter à celui du médium. Reste à savoir s'il en serait de même dans des cas d'un dédoublement complet et à une distance plus grande du médium. L'expérience n'a pas été faite et son résultat ne peut pas être prévu d'avance.)

« Tous ces moyens de contrôle, ajoute M. d'Arsonval, déplaisaient beaucoup à Eusapia. Un jour elle dit :

« — Je vais briser ce tube; vous ne pourrez plus enregistrer ainsi toutes ces mesures. »

« On sentit qu'elle faisait un effort, puis, brusquement :

« — *E fatto* », dit-elle.

de la gaine. J'ai vu à mon tour, dans la gaine qui était de mon côté, une *lueur phosphorescente*, comme celle qu'on eût obtenue en induisant la gaine avec une poudre phosphorescente, mais une luminosité que je ne saurais mieux comparer qu'à celle d'un tube de Geissler. Nous n'avons cependant trouvé aucune trace de corps phosphorescent.

Cette lueur s'est produite pendant un temps relativement court, puis elle a disparu.

Par conséquent, c'était un phénomène net. Il suffit d'être un peu chimiste et un peu électricien pour conclure que dans ces conditions un truc était impossible. Il ne pouvait pas être question d'un dispositif électrique quelconque, et puisqu'on n'a pas trouvé de matière phosphorescente et que le contrôle était fait par M. le Président lui-même, il eût fallu se rendre à l'évidence et reconnaître le phénomène. Telle aurait été la conclusion d'un homme de bon sens. Mais le savant illustre crut devoir être plus exigeant — par modestie — car il croit davantage à la science des prestidigitateurs (« ceux qui connaissent de si nombreux tours ! ») qu'à la sienne propre. Malheureusement, les prestidigitateurs n'ont point voulu répondre à « l'invitation de l'Institut ».

Jusqu'à ce moment, j'avais cru que c'était Eusapia Paladino qui avait la plus drôle d'idée de la prestidigitation : elle y voit l'œuvre du diable. Quand elle était chez moi, j'avais invité un adepte de magie blanche, pour nous donner une soirée de physique amusante. Mon intention était en partie de procurer une distraction au médium, en partie de voir quel effet cela produirait sur elle. Or, l'effet fut inattendu : après quelques tours très réussis, elle en a été tellement effrayée, qu'elle se sauva et n'a plus voulu retourner au salon...

Maintenant, je vois que c'est M. le Président du Groupe Psychique qui a une idée encore plus élevée du pouvoir des prestidigitateurs ; car il croit à la possibilité de choses impossibles, même sans le concours du diable ! Toutefois, s'imaginer qu'un prestidigitateur puisse produire une lumière à distance, à l'intérieur d'une gaine en bois qu'il ne connaît pas, à laquelle il n'a pas touché, et pendant qu'on lui tient les mains et les pieds, ça me paraît dépasser les bornes d'une crédulité moyenne « permise » à un homme adulte et intelligent.

J'ai constaté, dit encore M. d'Arsonval, le phénomène d'étincelle électrique, émanant d'une personne que m'avait amenée le Dr Féré, au Collège de France. C'était une dame qui, à certaines époques physiologiques, émettait des étincelles assez longues et capables d'allumer un bec de gaz. C'est ainsi que, *dans mon laboratoire, elle a allumé plusieurs becs de gaz.* Cette personne était comme une machine statique. Elle se plaignait d'une extrême siccité de la peau. La peau était tellement sèche, que le moindre frôlement, opérait sur elle comme sur un gâteau de résine ou sur une plaque d'ébonite, et cela la gênait beaucoup. C'était là un phénomène purement statique, *en dehors de toute intervention directe du système nerveux.* La siccité de la peau était la cause de ce dégagement d'électricité par frottement des vêtements.

Sans vouloir décider si le frottement des vêtements pouvait constituer la cause unique des étincelles, sortant des bouts des doigts, je souligne seulement l'indépendance de ce phénomène du système

---

« On entendit un bruit sec à un mètre cinquante de sa chaise : le tube à vide, en caoutchouc épais, était rompu. Nous essayâmes de le briser plus loin pour voir s'il fallait déployer une force assez considérable, et nous ne pûmes y arriver, qu'à grand'peine. Cette chose est restée également *inexplicable*. » (On ne demandait pas aux savants de l'Institut une *explication*, on s'attendait seulement à une *constatation* ou réfutation rigoureuse.) « On peut supposer cependant, qu'elle aurait pris le tube avec son pied et qu'elle aurait fait un mouvement violent en arrière. *Toutes les hypothèses sont permises.* »

Sauf, peut-être celles qui sont par trop absurdes... Eusapia était assise sur une chaise et cette chaise était posée sur la balance. On contrôlait ses pieds, ses genoux et ses mains, et, sans attirer l'attention de ses contrôleurs, après avoir annoncé le phénomène, elle aurait allongé son pied derrière sa chaise, jusque dans le cabinet, fait un mouvement violent et rompu un tube élastique, en caoutchouc épais, à un mètre cinquante de distance *de sa chaise*...

J'avoue que cette hypothèse ne me paraît pas permise.

Il est vrai, que le rapporteur officiel de l'Institut, comme pour rendre plus plausible l'opinion de son président, réduit cette distance à... 45 centimètres, mais eût-elle été de 1 millimètre seulement, elle n'eût pas été encore raisonnablement « permise », car on ne casse pas un tube à vide avec un coup de pied.

Il était évident, pour un observateur sans parti pris, que la seule chose qui importait dans cette circonstance, c'étaient les conditions du contrôle. Mais M. d'Arsonval ne s'en inquiète guère, il est tellement convaincu que les prestidigitateurs possèdent des moyens invraisemblables pour agir à distance, que la seule chose qu'il a comprise de ce phénomène, c'est que le médium, en brisant le tube, a voulu se soustraire au contrôle.

« Eusapia, dit il, est un sujet détestable pour ce genre de recherches. Elle s'arrange *toujours* de façon à rendre impossible tout contrôle sérieux et permanent. »

Mais c'est une assertion gratuite. Pendant les cent dix séances que j'ai eues avec Eusapia, je n'ai *jamais* observé de sa part une tendance volontaire, consciente, à rendre le contrôle inefficace. Au contraire, elle m'a souvent réparé les appareils de contrôle, endommagés par accident, et une fois elle a perfectionné, en le rendant plus sérieux, un appareil de contrôle imaginé par M. Reichmann. Seulement, il ne faut pas oublier qu'elle-même est un instrument vivant, sensible, irascible même, et que c'est une femme sans instruction. Si on la traite comme un ampermètre ou un voltmètre, on risque bien de prouver, non pas la non existence des phénomènes, mais sa propre incompétence. Et de l'autre côté, comme c'est une femme privée de toute instruction, il ne faut pas s'étonner qu'elle ne comprenne pas l'utilité de la plupart des arrangements dont on l'entoure en secret, y voyant seulement une preuve de méfiance. Mais si on se donne la peine de les lui expliquer, elle ne recule jamais devant aucun moyen de contrôle.

A Varsovie, elle a eu les mains et les pieds garnis de

nerveux, de l'imagination, des désirs. Nous avons vu que cette dépendance est au contraire évidente dans la production des points lumineux médiumniques.

On a constaté dans certaines expériences avec Eusapia, une sorte d'*auréole lumineuse*. Je l'ai vue une fois ; elle a été signalée par M. Curie. Ce phénomène était analogue à la lueur que dégage dans l'obscurité un conducteur chargé d'électricité (?). Il y avait autour de sa tête une espèce de zone obscure, suivie d'une zone lumineuse, ressemblant à l'espace noir cathodique dans la décharge d'un tube de Crookes. Je me rappelle, qu'après cette séance nous avons cherché s'il n'y avait pas un corps, un voile plus ou moins phosphorescent, et *nous n'avons rien trouvé*. A cette séance, M. Curie avait fait une sorte d'anémomètre, que l'on plaçait au-dessus de la tête d'Eusapia, pour constater s'il ne se dégageait pas un souffle au moment des phénomènes...

Il ne s'agissait pas de constater s'il ne se dégageait pas un souffle, car cette constatation avait déjà été faite par tous ceux qui ont expérimenté avec Eusapia, y compris M. Curie, il s'agissait plutôt de le mesurer mécaniquement, autant que possible. Et l'idée même d'employer dans ce but un anémomètre et non un électromètre, prouve suffisamment que l'inoubliable investigateur se rendait déjà compte de la nature *non* électrique du phénomène. Malgré sa mobilité extrême, cet anémomètre n'a rien donné, car la tension mécanique de ce souffle est minime. Si quelquefois il semble secouer un rideau, ce n'est qu'une apparence : une autre force le secoue (celle des mains du double), étant seulement accompagnée d'un souffle dont la manifestation indépendante paraît indiquer une matérialisation incomplète, mais s'accomplissant avec une très grande rapidité.

Pendant les séances de Varsovie (1893), M. Reichmann appliqua à la tête d'Eusapia une couronne en cuivre, garnie d'une pointe, croyant que par ce moyen il pourrait rendre visible l'effluve électrique supposée. Je l'avais prévenu qu'il n'en serait rien, ayant déjà constaté, par tous les moyens possibles, que ni ce souffle, ni ces lueurs ne sont pas de nature électrique. De même, les points lumineux, les billes ou gouttes lumineuses, les éclairs et les nuages phosphorescents, n'ont rien de commun, ni avec les tubes de Geissler et de Crookes, ni avec l'étincelle de rupture, ni enfin avec les phénomènes radioactifs. Les décharges des électroscopes, observées à l'Institut (comme toujours sans conclusion) et confirmées dernièrement par le docteur Imoda (*Annales*, n°s 12 et 13 de 1908), appartiennent plutôt à la catégorie des faits déjà connus, en se réduisant au contact d'une main fluidique, qui prolonge celle du médium, ou bien encore à l'action d'un agent nouveau : les *rayons rigides* dont nous parlerons plus loin.

Le docteur Imoda mentionne cette première supposition, mais il la repousse, pour deux raisons :

1° « L'impression des plaques photographiques hermétiquement fermées dans du papier ou dans des boîtes en bois » ;

2° « L'apparition d'un petit nuage blanc et flottant comme une vapeur, semblable à un brouillard légèrement lumineux, sur la surface de la table, pendant les séances. »

Mais ces raisons ne me paraissent pas suffisantes, car :

1° Je ne connais pas encore de faits d'impres-

---

contacts électriques et ne s'en plaignit pas. Seulement, j'avais eu la précaution d'appliquer les mêmes appareils à tous les assistants, en expliquant au médium, expérimentalement, qu'il s'agissait de pouvoir être sûr dans l'obscurité que personne n'ait rompu la chaîne, dont elle comprenait l'utilité. Et elle rit de bon cœur, lorsqu'un de ses contrôleurs lâcha le contact par mégarde et que la sonnerie se mit à vibrer. Il faut être un peu psychologue quand on veut conduire une étude psychologique ; il faut savoir pénétrer dans l'esprit du sujet ! Que dirait M. d'Arsonval, si, sans rien lui expliquer, on le faisait s'asseoir sur un fauteuil à électrocution « pour une expérience » ? Je crois qu'il ne s'y prêterait pas de bonne grâce... Eh bien, telle était subjectivement la situation d'Eusapia vis-à-vis de la plupart des mesures de contrôle à l'Institut Général Psychologique. On effarouchait le médium, sans rien lui expliquer et on paralysait les phénomènes, dans le but de les contrôler. C'est toujours la même histoire des savants qui s'arrogent le droit d'être juges sévères d'une nouvelle catégorie de phénomènes, auxquels ils ne comprennent pas le premier mot.

Le président de l'Intitut conclut :

« J'ai assisté en tout à quinze séances, *qui m'ont suffi amplement pour me faire mon opinion, nous avons maintes fois convaincu Eusapia de fraude.* »

C'est encore une simple calomnie. Ils n'ont jamais *convaincu Eusapia de fraude*. Ils ont seulement constaté la fraude inconsciente qui est un fait physiologique, inséparable du médiumnisme, comme la simulation inconsciente est inséparable de l'hypnotisme. Ce qui n'empêche pas que ces deux domaines, intimement liés, constituent les deux plus grandes découvertes du siècle dernier.

Mais comment voulez-vous que ces grandes découvertes fussent étudiées convenablement dans un « Groupe Psychique » sans psychologue, sans hypnotiseur expérimenté et sous la direction d'un « président » qui ne sait même pas distinguer la transe de l'état normal et qui confond tout le temps Mme Paladino, plus ou moins responsable, avec la somnambule Paladino, absolument irresponsable ? Il est vrai que M. Courtier lui a fourni une étude physiologique sur le médium, mais malheureusement, cette étude a l'air d'avoir été conduite par une personne privée de la faculté de réflexion. On y a mis tout ce qui était inutile ou sans importance et on a omis tout ce qui pouvait se rattacher à la médiumnité.

L'Institut Général Psychologique devait s'occuper *principalement* de ces questions. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui (à la suite d'une série de conférences avec MM. Youriévitch et O. Murray), avait proposé la création de cet Institut au Congrès de 1900. Il devait être vraiment international, comme le Congrès lui-même, dont l'idée-mère m'appartient. (Voir la *Revue philosophique* de Ribot : Projet d'un congrès international de psychologie, 1881). On en a fait aujourd'hui une petite chapelle nationale et on n'ose pas aborder franchement l'étude de ces questions troublantes, pour ne pas s'aliéner la protec-

sion à travers une fermeture vraiment hermétique (1), et je n'ai jamais vu une lueur médiumnique traverser un écran comme j'ai vu la luminosité provoquée par le radium, se manifester à travers une table épaisse (je sais que le docteur Speer, dans ses séances avec Stainton Moses a vu quelque chose de semblable, mais c'est là un phénomène isolé et dont l'aspect diffère également des manifestations radioactives).

2° Le fait des nuages lumineux semble tout à fait indépendant d'une action radioactive.

Dans une des séances, écrit le Dr Imoda, je vis apparaître, autour de la tête du Pr Lombroso, un épais nuage de vapeurs blanches, le médium nous ayant invités à souffler notre haleine dans la direction du Maître. Nous savons précisément que l'une des propriétés des rayons cathodiques est celle de déterminer la formation d'un brouillard, lorsqu'ils traversent une couche d'air saturée d'humidité.

Le fait de l'influence du souffle sur la visibilité des nébuleuses médiumniques, est curieux, mais sa relation avec les rayons cathodiques et la radioactivité est loin d'être démontrée.

M. Maxwell a également observé l'influence du souffle : « Il m'a semblé, dit-il, dans mes expériences avec Mme Paladino, que celle-ci préférait le souffle aux autres mouvements pour la production des lueurs » (p. 144). Pour la production des lueurs et non du brouillard. Mais, n'ayant pas eu l'occasion de constater ces influences, qui, d'ailleurs, ne se contredisent pas, je laisse la question ouverte.

Quant à la décharge des électroscopes, je ferai encore observer en concordance, d'ailleurs, avec le docteur Imoda, qu'elle ne se manifeste pas d'emblée, comme avec les corps radioactifs, mais qu'il faut attendre comme pour les autres phénomènes médiumniques le dédoublement fluidique du médium et la matérialisation de ce dédoublement. Plus cette matérialisation sera avancée, plus le petit espace qui sépare la main de l'électroscope sera rendu conducteur, et l'électroscope se déchargera lentement comme s'il avait été touché par une tige de verre, légèrement humide. Mais ce ne sera pas encore une preuve de *l'ionisation de l'air* au voisinage du corps du médium.

On trouvera dans le rapport de l'Institut la confirmation de mes réserves sur ce point :

M. d'Arsonval (1905-VI-7) s'est enquis de savoir, si le souffle qui se dégage à certains moments des séances, de la blessure qu'Eusapia s'est faite jadis au crâne, pouvait charger un électroscope.

L'électroscope de Geitel avait été placé sur une table à deux mètres de distance d'Eusapia. Un fil métallique, convenablement isolé et soutenu par des cordons de soie paraffinés, aboutissait à une palette en fer, suspendue au-dessus de la tête d'Eusapia. *On n'avait constaté aucune charge de l'électroscope*, en approchant la palette de la tête d'Eusapia au moment où le souffle était senti.

M. Curie avait pensé qu'il serait intéressant d'observer si l'air était, pendant les séances, ionisé au voisinage d'Eusapia et particulièrement derrière le rideau à l'intérieur de la cabine. A cet effet, un orifice fut percé dans la muraille, contre laquelle la cabine était adossée ; un tuyau de 6 centimètres de diamètre, allant de la cabine dans une pièce voisine, fut adapté dans cet orifice, à l'intérieur de ce tuyau et convenablement isolée, fut placée une tige métallique faisant corps avec un électroscope. Ce dernier dispositif avait été prêté et installé par M. Langevin. Un anémomètre aspirait par le tuyau l'air de la cabine et l'on pouvait ainsi mesurer d'une façon continue la conductibilité de cet air.

MM. Curie et Langevin *ne constatèrent pas de phénomènes de ionisation.*

Les essais concernant la production d'un champ magnétique à la suite des efforts musculaires d'Eusapia, ou de phénomènes thermiques anormaux quelconques, ont donné également un résultat négatif.

En général, on peut dire qu'au point de vue *physique*, le corps d'Eusapia ne présente rien de particulier. Ce qui, d'ailleurs, n'est pas étonnant, car les phénomènes médiumniques ne découlent pas de l'existence d'une force toute prête et inhérente à l'orga-

---

tion de notabilités de toutes sortes, qui, pour l'Institut, ne forment qu'une longue liste de figurants. Parmi les « membres pour la France », il n'y a qu'un seul psychologue, M. Ribot, qui ne vient jamais à l'Institut, et parmi les membres d'honneur, pas un seul. Pour être membre d'honneur de cet Institut *Psychologique*, il faut être ambassadeur : il y en a sept déjà et pas un seul savant ! Pour le quasi-comité de recherches médiumniques, comité modifié et complété tous les jours (ce qui est une condition certaine pour n'avoir jamais rien de bon), il n'y avait pas de spécialistes non plus, mais il y avait des noms si célèbres, et parmi eux tant de bonne volonté, qu'il sera désormais difficile de réunir une seconde fois un complet aussi éminent et aussi impartial. Par malheur, une direction incompétente et incohérente, le désordre, la neurasthénie, les intrigues, la prétention de certains personnages de se faire passer pour des savants, ont tout gâté. Grandes étaient les espérances, mais plus grande encore la déception : la montagne accoucha d'une souris, d'une souris précieuse, il faut le dire, puisqu'elle a coûté 25.000 francs.

Faisons encore observer, pour terminer cette digression un peu longue, qu'au moment du phénomène de la rupture du tube, on n'observa plus de lueurs médiumniques.

Il en est généralement ainsi, lorsqu'il s'agit d'un phénomène mécanique intense. On observe alors très souvent un effort musculaire chez le médium, mais l'on n'observe aucun effort pendant la production des lumières.

Voilà pourquoi une relation causale, supposée par M. Maxwell, entre les phénomènes lumineux et les contractions musculaires, ne me paraît pas suffisamment justifiée.

Les raisons qu'il donne méritent cependant l'attention ; et il se peut que, sinon toutes, au moins certaines catégories de phénomènes lumineux, ne sont pas étrangères à cette dépendance.

Nous reprendrons encore cette question dans la suite.

(1) On verra dans la suite que j'ai été obligé de révoquer cette assertion. — *Note de l'auteur.*

nisme des médiums, mais seulement d'une relation spéciale entre les influences *psychiques* et leurs dépendances physiques.

Le seul point intéressant et qui peut être constaté à l'aide des méthodes actuelles, c'est la variabilité de sa résistance électrique, qui n'a pas été essayée à l'Institut. Il paraît qu'elle augmente sensiblement au moment des séances, malgré que la transpiration abondante qui les accompagne, dût plutôt faire prévoir le contraire. Malheureusement, mes essais sont insuffisants à ce sujet. D'une seule expérience que j'ai pu faire avec Eusapia à Varsovie en 1893, il résulte que la déviation du galvanomètre étant de 63° avant la séance, est tombée vers la fin de la séance à 25° et s'élevait très lentement ensuite, de sorte que, une demi-heure après, elle était encore de 30° seulement.

Mais, en général, les méthodes électrométriques actuelles ne donnent rien de particulier, et il faut trouver des méthodes nouvelles pour introduire ces phénomènes dans le domaine des laboratoires.

Théoriquement, il paraît raisonnable que les phénomènes nouveaux doivent tôt ou tard s'incorporer dans les cadres anciens. Et il en est généralement ainsi, lorsqu'il s'agit uniquement de quelques faits nouveaux. Mais ici, il ne s'agit pas de quelques faits nouveaux, il s'agit d'un monde nouveau, il s'agit d'un bouleversement complet de la science, et ce ne sont pas les anciennes méthodes qui peuvent être invoquées comme juges de ces faits, ce sont ces faits qui deviendront juges sévères de nos méthodes actuelles. Ce qui paraît ridicule aujourd'hui, comme moyen d'investigation, sera tôt ou tard reconnu scientifique, et ce qui paraît encore scientifique, démontrera bientôt sa complète insuffisance.

Il est regrettable que les savants qui se sont enfin décidés à étudier ces questions troublantes, semblent ignorer complètement que des recherches sérieuses, quoique non officielles, ont déjà été faites dans cette direction, depuis plus d'un demi-siècle; et que, pour aborder l'étude d'une question quelconque, il est avant tout indispensable d'en connaître l'histoire. Alors, au lieu de rapprocher les phénomènes nouveaux des choses tout à fait disparates, comme les tubes de Geissler et de Crookes, ils nous auraient donné une juxtaposition de leurs observations avec celles de ce même Crookes, *dans le domaine dont il s'agit*. Mais il paraît que le grand savant anglais est condamné à rester jusqu'à la fin de ses jours, *coupé en deux*, et que ce n'est que sa moitié officielle qui conserve le droit de cité, dans les régions où les palmes académiques rehaussent les charmes de la vérité pure et simple.

Au courant de la même discussion, M. le comte A. de Gramont a fait une juste remarque :

« J'ai souvent été frappé, dit-il, de la façon dont quelques hommes de science venaient voir ces séances; ils s'exprimaient sur ces faits comme s'ils n'en avaient jamais entendu parler. »

A quoi M. le Président de l'Institut répondit :

« Evidemment, c'est comme si on voulait faire de l'observation clinique, sans connaître la description des maladies étudiées. »

Pas même; car l'observation clinique peut encore être faite en dehors des cadres nosographiques établis; il est même quelquefois préférable qu'elle soit faite ainsi; tandis qu'une étude des faits médiumniques entreprise sans une préparation convenable dans le domaine de la psychologie des médiums, de l'hypnotisme, du magnétisme et de l'histoire du mouvement spirite et médiumnique, ne peut aboutir qu'à quelque chose dans le genre du rapport de M. Courtier, c'est-à-dire à une preuve évidente, plus ou moins laborieusement exposée, qu'avec le meilleur médium qui existe, après trois ans d'expériences et un an de méditation, on n'était pas encore en état de constater — ou réfuter — un seul fait d'une façon définitive!

Le fait cité par M. d'Arsonval, de vraies étincelles physiologiques constatées par lui, est fort intéressants et même extraordinaire : on ne rencontre pas tous les jours, surtout dans nos climats, des dames capables d'allumer un bec de gaz par l'approche de leurs doigts! Seulement, il n'a rien à faire avec la médiumnité. Cette dame n'était point médium et Eusapia Paladino n'est pas une femme électrique. Une seule fois, dans l'histoire du médiumnisme, les propriétés électriques se sont combinées avec un certain degré de médiumnité dans la personne d'Angélique Cottin, et c'est ce fait unique qui a suscité l'idée, que les médiums ne sont que des sujets « perélectrogènes » — une idée tout à fait apriorique.

L'autre fait, celui d'une auréole lumineuse autour de la tête d'Eusapia, séparée de cette dernière par une zone obscure, est également fort intéressant. Mais c'est de nouveau un phénomène médiumnique et non électrique. M. d'Arsonval trouve qu'il était analogue à la lueur que dégage un « conducteur chargé d'électricité ». L'analogie est extrêmement lointaine; un conducteur chargé d'électricité, pour présenter une auréole, doit être isolé, et alors il donne des étincelles. Eusapia n'était point isolée, ne donnait pas d'étincelles et ne les donnait point même étant isolée. Et puis, l'auréole qui entoure un conducteur dans ces conditions, ne présente jamais une zone obscure entre la surface du conducteur et l'auréole proprement dite. Pour obtenir quelque chose d'analogue, il faut avoir recours au vide plus ou moins parfait, et il n'y avait pas de vide autour de la tête d'Eusapia. On a observé, surtout au moment des orages, des lueurs électriques au-dessus des têtes. Arago en cite quelques exemples, mais ces lueurs sortent directement de la tête et ne forment pas une

bordure lumineuse isolée (*nimbus*, dans la nomenclature théologique). Par contre, une bordure de ce genre constitue un phénomène médiumnique qui accompagne la matérialisation *in statu nascendi*, et alors il n'y a aucune action sur les instruments électrométriques.

Nous sommes ici en présence, sinon d'une forme tout à fait nouvelle de l'énergie en général, du moins d'une forme nouvelle de l'énergie électrique. Il peut y avoir des transitions — il y en a même presque sûrement — mais il est inutile de les confondre, en tirant les faits par les cheveux.

Il en est de même pour les *nébulosités lumineuses*, observées aussi, quoique rarement, avec Eusapia, et qui présentent un degré de condensation de la matière qui alimente les matérialisations, plus faible que dans les *points lumineux*. M. Courtier a eu l'occasion de les observer dans d'excellentes conditions :

(1906-VIII-12). — Sur la demande d'Eusapia, M. Courtier s'est assis près du pied de la chaise longue à l'intérieur de la cabine. « Je vois, dit-il, des lueurs vagues monter, autant que j'en puis juger, du milieu du corps d'Eusapia et se diriger vers la fente du rideau. » A ce moment, les assistants disent apercevoir une lueur, *une sorte de main* à l'ouverture du rideau.

(1906-IX-17). — M. Courtier est assis dans la cabine, près du pied de la chaise longue sur laquelle Eusapia, comme à la séance précédente, *est liée*. Eusapia, parlant d'elle-même à la troisième personne, dit à M. Courtier de regarder les fluides qui émanent du corps du médium, des gaz lumineux, et de les annoncer quand il les voit. « J'aperçois, dit M. Courtier, des lueurs, d'abord très faibles, nuageuses, comme phosphorescentes ou blanches, errant dans la cabine au-dessus du corps d'Eusapia. Quand elles deviennent plus claires, elles s'avancent vers la fente du rideau et paraissent, en se condensant, s'élever verticalement. *Les assistants, placés à l'extérieur de la cabine les aperçoivent à leur tour à la fente du rideau.*

Que demandaient-ils davantage pour pouvoir dire qu'ils ont constaté le phénomène? Pourquoi ne l'ont-ils pas déclaré franchement?

Pour deux raison :

D'abord, parce qu'ils n'étaient pas sûrs si ce phénomène ne pouvait pas être imité par des moyens chimiques ou électriques. (Mais alors, à quoi sert d'être un chimiste ou un électricien célèbre, si l'on ne sait pas qu'avec des moyens connus, chimiques ou physiques, ce phénomène *ne peut pas être produit?*)

Et ensuite, parce qu'ils n'avaient pas parmi eux « un ou plusieurs prestidigitateurs »... Nous avons déjà entendu cette plainte de la bouche du président ; M. Courtier, son gramophone, la répète textuellement et sur le même ton d'une charmante naïveté :

Nous nous en sommes enquis dès 1905 — dit-il — et nous en avons vu à cette époque deux, dont la notoriété est la plus grande. Nous nous sommes *de nouveau, en* 1907, adressés à deux d'entre eux ; mais l'un était absent de Paris, et l'autre s'est déclaré trop occupé par de grandes organisations.

Douteriez-vous, nous dira-t-on de votre propre contrôle ? Nous faisons tous nos efforts pour le rendre aussi rigoureux que possible ; mais comment, *sans préparation spéciale*, contrôler *avec certitude* un prestidigitateur, *même attaché sur sa chaise ?...*

Eh bien, puisqu'il n'y avait pas moyen de trouver à Paris un prestidigitateur pendant les trois années que durèrent les expériences (1), on aurait pu avoir recours à un autre moyen bien simple, pour s'approprier cette « préparation spéciale », réellement utile. Du capital de quelques centaines de mille francs, gagné par l'Institut, grâce à la loterie accordée par le gouvernement, on aurait dû destiner une somme de vingt francs pour achat des livres de prestidigitation. Il y en a plusieurs même, consacrés spécialement aux trucs spirites, et dans la maison de Vere (rue Saulnier, 17, à Paris), on aurait pu trouver tous les appareils nécessaires pour imiter les phénomènes, depuis la lévitation des tables jusqu'à l'écriture directe (sauf toutefois les phénomènes lumineux qui ne sont pas imitables dans des conditions analogues).

Enfin, s'il s'agissait d'éviter la fatigue d'une lecture laborieuse, qui aurait pu retarder encore la publication du rapport, il y avait un moyen radical d'assurer aux séances la participation d'un « spécialiste », celui de nommer un prestidigitateur, président de l'Institut Général Psychologique. Il est vrai qu'il pourrait ne pas être psychologue, mais l'honorable président actuel n'est-il pas dans le même cas? Il est vrai que, occupé d'autres séances, il pourrait négliger celles de l'Institut, mais l'honorable président actuel s'est-il montré une seule fois pendant la troisième série d'expériences, celle qui devait conduire au rapport définitif (2)? Eh bien, je n'y vois pas d'inconvénients, et au moins de cette façon, on pourra assurer aux futurs rapports de l'Institut cette « préparation spéciale », et par conséquent, ce caractère de-

(1) Le titre du rapport de M. Courtier parle de *quatre* années : 1895, 1896, 1897 et 1898. Mais c'est seulement pour justifier le retard dans la publication de ce document extraordinaire. Dans le texte, il est dit expressément :

« Eusapia Paladino a donné trois séries de séances à l'Institut : la première en 1895, la seconde en 1896, la troisième en 1897. »

Et réellement, il n'y a pas eu de séances officielles en 1898.

(2) Ce qui n'a pas empêché M. Herbette (encore un psychologue « général » !) d'annoncer à l'Assemblée générale du 21 décembre 1908, que « ces études *dirigées* par *notre éminent président*, ont donné lieu à un rapport *remarquable...* »

certitude scientifique, qui fait défaut dans le rapport de M. Courtier (1).

Après la fin des séances officielles à l'Institut, Eusapia m'en accorda encore deux chez moi, pendant lesquelles je tâchai de compléter mes observations sur les points lumineux.

Nous en avons eu un grand nombre, en partie spontanément, en partie sur demande. Les premiers se montrèrent tantôt au-dessus de la tête du médium, tantôt au milieu de la table, non loin de ses mains. Les seconds ont été produits sur désir :

1° Quatre à cinq fois du pouce de Mme la baronne D... Pour les obtenir, Eusapia ne frottait plus la peau, mais magnétisait légèrement la main et obtint, presque à chaque passe, un point lumineux, qui s'éteignait vite (Mme la baronne D... est un peu médium elle même) ;

2° Trois ou quatre fois sur la tête d'Eusapia, touchée par moi ; non à l'endroit touché, mais environ à 15 centimètres en avant, toujours devant le front du médium, et plutôt à droite. (Il est à remarquer que pendant la première série d'expériences à l'Institut, M. d'Arsonval observa la même dépendance du côté droit. Je la signale pour cette raison que les phénomènes mécaniques chez Eusapia sont plus fréquents à gauche du médium. On a observé alors (à l'Institut) des lueurs « bleuâtres » qui, d'après la remarque de Mme de Gramont, « d'Eusapia venaient sur la table ». M. d'Arsonval confirme, dans le compte rendu de cette séance, que le phénomène de phosphorescence était très net sur le fond du rideau) ;

3° Deux fois les points lumineux se sont montrés à côté de M. le Dr S..., qui n'est pas médium ni hypnotisable, mais qui cependant a senti le plus souvent et le plus fortement le souffle froid, occupant la troisième place à gauche d'Eusapia ;

4° Une fois, au-dessus de ma tête, on a vu un point lumineux, *juste au moment où je sentis au même endroit l'attouchement d'une main.*

Voici encore mes conclusions de cette séance :

1° Les lueurs dépendaient toujours directement ou indirectement des mains du médium ;

2° Elles n'étaient possibles qu'en dedans du cercle ;

3° Elles étaient plus pâles que d'habitude, peut-être à cause de l'humidité (brouillard épais).

A la même séance, la main fluidique droite du médium alluma une lanterne électrique de poche, derrière mon dos. Cette lanterne se trouvait sur le lit à 1 m. 50 du médium et je n'avais remarqué rien de suspect.

Questionnée, en état de somnambulisme, au sujet des lumières observées par elle, Mme la baronne D... déclare que lorsque Eusapia magnétisait sa main, les



Fig. 2.

lueurs sortaient *uniquement du pouce*, et non des autres doigts.

Il est à remarquer, que Mme D..., tout en étant

---

(1) Le rapporteur de l'Institut ne sait même pas que son rêve a déjà été réalisé. Bellachini en Allemagne et Rybka en Pologne, après avoir contrôlé les phénomènes présentés par Slade et par Eusapia, ont publié des certificats, dans lesquels ils confirment l'authenticité des phénomènes. Pendant le séjour d'Eusapia dans ma maison, ayant entendu qu'un prestidigitateur très connu, M. Rybka, se faisait fort de produire les mêmes « tours » qu'elle, je l'avais invité pour une séance spéciale, durant laquelle il a eu toutes les facilités de contrôle et de vérification.

Il a été bouleversé dans ses opinions, mais en homme intelligent et honnête, il n'hésita pas à m'écrire immédiatement après la séance, qui dura trois heures, le certificat suivant :

« Je certifie par la présente, qu'ayant assisté dans la maison de M. le Docteur Ochorowicz, à une séance d'Eusapia Paladino, et en assurant de ma part un contrôle rigoureux, je n'ai pas remarqué le moindre astuce, ni une tricherie quelconque de la part de Mme Paladino.

« J'ai vu des choses étonnantes, que je suis obligé de considérer comme de vrais phénomènes médiumniques. »

LADISLAS RYBKA,
Prestidigitateur.

sensitive, a très peu senti le souffle ; probablement à cause de sa position à droite.

Dans la dernière séance du 2 avril 1908, nous avons eu encore cinq ou six points lumineux assez forts, plus loin du médium et à différents points de l'endroit, le contrôle des mains étant bien assuré. Une plaque photographique 9 × 12 enveloppée dans du papier rouge et posée sur la table dans l'obscurité presque complète, avait été soulevée et déplacée. Au développement elle s'était montrée assez fortement voilée localement au bord. (Fig. 2.)

Nous n'avons pas perçu l'odeur du phosphore ou de l'ozone pendant la production des phénomènes lumineux ; mais l'ayant observée une fois, à Rome, indépendamment des lumières, je ne conteste pas la possibilité d'une relation quelconque entre ces deux phénomènes. Tout ce que je puis garantir c'est que, dans la production des points lumineux, Eusapia ne se sert pas de l'huile phosphorée ou d'une autre préparation analogue.

Dans une séance de l'île Ribaud (1894), John essaya de m'expliquer le mystère de ce phénomène :

Lorsque le médium est bien disposé, disait-il, ses mains sont moites, et cette moiteur est collante, comme du sirop. (En disant cela, Eusapia a mis sa main à plat sur la mienne, et réellement je sentis une adhésion collante de cette main.) Ce liquide... ce fluide... cet acide, combiné avec la force des assistants, produit les lumières...

John n'a pas pu s'expliquer plus clairement « à cause du peu d'intelligence de son médium »...

Le soi-disant « guide » de Stainton Moses, qui signait « Mentor », donna quelques explications analogues :

Cette vapeur lumineuse n'est pas du phosphore, mais c'est une substance similaire... on peut la condenser en un point donné... elle se soustrait des assistants et surtout des centres nerveux... c'est une substance qui fournit à vos corps la vitalité et l'énergie. C'est le principe vital (?)... il y a des individus desquels cette substance ne peut pas être soustraite sans danger... etc. (*Annales*, 1905, n° 2.)

Nous y voyons la même confusion dans les termes et surtout dans les notions de « substance » et d' « énergie », que chez « John ». Mais il faut les noter ces explications subconscientes, car elles reflètent les sensations supranormales, autrement inaccessibles. Il ne faut pas les négliger sous le prétexte qu'elles sont ridicules au point de vue de la science actuelle.

(*A suivre.*)

Varsovie, le 15 décembre 1893.

M. Rybka est venu encore une fois, pour me demander l'autorisation d'imiter quelques phénomènes d'Eusapia, dans ses séances publiques, « car, disait-il, j'estime trop la science, pour me permettre des plaisanteries à son égard ». Evidemment, je n'avais rien à redire. Ces représentations ont eu beaucoup de succès, malgré que M. Rybka ait toujours eu l'honnêteté de prévenir son auditoire, qu'il ne s'agissait que d'une imitation.

Un pareil président n'aurait pas compromis l'Institut par l'autorisation d'un rapport ambigu ! Celui de M. Courtier ne constitue au fait qu'un brevet d'incapacité délivré aux membres du groupe psychique. Il est vrai qu'ils ne l'ont pas signé, mais le document reste et il rend plus que jamais évidente la nécessité de la création d'un nouvel Institut Psychique International, composé de personnes compétentes pour ce genre de recherches.



LES NOUVEAUX LIVRES

Gabriel Delanne : **Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts**. — Tome Ier : *Les Fantômes des vivants.* (Paris, Leymarie, édit., 42, rue Saint-Jacques, Paris. — Prix : 6 fr.)

L'ouvrage dont le premier volume vient de paraître sera certainement le plus important que M. G. Delanne ait publié, non pas uniquement à cause de son étendue, mais surtout parce qu'il se présente comme une synthèse des livres précédents du même auteur, et qu'il traite spécialement ce phénomène des « matérialisations », qui paraît être comme le couronnement de toutes les autres manifestations médiumniques.

Dès les premières lignes de ce volume, l'auteur déclare que son objet est « de démontrer par l'observation et l'expérience que l'âme humaine existe pendant la vie et après la mort ». M. Delanne soutient, en effet, que, non seulement il est faux que la science moderne puisse prouver le bien fondé des théories matérialistes, mais qu'il est non moins inexact qu'elle se trouve incapable de se prononcer sur ce grand dilemme : il affirme que des faits précis et nombreux nous prouvent que l'âme existe, en dehors des fonctions purement physiologiques, et qu'elle continue même à exister après la mort.

Pour parvenir à sa démonstration, M. Delanne suit, comme bien d'autres avant lui — et d'abord par Aksakof et Myers — le système de graduer les phénomènes se rattachant aux *apparitions.* Après avoir dit quelques mots de celle qu'on doit ou on peut attribuer à des illusions, ou à des hallucinations proprement dites, c'est-à-dire non *véridiques,* il passe à parler de celles qui ont une origine *télépathique,* et dans ce but il montre la réalité de la suggestion mentale et de la télépathie. Les exemples qu'il énumère ici, et qui constituent l'un des traits caractéristiques de cet ouvrage, qu'on lit d'un bout à l'autre sans la moindre fatigue, sont choisis avec soin, étant extraits, pour la plupart, des *Hallucinations télépathiques* de Gurney, Myers et Podmore.

Tous ces phénomènes sont encore bien obscurs : qu'on songe que les meilleurs « psychistes » — les colonnes de la *Society for P. R.* — ne sont pas encore sûrs si la *télépathie* est réellement fondée sur une « transmission de pensée », ou sur une sorte de *clairvoyance* — un mot qui d'ailleurs indique un effet, sans en indiquer le moyen, la cause. Il en résulte que le critique sévère peut trouver beaucoup à redire sur la classification établie par M. Delanne pour les apparitions. Nous allons en donner quelques exemples intéressants.

Après avoir parlé de l'hallucination dite *véridique,* l'auteur passe aux apparitions télépathiques proprement dites, qui ne sont plus des hallucinations construites par le sujet, mais la preuve que l'esprit de l'agent, c'est-à-dire de celui qui agit, est réellement présent. Chose curieuse, mais bien démontrée, l'apparition n'est visible que pour celui qui subit l'action du fantôme.

Tout cela va à l'encontre de la façon de voir des « psychistes » tels que Myers, etc. L'auteur le sait fort bien ; il le dit même carrément à la page 74, il le répète à la page 143, où il observe que « les partisans de la théorie télépathique pure pourront toujours soutenir qu'il n'existe pas une preuve formelle, absolue » du dégagement de l'âme dans les hallucinations télépathiques. En réalité, il y a pis : c'est qu'il y a plutôt des arguments *contre* l'hypothèse de l'auteur. Celui-ci remarque — avons-nous dit — que, « chose curieuse, l'apparition n'est visible que pour celui qui subit l'action du fantôme ». N'est-ce pas là *un indice* (nous ne disons point *une preuve*), favorable à l'hypothèse télépathique? M. Delanne cite comme une preuve du « dégagement de l'âme » les cas dans lesquels l'apparition présente des particularités inconnues du voyant, telle qu'un costume spécial ou des blessures qui sont la représentation de la réalité. Or, ces cas ne prouvent rien, en général, contre l'hypothèse télépathique. Quand le percipient voit, par exemple, l'agent blessé à la poitrine, ou sur le point de se noyer, etc., cela ne démontre aucunement que l'âme de l'agent et son « périsprit » (qui ne sont pas blessés et ne se sont pas noyés), se soient dégagés et présentés au percipient ; cela fait uniquement supposer que la transmission de la nouvelle relative à la blessure ou à la noyade a fait surgir une hallucination semblable à celle des rêves dans l'esprit du percipient. Les détails d'habits, etc., ne prouvent rien non plus — au contraire ! — car l'âme, ou le « périsprit », en se présentant, ne sont pas nécessairement habillés de telle ou telle façon : ces questions d'habillement, etc., sont même celles qui contribuent le plus à nous rendre inexplicable, et partant improbable, l'hypothèse de la présence du périsprit de l'agent dans les hallucinations télépathiques.

Je pourrais multiplier les exemples pour démontrer que M. Delanne a très probablement tort quand, dans son impatience d'en arriver aux apparitions de nature *objective,* s'avise d'envahir le domaine de la *télépathie* et même de la *télesthésie.*

Mais ce ne sont encore là, relativement, que des détails. Des apparitions de nature objective sont tout

de même admises par la plupart des psychistes, comme des spirites, et on sait que la S. P. R. elle-même commence, à ce sujet, par entrer dans la voie des concessions. Certes, si elles commencent à être généralement admises, cela n'est pas dû à la plus grande partie des expériences magnétiques, photographiques et autres, que M. Delanne a accueillies avec vraiment trop de largesse, trop de facilité, dans les chapitres VI et VII. Oh! à quelle dure épreuve est mise la foi des croyants même, tels que le soussigné, quand on se rencontre avec un grand nombre de témoignages, qui produisent l'effet le plus désastreux sur les lecteurs qui connaissent de près ces expériences et ces expérimentateurs, dont aucun des nombreux hommes de science qui se sont occupés de ces questions n'ont jamais pu consentir à faire état! Quelle lutte, alors, doit subir le lecteur, dans son for intérieur, pour se dire et se persuader que les mauvaises expériences ne suffisent point à infirmer les bonnes!...

Il ne faut pourtant pas se laisser trop impressionner par quelques citations malheureuses. Car l'ensemble des faits cités par M. Gabriel Delanne, des raisonnements qu'il fait, des conséquences qu'il en tire, est très probablement exact. L'auteur a toute probabilité de bien raisonner en affirmant la réalité objective des « fantômes des vivants », et de rapporter, en l'appuyant, ce que le Dr Durand (de Gros) dit à propos du fameux cas de dédoublement (l'Eglise dit « de *bilocation*), de saint Alphonse de Liguori :

« Sous peine de tomber dans une flagrante contradiction dans les termes, on ne peut soutenir que ce qui était resté dans le pays de Naples de la personne de notre saint, se trouvait identiquement à Rome dans le même temps... Donc, c'est *une* chose qui dormait actuellement, insensible et inerte au couvent de Scala ; et c'est une *autre* chose qui veillait à la même heure auprès du Pape et déployait un zèle actif à préparer un homme à mourir. »

Ainsi, à la fin de ce premier volume, M. Delanne se trouve avoir bien préparé le terrain, par une riche moisson de faits et de raisonnements, à ce qui l'occupera dans le deuxième tome, c'est-à-dire « les fantômes des décédés ». En attendant, il a montré les faits si précieux qui militent en faveur de ce qui doit servir de base à la croyance de la survie de « l'âme » et du « périsprit » après ce qu'on appelle la mort, c'est-à-dire l'existence de l'âme et du périsprit dans la vie terrestre.

« Si l'on prend en considération l'ensemble des documents signalés jusqu'alors — écrit-il — on remarque que la question de l'existence de l'âme est posée à nous d'une manière entièrement différente de ce qu'elle est encore pour les psychologues de toutes les écoles. Au lieu d'étudier l'esprit exclusivement par l'introspection, c'est-à-dire par l'observation interne, nous avons cherché à la saisir dans ses manifestations extérieures, ce qui a permis de compléter nos connaissances sur ses propriétés, et de nous renseigner sur sa véritable nature.

» L'importance extraordinaire de cette méthode n'échappera à personne. Avoir ouvert une voie nouvelle à la psychologie expérimentale, c'est posséder un moyen d'élucider la question si controversée de l'existence indépendante du moi, de l'être pensant qui existe en chacun de nous...

» Il est évident que si l'âme était une fonction du cerveau, elle en serait inséparable. Cependant, c'est le contraire que les faits nous font constater, d'où cette conclusion que l'âme n'est pas engendrée par la cellule nerveuse des hémisphères cérébraux. »

Toutes les personnes qui étudient sérieusement les phénomènes psychiques supernormaux ne sont pas parvenues à pouvoir formuler des affirmations aussi péremptoires, mais presque toutes ont reconnu la vérité probable ou possible de ces théories ; c'est ce qui établit le très grand intérêt de ces recherches et des livres du genre de celui que nous présente aujourd'hui M. Delanne.

C. V.

L'Art de dire l'avenir. — (Chacornac, éd., 11, quai Saint-Michel, Paris. — Prix : 0 fr. 50.)

CH. D'ORINO : **Le Travail**. — (Chacornac, éd., Paris, 1908.)

JULERNO : **Nouveau traité d'astronomie pratique**. Tome II. — (Chacornac, éd. 1908. — Prix : 5 fr.)

A. DE THYANE : **Petit manuel d'astrologie**. — (Daragon, éd., 96, rue Blanche, Paris. — Prix : 1 fr.)

MÉLANIE CALVAT, bergère de la Salette : **Le Secret de la Salette** et l'apparition de la Très Sainte Vierge sur la Sainte-Montagne, le 19 septembre 1846. — (Librairie Sainte-Geneviève, 9, rue Clovis, Paris, 1905. — Prix : 0 fr. 30.)

L'Etre suprême et les Lois. Etude scientifique et philosophique obtenue médiumniquement par X... sous la dictée du baron du Potet. — (P. Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques, Paris, 1906.)

CONSTANTIN ROCCAS : **Catéchisme de la Religion Universelle**. — (P. Leymarie, éd., Paris, 1907. — Prix : 0 fr. 25.)

Nouveaux entretiens spirites, suivis de la vie dans la lumière et dans l'amour. — Par LES AUTEURS DES ORIGINES ET DES FINS. — (P. Leymarie, éd., Paris, 1907. — Prix : 1 fr.)

La Médecine des esprits, par L'ESPRIT HUMANITAIRE. — (P. Leymarie, éd., Paris, 1907. — Prix : 0 fr. 25.)

A l'Humble. Enseignements spirites. Œuvre posthume d'un auteur contemporain par l'intermédiaire du médium écrivain mécanique EVARISTE DURAND. — (P. Leymarie, éd., Paris. 1908. — Prix : 1 fr. 50.)

L.-CH.-E. VIAL : **Les Erreurs de la Science**, ornée de 55 figures. — (Paris, chez l'auteur, 82, rue Charles-Laffitte, Neuilly-sur-Seine. 1908. — Prix : 3 fr. 50.)

ED.-L. DE KERDANIEL : **Les Animaux en justice**. Procédures en excommunications. — (Daragon, éd., 96, rue Blanche, Paris. 1908. — Prix : 1 fr. 50.)

GRILLOT DE GIVRY : **Le Grand Œuvre**. XII méditations sur la voie ésotérique de l'Absolu. — (Chacornac, éd., Paris. 1907. — Prix : 2 fr. 50.)

CH. D'ORINO : **La Famille**. — (Chacornac, éd., Paris. 1908.)

A. LEFÈVRE : **Le Christ de l'Evangile et la Doctrine secrète**. Simple étude des textes. — (P. Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques, Paris. — Prix : 1 fr. 50.)

ALBERT JOUNET : **L'Adicrèse. L'Eucharistie de la Liberté** (Christianisme ésotérique). — (Bibl. Chacornac, Paris. — Prix : 0 fr. 60.)

Dr FOVEAU DE COURMELLES : **Comment on se défend contre la neurasthénie**.

Dr A. BARATIER : **Comment on défend sa vessie**.

Dr HENRI LABONNE : **Comment on se défend du rhumatisme**.

Dr E. MONIN : **Comment on se défend de l'albuminurie**.

Ces quatre derniers ouvrages ont été édités par la librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris. 1908. — Prix de chaque volume : 1 fr.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un Nouveau Tableau d'Hélène Smith

Le journal la *Suisse* publie dans son numéro du 15 juillet, un article consacré au nouveau tableau auquel vient de donner naissance le pinceau inspiré de Mlle Hélène Smith. Il représente Cagliostro qui est, comme on sait, une des personnalités qui se manifestaient par la médiumnité de Mlle Smith, dès le temps où elle était soumise à l'étude du professeur Flournoy.

Le nouveau portrait a été fait en treize séances, du 23 novembre au 11 avril dernier, toujours dans l'état de somnambulisme, et à peu près dans les conditions que nous avons décrites dans notre numéro de janvier 1908.

Avant de commencer le tableau, plusieurs visions étaient apparues au médium. Le 5 septembre, c'est une grande ombre carrée non définie ; le 10, encore la même avec des flocons blancs tourbillonnant devant, etc.

Voici la partie essentielle du récit de la *Suisse :*

On se rappelle que, pour les tableaux déjà mentionnés, notre médium voyait le personnage figurer derrière la planche (car elle peint sur du bois) et que celle-ci devenait transparente comme du verre. Pour Cagliostro, ce n'est plus la même chose. Le modèle lui apparaît à côté de la planche et entouré d'une sorte de lumière astrale, tandis que des flocons blancs recouvrent ladite planche.

Mlle Smith a eu, cette fois, l'heureuse idée de faire photographier à ses diverses périodes son nouveau tableau. Neuf photographies ont été prises sur les treize séances et apportent à la science un document capital du plus haut intérêt.

Les voici dans leur ordre :

Première séance : Les deux yeux sont entourés d'une sorte d'auréole ombrée et ressemblent à des lunettes de chauffeur. L'effet de ces yeux solitaires piqués sur cette planche est des plus bizarres.

Deuxième et troisième séances, les 25 et 27 novembre : la tête apparaît encore informe ; cela donne l'impression d'un crâne sali ayant séjourné dans la terre (à rapprocher du fait que Cagliostro ou Léopold, comme l'appelle Hélène Smith, a été enseveli à San Leo, dans le coin des criminels, et jeté, par conséquent, sans cercueil dans la terre).

A remarquer aussi l'emplacement du nez restant tout blanc. Les contours de la tête sont encore à terminer ; pas encore de cheveux, une sorte d'ombre s'étendant sur le crâne et le front.

Quatrième et cinquième séances, les 30 novembre et 2 décembre : le cou et le haut de la chemise apparaissent.

Sixième et septième séances, les 8 et 12 décembre : le buste se termine presque, recouvert d'une robe de prisonnier en bure et couleur marron, attachée avec une cordelette.

Ces quatre photographies sont prises un ou deux jours après chaque séance et reproduisent normalement le tableau.

Le 15 décembre, à la huitième séance, on photographie le jour même et le résultat stupéfie le photographe autant que Mlle Smith. Le cliché reproduit

une tache lumineuse, sorte de nuage ou vapeur fluidique, cachant en partie et défigurant la tête de Cagliostro. Par un curieux effet d'optique, l'œil semble avoir changé de direction et regarde du côté du nuage. A noter que cette tache lumineuse n'a pas été perçue sur le tableau par le photographe ni par Mlle Smith au moment de l'opération ; c'est seulement pendant les visions postérieures que le médium avait vu cette sorte de lueur fluidique entourer Cagliostro.

Là-dessus, Mlle Smith étant tombée malade, les séances sont interrompues.

Le 26 février, neuvième séance et l'on photographie le jour même. Les mêmes lueurs fluidiques, placées plus au centre cependant, recouvrent la figure et la déforment.

L'impression de ces photographies est terrible. On croirait voir une de ces têtes de noyés exposés à la Morgue, tant la déformation est intense.

Le 3 mars, dixième séance et photographie ; la lueur reproduite est encore plus forte et est répandue sur tout le tableau.

Le 15 mars, onzième séance. Les cheveux et le fond se terminent. La lueur déformante est toujours là.

Enfin, les deux dernières séances, les 30 mars et 11 avril, terminent complètement le portrait. Cette fois, la dernière photographie est prise plusieurs jours après et le cliché reproduit un résultat normal, sans aucune lueur mystérieuse. Le nez est enfin terminé. La tête est remarquablement intelligente, le menton carré très accusé, énergique. De grands yeux bruns bien ouverts. Des cheveux gris, doux, séparés par une raie et relevés sur le front par une mèche. La bouche lippue bien dessinée. La physionomie est très ouverte : c'est l'expression de quelqu'un qui a souffert. Quelques rides au front et au coin de la bouche. Cagliostro peut avoir là environ une cinquantaine d'années ; il a le teint mat, les traits sont amaigris par la souffrance. Il est en costume de prisonnier, avec sa robe de bure. La figure se détache avec un relief très saisissant sur un fond vert d'eau remarquablement fondu et s'éclaircissant vers les épaules. On se rappelle que les tableaux sacrés sont de style byzantin. Ici, rien de pareil. C'est, en somme, un tableau moderne tout différent des autres. Il existe, au Louvre, un portrait de Cagliostro en costume de cour et perruque. La pose, le costume sont tout différents ; en outre, il a la figure très bouffie. La ressemblance n'est certes pas frappante. Cependant, on reconnait le même front et le même menton carré. Mlle Smith possède une reproduction de ce tableau et chacun pourra comparer. C'est avec beaucoup d'étonnement que Mlle Smith a vu sa série de tableaux sacrés ainsi interrompue par ce portrait de Cagliostro. Elle pensait que cela apporterait de la perturbation dans son œuvre. Des visions lui ont annoncé la reprise incessante de ces tableaux sacrés et l'ont rassurée sur ce point...

En terminant, l'auteur de l'article de *La Suisse* attire de nouveau l'attention sur les photographies enregistrant les lueurs fluidiques non perçues par le photographe. Il trouve que c'est là un fait nouveau et étonnant. Il aurait fallu tout de même savoir si le photographe est un professionnel, ou tout au moins une personne compétente en son art.

L'Institut Général Psychologique

Le décret reconnaissant à l'Institut Général Psychologique le titre d'établissement d'utilité publique a été signé le 14 mai dernier. Voici son libellé :

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'Intérieur ;

Vu les extraits des délibérations de l'assemblée générale de l'Institut Général Psychologique, en date des 23 mars 1906 et 21 décembre 1908 ;

Vu le *Journal Officiel*, en date du 12 avril 1906, portant insertion de la déclaration faite par ladite Association ; l'avis du ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, en date du 9 mai 1906 ; la délibération du Conseil municipal de Paris, en date du 18 juillet 1906 ; les statuts de l'Institut Général Psychologique ; la loi du 1er juillet 1901 sur le contrat d'association et le décret du 16 août 1901 rendu pour l'exécution de cette loi, ensemble les pièces du dossier ;

Le Conseil d'Etat entendu,

Décrète :

Article premier. — L'Association désignée sous le nom d'Institut Général Psychologique, dont le siège est à Paris, est reconnue comme établissement d'utilité publique.

Art. 2. — Cette Association sera régie conformément aux statuts annexés au présent décret. Aucune modification ne pourra y être apportée sans l'autorisation préalable du gouvernement.

Art. 3. — Le ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 14 mai 1909.

Signé : A. Fallières.

Par le Président de la République :

Le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur,

Signé : G. Clemenceau.

Pour ampliation,

Le Chef du Bureau du Secrétariat,

Signé : L. Tabarant.

La personnalité juridique d'une Société d'Études Psychiques

Nous trouvons dans une correspondance envoyée du Chili à la *Constancia*, de Buenos-Ayres, et que cette revue publie dans sa livraison du 13 juin :

« Vers la moitié de l'année dernière, la Société d'Etudes Psychiques de Valparaiso déposa une de-

mande pour obtenir la reconnaissance de sa personnalité juridique. C'était la première fois qu'au Chili, une société spirite émettait la prétention de se constituer légalement. Eh bien, le gouvernement, d'accord avec le Conseil d'Etat, accorda la personnalité juridique par un décret du 31 juillet 1908. »

» Il est à noter que cette concession a été faite par un corps comme le Conseil d'Etat, dans lequel figurent plusieurs cléricaux d'une nuance très chargée, et qu'en outre le rapport favorable à la demande a été présenté par le conseiller don Luis Péreira, l'un des chefs du parti conservateur catholique, dernièrement décédé.

» Ni le gouvernement, ni le premier des corps de l'Etat, parmi les membres duquel se trouvait aussi le chanoine M. Villalobos, futur évêque de la Serena, n'ont pensé que le spiritisme fût un danger social ni une menace pour le salut public. »

L'exemple de libéralisme qu'a donné le gouvernement chilien mérite sans doute d'attirer l'attention des psychistes et constitue un précédent d'une certaine importance. Il est permis toutefois de se demander ce qui se serait produit, dans un cas semblable, dans certains pays où les Conseils d'Etat, sont composés d'anti-cléricaux d'une nuance fort chargée aussi.

Par contre, les spirites argentins sont fort irrités parce que leur gouvernement a refusé la personnalité juridique à la Société « Luz de la Pampa ». Ils ne se tiennent d'ailleurs pas pour battus, et ont entrepris une vigoureuse campagne de presse pour triompher de ce qu'ils considèrent comme un acte d'intolérance.

Les médiums Carancini et Miller.

M. F. Carancini, de Rome, dont nous nous sommes amplement occupés dans notre livraison de juin dernier, vient de passer quelque temps à Londres, et tous les « psychistes » qui ont lu le compte rendu des séances d'une Commission de la *Society for Psychical Research* avec Mme Eusapia Palladino ne pourront s'empêcher d'exprimer l'espoir que l'examen d'un nouveau médium, dont les facultés supernormales ne nous sont encore aussi bien connues, vienne bientôt corroborer le résultat des expériences faites avec le médium napolitain.

Nous pouvons ajouter que M. Carancini sera bientôt à Paris, où il donnera quelques séances à l'Institut Général Psychologique et à la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

La fameux médium à matérialisation, M. C.-V. Miller était, ces jours derniers, à Paris.

Les dernières Expériences avec Mlle Stanislawa Tomczyk

Dans les deux derniers chapitres de son article sur *Les Phénomènes lumineux et la Photographie de l'Invisible*, M. le Dr J. Ochorowicz, comme on a pu voir, s'attache particulièrement à mettre en lumière quelques phénomènes lumineux qu'il a observés chez Eusapia Palladino. Au cours de sa monographie, il attaque vigoureusement la manière d'expérimenter de quelques-uns parmi les membres les plus en vue de l'Institut Général Psychologique. Nous croyons que toute discussion à ce sujet ne peut que contribuer à faire jaillir la vérité sur certains détails des séances récentes de l'Institut Psychologique avec Eusapia, et nous avons à peine besoin de dire que, comme nous avons accueilli les observations de M. Ochorowicz, nous mettons nos colonnes à la disposition des quelques hommes de science qui ont été mis en cause par l'auteur de l'article et qui pourraient croire utile de lui répondre sur quelques détails, ou sur l'ensemble même de ses critiques.

Dans le prochain numéro, M. Ochorowicz va reprendre le récit de ses expériences avec Mlle Stanislawa Tomczyk; nous publierons alors, entre autres choses, les photographies si intéressantes des « cordons fluidiques » qui s'établissent entre les mains du jeune médium, ainsi que plusieurs autres observations, dont la portée scientifique peut être non moins considérable.



La Maison de Wisla, dans la Silésie autrichienne.

En attendant, Mlle Tomczyk, après s'être arrêtée quelque temps à Varsovie, chez sa mère, est revenue à Wisla, chez M. Ochorowicz, qui a pu reprendre avec elle le cours de ses expériences interrompues. Il nous écrivait dernièrement, entre autres choses :

... Je suis de plus en plus enchanté de mon médium. Il se porte maintenant beaucoup mieux et produit les phénomènes en chantant. J'expérimente avec lui comme avec un instrument de physique, avec cet avantage en plus qu'il comprend déjà lui-même ce que c'est qu'une expérience scientifique. De cette façon j'ai pu déceler l'évolution entière du « courant » et dernièrement j'obtins encore une photographie tout à fait nouvelle : des *couleurs vives* sur des plaques ordinaires, par simple contact, à travers des écrans, et même à distance.

Je viens aussi d'obtenir une nouvelle sorte de rayons, analogues aux rayons Rœntgen, et que je nomme, en attendant, « rayons X^x » ; ils surpassent les premiers sous plusieurs rapports : ils traversent tous les corps — une plaque en plomb aussi facilement qu'une plaque en aluminium ou du papier à cigarette. Ils impressionnent fortement plusieurs plaques photographiques à la fois, dans une boîte fermée. Les os du corps sont traversés sans difficulté, et je puis obtenir à volonté une boule lumineuse à travers ma main.



Le Dr J. Ochorowicz.

J'ai enfin obtenu de l'*écriture directe* sur papier signé et avec des mots *dictés* ou non ; le papier posé par terre sous la table, éclairée par une bougie, les deux mains du médium sur la table, un pied visible et l'autre ne pouvant pas arriver à l'endroit où se trouve le crayon...

Soc. An des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.

Le Gérant : Drouard.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

19me Année | 1er et 16 Octobre 1909 | Nos 19 et 20

Les "Communications croisées"

La nouvelle méthode ingénieuse vers laquelle sont tournées les dernières recherches métapsychiques des savants anglo-américains. Comment ils espèrent par elle arriver à la preuve presque décisive de l'intervention des esprits désincarnés dans certaines communications médiumniques.

L'Hon. Gerald W. Balfour, ancien président de la *Society for Psychical Research*, vient de résumer dans l'excellent *Hibbert Journal*, de Boston (1), les récentes recherches entreprises par cette Société au moyen de la « *cross-correspondence* », qui ont déjà donné lieu à de très volumineux rapports dont l'épaisseur dépasse de beaucoup les facultés d'absorption du lecteur français. Profitons de l'aubaine et suivons l'excellent guide.

Et d'abord que signifie précisément ce terme « *cross-correspondence* »? C'est encore, je crois : *communication croisée* qui le traduirait le mieux. Supposons qu'à Londres et à Edimbourg, le même jour, à la même heure, deux séances aient lieu avec dans chacune, un médium à écriture automatique : A et B. Si, dans ces conditions, le message de A décrit correctement des faits se rapportant à ce qui entoure B et que lui-même A ne pouvait absolument pas connaître normalement, nous en conclurons certainement qu'il y a quelque sorte de *rapport* télépathique entre les deux médiums, mais sera-ce là la « cross-correspondence »? Suivant Mrs. Verrall (*Proceedings*, vol. XX), le terme comprendrait de tels cas. Mais d'un autre côté Miss Alice Johnson (*Ibid.*, vol. XXI, chapitre VII), préfère le réserver pour les cas où des phrases se rapportant au même sujet ont été écrites à peu près en même temps par les deux écrivains. M. Piddington, au grand courage duquel nous devons la plus importante collection de ces correspondances, discute fort peu le sujet sous son aspect général et se contente de renvoyer le lecteur à l'essai de miss A. Johnson.

Si l'on adopte le sens très étendu que Mrs. Verrall donne au terme en question, on ne voit pas bien comment on pourra distinguer une simple « *correspondence* » d'une « *cross-correspondence* ». La signification naturelle de ce dernier terme implique une *réciprocité* de rapports entre A et B. C'est probablement cette considération qui a amené Miss A. Johnson à réserver ce terme pour les cas où des références au même sujet se produisent indépendamment dans les deux messages, et à ne pas vouloir s'en servir pour le cas où l'un des médiums décrit exactement un fait qui se rapporte à l'autre médium. Cependant, même ainsi, il y a encore une difficulté à un certain point de vue : on peut trouver trop étroit le sens donné au mot par Miss Johnson. Voici, par exemple, un cas où le message de A décrit correctement des choses ayant rapport à B, tandis que B décrit correctement des choses ayant rapport à A. Il semblerait certainement y avoir une réciprocité de rapports, et cependant le cas ne serait pas rangé parmi ceux de « cross-correspondence », dans le sens adopté par Miss Johnson, d'autant plus qu'on ne pourrait pas dire que les deux écrits se rapportent au même sujet. Et à un autre point de vue encore, le sens adopté par Miss Johnson est trop étendu. Est-il certain que chaque fois que le même sujet se présente dans les deux écrits, il y a *réciprocité* de rapports? Si B peut percevoir télépathiquement ce qui concerne A et manifester cette perception par l'écriture, pourquoi ne percevrait-il pas aussi l'écriture automatique de A? On ne voit pas du tout pourquoi il faudrait la mettre à part parmi les événements concernant A personnellement.

Quel que soit le sens dans lequel on résoudra ce doute — et peut-être faudra-t-il, pour le résoudre, attendre à comprendre plus clairement la nature de la télépathie — une question d'une grande importance se pose en cette occasion au sujet des recherches dont nous nous occupons en ce moment. Les correspondances entre les écrits (ou les messages parlés) de différents médiums, peuvent-elles prendre une forme telle que, *d'après les particularités de cette forme seule*, nous ayons le droit de croire à quelque

(1) 6, Beacon Street, Boston, Mass. — Subscription : ten shillings per annum.

chose qui dépasserait la simple perception télépathique par un des médiums de ce qui existe consciemment ou inconsciemment dans l'esprit d'un autre?

C'est à Miss Johnson qu'appartient le mérite d'avoir la première posé cette question, bien qu'elle ne l'ait pas posée sous la forme donnée ici. En étudiant le premier rapport de Mrs. Verrall, en 1906, Miss Johnson fut frappée par ce fait que dans quelques-uns des exemples les plus remarquables de « cross-correspondence » contenus dans le rapport, l'énoncé de la communication écrite par un médium n'était pas du tout une simple reproduction de l'énoncé de la communication écrite par l'autre médium, mais semblait représenter différents aspects de la même idée, l'un pouvant servir à l'autre de supplément ou de complément. De plus, cette particularité semblait être accentuée par certains passages des écrits mêmes de Mrs. Verrall qui indiquaient qu'elle était, non pas accidentelle, mais voulue. Miss Johnson a recueilli un nombre considérable de ces passages et les a insérés dans son chapitre sur la théorie des « cross-correspondences ». Nous pouvons en citer quelques-uns ici :

27 *oct.* 1902. — Mrs. [Forbes] a les autres mots — rapprochez-les. Ajoutez les siens aux vôtres.

31 *oct.* 1902. — Vous n'avez pas compris tout — essayez encore. Elle a quelques mots incomplets auxquels il faut ajouter quelque chose; il faut rapiécer tout cela pour trouver la clé.

3 *nov.* 1902. — Je donnerai les mots nécessaires que ni l'une ni l'autre vous ne pouvez lire, seule, mais qui vous donneront la clé si vous êtes ensemble.

10 *août* 1904. — Ayez vos séances régulièrement et attendez. Je veux qu'on essaie quelque chose de tout à fait différent. Vous n'avez pas à essayer de deviner et vous ne comprendrez probablement pas ce que vous écrivez. Mais conservez tout cela et n'en parlez pas. Alors, à Noël, ou peut-être avant, vous pourrez comparer vos propres mots avec ceux d'un autre et la vérité se manifestera.

On ne contestera pas que ces passages sont conformes au nouveau type de « cross-correspondence » que Miss Johnson croyait avoir découvert. « La caractéristique de ces cas, dit-elle encore, c'est que nous n'obtenons pas dans l'écrit d'un médium, une sorte de reproduction mécanique, mot à mot, des phrases de l'autre; nous n'obtenons même pas la même idée exprimée de différentes façons, comme cela pourrait résulter de rapports télépathiques directs entre eux. Ce que nous obtenons, c'est dans un des écrits, des fragments d'idées qui semblent n'avoir aucune signification particulière, et dans un autre d'autres fragments également sans caractère; mais quand nous rapprochons les deux écrits, nous voyons qu'ils se complètent l'un l'autre et qu'il y a apparemment une idée cohérente en dessous des deux, mais cette idée n'est exprimée que partiellement dans chacun d'eux. »

Il est évident que le type de « cross-correspondence » ici décrit pourrait être réalisé à différents degrés de perfection dans différents cas. On ferait peut-être bien comprendre ce qu'il peut signifier en inventant un exemple choisi pour le représenter le mieux possible.

Au moment où la discussion Shakespeare-Bacon était la plus vive et où la découverte de cryptogrammes cachés était à l'ordre du jour, il arriva qu'une personne ingénieuse découvrit que dans le 46e psaume, tel qu'il est imprimé dans la Bible, le 46e mot à partir du commencement est « Shake » et le 46e mot à partir de la fin est « spear ». Supposons maintenant que trois médiums écrivains en séance, simultanément à trois endroits différents, écrivent indépendamment les uns des autres — c'est-à-dire sans collusion et sans qu'aucun des trois ait pu acquérir normalement quelque connaissance de ce que les autres écrivent. En rapprochant les écrits on trouve que celui de A indique la version du 46e psaume de la Bible; celui de B nomme Shakespeare, et celui de C contient l'injonction de compter 46 depuis le commencement et 46 depuis la fin, sans spécifier ce qu'il faut compter.

Avec cet exemple imaginaire sous les yeux, revenons à la question que nous avons laissée sans réponse il y a un instant. Est-il possible qu'une « cross-correspondence » prenne une forme telle que nous soyons autorisés, d'après les particularités de cette forme, à en inférer l'existence d'autre chose qu'une simple perception télépathique par un médium, de ce qui est présent, consciemment ou inconsciemment, dans l'esprit d'un autre? Un court examen de notre cas imaginaire montre, je crois, qu'on peut répondre affirmativement à cette question. Même si l'un des médiums ou tous les médiums, connaissaient le cryptogramme, le fait que les trois écrits pouvaient si bien former un assemblage les uns dans les autres, que leur signification réelle ne devenait visible qu'après cet assemblage, s'expliquait insuffisamment par un simple *rapport* psychique *quasi-passif* entre les médiums. On eût senti de suite qu'il y avait là une évidente intervention active et intentionnelle. Si beaucoup de cas semblables se présentaient, l'évidence d'un action intentionnelle serait irrésistible.

En entendant par « simple télépathie » une communauté télépathique de pensées où l'élément d'intention délibérée et de but n'entre pas, on admettra, je crois, que le type particulier de « cross-correspondence » dont nous nous occupons ici nous force à aller plus loin que la simple télépathie.

Mais jusqu'où faudra-t-il aller? Permettez-moi de citer encore Miss Johnson. « Je crus alors, dit-elle, que par cette méthode (c'est-à-dire par le moyen de

« cross-correspondences » où un des écrits complète l'autre), il pourrait être possible d'obtenir une évidence plus décisive de l'action d'une troisième intelligence extérieure aux esprits des deux médiums. Si nous trouvons simplement la même idée exprimée par deux d'entre eux — même sous des formes différentes, cela peut, comme je viens de le dire, s'expliquer facilement par la télépathie ; mais il est beaucoup plus difficile de supposer que la perception télépathique d'*un* fragment pourrait amener la production d'un *autre* fragment dont le rapport avec le premier ne serait compréhensible qu'après une attentive comparaison. »

M. Piddington arrive à une conclusion identique et croit que les « cross-correspondences » peuvent être élaborées de manière à apporter une preuve presque décisive de l'intervention d'un troisième esprit et une forte évidence de l'identité de ce troisième esprit.

Voilà de hautes espérances ! mais pour prouver qu'elles sont bien fondées, je crois évident qu'elles doivent s'appuyer sur autre chose que sur des particularités de forme ou de structure d'un type spécial de « cross-correspondence ». Ces particularités peuvent, il est vrai, nous justifier d'avoir affirmé l'existence d'une action intelligente appliquée à atteindre un but ; mais il reste la possibilité que cette action intelligente ait sa source chez l'un des médiums mêmes. Et pour élucider la question — si elle peut l'être — nous devons tenir compte, non seulement de la forme de la « cross-correspondence » mais aussi de toutes les autres circonstances qui peuvent l'éclairer.

Le terme « cross-correspondence » s'est déjà probablement trop profondément enraciné dans le langage technique des recherches psychiques, pour qu'on puisse s'en débarrasser ; autrement il pourrait être mieux d'y renoncer et de diviser en deux classes les correspondances entre écrits automatiques. Je proposerais d'appeler les unes : correspondances *simples*, les autres : correspondances *complémentaires*. Sans doute les deux classes passent l'une dans l'autre par d'insensibles gradations : et il faut admettre que toutes, dans quelque classe qu'on les range, elles *peuvent* être le résultat d'une activité qui a un but. Mais, d'une façon générale, dans les correspondances simples on ne voit aucune indication de but ; dans les correspondances complémentaires il y a quelque raison pour croire à un but, mais la raison peut être faible ; si des cas extrêmes d' « assemblages » comme ceux de notre exemple imaginaire se répétaient souvent, nos soupçons pourraient se changer en certitude.

La volumineuse collection des écrits automatiques de Mrs. Verrall, Miss Verrall, Mrs. Holland, Mrs. Forbes, Mrs. Piper et autres, commencée en 1901 et publiée par la Société for P. R., contient un nombre très considérable de cas du type simple et du type complémentaire, qui méritent d'être très sérieusement étudiés par tous ceux que le sujet intéresse. Et particulièrement l'étude de M. J. G. Piddington, intitulée *Une série d'automatismes concordants*, qui remplit la plus grande partie d'un gros volume des *Proceedings* de la Société, paru au mois d'octobre dernier, forme sous quelques rapports, la plus importante contribution aux recherches psychiques qui ait été apportée dans ces dernières années.

En disant cela, je suis bien loin de vouloir diminuer la valeur des rapports plus récents que nous devons à Mrs. Verrall et à Miss Johnson. Mais les « correspondences » que l'on trouve dans ces rapports ne peuvent être ocmparées en nombre ou en complexité avec celles de l'autre série. Peut-être fallait-il s'y attendre. Quand cette série commençait, les membres de la Société avaient pleinement compris l'importance des « cross-correspondences » et s'ils invitaient Mrs. Piper à venir, c'était principalement pour tenter des expériences en ce sens. Il va sans dire que ceux qui organisèrent les séances de Mrs. Piper étaient particulièrement au courant de ce qu'on voulait faire, ainsi que Mrs. Verrall qui, souvent, fut le médium à l'œuvre aux heures convenues pour les séances de Mrs. Piper. Il en fut de même pour Miss Verrall, et, durant la dernière période des séances, pour Mrs. Holland.

Le but des séances, bien qu'on évitât d'en parler devant Mme Piper en état normal, était librement mentionné devant elle quand elle était en trance. Ses personnalités médianimiques étaient constamment encouragées à produire des « cross-correspondences » par l'intermédiaire des différents médiums et un message leur fut adressé (en latin, il est vrai, langue inconnue à Mrs. Piper), appuyant particulièrement sur l'importance des correspondances du type complémentaire.

Dans ces conditions, entre le 15 novembre 1906 et le 2 juin 1907, 71 des 120 expériences donnèrent un nombre de cas plus ou moins réussis de cross-correspondences suffisant pour occuper plusieurs centaines de pages en trente-trois chapitres, dans le Rapport de M. Piddington.

Il faut une vigoureuse santé pour aller jusqu'au bout des remarques du « Platonic Socrates » sur les écrits d'Héraclite l'Obscur. Il est à craindre que beaucoup de personnes, même parmi celles qui auront eu le courage de faire ce premier effort, auront la même impression devant le rapport de M. Piddington. Mais il est difficile d'en faire un reproche à M. P. Le défaut est inhérent à la matière du travail. L'incohérence fastidieuse et inquiétante des écrits automatiques ; le bizarre embrouillement de la plupart des cross-correspondences, les continuelles allusions qui souvent demandent une véritable ingé-

niosité et des connaissances en littérature pour s'en dépêtrer, le nombre de séances pendant lesquelles une seule expérience peut durer — et le nombre des différents écrits que l'on a à comparer chaque fois — toutes ces difficultés et d'autres encore rendent la brièveté et la clarté pratiquement impossibles. On peut ajouter que ce sont des difficultés aussi bien pour le critique que pour l'auteur. Comment se débrouiller avec une telle masse de matériaux, dont les plus minutieux détails doivent être soigneusement examinés si l'on veut en estimer la valeur probative. La tâche peut vraiment sembler impossible dans les limites d'un article de « magazine »; et cependant je trouve qu'il faut essayer de décrire au moins quelques-uns des incidents rapportés si complètement dans le rapport de M. Piddington, ne serait-ce que pour rendre le lecteur non familiarisé avec l'original, capable de se former une idée plus concrète des phénomènes obtenus.

Cependant il faudra bien comprendre que ce n'est pas d'après ces exemples seuls que l'on peut vraiment juger le caractère et la qualité de la série entière.

Les six semaines comprises du milieu de mars à la fin d'avril furent particulièrement fécondes en correspondances triples, entre les écrits de Mme Piper, Mme Verrall et Mme Holland. Mme H. se trouvait dans l'Inde, Mme P. à Londres, et Mme V. soit à Cambridge, soit à Matlock Bath.

Deux de ces cas sont décrits dans le Rapport sous les titres *Coupe* et *Thanatos*. Ils sont tous deux intéressants et instructifs, bien que dans le premier le rôle joué par Mme Holland pourrait très bien être attribué à une coïncidence fortuite; mais je les passerai sous silence pour exposer avec plus de détails trois autres cas qui, pris ensemble, offrent peut-être le meilleur exemple de correspondance complémentaire qu'on puisse trouver dans tout le volume. Je les considérerai d'abord séparément, et ensuite dans les rapports qu'ils ont entre eux.

I. — Il est à remarquer que la part prise par Mme Piper dans cette série de correspondances triples est comparativement inférieure. Dans le cas que je donnerai le premier, elle ne consiste que dans les mots « *Light in West* » « Lumière dans l'Ouest » prononcés « à l'état de réveil » (1) le 8 avril. Les morceaux de phrases que Mme Piper prononce dans l' « état de réveil » ont souvent tout autant de signification que ce qu'elle écrit. On y trouve souvent des mots ou des phrases se rapportant à la cross-correspondence; et il est probable que dans le cas dont nous parlons, il y a une indication de ce genre.

(1) Mme Piper passe spontanément dans un état de trance profonde avant de commencer à écrire. L' « état de réveil » ou l'état de transition entre la trance et l'état normal, dure plusieurs minutes.

Quoi qu'il en soit, ce que Mme Holland écrivait quelques heures plus tôt le même jour dans l'Inde, contenait le passage suivant :

La constellation de l'Orion.

La grande flèche montre, en haut, la tendre rougeur du mur. Vous rappelez-vous ce ciel exquis lorsque, pendant le crépuscule, l'Orient devint aussi beau et aussi richement coloré que l'Occident ? — Marthe devint comme Marie, et Léah comme Rachel.

Et le même jour, mais quelques heures plus tard, à Cambridge, Mrs. Verrall écrivit :

Les mots étaient de *Maud*, mais vous n'avez pas compris.

Vermeil est l'Est, etc.

Vous trouverez que vous avez écrit un message pour Mr Piddington que vous n'avez pas compris, mais que lui a compris. Dites-lui cela.

Les mots : « Vous trouverez que vous avez écrit un message, etc. », indiquent d'une façon presque certaine qu'il faut chercher une cross-correspondence. Il est évident qu'il y en a une, et un rapide examen nous montrera qu'elle est plus complète qu'on ne pourrait croire au premier abord.

Les mots : « Vermeil est l'Est », dans l'écrit de Mrs. Verrall sont une fausse citation de *Maud*, poème de Tennyson, et Mrs. Verrall s'en aperçut de suite. Il faudrait « Vermeil est l'Ouest ». La substitution d'Est pour Ouest peut n'être qu'une erreur, mais elle peut aussi avoir été voulue; et il y a au moins un autre exemple dans l'écrit de Mrs. Verrall d'une citation fausse qui s'expliquerait très bien en supposant qu'on s'en est servi dans l'intention formelle d'appuyer sur le mot qui a remplacé le mot correct. D'après cette interprétation, les mots « *Vermeil est l'Est* » de Mme Verrall, feront un contraste frappant avec ceux de Mme Piper « Lumière dans l'Ouest ».

Maintenant, voyons l'écrit de Mrs. Holland : « Vous vous rappelez ce ciel exquis, etc... » Ici le contraste est outrepassé. Est et Ouest se confondent. Les deux choses opposées sont réunies et identifiées. Ce que Dante appelait les types de la vie active et de la vie contemplative ont passé l'un dans l'autre — Marthe est devenue Marie, Leah est devenue Rachel (1).

Restent encore deux autres points à remarquer : 1° M. Piddington a donné des raisons plausibles de croire que dans l'écrit de Mrs. Holland, les mots : « La constellation d'Orion » est une allusion à *Maud*. Si cette supposition est juste, il y aurait une autre connexion entre l'écrit de Mrs. Holland du 8 avril et celui de Mrs. Verrall de la même date; 2° L'unification des idées d'Est et d'Ouest donnée explicitement dans l'écrit de Mrs. Holland est suggérée aussi

(1) Voir Dante, *Convito* IV, 17; *Purgatorio* XXVII, 97-108.

dans celui de Mrs. Verrall. Car immédiatement avant la ligne venant de *Maud* mal citée dans l'écrit de Mrs. Verrall, on trouve des vers dont voici la traduction littérale :

Rougeur de l'Ouest à l'Est
Rougeur de l'Est à l'Ouest
Jusqu'à ce que l'Ouest soit l'Est
Rougeur jusqu'à l'Ouest.

Ces différentes coïncidences, et particulièrement la manière dont les écrits s'ajustent les uns aux autres, semblent indiquer qu'il faut ranger ce cas comme un bon exemple de correspondance complémentaire.

II. — Le cas suivant, inférieur au précédent, au point de vue de la simultanéité dans la production d'écrits concordants, est, d'une autre manière, non moins remarquable. Il commence par deux écrits de Mrs. Verrall : le premier, du 4 mars, le deuxième, de beaucoup le plus important des deux, du 25 mars. Pour des raisons que l'on comprendra plus tard, il vaut mieux les citer tous les deux en entier, ou presque en entier.

Ecrit de Mrs. Verrall du 4 mars.

μαινόμενος ὁ Ἡρακλῆς

Hercules Furens. Dites à votre mari de ma part qu'il y a un passage dans l'Heracles qui n'a pas été compris au sujet de la colonne et du lien qui y est attaché. Il y a derrière cela une vieille histoire, mais cela signifie quelque chose dans Euripide que A. W. V. (c'est-à-dire le docteur A. W. Verrall) n'a pas encore vu. Dites-lui de regarder encore — c'est le passage sur la colonne et la courroie — la colonne au pied de laquelle gisent les enfants morts. Dites à votre mari de relire — de ne pas s'occuper de la mythologie, mais de voir le point qui lui plaira.

Depuis longtemps je voulais dire cela, mais les mots n'étaient jamais là. Maintenant tous les mots sont là et je crois que j'ai expliqué bien clairement de demander autre part pour l'*Hercule attaché*.

Ἡρακλῆς λυόμενος est la suite
Liant et déliant δεσμοῖσι λυτοῖς

des fers non pas adamantins mais des fers qui attachent et relâchent. Quelque chose comme de rompre ses liens en deux. Dites à A W. V., il comprendra.

Ecrit de Mrs. Verrall du 25 mars.

Clavigère le porteur de Clé et de Massue.
Clavem gerens trans Pontem.



Trans Helles pontem et insuper mare.

Ad urbem antea Byzantineam postea de ipsius nomine nominatam.

La Clé et la Massue — Est et Ouest. Voyez pour le signe Oriental de la Massue ex pede Herculem.

L'histoire d'Hercule vient ici et l'explication est dans la pièce d'Euripide, si vous pouviez seulement la voir.

Lié à la colonne. — Je vous ai parlé auparavant de Sébastien, c'est la même histoire que celle de l'archer et du lien qui attache à la colonne.

Je veux vous donner un message spécial. J'ai essayé plusieurs fois, mais vous n'avez pas compris. Je ne sais pas où il devenait mauvais. Mais faites savoir à Piddington quand vous aurez un message sur l'ombre — rappelez-vous les vers de Virgile indignantis (*sic*) sub umbras. Pour vous il y a des ombres — comme les ombres dans la cave de Platon, mais ce sont des ombres de la réalité.

Quae cum vides bene comprehendere possis quae tibi nunc fusco colore obdita paene obscurata videntur, et tamen in somniis aliquando UMBRARUM volitantia corpora percipis — immo pro corporibus animas dicere melius — quae tibi per somnum mentem immortalia tangunt.

. . . .

L'ombre d'une ombre.

C'est mieux umbrarum umbras. σκιᾶς εἴδωλον était ce que je voulais écrire. Au revoir.

Je donnerai une explication partielle de ces curieux logogryphes. Pour le moment, attachons-nous particulièrement à deux points sur lesquels il ne peut y avoir d'erreur : 1° il est question d'Euripide ; 2° l'idée d'Euripide est associée avec celle d'une de ses pièces, l'*Hercules Furens*. Voilà ce qui constitue la contribution donnée par Mrs. Verrall à la cross-correspondence dont nous nous occupons, et les mots « demandez autre part pour l'Hercule enchaîné » semble indiquer qu'on attendait une cross-correspondence.

La contribution de Mme Piper ne se produisit que le 8 avril. Ce jour-là, à un moment où Myers P (1)

(1) Cette formule Myers P demande une explication. Beaucoup d'écrits automatiques prennent la forme d'une communication *ab extra;* mais les écrits des médiums qui ont pris part aux expériences décrites par M. Piddington ont de plus la particularité de se donner comme inspirés par un certain groupe de personnalités spiritiques. Parmi elles, le protagoniste dit être F. W. H. Myers. M. Piddington se sert des symboles Myers P, Myers V et Myers H pour désigner l'influence de Myers comme elle se manifeste respectivement dans les écrits de Mme Piper, Mrs. Verrall et Mrs. Holland. Il est bien entendu, cependant, qu'il n'y a là qu'un usage commode pour les comptes rendus, et cela ne préjuge en rien la réponse qui pourra être donnée à la question relative à la source et à la nature de l'influence.

était au milieu d'une énumération de mots correspondant, d'après ce qu'il disait, à des messages qu'il avait donnés ou qu'il essayait de donner à Mme Verrall, voici la conversation qui eut lieu avec Mme Sidgwick qui dirigeait la séance :

Myers : Vous rappelez-vous Euripide?
Mme S. : Qu'est-ce que cela « Euripide »?
Myers : Je veux dire : Harold.
Mme S. : « Harold »?
Myers : Oui, c'est bien ça.
Mme S. : A qui dites-vous : « Harold »?
Myers : A Mme V.

Quel pouvait être le sens de « Euripide... je veux dire Harold »? Les derniers mots peuvent vouloir dire qu' « Euripide » avait été écrit par erreur pour « Harold ». Mais l'erreur serait étrange; et il me semble au moins également probable que ce que Myers voulait dire, c'est qu'en plus d' « Euripide » il avait essayé de communiquer aussi à Mme Verrall « Harold ». En tout cas, il est positif que l'écrit de Mme Piper du 8 avril mentionne « Euripide » et aussitôt après « Harold ».

Celui de Mme Holland du 16 avril, contient un passage qui correspond à la fois à ceux de Mme Verrall du 4 et du 25 mars et à celui de Mme Piper du 8 avril :

Léopold Lucus Margaret
Courir chercher Euripide — Philemon.
Je voudrais que vous me comprissiez, mais j'ai si rarement l'occasion de vous parler. — C'est comme quand on attend pour prendre un billet et je suis toujours chassé du pigeonnier avant d'avoir pu influencer *son* esprit (à elle). — Non, l'esprit de l'écrivain. — Une mesure de poivre conservé au vinaigre.

Quand on connaît bien Browning, on reconnaîtra de suite dans « Lucus (Lukos) — courir chercher Euripide — Philemon », des allusions à l'*Apologie d'Aristophane,* au milieu desquelles on a introduit une traduction de l'*Hercules Furens*. « Margaret » (nom de baptême de Mrs. Verrall), au milieu de ces allusions, sert à relier encore mieux la communication à l'écrit de Mrs. Verrall, justement comme « Léopold » sert de lien avec l'écrit de Mme Piper. Car « Léopold » et « Harold » sont les noms des deux fils de Myers. Miss Johnson (d'après ce que nous dit M. Piddington), est convaincue qu' « une mesure de poivre au vinaigre » est un calembour sur le nom de Mme Piper. Il faudrait pour exprimer une opinion à ce sujet, avoir sous les yeux une plus grande partie de l'écrit de Mme Holland.

Quoi qu'il en soit, la cross-correspondence est assez frappante sans cela. Les trois médiums mentionnent le nom d'Euripide. Tous les trois indiquent plus ou moins clairement qu' « Euripide » est le sujet de la cross-correspondence. Deux d'entre eux rattachent Euripide avec l'*Hercules Furens,* bien que chacun d'une manière différente. Deux des trois rapprochent Euripide du nom d'un des fils de Frédéric Myers, Harold et Léopold.

III. — Dans les deux cas ci-dessus, c'est l'écrit de Mrs. Holland qui forme une espèce de moyen terme entre ceux de Mrs. Verrall et de Mme Piper. Dans le troisième cas, c'est Mme Verrall qui fournit le moyen terme. Il faut ajouter que ce cas est plus discutable que les deux autres, parce qu'il est plus fantaisiste. Pourtant, je suis tenté de croire que M. Piddington a peut-être, non pas certainement, raison de l'interpréter comme un cas de cross-correspondence triple.

Le passage intéressant dans l'écrit de Mme Verrall a déjà été cité. C'est la seconde partie de ce qui concerne « Euripide » dans l'écrit du 25 mars, commençant par ces mots : « Je veux vous donner un message spécial. » La réitération de mots ou d'idées sur la signification desquels il faut insister est un trait caractéristique très commun des écrits automatiques de Mrs. Verrall. L'idée significative dans ce passage particulier est évidemment celle d' « ombre » (répétée au moins cinq fois) qui, en anglais se dit de deux façons « *shadow* » et « *shade* », il y a aussi « *shadow of a shade* » « *umbræ* » « *umbrarum umbræ* » σκιᾶς εἴδωλον. Tous ces mots et phrases peuvent avoir un sens à la fois littéraire et métaphorique; en réalité, il semble y avoir une transition de « *shadow* » qui est l'obscurité à « shade » qui est une ombre, le fantôme d'un mort. L'insistance avec laquelle l'idée est répétée suffirait pour indiquer l'intention d'une cross-correspondence; mais les mots « Informez Piddington quand vous aurez un message sur l'ombre » semblent ne laisser aucun doute sur ce point.

Deux jours seulement après (le 27 mars), Mme Holland produisit un écrit commençant ainsi : « Oiseaux dans le haut jardin du château — non pas Maud Sylvia » et où les mots « tenebræ » « obscurité » « lumière et ombre — ombre et lumière » se trouvaient dans l'espace de quelques lignes. On remarquera que dans l'écrit de Mrs. Verrall « *shadow* » est pris : 1° dans son sens littéral d'obscurité; 2° dans son sens métaphorique de « fantôme ». L'écrit de Mrs. Holland le donne dans son sens littéral seulement.

Comme je l'ai déjà dit, cette forme de cross-correspondence est très nettement inférieure et moins convaincante que les deux premières. En somme, cependant, je crois qu'il y a là quelque chose de réel qui n'est pas dû au hasard; et je pense le montrer par l'examen qui nous reste à faire du rapport que les trois correspondances ont entre elles.

Au premier abord, rien ne semble les relier, à

moins que ce soit le passage de l'écrit du 27 mars de Mme Holland : « Oiseaux dans le grand jardin du château — par Maud Sylvia », car *Maud* donne un point de contact entre « est et ouest » et « ombre » et Sylvia, nom de la fille unique de Frédéric Myers, en donne un autre avec « Euripide » (1).

Une connexion beaucoup plus étroite se trouve quand on étudie soigneusement les deux écrits du 4 et du 25 mars de Mme Verrall sur les deux « Euripide », particulièrement le dernier.

La première partie de l'écrit du 25 mars semble identifier Hercule avec Janus par une épithète commune : *claviger*, qui signifie aussi bien porteur de clé que porteur de massue. L'union de l'Est et de l'Ouest est symbolisée dans le porteur de massue et de clé. Et de même que d'Hercule, le vagabond mondial, on peut dire comme de Xerxès, qu'il a relié les côtes de l'Hellespont qui sépare l'est de l'ouest, de même on peut aussi le comparer au dieu à double visage, qui embrasse d'un seul regard *Eoas partes Hesperiasque simul* (2).

De plus, quand on lit la seconde moitié de l'écrit du 25 mars à la lumière de l'écrit du 4 mars, on aperçoit une association directe entre σκιᾶς εἴδωλον, où le premier domine, et l' « ombre » individuelle d'Hercule lui-même. Car Mme Verrall, dont les notes écrites au moment des expériences sont ce qui peut nous aider le plus à interpréter les communications qu'elle obtient (3), a noté, à l'époque, que l'allusion du 4 mars à Hercule délivré (Ἡρακλῆς λυόμενος) lui rappela un passage de Plotin que Myers a traduit dans *Human Personality* : « Quand l'âme s'envole vers les choses supérieures, elle oublie toujours davantage ; à moins que toute sa vie sur terre laisse des souvenirs de bonnes actions. Car même ici-bas, l'homme peut bien agir s'il arrive à se dégager des soucis de la terre. Et il doit se dégager aussi de leurs souvenirs : de sorte qu'on peut avec raison appeler noble l'âme qui oublie les choses inférieures. Et l'ombre d'Hercule (4) peut vraiment parler aux ombres de sa propre valeur ; mais l'Hercule réel dans le monde réel, estimera que tout cela a peu de prix ; car il sera transporté dans une place plus sacrée et s'engagera avec ardeur, et même au delà de ses forces, dans ces batailles où les sages s'engagent. »

Si l'on accepte cette interprétation, et s'il faut voir dans l'Hercule « délivré » le « véritable » Hercule de Plotin, les cross-correspondences résumées dans les mots : *est* et *ouest*, *Euripide* et *ombre*, doivent être regardées comme des parties d'une cross-correspondence encore plus compliquée, dans laquelle les premiers mots et le dernier ont une relation directe avec le second et sont ainsi entre eux en relation indirecte. M. Piddington croit qu'ils sont les points de départ de ramifications encore plus développées, et en défendant cette idée, montre beaucoup de subtilité et de perspicacité, mais peut-être aussi une tendance à un raffinement exagéré. Je n'essaierai pas de le suivre sur ce terrain : ce que j'ai exposé suffit à remplir mon but qui n'était que de donner des exemples.

Maintenant j'indiquerai très brièvement mes conclusions provisoires basées sur une première étude du rapport de M. Piddington et que je ne puis encore donner comme des opinions bien établies :

1° Les cross-correspondences obtenues jusqu'à présent sont trop nombreuses et se tiennent trop bien pour être simplement le résultat du hasard ;

2° Elles pourraient, cela va sans dire, s'expliquer par l'hypothèse de la collusion. Et je ne crois pas que la fausseté de cette hypothèse puisse être absolument prouvée. Beaucoup de personnes l'accepteront certainement malgré toutes ses difficultés, de préférence à des conclusions qui contrediraient leurs préjugés enracinés. Mais si on ne peut prouver sa fausseté, on peut ne pas y croire ; et pour moi, je n'y crois pas. Et cela en partie pour des motifs d'évidence intrinsèque, en partie à cause de la connaissance que j'ai des personnes en question qui me défend de les croire capables d'ourdir une conspiration savante et persévérante pour tromper ; car c'est cela et rien moins que cela, qui est impliqué dans l'hypothèse de la collusion. Les tricheries et les fraudes trop souvent pratiquées par les médiums payés, me semblent être d'un tout autre genre ;

3° Si nous excluons la coïncidence fortuite, et si nous rejetons la collusion, toute autre explication présupposera la télépathie sous une forme ou sous une autre ;

4° Dans quelques-unes des cross-correspondences, pas dans toutes, le caractère de « complément » est suffisamment développé pour rendre probable l'existence d'une intention, d'une action voulue, même si cette supposition n'a pas d'autres bases que des particularités de forme seulement ;

5° La probabilité d'une intention est, cependant, énormément augmentée par le fait que dans beaucoup, peut-être dans la plupart des cas de réussite, il y a dans un écrit une indication, un avis prévenant que l'on trouvera le sujet de la cross-correspondence dans une autre communication. Dans les écrits de Mme Piper on est prévenu que tel ou tel mot ou combinaison de mots vient d'être donnée ou qu'on est en train d'essayer, ou qu'on va essayer de le ou de la donner à Mrs. Verrall. Avec Mme Verrall et

(1) Avec beaucoup de bonne volonté. — M. M.

(2) Ovide : *Fasti*, I, 140.

(3) Il y a de bonnes raisons pour cela, comme je le dirai tout à l'heure. — M. M.

(4) Cette allusion à l'ombre d'Hercule est elle-même une réminiscence de l'*Odyssée*, XI. 601-3.

Mme Holland, l'avis est en général beaucoup moins explicite et souvent manque tout à fait ;

6° Si l'on admet qu'un but, une intention, est bien visible, un simple *rapport* télépathique aveugle et fortuit entre les personnes qui participent à l'expérience, est insuffisant pour expliquer les faits. Une intelligence directrice doit être là de quelque façon, soit qu'elle se manifeste en fournissant aux autres esprits des idées appropriées, soit en extrayant des autres esprits des idées appropriées, soit en appropriant au but cherché des idées puisées, soit activement, soit passivement, dans ces autres esprits ;

7° Les considérations ci-dessus, si elles sont justes, nous servent beaucoup à diminuer l'étendue du problème. La question prend maintenant cette forme : à quel esprit attribuer l'influence directrice? Deux réponses se présentent : elle peut venir de l'esprit de l'une des personnes prenant part à l'expérience ou des esprits de plusieurs de ces personnes ; ou elle peut prendre sa source tout à fait hors de ces esprits ;

8° Si nous pouvions éliminer la première alternative et établir la seconde, un premier pas serait fait pour accepter ce que prétend l'influence directrice elle-même, à savoir que les communications viennent d'esprits désincarnés — toujours pourvu que cette explication ne soit pas donnée comme obligatoire *ab initio*. Tant qu'on considérera comme ouverte la question de la possibilité de communiquer avec les morts, si l'on admet qu'un cas de cross-correspondence est dû à l'action intentionnée de quelque intelligence extérieure aux personnes qui prennent part à l'expérience, on pourra trouver paradoxal d'attribuer cette action à un x complètement inconnu, plutôt qu'à la source indiquée dans la communication même ;

9° Malheureusement, une preuve qui exclurait l'influence directrice des médiums est très difficile à obtenir (1). On peut accorder, il est vrai, qu'une activité intelligente dirigée vers un but doit être une action consciente ; et de plus, que nous avons raison de croire (comme je crois dans l'occasion présente), que les automatistes sont sincèrement inconscients de toute action de leur part pour produire une cross-correspondence. Mais ce n'est pas suffisant. Les phénomènes de l'écriture automatique, comme ceux de l'hypnotisme, semblent indiquer ce que l'on a quelquefois décrit sous le nom de « dissociation de la personnalité » par quoi l'on entend qu'un élément du moi normal peut, à un degré plus ou moins grand, se séparer de ce moi et acquérir une indépendance relative pendant un certain temps. Ce serait avec ce moi second (il peut même y en avoir plusieurs), que nous aurions à faire dans les phénomènes d'automatisme, plutôt qu'avec le moi normal ; et les déductions tirées de la conscience ou de l'inconscience de celui-ci peuvent être tout à fait inapplicables à celui-là. Comment ces moi seconds savent jouer un rôle et avec quelle habileté ils le font, les expériences d'hypnotisme sont là pour le montrer ;

10° J'ai indiqué les deux hypothèses rivales qui, en résumé, me semblent les explications les plus probables des phénomènes de cross-correspondence. L'une d'elles attribue leur production à l'action directrice du moi second de l'un des automatistes (ou il peut y avoir coopération des moi seconds de plus d'un automatiste). Suivant une autre, ces moi seconds sont des instruments passifs maniés par des intelligences extérieures qu'il y a quelque raison *prima facie* de croire quand elles se donnent comme des esprits encore vivants qui ont été incarnés dans des corps humains. Je sais bien que beaucoup de personnes trouveront ces deux hypothèses absolument fantastiques et impossibles. Pour moi les deux sont possibles et ni l'une ni l'autre n'est prouvée. Mais je ne vois pas comment jamais de telles cross-correspondences nous aideront à choisir entre les deux.

G. W. Balfour.

Il m'a semblé nécessaire de traduire entièrement et aussi exactement que possible, cette remarquable étude, parce que, de toutes celles que je connais, c'est celle qui m'a paru le plus clairement exposer et résumer la question. « Je ne vois pas, dit en terminant M. Balfour, comment jamais de telles correcpondances pourront prouver définitivement la survivance. » Il est impossible, en effet, dans ces expériences, d'éliminer toute transmission de pensée ; impossible, aussi bien ici que dans tous les autres cas de prétendus messages de l'au-delà, d'échapper à ce dilemme : ou bien le fait ou l'idée révélée par « l'esprit » se trouve dans un document ou dans un cerveau vivant, et alors l'on peut supposer que c'est là que la perspicacité générale du médium va le ou la chercher par lucidité ou par lecture de pensée ; ou bien ce fait, cette idée ne se trouve nulle part et toute vérification devient impossible.

Quelle est la source dans les exemples cités par M. Balfour ? Quel est le cerveau où s'élaborent les très savantes combinaisons de citations tronquées et incompréhensibles qui, réunies, accolées, formeront un tout compréhensible, exactement comme dans ces jeux

(1) La difficulté, grande en tous les cas, augmente encore à cause de la tournure de « conversation » que prennent toujours les récits de Mme Piper. Sans doute, il y a des avantages dans cette méthode pour tramer, pour conduire les expériences, mais l'ennui c'est que l'expérimentateur et l'assistant, s'il y en a un, peuvent facilement devenir d'importants facteurs dans le résultat. On s'en aperçoit peut-être moins dans les cas de cross-correspondance que dans les autres phénomènes « psychiques ». Quelques-unes des plus heureuses réussites de Mme Piper en dehors des cross-correspondances sont fortement suggestives d'une transmission de pensée venant des assistants. Je serais tenté de ranger les incidents « *Plotinus* » et « *abt vogler* » dans cette catégorie. Voir le rapport de M. Piddington, p. 59 et 107.

de patience ou de construction pour enfants, où des morceaux doivent être assemblés ou collés pour former une image ou une maison? C'est certainement le cerveau d'une personne extrêmement érudite en littérature. Et il est infiniment probable que c'est, sinon toujours, au moins la plupart du temps, celui du distingué professeur au collège de Newnham, qu'est Mrs. Verrall, auteur d'écrits en latin et en grec, passionnée pour les études psychiques et grande admiratrice de Myers. Voilà deux esprits que leur érudition en littérature classique et leur goût commun pour le métapsychisme rendent pour ainsi dire de la même famille. Et dès lors il est naturel qu'en lisant les œuvres de Myers, et particulièrement *Human Personality*, Mrs. Verrall se les soit de suite profondément assimilées. Elle partage donc la foi de son maître, et quand celui-ci meurt (janvier 1901), elle doit certainement ne voir dans cet événement, qu'un éloignement. Le désir de communiquer avec lui la hante. Il faut un certain temps, cependant, pour que le travail subliminal s'accomplisse : ce n'est que le 8 mai que la médiumnité s'est assez développée pour que les communications commencent. Il est intéressant d'apprendre que ce même jour, vers la même heure, Mme Thompson, médium qui était tout à fait inconnu à Mme Verrall, dans une séance en présence de M. et de Mme O. Lodge, était subitement tombée en *trance* sous l'influence de son contrôle habituel Nelly et aussi d'un certain esprit « H... », « *qui était appelé ailleurs* ». Le même jour, vers la même heure, la même communication au sujet de ce H... était obtenue par Mrs. Verrall. Voilà le premier exemple de communication *croisée* qui se produisit dans l'écriture de Mrs. Verrall. Le phénomène n'a pas été concerté, puisque les deux médiums ne se connaissaient encore pas. Il a été spontané. Evidemment, les deux dames avaient des amis communs : ce doit être eux qui ont constaté la similitude des deux communications. L'une devait, je suppose, avoir entendu parler de l'autre et désirer faire sa connaissance. Même n'y aurait-il rien de semblable, nous savons déjà par de très nombreux exemples qu'un rapport peut s'établir spontanément entre les cerveaux de deux personnes qui sont complètement inconnues l'une à l'autre, quelque fois même à de très grandes distances. L'expérience que je viens de citer fut donc pour Mme Verrall le point de départ de ce qui devait devenir prochainement les savantes « cross-correspondences » qui nous occupent.

Les passages des communications reproduits par M. Balfour au commencement de son étude, et qui sont comme des exhortations à la patience : « Mrs. Forbes a les autres mots — rapprochez-les. Ajoutez les siens aux vôtres. » etc., etc... Autrement dit : « Rapprochez les morceaux de la patience, combinez bien vos lettres et vous aurez la solution du logogriphe », indiquent bien que l'esprit qui dicte, connaît la solution. Il est l'auteur du problème. C'est le second moi de Mrs. Verrall, totalement ignoré par le moi ordinaire. De sorte que toute idée de fraudes de la part de celui-ci doit être écartée. S'il y a tromperie, il est le premier à être trompé. Mais y a-t-il tromperie de la part du moi n° 2? Pas du tout, c'est très sincèrement que, lui, croit être Myers. Il revêt ce costume, il joue ce rôle avec la plus entière sincérité, exactement comme un sujet de Richet croit être évêque ou général. J'ai tort de dire : « il joue un rôle », car l'acteur le plus parfait a toujours conscience qu'il joue. C'est seulement dans les phénomènes de l'hypnotisme que nous pouvons trouver notre comparaison, c'est dans le monoïdéisme du sujet hypnotisé. Le sujet alors ne joue pas un rôle, il le *vit*. De là cette perfection qui dépasse l'art le plus consommé. De là cette illusion donnée aux amis intimes qui croient causer avec l'ami disparu. En disant cela, je m''éloigne de mon sujet, je fais allusion aux séances qui ont converti Hodgson et Lodge, mais non pas à celles des cross-correspondences qui, avec leurs énigmes rébarbatives n'ont rien d'attrayant. Nous autres Français, particulièrement, nous ne serions jamais tentés de converser avec les morts, si la première condition pour être sûr de l'identité est de résoudre de pareils casse-têtes.

Prenons, par exemple, l'histoire d'Hercule : en même temps que d'Hercule il est question de Janus. Quel rapport peut-il bien y avoir entre ces deux personnages? En cherchant bien, nous trouvons ceci : ils ont tous les deux une épithète commune : *claviger* qui signifie aussi bien « porteur de clé » que « porteur de massue ». L'union de l'Est et de l'Ouest est symbolisée dans le porteur de massue et de clé. Et de même que d'Hercule, le vagabond mondial, on peut dire, comme de Xerxès, qu'il a relié les côtes de l'Hellespont qui sépare l'est de l'ouest, de même on peut aussi le comparer au dieu à double visage qui embrasse d'un seul regard *Eoas partes Hesperiasque simul*.

Donc, Myers n'est pas mort! Donc nous sommes assurés de revivre! Ce genre de jeu d'esprit me rappelle tout à fait le cas d'un écrivain assez célèbre, membre de l'Académie française, qui dans une chronique hebdomadaire forcément composée des morceaux les plus divers, trouvait toujours le moyen de relier ces morceaux entre eux. Il connaissait l'art des transitions. Mon avis est que, comme en ce monde tout se tient, et que nos idées ne sont que des représentations du monde, on doit toujours pouvoir entre deux idées aussi disparates que possible, trouver un lien pour les rattacher.

Hercule ayant du rapport avec l'union de l'est et de l'ouest, et par suite avec un coucher de soleil qui rougit l'orient en même temps que l'occident! Voilà

bien, je crois, un exemple typique, et après lequel il ne faut plus désespérer de rien.

De même, lorsque l'esprit dit : « Euripide... je veux dire Harold » ne croyez pas à de l'incohérence et apprenez que Myers qui a cité Euripide, avait un fils qui s'appelait Harold. Raison de plus pour être convaincu que c'est bien Myers qui est « de l'autre côté » et qui dicte !

MARCEL MANGIN.

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX ET LA PHOTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

(Suite ; voir les numéros de Juillet, Août et Septembre)

VII

PHÉNOMÈNES LUMINEUX OBSERVÉS AVEC D'AUTRES MÉDIUMS

Je n'ai constaté de manifestations lumineuses ni avec Slade, ni avec M. Blavatzky (qui cependant produisait encore facilement certains phénomènes d'idéoplastie phonique), ni avec Florence Cook, (Mrs. Corner), dans son déclin définitif, ni avec aucune autre personne, avant Mlle Tomczyk.

On trouve dans la littérature spirite et médiumnique, d'assez nombreux cas de cette nature, mais ils sont rarement assez précis pour pouvoir être utilisés.

Certaines observations remarquables se trouvent dans la narration de M. l'ingénieur Mac-Nab, qui paraît avoir eu une chance particulière pour ce genre de manifestations :

Dans toutes les expériences un peu réussies, dit-il, quel que fût le médium, j'ai toujours observé la formation des points lumineux, ressemblant à des feux follets. On les voit naître un peu partout, en l'air, par terre, généralement près du médium, souvent hors de sa portée. Ils sont souvent doués d'un vif éclat et d'une teinte blanche qui les fait ressembler à la lumière du magnésium, *mais ils n'éclairent pas autour d'eux*. (C'est réellement caractéristique. Sans parler d'autres différences, l'huile phosphorée, les sulfures alcalino-terreux, les petites étincelles électriques, et même les vers luisants, possèdent un pouvoir éclairant plus manifeste.)

Ils se déplacent comme de petites comètes, courent les uns après les autres, comme des papillons, tantôt se rassemblant, tantôt se dédoublant.

J'ai eu une fois l'occasion d'en observer un attentivement et de très près.

Le 8 juillet (1888), en présence de MM. Gaboriau, Labro, Picard et R..., j'avais placé dans l'obscurité trois plaques au gélatino-bromure sur la table, à côté de moi. A ma demande, une de ces lueurs vint, d'un mouvement saccadé, se poser sur une plaque. J'étais debout, penché sur la table, et la lueur était à la distance de la vue distincte. Elle était très vive, très blanche, surmontée d'un petit tourbillon de fumée blanchâtre formant panache, avait la grosseur d'une amande et la forme d'une petite langue, dont la pointe serait en bas. Elle était isolée sur la plaque, qu'elle éclairait un peu, et, à la naissance du panache, présentait un remous de matière lumineuse.

Elle s'avança avec le mouvement d'un pinceau qui tracerait un pointillé, décrivit un zigzag en forme d'M et se retira, encore très vivante.

Une autre flamme, beaucoup moins brillante, séjourna un instant sur les deux autres plaques.

Au développement, que je fis seul, après la séance, à l'aide de l'oxalate de fer, ces clichés présentèrent des particularités curieuses. Ils se couvrirent d'effluves analogues à ceux qu'on obtient avec les décharges obscures d'électricité (expériences du docteur Boudet, de Paris), *mais ces empreintes étaient d'un brun violet*, alors qu'une simple impression lumineuse aurait dû laisser une trace noire. Comme j'ai retrouvé ces traces violettes sur toutes les plaques que j'ai impressionnées depuis, je suis amené à penser qu'il y a là, indépendamment de l'action lumineuse, une altération anormale du sel d'argent, due à l'action chimique de cette substance lumineuse, quelle qu'elle soit. (Nous verrons plus loin qu'on peut obtenir de cette manière de vraies plaques en couleurs, même sans contact et à travers les corps opaques.)

Sur l'une des plaques, on voit le zigzag tracé par le pinceau lumineux. (Ce qui prouve la grande concentration de cette lumière. Une petite lumière électrique, dans les mêmes conditions, aurait voilé toute la plaque.)

J'ai fait venir une de ces lumières jusque sous mon nez, et alors j'ai senti une forte odeur d'ozone.

Mes observations très nombreuses me permettent de les diviser en deux catégories : les unes sont un peu jaunâtres et présentent une fumée phosphorescente et les différences d'état caractéristiques des lueurs émises par le phosphore dans son oxydation lente. La substance de ces lueurs n'est plus du phosphore et n'est pas encore de l'acide phosphorique. C'est ce qu'on appelle, en chimie, un état *naissant*.

Les autres sont blanches, n'émettent pas de fumée et ont des contours bien arrêtés.

Il est impossible d'imiter ces lueurs dans les conditions où je les ai observées, car elles se produisent simultanément en grand nombre, dans des points de l'espace éloignés l'un de l'autre, se déplacent spontanément, *changent de forme*, s'étalent, et viennent à quelques centimètres des yeux des assistants.

Les formes que j'ai pu voir bien nettement furent *un œil* lumineux surmonté d'un panache ; une moitié de *visage* et des *doigts* lumineux.

Plusieurs indices me donnèrent à penser que ces lueurs servent à rendre visibles les formes qui se matérialisent dans l'obscurité, et j'en eus bientôt des preuves.

Un soir, étant hors de la portée du médium, je vis devant moi deux doigts, *un index et un pouce*, pétrissant un cylindre lumineux qui les éclairait.

Dans la séance du 20 juillet, à laquelle assistaient MM. Lambro, Th. et M..., et dans les séances postérieures, j'impressionnai d'autres plaques, *en ayant soin de les placer hors de la portée du médium*. Les lumières viennent se poser dessus, au milieu du plus grand silence.

La plaque présenta au développement, au centre des effluves violacés, des empreintes noires, dues évidemment à des doigts lumineux. Les saillies de la peau, appelées lignes de la main, sont très nettement tracées, et l'on voit non seulement l'empreinte des doigts, mais encore celle de la paume de la main.

Toutes les fois que j'ai cherché à toucher ces lueurs, j'ai rencontré des doigts... Très souvent, j'ai vu des taches phosphorescentes sur le parquet ; elles persistaient même dans une demi-obscurité, et quand je cherchais à les toucher, *elles fuyaient devant mes doigts*.

En un mot, M. Mac Nab constata aussi la dépendance indiquée.

J'ai vu fréquemment, dit-il encore, des étincelles (?) sortir des doigts du médium, quand il joue du piano dans l'obscurité, et les touches se couvrir de taches lumineuses. Cependant, je n'ai pas observé que ce phénomène fût dû à un dégagement d'électricité, ce qui serait possible.

Nous avons déjà vu que cette supposition n'a pas été confirmée.

Parmi les anciens auteurs, c'est M. Crookes qui a vu le plus grand nombre de phénomènes lumineux ; il a vainement essayé de les imiter, du moins ceux qui sont caractéristiques. Je crois que s'il avait trouvé une relation quelconque avec les phénomènes électriques, il l'aurait indiqué.

Ces manifestations, dit-il, étant un peu faibles, exigent, en général, que la chambre ne soit pas éclairée. J'ai à peine besoin de rappeler à mes lecteurs qu'en de pareilles conditions, j'ai pris toutes les précautions convenables pour éviter qu'on ne m'en imposât par de l'huile phosphorée, ou par d'autres moyens. Bien plus, beaucoup de ces lumières étaient d'une nature telle que je n'ai pu arriver à les imiter par des moyens artificiels.

Voici l'énumération schématique des phénomènes lumineux observés par l'éminent physicien et chimiste :

1° *Points lumineux*. J'ai vu des points lumineux jaillir de côtés et d'autres et se reposer sur la tête de différentes personnes ; j'ai eu des réponses à des questions que j'avais faites, par des éclats de lumière brillante qui se sont produits devant mon visage et le nombre de fois que j'avais fixés.

(Nouvelles preuves de leur dépendance de l'imagination et de la volonté.)

2° *Eclairs médiumniques*. J'ai obtenu une communication alphabétique au moyen d'éclairs lumineux se produisant dans l'air, devant moi, et au milieu desquels je promenais ma main.

3° *Corps solides lumineux*. Sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, j'ai vu un corps solide, lumineux par lui-même, à peu près de la grosseur et de la forme d'un œuf de dinde, flotter sans bruit à travers la chambre, s'élever par moments plus haut que n'aurait pu le transporter aucun des assistants en se tenant sur la pointe des pieds, et ensuite descendre doucement sur le parquet. Cet objet fut visible pendant *plus de dix minutes*, et, avant de s'évanouir, il frappa trois fois sur la table avec un bruit semblable à celui d'un corps dur et solide. Pendant ce temps, le médium était étendu sur une chaise longue et paraissait tout à fait insensible...

Toujours sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, il m'est arrivé plus d'une fois qu'un corps solide phosphorescent, cristallin, a été mis dans ma main par une main qui n'appartenait à aucune des personnes présentes.

4° *Nuages lumineux*. J'ai vu un nuage lumineux flotter au-dessus d'un tableau... En pleine lumière, j'ai vu un nuage lumineux passer sur un héliotrope placé sur une table, à côté de nous, en casser une branche et l'apporter à une dame ; et, dans quelques circonstances, *j'ai vu un nuage se condenser sous nos yeux, en prenant la forme d'une main, et transporter des petits objets*.

Nous voilà donc toujours en présence d'une matérialisation, plus ou moins incomplète, mais rapide,

du corps éthérique, accompagné de la production d'une phosphorescence, transportable parfois sur des objets extérieurs.

Des phénomènes lumineux, d'un ordre particulièrement intéressant pour nous, ont été obtenus dans une des premières séries d'expériences, instituée par M. Beattie, ancien photographe de Bristol, avec son ami médium, M. Butland (1872).

Grâce à sa persévérance, des photographies transcendentales réussirent à la dix-huitième pose.

M. Beattice assimile ces images, tantôt à « une couronne ornée de pointes, ayant la forme des glaives », tantôt à « *un soleil brillant au milieu duquel on voit une tête* ». Dans sa troisième lettre, il fait la description suivante de cette dernière expérience :

... A la première pose de cette série, on obtint une étoile ; à la deuxième pose, cette même étoile, mais agrandie ; et, à la troisième, cette étoile était transformée en un soleil de dimensions considérables, un peu transparent. D'après la description donnée par le médium, la main plongée dans ce soleil *ressent une chaleur égale à celle de la vapeur montant d'une chaudière* (*sic*). A la quatrième pose, le médium voit un soleil superbe, dont le centre est transparent et montre le profil d'une tête, semblable à celles que l'on voit sur les shillings. Après développement, toutes ces descriptions se trouvèrent être exactes. (*Psych. Studien*, 1881, p. 257.)

J'ai en ma possession, dit Alexandre Aksakoff, la série complète de ces photographies. Sur la première, on aperçoit, au-dessus de la tête du médium, un corps lumineux de la grosseur d'un petit pois ; sur la deuxième épreuve, il a triplé de volume et représente le contour d'une croix ébauchée, d'un centimètre et demi de grandeur ; on voit la main du médium s'avançant vers ce corps lumineux ; sur la troisième, l'image a pris une forme ovale du même volume, à fond uni, garnie tout autour de protubérances ; sur la quatrième photographie, la figure ovale est plus régulière encore et ressemble à un cadre, de forme ovale, composé de courtes dentelures lumineuses, et ayant un demi-centimètre en largeur sur deux centimètres de longueur ; à l'intérieur du cadre se dessine, dans un ton plus foncé, le profil d'une tête, « comme sur un shilling », longue d'un centimètre. (*Anim. et Spirit.*, p. 40, 41.)

Dans une autre série d'expériences, conduite par Damiani, le premier qui s'est occupé d'Eusapia Paladino, avec un photographe allemand et six médiums différents, on obtint des résultats analogues :

Sur la première plaque, apparaît une colonne de lumière ; sur la deuxième, un globe lumineux surmontant la tête de l'une des dames médiums ; sur la troisième, le même globe, avec une tache dans le centre ; sur la quatrième plaque, cette tache était plus accentuée ; sur la cinquième et dernière, on peut distinguer une ébauche hardie de tête, au centre d'une res... » (Préf. du *Spiritualisme Moderne*).

M. Slatter, opticien à Londres, et médium lui-même, obtint, d'après le témoignage de M. Wallace, entre autres le phénomène suivant :

En photographiant sa sœur, également médium, il remarqua sur le cliché une espèce de « dentelle » transparente, entourant cette personne. « En examinant de plus près cette dentelle, on peut voir qu'elle consiste en *anneaux* de différentes dimensions, qui ne rappellent d'aucune façon les dentelles ordinaires... » (La Préf. du Spirit. moderne).

Sur une photographie spirite de Mumler, qu'Aksakoff considère comme véridique « la tête était entourée d'un faible disque de lumière, comme si des rayons lumineux jaillissaient en tous sens et se perdaient à une distance déterminée. Sur deux autres photographies encore, parut le même effet, avec cette différence que la corde lumineuse était d'un tel diamètre qu'elle eût enveloppé la forme entièrement, si la plaque avait été plus grande. » (Aksakoff, p. 60.)

L'étude de ces phénomènes est excessivement difficile, non seulement à cause de leur rareté et diversité, mais aussi à cause de leur complexité. Car il faut dstinguer les phénomènes pour ainsi dire naturels et spontanés, qui semblent se rattacher à la nature même des matérialisations, et les phénomènes idéoplastiques qui dépendent surtout de l'imagination subconsciente du médium, et qui peuvent modifier les premiers et même les transformer complètement.

Un curieux cas d'idéoplastie optique est cité par M. de Frémery dans sa description des séances récentes à La Haye. (*Annales*, numéros 16 et 17, 1908.)

« Voici qu'une plaque lumineuse se montre. Elle se meut constamment, s'élevant au-dessus du cabinet, plus haut qu'un homme grimpé sur une chaise ne pourrait arriver. Je demande si l'on pourrait aussi nous montrer de la lumière *rouge*. Trois coups me répondent affirmativement, et nous voyons bientôt une lueur rouge de la grandeur d'une main, tantôt avec des contours nébuleux, tantôt en forme de disque. Les deux lueurs commencent à jouer l'une avec l'autre : les disques blanchâtre et rouge rubis se meuvent en sens inverse, tournent l'un autour de l'autre, s'enveloppent, se dénouent dans un jeu de couleurs fantastique. Enfin, les lumières s'éteignent et la feuille de palmier se met à s'agiter. [Transformation des phénomènes lumineux en phénomènes mécaniques].

M. de Frémery a essayé de les photographier, mais en vain. La lumière en était trop faible et il était impossible de les fixer.

Il fait encore la même remarque que les autres observateurs : ces lueurs, dit-il, « ne répandent pas de lumière ».

Pour terminer cette esquisse, nécessairement incomplète, des phénomènes lumineux observés avec

d'autres médiums, je vais citer encore une observation inédite :

En 1892, M. Münster de Proskourow, un ex-officier russe s'occupant consciencieusement du spiritisme, m'envoya entre autres deux photographies obtenues avec un médium polonais, dont je ne me rap-



Fig. 3.

pelle plus le nom. Malheureusement, à cette époque, je ne croyais pas encore aux phénomènes médiumniques et j'étais assez bête pour ne pas vouloir les étudier. De cette façon je perdis l'occasion d'expérimenter avec un médium remarquable.

Mais j'ai gardé les photographies et j'en donne



Fig. 4.

la reproduction : sur la première on remarque un nuage lumineux se former au-dessus de la tête du médium, profondément endormi ; sur la seconde, une forte et large luminosité, concentrée aux alentours du cou et de l'épaule jetant son reflet sur les doigts de la main correspondante, le médium étant toujours dans le même état (fig. 3 et 4).

VIII

SUITE DES EXPÉRIENCES AVEC Mlle STANISLAWA TOMCZYK

Il va sans dire, qu'après avoir vérifié la possibilité des éclairs médiumniques, j'avais cherché à en obtenir des traces objectives.

Cela n'allait pas au commencement.

Malgré l'intensité apparente de ces lumières, qui rendent visible parfois, la moitié d'une chambre, leur pouvoir actinique se montrait relativement faible — six à sept fois plus faible, que celui d'une petite lampe électrique de poche, donnant à peu près le même éclairage apparent.

J'essayai d'obtenir des empreintes photographiques de deux manières différentes :

1° En dirigeant les objectifs sur les points à éclairer ;

2° En faisant agir les éclairs directement sur les plaques sensibles, chargées de quelques petits objets.

Dans la séance du 5 avril, avec MM. Maxwell et de Vesme, nous avons eu onze éclairs.

Ils se manifestèrent d'abord derrière le médium (comme la première fois, mais plus près de lui), ensuite par devant à gauche.

Ils étaient plus faibles que la première fois (avec moi seul), mais tout de même très distincts.

Trois appareils photographiques ont été braqués vers le milieu de la chambre, où nous étions assis, sans table, en formant la chaîne avec le médium.

Vu la position un peu trop élevée des appareils et la faible intensité des éclairs, je ne croyais pas pouvoir trouver leurs traces sur les plaques. Je les ai cependant développées le lendemain, par acquit de conscience, et voici l'étrange résultat obtenu :

Sur toutes les trois, l'action des éclairs est plus ou moins visible. Mais, ce qui était tout à fait inattendu, c'est une forte ligne courbée, très lumineuse, accompagnée d'un grand point irrégulier et de deux autres plus petits.

Or, cette ligne et ces points, si fortement brillants (surtout les points), *nous ne les avons pas vus*. En général, aucun autre phénomène lumineux, à part les onze éclairs, n'a été remarqué par aucun de nous. Et même en dehors de cette séance, je n'ai jamais *vu* les points lumineux, ni les lignes lumineuses en présence de Mlle Tomczyk. D'un autre côté les éclairs, très fréquents avec ce médium, n'ont jamais présenté une apparence analogue aux images obtenues sur ces plaques.

Et cependant ce n'était pas une impression interne, locale, produite directement, mais bien un phénomène extérieur, puisqu'il a été saisi par les trois appareils, à peu près avec la même forme et une grandeur correspondant à la nature de chaque système optique.

La courbe surtout est sensiblement la même dans l'appareil 13 × 18, dans le 9 × 12 et dans le petit vérascope (fig. 5, 6 et 7).

Ce dernier, comme de raison, donna une empreinte double, avec cette particularité étrange que les deux images stéréoscopiques diffèrent sensiblement.

En général, à première vue, tous les trois clichés



Fig. 5.
Cliché de l'appareil 13×18, dont on a supprimé les parties qui ne portaient aucune trace de lumière, ainsi qu'à quelques-unes des gravures qui suivent.

produisent une impression confuse et qui paraît exclure toute explication raisonnable.

Evidemment, ce n'est pas une expérience sérieuse. Les appareils sont restés ouverts, pendant plus d'une heure dans l'obscurité, et pendant ce temps nous avons plusieurs fois changé de position. Mais même considéré comme une observation accidentelle, ce résultat peut-il être rendu compréhensible?

L'hypothèse à laquelle je me suis arrêté dernièrement après une étude détaillée des clichés et des circonstances, se résume dans les points suivants :

1° Il faut distinguer et considérer à part les trois formes différentes : les points, les lignes et les surfaces lumineuses;

2° L'action actinique a été maximale pour les points, plus faible pour les lignes, minimale pour les éclairs; car en forçant les copies, on fait disparaître d'abord les traces des éclairs, ensuite les lignes et les points restent encore visibles;

3° Les traces des éclairs sont tout à fait différentes sur les trois clichés; ce qui s'explique par le nombre des éclairs successifs et par la position des appareils;

4° Par contre, les quatre courbes se ressemblent



Fig. 6.
Cliché de l'appareil 9×12.

sensiblement ce qui prouve que c'était un phénomène unique;

5° La diversité des points tient le milieu, entre l'unité des lignes et la complexité multiple des surfaces éclairées;

6° Le pouvoir éclairant de toutes ces formes doit



Fig. 7.
Cliché du petit vérascope.

être considéré comme très faible, puisque aucune personne ni aucune partie de la chambre n'ont apparu nettement sur les clichés;

7° Cependant, il est probable que la démarcation blanche de la plus grande épreuve, représente le bord

vertical de la porte, et en examinant le cliché stéréoscopique à la loupe et au stéréoscope, on peut voir tout à fait distinctement, à côté des grands points lumineux, le tiroir de la table, avec son bouton, les plis d'une étoffe supendue sur le porte-serviette, et les trois étagères du grand lavabo. On voit même sur la table une partie de la lampe rouge, éteinte à ce moment, et dont le verre bombé reluit dans l'obscurité ;

8° Trois fois sur quatre, les lignes et les points apparaissent sur le fond le plus obscur, ce qui semble démontrer leur indépendance des éclairs. La quatrième fois, l'éclair a dû se produire *après* l'impression de la ligne et des points ;

9° Les deux lignes courbes du cliché stéréoscopique présentent une interruption double et différente, qui peut s'expliquer par des obstacles locaux, tels que nos têtes, nos bras, les dossiers des chaises, etc. ;

10° Les traces des points, indiquent qu'il y en avait principalement trois, rapprochés dans la position des bouts de trois doigts : le pouce, l'index et le médius. D'après la plus grande épreuve, c'est l'index qui est le plus brillant. D'après la moyenne, il est plus faible, mais il marque une liaison avec la ligne courbe. Cette dernière pouvait donc être l'œuvre de son mouvement dans l'espace. Les bouts aiguisés de cette ligne marqueraient alors l'apparition et la disparition de ce doigt (ou de sa lumière) dans le champ optique des appareils ;

11° Ce doigt présumé ne pouvait être que fluidique, car les mains du médium ont été tenues tout le temps et restèrent immobiles.

Telles sont les probabilités.

Un point cependant reste sans explication, même hypothétique : pourquoi n'avons-nous pas vu ni cette ligne, ni ces points lumineux? Etait-ce un défaut de notre attention, ou étaient-ils réellement invisibles?...

Tout ce que je puis dire, c'est que cette dernière alternative n'est pas insoutenable, et voici pourquoi.

Dans la même séance nous avons essayé d'obtenir une empreinte photographique du « courant » entre les doigts du médium. Ce dernier appliqua ses mains vis-à-vis l'une de l'autre aux bords d'une plaque 13 × 18 découverte et très légèrement éclairée par une lumière rouge. Au milieu de la plaque, entre les mains du médium j'avais placé un louis.

Au bout de quelques minutes, le médium déclara qu'il ne sentait pas le courant et qu'il ne croyait pas pouvoir impressionner la plaque, étant déjà fatigué par les éclairs.

Néanmoins, cette plaque développée le lendemain, présente une radiographie nette de la pièce de monmière rouge, insuffisante pour agir en si peu de naie (fig. 8) ; et ce n'était point l'effet de la lutemps. D'ailleurs, si ç'avait été l'effet de la lumière rouge, on verrait aussi l'ombre des doigts. Par contre, on ne voit que le disque de monnaie, avec cette particularité encore, que la lumière, plus forte dans le champ médiumnique que dans les coins de la plaque, semble s'être infiltrée en partie tout autour derrière le disque métallique. C'était donc une lumière autre que celle de la lampe rouge, et elle est restée pour nous tous, y compris le médium, *absolument invisible*.

Le 6 avril, dans le même cercle, nous avons eu des éclairs plus intenses. Mais après l'arrivée de M. Richet, qui était en retard, et contre lequel le médium avait un ressentiment, les éclairs sont devenus de nouveau plus faibles : action inhibitoire des sentiments pénibles.



Fig. 8.

Pour obtenir une radiographie, j'avais posé par terre, derrière la chaise du médium, deux plaques : l'une découverte, l'autre enveloppée dans du papier noir, et toutes les deux chargées de quelques petits objets opaques, tels que clefs, chaînes et pièces de monnaie. Cette expérience n'a pas réussi, mais malgré cela elle est instructive sous deux rapports :

1° Elle prouve le faible pouvoir actinique des éclairs à distance, car cinq ou six lumières larges, parfaitement visibles pour tout le monde, se sont montrées à côté, et les plaques restèrent vierges ;

2° Elle prouve en outre que, cette fois du moins, la petite Stasia s'orientait mal dans l'obscurité, n'étant pas guidée par la conscience somnambulique du médium. Lorsque je plaçais les plaques, ce dernier me tournait le dos et ne pouvait pas voir l'endroit exact où elles ont été mises.

La « petite Stasia » avait produit les éclairs de plusieurs centimètres à gauche, et comme c'était plus loin du médium il est à présumer que ce n'est pas la difficulté de distance, mais plutôt le manque d'une orientation exacte qui a causé l'insuccès de l'expérience. Enfin on peut invoquer comme cause de l'insuccès, une maladresse de la Petite. Elle a pu voir bien l'endroit, sans cependant réussir à bien diriger la lumière.

A la suite de circonstances, qu'il serait inutile d'exposer ici, Mlle Tomczyk garde son ressentiment envers M. Richet. Elle est toujours très énervée, et



Fig. 9.

M. Richet décide, que pendant un certain temps je dois seul expérimenter avec elle, quitte à inviter les autres membres de notre cercle, par partie, au fur et à mesure de l'amélioration des conditions morales, si importantes pour la marche régulière des séances.

J'en profite, pour organiser une série d'essais, presque impossibles dans une séance officielle, et qui m'ont donné des résultats extrêmement importants.

Je les dois d'abord à la généreuse initiative de M. Richet et ensuite à la compréhension bienveillante de Mme Curie, de MM. Maxwell et de Vesme qui ne se sont pas sentis offensés de leur exclusion momentanée des séances.

Le 9 avril, après avoir endormi le médium, je lui propose d'abord de faire une lévitation complète d'une grande balle en celluloïd ; de la photographier, et, pour plus d'évidence, de placer entre le corps du médium et ses mains, agissant sans contact, un miroir, capable de donner en même temps l'image de la balle par derrière.

L'idée d'appliquer le miroir m'est venue au dernier moment, lorsque le médium sentait déjà le courant, et pour ne pas manquer l'occasion, je n'ai pas eu le temps de bien nettoyer la glace avant de la poser verticalement sur ses genoux et contre sa poitrine.

J'étais tout près d'elle, la lumière était suffisante et je tenais dans ma main droite la poire en caoutchouc commandant, par un tube de trois mètres, le pistolet-éclair au magnésium.

Je serrai la poire au moment où le soulèvement fut complet, et j'obtins ainsi d'un seul coup quatre images du même phénomène, dont deux stéréoscopiques (fig. 9, 10 et 11).

Pour qu'elles fussent assez grandes, j'avais placé les trois appareils à une distance de 1 m. 50 seulement.

Je me suis mis à développer les plaques immédiatement, en compagnie du médium, encore endormi et assis à côté de moi.

En poursuivant la venue de l'image nous remarquâmes d'abord une sorte de figure blanche se dresser sur le cliché...

La somnambule en fut tellement effrayée, qu'elle se mit à trembler (preuve de son énervement général).

— Qu'est-ce que c'est que ça ? J'ai peur, disait-elle.

— Calme-toi donc ! répondis-je. Si c'est la Petite, tant mieux, et ce n'est pas une raison pour s'effrayer.

Je ne savais pas moi-même ce que pouvait signifier ce fantôme apparent, et comme la Petite était censée se trouver à côté de nous, je m'adresse à elle :

— Est-ce toi, Stasia ?

— Non, dit-elle, par l'intermédiaire de la somnambule ; je n'ai pas posé devant l'appareil. Mais montrez-moi la plaque !...

La somnambule prit alors la cuvette avec le cliché et la tendit vers la Petite, à l'endroit où il n'y avait presque plus de lumière rouge.

— Que dit-elle ?

— Elle rit... vous êtes bêtes tous les deux... c'est la jaquette de « cette Grande », suspendue au crochet de la porte...

Bientôt apparut l'image entière, et j'ai vu qu'elle avait raison. Je n'avais pas fait attention à l'existence

de cette jaquette et je n'avais pas pensé à la possibilité de son apparition sur la plaque. De la part de la somnambule cela pouvait passer pour une de ces simulations sans but, comme il y en a pas mal dans ce domaine, mais il est tout de même intéressant que la petite Stasia ait su, dans ce cas, s'orienter presque



Fig. 10.

dans l'obscurité, mieux que moi-même, près de la lampe.

En tout cas, elle réussit à calmer l'émotion de la somnambule.

En examinant attentivement les trois clichés ainsi obtenus, voici ce qu'on y trouve :

1° Une preuve objective du soulèvement de la balle en celluloïd, sans contact ; car on la voit bien de tous les côtés, et sur une diapositive, on peut même distinguer, à l'aide d'un bon stéréoscope, la poussière qui couvre en partie le miroir ;

2° Ce qui est plus intéressant pour nous, c'est que cette lévitation est accompagnée de certains phénomènes lumineux, absolument nouveaux, qui restèrent *invisibles pour l'œil*, mais qui sont parfaitement fixés par la photographie.

Déjà sur la plus grande épreuve (fig. 9), malgré une mise au point défectueuse, on voit les pouces du médium soulignés par une bordure lumineuse ; les bouts des autres doigts sont marqués par des points brillants, par-ci par-là réunis entre eux par des filaments, qui comme de petites mèches lumineuses, tantôt prolongeant les points, tantôt les remplaçant. Une de ces mèches, celle du petit doigt de la main gauche, remonte un peu tordue. *Elle ressemble absolument à ce fil que j'avais vu à Wisla* (V. le numéro 5, p. 60) ; seulement ce fil, au lieu d'être noir sur un fond lumineux, est maintenant lui-même lumineux sur un fond noir, comme l'avait prédit la Petite Stasia. Il est d'ailleurs visible seulement près des mains, tandis que les environs de la balle et le fond du miroir en sont complètement libres.

La photographie 9 × 12 (fig. 10), avec une mise au point beaucoup meilleure, présente les mêmes phénomènes ; malheureusement, à cause de l'emploi des *rasters*, il ne sera guère possible de les constater sur la reproduction.

Mais le cliché du petit stéréo, transformé en une diapositive, permet de voir très bien, non seulement les particularités indiquées, mais encore deux taches brillantes sur la surface inférieure de la balle, taches qui paraissent indépendantes du reflet de l'éclair magnésique ;

3° Enfin, un phénomène put être constaté, surtout sur les deux premières plaques : sur la grande, le pouce droit, sur la moyenne le pouce et une partie de la paume de la main, paraissent transparents : ils n'empêchent pas de voir le bord du miroir, et le doigt en question semble sortir de la glace, au lieu de l'obstruer par sa présence. Peut-être n'est-ce qu'un reflet optique, causé par un mouvement très rapide ; mais j'avoue que je ne le comprends pas.

En tout cas, c'est pour la première fois que des phénomènes lumineux se sont combinés avec le phénomène du soulèvement. Et nous verrons dans la suite, que cette relation n'est pas fortuite, quoique rare, et qu'elle peut être indépendante de l'emploi



Fig. 11.

d'un miroir, qui nécessairement complique les apparences.

La séance du 9 avril fut en général excellente, mais la plupart des résultats obtenus n'entrent pas dans les cadres de cet article et seront utilisés dans d'autres études spéciales. Je ne mentionnerai que deux expériences ratées :

1° J'ai voulu obtenir la photographie du « courant » sur une plaque découverte. Mais juste à ce moment la petite se mit à produire les éclairs plus ou moins forts qui menaçaient de voiler la plaque. Elle en a fabriqué une vingtaine, principalement à droite du médium, ou derrière sa chaise et près du plancher. A mes réclamations elle répondit qu'elle fait ce qu'elle peut et qu'il n'y a pas assez de force pour le courant. Par contre :

2° Elle nous proposa de nous photographier tous les deux à l'aide d'un éclair. Evidemment je consentis avec empressement. Elle nous donna des instructions pour nous placer, et se mit à produire les éclairs. Il y en a eu encore une quinzaine et cette fois ils se manifestèrent plus haut, au-dessus, derrière ou entre nos deux têtes. Ils n'étaient pas très forts, mais d'une très longue durée : jusqu'à une demi-minute à peu près.

— Comment veux-tu faire une photographie, si tu nous éclaires de côté ou par derrière? lui dis-je. Il faut nous éclairer de face!

— Je le sais, répondit-elle, mais je ne peux pas y arriver : *votre regard m'en empêche*. Peut-être y aura-t-il au moins des silhouettes?

Il n'y a rien eu. Seulement *toutes les plaques ont été fortement voilées*. Preuve que l'action actinique aurait été suffisante, si elle avait été convenablement dirigée.

J'avais l'intention d'essayer encore les yeux fermés, mais vu la longueur de la séance, il a fallu cesser.

Et puis, il n'était guère facile de s'entendre avec la petite ce jour-là.

L'énervement de la « grande » se répercute sur les deux autres personnes de notre trinité médianique.

Une fois, la somnambule entama une discussion avec la petite et lui reprocha un mensonge.

A quoi la petite répondit :

— Brute!

(On n'est pas toujours poli dans l'au-delà!)

Mais cette altercation n'a pas été de longue durée. En général, et malgré les grandes divergences personnelles j'avais remarqué chez la somnambule une tendance à excuser la petite. Une seule fois (à Wista) elle a été furieuse contre celle-ci et courut après elle « avec l'intention de la tuer ». La petite suggéra à la moyenne l'idée de faire trembler à distance les feuilles d'une grande plante, et lui indiqua l'endroit où elle devait se placer. Or, en y arrivant, ou plutôt quelques minutes après, la somnambule s'aperçut que c'était tout simplement le plancher de cet endroit-là qui faisait trembler la plante au moindre mouvement des pieds. Elle a été tellement furieuse de cette découverte, qu'elle ne se calma qu'après s'être fatiguée en courant après la petite à travers deux chambres et en la couvrant de coups de cravache.

Aujourd'hui ce ne fut qu'une petite discussion, sans importance. Une demi-heure après, tout était oublié et la colère céda la place aux sentiments de compassion :

— La pauvrette, disait la somnambule en parlant de la petite, elle s'est donné tant de peine en voulant nous photographier à tout prix! *Comme elle doit être fatiguée!...*

J'ai trouvé très drôle cette idée d'attribuer à une autre sa propre fatigue... Mais je dois ajouter que, dans une circonstance ultérieure, la petite, juste en arrivant, demanda la permission de se reposer après la route « étant très fatiguée » au moment où il n'y avait aucune raison de fatigue pour le médium.

(A suivre.)



UN APPAREIL DU D[r] S. ALRUTZ
pour le contrôle des phénomènes psycho-physiologiques

Le sixième Congrès international de psychologie s'est tenu du 3 au 7 août dernier, à Genève.

Parmi les travaux qui ont été présentés à l'examen des délégués scientifiques du monde entier, nous croyons devoir signaler l'intéressant rapport du docteur Sydney Alrutz, docent de psychologie à l'Université d'Upsal (Suède), sur une nouvelle méthode d'investigation des phénomènes psycho-physiologiques.

La science actuelle sait bien peu de chose sur la nature des processus psycho-physiologiques. La physiologie expérimentale n'a pu encore déterminer ce qui se passe exactement dans les centres psycho-moteurs, comme le cerveau, lorsqu'on exécute un mouvement musculaire quelconque et voulu.

Le docteur S. Alrutz s'est efforcé de déterminer l'énergie nerveuse, et plus spécialement les formes de cette énergie liées aux phénomènes psychiques et constituant des transitions entre ces phénomènes psychiques et les phénomènes électriques ou chimiques étudiés jusqu'ici. Voici ses idées.

Dans certains organismes, cette énergie se manifeste énergiquement. Ces organismes *labiles* sont ceux des médiums, de ces êtres dont le système nerveux est caractérisé par la variabilité du dynamisme fonctionnel cortical, c'est-à-dire par le fait que les diverses régions de leur écorce cérébrale présentent un mélange de changements d'irritabilité en plus ou en moins. Ces systèmes nerveux d'une excessive activité rayonnent ou émettent leur énergie au dehors, comme un conducteur d'électricité la perd, lorsque, pour une cause quelconque, la tension dépasse une certaine mesure.

En partant de ce principe, on conçoit que certains facteur psychiques, par exemple une idée de mouvement, soient capables d'influencer un objet extérieur chargé d'une énergie correspondante et que cette influence puisse se manifester, supposons, par un déplacement de l'objet en question.

Le docteur Sydney Alrutz a fait quelques expériences pour voir si les faits confirmaient cette théorie. Et voulant avoir un contrôle certain, il construisit un appareil (*fig.* 1), analogue à ceux dont Hare et Crookes se servirent jadis dans le même but.

Cet appareil se compose d'une planche en bois de o m. 85 de longueur sur o m. 28 de largeur et ayant une épaisseur de 6 millimètres. Cette planche repose par une entaille, au tiers de sa longueur, sur le tranchant d'un couteau de bois. A l'extrémité de son plus long bras, cette planche est attachée par un fil à une balance et se trouve ainsi à peu près horizontale. En plaçant les mains sur son bras le plus court et en ayant soin de ne pas dépasser la ligne d'appui (sur le tranchant), on ne peut, par des mouvements musculaires, volontaires ou involontaires, effectuer autre chose qu'un abaissement de ce bras. Or, voici ce que l'on doit essayer d'obtenir. Un ou deux sujets tiennent leurs mains sur le petit bras de la planche, de manière à charger celle-ci d'énergie musculaire de fluide. Ensuite, ils doivent « vouloir » que le bras le plus long *s'abaisse* au-dessous de sa position normale. Ce serait impossible puisque la pression sur l'autre bras, fait *remonter* la partie opposée de la planchette. Or, une plume fixée à la balance inscrit sur un cylindre noirci les mouvements de la planche, et en même temps on lit directement sur le cadran de la balance la pression correspondante à l'état de repos (comme dans la figure 1), la balance indique un certain poids que l'on repère (environ 80 grammes). Ce poids est dû à la plus grande longueur de ce bras de la planchette.



Fig. 1.

Avec cet appareil, le docteur Sydney Alrutz fit de nombreuses expériences. Il commença au printemps de 1905. Il avait comme sujets deux jeunes filles, Mlles B. et C. Lui-même prit une part active à plusieurs essais en plaçant aussi ses doigts sur le bras court de la planchette. Les sujets fixèrent le long bras et s'efforcèrent de penser fortement à ce qu'il s'abaissât. Au bout de quelques minutes seulement, le premier résultat positif se produisit, la balance enregistra une augmentation de pression de 40 gr.,

l'aiguille du cylindre passant de 80 grammes à 120. Une seconde expérience démontra une augmentation de pression sur le grand bras de 100 grammes. Il fallut 5 secondes environ pour obtenir ces résultats.

Dans une autre expérience (*fig.* 2), le docteur plaça sa main gauche près de celles des sujets, pendant que de la main droite il mettait en mouvement un compteur à secondes. Il vérifia ensuite les mains de ses sujets, en veillant à ce que leurs mains restassent sur le petit bras en deçà du point d'appui pour qu'elles ne vinssent point appuyer sur le grand bras qui ne devait s'abaisser que sous l'action du fluide extériorisé. L'augmentation de pression enregistrée par le cylindre fut de 50 grammes et la femme du docteur ayant pris au magnésium un cliché de l'expérience, la clarté fit sursauter les deux sujets qui exercèrent, par suite de la contraction causée par la surprise, une pression sur le petit bras de la planchette, ce qui éleva le grand bras au-dessus de la normale.

Le diagramme de cette élévation fut automatiquement inscrit par la plume, à la suite de l'abaissement du grand bras sous l'influence de la volonté des sujets de voir ce bras descendre au-dessous de la normale. On ne peut pas croire que cet abaissement ait eu lieu par le déplacement des mains des sujets, puisque deux bougies allumées tout près, permettaient de ne pas perdre de vue un seul de leurs mouvements.

Ces expériences, ainsi que celles qui suivirent, eurent lieu après que les plus grandes précautions eurent été prises. Les manches des sujets étaient relevées. En outre, une planchette mobile était placée entre leurs doigts et l'extrémité de la planchette, pour que l'on ne puisse pas dire qu'elles soulevaient le petit bras par glutinosité ou adhérence, de façon à faire baisser l'autre extrémité de la planchette, en contact avec la balance. Cette planchette intercalaire est visible sur la figure 2.



Fig. 2.
(La figure de l'expérimentateur est biffée.)

Le docteur Sydney Alrutz rendit visite dans le

sud de la Suède à Mme Karin qui produisait des phénomènes semblables à ceux qu'il étudiait. Plusieurs de nos lecteurs se souviendront sans doute de l'étude sur ce médium, publiée dans les *Annales des Sciences Psychiques* (septembre 1905). Le docteur Alrutz tenta, en se servant d'un autre appareil plus sensible (v. *fig.* 3), quelques essais avec cette dame et une de ses amies qui vint inopinément lui faire visite, Mme G. En « voulant » que le grand bras s'abaissât, ces dames qui avaient placé leurs mains sur le petit bras obtinrent des abaissements de la planchette de 70, 80 et 100 grammes. Notons que le docteur avait augmenté son contrôle de celui de deux fonctionnaires de l'Etat, dont l'un, le mari de Mme Karin, était sceptique sur les phénomènes de sa femme. La balance, les mains et la pendule n'étaient pas quittés des yeux. Mme Karin était fort fatiguée par l'extériorisation fluidique nécessaire, et même souvent elle s'endormait debout. Ajoutons que les deux sujets obtinrent même de légers mouvements de la balance (2 à 3 grammes) en tenant leurs mains au-dessus du grand bras de la balance, *sans contact*.

En automne 1905, nouvelles expériences avec Mme Karin et Mlle H..., qui avaient toujours les manches retroussées. On obtint des abaissements de longue durée, cela réussissait mieux lorsqu'une de ces dames ou le docteur commandait à haute voix : « *Maintenant, que la planche s'abaisse !* Mme Karin remarqua qu'elle avait envie de dormir lorsqu'elle fixait son regard sur le bras de la balance qu'elle désirait voir baisser. Plusieurs fois même cette dame s'endormit si profondément qu'on eut toutes les peines du monde à la réveiller. Mais il est à remarquer au surplus que lorsqu'elle détournait son regard de la planchette, il ne se produisait aucun mouvement, même si elle pensait au long bras.

Le docteur Sydney Alrutz, qui a opéré avec de nombreux sujets, a constaté que tous éprouvaient une plus grande fatigue que s'il s'agissait d'actions psychométriques ordinaires. Mme Karin s'endort; Mme B. devient toute froide pendant les expériences, a des malaises, et ne peut dormir la nuit suivante. Cela dénote une cause psychique extériorisée et qui en plus vient se manifester *de haut en bas* sur le grand bras de la planchette.

L'opérateur estime que le phénomène ne peut s'expliquer en admettant un soulèvement de la planchette par une force employée en dessous contre son court



Fig. 3.

bras, car il aurait aperçu la fraude. Il n'a pu encore, comme il le désirait, se rendre compte si la substance dont est faite la planchette a une influence, s'il y a des phénomènes de conduction ou d'isolement et si vraiment la lumière joue un rôle d'excitateur.

Le docteur Sydney Alrutz se prononce enfin pour la réalité des phénomènes constatés par ses appareils, tant que les physiciens n'auront pas réussi mieux que maintenant à expliquer par les lois physiques déjà connues les oscillations positives diagrammées par l'aiguille de sa balance.



UN CAS DE CLAIRVOYANCE EN RÊVE

M. EUGÈNE LOUIS, de Senones (Vosges), nous ayant parlé d'un cas de clairvoyance en rêve qui était arrivé à l'un de ses amis, directeur d'un établissement scientifique français, nous le priâmes d'obtenir du monsieur dont il s'agit une narration détaillée du fait. Le monsieur eut, en effet, l'obligeance de répondre par la lettre suivante, tout en nous recommandant de ne pas publier son nom ni celui d'un médecin qui a eu un rôle dans le récit qu'on va lire. Malheureusement, par suite de différentes circonstances, la lettre est restée longuement inédite :

29 *Novembre* 1906.

Monsieur,

Vous m'avez demandé de vous faire le récit d'un rêve dont je vous ai parlé dernièrement. Le voici donc, en écartant rigoureusement tout ce qui ne serait pas observation nette :

En juillet dernier, je me trouvais passant quelques jours chez mon ami le docteur M..., n° ..., avenue ..., Paris. A mon arrivée chez lui, je le trouvai sous l'impression de la perte de son chien, dont il me donna les détails suivants :

Ce chien avait été trouvé par lui, sans maître, dans les rues de Paris, et recueilli depuis un mois. Le propriétaire antérieur et réel du chien ne s'étant pas fait connaître ni à lui, ni à la fourrière, ni à la police de son quartier, il considérait ce chien comme définitivement sien et s'y était attaché déjà. Or, le matin même de mon arrivée, il avait rencontré le propriétaire du chien qui, à la vue soudaine de son animal, le réclama, s'en saisit, et l'emmena.

Pas d'autres données. Etranger à Paris, je n'avais ni vu ni connu le propriétaire du chien. Cet individu m'était complètement indifférent ; aucune description de lui ne m'avait été donnée par le Dr M..., sinon qu'il avait repris, suivant son droit, le chien auquel notre ami s'était attaché déjà. Le docteur M... m'a dit seulement : « C'est, paraît-il — car il ne le connaissait, lui non plus, pas auparavant — un garçon déménageur qui a employé autrefois le chien pour traîner sa voiture. »

De ce récit me vint le désir très vif de rechercher, retrouver ce propriétaire du chien, et, lui achetant la bête, de le ramener au docteur M..., afin de lui faire la surprise de sa bête retrouvée.

La nuit qui suivit le récit, j'eus ce rêve :

Je rencontrais sur un boulevard du quartier le propriétaire du chien que je reconnaissais parce qu'il tenait l'animal en laisse. C'était un jeune homme élancé, moustache maigre, noire, teint assez pâle, en veston noir, portant un canotier à ruban noir. J'engageai — toujours le rêve — conversation avec lui, dans le but de mettre mon projet à exécution, et je fus frappé des inflexions de sa voix assez chantante et caressante, ainsi que du sourire particulier de son visage.

La suite du rêve se perd dans la fantaisie, tout en ayant une évolution bien définie : l'individu m'invitait à le suivre vers son domicile ; chemin faisant, l'heure étant très tardive, il m'entraîna dans une partie moins passante du boulevard et je reconnus avoir affaire à un malfaiteur ; il me terrassa, et m'emporta sous son bras, me maintenant sans voix par une pression étrange sur le côté. Mais nous rencontrâmes des gardiens de la paix, je pus leur faire appel, le bonhomme fut conduit au poste, jugé, jeté, comme conclusion, dans une plaque d'égout, et j'emmenai le chien que les agents m'avaient finalement donné, et le ramenai chez le docteur M...

Cette fin de rêve n'a aucun intérêt, je vous la relate cependant pour établir la continuité du rêve, et vous donner une idée de son assez longue durée.

Le lendemain, piqué de curiosité, mais sans y ajouter grande créance, je donnai au docteur M... le signalement de l'individu que j'avais vu en rêve. Il se trouva que tous les détails donnés plus haut se rapportaient à la personne désignée.

Je ne puis, pour chacun de ces détails, préciser si j'interrogeai le docteur M..., afin de vérifier si le rêve se rapprochait de la réalité, ou si j'exposai les traits au docteur M... pour qu'il établît, au contraire, si la réalité se rapprochait du rêve. Mais il est certain que, dès les premiers mots échangés laissant voir une concordance, nous opérâmes contradictoirement et méthodiquement, afin de nous contrôler et éviter toute impression, ou toute suggestion involontaire. Lui et moi, d'ailleurs, habitués à la dissection rigoureuse des faits d'observation en matière scientifique, ne nous serions pas laissé abuser l'un par l'autre, ou l'un avec l'autre.

Ici cesse le récit de l'histoire ; du moins, la suite n'en est-elle qu'un corollaire pouvant servir à confirmer ce qui précède.

Mes recherches aboutirent. A l'insu du docteur M..., le lendemain du rêve, à son su plus tard, je trouvai le propriétaire du chien. Il m'apparut tel que je l'avais vu ; je reconnus son sourire spécial, l'inflexion bizarre de sa voix ; je lui achetai le chien et donnai celui-ci au docteur M...

Je ne vis et n'ai jamais vu ni rencontré le propriétaire du chien que le jour de l'achat, pendant les quelque dix minutes que dura notre entrevue. Je ne

l'ai plus revu depuis, ni cherché à le revoir. Il a dû me dire son nom, que j'avais trouvé en faisant sa recherche; je l'ai oublié depuis.

Ce que l'on doit peut-être mettre en évidence, c'est le vif désir, concentré en moi-même — non exprimé au docteur M..., ni encore à qui que ce soit — que j'avais, le soir, veille du rêve, de retrouver cet individu sur lequel je n'avais, pour ainsi dire, aucune donnée et qu'il me fallait retrouver... dans Paris, c'est-à-dire probablement avec beaucoup de difficulté, le docteur M... n'ayant même pas son adresse.

Vif désir, volonté précise de joindre cet homme, où qu'il fût...

Je n'ai, vous le savez, jamais fait de spiritisme ni de transmission de pensée. De phénomènes de ce genre, je ne me connais que ceci : le réveil ponctuel à l'heure voulue la veille. Je ne crois, en pareille matière, ni ne doute. Que savons-nous?...

X. Y.

AU MILIEU DES REVUES

Expériences de dédoublement.

(*Journal du Magnétisme*, Paris, juillet 1909.)

La Société Magnétique de France continue à s'occuper activement des expériences de « dédoublement », commencées par M. Durville. L'intérêt de ces recherches se basant surtout sur l'habileté de l'expérimentateur, il nous faudrait mieux connaître jusqu'à quel point les sujets ignoraient, et ne pouvaient pas deviner, ne fût-ce que subconsciemment, ce qu'on attendait d'eux. Tout de même, nous reproduisons ce récit, comme un nouvel exemple de la direction vers laquelle les expériences sont tournées. Voici donc le récit :

Dans un récent voyage qu'il fit à Bordeaux, M. Girod fit une très curieuse série d'expériences sur le dédoublement, avec deux sujets dédoublés.

Nous extrayons ce qui suit, d'une communication qu'il fit à la séance de la *Société* du 10 juillet.

« Deux sujets servent à l'expérience : Edmee à Paris, Louise à Bordeaux. Les deux sujets sont dédoublés simultanément, à 10 heures du soir.

Le dédoublement d'Edmée se fait très rapidement et elle dit aussitôt : « On m'appelle, on appelle mon double ; il s'en va, » (il avait été convenu à l'insu des deux sujets, qu'Edmée serait renvoyée la première à Bordeaux, à 10 heures du soir, et que Louise viendrait à Paris vers 11 heures).

Après quelques secondes, Edmée prononce les phrases suivantes : « Bonjour, oui, oui, je te connais. Ah ! tu viendras à ton tour, tout à l'heure, oui, oui, tu viendras... mais je suis bien mal, je suis énervée... Nous passons devant eux dit Edmée, je la tiens par la main, je la connais, elle est gentille. Elle me parle et me dit qu'il faut être calme. Son fantôme me plaît, parce que je l'ai déjà vu. On va tâcher de se faire voir encore. Elle me dit encore : Edmée, il faut être calme. Bonjour, bon voyage, tu vas venir, tu connais le chemin, contimue Edmée. »

A ce moment, on prie son double de revenir, ce qu'il fait après quelques objections. Puis il essaie de se faire voir. Mme de la P... qui assistait à la séance, voit devant elle une boule très lumineuse ; elle ressent aussi une très vive sensation de froid.

A Bordeaux, Louise est dédoublée, à 10 heures. Elle dit que son dédoublement se fait plus facilement que de coutume (c'est la troisième fois qu'elle est dédoublée), mais elle est étonnée de voir que son double reste immobile : « Il ne bouge pas, dit-elle, on dirait qu'il attend quelqu'un... Oui, il attend quelqu'un. »

Puis elle aperçoit un point lumineux qui grossit et se précise, prend une forme de boule, puis d'une tête, qu'elle croît reconnaître et enfin le fantôme se forme complètement : c'est Edmée.

Louise trouve que le fantôme est très mobile et très nerveux, qu'il doit donner des crises au sujet. Puis elle dépeint très bien Edmée, ainsi que la personne qui expérimentait à Paris, (Mme Stahl). Elle fait très exactement la description de la toilette qu'elles portaient ce jour-là. Il n'y a peut-être là qu'un simple phénomène de lucidité, mais il est néanmoins très intéresant à noter, étant donné la précision de détails qui le caractérise.

Après un repos d'un demi-heure, Louise est de nouveau dédoublée, à 11 heures. Son double est envoyé à Paris. Elle n'y a jamais été en dédoublement ; mais cependant confiante en la parole des expérimentateurs, elle abandonne son double qui se dirige vers Paris, conduite, dit-elle, par un point lumineux. Elle est très étonnée de se voir flotter au-dessus des maisons, sans que rien ne l'arrête; elle voit son double arriver à la porte d'une maison dans laquelle il entre, monte au premier étage, entre dans un appartement où tout est noir et dans lequel il voit deux ombres dont l'une est très agitée, il y a également un fantôme semblable au mien, dit Louise. Edmée ! C'est Edmée, ajoute-t-elle, elle dit des choses hachées,

des mots sans suite : « Voulez-vous lui dire de se calmer. »

Louise, répète plusieurs fois à Edmée, qu'il faut être plus calme. Elle dit que celle-ci la comprend, sourit et devient calme.

Elle nous décrit ensuite l'appartement où se trouve son double : « Il y a là certainement plusiers pièces, dit-elle, je le reconnais à la différence des meubles, mais je ne vois pas de séparations. Je vois des fauteuils, un canapé, des chaises, des tableaux, des statuettes sur une cheminée, etc. ; puis un bureau, une bibliothèque, beaucoup de livres. Elle en désigne un tout particulièremt représentant une femme drapée, prenant des poses et écoutant la musique. Ce livre que nous reconnaissons parfaitement pour être, *l'Art et l'Hypnose*, de Magnin, avait été dans la bibliothèque, mais se trouvait en ce moment sur la table du salon dans lequel on expérimentait à Paris.

Louise, se disant fatiguée, son double est rappelé, et la séance de dédoublement prend fin à 11 h. 1/2.

A minuit Louise est mise en somnambulisme. Elle se rappelle alors qu'on l'incite à se souvenir, tout ce qu'elle a vu pendant son dédoublement, avec les plus petits détails. Envoyée de nouveau rue du Cirque, à Paris, elle dit voir deux personnes éveillées. Elle reconnait parfaitement ce qu'elle a vu étant dédoublée, mais, chose curieuse, dit-elle, tout à l'heure je ne voyais qu'une seule pièce et maintenant j'en vois plusiers séparées par des cloisons. »

Ce simple fait indiqué par une personne n'entendant rien au côté scientifique des phénomènes suffit, à lui seul, ajoute M. Girod, pour montrer qu'il existe certainement une différence entre la vision somnambulique, et la vision d'un sujet dédoublé.

ÉCHOS ET NOUVELLES

L'épisode de l'aviateur Lefebvre se communiquant au " Bureau de Julia"

Certains faits psychiques publiés par des journaux quotidiens à grand tirage acquièrent par cela même une importance qui se rapporte souvent beaucoup moins à l'intérêt intrinsèque qu'ils présentent qu'au bruit qu'on fait autour d'eux. Tel est probablement le cas de prémonition médiumnique raconté par Mr William T. Stead dans le *Matin* du 24 septembre dernier.

Le correspondant du *Matin* à Londres venait justement de découvrir le « Bureau de Julia », dont nous avons longuement parlé dans notre livraison de mai dernier, et s'était empressé de télégraphier à son journal ce singulier événement. La dépêche était conçue d'une manière assez convenable, comme le sont généralement les articles que le *Matin* consacre à ce sujet, mais — on peut le concevoir — avec un certain ton de persiflage qu'on trouvera assez naturel, lorsqu'on songera que des « psychistes » comme nous, et des spirites même, n'envisagent cette entreprise de communications avec l'Au-delà qu'avec une forte dose de défiance.

Mr Stead répondit par un petit article dans lequel il s'efforçait de prouver le sérieux du « Bureau de Julia », par des arguments d'ordre général ; ensuite, comme il n'ignore pas que les exemples ont plus de prix sur l'esprit du public que les raisonnements seuls, il ajoutait :

Mais il est beaucoup plus intéressant de relater un incident remarquable qui s'est produit la semaine dernière au « bureau de Julia ». Il sort du cadre des affaires régulières du bureau, mais comme il éclaire un côté de ses opérations, il mérite d'être cité avec quelques détails. Les membres du « bureau de Julia », à Mowbray House, se réunissent chaque matin, à dix heures, pour conférer avec leur directrice qui, visible aux clairvoyants, occupe le fauteuil présidentiel du cercle. Après des prières et une brève lecture, on lit les messages reçus par les secrétaires automatiques de Julia. Le clairvoyant, couvrant alors sa face avec ses mains, décrit les formes qu'il voit, mais qui sont invisibles pour les autres, et répète les messages qu'il entend. Généralement, ces derniers se rapportent à des affaires du bureau ; mais, quelquefois, les esprits, attirés par les vibrations sympathiques créées par la petite réunion, font leur apparition et délivrent des messages à ceux qui sont présents. C'est une intervention inattendue de ce genre que je vais vous raconter.

C'était dans la matinée du jeudi 16 septembre. Le jour précédent, j'avais promis à la princesse Wiassemsky de l'accompagner à Mourmelon-le-Grand, près de Châlons, pour assister à des essais d'aéroplane auxquels son fils devait procéder le lundi suivant. Après avoir reçu deux brefs messages de Julia, le clairvoyant dit : « J'entends une autre voix qui parle. » Je cite maintenant les notes suivantes prises sur le carnet du secrétaire :

— Si vous allez à Châlons, je vais avec vous.

M. W. T. Stead. — Qui est-ce qui parle ?

Le clairvoyant. — Je suis mort depuis quelque temps ; mon nom est « Lefebvre ».

(Aussi étrange que cela paraisse, ce nom n'évoquait en moi aucun souvenir. J'étais à l'étranger lorsque Lefebvre se tua et je pensais que ce pouvait être quelqu'un de mort depuis longtemps.)

Aucun membre du cercle ne reconnut le nom.

M. W. T. Stead. — Connaissez-vous l'aéroplane de Bolotoff ?

— Oui. Dites à ce jeune homme de ne pas être trop téméraire, car il est très probable que son moteur ne va pas marcher normalement. Je ne pense pas qu'il y aura ce que vous appelez un accident, mais qu'il vérifie soigneusement son moteur ; modérez son impétuosité. Vous-même, ne montez pas. Il me faut aller là-bas avec vous, car je désire écrire ensuite sur ce sujet par votre intermédiaire.

M. W. T. Stead. — Bolotoff vous connaissait-il ?

— Non ; je l'ai rencontré.

M. W. T. Stead. — Que faisiez-vous de votre vivant ?

— J'étais mécanicien.

Un autre esprit se mit alors à parler et l'incident en resta là.

Le jour suivant, Julia fit, au cours de ses communications, cette remarque : « Cet homme nommé Lefebvre dit qu'il va avec vous à Châlons. Il espère que vous irez. »

M. W. T. Stead. — Demandez à Lefebvre si c'est lui qui a été tué dans un accident d'aéropane.

— Oui ; je pensais que vous le saviez.

M. W. T. Stead. — Vous pouvez communiquer directement avec moi. Parlez-vous anglais ?

— Non, pas beaucoup ; mais je transmets mes pensées au médium et il les traduit en anglais.

M. W. T. Stead. — Connaissez-vous Bolotoff ?

— Je me suis trouvé avec lui. Je pense que son triplan est très bon, mais il fera bien de surveiller son moteur et de voir si tout va bien.

M. W. T. Stead. — Qu'est-ce qui a causé votre chute si rapide ?

— Je n'ai pas eu le temps de penser ; vous n'avez guère le temps de réfléchir lorsque vous tombez.

M. W. T. Stead. — Dans votre chute si inattendue, avez-vous conservé votre sang-froid ?

— Voici ce que j'ai ressenti. J'eus conscience que je tombais, mais avant de toucher la terre j'avais perdu connaissance...

Le samedi soir 18 septembre, je téléphonai à M. Bolotoff l'avertissement que j'avais eu à propos de son moteur et qui me venait d'un esprit disant s'appeler Lefebvre. Il me répondit qu'il se tiendrait sur ses gardes.

Le lundi, nous arrivâmes à Mourmelon. Le moteur, soigneusement vérifié, paraissait très bien fonctionner. Aucune personne au courant des aéroplanes ne pensait que ce moteur pût donner des ennuis. C'était un Panhard à quatre cylindres. Il avait subi tant d'épreuves et il avait été essayé si souvent qu'il semblait impossible qu'il vînt à manquer.

Mais à six heures, lorsque M. Bolotoff monta sur son siège, il fut impossible de faire partir la machine. Quelque chose ne fonctionnait pas, la manivelle de mise en marche se brisa et, à notre grand regret, les essais durent être abandonnés...

M. Ch. Lambert, ingénieur, se disant « mandataire autorisé de la famille Lefebvre, ami d'Eugène Lefebvre depuis quinze ans, ayant eu ce valeureux garçon sous ses ordres directs pendant dix ans », écrivit au *Matin* une lettre dans laquelle il s'efforce d'ôter toute valeur à la prédiction dont parle M. W. Stead. L'exorde et l'épilogue de sa lettre montrent bien que M. Lambert est imbu, au sujet des sciences psychiques, des préventions qui sont propres aux personnes n'ayant qu'une idée très vague de ces études, et surtout à celles ayant été élevées dans un certain ordre d'idées religieuses. Il affirme, par exemple, que si Eugène Lefebvre « avait eu la possibilité de communiquer avec nous, ce n'eût pas été pour s'intéresser à M. Bolotoff, *qu'il ne connaissait pas*, mais plus probablement pour transmettre aux siens des recommandations plus sérieuses et plus graves ». Ce qui ne peut manquer de faire sourire toute personne ayant quelque idée des phénomènes médiumniques et des théories spirites — vraies ou fausses — qui s'y rattachent. Aussi M. Stead y répond d'une manière caractéristique :

« Prenons un exemple. Si je veux téléphoner à Paris, je ne téléphone pas nécessairement à la personne que j'aime le mieux, mais à celle qui a un récepteur téléphonique. Or, le « bureau de Julia » a permis, précisément, à Lefebvre, d'entrer en communication avec moi. »

Quant aux arguments que M. Lambert tire de l'invraisemblance des propos attribués à l'esprit désincarné de Lefebvre, ils ont incontestablement une certaine valeur, bien que pas une valeur absolue.

D'abord, il affirme que jamais Lefebvre, qui était un élève ingénieur distingué, chef de service dans un établissement important, ne se serait qualifié *mécanicien*. Ensuite, Lefebvre ne pouvait pas dire qu'il ne connaissait *pas beaucoup* l'anglais ; il ne le connaissait pas du tout. Troisièmement, il ne peut pas avoir dit avoir perdu connaissance *avant de toucher la terre ;* l'enquête a prouvé avec évidence que l'aviateur a été tué *à terre*, d'un coup d'aile de l'hélice, qui n'a pu l'atteindre qu'après le choc sur le sol : la perte initiale de connaissance ne pourrait donc être attribuée qu'à une terreur intense ; or, il avait démontré, à Reims, qu'il était inaccessible à ce sentiment. Enfin, M. Lambert écrit : « Je ne désobligerai personne en constatant que pour les moteurs légers d'aéroplane le bon fonctionnement est l'exception ; rien d'étonnant à ce que M. Stead ait été le témoin d'un incident *habituel*. »

Voici maintenant la dépêche envoyée au *Matin* par M. Colliex, qui fut l'auxiliaire de M. de Bolotoff lors de sa tentative :

Mourmelon-le-Grand, 24 septembre. — Je ne puis vous envoyer aucune interview de M. de Bolotoff, qui est à Londres actuellement ; mais je puis vous dire que c'est moi qui ai mis le moteur en marche ou tout au moins esssayé de le faire.

J'avais soigneusement mis le retard nécessaire pour l'allumage au départ, et, après avoir tourné la manivelle du moteur de cent chevaux, je fus surpris par un effroyable retour. Je ne dus qu'à un brusque mouvement en arrière de n'avoir pas le bras abîmé et je constatai alors que la magnéto s'était replacée à sa position d'avance *maximum*.

Je vérifiai la commande et constatai que, seule, elle ne pouvait pas revenir en arrière. Alors???

COLLIEX.

Le témoignage de M. de Bolotoff est aussi contraire à la dernière appréciation de M. Lambert. Voici sa lettre au *Matin* :

PRIORY-DE-REIGATE, 25 septembre. — Je me fais un plaisir de confirmer les détails suivants :

Samedi 18 courant, M. W.-T. Stead me téléphona durant la matinée. Il m'annonça que l'aviateur Lefebvre était entré en communication avec lui dans son bureau de Mowbray House et lui avait déclaré, par l'intermédiaire du clairvoyant, qu'à mon premier essai un accident surviendrait au moteur de mon triplan.

Le lendemain matin, je reçus de M. W.-T. Stead une lettre me donnant tous les détails relatés dans le *Matin* du 24 septembre. Ce même jour, nous partîmes pour Mourmelon.

Durant le voyage, M. W.-T. Stead, qui nous accompagnait, renouvela ses déclarations et insista fortement sur la nécessité de prendre toutes les précautions possibles en ce qui concernait le moteur.

A diverses reprises, à Mourmelon même, M. W.-T. Stead, dont l'inquiétude allait toujours croissant, me répéta :

— Prenez garde au moteur, il ne fonctionnera pas.

J'aurais pu m'attendre à bien des petits désagréments de la part du triplan — comme il en arrive toujours pendant la mise au point — mais certes je n'attendais pas un ennui du côté du moteur, car je n'ai toujours eu qu'à me féliciter de la marche régulière de mon moteur, en lequel j'ai la plus entière confiance.

Cependant, je me décidai à partir. Je fis sortir le triplan. Pendant une heure, mes mécaniciens tournèrent la manivelle. Mon frère Georges, M. Farman, M. Colliex nous aidèrent.

Ce moteur, qui toujours se mettait en marche au quart de tour, ne donnait que quelques explosions, sans arriver à partir. Finalement, un retour se produisit. Le moteur tourna en sens inverse durant une vingtaine de révolutions. La manivelle, faussée, heurta le tuyau d'échappement et se trouva violemment arrachée de son support. Les essais durent être abandonnés.

Je ne suis point spirite. Mon rôle se borne à constater un fait : c'est que la prédiction de M. Stead s'est trouvée réalisée.

SERGE DE BOLOTOFF.

Après ces témoignages et ces débats, le caractère super-normal de la prémonition obtenue au « bureau de Julia » demeure encore assez incertain, aux yeux du critique impartial, cette prédiction paraissant assez semblable à celle qui sont faites journellement par les somnambules, cartomanciennes, etc., qu'on peut si souvent croire s'être réalisées par pur hasard, et non pas dans tous leurs détails. Pour que ces faits aient une valeur réelle, il faudrait que la prédiction soit si détaillée, que l'hypothèse du hasard devienne très invraisemblable. Il faudrait connaître ensuite la proportion des prédictions justes par rapport à celles erronées. M. W. Stead dit bien que cette proportion est d'environ 75 %, mais on sait combien ces calculs peuvent changer d'aspect selon les critères du critique.

Il est juste, toutefois, de ne pas terminer ce résumé de l'affaire sans reproduire les quelques lignes suivantes par lesquelles M. W. Stead répond à un point de la lettre de M. Lambert :

Il traite, en effet, du haut de son mépris le « bureau de Julia » comme un bureau d'affaires. Or, c'est moi-même qui paie de ma poche toutes les dépenses de ce bureau, qui se montent environ à 25.000 francs par an, et je ne vois pas très bien comment, dans ces conditions, M. Lambert pourrait justifier son dédain immérité.

On sait en effet, qu'on n'exige aucun paiement des personnes qui vont consulter « les esprits » au « Bureau de Julia ». On accepte bien les dons que l'on peut faire au Bureau, mais ceux-ci sont naturellement loin de suffire à couvrir les dépenses.

Deux maisons "hantées" en Toscane.

Presque toute la presse italienne s'est occupée, en ces derniers mois, de phénomènes médiumniques spontanés qui se seraient produits à Florence et à Spezzia.

Les premiers ont été connus d'abord par une notice d'un rédacteur du *Fieramosca*, M. Mangianti. La maison « hantée » se trouve dans la rue Dante Alighieri, et précisément à côté de celle où naquit l'auteur de la *Divine Comédie*. L'entresol de cet immeuble est occupé par un fabricant d'instruments de musique à vent, M. Gérini. Dans son laboratoire, des phénomènes désagréables et inexplicables se manifestèrent tout à coup : c'était surtout des petits morceaux de métal qui, quittant l'endroit où ils se trouvaient, allaient tomber dans un autre coin de la pièce, en parcourant une trajectoire variée. Ensuite les manifestations augmentèrent d'intensité. Certains ustensiles se détachaient des parois et tombaient sur le banc de travail : parfois même, brisant un carreau de la fenêtre, ils allaient frapper quelque passant dans la place Saint-Martin. Ces choses continuèrent

durant une bonne partie de 1908; puis, il y eut une période d'accalmie. Mais au commencement de juillet dernier, les phénomènes recommencèrent.

D'abord, le pauvre M. Gérini, qui en était la principale victime, se garda bien d'en parler, mais enfin, la chose s'étant ébruitée, il raconta lui-même aux reporters venus pour l'interviewer qu'un jour, par exemple, une enclume d'acier, du poids de huit kilogrammes était sortie du tiroir où elle était enfermée, et avait été le frapper par derrière, alors que le malheureux était en train de travailler près de la table, à une distance de cinq à six mètres. Une autre fois, une planche, liée par un fil de fer à la paroi, s'en est détachée et a été tomber sur M. Gérini. En d'autres occasions, toujours en pleine lumière du jour, commencèrent à pleuvoir des morceaux de plâtre et de brique. Les ustensiles en fer et en bois, généralement pendus à la muraille, se détachaient et tombaient par terre, en restant bien en ordre, sans s'endommager, comme s'ils étaient portés par une main invisible. Enfin, les deux vitrines d'une armoire ont quitté les gonds et ont été s'étendre sur le parquet, sans que de nombreuses cartes de visites et autres petits cartons qui étaient disposés sur les carreaux se soient dérangés.

Les phénomènes ne se produisent qu'en présence de deux jeunes employés de M. Gérini : MM. Carlotti et Millini, âgés respectivement de 18 et de 15 ans. Le 22 juillet, comme M. Carlotti entrait dans le petit magasin, un carreau se brisa tout seul, tous les morceaux de métal qui se trouvaient dans la pièce commencèrent à danser, pendant que les instruments musicaux jouaient tout seuls. Rien ne demeura à sa place, depuis la plus humble lime, jusqu'à l'instrument le plus précieux. Un vrai tremblement de terre — disait un témoin occulaire, à un rédacteur du *Fieramosca*.

Les « esprits » eurent un beau jour la prétention de se faire connaître. M. Gérini — à ce qu'il raconta lui-même à un représentant du *Giornale d'Italia*, de Rome — entend un léger bruit et aperçoit par terre un bout de papier sur lequel se trouvent écrites quelques lignes, disant, entre autres choses, qu'il fallait renvoyer MM. Carlotti et Millini. Le billet était signé *P. R. S. T.* — signature qui se répéta dans les écrits qui suivirent. On n'a jamais su au juste ce que ces initiales pouvaient signifier : nous supposons que c'était un anagramme des consonnes du mot *spiriti* (esprits). M. Gérini finit, en effet, par se décider à donner, pendant quelque temps, aux deux jeunes gens du travail à exécuter chez eux — et tout cessa pour le moment.

M. Mellini raconta à un journaliste qu'un jour, à trois reprises différentes, pendant qu'il travaillait au tour, le tabouret fut enlevé de dessous et tomba par terre. Il ajouta que les objets qui allaient frapper son patron ne le faisaient pas avec violence, mais presque doucement, sans quoi, le poids de quelques-uns parmi eux lui auraient causé des contusions assez graves. N'empêche que la petite enclume dont nous avons parlé plus haut, en frappant la tête de M. Gérini, lui avait produit une blessure qui a été visible durant plusieurs jours.

Il nous faut ajouter que, malheureusement, les récits des journaux sont faits d'une manière détestable pour ce qui se rapporte au contrôle des faits : jamais on n'y trouve des indications, tant soit peu exactes, sur les circonstances de témoignage et de surveillance qui seraient nécessaires pour admettre la réalité de ces phénomènes, qui toutefois étaient probablement bien dignes d'être examinés.

Un mois après, des faits assez semblables se produisaient à Spezzia. Voici le récit qu'en donne le *Mattino* de Naples, dans son numéro du 17 août :

« Dans une maisonnette du quartier Vanicella, où habitent deux dames échappées au désastre de Messine, veuves toutes les deux, on a constaté de curieux phénomènes que le peuple attribue, naturellement, aux esprits. Les faits continuent à se produire depuis quelque temps. Une nuit, les deux dames ont été réveillées par des bruits insolites; ayant allumé une bougie, elles virent — à ce qu'elles racontent — différents objets qui se trouvaient dans la chambre, dont les fers assez lourds d'une machine à faire des bas, danser un galop infernal. Le lendemain matin, les deux femmes racontèrent ce qui s'était passé; on ne fit qu'en rire, mais les voisins purent constater, dans la chambre, les traces manifestes des événements de la nuit.

» Les faits extraordinaires continuèrent même en présence d'autres personnes. Une jeune fille ayant demandé une tasse de café, on vit tomber le petit tiroir du moulin à café, qui était à la cuisine. Des pierres, des morceaux de fer, la clef de la maison, tombèrent de même. Tout aurait été lancé comme par un être intelligent qui aurait voulu faire connaître sa présence, sans nuire à personne.

» Le journaliste, M. Caselli, qui était venu à la maison des esprits, raconte avoir vu tomber à terre et se briser une salière en verre, qui était enfermée dans un tiroir d'une table. Un morceau de brique qui tomba aussi fut recueilli : il était chaud comme s'il avait été retiré d'un fourneau allumé. Tout cela, en plein jour, dans l'après-midi, en présence de plusieurs personnes. A la lumière d'une chandelle tombèrent une coquille de mer et un morceau de charbon. Un petit pot de terre cuite, rempli d'eau, fut projeté avec force à deux mètres de distance et se brisa. Un autre jour, on vit disparaître un poussin qui piaulait dans la maison. On ne peut s'imaginer tout ce qui disparut ainsi.

» Les deux femmes de Messine avaient été déjà une fois les victimes de ces faits extraordinaires. Vers la fin de mars, elles habitaient dans une autre maison de Spezzia. Alors les phénomènes furent, à ce que nous assure une personne digne de foi, encore plus extraordinaires : on aurait vu, en pleine lumière, des plats qui volaient en l'air, et passaient à travers la muraille comme si la matière se désagrégeait. »

Il est bien regrettable que des faits qui ont peut-être beaucoup d'importance soient relatés si sommairement et imparfaitement.

L'Inde réclame des médiums !

M. Shishir Kumar Ghose, directeur de l'*Hindu Spiritual Magazine*, de Calcutta, envoie à son confrère du *Progressive Thinker*, de Chicago, la petite lettre suivante, qui ne manque pas d'intérêt, comme on peut le voir :

« Nous avons ici des occultistes, mais ceux qui sont réellement bons ne donnent pas de messages à payement, et ceux qui le font se trouvent sous le contrôle de mauvais esprits. Nous avons besoin de médiums tels que vous en avez dans votre pays.

« La population de notre pays croit à la vérité du spiritisme, et si des médiums viennent ici, ils seront généralement traités avec sympathie. Les manifestations qui peuvent probablement convaincre et satisfaire mes compatriotes sont :

« 1° Matérialisations ;

« 2° Photographies spirites ou peintures des personnes décédées que les consultants ont connues ;

« 3° Ecriture sur les ardoises, ou écriture directe ;

« 4° Ecriture automatique, si elle tend à établir l'identité des esprits ;

« 5° Voix directes ;

« 6° *Raps* [coups ou grattements sans mouvements], ou coups frappés par les pieds de la table, alors qu'une intelligence se manifeste par eux, et qu'ils servent à prouver l'identité des esprits.

« Vous mériterez la reconnaissance de ce pays de 280 millions d'habitants, si vous pouvez persuader un médium authentique à nous faire visite.

« S'il le faut, nous sommes disposés à payer au médium les frais de voyage, aller et retour, son entretien, et une somme en surplus s'il réussit... »

On comprend que ce qu'il y a de caractéristique dans cette lettre, c'est de voir le directeur d'un journal spirite hindou faire appel aux médiums américains, alors que tant de personnes supposent que l'Inde est le pays classique des phénomènes médiumniques, où il est très facile de les rencontrer. On voit par là quelle importance attachent les spirites du pays aux performances des fakirs, yoguis, etc. qu'on rencontre partout dans ce pays. On sait que le Dr Hodgson et d'autres psychistes, partis pour l'Inde pour y voir les fameux phénomènes des fakirs, n'ont vu que des tours de prestidigitation et ont dû revenir bredouilles.

Une servante de ferme somnambule

La police l'invoque et, grâce à elle, retrouve des malfaiteurs.

C'est à Gan, près de Pau, sur les coteaux de Jurançon, où se récolte le bon vin cher à Henri IV, que notre héroïne a vu le jour, il y a environ dix-neuf ans.

Le docteur qui l'emploie comme fille de ferme croit tout simplement être en présence d'un cas d'hystérie, mais il faut avouer que cette maladie revêt, chez la jeune servante, des formes bien inattendues.

A toute heure du jour, la petite s'endort brusquement, et, les yeux clos, n'en continue pas moins à marcher, à parler, en un mot, à vaquer à ses occupations.

Il y a environ deux ans, Henriette — tel est son nom — qui était occupée à traire les vaches, s'enfuit de l'étable en criant : « Mon père vient d'être tué par un coup de fusil ! »

Le fait était exact : surpris en conversation galante avec une femme mariée, le père de la servante, qui essayait de s'enfuir par les toits, avait été tué par le mari à l'heure précise où sa fille avait eu sa vision télépathique.

Mais arrivons au fait qui est l'objet de cette histoire. Il nous a été confié par le docteur lui-même, en présence de plusieurs témoins, au cours d'un récent séjour dans les Basses-Pyrénées.

— Vous savez, nous disait l'aimable praticien, que, pendant la saison, je me rends à Eaux-Bonnes, où je suis médecin consultant.

« Or, le 31 août dernier, un de mes confrères de Pau, le docteur Meunier, qui réside également à Eaux-Bonnes pendant la saison, fut victime d'un vol important. Rentrant chez lui, il trouva les tiroirs de son bureau fracturés et constata la disparition d'une somme de trois mille francs. La police locale ne put découvrir l'auteur de ce vol, et, ces derniers temps, deux agents des brigades mobiles furent evoyés de Bordeaux pour enquêter. Ayant entendu parler de ma bonne, ils vinrent ici me prier de leur confier Henriette. J'y acquiesçai de bonne grâce, et tout en les prévenant que je ne croyais pas beaucoup au succès final, tous nous partîmes à Eaux-Bonnes en automobile.

« Une fois endormie, la bonne fut interrogée par les agents. Aux questions qui lui étaient posées, elle

répondit qu'elle voyait les voleurs et indiqua l'endroit où l'argent était caché. Elle nous conduisit même dans un bois où nous découvrîmes des morceaux de jupon qui avaient appartenu, disait-elle, aux voleurs.

« Le lendemain, les agents procédaient à une double arrestation.

« Ce qui nous a semblé intéressant, ce n'est pas tant d'être certain que la bonne avait vu juste, que de voir pour la première fois peut-être la justice officielle recourir à l'hypnotisme pour s'éclairer. »

(Le *Matin*, 18 octobre 1909.)

Le docteur Meunier se trompe s'il croit que c'est là « la première fois que la justice officielle a recours à l'hypnotisme pour s'éclairer ». Elle a fait cela de tout temps et en tout lieu; seulement elle n'ose point, aujourd'hui, le faire trop ouvertement, pour ne pas heurter les superstitions « scientifiques » dominantes.

The International Club (for Psychical Research)

Nous avons parlé dès l'année dernière des efforts qui étaient faits à Londres pour y organiser un « Club International de Recherches psychiques ». Ce projet vient d'être à peu près réalisé, grâce surtout à l'initiative de M. Dudley Wright, directeur des « Annals of Psychical Science (1) ». Un millier de signatures de membres — pour la plupart appartenant déjà à la Society for Psychical Research — a déjà été recueilli, et on est en pourparlers pour la location d'un édifice situé dans une partie *fashionable* de Londres, adapté à cet usage. Le Club ne sera pas uniquement une association comme la Society for Psychical Research, la Spiritualist Alliance, etc., mais sera un club absolument semblable à ceux qui sont établis dans l'élégant West End londonien. Il y aura une bibliothèque de livres se rapportant surtout aux questions psychiques, dont une partie pourra être donnée en lecture au domicile des sociétaires. Selon l'usage anglais, il y aura non seulement un buffet, mais un restaurant, avec quelques chambres à coucher pour les sociétaires ne résidant pas à Londres et qui s'y rendraient pour quelque temps. Inutile de dire qu'il y aura une salle pour les conférences, quelques pièces pour les séances expérimentales des différents groupes, etc.

(1) Cette revue n'est plus, depuis plus d'un an déjà, l'édition anglaise des *Annales des Sciences Psychiques*, son « Editor » l'ayant d'ailleurs cédée, en ces derniers temps, à une Société qui s'est constituée à cet effet.

En somme, comme le dit l'*Occult Review*, il s'agit d'un projet assez ambitieux dans son ensemble; les membres payeront deux livres et deux shillings de droit d'entrée et autant pour leurs cotisations annuelles. Des facilités sont toutefois accordées aux abonnés de certaines revues. Les membres ne résidant pas dans le Royaume-Uni pourront faire partie du Club en payant seulement une livre et un shilling de droit d'entrée et la même somme comme cotisation annuelle.

Le secrétaire honoraire de l'*International Club (for Psychical Research)* — c'est le nom officiel du cercle — est Mr. R. Byron Webbel (c/o « The Annals of Psychical Science », 110, St-Martin's Lane, Londres, W. C.). C'est à lui qu'il faut s'adresser pour tout ce qui se rapporte au nouveau Club, auquel nous souhaitons une excellente réussite.

NÉCROLOGIE

LE PROFESSEUR CÉSAR LOMBROSO

La dépêche de Turin qui, dans la matinée du 19 courant, nous apportait l'annonce soudaine de la mort du prof. César Lombroso, a d'autant plus douloureusement frappé les psychistes, que ce savant a disparu à une époque de son existence dans laquelle, malgré son âge avancé, il se consacrait surtout aux questions métapsychiques, et qu'il venait à peine de publier, en Amérique, un ouvrage dans lequel il résumait ses recherches et ses raisonnements sur cette matière, dans lequel il concluait hardiment en faveur de l'hypothèse spirite. Il est heureux, toutefois, de songer qu'il a eu le temps de terminer cet ouvrage qui commence à avoir un très grand retentissement en Amérique, et qui ne manquera certainement pas d'exercer une influence considérable aussi dans les milieux scientifiques européens quand les éditions française, italienne et allemande de cet ouvrage seront publiées (1).

Parmi les journaux français qui, tous, publient des biographies de l'illustre savant qui disparaît, il n'en est pas trois qui aient seulement touché à ses études dans le domaine métapsychique. C'est bien là toujours le même système dû un peu au parti pris, un peu à l'ignorance et à l'inconscience, qui continue

(1) L'édition italienne, intitulée : *Ricerche sui fenomeni ipnotici e spiritici*, est sur le point de paraître, à Turin.

dans une assez large mesure à peser sur les recherches médiumniques. Pourtant, aux yeux de la postérité, l'œuvre métapsychique de Lombroso aura sans contredit l'importance que la plupart de ses contemporains lui ont contestée.

Sans doute, le nom du prof. Lombroso restera surtout attaché aux questions anthropologiques et criminologiques, auxquelles il doit sa renommée mondiale. Sans conteste, il a eu des précurseurs dans cette voie même, comme Pasteur en a eu dans la bactériologie, Darwin dans sa doctrine transformiste, etc. A ce point de vue, on peut soutenir que la première personne qui, en envisageant un homme, a dit qu'elle lui trouvait l'air bête ou intelligent, honnête ou fripon, énergique ou apathique, a reconnu avant Lombroso la vérité incontestable de la doctrine dont on peut le considérer pourtant comme le Christophe Colomb, c'est-à-dire que chaque homme a un caractère inné — le criminel comme les autres — ce qui soulève le terrible problème du libre arbitre ou de l'irresponsabilité, avec toutes les conséquences qui en découlent — conséquences que, soit dit en passant, les partisans de la métempsychose, les brahmistes, les bouddhistes, les théosophes, les spirites réincarnationnistes, tâchent d'expliquer par l'hypothèse des existences antérieures, ce qui est d'ailleurs plutôt reculer le problème que le résoudre. Au point de vue de ses théories criminalistes, la réputation scientifique de Lombroso n'a rien à craindre; les personnes qui en combattent le principe ne s'aperçoivent pas qu'elles se contredisent chaque fois que, comme nous l'avons dit un peu plus haut, elles jugent du caractère d'un homme — même d'un tout jeune enfant qui n'a encore rien fait de remarquable — par son apparence, et il leur suffira sans doute de réfléchir un instant pour admettre que, si réellement il y a dans notre corps des traits qui sont les caractéristiques du génie ou de l'idiotisme, de la loyauté ou de la fausseté, de l'honnêteté ou de la criminalité, et ainsi de suite, il importe de pousser aussi loin que possible cette étude, basée surtout sur un examen s'étendant à un grand nombre d'individus, devant servir à dresser des statistiques qui permettent à la longue de porter un jugement presque certain sur le caractère inné d'une personne.

Ce qui a constitué le côté faible des recherches scientifiques de Lombroso, c'est bien les inexactitudes dans lesquelles il est toujours tombé pour les détails. Ses ouvrages sont remplis de données insuffisantes et erronées sur les sujets dont il s'occupait, de statistiques bâties avec une précipitation et une légèreté fantastiques, de faits dénaturés avec la plus sincère loyauté, pour les plier à la thèse qu'il soutenait. Il était même très facile à mystifier. Il y a vraiment de quoi faire frémir les chercheurs patients et exacts. Mais de ces matériaux insuffisamment polis et expurgés, il savait tirer ce que ne seraient certainement pas capables de trouver ces représentants de la « bêtise patiente » dont parlait Balzac. Pour cela, il avait une espèce de divination — la divination du génie et du poète. Il faut bien dire que, poète, il l'était dans l'âme. Il avait commencé par écrire des vers et des romans, tout jeune homme encore, avant de s'occuper sérieusement de la science; poète, il l'était resté dans la science même. La partie émotive avait joué un rôle prépondérant dans tous ses raisonnements, alors même qu'il supposait être plus strictement logique; c'est l'impression que j'ai toujours rapportée des longs entretiens que j'ai eus avec lui sur les sujets les plus différents; jamais il n'admettait un argument contraire aux différentes théories qui lui étaient chères et qu'il soutenait toujours avec une impétuosité, une intransigeance qui allaient jusqu'à l'extrême.

Si j'ai quelque peu insisté sur la valeur de ses théories anthropologiques et criminalistes, qui n'ont directement rien à faire avec les études dont s'occupe notre revue, c'est qu'un grand nombre de journaux, qui ne voient en lui que l'israélite anticlérical et socialiste, contestent encore actuellement leur bien fondé et qu'on a entendu des aliénistes, à des congrès récents, aller jusqu'à affirmer que ces théories « n'étaient désormais plus prises au sérieux par personne ». Nous avons voulu démontrer, en quelques mots, qu'au contraire, ces théories ont été, en principe, reconnues de tout temps et en tout pays, et qu'elles le seront sans doute toujours, par ceux-là même qui les combattent sans réfléchir. Lombroso n'a fait que saisir ce qui était dans la conscience de chacun et le coordonner scientifiquement dans un corps de doctrines, quelles que puissent être les erreurs de détail dans lesquelles il est souvent tombé. S'il n'en était pas ainsi, si ce savant n'avait fait que bâtir sur un principe faux une doctrine insoutenable, nous serions vraiment mal venus de faire état de son autorité scientifique pour étayer la réalité des phénomènes métapsychiques. Alors, il est assez naturel que nous tâchions de faire partager notre conviction profonde, que Lombroso a été réellement un investigateur positif, un innovateur de génie, dont les doctrines sont appelées fatalement à jouer un rôle toujours plus grand dans la science.

Foncièrement matérialiste, durant la plus grande partie de son existence, le prof. Lombroso commença par combattre *a priori* la réalité des phénomènes médiumniques, comme nous avons fait à peu près tous avant de les étudier expérimentalement. L'histoire de sa conversion a été répétée tant de fois (1), qu'il n'est vraiment pas nécessaire de la rééditer ici. Il nous suffira de rappeler comment il publia, au mois de juillet 1888, dans le *Fanfulla*

(1) On peut même voir dans le numéro de janvier 1909 des *Annales des Sc. Ps.*, un récit assez complet de cette conversion (pp. 15-19).

della Domenica, un article intitulé : *L'influence de la civilisation et de l'occasion sur le génie*, dont voici la conclusion :

De toutes les époques on peut dire qu'elles ne sont pas mûres pour les découvertes qui n'ont point de précédents, ou qui n'en ont pas en quantité suffisante, et quand elles ne sont pas mûres, elles ne sont pas à même de s'apercevoir de leur incapacité à accepter ces découvertes. A mesure que celles-ci se renouvellent, le cerveau se trouve plus prêt à en subir l'impression et les intelligences éprouvent toujours moins de répugnance à les adopter. Pendant seize ou vingt ans, on a cru fou, en Italie, celui qui avait découvert la pellagrozéine ; le monde académique continue à rire de l'anthropologie criminelle, de l'hypnotisme, de l'homéopathie ; qui sait si moi et mes amis qui rions du spiritisme, nous ne sommes pas dans l'erreur ; car nous sommes justement comme les hypnotisés, grâce au misonéisme qui couve en nous tous ; il est possible que, comme il arrive à bien des aliénés, nous trouvant dans l'obscurité de la vérité, nous riions de ceux qui n'y sont pas.

Frappé par la justesse de ces observations, un spirite napolitain, M. Ercole Chiaia, l'invita à assister à des séances d'un médium dont le nom était alors très peu connu encore : Eusapia Palladino. Après une discussion assez longue sur les conditions de ces expériences, Lombroso accepta, et, au mois de mars 1891, eurent lieu les séances mémorables auxquelles il assista en même temps que le professeur Tamburini, le célèbre aliéniste directeur de l'asile des aliénés de Reggio d'Emilie, le prof. Bianchi, plus tard ministre de l'Instruction publique, le prof. Vizioli, etc. On sait quels furent les résultats de ces expériences ; l'état d'âme de Lombroso peut être résumé dans ces quelques lignes fameuses contenues dans une lettre qu'il écrivit alors au docteur Ciolfi, relateur des séances :

Je suis tout confus et aux regrets d'avoir combattu, avec tant de persistance, la possibilité des faits dits spirites ; je dis des faits, parce que je reste encore opposé à la théorie. Mais les faits existent, et je me vante d'en être l'esclave.

Ces franches déclarations, provenant d'un homme de si haute renommée, eurent partout une répercussion profonde. Les journaux quotidiens s'en occupèrent ; puis les revues scientifiques, les revues d'actualité, et même les journaux littéraires. La surprenante nouvelle dépassa aussitôt la frontière d'Italie, et se propagea dans le monde entier en soulevant des discussions passionnées, trop souvent partiales et intolérantes, aussi bien pour que contre l'authenticité des phénomènes. M. Alexandre Aksakoff, qui se distingua si fort dans l'étude et la classification des faits métapsychiques, ayant connu ces événements, écrivait à M. Chiaia, de sa résidence d'été à Repiofka, à la date du 24 juillet : « Gloire à M. Lombroso pour ses nobles paroles ! Gloire à vous pour votre dévouement ! Vous en êtes largement récompensé. »

Il en résulta les mémorables séances de Milan, organisées par M. Aksakoff lui-même, et qui eurent lieu en octobre 1892, chez M. Finzi. A ces réunions, en outre de MM. Lombroso et Aksakoff, assistèrent



Le professeur Lombroso.

les professeurs Charles Richet, Schiaparelli, Brofferio et Gerosa, les docteurs Finzi, Karl du Prel et G. B. Ermacora. M. Lombroso en rapporta la confirmation complète de la réalité des faits ; les procès-verbaux de ces séances, renforcés par l'autorité de son nom uni à ceux des autres expérimentateurs, bien connus dans le domaine des sciences, marquèrent une date historique dans les annales des études médianiques (1).

(1) Bozzano, *César Lombroso et la Psychologie supernormale*, monographie contenue dans le volume publié à l'occasion du Jubilé scientifique du professeur Lombroso en 1906, et reproduite par les *Annales* de juillet de la même année.

Maintenant que la réalité des faits médiumniques a acquis l'appoint de tant d'illustrations scientifiques, on a de la peine à se figurer quel courage il fallait au prof. Lombroso pour proclamer le résultat de ces constatations dans le domaine du médiumnisme. Il n'a d'ailleurs point publié ses affirmations avec une légère inconscience ; il se rendait parfaitement compte de l'hostilité qu'il se créait parmi ses confrères *misonéistes*, comme il les appelait ; aussi exprima-t-il ce sentiment par la citation de ce tercet si caractéristique du Dante :

> Sempre a quel ver ch' ha faccia di menzogna
> De' l'uom chiuder le labbra quant'ei puote,
> Però che senza colpa fa vergogna (1).
> (*Enfer*, XVI, 124-126).

Malgré tout, Lombroso restait matérialiste et expliquait, selon les théories qu'il professait depuis si longtemps, les phénomènes médiumniques qu'il avait constatés. Voici ce qu'il écrivait à propos des manifestations objectives du médiumnisme auxquelles il avait assisté en expérimentant avec Eusapia :

Aucun des faits (qu'il faut pourtant admettre, parce qu'on ne peut nier des faits qu'on a vus) n'est de nature à faire supposer, pour les expliquer, un monde différent de celui admis par les neuro-pathologistes... Je ne vois rien d'inadmissible à ce que, chez les hystériques et les hypnotiques, l'excitation de certains centres, qui devient puissante par suite de la paralysie de tous les autres et provoque alors une transposition et une transmission des forces psychiques, puisse aussi amener une transformation en force lumineuse ou en force motrice. On comprend ainsi comment la force, que j'appellerai *corticale* ou *cérébrale*, d'un médium, peut, par exemple, soulever une table, tirer la barbe de quelqu'un, le battre, le caresser, phénomènes assez fréquents dans ces cas...

Dans certaines conditions, très rares, le mouvement cérébral que nous appelons pensée se transmet à une distance, petite ou considérable. Or, de la même manière que cette force se transmet, elle peut aussi se transformer, et la force psychique devient force motrice... Ne voyons-nous pas l'aimant faire mouvoir le fer sans aucun intermédiaire visible?... (*Annales des Sc. Ps.*, p. 146, 147, 148.)

(1) L'homme doit toujours, autant qu'il le peut, clore ses lèvres aux vérités qui ont l'apparence de mensonges, parce qu'elles peuvent le couvrir de honte, sans qu'il y ait de sa faute.

Mais les expériences successives auxquelles il assistait modifiaient petit à petit son opinion à ce sujet. « Je suis — écrivait-il dès l'année 1900 au prof. Falcomer — vis-à-vis des théories spirites, comme le petit galet sur la plage ; je suis encore à découvert, mais je sens que chaque marée m'entraîne un peu plus vers la mer. » Dans l'article qu'il a publié dans notre livraison du 1er février 1908, le prof. Lombroso citait déjà quelques-uns des faits auxquels il avait été présent, et qui le portaient à ne pas écarter absolument l'hypothèse spirite. Lui-même a raconté comment, dans une de ses séances avec Eusapia, il crut constater la matérialisation de l'esprit de sa mère décédée. Il finit par se déclarer ouvertement adepte de l'hypothèse spirite — non pas, naturellement, qu'il ait accepté les doctrines kardécistes de la réincarnation, de la pluralité des mondes habités, etc., mais en ce sens qu'il admettait la survie et la possibilité des communications avec l'Au-delà.

Ce sont ces idées qu'il vient de soutenir dans un ouvrage intitulé : *After Death — What ?* (*Quoi après la Mort?*), auquel il travaillait depuis deux ans et qu'il vient de publier à Boston, chez Small, Maynard et Co ($ 2.50). Des chapitres y sont consacrés successivement à l'hypnotisme, à la télépathie, aux maisons hantées, aux « doubles », etc. ; un chapitre est même consacré à la « Biologie des Esprits ».

L'intérêt si grand de l'œuvre du professeur Lombroso dans le domaine de la métapsychie ne tient pas uniquement à ce qu'il a provoqué ce courant qui a entraîné à l'étude des phénomènes objectifs, ou physiques, de la médiumnité tant d'autres savants : les Tamburini, les Richet, les Morselli, etc., mais aussi à un fait symptomatique de la plus haute importance. Il est impossible de négliger en Lombroso, comme en Hyslop, William James, etc., ce phénomène extraordinaire du savant matérialiste qui, par l'examen des phénomènes métapsychiques, a été entraîné au spiritualisme. Que les doctrines spirites soient vraies ou fausses, il est impossible de s'empêcher de méconnaître l'importance des faits sur lesquels on a la prétention de les fonder, puisqu'ils peuvent exercer une telle influence sur les premières intelligences scientifiques de notre époque, et qu'ils sont, par conséquent, probablement appelés à jouer un rôle prépondérant sur le développement de la science et sur le progrès de la pensée humaine.

C. DE VESME.

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.

Le Gérant : DROUARD

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

19me Année | 1er et 16 Novembre 1909 | Nos 21 et 22

ERNEST BOZZANO

DES CAS D'IDENTIFICATION SPIRITE (1)

Manifestations de défunts qui, bien que connus par le médium ou les assistants, se montrent instruits de faits arrivés après leur mort et ignorés par les assistants et le médium.

On trouve un grand nombre de faits de cette nature dans la casuistique métapsychique ; et dans les différents ouvrages de classification que j'ai publiés, il y en a beaucoup pour lesquels cette induction était sous-entendue, surtout dans celui qui porte le titre : *Des apparitions de défunts au lit de mort,* où le fait même de se manifester au chevet d'un parent ou d'un ami mourant, implique clairement que les défunts « montraient connaître des faits arrivés après leur mort (2) ». Il faut ajouter à cela des épisodes de « maisons ou localités hantées » dans lesquels le fantôme se comporte de manière à le faire croire instruit de tout ce qui passe autour de lui, et l'on pourra voir jusqu'à quel point les épisodes de ce genre sont nombreux dans la casuistique métapsychique. Ce qui ne signifie pas cependant que tous ces faits contiennent des données suffisantes pour pouvoir tous être classifiés parmi les cas d'identification de défunts. Au contraire, bien peu d'entre eux répondent aux exigences de la critique sur ce point ; toutefois, si on les considère dans leur ensemble, ils ne peuvent qu'appuyer indubitablement l'hypothèse de l'intervention réelle des défunts dans ces manifestations.

Ceci posé, je rapporte plusieurs autres cas parmi les meilleurs du genre.

PREMIER CAS. — Il est extrait du vol. VI, p. 17, des *Proceedings of the S. P. R.* Le percipient, Mr. F. G., de Boston, était une connaissance personnelle du doct. Hodgson et du prof. Royce.

... Dans l'année 1867, mon unique sœur, alors âgée de 18 ans, mourut à l'improviste attaquée par le choléra, à Saint-Louis. Le coup fut terrible pour moi qui l'aimais profondément. L'année suivante, je me fis voyageur de commerce, et le fait que je vais narrer se produisit au cours d'un de mes voyages d'affaires, en 1876.

J'avais visité la clientèle de Saint-Joseph, et j'étais retourné à l'hôtel afin de transmettre les commandes reçues ; celles-ci étaient plus nombreuses que d'habitude, ce qui m'avait mis de bonne humeur. Mon attention était entièrement tournée vers la liste que j'avais devant moi, sachant bien que ma maison serait satisfaite du bon succès obtenu. Je ne pensais pas, et je n'avais pensé, précédemment, ni à ma sœur, ni au passé. Il était midi à peu près, le soleil resplendissait dans la chambre, je me trouvais devant mon bureau, en train de fumer et d'écrire, lorsque, je ne sais comment, j'eus l'impression que quelqu'un était assis à ma gauche, un bras appuyé sur ma table. Je me retournai brusquement, et je vis la forme de ma sœur défunte. Je la regardai un moment ; puis, certain de ce que je voyais, je me levai, radieux, en l'appelant par son nom ; mais, dès que je l'eus fait, elle disparut. Je restai profondément surpris, doutant presque de moi-même ; cependant, le cigare que

(1) Cet article se rattache à ceux que M. Bozzano a publiés dans nos livraisons de juin et août derniers, et dont il est comme une continuation. — *N. de la R.*

(2) L'ouvrage en question est paru dans la livraison de mars 1906 des *Annales des Sciences Psychiques.*

Je dois, en outre, faire observer que certains épisodes du même ordre se retrouvent dans un de mes travaux intitulé : *Perceptions psychiques et animaux* (*Annales des Sciences Psychiques*, *août* 1905), dans lequel je citais des exemples d'apparitions de défunts qui se montraient instruits de propos formulés par les percipients (IIIe et IVe cas de la VIe catégorie). De même, dans un autre ouvrage intitulé : « *Symbolisme et Phénomènes métapsychiques* » (*Annales des Sciences psychiques, septembre* 1907), je citais un cas de ce genre dans la catégorie des phénomènes « prémonitoires » ; dans ce cas, une mère, conformément à la promesse qu'elle avait faite à son lit de mort, apparut maintes fois à sa fille à l'approche d'événements importants devant avoir lieu dans sa famille (VIIIe cas) ; trois autres faits furent rapportés dans la catégorie des phénomènes *post-mortem ;* en deux de ces cas, le « tic-tac de l'horloge de la mort » continua jusqu'au moment précis où les deux percipients reçurent la communication funèbre (Ier et IIe cas) ; dans le troisième, ce fut au contraire l'apparition du fantôme qui coïncida avec l'arrivée imminente de la communication (VIIIe cas).

j'avais aux lèvres, la plume que je serrais dans mes doigts, et les caractères tracés sur le papier encore humide, m'assurèrent que j'étais bien éveillé et que je n'avais pas rêvé. Je m'étais trouvé si proche d'elle que j'aurais pu la toucher si la chose avait été possible, et j'avais eu le temps d'observer soigneusement les traits, l'expression du regard, et chaque détail des vêtements. Elle me sembla comme vivante; son regard me fixait avec une expression parfaitement normale, sa peau était rose, lisse, veloutée comme celle d'une créature vivante.

Et voici maintenant la plus éloquente confirmation de la réalité de ce que je vis. L'apparition m'avait tellement impressionné que je rentrai immédiatement chez mes parents, anxieux de leur raconter l'événement. Mon père — homme pratique et d'un rare bon sens — se montra en principe disposé à tourner le récit en ridicule; cependant, il fut frappé de stupeur lorsque je parlai d'une longue égratignure remarquée sur la joue droite du fantôme, et que nous vîmes tous ma mère se lever, pâle, tremblante, sur le point de s'évanouir. Dès qu'elle fut un peu remise, elle déclara en pleurant que j'avais sans aucun doute vu ma sœur, car personne au monde n'était instruit de l'égratignure qu'elle-même avait produite sur le visage de sa fille en accomplissant un pieux devoir sur son cadavre. Elle raconta combien elle avait secrètement souffert de cet accident involontaire, se reprochant d'avoir flétri les traits de sa fille, et ajoutant qu'à l'insu de tous, elle en avait soigneusement masqué les traces à l'aide de poudres; elle répéta enfin qu'elle n'avait jamais confié son secret à une âme vivante. En effet, ni mon père ni les autres membres de la famille ne savaient rien à ce sujet; et pourtant j'ai vu, clairement vu, sur le visage de ma sœur, une égratignure si fraîche qu'elle semblait avoir été produite au moment même. Ma mère fut tellement impressionnée par mon récit, qu'après s'être couchée, elle voulut se relever et s'habiller pour venir me répéter qu'elle savait maintenant *d'une manière certaine* que j'avais vu ma sœur. Quelques semaines après, ma mère tombait malade et mourait, heureuse dans sa certitude de rejoindre enfin sa fille adorée dans un monde meilleur. (Le père et le frère de M. F. B. confirment intégralement la narration ci-dessus.)

M. Podmore est d'avis qu'on ne trouve rien, dans le cas cité, qui ne soit explicable à l'aide de l'hypothèse télépathique; de cette manière, l'agent transmetteur aurait été la mère du percipient qui était seule en connaissance de l'incident de l'égratignure (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, p. 291). Bien que cette hypothèse ne doive pas être exclue *a priori*, on ne peut s'empêcher de songer que s'il y avait eu des tendances sympathico-télépathiques entre la mère et le fils, cet épisode aurait dû plutôt se réaliser à l'époque de la mort de la jeune fille, lorsque le souvenir de l'incident était encore brûlant dans la conscience angoissée de la mère et que le fils habitait auprès d'elle — et non après neuf longues années et précisément au moment où le fils était loin d'elle; ces circonstances rendent l'hypothèse télépathique forcée et invraisemblable en comparaison de l'interprétation spirite du fait.

Deuxième cas. — J'extrais ce cas de la *Revue Scientifique et morale du spiritisme* (1907, p. 121); il est signé par le commandant Darget, personnalité très connue dans le camp des études médiumniques. Il écrit ce qui suit au directeur de la revue :

Je m'empresse de vous signaler un cas d'identité spirite qui s'est produit dans ma famille et contre lequel on pourra bien difficilement formuler des objections sérieuses.

Le 16 mai dernier, ma femme et ma fille se rendirent chez le médium, Mme Bonnard, et lui demandèrent une séance. Dès que le médium fut en trance, il dit voir la mère de ma femme, décédée un an auparavant. Puis il révéla des détails caractéristiques rigoureusement exacts regardant ma famille, de manière, enfin, à identifier la personnalité communiquante. Ma fille dit alors : « Prouve-moi que tu es vraiment grand'mère en me révélant quelque incident ou secret qui ne regarde que moi et vienne dissiper tous les doutes. »

Je dois dire que, l'année précédente, ma fille avait été aux bains de Biarritz avec sa grand'mère, et elle s'attendait à s'entendre révéler des faits advenus pendant cette période.

Le médium dit alors : « Votre grand'mère me fait voir un bouquet de fleurs *toutes blanches*, disant qu'elle avait éprouvé de la satisfaction et du contentement lorsqu'on les avait déposées sur sa tombe. » A ces mots, ma femme et ma fille furent déconcertées et désillusionnées, car elles n'avaient rien déposé sur la tombe.

Dans cette perplexité, ma fille songea à écrire à une cousine de Bordeaux qui, ayant été récemment en voyage avec sa famille, avait visité le cimetière de Poitiers où leur grand'mère commune était enterrée. Ma fille demandait, dans sa lettre, si elle avait déposé des fleurs sur sa tombe, et, dans ce cas, de quelle couleur étaient les fleurs.

La cousine répondit qu'en passant à Poitiers, elle avait déposé sur la tombe de sa grand'mère un bouquet de fleurs *toutes blanches*.

Or, je me demande où le médium aurait pu dénicher ce détail. Ni la transmission de pensée, ni l'hypothèse de la subconscience, ni d'autres fantaisies semblables ne peuvent expliquer le fait. L'explication la plus rationnelle consiste à supposer que l'esprit de la grand'mère, à titre de preuve d'identité, a fait rapporter au médium un détail qu'elle savait ignoré par ma femme et par ma fille. (*Signé :* Commandant Darget.)

Troisième cas. — Il est pris d'une étude de F. Myers parue dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, page 29). Le relateur et percipient est un

certain M. Happerfield, de sa profession employé des postes.

Road Bath, 12 *mai* 1884. — Lorsque mon vieil ami John Harford, qui avait accompli les fonctions de prédicateur évangélique, se sentit près de mourir, en juin 1851, il m'envoya chercher, et me parla comme il suit : « Je te remercie d'être venu, ami Happerfield ; je ne puis mourir tranquille si je ne sais pas que quelqu'un pourvoiera au bien-être de ma femme jusqu'à ce qu'elle vienne me rejoindre dans une autre vie. Je m'adresse à toi que je connais depuis tant d'années, afin que tu me promettes de pourvoir à ses besoins pendant le peu de temps qui lui reste à vivre. » Je répondis : « Ami Harford, sois tranquille, ce que tu demandes sera accompli. » Il ajouta : « Je sais que je peux me fier à toi. » C'était le 20 juin ; quelques jours après, le vieillard expirait. Je me chargeai de régler ses affaires ; lorsque tout fut en ordre, il ne restait à la veuve qu'un petit avoir insuffisant pour vivre. Je la pourvus d'un petit appartement, j'intéressai quelques amis à son cas, veillant à ce que rien ne lui manquât. Après quelque temps, un neveu de M. Harford vint me trouver en me proposant de conduire avec lui sa vieille tante dans le Gloucestershire, où il habitait et était professeur. La requête paraissait raisonnable, si la veuve donnait son consentement à la combinaison ; celle-ci s'en étant montrée satisfaite, son neveu l'emmena avec lui.

Le temps passa ; aucune correspondance ne s'était établie entre nous, et je n'eus plus de nouvelles de Mme Harford. J'avais tenu la promesse que j'avais faite à mon ami mourant, et je considérais mon devoir comme accompli.

Un matin, vers l'aube, tandis que j'étais éveillé et plongé dans mes réflexions, je ressentis soudainement la présence de quelqu'un dans la chambre ; alors, je vis les rideaux du lit s'ouvrir et la forme de mon vieil ami défunt apparaître devant moi, et me regarder d'un air tristement préoccupé. Je ne ressentais aucune terreur, mais la surprise et la stupéfaction étaient telles, que je restai silencieux. Il commença à parler de sa voix habituelle et dit : « Ami Happerfield, je viens à toi pour te rappeler que tu n'as pas tenu ta promesse de pourvoir au bien-être de ma femme ; elle se trouve en de grandes difficultés et souffre de privations. » Je lui assurai que j'avais accompli mon devoir, que j'ignorais l'embarras de sa veuve, que je me serais immédiatement informé, et que, s'il en était ainsi, je l'aurais secourue aussitôt. Mes paroles parurent le satisfaire, et il disparut subitement. Je réveillai ma femme pour lui raconter l'incident ; nous nous levâmes, et j'écrivis avant tout au neveu d'Harford. Celui-ci me répondit en m'apprenant que sa charge de professeur lui avait été retirée, à la suite d'intrigues et de persécutions, de sorte qu'il se trouvait dans un tel embarras qu'il avait été contraint à faire recevoir sa tante dans un hospice de mendicité. J'envoyai immédiatement de l'argent, avec prière de faire partir aussitôt la veuve pour me rejoindre. Il en fut fait ainsi, et je la fis installer nouvellement dans une petite maison, veillant à ce que rien ne manquât à son bien-être.

Tels sont les faits. Je ne suis aucunement nerveux ni superstitieux. Au moment où mon ami m'apparut, j'étais éveillé, reposé et calme. Je n'ai rien caché ni ajouté ; mon récit est conforme à la vérité. (*Signé :* C. HAPPERFIELD.)

QUATRIÈME CAS. — D'après les relations imprimées sur les séances médiumniques avec D. D. Home, il est facile de conclure combien les cas d'identification de défunts devaient y être fréquents ; il est déplorable que la plupart des expérimentateurs se soient contentés des preuves obtenues sans chercher à en conserver un souvenir écrit ; il est tout aussi regrettable que les rares expérimentateurs ayant tenu cette conduite ne fussent pas suffisamment informés de ce que l'on demande scientifiquement pour donner une valeur probative à ces souvenirs Il s'ensuit que parmi les épisodes peu nombreux, dont un récit a été conservé, un bien petit nombre d'entre eux peuvent être utilisés comme matière métapsychique, ce qui constitue une grave perte pour la cause spiritualiste, car bien des années se passeront avant que l'on voie surgir une autre médiumnité comparable à celle de Home.

Dans un résumé partiel de faits de cette nature, publié par le prof. Barrett, en collaboration avec Myers (*Journal of the S. P. R.*, vol. IV, p. 110), je trouve l'épisode suivant, d'abord publié par Home lui-même dans le livre *Lights and Shadows of Spiritualism*, puis par Mme Home dans son ouvrage : *D. D. Home, his life and mission*, et indirectement, confirmé par le fait que les membres de la famille Cheney — dont on parle dans le cas en question — non seulement n'en contestèrent jamais le moindre détail, mais se portèrent chaleureusement garants, pendant toute leur vie, de la médiumnité de Home. Voici comment le cas était résumé dans cet article :

D. D. Home se rendit pour la première fois chez M. Ward Cheney, dans le Connecticut, où il perçut immédiatement un froissement d'étoffes de soie qui passaient auprès de lui ; puis il vit des formes de fantômes, et entendit une voix dire : « Je n'aime pas qu'on ait déposé un cercueil sur le mien. » Et, peu de temps après : « Il y a plus encore ; Seth n'avait aucun droit de couper cet arbre. » Les personnes de l'entourage identifièrent les formes des fantômes d'après la description qu'en avait faite le médium, et comprirent la signification du second message, mais déclarèrent que le premier, se rapportant au cercueil, était absurde et dépourvu de sens. On procéda à l'ouverture du sarcophage et l'on constata qu'un autre cercueil avait été effectivement déposé sur celui de Mrs. D... Alors, d'autres voix perçues par le médium expliquèrent que ces messages avaient été accordés dans le seul but d'une identification spirite.

Cinquième cas. — Dans mon étude intitulée : *Perceptions psychiques et animaux*, je citais un passage intéressant dans lequel une jeune défunte nommée Palladia était apparue à plusieurs reprises à un sien ami du nom de Mamtchitch, en montrant connaître des faits advenus après sa mort. J'extrais l'épisode suivant de cette relation ; ce fut le premier observé par Mamtchitch.

Pendant l'année 1875 — écrit-il — deux ans après la mort de Palladia, je me trouvais à Kieff, et, un soir du mois de décembre, j'assistai pour la première fois à une séance spirite. J'entendis des coups dans la table, ce qui ne me surprit point, car je croyais à une plaisanterie. De retour à la maison, je voulus voir si les mêmes coups se reproduiraient avec moi seul : je posai mes mains sur une table et j'attendis. Bientôt, des coups se firent entendre. Imitant alors les procédés que je venais d'observer, je me mis à énumérer l'alphabet et le nom de Palladia me fut dicté. J'en fus surpris, presque épouvanté ; ne réussissant pas à me calmer, je me remis à la table, en demandant à Palladia ce qu'elle avait à me dire. On me répondit : « Remettre l'ange à sa place ; il va tomber. » Je restai perplexe, ne comprenant pas à quoi se rapportait la phrase ; puis, songeant que Palladia était ensevelie à Kieff, je me souvins d'avoir entendu dire qu'on voulait élever un monument sur sa tombe. Je ne savais pas autre chose à ce sujet, puisque je n'avais jamais été moi-même au cimetière. Je ne me couchai pas, cette nuit-là ; dès que le jour fut venu, je m'acheminai vers le cimetière. Avec l'aide du gardien, et non sans difficulté, je parvins à découvrir la tombe ensevelie dans la neige. Je m'arrêtai, frappé de stupeur : la statue de marbre, représentant un ange avec une croix, penchait fortement d'un côté !

A partir de ce jour, je pus obtenir preuves sur preuves jusqu'à la complète démonstration qu'il existe un autre monde avec lequel nous pouvons entrer en rapport, et dont les habitants parviennent à nous fournir des preuves de leur existence suffisantes pour désarmer le scepticisme des plus obstinés. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 387.)

Sixième cas. — Je le prends du vol. III, p. 95 des *Proceedings of the S. P. R.* Le cas fut étudié par Gurney, lequel discuta longuement avec son relateur, Mr. D., sur le fait qui lui était arrivé.

Mr. D., résidant à Londres, est propriétaire d'une usine mécanique de Glascow. Il raconte qu'il y a trente-cinq ans environ, il avait pris à son service un jeune garçon délicat et bon, nommé Robert Mackenzie, lequel prit congé tout à coup, après trois ou quatre ans, à la suite d'intrigues que ses camarades avaient formées contre lui. Après plusieurs années, Mr. D. avait revu Mackenzie dans des conditions d'extrême misère et presque mourant de faim. Il en eut pitié et l'accueillit de nouveau dans son usine, ce dont le pauvre garçon lui avait gardé une reconnaissance sans limites. Mr. D. continue en ces termes :

En 1862, je m'établis définitivement à Londres et, depuis, je ne me rendis plus à Glascow ; Robert Mackenzie et avec lui les personnalités des autres ouvriers finirent par s'effacer de ma mémoire.

Il y a dix ou douze ans encore, on avait l'habitude d'offrir annuellement un bal aux ouvriers de mon usine, lequel, par tradition, était toujours fixé à un vendredi soir. L'année dont je parle, Mackenzie, toujours timide et solitaire, ne voulut pas participer à la fête et pria mon agent de le laisser servir au buffet... Le matin du mardi suivant, un peu avant huit heures, dans mon habitation de Campden Hill, j'obtins la manifestation suivante, que je ne peux appeler un rêve, bien que je me serve du langage habituel pour la décrire. Je rêvai donc, mais non avec l'indétermination et le décousu des rêves, que je me trouvais assis à mon bureau, causant affaires avec un monsieur inconnu, assis à ma droite, lorsque Robert Mackenzie s'avança dans la chambre. Contrarié par sa présence, je lui demandai, avec une certaine âpreté, s'il n'avait pas vu que j'avais du monde. Il se retira avec un grand regret visible, mais, peu d'instants après, il recommença à s'avancer, comme anxieux de me parler immédiatement ; je l'admonestai avec une mauvaise humeur croissante sur son manque d'égards. En attendant, la personne avec laquelle je causais prit congé. et, tout de suite, Mackenzie vint vers moi : « Que signifie tout ceci, Robert ? » demandai-je, plutôt sèchement, « n'as-tu pas vu que je n'étais pas seul ? » — « Si, monsieur — répondit-il — mais je devais vous parler tout de suite. » — « De quoi ? — demandai-je ; — qu'y a-t-il d'important ? » — « Je voulais vous dire, monsieur, que je suis accusé d'une chose que je n'ai pas faite, et je désire ardemment que vous le sachiez ; c'est pourquoi je suis venu vous le dire, afin que vous me disculpiez : je suis innocent. » Alors, je demandai : « Qu'est-ce ? » Il me répéta la même phrase. Naturellement, j'observai : « Mais comment puis-je te défendre si j'ignore de quoi il s'agit ? » Je n'oublierai jamais la manière expressive avec laquelle il me répondit en dialecte écossais : « Vous le saurez bientôt » ; réponse qu'il me répéta plusieurs fois sur le même ton.

Je me réveillai en cet instant, saisi d'étonnement et comme étourdi par la vivacité du rêve que je venais de faire ; je ne pouvais ne le croire qu'un rêve, et je réfléchissais à ce que tout cela pouvait signifier, lorsque ma femme entra, agitée, dans la chambre, une lettre ouverte entre ses mains, s'écriant : « Oh ! James ! le bal des ouvriers s'est tragiquement terminé : Robert Mackenzie s'est suicidé ! » Je compris alors la signification de ma vision, et j'observai tranquillement, mais d'un ton ferme : « Non, il n'est pas coupable de suicide. » — « Comment peux-tu le savoir ? » — « Parce qu'il est venu me le déclarer en ce moment même. »

Pour ne pas interrompre mon récit, j'ai omis de dire qu'en voyant Mackenzie, j'avais été frappé de l'aspect anormal de son visage ; il était d'un bleu pâle indes-

criptible, et j'avais remarqué sur son front des taches qui paraissaient se confondre avec des gouttes de sueur. Je ne pouvais comprendre cela, mais l'explication me parvint avec une seconde lettre de mon agent, lequel m'informait s'être trompé en me parlant de suicide ; que dans la nuit du samedi, le pauvre Mackenzie, en retournant chez lui, avait pris par erreur une bouteille contenant de *l'eau-forte* (dont il se servait pour colorer le bois de certaines petites cages qu'il confectionnait à ses moments perdus), au lieu d'une bouteille de whisky, qu'il s'en était versé un verre et l'avait vidé d'un trait, et qu'il était mort le lendemain, en proie à de grandes souffrances...

Tandis que je réfléchissais à la couleur particulière du visage, l'idée me vint de consulter quelque traité autorisé à propos de la symptomatologie de l'empoisonnement par l'eau-forte. Dans le Manuel de M. R. Walsch intitulé : *Médecine et Chirurgie domestiques*, page 172, je trouvai ces paroles se rapportant à l'empoisonnement par l'acide sulfurique : ... « la peau est recouverte de gouttes de sueur froide, le visage est livide, exprimant des souffrances terribles... L'eau-forte produit les mêmes effets, avec la seule différence que les taches internes, s'il y en a, paraissent jaunes plutôt qu'obscures... » N'ayant aucune velléité d'arranger les faits d'après les descriptions scientifiques, je rapporte le passage tel qu'il est, en faisant observer qu'avant sa lecture, je n'avais pas la moindre idée de ces symptômes, qui s'accordent suffisamment avec ce que j'ai vu, c'est-à-dire un visage livide, couvert de gouttes de sueur, et parsemé de taches (surtout au front), que je confondais, dans mon rêve, avec de grosses gouttes de sueur... Mon agent ayant appris la mort de Mackenzie le lundi, il m'écrivit le même jour, en revenant sur le sujet le lendemain pour faire sa rectification. Je fis ce rêve dans la matinée de mardi, un instant avant l'arrivée du courrier de 8 heures ; de là cette phrase : « Vous le saurez bientôt. » J'attribue personnellement le fait à l'immense et respectueuse gratitude que Mackenzie avait conservée à mon égard pour l'avoir sauvé de la misère et de la faim, et à son vif désir de se maintenir digne de mon estime. Je n'ai rien exagéré : les lecteurs sont libres de tirer de ce fait les conclusions qu'ils voudront. (Mrs. D., femme du relateur, confirme point par point le récit exposé.)

Septième cas. — Rapporté par Myers dans le vol. VI, p. 26, des *Proceedings of the S. P. R.* La percipiente et relatrice, Mrs. P., désire que son nom reste caché. Elle raconte ce qui suit :

Dans l'année 1867, je me mariai... Ma vie se déroula tranquille et heureuse jusqu'à la fin de l'année 1869, lorsque la santé de mon mari parut décliner et son caractère devenir sombre et irritable. Je cherchais en vain à pénétrer les causes de ces changements par l'insistance de mes questions : il me répondait que je rêvais et qu'il se portait à merveille ; je cessai donc de l'importuner, et les jours continuèrent à s'écouler tranquillement jusqu'à la veille de Noël. Nous avions un oncle et une tante, habitant dans les alentours, qui nous invitèrent à cette occasion, avec prière d'arriver à temps pour être réunis au déjeuner.

Comme nous devions nous lever de bon matin, nous décidâmes d'avancer l'heure habituelle du repos, et nous montâmes à nos chambres à 9 heures, après avoir, comme d'habitude, soigneusement fermé portes et fenêtres. Il était 9 heures et demie ; notre petite fille, âgée alors de quinze mois, avait l'habitude constante de s'éveiller à cette heure pour boire une gorgée de lait, et se rendormir. Comme l'enfant ne s'était pas encore éveillée, je priai mon mari de se coucher sans éteindre la lampe, tandis que j'attendais, appuyée au lit du côté du berceau... Gertrude ne se réveillait pas. Je me préparais à prendre une position plus commode, lorsqu'à ma grande stupeur, je vis au fond du lit un homme en uniforme d'officier de marine, avec une coiffure à pointe sur la tête... Son visage restait pour moi dans l'ombre, d'autant plus qu'il s'appuyait avec son coude sur le dossier du lit, soutenant sa tête de sa main. J'étais plongé dans un trop grand étonnement pour être effrayée, et je me demandai seulement qui pouvait être cet homme ; je touchai mon mari, qui était tourné du côté opposé, à l'épaule, et lui murmurai : « Willie, qui est cet homme ? » Il se retourna, regarda, stupéfait, l'intrus pendant quelques instants, puis se relevant tout à coup lui cria : « Vous, monsieur, que venez-vous faire ici ? »

La forme se releva lentement, puis, d'une voix impérieuse et mécontente, prononça : « Willie ! Willie ! » Je regardai mon mari. Il était devenu livide et en proie à la plus grande agitation ; il se leva du lit comme pour assaillir l'étranger, mais resta aussitôt perplexe ou épouvanté, tandis que la forme traversait la chambre, impassible et solennelle, se dirigeant en angle droit vers le mur. Lorsqu'elle passa devant la lampe, une ombre obscure vint se projeter sur le mur et sur nous-mêmes, comme s'il s'était agi d'une personne vivante ; malgré cela, elle disparut d'une manière mystérieuse à travers le mur. Mon mari, toujours très agité, prit la lampe en disant : « Je veux parcourir la maison et voir où il a été. » J'étais également dans la plus grande agitation ; toutefois, me rappelant que la porte était fermée, et que le mystérieux visiteur ne s'était pas dirigé de ce côté, j'observai : « Mais il n'est pas sorti par la porte ! » Néanmoins, mon mari ôta les verrous, ouvrit la porte et alla faire le tour de la maison. Demeurée seule dans l'obscurité, je songeais : « Nous avons vu une apparition. Qu'annonce-t-elle ? Peut-être mon frère Arthur est-il malade (il était officier de marine et se trouvait en voyage pour les Indes). J'ai toujours entendu dire que ces choses-là arrivent. » Je réfléchissais en tremblant de peur et en serrant contre moi ma petite fille, qui s'était éveillée, jusqu'au moment où je vis revenir mon mari, plus livide et agité que jamais. Il s'assit au bord du lit, m'entoura de son bras et murmura : « Sais-tu qui nous avons vu ? » — « Oui — répondis-je — un esprit ; je crains qu'il ne s'agisse d'Arthur, mais je n'ai pu discerner son visage. » Il répondit : « Non, c'était mon père ! »

Le père de mon mari était mort depuis quatorze

ans; il avait été officier de marine dans sa jeunesse, puis, pour raisons de santé, il avait dû abandonner le service avant la naissance de mon mari, et celui-ci ne l'avait vu en uniforme qu'une ou deux fois. Quant à moi, je ne l'ai pas connu.

Le lendemain, nous racontâmes l'événement à notre oncle et à notre tante, et nous pûmes tous observer que l'agitation de mon mari ne se calmait pas, bien que ce dernier eût toujours été un sceptique enragé en fait de manifestations qui eussent une apparence de surnaturel.

A mesure que les jours passaient, mon mari dépérissait, jusqu'au moment où il dut se mettre au lit, gravement malade. C'est alors seulement qu'il me mit graduellement au courant de son secret. Il se trouvait depuis quelque temps en de graves embarras financiers; et, au moment où son père apparut, il allait prêter l'oreille aux tristes conseils d'un homme qui l'aurait conduit à la ruine, peut-être à pire encore. C'est pour cette raison que je ne puis parler du fait qu'avec réserve.

... Ni des états de « surexcitation nerveuse », ni des « craintes superstitieuses » ne pourraient provoquer une semblable manifestation; d'après le jugement que nous pouvons porter sur le fait en question, il s'agit d'un avertissement providentiel apporté à mon mari par le moyen de la voix et des traits de celui qu'il avait le plus vénéré dans sa vie, et auquel il aurait seul obéi.

Le docteur C. et sa femme confirment la narration exposée. Le mari de la relatrice, M. P., la confirme également en ces termes : « Je n'ajouterai aucun détail au récit de ma femme; je me limite à témoigner que la narration est rigoureusement exacte, et que les faits se déroulèrent comme ils ont été décrits. »

Au sujet de cet intéressant épisode, je dois d'abord faire remarquer une circonstance regardant le schéma de classification adopté : c'est que ce cas ne répond pas exactement au titre de la présente catégorie, bien qu'il n'en diffère substantiellement que très peu. En effet, il s'agit de l'apparition d'un fantôme qui se montre instruit des affaires de l'un des percipients, étant par là en connaissance de faits *advenus après sa mort*, mais qui *n'étaient pourtant pas ignorés par les deux percipients*, étant donné qu'un seul parmi eux se trouvait dans les conditions requises. Par contre, il faut tenir compte de la circonstance que le fantôme fut aperçu d'abord justement par celui du percipient qui ignorait les faits en question.

Ceci posé, j'observerai que l'hypothèse télépathique ne doit pas être totalement exclue pour l'explication de ce cas, bien qu'elle se présente d'une manière trop complexe et entortillée pour être facilement acceptée. Il faudrait, en effet, supposer que le mari de la percipiente, se trouvant sur le point de s'aventurer dans une entreprise dangereuse pour l'honneur, avait pensé instinctivement à la mémoire respectée de son père, provoquant une hallucination télépathique correspondante chez sa femme qui, à son tour, en dirigeant l'attention du mari vers sa propre objectivation, la lui aurait transmise; de sorte que ce dernier, saisi de remords à la vue du fantôme paternel, aurait été victime d'une auto-hallucination complémentaire *verbale*, par laquelle le fantôme le blâmait d'un ton impérieux et mécontent, auto-hallucination que le mari aurait retélépathisée à sa femme?

Huitième cas. — Extrait du numéro de janvier 1906, p. 29, du *Light*; sa relatrice est Mrs. Effie Bathe, la chercheuse métapsychique éclairée et bien connue.

Elle informe que sa détermination d'étudier les phénomènes médiumniques et sa conversion au spiritualisme dérivent de l'épisode suivant :

Elle s'était rendue chez une clairvoyante complètement inconnue d'elle, qui, ayant passé à l'état de trance, décrivit minutieusement son frère défunt en fournissant bientôt de menus détails sur sa dernière maladie. Ensuite, le frère lui-même, se mettant à parler par la bouche du médium, lui dit « qu'il s'était rendu à la maison, et qu'il avait vu que sa collection de fossiles ne se trouvait plus dans la chambre, circonstance qui l'avait profondément attristé », et, avec une expression anxieuse, il demanda à sa sœur si elle savait ce qu'on en avait fait.

Or, le frère défunt de Mrs. Bathe, étudiant à l'Université de Cambridge, s'était montré passionnément épris des études géologiques, et avait dépensé beaucoup de temps et d'argent pour l'excavation des fossiles, un peu dans toutes les parties de l'Angleterre. Pendant sa dernière maladie, toutes les fois qu'il en avait la possibilité, il les faisait disposer sur son lit, et se mettait à les nettoyer, leur apposait des étiquettes, les classifiait : un instant avant d'expirer il parlait encore de ses fossiles! Après sa mort, les meilleurs exemplaires furent choisis par le directeur du Musée géologique de Cambridge et y furent transportés selon le désir du défunt. Quant au restant de la collection, sa mère avait déclaré que « toute chose devait rester pour toujours comme il l'avait disposée dans sa chambre ».

Quelques jours après, Mrs. Bathe partait pour la maison paternelle, située dans la région occidentale de l'Angleterre; à peine arrivée, elle se rendit tout droit dans la chambre de son frère et constata que le message médiumnique avait dit la vérité. La vitrine des fossiles avait disparu, et la chambre avait été tapissée et meublée à neuf. Elle demanda à sa sœur des nouvelles de la collection, et apprit ainsi que sa mère « avait eu l'idée d'en faire cadeau au musée de Bristol, auquel elle avait été envoyée depuis peu de temps ».

Mrs. Bathe fait remarquer à ce sujet l'impossibilité absolue que le médium fût informé de choses regar-

dant son frère défunt ; elle observe également que le message se rapportant à la disparition des fossiles ne pouvait avoir une origine télépathique, ou émaner de son propre Moi subconscient, vu qu'il disait le contraire de ce qu'elle, Mrs. Bathe, croyait fermement.

NEUVIÈME CAS. — La relatrice en est Mrs. D'Espérance, qui recueillit l'épisode de la bouche même de ses protagonistes — les époux P. — auxquels elle envoya une copie de la relation afin qu'ils y apportassent les corrections nécessaires. Elle ajoute que le nom et l'adresse des protagonistes furent donnés au directeur du *Light* (revue dans laquelle ce fait fut publié en 1903, p. 319), avec la faculté de les communiquer à ceux qui désireraient des informations supplémentaires à ce sujet.

Il y a plusieurs années, Mrs. Laura P... fut admise à assister à une séance médiumnique de Londres. Le médium était une certaine Mrs. Whimp, qui, endormie, fut contrôlée par une entité déclarant avoir connu Mrs. P... Cette dernière n'arrivait pas à se rappeler d'une personne ayant porté le nom communiqué, et niait l'avoir connue. « Et pourtant — répliqua l'entité — tu devrais te souvenir, car j'ai été demoiselle d'honneur le jour de ton mariage. » — « Oh ! alors, tu es Lizzie ? » — « Justement — répondit la personnalité ; — sache donc que, peu de temps après, je me mariai également, et je mourus lorsque mon premier enfant avait trois semaines. » La conversation continua longuement, et l'esprit dit, entre autres choses, que sa propre sœur avait épousé celui qui avait été son mari.

Mrs. P... n'avait aucun moyen pour vérifier ce qui avait été rapporté, car elle avait perdu de vue depuis très longtemps la personne dont il avait été fait allusion... Plusieurs années après, les époux P..., pendant un voyage à bord d'un vapeur dirigé sur Ramsgate, rencontrèrent une famille dans laquelle Mrs. P... reconnut la sœur de celle qui avait été demoiselle d'honneur à son mariage. Les deux dames ne s'étaient pas rencontrées depuis plus de douze ans, et, au cours de la conversation, qui se tourna naturellement vers le passé, la dame en question dit à Mrs. P... que sa sœur Lizzie était morte après un an de mariage, en laissant un enfant de quelques jours. A ces mots, les affirmations du soi-disant esprit revinrent à la mémoire de Mrs. P... ; elle répondit qu'en effet, elle avait entendu dire qu'elle était morte, et que sa sœur (celle à laquelle elle parlait) avait épousé le mari de la défunte. La dame nia le fait, et l'on parla d'autre chose. Elle avait pourtant déclaré être mariée depuis huit ans. Peu de temps après, cette même dame présenta à Mrs. P... son fils ; celui-ci, répondant à une question de Mrs. P..., dit être âgé de dix ans. Mrs. P... remarqua la contradiction sans dire mot. Plus tard, enfin, elle se décida à raconter l'histoire de la séance médiumnique et des informations reçues d'un esprit se disant celui de Lizzie. A ce récit, la dame donna des marques de trouble et dit : « S'il en est ainsi, je ne mentirai plus : c'est vrai, j'ai épousé le mari de ma sœur deux ans après sa mort ; je n'ai pas eu d'enfant, et ce petit garçon est son fils... »

DIXIÈME CAS. — Je le prends d'une série d'épisodes variés et suggestifs, obtenus par l'écriture automatique, par un monsieur personnellement connu du Dr Hodgson, épisodes publiés par Myers dans le vol. VII, p. 224, des *Proceedings of the S. P. R.* :

Il y a un an environ, je me mis à écrire sous l'impulsion du soi-disant esprit de l'un de mes amis, Mr. A... Après plusieurs phrases amicales, on écrivit : « Il y a un service que je voudrais par-dessus tout que tu me rendisses, mais je ne vois pas comment arriver à bonne fin ; je voudrais donc que tu essayes de retenir mon fils (en le nommant) de l'habitude de boire. » Je répondis mentalement : « Comment donc ! Cela m'étonne fort ; est-ce qu'il boit vraiment ? Personne n'en parle, personne ne le sait ! » On me répondit : « Oui, hélas ! Je regrette de devoir te dire qu'il boit beaucoup. » Je demandai : « Où a-t-il l'habitude de se rendre pour boire ? » — « A l'hôtel B... » J'observai de nouveau que je n'avais jamais soupçonné la chose, ni entendu en parler ; et lui : « C'est bien, veille, informe-toi, et tu te convaincras qu'il boit. » Je m'offris alors à le servir pour ce qu'il m'était possible de faire, et il ajouta : « Si je vois quelque possibilité de réussite, je me manifesterai de nouveau. » Je fis comme il m'avait été conseillé : je veillai et découvris que mon ami avait dit la vérité.

On peut voir d'après le contenu de ce cas, comme d'après beaucoup d'autres événements semblables, que si les personnalités des défunts se montrent parfois en connaissance de faits et d'événements advenus après leur mort, et regardant le plus souvent des personnes auxquelles ils furent rattachés sur terre par des rapports affectifs, il semble qu'ils parviennent difficilement, malgré cela, à en influencer télépathiquement leur pensée et leur conduite. On connait néanmoins plusieurs exemples qui tendraient à prouver qu'un tel fait peut exceptionnellement se produire, et ceci probablement lorsque les personnes en question sont des sensitifs ou des médiums.

Ce ne sont bien entendu que de simples inductions, et je les expose comme telles. De toute manière, voici deux exemples rentrant dans cet ordre d'idées.

ONZIÈME CAS. — Ce cas se rapporte à Mrs. Piper ; je le reproduis cependant parce qu'il ne fait pas partie des relations publiées sur elle dans les *Proceedings of the S. P. R.* Il est extrait du *Light* (1899, p. 464). La relatrice en est l'écrivain bien connu, Miss LILIAN WHITING.

Au commencement de l'automne dernier, je m'arrangeai avec le Dr Hodgson pour avoir plusieurs

séances avec Mrs. Piper, dont la première eut lieu à la date du 24 octobre. Dès que le médium fut en trance, il se mit à me caresser de la main, puis écrivit : « Je suis Katie Field », et cela avec l'élan particulier à la personne nommée. Je passe sûr un grand nombre de choses qui me furent rapportées, comme sur la mimique expressive et les phrases caractéristiques prononcées, lesquelles avaient pour moi une évidence probative indescriptible ; je m'arrêterai uniquement sur la preuve d'identité suivante :

Miss Field avait légué, par testament, la plus grande pertie de son avoir à Mr. T. Sanford Beaty. Je lui demandai si telle avait été réellement sa volonté. Elle répondit tout de suite affirmativement, ajoutant qu'elle désirait me mettre au courant, moi, son amie intime, des motifs qui l'y avaient induite. Et la main commença à écrire l'histoire détaillée d'une affaire qui aurait été traitée, à une date précise, dans une chambre de l' « Hôtel Victoria ». Pour ne pas donner une allure mystérieuse à la chose, je dirai qu'il s'agissait simplement d'une provision de fonds pour la fondation d'un journal dirigé par l'amie qui se communiquait : *Kate Field's Washington*. Je ne savais rien au sujet de cette discussion, et Mr. Beaty n'était pour moi qu'un inconnu. Kate Field, toujours par la main de Mrs. Piper, exprima alors le désir que nous nous connussions et ajouta : « Je te l'enverrai. » Je ne fis pas grand cas de cette affirmation ; cependant, quelques jours après, on me remit la carte d'un monsieur qui désirait me parler : c'était M. Beaty. Je le fis immédiatement introduire, et il commença : « Il était peut-être de mon devoir de vous écrire, en vous demandant d'abord la permission de venir, mais le fait est que j'ai ressenti autour de moi comme une influence étrange, irrésistible, qui me poussa à interrompre mes occupations pour me rendre chez vous. » Au cours de la conversation, il ajouta qu'il désirait me mettre au courant des raisons pour lesquelles miss Field avait dicté un testament qui pouvait sembler partial ; il se prit alors à me raconter l'histoire que j'avais apprise déjà par la main de Mrs. Piper, et cela avec la conformité de termes que l'on observerait chez deux personnes sincères racontant le même fait. Lorsqu'il eut fini, je lui demandai : « Monsieur Beaty, croyez-vous à la possibilité d'entrer en communication avec les trépassés? » — « Je n'en sais rien — répondit-il — mais, chose étrange, j'ai eu parfois l'impression d'avoir ma mère à côté de moi... » Alors, je lui montrai la communication écrite obtenue par moi, et contenant tous les détails de l'affaire sur laquelle il achevait de m'entretenir, et par laquelle il résultait que l'aide prêtée par M. Beaty à miss Field était de nature à justifier pleinement le testament de cette dernière en sa faveur.

Douzième cas. — Je l'extrais du numéro de mars 1900, p. 142, du *Light*. Le relateur est Mr. F. T. Thurstan, l'un des spiritualistes les plus actifs et les plus éclairés de l'Angleterre. Lorsqu'il eut l'occasion d'étudier le fait suivant, il ne s'intéressait pas encore aux recherches médiumniques, et s'il s'en est occupé plus tard, c'est à cet épisode qu'il le doit.

M. T. Thurstan, après avoir exposé qu'un jour, une dame, appartenant à un cercle artistique fondé par lui, vint le voir pour lui demander conseil, continue ainsi :

Elle me raconta que se trouvant cette même après-midi en voiture dans le parc, la pluie vint à tomber ; pour tuer le temps, le caprice lui vint de se rendre chez un médium du nom de Matthews, habitant à Bayswater, dont elle avait eu l'adresse par une amie. Celui-ci se trouvait chez lui et, dès qu'il fut endormi, un esprit-guide se manifesta, déclara que son mari était présent, et le décrivit minutieusement ; ce qui surprit grandement la dame, car elle n'avait aucunement fait allusion à sa condition de veuve. Ensuite, l'esprit-guide dit qu'il allait se retirer afin de permettre à son mari de lui écrire une lettre d'affaires par l'intermédiaire du médium.

A ces mots, mon interlocutrice tira de sa poche une lettre qu'elle me tendit, me demandant si elle devait suivre les conseils qu'on lui donnait. En voici le contenu :

« Ma chère Kithy. Je sais que tu t'es rendue récemment à un endroit et dans un milieu social dans lesquels je n'aurais jamais approuvé ta présence. Or, je désire te montrer que je veille encore sur toi comme par le passé, et, pour te le prouver, je te conseille de ne pas acquérir la maison pour laquelle tu t'es déjà engagée, car ta santé se ressentirait d'y habiter. Ne te préoccupe pas des quatre cents livres sterling ; à ce sujet, prie Ward qu'il te délivre de l'engagement. Si tu n'y réussissais pas, je tenterai moi-même la chose et ferai de façon à ce que tu ne perdes rien. Ton affectionné mari : Charles Frédéric P... »

Ici, la dame m'expliqua que feu son mari, pourtant officier dans l'armée des Indes, avait en horreur toute espèce de jeu ; qu'elle avait fait récemment *une escapade* au Casino de Monaco ; que, de retour chez elle, elle avait signé un document l'engageant pour l'acquisition d'un immeuble à Hans-place, en vertu duquel elle devait débourser des arrhes de quatre cents livres sterling ; que Mr. Ward était son procureur ; que le petit nom familier écrit en tête de la lettre était celui dont se servait son mari en lui écrivant, et que la signature était identique à la sienne.

A ces mots, j'expliquai à la dame, avec une certaine ostentation de langage scientifique, que tout cela devait probablement être attribué à un phénomène de lecture de pensée. Elle objecta que, dans ce cas, la communication aurait dû réfléchir son vif désir d'aller habiter Hans-place ; elle me fit en outre observer que la lettre contenait aussi une promesse d'appui. Je me basai alors sur cette dernière observation pour lui conseiller d'en attendre l'accomplissement avant de se comporter selon les instructions reçues.

Ce récit m'avait intéressé à un point que je priai

mon interlocutrice de vouloir bien me conduire chez son médium, et de me permettre de suivre le déroulement ultérieur des faits. Nous y arrivâmes, et je fus stupéfait de ce qui arriva. En premier lieu, se manifesta un Indien, ancien serviteur de la dame, qui engagea une conversation en hindoustan ; après quoi, ce fut le mari qui se présenta et révéla, comme preuve de son identité, une série de petits épisodes de leur vie conjugale, connus par elle seule. Puis, il l'informa que, dans le cas où son procureur ne réussirait pas à la délier de son engagement au sujet de la maison, il se chargeait, à un jour donné qu'il spécifia, de lui conduire quelqu'un qui aurait relevé le contrat lui-même, en payant la somme de cent livres sterling en plus.

Cette fois, il s'agissait d'une promesse formelle qui dépassait le champ de la lecture de pensée, ce qui rendait le cas de plus en plus intéressant. Nous attendions tous deux, avec une impatiente curiosité, l'arrivée du jour fatidique... Lorsqu'il se présenta enfin, la dame n'avait pu réussir à se libérer de son engagement, et reçut l'avis de pourvoir au payement des quatre cents livres sterling. Et elle paya, non sans se moquer gaiement des prophéties des médiums. Mais voici que, dans l'après-midi du même jour, elle recevait la visite d'un employé de l'agence intermédiaire, lequel l'informa qu'à son retour au bureau, un monsieur s'était présenté, très désireux d'acquérir une maison à Hans-place, localité où nulle maison n'était disponible, sauf celle pour laquelle la dame s'était engagée ; il venait donc lui proposer de la céder au nouvel acheteur. La dame répondit qu'elle ne l'aurait cédée que contre une somme de cinq cents livres sterling. Deux heures après, on lui remettait un télégramme dans lequel on lui faisait part de l'acceptation de son offre.

Tel est le fait, que Mr. Thurstan fait suivre de ces considérations :

Je déclare immédiatement que, dans des recherches médiumniques successives, je n'ai plus jamais eu l'occasion de constater un cas aussi important que celui que j'ai rapporté intégralement et scrupuleusement. Il ne me paraît pas possible de l'expliquer si l'on ne suppose pas que le mari défunt de la dame en question essayait, avec des preuves d'identité étudiées, de la convaincre de sa propre survivance ; mais ce ne fut que peine perdue, car le fait ne produisit sur elle qu'un étonnement passager, et ne causa pas sur son existence un plus grand effet qu'une représentation théâtrale ou la lecture d'un roman. Quant à moi, il fut cause que je me convainquis de l'existence d'entités spirituelles avec lesquelles il est possible de communiquer et d'établir des rapports d'identité.

TREIZIÈME CAS. — Ce cas très intéressant est dû à la médiumnité de Miss X. (Miss Goodrich-Freer) de la *Society for P. R.* On en trouve un résumé dans le volume VIII du *Journal* de cette Société, et il fut rapporté dans toute son étendue par Miss Goodrich-Freer dans le volume qu'elle publia sur ses propres expériences. Je l'extrais — en le résumant en partie — des *Annales des Sciences Psychiques* (1896, p. 305) :

Le 26 juillet 1895, miss X... se trouvant à la campagne, chez M. et Mme D..., et expérimentant, à l'aide de l'instrument médiumnique du nom de *ouija*, on obtint des messages signés du nom de Richard Burton, le voyageur africain bien connu, qui, après avoir fait allusion à ses voyages d'exploration, continua ainsi :

« Lady B... regardez dans le cristal... Dans les sphères de sir Richard. Il ne lui reste plus que peu de temps à vivre ; huit mois seulement. Qu'elle prenne garde à ne pas perdre de temps. Dites-lui de *se hâter lentement*. Pour elle, le collier de perles est un vrai talisman. Dites-lui de le porter au cou et de m'attendre. — RICHARD. »

Suivirent ces autres phrases rapidement écrites et apparemment adressées à lady Burton :

« Tu ne devais pas faire cadeau de mon épingle ; tu aurais évité qu'elle s'égarât. Il ne me fait certes pas plaisir de voir un garçon épicier se servir de mes objets. Porte le collier de perles avec le pendentif que je t'ai donné. Ne perds pas contact avec l'année qui vient de s'écouler, elle a été mieux dépensée que toutes. Ne quitte jamais les perles ; bien plus qu'un ornement, elles constituent un lien avec moi. Il y a en elles plus de magnétisme que dans tous mes autres objets... L... a égaré mon épingle. Envoie de l'argent à l'hospice de H... pour que l'on prie pour moi. »

A la suite de ces phrases, le nom de « Richard » fut écrit à plusieurs reprises.

Le lendemain, on retint une séance avec la « planchette ». On obtint le nom de L..., et, peu après, la phrase suivante : « Il n'avait rien à voir avec mon épingle. » On demanda : « Burton est-il présent ? » — « Oui. » On écrivit alors que L... n'était plus à Londres. On interrogea : « Qui est-ce qui détient l'épingle ? » — « L... » — A-t-elle été volée ? » — « Non, on lui en a fait cadeau. » — « Qui ? » — « Isabelle ; on peut la retrouver rue Marylebone, dans un bazar, à l'angle de High Street. » — « Elle est peut-être en vitrine ? » — « Allez vous informer dans ce magasin ; elle a été perdue, et un garçon épicier l'a retrouvée. »

On vérifia ensuite que le magasin indiqué existait réellement. M. D... entra en demandant à voir tous les objets en corail, mais il ne reconnut pas l'épingle de Richard Burton. Le marchand observa que l'épingle était d'un genre à être facilement vendue. Aucun des assistants ne connaissait consciemment l'existence de ce magasin, situé dans une région peu fréquentée de Londres.

On demanda : « Veux-tu que nous informions lady Burton de tout ceci ? » — « Oui. » — Elle a probablement quitté Londres à cette heure. Dans ce cas, où la trouverons-nous ? » — « Là où tintent les clochettes

des chameaux. » — « Que veux-tu dire? » — « Lady Burton est là. » L'idée vint à M. D... que la phrase pouvait se rapporter au mausolée du défunt, où les clochettes provenant de la caravane de sir Richard étaient suspendues au plafond. A cette observation, l'entité écrivit immédiatement le mot « mausolée »...

On envoya une copie des messages à lady Burton, avec laquelle miss B... avait été antérieurement un peu en relation. Cette dame répondit ce qui suit :

« 1° Je possède les deux sphères de cristal.

« 2° Il ne me reste plus beaucoup de temps à vivre, et, quand la faiblesse me gagne, j'éprouve du regret à devoir perdre mon temps. Je comprends parfaitement la phrase : « *Hâte-toi lentement* », c'est-à-dire de façon à ce que mes forces puissent durer aussi longtemps que possible, et que ma tâche ne reste pas inaccomplie.

« 3° Il est parfaitement exact que j'ai fait cadeau de l'épingle de corail à un certain L..., qui l'a égarée.

« 4° J'ai envoyé aujourd'hui même de l'argent à l'hospice de H..., afin que l'on prie pour mon mari. C'est un couvent catholique où se trouvent des personnes qui peuvent lui faire du bien. »

Dans une autre séance, tenue le 5 août — à laquelle assistait lady Burton — la même personnalité écrivit : « Si je me suis occupé de l'épingle, c'est uniquement pour convaincre le médium, qui, dirigé par le Prof. Sidgwick (allusion aux rapports du médium avec la *Society for P. R.*), est très difficile à convaincre de ce qu'on lui met sous le nez. L'épisode de I.... n'est qu'une preuve d'identité fournie à son intention. Es-tu contente, à présent?... » Peu après, les époux D..., discutant sur l'époque à laquelle l'épingle avait été perdue, le médium écrivit : « Elle a été égarée un dimanche de juillet 1894. » (On réussit plus tard à constater l'exactitude de cette information.) On écrivit ensuite ces phrases adressées à lady Burton : « Enlève cette relique de la cheminée. Les feuilles mortes ne sont pas belles, il est inutile de les conserver. Si cela te plaît, conserves-en le souvenir au fond de ton cœur. Du reste, que veux-tu faire de la politique? » Perplexité de lady Burton ; plus tard, elle se souvint que, sur sa cheminée, protégée par une clochette de cristal, se trouvait une rose cueillie sur la tombe de lord Beaconsfield. Ni les époux D..., ni miss X... ne connaissaient le fait.

Dans une séance précédente, la même personnalité avait écrit : « Dites à ma femme de consulter le Dr Vavasour pour ses maux de tête. » Or, lady Burton fut envoyée, peu de temps après, par un spécialiste, à Eastborne, où elle fut soignée par un médecin du nom de Vavasour, nom bien peu répandu, et que miss X... croit unique parmi ceux de tous les médecins de l'Angleterre.

Dans une autre séance, tenue au mois de novembre, chez les époux D..., le médium écrivit, entre autres choses, que l'épingle aurait pu être retrouvée en insérant un avis dans le *Morning Post*. Lady Burton fit insérer l'annonce, et, vingt-quatre heures plus tard, l'épingle fut rapportée par un bijoutier de province, qui avait séparé les pierres de la monture, avec l'intention de la refaire d'une manière plus moderne.

Il reste à dire que la prophétie selon laquelle lady Burton devait mourir au bout de huit mois s'est pleinement accomplie.

Quatorzième cas. — Le cas suivant est l'un des plus importants et des mieux authentiqués qui se soient produits dans ces dernières années. Il fut publié dans différentes revues. Je l'extrais de la relation originale donnée par le *Light* aux pages 236 et 319 de l'année 1906 :

Le Dr H. Draper Speakman raconte que, se trouvant, avec sa femme, à Pau, il fit la connaissance de deux demoiselles anglaises — miss Dobson et miss Mc. Cance — lesquelles possédaient la faculté de l'écriture automatique avec la « planchette » ; de sorte qu'un soir, le 8 avril 1905, il les pria de bien vouloir faire une expérience avec lui.

Quelques jours auparavant — et précisément le 4 du mois — était morte une dame du nom de Sarah Lancy, femme d'un sien ami habitant à 120 kilomètres de Pau, et qui avait laissé une petite fille de l'âge d'un mois. Le Dr Speakman mit sur la table une lettre qu'il avait reçue de l'ami en question, la veille du décès de sa femme, et en marge de laquelle étaient écrits ces mots, tracés par la main de la défunte : « Au revoir : Sarah Lancy. » Presque aussitôt, une personnalité prétendant être l'esprit de la défunte, se manifesta et engagea un long dialogue entre elle et Mme Speakman. Je n'en rapporterai que les parties essentielles.

D. Dis-moi le nom de ta petite fille. — *R.* C'est le mien, mais elle ne sera jamais, pour moi, que Bienvenue. — *D.* Tâche de nous donner quelques preuves d'identité en nous révélant quelques faits connus par ton mari et toi seuls. — *R.* (*Après quelque hésitation.*) Rappelle-lui le rêve que j'ai fait. — *D.* S'agit-il d'un rêve récent? — *R.* Oui. — *D.* Où l'as-tu fait? — *R.* Dans la chambre de ma mère. — *D.* Après la naissance de ta fille? — *R.* Non, avant. — *D.* Peux-tu nous donner quelques détails à ce sujet? — *R.* Chaque particularité du rêve est maintenant beaucoup plus intelligible que ce qu'il m'avait semblé. Seulement, l'idée de la séparation était fausse. — *D.* Veux-tu faire allusion à ton rêve? — *R.* Oui, l'idée que nous devions nous séparer était fausse.

Ainsi prit fin la première séance. Une copie du dialogue fut envoyée au mari, qui répondit — par retour du courrier, à la date du 10 avril — en ces termes, au Dr Speakman :

« Je reçois ta lettre en ce moment, et mon émotion est grande. Les noms de l'enfant sont Rose-Sarah-Hélène (les époux Speakman ne connaissaient de ces noms que celui de Rose, de sorte qu'ils avaient cru erronée la réponse de la planchette à ce sujet). Il y a deux semaines, comme je rentrais à la maison, après une absence de deux jours, Sarah me dit : « J'ai fait, la nuit dernière, un rêve épouvantable, « quelque chose d'horrible, c'était un incube. Com- « bien j'ai souffert! Je rêvais que j'étais séparée de « toi pour toujours, qu'entre nous deux s'était creusé

« un vaste abîme, un grand vide... pour toujours! « Ne me quitte plus, ne t'en va plus, je suis terro- « risée. » Tu peux donc concevoir mon émotion à la lecture de ta lettre. »

En confrontant les déclarations avec le dialogue qui précède, on remarque un petit désaccord. Le mari dit que le rêve avait eu lieu « il y a deux semaines », c'est-à-dire que le rêve aurait dû avoir lieu *après* la naissance de l'enfant, qui avait un mois d'âge, tandis que l'écrit médiumnique parlait du rêve comme ayant eu lieu *avant*. A la date du 14 mai, M. Lancy revint sur le sujet en ces termes : « Tout ce que je vous ai écrit en rapport au rêve est exact, sauf la date à laquelle il a eu lieu. Ma tête est maintenant moins confuse et ma mémoire plus lucide; je me souviens qu'elle m'a raconté ce rêve la veille de la naissance de notre enfant... »

D'autres très importantes révélations de faits ignorés par les assistants, ainsi que d'autres advenus après la mort de l'entité, furent obtenues dans une séance qui eut lieu le 15 avril. En voici les passages principaux :

D. Sais-tu que ton mari viendra bientôt nous trouver? — *R.* Il ne le pourra pas pour le moment. — *D.* Pourquoi? — *R.* Pour des circonstances imprévues d'affaires. — *D.* De quelle nature? — *R.* Affaires de famille qui l'obligeront à perdre plus de temps qu'il n'aurait cru. — *R.* Quand pourra-t-il venir? — *R.* Plus tard. — *D.* T'a-t-il sentie auprès de lui? — *R.* Deux fois, mais il ne pouvait croire en lui-même. — *D.* Quand et où? — *R.* Une première fois il se trouvait avec l'enfant et ma mère. — *D.* Et l'autre fois? — *R.* Il était seul dans sa chambre; ceci se produisit il y a plus d'une semaine.

Ce dialogue fut communiqué au mari, qui répondit : « Il m'a semblé percevoir sa présence à plusieurs reprises, et, une semaine environ après sa mort, j'ai entendu des coups, dans ma chambre, que je considère produits par elle; je vous prie de lui demander à quel point précis ils se produisirent. Quant à l'affaire du notaire, je n'ai pas à m'occuper de choses de cette nature, et il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de possibilité que ceci se produise. Il y a eu erreur sur ce point-là. »

« Deux jours après que j'eus reçu cette lettre — écrit le Dr Speakman — nous refîmes l'expérience, et voici le dialogue qui eut lieu :

« Je suis heureuse de savoir qu'il m'a sentie près de lui. — *D.* C'est Sarah Lancy qui écrit? — *R.* Oui. — *D.* Tu parles de ton mari? — *R.* Oui. — *D.* Tu as produit des coups dans sa chambre? Si oui, à quel endroit? — *R.* Plusieurs fois, dans le lit. — *D.* Dans quelle partie? — *R.* Dans le dossier, en haut. — *D.* Toujours au même point? — *R.* Oui, presque; bientôt, je pourrai plus fréquemment me manifester à lui — *D.* Ton mari assure que tu t'es trompée au sujet du notaire. — *R.* Ce n'est pas vrai; le notaire s'occupe en ce moment de l'affaire. — *D.* Et pourtant, il assure qu'il n'y a aucune possibilité pour lui d'avoir affaire avec des notaires. — *R.* Cela ne fait rien; je vois plus loin que lui.

3 *juin, jour de la Pentecôte.* — Les mêmes personnes étaient présentes. On se trouvait au jardin, et nous nous attendions à un insuccès; la planchette, au contraire, traça bientôt le nom de Sarah Lancy. « Je vois ce qui arrive sur la terre en ce jour de fête. J'aperçois très bien ma mère. — *D.* Où la vois-tu? — *R.* Elle est à l'église. — *D.* Quelle église? — *R.* Dans une petite chapelle très voisine de la maison. (Aucun de nous ne connaissait son habitation, ni ses alentours; nous savions seulement qu'elle se trouvait dans le faubourg de X...) — *D.* Vois-tu ton mari? — *R.* Très fréquemment. — *D.* Qu'a-t-il fait aujourd'hui? — *R.* Il a écrit un grand nombre de lettres. — *D.* A qui étaient-elles adressées? — *R.* Il en a écrit plusieurs à de vieux amis auxquels il devait depuis longtemps une réponse. — *D.* Et à qui encore? — *R.* Il a écrit à ma mère. (On objecta que ceci était improbable, puisque la maison de M. Lancy et celle de sa belle-mère étaient reliées par téléphone, et il avait écrit qu'il recevait deux fois par jour, par téléphone, de ses nouvelles et de celles de l'enfant. Deux semaines après la mort de sa femme, il était retourné à L..., ville située à 150 kilomètres environ de la résidence de la belle-mère.) — *R.* Je répète qu'il a écrit à ma mère. — *D.* A-t-il écrit à d'autres encore? — *R.* A son frère. — *D.* Lequel? — *R.* Celui qui est marié. (Ceci nous parut également invraisemblable; nous croyions que les deux frères vivaient ensemble; les médiums ignoraient qu'il eût des frères.) — *D.* As-tu produit des coups ailleurs que sur le lit? — *R.* Demandez-lui s'il n'a pas entendu battre sur son bureau.

On envoya une copie du dialogue au mari; voici sa réponse en date du 8 juin :

« Ta lettre m'est parvenue dès mon arrivée ici. Les dernières communications de Sarah sont à peu près irréprochables pour la précision des faits. Sa mère avait été à la messe dans la petite chapelle voisine; tout ce qui me regarde personnellement est parfaitement correct, sauf que ce n'est pas dans la journée de dimanche que j'ai écrit à ma belle-mère (jour où je me trouvais avec elle, et je suis arrivé ici aujourd'hui même), mais bien le jour précédent, où je lui ai envoyé une longue lettre regardant l'enfant, et qui aurait dû produire une profonde impression sur Sarah. Il est vrai, cependant, que la lettre parvint à destination dans la matinée de dimanche. J'écrivis, en outre, à un grand nombre d'amis auxquels je devais répondre depuis longtemps, et c'étaient en grande partie des réponses à des lettres reçues après la mort de ma femme. Naturellement, j'y faisais continuellement allusion à elle. J'écrivis également à mon frère, justement à celui qui est marié.

« Je n'ai pas perçu de coups sur mon bureau... Ceux que j'ai entendus se produisirent à la tête du lit; c'étaient des coups distincts, forts fréquents.

« Je me suis rendu ici en croyant pouvoir régler immédiatement les affaires de ma femme, mais cet idiot de notaire ne veut rien faire sans la présence de son substitut, maintenant en vacances; tout cela parce que les choses se compliquent d'une manière inattendue, à ce qu'il assure. Par exemple, les biens

du père de Sarah sont encore réunis aux siens, ce qui obligera à dresser un inventaire général, etc. Que d'ennuis m'attendent! Ce ne sont que des ennuis, des complications, mais personne ne pouvait les prévoir. Comme il s'agit d'affaires de famille, indépendantes de la mort de Sarah, je ne peux comprendre comment elle ait pu les prévoir, d'autant plus qu'elle ne s'est jamais occupée d'affaires légales. Mais si j'avais su comment les choses allaient se passer, j'aurais d'abord été chez vous avant de venir ici. »

Ici s'arrêtent les relations publiées sur le cas en question. Le Dr Speakman avertit qu'il a dû supprimer quelques incidents de nature intime.

Les deux derniers cas cités, à cause des données véridiques fournies par les personnalités respectives communicantes, se rapprochent plus que les autres des expériences poursuivies au moyen de Mrs. Piper et Mrs. Thompson, et forment deux bons exemples d'identification de défunts.

Cependant, ni ces deux cas ni les autres, appartenant à la même catégorie, n'échappent à une objection théorique aussi générique et compréhensive qu'arbitraire et indémontrée, selon laquelle ils seraient encore et toujours élucidables avec l'hypothèse télépathique, poussée pour la circonstance jusqu'à supposer que le médium, à l'aide d'un procédé subconscient non plus récepteur et passif, comme celui télépathique proprement dit, mais essentiellement actif, comme celui clairvoyant et télesthésique, aurait pu découvrir des données et des renseignements latents dans les consciences de personnes éloignées, même dans l'absence de rapports sympathiques entre le médium et les personnes en question, ou même en l'absence de n'importe quel rapport.

Je me souviens qu'en une de mes précédentes études (1) je proposai que les incidents désignés sous le nom de télépathiques, mais dans lesquels les percipients se changeaient en agents, fussent au moins distingués par une appellation supplémentaire, suggérant à ce propos le nom de « clairvoyance télépathique », car il me semblait déraisonnable de confondre sous une dénomination identique des phénomènes dont les origines sont diamétralement opposées ; d'autant plus même que si la nature subconsciente des phénomènes télépathiques proprement dits pouvait se croire expérimentalement démontrée, on ne pouvait en dire autant de ceux que je désigne provisoirement par l'appellation de « phénomènes de clairvoyance télépathique », dont la genèse clairvoyante et par conséquent la nature subconsciente n'était pas démontrée du tout.

Cette dénomination, que je propose à titre de simple *hypothèse de travail*, a été formulée conformément à ce qu'affirment ceux qui voudraient conférer à la télépathie des pouvoirs illimités, c'est-à-dire que cette hypothèse est corroborée par l'existence des phénomènes de clairvoyance *somnambulique*. Cependant le bien-fondé de cette analogie supposée entre les deux ordres de faits est loin d'être démontré, et quoique le matériel recueilli dans ce dernier domaine soit trop mesuré pour s'aventurer à en tirer des conclusions solides, il est permis d'avancer qu'on ne connaît pas d'exemples de clairvoyance proprement dite — c'est-à-dire de vision à distance sans le secours des yeux — dont on ait pu déduire que le sujet ait puisé des renseignements dans les subconsciences des personnes éloignées qu'il visualisait ; s'il arrive à quelque rare occasion que le sujet révèle des particularités capables de le faire supposer, on observe immanquablement alors que les choses révélées étaient pensées par l'un des assistants, et par conséquent télépathiquement transmises par ce dernier au somnambule.

C'est ce qui sera ultérieurement démontré par les différences radicales qui se rencontrent entre les modes d'extrinsécation particuliers aux deux ordres de phénomènes.

Dans la clairvoyance somnambulique, en effet, et en général dans les cas de psychométrie, de cryptomnésie, de télesthésie, on observe un trait caractéristique constant : c'est que les renseignements fournis par le sujet prennent leur origine dans la visualisation objective qu'il interprète et décrit comme un spectateur quelconque. Au contraire, dans les cas relatés de médiumnisme écrivant ou typtologique, on ne rencontre nulle trace de visualisation d'aucune sorte, mais seulement des formes d'automatisme pur et simple, comme elles devraient se réaliser si le médium n'était qu'un instrument passif dans les mains d'autres personnes.

Et si parfois aussi des visualisations objectives de fantômes de défunts (médiumnité voyante) se présentent au sujet médiumnique, on remarque alors une différence substantielle entre la manière avec laquelle il se comporte relativement à celle du sujet somnambulique. Ce dernier — comme je l'ai dit — observe, décrit, argumente uniquement sur ce qu'il voit devant lui, c'est-à-dire comme simple spectateur d'une scène dont les personnages visualisés (généralement vivants) sont localisés dans l ambiant qui leur est propre, où ils agissent pour leur propre compte en ignorant la présence du somnambule ; au contraire le sujet médiumnique *entre en rapport* avec les fantômes de défunts qu'il visualise, en dehors de toute corrélation d'ambiant ou d'action cinématographique, obtenant verbalement ou d'une autre manière les informations qu'il rapporte.

Il est vrai, cependant, qu'on peut alléguer des exemples dans lesquels le sujet médiumnique aperçoit également des fantômes de défunts et entre en rapport avec eux, mais ceci est dû uniquement au fait qu'assez souvent, le somnambulisme se confond avec le mé-

(1) *Mrs. Piper et le problème de la subconscience.* — *Annales des Sciences Psychiques*, septembre 1906.

diumnisme (lire à ce sujet les relations de Cahagnet sur ses expériences avec la somnambule-médium Adèle Maginot) ; de sorte que ces exemples n'infirment pas les déductions exposées plus haut, et que l'on pourrait bien difficilement contester, d'autant plus qu'ils sont implicites dans les termes de clairvoyance, lucidité, télesthésie, qui ne désignent autre chose qu'un phénomène de vision à travers les corps opaques, ou, en d'autres termes, de vision à n'importe quelle distance sans le secours des yeux, et le fait de visualiser une personne vivante exclut la possibilité d'entrer en conversation avec cette dernière, comme il ne signifie pas pénétrer dans les recoins de sa mentalité subconsciente.

On pourrait ici m'objecter que dans le délire paranoïque également, on observe bien souvent des conversations entre le malade et les personnages hallucinatoires de ses visions, et que plus souvent encore les fantômes qui apparaissent au médium, ne sont autre chose que la projection des pensées des assistants, ou des créations de la subconscience. C'est très vrai, cependant ces objections n'ont aucune valeur dans notre cas, où il est question de rechercher la genèse des apparitions *véridiques* de fantômes de défunts, et des communications médiumniques tout aussi véridiques de faits ignorés par tous les assistants ; circonstances qui mettent hors de cause la paranoïa, les paranoïques et toutes les mystifications médiumniques d'origine consciente ou inconsciente ; mystifications qui sont pour le moment inévitables, comme sont inévitables les phénomènes d'interférence entre courants électriques non protégés, mais qu'on pourra éliminer à l'avenir lorsqu'on aura découvert le moyen d'isoler le courant médiumnique comme on a trouvé hier le moyen d'isoler le courant électrique.

D'après ce que je viens d'exposer, il est permis d'affirmer que le fait de vouloir conférer des pouvoirs illimités à la télépathie avec le propos d'expliquer à tout prix d'une manière naturaliste, une classe de phénomènes qui appartient manifestement à un ordre différent, est un moyen arbitraire et anti-scientifique, car il n'existe dans la pratique expérimentale aucune donnée qui autorise à le faire ; de sorte que jusqu'à preuve contraire, il ne faut pas prendre en grande considération l'hypothèse de la « clairvoyance télépathique » comme explication probable des cas d'identification de défunts analogues à ceux que nous avons vus.

Le prof. Hyslop la condamne avec raison en ces termes : « Aucune forme de télépathie, à moins qu'on ne veuille l'étendre à tous les cerveaux et toutes les mémoires de l'humanité vivante, n'est de nature à expliquer même d'une façon lointaine, des cas semblables à ceux que nous venons d'exposer (parlant de la phénoménologie de Mrs. Piper). Bien que je ne veuille pas nier la possibilité d'une telle forme de télépathie, je déclare cependant qu'il n'y a pas un fait autorisant à la supposer. Je ne connais pas même, dans ce sens, l'ombre d'une preuve qui puisse scientifiquement être acceptée. Ajoutons que cette hypothèse serait de beaucoup plus incroyable que l'hypothèse spirite, et un homme intelligent ne recourra certes pas avec précipitation à une profession de foi semblable. Seul, un parti pris presque superstitieux contre la possibilité d'une existence spirituelle peut amener quelqu'un à faire preuve d'une crédulité assez grande pour prendre sérieusement le parti d'une hypothèse télépathique à portée universelle. Celui qui, en l'état actuel de la science, peut y croire, est capable de croire à tout, et devrait à tout le moins se montrer tolérant envers celui qui tend timidement à croire que des esprits désincarnés peuvent exister aussi. » (J. H. Hyslop : *Science and a future life*, p. 255.)

Ernest Bozzano.



Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX ET LA PHOTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

(Suite et fin ; voir les numéros de Juillet, Août, Septembre et Octobre)

IX

RADIOGRAPHIES A L'AIDE DES ÉCLAIRS MÉDIUMNIQUES

Le 14 avril, après un essai manqué de photographier les éclairs à l'aide des appareils, j'obtins enfin une photographie directe sur une plaque radio-brom de Guilleminot, dans les conditions suivantes :

Le médium était assis près de la table en y appuyant les coudes. Devant ses pieds, chaussés, à une distance de 3 à 4 centimètres du bout des bottines, j'avais mis par terre une plaque 13 × 18 découverte, en tâtonnant dans l'obscurité. Sur cette plaque j'avais posé : un aimant en fer à cheval, une clef et deux loupes, une en verre ordinaire, l'autre en cristal de roche (fig. 12).



Fig. 12
(Les proportions de la photographie originale ont été réduites du 40 0/0 environ dans cette photogravure).

Immédiatement après, j'aperçus 6 à 7 éclairs consécutifs, dont quelques-uns se déplaçaient visiblement sous la table.

J'étais assis à gauche du médium et en me penchant un peu de ce côté j'ai vu, au moment des éclairs, les objets et la plaque éclairés par une luminosité large, passagère et dont la source ne pouvait pas être déterminée.

A un moment donné, la somnambule me dit tout bas à l'oreille :

— Ne dis rien à la Petite, je tâcherai de la surprendre.

Et elle se pencha tout à fait à droite pour regarder sous la table.

— Elle ne m'a pas aperçue, dit-elle, car elle me tourne le dos... elle est accroupie devant la plaque et frotte ses mains... *à chaque frottement éclate un éclair.*

Dans une conversation ultérieure, la Petite confirme cette observation, en ajoutant que le frottement de ses mains « phosphorise l'air ».

Au développement, l'image apparut très vite et vigoureusement. Cette expérience, la première dans son genre, prouve :

1° Que les éclairs médiumniques visibles, peuvent donner une lumière suffisante, pour produire une bonne radiographie ;

2° Que vis-à-vis de cette lumière un aimant ne se comporte pas différemment qu'un morceau de fer doux ;

3° Que le cristal de roche n'est pas plus transparent pour elle que le verre ordinaire ;

4° Qu'en général les corps opaques restent opaques.

Des expériences ultérieures m'ont prouvé, en outre, que la transparence des couleurs pour cette lumière ne présente également rien de particulier. La figure 13 reproduit une radiographie par éclair médiumnique à travers une diapositive en couleur, destinée aux projections. Elle est tout à fait analogue à une autre, obtenue à l'aide de la lumière du jour. Les nuances bleues sont traversées mieux que les nuances jaunes, etc.

Cette première radiographie obtenue m'avait rap-

pelé mes anciennes expériences (1889) avec la lumière ultra violette des faibles étincelles électriques. J'avais constaté alors que des étincelles, presque invisibles, d'une machine électrostatique dont les pôles



Fig. 13.

sont écartés, suffisent, même à travers un voile noir un peu transparent et avec une pose suffisamment longue, pour produire une radiographie analogue. J'ob-

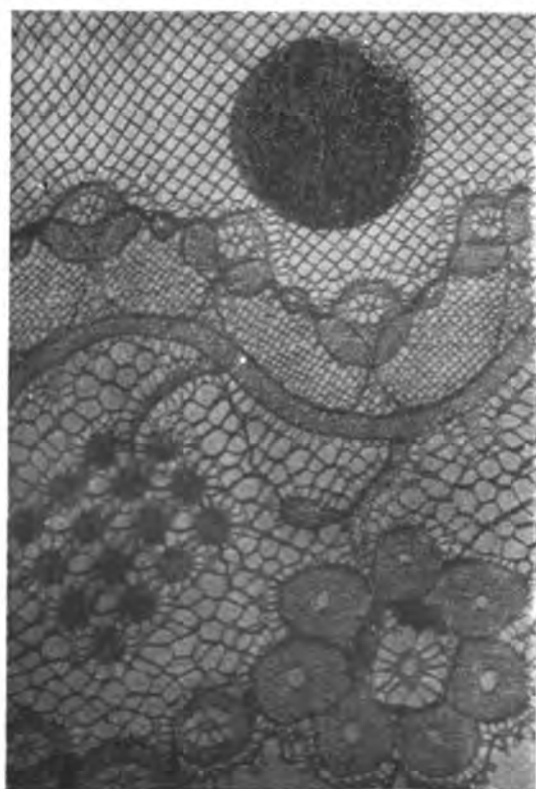


Fig. 14
(Une partie seulement de la photogravure a été reproduite ici ; les proportions n'en ont pas été altérées).

tins de cette manière une photographie directe d'une dentelle, très bien réussie. Je voulus comparer les effets, et deux jours après j'ai placé devant les pieds du médium une plaque 13 × 18 recouverte d'une dentelle et d'une autre plaque de verre propre, pour égaliser le contact par pression. A côté de la dentelle j'avais mis un sou.

La Petite Stasia produisit à ma demande quatre éclairs, parmi lesquels un très long (d'une minute à peu près), qui m'ont paru suffire. Et réellement l'em-



Fig. 15

preinte (fig. 14) est assez bonne, quoique moins forte qu'avec 6 à 7 éclairs de l'expérience précédente. J'attribue la moindre netteté aux tremblements des éclairs qui ne provenaient pas toujours du même point.

Le sou posé sur la plaque, ne donna que son ombre,

sans cette infiltration de la lumière tout autour, que nous avions remarquée dans l'expérience avec le « courant » du médium.

A côté de la plaque 13 × 18 ; j'en avais mis encore



Fig. 16
(Les proportions de cette photographie ont été quelque peu réduites).

une autre, 9 × 12, enfermée dans une enveloppe transparente, qui portait ma signature et la date. Comme le prouve la figure 15, cette impression est également assez nette. On y voit le bord de la dentelle qui dépassait la grande plaque et une trace (double) du bout de la pantoufle du médium ; pour ne pas écraser la plaque, il a voulu s'assurer de sa position en la touchant avec son pied gauche, et c'est à ce moment qu'éclata un éclair, à deux reprises, en fixant doublement le profil du bout de la pantoufle.

Cette expérience accidentelle prouve :

1° Que ce bout du pied n'était pas lumineux en lui-même ;

2° Que pour la lumière de l'éclair il est resté opaque, comme la dentelle et comme l'écriture à l'encre ;

3° Que l'enveloppe transparente pour la lumière du jour, est restée transparente pour la lumière des éclairs.

En somme, dans cette expérience comme dans toutes celles du même genre qui l'ont suivie, la transparence et l'opacité optique sont restées absolument les mêmes que pour la lumière du jour.

Je souligne ce détail, car nous verrons ensuite, qu'un autre genre de rayons organiques, se comporte d'une façon toute différente : certains de ces rayons présentent non seulement des analogies avec les rayons Röntgen, qui traversent facilement le papier, le bois, la chair, etc., mais encore possèdent ces propriétés à un degré infiniment plus élevé.

La figure 16 représente une autre expérience faite le même jour, dans le but de vérifier encore une fois si l'aimantation n'exerce aucune influence sur la lumière des éclairs, et en même temps de préciser la direction ou les directions de cette lumière.

Il y avait sur la plaque découverte un hypnoscope placé debout avec son armature couchée et une boussole métallique (fig. 16).

La Petite Stasia produisit sur mon ordre *deux* éclairs ; le second, très long, dura près d'une minute.

Ce cliché confirme la provenance latérale des éclairs, indiquée par la somnambule et une faible réflexion de cette lumière aux bords des objets métalliques. L'aimantation assez forte de l'hypnoscope n'a laissé aucune trace, et d'ailleurs je me suis convaincu par des expériences réitérées et prolongées plusieurs jours, qu'elle n'exerce absolument aucune action sur la plaque au bromure d'argent et que les assertions contraires de certains auteurs ne reposent que sur des erreurs dans l'expérimentation. Malgré la longue durée du second éclair, sa lumière était insuffisante pour reproduire photographiquement une partie quelconque de la chambre. Cependant, sur les plaques des trois appareils, fonctionnant en ce moment, il y avait des traces d'une action actinique.



Fig. 17

Dans les deux appareils simples, c'est une sorte d'étoile, avec quatre ou cinq rayons irréguliers. Sur la plaque stéréo, l'image est plus compliquée : elle se compose de plusieurs lignes droites ou recourbées, mélangées différemment des deux côtés. Je considère

ces images (trop faibles pour la reproduction) comme une preuve, que dans les éclairs, insuffisants pour impressionner les appareils à distance, il y a cependant un noyau plus brillant que le reste.

A cette même séance, j'avais obtenu une des photographies les plus importantes, depuis longtemps désirée, celle du « courant » entre les pouces du médium. Mais, appartenant à une tout autre catégorie, elle sera reproduite dans un chapitre spécial, consacré aux rayons rigides.

La petite Stasia était très gentille ce soir ; elle accomplissait exactement mes ordres, ce qui m'a permis de graduer l'action des éclairs, qui s'arrêtaient sur désir, au moment où je sortais une plaque nouvelle.

La somnambule fut très fatiguée ; mais j'ai eu l'idée de la magnétiser à l'aide de passes pendant plusieurs minutes, *juste avant le réveil*, et c'est probablement grâce à ce moyen qu'elle se réveilla sans secousses. Depuis, je ne néglige jamais ce moyen, qui me paraît efficace.

Le 19 avril, dans une séance avec M. C. de Vesme, ce dernier écrivit sur enveloppe transparente, contenant une plaque 9 × 12 les mots suivants :

Si ces mots apparaissent sur la plaque, ce sera une preuve de l'existence des éclairs médiumniques.

Paris, le 19 septembre 1909. C. DE VESME (1).

Et il plaça la plaque par terre, devant les pieds du médium, en l'appuyant contre le rebord du tapis épais qui couvrait le plancher.

Dans cette occasion, il fit l'observation suivante, qui n'est pas sans intérêt :

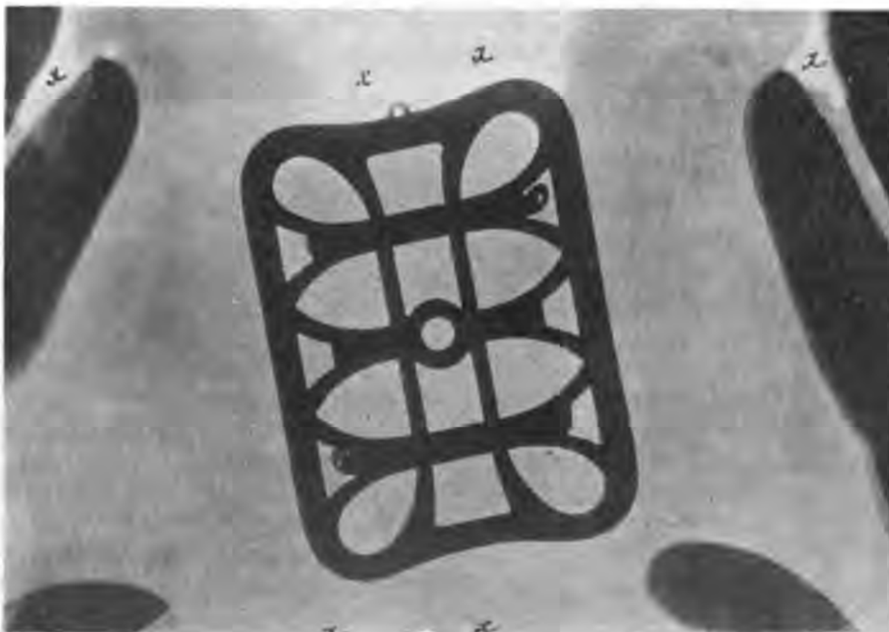


Fig. 18

(Les proportions de l'original ont été réduites d'un quart environ).

A deux reprises, malgré la production de nombreux éclairs, la plaque n'a pas été impressionnée suffisamment.

Pourquoi ? Parce que le plan de la plaque, incliné en avant, restait en dehors de leur action. Lorsque, dans une troisième expérience, la plaque fut inclinée vers le médium, l'impression a été obtenue facilement, en prouvant que c'est bien de ce côté-ci, et non de l'extérieur que provenait la lumière (fig. 17).

Après le réveil du médium et le départ de M. de Vesme, je voulus m'en aller de mon côté, lorsque des coups retentirent dans la table :

— « Ne t'en va pas encore — disait la Petite — Stasia est faible... »

Je suis donc resté. Mais c'était inutile. Mlle Tomczyk se portait bien et le lendemain elle était tout à fait à son aise.

Il est étonnant de voir comme la Petite se trompe souvent, quand il s'agit de ressentir ou de prévoir l'état du médium. A la suite de plusieurs déceptions de cette nature, je n'accorde plus à la Petite qu'une voix consultative — je la consulte presque toujours, mais je décide d'après mon propre sentiment. C'est ainsi que la Petite prétend toujours qu'il n'y a aucun inconvénient à faire des séances pendant l'époque du médium, — tandis que mes observations m'ont prouvé le contraire : il y a alors toujours un retard dans la production des phénomènes et la fatigue est double.

(1) J'ai à peine besoin de dire que je n'ai pas pesé chaque mot de cette déclaration, n'attachant pas beaucoup d'importance à son libellé, parce que ce document n'était pas alors destiné à la publicité. Je dis cela, non point pour discuter la réalité du phénomène, mais pour qu'on ne me soupçonne pas incapable de comprendre que l'apparition de l'écriture sur le papier pouvait bien prouver l'existence d'éclairs, mais non pas nécessairement d'éclairs *médiumniques*. Seulement, dans le cas dont il s'agit, il me faut rappeler que j'avais fouillé le médium ; je lui avais même retiré les pantoufles ; me tenant à genoux, je lui serrais les jambes avec l'un de mes bras : or, je ne perçus aucun mouvement de sa part au moment des éclairs. — C. DE VESME.

X

LES ÉCLAIRS INVISIBLES

Le 25 avril, malgré que c'était le premier jour de l'époque chez le médium, j'arrange une séance, suivant le conseil de la Petite.

Je désirais obtenir encore quelques photographies du courant, et j'avais préparé une plaque 13 × 18 en mettant dessus une légère grille en métal, qui permettait de voir les attaches du courant ou des rayons rigides.

Au moment où le médium appliquait ses mains des deux côtés de la plaque, la Petite me dit :

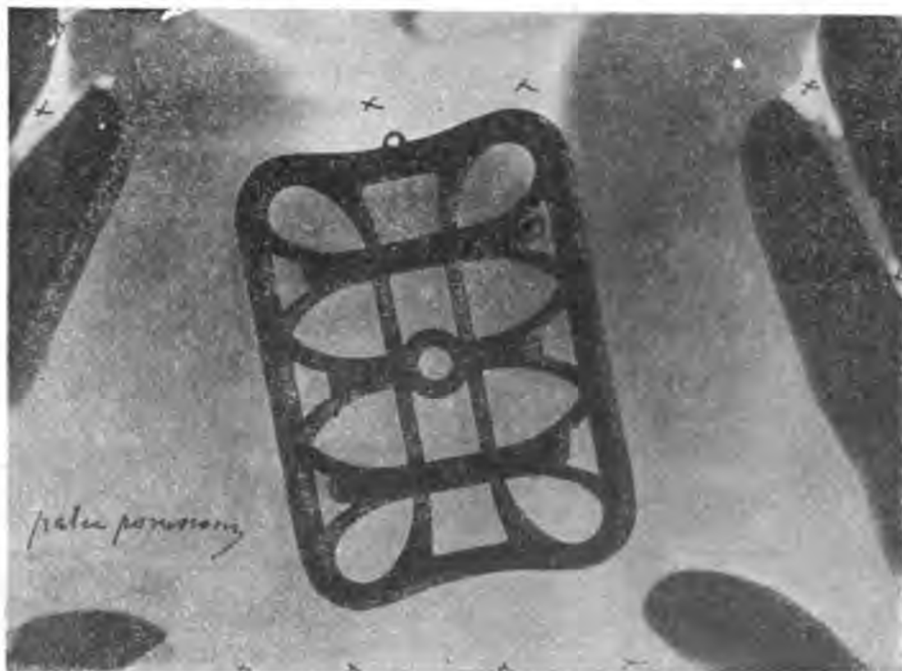


Fig. 19
(Proportions réduites d'un quart.)

— Je ne te garantis pas le courant, car il y a peu de force, mais je peux te montrer quelque chose de nouveau et de joli...

— Quoi donc?

— Un éclair invisible. Peut-être y aura-t-il aussi quelques traces du courant, mais ce n'est pas certain.

Après quelques minutes d'action, le médium pousse un cri et sa tête tombe en arrière, tandis que les mains fortement contracturées restent clouées à la plaque.

Cette contracture était très douloureuse et se manifesta pour la première fois, dans les deux bras du médium.

Je la dissipe peu à peu à l'aide des passes, suivies d'un léger massage et je développe la plaque.

On y voit très bien (fig. 18) le profil de la grille et des doigts, radiographiés à l'aide de l'éclair invisible, et en outre plusieurs traces du courant sous forme de nébuleuse encore non différenciées.

Le courant (x, x) commença à se former très faiblement entre les pouces (où l'on voit un faisceau un peu plus clair que le fond, mais à peine visible) et plus fortement entre les doigts indicateurs et médius, sous forme de taches lumineuses irrégulières. Une tache plus large éclaire l'endroit correspondant de la grille métallique, mais une liaison entre ces trois taches ne se voit pas (fig. 18).

Détails intéressants :

J'avais remarqué à plusieurs reprises, que non seu-
l'indicateur droit (à gauche) on remarque une petite
lement sur des clichés, mais aussi sur des copies positives se manifestent quelquefois avec le temps des détails qui n'existaient pas auparavant. Or, sur une des épreuves de cette expérience, j'avais trouvé six mois après, des taches jaunâtres régulièrement disposées. Elles tiennent à un défaut du lavage, c'est certain, mais elles semblent marquer une impression latente, qui correspond complètement à d'autres impressions nettes et indubitables, obtenues sur d'autres clichés dans des conditions analogues. Au bout de l'indicateur droit (à gauche) on remarque une petite boule blanche. Elle est isolée sur cette reproduction (fig. 18) et l'on n'y voit pas d'autres semblables. Mais sur l'épreuve vieillie (fig. 19) dont je parle, elle forme le premier anneau d'une série de boules toutes semblables allant vers l'autre indicateur et formant un fil non tendu. Nous apprendrons ensuite la signification de ces boules en parlant de la formation des mains fluidiques et du fil fluidique. On remarque enfin, plus nettement sur la figure 19 que sur la figure 18 que la nébuleuse du courant, au-dessus de la grille, présente un noyau irrégulier plus sombre.

Quant à l'éclair (invisible cette fois), il a dû être multiple ou d'une durée assez longue, car le pouce de la main droite, qui a été remué, est imprimé deux fois.

Mais — demandera peut-être le lecteur — pourquoi considérez-vous cet éclair invisible, comme un phénomène à part? L'impression du profil du doigt et de la grille métallique n'est-elle pas due au même « courant » que les taches?

— Non. Le courant proprement dit, n'est pas capable de donner le profil des doigts, car il ne se manifeste jamais au-dessus des doigts. Sur toutes les photographies du courant, que j'ai obtenues jusqu'à ce moment, les doigts restent toujours invisibles, et j'ai été obligé de dessiner sur la plaque leurs contours, au commencement de l'expérience, pour marquer leur position, et pour pouvoir juger ensuite les relations, qui existaient entre les traces de la lumière invisible et la position des mains du médium. Une scène que j'ai eue à ce propos avec la petite Stasia, soulignera cet antagonisme entre le « courant » et les « éclairs ».

En tous cas, avec les éclairs invisibles est ouverte une nouvelle catégorie de phénomènes actiniques, la plus importante et la plus extraordinaire de toutes, qui devra nécessairement être partagée encore en plusieurs classes distinctes et dont l'évolution sera l'objet d'un autre article.

Une réponse du D[r] Ochorowicz aux critiques de M. De Fontenay

SUR LA PHOTOGRAPHIE DE LA PETITE STASIA (1)

Monsieur le rédacteur en chef,

Vous me demandez si je répondrai aux « Réflexions photographiques » de M. G. de Fontenay.

Certes, il serait peu poli de laisser sans réponse une critique aussi consciencieuse et aussi courtoise.

Cependant, ma réponse sera brève ; car vraiment je ne trouve pas utile de ruminer encore une fois les arguments *pour* et *contre*, déjà développés dans mon article, après une longue et mûre réflexion.

Est-ce à dire, que l'analyse si détaillée de M. de Fontenay n'apporte rien de nouveau? Non, elle apporte quelques aperçus spirituels et surtout un argument important en faveur du phénomène : concordance entre le calcul optique du portrait et la taille de la Petite Stasia, telle qu'elle a été indiquée par la somnambule, longtemps avant le phénomène.

Quant aux conjectures négatives, j'avoue que leur justesse me paraît moins évidente. Mais, à quoi bon insister? M. de Fontenay sait bien que je n'ai pas de préventions, ni dans un sens, ni dans l'autre. J'ai appelé moi-même le phénomène du portrait inouï et incompréhensible. Je l'ai raconté aussi impartialement que possible. Ne pouvant pas le reproduire à volonté, j'entrepris une vérification immédiate « par morceaux ». Je la continue et elle donne des résultats plutôt favorables à la véracité du phénomène. C'est tout ce que je sais, et je n'ai pas l'habitude de dire plus que je ne sais.

Mais, puisque en dehors des conjectures, M. de Fontenay me pose quelques questions très précises, voici mes réponses :

1° Après avoir ouvert (dans ma chambre) la nouvelle boite de plaques sigma, je suis allé dans la chambre de Mlle Tomczyk, où elle avait déjà allumé une lumière rouge. A la lueur de cette lumière je lui remis 4 plaques et 4 châssis vides (deux autres étant chargés de plaques anciennes, dont je ne voulais pas me servir) en la priant de mettre les 4 plaques dans les 4 châssis (elle n'avait pas d'autres plaques à sa disposition). Après avoir chargé les 4 châssis elle me les remit. J'en avais choisi un au hasard et je le mis dans l'appareil 9 x 12 déjà ajusté pour l'expérience. Les trois autres plaques ont servi ensuite pour faire des photographies ordinaires. Je les ai emportées dans ma chambre (après le développement du portrait) avec les plaques qui restaient dans la boite. A partir du moment de la mise du châssis chargé dans l'appareil, personne n'y toucha plus et je suis sorti le dernier et rentré le premier, après l'annonce de la fin du portrait, faite par la Petite dans ma chambre à l'aide de coups frappés. Je ne crois pas à la possibilité d'une substitution, ni pendant la charge des châssis, ni avant l'immersion de la plaque dans le bain révélateur, immersion exécutée par moi-même ;

2° Il va sans dire, que, pendant un développement de trois quarts d'heure environ, je n'ai pas fixé la plaque sans relâche; mais je puis garantir que je n'ai pas quitté ma place devant la cuvette et je ne crois pas à la possibilité d'une substitution quelconque.

Encore un mot pour terminer :

M. de Fontenay savait que je continue l'étude médiate du portrait et surtout de cette bordure énigmatique, qui constitue le nœud de la question. Il savait

(1) Cette lettre ne nous est pas parvenue à temps pour pouvoir être insérée dans le numéro d'octobre. — *N. de la R.*

en outre, que les documents nouveaux, encore non publiés, militent en faveur d'une signification spéciale de ces boules ou vésicules lumineuses — d'une signification peut-être essentielle pour la théorie des matérialisations.

N'était-il pas plus prudent d'attendre la publication de ces documents, avant d'avoir recours à une hypothèse, très simple il est vrai, mais incompatible avec l'aspect et les conditions du portrait — celle des trous d'épingles dans une cache du papier noir?...

Je crains, qu'en allant trop vite, il commette la même imprudence qu'en niant en bloc toutes les expériences du commandant Darget; car non seulement « les plaques photographiques actuelles, fabriquées industriellement » *peuvent* déceler les radiations médiumniques (quoique non humaines en général); j'en donnerai des preuves dans la suite de mes articles — avec cette circonstance importante en plus, que l'impression peut être exécutée *à travers les portes fermées*, ce qui me paraît constituer encore un argument en faveur de la possibilité du phénomène.

En attendant, moi aussi je considère mon honorable antagoniste comme un homme sérieux et consciencieux, qui n'hésitera pas à changer d'opinion dès que les preuves expérimentales parleront plutôt dans le sens opposé à ses conjectures.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments distingués.

JULIEN OCHOROWICZ.

P.-S. — Pour compléter ma lettre j'ai résumé les objections de M. de Fontenay aux deux Stasia : la grande et la petite, et voici leurs réponses :

Opinions de Mlle Stanislawa Tomczyk.

« Vous connaissez mes impressions au sujet du portrait de la Petite. Autant j'étais contente de la réussite de l'expérience annoncée par elle, autant je fus désappointée à la vue de la première épreuve positive, qui m'avait l'air d'un découpage. C'est surtout le bord gauche de l'image et principalement l'angle aigu au-dessus du front à gauche, qui me donna cette impression. M. de F... l'a effacé en amoindrissant le contour. Le bord droit me paraît naturel. Il n'est pas exact que toutes les parties de l'image soient floues au même degré; le visage est plus net que le reste, et la boucle des cheveux en avant du front, plus nette que les parties de la chevelure plus enfoncées, surtout par en bas. Cette partie n'est pas dessinée, comme chez M. de F... Regardez à la loupe l'agrandissement que vous avez fait (1) et vous verrez que ce sont des cheveux, quoique peu distincts et non des égratignures comme sur l'imitation de M. de F... Le nez de la figure 1741 n'est pas plus grand que le nez de la figure 1740; il est seulement autrement éclairé, car la position du buste n'est plus la même. Or, il me semble, que quand on veut faire une comparaison sérieuse, il faut se mettre dans les mêmes conditions. En somme, je regrette de ne pas avoir assez de connaissance en photographie, pour pouvoir dire ce qu'il faudrait faire pour obtenir une imitation réellement ressemblante au portrait de la Petite; mais, je crois qu'avec un peu de patience et en rejetant les essais, je pourrais tout de même arriver à quelque chose de plus ressemblant. Je ne sais pas si la Petite a réellement fait un portrait, ou bien seulement une imitation, mais même dans ce dernier cas, je trouve que la sienne est de beaucoup supérieure à celle de M. de Fontenay. »

Réponse de la Petite Stasia.

« Que veux-tu que je te dise? Regarde toi-même et dis, s'il y a la moindre ressemblance entre mon portrait et la contrefaçon de ce monsieur? Peut-on comparer sérieusement ses uniformes trous d'épingle, avec les boules très différentes, que l'on trouve non seulement au bord, mais partout sur la chevelure et même sur le visage? Ce n'est pas ma faute, si étant transparentes, elles ne se voient bien qu'au bord, où il n'y a pas de fond rapproché. Et puis, elles ont une structure intime, *elles présentent un noyau plus sombre* (exact), tandis que les perles apparentes de ce monsieur sont toutes pareilles, toutes beaucoup plus claires et sans noyau... Il dit que mon visage ne se comporte pas tout à fait comme celui d'une personne vivante. Ne sait-il pas que je ne suis pas une personne vivante?... Au lieu de faire de mauvaises imitations, qu'il cherche plutôt l'original de la mienne. Ce sera plus convainquant... Mais, il le cherchera longtemps!... »

Varsovie, le 16 octobre 1909.

(1) Nous reproduisons ici, par la zincographie, un agrandissement de la photographie en question; malheureusement, nous devons constater que ce moyen est loin de suffire à montrer tous les détails de l'original. — *N. de la R.*



Le Rapport du Professeur WILLIAM JAMES
sur les supposées communications de Hodgson, par l'intermédiaire de Mme Piper

On sait que William James s'est placé au tout premier rang des psychologues par ses « Principes de psychologie » et son « Précis de psychologie ». La traduction de l' « Expérience religieuse » l'a surtout fait connaître en France. Et ce qui le distingue de beaucoup de ses confrères, c'est qu'il comprend l'immense importance du métapsychisme. Il pense que si l'ancienne psychologie ne doit pas disparaître, au moins doit-elle être complètement transformée et renouvelée par l'étude du spiritisme et des facultés d'apparence surnaturelle des médiums.

Il nous est précieux de connaître l'avis d'un juge aussi compétent sur les communications d'outre-tombe du docteur Hodgson qui, de son vivant, disait souvent en riant que s'il trépassait et si Mme Piper exerçait encore sa fonction, il la *contrôlerait* mieux qu'elle ne l'aurait jamais été, à cause de sa connaissance approfondie des difficultés et des conditions existant de notre côté. Hodgson était un homme d'apparence si robuste que sa mort fut une surprise pour tous ceux qui le connaissaient. Comme il était secrétaire de la branche américaine de la *Society for Psychical Research*, la brusquerie de sa disparition ne fut pas sans causer quelques troubles au sein de cette Société. Les « contrôles » de Mme Piper montrèrent qu'ils avaient connaissance de ces inquiétudes, mais cette connaissance n'était pas sûrement supernormale, tant il y avait de laisser-aller dans la surveillance pour les expériences pendant cette période. Les « consultants (1) » n'en étaient pas moins très frappés de la perspicacité de « Rector » ou d'Hodgson, de leur intelligence de toute la situation, de l'à-propos avec lequel ils parlaient à M. Dorr de certains comptes rendus non publiés ; à Henry James, de la disposition des livres ou d'autres biens de Hodgson ; à Piddington et Dorr, des désirs de Hyslop, et de la meilleure façon de les satisfaire ; à Hyslop de ses responsabilités et des médiums que lui et Hodgson avaient récemment étudiés, etc., etc., si bien que chaque consultant avait la sensation que son état d'esprit et ce qui le préoccupait étaient « distinctement perçus par l'esprit qui animait l'organisme du médium endormi ».

« Je dirai plus, continue M. W. James : la plupart d'entre nous, nous nous croyions, pendant les séances, d'une manière plus ou moins directe, conversant avec un véritable Rector ou un véritable Hodgson. Et ceci me conduit à faire une remarque générale sur la différence qu'il y a entre lire un compte rendu de séance Piper et prendre une part active à la conversation relatée.

» Dans une bonne séance, celui qui prend part à la conversation a ordinairement un sentiment beaucoup plus vif de la réalité et de l'importance de la communication, que celui qui ne fait que lire le rapport. Pour pouvoir bien sentir la réalité d'une chose, il faut que nous ayons eu avec cette chose d'actives relations : dans une conversation médiumnique, le consultant coopère activement. Quand on répond à vos questions ; quand on comprend vos allusions ; quand on fait devant vous des allusions que vous croyez comprendre et qu'on va au-devant de vos pensées pour les contredire ou les corroborer ; quand vous avez approuvé, applaudi ou échangé des plaisanteries ou écouté avec reconnaissance des avis dans lesquels vous avez confiance, il vous est difficile de ne pas emporter l'impression que véritablement vous n'étiez pas seul. C'est votre propre chaleur qui a animé toute la conversation, qui lui donne toute sa réalité ; les confusions, les défauts, vous vous les expliquez par l'imperfection des conditions, tandis que vous attribuez le succès à la perspicacité de l' « esprit ». La plupart d'entre nous aussi réagissent plus, dressent plus les oreilles quand une partie de la communication est réussie. Et alors celle-ci se dessine mieux ensuite dans notre mémoire et nous donne la clé pour interpréter la pièce qui se joue devant nous. Mais une séance qui, ainsi, semblait importante au moment où elle avait lieu, peut perdre une grande partie de sa valeur quand on relit froidement le compte rendu, et si le lecteur est une personne qui n'y a pas participé, elle peut lui sembler d'un intérêt mince, presque insignifiante. »

On ne peut, je crois, mieux dire, et voilà, suivant moi, toute ou presque toute la psychologie des séances Piper : avec une inconscience absolue, le consultant collabore à la production des communications. Pour être très impressionné par la réalité de la reproduction d'une chose, il est évident qu'il faut avoir de cette chose un souvenir très détaillé, très exact, très ressemblant. Mais on n'a pas toujours le pouvoir de le ressusciter, ce souvenir. Et le don du médium, lecteur de pensée, consiste en cette faculté de ranimer et de faire paraître au grand jour ces souvenirs qui, quoique ensevelis sous les couches d'impressions plus récentes, ont une perfection que nous ne soupçonnions pas, nous, avec notre pauvre conscience ordinaire,

(1) Mot que je trouve commode pour désigner les personnes qui viennent interroger l' « esprit ».

forcément réduite à ce qui est nécessaire pour les besoins de l'existence journalière. Comment vivrions-nous s'il fallait que notre conscience ordinaire fût encombrée par les milliers de souvenirs accumulés depuis notre naissance (1)? Quant aux médiums du genre de Mme Piper, ils voient d'autant mieux dans un cerveau, une idée, un souvenir, que cette idée, ce souvenir, est moins éclairé, de même que le somnambule est gêné ou même cruellement blessé par la lumière et voit très bien dans l'obscurité. Rappelez-vous, par exemple, ce sujet du docteur Dufay qui, pour pouvoir enfiler son aiguille, la mettait sous la table qu'éclairait une lampe. Pourquoi n'y aurait-il pas dans les vibrations de la pensée une échelle de longueur d'ondes analogue à celle des longueurs d'ondes dans les vibrations lumineuses?

Les hésitations de M. W. James

A côté des passages aussi nets que ceux que je viens de citer, vous en trouvez d'autres où M. W. James laisse flotter sa pensée avec une nonchalance renanienne. On se souvient que Renan conseillait et pratiquait la contradiction sous cet amusant prétexte qu'au moins, comme ça, quand on s'était bien contredit, on était sûr d'avoir dit la vérité une fois dans sa vie. Mais j'aurais grand tort d'insister. Renan était un littérateur, un incomparable virtuose. Il n'y a pas lieu de le comparer à M. W. James qui est un philosophe. Mais c'est un philosophe qui n'a pu entièrement dépouiller le vieil homme. L'habitude, qui, pendant tant de siècles, a duré, chez les philosophes, de discuter sur l'âme et le corps, l'esprit et la matière, comme sur deux choses non seulement distinctes mais opposées, cette habitude a peut-être encore devant elle des siècles d'existence. Donc M. W. James ne voit pas d'impossibilité, pas d'absurdité à parler d'esprits sans corps. Et il avoue que son esprit à lui « vacille curieusement autour de cette hypothèse ». Il parle des facteurs inférieurs qui seraient la fraude, le changement de personnalité par la subconscience, le hasard heureux, la télépathie et il dit que « ces facteurs peuvent être aux désirs des esprits ce que les dispositions physiques d'une machine sont aux intentions de son constructeur et de son mécanicien. Un spectateur qui ne porterait son attention que sur les parties d'une machine et leur travail et qui trouverait là chaque chose explicable par des impulsions mécaniques pourrait être tenté de nier la présence de quelque cause d'activité plus haute. Cependant, les impulsions et les tractions particulières que les organes de cette machine exécutent ne se produiraient pas du tout sans un *sens plus élevé que cette machine exprime*, et pour lequel elle travaille et qui répond à une intention humaine. Pour comprendre pleinement les parties de la machine, il faut trouver l'intention humaine qui emploie tous ces mouvements comme moyens de réalisation. Justement de la même manière, le changement de personnalité, l'effort pour surpendre un secret, ou pour le deviner, les coups de hasard heureux, etc., chez Mme Piper, pourraient être les moyens mécaniques par lesquels « les esprits » réussissent à faire exprimer par l'organisme du médium leur pensée, même ne serait-ce qu'imparfaitement. »

Je ne vois, pour ma part, aucune possibilité d'établir une comparaison semblable. Si M. James abandonnant les problèmes du spiritisme et revenant simplement à ceux de l'histoire naturelle, reprenait le vieil argument des théologiens sur les causes finales, et nous disait en parlant du corps humain, par exemple, que la perfection avec laquelle ses organes sont construits indique aussi clairement un auteur intelligent que ceux d'une machine un ingénieur, je trouverais cela tout naturel. Mais quel rapport trouver entre des organes de machine et la fraude d'un médium, ou son changement de personnalité, ou son effort pour deviner ou pour faire dire aux gens leurs secrets sans qu'ils s'en doutent? Véritablement, aucune espèce de rapport. Comment! Voilà une séance où je découvre que le médium a fraudé, qu'ensuite il a incarné Victor Hugo ou Napoléon et qu'il leur a fait écrire des stupidités ou bien qu'il m'a posé un tas de questions pour me faire dire ce qu'il s'agit de deviner. Et je sortirais de la séance en me disant : « Ce sont peut-être là les moyens inférieurs qu'emploient les esprits quand ils ne peuvent pas faire autrement. » Non, sérieusement! il faudrait pour cela que je fusse le plus naïf d'entre les Kardécistes.

Ce qui gêne le plus M James c'est la supposition qu'en considérant dans son ensemble l'histoire des phénomènes spirites depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours « un aussi immense courant d'expériences, si complexes, se résumerait uniquement par ces deux mots » : *blague intentionnelle*. « Tant d'hommes et de femmes honnêtes sous tous les autres rapports pourraient-ils avoir, annexé à leur personnalité, ce moi déraisonnable et simiesque? Tandis que s'il y a des esprits, ils ont à vaincre d'incroyables

(1) Il ne faut toutefois pas oublier, à ce sujet, que non seulement tous les psychologues qui se tiennent aux anciennes idées classiques, mais ceux-là même qui admettent les phénomènes supernormaux, comme William James, Hyslop, etc., protestent avec force contre cette hypothèse du médium qui va chercher dans le cerveau du consultant les souvenirs, même disparus de la conscience normale — hypothèse qu'ils jugent infiniment plus gratuite que l'hypothèse même des Esprits, puisqu'elle n'a aucune base (à leur avis) dans ce que nous connaissons, ou croyons connaître, de la « transmission de la pensée ». Voir à ce sujet la fin de l'article de M. Bozzano, dans ce fascicule même. — *N. de la R.*

complications et falsifications, mais au moins en eux, en tout un département de l'Univers, qui autrement ne serait livré qu'à la déception, se trouve quelque honnêteté. »

Encore ici, je ne puis suivre M. James. Je ne comprends pas ce que c'est que la sincérité de la nature. La sincérité est une qualité essentiellement humaine, comme la justice, comme la bonté. Les raisons de croire que dans la nature il n'y a rien de tout cela, crèvent les yeux. Partout où l'homme juste ne s'y oppose pas, le faible est dévoré par le fort, d'horribles tortures sont journellement infligées à des innocents. C'est une banalité que de dire que la nature n'est ni morale, ni immorale, mais qu'elle est *amorale*. De sorte que même si la façon d'interpréter les faits de « communications spirites » de M. James était vraie, il faudrait bien nous résigner et ajouter cette apparente immoralité-là aux autres, mais dans les phénomènes de ce genre, dans les messages écrits d'une Piper, je ne vois pas du tout de mensonge, parce que, non seulement la conscience ordinaire du médium est complètement étrangère à ce qui s'écrit, mais son second moi, son moi « annexé », suivant l'expression de M. James, ne mérite aucunement les épithètes de « déraisonnable » ni de « simiesque ». Il n'est aucunement trompeur. Il croit très sincèrement être ce qu'il dit. Il n'est pas déraisonnable, puisqu'il donne à un psychologue aussi éminent que M. James, l'illusion qu'il cause avec une intelligence aussi élevée que celle d'un Myers. Il ne *singe* pas Hodgson, il ne joue pas un rôle, il le *vit*.

C'est une des plus grandes qualités du caractère anglais (ou américain, peu importe) que cette profonde aversion pour le mensonge. Mais en métapsychie, une rigidité absolue de principes peut conduire à de lourdes erreurs. On l'a vu à propos d'Eusapia. La découverte des fraudes à Cambridge produisit dans l'esprit de nos voisins une telle aversion pour le médium, qu'il n'a pas fallu moins de quatorze ans pour que cet effet s'effaçât et qu'ils reconnussent enfin la réalité de ses pouvoirs surnaturels. Dès 1895, pourtant, ils eussent dû comprendre que les principes de la morale doivent être laissés de côté lorsqu'il s'agit d'étudier l'inconscient, qu'il est désastreux pour la production des phénomènes, d'adresser à la conscience des reproches sur des faits qu'elle ignore et même d'en adresser à la conscience B qui n'est pas une personne comme nous autres. B est-il éducable? J'en doute. On peut essayer. Il faut alors lui dire : « Ce que tu viens de faire n'est pas réussi. Tu as employé les moyens de A, c'est avec sa main ou son pied que tu as fait mouvoir l'objet, essaie donc avec tes propres moyens. » Mais si l'on dit à A : « Tu as peut-être fait toi-même, ou fait faire par B un trou d'aiguille dans le masque (1) », on provoque une crise, une brouille, et la source des phénomènes est tarie. Mieux vaut, je crois, ne rien dire du tout ni à A ni à B et se contenter d'observer et de redoubler de précaution, d'ingéniosité pour que le truc se dévoile lui-même.

Et si des phénomènes physiques nous revenons aux phénomènes intellectuels, je dirai également : Dissimulons nos doutes. Non qu'il faille pourtant les dissimuler au point d'aider « l'esprit », loin de là : il faut se surveiller soi-même étroitement pour ne rien laisser échapper en ce sens, mais il sera très légitime et très bon d'aider au phénomène en ayant tout à fait l'air de croire à l'existence de « l'esprit » et je voudrais que cela devînt la règle de toute expérience psychique, aussi bien pour les phénomènes physiques que pour les phénomènes intellectuels (2).

Ce que l'on cherche dans les séances comme celles de Mme Piper, c'est la résurrection d'un mort, et, pour cela, il s'agit de reproduire le plus exactement possible tous les traits les plus caractéristiques de son esprit. C'est ce qu'a su faire merveilleusement Mme Piper n° 2.

« Hodgson se distinguait par un grand entrain physique. Il aimait la discussion, la raillerie, il avait la riposte prompte, gesticulait et riait beaucoup. A côté de cela, il adorait la poésie, à un point même excessif, car il semblait avoir besoin comme de son pain quotidien de rythme sonore et de vers, fussent-ils même d'une qualité et d'un sentiment banal. Tous ces traits se manifestèrent dès l'origine quand il se présenta comme « contrôle ». La blague et l'argot de la part d'un esprit, dit M. W. James, cela semble au lecteur manquer de dignité, mais tous les interlocuteurs de R. H. trouvent là des éléments de vraisemblance. »

De vraisemblance ! ! Ils trouvent vraisemblable qu'un esprit qui arrive de l'au-delà, recommence ses blagues terrestres, après s'être trouvé en face de la solution du problème des problèmes, de l'angoissante énigme qui s'est toujours posée devant l'esprit humain comme le sphinx dévorateur devant les passants de la route de Thèbes! Ainsi voici T. P., une femme, qui écrit à propos d'un passage de plaisanteries dans le procès-verbal du 16 janvier 1906 : « T. P. et R. H. étaient tellement copains, que lui ne se gênait pas avec elle et qu'il la taquinait tout

(1) Allusion à une critique de Mme Curie pendant une séance avec Mlle Tomczyk. — Nous devons à la vérité une petite rectification à cette allusion de l'auteur. Mme Curie (ainsi que d'ailleurs M. Ch. Richet) n'a point adressé une critique, pendant une séance, à Mlle Tomczyk; ils ont seulement fait part de leur découverte à M. Ochorowicz, après la séance. — *N. de la R.*

(2) Ce n'est pas tout à fait ce qui a été fait aux séances de l'Institut psychologique.

le temps. Le ton que R. H. prend avec T. P. dans toutes ses communications, est *absolument* caractéristique, il est tout à fait comme il était de son vivant. » Et il faut trouver cela convaincant! Pour moi, cela est prodigieusement invraisemblable. Je répète que quand on vient de faire le grand saut dans l'infini et qu'on se retrouve (je n'ose pas dire : sur ses jambes), mais l'esprit intact, il est impossible qu'on ne soit pas saisi, il est impossible qu'on ait envie de recommencer des petites taquineries ou des charges d'atelier.

Ce qui n'est pas moins mauvais pour l'hypothèse spirite c'est ce qu'ajoute M. W. James : Au lieu de devenir plus rares, les manières farceuses d'Hodgson devinrent vite stéréotypées, se répétèrent automatiquement. Hodgson prit rapidement une façon uniforme de s'annoncer : « Bien, bien, bien! Je suis Hodgson. Enchanté de vous voir. Ça marche? Bravo! Je suis enfin sur la sellette. », etc. M. James lui-même trouve bien que ces répétitions comme d'une mécanique remontée, n'ont certainement plus rien de supernormal. Le contrôle G. P. lui-même, le fameux Georges Pelham qui avait converti Hodgson et Hyslop au spiritisme, et qui avait donné tant de communications supernormales, quelques années plus tard, ne fut plus que l'ombre de lui-même. Il entrait précipitamment et sortait de même avec toujours la même formule de salutation. « Quel qu'il ait pu être au début, il me semble avoir dû finir par s'en aller en laissant une certaine quantité d'impressions dans les habitudes organiques du médium. — W. J. »

Ces esprits qui « s'en vont » sans nous dire où, après être restés plusieurs années sans nous dire où, et qui, pendant qu'on peut leur parler, ne nous parlent que de ce que nous savons ou pouvons apprendre indirectement. Mon Dieu! que tout cela est peu intéressant et peu consolant! Quel fastidieux et inutile emploi de la plus merveilleuse des facultés, celle de lire la pensée des autres, celle qui est destinée à faire un jour régner sur la terre ce fameux âge d'or rêvé par les poètes dont seul l'espoir assuré peut nous consoler des turpitudes d'aujourd'hui. Lorsque la possibilité de la transmission de pensée sera devenue une vérité aussi banale que n'importe quelle vérité de la physique ou de la chimie, le mensonge ne sera plus possible, même la moindre intention mauvaise sera dévoilée. Or, n'est-ce pas sur le mensonge que le criminel compte? « Je nierai, dit-il, et, du reste, on ne me voit pas! » Depuis que l'homme ne croit plus à l'Œil de Dieu regardant Caïn au fond de la tombe, tout s'en va et nous sommes maintenant dans la plus affreuse anarchie morale. Mais lorsque l'homme aura compris que l'Œil de Dieu n'était pas un conte de bonne femme, un croquemitaine pour les enfants, mais qu'il existe bien réellement et qu'il est l'Œil des Voyants, alors l'homme sera bien forcé d'être honnête. « Tout ce que je fais peut être vu et su dans les plus petits détails. » Ce sera enfin la base scientifique de la morale, si longtemps inutilement cherchée. Guyau a écrit en 1884 un livre intitulé : « Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. » Je ne l'ai pas encore lu, j'ignore la solution proposée par l'éminent philosophe. Mais une morale sans obligation ni sanction ne me paraît pas suffisante pour pouvoir contenir les instincts du « gorille féroce et lubrique » dont parle Taine.

Tandis que si, après un nettoyage rendu facile par l'application de la lucidité à la découverte des crimes, les générations futures reçoivent un enseignement scientifique, positif de la morale avec preuves à l'appui, c'est-à-dire démonstration par des expériences de la visibilité de toutes leurs actions et de leurs plus secrètes pensées, il en résultera forcément une diminution croissante et rapide du mal moral. La lumière sera projetée dans toutes les consciences, dans tous les recoins où s'embusquait le péché. Par cette lumière, elles seront toutes et pour toujours définitivement assainies et purifiées.

Il n'y a pas de plus belle perspective ouverte devant la marche de la science.

MARCEL MANGIN.



LES FAITS

UNE PHOTOGRAPHIE SPIRITE ?

Le *Bulletin Mensuel* du Bureau permanent d'étude des Phénomènes spirites, séant à Anvers, publié par la Section fédérale spirite anversoise, publiait, en son numéro d'Octobre dernier, l'intéressant article qui suit :

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ci-dessous un cliché stéréoscopique qui constitue au point de vue de nos études, un document de la plus haute valeur.

Il y a quelques semaines nous recevions une lettre signée E. L... nous invitant à nous rendre au domicile de notre correspondant habitant le quartier sud de notre ville, pour y voir une photographie spirite et recevoir quelques explications au sujet de la façon dont elle avait été obtenue.



Quoique M. L... nous fût complètement inconnu, nous n'hésitâmes pas à nous rendre chez lui à l'heure fixée et nous reçûmes de ses mains un dispositif sur verre dont nous reproduisons ci-dessous la zincographie.

Cette image représente Mme L... assise à la petite table qu'elle emploie habituellement pour obtenir des messages typtologiques; conformément au désir exprimé par le médium et par son mari, les traits de Mme L... ont été effacés au burin afin de ne pas les livrer à une publicité toujours désagréable.

A côté du visage du médium, touchant sa joue droite, on distingue une figure assez nette mais transparente et un peu effacée ; le haut du front de cette seconde tête arrive au niveau de l'extrémité inférieure droite de la chevelure de Mme L... ; l'œil droit et le nez de l'apparition sont bien marqués ; la bouche et la barbe sont moins visibles ; on lit au travers une inscription figurant sur un plan attaché au mur derrière le fantôme.

L'image stéréoscopique gauche montre une plus grande partie de cette figure que la droite ; lorsqu'on les regarde simultanément dans l'appareil, on peut juger aisément de la position occupée par la figure matérialisée qui a dû se trouver en arrière du médium, mais à o m. 50 environ en avant du mur, dans une encoignure, entre la cheminée et le buffet, pouvant servir de cabinet de condensation.

Voici, presque textuellement, le récit que me fit M. L... :

« Depuis quelque temps, ma femme et moi, nous essayons d'obtenir quelques phénomènes spirites, en employant une petite table ; ma femme possède aussi la faculté de l'écriture mécanique ; par ces deux procédés, nous sommes en rapport avec mon parrain décédé en France, il y a quatorze ans ; cet excellent homme avait beaucoup d'affection pour moi et continue à nous donner, par les messages que nous recevons, de nombreux témoignages de son intérêt et de sa bienveillance.

» Un jour, au commencement du mois d'août der-

nier il m'avertit que je pourrais prendre son portrait : il indiqua lui-même l'heure où il fallait tenter l'essai, la place que devaient occuper le médium, l'appareil, l'opérateur photographique, fonction dont je m'étais chargé : il avait choisi ma jumelle stéréoscopique comme convenant mieux à la démonstration dont il voulait nous favoriser.

» Nous nous conformâmes strictement à ses indications : il pouvait être 1 h. 1/2 de relevée, lorsque nous nous installâmes, ma femme au milieu de la chambre et moi près de la fenêtre, du côté opposé à la cheminée.

» Un coup sec, frappé dans la table, m'indiqua le moment où je devais découvrir l'objectif et j'attendis un second coup pour refermer l'appareil ; telles étaient d'ailleurs les instructions que j'avais reçues.

» La pose me sembla exagérée et je crus que la plaque serait surexposée

» J'en recommençai donc une seconde, en me fiant à mon propre sentiment pour fixer la durée de l'impression.

» Au développement, le cliché exécuté suivant les conseils de l'esprit me donna les résultats que vous avez entre les mains ; le second cliché ne montre qu'une tache à peine perceptible à l'endroit de l'apparition.

» Je reconnais parfaitement sur la première photographie, la physionomie de mon parrain. »

Les explications négatives me semblent bien faibles en présence de faits de cette nature ; — parler de taches possibles sur les clichés, d'exposition préalable des plaques serait puéril alors qu'il y a une double impression stéréoscopique et que le phénomène a été annoncé à l'avance par les messages spirites.

Quant à la bonne foi de M. L... il n'y a aucune raison de la mettre en doute ; je ne le connais pas particulièrement, mais il occupe une situation honorable dans l'ordre judiciaire et mérite par conséquent, de voir son témoignage pris en sérieuse considération ; Mme L... confirme d'ailleurs pleinement et dans les moindres détails le récit de son mari et ils ont eu l'obligeance de mettre entre mes mains le cahier où ils inscrivent les communications spirites qu'ils ont coutume de recevoir.

Je me tiens, au surplus, à la disposition de tout lecteur désireux de s'intéresser spécialement à l'étude de ce cas pour l'introduire auprès de M. L..., si celui-ci veut bien m'y autoriser.

Chev. LE CLÉMENT DE ST.-MARCQ.

Sur notre demande, M. le commandant Le Clément de Saint-Marcq eut l'obligeance de nous communiquer les clichés zincographiques dont il est question dans cet article et de nous mettre en rapport avec M. E. L..., qui nous communiqua d'abord la lettre suivante, qu'il venait d'adresser au distingué président de la Fédération spirite belge :

Anvers, 4 novembre 1909.

Cher monsieur,

Je regrette infiniment de n'avoir pas eu plus tôt sous les yeux l'article paru sous votre signature, dans le numéro 1 de votre bulletin mensuel, et tendant à expliquer comment j'ai obtenu la photographie dont vous donnez une reproduction à vos lecteurs. J'y relève en effet quelques erreurs, et vais m'empresser de les rectifier, car en toutes choses il faut dire la vérité dans ses moindres détails. Veuillez remarquer, cher monsieur, que je ne vous accuse nullement d'avoir commis ces erreurs sciemment ; bien au contraire, votre article a été écrit de bonne foi, cela se voit, mais vous avez mal interprété certains détails, et ce sont ces détails que je me permets de mettre au point.

Vos lecteurs ont pu croire que l' « auteur » de la photographie que vous leur présentez est un spirite convaincu ; or, tel n'est pas le cas. Je ne suis qu'un « chercheur » impartial, ne s'occupant de spiritisme que depuis quelques mois, et n'admettant que les « faits » du spiritisme, mais non la théorie. Il est possible que je devienne croyant dans un avenir plus ou moins éloigné ; pour le moment, je vis dans le doute, et je m'abstiens d'émettre une opinion arrêtée sur des phénomènes dont la cause première m'échappe complètement. Ma femme, qui joue le rôle de médium, partage ma manière de voir dans une certaine limite, et ne s'adonne pas volontiers aux pratiques du spiritisme.

Je tenais à faire cette profession de foi avant de vous expliquer comment j'ai obtenu la photographie qui vous intéresse tant et qui m' « intrigue », afin que l'on sache bien que je ne suis que le rapporteur impartial d'un fait qui me semble fort étrange, mais dont j'affirme l'authenticité.

Je certifie, sur mon honneur, avoir obtenu de la façon suivante la photographie que vous publiez :

Intrigué par les mouvements que nous obtenions de la table depuis quelques semaines sans notre intervention apparente, intrigué surtout de certains messages (j'emploie ce mot n'en trouvant pas d'autres pour qualifier les communications qui nous étaient faites), j'expérimentais « avec rage » journellement, à l'époque où j'obtins le cliché que je vous ai soumis. Je n'avais alors qu'un désir : « savoir ». Et, pour arriver à « savoir », je ne craignais pas de soumettre ma femme à un contrôle « humiliant » ; je l'accusais de vouloir me tromper. Depuis quelques jours, elle écrivait « mécaniquement » sous l'impulsion d'une intelligence semblant indépendante de la sienne, et j'étais de plus en plus intrigué, non pas par cette écriture qu'elle eût pu, à la rigueur, simuler, mais par les communications surprenantes qu'elle notait.

Nous en étions là, lorsque, dans les premiers jours du mois d'août, ma femme écrivit spontanément sur la feuille que j'avais posée devant elle (c'était en plein jour, vers 1 h. 1/2 de l'après-midi).

« *Tu peux me photographier aujourd'hui.* »

Afin de ne pas trop allonger ce « rapport », je continuerai sous forme de dialogue, désignant par la lettre « M » les indications données par le médium et par la lettre « O » les demandes ou les observations de l'opérateur, c'est-à-dire moi-même en la circonstance :

O. — Qui dois-je photographier? Toi? (Je dirige l'index vers ma femme, lui demandant si c'est elle que je dois photographier, puisque c'était elle qui écrivait, et ajoutant) : le milieu est assez mal choisi, et je préférerais que tu sois placée dans un cadre mieux approprié.

M. — Ce n'est pas le médium que tu dois photographier; c'est moi, ton oncle.

O. — Ah! par exemple! ce serait stupéfiant.

M. — Dépêche-toi. Place ton appareil près de la fenêtre; le médium doit se mettre contre le poêle; je frapperai deux coups pour ouvrir; deux coups pour fermer.

En l'espace de quelques minutes, j'avais pris la position indiquée par le médium, agissant sous cette impulsion qui lui paraissait étrangère; cette impulsion se remarque très bien dans le dialogue engagé.

Tout étant pret, j'attends les mouvements annoncés par la table. Au bout de quelques minutes, elle se soulève et frappe deux coups du pied antérieur; j'ouvre immédiatement l'obturateur de l'appareil; la plaque était exposée.

Je comptais les secondes, par habitude, et ne pensais à rien autre; ma femme m'a dit depuis qu'elle faisait de même. J'avais ainsi compté 70 secondes environ, et m'écriai impatienté :

— Il y aura surexposition!

La table resta immobile, et ne frappa les deux coups convenus pour fermer l'obturateur que cinq ou six secondes plus tard. J'étais persuadé d'avance que non seulement il n'y aurait pas eu autre chose sur la plaque que ma femme et les objets environnants, mais encore que ce devait être une impression « ratée ».

Immédiatement après cette première exposition, par acquit de conscience, et pour avoir « un cliché de contrôle », j'exposai une seconde plaque, contenue dans le châssis n° 2 (le châssis dont je venais de me servir contenait le n° 1), et comptai jusqu'à 50, photographiant à ma guise, cette fois-là.

Ces deux plaques impressionnées, je m'empressai d'aller les développer; or, à ma grande surprise, sur la première, que j'avais pris grand soin de ne pas confondre avec la seconde, apparut une tête, que je distinguai très bien dans le laboratoire, collée, pour ainsi dire, contre celle du médium; sur la deuxième plaque, il n'y avait rien à cette même place, sinon une tache qui, sur le positif, est claire et ne forme pas une ombre, contrairement à ce que vous écrivez, mais plutôt « un contour lumineux, le contour de la tête qui se trouve sur le premier cliché (1) ».

Telle est la genèse de la photographie que j'ai eu le plaisir de vous soumettre. Je ne raconte pas une histoire fantastique; je n'exagère pas; je fais tout simplement un rapport de ce qui s'est passé. Je laisse à d'autres le soin d'en tirer les conclusions qui leur plaisent; quant à moi, tout en garantissant l'authenticité du fait lui-même, j'avouerai que je ne comprends pas la cause de celui-ci.

De ce qui précède, il découle évidemment que je n'ai pu être aussi catégorique que vous le dites dans votre article, et je n'ai pas affirmé de façon si péremptoire que j'étais en communication avec mon parrain. Ne sachant quelles expressions employer, je vous ai dit, je le reconnais, que j'étais en communication avec ce parrain; je me suis ainsi exprimé pour me mettre au diapason de la conversation, mais en mon esprit subsistait un doute. C'est donc la lettre de notre conversation que vous rapportez; non pas son esprit, ceci, j'en conviens, est plutôt de ma faute que de la vôtre.

En ce qui concerne les traits reproduits par la photographie, je crois que ce sont ceux de mon oncle; je ne saurais le certifier d'une façon absolue.

Ce cliché n'en reste pas moins très original, et constitue, si vous le voulez bien, un document inestimable, en considération des circonstances dans lesquelles il a été pris, et je ne crois pas à une coïncidence, qui n'expliquerait rien en l'occurence, *puisque j'avais été prévenu*.

Quelques jours après cet « événement », l'esprit, puisqu'il faut l'appeler par son nom, l'esprit fit écrire :

« Mon portrait aura du succès. »

Je crois qu'il ne s'est guère trompé, car ce portrait a déjà fait son petit tour de Belgique, de France et d'Angleterre. Ira t-il jusqu'au pôle? A la première occasion je le demanderai à « notre Esprit » qui, dans une communication ultérieure au portrait s'est fait passer pour un Esquimau.

Ceci étonnera vos lecteurs; sachez que nous avons affaire à une entité facétieuse, qui nous en a raconté bien d'autres. L'humour n'étant pas exclue de l'autre monde ni de celui que nous habitons, j'ose croire que vous voudrez bien me permettre de conter dans vos prochains numéros quelques farces qui nous ont été jouées, et dont se délecteront les lecteurs du « Bulletin ». Notre oncle, durant sa vie, était assez far-

(1) Une zincographie a bien été tirée aussi de cette seconde photographie; mais nous croyons inutile de la publier, parce qu'on n'y voit rien de remarquable. — *N. de la R.*

ceur ; je ne crois pas qu'il se soit corrigé, et ceux qui voudront bien lire la relation des tours qu'il nous a joués, s'amuseront ; qu'ils se rassurent d'ailleurs : « Notre Esprit » est doux, aimable et rarement grossier ; il prétend être « dans la voie de la perfection », de sorte qu'il n'est pas à craindre qu'il me souffle de mauvais conseils què d'aucuns pourraient croire inspirés par le diable en personne.

Veuillez excuser le ton légèrement railleur de la fin de cette lettre ; la raillerie n'exclut pas la croyance ; or, je crois dans les faits, et ceux que je rapporterai seront authentiques ; ce sera peut-être là leur seul mérite.

Croyez, cher monsieur, à l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : E. L.

P.-S. — Vous remarquerez que dans la dernière partie de cette lettre, je parle de l'Esprit comme si je croyais à son existence ; ce n'est cependant qu'une manière de m'exprimer, que je trouve adéquate au sujet traité ; je le répète, je ne crois qu'aux faits ; quant aux causes, je n'ai aucune idée, pour le moment, de ce qu'elles peuvent être.

En réponse à une nouvelle demande d'explications supplémentaires, M. L... nous répondit par la lettre suivante, en nous autorisant de publier son nom par entier :

Anvers, 9 novembre 1909.

Cher monsieur,

Je m'empresse de donner suite à votre enquête :

1° Lorsque je dis : « Je crois que les traits reproduits par la photographie sont ceux de mon oncle ; je ne saurais le certifier d'une façon absolue », — j'exprime exactement mon sentiment à l'égard de cette photographie. Les traits représentés peuvent, en effet, être ceux de mon oncle, mais ils peuvent également être les miens ; c'est à ce point vrai que lorsque je vis le diapositif au sortir du bain de fixage je ne pus m'empêcher de penser que c'était mon propre visage qui se trouvait à côté de celui de ma femme ; ce fut également l'impression de cette dernière. Toutefois, en examinant le cliché de plus près nous dûmes admettre que seuls le front, le nez et peut-être les joues (ce qui est beaucoup en somme, avaient quelque ressemblance avec les traits correspondants de mon visage ; par contre, la figure apparue (je dois bien admettre que c'en est une), est celle d'une personne beaucoup plus âgée que moi ; on distingue aussi une barbe, me semble-t-il, alors que je n'en ai aucune ; enfin, je porte la moustache assez longue, aux pointes relevées, de sorte que si c'était réellement mon portrait, on eût certainement vu la pointe de mes moustaches. Donc, tout en ne pouvant affirmer que ces traits sont ceux de mon oncle, je puis dire, à coup sûr, que ce sont des « traits de famille ».

Je reçus le même jour une communication qui, pour les spirites, doit être une preuve que c'est bien mon parrain qui s'est matérialisé. En effet, intrigué, j'échangeai avec l'entité la brève conversation suivante, immédiatement après avoir développé le diapositif :

D. — Mais ce sont mes traits que je retrouve sur cette photographie.

Le médium écrivant. — Pas du tout ; ce sont les miens.

Faisant semblant de ne pas comprendre, et attribuant la phrase à ma femme, je réponds :

D. — Ce ne sont cependant pas les traits de femme.

Le médium écrivant. — Ce sont mes traits à moi, ton oncle. Du reste, ne me ressemblais-tu pas?

Après cette réponse, je n'ai plus su que penser, et vous laisse le soin de conclure.

2° Je vous enverrai demain, ou peut-être ce soir encore, le portrait de mon oncle, fait il y a environ vingt ans ; vous pourrez le comparer avec celui obtenu dans les conditions que vous savez, et tirer vous-même de cette comparaison les conclusions qui vous plairont.

Lorsque je vis mon oncle pour la dernière fois, j'avais 17 ans ; il mourut une année après mon départ de la maison ; comme j'ai maintenant 36 ans, il y a donc près de dix-neuf années que je n'ai plus eu ses traits devant les yeux : dans ce laps de temps si long, son visage s'est complètement effacé de ma mémoire ; je n'ai, pour me le rappeler, que la photographie que je vous envoie. Je colle au bas de la présente mon portrait pris récemment ; il est de profil et je n'en ai pas d'autres, mais il vous permettra peut-être de vous rendre compte si mon oncle et moi nous nous ressemblions. Ce qu'il y a de certain, c'est que physiquement je lui ressemble beaucoup plus qu'à mon père ; ce dernier était petit et nerveux ; tout en n'étant pas très grand moi-même, je suis néanmoins d'une taille plus élevée que ne l'était celle de mon père, et suis beaucoup plus développé que lui, comme l'était mon parrain (1).

3° Quels éléments positifs puis-je avoir pour prouver que les plaques dont je me suis servi étaient intactes? Si dans l'ordre des éléments positifs on veut bien admettre la parole d'un honnête homme, voici ce que je vous dirai à ce sujet.

(1) Nous avons diligemment comparé la figure apparue dans la photographie stéréoscopique avec le portrait de M. E. Le Roux, mais nous ne sommes pas parvenus à découvrir une bien vraie ressemblance entre les deux. La supposée figure de « l'esprit » n'est *certainement* pas le portrait de M. E. Le Roux. — *Note de la R.*

J'avais acheté la boîte de plaques le matin même ; elle portait la marque « Herzog », et provenait d'une fabrique établie à Brême. Vous savez comment ces boîtes sont soigneusement enveloppées ; les plaques contenues dans celle que je venais d'acheter ne pouvaient donc avoir été exposées, à moins que ce ne fût à la fabrique même avant d'être empaquetées.

Dans mon laboratoire, je chargeai les châssis comme d'habitude, — c'est-à-dire avec pour simple éclairage une lampe à verre rouge, donnant une lumière très atténuée. Cette opération eut lieu le matin, car je me préparais à aller à la campagne prendre quelques vues dans l'après-midi ; je fis le cliché dont vous possédez la zincographie quelques heures après, vers 1 h. 1/2 de l'après-midi.

Tels sont, avec les explications que vous possédez déjà, tous les détails que je puis vous donner, et, dussé-je vivre un siècle, que je ne les oublierai jamais.

Veuillez bien noter que je suis resté très calme devant le résultat obtenu ; j'ai été « étonné », sans plus. Je n'en ai tiré aucune déduction jusqu'à ce jour, et reste dans l'expectative. Si j'ai communiqué ce cliché à M. Le Clément de Saint-Marcq, c'est pour tâcher d'avoir de ce monsieur, qui s'occupe de sciences occultes depuis de longues années, et qui passe pour être un homme très intelligent, quelques explications plausibles ; or, il attribue la figure apparaissant sur le cliché à la matérialisation d'un esprit ; c'est là une théorie qui peut être vraie, mais que je n'ai pas encore admise ; que je n'admettrai que lorsque j'aurai obtenu un second cliché du même genre, aussi clair que celui que j'ai déjà fait et que je considérerai comme une confirmation du premier.

Si je devais obtenir une seconde photographie dans des conditions *normales*, comme la première, vous en seriez averti dans les vingt-quatre heures.

Entre temps, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes bons sentiments.

EMILE LE ROUX.

Anvers, le 15 novembre 1909.

Cher monsieur,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du 14 courant, qu'il est ABSOLUMENT IMPOSSIBLE qu'il y ait eu substitution de plaque à mon insu.

Je preuve ce que j'avance :

1° Mon appareil et ses châssis sont toujours soigneusement renfermés dans un sac en cuir qui, lui-même, est mis « sous clef » dans ma bibliothèque ; personne autre que moi n'y touche ; il est, en réalité, « sacré » ;

2° Ma femme en ignore absolument le maniement, et en admettant que, par le plus grand des hasards, mon appareil lui fut tombé entre les mains, « *elle n'eût pas su s'en servir* » ;

3° Il n'y avait du reste à la maison que les 12 plaques dont j'avais chargé les châssis le matin ;

4° Je n'avais pas à cette époque de photographie de mon oncle ; je n'ai fait venir cette photographie de Bretagne qu'après avoir obtenu le cliché qui vous a été envoyé, pour pouvoir comparer les deux visages ;

5° Je me demande comment un farceur s'y fut pris pour faire apparaître sur une plaque vierge une figure de telle façon qu'elle vint exactement s'appliquer contre le visage du médium.

Une seule des raisons ci-dessus énumérées suffit pour écarter l'idée de toute substitution de plaque.

En réalité, cette photographie a été faite dans des circonstances si simples, je veux dire qu'à part l'étrangeté de la tête apparue, il y a eu si peu de complications avant comme après son exécution que, malgré le scepticisme dont j'ai fait montre et dont je ne me suis pas encore départi, je dois admettre que pour expliquer ce cliché il faut chercher « autre chose » que le « truquage » ou l'exposition préalable de la plaque.

Croyez, cher monsieur, etc.

EMILE LE ROUX.



Blake.

MOUVEMENT PSYCHIQUE

Le prix de 1.000 francs pour l'étude de " l'influence de l'orientation "

Dans la séance du 3 courant, le Bureau de la Section de Paris de la Société Universelle d'Etudes Psychiques a décidé de proroger jusqu'au 31 janvier 1910, le temps utile pour la présentation des mémoires concernant « l'influence de l'orientation sur l'activité musculaire et nervo-psychique », qui doivent concourir au prix de 1.000 fr. institué à cet effet par MM. Edmond Duchâtel, inspecteur des Finances, et René Warcollier, ingénieur chimiste. (Voir le numéro de février 1909 des *Annales des Sciences Psychiques.* Un prospectus contenant, en détail, les conditions du concours sera envoyé gratis par le Secrétariat de la S. U. E. P., 6, rue Saulnier, à tous ceux qui en feront demande.)

Eusapia Palladino en Amérique.

Mme Eusapia Palladino est partie, le 27 octobre dernier, pour New-York, invitée par un groupe d'expérimentateurs à la tête desquels se trouve M. Hereward Carrington, membre de la Commission qui a été dernièrement chargée par la *Society for Psychical Research,* de Londres, d'étudier les facultés psychiques supernormales de ce médium.

Un cas peu vraisemblable de télépathie.

« Une dépêche de Chicago au *World* de New-York raconte une remarquable histoire de télépathie. Jacob Bolotine, israélite russe, aveugle-né, est devenu depuis quelque temps étudiant dans une école de médecine et de chirurgie. Il affirme que, moyennant un sixième sens, qu'il ne peut expliquer, il peut lire dans le cerveau de ses amis et de ses compagnons d'école, et acquérir ainsi au moyen d'eux les connaissances qu'ils ont obtenues par une étude persévérante.

» Bolotine déclare que lorsqu'un de ses amis intimes, appelé Wolk, lit mentalement, lui, Bolotine, peut comprendre tout ce que lit son camarade. Pour s'assurer de la réalité de cette affirmation, un correspondant du journal demanda à Wolk de lire silencieusement un article dans une gazette. Lorsque Wolk eut fini de lire, Bolotine dit : « Vous lisez une nouvelle concernant la marine grecque et les mutins » ; et il donna des détails exacts sur un télégramme d'Athènes. »

Cette dépêche a été transmise à l'édition française du *New-York Herald* et à d'autres journaux, dans les derniers jours d'octobre dernier. Nous craignons terriblement que des affiches portant les noms de Bolotine et Wolk, « plus extraordinaires que les Zancigs », se produisant dans un théâtre de Chicago, aient à paraître bientôt sur les murs des bâtiments de cette ville.

Petites Informations

*** Une réunion du **Comité pour l'Etude de la Photographie Transcendentale** a eu lieu le 28 octobre dernier ; elle était présidée par M. le Dr Foveau de Courmelles, président. M. le commandant Darget, trésorier, annonça que les fonds recueillis dépassaient maintenant la somme de 48.000 francs. M. Vauchez, secrétaire général, exposa les démarches qu'il avait faites en vue de la reconnaissance légale de la Société. On décida de ne pas donner suite au projet de publication d'un « album de photographies spirites » : cet album pourra être publié par quelque éditeur, de son initiative personnelle. Mlle Dupin, docteur ès lettres, nièce de M. Vauchez, a été élue, à l'unanimité des assistants, secrétaire du Comité. Enfin M. Vauchez observe que, pour que le Comité ait son existence légalement reconnue, il faut que la section belge ne figure plus dans la liste des membres. Elle formera une section à part, ayant sa liberté propre.

*** Nous avons annoncé, dernièrement, que **le médium Miller** se trouvait à Paris. Il paraît qu'un groupe de spirites, désirant détruire les doutes qui ont été soulevés sur l'authenticité de ses facultés médiumniques, était parvenu à lui arracher la promesse qu'il donnerait une « séance de contrôle » ; malheureusement M. Miller est parti sans tenir son engagement — ce qui a beaucoup désillusionné ses amis.

*** La police de Berlin vient d'arrêter, au cours d'une séance de « matérialisation », **le médium Anna Abend**, de Berlin, qui n'avait jamais été prise au sérieux par les psychistes ni par les spirites intellectuels, mais qui avait une clientèle assez nombreuse parmi les personnes faciles à être dupées — surtout des étrangers. Il paraît que la police a saisi sur un prétendu fantôme, qui n'était autre qu'Anna Abend, des voiles de tulle et autres accoutrements qui servaient à celle-ci pour simuler les « matérialisa-

tions ». Le mari de Mme Abend, ancien cordonnier devenu masseur et magnétiseur, a été arrêté à son tour.

*** On annonce la publication prochaine d'un ouvrage de M. Léon Denis : c'est une **Histoire de Jeanne d'Arc** au point de vue spirite.

*** M. le Dr Sydney Alrutz, docent de Psychologie à l'Université d'Upsala, vient de commencer la publication d'une **revue suédoise intitulée « Psyche »**, consacrée à l'étude des phénomènes métapsychiques. M. Harald Höffding, professeur de Philosophie à l'Université de Copenhague; M. Arvid Grotenfelt, professeur de Philosophie à l'Université de Helsingfors, et M. Cristian B.-R. Aars, docent de Philosophie à l'Université de Christiania, constituent le Comité de rédaction. Le second numéro contient une belle étude sur Swedenborg, le grand voyant suédois.

*** La Société Magnétique de France a décidé « l'organisation d'un **grand Congrès International de Psychologie expérimentale** qui tiendra ses assises à Paris, à la fin de 1910 ». Nous apprenons du manifeste que « la base de cette organisation consistera à diviser les travaux du Congrès en sections indépendantes : spiritisme, magnétisme, hypnotisme, occultisme, théosophie, psychologues indépendants, photographie transcendentale, etc., etc. » Après cela, il n'est même plus besoin d'arrêter son attention au sous-titre : *Appel à tous les spiritualistes*, qui se trouve en tête du manifeste, pour comprendre qu'il s'agit en réalité d'une reprise du « Congrès spiritualiste » qui a eu lieu à Paris même, l'année dernière, et dont nous avons parlé dans notre fascicule du 16 juin 1908, p. 210-212. Nous reprochions alors à ce Congrès son titre de *Spiritualiste*, comme si les chrétiens, les musulmans, etc., n'étaient pas spiritualistes. Que dire de l'appellation du Congrès de 1910 : « de Psychologie expérimentale »?... Oh! la confusion voulue et intéressée des appellations!...

*** Nous avons annoncé que le **médium Carancini** se trouvait à Londres, le mois de septembre dernier. Il donna quelques séances à la *London Spiritualist Alliance*, dont le *Light* rend compte dans un de ses derniers numéros, et qui ont eu un bon résultat. Il se soumit aussi à l'examen de M. Fielding et de quelques autres membres du Bureau de la *Society for Psychical Research* : le compte rendu de ces dernières séances n'a pas encore paru ; on sait seulement qu'après avoir constaté des phénomènes intéressants, et qui, en très grande partie parurent authentiques, les expérimentateurs s'avisèrent de répéter avec Carancini, dans leur dernière séance, l'essai qui avait déjà été fait dans la dernière séance de Cambridge avec Eusapia, et dans sa dernière séance de Paris, avec le même médium, par M. J. Courtier, secrétaire de l'Institut Général Psychologique : c'est-à-dire que, lorsque l'on cesse de contrôler le médium entrancé, celui-ci fraude ouvertement, impudemment, même en pleine lumière. Seulement, celui qui manque à son devoir n'est pas alors le médium, mais le contrôleur.



Le Médium Carancini.

Contrairement à ce qui avait été annoncé, M. Carancini ne s'est pas arrêté à Paris à son retour de Londres. La Société Universelle d'Etudes Psychiques négocie actuellement pour le faire venir à Paris et en Belgique.



Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
A...ceau, directeur.

Le Gérant : Drouard

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

19me Année — 1er et 16 Décembre 1909 — Nos 23 et 24

H. SALVETON

Docteur en droit,
Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand.

Mes Expériences de Tables tournantes

En 1881-82, j'étais engagé conditionnel au 4e régiment de dragons, alors, comme aujourd'hui encore en 1909, en garnison à Chambéry. Plusieurs parmi nous ou parmi les sous-officiers avaient entendu parler des tables « tournantes », mais n'en avaient jamais vu, et désiraient rechercher ce qu'il y avait au fond des récits qui leur en avaient été faits ou qu'ils en avaient lus. Pour mon compte, je me rappelais en avoir entendu parler par ma grand'mère paternelle et par mon père, qui admettaient la réalité des phénomènes constatés sans chercher à les expliquer. Mon père avait été frappé du fait que, un ami de ses parents, dont j'ai oublié le nom, étant venu les voir pendant les grandes vacances à Nonette, alors que mon père était substitut à Thiers, lui avait fait prédire, par un chapeau qu'il manœuvrait seul, qu'il était inutile que mon père renouvelât sa provision de bois pour l'hiver, non parce que celui-ci serait particulièrement doux, mais parce que mon père aurait quitté Thiers avant que les froids ne commençassent. Confiant dans la prédiction, mon père s'abstint d'acheter du bois, et la mort imprévue de quelque haut magistrat du ressort donna lieu à un mouvement par lequel mon père fut, presque au début de l'année judiciaire, transféré de Thiers à Moulins. A force de nous entre-raconter ce que nous savions sur le sujet dans tous les lieux de réunion, cafés, cantines, études, etc., quelques sous-officiers et quelques conditionnels, dont je fus, résolurent d'essayer de bonne foi des expériences sur ces phénomènes, et nous y employâmes de nombreuses soirées dans des chambres de sous-officiers, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, quand nous avions le temps, séances auxquelles nous autres conditionnels arrivions en sortant de notre étude du soir.

La matière première, si j'ose m'exprimer ainsi, était toujours un petit guéridon léger, formé d'un plateau rond porté sur un pied unique divisé à sa base en trois branches portant à terre. Nous nous étions promis une fois pour toutes de ne jamais tricher en poussant du pied sous la table ou en appuyant dessus par la force de notre poids, ou, si quelqu'un le faisait une fois par hasard, en manière de plaisanterie ou pour toute autre raison, de toujours en avertir aussitôt après les autres participants à l'expérience. Pour une raison que j'ai oubliée, probablement parce qu'on ne m'y avait pas convoqué, je n'assistai pas aux quelques toutes premières séances, mais je devins un assidu assez écouté presque aussitôt après. Quand je commençai à prendre part aux essais, on avait reconnu que commander à la table de tourner dans un sens ou dans un autre réussissait souvent mais finissait par être monotone, et on préférait la faire parler en langage convenu au moyen d'élévations successives d'un de ses pieds. Pour cela, on s'asseyait autour en nombre suffisant pour en garnir tout le pourtour sans être gênés ; on posait les mains, doigts écartés, sur le bord du plateau du guéridon, de façon à ce que tous les doigts portassent sur ce plateau par leurs extrémités charnues sans peser, et à ce que toutes les mains se touchassent par les pouces et les petits doigts en une chaîne ininterrompue, et on attendait, cependant que les assistants non assis à la table faisaient le service de bourrer et d'allumer les pipes et de verser à boire. Au bout de peu de minutes d'attente, les expérimentateurs étaient invariablement énervés de leur immobilité quelque incomplète qu'elle fût. Il arrivait quelquefois que cet énervement devenait si pénible, quand il se prolongeait outre mesure sans résultat, qu'on se levait et qu'on cédait la place à d'autres, si tant est qu'on ne se séparât pas complètement pour jusqu'à la prochaine fois. Le plus souvent, au bout d'un temps plus ou moins long, on sentait le guéridon frémir, puis celui-ci se penchait d'un côté sur deux de ses pieds, le troisième soulevé plus ou moins haut en l'air. Les expérimentaeurs devaient suivre tous ces mouvements sans perdre contact avec le plateau du guéridon ni entre eux, sous peine de voir

l'expérience interrompue. Ce premier mouvement du guéridon, terminé par une retombée de ce meuble dans sa position naturelle, indiquait que l'expérience allait réussir, et on la poursuivait avec un intérêt croissant de la façon suivante :

Tout d'abord, pour éviter toute incohérence, il était convenu qu'aucune question ne serait posée à la table que par un des expérimentateurs désigné au cours de l'expérience par l'assentiment général. Si un autre expérimentateur ou un spectateur voulait poser une question, il la proposait au désigné, qui à son tour la posait à la table. Les réponses de celle-ci étaient formulées au moyen des signaux suivants, déjà convenus quand je débutai dans ma participation aux essais : un grand coup, frappé par la retombée de haut du pied soulevé du guéridon, voulait dire « oui »; deux grands coups frappés de même l'un après l'autre, sans interruption, voulaient dire « non »; les autres mots étaient épelés lettre par lettre au moyen d'une succession de petits coups frappés en nombre égal au chiffre du rang de chaque lettre dans l'alphabet; ainsi « demain » était épelé par quatre petits coups, qui signifiaient D, puis cinq qui signifiaient E, et ainsi de suite.

Nous ne tardâmes pas à remarquer :

1° Que plus le guéridon frémissait vite, une fois la chaîne des mains formée autour de son plateau, plus l'expérience était réussie et plus ses réponses étaient faciles et précises;

2° Que les réponses du guéridon étaient toujours très exactes quand elles étaient connues d'avance de l'un de ceux qui participaient à la chaîne des mains;

3° Que ces réponses étaient toujours confuses ou absurdes quand on demandait au guéridon des choses inconnues de tout le monde.

Quand je participai moi-même à la chaîne des mains, je ne tardai pas à sentir d'une façon nerveuse impossible à décrire adéquatement, mais que je comparerai à ce que l'on éprouve dans ce qu'on appelle le pressentiment, que l'expérimentateur désigné pour poser les questions à la table l'était par la pensée commune, simultanée et identique de tous, avant même que leur choix eût été exprimé par leurs paroles. Toutes les fois que ce choix tomba sur moi, je constatai à chaque question que la réponse qu'allait faire la table me venait en pensée avant que la table ne répondit, et que toutes les fois que je ne pressentais pas ainsi cette réponse d'une façon précise, la table ne répondait pas ou répondait inintelligiblement.

J'ajouterai pour mémoire que quelqu'un d'entre nous, je ne me rappelle plus qui, prétendit avoir entendu dire, à l'appui de la soi-disant origine diabolique des phénomènes des tables « tournantes », qu'aucune expérience n'en réussissait quand il se trouvait parmi les expérimentateurs ou l'assistance une personne en état de grâce. Comme nous n'avions pas l'habitude de nous entre-confesser, il nous fut impossible de vérifier, par des cas précis d'application, le bien ou le mal-fondé de cette assertion.

Enfin, je crois pouvoir affirmer que, hors de très rares cas de plaisanterie, toujours avoués, nos expériences furent toujours conduites sans la moindre supercherie de qui que ce fût. En effet, deux seuls moyens existent de faire mouvoir un guéridon par une action matérielle étrangère à la force mystérieuse que nous voulions étudier : en le soulevant par-dessous avec le pied, ou en appuyant de haut en bas sur le bord du plateau avec les mains. Or, ni l'un ni l'autre de ces moyens ne peut être employé sans que tout le monde s'en aperçoive :

1° Pour soulever le pied du guéridon avec un de ses pieds, il est évidemment nécessaire que celui qui veut frauder engage son pied sous le pied de la table qu'il veut soulever; or, pour frauder au cours d'une expérience commencée sincèrement, c'est un hasard de pouvoir le faire, car le guéridon se soulevait toujours du même côté, et il fallait que le fraudeur se trouvât assis devant le pied soulevé par le guéridon dans son mouvement propre; de plus, il était presque impossible d'avancer un pied sans rencontrer celui de quelque autre expérimentateur, qui alors ou vous aurait dénoncé, ou aurait dû accepter de devenir votre complice; enfin, ces deux difficultés surmontées, il aurait fallu une habileté extraordinaire pour soulever le pied du guéridon et le laisser retomber avec la régularité de mouvement habituelle lorsque le guéridon obéissait à la force inconnue étrangère à toute fraude; on ne pouvait, au contraire, le faire que par saccades et par conséquent en se trahissant;

2° Pour faire pencher le plateau de son côté et soulever par conséquent le bord opposé, il fallait se trouver assis à la table juste à l'opposé du pied soulevé par le guéridon dans son mouvement propre; de plus, pour emporter dans son effort, non seulement le poids du guéridon lui-même, mais encore celui de toutes les mains posées sur son plateau et celui de tous les avant-bras emmanchés à ces mains, il fallait un véritable effort, dont l'emploi entraînait nécessairement une déformation, visible à tous, des extrémités des doigts du fraudeur, déformation consistant en un aplatissement marqué de la boule charnue du bout du doigt, et par le changement de coloration des ongles; enfin, comme pour le premier moyen, le mouvement ainsi obtenu aurait été saccadé et non régulier.

Il va de soi, bien entendu, qu'en écrivant ce qui précède, j'ai entendu établir, non pas l'impossibilité, mais la très grande difficulté, qu'il y avait à frauder sans que les autres expérimentateurs s'en aperçoivent.

Je puis donc affirmer que toutes les expériences auxquelles j'ai assisté ont été faites consciencieusement.

Enfin, je dois dire qu'au bout de peu de temps nous prîmes l'habitude de nous en rapporter à la table elle-même du soin de désigner l'expérimentateur qui devait l'interroger, en se soulevant de façon à se pencher de son côté, et cela dès son premier mouvement.

Il m'est impossible de citer ici toutes les expériences dont je fus le témoin ou auxquelles je participai, pour la bonne raison que j'en ai oublié la plupart. Je vais donc me borner à raconter les principales et les plus importantes, qui sont restées par cela même dans mes souvenirs. Nombre de fois on demanda à la table l'âge inconnu de quelque personne présente, le nombre de pièces de monnaie que tel assistant avait dans son porte-monnaie, le nombre d'allumettes restant dans la boîte entamée que tel ou tel avait dans sa poche, et le plus souvent la table répondit juste. Je ne cite tout cela en bloc que pour mémoire.

Un soir qu'on opérait dans la chambre du premier maréchal-des-logis de mon peloton, R..., celui-ci proposa de demander à la table le nom de la bonne amie d'un « bleu » nommé B..., originaire de Boëge (Haute-Savoie), qui alors « brossait » ledit sous-officier et couchait juste devant sa porte. Ainsi fut fait. La table, interrogée selon les règles, répondit que B... avait en effet laissé une bonne amie au pays et que cette bonne amie s'appelait d'un nom que j'ai oublié. Tous les expérimentateurs et tous les assistants protestèrent ne rien savoir de la chose. On prit note sur un papier de la réponse obtenue, et on alla chercher B... qui était déjà couché et endormi. Il se leva et son visage marqua le plus profond ahurissement, quand son « patron » lui demanda s'il n'avait pas dans son pays une bonne amie nommée comme la table venait de le dire. Après quelques timides hésitations de jouvenceau effarouché et de « bleu » qui a peur qu'on le punisse, et sur la parole d'honneur de R... qu'il ne s'agissait que de contrôler une expérience de table « tournante », il finit, après avoir promis de dire la vérité, par confirmer l'exactitude du renseignement.

Une autre fois, au même endroit, un vieux mais aimable maréchal des logis rengagé, employé dans je ne sais plus quel service du petit état-major, nommé F..., et Parisien de Paris, ayant entendu parler de nos expériences, vint nous demander de tâcher de savoir par la table qui était l'assassin de son père, mort jadis, depuis plus de dix ans, sous les coups d'un meurtrier qu'on n'avait jamais pu découvrir. Nous acceptâmes d'enthousiasme ce beau sujet d'expérience. La table nous répondit qu'en effet le père F... avait bien été assassiné quand il demeurait à Paris, à telle adresse et que son assassin était un nommé un tel, exerçant actuellement telle profession, à telle adresse à Paris ; j'ai oublié nom, profession et adresse. Nous fûmes tous interloqués, F... plus que les autres. Quelqu'un lui dit qu'il n'avait qu'à dénoncer le personnage au parquet de la Seine, mais un d'entre nous qui avait fait son droit au moins en partie, peut-être moi, fit remarquer que le crime remontant à plus de dix ans, l'action publique était prescrite et le criminel à l'abri de toute poursuite. F... se contenta donc de chercher dans le « Bottin » de Paris, à sa première sortie du quartier, s'il y avait bien, à l'adresse indiquée, un individu du nom indiqué exerçant la profession indiquée, et fut tout stupéfait d'en trouver un.

Un certain dimanche soir, René D... qui avait été je ne sais où en permission, entra en casque et sabre pendant une séance de table « tournante », toujours dans la chambre de R... qui y possédait le meilleur guéridon du quartier pour ce genre d'exercices, et nous demanda, quand l'expérience en cours eut pris fin, d'interroger la table sur la rencontre qu'il venait de faire dans la gare de Culoz. On posa la question à la table, et elle répondit : « Dlubalski », sans la moindre hésitation. C'était le nom du « chef » du 4[e] escadron, qui tirait une petite bordée, et que René D... avait rencontré en civil dans la gare de Culoz, venant de quitter depuis quelques quarts d'heure le quartier où l'autre rentrait, et où ladite bordée n'était encore connue de personne.

Dans le temps où nos expériences de tables « tournantes » battaient leur plein et avaient fini par devenir l'objet de toutes les conversations, y compris parmi les officiers qui avaient pour elles le plus grand scepticisme, mais préféraient nous voir occupés à cela qu'à d'autres distractions moins innocentes, notre camarade R..., conditionnel vétérinaire, comptant au 2[e] peloton du 1[er] escadron, fut trouvé un beau matin, par son brigadier G..., propriétaire d'un liquide suspect contenu dans sa musette de pansage. De là à conclure que c'était lui qui l'avait ainsi remplie, il n'y avait qu'un pas, et G... lui porta « 2 jours avec le motif », dont le capitaine de L..., commandant l'escadron, s'indigna au point de porter la punition à 15 jours. R... protesta de son innocence dans un entretien particulier avec le capitaine, qui lui dit qu'il le croyait sur parole, mais que, le liquide en question étant bien de l'urine, et la musette étant bien celle de R..., il était obligé de le considérer officiellement comme le coupable, mais qu'il lui lèverait sa punition aussitôt qu'il aurait pu lui indiquer de façon certaine le vrai délinquant. R... se mit donc en chasse, et ne trouva rien. Il pensa alors à s'adresser à nous pour avoir la clef du mystère, et on fit aussitôt droit à sa requête. La table répondit que le liquide contenu dans la musette de R... était bien de l'urine, que ce n'était pas lui l'auteur de l'infraction, que le véritable coupable était un cavalier de son peloton et de sa chambre (nous faisions, on le voit, durer le plaisir), et qu'il s'appelait... A ce moment, le maréchal-des-logis H..., qui

comptait au 2e peloton et qui par-dessus le marché se trouvait de semaine et était présent, se demandait avec la plus vive curiosité qui de ses hommes allait lui être dénoncé. La table épela L. H... passa rapidement en revue ceux de ses hommes ornés de cette initiale et resta indécis. La table continua à épeler *a*. Aussitôt H... s'écria que ça ne l'étonnait pas, que ç'allait être sûrement un « bleu » assez sale, dont le nom, que j'ai oublié, commençait ainsi. On fit alors continuer à la table le détail des lettres du nom du coupable, et la troisième épelée fut un *b*. Cela ne cadrait plus du tout avec la prévision d'H... après l'*a*, et chacun se demandait si la table ne bafouillait pas et ce qui allait en sortir. La table, au milieu du silence le plus complet et de l'attention la plus surexcitée, épela encore un second *b*, puis un *é*, puis dit que c'était fini. « Labbé! » fut l'exclamation générale, accompagnée de la plus grande surprise des gens du 1er, qui s'attendaient à tout autre nom qu'à celui-là. Labbé était en effet le perruquier de l'escadron, un cavalier de 1re classe et « de la classe », que personne ne jugeait capable d'un coup pareil. Le sentiment général fut que la table avait bafouillé, et on voulut en avoir le cœur net. A la demande de son camarade H..., R... lui prêta B... pour aller porter au 2e peloton l'ordre audit Labbé de se lever et de venir trouver tout de suite le maréchal des logis de semaine dans la chambre du maréchal des logis R..., sans lui dire pourquoi, ce que du reste on laissa B... profondément ignorer. Personne ne sortit de la chambre, et après quelques minutes qui nous parurent à tous bien longues, Labbé fit son entrée dans la chambre, les yeux gonflés de sommeil et se demandant ce qu'on pouvait bien lui vouloir. H... lui demanda à brûle-pourpoint : « C'est vous qui avez pissé dans la musette de R...? » Complètement interloqué, Labbé murmura d'abord je ne sais quoi d'inintelligible. H... lui renouvela sa question à plusieurs reprises, de façon de plus en plus pressante, à quoi Labbé répliqua : « Mais enfin, qu'est-ce qui vous a dit que c'était moi? » On lui apprit alors que c'était la table « tournante ». Labbé confondu reconnut sa culpabilité. Cette affaire eut pour épilogue que le lendemain, R..., averti, alla porter au capitaine de L... le nom de Labbé comme celui de l'auteur du délit, que le capitaine interrogea Labbé et R... et aussi les témoins des aveux de Labbé, mais que, quand il apprit par quel moyen ces aveux avaient été obtenus, il leva la punition de R... à qui il n'en restait plus guère à faire, et se contenta de flanquer à Labbé un sérieux abatage sans le punir, sur un témoignage aussi sujet à caution que celui d'une table « tournante ».

Un autre soir, quelqu'un eut l'idée de questionner la table sur le Masque de Fer, dont les recherches de M. Funck-Brentano étaient encore loin d'avoir percé le mystère. La table commença par nous faire des réponses pourvues d'un certain sens, d'où il résultait que ce personnage était un certain Italien nommé Sinuvilo, coupable de quelque méfait sous Louis XIV. Mais presque aussitôt la table ne nous épela plus que des assemblages de lettres vides de toute signification, dépassant parfois le nombre des caractères de notre alphabet, et de guerre lasse, nous abandonnâmes ce sujet.

Nous poursuivions parfois nos expériences en dehors du quartier, dans les « chambres en ville » de ceux d'entre nous qui y avaient un guéridon convenable. Le succès croissant de nos essais avait inspiré à quelques-uns d'entre nous l'idée d'essayer du spiritisme et de tenter de faire apparaître à nos yeux l'âme des morts; mais personne ne sachant comment s'y prendre, nous nous en tînmes aux tables « tournantes ». Nous n'étions pas encore parvenus à nous faire une opinion sur la cause des phénomènes dont la réalité ne pouvait faire aucun doute pour quiconque les avait vu se produire dans nos séances. Une de celles tenues en ville, à laquelle j'assistai, eut lieu en l'honneur du lieutenant D..., officier d'ordonnance du général commandant les fantassins de Chambéry, fantassin lui-même, neveu du général D... qui était alors ou fut depuis chef du Ne corps à X... et grand-croix de la Légion d'honneur. Le lieutenant D... était ami intime ou quelque peu allié de je ne sais plus lequel des pensionnaires de notre table à l'Hôtel de la Poste, et à ce titre nous eûmes l'honneur de le recevoir un soir à dîner, lui fantassin et officier, nous dragons ou hussards et simples cavaliers. Le bruit de nos exploits était parvenu jusqu'à lui, et quand nous fûmes sortis de table, il nous demanda s'il ne nous serait pas possible de le faire assister à une séance de table « tournante ». L'hôtel possédant un guéridon convenable, nous lui répondîmes que rien n'était plus facile, et nous nous mîmes à l'œuvre avec sa participation à la chaîne des mains. Après plusieurs questions résolues avec succès, mais dépourvues d'importance, le lieutenant D... lança la table sur ses affaires de cœur personnelles, et lui demanda, ou lui fit demander, le nom de sa fiancée. La table épela Alc... puis d'autres lettres qui ôtèrent toute signification à la réponse. Or, je n'étais pas sans savoir par les Ch... que le lieutenant D... était le fiancé de Mlle Alc... P..., leur amie intime et la cousine éloignée des D..., que j'avais souvent fait danser au 2e étage de la maison dont mon père habitait le 1er; je savais même que ces fiançailles, résultant de l'inclination réciproque des jeunes gens, étaient contrariées par les parents de la jeune fille, qui en bons commerçants lyonnais, ne voulaient pas d'un officier pour gendre. Nous constatâmes avec regret l'inintelligibilité de la réponse de la table, et l'heure étant venue de rentrer au quartier, nous levâmes la séance. Me trouvant cheminer un instant seul aux côtés du lieutenant, je me permis

de lui dire qu'il était bien étonnant qu'après avoir si bien commencé sa réponse, la table l'eût terminée si mal. Il me répondit que c'était lui qui avait fraudé en soulevant la table de manière à la faire ainsi bafouiller, et qu'il avait été saisi d'une émotion extraordinaire en voyant la table épeler aussi exactement les trois premières lettres du prénom plutôt rare de sa fiancée.

Un certain soir de dimanche, un certain nombre de nos camarades des hussards rejoignit en rentrant au quartier le groupe dont je faisais partie, et ils nous racontèrent qu'ils n'étaient pas venus au « beuglant » parce qu'ils avaient passé leur soirée à faire parler un guéridon dans la chambre de l'un d'eux à l'Hôtel de l'Europe, que le guéridon, particulièrement bien disposé, leur avait dit que ce qui le faisait parler était un diable nommé Dormon, que l'heure de rentrer les avait fait lever la séance avec la résolution de la reprendre le dimanche suivant, et qu'ils m'invitaient à me joindre à eux pour la circonstance. Nous passâmes toute la semaine à faire nos projets, et aucun incident fâcheux n'étant venu contrarier ceux-ci nous sortîmes le dimanche matin après avoir constitué l'équipe nécessaire et nous être promis de ne rien boire de toute la journée qui pût troubler nos idées ou diminuer notre sang-froid. Aussitôt après dîner, nous nous rassemblâmes donc à l'Hôtel de l'Europe dans la chambre de ceux d'entre nous qui y avaient le guéridon si propice aux expériences, et là eut lieu celle par laquelle je clôturerai cette énumération, et qui devait être si étrange qu'elle fut la dernière que nous tentâmes. L'équipe rassemblée se composait des hussards B..., Dr... (aujourd'hui député de C.-s.-M.), D... (justement le cousin du lieutenant), Emile G... et Barthélemy G..., et comme dragons, de René D... et de moi. Selon ce qui avait été convenu, tous, nous n'avions bu qu'à nos repas et seulement du vin et de l'eau, de manière à être absolument maîtres de nous. La chambre où nous opérâmes, après y avoir fait apporter notre café, était un petit rectangle. Pour un observateur placé au milieu et faisant face à la fenêtre, celle-ci était au milieu d'un des petits côtés, percée sur une cour profonde et assez étroite, garnie de rideaux de vitrage et de grands rideaux en mousseline blanche très légère, et fermée à l'espagnolette; je crois bien me rappeler, mais je n'ose l'affirmer, qu'elle était aussi munie de persiennes extérieures également fermées pour empêcher les vis-à-vis de voir ce que nous faisions.... La suite du récit ayant ravivé mes souvenirs, je me rappelle très nettement maintenant que cette fenêtre était munie extérieurement, non pas de persiennes, mais de volets pleins, et que ces volets étaient soigneusement fermés... Au milieu du grand côté placé à sa gauche, mon observateur idéal de tantôt avait la cheminée, dans laquelle, vu la température du jour, il n'y avait aucun feu; comme d'habitude, cette cheminée était surmontée d'une glace avec une paire de flambeaux garnis de bougies et autres objets usités dans les chambres d'hôtels. Contre le grand côté à sa droite, mon observateur avait des chaises, une toilette, une armoire, une table et autres meubles sans importance pour la suite de ce récit. Derrière lui, mon observateur avait le lit, placé la tête contre le grand côté de la chambre où était la cheminée, le flanc droit au petit côté opposé à la fenêtre. Au bout de ce même petit côté, juste devant le pied du lit, avec entre les deux l'espace nécessaire pour circuler, se trouvait la porte, unique entrée de la chambre; cette porte, à un seul vantail, s'ouvrait au fond d'un corridor long, étroit et tortueux, et était surmontée d'une imposte vitrée; le corridor était éclairé par un bec de gaz à flamme « papillon », placé au tournant le moins éloigné de la porte de la chambre, de manière à éclairer les deux parties droites dont l'angle formait ledit tournant. Dans la chambre et devant la fenêtre, à une distance convenable pour circuler entre les deux, était posée la malle fermée, à couvercle plat, du locataire de la chambre. Toute cette minutieuse description des lieux est nécessaire pour l'intelligence du récit qui va suivre.

Aussitôt tous présents, nous prîmes le café et nous nous mîmes à la table. Elle répondit avec une promptitude que je n'avais encore jamais vue. Je fus l'expérimentateur désigné par la table elle-même pour poser les questions, et je résumerai le commencement de la séance en relatant que, comme le dimanche précédent, la table nous dit n'être que l'interprète dans ses réponses, d'une puissance diabolique, et que le démon qui nous parlait par son intermédiaire s'appelait Dormon. Je lui demandai alors, comme il avait été convenu entre nous, si ce diable Dormon consentirait à se montrer à nos yeux séance tenante, et la table répondit que oui. Nous nous entre-consultâmes alors pour savoir si nous pousserions plus loin, et nous décidâmes que nous le ferions, mais que René D... et moi, qui, en notre qualité de dragons, étions armés de « lattes » ou sabres droits, les tirerions et les planterions la pointe dans le parquet entre nos pieds et la poignée devant nos estomacs, pour les avoir à notre portée immédiate et nous en servir contre tout intrus qui voudrait nous faire une mauvaise farce, et aussi pour nous donner une contenance rassurante, car sans avoir peur, nous sentions tous nos nerfs se tendre et notre émotion s'accroître, comme je le sens encore en écrivant ceci vingt-trois ans après. Ces dispositions prises, nous reprîmes nos places et reformâmes la chaîne des mains; puis je dis à la table de dire au diable Dormon que nous étions prêts à le recevoir et qu'elle eût à le faire apparaître à nos yeux. Silence général. Rien ne se montra. Alors je demandai à la table pourquoi Dormon ne venait pas; la table me répondit ce seul mot : « Bougies ». Je compris

aussitôt que Dormon ne voulait se montrer à nous que dans une obscurité que ses propres lumières suffiraient à nous faire percer ; je demandai à la table s'il fallait éteindre ces bougies et si, cela fait, Dormon viendrait ; elle me répondit que oui. La chambre était éclairée par la flamme des deux bougies des flambeaux placés sur la cheminée. Nous tînmes de nouveau conseil et, décidés à aller jusqu'au bout, nous convînmes unanimement d'obtempérer. Mais j'imposai à mes camarades, plus que je ne leur conseillai, les mesures de prudence suivantes, pour parer à toute éventualité : allumer le petit bougeoir de circulation et le placer avec une boîte d'allumettes ouverte sur la malle, à portée de la main d'Emile G.., le plus calme des hussards, René D... et moi étant occupés par nos sabres, avec mission de l'éteindre au signal que je lui en donnerais, et de lâcher tout pour le rallumer si la nécessité s'en faisait sentir. G... m'ayant dit qu'il comprenait très bien ce qu'il aurait à faire, nous éteignîmes les flambeaux, plaçâmes le bougeoir comme il avait été dit et à côté une boîte d'allumettes-bougies à tiroir que j'avais dans ma poche, après en avoir ouvert le tiroir de façon à ce que son élastique le maintînt ouvert, et nous reformâmes la chaîne des mains autour du guéridon. Je dis alors à la table que nous allions éteindre notre dernière bougie et que Dormon pourrait venir avec l'obscurité désirée ; la table répondit que oui. A mon invitation, G... éteignit le bougeoir d'un seul souffle vigoureux... et je ne vis rien. Cependant, au bout d'une seconde ou deux, je commençai à apercevoir la silhouette des objets environnants et de mes camarades aussi immobiles et anxieux que moi, à la faible lueur du bec de gaz du corridor qui pénétrait dans la chambre par l'imposte vitrée surmontant la porte. Je demandai à la table pourquoi Dormon ne se montrait toujours pas, et elle me répondit : « Gaz. » Je lui demandai derechef s'il fallait éteindre, non seulement les bougies de la chambre, mais encore le gaz du corridor, afin que l'obscurité fût absolue, et si Dormon viendrait alors ; elle me répondit que oui. Pour la troisième fois nous tînmes conseil, après que G... eut rallumé le bougeoir sur mon indication. Nous étions tous surexcités à l'extrême, mais l'état nerveux de Barthélemy G..., Dr... et surtout de Gabriel D... me parut anormal. Ceux-ci, surtout celui-ci, insistaient pour que nous obtempérions. Je parvins à obtenir de poser à la table une question préliminaire de plus, et nous reformâmes la chaîne: « Y a-t-il danger à faire venir Dormon? » demandai-je. — « Oui ! » répondit la table. — « Quel danger? » — « Folie ! » — « Pour tous? » — « Non ! » — « Pour un seul? » — « Oui ! » — « Pour qui? » — « D... ! » Quatrième conseil. Gabriel D..., le désigné, au paroxysme de l'énervement, criait : « Je m'en f... ! Peu m'importe ! Il faut aller jusqu'au bout ! Il faut voir ce qui arrivera !... » Sans pouvoir le faire taire, je fis observer à mes camarades que, bien que très probablement nous continuerions à ne pas voir le moindre diable, ce serait mal agir que d'exposer un camarade aussi excité que l'était déjà D.. à quelque malheur, quand bien même ce malheur n'aurait sa source que dans son imagination, et à l'unanimité moins D..., nous décidâmes d'abandonner tout essai d'entrevue avec Dormon, après avoir toutefois exprimé à ce démon, par l'intermédiaire de la table, notre piètre estime pour son procédé. Nous reformâmes donc une fois de plus la chaîne, et je dis à la table de dire à Dormon qu'il était un malotru de ne pas vouloir se montrer sans nuire à l'un de nous, qu'on n'agissait pas ainsi entre gens bien élevés, que dans ces conditions il n'avait qu'à rester où il était, etc. Sans me laisser achever ma diatribe, la table me dit « M... ! » comme d'après la légende Cambronne à Waterloo, et tout à coup, avec un bruit comparable à un fort coup de maillet sur une grosse caisse de sonorité remarquable, la fenêtre s'ouvrit instantanément toute grande, sans que les rideaux perdissent leur immobilité, le lourd bougeoir de cuivre et la boîte d'allumettes placés au milieu de la malle furent précipités à terre, la mèche de la bougie à demi éteinte en touchant le parquet ; nous étions tous debout, René D... et moi, les pointes de nos sabres dirigées en garde contre la fenêtre béante, et les hussards se repliant sur nous. Je criai aussitôt à Emile G... de ramasser le bougeoir avant que la flamme de la bougie fût éteinte et de le placer sur la table de service où était le reste de notre café ; ce qu'il fit tout de suite avec la plus grande présence d'esprit. Puis, rien ne se montrant par la fenêtre ni ailleurs, nous refermâmes celle-ci et revînmes au guéridon. A peine avions-nous reformé la chaîne des mains sur lui, qu'il se mit à tourner, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, avec une telle vitesse que nous ne pouvions le suivre, et que le plateau nous glissait sous les doigts. Puis, il se mit à dessiner une sorte de pas de valse qui peu à peu le rapprocha de la malle, au devant de laquelle se trouvaient encore sur le parquet la boîte renversée et les allumettes répandues. Arrivé là, le guéridon se mit à soulever ses pieds l'un après l'autre, et à les laisser retomber en frottant deux fois dans chaque sens et en se déplaçant chaque fois légèrement. Au bout d'un moment de cet exercice, je remarquai que chaque retombée du pied soulevé du guéridon était marquée par l'explosion d'une tête d'allumette ; c'étaient des allumettes-bougies à têtes bleues ; aucun de nous que moi ne s'en était trouvé sur lui quand nous avions mis le bougeoir allumé sur la malle pour éteindre les flambeaux ; l'idée me vint aussitôt que, une fois toutes mes allumettes parties, nous n'en aurions plus d'autres et serions hors d'état de rallumer quoi que ce soit, si d'une façon ou d'une autre notre unique bougie venait à s'éteindre aussi. Je criai

donc à mes camarades de peser de toutes leurs forces sur le plateau du guéridon pour en arrêter le mouvement ; malgré le poids de nos sept corps portant sur le plateau, non plus seulement du bout des doigts, mais avec toute la paume de nos mains ouvertes à plat, nous ne pûmes arrêter ce mouvement. Alors, tout en criant à mes camarades de tout lâcher et de me laisser faire, je saisis le guéridon par son pied central, le fis balculer en l'air, le posai à terre sur son plateau, et montai dessus des deux pieds. Ainsi fut-il réduit à l'immobilité. Alors nous nous regardâmes, ahuris, stupéfaits, hors de nous. Quand, au bout d'un moment, nous vîmes que l'immobilité du guéridon paraissait assurée, nous le transportâmes dans quelque coin et commençâmes à ranger dans la chambre. Nous en avions assez. Tout d'abord, nous ramassâmes la boite et les allumettes, et je constatai et fis remarquer à mes camarades, que la boite d'allumettes était tombée sens dessus dessous, sans que le tiroir se refermât, et sans qu'il y fût resté une seule allumette, puis, que des allumettes piétinées par le guéridon les têtes seules avaient été touchées et écrasées, sans une seule exception ; je leur en distribuai à chacun et en gardai moi-même quelques-unes fort longtemps, comme des témoins muets de la vérité des faits. Aucune des allumettes n'avait été touchée par les pieds du guéridon ailleurs que sur la tête.

Quand tout fut remis en ordre, nous prîmes quelque chose pour nous remettre de nos émotions, et l'heure vint de rentrer au quartier. Chemin faisant, j'avais la sensation que mes cheveux se hérissaient sous mon casque. Le soir même, et à plus forte raison le lendemain, nous racontâmes notre aventure à tous ceux, sous-officiers et camarades, qui s'intéressaient aux tables « tournantes ». On nous crut, et notre expérience fut la dernière ; personne ne voulut retoucher à un jeu aussi dangereux, et moi-même je ne le refis que plus tard dans des circonstances que je crois atténuantes.

J'appris plus tard qu'Eugène B... avait eu jadis dans sa famille un vieux maniaque, grand tourneur de tables, qui prétendait que ces meubles, dans cet usage insolite, étaient les interprètes du diable Dormon, et qu'il s'était souvent fait apparaître ce dernier, sous les traits d'un grand jeune homme imberbe d'une pâleur cadavérique, drapé dans un linceul. Cette information me permet de tirer des expériences auxquelles j'ai pris part une conclusion que je crois serrer de très près la vérité, si elle ne l'exprime pas toute entière, car tous les faits, moins un, cadrent avec l'opinion que je me fais de la force motrice des tables « tournantes ». Cette conclusion, la voici :

1° Il est matériellement certain qu'on fait faire à un guéridon léger des mouvements giratoires et oscillatoires, étrangers à l'application matérielle de la force musculaire des expérimentateurs ;

2° Il est matériellement certain qu'en interprétant ces mouvements d'une façon convenue, on peut obtenir du guéridon des réponses sensées aux questions qu'on lui pose ;

3° Je n'ai observé aucun cas où la réponse obtenue de façon sensée ait été certainement inconnue de tous les expérimentateurs sans exception ; je n'ai, au contraire, observé que des cas de réponses sues, supposées, pressenties d'avance, avant d'être formulées par la table, par l'un des expérimentateurs, le plus souvent par le directeur de l'expérience, parfois aussi par un autre ne paraissant y jouer qu'un rôle effacé ;

4° Des observations précédentes, et des sensations personnellement éprouvées par moi au cours des expériences, je tiens pour établi, mais imparfaitement démontré, que la force motrice du guéridon est totalement étrangère à toute intervention diabolique ou extra-naturelle, et que cette force se rattache aux phénomènes scientifiquement étudiés de l'hypnose et de la catalepsie ; par la formation plus ou moins prolongée de la chaîne des mains des expérimentateurs, ils doivent dégager cette force de leurs personnes comme l'électricité se dégage de plusieurs éléments accouplés d'une pile, et par l'application de cette force, faire exécuter au guéridon les mouvements dictés par la volonté de tous ou de l'un d'eux, à l'insu de tous, ou avec une vague perception de l'un d'eux seulement, par une sorte d'hypnotisme collectif très faible, substituant à la volonté consciente de chacun, en ce qui concerne l'expérience, une volonté collective presque inconsciente, chacun restant en pleine possession de ses facultés intellectuelles pour tout ce qui est étranger à l'expérience, même au cours de celle-ci. Je me demande si les récentes découvertes de la radioactivité des corps, et notamment du corps humain vivant, n'apporteront pas un jour ou l'autre une confirmation de cette conclusion de ma part.

Le seul fait qui ne rentre pas dans ma théorie, est celui de l'ouverture brusque de la fenêtre. Je ne peux en effet, pas garantir qu'il n'ait pas été pressenti et inconsciemment ordonné par l'un de nous, mais en admettant qu'il l'ait été, il faudrait admettre aussi que la force dégagée par l'accouplement de nos quatorze mains était assez puissante pour agir sur un objet pesant, offrant l'énorme résistance d'une espagnolette fermée, à une distance de deux à trois mètres de l'expérimentateur le plus rapproché ! De plus, ce fait présente les particularités suivantes, qui me semblent nettement contraires à toutes les lois naturelles connues :

1° Il faisait beau temps le jour de l'expérience, et à l'heure où elle avait lieu, il n'y avait pas un souffle de vent sur la ville ; il ne pouvait donc pas y avoir appel d'air de l'extérieur à l'intérieur, la fenêtre et ses volets d'une part, la porte d'entrée de la chambre d'autre part, étant tous fermés ; enfin, cet appel d'air, s'il avait eu lieu, aurait été affaibli par les dimensions

de la cour sur laquelle ouvrait la fenêtre et celles du corridor sur lequel ouvrait la porte ;

2° Le mouvement d'écartement des vantaux de la fenêtre ne fut pas progressif, passant graduellement de la position d'arrêt à la vitesse maxima et de celle-ci à celle-là, tour à tour, au début et à la fin de leur course, mais brusque et assez rapide pour que le mouvement parût instantané ;

3° Les volets extérieurs restèrent fermés ;

4° La détonation sourde accompagnant l'ouverture de la fenêtre ne s'explique d'aucune façon et ne ressemblait pas au bruit qu'on fait en ouvrant vivement une fenêtre ;

5° Les grands rideaux de mousseline légère dont la fenêtre était garnie, restèrent parfaitement immobiles, alors que, si la fenêtre avait été ouverte par le vent, ils auraient volé dans la chambre aussi loin que l'eussent permis les embrasses dont ils étaient retenus ;

6° Le vent aurait éteint la bougie du bougeoir placé sur la malle juste devant la fenêtre, et il n'en fut rien ;

7° Ce bougeoir, en bronze, bas et lourd, garni d'une bougie d'une dizaine de centimètres de hauteur seulement, par conséquent très stable, placé à peu près au milieu de la largeur du couvercle de la malle, ne fut pas heurté par un des vantaux de la fenêtre s'ouvrant, car ces vantaux auraient d'abord heurté la malle qui les aurait arrêtés dans leur développement si elle n'avait été posée sur le parquet assez loin de la fenêtre pour ne pas en gêner l'ouverture et la fermeture ; il glissa droit vers l'intérieur de la chambre, vite et dans une direction sensiblement perpendiculaire au plan de la fenêtre fermée, jusqu'au bord de la malle qu'il franchit, décrivant dans sa chute un arc de 90° environ, de manière à porter sur le parquet par la poignée, le bord du plateau de base, et l'extrémité de la bougie ;

8° La boîte d'allumettes étant tombée aussi, suivant une trajectoire analogue à celle du bougeoir, se trouva portée sens dessus dessous sur le parquet, sans que le choc en eût fait refermer le tiroir, et toutes les allumettes très nombreuses qu'elle contenait, sans exception, étaient répandues autour d'elle sur le parquet ; il avait donc fallu qu'elles s'en échappassent pendant que la boîte tombait entre le dessus du couvercle de la malle et le parquet ; il est invraisemblable qu'il n'en soit pas resté quelques-unes dans la boîte ;

9° Ces allumettes répandues sur le parquet l'étaient irrégulièrement, mais isolément, et sans que deux ou plusieurs allumettes formassent de petits groupes ;

10° Toutes les allumettes écrasées par les pieds du guéridon le furent sur la tête, et aucune allumette écrasée par les pieds du guéridon ne le fut ailleurs que sur la tête.

Les dix particularités que je viens d'énumérer furent observées par moi et relevées dans les longues conversations ultérieures où nous commentâmes cette étrange expérience. Mes six co-expérimentateurs se les rappelèrent parfaitement aussi, et furent unanimes à confirmer le souvenir que j'en avais gardé. Il faut donc les tenir pour des faits acquis. Chacune de ces particularités est contraire à ce qui se serait naturellement passé si la fenêtre avait été ouverte par une poussée de vent ou autre venant de l'extérieur. Leur juxtaposition s'accorde au contraire parfaitement avec l'hypothèse non établie de l'intervention d'une intelligence inconnue et de nous invisible, voulant consciemment nous priver malgré nous de notre lumière et des moyens d'en ravoir.

C'est là le seul fait par moi observé, mais il est indéniable, qui me paraisse difficile à accorder avec la solution naturelle, qui me paraît la vraie, que j'ai cru pouvoir donner à la question des tables « tournantes ».

Comme je l'ai dit plus haut, le récit sincère que nous fîmes de cette aventure fit de nous les héros de toutes les conversations du régiment pendant les deux ou trois jours qui la suivirent. Des escadrons et des pelotons les plus lointains, on venait « interviewer » l'un ou l'autre de nous pour avoir des détails. Seuls, les officiers persistèrent dans leur attitude d'ignorance voulue de nos expériences, mais ils n'en pensaient pas moins et en parlaient entre eux tout autant. Personne ne douta de notre sincérité ni de la réalité des faits. L'aventure parut à chacun des chercheurs des mois précédents une leçon, et personne ne continua à faire « tourner » des tables.



UN RÉBUS PHOTOGRAPHIQUE

Rome, 1908.

Au cours de l'été de 1906, j'eus une séance chez un médium qui s'était spécialisé dans les photographies dites « spirites », et j'obtins, sur deux des plaques exposées, quelques formes étranges, plus ou moins convaincantes, selon la forme d'esprit critique avec laquelle on est disposé à les accueillir ; en effet, ces photographies n'ayant pas été prises en des « conditions de contrôle », elles étaient peu satisfaisantes sous le rapport scientifique, bien qu'intéressantes à plusieurs points de vue. En tout cas, ces résultats me donnèrent le désir de tenter une expérience d'amateur en des conditions aussi simples et directes que possible, avec un membre de ma famille qui possède un excellent Kodak, et avec lequel j'ai l'habitude de travailler depuis une quinzaine d'années déjà. Cette personne possède des facultés médiumniques très fortes et très diverses.



Fig. 1.

Le soir avant notre tentative, nous priâmes un ami « invisible » de nous aider dans notre expérience ; nous en reçûmes l'assurance qu'il ferait de son mieux et qu'il enverrait l'un de ses *Elementals* pour nous assister.

Vers midi, le 6 janvier 1907, nous arrangeâmes un coin près d'une fenêtre, dans une vaste et haute chambre d'un vieux palais romain, qui donnait sur une rue très fréquentée. Cette chambre est pleine de meubles anciens et de tableaux de maîtres anciens ; il n'y avait dans la pièce qu'une seule glace, grande, mais sombre, très loin du coin où nous allions opérer ; en dehors de cela, point de surfaces luisantes pouvant réfléchir les figures qui se trouvaient dans la chambre. Près de la fenêtre, ombragée par des rideaux de satin jaune, et à laquelle on monte par trois grandes marches de marbre, nous plaçâmes un paravent, dont les deux ailes formaient presque un angle droit, l'un près du rideau de la fenêtre, l'autre à un mètre de la muraille et parallèle à celle-ci. Le paravent, assez haut, était couvert de soie brochée couleur crème. Nous disposâmes un fauteuil de telle façon que la personne qui y prenait place recevait en plein dans le visage la lumière venant de la fenêtre, alors qu'un espace sombre se trouvait à sa droite, avec le Kodak à deux mètres environ de distance, placé sur une sellette en bois sculpté, et mis au point aussitôt que je pris place sur le fauteuil.

On plaça dans le Kodak une bobine de pellicules qu'on venait justement d'ouvrir et n'avait pas encore servi, et on compta rapidement jusqu'à 60 durant l'exposition des plaques que nous présentons sous les numéros 1, 2, 3 et 4. Pour le n° 5 nous changeâmes de chaise, de position et de mise au point ; les n°ˢ 6 et 7

furent pris avec la même mise au point, mais avec une légère modification dans la position (1).

Le n° 1 me montre placée entre les deux ailes du paravent ; au delà de ce dernier se trouve le double de mon visage, contre la muraille et derrière le dossier d'un fauteuil qui se trouvait parallèlement à moi, dans un espace où je n'aurais pas pu être photographiée, sauf si je m'y étais assise dans le laps de temps entre la prise de la première et celle de la deuxième photographie — ce qui n'était pas, n'ayant pas bougé



Fig. 2.

de mon fauteuil avant qu'on exposât la cinquième plaque.

Le n° 2 donna le même résultat, avec en plus une licule au :

N° 3, où ma tête est enveloppée dans un nuage de substance psychique blanche, au-dessous de laquelle apparaît un visage d'homme, dont on peut discerner la moustache, et qui ressemble à un de mes parents décédés. Le dossier du fauteuil à gauche est aussi doublé en deux endroits.

Le n° 4 montre un faible dédoublement du côté droit de ma figure, ainsi que du dossier du fauteuil à gauche, comme s'il s'agissait d'un mouvement involontaire que j'aurais fait ; mais alors le dossier de l'autre fauteuil doit aussi s'être mis en mouvement tout seul, puisqu'il est dédoublé ; et pourquoi ma tête n'est-elle pas dédoublée derrière ce deuxième fauteuil comme dans la photographie précédente ?

N° 5. — La position, le fauteuil et la mise au point n'avaient pas été altérés. Le résultat est entièrement normal.

N° 6. — La position avait été légèrement changée ; un fauteuil sculpté avait été placé d'un côté. Dans cette photographie, j'ai à côté de moi trois autres têtes, outre à la mienne, avec de forts courants de lumière qui passent entre elles ; une longue baguette avec un bout carré s'élève, et sur elle l'énorme tête d'une majestueuse femme égyptienne ou mauresque, avec des lèvres épaisses, une joue forte et des pendants d'oreille. L'extrémité frangée du rideau de satin jaune avec des supports ornés de passementeries existait en réalité et marquait l'endroit où commençait la fenêtre.

N° 7. — On voit ma tête de profil, ou plutôt de trois quarts, vers l'appareil ; dans sa partie inférieure apparaît quelque chose comme une tête de hibou. La chevelure est très différente de la mienne, telle qu'on le voit dans les photographies précédentes ; on dirait partie d'une troisième tête, qui se rattache dans la pelune chevelure d'homme. Dans le coin obscur, à droite, on voit la figure d'une vieille femme couverte d'une coiffe ou d'un bonnet ; ses traits sont très marqués, mais elle n'a pas été reconnue.



Comme je l'ai dit avant, personne n'était présent durant la prise des photographies, qui dura un peu plus d'une heure, hormis moi-même et l'amateur photographe, qui était un de mes proches parents. Quand nous demandâmes à notre ami « invisible » si les photographies avaient donné un bon résultat, il ré-

(1) Pour les dernières cinq pellicules, l'opérateur et moi nous changeâmes de place, mais sans aucun résultat satisfaisant ; je dois dire que je m'y pris sans doute gauchement, n'ayant aucune connaissance du maniement des appareils photographiques ; ces pellicules ne furent donc pas gardées après avoir été développées.

pondit : « Dans une certaine mesure; pas aussi bon que je l'aurais désiré, mais il y a tout de même quelque chose ». Comme nous lui demandions s'il avait envoyé son *Elémental* pour nous aider comme il avait promis, il répondit qu'il était venu lui-même diriger l'opération, et nous conseilla de ne pas toucher à la bobine des pellicules, enfermée dans son étui en papier, et de la laisser sur un meuble de la chambre qui n'était pas d'un usage quotidien.



Fig. 3.

Une dizaine de jours après, la bobine, toujours enfermée, fut envoyée par l'intermédiaire d'une de mes amies, à un amateur photographe très habile — un officier de l'armée italienne, qui n'était pas spirite, et qui, sans savoir de quoi il s'agissait, développa simplement les pellicules et me les renvoya aussitôt sans s'intéresser à elles et sans faire aucune remarque.



Fig. 4.

Elles furent alors tirées très promptement dans un seul jour par un autre monsieur romain, qui parut ne pas y prêter la moindre attention, se limitant à dire qu'il y avait là quelque chose de bizarre

J'apportai alors les plaques à l'établissement photographique bien connu de M. Vasari, qui m'en tira

plusieurs séries d'exemplaires. Comme je demandais au photographe s'il pouvait, en sa qualité d'expert, se rendre compte de ces irrégularités, il me répondit



Fig. 5.

qu'aucun photographe n'aurait pu le faire — « hormis — (ajouta-t-il avec hésitation) — qu'il s'agisse de photographies spirites, dont nous entendons parler quelquefois ». Plus tard, nous primes quelques autres photographies avec plus ou moins de résultats.



Il me semble toutefois que le sujet mérite d'être attentivement et strictement examiné avant qu'on puisse prononcer un jugement péremptoire quelconque; il faudrait d'abord que les lois qui régissent ces productions soient mieux connues.

Selon mon expérience très limitée, je pense qu'il est avant tout nécessaire de disposer d'une certaine force psychique aussi bien du côté de l'opérateur que du côté de la personne dont on prend la photographie, et que les deux personnes soient habituées à travailler ensemble dans les expériences psychiques, il faut se trouver dans un milieu très tranquille, que les appareils dont on se sert appartiennent à l'opérateur ou à la personne photographiée, et qu'ils en fassent souvent usage. JULIA ROSENKRANTZ.

Nous avons intitulé cet article de la baronne Rosenkrantz : *Un Rébus Photographique*, parce que c'est bien ainsi qu'il nous est apparu et que nous le présentons au lecteur. Nous croyons que la « femme égyptienne ou mauresque » du n° VI, ainsi que la « vieille dame » du n° VII peuvent parfaitement n'être que le visage de l'auteur, modifié et défiguré comme presque tout le reste dans ces photographies. Le regretté professeur Lombroso, avant de se convertir à l'hypothèse spirite, déclarait « ne pas pouvoir croire à l'âme des fauteuils » ; nous avons toutes les peines du monde à croire au dédoublement des dossiers de fauteuils.



Fig. 6.

Toutefois, comme ces photographies ressemblent à la plupart des autres que les théosophes, occultistes et spirites nous présentent comme des « dédoublements »



Fig. 7.

des corps humains, nous jugeons utile de les soumettre à la sagacité des experts photographes, particulièrement à ceux qui sont passés maîtres dans l'emploi des kodaks, afin qu'ils en tirent, si possible, quelques conclusions. Nous recevrons volontiers leurs communications à ce sujet. N. de la R.

Quelques cas de prémonition en rêve se rapportant au jeu de la Loterie

En publiant les cas suivants de gains à la Loterie Royale, s'étant produits oniriquement d'une manière spontanée, à ce qu'il paraît, je commencerai par dire que j'ai l'avantage de connaître les personnes auxquelles ces faits arrivèrent et qui nous en firent le récit; nous pouvons garantir pleinement leur bonne foi et leur bon sens; ayant soumis ces faits à un examen attentif, je les considère comme authentiques et dignes de paraître dans les *Annales des Sciences Psychiques*.

Ces cas sont de deux espèces différentes : la première comprend les rêves qui semblent se rapporter à des personnes encore vivantes; la seconde, à des personnes décédées.



PREMIÈRE ESPÈCE : *Rêves se rapportant à des personnes vivantes*. — J'avais amené ma famille passer les vacances d'automne, en 1906, à Soliéra, dans la Province de Modène, où ma mère, femme de la plus haute vertu, qui était malheureusement malade, fut l'objet d'attentions continuelles et de soins cordiaux, de la part aussi de la dame qui nous avait loué la petite maison que nous habitions, Mme Augusta Righi, personne simple et sans façon.

Après notre retour de Soliéra à Venise, la dame en question écrivit à ma femme une lettre comme elle lui en envoyait de temps en temps, mais qui contenait aussi quelque chose d'étrange : elle disait avoir vu en rêve ma mère entrer à la cuisine de sa maison, et qu'elle lui avait dit de jouer à la Loterie le numéro 9. Derrière ma mère se tenait ma fille Dora, qui lui conseilla à son tour de jouer ce numéro.

Mme Righi communiqua le rêve à une de ses amies, Mme A. Zambelli, femme du chef de gare de Soliéra, et avisa avec elle aux détails du jeu. En considérant qu'elle avait vu dans le rêve *deux* personnes, elles formèrent l'ambo avec les numéros 9 et 2; elles les jouèrent à Modène chacune pour son compte pour le prochain tirage de la loterie, et gagnèrent !

Il est inutile de remarquer que ma mère et ma fille, bien que douées de facultés médiumniques, ne se souvinrent d'avoir fait, de leur côté, aucun rêve se rapportant au cas en question, que j'enregistrai aussitôt exactement dans mon calepin.

DEUXIÈME ESPÈCE : *On rêve des personnes décédées*, a). — En 1907, j'avais de nouveau conduit ma famille à Soliéra pour les vacances habituelles d'automne. A ce moment, la belle-mère de Mme Augusta Righi fut transportée à l'hôpital civil de Modène comme pensionnaire, pour qu'elle fût soignée mieux que chez elle, étant malade d'un carcinome incurable. Elle habitait depuis longtemps avec sa bru, qui avait fait de son mieux avec elle, aussi bien à la maison qu'à l'hôpital, et qui l'avait toujours traitée avec les plus grands égards.

Quelques jours après mon retour à la ville avec ma famille, quand la villégiature fut terminée, Mme Righi nous écrivit pour nous annoncer la mort de sa belle-mère; nous lui envoyâmes en échange les condoléances d'usage.

Le 14 novembre, Mme Righi écrivit à ma femme une longue lettre, dans laquelle elle parlait, entre autres choses, d'un nouveau rêve qu'elle avait fait : elle avait rêvé sa belle-mère décédée. Voici un passage de la lettre :

« ... Elle [la belle-mère] me disait dans le rêve : — Augusta, puisque tu m'as fait tant de bien, que tu as sacrifié ta vie pour moi, je ne saurais que faire pour te récompenser de tout cela. Alors, elle me donna trois numéros; je les ai joués, ils sont sortis, et j'ai gagné 531 francs. »

Mme Righi continue en disant qu'une autre dame qui se trouvait malade dans la même chambre de l'hôpital avec la belle-mère, et que je vis aussi en visitant cette dernière, avait rêvé d'elle. Voici justement la suite de la lettre :

« Ensuite elle est apparue à cette malade qui se trouvait à l'hôpital avec elle dans la même chambre; elle lui apparut une nuit toute triste, en disant qu'elle se trouvait bien mal, seule, sans lumière; qu'elle était mal et qu'elle avait besoin d'une messe; il faisait si sombre qu'elle aurait voulu avoir une lumière pour y voir. — Dis à Augusta, ajouta-t-elle, que je suis mal et que je souffre de cette obscurité. »

Ce rêve n'a évidemment rien à faire avec celui fait par Mme Righi; j'ai voulu toutefois en faire mention ici, comme d'un document qui peut ne pas être dépourvu de quelque intérêt.

b) Mme B.-L. J. F..., une amie intime de ma famille, avait raconté à ma femme et à moi que, dans une circonstance critique, elle avait dû, à son grand regret, engager au Mont de Piété de Portogruaro (Province de Venise), les pendants d'oreilles en or que la vice-supérieure des sœurs de charité attachées à l'hôpital de cette ville avait donnés à sa fille en lui servant de marraine pour sa Confirmation. La vice-supérieure était morte depuis quelque temps, et la dame en question le savait naturellement, lorsqu'il lui arriva de rêver d'elle. Dans le rêve, Mme L. J. F... lui dit :

— Ah! ma mère, voyez donc quel sacrifice j'ai dû faire!... Engager les pendants d'oreilles!...

— Je sais tout, je sais tout — lui répondit la religieuse, avec sa bienveillance naturelle. — Ecoute, je ne puis te donner qu'un numéro! — Elle le lui donna sans plus.

La dame joua le numéro à la Loterie, et elle gagna la somme d'argent exactement nécessaire pour pouvoir retirer du Mont-de-Piété les pendants d'oreilles en or, le cadeau que lui avait fait la religieuse.

c) Mon excellente mère s'intéressait assez au jeu de la Loterie, mais ne jouait que rarement et n'exposait pas de grosses sommes. Comme Mme B.-L. J. F..., dont il est parlé plus haut, elle avait aussi, raconté plusieurs fois à ma femme et à moi le cas suivant :

Quand elle habitait Portogruaro, une femme dans les cinquante ans, demeurant dans un hameau voisin, venait chez elle tous les samedis pour lui demander l'aumône, et ma mère avait l'habitude de la faire dîner. Un jour, ma mère lui demanda où elle dormait; la pauvresse lui répondit qu'elle dormait dans un sac contenant de la paille. Apitoyée, ma mère lui dit alors : « Je veux vous donner une couverture de mes enfants. » La pauvre femme la remercia avec effusion; le samedi suivant, elle lui dit avoir dormi fort bien avec la couverture, sur le sac de paille.

Quelques semaines se passèrent sans que la malheureuse retournât. Une nuit, ma mère rêva qu'elle était morte et qu'elle était venue elle-même lui en donner la nouvelle, ajoutant : « Je vous remercie, madame, du bien que vous m'avez fait, et pour vous récompenser, je vous donne un numéro à jouer à la Loterie ». Et elle disparut.

Ma mère joua le numéro en question et gagna. Elle eut ensuite par un mendiant, la confirmation de la mort de sa protégée.

M. T. Falcomer,
Professeur de Jurisprudence
au Royal Institut Technique et Nautique de Venise.

***

La *Revue des Etudes Psychiques* publiait, dans son fascicule de juillet 1902, le récit suivant qui lui avait été envoyé par le comte Joseph Valentinis, de Monfalcone, petite ville du Littoral autrichien (on sait qu'en Autriche aussi, la Loterie existe encore) :

Le 8 décembre 1894, à la tombée de la nuit, un tailleur de mon pays (Monfalcone), qui s'appelle Jean Pian, se tenait près du feu, tout rêveur, préoccupé surtout par certaine petite dette, qu'il devait payer dix jours après et pour laquelle il ne savait où donner de la tête. Tout absorbé qu'il était par des pensées aussi peu agréables, il finit pourtant par s'endormir. Il ne sait au juste combien de temps dura son sommeil; pas bien longtemps, en tous cas, puisque soudain il fut secoué par un souffle d'air assez fort, tandis qu'une voix lui disait : « *Joue* : 3, 15, 18. »

Notre tailleur reconnut parfaitement cette voix — ce qui le fit tressaillir de peur. C'était la voix de sa belle-fille, Elise Pian, née Macorin, morte huit jours auparavant.

Le tailleur joua les trois numéros, qui sortirent au prochain tirage de la Loterie, dans l'ordre même dans lequel ils avaient été énoncés par la voix mystérieuse : le 3 était le premier de la quine; le 15 le troisième et le 18 le cinquième.

J. Pian n'avait parlé à personne de son rêve, avant que celui-ci se réalisât. Cela est malheureux, sous le rapport de la constatation de l'événement, mais la chose est très explicable. En effet, dans notre pays, comme un peu partout, l'on croit que les numéros que l'on rêve ne seront plus extraits de la roue de la Loterie, si on les communique à d'autres avant de les jouer. J. Pian, ayant le pressentiment, presque la certitude que les numéros sortiraient, se garda bien de parler du rêve à qui que ce soit. Mais l'on peut voir, par l'une des déclarations qui suivent, qu'il défendit à son fils de regarder quels étaient les numéros à jouer — ce qui est une preuve indirecte de quelque valeur. En outre il lui conseilla de jouer, lui aussi, les numéros en question.

ATTESTATIONS

« Mon beau-père gagna à la Loterie avec les numéros 3, 15, 18, qui sortirent au premier tirage. Immédiatement après, il me raconta qu'un soir il était assis auprès du feu, très préoccupé à cause de certaines petites affaires qui lui allaient mal. Soudain, il tomba en grand sommeil; alors, il éprouva la sensation d'un fort courant d'air qui lui passait sur le corps; une voix lui dit : « Joue le 3, le 15 et le 18. » Mon beau-père assure que c'était la voix de ma pauvre sœur décédée, dont j'ai ensuite épousé le mari. »

« Nina Pian, née Macorin. »

« Mon père me chargea de jouer les numéros, *en me recommandant de ne pas les regarder et d'ajouter à son argent quelques sous des miens.* Je ne savais pas de quoi il s'agissait, puisque mon père ne m'avait rien dit; je me suis imaginé qu'il était question de numéros combinés sur quelque rêve ordinaire, et je n'y fis pas grande attention. Je jouai les numéros, sans rien ajouter de mon argent. Les numéros parurent au premier tirage. » « Pierre Pian. »

« Je certifie que le tailleur Jean Pian, mon ami, a gagné à la Loterie, ayant joué les numéros 3, 15, 18, qui sortirent dès le premier tirage. Ce qu'attestent Mme Nina Pian et M. Pierre Pian doit être parfaitement conforme à la vérité, puisque la chose m'a été racontée par eux immédiatement après le tirage. »

Joseph Piapan.
(*Rue de la Cathédrale*, 18).

Deux autres exemples de ces sortes de prémonitions en rêve se rencontrent dans la *Rivista di Studi Psichici*, de décembre 1905. Voici le premier :

En 1889 ou 1890, alors que j'habitais Padoue, je rêvai qu'une personne inconnue se présentait à moi et me montrait une feuille de papier où étaient écrits trois numéros inférieurs à 90.

Quand, au lendemain matin, je vis Mme Elise Osti, maintenant ma femme, je lui racontai mon rêve et je lui conseillai de jouer à la Loterie ces trois numéros, ne doutant aucunement qu'ils seraient sortis. A cette heure là l'acceptation des enjeux étant close, elle ne put profiter du conseil, ce qui lui causa beaucoup de chagrin, quand elle vit que les trois numéros étaient sortis effectivement.

Je ne me souviens pas avoir eu d'autres rêves de numéros suggérant l'idée de la Loterie.

En outre, ce rêve me parut d'une vivacité inaccoutumée. Général DOMENICO PIVA.

Mme Elisa Osti Piva et Mlle Lidia Piva, cette dernière fille du général, confirment ce récit et y ajoutent quelques détails.

Voici l'autre cas, contenu dans le même numéro de la *Rivista :*

Milan, 1er octobre 1895.

Monsieur,

Je crois pouvoir vous intéresser en vous communiquant le cas suivant de prémonition en rêve, que je puis documenter et que j'ai pu suivre dans son développement.

Le matin du mardi 3 septembre 1895, je reçus de Mantoue une lettre de ma mère, qui me disait, entre autre chose :

« Hier, un homme de l'Asile de Mendicité vint me dire qu'il avait vu en rêve l'oncle Dominique (*oncle de ma mère décédé depuis plus de douze ans*), et mon frère César en face de l'église Saint-André. Il fut appelé par l'oncle Dominique, qui lui recommanda de m'apporter un petit tas de papiers dont l'un portait quatre numéros écrits. Il lui recommanda de me les apporter immédiatement. Cet homme s'éveilla et écrivit aussitôt les numéros qu'il avait vus sur le papier en question. C'étaient 6, 17, 26, 47. »

Bien que le fait me parut étrange, je n'en fis pas grand cas sur le moment; mais en y songeant après deux jours, et ne pouvant exclure *a priori* qu'il s'agissait d'un cas de prémonition, je voulus affirmer plus encore à l'avance l'authenticité du document ; sans lui dire de quoi il s'agissait, je priai donc un de mes amis et compagnon de bureau (Luigi Serafini) d'apposer sur la feuille sa propre signature avec la date du jour (4 septembre 1895), ce qu'il fit.

L'étrangeté du cas et la petitesse du risque me poussèrent à tenter la fortune sur la roue de Venise (celle qui est traditionnellement en usage à Mantoue, parce que la ville faisait partie du Royaume Lombardo-Vénitien) et sur celle de Milan, où j'habite. Mais les numéros ne sortirent pas cette semaine-là ; je ne risquai pas plus avant.

Il en fut de même pour l'extraction suivante du samedi 14 septembre ; mais en celle du samedi 21, le sort changea, et la roue de Venise (comme il sera facile de le constater) fit sortir dans l'ordre suivant ces cinq numéros :

6 17 70 36 **47**

Des quatre numéros rêvés, trois étaient donc sortis, l'autre numéro (le troisième dans le rêve) était faussé d'une dizaine.

Le cas me parut très singulier, d'autant plus que l'ordre de l'extraction des numéros sortis coïncidait avec l'ordre de leur énumération dans le rêve, tel qu'il apparaissait de la lettre de ma mère.

Comme l'habitude du jeu n'était absolument pas dans ma famille, je cru que ma mère non plus n'avait pas joué trois fois de suite, bien que le fait, du moins à Mantoue, de jouer les mêmes numéros à trois reprises consécutives fût traditionnel. Je lui en parlai par lettre, en lui demandant par la même occasion quelques détails au sujet du porteur des numéros....

ORESTE CIPRIANI.

M. Cipriani reproduit ici la réponse de sa mère, qui lui dit avoir réellement eu la constance de jouer trois fois, ce qui lui permit de gagner. Il présente ensuite plusieurs documents et plusieurs attestations qui rendent ce cas encore plus remarquable. Il en résulte que le pauvre hospitalisé, qui était venu apporter à Mme Cipriani les numéros, était un certain Joseph Modè, de 71 ans, presque aveugle et malade.

La probabilité de succès d'une quaterne avec des numéros extraits selon l'ordre prévu d'avance, est de $\frac{1}{61.324.560}$ En cas d'erreur du premier chiffre dans un numéro de deux chiffres, cette proportion doit être divisée par 8, puisque les différents chiffres (de 1 à 8), qui peuvent occuper cette place, en formant autant de combinaisons différentes, sont justement 8.

Les gains à la Loterie, au moyen de numéros rêvés ne sont pas rares ; mais si on avait plus de soin de les recueillir et de les enregistrer, de façon à exclure, par leur nombre proportionnel, la possibilité raisonnable qu'il s'agit d'une coïncidence, ils auraient une valeur considérable, à ce point de vue surtout, qu'ils tendraient à prouver l'existence de formes de prémonition, ne pouvant pas être expliquées par la télépathie (1).

(1) Cette question se rattache à celle des gains dans les paris aux courses de chevaux, dont il est question dans les *Annales des Sciences Psychiques*, 1908, pp. 62-61 ; et à celle des cas de prémonition au jeu de la roulette, dont on se rappellera les récits que nous avons publiés en 1908, pp. 102-106 ; 133-135 ; 215-216.

Un cas de transfert de maladie à distance d'une personne à deux autres

Montmorency (S.-et-O.), 1, rue des Basserons
19 novembre 1909.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Vous me faites trop d'honneur en me demandant de résumer pour vos lecteurs l'observation que j'ai développée, vendredi soir, à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, parce qu'elle me semblait être le complément naturel du rapport si minutieusement documenté de M. Salveton. Il ne s'agit malheureusement que d'une expérience unique. Vos lecteurs auraient intérêt à la refaire et à la vérifier.

Voici le fait en deux mots :

Je ne suis pas encore très certain que par les tables *frappantes* (pourquoi dit-on toujours *tournantes ?*), on se mette en communication avec les âmes des morts ; mais je suis désormais certain qu'on peut se mettre en communication avec l'*épaule* d'un vivant.

Je ne cherchais pas, bien entendu, ce résultat, mais j'y ai été conduit par le hasard.

Au cours d'une longue enquête sur la « *psychométrie* », dont les résultats seront publiés cet hiver, j'ai été amené à demander à l'un des « sujets » si elle ne s'était pas entraînée à d'autres sortes d'expériences? Elle me répondit qu'elle avait cherché à obtenir des « communications » par la table. D'où une première tentative pour vérifier le fait, en me conformant bien entendu, aux conditions exigées par le sujet : penser à une personne décédée, etc.

Après l'expérience faite, il me parut naturel de poser à la psychomètre cette simple question :

Moi. — *Pourquoi ne m'avoir pas fait penser tout uniment à une personne vivante ?* N'avez-vous pas cherché à entrer en communication par ce moyen?

La psychomètre. — Quelquefois, mais il faut prendre des précautions par crainte d'accidents.

Moi. — Quels accidents?

La psychomètre. — Accidents d'automobiles ou autres, si la personne « *évoquée* » se trouvait dans la rue, car elle s'endormirait vraisemblablement et pourrait tomber sous une voiture.

Si étrange que cela pût me paraître, je résolus d'essayer, en prenant pour collaborateur involontaire (et non prévenu), un fonctionnaire sujet à des pressentiments, qui ont fait l'objet d'un rapport aux *Annales Psychiques*, et dont le tempérament spécial permettait de supposer chez lui une tendance à la médiumnité.

Je le priai de vouloir bien, le 5 août 1909, se tenir tranquillement assis, dans un fauteuil, de 4 heures à 4 h. 1/2 de l'après-midi, et de concentrer son attention sur le nom d'une ville belge à choisir par lui dans un guide Conty, mais inconnu de moi et de la psychomètre.

Cela fait, je me tins à 4 heures précises chez la psychomètre, c'est-à-dire à trois kilomètres au nord-est du bureau occupé par M. F..., et je commençai à placer les mains sur la table (table carrée du poids de 12 kilogrammes environ), en face des mains de cette dame, en pensant fortement à la figure caractéristique de M. F... (on avait prié celui-ci d'orienter son fauteuil vers le N.-E.).

Les conventions d'usage pour régler le mode de correspondance, furent faites en parlant à la table, comme la psychomètre l'avait indiqué lors de l'expérience précédente. Voici ensuite quelles furent les questions :

Moi. — Monsieur F..., voulez-vous nous indiquer le nom de la ville dont vous lisez la description dans le guide?

La table. — Oui.

Moi. — Monsieur F..., voulez-vous nous épeler le nom de cette ville, nous allons noter chaque lettre une par une?

La table. — Nom indiqué : *Ruwyz*.

Moi. — C'est bien un nom de cinq lettres? vous n'avez pas d'autre lettre à indiquer?

La table. — Non.

Suivirent deux autres questions relatives à des « pressentiments » de M. F..., dont on a déjà indiqué l'aptitude spéciale à cet égard. Les réponses de M. F... ne seront vérifiables que l'hiver prochain.

Pendant que la table continuait à frapper les lettres de l'alphabet, la psychomètre s'écria tout à coup :

« Ce monsieur doit avoir un tic nerveux du côté droit. »

Moi. — A quoi le voyez-vous?

La psychomètre. — Je sens une douleur du côté droit!

Moi. — A qui le dites-vous? Si je n'avais craint d'interrompre l'expérience, je voulais vous déclarer depuis un moment que je ressens une assez forte douleur depuis l'épaule droite jusqu'au coude!

La psychomètre. — Chez moi elle va jusqu'au poignet!

Moi. — Est-ce que ceci vous est arrivé quelquefois dans d'autres expériences?

La psychomètre. — Oui! lorsque la personne en communication a une douleur correspondante!

A 4 h. 25, cinq minutes avant le délai fixé à M. F..., je me remis à parler à la table, selon le conseil de la psychomètre.

Moi. — Monsieur F..., si vous êtes endormi, vous pouvez vous réveiller, l'expérience est terminée.

Puis je me hâtai de rejoindre le bureau de M. F... pour vérifier, *avant tout*, s'il souffrait réellement du côté droit.

Dès mon entrée dans le bureau voisin j'interrogeai Mlle P..., dactylographe, à ce sujet.

Mlle P... me répondit que M. F... en arrivant le matin au bureau s'était plaint d'une forte douleur à l'épaule droite.

Puis j'interrogeai le secrétaire général dont relève M. F..., et qui ne l'avait pas quitté de 4 heures à 4 h. 1/2.

Voici ce qui s'était passé — à l'autre bout du fil — si l'on peut ainsi parler de cette expérience de télépathie — sans fil :

A 4 h. 10, M. F..., qui ne dort jamais le jour et très difficilement la nuit, avait commencé à éprouver des bâillements incoercibles et à ressentir « *comme un bandeau* » sur les yeux. A 4 h. 15 il dormait profondément, la tête retombant sur sa poitrine. A 4 h. 25, au moment où on prévint la table que l'expérience allait cesser, M. F... eut des transes, des sortes de secousses, qui inquiétèrent assez les assistants pour que le secrétaire général pensât à faire appel à un collègue, ancien pharmacien, afin de donner les soins nécessaires.

Toute la soirée, M. F... eut les yeux « pris de sommeil » comme si le rideau, signalé par lui au début, avait persisté ; *mais il était débarrassé de la douleur dans l'épaule ;* cette douleur, il nous l'avait communiquée à trois kilomètres de distance, et je l'avais encore le lendemain en quittant Paris pour la Belgique.

Quant au nom de ville transmis, il avait bien cinq lettres, mais il était comme renversé et passablement altéré, puisqu'il s'agissait de la ville d'Evere (près Bruxelles) au lieu de Ruwyz.

Conséquences immédiates :

Transmission de pensée douteuse, ou du moins très imparfaite.

Transmission de douleur, non cherchée, mais hélas ! trop réussie.

Sommeil profond, avec crise nerveuse au réveil, provoqué sans intention, commandement, ni suggestion, par le seul fait de la communication au moyen de la table et conformément aux indications expérimentales de la psychomètre.

Conséquences plus générales :

La table serait une sorte de condensateur d'énergie, facilitant les communications — *même entre vivants ;* — permettant à la subconscience d'exprimer, par des mouvements musculaires automatiques, les impressions qu'elle reçoit de l'extérieur, sans préjuger en ce moment si ces impressions extérieures subconscientes, qui sont beaucoup plus étendues que les impressions conscientes, proviennent uniquement des vivants.

Quoi qu'il en soit, nous estimons qu'avec *certaines précautions d'heure et de lieu* (car cette expérience paraît vérifier les craintes d'accidents exprimées d'avance par notre psychomètre), on peut se livrer à des expériences nouvelles de communication par les tables, sans faire intervenir aucun spiritisme, et que l'on parviendra ainsi à élucider le côté scientifique et pratique de ce curieux instrument, en y intéressant même ceux pour qui le spiritisme est un mythe, mais qui sont bien obligés d'ouvrir leurs yeux aux réalités vivantes et — si j'ose dire — *frappantes !*

Veuillez agréer, je vous prie, monsieur le rédacteur en chef, l'hommage de ma haute considération et de mon respectueux dévouement (1).

EDMOND DUCHATEL.

(1) On pourra consulter, sur cette question, le paragraphe intitulé : « Le Transfert des Maladies », au V° chapitre de l'*Extériorisation de la Sensibilité*, du colonel DE ROCHAS, dont une sixième édition, considérablement augmentée d'expériences nouvelles par MM. le Professeur Boirac, le docteur Joire, le docteur Broquet, etc., vient justement d'être publiée par la Bibliothèque Chacornac, de Paris, 11, quai Saint-Michel (prix : 7 fr.).



LES NOUVEAUX LIVRES

MARCO professor FELICE : **La Mecanica dello Spiritismo.** — G. B. Paravia et C., Turin. — Prix : 2 fr. 50).

M. Félix Marco, ancien professeur de physique à un lycée de Turin, est auteur de différents ouvrages scientifiques ; l'un des derniers, publié en 1907, porte le titre : *L'Electricité dévoilée* (*Contribution à l'interprétation des énigmes de la Physique au moyen de l'hypothèse des électrons tourbillonnants*). Dans cet ouvrage, l'auteur exposait les raisons par lesquelles il n'accepte pas la théorie, très en vogue depuis quelques années, et dont nous avons même, à plusieurs reprises, entretenu nos lecteurs, selon laquelle la matière ne serait autre chose qu'une décharge électrique pure et simple. Pour lui, elle est, au contraire, constituée de parcelles dures et résistantes, capables de choc et de pression moyennant leur masse et leur résistance. Il serait absolument déplacé de discuter ici à fond ces hypothèses scientifiques ; nous n'en faisons mention que pour remarquer que le nouveau livre du professeur Marco : *La Mécanique du Spiritisme*, est une intéressante tentative de ce savant pour appliquer aux phénomènes médiumniques les théories en question. Il affirme, en somme, que son hypothèse des électrons tourbillonnants, qui doit interpréter en général les phénomènes physio-chimiques, interprète de même les phénomènes « spirites » et le magnétisme animal, en les considérant comme dépendant aussi de la constitution des organismes au moyen des électrons.

M. J. Marco avoue n'avoir jamais assisté à des séances spirites, et — ne lui en déplaise — le lecteur qui, au contraire, a assisté à des expériences de ce genre, s'aperçoit parfaitement de ce côté faible de l'auteur, à plusieurs endroits de son livre. Toutefois, M. Marco a lu un certain nombre de bons ouvrages parus sur ce sujet, et est parvenu à se faire une conviction qu'il exprime en approuvant ces paroles du docteur C. Einaudi, directeur de Section à l'Ambulatoire polyclinique de Turin : « Aujourd'hui, il est impossible à une personne sérieuse et d'un esprit équilibré, de s'obstiner dans la négation du médiumnisme. »

M. Marco est complètement d'accord avec le grand physicien hollandais Huyghens qui, dès 1727, écrivait dans son : *Tractatus de Lumine* : « C'est par des raisons mécaniques qu'on doit concevoir les causes de tous les phénomènes naturels, si on ne veut perdre tout espoir de comprendre quelque chose en physique » ; et avec Leibnitz qui disait : « Tout se fait mécaniquement dans la nature, et un corps n'est jamais mu mécaniquement s'il n'en touche pas un autre. »

Alors, si toute pression, toute communication de mouvement d'un corps à l'autre, toute impression de nos sens, est le produit de chocs et impulsions de masses visibles ou invisibles, les phénomènes spirites eux aussi, doivent se produire grâce à des chocs et des impulsions de masses visibles ou invisibles. Dans les corps amorphes, les électrons ont toutes les orientations possibles, mais dans les corps organiques, ils doivent avoir des orientations spéciales, et surtout dans les nerfs et muscles et dans le cerveau, qui présentent une structure particulière. Pourquoi donc le médium ne pourrait-il pas, grâce aux électrons qu'il dégage, augmenter ou diminuer la pression de l'éther sur les électrons de certains autres corps plus ou moins rapprochés, de façon à produire les mouvements que nous constatons en ceux-ci ? Pour ne parler que des phénomènes de *lévitation*, les cerfs-volants, les aéroplanes, les oiseaux ne se soulèvent-il pas et ne planent-ils pas en l'air simplement au moyen des chocs des parcelles invisibles de l'air même avec la surface inférieure de leurs ailes ?

Les personnes qui assistent aux séances et qui forment la « chaîne » contribuent mécaniquement et matériellement par leurs électrons à produire ces effets mécaniques. Si on rompt la chaîne, le médium ressent immédiatement un défaut de force, qui tient vraisemblablement à un manque d'éther, ou de tension, ou d'orientaion des électrons. Et l'auteur cite à ce sujet un passage du professeur Murani, de l'Université de Modène, qui, en parlant d'une séance du médium Zuccarini, dit : « Autre phénomène étrange : parfois l'un des expérimentateurs essaya d'interrompre la chaîne en laissant aller par un mouvement imperceptible, et dans l'obscurité la plus complète, la main de son voisin. Aussitôt, le médium percevait le fait, et, en ordonnant de rétablir la chaîne, il donnait, en libérant une main, un vigoureux coup de poing sur la table. »

De même, le Dr Arullani, docent de neuro-pathologie, dans son opuscule *Scienza e Spiritismo*, dit à propos de la chaîne : « La force semble proportionnée à l'intensité du travail qu'on doit faire ; par exemple, l'éloignement d'un objet plus lourd demande au médium un effort plus grand que pour un corps plus léger, et quand l'effort est très grand, il insiste sur la continuité de la chaîne comme s'il avait besoin de soustraire aux assistants une partie de leur énergie, pour élever sa propre force à la mesure et au degré de tension suffisants.

Dans ses *Forces naturelles inconnues*, M. C. Flammarion écrit : « D'autre part, il y a de la part du médium une fatigue nerveuse et musculaire, et son poids augmente en proportion de celui de l'objet soulevé (mais non en proportion exacte) ». — Selon

M. Marco, l'augmentation de poids du médium (qui d'ailleurs a été constatée aussi à l'Institut G. Psychologique, etc.) constitue évidemment la réaction de l'action mécanique qu'il exerce sur les électrons tourbillonnants du corps soulevé au moyen des électrons de ses nerfs et muscles.

Nous nous sommes arrêtés un peu plus longuement sur le phénomène des « lévitations », uniquement parce qu'il est le premier dont s'occupe le professeur Marco dans son examen des différents phénomènes médiumniques, après cela il nous sera permis de toucher à peine à l'application qu'il fait de ces mêmes principes aux autres phénomènes.

Pour ce qui se rapporte au plus extraordinaire d'entre eux : la matérialisation de corps ou de parties de corps humains, l'auteur observe que l'on comprend que les électrons émis par radio-activité du corps d'une personne tendent à se réunir et à se placer vis-à-vis les uns des autres selon les dispositions déterminées par leurs mouvements. Et il rappelle le passage suivant d'un livre du professeur Morselli : « Les projections eso-psychiques d'Eusapia, même alors qu'elles constituent des formes tangibles et visibles (matérialisation) correspondantes à ses images oniriques et éventuellement télépathiques, ne sont pas autonomes ; par conséquent, elles ne peuvent avoir qu'une existence éphémère et accidentelle, même alors qu'elles parviennent à laisser une trace matérielle et ineffaçable d'elle-même (changements et déplacements d'objets, signes graphiques, empreintes, négatifs photographiques). »

Les raps et les coups que l'on entend, alors qu'Eusapia fait un mouvement en l'air avec sa main, doivent être dûs aux chocs qu'elle communique, moyennant ces électrons et l'éther, aux atomes des corps où l'on entend les bruits.

M. Marco n'a pas de difficultés à appliquer sa théorie aux phénomènes lumineux, la lumière étant, comme on sait, le produit de vibrations spéciales des ions. De même il lui est facile, du moins en apparence, d'expliquer par les décharges d'électrons le magnétisme animal et la télépathie. Pour ce qui se rapporte à cette dernière, il est toutefois à remarquer que l'auteur ne devrait pas négliger l'objection qui a été soulevée par Lord Kelvin et d'autres savants, selon laquelle le parallèle que l'on voudrait établir entre la télégraphie sans fil et la transmission de la pensée serait défectueux, en ce sens que, dans cette dernière, manque un code alphabétique prévu, permettant au percipient d'interpréter de telle ou telle façon l'impression vibratoire qui aurait été transmise à son cerveau par le cerveau de l'agent.

Il est à remarquer qu'aux dernières pages de son livre, M. F. Marco s'occupe aussi de la question de l'influence de l'orientation sur l'activité musculaire et neuro-psychique, etc., sur laquelle MM. Duchâtel et Warcollier ont dernièrement attiré l'attention publique ; il se montre persuadé de la vérité de ces faits et il tâche de les expliquer.

Maintenant, si nous devons porter un jugement sur l'ouvrage de M. le professeur Marco, il nous faut reconnaître que son application de la théorie des électrons à l'interprétation des phénomènes médiumniques, tout en ne dépassant pas, nécessairement, les limites d'une *supposition*, ne peut nous apparaître que comme une hypothèse de travail intéressante et utile. Où l'auteur nous paraît aller trop loin, c'est par contre quand il s'imagine par sa théorie, donner aux phénomènes médiumniques une explication antispirite. Si tous les phénomènes de l'Univers connu et perceptible peuvent être expliqués par la théorie des électrons, il est assez naturel qu'il en soit de même pour les phénomènes médiumniques. Mais, comme cette théorie n'exclue pas l'existence des êtres humains et des autres êtres, même invisibles, que nous connaissons, elle ne peut exclure non plus l'existence éventuelle des esprits. Dans son livre, M. Marco ne s'occupe pas des phénomènes intellectuels paraissant établir l'existence des esprits, si ce n'est que dans les quelques pages qu'il consacre à la télépathie, et dont nous avons montré, d'ailleurs, le côté faible. Mais ces phénomènes existent quand même, à tel point qu'ils ont constitué, jusqu'à ces derniers temps, l'unique objet des études du groupement psychique le plus considéré : celui de la *Society for Psychical Research*, dont quelques-uns parmi les chefs, tels que les Crookes, les Lodge, etc., sont des physiciens célèbres, qui se sont même spécialisés dans la théorie des électrons dont parle M. Marco, et qui en ont tiré leurs plus forts arguments, non pas uniquement en faveur du spiritualisme, mais de la *possibilité* des communications entre les hommes et les esprits — quelle que soit la nature de ces derniers. (Voir le discours de Sir W. Crookes, à la S. P. R., en 1897 ; et le volume *Life and Matter*, de Sir O. Lodge).

Que leur processus matériel et mécanique s'explique par l'une ou par l'autre hypothèse, les phénomènes médiumniques existent, puisque nous les constatons : leur constatation ne peut pas dépendre de la possibilité que nous avons de les expliquer : c'est évident. Mais la théorie des électrons tourbillonnants est venue nous fournir une explication hypothétique incomplète, provisoire, soit, mais enfin intéressante, de la mécanique du médiumnisme : à ce point de vue, l'ouvrage du professeur F. Marco, qui discipline et détaille cette explication, la corrigeant même assez radicalement, ne peut qu'offrir un grand intérêt. Seulement, la *cause* de cette opération mécanique et matérielle, la *mens agitans molem*, n'est pas encore connue en tous les cas ; le problème de l'au-delà reste toujours bien obscur, malgré la foi prématurée des spirites d'une part, et la négation hâtive des physio-

logistes, de l'autre côté. La *cause* est obscure encore : elle n'est tout de même pas complètement insondable, si nous devons en juger par ce que nous en connaissons déjà.

C. V.

H. DURVILLE : **Le Fantôme des Vivants**. Anatomie et Physiologie de l'âme. Recherches expérimentales sur le dédoublement des corps de l'homme. (Avec 10 portraits et 32 figures.) 1909. — Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 5 fr., relié.)

A plusieurs reprises déjà, en ces deux dernières années, nous nous sommes occupés des expériences que M. Henri Durville, secrétaire général de la Société Magnétique de France, poursuivait avec différents sujets pour établir d'une manière objective l'existence d'un fantôme des vivants, c'est-à-dire ce que, un peu dans tous les temps, on a appelé le *double* de l'homme. Nous observions chaque fois que notre intention n'était certainement pas de présenter les résultats de ces expériences comme incontestables, mais qu'on ne pouvait non plus les repousser *a priori*, bien d'autres expériences faites par les anciens magnétiseurs ayant été confirmées depuis de la manière la plus éclatante. Seulement, nous croyons que, surtout dans ce domaine si trompeur du magnétisme et du médiumnisme, toute nouvelle découverte ne peut être admise qu'après un grand nombre d'expériences, faites par des expérimentateurs différents sur un certain nombre de sujets, en variant autant que possible les conditions de leur manifestation, de manière à éviter au moins les causes les plus fréquentes d'erreur. On n'en est pas encore là avec les expériences de M. Durville, surtout avec celles de la dernière catégorie, dans laquelle doivent être rangés les cas où le fantôme d'un vivant est aperçu par des sensitives, et a même pu être photographié, bien que d'une façon assez imparfaite encore. Toutefois, il est incontestable que ces expériences présentent peut-être le plus grand intérêt, et que leurs auteurs doivent être encouragés à les poursuivre et à les soumettre, quand le moment favorable sera venu, à des savants autorisés et à l'esprit ouvert.

L'ouvrage qui vient de paraître se divise en deux parties principales. La première, qui est intitulée : Partie historique, théorique et philosophique, nous montre la théorie du double acceptée de tous temps et par tous les peuples, et ressuscitée dernièrement par les magnétiseurs, les occultistes, les théosophes, les spirites, etc. Il est à peine besoin de dire que parmi les exemples cités par l'auteur, il y en a plus d'un qui sont loin d'être convaincants ; toutefois, l'ensemble de cette étude offre une réelle valeur pour les personnes qui désirent connaître tout ce qui a été fait et écrit sur cet argument.

Dans la *Partie expérimentale* se trouvent décrites et discutées les dernières expériences de M. Durville.

Dr LE MENANT DES CHESNAIS : **Conférence sur Eusapia Paladino**. — (Imprimerie Tardy-Pigelet, Bourges, 15, rue Joyeuse).

Cette conférence, qui a été faite à la Société des Médecins catholiques en avril 1908, contient particulièrement un rapport très avisé de trois séances qu'Eusapia donna, il y a moins de deux ans, à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, dont le Dr des Chesnais est vice-président. Elle est précédée de quelques notices sommaires sur le fameux médium, et suivie de citations d'autres rapports similaires, et de quelques considérations fines, sages et prudentes. L'auteur termine en disant, avec le professeur Pio Foà : « L'explication, la cause de ces phénomènes, jusqu'à présent, nous l'ignorons ».

Do Paiz da Luz. Communicações Medianimicas obtidas por FERNANDO DE LACERDA, com um Prologo do Dr SOUZA COUTO. — 2 volumes. — (Livraria Maia, 134, Rua da Conceição, Lisboa.

M. le Dr Souza Couto, avocat à Lisbonne, qui poursuit avec tant de dévouement, depuis quelques années déjà, la propagande des idées spirites en son pays, a publié, dans son intéressante revue mensuelle *Estudos Psychicos* (Rua do Ouro, 149, 2°, Lisbonne), une longue série d'articles intitulés : « Le cas Fernando de Lacerda », dans lesquels il examinait et discutait les phénomènes de médiumnité écrivante que présentait un de ses amis, personne honnête et bonne, qui occupe une place d'officier de paix dans la police portugaise.

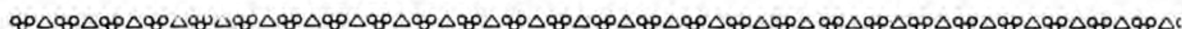
Ce sont les écrits médiumniques de cet homme : M. F. de Lacerda, que M. Souza Couto vient de publier en deux volumes, en les faisant précéder d'une belle introduction écrite par lui-même. Le directeur d'*Estudos Psychicos* est convaincu de l'origine spirite de ces « messages » et s'efforce de la prouver avec des arguments qui ont souvent, en effet, une certaine valeur : ils sont surtout fondés sur l'incapacité de M. de Lacerda d'écrire sur des sujets très différents, de fort belles choses, avec un style imitant généralement celui de la personne décédée dont la « communication » porte la signature ; assez souvent des hommes et femmes célèbres, Victor Hugo, Léon XIII, sainte Thérèse, Michelet, etc., en outre de nombreux écrivains portugais.

Comment juger de la valeur exacte de ces écrits? Ce jugement ne peut qu'avoir un caractère purement personnel. Dès son temps, Scaliger, parlant de cer-

taines personnes qui, après avoir lu quelques passages d'un auteur, en imitent admirablement le style, les comparait à certaines pierres qui, exposées au soleil, gardent ensuite, durant un certain temps, un peu de sa lumière. Jusqu'à quel point M. de Lacerda s'était-il imprégné, consciemment ou inconsciemment, des lectures de ces auteurs? Jusqu'à quel point, au moins, ce qu'il connaissait de leur caractère pouvait lui servir de guide pour la reconstruction de leur style? On comprend que tout cela est difficile à établir.

Combien il est naturel de se demander, en ces circonstances, pourquoi tous ces défunts, au lieu de nous dicter des morceaux de prose éthique ou littéraire, ne nous donnent pas de bonnes preuves de leur identité, comme ils sont censés le faire — si faiblement et confusément! — par le moyen de médium tels que Mme Piper, etc. Ne serait-ce pas là le meilleur moyen de travailler pour la vérité et pour le bien, que de nous prouver incontestablement l'existence d'un monde d'au-delà?

Maintenant, la sincérité de la plupart des médiums évrivants, surtout non professionnels, ne fait plus de doute pour personne : cette médiumnité a été étudiée, voire même reproduite artificiellement sur des sujets hypnotiques et hypnoïdes par des savants tels que Pierre Janet et d'autres. Ne fût-ce donc qu'au point de vue purement psychologique, ces documents offrent une certaine importance. Pour les spirites croyants, les deux volumes des écrits médiumniques de M. Fernando de Lacerda ont de plus la valeur que leur donne leur supposée provenance ultra-cosmique.



Société Universelle d'Études Psychiques

SECTION DE PARIS

Séance du vendredi 5 novembre

Cette séance, qui a inauguré les travaux de la Section pour l'année 1909-1910, a eu lieu dans le local de la Société, 67, rue Saint-Jacques. Elle était présidée par le premier vice-président, M. le Dr Ed. Allain.

M. H. Salveton, docteur en droit, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, fait une brillante causerie sur ce thème : « Mes expériences de table tournante ». Il est vivement applaudi.

M. Edmond Duchâtel, inspecteur des Finances, rapporte ensuite, avec son humour habituel, un cas fort curieux de « sommeil provoqué à distance » et de « douleur névralgique qui aurait été transmise, pareillement à distance, d'une personne à deux autres, sans qu'il puisse s'agir de suggestion verbale » (1).

Après l'admission de dix nouveaux membres, la séance est levée à 10 h. 50.

Séance du vendredi 26 novembre

La séance est ouverte à 9 h. 10 par le vice-président, M. le Dr Allain.

Le procès-verbal de la séance précédente est approuvé.

Le Président soumet à l'assemblée, au nom du Bureau, la proposition suivante :

« Lorsqu'on se trouvera dans la nécessité de choisir un nombre limité de sociétaires pour étudier un sujet intéressant, on tiendra compte de l'assiduité aux séances, des travaux, des donations, des services divers, par lesquels certains membres se seront rendus particulièrement utiles à la Société et à ses études, ainsi que du nombre de nouvelles recrues qu'ils auront procurées à la Société. »

Après une ample discussion, il est entendu que, sans que cette proposition soit formellement votée, on laissera au Bureau le soin de choisir les sociétaires chargés des expériences dans les cas spéciaux dont il s'agit, en s'inspirant aussi bien des idées manifestées dans sa proposition, que du désir de faire jouir le plus grand nombre possible de sociétaires, tour à tour, de l'occasion d'assister à des séances intéressantes.

Le Président lit une lettre qui lui a été communiquée par le Dr *Le Menant des Chesnais*, vice-président du Bureau Central, et dans laquelle on signale un château hanté dans la Beauce. Il se propose d'aller sur les lieux, s'il en est besoin, après s'être mieux documenté à ce sujet. *M. Arnaud* s'offre à l'y accompagner, jugeant que sa qualité d'architecte puisse être utile en cette occurrence.

(1) Nos lecteurs trouveront dans ce même fascicule les communications de MM. Salveton et Duchâtel. — *N. de la R.*

Un remarquable médium à effets physiques

M. de Vesme, secrétaire, lit la lettre d'un membre de la Société, Mme Borderieux, qui l'autorise à parler d'une séance médiumnique remarquable à laquelle il vient d'assister et qui eut lieu chez cette dame.

Il s'agit, dit-il, d'une dame du monde, Mme X..., qui, non seulement n'est pas un médium professionnel, mais n'aime pas qu'on lui attribue la qualité de médium. Toutefois, elle m'a semblé douée de facultés médiumniques extraordinaires. Elle était arrivée avec un de ses parents qui assista à la séance. Deux médiums y assistaient aussi : 1° Mme Loni Feignez, qui obtient depuis quelque temps, à ce qu'elle affirme, des phénomènes de matérialisation, et avec laquelle un membre de notre société, M. Duchâtel, a fait des expériences intéressantes de « psychométrie », dont j'espère qu'il voudra bien entretenir prochainement la Société ; 2° Mme Bacon, connue déjà comme médium à phénomènes intellectuels, et chez laquelle des facultés médiumniques d'ordre physique paraissent se manifester depuis quelque temps. Les autres assistants étaient : Mme Maurice, M. Jacques Cesbron, Mme de Lomné, M. et Mme Pierre Borderieux.

On dressa un petit cabinet médiumnique constitué par une paire de rideaux soutenus par une tringle, à l'un des coins de la salle à manger de Mme Maurice. Une grosse et lourde cithare y avait été placée à terre, debout contre la paroi, vers laquelle les cordes se trouvaient tournées. Mme X... resta à l'écart, du côté opposé à celui du cabinet ; les autres assistants s'établirent autour de la table de la salle à manger ; Mme Feignez était assise devant le cabinet. On attendit pendant près d'une heure, mais aucun phénomène ne se produisit. Il faut dire que la séance avait été troublée, dès le début, par un incident provoqué par l'un des assistants, Mme D., qui avait prit peur d'une apparition qu'elle avait cru apercevoir, et qui était alors partie avant le commencement des phénomènes.

Alors, on pria Mme X... de venir prendre place près du cabinet : elle finit par y consentir. Aussitôt des coups assez forts se firent entendre à l'intérieur du cabinet, puis sur la table ; on put ainsi communiquer typtologiquement avec la personnalité innommée qui se manifestait. On lui demanda si elle pouvait encore jouer de la cithare, comme elle avait fait dans une séance précédente. Elle répondit que oui. En effet, on entendit l'instrument bouger et tomber ensuite dans la position horizontale, vraisemblablement avec le côté des cordes en l'air, puisque, quelques instants après, les cordes commencèrent à résonner et puis à jouer, sans une véritable harmonie, mais avec une certaine cadence. Cela dura quelques temps, puis le silence se fit. Le rideau se gonfla, et arriva sur la table, suivi par la cithare qui s'y posa délicatement. Cet instrument était placé d'abord à une telle distance des assistants, qu'aucun de ceux-ci n'aurait pu le saisir sans se lever de sa place et se courber vers le parquet — ce qui aurait été impossible, non pas uniquement parce qu'on formait la chaîne autour de la table (ce qui n'aurait encore que peu d'importance), mais parce que la lumière était suffisante pour discerner parfaitement les différents expérimentateurs et surtout leurs mains et leurs visages. Comme j'avais devant moi deux fenêtres dont les rideaux et les volets n'avaient pas été fermés, et qu'une certaine lumière pénétrait par elles dans la salle, je distinguais parfaitement de ma place, qui était la meilleure, la cithare posée sur la table. L'instrument continua à jouer comme auparavant, *devant mes yeux ; je voyais parfaitement qu'aucune main n'y touchait.* Il s'agissait toujours de sons cadencés comme ceux d'un accompagnement de guitare. Jamais, peut-être, je n'avais assisté à un phénomène médiumnique aussi extraordinaire.

Le meuble qui était derrière moi, une desserte de dimensions ordinaires, commença à s'agiter et à se déplacer. Les tiroirs et les battants s'ouvrant et se fermant avec bruit : « — Vous allez voir, dis-je en plaisantant, que le meuble va nous arriver sur la table. » — Ensuite, comme le bois du meuble craquait, j'ajoutai : « — Les esprits l'ont trouvé trop lourd ; ils sont en train de le mettre en morceaux, et nous le verrons arriver sur la table en détail. » Aussitôt, comme pour continuer la plaisanterie, on commença à entendre un bruit imitant celui d'une scie, qui reprit au moins vingt fois, toujours suivi par un coup sec, imitant le bruit du bout de bois qui tombe, après avoir été scié. C'était très bien imité. Je voyais le médium, Mme X..., qui riait de bon cœur ; j'apercevais toujours les mains des expérimentateurs immobiles sur la table. Je ne puis rien dire pour leurs pieds, mais le bruit paraissait bien venir du côté de la desserte, qui était derrière moi, et où ne se trouvait personne. D'ailleurs, je rapporte ce fait plutôt à cause de son caractère amusant que pour son importance.

A un certain moment, divers expérimentateurs crurent voir entre les rideaux une forme blanche que certains d'entre eux pensèrent être une tête, d'autres un tambourin qui avait été placé à l'étage inférieur de la desserte. Mais on constata, à la fin de la séance, que le tambourin n'avait pas changé de place. Quelque temps après, tout le monde, moi y compris, put voir apparaître, entre les rideaux, à une hauteur de 80 centimètres environ au-dessus de la tête des expérimentateurs, une forme blanchâtre, à peu près pareille à un bras d'enfant, avec une main légèrement courbée en arc. L'apparition dura peut-être de 6 à 7 secondes, après quoi elle disparut. Des coups sur la table épelèrent les mots *au revoir* ; on insista pour avoir encore quelque chose, mais des coups redoublés, signifiant *non* et augmentant de force à chaque fois, nous firent comprendre qu'il était inutile d'insister. On regarda l'heure, il était 1 heure et demie, — heure à laquelle s'étaient terminées aussi les séances précédentes.

L'ensemble des faits avait été tel, que ma conviction personnelle — qui est fort difficile à faire, et qui ne m'a peut-être jamais trompé dans ces sortes d'expériences, — est à peu près formée, et favorable à l'authenticité des phénomènes. Je reconnais, toutefois, que pour recueillir et fournir aux autres toutes les

preuves objectives nécessaires, il me serait utile d'assister encore à quelques autres séances.

Le Secrétaire annonce de même que M. Henri Mager a bien voulu lui permettre de se faire accompagner par quelques membres de la Société pour assister à une ou plusieurs séances de lecture à travers les corps opaques avec son sujet, Mlle Julia Grenier. Il communique enfin une lettre du médium Carancini.

On procède ensuite à la formation des groupes d'expérimentation : trois groupes sont ainsi formés.

M. Warcollier, secrétaire adjoint, rend compte de quelques expériences de transmission de la pensée à distance, qu'il a faites, il y a quelque temps déjà, successivement avec MM. G., J. et B. Il paraîtrait que quelques phénomènes de télépathie se sont réellement produits au cours de ces expériences.

A la suite de cette communication, deux autres groupes sont constitués pour des expériences de cette espèce. L'admission de quatre nouveaux membres est votée, et la séance est ensuite levée à 11 heures.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un procès pour des « manœuvres spirites »

On a suivi avec intérêt, en ces derniers temps, à Paris, un procès qui s'est déroulé devant le Tribunal civil de la Seine. Une dame écossaise, Mme Lob, morte il y a quelque temps, avait laissé toute sa fortune à Mme Turc, sa fille naturelle, mais avait, en son testament, fait un legs à Mlle A. T..., un jeune médium assez connu. Mme Turc demandait au Tribunal de prononcer la nullité de ce legs, qu'elle attribuait à des « manœuvres spirites » au moyen desquelles le médium aurait circonvenu la volonté de la testatrice.

Le Tribunal n'a pas jugé qu'il y eût captation. Voici les deux « attendus » les plus intéressants de ce jugement :

Attendu que la pratique des sciences occultes et notamment celle du spiritisme ne saurait être considérée comme suffisant à elle seule pour établir l'insanité d'esprit ; qu'il y a lieu de constater que Mme Turc n'invoque pas l'insanité d'esprit de la testatrice et qu'elle considère le testament dont s'agit, comme bon et valable à l'exception de la disposition faite au profit de Mlle Trinchant, dont elle demande la nullité comme étant entachée de captation ;

Attendu qu'il est de principe constant qu'il n'y a pas captation dans les procédés employés par la personne gratifiée pour s'attirer la bienveillance du disposant en flattant ses goûts et ses manies, lorsqu'il ne s'y joint aucune manœuvre dolosive de nature à porter atteinte à sa liberté morale et assez grave pour déterminer sa libéralité.

Le Tribunal a donc déclaré que le testament de Mme Lob était bon et valable et qu'il devait être exécuté dans sa forme et teneur, et que par conséquent le legs de 25.000 francs devait être délivré à Mlle T...

Le cercueil de la prêtresse Amen-Rha

Il y a quelques années, certains journaux ont beaucoup parlé d'une potiche — un petit Bouddha — qui avait porté malheur a tous les personnages a qui il avait appartenu. A plusieurs reprises, on parla aussi d'une momie qui avait également la propriété de jeter les mauvais sorts sur tous ses possesseurs. M. William Stead, à qui le bureau de Julia laisse, paraît-il, des loisirs, a recommencé tout dernièrement à s'occuper de cette dernière affaire, et a donné désormais à ce cadavre embaumé de la prêtresse Amen-Rha — cadavre qui, d'ailleurs, n'existe même pas — une réputation aussi triste que l'eut, dans l'antiquité, le cheval de Séjan.

Le correspondant du *Matin*, à Londres, s'est cru en devoir d'aller interviewer à ce sujet l'un des conservateurs du British Museum, à qui est confiée la garde de la fameuse momie, et l'antiquaire a eu l'obligeance de lui faire le récit suivant :

L'histoire de la fatalité malheureuse qui s'attache à l'image de la prêtresse d'Amen-Rha ne date pas d'aujourd'hui. Voilà quelque trente ans qu'elle fut rapportée au Caire d'un voyage à l'intérieur de l'Egypte par M. Douglas-Murray, diplomate en résidence au Caire. Durant son voyage de retour, ce monsieur fut gravement blessé d'un coup de fusil ; son associé fut en même temps ruiné.

C'est là l'origine du mauvais renom de la peinture du cercueil, désormais fameuse.

M. Murray donna une grande publicité à son accident et à ce qu'il croyait en être la cause, et l'esprit public, toujours en quête du merveilleux, s'attacha à établir un lien entre l'image que vous avez publiée et certains événements dramatiques.

La liste en est très longue, mais je suis persuadé qu'ils peuvent s'expliquer d'une manière naturelle. C'est M. William Stead qui toujours en quête d'étrangeté spirite, reprit l'histoire de M. Murray en main

et lui fit faire fortune. Bientôt des groupes de spirites commencèrent à assaillir le British Museum des plus extravagantes demandes.

Un comité, composé de huit hommes et de huit femmes, demanda à passer la nuit dans la salle où se trouve le fameux numéro 22.542, afin de surprendre les phénomènes extraordinaires, qui, prétendait-il, devaient se produire lorsque l'âme errante de l'ancienne prêtresse venait, pendant la nuit, se plaindre, auprès du seul objet qui rappelât sa mémoire, des mutilations que lui avaient fait subir les Egyptiens et les Arabes.

Naturellement, cette permission lui fut refusée. Quant à M. Fietcher, qui croyait fermement au mauvais sort que jetait la peinture, il est exact qu'il mourut peu de temps après l'avoir photographiée à trois reprises diffirentes, mais il avait soixante-douze ans, et il succomba à la fièvre typhoïde pour avoir mangé des huîtres le septième jour de sa maladie.

J'ai vu les photographies qu'il a prises et je vous garantis qu'elles n'avaient rien d'extraordinaire en elles-mêmes, mais vous n'êtes pas sans ignorer qu'il existe à Londres une agence où l'on truque fort habilement les photographies soi-disant spirites. Je n'insisterai donc pas.

Que certaines personnes croient à ces racontars, c'est incontestable. J'en connais et non loin d'ici, que je pourrais nommer, mais personnellement je considère que tout cela est absurde.

Vous ne pouvez imaginer jusqu'à quel point des hommes et des femmes, et parmi ces dernières quelques-unes du plus grand monde, sont persuadés de la réalité de toutes ces fantasmagories. Ainsi croiriez-vous que tous les jours de fervents adeptes du spiritisme, et parfois de nouveaux convertis, viennent se prosterner devant l'image, joignent les mains et élèvent vers elle de ferventes prières !

Il faut avoir une bonne dose de superstition pour attribuer ainsi à la moitié d'un cercueil un pouvoir immense et fatidique. Car ce n'est, en somme, que la moitié d'un cercueil. Ce qui fait croire que la momie existait également, c'est que très souvent, dans nos salles, les momies et leurs cercueils sont séparés, les premières étant exposées sous des vitrines, et les cercueils ou les couvercles de cercueils étant rangés le long des murs.

Pourquoi l'âme de cette momie, en admettant la théorie spirite, serait-elle irritée à notre égard ? On a parlé d'elle dans tous les coins du monde : ici, sur le continent, en Amérique. Elle devrait être contente d'être ainsi devenue célèbre et honorée !

Voici une lettre dont je ne vous nommerai pas l'auteur, mais qui m'a véritablement ému. Elle émane d'un brave cœur qui, n'ayant plus ni ami ni famille ici-bas, s'offre à sacrifier son existence, qu'il considère comme inutile, pour remporter en Egypte les traits de la grande prêtresse et éviter ainsi à l'Angleterre les maux qui la menacent.

Enfin, pour conclure, personnellement, je ne crois pas qu'il y ait un mot de vrai dans toutes ces histoires. Seulement, je dois avouer que je ne suis pas spirite !

Hélas ! Ce n'est toujours pas avec de pareilles histoires que les spirites et occultistes parviendront à se faire prendre au sérieux !



AU MILIEU DES REVUES

Un cas romanesque de dédoublement.

(*Journal du Magnétisme*, Paris. Octobre 1909)

Le récit du fait suivant, qui est présenté comme un cas de « dédoublement inconscient », a été envoyé au *Journal du Magnétisme*, par son correspondant, M. Antonio Salazar, au Mexique. M. CAYETANO ESTEVA, qui en fut le héros, s'exprime de la façon suivante :

En 1889, je vivais à Juatlahuaca, Etat de Oaxaca, Mexique. Depuis longtemps, j'aimais passionnément la femme qui devint plus tard mon épouse :

Au début de 1890,, par un de ces rares phénomènes qui mettent le désaccord entre les parents et les enfants, ceux de ma bien-aimée, voulant éteindre la passion qui brûlait nos cœurs, nous séparèrent en l'amenant à la montagne, ce qui ne fft qu'accroître notre passion, à cause des difficultés et du désir de nous voir.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis notre séparation et quoique la distance qui nous séparait ne fût pas bien grande, il fallait compter sur la vigilance dont elle était entourée et qui était bien plus périlleuse que les difficultés du chemin.

Une nuit, de celles qui étaient généralement pour moi, tristes et sombres, j'eus l'idée de dire à ma servante : « Jeannette, le jour où tu viendras dans mon appartement, et que tu ne me trouveras plus, ne me cherche pas, prends les clefs et ouvre la boutique ; si, à midi, je n'arrive pas, tu pourras me chercher dans la montagne.

— Ah ! monsieur, reprit-elle, je ne m'opposerais jamais à vos dispositions, si ce que vous me dites, n'avait pas de rapport avec des personnes que j'aime et que je respecte. Désistez d'un semblable projet, car avec lui vous ne réaliserez jamais vos douces illusions. »

Je compris qu'elle avait raison et je pensai, que le mieux que j'avais à faire était de dormir et tâcher de calmer mon imagination. Elle se retira, affligée et implorant tous les saints de sa dévotion pour éviter l'incident malheureux qui menaçait la vie de trois personnes, celle de ma fiancée, celle de son père et la mienne.

Le jour suivant, je me réveillai avec le même projet, mais avant de le réaliser, je voulus avertir ma fiancée, du jour et de l'heure à laquelle j'espérais pouvoir lui parler. Elle me répondit en me faisant voir la témérité de mon projet, m'offrant de faire tout son possible pour vaincre les obstacles qui l'empêcheraient de revenir vivre dans la ville, ce qu'elle espérait obtenir dans quelques jours et qui se réalisa, comme elle le prévoyait. Je comptai cependant sur ma sagacité et l'ardeur de ma jeunesse, pour réaliser mon projet avant que ma fiancée ne fût de retour.

Un jour que mon âme jouissait du plaisir de se laisser bercer par toutes sortes d'illusions, je pensai qu'il me serait bien facile de tromper la vigilance de tous ceux qui entouraient ma fiancée et qui s'opposaient à notre entrevue. Quand la nuit vint, je continuai à penser à mon projet et je résolus de me coucher et tâcher de dormir.

Je passais une nuit excessivement agitée ; je me réveillais souvent et quand le jour commença à poindre, ma bonne servante vint à mon appartement, pour me saluer et me demander les clefs de la boutique. « Monsieur, comment avez-vous passé la nuit ? — Un peu mal, Jeannette. J'ai rêvé continuellement et il m'est impossible de te donner une idée de tous les dangers et précipices que j'ai cru vaincre et traverser, il me semble avoir parcouru le chemin de la montagne qui va à la ferme de... ; mais c'était un chemin bien différent. J'ai songé, que, notre entrevue a été empêchée par je ne sais quelle cause et qu'il m'a fallu marcher beaucoup, pour retourner ici. Qu'est-ce que cela pourra bien être ? — Ce n'est que la conséquence de vos désirs et la préoccupation que vous avez de revoir mademoiselle. — Bientôt elle reviendra, et alors toutes ces sottises disparaîtront. »

J'oubliai bientôt ce que je viens de dire, ainsi que le fit ma servante, ne donnant aucune importance à un rêve, mais au bout de peu de temps, un envoyé de la ferme me remit une lettre. Dans cette lettre, ma fiancée me reprochait ma violence, mon mauvais procédé et la désobéissance dont j'étais coupable, en étant allé défier les ordres et les dispositions de son père. « Comment, moi ? Non ; jamais ! Dites à votre maîtresse que, quoique j'aie pensé aller la voir, je n'ai pas réalisé mes désirs ; si je ne l'ai pas fait, ce n'a pas été par manque de courage et de volonté de ma part, mais bien à cause du désir de lui être agréable et de ne pas contrarier sa volonté. — Mais nous vous avons vu ! — Moi ? — Oui, monsieur, vous. — Tu mens. Je ne suis pas sorti ; ma servante peut bien le dire et de plus, je n'ai rien à perdre, en disant la vérité. — Ce sera ce que vous voudrez, mais ce qu'il y a de vrai, c'est que vous m'avez parlé, vous m'avez questionné au sujet de mademoiselle et vous m'avez recommandé de lui dire que vous étiez là, et que vous désiriez lui parler. — Ce sont des illusions de ta part ; tu dois avoir rêvé. — C'est possible, mais il y a eu deux, trois, tous les domestiques de monsieur et de

mademoiselle qui vous ont vu aussi. — Cela ne peut vous être arrivé vers minuit, vous étiez habillé tel que vous l'êtes maintenant et vous étiez monté sur un cheval blanc, que vous avez attaché au chêne tordu. Le clair de lune nous a permis à tous de vous reconnaître, et vous étant dirigé du côté de la petite porte, je suis allé vous empêcher d'entrer.

En entendant nos voix, les chiens se sont mis à aboyer, ce qui a été cause que tous les domestiques se soient levés. Monsieur vous a reconnu ainsi que mademoiselle, qui est tombée à genoux devant son père, le priant de ne pas faire feu sur vous. Sans que vous montriez aucune crainte, vous êtes retourné pas à pas vers votre cheval et vous êtes descendu du sommet de la montagne. Mon maître fortement irrité contre vous, fit appeler son domestique de confiance, Marino, et lui ordonna de vous suivre en lui recommandant de ne rien craindre et faire deux ou trois fois feu sur vous, qu'il en serait garant. Marino partit, et quoi qu'il cheminât promptement, et qu'il fît tout son possible pour arriver près de vous, il ne put y parvenir. Un phénomène curieux lui appelait l'attention et c'était celui de vous voir marcher toujours au même pas et de ne pas avoir le courage de faire feu avec son rifle.

Vous êtes arrivé vers cinq heures du matin à l'entrée de la ville ; la lune se couchait, et le jour commençait à poindre. Avant d'arriver au premier croisement de rues, vous avez couru, vous avez tourné avec la même violence par la première rue de la ville et quoique Marino courût après vous, il vous a perdu de vue au croisement des rues suivantes.

Mon persécuteur effrayé de ce qu'il venait de voir, retourna immédiatement à la ferme, pour informer son maître, de ce qui venait de lui arriver, qui lui semblait bien extraordinaire et surnaturel.

Pendant bien longtemps, cette aventure, dont j'étais le héros sans en avoir conscience, fit grand bruit dans la ville.

Oaxaca, Mexique, Janvier 1909.

Ce cas n'est pas sans exemple ; on connait les cas typiques de saint François-Xavier, de sainte Marie d'Agréda, de saint Alphonse de Liguori, etc. ; on peut en lire, dans *Animisme et Spiritisme* d'Aksakoff et ailleurs, des cas moins frappants mais qui ont l'avantage d'être récents. Néanmoins, le fait que l'on vient de lire est assez extraordinaire pour qu'il soit permis de se demander s'il ne s'agirait point, par exemple, d'un cas de somnambulisme pur et simple de la part de M. C. Esteva. Il est vrai qu'il y a : 1° la circonstance de sa disparition soudaine ; 2° le témoignage de la servante qui déclarait qu'il n'était jamais sorti durant la nuit. Quant au vague souvenir que M. Esteva gardait de son esclandre, après s'être éveillé, cela peut parfaitement s'adapter aussi à l'hypothèse du somnambulisme.

Deux phénomènes spontanés à Santiago (Chili)

Nous tirons d'une lettre de M. J.-B. BALLESTEROS, ex-sénateur chilien, à la Revue spirite *Constancia*, portant la date du 20 septembre 1909, les deux faits suivants que M. Ballesteros avait d'ailleurs déjà communiqués au *Mercurio* de Valparaiso et à la *Revista de Estudios Psiquicos*, de la même ville :

... Vers la moitié du mois de mars dernier, le jeune E. del C..., neveu de la femme du Président de la République, fut invité à passer quelque temps dans une villa aux alentours de Santiago. Il s'y trouvait depuis plusieurs jours déjà, entouré des soins de ses hôtes, lorsqu'un soir, quand tous les habitants de la villa allaient se rendre à une joyeuse réunion, on entendit soudain un bruit prolongé près de la maison.

Le jeune del C..., qui tenait à se montrer vaillant, sortit seul pour s'informer de la raison du bruit et s'avança entre les arbres du parc. Quelques instants s'étaient passés, quand on le vit revenir pâle et défait. Que s'était-il passé? A ce moment on ne le sut pas, car le jeune homme se refusa à donner des explications aux personnes qui le questionnaient. Quelque temps après, il rentra à Santiago. C'est là-bas que plus tard, il dévoila à sa famille le mystère de ce qui s'était passé dans l'ombre du parc.

« Lorsque je m'avançai à travers les arbres, croyant avoir affaire à quelque voleur ou quelque chose de semblable, j'aperçus, dans les ombres des branches, une apparition étrange qui me frappa d'étonnement. C'était ma mère. Je l'entendis prononcer, d'une voix nette et distincte, ces paroles : « Mon fils, tu viendras me tenir compagnie dans quatre mois ».

Le jeune del C... pria sa famille de prendre note de l'événement et du pronostic.

Quatre mois après, à dater du jour de la vision, sans que rien pût faire prévoir sa fin imminente, puisque M. del C... jouissait de toute la vigueur et la gaieté de la jeunesse, il cessait de vivre tout à coup de telle façon que l'annonce lugubre s'est accomplie à la lettre.

On peut s'imaginer la douleur de la famille.

Tel est le cas étrange qui a été dernièrement l'objet de toutes les conversations dans les salons de Santiago.



Voici maintenant un autre cas qui a fait encore plus de bruit que le précédent :

M. Carlos M. C..., personne très répandue dans notre monde, a eu une manifestation fort intéressante de sa chère fille Térésa, morte le 10 juin de l'année courante, et qui fut la femme de M. de Elizalde, ministre de la République de l'Equateur...

Donc, le 10 juillet — un mois juste après le décès — à l'heure du diner, un enfant d'un peu plus d'un

an, fils de ladite Mme Térésa M. C. de Elizalde, pleurait avec insistance, en criant : « *Maman! Maman !* » en agissant comme s'il la voyait. Cet incident n'attira point d'abord l'attention, mais fut rappelé ensuite, à cause de sa concordance avec ce qui suit.

En effet, Mr M. C..., raconte que, lorsqu'il se réveilla, le matin suivant — c'est-à-dire dans la matinée du 10 juillet — il remarqua avec surprise qu'un mouchoir qu'il avait laissé, en se couchant, dans le tiroir de la table de nuit, se trouvait maintenant déployé sur ce meuble. Certain de ne pas avoir lui-même retiré le mouchoir du tiroir, et comme personne n'était entré dans la chambre, hormis sa femme, il questionna cette dernière à ce sujet. La dame déclara n'avoir point touché au mouchoir, et ne s'être même pas approchée de la table de nuit au moment de se coucher, une heure environ après son mari, qu'elle avait vu profondément endormi.

Ceci donna bien à songer à M. M. C..., qui ne pouvait oublier sa fille; il pensa que l'incident pouvait être dû à l'intervention de cette dernière. Il s'avisa alors de faire une application à ce cas de la photographie, dont il est amateur. Il plaça donc une plaque photographique dûment préparée en face du mouchoir, après l'avoir enfermé dans une enveloppe où la lumière ne pouvait pas pénétrer. Après un certain temps, il retira la plaque, la développa et remarqua qu'elle avait été impressionnée. On y voyait certaines taches et certains points peu perceptibles.

Il l'apporta alors à un photographe très compétent; celui-ci certifia aussitôt par écrit que la plaque était impressionnée, et en fit un agrandissement aussi fort que possible.



Quel fut alors l'admiration de M. M. C..., quand il vit qu'un des points de la plaque, une fois agrandi, reproduisait exactement le visage de sa fille Térésa, et même les boutons de la petite vérole, dont elle était morte!

M. M. C..., s'occupa ensuite de reproduire de la même façon les autres points de la plaque, et vit paraitre les visages de son père et de sa mère et plusieurs autres figures représentant des personnes de sexe et d'âge différents.

Ces informations nous sont transmises par une personne fort respectable de Santiago, qui a occupé les places de juge à la Cour Suprême de Justice, de ministre d'Etat, de sénateur, etc. ; il ajoute qu'il ne lui est pas permis d'entrer, dans une lettre, dans les nombreux détails surprenants avec lesquels M. M. C... lui raconta toute cette histoire. Mon informateur a vu pareillement les planches photographiques dont il s'agit.

Cette narration présente l'inconvénient de presque tous les récits qui sont passés d'une bouche à l'autre avant d'arriver à la personne qui les écrit : malgré les efforts de M. Ballesteros pour être exact, elle paraît en plusieurs points obscure, incomplète et même contradictoire. On voudrait savoir surtout si le photographe qui a exécuté l'agrandissement de la photographie et que M. Ballesteros dit être *el mas competente en la materia*, n'est pas un « photographe spirite », car s'il en était réellement ainsi, hélas ! la photographie en question devrait probablement prendre bonne place auprès des autres « photographies spirites » qui nous viennent d'Amérique.

Nous tâcherons de mieux nous documenter à ce sujet, en écrivant à Santiago.

Dans les Prochains Numéros

M. le Dr J. Ochorowicz : **Les rayons rigides**, avec plusieurs documents photographiques importants.

M. Guillaume de Fontenay : **Rôle de la plaque sensible dans l'étude des phénomènes psychiques. Son utilité, ses trahisons. — L'illusion, l'erreur et la fraude dans l'étude photographique des phénomènes.** — Au cours de cette étude, l'auteur publiera plusieurs photographies inédites obtenues avec le médium à matérialisations, Mademoiselle Linda G., dont le professeur Lombroso parle dans son livre posthume sur le médiumnisme.

Un intéressant compte rendu du récen **Congrès de Psychologie à Varsovie,** par le Dr Ochorowicz.

Une série d'**Exépriences de transmission de la pensée à distance,** par F. L. Usher et F. P. Burt, avec de nombreuses figures.

En outre, M. E. Bozzano continuera sa monographie sur **les Cas d'Identification spirite** etc.

TABLES DES MATIÈRES
de l'Année 1909

TABLE PROGRESSIVE DES MATIÈRES

1er-16 JANVIER

1er-16 FEVRIER

1er-16 MARS

1er-16 AVRIL

1er-16 MAI

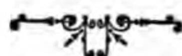


TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS



Table Analytique des Matières

TABLE DES GRAVURES

Soc. An des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.
Le Gérant : Drouard

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION BI-MENSUELLE

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraissent le 1[er] et le 16 de chaque mois. Le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. ; celui de l'abonnement semestriel est de 6 fr. 50. Chaque livraison est composée de 16 pages environ.

Le prix de la livraison est de 0 fr. 65. Le prix du numéro double (32 pages) est de 1 fr.

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

PARIS — 6, rue Saulnier, 6 — PARIS

TÉLÉPHONE : 303-83

Les membres de la **Société Universelle d'Études Psychiques** jouissent d'une **réduction de 4 francs** dans le prix de l'abonnement

---

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 6, rue Saulnier. On pourra cependant aussi adresser les articles, soit à M. le D[r] Xavier Dariex, 6, rue du Bellay, à Paris, soit à M. le professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Pour s'abonner à l'Étranger :

En Allemagne, Argentine (Rép.), Autriche-Hongrie, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Danemark, Egypte, États-Unis, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Japon, Norvège, Pays-Bas, Pérou, Perse, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Sud-Africaine (Rép.), Suède, Suisse, Tunisie, Turquie (bureaux français), envoyer **12 francs** par mandats de poste internationaux.

En ***Espagne***, s'adresser à la librairie Carbonell y Esteva, rambla de Cataluña, 118, Barcelone. — De la ***Russie***, on pourra aussi envoyer à l'Administration des *Annales* un billet de banque de 5 roubles.

Au ***Brésil***, la Livraria da Federaçao Espirita Brazileira, à Rio de Janeiro, Rua da Assembléa, 95, se charge de nous transmettre les abonnements.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes :

Pour la vente au numéro

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques. — Librairie de l'**Art Indépendant**,, 10, rue Sain Lazare. — Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens. — Librairie **Moderne**, 19, boulevard Saint-Michel.

A Lyon : Librairie **MALOINE**, 6, rue de la Charité.

A Londres : Aux Bureaux des **ANNALS OF PSYCHICAL SCIENCES**, 110, St. Martin's Lane.

A Constantinople : Librairie **A.-C. GERARD**, Galata, 5, rue Mahmoudié.

A Rio de Janeiro : Livraria da **FEDERAÇAO ESPIRITA BRAZILEIRA**, Rua da Assembléa, N° 95

Ces libraires se chargent aussi des abonnements.